This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAIRE
FAIRE

DS
503.5
.R391

MÉLANGES
ASIATIQUES.

MELANGES

ASIATIQUES,

OU CHOIX

DE MORCEAUX DE CRITIQUE

ET DE MÉMOIRES

RELATIFS AUX RELIGIONS, AUX SCIENCES, AUX COUTUMES, A L'HISTOIRE ET A LA GÉOGRAPHIE DES NATIONS ORIENTALES;

PAR M. ABEL-RÉMUSAT.

TOME SECOND.

PARIS,

LIBRAIRIE ORIENTALE DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

Imp.-Lib. de la Société Asiatique, Édit.-Prop. du Journal Asiatique,

Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais,

ET RUE RICHELIEU, N° 67, VIS-A-VIS LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI.

1826.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

AVERTISSEMENT.

Les morceaux contenus dans ce second volume, sont pour la plupart consacrés à un sujet spécial : les considérations qui y sont rassemblées ont presque toutes un rapport plus ou moins direct avec la paléographie, la grammaire et la littérature des Chinois. Elles forment en quelque sorte le complément des leçons que l'auteur donne depuis dix ans au Collége Royal, et des ouvrages classiques qu'il a destinés à l'usage de ses auditeurs. Chargé le premier d'un enseignement qui n'avait jamais été pratiqué en Europe, il a dû s'occuper sans relâche du soin de dissiper les erreurs et de lever les difficultés dont avait été entourée jusqu'à lui l'étude que son devoir était de propager. Presque tout était à réformer dans cette matière, depuis les notions les plus vul-

gaires qu'on s'était faites de l'écriture et du langage, jusqu'aux opinions qui avaient cours au sujet de l'esprit philosophique et du génie littéraire de la nation chinoise. Les discussions, sur tous ces points divers, auraient été déplacées dans des livres élémentaires où l'on doit surtout abréger et marcher au but par le chemin le plus court. Elles avaient donc été déposées en différens recueils, ou publiées séparément, selon la circonstance qui les avait fait naître, le plus souvent à l'occasion des ouvrages qui voyaient le jour sur des sujets analogues; car il n'en est aucun de quelque importance, parmi ceux qui ont paru depuis quinze années en France, en Angleterre ou même dans l'Inde, qui ne soit devenu, de la part de l'auteur, l'objet d'un examen attentif, et de quelques observations critiques. On en trouvera la réunion complète dans ce volume : on n'en a écarté que les répétitions, ou si l'on en a laissé à dessein quelques-unes, c'est que les passages qui les renferment ont pour objet de déraciner certaines erreurs tenaces, qui ont résisté aux premiers efforts, et qui, dans quelques esprits, passent encore pour des vérités. Le nombre en diminue tous les jours, depuis qu'au lieu d'être abandonnée aux rêveries des imitateurs

de Kircher et de Masson, l'étude du chinois a été dirigée d'après des vues saines, assujétie à une méthode rigoureuse, et soumise à ces procédés fixes, à cette marche régulière, qui lui ont fait prendre tout-à-coup un rang si éminent parmi les branches les plus intéressantes de la littérature orientale.

MÉLANGES

ASIATIQUES.

DISCOURS

PRONONCÉ A L'OUVERTURE DU COURS DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE CHINOISES, AU COLLÉGE ROYAL, LE 16 JANVIER 1815;

SUR L'ORIGINE, LES PROGRÈS ET L'UTILITÉ DE L'ÉTUDE DU CHINOIS EN EUROPE.

MESSIEURS,

Si, comme les célèbres professeurs dont les savantes voix ont coutume de retentir dans cette enceinte, j'étais appelé à parcourir avec vous ces séries de faits auxquelles la rigoureuse précision de leurs résultats a mérité le nom de sciences exactes; si je devais exposer à vos yeux les beautés des grands écrivains de Rome ou de la Grèce, enfin s'il me fallait diriger vos pas dans le champ déjà fertilisé de la littérature des Persans ou des Arabes, ma tâche, sans doute, serait plus difficile que celle qui m'est imposée; mais aussi la marche que j'aurais à suivre serait tracée d'avance. Instruit par les leçons et guidé par les exemples du maître auquel j'aurais à succéder, tous

mes efforts tendraient à me rapprocher du modèle qu'il m'aurait offert; et si l'insuffisance de mes talens me forçait à rester loin derrière lui, l'intérêt du sujet, et cette sorte de caractère classique que portent des études depuis long-tems accréditées, me dispenseraient d'user d'aucune précaution pour prévenir vos esprits en faveur de l'objet de nos travaux communs; il me suffirait d'entrer en matière pour être assuré d'une attention qui serait une ample récompense de mes efforts.

Telle n'est pas, à beaucoup près, la situation où je me trouve. Admis, par une grâce inespérée du Souverain, dans ce collége royal, noble et durable monument de la munificence du Restaurateur des lettres, dans ce collége où ce que la France a de plus illustre est réuni pour enseigner ce que les belles-lettres ont de plus difficile, et les hautes sciences, de plus relevé; déjà pénétré du sentiment de ma faiblesse en me plaçant à côté de tant d'hommes supérieurs, une autre cause vient ajouter encore à mon embarras. Nous allons aborder une terre déserte et encore en friche. La langue dont nous nous occuperons dans ce cours, n'est connue que de nom en Europe. A peine, depuis deux cents ans, quatre ou cinq savans laborieux, dans cette partie du monde, en ont acquis une entière connaissance, et c'est pour la première fois qu'elle est l'objet d'une réunion de personnes studieuses. Parmi les gens de lettres actuellement vivans, deux ou trois tout au plus y ont fait des progrès réels : de grandes distances les séparent de nous. Nous n'avons aucun modèle à suivre, aucun conseil à espérer; nous devons, en un mot, nous suffire à nous-

mêmes, et tout puiser dans notre propre fonds. Bien plus, l'approche de cette branche de la littérature orientale a, jusqu'à ce jour, été défendue par mille préjugés capables d'en écarter tout ceux que n'animaient pas une volonté bien ferme et un courage à toute épreuve. Une prévention générale, le dirai-je même, une sorte de ridicule s'est attachée au nom seul du peuple dont nous allons étudier la langue. L'idée qu'on se forme de la difficulté de cette langue, n'est égalée que par celle qu'on a de sa bizarrerie. Et qui pourrait s'empêcher de taxer d'imprudence et de témérité l'homme qui s'engagerait dans une étude si épineuse, sans être assuré d'y faire quelques progrès, et d'être un jour suffisamment récompensé de ses peines? Avant donc de hasarder les premiers pas dans cette carrière si peu fréquentée, il convient de jeter un coup-d'œil rapide sur ces différentes opinions, afin de juger ce qu'elles ont de réel ou d'exagéré. C'est à cet examen que sera consacrée notre première séance.

En remontant aux motifs dont furent animés ceux d'entre les Européens qui, les premiers, se livrèrent à l'étude de la langue des Chinois, on reconnaît que les principaux et les plus puissans de ces motifs ont été le désir de propager le christianisme chez une nation célèbre, et le besoin d'approfondir ses opinions religieuses et morales, pour les combattre ou les épurer. Aussi la connaissance du chinois fut-elle d'abord le partage exclusif des missionnaires. Plusieurs savans très-distingués, qui avaient entrevu l'utilité qu'on pouvait retirer d'une littérature si nouvelle pour l'Occident, se contentèrent d'en exalter

le mérite par leurs éloges, ou n'ajoutèrent que des erreurs aux documens fournis par les ouvriers évangéliques.

Mais, vers le milieu du dix-septième siècle, la querelle qui s'éleva entre les Jésuites et les Dominicains, au sujet des cérémonies pratiquées à la Chine en l'honneur de Confucius et des ancêtres, ayant donné naissance à une foule d'écrits contradictoires, la renommée des Chinois devint populaire; les questions qui les concernaient passèrent des religieux aux savans du siècle. A cette époque, un hasard heureux avait réuni, dans la mission de la Chine, un nombre considérable d'hommes non moins recommandables par leur science que par leur piété; et ces hommes, nous pouvons le remarquer ici, étaient presque tous Français. Les pères Bouvet, Gerbillon, Lecomte, Couplet, Gaubil, Visdelou, Prémare, Parrenin, et beaucoup d'autres, donnèrent à la mission un éclat scientifique qu'elle n'avait pas encore eu. Leurs ouvrages attirèrent l'attention du public et des gens de lettres, sur cette Chine dont ils racontaient tant de merveilles. La défiance même qu'inspira l'enthousiasme de quelques-uns d'entr'eux, eut son utilité, en ce qu'elle fit sentir la nécessité de comparer, de discuter et d'approfondir ce que leurs relations semblaient contenir de hasardé, de contradictoire, ou de peu judicieux. En un mot, c'est aux missionnaires de notre nation, ou plutôt c'est à la France, que la littérature chinoise est redevable de ses premiers succès en Europe; mais elle ne tarda pas à lui avoir des obligations encore plus grandes.

Un monarque, au nom duquel se rattache toute la gloire littéraire de la France, Louis XIV, près de qui

rien d'utile ne demeura sans protection, peut être regardé comme le véritable fondateur de la littérature chinoise en Europe. Il voulut qu'on profitât de la présence d'un lettré, amené à Paris par suite des dissentions des missionnaires, pour composer et publier des ouvrages élémentaires propres à répandre dans l'Occident la connaissance du chinois. Il la regardait avec raison, cette connaissance, comme un moyen sûr de faire cesser des querelles théologiques, qui ne reposaient que sur des mal-entendus, et de faire produire des fruits plus abondans encore et plus variés à cette mission si brillante alors. Les avantages que les marchands français qui trafiquaient à Canton, ne pouvaient manquer d'en retirer, et les nouvelles lumières qui devaient en rejaillir sur l'histoire, la géographie, les mœurs, les opinions philosophiques et religieuses des nations de l'Asie orientale, furent, pour ce prince, autant de motifs de plus de soutenir et de favoriser une branche naissante de littérature. Fourmont, sorti par l'ordre du roi de sa docte obscurité, s'occupa de travaux préparatoires, qui, s'ils eussent été achevés, auraient évité à ses successeurs une grande partie des peines qu'il avait eues lui-même.

Sous quelques rapports, Fourmont eut l'honorable tort d'avoir voulu trop entreprendre. Les dictionnaires dont il avait conçu le plan, auraient formé dix-huit volumes in-folio; la mort le surprit avant qu'il eût pu seulement ébaucher ce prodigieux ouvrage; mais il laissa quelque chose de plus précieux dans la personne de ses deux disciples, Deshauterayes et Deguignes, les seuls Européens qui aient pu, sans avoir fait le voyage de la

Chine, se mettre en état de lire et d'entendre les auteurs chinois; car que sont auprès d'eux les Muller, les Hyde, et Bayer lui-même, qui, vers la fin de sa vie, avouait, avec une noble ingénuité, que son chef-d'œuvre en ce genre lui faisait honte [1] ?

C'est, comme on voit, à Louis XIV, c'est encore à la munificence de ses successeurs qu'il faut rapporter la publication des beaux et importans ouvrages qui honorent notre nation, et ont fréquemment excité l'émulation des autres; tels que la traduction des œuvres de Confucius, l'histoire des Huns, celle de la Chine, les Mémoires de nos missionnaires, les Lettres Édifiantes, et la compilation de Duhalde si souvent mise à contribution par les étrangers et par nos propres écrivains. C'est Louis XIV qui a ajouté à nos trésors littéraires cette mine d'un produit si riche, si elle était exploitée; cette mine qui nous appartient par le plus noble des droits, et qui est devenue nationale par les travaux de nos compatriotes, mais que nous serions en danger de perdre et de voir passer à nos voisins, sans l'activité prévoyante d'un gouvernement qui ne veille pas moins à notre gloire qu'à notre bonheur, parce que l'un et l'autre sont également son bien et son ouvrage.

Le dernier des élèves de Fourmont, Deguignes, était mort à la fin du dix-huitième siècle, sans laisser de successeur. Alors, des hommes d'un talent distingué, en Allemagne et en Angleterre, songèrent à mettre à profit nos anciens travaux, à cultiver ce champ que nous abandonnions, et à moissonner là où nous avions semé. On

[1] Le *Museum Sinicum*.

fut même sur le point de voir un savant, très-estimable à la vérité, mais étranger à notre patrie, appelé pour suppléer à ce que Fourmont n'avait pas eu le temps d'exécuter, et donner au monde savant le dictionnaire chinois qu'il attendait de nous depuis tant d'années. Consultait-on mieux l'intérêt national, il y a huit ans, quand, au lieu d'un dictionnaire complet et digne de notre réputation en ce genre, on ordonnait l'impression du vocabulaire d'un religieux italien, ouvrage utile sans doute malgré ses imperfections, mais où rien ne nous appartient que le mérite des gravures et la beauté matérielle du livre, et qui, par conséquent, fait peu d'honneur à notre érudition, s'il en fait beaucoup à notre typographie ?

Autrefois les Français étaient de tous les Européens les mieux accueillis des Chinois, qui les trouvaient supérieurs à eux en franchise, et presque leurs égaux en politesse. Une interruption de près de vingt-cinq ans, dans les voyages que nos négocians faisaient annuellement à Canton, nous aura sans doute fait perdre une partie de cette bonne opinion, et nos voisins auront profité de cette longue absence, pour recueillir encore notre héritage. La célèbre ambassade de 1793 a laissé sans succès le principal objet de la mission dont elle était chargée ; mais son effet certain a été d'inspirer aux Anglais ce goût général pour la Chine et ses productions, que nous avons jadis poussé jusqu'à l'engouement. Elle leur a d'ailleurs fait voir par leurs yeux une partie de ce qu'ils n'avaient jusqu'alors aperçu que par l'entremise des missionnaires catholiques. Les nouvelles relations formées par les pro-

vinces britanniques de l'Inde avec les contrées limitrophes de l'empire chinois, ont nécessité, il y a quelque tems, l'établissement d'une école à Sirampour, au Bengale. Là se forment des interprètes pour le commerce, et des ministres qui, peut-être, profiteront des restes de nos anciennes *chrétientés*, s'il en existe encore quelques-unes, pour en attirer les membres à leur communion. Ainsi tout, dans l'intérêt des lettres, des missions et de notre commerce, se réunit pour nous commander de nouveaux efforts, si nous ne voulons perdre à jamais nos anciens droits, et nous voir devancés dans cette carrière que nous avons ouverte, si nous voulons seulement demeurer simples rivaux, où nous étions jadis seuls et paisibles possesseurs.

Recherchons maintenant pourquoi la littérature chinoise, forte de la protection des souverains, n'a pourtant fait, en France même, que des progrès très-bornés, et comment il s'est fait que le nombre des savans qui s'y sont distingués, ait toujours été si peu considérable. Nous en trouverons les raisons dans les obstacles qui se sont opposés et s'opposeront long-tems encore à l'avancement des études orientales en général, et dans les préjugés particuliers qui ont pris racine en Europe contre la langue chinoise et le peuple qui la parle.

Parmi les premiers, il faut compter la rareté des livres, et la difficulté de se procurer des textes à étudier. Si les auteurs grecs et latins n'eussent pas été publiés en original, croit-on que la connaissance des langues latine et grecque eût jamais été fort répandue ? Aurait-elle pu, comme il est arrivé, servir de base à nos littératures

modernes, si les monumens écrits dans ces deux langues fussent demeurés enfouis dans les bibliothèques, et accessibles seulement à ceux que le hasard avait placés dans leur voisinage ? Les personnes qui ont des manuscrits entre les mains, ne sont pas toujours celles qui en font le plus grand ou le meilleur usage. Ce n'est que quand les copies d'un même ouvrage sont multipliées, quand il est mis, pour ainsi dire, sous les yeux de tout le monde, qu'il trouve des lecteurs, et qu'il finit par être complétement entendu. Quelle utilité n'a-t-on pas retirée de cette collection des *notices et extraits des manuscrits*, collection dont la première idée, due à l'illustre et vénérable secrétaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a tant fructifié par sa savante et utile influence, et qui peut être regardée comme un des plus grands services qu'on ait rendus depuis long-tems aux études historiques et philologiques dont il est parmi nous le doyen et le modérateur ? Qui pourrait contester les avantages qui sont revenus aux étudians de la lecture des textes épurés, interprétés, et publiés par M. de Sacy ; par ce savant infatigable, que tous ceux qui cultivent les lettres orientales se glorifient d'avoir pour maître ou pour modèle, et que des étrangers mêmes ont proclamé *le prince des Orientalistes de notre siècle*. Cependant, il faut en convenir, l'art typographique n'a pas encore assez fait pour les langues de l'Asie occidentale ; pour la langue chinoise, on peut dire qu'il n'est pas né encore. L'édition que je prépare [1], d'un des livres moraux de Confu-

[1] Celle de *l'Invariable milieu*, en chinois et en mandchou, avec une version littérale latine, une traduction française et des notes. Elle a paru en 1817.

cius, édition qui servira de texte à la suite de ce cours, sera le premier ouvrage original publié en Europe. Je ferai tous mes efforts pour qu'elle soit suivie de plusieurs autres, car je regarderai toujours l'impression textuelle des bons livres, comme le plus puissant moyen de répandre la connaissance du chinois, et les soins qu'elle exigera comme un des devoirs attachés à l'emploi que le Roi a daigné me confier.

Mais ce qui peut surtout avoir contribué à éloigner de l'étude de cette langue, ceux-là même qui peut-être y auraient fait les progrès les plus rapides et les plus considérables, c'est l'opinion généralement peu favorable qu'on a conçue des Chinois dans ces derniers tems. Les récits des missionnaires ont été taxés d'exagération par des écrivains, qui, pour paraître impartiaux, ont cru devoir se jeter dans l'excès opposé. On pourrait, avec moins de vingt volumes, prendre sur les Chinois des renseignemens positifs et authentiques : ces volumes sont presque ignorés, et l'on aime mieux s'en rapporter à quelques voyageurs superficiels ou prévenus, qui n'ont rien vu ou rien appris, et qui ne peuvent avoir, aux yeux de certaines personnes, que le mérite de n'être pas missionnaires. Vingt fois les reproches adressés aux Chinois ont été repoussés et réfutés victorieusement par des hommes instruits et respectables : on ne lit point ces réfutations, et l'on persiste dans les mêmes accusations. Ce n'est pas ici le lieu de les discuter, mais il est pourtant indispensable de nous arrêter à quelques assertions qui concernent la langue et la littérature des Chinois, et qu'il est intéressant d'examiner, en commençant un cours qui a cette langue et cette littérature pour objet.

La langue chinoise est, dit-on, la plus difficile de toutes les langues ; le nombre de ses caractères s'élève à près de cent mille ; les lettrés passent toute leur vie à les étudier, et quand ils sont venus à bout d'en retenir un certain nombre, l'obscurité d'un idiome entièrement dépourvu de formes grammaticales arrête encore ceux même qui en savent le plus. C'est ainsi qu'on fait violence aux expressions de quelques missionnaires, pour en tirer des conséquences exagérées ou entièrement fausses. Qu'il me soit permis de répondre à ces assertions par des faits. Peu de tems après son arrivée à la Chine, avant qu'on eût composé un seul ouvrage élémentaire, le célèbre Mathieu Ricci, fondateur de la mission de cet empire, savait déjà assez bien le chinois pour composer en cette langue des traités qui sont encore estimés des lettrés eux-mêmes, pour la pureté du style et l'élégance de la diction. Des exemples de ce genre ne sont pas rares : il n'est presque pas un seul missionnaire qui ne soit revenu de la Chine, après quelques années de résidence, avec une connaissance suffisante de cette langue, et tous n'étaient pas des Gaubil, des Verbiest ou des Prémare. Que si d'autres personnes, après avoir habité quelque tems à Canton, se sont trouvées, à leur retour en Europe, hors d'état d'entendre le moindre livre, on ne doit l'attribuer qu'à leur inaptitude particulière, ou au genre des occupations auxquelles elles se sont livrées, ou enfin à leur séjour dans une ville toute commerçante, presqu'entièrement privée de secours littéraires, et où les usages nationaux ne leur permettaient guère de fréquenter que des hommes absolument illettrés.

Pour le nombre des caractères, qu'importe qu'il soit presque infini, s'ils sont pour la plupart inutiles, s'il suffit d'en connaître deux ou trois mille pour lire avec plaisir les livres ordinaires, si de bons et savans dictionnaires nous présentent les autres dans un ordre où il soit facile de les retrouver? S'imaginerait-on d'ailleurs que ces caractères soient entr'eux sans analogie, et que la connaissance des uns ne fasse rien pour celle des autres? Ne sait-on pas au contraire que, réduits par l'analyse à un petit nombre de clefs ou de racines, ils se recomposent d'après des procédés moins variables, et par conséquent plus aisés à retenir, que ceux qui président à la formation des dérivés dans les langues les plus savantes? Croirait-on l'écriture chinoise plus difficile à apprendre, parce qu'elle représente des idées, au lieu de figurer des sons? Mais cela même la rend à mon avis plus facile à graver dans la mémoire. L'esprit avec elle n'a qu'une opération à exécuter, au lieu que dans toutes les autres langues, on n'a rien appris quand on ne sait que le son d'un mot, parce qu'il ne conduit presque jamais à la signification. Savoir lire n'est rien dans les langues ordinaires : c'est tout dans la langue chinoise ; sans compter qu'il est plus facile à la mémoire de retenir des symboles ingénieux et pittoresques, que des prononciations bizarres ou insignifiantes; de même que l'imagination est plus frappée d'une action figurée sur un tableau par un peintre habile, que de la même action imparfaitement rendue par des paroles même aidées de l'art du musicien.

Quant au défaut de formes grammaticales allégué par les détracteurs de la langue chinoise, je souhaiterais qu'il

fût aussi réel qu'ils se plaisent à le représenter. Des trois styles que reconnaît cette langue, le plus ancien est le plus clair et le plus beau, parce qu'il est le moins chargé de ces ornemens frivoles, ou de ces règles superflues, qui font en grande partie la difficulté des autres langues. Au surplus, ceux qui les croient nécessaires pour l'intelligence du discours, et qui se plaisent à voir dans une phrase, au lieu d'idées, les rapports des mots les uns avec les autres marqués par des signes exclusivement consacrés à cet usage, et leur arrangement déterminé par des conventions compliquées, étudieront avec plaisir la langue des livres modernes, et surtout cette langue parlée assez riche en règles grammaticales, contre l'opinion commune, et où de vingt mots qui composent une période, la moitié sont destinés à lier ou à arrondir les membres de phrases, ou bien à marquer les circonstances de l'action.

Cette nature singulière de l'écriture chinoise, qui consiste à représenter immédiatement les idées par des symboles convenus, au lieu de les rappeler à la mémoire par l'intermédiaire des sons, lui appartient exclusivement, depuis que les hiéroglyphes égyptiens ont cessé d'être en usage; et c'est un des rapports sous lesquels elle peut davantage piquer la curiosité. Si, dans les langues ordinaires, l'étymologie et l'analyse donnent quelquefois lieu à des résultats intéressans, en rendant sensibles dans les mots l'origine et la progression des idées, quel attrait ne doit pas avoir l'examen de ces caractères antiques, où un peuple qui touche aux premiers âges du monde a renfermé tant de traditions, et tracé, sans le vouloir, l'histoire de ses plus anciennes pensées et des opérations

les plus secrètes de son entendement! Quel plaisir pour un métaphysicien de retrouver, en analysant l'un des caractères du *Yi-king* ou du *Chou-king*, quelqu'un de ces rapprochemens, d'autant plus singuliers, qu'ils tiennent moins à la nature des choses; d'assister comme par intuition aux méditations de *Tcheou-koung* ou de Confucius, de réaliser, en un mot, le vœu de Buffon ou de Condillac, en suivant les premiers pas de la raison humaine, et en la surprenant, pour ainsi dire, dans ses premiers écarts!

Combien d'Occidentaux seraient portés à croire que les Chinois en sont restés à ces premiers pas, à ces premiers écarts! Dussé-je encourir le reproche d'enthousiasme et de partialité en faveur d'un peuple à la littérature duquel je me suis dévoué depuis plusieurs années, j'essayerai de ramener les esprits à une opinion moins défavorable. Il est peu d'Européens qui ne sourient en entendant parler de la géométrie des Chinois, de leur astronomie ou de leur histoire naturelle. Mais, s'il est vrai que les progrès que ces sciences ont faits parmi nous depuis deux siècles, nous dispensent de recourir aux connaissances de ces peuples éloignés, doit-on pour cela renoncer à constater exactement quel est leur état actuel, et surtout quel a été leur état ancien chez une nation qui n'a jamais cessé de les cultiver et de les honorer? Les propriétés du triangle-rectangle étaient connues à la Chine deux mille deux cents ans avant l'ère chrétienne. Les travaux du grand *Iu*, pour contenir deux fleuves égaux en impétuosité et presque en largeur aux grands fleuves de l'Amérique, pour diriger les eaux de cent rivières, et

ménager leur écoulement sur un terrain de plus de cent mille lieues carrées, en sont une preuve plus que suffisante. Si les théories astronomiques ou physiques de ces peuples sont défectueuses, leurs catalogues d'éclipses, d'occultations, de comètes et d'aérolithes n'en sont pas moins intéressans, et si l'on veut que les Chinois se trompent dans leurs calculs, du moins on avouera qu'ils ont, comme nous, des yeux pour observer. D'ailleurs, l'économie rurale et domestique est assez perfectionnée chez eux, pour qu'ils puissent nous apprendre à nous-mêmes beaucoup de choses utiles : c'est du moins ce qu'assurent ceux qui ont fait de cette science l'objet de leurs études. Quant à leurs descriptions des êtres naturels, outre que rien ne peut y suppléer, tant que les Européens n'auront pas un libre accès dans leur pays, elles ne sont point à dédaigner chez un peuple aussi exact et aussi minutieux ; et j'espère prouver, par divers extraits de leurs livres, relatifs à la botanique et à la zoologie, que leurs écrivains en ce genre sont autant au-dessus des naturalistes latins ou du moyen âge, qu'ils sont inférieurs aux Linné, aux Jussieu ou aux Desfontaines.

Mais si des sciences exactes et naturelles nous passons aux belles-lettres, à la philosophie, à l'histoire, ces mêmes Chinois, qui soutenaient à peine avec nous un instant de comparaison, pourront prétendre à nous servir de modèles. Une littérature immense, fruit de quarante siècles d'efforts et de travaux assidus ; l'éloquence et la poésie s'enrichissant des beautés d'une langue pittoresque, qui conserve à l'imagination toutes ses couleurs ;

la métaphore, l'allégorie, l'allusion concourant à former les tableaux les plus rians, les plus énergiques ou les plus imposans; d'un autre côté, les annales les plus vastes et les plus authentiques que nous tenions de la main des hommes, déroulant à nos yeux les actions presque ignorées, non-seulement des Chinois, mais des Japonais, des Coréens, des Tartares, des Tibétains ou des habitans de la presqu'île ultérieure de l'Inde, ou nous développant les dogmes mystérieux de Bouddha, ou ceux des sectateurs de la Raison, ou consacrant enfin les principes éternels et la philosophie politique de l'école de Confucius; voilà les objets que les livres chinois offrent à l'homme studieux, qui, sans sortir d'Europe, voudra voyager en imagination dans ces contrées lointaines. Plus de cinq mille volumes ont été rassemblés à grands frais à la Bibliothèque du Roi : leurs titres ont été à peine lus par Fourmont; quelques ouvrages historiques ont été entr'ouverts par Deguignes et par Deshauterayes; tout le reste attend encore des lecteurs et des traducteurs.

Pour les avantages que doivent retirer les voyageurs de la possibilité de puiser ici les principes élémentaires du chinois, ils sont si palpables que je ne m'arrêterai pas à les exposer en détail. Le tems que les missionnaires arrivés à la Chine ont toujours été forcés de dérober à leurs fonctions apostoliques pour le donner à l'étude, les difficultés qui entravent les moindres négociations chez un peuple dont on ignore la langue, les embarras qu'entraîne l'emploi des interprètes, tous ces inconvéniens communs au missionnaire et au négociant seront considérablement atténués par des études préliminaires

faites à loisir et au milieu de tous les secours littéraires qu'une capitale offre en abondance. Familiarisé d'avance avec l'écriture, le style de la conversation et la connaissance des bons auteurs, connaissance qui est à la Chine la plus puissante de toutes les recommandations, l'homme ainsi préparé n'aura plus besoin que d'une étude de quelques semaines, pour saisir la véritable prononciation et cet accent musical propre au chinois, qui ne peuvent s'apprendre qu'au milieu des naturels.

Quels que puissent être, au reste, les avantages religieux, littéraires, commerciaux ou même politiques de l'étude du chinois en France, il fallait, pour qu'ils fussent convenablement appréciés, une réunion bien rare et un concours de circonstances que le Ciel n'accorde pas souvent aux vœux des peuples. Un monarque doué du génie le plus pénétrant et des lumières les plus étendues, et qui, comme on l'a dit d'un des plus grands empereurs de la Chine, s'il n'était le premier prince de l'Univers, serait le premier homme de lettres de son empire, a confié le ministère de la paix et des arts à des mains capables de les faire fleurir. Sage dispensateur des grâces royales, un nouveau Colbert sait les diriger sur les études qui ont le plus besoin d'encouragemens et de secours. Il sait que la supériorité de la France n'est pas bornée aux armes, et qu'à côté de la gloire qui épouvante la terre, nos princes ont toujours fait asseoir celle qui l'éclaire et qui la console. Achevant après cent ans ce que Louis XIV avait projeté en 1715, le roi accorde à la littérature chinoise le bienfait d'un enseignement public ; en l'assimilant par là aux autres branches de la littérature orientale,

il lui permet d'espérer qu'elle aura quelque jour aussi ses Golius et ses Silvestre de Sacy. Heureux et fier d'être leur précurseur, si, mon zèle et mes efforts suppléant à mes talens, je puis contribuer à hâter les progrès de quelques personnes studieuses, toute mon ambition sera satisfaite, et j'oserai même me flatter de n'avoir pas été tout-à-fait indigne de l'honneur que j'ai reçu.

LETTRE

AU RÉDACTEUR DU JOURNAL ASIATIQUE,

SUR L'ÉTAT ET LES PROGRÈS

DE LA LITTÉRATURE CHINOISE EN EUROPE

(1822).

J'APPROUVE beaucoup votre idée, Monsieur, et je crois que le public vous saura gré de lui présenter annuellement, dans le premier cahier du Journal Asiatique, un résumé des travaux qui auront été exécutés, et le tableau des progrès qu'aura faits, dans le cours de l'année précédente, chacune de ces branches de connaissances qu'on réunit chez nous sous la dénomination de littérature orientale. Je serai très-empressé de vous remettre, pour la partie dont je m'occupe, les notes dont vous pourrez avoir besoin, et je commencerai, dès aujourd'hui, à m'acquitter d'une tâche que je m'impose avec plaisir. Il faut seulement, pour cette fois, que vous me permettiez de vous entretenir un peu plus longuement que cela ne sera nécessaire à l'avenir. J'ai à vous rendre compte des travaux de plusieurs années; et d'ailleurs la littérature chinoise a éprouvé depuis peu un mouvement progressif si marqué, elle est maintenant dans un état si différent de celui où elle était il n'y a pas plus de dix ans, que je ne puis me refuser à la satisfaction de vous

rappeler les circonstances qui ont amené cette heureuse révolution.

Vous n'ignorez pas, Monsieur, combien l'étude de la langue chinoise a été mal dirigée pendant deux siècles. Les missionnaires, qui y avaient fait de très-grands progrès, n'avaient pas donné leur secret aux savans d'Europe. Quelques-uns des premiers avaient laissé accréditer l'idée que la vie d'un homme était trop courte pour apprendre à lire les caractères, et néanmoins plusieurs d'entre eux démentaient, par leur propre exemple, cette opinion si absurde en elle-même. Quant à ceux qui, sans aller en Chine, avaient voulu marcher sur leurs traces, ils avaient pour la plupart suivi une si mauvaise route, que c'eût été merveille si, dans toute leur vie, elle les eût conduits au but. L'analyse la plus simple, la méthode la plus naturelle leur étaient inconnues. On avait fait des caractères chinois comme des hiéroglyphes mystérieux, qu'on ne pouvait entendre que par une sorte de divination. Aussi la découverte la plus insignifiante en ce genre était-elle payée par l'admiration générale. Si l'on eût parlé d'expliquer Confucius ou de traduire un roman chinois, les lettres de Cuper ou de Lacroze, d'Holstenius ou de Peiresc eussent annoncé ce prodige au monde savant. Une centaine de caractères, dont la forme et le sens étaient défigurés comme à l'envi par les graveurs et les dissertateurs, faisaient une réputation brillante en ce genre. C'est ainsi que Spizelius, Menzelius, Tenzelius, André Muller, Masson, ont passé dans leur tems pour savoir le chinois; leurs essais si vantés alors sont maintenant tombés dans un oubli mérité. Hyde, Bayer,

Étienne Fourmont, mieux servis par leurs correspondans de la Chine, avaient acquis des connaissances un peu plus étendues; mais leurs ouvrages, dont l'imperfection est maintenant bien reconnue, ne pouvaient servir à répandre du jour sur une matière où de si faibles progrès leur avaient coûté tant de peines. Fourmont même fit tort à ses travaux à force d'en exagérer l'importance et les difficultés. On le laissa jouir tout seul d'une conquête qui avait épuisé ses forces, et dont on ne le voyait tirer aucun fruit. Ses deux élèves furent ses meilleurs ouvrages : dirigés par lui vers l'étude du chinois, Deguignes et Deshauterayes acquirent une connaissance assez approfondie du *kou-wen*, et surent en tirer parti pour des recherches historiques d'une grande utilité. On ne voit pas qu'ils se soient occupés du *kouan-hoa*, ni par conséquent de la littérature proprement dite. On ne voit pas surtout qu'ils aient rien fait pour se donner des successeurs ou des collaborateurs. Il semblait que le mérite de savoir le chinois fût plus grand tant qu'on le possédait seul. On s'en montrait jaloux, comme d'un trésor qui eût perdu à être partagé. Aussi quand, des deux seuls Français (sans compter les missionnaires) qui eussent été en état de lire les ouvrages chinois, Deguignes mourut le dernier en 1800, il ne se trouva personne pour recueillir son héritage littéraire. L'étude du chinois redevint ce qu'elle avait été avant lui, une étude mystérieuse, vague et insignifiante. On s'occupa de minuties; on annonça des dictionnaires sans avoir lu un seul livre; on vanta les beautés de la langue sans la savoir; on disputa sans fin sur la forme et l'orthographe des caractères;

on en inséra dans de petites dissertations, pour éblouir les lecteurs et en imposer sur la nullité du fonds par la magie de ces brillans accessoires. De Murr et Hager, hommes d'ailleurs d'un grand mérite, me paraissent avoir trop cédé à cette disposition puérile. Il semblait alors à quelques personnes que l'emploi des caractères exotiques devait donner un certain relief à leurs ouvrages, comme si la connaissance d'une langue difficile était un titre de gloire, lors même qu'on n'en fait aucun usage. M. Montucci ne tarda pas à appeler les amateurs de la langue chinoise à des travaux plus judicieux, et M. Klaproth, donnant des exemples au lieu de préceptes, montra, par d'heureux essais, comment on pouvait faire tourner la connaissance de cet idiome au profit de l'histoire et de la géographie. Je commençais alors à recueillir les fruits de six années d'études, que le défaut de secours, et d'autres circonstances que je ne veux pas rappeler, m'avaient rendues fort pénibles. J'avais, comme dit Confucius, *fait en* cent *ce qu'un autre eût pu faire en* dix. A cette époque, quatre ou cinq personnes pouvaient se flatter en Europe d'avoir acquis, à force de peine et de patience, l'intelligence des livres chinois. Mais le moment approchait où elle devait être ouverte à tous ceux qui voudraient la mériter par un peu de zèle et d'application. Deux circonstances hâtèrent ce moment : la publication du Dictionnaire du P. Basile de Glemona, que M. Deguignes le fils prit la peine de faire imprimer, et la création d'une chaire de langue et de littérature chinoises au Collége royal.

J'aurais maintenant à vous rendre compte des efforts

qui ont été faits depuis huit ans pour étendre et propager en France la connaissance du chinois; mais la part que j'y ai prise est le motif même qui m'empêche de m'y arrêter. On n'aurait pu prévoir, il y a quelques années, le succès dont ils ont été couronnés, et dont le Journal Asiatique a déjà offert les preuves incontestables. Il en coûtera moins maintenant de traduire un livre entier, qu'il n'en eût coûté aux Muller et aux Menzelius pour donner l'analyse de quatre ou cinq caractères. C'est qu'enfin l'étude de la langue a été dirigée d'après une méthode philosophique, et qu'on a cessé de s'attacher aux accessoires, en négligeant le principal. Qu'il me soit permis de remarquer qu'un cours public était le meilleur, et peut-être le seul moyen d'atteindre ce résultat. Il est impossible qu'une douzaine d'hommes studieux s'assemblent régulièrement pour s'occuper d'un objet quelconque, sans que leurs idées ne s'étendent et ne se rectifient. C'est l'effet de toute réunion peu nombreuse, que la vérité s'y découvre, et que l'erreur et les préjugés s'y dissipent comme d'eux-mêmes. J'ai eu d'ailleurs ce bonheur particulier dans mes leçons, qu'attirés par l'importance des questions de métaphysique et de haute littérature qui se rattachent à l'étude de la langue chinoise, des hommes d'un esprit supérieur sont constamment venus m'apporter leurs lumières et m'imposer l'heureuse nécessité d'être toujours clair, précis et méthodique. Je ne sais s'ils ont appris de moi un peu de chinois; mais je leur ai, moi, une bien plus grande obligation, puisqu'ils m'ont instruit à enseigner ce que je savais, et m'ont fait un devoir d'apprendre ce que je ne savais pas.

De tels disciples m'ont été fort utiles quand j'ai rédigé, sous la forme d'une grammaire, les élémens qui offrent le précis de mes dictées, et qui seront désormais le texte de mes leçons. Ce petit volume, dont le plan a reçu quelque approbation, doit contribuer à répandre au dehors l'intelligence du chinois, s'il m'est permis de juger de l'avenir par le passé, et du public par mes auditeurs.

Une circonstance heureuse a concouru avec celles dont je viens de parler. A l'exemple de l'honorable traducteur du Code pénal des Mandchous, les Anglais, maîtres du commerce de Canton, ont commencé à s'occuper de littérature chinoise. Un missionnaire protestant (dans toutes les communions le zèle de la religion marche de concert avec le zèle de la science) a entrepris, et partiellement achevé de grands ouvrages. Le dictionnaire de M. Morrison, supérieur sous plusieurs rapports à celui du Père Basile, est surtout préférable à celui-ci pour l'intelligence de la langue vulgaire. L'un et l'autre réunis peuvent être d'un grand secours aux étudians. Par malheur, les livres imprimés aux Indes seront toujours peu répandus sur le continent, et leur utilité restreinte à un petit nombre de personnes. Il eût toutefois été fort injuste de passer ceux-là sous silence. Les Anglais ont plus fait que nous dans ces derniers tems; car leurs travaux sur la langue chinoise sont maintenant presqu'au niveau des nôtres, et nous avons beaucoup à travailler pour soutenir la réputation de supériorité que nos missionnaires nous avaient acquise, et que W. Jones lui-même avait reconnue.

La position des savans anglais, les moyens pécuniaires dont ils disposent, et qui sont tels qu'on croirait faire un singulier acte de munificence en accordant pour un ouvrage d'érudition la centième partie de ce que leur coûte, à Macao, l'impression d'un seul dictionnaire (1); tout cela donne quelque désavantage aux littérateurs d'Europe, qui sont souvent plus embarrassés de publier un livre que de le faire. Mais si nous pouvons être devancés par ces heureux émules dans la publication des textes, et de tout ce qui exige de grands frais d'impression, nous avons pour dédommagement la critique historique, où nous conserverons long-tems l'avance que nous ont procurée les travaux des Gaubil, des Mailla, des Visdelou, des Deguignes, des Klaproth. En marchant sur leurs traces, que de choses ne pouvons-nous pas faire à Paris, à la Bibliothèque du Roi, qu'on ne pourrait tenter, dont on ne s'aviserait même pas à Canton, ou au collége anglo-chinois de Malacca! Les savans des deux nations peuvent se partager la tâche, et s'acquitter chacun de leur côté de la portion qui leur sera dévolue, au grand avantage des lettres et de la vérité. Moins bien placés pour découvrir et pour recueillir des matériaux, nous sommes plus en état de comparer et de discuter. Nous sommes surtout plus disposés à dédaigner une futile rivalité, à rendre justice aux efforts de nos concurrens, et par conséquent à en profiter. L'avantage en pareil cas reste toujours au moins partial. Nous nous servirons

[1] Le Dictionnaire de M. Morrison doit coûter dix mille livres sterling. La compagnie des Indes fait les frais de cet ouvrage, et abandonne l'édition en présent à l'auteur.

du Dictionnaire de M. Morrison pour traduire, et peut-être dans dix ans fera-t-on encore à Macao des tables chronologiques de l'empire chinois, sans avoir lu l'histoire des Huns.

Toutefois, il est juste de le dire, un honorable changement s'est opéré dans l'esprit de ceux qui cultivent la littérature chinoise. Ils sentent le besoin d'avoir des collaborateurs, et ils les appellent de toutes leurs forces. Les premiers qui avaient abordé cette étude voulaient garder tout pour eux, parce qu'ils possédaient peu de choses. Ceux d'à présent veulent communiquer ce qu'ils ont acquis, parce qu'ils sont riches, et qu'ils sentent qu'ils le deviendront davantage en partageant. Que de travaux, en effet, dont un seul homme ne saurait se charger, et qu'une réunion de personnes laborieuses peut seule entreprendre sans témérité! Tirer des livres chinois les matériaux d'un dictionnaire historique et géographique, comme la Bibliothèque orientale de d'Herbelot; compléter l'histoire de la Tartarie, du Tibet, de l'Inde au-delà du Gange, du Japon; étendre et rectifier nos connaissances géographiques sur l'intérieur de toutes ces contrées; traduire les livres sacrés de Bouddha, dont les originaux indiens sont vraisemblablement perdus pour nous, ceux des adorateurs du *Logos* (Tao-sse), que nos missionnaires ont pour la plupart traités avec un dédain si injuste et si mal entendu; extraire des ouvrages encyclopédiques ou spéciaux les notions relatives à l'histoire naturelle, aux arts utiles, aux procédés mécaniques; faire connaître, par des traductions complètes ou des analyses étendues, les pièces de théâtre, les meilleurs ro-

mans, les recueils de poésie; voilà une partie de ce qu'il faudrait faire, et, j'ose le dire, de ce que nous ferons, si nos efforts pour aplanir la route et ouvrir l'accès aux étudians, ne demeurent pas absolument infructueux.

Je tirerai cette assurance du changement même qui s'est opéré dans les idées, et de la multitude des notions fausses qui ont disparu depuis quelques années. Rappelez-vous, Monsieur, ce qu'on pensait encore des Chinois en 1812; les disputes dont ils étaient l'objet; l'ignorance et les préjugés que les écrits mêmes des missionnaires n'avaient pu complétement effacer. L'étude de la langue et de l'écriture chinoises exigeait, disait-on, la vie d'un homme : or, je ne parlerai ici ni de sir Georges Staunton, ni de M. Klaproth, dont les travaux sont hors de rang, et ont d'ailleurs devancé l'époque dont je parle; mais MM. Morrison, Milne, Marshman, M. Thoms, imprimeur de la Compagnie à Macao, et plusieurs autres, les ont apprises en quelques années; et, pour ne citer parmi les Français que celui qui a enrichi votre dernier numéro d'une intéressante traduction, M. F. Fresnel n'a pas mis deux années pour être en état de lire et d'interpréter des ouvrages aussi difficiles que le sont les romans [1]. On vantait beaucoup le mécanisme de l'écriture, et bien des gens l'admiraient sur parole : trois grammaires, autant de dictionnaires, un excellent supplément

[1] A l'époque où cette lettre fut écrite, M. Stanislas Julien n'avait pas encore donné sa traduction de *Meng-tseu*. Il faut ajouter son exemple à ceux qui prouvent qu'on peut maintenant acquérir en fort peu de tems des connaissances très-approfondies en fait de langue chinoise.

au vocabulaire du P. Basile, ont réduit l'idée qu'on s'en formait à sa juste valeur; et des règles pratiques, restreintes à ce qu'elles ont d'utile et d'applicable, ont remplacé les suppositions vagues et les notions erronées. On a déchiffré la plus antique inscription de la Chine, recherché dans les écritures modernes ce qui restait de vestiges des plus anciennes, et tracé par les faits l'histoire de l'invention des caractères chinois, et de leur diverses transformations, depuis la représentation directe des objets matériels, aux époques les plus reculées de l'histoire, jusqu'aux moyens postérieurement imaginés par les Japonais et les Coréens, pour exprimer des syllabes et constituer un alphabet. Sur la parole d'un missionnaire peu instruit, on répétait sans cesse que les Chinois étaient le plus ignorant des peuples en géographie, et qu'avant les jésuites, ils ne connaissaient pas même les pays situés au nord de la Grande-Muraille et des déserts de Sable. On les a vengés de ce reproche, toujours par des faits, en montrant que leurs frontières avaient été portées jusque sur la mer Caspienne; que des provinces de Perse avaient été réunies à l'empire, qu'ils avaient connu jusqu'aux *Lupones* de la carte de Peutinger [1]; et qu'en un mot c'était chez eux qu'il fallait chercher des renseignemens précis sur l'histoire et la géographie physique et politique de la Boukharie et du Mawar-ennahar. On a tiré d'un de leurs livres la description la plus complète qu'on possède encore du Camboge; on s'est servi de leurs cartes et de leurs relations

[1] Peuplade du nord du Caucase, inconnue à tous les autres peuples, si ce n'est aux Arméniens.

pour éclaircir un grand nombre de points obscurs de la géographie de l'Asie, dans le moyen âge; et le plus beau travail qu'on ait encore exécuté en ce genre, aura pour base les descriptions et les itinéraires des Chinois. On a déjà vu deux exemples remarquables du parti qu'on en pouvait tirer. Deux archipels, inconnus à nos navigateurs, ont passé des cartes chinoises sur les nôtres, et cette double découverte est un résultat plus avantageux à la géographie, et il a été obtenu à moins de frais que ceux de certains voyages de long cours. On disait que ces peuples avaient toujours négligé l'étude des langues étrangères ; mais le nom qu'ils donnent à la langue samskrite ayant été reconnu, on a trouvé qu'ils avaient des dictionnaires samskrits; que leurs savans avaient fait des traductions d'ouvrages indiens et tibétains; on a appris aussi, non sans quelque étonnement, qu'ils possédaient des dictionnaires polyglottes, et qu'il y avait, depuis six siècles, à Peking, un collége pour l'enseignement des *langues occidentales*, ainsi qu'une institution pour les *jeunes de langues* et les interprètes. On a fait plus : on s'est aidé des documens renfermés dans leurs livres historiques, pour tracer, avec le secours des langues, l'origine et la descendance des tribus de races diverses dans la haute Asie; et votre précédent numéro annonçait un nouveau travail, où l'emploi des mêmes moyens amenera sans doute des résultats encore plus précis. On supposait que les Chinois avaient toujours été sans communication avec les nations de l'Occident; mais on n'a pas seulement retrouvé dans leurs livres les détails les plus exacts sur ce commerce de la soie, dont le

terme oriental était inconnu et livré aux disputes des savans; on a découvert, dans la liste des patriarches, successeurs de Bouddha, un monument du plus haut intérêt pour la chronologie orientale et l'histoire ancienne de l'Hindoustan. On a montré les principes pythagoriciens et platoniciens enseignés par leurs philosophes avant l'époque de Platon et de Pythagore, le nom ineffable de JEHOVAH, le dogme du *Logos* et celui de la triade platonique, j'ai presque dit le secret des mystères, dans un ouvrage chinois du cinquième siècle avant notre ère. Les idées qu'on s'était formées des mœurs, des habitudes et des institutions du peuple chinois, n'ont pas été moins complétement réformées par la traduction des ouvrages de législation, de philosophie ou de littérature qui ont paru depuis dix ans, soit en France, soit en Angleterre. Généralement, et en toute matière, c'était sur des passages extraits des livres chinois et traduits par les missionnaires qu'on avait raisonné. Le sens en était toujours incertain, et l'interprétation sujette à la controverse. Maintenant ce sont les originaux que l'on consulte et que l'on cite, avec autant de facilité que de sécurité. Ces ouvrages sont devenus l'une des sources qu'il n'est plus permis à la critique de négliger.

Je n'ai d'autre objet, Monsieur, en vous rappelant tous ces faits, que de répondre à votre question sur les progrès que la littérature chinoise a pu faire depuis dix ans. Vous voyez que ces progrès sont immenses, et que, par leur nature, ils ne peuvent manquer d'en amener d'autres plus considérables encore. Cette étude a pris un des premiers rangs parmi les branches de la littéra-

ture asiatique, et il est désormais impossible qu'elle le perde. On étudiera le chinois, comme le samskrit ou l'arabe, si l'on veut acquérir des idées nouvelles, des notions justes, des connaissances positives sur l'homme et sur la nature, sur le présent et sur le passé, dans un espace qui embrasse la moitié de l'Asie, et qui comprend le tiers de la race humaine; on l'étudiera pour compléter l'histoire des émigrations des peuples, des révolutions de l'ancien monde et du moyen âge, de la marche et des aberrations de l'esprit humain, et pour tracer, sur un plan plus vaste, le tableau des croyances et des doctrines, et le catalogue des erreurs, bien plus riche et presque aussi intéressant que celui des vérités. Les motifs qui ont appelé à cette étude Gaubil, Prémare, Deguignes, qui, malgré les difficultés dont on la croyait entourée, sollicitèrent tant de fois Leibnitz et Fréret, ces motifs subsistent tout entiers, ou, pour mieux dire, ils se sont accrus et multipliés par le progrès même des connaissances : les obstacles seuls ont disparu. Et ce ne sont pas les faibles et incertains produits d'une mine à peine entr'ouverte, ou les restes d'une mine épuisée, qui s'offrent aux amateurs de la langue chinoise; c'est une littérature toute entière, toute neuve, une matière riche et comme inépuisable aux découvertes les plus intéressantes. Ne vous étonnez donc pas si le zèle du prosélytisme nous anime, et si, empressés de voir exécuter ce que nous avons projeté, nous aspirons au moment où la langue chinoise sera aussi généralement connue que le sont dès à présent l'arabe ou le persan. Ceux qui lui ac-

corderont la préférence, auront un avantage entre mille autres : celui de pouvoir plus aisément atteindre et dépasser leur guide.

Je suis, etc.

SUR LES CARACTÈRES FIGURATIFS

QUI ONT SERVI DE BASE

A L'ÉCRITURE CHINOISE [1].

Si l'on pouvait démêler, dans la foule des expressions d'une langue, celles qui ont appartenu de tout tems au peuple qui la parle, et celles qu'il a créées plus récemment, ou empruntées à d'autres peuple; séparer et trier, si j'ose ainsi parler, les termes primitifs et les termes secondaires; rapporter avec certitude les dérivés à leurs radicaux, suivant la nature des idées qu'ils représentent; les distribuer par genres, les arranger par familles, les classer par siècles; faire, en un mot, l'inventaire exact et raisonné des signes, et conséquemment aussi celui des pensées et des notions qu'ils expriment; il est probable, comme l'imaginait Leibnitz, qu'on jeterait beaucoup de jour sur l'état antique et la marche progressive des opinions religieuses et scientifiques, sur l'âge des principales inventions, sur l'origine et la communication des

[1] Ce discours, lu dans la séance publique du 27 juillet 1821, contient l'extrait d'un Mémoire qui est imprimé dans le t. VIII de la nouvelle collection de l'Académie, actuellement sous presse. On y trouvera le catalogue des signes dont il est question plus bas.

croyances, des lois, enfin, sur tout ce qui constitue l'histoire des nations. Ce serait là, sans doute, un résultat assez remarquable de ces études étymologiques que des esprits superficiels ont tournées en ridicule, parce qu'ils n'en sentaient pas l'importance, qu'ils n'en voyaient pas l'objet, et que, s'il faut le dire, ceux qui s'y sont livrés avec le plus d'ardeur, ne l'ont pas toujours vu très-nettement non plus.

L'opération dont je viens de parler n'est guère praticable à l'égard des langues où l'écriture alphabétique, appliquée de bonne heure et exclusivement à l'expression des sons, a permis de suivre les transformations que les mots subissent en s'allongeant ou en s'accourcissant, en se groupant et se confondant les uns avec les autres. Mais la même opération est possible, et même facile à exécuter sur l'écriture d'un peuple qui, depuis les premiers tems jusqu'à présent, s'est attaché à peindre les objets, au lieu de représenter des sons. Les Chinois sont ce peuple. Il y a bientôt quatre mille ans qu'ils se sont avisés de tracer des figures d'hommes, de chevaux, de chiens; des montagnes, des toits, des arbres, des herbes, et d'exprimer leurs idées avec tout cela. Ces figures, comme on peut le croire, étaient fort grossières dans le commencement; elles étaient telles qu'on peut les attendre de dessinateurs chinois, un peu plus anciens qu'Abraham. Depuis cette invention, on semble s'être occupé d'en corrompre les formes, plutôt que de les perfectionner. Mais, du moins, on en a conservé le fonds intact, tout en les multipliant par d'innombrables combinaisons. Le nombre primitif des images est resté le même, et c'est, rigoureu-

sement parlant, avec le peu de signes imaginés par leurs sauvages ancêtres, que les Chinois modernes ont trouvé le moyen de satisfaire aux nombreux besoins d'une civilisation perfectionnée.

J'ai pensé que le catalogue de ces signes primitifs, qu'on ne s'était jamais occupé d'extraire et de réunir, pouvait offrir plus d'un genre d'intérêt, et j'ai mis sous les yeux de l'Académie cet antique vocabulaire figuratif, qui contient à la vérité de très-mauvais dessins, mais qui nous présente des monumens d'un genre tout particulier. Appliquant ensuite à ce catalogue les idées que j'émettais en commençant, j'ai cherché si, de la nature des signes qui s'y trouvent, et de celles des idées dont les signes ne s'y trouvent pas, on pouvait tirer quelqu'induction sur l'état moral et le degré de civilisation où devait être parvenue la tribu dont ces rudimens imparfaits ont formé, pendant un tems, toute l'écriture, et pour ainsi dire l'encyclopédie. Le nombre seul de ces signes est déjà un objet d'étonnement; car il ne passe pas deux cents. Sans doute, avec deux cents images, les premiers Chinois ne composaient pas de livres; ils n'écrivaient pas encore d'annales, ni même de romans cosmogoniques. Peut-être aussi n'est-ce pas là le premier objet des hommes qui sentent le besoin de se donner une écriture. Avec ce petit nombre de caractères, ceux-ci pouvaient s'envoyer les uns aux autres des signaux pour résister à une incursion, ou renfermer leurs troupeaux, se rassembler pour une expédition, tomber à l'improviste sur leurs voisins pour les piller : toutes actions qui marquent les premiers pas des sociétés humaines. Nous sommes maintenant trop

loin de l'origine de l'écriture, pour bien juger des circonstances qui y ont conduit les inventeurs. Toutefois, il est bien probable que cet art a fourni des signaux avant de servir à fixer les traditions, et que le besoin de s'entendre à distance, a précédé l'idée de faire tourner l'expérience du passé à l'avantage de l'avenir.

Nos deux cents caractères primitifs offrent un autre sujet de remarques : sans doute on dut imaginer des signes, sinon pour tous les objets que l'on connaissait alors, au moins pour tous ceux qui pouvaient être la matière d'une communication de quelqu'importance. Leur réunion nous présente donc ce que nous cherchons, c'est-à-dire un tableau des idées et des connaissances de cette époque. Envisagé sous ce rapport, le catalogue dont il s'agit conduit à un résultat tellement singulier, qu'il pourrait sembler paradoxal, si les développemens dont j'ai pu l'appuyer dans mon mémoire, et que je suis forcé de supprimer ici, ne faisaient voir qu'il est d'accord, sur tous les points, avec les traditions conservées par les Chinois eux-mêmes.

D'abord, cette partie du spectacle de la nature, dont les apparences et les révolutions doivent frapper si vivement l'imagination de l'homme sauvage, le CIEL n'avait fourni aux anciens Chinois que l'idée de sept caractères seulement. Ils avaient représenté le *soleil* par une figure circulaire ; la *lune* par un croissant ; le *ciel* lui-même par trois lignes indiquant une voûte surbaissée ; les *nuages*, la *pluie*, les *vapeurs*, par des lignes irrégulières et des gouttes. Nulle trace d'une croyance religieuse ne se montre dans le vocabulaire figuratif, si ce n'est la

représentation d'une victime offerte en sacrifice, et aussi la tête d'un démon ou mauvais génie. Ainsi les Chinois n'avaient encore rien à écrire sur la religion, mais ils étaient déjà superstitieux, et cela, sans doute, n'a rien d'étonnant pour qui connaît la marche de l'esprit humain.

La TERRE avait fourni plus de matériaux que le ciel aux inventeurs de l'écriture chinoise. Parmi les caractères primitifs, on en trouve dix-sept qui représentent les *montagnes*, les *collines*, les *sources*, l'*eau*, le *feu*, les *pierres*, et onze pour l'art de bâtir, figurant le *toit* d'une maison, un *grenier* ou une grange, deux sortes de *fenêtres* et de *portes*, dont une à deux battans, une *guérite* ou échauguette, et un *tertre* artificiel, dont le nom est devenu, dans des tems plus rapprochés de nous, le titre des capitales et des résidences des souverains de l'empire. Du reste, on ne voit ici rien qui signifie *palais*, *tour*, *jardin*, *temple*, *pont*, *ville*, *remparts*. Tous ces mots ont été inventés postérieurement.

Vingt-trois caractères ont rapport à l'HOMME, et désignent des actions matérielles et des relations sociales ou de parenté. *Roi*, *lettré*, *général*, *militaire*, ne s'y trouvent pas compris. Mais on y voit la figure d'un homme qui se courbe en avant, laquelle a fourni depuis le caractère qui signifie *sujet* ou *ministre*, celle d'un *sorcier*, et quelques autres signes qui tiennent aux notions les plus vulgaires de la sociabilité.

Les noms des PARTIES DU CORPS qui ont obtenu des signes simples sont au nombre de vingt-sept. Deux seulement désignent des parties internes, le *cœur* et les *vertèbres*. Six caractères se rapportent aux *habits*, et le

plus simple de tous représente cette pagne qui semble avoir été partout le premier vêtement des peuples qui sont sortis de l'état de barbarie. Le seul ornement qu'on trouve ici, outre deux sortes de *bonnets*, consiste en *grains enfilés* semblables à ceux dont se parent les sauvages. Du reste, on ne voit rien qui rappelle les ornemens de pierres précieuses, ni les instrumens de musique, ni les monnaies, ni le verre, ni la porcelaine, toutes choses dont l'invention est bien plus récente, puisque l'histoire en fait connaître l'époque. Ce qui est plus extraordinaire, c'est qu'on ne trouve le nom d'aucun métal, pas même celui de *l'or* auquel les Chinois rapportent tous les autres, parce que, sans doute, ils l'ont connu le premier. Si l'absence du signe est un indice suffisant qu'ils n'avaient pas encore l'usage de ce métal, qu'on juge du progrès qu'ils pouvaient avoir fait dans les arts à cette époque!

On en peut juger aussi par les noms des meubles, ustensiles, armes et instrumens, dont le nombre s'élève à trente-cinq en tout. On y remarque diverses sortes de *vases* de bois ou de terre, des *tables*, *bancs* et *coffres* de différente espèce, neuf ou dix signes pour les armes, telles que *flèches*, *arcs*, *haches*, *lances* et *hallebardes*. En fait d'instrumens de destruction, l'industrie humaine est toujours d'une merveilleuse précocité. Rien pourtant n'indique dans ceux-ci l'emploi des métaux, sans lesquels les sauvages savent bien les rendre meurtriers. Même à présent le caractère de *hache* porte encore l'image de *pierre*, comme pour rappeler la matière dont les haches étaient faites autrefois. Au reste, l'art militaire paraît

avoir devancé l'agriculture dans notre vocabulaire, car on n'y trouve ni charrues, ni bêches, ni hoyaux ; seulement une sorte de crible, un vase pour mesurer les grains, et un autre pour les serrer.

Quant aux êtres naturels, cinq quadrupèdes domestiques, le *chien*, le *cochon*, le *mouton*, le *bœuf* et le *cheval*; et sept animaux sauvages, le *léopard*, le *cerf*, deux sortes de *lièvres*, le *rat*, l'*éléphant* et le *rhinocéros*, sont les seuls mammifères qui aient obtenu des signes simples. Onze caractères appartiennent à la classe des oiseaux; mais sur ce nombre, l'*hirondelle* et le *corbeau*, l'une hôtesse des habitations de l'homme, l'autre s'attachant à ses restes, sont presque les seules espèces désignées distinctement. Deux signes seulement pour les poissons, un pour ceux qui sont allongés, et l'autre pour ceux qui sont de forme arrondie, prouvent qu'on renfermait alors toutes les espèces de cette classe sous deux dénominations communes. Enfin sept caractères suffisaient pour désigner tous les animaux inférieurs aux poissons. Il y en avait un pour les vers, un autre pour les insectes munis de pieds, un pour les tortues, un pour les grenouilles, deux pour les serpens, et un pour les coquilles, lequel est devenu plus récemment le radical des termes qui ont rapport aux richesses, aux échanges et au commerce. Remarquons comme une singularité, qu'on ne trouve ici aucune mention de ces animaux fantastiques que les Chinois placent à la tête de chaque classe d'êtres animés ; ni de ce dragon qui, suivant l'expression chinoise, est le roi des animaux *dont les os sont à l'extérieur du corps*, c'est-à-dire des insectes ;

ni de ce phénix, dont la venue est un événement du plus heureux augure, ni de cette licorne merveilleuse qui ne se montre qu'aux époques fortunées où règnent l'abondance et la paix la plus profonde, et dont l'histoire ne rappelle, dans le cours des siècles, que deux ou trois apparitions tout au plus. Si le genre d'écriture que nous étudions est antérieur à l'origine des fables, rien, sans doute, ne prouve mieux sa haute antiquité.

Le règne végétal est compris tout entier dans vingt-six caractères, la plupart génériques, ainsi qu'on aurait pu s'y attendre. Tels sont ceux qui désignent les céréales, les arbres, les herbes, les feuilles, les fleurs et les fruits. Le riz et le millet sont au premier rang ; on n'y voit pas encore l'orge et le froment. L'ail et la courge sont les principales plantes potagères qui y ont trouvé place. Le seul arbre qui ait mérité un nom particulier, est le bambou, ce végétal si précieux pour l'économie rurale et domestique des Chinois. On ne s'étonnera pas de ne voir aucun signe simple pour le mûrier, l'arbre à papier, le thé, le vernis, et les autres végétaux dont les usages économiques ou industriels ne remontent qu'à la moyenne antiquité.

Résumons en peu de mots les principaux traits du tableau que nous venons de parcourir, et, partant de ce principe, que le vocabulaire d'un peuple peut être considéré, jusqu'à un certain point, comme le miroir de son génie, voyons quelle idée les Chinois nous donnent d'eux-mêmes dans les rudimens de leur écriture. Presque point de religion, nulle idée morale, nulle observation des phénomènes célestes, nulle connaissance de la divi-

sion du tems; point de villes, de murailles, de temples; aucune notion des rapports civils, des rangs, des états de la société; à peine quelques vêtemens grossièrement façonnés; presqu'aucune de ces parures que les peuples barbares recherchent avec tant d'ardeur; un très-petit nombre de meubles et d'ustensiles de bois et de terre; quelques armes telles que les sauvages en possèdent, et qu'on peut les fabriquer sans le secours des métaux, car l'absence du nom des métaux est l'une des particularités les plus remarquables du tableau que nous traçons; enfin, un très-petit nombre d'animaux les plus communs, de ceux sur lesquels l'homme doit naturellement jeter les yeux, en commençant à vivre avec ses semblables, et un plus petit nombre de végétaux encore, parmi lesquels deux seulement semblent attester un commencement de culture: tel est le résultat de notre analyse, et ce que nous montre le genre de monumens le plus singulier, et peut-être le plus authentique qu'aucun peuple ait conservé, en nous reportant à un état de choses dont il est impossible qu'aucune chronique ait conservé le souvenir. Nous y voyons les premiers Chinois, à peine sortis de la vie nomade, à peine parvenus au premier degré de la civilisation, dans le dénuement le plus absolu que l'état social puisse comporter; et, chose remarquable, les deux cents images distribuées en dix ou douze groupes, suivant la nature des objets qu'elles expriment, et considérées isolément, ramènent toujours au même résultat, et conduisent à des conclusions qui se confirment réciproquement, sans que rien vienne les infirmer ou les démentir. On voit que ceux qui employaient ces signes étaient à peu près

au même degré d'habileté en astronomie, en économie rurale, en histoire naturelle, qu'ils n'étaient ni plus savans, ni plus ingénieux, ni meilleurs qu'il ne convient de supposer une réunion de familles sauvages, sur un sol encore couvert de forêts, dont nulle main n'a fouillé le sein, ni fertilisé la surface. On croirait voir les tribus de la Nouvelle-Zélande ou des Iles des Amis, s'essayant, dans l'enfance de la société, aux premiers arts qui marquent la naissance de la civilisation. Mais les Chinois, dans cet état même, avaient déjà conçu l'idée de l'écriture, et ce trait de génie qui leur est particulier, les met seul bien au-dessus des sauvages que je viens de nommer, au-dessus même de beaucoup d'autres peuples, chez lesquels on a poussé assez loin les arts qui procurent les commodités de la vie, sans songer seulement à celui qui est la condition première des progrès de l'intelligence.

En poursuivant l'étude des anciens caractères chinois, on s'aperçoit que l'idée première qui leur avait donné naissance ne tarda pas à être fécondée par les plus heureux développemens. D'autres besoins se faisant sentir, et l'art d'écrire venant s'appliquer à des usages auxquels on n'avait pas pensé d'abord, il fallut augmenter le nombre des signes, et pour cela recourir à de nouveaux procédés : car il ne pouvait pas être question de tracer de nouvelles figures, qui auraient fini par se confondre en se multipliant, et d'ailleurs on avait à peindre des objets sans figures, et il fallait

Donner de la couleur et du corps aux pensées.

Comment de grossiers dessins auraient-ils permis de dis-

tinguer un chien, d'un loup ou d'un renard? un chêne, d'un pommier, ou d'un arbre à thé? Comment surtout auraient-ils pu exprimer les passions humaines, la colère, l'amour ou la pitié, et les idées abstraites, et les opérations de l'esprit? La manière dont on a surmonté ce double obstacle, tout en prouvant qu'on n'avait encore à se féliciter que de bien médiocres progrès dans la culture sociale, fait beaucoup d'honneur au génie des inventeurs. Ils ont exécuté tout ce qui était possible dans leur position : circonstance qu'on n'observe pas assez communément pour la passer sous silence. Ils ont combiné deux à deux ou trois à trois les figures primitives, et ils ont formé par ce procédé une innombrable multitude de signes composés qui offrent des symboles ingénieux, des définitions vives et pittoresques, des énigmes d'autant plus intéressantes que le mot n'en a pas été perdu, et qu'on n'est pas réduit, comme à l'égard des hiéroglyphes égyptiens, à le deviner en s'abandonnant aux rêves de son imagination [1].

Pour les êtres naturels, et pour une foule d'autres objets qui purent y être assimilés, on les classa par familles, à la suite de l'animal, de l'arbre ou de la plante qui en étaient comme le type. Le loup, le renard, la belette et les autres carnassiers furent rapportés au chien; les diverses espèces de chèvres et d'antilopes, au mouton;

[1] La date de ce Mémoire suffit pour empêcher toute application équivoque de cette observation. On sent bien qu'elle ne saurait porter sur la découverte toute récente de M. Champollion le jeune, relativement au petit nombre des hiéroglyphes qui ont été pris comme *signes de sons*, et employés avec une valeur *phonétique*.

les daims, les chevreuils, l'animal qui porte le musc, au cerf; les autres ruminans, au bœuf; les rongeurs, au rat; les pachydermes, au cochon; les solipèdes, au cheval. Le nom de chaque être naturel se trouva ainsi formé de deux parties, l'une qui se rapportait au genre, l'autre qui déterminait l'espèce par un signe indiquant ou les particularités de conformation, ou les habitudes de l'animal, ou les usages qu'on en pouvait tirer. Par cet ingénieux procédé, se trouvèrent formées de véritables familles naturelles, qui, à quelques anomalies près, pourraient être avouées des naturalistes modernes, et où les dénominations spécifiques semblent les essais de la nomenclature binaire de Linnéus, et en ont presque tous les avantages.

Quant aux notions abstraites et aux actes de l'entendement, la difficulté était plus grande, et elle ne fut pas moins ingénieusement éludée. Pour peindre la *colère*, on mit un *cœur* surmonté du signe d'*esclave*. Pour l'*entraînement* ou la *séduction*, l'image de *femme* avec celles de *parole* et de *filet*. Une *main* tenant le symbole de *milieu*, désigna l'*historien*, dont le premier devoir est de n'incliner d'aucun côté. Les images de deux *hommes* signifièrent *saluer*, s'ils se regardaient; *se séparer*, s'ils se tournaient le dos; *suivre*, s'ils étaient placés l'un derrière l'autre. Pour exprimer l'idée d'*ami*, on plaça deux images de *perles* à côté l'une de l'autre: il est si difficile de rencontrer deux perles exactement appareillées! J'ai dit que les Chinois étaient encore bien peu civilisés quand ils inventèrent cette écriture composée: j'en citerais pour preuve l'idée malheureuse de

rapporter à l'image de *femme*, les mots qui peignent les défauts, les vices et les imperfections morales. Un tel usage, qui subsiste encore aujourd'hui, atteste bien l'un des préjugés les plus ordinaires aux peuples barbares. Ainsi cette image répétée deux fois signifia *dispute*, et trois fois, *désordre* ou *immoralité*. Véritablement on trouve aussi sous cette classe les termes qui signifient *beauté*, *charmes extérieurs*, *tendresse maternelle*, *repos*. Il y a une foule de ces mots composés qu'il est intéressant d'analyser. Les missionnaires en ont cité quelques-uns, mais ils sont loin d'avoir épuisé la matière, ou même de l'avoir étudiée sous le rapport le plus curieux. On ne saurait compter les traditions, les allusions, les rapprochemens inattendus, les traits piquans et épigrammatiques qui sont ainsi renfermés dans les caractères composés, et il est impossible d'imaginer combien on pourrait en faire jaillir de lumières sur les anciennes opinions morales ou philosophiques des peuples primitifs de l'Asie orientale. Il suffirait d'étudier avec soin, et en se garantissant de l'esprit de système, ces expressions symboliques où les Chinois se sont peints sans y penser, eux, leurs mœurs et tout l'ordre de choses dans lequel ils vivaient, et que l'histoire nous fait si imparfaitement connaître, parce qu'il date d'un tems où il n'y avait pas encore d'histoire.

La paléographie chinoise n'est pas l'étude des formes variées que le caprice a fait prendre aux lettres, moins encore l'étude des abréviations et des ligatures, des accens et de la ponctuation : c'est véritablement l'étude

des anciennes traditions, des vieux usages, des mœurs antiques. C'est sous ce rapport qu'elle mérite une attention toute particulière ; car l'histoire des mots n'a droit à nous intéresser qu'autant qu'elle conduit à l'histoire des choses.

SUR LA NATURE MONOSYLLABIQUE

ATTRIBUÉE COMMUNÉMENT

A LA LANGUE CHINOISE [1].

C'EST une chose que personne, jusqu'à présent, n'a révoquée en doute, et qui a été posée en principe et répétée mille fois par tous ceux qui ont fait de la langue chinoise l'objet de recherches suivies ou de discussions passagères, que cette langue est entièrement formée de monosyllabes, et qu'on n'y fait aucun usage de la réunion de plusieurs syllabes en un même mot. Tous les missionnaires, tous les philologues et tous les voyageurs sont d'accord sur ce point, dont je vais néanmoins essayer de démontrer la fausseté. Quels que soient le nombre et l'autorité des écrivains que j'entreprends de combattre, j'espère ne point encourir le reproche de témérité, en m'appuyant de raisonnemens qui feront voir que l'opinion généralement reçue est inexacte, ou même absolument erronée, à bien approfondir la matière. Exposons d'abord ce qu'on doit entendre par l'expression de *monosyllabe*, et voyons si, dans aucun tems et dans aucune contrée,

[1] Cette dissertation, écrite en latin, a été insérée dans le tom. III des *Fundgruben des Orients* (Mines de l'Orient, Vienne, 1813-14). On y avait joint une planche contenant quelques exemples de groupes de caractères répondant à des termes polysyllabiques.

il a existé ou pu exister un idiome qui méritât cette qualification.

Une langue dont tous les mots seraient composés d'une consonne simple unie à une voyelle pareillement simple, dont les expressions n'admettraient aucune désinence grammaticale, et ne pourraient en aucun cas se réunir pour former un sens unique, dans laquelle enfin les idées primitives, et les noms des principaux objets qui frappent nos sens, seraient rendus par des mots invariables, incapables de groupement et d'allongement; une telle langue serait vraiment *monosyllabique*. Mais si l'on s'en tient aux conséquences rigoureuses d'une telle définition, le chinois ne satisfait pas plus à toutes ces conditions qu'un autre idiome quelconque, ainsi qu'il est aisé de le démontrer.

En premier lieu, un assez grand nombre de mots chinois qui commencent par une consonne, peuvent prendre une aspiration forte qui ôte à cette consonne son caractère de simplicité. En effet, *p'h*, *t'h*, *k'h*, ne peuvent se prononcer comme *p*, *t*, *k*, d'une seule articulation, et il faut nécessairement placer, entre la consonne et l'aspiration, un court intervalle que représenterait assez bien le *e* muet français, si l'usage le permettait. On peut dire à plus forte raison la même chose des consonnes réellement doubles qui commencent un grand nombre de mots chinois, telles que *tch*, *tchh*, *ts*, *ths*. Il est bien certain qu'elles sont, dans la réalité, divisées par un *e* muet en deux parties qui s'articulent séparément, et sont chacune une consonne bien distincte.

On peut très-facilement étendre aux voyelles ce que

je viens de dire des consonnes, et il est même aisé d'en fournir des exemples plus nombreux et plus frappans. Un assez petit nombre de mots chinois finissent par une voyelle simple, comme *a, e, i, o, ou, u :* les autres se terminent par des diphthongues ou des triphthongues, telles que *aï, ao, ia, io, iao, ieou, ioueï,* ou par des sons nasaux, comme *ang, ing, oung, iang, ioung*, etc. Tous ces sons s'éloignent également de la nature des voyelles simples, et les mots *y-a-o, t-cha-o, p-hi-e-ou, ts-hi-a-o,* avec quelque rapidité qu'on les suppose prononcés, sont pourtant des composés de plusieurs syllabes, si l'on veut bien prendre le mot de *syllabe* dans un sens un peu mieux défini que celui qu'on lui donne d'ordinaire à la tête des abécédaires et des rudimens.

Mais, pour ne point trop long-tems m'arrêter à des choses de peu de conséquence, et de peur de m'exposer au reproche de mettre des chicanes puériles à la place de raisonnemens concluans, en refusant la qualité de monosyllabes à des mots composés de voyelles ou de consonnes complexes, je vais passer à des considérations plus importantes, et faire voir, par des preuves irréfragables, que les caractères chinois se réunissent souvent plusieurs ensemble pour exprimer des noms et des idées simples, et forment, par leur jonction, des expressions qui sont composées de *caractères*, comme les mots des langues latine ou française sont composés de *syllabes.* Cette réunion peut avoir lieu de plusieurs manières, sur chacune desquelles il est nécessaire de dire quelques mots.

Avant tout, il faut avouer que tous les caractères, sans exception, ont une prononciation qui consiste en

un mot très-court, et quoique souvent complexe, monosyllabique pourtant, à prendre cette expression dans son acception vulgaire, et que l'on ne trouve jamais plusieurs syllabes, au moins suivant l'idée communément attachée à ce mot, réunies pour exprimer le son d'un caractère. Mais comme un certain nombre de caractères pris séparément n'ont aucun sens, et n'acquièrent une signification que quand ils sont doublés ou groupés, on trouve déjà dans ces caractères de véritables élémens syllabiques, dont la réunion constitue des mots disyllabes. Le nombre en sera plus grand encore si l'on y joint ceux qui ont bien un sens particulier, mais qui le perdent en composition, et qui signifient une chose quand on les emploie séparément, et une autre chose quand ils sont groupés. Citons quelques exemples de ces différens genres de polysyllabes.

Fangfo est un mot chinois qui signifie *représenter, être semblable;* il s'écrit avec deux caractères, dont le premier se prononce *fang*, et le second *fo* [1]. Ces deux caractères n'ont pas de signification distincte. Seulement le premier est rendu dans quelques dictionnaires par *être semblable;* mais le dernier n'a aucun rapport avec le sens du composé, puisque c'est le même caractère dont les Chinois se sont servis pour abréger le nom du dieu *Bouddha.* Bien plus, les caractères du mot *fangfo* peuvent être remplacés par d'autres, et le même mot prononcé peut s'écrire de six autres manières [2], avec des

[1] Ces deux caractères sont de la clef 9e, le premier avec quatre, et le second avec cinq traits.

[2] On peut en remplacer la clef par la 60e, la 61e, la 54e, la 130e, ou la suprimer tout-à-fait à volonté.

caractères tous différens entre eux, et sans analogie avec le sens du composé, quoique ce dernier doive toujours s'entendre et se prononcer de la même manière. *Tchheoutchhang* (frustrer), s'exprime de quatre manières, avec des caractères qui n'ont pas de rapport les uns avec les autres. *Peting* (homme oisif, sans emploi), *lingting* (trompé dans ses espérances), *phanghoang* (timide, troublé), *pangoung* (obstinément), et un nombre presqu'infini d'autres sont rendus dans l'écriture par des caractères qui ne signifient rien en eux-mêmes, et qui, comme les syllabes des autres langues, n'ont de sens que dans la composition.

Bayer me paraît être le seul qui ait soupçonné quelque chose de cette propriété singulière de certains caractères chinois, sur laquelle on ne trouve ailleurs aucun détail. « A bien prendre les choses, dit-il [1], les Chinois » ont encore des polysyllabes; mais parce qu'ils distin» guent les syllabes par les caractères, on les regarde » comme des monosyllabes. » Bayer ne joint aucune preuve à son assertion, et n'entre dans aucune explication. Si je ne croyais pas les exemples que je viens de rapporter suffisans pour en montrer la vérité, il me serait aisé d'y en ajouter beaucoup d'autres. Mais, dans l'intention où je suis d'aborder quelques questions relatives à la grammaire chinoise, je ne ferai plus sur ce sujet qu'une conjecture, qui découle naturellement de ce que je viens de dire, et qui tient au fond de la matière que je traite.

Quelques écrivains, parmi lesquels Fourmont occupe

[1] *Mus. Sin. præf.*, p. 106.

le premier rang, ont considéré la langue chinoise comme étant l'invention de quelques philosophes qui en ont par la suite communiqué l'usage à leur nation, et regardant les caractères comme antérieurs aux mots, et par conséquent l'écriture comme préexistante au langage, ils ont fait, des termes de la langue parlée, l'expression des caractères ou leur *nom*, si j'ose ainsi parler : en cela ces auteurs me semblent avoir interverti l'ordre naturel. Effectivement, si les choses s'étaient passées ainsi, il ne serait pas étonnant que la langue entière se composât de monosyllabes, puisqu'elle aurait été formée de toutes pièces par des gens instruits, d'après les principes qui leur eussent paru les plus convenables. Mais qui voudra croire qu'aucune langue ait jamais été formée de cette manière, ou qu'une langue formée de cette manière ait pu être adoptée par le peuple? N'est-il pas beaucoup plus vraisemblable de supposer qu'il y avait chez les Chinois, avant l'invention des caractères, une langue populaire composée de mots, sinon tous monosyllabiques, au moins très-courts, comme on les trouve chez beaucoup de nations barbares? Cette langue aura été adoptée par les inventeurs de l'écriture pour servir de prononciation aux caractères, et pour que les gens instruits pussent s'entendre avec le vulgaire. On est porté à croire que les choses ont dû se passer ainsi, quand on considère les polysyllabes dont j'ai exposé plus haut la nature, et quand on fait attention au nom de l'une des six règles d'après lesquelles se forment les caractères : je veux parler de celle qu'on appelle *kiaï-yin* (explication du son), ou *hing-ching* (figurant la voix), et suivant laquelle un

caractère est composé de deux parties, dont l'une détermine le sens, et dont l'autre fait connaître le son [1]. Voyons à présent comment les formes de la grammaire chinoise donnent naissance à des mots de plusieurs syllabes.

On regarde presque universellement la langue chinoise comme entièrement dépourvue de règles grammaticales. De cette pauvreté, les uns ont déduit l'ancienneté de la langue, les autres la barbarie de la nation qui la parle : conséquences erronées d'un principe bien faux, puisque des langues très-anciennes ont une grammaire très-compliquée, tandis que les langues de certains peuples sauvages, comme les Lapons, fourmillent de règles et de difficultés. D'ailleurs, il n'y a rien de plus faux que ce qu'on a coutume de dire, que le chinois manque de méthode grammaticale : les rapports des mots, les cas, les nombres, les genres, les modes, les tems, les personnes, s'y distinguent, autant qu'il est nécessaire, par des articles, des pronoms, des désinences, des augmens, comme dans les autres langues, et surtout par la position relative des différentes parties de la phrase; et quoique les mêmes termes servent souvent à représenter les noms, les adjectifs et les verbes, on y distingue toujours les parties du discours assez facilement, pour n'être jamais embarrassé à la lecture.

Les Chinois ne sont pas entièrement privés d'articles, ou du moins on observe, sous le rapport de la nature et de l'usage, une grande analogie entre les articles des autres langues et les particules indicatives, démonstra-

[1] Voyez *Élémens de la Grammaire Chinoise*, p. 3–4.

tives, déterminatives et numérales qu'on place entre les noms de nombre et les substantifs. *Yetche* est un article postposé pour rappeler un sujet dont on a déjà parlé. *Tchitche* est l'article qui convient aux noms verbaux. Dans le style familier, on ne dit jamais, ou que très-rarement, *yi jin, eul jin, san jin, un homme, deux hommes, trois hommes,* mais *yi-ko jin, eul-ko jin, san-ko jin*, en ajoutant la particule *ko* qui ne signifie rien, mais qui sert seulement à marquer la numération. On peut voir, dans les grammaires chinoises, quelques détails sur les particules numérales; le nombre en est très-considérable, et il n'est presque pas un genre d'objets qui se comptent, qui n'ait la sienne propre. La particule *ti*, qui se met devant les noms de nombre, et fait les nombres ordinaux, se rapproche encore davantage de la nature des articles.

La plupart des substantifs se reconnaissent aisément. Quelques-uns, qui pourraient être pris pour des verbes, s'en distinguent par l'addition d'autres substantifs, ou des particules *serviles* dont je parlerai plus bas. Le *genre* se découvre par la nature des objets, comme dans beaucoup d'autres langues; par exemple, en anglais. Quant au *nombre*, on le marque très-rarement, quoiqu'il soit toujours aisé de l'énoncer au moyen des particules *tchoung, kiaï, teng*, et autres qui indiquent la pluralité. Mais ces particules, qui sont d'un assez grand usage dans le discours familier, ne se trouvent presque jamais dans les livres. Pour les *cas*, on les exprime par des particules additionnelles, affixes ou préfixes, qui, dans la langue parlée, représentent parfaitement bien les désinences des

autres langues; et, si l'on veut effacer les différences, en apparence si tranchées, qui séparent le chinois des autres langues, on n'aura qu'à écrire les particules avec le *thême* du mot, comme on a coutume de rattacher en latin ou en grec les désinences au radical; on aura alors les substantifs chinois déclinés de la manière suivante :

NOMINATIF,	*jin*, *jinye*,	l'homme.
GÉNITIF,	*jintchi*, *jinti*,	de l'homme.
DATIF,	*iujin*,	à l'homme.
VOCATIF,	*yajin*, *jino*,	ô homme.
ABLATIF,	*iujin*,	de l'homme.
RELATIF,	*jintche*, ou *jinyetche*,	l'homme qui.

L'accusatif se marque souvent en plaçant le mot après le verbe qui le gouverne, et le génitif, comme en anglais, en mettant le substantif régi avant celui qui régit, par exemple, *cha jin*, tuer un homme; *jin theou* ou *jinti theou*, tête de l'homme, etc.

On peut objecter que, dans l'exemple précédent, le substantif demeure immuable dans les différens cas, et toujours distinct de la marque du rapport. Mais nous observons la même chose dans les langues turque, mongole et mandchoue, où les désinences qui servent à marquer les cas sont distinctes du *thême* du substantif auquel on les ajoute. Nous trouverions la même chose dans toutes les langues, si, par un effet du tems et de l'usage, le radical ne venait à s'unir avec la marque du cas pour ne plus former avec elle qu'un mot, où ce même radical ne se retrouve pas toujours tout entier.

Il n'y a rien à dire de particulier sur les adjectifs. Outre les mots qui conservent toujours le sens et la qualité

d'adjectifs, il y a aussi des verbes qui peuvent exprimer des qualités, selon la place qu'ils occupent dans la phrase, ou par l'addition de certaines particules. Les pronoms n'offrent non plus rien de remarquable.

Dans les verbes, comme dans les substantifs, le radical reste toujours inaltérable, sans distinction de modes, de tems, de nombres ou de personnes. On marque tous ces différens objets, quand il est nécessaire de le faire, par l'addition de particules auxiliaires. Ainsi de *cha*, tuer, on fait *chatchi*, tuer, plus expressément; *chatche*, tueur, tuant, etc. Les Chinois négligent presque tout le reste comme entièrement inutile.

Les adverbes chinois se terminent en *jan*, comme les adverbes français en *ment*, et les adverbes allemands en *lich*. Exemple: *ki*, prompt; *kijan*, promptement; *meng*, fier; *mengjan*, fièrement, etc. Beaucoup d'adverbes sont formés d'une syllabe redoublée, comme *yingying*, en allant et venant; *hiunhiun*, joyeusement; *kiangkiang*, courageusement, etc. Et il faut remarquer que bien souvent le sens de la syllabe simple n'a point de rapport avec celui de l'adverbe qu'elle constitue quand elle est ainsi répétée. Un grand nombre d'adverbes onomatopées, sont aussi formés de syllabes doublées, mais qui n'ont pas séparément de signification particulière: tels sont *kiaïkiaï*, voix d'oiseaux qui s'accordent; *kouokouo*, bruit d'eaux qui coulent; *mimi*, regorgement d'eau; *saosao*, peu à peu; *thithi*, en sautant légèrement, etc. Les conjonctions, les prépositions et les interjections sont en chinois, comme dans la plupart des langues, des mots très-courts qui n'offrent rien de particulier.

Les noms d'un grand nombre de quadrupèdes, d'oiseaux, de poissons, d'insectes, d'arbres, de plantes et de choses inanimées, sont de véritables polysyllabes, soit qu'ils expriment des qualités extérieures en formant des épithètes, soit que des mots anciens, originairement polysyllabiques, ou des mots étrangers adoptés par les Chinois, aient été rendus par des caractères sans signification particulière. C'est là la troisième sorte de polysyllabes dont je parlais au commencement de ce mémoire. Il est encore d'usage d'ajouter à des mots qui ont un sens déterminé, certaines particules absolument insignifiantes, ou qui perdent dans la composition leur sens primitif, et qu'on peut employer ou supprimer arbitrairement, sans que la signification du mot auquel on les ajoute en soit aucunement altérée. Tels sont les mots *tseu*, fils, ou *jin*, homme; *theou*, tête; dans les exemples suivans : *khi*, jeu; *khitseu*, id.; *'ai*, armoise; *'aïtseu*, id.; *niu*, femme; *niujin*, id; *fou*, dame; *foujin*, id.; *ji*, soleil; *jitheou*, id., etc. [1]. Souvent on double une syllabe sans que cette réduplication ajoute rien au sens; c'est ainsi qu'on dit *koko*, pour *frère*, ou *monsieur*; *yeye*, pour *mon père*, comme chez nous *papa*; *mama*, pour grand'mère (maman); *chouchou*, pour beau-frère, etc. On rassemble d'autre fois des mots synonymes ou presque synonymes, qui n'ajoutent rien à l'idée, mais qui servent seulement à allonger le mot, comme si, contre l'opinion commune, les Chinois avaient de l'éloignement pour les monosyllabes. Ainsi de *nou*, esclave, et *pi*, servante, on forme *noupi*, femme esclave; de *khi* et de *kaï*, qui signifient

[1] Voyez *Élémens de la Grammaire Chinoise*, p. 108 et suiv.

presque indifféremment *un mendiant, khikaï*, qui a le même sens; de *hian* et de *kiu, hiankiu,* oisif; de *taï* et de *man, taïman,* négligent; de *tchi* et de *hoeï,* pénétration; et une foule d'autres, car les caractères, dans les styles *kouan hoa* (mandarinique), et *siao sieï* (vulgaire), et même dans le *wen tchhang* (style oratoire), ne s'emploient guère que groupés deux à deux, ce qui fait une des principales difficultés de la langue.

Il n'est donc pas très-étonnant de trouver un grand nombre de polysyllabes dans les vocabulaires rédigés par Kircher, Parkinson, Anderson, et quelques autres aussi peu instruits de la langue chïnoise, puisqu'en demandant à un Chinois non lettré les noms des objets les plus simples, il est impossible qu'il ne se rencontre dans ses réponses un grand nombre de mots qu'on devra prendre pour de véritables polysyllabes, si l'on ne considère que la langue et l'oreille sans avoir égard aux caractères. Les meilleurs dictionnaires rédigés par les missionnaires contiennent pareillement une quantité considérable d'expressions composées de diverses natures, et c'est même le soin que les auteurs ont pris de les recueillir dans leurs lectures, qui rend leurs travaux en ce genre d'une plus grande utilité. La connaissance des sens que chaque caractère, pris isolément, peut avoir dans une phrase, serait d'un secours médiocre si l'on n'y joignait celle des valeurs qu'il acquiert comme élément d'un terme polysyllabique; de telle sorte qu'un vocabulaire de 40,000 mots où l'on n'expliquerait que les sens particuliers des radicaux monosyllabiques, serait, pour les besoins des étudians, fort inférieur à un dictionnaire de trois ou

quatre mille caractères, où l'on se serait attaché à faire connaître toutes les acceptions nouvelles que ces caractères peuvent prendre en se combinant deux à deux ou trois à trois. C'est même, il faut le dire, un défaut dans les dictionnaires classiques des chinois, que l'on y insiste un peu trop sur les acceptions de la première espèce, et que l'on y néglige un peu trop les autres. Mais il y a à la Chine des glossaires très-étendus des mots doubles ou *conjugués*, et l'on rendrait un vrai service aux personnes qui lisent des ouvrages de littérature et de poésie, en dépouillant ces sortes de *trésors*, et en en distribuant les matériaux dans quelque dictionnaire du genre de celui du P. Basile de Glemona. J'acheverai de démontrer le peu de fondement de l'opinion qui refuse aux Chinois l'usage des mots de plusieurs syllabes, en transcrivant quelques lignes prises au hasard dans les livres. La seule précaution à prendre pour y reconnaître la présence des termes de cette espèce, c'est de ne faire nulle attention à la division par caractères, et de n'avoir égard qu'à la valeur des syllabes, en réunissant ensemble celles qui concourent à un sens unique, et en groupant les particules et les signes des rapports autour du thême ou radical auquel ils appartiennent, comme on le fait à l'égard des autres langues.

Thiantchu king (Cœli) Domini oratio.

Tsaï thian	*'oteng foutche*,	*'oteng youan*	*'eul*	*ming*
Ines cœlo	noster pater,	nos cupimus	tuum	nomen
kianching,	*'eul kous*	*linke*;	*'eul*	*tchi*
sanctificari,	tuum regnum	advenire,	tuam	voluntatem
tchhinghing	*iu ti jou iu*	*thianyan*;	*'oteng*	*wang eu*
fieri	in terra sicut in	cœlo;	nos	speramus te

kinji iu 'o 'o jiyoung liang, 'eul
hodie daturum nobis nostrum quotidianum panem, et
mian 'o tchaï, jou 'o ye mian fou
dimissurum nostra debita, ut nos etiam dimittimus debentibus
'o tchaïtche. Yeou pou 'o hiuhian iuyeoukan, naï khieou
nobis debita. Et non nos inducas tentationi, sed libera
'o iuyoungou. Yameng.
nos malo. Amen.

Kiuntseu khiu jinou, houtching ming ?
Philosophus amovendo pietatem, adimpletne nomen ?
Kiuntseutchi tao feï 'eul yin : fou foutchi iu
Sapientis lex ampla atque recondita : viri fœminæ rudes
khoyiyu tchiyan : ki khi tchiye, soui
possunt (accedere) scientiam : pervenire ejus summum, etsi
chingjin, ye yeou so poutchiyan.
sanctus, adhuc erit quod ignoret.

Tseu youeï : Hoeïye, feï tsou 'otcheye : iu'o yan,
Confucius ait, Hoeï, haud adjuvabat me : meis verbis,
wou so pouyouei.
nihil quod injucundum (haberet).

.... *Youanlaï tchiyi'weï siaotsieï chi* Woufoung, *pou chi*
.... Porro illa puella erat *Woufoung*, non erat
Woukiao ; Souyeoupe *nali tchitao ? Tchi jintso*
Woukiao ; Souyeoupe quì scivisset ? Tantum cognoscebat
yiko. Laï kian chi, tsingchin youngyo ; Kianliao
unam. Veniendi visum tempore [1], animo perturbabatur; Visam
heou poukio tsinghing sojan, etc.
post [2], sine sensu fervor (ejus) sedatus, *etc.*

Maintenant il me paraît difficile de faire voir une différence réelle entre les mots chinois devenus polysyllabiques par la composition ou l'addition des formes gram-

[1] *Quum ad videndam puellam properaverat.*
[2] *Postquam puellam conspexit.*

maticales, et les termes des autres langues qui pour la plupart doivent leur allongement aux mêmes causes. Que deviendra alors la prétendue famille de langues monosyllabiques, dans laquelle certains philologues systématiques ont voulu comprendre les langues des Chinois, des Tibetains, des Japonais et des habitans de l'Inde ultérieure? Ne peut-on pas dire que les auteurs de cette distinction ont été trompés par les apparences, et ont eu plus d'égard à la forme extérieure qu'à la nature intime de langues qu'ils ne connaissaient pas? C'est ce qui arrivera toujours quand on voudra construire des systèmes sans avoir suffisamment examiné les faits sur lesquels on les appuie, et tirer des conséquences générales sur les langues, de documens inexacts, tronqués ou mal présentés. Ne juger que les matières qu'on a étudiées est une loi que les auteurs de traités généraux sur les langues n'observent pas assez exactement; l'erreur qui consiste à regarder le chinois comme rigoureusement monosyllabique, en est une preuve; et c'en est une autre que le préjugé qui refuse à cette langue toute méthode et toutes règles grammaticales, et qui l'assimile aux idiomes les plus informes des sauvages de l'Amérique. Cette opinion tient uniquement à l'ignorance où l'on a été jusqu'ici des véritables procédés de la grammaire chinoise, ainsi que nous aurons occasion de le faire voir dans un ouvrage particulier [1].

[1] J'ai rempli cet engagement dans mes *Élémens de la Grammaire Chinoise*, publiés en 1822. Voyez surtout le résumé de la doctrine grammaticale, dont j'ai jeté les premiers fondemens, p. 166 de ces *Élémens*.

PLAN

D'UN DICTIONNAIRE CHINOIS,

AVEC DES NOTICES DE PLUSIEURS DICTIONNAIRES CHINOIS MANUSCRITS, ET DES RÉFLEXIONS SUR LES TRAVAUX EXÉCUTÉS JUSQU'A CE JOUR PAR LES EUROPÉENS, POUR FACILITER L'ÉTUDE DE LA LANGUE CHINOISE [1].

(1814.)

LORSQU'EN 1811 je fis paraître mon *Essai sur la langue chinoise*, où je donnais quelques morceaux extraits d'ouvrages chinois encore inédits, et où j'annonçais des traductions littérales de livres de Confucius, dont on n'avait encore que des versions *paraphrastiques*, je crus devoir avertir les lecteurs que les travaux dont je leur offrais le résultat m'avaient coûté beaucoup de peine et de tems, parce que j'avais été privé de l'usage des dic-

[1] Le morceau qu'on va lire, et où j'expose le plan que j'aurais voulu suivre dans la composition d'un trésor de la langue chinoise, a été imprimé en 1814, et formait un petit volume in-8°. Mais avant qu'il pût être distribué, un accident fâcheux survenu à l'imprimeur, causa la destruction de la plus grande partie de l'édition, et à peine une douzaine d'exemplaires restèrent entre mes mains. Les détails bibliographiques que j'y avais réunis, et quelques vues que j'y avais exposées, ayant fait rechercher cet opuscule par les amateurs de la littérature chinoise, je me suis décidé à le faire entrer dans cette collection, sans y apporter d'autre changement que la réforme de quelques articles relatifs à des ouvrages dont je n'avais pas eu connaissance d'abord, et que j'ai pu me procurer depuis.

tionnaires interprétés en langues européennes, que les missionnaires ont composés en assez grand nombre, mais dont aucun, jusqu'alors, n'avait été à ma disposition. J'exposai comment, à l'aide de ceux des ouvrages chinois dont nous possédons des versions ou des paraphrases, j'étais parvenu, en comparant ces dernières avec les originaux, à en extraire un nombre de mots expliqués assez grand pour entendre passablement bien les définitions des dictionnaires entièrement chinois, et d'autres livres non traduits. Mon intention, en entrant dans ce détail, n'était pas de relever le mérite de mes travaux par l'énumération des obstacles que j'avais eus à surmonter dans l'étude de cette langue difficile, mais de me prémunir contre une critique sévère, et de faire excuser quelques-unes des fautes qui auraient pu m'échapper, en présentant le tableau des moyens insuffisans que j'avais eus à ma disposition. C'est peut-être à cette précaution que je fus redevable de l'indulgence que témoignèrent pour le résultat de mes efforts d'habiles philologues, bien en état d'y apercevoir et d'y relever des erreurs.

A ce dénuement, qui retarda considérablement mes progrès, et dont je ne pus m'empêcher de me plaindre avec amertume, a succédé une abondance que j'aurais à peine osé espérer, et je la dois en grande partie à l'un des savans qui cultivent la littérature chinoise avec le plus de succès. Bien différent de ces hommes que la conscience de leur faiblesse rend attentifs à fermer l'entrée d'une carrière qu'ils voudraient se réserver, à tous ceux qui pourraient la parcourir plus dignement qu'eux, M. Klaproth a bien voulu mettre, à me procurer les secours dont

j'avais besoin, tout le zèle et les soins qu'on avait lieu d'attendre d'un savant comme lui, supérieur à tout sentiment de rivalité. Grâce à ses dispositions obligeantes, j'ai été prévenu à tems de la mise en vente de deux dictionnaires manuscrits précieux, et j'ai pu en faire l'acquisition. Plusieurs autres se sont joints à ceux-là, et c'est sur cette petite collection que je vais donner quelques détails bibliographiques, en y joignant des réflexions propres à faire apprécier ce que les Européens ont entrepris jusqu'à ce jour dans la vue de répandre l'étude du chinois, et à déterminer ce qui leur reste à exécuter pour y parvenir.

§ Ier.

DICTIONNAIRES CHINOIS COMPOSÉS JUSQU'A CE JOUR PAR LES EUROPÉENS.

On ne doit point accuser les missionnaires si l'Europe est encore dans l'attente d'un dictionnaire [1] qui puisse rendre la littérature chinoise plus généralement accessible qu'elle ne l'a été jusqu'à présent : leurs plus anciens essais en ce genre remontent aux premiers tems de la mission. Le célèbre Matthieu Ricci paraît être le premier qui ait composé un dictionnaire chinois avec une interprétation en langue européenne [2], à moins qu'on ne veuille donner la priorité à un ouvrage du P. J. Cobo, qui porte

[1] La première édition de cet opuscule a précédé de près d'un an la publication du Dictionnaire chinois latin du P. Basile.

[2] *Scripsit lingua sinica* Calepianum *europæo–sinicum.*

un titre presque énigmatique [1], et dont aucun exemplaire n'a jamais été apporté en Europe. Kircher, qui parle de l'ouvrage du P. Ricci [2], dit qu'il en possédait un exemplaire, et qu'il l'aurait volontiers publié, si l'on eût pu en faire les frais. On doit sans doute regretter que le manuscrit du P. Ricci ne se soit pas retrouvé; mais quant à l'édition qu'en eût donnée Kircher, on peut douter qu'elle eût été d'une grande utilité. Il faut pour publier un dictionnaire, et surtout un dictionnaire chinois, une grande connissance de la langue, un esprit méthodique, et l'habitude de ce genre de travail, trois choses que l'auteur de la *Chine illustrée* ne possédait pas à un degré fort éminent.

Le P. Collado, auteur de plusieurs bons livres sur la langue japonaise, est indiqué par *Leo Allatius* [3] comme étant l'auteur d'un *Dictionnaire de la langue chinoise, avec une explication latine et espagnole, en caractères chinois et latins*, imprimé à Rome, 1632, in-4°. Cette indication est bien certainement fausse, quant à l'impression de l'ouvrage; mais il n'est pas impossible que Collado ait effectivement rédigé un dictionnaire chinois, et l'ait envoyé à la *Propagande* pour y être imprimé. Cependant il me paraît encore plus naturel de supposer qu'Allatius aura pris pour un dictionnaire chinois, le dictionnaire japonais [4] qui parut effectivement

[1] *Lingua sinica ad certam revocata methodum, quatuor distinctis characterum ordinibus, generalissimis, generalibus, specificis et individualibus, seu vocabularium sinense.*

[2] *Chin. illust.*, p. 118.

[3] *Ap. urban.*

[4] *Dictionarium sive thesauri linguæ japonicæ compendium.* 1632, in-4°.

cette année 1632, mais sans caractères chinois. Il y a eu une méprise du même genre au sujet d'un dictionnaire en trois volumes, où les caractères chinois étaient ramenés à l'ordre des élémens de notre écriture, et que le P. Trigault avait, dit-on, *fait imprimer* à la Chine, *excusum in Sinis*. On ajoute que l'auteur avait l'intention d'en faire paraître une seconde édition augmentée de quelques volumes, *aliquot voluminum decadibus*. Mais l'ouvrage en question n'est autre chose qu'un syllabaire latin-chinois en trois parties, que ce missionnaire a fait graver à la manière chinoise sous le titre de *Si jou eul mou tseu*, et dont on possède plusieurs exemplaires à la Bibliothèque du Roi. Ce livre ne pouvait être bon que pour des Chinois qui voudraient apprendre à épeler le latin, et l'on peut croire qu'il ne sera jamais d'un grand usage.

Après les troubles qui accompagnèrent la destruction de la dynastie des *Ming*, et l'établissement de celle des *Thsing* ou des Mandchous, la mission de la Chine ayant pris un nouvel accroissement et une plus grande consistance, il devint nécessaire de multiplier les ouvrages élémentaires, afin de faciliter aux missionnaires l'exercice de leurs fonctions apostoliques et des emplois qu'ils obtenaient à la cour de Peking. C'est à cette époque que Gabriel Magaillans fit un *Traité des lettres et de la langue chinoise, pour ceux qui viennent prêcher dans cet empire*. Ce qu'il dit lui-même de ce traité [1], ne suffit pas pour faire connaître si c'était un vocabulaire ou une grammaire. Le P. Alvarez Semedo avait aussi rédigé un diction-

[1] *Nouv. relat.*, p. 91.

naire très-étendu et double, chinois-portugais et portugais-chinois, mais la mort l'empêcha d'y mettre la dernière main. On ne sait rien de particulier sur le travail du P. Chr. Herdtrich, dont le grand vocabulaire chinois-latin avait été mis sous presse, suivant Couplet; c'est sans doute pour quelqu'un de ces vocabulaires destinés à l'impression qu'avaient été rédigés ces *index* dont on a quelques exemplaires en Europe, et dont deux ont en particulier fixé l'attention de M. Montucci qui les a décrits sous le titre assez singulier de *Jumeaux* [1]. Quelque tems après, et sous le règne nommé *Khang-hi*, le P. Bouvet composa un petit vocabulaire chinois-français qui se trouvait il y a quelques années à la bibliothèque du Mans, et qui a passé depuis dans celle de l'Institut. Le P. Parrenin et plusieurs autres missionnaires français, espagnols ou italiens, s'exercèrent sur le même sujet, et rédigèrent différens dictionnaires plus ou moins estimables, parmi lesquels on doit distinguer un vocabulaire composé par les Pères Prémare et Hervieu, qu'on trouve à la Bibliothèque du Roi à Paris, et une traduction chinoise du *Vocabulario della Crusca*, en 3 vol. in-fol., que possède M. Montucci, un beau dictionnaire latin-chinois-mandchou, pareillement en 3 vol. in-fol., et celui du P. Fr. Diaz, dont on conserve une copie dans la Bibliothèque de Berlin. Ce dernier, suivant la notice qu'en a donnée Lacroze [2], contient 598

[1] *The Chinese Twins : a Parallel, etc.*, p. 27 et suivantes.

[2] *Miscellanea Berolinensia*, 1710, *pars* I, p. 84.

Une meilleure description du même livre, a été donnée depuis par M. Klaproth (*Verzeichniss der Chinesischen Bücher der Kœnigl. Biblioth. zu Berlin*, p. 109. On y trouve la préface du P. Diaz, et l'exposition du plan qu'il a suivi.

pages à trois colonnes, et 7,160 caractères rangés par ordre alphabétique et expliqués en espagnol. Les caractères chinois et l'écriture espagnole y sont également bien peints; mais les explications ne paraissent pas y être détaillées, à en juger par les expressions de Lacroze [1]. Je rapporte en note le titre de ce dictionnaire [2]. J'ignore ce qu'est devenue une autre copie du même dictionnaire du P. Fr. Diaz, revue par le P. Antoine Diaz et d'autres dominicains, et qui appartenait à Fourmont [3].

C'est encore aux missionnaires qu'on doit rapporter la composition du dictionnaire que le docteur Mentzel rédigea sous la direction du P. Couplet, quand le grand électeur appela ce missionnaire à sa cour pour apprendre le chinois à son premier médecin. Si ce dictionnaire dont M. Montucci s'est servi quelque tems [4] mérite quelque estime, malgré l'état d'imperfection où l'ont laissé ses auteurs [5], ce n'est pas à Mentzel qu'il en faut attri-

[1] *Interpretatio.... quæ infra litteras sinenses apposita est, aliquando paucioribus verbis, nonnunquam pluribus, si forte una eademque littera plura significat. id. ibid.*

[2] *Vocabulario de letra china, con la explicacion castellana, hecho con gran propriedad y abundancia de palabras, por el Padre F. Francisco Diaz, de la orden de predicadores, ministro incansable en esto Reyno de China.*

[3] *Medit. sin.*, p. 183.

[4] *Rem. philol.*, p. 100.

[5] Ce dictionnaire a neuf volumes in-folio : *Mais*, dit M. Montucci, *pour les caractères traduits qu'on y rencontre,*

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Rem. philol. p. 154.

Mentzel avait coupé un exemplaire du *Tseu 'wei*, et l'avait collé sur du papier blanc, se proposant d'ajouter les interprétations latines, à mesure qu'il pourrait se les procurer.

buer l'honneur, car ce savant n'avait pas les connaissances nécessaires pour concourir efficacement à l'exécution d'un semblable travail. J'en juge par l'échantillon qu'il fit insérer à la fin des *Éphémérides des curieux de la nature*, pour l'année 1684 [1]. Le petit vocabulaire latin qu'il y donne sous le titre de *Sylloge minutiarum lexici sinici latino-sinico-characteristici*, offre des caractères mal dessinés pour la plupart, et encore plus mal expliqués. Tous ces caractères, d'ailleurs, sont tirés du monument de *Si-'an-fou*, et leur interprétation est extraite de la traduction de ce monument faite par le P. Boym, et insérée par Kircher dans sa *Chine illustrée*. Mentzel même y a conservé les erreurs qui avaient échappé au missionnaire, et n'a pas mis d'explication aux caractères que Boym n'avait pas traduits, ou qu'il avait rendus trop obscurément. Bien plus, Bayer parle [2] d'une édition de ce même vocabulaire qu'il avait vue dans la bibliothèque de Berlin, imprimée par les missionnaires de Péking en très-beaux caractères, sur papier rouge, et, en avertissant que ces deux ouvrages n'en sont qu'un, et ne diffèrent que pour un seul mot, il laisse à d'autres à décider si Mentzel a copié le vocabulaire de Peking, ou si les missionnaires ont jugé digne d'une réimpression l'opuscule de Mentzel : chose assez peu importante en elle-même puisque, quel qu'en soit l'auteur, c'est un travail d'un mérite fort médiocre. Au reste Bayer, qui avait en fait de littérature chinoise des connaissances plus solides et

[1] Trente-six pages in-4°, non paginées. *Miscellanea curiosa*, etc. Decur. II. Ann. 3. novemb. 1685.

[2] *Mus. Sin.* Tom. I. Préf. p. 61.

plus étendues que Mentzel, a donné depuis lui dans son *Museum sinicum* un vocabulaire chinois non moins imparfait [1]. Mais on peut juger par un mémoire sur le dictionnaire *Tseu 'wei*, inséré parmi ceux de l'académie de Pétersbourg [2], qu'il ne manquait pas des connaissances élémentaires, et qu'il aurait pu mettre au jour des ouvrages plus utiles pour les commerçans, s'il eût voulu se presser moins de les publier, et faire choix pour ses gravures d'artistes un peu moins inhabiles [3].

On ne sait absolument rien de quelques ouvrages du même genre, composés par des missionnaires dominicains, tels qu'un vocabulaire en plusieurs volumes, par le P. Cobo [4]; une grammaire et un dictionnaire, par le P. Dominique de Nieva [5], un *Vocabularium sinicum facillimum*, par le P. Michel de Benavides [6], un vocabulaire et une grammaire en espagnol, par J. B. Morales [7], et un vocabulaire avec une grammaire de la langue chinoise populaire en latin, par Fr. Gonçalez de San

[1] On prétend qu'il a laissé un dictionnaire intitulé *Clavis sinica*, en plusieurs volumes in-folio. Mais, si comme on l'assure, il avait rédigé cet ouvrage d'après le *Danet* traduit en chinois par les missionnaires, il ne pouvait être que très-imparfait. Voyez *Versuch, die sinesischen Charactere zur universalische Sprache zu gebrauchen*, dans le *Journ. zur Kunst und Litteratur*, de de Mürr. Th. IV.

[2] *De lexico Çu goey.* Comment. acad. Petrop., tom. VI.

[3] Bayer reconnut lui-même l'imperfection de son *Museum sinicum*. « *Musei mei me nunc pudet*, écrivait-il à Lacroze, *ita in eo fœda sunt* » *omnia.... Sed de retractatione* Musei *alias serio cogitabimus.* » Epist. 12 Kal. Febr. 1736. Thes. epist. Lacroze. Tom. I, p. 62.

[4] Ce missionnaire mourut en 1592.

[5] Le P. de Nieva mourut en 1606.

[6] Mort en 1607.

[7] Mort en 1664.

Pedro [1]. Tous ces ouvrages sont ou détruits ou ensevelis dans la poussière des bibliothèques, d'où il est maintenant inutile de les tirer.

L'ordre des tems me conduit à parler des travaux du P. Basile de Glemona sur la langue chinoise. Ce père était de la ville de Friuli, et frère mineur de l'Étroite Observance. Il fut envoyé en Chine comme missionnaire, et devint vicaire apostolique de la province de *Chen-si*. Peu de tems après son arrivée à la Chine, il composa un premier dictionnaire dans lequel il suivit l'ordre accoutumé des dictionnaires chinois, c'est-à-dire celui des tons et des prononciations. Il y mit une préface, dans laquelle il fit entrer quelques considérations sur les tons comparés à nos notes de musique. C'est une idée peu exacte que les premiers missionnaires ont donnée des tons chinois, qu'on trouve exposée dans l'ouvrage de Kircher [2] et reproduite ailleurs, et que Fourmont eût pu rectifier avec moins de ménagemens et de restrictions qu'il ne l'a fait [3]. Le P. Basile s'aperçut bientôt que cette comparaison exprimait mal l'effet des tons, et il la supprima dans son second vocabulaire.

Il entreprit celui-ci quand il eut reconnu que le premier qu'il avait rédigé ne convenait pas aux missionnaires nouvellement arrivés à la Chine, et qui voulaient apprendre la langue de cet empire. Il eut pour secours, dans ce nouveau travail, les vocabulaires de plusieurs missionnaires portugais et espagnols, et quelques dic-

[1] Ce missionnaire n'est mort qu'en 1712.

[2] *Chin. illust.*, p. 12.

[3] *Gramm. sin.*, p. 9.

tionnaires chinois qu'il eut soin de citer. Il suivit une orthographe mixte entre la portugaise, l'espagnole et la française, prenant des unes et des autres ce qui lui paraissait le mieux convenir pour rendre les sons chinois. Le P. Horace de Castorano, qui me fournit ces détails [1], blâme notre auteur de cette bigarrure; mais il faut avouer que le P. Basile a formé de ces différens emprunts un tout fort régulier, et que par le soin qu'il a pris de rendre toujours les mêmes sons par les mêmes lettres, et de marquer régulièrement les tons et les aspirations par des signes convenus, les mots chinois sont plus faciles à reconnaître dans son dictionnaire que dans tous ceux dont j'ai connaissance.

« Quant à ce qui regarde l'ouvrage ou le vocabulaire » (*litterarium*), ajoute le P. Horace, je dirai qu'aussi» tôt après mon arrivée à la Chine, je lus plusieurs dic» tionnaires ou vocabulaires de ce genre, espagnols ou » portugais; mais dès que j'eus le second dictionnaire ou » vocabulaire du P. Basile (en l'an 1706), et que je » l'eus comparé avec les autres, je trouvai que ce voca» bulaire était plus parfait et plus savant. C'est pour» quoi je pense que ce R. P. est digne d'une louange » éternelle, et que son second ouvrage serait tout-à-fait » digne d'être rendu public, si des gens habiles le corri» geaient et le purgeaient d'un grand nombre de fautes » que la négligence des copistes a laissé glisser, soit dans » les lettres latines, soit dans les caractères chinois. » J'ajouterai à cet éloge ce que m'écrit M. Jules Kla-

[1] *Parva elucubratio super quosdam libros sinenses*, etc. Manusc. de la bibliothèque de la congrégation de *la Propagande.*

proth: « Le *Han tseu si yi* (c'est le titre du dictionnaire » du P. Basile), m'a été fort loué, dit-il, par les inter- » prètes de Saint-Pétersbourg, comme le meilleur de » tous ceux que les missionnaires ont composés. » Ces louanges me paraissent méritées ; mais cependant le travail du P. Basile n'est pas tout-à-fait exempt de reproches, comme on pourra juger par les considérations suivantes :

En premier lieu, « ce vocabulaire est propre pour les » missionnaires qui veulent apprendre les lettres et les » caractères chinois (je me sers des expressions du P. Ho- » race); mais pour apprendre la langue chinoise on a » besoin d'un autre dictionnaire rédigé d'après une mé- » thode plus commode, tel que celui, continue le même » missionnaire, que j'ai déjà fait avec l'aide de Dieu. » Après un travail et une étude de plusieurs années, j'ai » composé et rédigé, suivant le modèle du dictionnaire » de Calepin, un dictionnaire latin-italien-chinois. » Je mets en note [1] la suite ce passage, qui nous écarterait trop de notre sujet, mais qui contient l'indication de tra-

[1] *Labore enim et studio plurium annorum, ad instar Dictionarii Calepini composui ac digessi justum Dictionarium latino-italico-sinicum, ac verborum sinensium ad vulgarem et communem loquutionum usum accommodatum, sed etiam cum litteris seu characteribus usualibus et communibus sinicis, eisdem vocibus et loquutioni e regione superiori correspondentibus. Opus nedum utile, sed et pro novis PP. Missionariis necessarium, dum uno eodemque opere ac tempore, addiscere possunt et linguam sinicam et sinicas litteras vel characteres. Cui operi seu Dictionario, etiam grammaticam præposui ad linguam sinicam facilius addiscendam.* Parva elucubratio, p. 419-20.

Le P. Horace de Castorano, de l'Étroite Observance de S. François, était missionnaire à la Chine, et y avait résidé pendant plus de trente-trois ans. L'ouvrage dont j'extrais ces passages est plein de détails inté-

vaux utiles, et qui peut éclairer sur le véritable auteur de quelques dictionnaires latin-chinois anonymes qui se trouvent dans plusieurs bibliothèques.

En second lieu, le P. Basile s'est conformé à l'usage qu'il avait trouvé établi parmi les missionnaires-lexicographes, de n'écrire les expressions complexes et les phrases qui servent d'exemples, qu'en lettres latines dépouillées de caractères. Un tel usage a l'inconvénient de diminuer considérablement l'utilité de cette importante partie du dictionnaire. Je l'ai déjà dit ailleurs [1], et je ne puis m'empêcher de le répéter encore ici : il ne suffit pas d'avoir l'interprétation isolée des caractères qui composent une phrase pour en saisir le sens général. Beaucoup de caractères chinois sont capables de se grouper deux à deux ou en plus grand nombre. Par ce groupement, leur sens particulier et primitif est toujours modifié, souvent entièrement changé. Un assez grand nombre même ne s'emploient jamais seuls, et n'ont un sens que lorsqu'ils sont réunis avec d'autres. Écrire ces expressions complexes, les phrases qui en résultent, et les exemples qui en font sentir la force, en lettres latines sans caractères, c'est tronquer la plus utile partie du dictionnaire; c'est, jusqu'à un certain point, faire, comme l'a dit M. Mon-

ressans, et montre une connaissance assez étendue de la langue chinoise. Il mériterait d'être publié.

Fourmont parle dans ses *Méditationes* (Præf. p. XXIV.) d'un P. Ch. Horace de Castorano (il écrit *de Casarano*), revenu de la Chine en 1735, après un séjour de plus de trente années dans cet empire. C'est le même missionnaire que celui dont il s'agit ici.

[1] Voyez ci-dessus, p. 58.

tucci [1] un travail qui n'épargnera pas la moindre peine aux commençans, et qui en rebutera un grand nombre, puisque pour savoir écrire en chinois les deux tiers du dictionnaire traduit, ils seront obligés à le compulser longtems pour un seul article. « Il faut accompagner les phrases de caractères chinois, ajoute cet auteur, ou les supprimer en entier; et si on les supprime, combien cet ouvrage sera-t-il au-dessus du *Museum sinicum* de Bayer?»

Un troisième reproche que je ferai au P. Basile, c'est d'avoir interverti l'ordre selon lequel les différentes acceptions d'un même mot sont rangées dans les dictionnaires chinois. Cet objet n'est point abandonné au caprice des lexicographes, et l'on sent bien qu'il n'est point du tout indifférent. Le seul moyen d'avoir une idée nette de la valeur d'une expression, c'est de trouver en première ligne son sens primitif, lequel est ordinairement matériel ou substantif, suivi des acceptions abstraites ou morales et verbales, adverbiales, etc., et des significations variées que l'usage et le tems ont introduites. C'est ordinairement le *Choue-wen* qui sert de règle pour le rang à observer dans leur énumération; mais en Europe, nous pouvons et nous devons nous en rapporter sur cette matière à *Tchang-eul-koung*, à *Meï tan-seng* et aux rédacteurs du *Tseu-tian* publié sous le règne de *Khang-hi*.

A ces imperfections, qui sont inhérentes au fonds même du travail du P. Basile, il s'en joint d'autres qui dépendent du matériel de l'exécution, et qui pourraient exposer à commettre de graves et nombreuses erreurs un éditeur peu attentif ou peu habile. L'exemplaire de cet

[1] *Audi alteram partem*, p. 7.

estimable ouvrage que j'ai entre les mains, et dont je donnerai plus bas la description, est un des plus beaux manuscrits que j'aie vus; il a été écrit dans les années 1714 et 1715, du vivant du P. Basile, et peut-être par lui-même, et c'est, suivant une note manuscrite qui se lit sur le frontispice, la copie qui a servi au P. Cerrù, protonotaire apostolique, et l'un des principaux missionnaires de cette époque. Les caractères chinois y sont écrits d'une manière fort élégante et en général assez correcte. Pour l'écriture latine, elle est fine, régulière et très-lisible; mais elle contient beaucoup de fautes d'orthographe : on y trouve plusieurs mots coupés en deux parties, d'autres, mal à propos réunis en un seul. On y lit *promittere* pour *permittere*, *deligere* pour *diligere*, *scalpere* au lieu de *sculpere*, etc. De plus la ponctuation y est mal marquée : l'explication du caractère principal n'est souvent distinguée par aucun signe de celle des expressions complexes ou des exemples. Enfin ce manuscrit présente un assez grand nombre d'abréviations, et des abréviations assez difficiles pour arrêter ou tromper souvent une personne qui n'aurait pas une très-grande habitude de la langue et des manuscrits latins. C'est ce qui faisait dire au P. Horace de Castorano, que le livre avait besoin, avant qu'on songeât à le publier, d'être corrigé par des gens habiles, et purgé d'un grand nombre de fautes qui s'y sont glissées par la négligence des copistes.

J'ai cru devoir entrer dans ce détail au sujet d'un ouvrage qui a été jugé digne des honneurs de l'impression, et choisi entre tous dans le dessein où l'on était de donner enfin à l'Europe savante un vocabulaire chinois. Plus ce

travail est vanté, plus même il est estimable, et plus il est nécessaire de signaler par une critique sévère les défauts qu'il présente, et ce qui reste à faire pour le porter à la perfection. Je me bornerai à une simple énumération pour les travaux des autres Européens qui ont entrepris des dictionnaires chinois.

Fourmont en avait commencé cinq à la fois [1] : le premier, tout chinois et par ordre de tons et de prononciations, n'était à proprement parler qu'une *table tonique* pour un dictionnaire par clefs. Le second, disposé suivant le même ordre, mais avec des explications latines, ne devait être que la réimpression du premier, augmentée de quelques développemens, et avait été, suivant toute apparence, copié par Fourmont d'après le dictionnaire manuscrit de quelque missionnaire. Le troisième, destiné à l'étude de la langue parlée, devait être fait double, latin-chinois et français-chinois. Le quatrième était un ouvrage historique et géographique, dont l'utilité sans doute eût été très-grande, mais dont l'exécution eût exigé plus de connaissances en fait d'histoire littéraire chinoise que n'en pouvait avoir Fourmont à cette époque. Le cinquième enfin, qui eût été véritablement le dictionnaire, devait être rédigé suivant l'ordre des clefs, et accompagné de tous les accessoires qu'on trouve dans les lexiques originaux de ce genre. Fourmont mourut au milieu de ses travaux, ayant à peine jeté les premiers traits d'ouvrages qui eussent exigé vingt années encore, et ne laissant après lui qu'une tren-

[1] Catalogue des ouvrages de M. Fourmont l'aîné, p. 59.

taine de portefeuilles, format grand in-folio et fort épais [1], dans lesquels règne la plus grande confusion, et dont l'on croit qu'il serait impossible de tirer la moindre utilité. N'oublions pas cependant de rendre à Fourmont la justice qui lui est due : il a fait graver d'après ses calques une quantité considérable de caractères chinois, et il a sauvé par-là à ses successeurs un travail long, difficile, aride, et qui eût pu devenir pour eux une occasion de commettre beaucoup d'erreurs.

Deguignes et Deshauterayes ne s'occupèrent pas du dictionnaire, et M. J. Hager a, je crois, le mérite d'avoir le premier réveillé l'attention du public sur cet important objet. A peine avait-il fait les premiers pas dans l'étude du chinois, qu'il conçut le projet de rédiger avec le secours des manuscrits qu'il avait trouvés dans différentes bibliothèques, un autre dictionnaire dont il proposa d'avance la souscription à Londres, en 1800. Il vint ensuite à Paris dans l'intention d'y exécuter son dessein; mais le tems que lui prit la composition de quelques ouvrages, relatifs à divers sujets d'histoire et de géographie, l'empêcha de se livrer au chinois avec l'attention nécessaire. D'ailleurs, quoiqu'il eût entrepris de publier l'un des dictionnaires manuscrits de la Bibliothèque du Roi, des circonstances indépendantes de sa volonté retardèrent son travail, et il se dédommagea de son inaction forcée, par la publication d'autres ouvrages où se montre une érudition peu commune, mais étrangère à la

[1] Notice sur les dictionnaires chinois de la Bibliothèque nationale, dans le *Magasin Encyclopédique*, IVe année, t. II., p. 199.

littérature chinoise. M. Deguignes le fils, dont on n'avait pas à craindre de pareils écarts, et qui passait pour avoir acquis à Canton, pendant un séjour de dix-sept ans, la connaissance de la langue parlée des Chinois, fut choisi pour remplacer M. Hager, et chargé de faire imprimer en trois ans [1] le manuscrit dit *du Vatican*, qui est regardé comme le meilleur de tous ceux que possède la Bibliothèque de Paris [2], et qui n'est autre qu'une belle copie du *Han tseu si yi* du P. Basile de Glemona.

Cependant M. Montucci signalait son zèle pour la littérature chinoise, en attaquant, à la manière de l'Arétin, tous ceux qui paraissaient vouloir s'y faire un nom, et en relevant impitoyablement leurs erreurs. Ses *Letters on Chinese litterature*, dans lesquelles il avait peu ménagé M. Hager; ses *Remarques philologiques* sur les Voyages en Chine de M. Deguignes le fils, où il prouvait que cet auteur avait puisé dans les mémoires des missionnaires tout ce qu'il avait dit sur la littérature, et n'avait avancé de son chef que des erreurs, son *Audi alteram partem*, ou Réplique à la réponse de M. Deguignes, où il faisait voir d'une manière péremptoire que ce dernier n'avait nullement satisfait aux difficultés qui lui avaient été imposées, et qu'il n'avait pas été plus

[1] Le décret qui lui donne cette commission est, suivant M. Deguignes, dans sa réponse aux *Remarques philologiques*, du 20 octobre 1808.

Au reste, c'est de *publier* un dictionnaire qu'est chargé M. Deguignes, et non pas de le *faire*, comme il l'a écrit par inadvertance à la première page de sa réponse.

[2] Ce manuscrit a été rendu à la Bibliothèque du Vatican, avec les autres livres qui en avaient été extraits.

heureux dans ses excuses que dans ses récriminations ; ces ouvrages et quelques autres, quoique principalement dirigés vers la polémique, montraient une érudition chinoise solide, et faisaient espérer que M. Montucci ne se contenterait pas de détruire, et qu'il voudrait enfin commencer à édifier. Quelques essais de dictionnaires qu'on avait de lui, tant manuscrits qu'imprimés, prouvaient qu'il était en état d'entreprendre cet ouvrage avec une grande probabilité de succès. Le bruit d'ailleurs s'était répandu parmi les savans qu'il faisait graver un nombre considérable de caractères, et qu'il s'occupait à rédiger un dictionnaire chinois sur un plan excellent. On assure à présent que cet auteur habile et laborieux a abandonné son projet; on ne peut que regretter vivement une interruption qui privera les véritables amis des lettres chinoises des secours que M. Montucci pouvait leur offrir.

Je n'ai pas compris dans cette énumération le vocabulaire chinois mis à la fin de la traduction française de la *Chine illustrée* du P. Kircher, ni d'autres listes de mots encore plus imparfaites données par Barrow, Anderson et quelques autres voyageurs ou philosophes systématiques, qui ont cru devoir présenter à leurs lecteurs des échantillons de la langue chinoise. Ces différens vocabulaires, rédigés par des auteurs qui ne savaient pas le chinois, contenant un petit nombre de mots sans caractères, et transcrits d'après des prononciations fautives, n'ont jamais pu être d'aucune utilité. Ayant donc terminé l'exposé de ce qu'il y a de plus important dans les tra-

vaux lexicographiques des Européens sur la langue chinoise [1], je vais entrer dans un examen plus approfondi en faisant connaître d'une manière particulière les différens dictionnaires chinois que j'ai en ma possession.

§ II.

NOTICE DE QUELQUES DICTIONNAIRES CHINOIS MANUSCRITS.

LE *Han tseu si yi*, du P. Basile [2], ou *Sinicorum characterum Europæa Expositio*, doit avoir ici le premier rang. M. Langlès a donné dans le *Magasin Encyclopédique* [3] une notice de la copie de cet ouvrage que possède la Bibliothèque du Roi. Mais cette notice est purement bibliographique, et M. Langlès s'est particulièrement attaché à la description matérielle du manuscrit, en se contentant de rapporter les titres latins des différens articles qui le composent, sans y joindre d'éclaircissemens. D'ailleurs la copie qu'il a décrite diffère en quelques points de la mienne, et j'ai de bonnes rai-

[1] Ajoutez à l'énumération qu'on vient de lire, les ouvrages suivans, où il est fait mention de dictionnaires chinois manuscrits. *Monthly Magazine*, april, 1804, p. 210 — *Remarques philologiques*, etc., *ubi suprà*. — *Audi alteram partem*. — *Leichenstein auf dem Grabe*, etc., p. 53. — Catalogue des ouvrages de Fourmont aîné, p. 47 et suiv. — *Grammat. Sin.*, p. 501, 512 et suiv. — *Medit. sinic.*, p. 133. — *Epistola Stauntonii ad Dum Montucci, ad calcem dissertationis de Studiis sinicis.* — *Magas. encycl.*, VIe année, t. II, p. 189 et suiv., où se trouve la *Notice des ouvrages élémentaires manuscrits sur la langue chinoise*, que possède la Bibliothèque royale de Paris, par M. Langlès, etc.

[2] Je le désignerai ici par le N° 1. C'est un manuscrit de format in-fo, dont le Dictionnaire proprement dit occupe un peu plus du tiers.

[3] VIe année, t. II.

sons pour regarder celle-ci comme l'original de celle que M. Langlès a décrite.

Le *Han tseu si yi* se compose de trois parties. La première, qui est le Dictionnaire lui-même, contient les caractères rangés par ordre alphabétique, suivant le système orthographique particulier du P. Basile, et par celui des cinq tons tel qu'il a été adopté par tous les missionnaires lexicographes. Chaque caractère contenu dans une case est accompagné de ses *variantes* écrites en très-petits caractères, des renvois aux différentes prononciations dont il est susceptible, de son explication en chinois, mais sans caractères, de son interprétation en latin, et de quelques phrases ou exemples aussi en lettres latines et sans caractères. Le frontispice porte ces mots : *Han csu sy ye, Sinicorum characterum Europæa Expositio*, ann. D. N. J. C., 1714, Kang-hy, 53. La dernière page finit par ceux-ci : *Finis, ad majorem Dei gloriam, anno Domini* 1715; Kang-hy, 54. Cette partie comprend environ deux cents feuillets non numérotés, quatre cents pages et huit cents colonnes; chacune de ces dernières a treize cases et autant de caractères, sauf le nombre de cases occupées par les prononciations, écrites en grosses lettres en tête de chaque série de caractères *homophones*, et quelques irrégularités.

J'ai consigné dans le paragraphe précédent le jugement porté sur ce Dictionnaire par d'habiles gens qui en avaient fait usage, et j'y ai joint mes observations. Je me bornerai donc à en placer ici le résumé. Le nombre des caractères qui y sont expliqués est trop peu considérable, mais le choix en est généralement assez bien

fait. Les caractères *homophones* ne sont pas toujours disposés suivant cet ordre *analogique* dont Fourmont s'était peut-être exagéré l'importance, mais qu'il est du moins très-utile de conserver dans un dictionnaire tonique. Les variantes d'écriture manquent souvent et ne sont jamais rapportées en assez grand nombre. Il règne quelque désordre dans les différentes acceptions du même mot, et l'auteur ne s'est pas assez rigoureusement conformé pour cet objet à la méthode chinoise. Le nombre des phrases et des exemples est trop petit; et d'ailleurs ils ne sont écrits qu'en lettres latines, ce qui diminue beaucoup de leur utilité. Avec ces défauts, le *Han tseu si yi* n'en est pas moins un ouvrage très-estimable, et l'un des meilleurs vocabulaires que les missionnaires aient composés. Mais enfin ce n'est qu'un vocabulaire, qui, même en le supposant imprimé tel que le P. Basile l'a rédigé, ne peut dispenser d'avoir recours aux originaux, ni faire perdre le désir d'en voir publier un autre plus complet, plus régulier, et surtout plus propre à faciliter l'intelligence des auteurs.

La seconde partie du *Han tseu si yi* se compose de plusieurs tables utiles et assez bien rédigées. La première intitulée *Ta çu lien yu* (*Ta tseu lian iu*), ou bien *Usus specialis particulæ* Ta, offre cent vingt-un exemples des changemens que cette particule fait éprouver au sens des caractères avec lesquels on la joint. C'est plutôt un sujet de regret et d'inquiétude qu'un secours efficace pour le traducteur d'un livre chinois, quand on sait qu'il y a un grand nombre de mots qui modifient ainsi la si-

gnification, et sur lesquels le Dictionnaire du P. Basile ne donne presque aucune lumière.

La seconde table est celle des particules numérales, *particulæ numerales*, en chinois *su mo y çie* (*sou mou yi tsieï*). Les Latins distinguent par des adverbes de quantité différens les objets qui se mesurent de ceux qui se comptent, etc. Les Chinois distinguent de plus les objets de différente nature qui peuvent se compter, par des particules ajoutées aux nombres. Ainsi ils ne disent pas simplement *yi chou, une lettre*, mais *yi foung chou; eul nian-tchu*, deux chapelets, mais *eul-tchhouan nian-tchu; san khi*, trois drapeaux, mais *san-mian khi*, et ainsi du reste. C'est à faire connaître ces particules qu'est destinée la table dont il s'agit : elle en contient quatre-vingt-cinq.

La troisième est une table du cycle sexagénaire qui se trouve dans presque tous les ouvrages des missionnaires. Elle est intitulée *Modus enumerandi annos, more sinico*. On lit ensuite en très-gros caractères ces mots : *Han csu sy ye chung* (*Han tseu si yi tchoung*), *Sinicorum characterum Europæa Expositio, finis. Kanghy*, 54. Néanmoins, on trouve encore quelques objets supplémentaires, tels qu'une liste des quinze provinces de la Chine, avec le nombre de *Fou*, de *Tcheou* et de *Hian* que chacune de ces provinces contient, et les tributs qu'elle paye; une suite de pages intitulées *Supplementum*, et qui n'ont pas été remplies; une *table des caractères opposés, Tui çu mo lo* (*Touï tseu moulou*), qui contient trois cent cinquante-trois couples

de caractères mis en opposition et soigneusement expliqués, à peu près comme nos synonymes et nos *differentiæ vocum*. Enfin cette seconde partie se termine par une *table des noms de familles, arrêtée par ordre de l'empereur, Yu-chi pe kia sing*, rangée suivant le système orthographique de l'auteur.

La troisième partie écrite à la chinoise, c'est-à-dire, de droite à gauche et en colonnes, est un *index* des caractères expliqués dans la première, rangés ici par ordre de clefs, et accompagnés seulement de leur prononciation en lettres latines, qui sert de renvoi pour les retrouver dans le Dictionnaire. On voit d'abord une liste des clefs suivant le système adopté par le P. Basile, et qui est tiré d'un lexique chinois qui a pour titre *Kou-wen tsouan-khao;* elle est intitulée *Pien hoe mo lo* (*Pian ho mou-lou*), et contient trois cents clefs, qui y sont rangées d'après le nombre des traits, depuis un jusqu'à dix-neuf. Vient ensuite l'*index* lui-même, intitulé *Lie hoe ching pu* (*Lieï ho tching phou*), où les clefs sont placées sans ordre, ou suivant un ordre dont je ne saurais me rendre compte. Un article supplémentaire, sous le titre de *Çsa çsu pu* (*Tsa tseu phou*), offre les caractères dont la clef serait difficile à déterminer, rangés d'après le nombre des traits qui les composent, depuis un jusqu'à vingt. Enfin cette troisième partie se termine par une table des caractères qui se ressemblent, *litteræ sibi ad invicem similes, mutuò comparatæ ad discrepantiam*. Elle est imitée de celles qu'on trouve dans les dictionnaires originaux, mais elle est moins bien rédigée, et n'est pas très-correcte à certains égards.

Tels sont les objets contenus dans la copie du *Han tseu si yi* que j'ai sous les yeux. Celle du Vatican contient de plus, suivant la notice de M. Langlès [1], une dissertation préliminaire en latin : c'est apparemment celle dont parle le P. Horace de Castorano. Au reste, ce Dictionnaire a servi de type à tous ceux que les missionnaires ont rédigés depuis cent ans. La plupart des dictionnaires qu'on a reçus de la Chine, et qui se conservent dans quelques bibliothèques, ne sont que des transcriptions plus ou moins fidèles de celui du P. Basile, avec des retranchemens, des additions, ou quelques légers changemens que les différens copistes y ont faits, chacun suivant l'usage auquel il destinait son exemplaire. J'en ai vu une copie de format in-8°, une traduction espagnole in-4°, et quelques autres; mais la description que je viens de donner de l'original suffit pour les faire connaître toutes.

J'en pourrais dire autant d'un second dictionnaire, dont il existe aussi plusieurs copies, et qui est connu sous le nom de Dictionnaire de la Mission française [1]; l'orthographe du P. Basile y a été remplacée par la prononciation portugaise. Les explications latines du missionnaire ont été partiellement traduites, soit en français, soit en portugais; et comme les mots de ces différentes langues ne sont guère plus correctement écrits les uns que les autres, il me paraît difficile de décider à quelle nation appartenait l'auteur de cette copie. Quelques-unes

[1] *Mag. Encycl.*, VIe année, t. II, p. 100.

[2] N° 2, manuscrit in-f° sur papier vélin anglais, de 845 pages, contenant chacune deux rangées de huit caractères, sauf les exceptions.

de ces explications sont abrégées, d'autres considérablement alongées; mais la principale différence de ce manuscrit avec le *Han tseu si yi* original, consiste dans l'augmentation du nombre des caractères qui, par le calcul des pages, ne saurait s'élever à moins de quatorze mille, et qui est porté beaucoup plus haut par des additions faites à un grand nombre d'articles, au moyen d'un simple changement de clef. A la vérité les *variantes* minuscules du *Han tseu si yi* sont ici rangées avec les caractères principaux, et écrites sur le même module. Mais, malgré la réduction que cette disposition doit faire apporter au nombre apparent des caractères qui y sont expliqués, je ne crois pas me tromper en avançant que le Dictionnaire n° 2 est d'un tiers au moins plus riche que le n° 1. C'est un assez grand avantage qu'il a sur ce dernier; mais aussi la copie est moins régulière que l'original; les mots chinois n'y sont pas toujours bien accentués, et d'ailleurs le mélange des trois langues dans les explications en rend l'usage peu commode.

Sous le n° 3, je désignerai un autre Dictionnaire différent des précédens, et dont le plan, préférable à plusieurs égards à celui du *Han tseu si yi*, me donne pourtant lieu de penser que l'ouvrage a été rédigé à une époque antérieure. Ce Dictionnaire chinois et espagnol [1] ne paraît pas avoir été fait dans l'intention de donner l'interprétation isolée de chaque caractère en particulier, comme

[1] Manuscrit in-4°, sur papier chinois, de 872 pages, contenant 1744 colonnes, divisées chacune en 24 lignes, par un cadre rouge qui paraît avoir été imprimé. C'est sur du papier rayé de cette manière que les missionnaires faisaient ordinairement écrire les copies de dictionnaires dont ils avaient besoin.

tous ceux que les missionnaires ont composés, et comme le *Han tseu si yi* lui-même, qui, pour cette raison, mérite plutôt le nom de vocabulaire que celui de dictionnaire. Les caractères y sont bien suivis de leurs principales significations en espagnol, et un très-petit nombre seulement en sont dépourvus. Mais ce qui fait le principal mérite de l'ouvrage, et ce qui le distingue de tous ceux du même genre dont j'ai connaissance, c'est l'attention qu'a donnée son auteur aux phrases et aux expressions complexes dans lesquelles peut entrer chaque caractère. Elles y sont toutes écrites en chinois, d'une manière extrêmement nette, et accompagnées d'une lecture et d'une interprétation en espagnol. C'est dans ce Dictionnaire qu'on peut se convaincre de l'utilité de ces phrases, et prendre une idée juste de ces particules auxiliaires que les Chinois nomment *tseu iu* (*auxiliares voces*) ou *hiu tseu* (*vacui characteres*), et qui sont si nécessaires pour bien entendre les livres, et d'un si grand usage dans la langue parlée. Elles y sont rapportées en fort grand nombre, et leur valeur est rendue sensible par une foule d'exemples. La particule *ta* (*percutere*) dont le P. Basile a fait l'objet d'un traité particulier, et qu'il y présente dans cent vingt-un exemples, en a ici, dans le corps même du Dictionnaire, cent vingt-neuf. Le mot *siang*, qui a dans le *Han tseu si yi* cinq exemples au troisième ton (*auxiliari*) et un seulement au second (*reciprocus*), en a ici vingt-six pour cette dernière acception, et quatre-vingt-dix-huit pour la première. Au mot *hoa* (*flos*), on trouve vingt-cinq exemples; au mot *pe* (*albus*), quarante-six; au mot *fang* (*dimittere*), cent

seize; au mot *khi* (*surgere*), quarante, et ainsi de tous les autres à proportion. Toutes ces phrases sans exception sont, je le répète, écrites en caractères chinois; et un autre avantage qu'elles présentent, c'est que le caractère principal, ordinairement écrit en style *hing* ou *courant*, est reproduit dans le cours des exemples avec des variantes d'écriture ou des abréviations qui ne se trouvent pas dans les dictionnaires classiques. Il est utile de connaître ces caractères abrégés, parce que les Chinois affectent de s'en servir dans leurs préfaces, dans les notes marginales, dans les pièces fugitives, et dans les écritures commerciales. Les avantages que je viens d'énumérer assurent déjà à ce Dictionnaire une grande supériorité sur le *Han tseu si yi*, et peuvent donner une haute idée de son utilité : ce qui me reste à dire ne peut qu'y ajouter encore.

Tout le monde sait que les caractères chinois ont une prononciation convenue, universellement reçue à la Chine, et entendue par les gens en place et les lettrés, de quelque province qu'ils soient. L'ensemble de ces prononciations forme la langue usuelle de l'empire, ou, comme les missionnaires l'ont appelée, la *langue mandarine*. On n'observe à ce sujet d'autre différence entre les provinces du nord et celles du midi, qu'un peu plus de rudesse et des aspirations plus gutturales dans celles-là, plus de douceur et moins d'aspirations dans les dernières. Au reste, on la croit naturelle aux habitans de la province de *Kiang-nan*, et ils passent encore pour être ceux qui la parlent dans toute sa pureté. Mais indépendamment de cette langue universelle, plusieurs provinces et même

plusieurs villes de la Chine en ont d'autres qui leur sont propres. Ces sortes de langues provinciales ou de patois se composent en partie de termes empruntés et corrompus de la *langue mandarine*, et en partie aussi de termes originairement différens et appartenant aux idiomes que parlaient les peuples de ces contrées, avant leur incorporation à l'empire chinois. Il serait sans doute intéressant de rassembler quelques débris de ces langues, aujourd'hui presque anéanties, pour les comparer avec celles des pays voisins. Les patois du *Sse-tchhouan* et du *Yun-nan*, ceux des provinces de *Kouang-toung* et de *Fou-kian* surtout, donneraient lieu à des rapprochemens curieux avec les langues du Tibet, de *'An-nan*, des petits royaumes situés au sud-ouest de la Chine, et des îles répandues dans la mer qui la borne à l'orient et au midi. Il en pourrait résulter quelques lumières sur l'origine et les rapports des différentes tribus qui ont été successivement englobées dans la tribu de *Fou-hi* [1], et dont la réunion a formé la nation chinoise.

Le dictionnaire dont je donne la description peut fournir d'abondans matériaux pour de pareils rapprochemens : les caractères y sont rangés par ordre alphabétique, suivant la prononciation espagnole. Mais au lieu des termes de la *langue mandarine* que présentent tous les autres dictionnaires, il contient ceux de la langue appelée par les Espagnols *Chincheo*, du nom de la ville de *Tchang-tcheou-fou*, que les gens du pays nomment *Tchion-tchiou-hou*. Cette langue, qui a cours dans la province

[1] Cette tribu paraît avoir été originairement fixée dans la partie orientale et méridionale du *Chen-si*, vers les sources de la rivière *Hoeï*.

de *Fou-kian*, est la langue maternelle de tous les Chinois qui vont trafiquer aux Philippines et de ceux de Batavia. L'auteur du dictionnaire, dans un court avertissement sur la prononciation, s'exprime à ce sujet de la manière suivante : « Primeramente, se ha de advertir que la lengua que naman *mandarina* es la comun del reyno, y la que en el corre principalmente en las cortes de Paquin y Nanquin; y para entrar a predicar en este reyno, esta lengua mandarina se debera aprender forçosamente, que como la castellana en España. La que aqui se habla es solo la de la provincia de Chincheo, qu'es como en España Bizcayna. Y ansi como el que solamente sabe Bizcayno, no lo entenderan en Castilla, ansi el que solo sabe la lingua chinchea, solo en esta provincia de Chincheo, y no en lo demas del reyno l'entenderan. Pero para qui en Manila, basta saber la Chinchea, porque todos los que aqui vienen son d'esta provincia Chinchea. » Ajoutez à ces considérations que ce dialecte, en usage à Emouy et le long de la côte, doit avoir la plus grande analogie avec celui de Canton, et que sous ce rapport, la connaissance en serait d'une grande utilité pour le commerce. Il est, au reste, impossible d'y suppléer par la langue mandarine : le plus grand nombre des mots a éprouvé des altérations qui les rendent entièrement méconnaissables, et beaucoup d'autres sont au fond tout-à-fait différens. On en jugera par le petit vocabulaire suivant, auquel j'ajoute les mots du dialecte de Canton.

	Langue mandarine.	*Chincheo.*	*Canton.*
Ciel	Thian	Thin [1]	Thien.
Terre	Ti	Tey	Ti.
Soleil	Ji	Chit	Yet.
Lune	Youeï	Goue	ñit.
Homme	Jin	Lang	Yun.
Père	Fou.	Pe.	Hou.
Mère	Mou	Bo, vo	Mou.
Fils	Tseu	Kian	Tchi.
Tête	Theou	Tao	Taou.
Bouche	Kheou	Tchouï	Hoou.
Cheval	Ma.	Be	Ma.
Thé	Tcha.	Te	Tcha.
Un	Yi.	Tchit, Tcheg.	Yut.
Deux	Eul	No,	ñi.
Trois	San	Sa.	Sam.
Quatre	Sse.	Sy	Si.
Cinq	Ou	Ngou.	Ong.
Six	Lou	Lag	Lok.
Sept	Thsi.	Tchhit.	Thout.
Huit	Pa	Pe	Pat.
Neuf	Kieou	Kao	Kaou.
Dix	Chi	Tchap	Sep.
Cent	Pe	Pe	Pak.
Mille	Thsian	Tchhan	Tsin.

J'acheverai de faire connaître le Dictionnaire *chincheo espagnol*, en en transcrivant un article entier, qu'on pourra comparer avec l'article correspondant du *Han tseu si yi*. Je choisis cet exemple parmi les caractères que le P. Basile a le mieux expliqués : pour le plus grand

[1] Je transcris à la française les mots qui, dans l'original, sont écrits à l'espagnole.

nombre, le résultat de la comparaison servait encore plus à l'avantage du Dictionnaire *chincheo*.

Han tseu si yi, *Dictionnaire*, N° 1.

Fa. — [1] producere, erumpere, procedere, germinare, emittere, fermentescere. *Ta* Fa, mittere, legare. Fa *tuon*, incipere. Fa *ky*, irasci. Fa *xy*, sagittari. Fa *xy*, jurare. Fa *ming*, clare explicare. Fa *yang*, evulgare. *yeu* Fa, multo magis. Fa *ping*, ægrotare. Fa, pinguescere. Fa *csie*, vel Fa *csay*, ditescere. Fa je, febrem pati. *Szu* Fa *leao*, res jam innotuit. *Pie* Fa, ventus frigidus; ver et æstas, *dicitur* Fa; autumnus et hyems *dicitur lien*.—(Une *variante* marginale.)

Dictionnaire Chincheo, N° 3.

— *Huar* [1], brotar; *huar qi lay*, lo que sale a algun lugar, lo que sale de cassa. (Fa, erumpere; *fa khi laï*, qui in locum aliquem exit, qui exit e domo.)
—— *Huar* (variante) lo. Despachar, como pleyto. (*fa lo*, absolvere, v. *g*, litem.)
—— *Huar pue sou chay*.... (*fa pheï so tsaï*)....
—— *Huar guan*, jurar. (*fa yuen*, jurare.)
—— *Huar sy*, idem. (*fa chi*, idem.)
—— *Huar hong*, desterrar. (*fa fam*, pellere.)

[1] N'ayant pas de caractères chinois à ma disposition, je me contente d'indiquer par un — la place qu'ils occupent dans les deux manuscrits. Je supprime, par la même raison, les accens et le signe de la prononciation dure ou gutturale.

[2] Ou *Fouar*: le *h*, dans la prononciation espagnole, remplace assez souvent le *f*.

Remarquez que je ne change rien à l'orthographe des mots chinois qui sont écrits à l'espagnole. J'ajoute entre parenthèses la prononciation mandarine des mêmes mots, aussi écrite à l'espagnole, et la traduction des explications en latin.

—— *Huar uy*, enojarse derepente. (*fa goei*, irasci subito.)

—— *Huar hun*, animarse, poner las fuerças. (*fa fuen*, excitari, vires adhibere.)

Mau lang, enojarse (*meu-gin*, irasci.)

—— *Huar non*, enojarse (*fa me*, irasci.)

—— *Huar giap*, cuydado, cansado, de cuydados. (*fa nie*, cura, molestum, dicitur de curis.)

—— *Huar cag*, el negocio estar descubierto. (*fa kio*, res patefacta est.)

—— *Huar xier*, brotar la calentura; dar le calentura; (*fa ge*, exsurgere febrem; febrem impertiri.)

—— *Huar san*, sudar el enfermo. (*fa san*, ægrum sudare.

—— *Huar hien*, salir a luz, avistar buenos de seos iestimulos. (*fa hien*, patefieri....)

—— *Huar beng*, brotar la luz. (*fa mim*, lucem prodire.)

—— *Huar hong*, lebantarse l'apostema (*fa hoam*, tumorem expromi.)

—— *Huar hong*, lebantarse el biento. (*fa fum*, ventum surgere.)

—— *Huar tong*..... (*fa tum*.....)

—— *Huar liau*, el negocio se descubrio. (*fa leao*, res manifestatur.)

—— *Huar cheg*, enriquecer. (*fa çsie*, ditare.)

—— *Huar han*, tomar sudores. (*fa han*, sudorem capere.)

—— *Huar hio*, brotar la oja (*fa ye*, erumpere folia.)

—— *Huar ge*, brotar los arboles. (*fa ya*, crescere arbores.)

—— *Huar chau*, brotar la yerba. (*fa çao*, crescere herbam.)

—— *Huar yo*, brotar el arbol renuevo. *Hua huar yo*. (*fa yam*, arborem denuo crescere.)

—— *Huar sim*, hir se lebantando y creciendo el coraçon del arbol. (*fa sin*, cor arboris surgens et crescens.)

—— *Huar chiu*, nacer, brotar la barva. (*fa siu*, nasci, crescere barbam.)

—— *Huar mo*, crecer el cavello. (*fa mao*, crescere capillos.)

— — *Huar peng*, enviar soldados a pelear. (*fa pim*, mittere milites ad pugnam.)

— — *Huar qi lay*, lebantarse lo que nace o brota, como yerba. (*fa khi lai*, surgere quod nascitur vel crescit, v. g., herba.)

— — *Huar chur lay*, brotar la yerba. (*fa chu lai*, erumpere herbam.)

Comme mon but dans cette description n'est point d'accumuler inutilement des détails bibliographiques, mais de faire connaître des travaux estimables, d'en critiquer les différentes parties, et de rattacher à cet examen quelques réflexions sur des points de littérature chinoise qui ne sont pas sans importance, je ne dirai rien de quelques autres dictionnaires que j'ai eus à ma disposition; je me contenterai d'indiquer un vocabulaire par ordre de clefs [1], qui peut servir de supplément au N° 1. Ce dernier ouvrage, rédigé suivant l'ordre alphabétique, ne peut servir à la recherche des caractères qu'à l'aide d'une table par clefs. Le P. Basile en a bien joint une à son vocabulaire, mais dans le plus grand nombre des exemplaires les caractères sont disposés d'après un système de clefs particulier, système assez imparfait, à mon avis, et qui exige de la part de ceux qui n'y sont pas habitués, une nouvelle étude des élémens de l'écriture. Le vocabulaire n° 4, et quelques autres copies du *Han-tseu si yi*, sont au contraire, rédigés suivant les deux cent quatorze clefs, telles que les ont enseignées Fourmont et Deshauterayes, et telles qu'elles ont été adoptées par les auteurs des

[1] Coté N°4, manuscrit in-8°, sur papier chinois, de 402 pages divisées en 804 colonnes, contenant chacune dix caractères, sauf les exceptions. Broché à la chinoise.

dictionnaires chinois les plus méthodiques et les plus répandus en Europe. Il est d'ailleurs d'autant plus propre à servir d'*index* au *Han-tseu si yi*, que l'orthographe des mots chinois est exactement la même dans les deux ouvrages. Le petit vocabulaire peut contenir, d'après un calcul que je crois assez exact, sept mille cent quatre-vingt-neuf caractères, avec des explications très-courtes, et ne consistant qu'en quelques mots. Il serait fort insuffisant pour traduire, mais il facilite le recours aux dictionnaires toniques. Il est d'ailleurs écrit avec une netteté et une correction qui le rendent commode à consulter, et qui en font une sorte de *Manuel* ou de *Dictionnaire de poche*.

L'exemple de ce manuscrit, et de quelques autres plus complets encore que possèdent diverses bibliothèques, fait voir qu'il serait possible d'imprimer le dictionnaire du P. Basile en un très-petit volume in-8°, moins épais de moitié que le dictionnaire français de Noël. Et quand on pense que ce vocabulaire peut servir à l'intelligence de la presque totalité des productions littéraires des Chinois, on ne peut s'empêcher de souhaiter, pour l'avantage des étudians, qu'il leur soit offert sous ce format qui le rendrait à la fois portatif et facile à feuilleter [1].

§ III.

PLAN D'UN DICTIONNAIRE CHINOIS.

APRÈS avoir, dans les paragraphes précédens, fait connaître les principaux dictionnaires chinois rédigés par les

[1] C'est le même ouvrage qui, depuis, a été imprimé par les soins de M. Deguignes, en un volume de 1200 pages, format grand in-folio.

Européens et balancé leur mérite avec les défauts qu'on peut y relever, je vais tracer le plan d'un travail qui, réunissant les avantages de tous, serait nécessairement préférable à chacun de ces ouvrages en particulier. C'est en faisant usage des travaux des missionnaires qu'on parviendrait à les surpasser, et la gloire qu'ils se sont acquise en préparant d'excellens matériaux pour un dictionnaire chinois, ne serait nullement ternie par celle à laquelle pourrait prétendre l'homme laborieux qui viendrait à bout d'élever ce monument en l'honneur de la littérature chinoise.

Il me semble qu'on devrait choisir pour base l'un des dictionnaires originaux que les Chinois estiment le plus, le *Tching tseu thoung* par exemple, ou le *Khang-hi tseu tian*, qui, avec moins de variété offre le mérite d'une composition plus méthodique et plus régulière. On y prendrait la série des caractères dont le nombre s'élève à plus de trente mille; l'on pourrait, au moyen de quelques additions, le porter à quarante mille, qui formeraient comme le fonds de la langue chinoise et le noyau auquel se rattacheraient les objets dont je vais parler.

On placerait sous chaque caractère sa forme antique et les dégradations variées qu'elle a éprouvées par l'effet du tems jusqu'à sa forme actuelle. Le *Tching tseu thoung* donne assez ordinairement cette série chronologique, mais en caractères trop petits et trop confusément imprimés. Il y a à la Chine des vases de cuivre, des *ting* ou *tripodes*, des cloches, des tables de pierre, etc., dont les inscriptions ont été réunies par les Chinois dans des

ouvrages destinés à les expliquer. Nous avons d'ailleurs en Europe plusieurs dictionnaires chinois consacrés aux caractères antiques, et qui fourniraient d'abondans matériaux pour l'objet dont il s'agit. On pourrait prendre pour modèle dans cette partie de l'ouvrage le travail que M. J. Klaproth a exécuté sur l'inscription de *Iu*, et au moyen duquel il a si bien démontré la conformité des caractères de ce monument avec les *tchhouan* ou caractères anciens des différens âges.

Après les formes anciennes des caractères, on placerait les *variantes* d'orthographe dont ils sont susceptibles. Plusieurs caractères s'écrivent communément dans le style manuscrit avec quelques traits de moins, rarement avec quelques traits de plus, quelquefois avec des clefs différentes; souvent même un caractère s'abrège d'une manière qui le rend méconnaissable, et de quinze ou vingt traits dont il doit être composé, se réduit à cinq ou six. J'ai dit plus haut quel usage les Chinois faisaient de ces abréviations, et combien il était nécessaire de les connaître pour entendre les livres ordinaires. Je dois ajouter que beaucoup de caractères *homophones* s'emploient les uns pour les autres, et, quoique ayant chacun un sens particulier, se prennent cependant pour *variantes* les uns des autres : source abondante de contre-sens et de méprises contre lesquels un bon dictionnaire doit mettre en garde. Le *Haï phian*, le *Thoung wen to* et le *Yun-yo* suppléeraient pour cet objet à l'insuffisance des dictionnaires classiques. Je ne saurais proposer de meilleur modèle pour la manière dont devrait être traitée cette partie du dictionnaire, que l'article *tsaï* donné par M. Mon-

tucci [1] comme un *specimen* de la manière dont il entendait rédiger son grand vocabulaire.

On joindrait aux caractères leur prononciation en lettres françaises, non pas seulement suivant la langue *mandarine*, mais aussi suivant celles de *Tchang-tcheou* ou du *Fou kian*, de *Kouang-toung*, de *'An-nan*, avec tout ce qu'on pourrait se procurer des patois de la Chine et de la langue des peuples qui se servent des caractères chinois. On noterait aussi avec soin ce qui nous reste des anciennes prononciations des caractères, surtout à une époque antérieure au séjour des empereurs chinois dans le *Kiang-nan*. On tire quelques lumières sur ce sujet de la considération des rimes dans quelques odes anciennes du *Chi-king*; et d'ailleurs les lexicographes chinois n'ont pas autant négligé l'étymologie qu'on pourrait le craindre, de la part de gens accoutumés à peindre des idées plutôt que des sons.

On rapporterait ensuite les caractères synonymes, les opposés et les définitions en chinois d'après le *Tseu tian*, avec une interprétation latine, pour laquelle on se servirait avec avantage du *Han tseu si yi* et d'autres manuscrits des missionnaires, en les revoyant avec soin et en en disposant les différentes parties conformément à l'ordre adopté par les meilleurs philologues chinois. On placerait, immédiatement après, les expressions complexes, en caractères chinois, avec leur prononciation et leur explication. Le dictionnaire *Chincheo* [2] en fournirait un grand nombre; on en trouverait beaucoup aussi dans le *Thsing*

[1] *Audi alteram partem*, p. 6.

[2] Ci-dessus, N° 3.

wen kian ou dictionnaire chinois-mandchou, ainsi que dans les autres dictionnaires chinois, qu'il faudrait dépouiller, et l'on compléterait cet objet en ajoutant les caractères aux phrases que les missionnaires rapportent dans leurs différens ouvrages.

Il serait indispensable d'ajouter à chaque caractère au moins une phrase ou un exemple pour chacune de ses acceptions. Le *Tseu'wei*, le *Tching tseu thoung* et le *Tseu tian* fournissent de semblables exemples; mais on aurait besoin de vérifier toutes leurs citations et d'y joindre des renvois circonstanciés. Les auteurs ou rédacteurs de ces dictionnaires se contentent, en rapportant une phrase, d'indiquer le livre d'où ils l'ont tirée, le *Meng-tseu*, par exemple, le *Lun-iu*, le *Thoung-kian*, etc. Il faudrait marquer avec soin le livre, le chapitre et l'article où se trouve la phrase citée, et renvoyer même à la page d'une édition convenue; il n'est plus permis d'imiter le vague des citations de Fourmont, qui cite *Confucius*, p. 42, 1 n. 4 [1], sans dire de quel livre de Confucius il veut parler, ni de quelle édition il se sert. Au moyen de ces précautions, on serait toujours en état de vérifier les explications des caractères et de prendre une idée juste de la manière dont ils sont employés par les bons auteurs. On ajouterait d'ailleurs une astérisque à ceux qui se trouvent dans les *King* ou les anciens livres, et l'on aurait par-là, d'un seul coup d'œil, la langue des lettrés, telle que l'a employée l'école de Confucius, et la collection des véritables caractères classiques.

Enfin il faudrait que les différens tons, les différentes

[1] *Gramm. Sin.*, p. 67.

prononciations, les acceptions variées d'un même mot fussent soigneusement distinguées, et qu'à chaque section on marquât les *variantes* et les synonymes; car tel caractère qui peut se prendre pour un autre en un certain sens, ne le pourra pas dans tel autre sens, et c'est ce qu'il est essentiel de déterminer.

Je ne me dissimule ni les difficultés, ni la vaste étendue du plan que je propose, et je crois même qu'il exigerait peut-être le travail de plusieurs personnes; mais ce n'est que quand il aura été rempli qu'on possédera un dictionnaire vraiment complet, d'une égale utilité pour le commerce et la littérature, et qu'on pourra entendre les livres de toutes les dynasties, et sur toutes les matières, sans avoir recours aux dictionnaires originaux.

Pour bien exécuter un pareil dictionnaire, il serait nécessaire de relire, la plume et le pinceau à la main, les *King*, les *Sse chou*, les livres classiques du second ordre, les philosophes de toutes les écoles, les livres historiques, les romans, les encyclopédies, les polygraphes, etc. Ce travail serait long sans doute, mais de quelle utilité ne serait-il pas pour celui même qui s'y livrerait! Quels trésors il amasserait, tout en parcourant ces chefs-d'œuvre de la littérature chinoise, et qu'il serait amplement dédommagé de l'emploi de ses veilles! La composition d'un dictionnaire excellent en deviendrait pour lui le moindre résultat. Une connaissance parfaite de la langue et des meilleurs livres, l'éclaircissement d'une foule de points difficiles en histoire et en géographie, de nombreux et importans sujets de mémoires sur les antiquités, la philosophie, les sciences et les arts de la

Chine, voilà des récompenses capables de tenter, indépendamment d'aucun autre motif, tout étudiant un peu zélé. La seule certitude de publier un jour le fruit de ses efforts serait pour lui un encouragement nécessaire ; car il serait peu naturel de se livrer à un travail aussi considérable, sans être assuré du dédommagement qui peut séduire un homme de lettres, l'idée d'être utile aux autres, et de léguer à ses successeurs le produit de ses propres travaux.

Je ne crois pas avoir besoin de rappeler ici toutes les raisons qui me font préférer l'ordre des clefs à celui des tons et de l'alphabet européen, et parmi les différens systèmes de clefs, celui qui en contient deux cent quatorze, à ceux où l'on en trouve un moindre ou bien un plus grand nombre. Il suffira d'observer que puisqu'on ne peut retrouver les caractères dans un dictionnaire *tonique* qu'à l'aide d'une table par clefs, ce serait faire un ouvrage presque inutile que de publier le premier sans cette appendice indispensable. Que si l'on veut réunir les avantages des deux systèmes et faire imprimer un dictionnaire par *tons* avec son index, je n'y vois aucun inconvénient, et l'ouvrage n'en aura que plus de mérite ; mais si l'on veut opter et ne donner que l'un des deux systèmes, il n'y a point à balancer sur le choix, et l'on doit incontestablement adopter l'ordre des clefs.

C'est d'après mon opinion particulière que j'ai porté à quarante mille le nombre des caractères qui devraient se trouver expliqués dans le dictionnaire chinois-latin dont j'ai tracé le plan, et je ne dois pas dissimuler qu'un nombre beaucoup moins considérable a paru suffisant à

plusieurs savans. « Pour l'avancement de la littérature » chinoise, dit M. Klaproth [1], il suffirait qu'un gou- » vernement ou quelque riche particulier fît imprimer » un dictionnaire de huit ou dix mille caractères avec » une interprétation latine, dans lequel les phrases se- » raient écrites, non comme dans les dictionnaires des » Jésuites, en lettres latines, mais en caractères chinois. » M. Montucci ne paraît pas très-éloigné de ce sentiment; mais quelque déférence que je doive aux lumières de ces habiles philologues, j'ose dire qu'ils ont considéré les difficultés de la langue chinoise, moins par ce qu'elles sont en elles-mêmes, que par le peu de peines que des personnes douées de dispositions particulières peuvent avoir pour les surmonter. En pareil cas, on est quelquefois mauvais juge par trop d'habileté, et c'est aux moins instruits qu'il appartient de décider avec connaissance de cause, de la nature et de l'étendue des secours qui leur sont nécessaires. Pour moi, qui fais habituellement usage des dictionnaires dont j'ai donné plus haut la description, tout en reconnaissant qu'ils peuvent suffire pour l'intelligence des livres ordinaires de géographie, d'histoire ou de philosophie, j'avoue que j'ai souvent été arrêté, principalement en lisant des livres d'arts ou de sciences, par des termes techniques, ou par des mots ordinaires pris dans un sens technique, et qui non-seulement ne se trouvent pas dans les vocabulaires des missionnaires, mais manquent encore assez souvent dans le *Tseu-tian*, le *Tching tseu thoung*, et autres dictionnaires tout chinois. D'ailleurs on ne peut, même en tra-

[1] *Allgemeine litteratur Zeitung*, 10 mai 1811.

duisant les livres historiques, accorder une confiance implicite aux dictionnaires chinois-européens les plus parfaits, sans risquer d'être assez souvent induit en erreur : c'est une chose qu'attesteront tous ceux qui en ont fait usage, et qui ont voulu s'enfoncer un peu dans la littérature chinoise. M. Klaproth pense que pour éviter ces inconvéniens « il suffirait de faire venir de » Canton une centaine d'exemplaires du dictionnaire » *Tseu 'weï* qui est à bon marché, et de les donner avec » le Dictionnaire chinois-latin, dont on ne débiterait » probablement pas un plus grand nombre d'exemplaires. » Les mots qu'on ne trouverait pas dans celui-ci, conti- » nue-t-il, on les chercherait dans le *Tseu 'weï*, et l'on » traduirait leur interprétation chinoise. » Je ne sais si cet expédient serait très-praticable, mais je crois qu'il vaudrait mieux encore incorporer dans le dictionnaire chinois-latin la substance du *Tseu 'weï*, et surtout du *Tseu tian*, et qu'en faisant ce travail une fois pour toutes, on sauverait à ceux qui par suite apprendraient la langue, une grande perte de tems, beaucoup de peine, et problablement aussi un grand nombre d'erreurs. La question, comme on voit, se réduit à savoir s'il vaut mieux donner au public un dictionnaire tout fait, qu'un dictionnaire à faire, et s'il est bon de laisser aux commençans à surmonter des difficultés considérables, quand on pourrait les leur sauver, en publiant un ouvrage plus complet et mieux approprié à leurs besoins.

On pourra m'adresser quelques objections sur les autres objets que je voudrais insérer dans le dictionnaire. La connaissance des caractères anciens, par exemple, n'est

pas nécessaire pour entendre les livres ordinaires, ni même les *King* et les autres ouvrages de l'antiquité, qui tous ont été traduits en caractères modernes, et ne s'impriment plus à présent que de cette manière; mais ces caractères anciens se retrouvent sur d'anciens monumens et des monnaies, et s'emploient même encore aujourd'hui pour les sceaux, certaines inscriptions et d'autres objets de fantaisie par lesquels on peut se trouver arrêté, si l'on n'a pas le secours d'un livre où ils soient expliqués. D'ailleurs, et cela est bien plus important, c'est par l'analyse de ces anciens caractères qu'on peut arriver à l'étymologie d'un grand nombre de caractères modernes, retrouver leur signification primitive, et parvenir ainsi, par une connaissance approfondie de leur composition, à sentir dans les *King* des beautés de style et des allusions intéressantes perdues pour ceux qui n'ont étudié que l'écriture vulgaire. Dans les caractères chinois ordinaires, les changemens qu'on a dû faire aux différentes parties qui les composent pour les réduire à n'occuper qu'un carré donné, ceux qu'on n'y a que trop souvent apportés par pur caprice ou par le soin frivole d'une plus grande élégance, dérobent quelquefois le sens original, et font perdre le fil des métaphores toujours ingénieuses et quelquefois très-relevées, que les anciens avaient en vue. Ce n'est que par la lecture des meilleurs ouvrages publiés sur les *Lou chou*, du *Choue-wen* et d'autres traités de ce genre, qu'on peut découvrir la valeur primitive de certains caractères, et c'est en ce sens que l'étude des caractères anciens est indispensable pour l'intelligence des caractères modernes.

Reste la considération des frais, qui seraient énormes s'il fallait graver en bois tous les caractères que demanderait chaque partie du plan que j'ai tracé. Mais il serait, je crois, possible de les réduire beaucoup par certains procédés, et dût-on, d'ailleurs, réunir sur des planches de cuivre tous les caractères chinois, et imprimer seulement les explications, la publication d'un pareil ouvrage n'entraînerait pas plus de dépenses qu'une foule de collections de gravures qui n'ont pas autant d'utilité, et qui ne trouvent pas un plus grand nombre d'acheteurs que n'en aurait celui-ci. Au reste, si l'on croit que la publication d'un pareil ouvrage serait une mauvaise spéculation, je n'ai rien à dire, car je ne prétends pas faire ni proposer de spéculation, mais seulement présenter les moyens de mettre la littérature chinoise au niveau des autres parties de la littérature orientale, et tracer le plan d'un *Thesaurus linguæ sinicæ*, qui serait pour le chinois ce que les travaux des *Etienne*, des *Forcellini*, des *Castel* et des *Meninski* sont pour les langues grecque, latine, arabe, turque et persane [1].

[1] Peu de mois après la composition de cet opuscule, on vit paraître à Canton les premières livraisons d'un ouvrage qui semblait être l'exécution du programme qu'on vient de lire. L'analogie était si frappante qu'on avait quelque lieu d'être surpris que deux hommes de lettres qui n'avaient pu s'entendre, se fussent rencontrés de cette manière. On verra plus bas, dans les articles consacrés à l'examen des différentes parties du dictionnaire de M. Morrison, quelles causes ont empêché que ce bel ouvrage ne remplît tout-à-fait les espérances qu'on avait pu en concevoir.

§ IV.

TRAVAUX DES EUROPÉENS SUR LA GRAMMAIRE ET LES ÉLÉMENS DE LA LANGUE CHINOISE. PLAN D'UNE INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE CETTE LANGUE.

JE me suis à dessein abstenu, dans les paragraphes précédens, de parler des grammaires et des autres ouvrages élémentaires destinés à faire connaître les principes de la langue chinoise et le mécanisme de son écriture. Ces objets méritaient un article à part, tant pour rappeler et apprécier ce qui a déjà été fait, que pour déterminer et proposer ce qui reste à faire. C'est à quoi je consacre ce quatrième paragraphe, où, après avoir achevé l'énumération des principaux travaux des Européens sur le chinois, je compléterai le plan du dictionnaire, en y ajoutant celui d'une introduction grammaticale et littéraire, qui présenterait, réunis sous un seul point de vue, un grand nombre de documens restés épars jusqu'à présent dans différens ouvrages.

Bayer [1] a donné, dans la préface de son *Museum Sinicum*, une histoire très-détaillée et très-curieuse des progrès de la littérature chinoise chez les Européens. Fourmont s'est occupé du même objet dans ses *Meditationes* [2], et dans sa *Grammatica Sinica* [3]. Ainsi l'on peut trouver dans ces trois ouvrages une énumération complète des livres publiés jusqu'en 1730 d'une part, et

[1] *Mus. Sin. Præf.*, p. 8-84.
[2] *Præf.* p. xj-xxiv.
[3] *Præf.* p. xxv-xxx.

1742 de l'autre sur les différentes parties de la littérature chinoise; les jugemens qui y sont portés se distinguent en général par une grande impartialité, et méritent pour la plupart une entière confiance. Deux ouvrages seulement [1], parmi ceux de cette époque, nous arrêteront quelques instans. Il ne paraît pas que Bayer en ait eu connaissance; et quant à Fourmont, il serait à souhaiter, pour son honneur littéraire, qu'on pût assurer la même chose. Ces deux ouvrages sont *l'Art de la Langue mandarine*, par le P. Varo, et la *Notitia linguæ sinicæ*, par le P. Prémare.

Fourmont nous apprend qu'il avait d'abord composé sa grammaire en français et sur un plan beaucoup plus vaste que celui qu'il a depuis adopté dans sa *Grammatica sinica* [2]. La difficulté qu'il trouva à publier cet ouvrage, qui eût été très-volumineux, le lui fit réduire et diviser. Dans un premier traité qu'il fit paraître en 1737, il rassembla tout ce qui pouvait servir à la lecture des caractères chinois, les deux cent quatorze clefs, les tons, les voyelles et les consonnes. Dans le second, qui ne vit

[1] Tout ce qui est relatif à ces deux ouvrages, dans les pages qui suivent, manquait dans la première édition de cet opuscule. Ce n'est que plusieurs années après l'avoir fait imprimer, que j'ai eu à ma disposition la Grammaire chinoise en espagnol, du P. Varo, et la *Notitia linguæ sinicæ* de notre savant compatriote Prémare. Le jugement que j'avais porté de la *Grammatica Sinica*, quand j'avais pu y voir le résultat d'un travail appartenant en propre à Fourmont, a dû être aussi considérablement modifié par la découverte que je fis, à la lecture de *l'Arte de la lengua mandarina*. Je n'ai connaissance que par une note bibliographique de la *Grammatica Sinica*, attribuée au P. J. Simoens, jésuite, et j'ignore absolument si elle avait quelque chose de commun avec l'ouvrage du P. Varo.

[2] *Gramm. Sin.*, p. ix.

le jour qu'en 1742, il donna la grammaire proprement dite, avec le catalogue des ouvrages chinois de la Bibliothèque royale. Ce sont là des travaux importans qui assureraient à Fourmont un rang distingué parmi les philologues, et qui ne seraient pas même indifférens à la gloire littéraire de la nation, puisque ce sont les premiers ouvrages d'un mérite solide qu'on ait publiés en Europe sur la langue chinoise, et qu'ils sont encore à présent (1814) les seuls dont on puisse faire usage pour l'étudier. Toutefois on peut dire que Fourmont lui-même a considérablement diminué le mérite qu'il aurait pu acquérir, par la vanité puérile qu'il a mise à grossir les difficultés qu'il prétendait avoir surmontées, et plus encore par la fausseté blâmable avec laquelle il a dissimulé ce qu'il devait à ses prédécesseurs, tout en copiant presque sans aucun changement, des livres entiers qu'il assurait n'avoir pas même vus.

Mais indépendamment de ces torts inexcusables, on peut faire aux différens ouvrages de Fourmont quelques reproches assez graves; dans les *Meditationes*, par exemple, un enthousiasme qui dégénère souvent en emphase, une prolixité excessive, une obscurité quelquefois impénétrable, un assez grand désordre dans l'exposition des faits rendent la lecture fatigante et peu profitable. L'auteur, entiché d'une prétendue découverte de l'art de lire les caractères, au moyen d'une certaine analogie qu'il vante sans cesse et qu'il n'explique jamais, s'exagérant d'ailleurs les difficultés qui se trouvent à faire usage des dictionnaires chinois, s'abandonne à son imagination, embrouille la matière qu'il prétend éclaircir; et non content

d'être le premier Européen non missionnaire qui ait su le chinois, cherche perpétuellement à persuader à ses lecteurs qu'il a imaginé des méthodes, deviné le sens des caractères par l'analyse des traits qui les composent, exécuté en un mot des choses qui tiennent du merveilleux. On ne peut s'empêcher d'être surpris de tout ce manége, quand on sait que Fourmont avait pu prendre une idée suffisante des élémens du chinois, pendant plus de cinq ans qu'il avait travaillé avec *Hoang*, qu'il entretenait une correspondance suivie avec le P. de Prémare et plusieurs autres savans missionnaires, et qu'enfin il pouvait se dispenser de *deviner* le sens des caractères chinois, puisqu'il avait à sa disposition le dictionnaire du *P. Diaz* et plusieurs autres ouvrages élémentaires [1].

Dans la *Grammatica Sinica*, on ne retrouve que trop de traces du même système d'exagération. A en croire Fourmont, c'est uniquement dans les livres chinois, lus et pénétrés à force de travail et comme par divination, qu'il a puisé tout ce qu'il dit des particules, de la construction des phrases, et jusqu'aux formules de civilité si bizarres à la Chine, et si inintelligibles pour qui n'en a pas la clef. Or, la pénétration d'un savant tel qu'était Fourmont peut bien aller jusqu'à suppléer aux connaissances élémentaires, et à deviner même les règles grammaticales d'une langue, quand on a des livres originaux, de bonnes traductions de ces livres, et des dictionnaires; mais il est tout-à-fait incroyable qu'on devine certaines choses qui dépendent du caprice, de la mode, et d'une foule de circonstances incalculables. Nous savons d'ail-

[1] *Medit. Sin.*, p. 138.

leurs, par l'aveu de Fourmont lui-même [1], qu'il avait entre les mains la grammaire du P. Varo [2], et un assez grand nombre d'autres ouvrages grammaticaux, à n'y pas comprendre même la *Notitia linguæ sinicæ* du P. Prémare, dont il s'est fort défendu d'avoir eu connaissance avant la composition de la sienne [3]. J'avais reculé devant l'idée d'accuser Fourmont de plagiat et d'infidélité; mais comme il y avait là-dedans quelque chose que je ne comprenais pas, je m'étais réduit à supposer qu'il avait quelquefois grossi les difficultés de la langue et dissimulé quelques-uns des secours que lui fournissaient ses prédécesseurs, pour relever encore l'importance de ses travaux si estimables par eux-mêmes, s'ils avaient été véritablement le fruit de la persévérance et de la pénétration.

La lecture de la grammaire du P. Varo m'a donné la clef des cavillations de Fourmont, de son langage mystérieux, de ses réticences, et de ses expressions ambiguës. Cet ouvrage, dont il n'existe peut-être pas maintenant quatre exemplaires sur le continent, a toujours été d'une grande rareté. Fourmont, qui le possédait, se persuada sans doute que l'édition en était anéantie, ou du moins

[1] *Gramm. Sin.*, p. xxv.

[2] Composée en espagnol au commencement du dix-huitième siècle revue peu de tems après par quelques missionnaires franciscains, gravée sur bois par le père Placide de Vals, et imprimée à Canton en 1703, avec une *courte méthode pour faire et écouter les confessions*, par le P. Basile de Glemona, de l'ordre des Frères Mineurs. Un vol. gr. in-8°.

[3] Voyez dans le catalogue de ses ouvrages et à la fin des *Meditationes*, différentes pièces relatives à cette grammaire, et à la *Notice* du P. Prémare. Quelle que soit l'autorité de ces pièces, il reste toujours un fait bien singulier à expliquer : c'est l'extrême ressemblance des deux ouvrages, ressemblance qui porte jusque sur les détails et le choix des exemples, au dire de Fourmont.

il agit comme s'il eût eu cette assurance. Il traduisit en français d'abord, puis en latin, le travail du missionnaire espagnol, sans se permettre d'y apporter d'autre changement que quelques additions de fort peu d'importance; et après s'être fait un mérite de ce chef-d'œuvre auprès de ses amis, de ses confrères et de ses protecteurs, il se hasarda à le lancer dans le public en y inscrivant son propre nom, et en effaçant celui du véritable auteur. On conçoit à peine qu'un savant, un homme grave, un académicien ait été capable d'une pareille témérité. Ce que l'on ne conçoit guère mieux, c'est que cette témérité ait été si long-tems heureuse, et que, durant près de cent ans, ni les admirateurs de Fourmont, ni les envieux que lui avait faits sa réputation, ni les ennemis que lui avaient attirés ses procédés acerbes et pédantesques, n'aient été conduits à une découverte qui devait lui enlever tout à la fois la reconnaissance des hommes studieux, et l'estime des honnêtes gens.

Pour que cette découverte eût lieu, il aurait suffi que le hasard eût fait tomber sous les yeux de quelqu'un de ceux qui ont tenté d'aborder l'étude du chinois, l'un des exemplaires de l'*Arte de la lengua mandarina* qui ont échappé à la destruction. Rien n'est plus aisé que de reconnaître la ressemblance, ou pour parler plus exactement, l'identité des deux ouvrages; le plan général n'est pas seulement le même dans l'un et dans l'autre; le nombre des divisions et des subdivisions y est égal, et Fourmont n'a pas même pris la peine ou la précaution d'en déranger l'ordre ou d'en changer les titres. Il n'a pas non plus songé à choisir d'autres exemples, et ceux

qu'avait réunis le P. Varo reparaissent dans l'ouvrage de son traducteur, composés du même nombre de mots dans le même arrangement, et accompagnés des mêmes explications. Une seule différence s'observe, et loin de justifier Fourmont, elle achève au contraire de montrer la source où il avait puisé sa fausse science. Le missionnaire avait écrit les phrases chinoises en lettres latines: son copiste voulut y joindre les caractères originaux, et se réglant d'après les prononciations de Varo, il chercha les mots dans un dictionnaire alphabétique. Mais comme dans les vocabulaires de cette espèce on voit réunis les uns à côté des autres tous les signes écrits qui répondent à un même son, il se trouva dans l'embarras, toutes les fois que les indications fournies par le sens laissaient quelqu'incertitude, et souvent, au lieu de choisir le caractère qui convenait à la phrase, il en prit un autre qui n'avait de commun avec celui-là que la prononciation. Les fautes de ce genre sont très-nombreuses dans la *Grammatica Sinica*, et il suffirait de trois pour que l'on pût prononcer avec certitude que l'auteur qui les a commises ne travaillait pas sur des livres chinois, mais sur l'ouvrage d'un Européen, où les mots étaient écrits en lettres européennes, et transcrits à la manière des Espagnols.

Fourmont raconte qu'un certain missionnaire dont nous avons déjà parlé, le P. Horace de Castorano, avait de son côté composé une grammaire, et qu'en la comparant avec la *Grammatica Sinica*, tous deux avaient été frappés de la ressemblance extrême qu'offraient les deux ouvrages. « *Convenientiam inter nos quam fieri poterat maximam*, dit-il, *sumus admirati; quoad grammati-*

cam divisio etiam eadem [1]. Et ailleurs : *Quod mirati ambo sumus, non solum de re summâ, sed in ipsis etiam* titulis *ac* titulorum numero *collatis, convenere et grammatica ejus et mea,* ita ut divisio earum prorsus eadem [2]. En rapportant ailleurs cet aveu de Fourmont [3], je ne pus m'empêcher de penser qu'un autre rapprochement eût sans doute fait cesser l'étonnement des deux grammairiens, si cet étonnement avait pu être sincère de leur part ; car cette grande analogie de la grammaire du P. Horace avec celle de Fourmont, était pour moi une forte raison de supposer que l'une, comme l'autre, devait être la copie de celle du P. Varo. Ce soupçon s'est pleinement confirmé depuis que j'ai pu prendre connaissance de l'ouvrage du P. Horace de Castorano ; celui-ci, après s'être procuré à la Chine un exemplaire de l'opuscule de Varo, l'avait sans doute jugé de bonne prise, et dans la transcription qu'il en avait faite de sa main, il avait substitué son nom à celui de l'auteur. Peut-être au moins n'aurait-il pas persisté dans ce plagiat, s'il eût eu l'intention de livrer l'ouvrage à l'impression. Au reste, comme il était plus versé que Fourmont dans la connaissance des caractères, il avait commis moins de méprises en les rétablissant dans sa copie ; et sous ce rapport, il eût été plus difficile de démontrer la petite ruse à laquelle il s'était laissé entraîner.

Au reste cette grammaire, objet de tant de débats et de supercheries, est en elle-même un ouvrage d'un mérite

[1] *Præfat ad. Grammat. Sinic.*, p. xxx.
[2] *Præfat. Meditat. Sinic.*, p. xiv.
[3] *Élémens de la Gramm. Chin.*, préface, p, xiv.

fort médiocre. Le jugement que j'en porte s'applique également à l'original du P. Varo, aux traductions de Fourmont et du P. Horace, et peut-être à une troisième édition du même livre, dont la Bibliothèque du Roi possède un manuscrit, et qui doit être celui qui passait sous le nom du P. de Montigny, et dont Fourmont a beaucoup parlé. La grammaire qui forme le fonds de tous ces ouvrages n'était destinée qu'à faire connaître les règles du *Kouan hoa*, ou de la *langue mandarin*, telle que les gens instruits la parlent à la Chine, et surtout à mettre les missionnaires en état de prêcher en chinois et d'exercer les autres fonctions de leur ministère. Dès-lors on n'y doit pas chercher les principes du *Kou-wen*, ou de la langue des *King*, ni du *Wen-tchhang* ou des compositions oratoires; et effectivement, après avoir bien étudié cette grammaire, on peut être fort étonné, en ouvrant un livre, et surtout un livre ancien, de n'y trouver ni les marques des cas et des tems, ni les particules, ni le système phraséologique exposé par Fourmont. C'est une autre langue, pour laquelle on aurait besoin d'une autre grammaire. On peut donc apprendre à parler chinois avec l'ouvrage de Fourmont, mais il est à peu près inutile pour l'intelligence des livres. En second lieu, pour enseigner le *Kouan hoa* ou la langue parlée, Varo a adopté une méthode calquée sur nos grammaires d'Europe; or, quoique le style *Kouan-hoa* soit plus riche en formes grammaticales et en signes propres à marquer les rapports des mots et des phrases que le *Kou wen* et le *Wen tchhang*, et qu'en cela il se rapproche davantage des autres langues, c'est mal proportionner les moyens au but, et augmenter

les difficultés au lieu de les alléger, que de donner des paradigmes de déclinaisons et de conjugaisons modelés sur ceux des grammairiens latins, au lieu d'une simple exposition de l'usage des particules. C'était là une des principales observations que faisait contre la grammaire de Fourmont, un missionnaire que le duc d'Antin avait chargé de l'examiner [1] et qui ne connaissant pas le travail de Varo, critiquait celui de Fourmont qu'il prenait pour un ouvrage original. « Bien loin de commencer par les élémens du chinois, dit ce missionnaire, et de se faire écolier, M. Fourmont a voulu être maître avant d'avoir été disciple. Le premier usage qu'il a fait des instructions du sieur *Hoang* a été de composer une grammaire, comme il le dit dans le catalogue de ses ouvrages, page 47; et jusqu'à présent il s'est appliqué à composer des grammaires et des dictionnaires chinois. C'est ce qu'aurait pu faire M. Fourmont après avoir passé dix ou douze ans en Chine, toujours appliqué à l'étude du chinois avec d'habiles maîtres : il a commencé par où il devait finir. » Et plus loin : « J'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter l'examen de cet ouvrage, surtout après que M. de Montigny l'eut approuvé. Je suis persuadé, comme je l'ai dit ci-dessus, que cet ouvrage ne peut être bon qu'à empêcher d'apprendre le chinois à ceux qui voudront s'en servir » Rectifions ce qu'il peut y avoir d'outré dans ce jugement en

[1] Il se nommait *Guigue :* Deguignes, qui parle de lui, dit qu'il ne savait que la langue parlée, et qu'il n'entendait rien aux caractères, L'examen de la grammaire de Fourmont, dont la Bibliothèque du Roi possède l'original, prouve que ce jugement est trop sévère, et que Guigue connaissait assez la langue écrite, pour relever un grand nombre d'erreurs de différens genres dans le travail de Fourmont.

disant seulement que la grammaire de Fourmont présente l'exposition de règles presque étrangères à la langue des livres; nous ne craindrons pas d'être démentis par ceux qui ont fait du chinois l'objet d'une étude littéraire.

Les premiers essais de Fourmont avaient inspiré de grandes espérances, même aux missionnaires de la Chine, et le P. Prémare, qui entretenait avec le docte académicien un commerce de lettres très-assidu, et qui ne laissait échapper aucune occasion de lui procurer d'utiles secours, s'empressa de seconder ses efforts en lui transmettant le résultat de ses propres observations. Tel fut le motif qui lui fit composer sa *Notitia linguæ sinicæ*. Fourmont qui eût dû recevoir un pareil présent avec une vive reconnaissance, le vit arriver au contraire avec un déplaisir qu'il ne songea pas même à dissimuler. Le fruit de ses peines allait être perdu, si le public se persuadait qu'il pût devoir quelque chose à l'ouvrage de son ami; et, au lieu d'étudier cet ouvrage, tous ses soins se bornèrent à faire constater, par des gens qui ne savaient pas le chinois, la différence extrême qu'il y avait entre les deux traités, et la supériorité de celui qu'il avait lui-même rédigé. Le premier point était facile à établir; pour le second, Fourmont seul, et des personnes tout-à-fait étrangères à ces études, pouvaient y voir quelqu'ombre de vraisemblance. On ne peut lire, dans les écrits de Fourmont, sans une surprise mêlée de quelque commisération, le récit naïf de ses agitations à la nouvelle de l'arrivée de la *Notitia* du P. Prémare, et le détail de ses démarches et de ses précautions, dictées par un amour-propre inquiet et une vanité chagrine.

Pour achever de démontrer que son travail n'avait rien de commun avec celui qui venait d'arriver de la Chine, il entreprit de faire de ce dernier une critique en forme, et par une délicatesse assez étrange il l'adressa, tout en la rendant publique, à celui même qui avait composé l'ouvrage pour lui faciliter l'accès des livres chinois [1]. « Que » pensez-vous vous-même, lui dit-il, de la division gé- » nérale de votre livre, mon très-cher ami? Elle n'est as- » surément pas très-philosophique.... Vous détruisez de » la main gauche ce que vous avez voulu élever de la » droite : à quoi donc servira votre *Notice?*... Je vous » ai excusé autant que je l'ai pu; mais j'ai perdu ma » peine.... Certains hommes doctes trouvent que votre » ouvrage manque de méthode, qu'il est tronqué, non » pour ne pas avoir été achevé, mais parce que les choses » essentielles y sont passées sous silence.... Tout ce que » vous dites de quelques verbes et particules leur semble » superflu. Ce qui abonde, leur dis-je, ne vicie pas. » Mais ils voudraient que vous eussiez été plus concis; » en cela je ne suis pas tout-à-fait de leur avis, etc. »

Prémare, s'il put voir cette longue diatribe entremêlée de termes de bienveillance et de protestations d'amitié, dut être un peu surpris de la singulière marque de reconnaissance qu'il recevait pour un livre qu'il avait pris la peine d'écrire en faveur de son ami. Mais celui-ci nous avertit lui-même que Prémare dut recevoir, dans les dernières années de sa vie, la lettre qu'il lui avait écrite, et qu'il ne lui fut pas possible d'y répondre. Le savant mis-

[1] *Epistola ad Premarum*, 1732. *In præfat. ad Grammat. Sinic.*, p. xvij.

sionnaire était mort quand la critique fut imprimée, et ce fut tout le prix qu'il retira de la peine qu'un travail de si longue haleine, un ouvrage si important sous tous les rapports, lui avait coûté. Sa mémoire même n'en reçut aucun lustre, jusqu'au moment où je m'occupai de classer et de faire connaître les manuscrits du Cabinet du Roi relatifs à la littérature de la Chine. Je trouvai le précieux ouvrage de Prémare, après un siècle d'oubli, exposé à toutes les causes de destruction qui menacent spécialement les livres écrits sur papier de mûrier, quand on n'en prend pas un soin particulier. Je me fis un devoir de venger la mémoire de notre savant compatriote, de l'indifférence injuste avec laquelle on avait accueilli sa plus estimable production [1]; et si, comme j'ai maintenant lieu de l'espérer, la *Notitia linguæ sinicæ* vient à être livrée au public, j'aurai encore à me féliciter d'avoir appelé l'attention même des étrangers sur un des ouvrages qui font le plus d'honneur à la France, à la mission de la Chine, au zèle et aux lumières des savans religieux auxquels cette mission est redevable de tant d'éclat.

Je n'entrerai ici dans aucun détail sur le traité du P. Prémare : on peut voir, dans les ouvrages auxquels j'ai déjà renvoyé, le jugement que j'ai cru devoir en porter, et on en retrouvera le précis dans la vie de Prémare [2]. De toutes les critiques de Fourmont, il n'en est qu'une seule à laquelle un juge équitable et désintéressé voulût souscrire. La *Notitia linguæ sinicæ* est remplie de trop

[1] Voyez la préface des *Élémens de la langue chinoise*, p. ix, xviij, xix, et l'article *Prémare* dans la *Biographie universelle*, t. XXXVI, p. 41.

[2] Cette vie fera partie du dernier volume de ces *Mélanges*.

d'observations particulières, et ne contient pas assez de vues générales. L'ouvrage est surchargé d'exemples qui rentrent quelquefois les uns dans les autres, et l'on y chercherait en vain ces règles qui soulagent la mémoire, et ces principes qui satisfont la raison en faisant ressortir ce qu'il y a de commun et d'essentiel dans un grand nombre de phrases analogues. En un mot, l'auteur semble avoir perdu de vue l'ensemble pour s'être attaché trop minutieusement aux détails. Mais ces défauts tiennent sans doute à la rapidité avec laquelle l'ouvrage a été composé, et Fourmont qui, selon la bienveillante intention du P. Prémare, devait profiter de cette rapidité, était le dernier qui fût en droit de lui en faire un reproche. Si le P. Prémare eût eu le tems de reprendre son travail, et de méditer sur les procédés d'une langue dont il avait si bien acquis l'intelligence, il y a tout lieu de croire qu'il aurait découvert ce principe de la *valeur de position*, qui est la clef de toute la grammaire chinoise. Ce principe, enseigné par un homme aussi habile cent ans plus tôt, eût dissipé ces ténèbres et débrouillé ce chaos qui ont si long-tems abusé et rebuté les meilleurs esprits.

Après le jugement que j'ai cru devoir porter des ouvrages de Fourmont, il n'est pas nécessaire que je parle de l'abrégé de grammaire inséré dans la compilation de Duhalde [1], ni surtout de quelques essais du même genre rapportés par Barrow [2] et d'autres voyageurs; car il n'en est presque aucun qui, de retour d'un voyage en Chine,

[1] In-4°, t. II, p. 279.

[2] T. I, p. 440 et suiv.

ne se croie obligé de donner à ses lecteurs une idée de la langue de cet empire, et qui n'imagine s'être acquitté de ce devoir en copiant tant bien que mal quelques lambeaux de Fourmont ou des missionnaires. Si les voyageurs ne mettaient dans leurs relations que ce qu'ils ont eux-mêmes observé, en écartant tout ce qui se trouve ailleurs et ce qui est généralement connu, au lieu de trois ou quatre volumes, ils se réduiraient le plus souvent à un petit nombre de pages; mais leurs ouvrages seraient plus goûtés des gens instruits, que fatiguent la répétition des mêmes choses, et cette continuelle attention à apprendre à tout le monde ce que personne n'ignore.

On trouve dans la dissertation de Deshauterayes sur les langues [1], un article fort bien fait sur le chinois, avec une explication des deux cent quatorze clefs. Des renseignemens non moins curieux sur la paléographie se trouvent consignés dans une lettre du P. Mailla au P. Souciet insérée par Deguignes à la fin du *Chou-king* du P. Gaubil [2]. La lettre du P. Amiot [3] à l'occasion du paradoxe de Needham sur les hiéroglyphes égyptiens, contient aussi des détails et des réflexions curieuses sur les anciens caractères, et le mémoire sur l'origine des différentes sortes de caractères chinois employés dans l'éloge de Moukden [4], inséré par le même auteur à la suite de sa traduction du poëme de *Khian-loung*, n'est pas non plus sans intérêt. Les tomes VII et VIII des *Mémoires Chinois* ren-

[1] *Encyclop. élément.* de Petity, t. II, deuxième partie, p. 624-666.

[2] Pages 380-398.

[3] *Lettre de Pékin*, etc. Bruxelles, 1773. In-4°. — Réimprimée dans le t. I des *Mémoires sur les Chinois*.

[4] *Éloge de Moukd.*, p. 127.

ferment deux dissertations du P. Cibot qui peuvent donner, des caractères chinois, une idée plus juste que d'autres traités plus volumineux. Enfin, les *Remarques philologiques* de M. Montucci, le dernier ouvrage publié sur cette matière, occuperait un autre rang dans cette énumération, si je n'y avais pas suivi l'ordre chronologique. Beaucoup d'erreurs y sont rectifiées; l'auteur, ne sacrifiant rien à l'autorité, a osé avoir raison même contre les missionnaires, et si le ton qu'il a quelquefois donné à ses assertions lui a attiré quelques attaques, il a montré par la manière dont il a su les repousser, qu'il n'avait rien avancé à la légère, et il s'est même assuré l'estime de ceux de ses adversaires qui n'avaient en vue que l'avancement des lettres et l'amour de la vérité [1].

Précisément à la même époque, M. Marshman publiait dans l'Inde le texte de la première partie du *Lun-iu*, accompagné d'une traduction et d'un commentaire en anglais, et précédé d'une dissertation sur la langue chinoise et ses caractères [2]. Ce n'est point ici le lieu d'examiner la version du *Lun-iu*, et je me propose d'en faire l'objet d'une notice particulière. Mais quelques réflexions sur la dissertation préliminaire doivent naturellement trouver

[1] Je ne parle pas ici des ouvrages de M. Klaproth, parce que cet habile philologue paraît s'être peu occupé des difficultés qui hérissent l'entrée de la littérature chinoise; il a mieux aimé mettre à profit la connaissance qu'il a acquise du chinois pour éclaircir des points d'histoire et de géographie, et s'avancer à grands pas dans la route que d'autres se chargeaient d'applanir.

[2] *The Works of Confucius, with a translation, vol. I, to which is prefixed a dissertation on the chinese language and characters, by J. Marshman. Serampore, printed at the Mission press.* 1809, gr. in-4°.

place dans ce paragraphe, destiné à la critique des ouvrages élémentaires et grammaticaux sur le chinois.

L'auteur commence par des considérations sur la nature des langues en général, et des écritures soit alphabétique ou symbolique, soit imitative : ce sont ses expressions. Il s'étend très-longuement sur les avantages respectifs des unes et des autres, sur le rapprochement des clefs ou caractères primitifs des Chinois, considérés comme élémens des caractères, avec les syllabes qui sont les élémens des mots des autres langues, sur le nombre de ces caractères primitifs et sur leur groupement; il distingue quatre classes de caractères en tant que composés d'une seule clef, de deux, de trois, de quatre ou d'un plus grand nombre. Ses idées sur la métaphysique du langage sont justes, mais quelquefois obscures comme celles d'Harris dont il aime à invoquer le témoignage. D'ailleurs, le genre d'analyse auquel il soumet les caractères dans cet article, a bien été employé par *Tching-jin*, *Hiuchi* et autres philologues systématiques; mais il me paraît peu propre à éclairer les lecteurs sur la véritable nature de la langue chinoise; et je crois que le philologue anglais y a acordé une trop grande place dans sa dissertation.

M. Marshman admet le système des deux cent quatorze clefs sans en indiquer aucun autre : il semble qu'à la manière de Fourmont il l'envisage comme la base de la langue, et le tableau encyclopédique des signes destinés à représenter par eux-mêmes les idées premières, et par leur groupement les combinaisons et les modifications des idées secondaires. Mais quoique, dans cette notice même, je

me sois déclaré en faveur des deux cent quatorze clefs, à cause des avantages qu'elles présentent pour la recherche des caractères, je ne puis m'empêcher de remarquer que ce serait une grande erreur de les regarder comme les signes abstraits et primitifs, d'après lesquels un *deep divan*, comme le dit l'auteur anglais, aurait construit les caractères chinois. Loin que ceux-ci aient été formés par des philosophes suivant des règles abstraites et un système arrêté sur les deux cent quatorze clefs, ce sont au contraire les deux cent quatorze clefs qui ont été extraites des caractères par certains lexicographes, pendant que d'autres, suivant un autre mode d'analyse, en reconnaissent les uns soixante, les autres trois cent, quatre cent quarante-cinq, ou même un plus grand nombre.

Dans la seconde partie, M. Marshman traite des sons de la langue chinoise, d'après le *Tseu-tian*, qu'il cite toujours sous le titre de *Dictionnaire impérial.* Ce qu'il dit sur les consonnes et les voyelles est conforme à la méthode adoptée dans ce dictionnaire, où ces objets sont traités avec détail, et s'il faut le dire, avec un trop grand détail, une simple table des monosyllabes chinois pouvant facilement tenir lieu de toutes les règles analytiques qui y sont exposées, et que les Chinois n'ont établies que parce qu'ils n'avaient pas, comme nous, des *lettres* pour y suppléer. M. Marshman n'oublie pas la conformité observée par W. Jones entre l'ordre syllabique des Chinois et celui des Hindous ; il donne même quelques développemens à cette idée, mais il ne rend point raison de ce fait singulier : la seule explication qu'il propose, qui est *que*

ce système aurait été donné aux Chinois par les Tartares[1], me paraît si extraordinaire, et les raisons dont il se sert lui-même pour la réfuter, si faibles en comparaison de celles que pouvait suggérer une idée aussi contraire à la vraisemblance, qu'elles ne sauraient manquer d'étonner dans un ouvrage aussi recommandable.

Il parle ensuite des tons qu'il met comme tous les auteurs les plus récens, au nombre de quatre; du nombre des mots prononcés qu'il porte à deux mille cent soixante-dix-huit, età quatre mille cinquante, en admettant une distinction assez délicate des sons en *ouverts* et *fermés;* de la prononciation *mandarine*, à laquelle il préfère le dialecte de Canton, le plus important pour un Anglais, dit-il, et celui que ses compatriotes ont le plus d'occasions de parler. Tous les mots chinois qu'il cite sont en conséquence prononcés à la manière de Canton et orthographiés à l'anglaise, ce qui les rend à peu près méconnaissables pour un lecteur français accoutumé à la prononciation *mandarine* et à l'orthographe de son pays.

Dans sa troisième partie, l'auteur traite de la grammaire, suivant une méthode analogue à celle de Fourmont, mais plus simple et plus conforme au goût chinois. Ses exemples sont tous empruntés du *Lun-iu;* et dans un petit nombre de cas seulement il fait remarquer quelques différences entre le style de ce livre, celui des commentaires, et la manière de parler usitée dans la conversation. Il n'établit au reste nulle part l'existence des trois systèmes

[1] *On first observing it, the thought occurred to the writer that it might possibly have originated with the present dynasty, and the idea of it have been borrowed from the Tartar system of letters.* Dissert. p. xl.

phraséologiques. Je ne m'arrêterai pas à discuter ici quelques endroits où M. Marshman ne me paraît pas avoir saisi le véritable sens des mots ou la construction des phrases; je me contenterai des observations suivantes. *Ni* (mandar. *niu*, cl. 38.) ne se prend pas pour le pronom de la seconde personne absolument, et comme signifiant *femelle*, *fille* [1], mais comme *variante* du caractère *jou* (cl. 85. tr. 3). Cette phrase *Koueï-iu, koueï-iu, 'ou tang-tchi siao tseu*, doit s'entendre ainsi : *Retournez, retournez, enfans de ma compagnie*, et non comme le met M. Marshman : *Return home, return home, my company* of *little ones* [2], ce qui ferait de la particule *tchi* la marque d'un génitif postposé, absolument étranger au génie de la langue chinoise. *Tsaï* (cl. 32, tr. 3) n'exprime jamais le passé du verbe *être*, ni *'wei* (cl. 87. tr. 8) une sorte de gérondif [3] : le premier signifie *inesse, versari*, et le second *esse, existere*, sans aucune distinction de *tem*. Il est étonnant qu'un savant en état de traduire le *Lun-iu* ait pu croire un seul instant que *iu* (moi, cl. 6. tr. 3) était le *cas oblique du pronom de la première personne* [4]. Ce petit nombre de remarques suffira pour le moment. J'en pourrai faire quelques autres en examinant dans une autre occasion la version du *Lun-iu*.

[1] *The second personal pronoun is expressed in a few instances in this volume, by the character* Nee, *which properly signifies a female.* Diss. pl. lxxxiv.

[2] *Ib.*, p. lxxxvj.

[3] Choy (Tsaï) *is often used to expresse the past tense of the verb* is... *the character* wy ('weï), *too, although generally used as a kind of gerund*, etc., *ib.*, p. cj.

[4] *Ib.*, p. lxxxiij.

Au reste, M. Marshman paraît avoir eu peu de secours littéraires dans ses études chinoises : il ne cite aucun ouvrage élémentaire, et ne connaît Fourmont et les Mémoires des missionnaires que par les citations de M. Hager [1]; ce n'est qu'après qu'il eut fait une grande partie de son travail qu'un de ses amis lui montra l'ouvrage de Duhalde [2]; c'est de l'autorité de ce compilateur qu'il croit devoir s'appuyer pour déterminer la première année du règne de *Khang-hi* [3], et pour distinguer les noms de quelques empereurs, d'avec ceux des dynasties auxquelles ils appartenaient [4]. Enfin l'auteur avoue lui-même qu'il n'a eu que le secours de quelques Chinois instruits pour apprendre leur langue [5], ce qui explique assez bien la nature des connaissances dont il fait preuve, connaissances à la fois solides et entièrement dénuées de tout appareil d'érudition.

C'est en mettant à contribution ces différens ouvrages, sans négliger trop les anciens, mais surtout sans oublier de recourir aux originaux et d'y vérifier tous les faits un peu importans, qu'on pourrait rédiger l'introduction à la langue chinoise dont je parlais au commencement de ce paragraphe. Sans avoir la prétention d'asservir à mes idées particulières le savant qui se chargera de composer cet ouvrage, je crois utile de rappeler en peu de mots les principaux objets qui devront y trouver place.

On donnerait une idée générale de la langue chinoise,

[1] *Ib.*, p. ij et xxij.
[2] *Life of Confucius*, p. xxxviij.
[3] *Ib.*, p. xxiv.
[4] *Ib.*, p. ciij.
[5] *Life of Confucius*, p. xxxviij ; *Dissert.*, pl. lxxxix, et ailleurs.

et l'on montrerait en quoi précisément elle s'éloigne de toutes les autres langues. Considérant d'abord isolément les mots qui la composent, on établirait d'une manière claire la distinction de la langue parlée et de la langue écrite. La première, pauvre et fort imparfaite, est celle d'une tribu à peine civilisée; elle consiste en un petit nombre de sons continuellement répétés et qui fatiguent l'oreille : on peut l'apprendre comme les autres langues en quelques mois, si l'on se trouve au milieu de gens qui la parlent. L'autre, riche en expressions, et formée d'après des principes savans, sert de moyen d'intelligence à une nation de philosophes : elle se compose d'une foule de symboles dont les combinaisons varient à l'infini, et qui satisfont l'esprit et l'imagination à proportion de l'étude plus ou moins approfondie qu'on en a faite. On ferait sentir cette différence par des exemples accompagnés d'un commentaire.

Pour épuiser d'abord ce qui concerne la langue parlée, on donnerait la liste des mots qu'elle contient; on expliquerait les quatre tons, l'accent guttural ou aspiré, les différentes prononciations provinciales, etc. On ferait voir comment un petit nombre de mots servant à prononcer un grand nombre de caractères, ceux-ci se groupent nécessairement en séries homophones, d'où peuvent résulter un grand nombre d'équivoques dans la lecture. On ferait voir que ces équivoques s'évitent en accouplant des mots synonymes ou antithétiques. On prouverait par des exemples qu'il y a en chinois beaucoup de mots polysyllabiques qui s'écrivent avec plusieurs caractères [1]. Enfin, on ex-

[1] Voyez ci-dessus, p. 57.

pliquerait les rapports artificiels que les Chinois ont établis entre leur langue et leur écriture; comment dans beaucoup de circonstances ils restreignent quelques signes symboliques à n'exprimer que des sons, et comment, à l'aide du *Thsieï*, ils savent distinguer des consonnes et des voyelles, et se faire une sorte d'alphabet.

Passant à la langue écrite, on rechercherait son origine, les plus anciens monumens qui nous la présentent, les idées qui ont présidé à sa création, ou d'après lesquelles on a procédé à sa réformation. On ferait l'histoire des différentes écritures, on en donnerait des exemples, et l'on montrerait comment, en changeant de formes, les caractères, d'abord représentatifs des choses, sont devenus symboliques et de convention; comment, par l'altération des traits primitifs, certains d'entre ces caractères ont perdu leur force, tandis que d'autres, successivement traduits de style en style, ont conservé les racines qui font leur énergie. On en déduirait la nécessité d'étudier la paléographie chinoise, si l'on ne veut perdre beaucoup de traditions intéressantes, la trace des idées anciennes, et le sentiment des beautés qui brillent dans les *King*.

On ferait connaître les différentes espèces d'analyses que les Chinois modernes ont fait subir à leurs caractères, soit pour les expliquer, soit pour les ranger dans les dictionnaires : d'un côté la doctrine des *Lou-chou*, de l'autre les systèmes variés de clefs adoptés par les lexicographes; on balancerait le mérite de ces systèmes, et l'on se déciderait pour celui qui présenterait le plus d'avantages.

Envisageant ensuite les mots chinois, non plus comme

signes isolés, mais comme se réunissant pour former des propositions, on considérerait les trois systèmes phraséologiques des Chinois : le *Kou-wen* ou la langue des *King*, presque entièrement dénué de signes grammaticaux, faisant peu d'usage du grouppement des mots, et tirant toute sa force du choix des images; le *Wen-tchhang* ou la langue des livres, où se trouvent plus de particules et de mots composés, où les phrases sont plus compliquées et mieux liées; le *Kouan-hoa* ou la langue *mandarine*, presque semblable aux autres langues, riche en termes grammaticaux. Pour ces trois langues il faudrait trois grammaires; mais on les enseignerait mieux encore dans un *Traité des particules*, où l'on marquerait avec soin les règles qui sont communes et celles qui sont particulières à l'un des trois systèmes. Des exemples viendraient à l'appui, et devraient être choisis de manière à ce que les mêmes propositions, écrites d'abord en *Kou-wen*, d'après Confucius et ses disciples, fussent ensuite reproduites avec les formes que les modernes emploient, à peu près comme l'ont fait les jésuites dans leur *Courte relation* [1].

Tels sont les objets élémentaires dont on devrait trouver l'exposition dans l'introduction à la langue des Chinois. Quelques-uns ont déjà été enseignés dans les ouvrages que j'ai examinés précédemment. Mais s'ils étaient réunis dans un seul traité, et convenablement développés,

[1] *Brevis relatio eorum quæ spectant ad declarationem Sinarum imperatoris* KHAM-HI, etc., *Pekini*, 1701, in-4° imprimé à la chinoise. On trouve dans ce volume vingt-huit sentences écrites chacune dans le style populaire, dans celui des lettrés, et d'après le texte des livres canoniques.

je crois qu'on en tirerait une grande utilité pour l'étude du chinois, et que l'ouvrage qui les contiendrait, joint au dictionnaire dont j'ai donné plus haut l'esquisse, pourrait tenir lieu de tout autre livre élémentaire, et mettre, dans l'espace de peu d'années, tout homme un peu studieux en état de lire et d'entendre les livres chinois, de quelque époque qu'ils soient, en quelque style qu'ils soient conçus, et de quelque matière qu'ils traitent. C'est à quoi l'on ne parviendrait jamais que très-difficilement à l'aide des seuls dictionnaires des missionnaires, quelque bons qu'ils soient, et tant qu'on sera obligé de rechercher les documens grammaticaux et littéraires disséminés dans vingt volumes, de les comparer, de les discuter, avant d'aborder seulement les élémens de la langue.

Au moment où le morceau qu'on vient de lire était mis sous presse pour la première fois, MM. Marshman et Morrison s'occupaient, chacun de leur côté, de remplir la lacune que je faisais remarquer. L'examen de leurs ouvrages va bientôt montrer en quoi ils se sont écartés des vues que j'avais exposées, et fera connaître les raisons qui m'ont décidé à venir moi-même, après tant d'autres, proposer mes idées particulières sur la nature de la langue chinoise et sur la meilleure manière de l'enseigner. Mes *Élémens*, offrant le résumé d'une dictée éprouvée par l'expérience de huit années, ont paru en 1822. La théorie nouvelle qui en fait la base, est, dans cet ouvrage, la seule chose sur laquelle j'ose appeler l'attention des philosophes. Quant à l'utilité dont il peut être pour l'étude pratique de la langue, c'est aux personnes qui s'en sont servies à en rendre le témoignage, et je désire qu'elles l'expriment hautement et avec sincérité.

OBSERVATIONS

SUR UN OUVRAGE DE M. MARSHMAN,

INTITULÉ *CLAVIS SINICA*.

LORSQU'UN ministre, animé d'un véritable zèle pour la gloire littéraire de la France, proposa à Sa Majesté, en 1814, d'étendre à deux idiomes célèbres de l'Asie l'enseignement que le Collége royal offrait déjà pour les autres langues savantes, un de ses motifs fut le désir d'ouvrir à nos compatriotes une route nouvelle dans un genre de littérature qui, jusque-là, avait semblé réservé à nos voisins, et de ranimer en même tems le goût d'une autre littérature qui, depuis deux cents ans, faisait, en quelque sorte, partie de notre domaine. Les Français presque seuls avaient cultivé la langue chinoise ; mais peu de Français avaient fait de véritables progrès dans le samskrit. On voulait que nous pussions entreprendre une pacifique conquête, en conservant, si j'ose ainsi parler, nos anciennes possessions; possessions légitimement acquises par d'honorables travaux, mais que les savans étrangers pouvaient nous enlever, si nous ne redoublions de zèle pour les défendre.

La colonie anglaise, que des vues religieuses et commerciales ont conduite sur les bords du Gange et aux

extrémités de l'Asie, semble s'être proposé de justifier la prévoyance du monarque et celle du ministre : chaque jour, de nouveaux ouvrages, recommandables par leur importance et leur étendue, viennent réveiller notre émulation, en attestant sa laborieuse activité. Les grammaires, les dictionnaires, les traductions des livres orientaux en anglais, et de nos livres saints dans les langues de l'Inde et de la Chine, sortent en foule de ces presses dont la multiplicité, ou même la seule existence dans le pays des Brahmanes, est un des phénomènes de notre tems. Les difficultés typographiques semblent ne pas exister pour les Anglais de l'Inde : vingt *corps* de caractères avaient été gravés à grands frais; à peine étaient-ils terminés, qu'ils ont été jugés imparfaits, et gravés de nouveau. Il n'y a pas d'année qu'on ne voie publier à Sirampour deux ou trois de ces ouvrages, dont chacun, en Europe, demanderait dix années : et non-seulement ceux qui ont fait, des différens idiomes de l'Inde, l'objet de leurs études, soutiennent dignement la réputation des Jones, des Colebrooke et des Wilkins, mais ceux qui, s'ouvrant une carrière jusque-là peu fréquentée de leurs compatriotes, ont choisi la littérature des Chinois pour sujet de leurs veilles, peuvent dès à présent rivaliser avec les Varo, les Diaz et les Glemona.

Entre ceux-ci, l'on doit distinguer un missionnaire baptiste, établi depuis vingt-sept ans à Sirampour, M. J. Marshman, auquel on doit une traduction en chinois des Évangiles selon S. Marc et selon S. Jean, et une édition de la première partie du *Lun-iu*, l'un des livres moraux de l'école de Confucius, avec une version

anglaise. A la tête de ce dernier ouvrage, dans les exemplaires que l'auteur a publiés en 1809, se trouvait une dissertation grammaticale sur la langue chinoise. Cette dissertation, déjà fort étendue, a depuis été reprise par M. Marshman, qui, en y faisant beaucoup de corrections et d'additions, l'a changée en une véritable grammaire, et l'a fait paraître, il y a deux ans, sous le titre de *Clavis Sinica* [1]. Cet ouvrage, encore très-peu répandu en Europe, m'a paru d'une assez grande importance pour mériter une analyse un peu détaillée : ce sera un moyen d'étendre et de rectifier ce qui a été dit plus haut [2] de la dissertation de M. Marshman.

Dans sa préface, M. Marshman rend compte des secours qu'il a trouvés pour ses études. Au commencement, il n'avait à sa disposition ni grammaire ni dictionnaire ; il ne connaissait pas même les ouvrages de Fourmont : mais il fut puissamment secondé par M. Lassar, qui, suivant ce que j'apprends d'ailleurs, est un Arménien établi en Chine, où il a, pendant dix-sept ans, étudié le chinois sous les meilleurs maîtres. M. Marshman saisit toutes les occasions pour témoigner sa reconnaissance à M. Lassar, ainsi qu'à M. Manning, savant anglais, qui avait résidé pendant plusieurs années à Canton pour y apprendre la langue, et au maître chinois de ce dernier, qui avait fait ses études à Peking, et auquel M. Marshman

[1] Clavis Sinica, *or Elemens of chinese grammar, with a preliminary dissertation on the characters and the colloquial medium of the Chinese, and an appendix containing the* Ta-hyoh *of* Confucius, *with a translation*; by J. Marshman, *D. D. Serampore, at the mission press*, 1824. Un gros vol. gr. in-4° de plus de 600 pages.

[2] Ci-dessus, p. 123.

s'avoue redevable de beaucoup de renseignemens utiles. Lui-même a, comme on voit, étudié la langue chinoise suivant la méthode des Chinois : c'est sans doute la plus sûre ; mais ce n'est ni la plus courte ni la plus analytique.

C'est un fait actuellement bien connu, que les Chinois ont deux langues très-différentes, non-seulement sous le rapport de la construction et du style, mais encore sous celui de la grammaire. Chacune de ces deux langues a ses expressions particulières pour rendre les mêmes idées ; les mêmes rapports ne sont pas marqués, dans l'une et dans l'autre, par les mêmes particules. L'une, qui ne parle qu'aux yeux, est à peu près inintelligible pour l'oreille ; l'autre, qui est faite pour être parlée, ne peut être qu'imparfaitement rendue par l'écriture. On ne saurait employer celle-ci en écrivant, si ce n'est pour les romans, les comédies et les autres compositions légères. Si l'on voulait faire usage de l'autre dans la conversation, on se rendrait encore plus ridicule qu'on ne le serait parmi nous en parlant en vers, ou en transportant dans l'usage ordinaire de la vie les périodes de Bossuet ou de Fénelon. A ces deux langues on doit en ajouter une troisième qui tient, jusqu'à un certain point, le milieu entre elles, mais dont l'emploi est borné aux compositions oratoires. Le système de cette dernière est mixte, et l'on en prend une idée suffisante en étudiant les deux premières : quant à celles-ci, il est indispensable de les séparer dans l'enseignement. On l'a vu précédemment, l'*Arte de la lengua Mandarina* et la *Grammatica Sinica* ne font connaître que la langue parlée. Le P. Pré-

mare, dans sa *Notitia linguæ sinicæ*; traite séparément du style des livres et de celui de la conversation, et son ouvrage est réellement composé de deux grammaires. Les Chinois n'ont besoin d'apprendre que l'idiome antique, qui est pour eux une sorte de langue savante; l'autre est au contraire leur langue maternelle; ils ne l'étudient point; ils l'apprennent en entendant parler. Les règles, d'ailleurs, en sont très-simples, et la seule difficulté qu'elle présente consiste dans la multiplicité des idiotismes.

Maintenant, on pourra être surpris de ne trouver, dans l'ouvrage de M. Marshman, aucune trace de cette distinction essentielle, fondamentale. L'auteur a négligé d'avertir ses lecteurs que sa grammaire, presqu'uniquement rédigée d'après les plus anciens monumens de la langue, ne pouvait offrir que les règles d'un idiome savant, d'une véritable langue morte, qui ne s'écrit plus, qui ne se parle point, qui ne s'est peut-être jamais parlée. Or, c'est sans doute une chose très-importante que de bien entendre les livres classiques, et tous ceux qui ont été composés avant l'incendie des livres. Mais cet avantage n'est pas le seul qu'on se propose en étudiant le chinois : on veut aussi lire les livres modernes, dont le style diffère beaucoup de celui de l'antiquité; on veut entendre la langue familière qui n'a point d'analogie avec ce dernier. Il est nécessaire, au moins, qu'un Européen soit prévenu qu'il lui restera quelque chose à faire, quand il entendra les *King*, pour avoir l'intelligence des ouvrages modernes, et plus encore, s'il veut savoir la langue vulgaire. L'auteur anglais blâme Fourmont de n'avoir

jamais cité les livres où il puisait ses exemples : cela lui eût été fort difficile ; car, le plus souvent, ce ne sont pas des livres qui les lui ont fournis. L'auteur même auquel il les empruntait les avait pris dans la langue parlée, pour laquelle son séjour au milieu des naturels lui avait procuré de nombreux matériaux. Quant à M. Marshman, je dois convenir qu'il rapporte de tems en tems quelques phrases qui appartiennent à des auteurs de notre siècle, ou au style familier : mais il s'en faut beaucoup qu'elles soient en assez grand nombre pour faire connaître ce dernier, même pour en donner une idée tant soit peu exacte.

On a tant parlé des clefs chinoises en Europe, que ce sujet rebattu y est maintenant connu des personnes mêmes qui n'ont pas, du reste, une notion précise de la nature de l'écriture chinoise. On ne croit plus, comme l'avait enseigné Fourmont, qu'un certain nombre de signes, imaginés par les inventeurs de l'écriture, aient été réunis, d'après des règles constantes et raisonnées, pour former tous les caractères. On a senti qu'une marche si régulière n'était pas celle que suivaient les inventions humaines ; et les nouveaux renseignemens qu'on a tirés des livres chinois, ne nous font plus voir dans les clefs que le résultat d'une analyse opérée dans des tems bien postérieurs à l'invention des caractères, et d'une manière variable, suivant les différens auteurs qui l'ont exécutée. Le petit nombre des secours littéraires dont M. Marshman a pu s'aider, explique comment ce savant a été conduit à présenter les deux cent quatorze clefs comme étant les élémens des caractères, et le système

qui en résulte, comme la base unique de toute l'écriture chinoise.

On doit vraisemblablement attribuer à la même cause les doutes que M. Marshman témoigne sur la véritable nature des premiers élémens de l'écriture : il a peine à y voir une imitation de la forme des objets matériels, et il cite quatre signes, ceux qui désignent la *tête*, la *main*, le *cœur* et la *bouche*, dans lesquels, suivant lui, on ne voit pas même une représentation éloignée des parties dont ils rappellent l'idée. Mais on sait qu'en effet, dans l'écriture moderne, la ressemblance que les images pouvaient avoir avec les objets figurés, a complétement disparu. C'est dans l'écriture antique nommée *Tchouan*, qu'il faut chercher cette ressemblance ; et les signes cités par M. Marshman, si l'on examine leur forme primitive, se trouveront être des dessins grossiers, mais pourtant reconnaissables, d'une *bouche*, d'un *cœur*, d'une *main*.

Ces caractères figuratifs, que les Chinois nomment *images*, forment la première des six classes auxquelles peuvent se rapporter tous les caractères. En parlant de ces six classes, l'auteur anglais, qui n'a pu consulter la judicieuse exposition qu'en ont donnée nos missionnaires dans différens ouvrages, a laissé échapper quelques notions inexactes, provenant, à ce qu'il paraît, de la difficulté qu'il trouvait à s'entendre avec ses maîtres. Ainsi, par exemple, il rend par les mots *feint* ou *fabriqué* le nom de *kia-tsie* que les Chinois donnent aux caractères pris dans un sens métaphorique : *kia-tsie* signifie *emprunté*. Il ne définit pas d'une manière satisfaisante les

caractères *indicatifs*, qui, suivant les grammairiens, sont destinés *à représenter ce qui n'a pas de forme*. En rapportant des exemples de cette espèce de signes, il analyse d'une manière un peu hasardée les mots *chang* et *hia* (*supérieur* et *inférieur*), mots qui ne se composent pas, comme il l'imagine, de la figure d'un *homme* placée tantôt au-dessus et tantôt au-dessous d'une ligne horisontale, mais d'un simple point dont le changement de position indique ou *la supériorité* ou *l'infériorité*, de cette manière, — —. Enfin il présente la nombreuse classe des caractères où le son est écrit à côté de l'image, sous un jour absolument faux. Il pense que le mot *kiang*, qui signifie *grand fleuve*, où l'on voit l'image d'*eau*, jointe au signe de la syllabe *koung*, n'est formé de cette manière que pour exprimer, par le son *kiang*, le bruit que fait l'eau en roulant avec violence; que le mot *ho* (rivière), où l'on trouve la même image d'*eau*, jointe à un groupe qui se lit *kho*, rend par cette composition *le son d'une rivière dans son cours*. En un mot, il fait, de cette espèce de caractères, des onomatopées, et c'est évidemment s'en former une idée erronée. On a voulu représenter dans l'écriture les mots préexistans de la langue parlée, *kiang*, *ho*; et pour cela, on a pris des élémens dont la prononciation était déjà fixée, *koung*, *kho*, et on y a joint une image qui détermine le sens : mais on n'a jamais songé à rendre par-là un son ou un bruit quelconque. Ce que l'auteur ajoute, que la classe en question, jointe à une autre classe de composés, contient un peu plus de trois mille caractères, fait voir qu'il n'en a pas une notion bien

exacte. La seule classe des caractères *où le son est indiqué*, comprend plus de la moitié de la langue; car elle renferme les noms de presque tous les êtres naturels, et une foule d'autres, qu'il était difficile de figurer d'une autre manière.

Cependant il est une observation que je ne puis me dispenser d'ajouter à ces critiques : c'est que si M. Marshman paraît quelquefois avoir mal saisi le sens des explications qu'il a recueillies de la bouche de ses maîtres, presque toujours, dans les considérations qui lui sont propres, il est ramené par le raisonnement à des idées plus saines. Souvent il ajoute aux notions qu'il doit à autrui, sous la forme de simples conjectures, des corrections qui ne font pas moins d'honneur à son jugement qu'à sa modestie. On doit placer au nombre des idées qui lui appartiennent, et qui peuvent justifier le titre de *Clavis Sinica* que porte son ouvrage, celle de ramener par l'analyse les caractères composés à un certain nombre de groupes générateurs, différens des clefs, mais qui, combinés avec elles, portent en composition la prononciation qui leur a été affectée, ou une prononciation approchante. Ce mode d'analyse, dont l'auteur anglais n'a pu trouver d'exemples dans aucun livre imprimé, doit se présenter naturellement à l'aspect d'un dictionnaire *tonique*. Fourmont l'avait entrevu, et c'est ce qu'il appelait *analogie* dans les caractères. D'autres auteurs ont projeté de faire graver séparément la liste de ces *groupes*, dont la connaissance, jointe à celle des clefs, mettrait tout d'un coup les étudians au fait du mécanisme de l'écriture chinoise. Mais M. Marshman ne doit à personne

sa manière ingénieuse et nouvelle de considérer les groupes composés, puisque de simples mentions sont tout ce qu'on trouve sur cette matière dans des livres qui, peut-être même, ne sont pas venus à sa connaissance. On a seulement sujet de regretter qu'au lieu de publier une liste complète de ces élémens qu'il a découverts, il se soit borné à quelques exemples trop peu nombreux. On pourrait aussi critiquer la classification compliquée, et peut-être superflue, qu'il a établie pour les groupes. Une métaphysique un peu alambiquée, et plutôt nuisible qu'utile dans des matières déjà obscures par elles-mêmes, met quelquefois les considérations de M. Marshman hors de la portée d'un lecteur peu attentif, ou peu familiarisé avec le sujet. L'énoncé le plus simple des faits est ce qu'il faut aux commençans, qui ne risquent pas au moins d'accueillir des idées fausses, ou de s'en former eux-mêmes d'erronées. Le reproche d'obscurité qu'on a souvent fait à Fourmont, peut parfois s'adresser au nouveau grammairien, qui semble se plaire un peu trop dans les conceptions abstraites, et dans des subtilités plus ingénieuses que solides.

Une dissertation sur le *colloquial medium*, ou la langue parlée des Chinois, se joint à celle que M. Marshman a consacrée à l'exposé des principes de l'écriture; et ce n'est pas la partie de son ouvrage où l'on remarque le plus de clarté. La raison en est qu'il a suivi, presque pas à pas, l'introduction qu'on lit à la tête du dictionnaire de *Khang-hi*. Si l'on trouve peu d'avantage à se conformer aux Chinois dans la méthode qu'ils ont adoptée pour l'enseignement de leur propre langue, on gagne

moins encore à les prendre pour guides dans une matière où la nature de leur idiome jette nécessairement beaucoup d'obscurité. Comment, en effet, parler de prononciations, de voyelles, de consonnes, de diphthongues, quand on n'a pas même l'usage des lettres? Comment appliquer des images ou des symboles à l'analyse des sons? A la vérité, l'écriture chinoise n'est pas aussi complétement éloignée de la nature des autres écritures qu'on a coutume de le supposer; mais pourtant la peinture directe des idées en fait la base, et il serait infiniment plus facile d'exprimer, avec les caractères chinois, toutes les opérations de l'entendement humain, que de représenter d'une manière tant soit peu exacte le son de ce seul mot, *entendement*. Aussi le traité de la prononciation, en chinois, qu'on trouve dans le premier volume du *Tseu-tian*, est-il à peu près inintelligible. M. Marshman, qui l'a traduit et commenté, eût fait mieux, à mon avis, en traitant à notre manière de la prononciation des sons chinois; il fallait les recueillir immédiatement par l'oreille, et les transmettre le moins mal possible sur le papier; l'auteur avait, pour cette opération, tout ce qui lui était nécessaire : un maître du pays, une oreille exercée, un esprit juste, et les lettres de notre alphabet.

Quant aux variations de la langue parlée, sur lesquelles il a réuni un petit nombre de renseignemens, il paraît n'avoir pas eu à sa disposition les livres où ce sujet est traité avec le plus de clarté; tel est, par exemple, *l'Histoire de l'écriture* (*Tseu hio tian*), en 80 volumes, ouvrage qui fait partie d'une grande collection

imprimée sous le règne nommé *Khian-loung*. On y voit consignées, avec un détail suffisant, et expliquées par des exemples, les différentes révolutions que la prononciation des caractères a subies depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours; les altérations successives d'un même mot sous toutes les dynasties, et ses altérations simultanées dans toutes les parties de l'empire; les mots locaux ou provinciaux rassemblés en forme de vocabulaires [1]; en un mot, une foule de documens très-précieux pour les Chinois, et intéressans même pour les philologues européens. Cette collection eût pu fournir à M. Marshman, s'il l'eût connue, un grand nombre de faits particuliers, et les moyens de rectifier quelques-unes de ses considérations générales.

Les grammairiens chinois ont consacré trente-six caractères à servir d'exemple de tous les sons initiaux usités dans leur langue; et ces sons que, pour abréger, nous nommons *consonnes*, et que M. Marshman appelle *initial powers*, sont arrangés dans un ordre constant et systématique. En examinant cet arrangement, l'auteur anglais y remarque avec surprise la plus grande conformité avec celui qui est adopté pour l'alphabet samskrit. D'où vient cette similitude? Ces deux systèmes ont-ils une origine commune? Des deux nations, quelle est celle qui peut avoir emprunté à l'autre? L'examen de ces questions occupe long-tems M. Marshman. Après avoir

[1] Ces sortes de mots s'appellent en chinois, *fang yan*, *expressions locales*. La même dénomination s'applique aux termes des idiomes de certains peuples qui font usage des caractères chinois, quoiqu'ils parlent une langue différente, comme les Coréens, les Annamites et les Japonais.

prouvé d'une manière bien convaincante, mais, à mon avis, non moins superflue, que le système chinois ne peut venir, ni de l'alphabet hébraïque, ni du phénicien, ni du grec, ni de celui des Aghwans, qui ont bien adopté des lettres correspondantes à celles du samskrit, mais qui n'ont jamais eu de rapport avec les Chinois; ni des Jésuites, qui ont été à la Chine, mais qui ne savaient pas le samskrit; après avoir accumulé une foule d'argumens, dont quelques-uns semblent fort extraordinaires, rapporté et comparé tous les alphabets du monde, discuté ce qu'ils peuvent avoir de commun avec le système chinois, et ce qu'ils ont de particulier, M. Marshman conclut en déclarant bien constatée l'identité de l'alphabet samskrit, et de celui que se sont fabriqué les grammairiens de la Chine; mais, quant à la question de priorité, il déclare que l'une et l'autre hypothèses lui paraissent offrir les plus grandes difficultés, et qu'il croit devoir laisser la décision à des critiques plus exercés dans ces matières. Il insinue pourtant que des deux suppositions la plus vraisemblable lui paraîtrait celle qui ferait dériver du système alphabétique indien celui que les Chinois ont adopté.

Je croirais avoir à me reprocher une sévérité déplacée, si j'essayais de jeter de la défaveur sur une décision présentée avec tant de réserve. M. Marshman s'exprime dans tous ses ouvrages d'une manière si pleine de candeur et de modestie, que ses erreurs mêmes inspirent du respect, en manifestant toujours son amour pour la vérité. Ici pourtant, je ne puis m'empêcher de remarquer que la discussion même qu'il entame repose tout entière sur

une erreur de fait, et qu'il agite une question qui n'en est pas une. On peut s'en rapporter aux Chinois, quand ils avouent les emprunts qu'ils ont faits aux étrangers. Or, voici comment eux-mêmes répondent aux doutes de M. Marshman :

« Jusqu'à la dynastie des *Han*, nos lettrés n'ont point » connu le système des sons radicaux, ni l'art d'en dis- » tinguer trente-six, qui sont comme les *mères* des au- » tres : cette invention nous est venue de l'Occident [1]. » Ce sont les religieux indiens qui l'ont fait connaître à » notre empire; ils voulaient nous enseigner leurs doc- » trines et leurs traditions, et c'est ce qui les engagea à » établir ces caractères. Leurs traductions ne leur parais- » saient pas suffisantes, parce qu'il s'y trouvait souvent » des mots dont ils ne pouvaient rendre le sens, et dont, » pour cette raison, ils voulaient conserver le son. Nos » prêtres chinois ont retenu cet usage qu'ils avaient pris » des Indiens. Ils ont adopté trente-six caractères qu'ils » ont déterminés comme radicaux (*mères*), en les distin- » guant en quatre classes. Par-là, on a pu rendre les » sons de tous les objets de l'univers : le cri de la grue, » le sifflement du vent, le chant du coq, l'aboiement du » chien, le fracas du tonnerre, le bourdonnement du » grillon; il n'y a pas jusqu'à la voix de l'homme dont » on ne puisse, avec ce secours, saisir l'articulation et » les trois intonations. Les prêtres étrangers avaient » avant nous cet art admirable, et il était resté inconnu » de nos lettrés. Ce n'est pas que nous n'eussions quel- » que chose de semblable dans nos caractères figuratifs

[1] Préface du Dictionnaire de *Khang-hi*.

» du son, dont l'invention remonte à l'auguste *Thsang-* » *khieï* [1]. » Voilà, je crois, une réponse plus satisfaisante, et quelque chose de plus positif que tout ce que l'on trouve dans les quarante pages que l'auteur anglais a consacrées à cette discussion. Ceux qui voudront en savoir davantage sur l'époque et les circonstances de cette adoption, pourront avoir recours à l'*Histoire de l'écriture*, déjà citée précédemment.

Par cette comparaison du système de prononciation des Chinois avec celui des Hindous, M. Marshman est conduit à examiner ceux qui sont en usage chez des nations qui nous sont bien peu connues, mais sur lesquelles on commence à rassembler aux Indes des renseignemens très-curieux. Je veux parler des nations que quelques-uns appellent *hindo-chinoises*, race mixte, chez laquelle il serait intéressant d'étudier ce qui appartient aux deux grands peuples auxquels elle sert d'intermédiaire dans tout ce qui tient aux religions, aux sciences, aux institutions politiques, pour se former une idée précise de ce singulier état de demi-civilisation, où l'on trouve à la fois, au milieu d'hommes presque sauvages, des lettrés et des brahmanes, des *mandarins* et des gymnosophistes. M. Marshman n'envisageant en ce moment que ce qui concerne le sujet de son ouvrage, étudie l'influence que le chinois et le samskrit ont eue sur la formation des écritures usitées pour le tibetain, la langue d'Aracan ou Rukhing, celle du pays de Lao, le barman, le cochinchinois et le tonquinois. La conclusion qu'il

[1] Vie du grand Lama *Pa-sse-pa*, dans le 4[e] livre de l'*Histoire des Mongols*.

tire des faits réunis dans cette partie de son ouvrage, est que, dans toutes ces contrées, différens systèmes d'écritures dérivés de l'alphabet dévanagari, sont appliqués à des idiomes qui ont plus ou moins d'affinité avec le chinois. La première partie de ce rapprochement ne peut être contestée qu'à l'égard du tonquinois et du cochinchinois [1] : pour la seconde, elle demande un examen plus approfondi, au moins quant au matériel des mots. M. Marshman explique l'existence d'une langue analogue au chinois, chez les nations de l'Inde ultérieure, en supposant qu'elles ont autrefois été réunies sous une même domination, qui s'étendait depuis les frontières de la Chine jusqu'à celles du Bengale. Il attribue l'extension de l'alphabet samskrit à l'introduction du bouddhisme, qui en est sans doute la véritable cause; il se jette à cette occasion dans une digression assez longue; et, s'aidant des lumières que ses compatriotes ont pu tirer des livres samskrits, il cherche à déterminer l'époque de la naissance de Bouddha. Cette nouvelle dissertation, peut-être un peu trop étrangère au sujet principal, prouve, dans mon opinion, une chose : ce n'est pas, à ce qu'il paraît, dans ceux des livres indiens qui ont été lus jusqu'à présent, qu'il faut chercher des renseignemens exacts sur les deux doctrines des bouddhistes, ni sur l'histoire de leur secte. Si ces renseignemens existent encore quelque part en samskrit, ce doit être dans les contrées où les brahmanes n'ont pas exercé leur influence, dans les monastères des lamas du Tibet, des bonzes de la Chine, ou des *talapos* de Siam. Voilà les

[1] Voyez ci-dessus, tom. I, pag. 63.

originaux qu'il faut rechercher, si l'on ne veut s'en tenir aux traductions qui en ont été faites en chinois, en mongol et en tibétain.

Nous nous sommes laissés entraîner par M. Marshman dans ses intéressantes excursions, et nous reviendrons avec lui à la grammaire chinoise, qu'il nous fait peut-être trop souvent et trop long-tems perdre de vue; mais, nous éprouvons ici un assez grand embarras : il est plus difficile de rendre compte d'une grammaire, que d'une dissertation historique. Le résultat de celle-ci peut toujours être réduit à un petit nombre de lignes, sur le contenu desquelles il est aisé de se former une opinion : on ne doit au contraire juger l'autre que dans son ensemble. Un grand nombre de règles exactes pourraient, à la rigueur, constituer une mauvaise grammaire, tandis que quelques critiques qui porteraient uniquement sur des objets de détail, ne prouveraient rien contre la bonté d'un ouvrage de ce genre. La nature singulière de la langue chinoise, qui rend, aux yeux de quelques personnes, la nécessité même d'une grammaire problématique, permet du moins de l'envisager sous tant de points de vue différens, que l'expérience seule peut faire décider de la préférence à accorder à une méthode sur un autre. Varo et Fourmont ont suivi celle qui est en usage pour les langues d'Europe; Prémare a mis toute sa grammaire en exemples. M. Marshman s'est rapproché de ce dernier, en extrayant des meilleurs livres un certain nombre de phrases, qu'il analyse ensuite en joignant à chaque caractère sa prononciation transcrite suivant l'orthographe anglaise, et le mot anglais qui y correspond, pour faire

voir comment le sens particulier de tous ces mots concourt au sens général. Ces traductions, tant libres que littérales, portent en général le caractère d'exactitude qui convient à des explications données par les naturels. La discussion de quelques passages, où l'interprétation m'a paru moins fidèle, exigerait l'emploi des caractères originaux pour être de quelque utilité, et de grands éclaircissemens pour être intelligible; elle n'offrirait pas aux lecteurs des avantages proportionnés aux longueurs qu'elle entraînerait, motif suffisant pour n'en pas surcharger encore cette analyse déjà trop étendue. Contentons-nous de remarquer que l'auteur a fait disparaître, dans cette édition, plusieurs fautes graves qui déparaient la première, quand il la publia à la tête du premier volume de ses *Works of Confucius*. M. Marshman a fait un assez bon choix d'exemples; il les a disposés d'une manière assez méthodique, et commentés avec assez d'exactitude, pour que leur réunion constitue un ouvrage très-utile aux personnes qui veulent étudier la langue de Confucius. J'emploie ici cette expression, parce qu'on ne doit pas perdre de vue que le style antique est le seul qui soit enseigné dans cette grammaire, et que les deux autres n'y sont pas même indiqués.

En parlant des noms de nombre, M. Marshman fait connaître avec quelque détail les différens systèmes de numération employés par les Chinois, et entre autres, les chiffres dont l'usage, borné aux seuls marchands, semble leur être venu par leur commerce avec les Indiens ou les Européens. Ces chiffres, vraiment dignes de ce nom, puisque leur valeur est, au moins en partie, dé-

terminée par leur position, s'arrangent de gauche à droite; et quoiqu'ils retiennent encore beaucoup de l'imperfection des caractères numériques chinois dont on les a tirés, ils en diffèrent essentiellement par l'emploi du zéro. La machine arithmétique, qui n'a pas un rapport bien direct avec la grammaire, est occasionnellement décrite par l'auteur, qui en donne une figure accompagnée d'un exemple de la manière de s'en servir.

La poésie chinoise, soumise, dans la théorie, aux règles de la mesure et de la rime, ne reconnaît dans le fait que celles de l'allittération. M. Marshman cherche à la faire juger par ses lecteurs, en leur présentant un petit traité de prosodie : sujet neuf, que nos missionnaires n'ont jamais abordé. On conçoit, quand on a étudié les caractères, le genre de beautés qu'un morceau poétique chinois peut offrir aux yeux; mais je crois qu'il faut renoncer à en chercher aucune dans la répétition toujours monotone des syllabes prononcées, dont le son nasal et abondant en hiatus, ne peut flatter que des oreilles chinoises. Ce que l'auteur ajoute sur les dialectes, et en particulier sur celui qui est en usage à Canton, offre une plus grande utilité, et, autant qu'on en peut juger sans avoir entendu les naturels, une exactitude encore plus rigoureuse.

Enfin, pour fournir aux étudians les moyens de vérifier et d'appliquer les règles qu'il leur enseigne, M. Marshman termine son volume en y insérant le texte entier du *Taï-hio*, le premier des *quatre livres moraux*, celui de tous les ouvrages classiques dont le style est le plus simple, et offre à un plus haut degré le caractère propre

du *Kou-wen*. Une traduction anglaise presque littérale, suivie d'une analyse minutieuse de tous les caractères qui composent le *Taï-hio*, sont les secours que l'auteur a réunis, pour en rendre l'intelligence plus facile.

Tous les caractères chinois employés dans cet ouvrage (et ils y sont au nombre de plusieurs milliers), ont été, non pas polytypés, mais gravés séparément en métal, sur des dessins d'une parfaite élégance; il y en a de quatre grandeurs différentes, ce qui prouve qu'on possède à Sirampour quatre *corps*, plus ou moins complets, de caractères chinois. Les plus gros se rapprochent beaucoup de ceux dont on s'est servi pour la publication de l'*Évangile de saint Jean*, traduit en chinois par notre auteur, et publié en 1813, sous la forme d'un volume chinois. Ce sont ceux-là, sans doute, dont M. Marshman fera usage pour sa traduction du Dictionnaire de *Khanghi*, si, comme on a lieu de s'y attendre, le grand Dictionnaire dont M. Morrison vient de faire paraître à Canton la première livraison, ne détourne pas le premier de son utile, mais laborieuse entreprise.

OBSERVATIONS

SUR LA GRAMMAIRE CHINOISE

DE M. MORRISON [1].

CET ouvrage est un nouveau fruit du zèle infatigable et de la laborieuse activité des missionnaires anglais. Dans le désir de répandre la connaissance d'une langue si utile à leurs compatriotes, ils ont senti qu'il fallait, pour y réussir, publier des ouvrages élémentaires nécessaires aux étudians. Une heureuse rivalité s'est établie entre MM. Marshman et Morrison. Ils ont, chacun de leur côté, publié une grammaire et préparé un dictionnaire. Avec ces secours, les employés de la Compagnie anglaise qui voudront faire quelques progrès dans le chinois trouveront des facilités que n'avaient point leurs devanciers. Il est à craindre qu'on n'en puisse jamais tirer les mêmes avantages en Europe, où les livres imprimés aux Indes seront toujours très-rares, et regardés, pour ainsi dire, comme des objets de curiosité.

La grammaire que nous avons sous les yeux, a été composée par M. Morrison avant le dictionnaire dont nous parlerons plus bas. Il paraît qu'elle était terminée

[1] A GRAMMAR OF THE CHINESE LANGUAGE; *by the Rev.* R. Morrison; *Serampore, printed ad the Mission-press*, 1815, in-4° de 280 pages.

au commencement de 1811 ; elle est très-courte, et c'est à notre avis un grand mérite. Ce qu'il y a d'essentiel dans les élémens du chinois pourrait occuper moins d'espace encore; et, malgré le soin que l'auteur a mis à être concis, nous ne voudrions pas répondre qu'il n'ait admis quelques objets inutiles.

M. Morrison insiste peu sur ces premières notions qui se trouvent déjà dans tant d'ouvrages plus anciens, et qui commencent à être rebattues. Quelques mots lui suffisent pour exposer les règles de la prononciation, parce qu'il renvoie l'étudiant aux maîtres du pays, dont rien ne peut remplacer les leçons sur cette matière. Il ne parle qu'en passant des différentes écritures usitées à la Chine, parce qu'il suffit d'en connaître bien une seule, pour lire et entendre tous les livres. Il donne un petit nombre de détails sur les clefs, et il n'est besoin de rien de plus sur ce sujet si connu, si bien approfondi, si populaire. Il traite ensuite des parties du discours, suivant une méthode tellement analogue à celles des grammaires européennes, que la table des divisions semblerait copiée de Cobbett ou de Peyton. En parlant des noms, il indique les moyens d'exprimer les particularités de cas, de nombre et de genre, ou d'y suppléer. Son chapitre sur les pronoms est partagé en sections, qui répondent aux pronoms personnels, possessifs, relatifs et démonstratifs. De même qu'il a fait voir la manière de décliner les noms, il enseigne ensuite à conjuguer les verbes; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il offre des paradigmes pour les verbes auxiliaires *to have*, *to be*, *to do*, *can*, *must*, *may*, *will*, *shall*, etc., et que

toutes les combinaisons de ces verbes entre eux ou avec d'autres verbes sont prévues et représentées en chinois, sans qu'on ait oublié un mode, un tems, une personne.

Ce n'est pas, comme on peut croire, qu'il y ait dans la phraséologie chinoise et dans les règles grammaticales qui en font la base, une analogie quelconque avec celles de la langue anglaise ; mais l'auteur, destinant son ouvrage à des personnes souvent peu familiarisées avec les théories abstraites de la grammaire générale, et dont l'objet est d'apprendre le plus vîte possible à parler la langue vulgaire, a pu penser qu'il leur serait commode de trouver toutes faites et préparées d'avance les formules dont on a besoin dans la conversation. Ce n'est pas là, il est vrai, une marche analytique, ni un moyen sûr de faire des progrès dans la connaissance de l'idiome savant, et dans l'intelligence des livres; mais c'est beaucoup que d'apprendre à converser avec les naturels. Les phrases que M. Morrison s'est vu forcé de réunir pour rendre toutes les nuances de la conjugaison dans les verbes anglais, ont été composées par des Chinois instruits : elles sont donc bien chinoises, et par conséquent préférables à celles qu'avait fabriquées Varo pour représenter les tems et les modes des verbes latins, et qu'il avait tirées de son propre fonds.

Après avoir traité assez au long, et toujours d'après le même système, des adverbes, des prépositions, des conjonctions et des interjections, l'auteur donne, sur les dialectes provinciaux, et particulièrement sur celui de Canton, des renseignemens neufs et intéressans. On apprend dans cette partie de la grammaire de M. Morrison,

que plusieurs mots de la langue vulgaire qu'on parle à Canton n'ont point d'équivalens dans la langue écrite, et que d'autres s'écrivent avec des caractères particuliers, différens de ceux qui sont expliqués dans les dictionnaires et réputés classiques [1].

Enfin l'auteur consacre cinq pages à la syntaxe, et sept à la prosodie. Un si petit espace, en partie rempli par des caractères chinois, ne promet pas de grands développemens. Quelque simples que soient les procédés généralement en usage pour l'arrangement des phrases dans la prose, et pour l'ornement du style dans la poésie, on pense bien qu'il faudrait entrer dans de plus grands détails pour en donner une connaissance approfondie. Quatre petites pièces de vers servent d'exemples pour les règles que l'auteur a posées. Les traductions dont il les accompagne ne me semblent pas toujours rigoureusement exactes. Voici, par exemple, sur l'absence d'un père, quatre vers dont le sens n'est pas parfaitement bien rendu :

'Ou chou Yan yun touan tchhi chu ;
Thiao-thiao liang ti, hen ho ju.
Meng hoen pou tan Tchang-'an youan,
Ki tou tchhing foung wen khi khiu.

[1] Plusieurs autres dialectes provinciaux ont aussi un certain nombre de caractères différens de ceux qui ont cours dans tout l'empire. Il y en a plusieurs dans la langue *Chin-cheo* ou du *Fou-kian*, langue dont je possède un dictionnaire complet (Voy. ci-dessus, pag. 90.) L'auteur du *Tseu hio tian*, ou *Traité de l'écriture*, a donné plusieurs tables de ces caractères irréguliers. Ce livre est à la Bibliothèque du Roi; j'en ai parlé précédemment.

« Les forêts de *'Ou*, les nuages de *Yan* interrompent notre cor-
» pondance.
» L'éloignement de ces deux pays me réduit au désespoir.
» Dans les rêves qui la tourmentent, mon ame oublie la distance
» qui la sépare de Tchang 'an (*Si-'an-fou.*)
» Souvent elle s'élance portée par le vent, et déjà (comme si
» j'étais arrivé) je m'informe du lieu de son séjour. »

La traduction anglaise que je rapporte en note, ne conserve pas les images qui embellissent ce morceau, et offrent en outre plusieurs inexactitudes [1].

La Grammaire de M. Morrison est sortie des presses de la Mission, à Sirampour, comme celle de M. Marshman. C'est ce dernier savant qui a donné ses soins à l'édition, pour laquelle on s'est servi aussi des caractères qu'il a fait graver. Cet accord de deux écrivains qui pourraient être rivaux, fait l'éloge de l'un et de l'autre; mais il paraîtra moins surprenant, si l'on songe que la gloire littéraire n'est pas le principal but de leurs travaux, et que le grand objet de *la diffusion de la parole divine*, auquel concourent avec un zèle égal plusieurs sectes protestantes, doit à plus forte raison rapprocher les individus qui s'y consacrent.

[1] The trees of Woo are entirely separated from the clouds of Yen; so is our correspondence entirely broken off.
Extremely remote are the two countries; I am anxious how to act.
My spirit in dreams cares not for the distance.
I have often mounted on the wind, and gone to inquire when he arose, and where he dwelt.

EXAMEN

DU

DICTIONNAIRE CHINOIS DE M. MORRISON.

DANS un moment où la publication du dictionnaire du P. Basile de Glemona n'était encore qu'annoncée, une personne, dont le zèle seul pouvait recommander l'opinion à l'attention des savans, crut qu'il pourrait être utile de rappeler les principes d'après lesquels un dictionnaire chinois lui semblait devoir être rédigé, l'étendue qu'il devait avoir, les objets qu'il devait contenir. Il est aisé, dans de semblables projets, de se laisser entraîner involontairement par une idée exagérée de perfection, de se dissimuler les difficultés que l'exécution pourrait offrir, de tracer, en un mot, un modèle dont on aurait, soi-même, beaucoup de peine à approcher, si l'on voulait passer de la théorie à la pratique. Cependant, si l'opuscule dont nous parlons n'était pas complétement oublié à présent, nous pourrions, en y renvoyant les lecteurs, nous dispenser d'analyser le travail dont M. Morrison a fait paraître la première livraison. A 6000 lieues de distance, les mêmes considérations ont guidé les deux auteurs dans le plan proposé par l'un à Paris, et mis en exécution par l'autre à Macao. Ils se

sont accordés sans s'être entendus. Le lexicographe anglais pourrait adopter la brochure française pour le prospectus de son travail, et, en réalisant les vues qui y sont présentées, dire, comme l'architecte athénien : *ce qu'il a proposé, je le ferai* [1].

Le révérend M. Morrison, missionnaire protestant établi à Canton depuis plusieurs années, et déjà connu par quelques ouvrages, peu volumineux à la vérité, mais attestant une véritable et solide connaissance de la langue chinoise, annonce un dictionnaire chinois qui, quand il sera complet, se composera de trois parties : dans la première, les caractères qui sont expliqués dans le dictionnaire de *Khang-hi*, au nombre d'environ 40,000, seront arrangés selon l'ordre des clefs ; la seconde contiendra les mêmes caractères, disposés d'après leurs prononciations et alphabétiquement ; et la troisième formera un dictionnaire anglais-chinois. Tout l'ouvrage, dédié à la Compagnie des Indes, qui fait seule les frais de la publication, formera quatre ou cinq volumes grand *in*-4°, et sera donné par livraisons. La première de toutes, imprimée à Macao en 1815, est, jusqu'à présent, la seule qu'on ait reçue en Europe. Elle contient le commencement du dictionnaire par clefs, c'est-à-dire, de la partie la plus utile et la plus savante. C'est donc sur cette partie du travail de M. Morrison que nous allons nous arrêter, et le plan qu'il y a suivi étant, comme nous venons

[1] Si l'espoir qu'on se plaisait à exprimer ici se fût complétement réalisé, beaucoup de détails contenus dans ce volume pourraient maintenant être jugés superflus. On verra plus bas quelle circonstance fâcheuse a dû nous persuader qu'ils pouvaient encore être nécessaires.

de l'annoncer, tel que nous ne saurions rien y reprendre, nos remarques tomberont seulement sur quelques objets de détail, où l'auteur semble avoir dérogé aux règles qu'il s'était posées lui-même, ou bien être resté, probablement par défaut de matériaux, au-dessous de ses propres idées. Son ouvrage n'est pas du nombre de ceux pour lesquels on doit user d'indulgence, ou s'efforcer d'atténuer les critiques. Un examen sévère est le meilleur éloge qu'on puisse faire d'un excellent livre. On ne sera donc pas étonné si nous insistons principalement sur les imperfections de celui-ci. Nous serons d'autant moins réservés dans nos observations, qu'en cherchant à être utiles au lecteur, nous ne risquons point de porter préjudice à la gloire de l'auteur.

PREMIÈRE PARTIE.

DICTIONNAIRE PAR RADICAUX [1].

Les principes de l'écriture chinoise ont été souvent exposés, et rien n'est plus capable de fixer l'attention des philosophes que ces sortes de faits, propres à jeter

[1] *A Dictionary of the Chinese language, in three parts*, grand in-4°, imprimé à Macao, tom. I, 1815; tom. II, 1822; tom. III, 1823. — L'ouvrage ayant paru par livraisons a été le sujet d'annonces successives qu'on trouvera rangées ici d'après les matières auxquelles elles s'appliquent. On a mieux aimé adopter cette disposition qui présente réunies, sous un seul coup d'œil, les observations qui s'appliquent à des objets de même nature, que de se conformer à l'ordre où les différens articles ont été publiés, et qui n'a plus aucune importance depuis que l'ouvrage est complétement terminé.

du jour sur le phénomène littéraire, maintenant unique dans le monde entier, d'une écriture qui ne peint que des choses, et qui n'a point de prononciation ; d'un langage qui n'a point de signes représentatifs, et où pourtant tout peut s'écrire, parce que les idées servent d'intermédiaire aux sons et aux caractères, comme, dans les langues ordinaires, les sons forment le lien entre l'écriture et la pensée. Dans sa préface, M. Morrison vient, après bien d'autres, exposer ces singularités ; mais, comme il a travaillé sur les auteurs originaux, dont il cite presque toujours textuellement les passages, on peut lire son introduction avec intérêt, même après les dissertations de Cibot, d'Amiot et de Mailla. Les réflexions qu'il a empruntées à certains auteurs chinois sur l'influence exercée par l'art d'écrire, ont quelque chose de singulier : « Quand » les lettres furent inventées, les cieux, la terre et les » esprits furent en mouvement. Les habitans des ténèbres » pleurèrent pendant la nuit, et le ciel, en signe de ré- » jouissance, fit tomber une pluie de grains en maturité. » Le cœur humain commença ses opérations. Chaque » jour les récits faux et controuvés furent répandus, les » procès et les emprisonnemens se multiplièrent. On vit » naître ce langage subtil et artificieux qui cause tant de » confusion dans l'univers. Voilà pourquoi les ombres » pleuraient pendant la nuit. Mais, d'un autre côté, par » l'invention des lettres, l'art de la politesse et la musi- » que prirent naissance ; la justice et la raison commen- » cèrent à briller ; les rapports qui existent entre les » hommes furent mis dans tout leur jour ; les lois de- » vinrent invariables ; les magistrats eurent une règle à

» suivre; les lettrés, des autorités à respecter : et c'est » pour cela que le ciel fit tomber une pluie de grains en » maturité. Sans les lettres, que pourraient faire le sa- » vant, l'historien, le mathématicien, l'astronome? Si » les lettres ne nous fournissaient plus les preuves des » événemens passés, alors les ombres pourraient pleu- » rer pendant le jour, et le ciel faire pleuvoir du sang » sur la terre. »

L'auteur trace d'une manière très-succincte l'histoire des différentes écritures qui ont été en usage à la Chine, et de la manière dont les caractères se sont formés. Il ne donne, à ce sujet, que peu de détails qui ne se trouvent déjà dans les écrits de nos missionnaires. Cependant, il a rassemblé des notions curieuses et nouvelles sur le système de la prononciation et sur les divisions que les grammairiens ont établies, sur les quatre tons, les trente-six consonnes, auxquelles il reconnaît une origine indienne [1], et les *sept sons* qu'il veut aussi tirer du samskrit. Je ne doute pas qu'il n'y ait, relativement à ces dernières, quelque confusion, non pas chez M. Morrison, mais chez les Chinois eux-mêmes, qui n'ont pas toujours bien senti la valeur d'un emprunt fait par eux aux étrangers, et qui, dans des tems récens, ont confondu des objets différens, parce qu'ils n'en avaient qu'une idée obscure et inexacte. Je ne sais ce que pourraient être les *sept sons* ou intonations de la langue samskrite : M. Colebrooke ne parle que de trois accens, et les autres auteurs qui ont écrit sur la grammaire indienne ne nous font non plus connaître aucune distinction de ce

[1] Voyez ci-dessus, pag. 145.

genre. Je crois donc que par *yin* (son), il faut entendre ici *voyelle*, et que les sept *yin* ne sont autre chose que les sept voyelles grecques, introduites par les Syriens dans l'alphabet ouigour, reprises ensuite dans la Tartarie, et dénaturées par les Chinois. La Tartarie a été, dans cet endroit, confondue avec l'Inde, comme cela a lieu souvent dans les historiens chinois, et comme cela est arrivé notamment aux rédacteurs du dictionnaire de *Khang-hi*, dans un autre passage que M. Morrison cite sans en faire une application exacte; ils disent : *Si-iu pho-lo-men chou neng yi chi-sse tseu kouan yi-thsi yin; dans l'Occident, les livres des Brahmanes sont écrits avec quatorze lettres propres à rendre tous les sons.* Ce nombre de quatorze ne peut s'appliquer qu'à l'alphabet ouigour, qui, comme on sait, était effectivement composé de quatorze consonnes, et il ne conviendrait nullement aux différens alphabets indiens, où les Chinois eux-mêmes comptent vingt-cinq, trente, trente-deux, trente-six ou même jusqu'à quarante-deux lettres.

Au reste, s'il est bon de connaître historiquement et de pouvoir apprécier le degré d'influence que les écritures alphabétiques, en usage dans les pays voisins de la Chine, ont pu avoir sur la formation du système chinois, il faut convenir aussi que ce sont là des élémens étrangers, qui ne tiennent point à l'essence des caractères, qui y sont même opposés, qu'on peut, par conséquent, se dispenser d'étudier, d'autant plus que les Chinois en traitent fort obscurément. Je ne blâmerai donc pas M. Morrison de n'en avoir parlé que légèrement, et, malgré la décision de *Khang-hi*, qui prétend

qu'il faut être d'une grande stupidité pour ne pas entendre un système aussi aisé qu'admirable, je ne balance pas à préférer l'opinion de *Meï-than-seng* et de quelques autres, qui ne voient dans l'analyse des sons, telle que les Indiens l'ont enseignée aux Chinois, dans leur distinction des consonnes, des voyelles et des accens, appliquée à la langue de ces derniers, que des subtilités obscures, embarrassantes, et, de plus, tout-à-fait incompatibles avec le génie de l'écriture à laquelle on a voulu les appliquer.

Il n'en est pas de même des différentes séries de caractères élémentaires, que les Chinois ont imaginées pour classer les innombrables signes de leur écriture. Il est indispensable d'étudier les meilleures, pour pouvoir consulter leurs dictionnaires, et il est bon d'avoir une notion des autres, ne fût-ce que pour éviter de suivre Fourmont dans les vaines hypothèses où il s'est égaré. L'auteur anglais donne à ces caractères élémentaires un nom plus propre à faire connaître leur nature que celui de *clefs*, que l'usage a comme consacré en Europe : il les nomme *radicaux*, et ce mot paraît tout-à-fait convenable, puisque ce sont en effet autant de racines sous lesquelles les dérivés viennent s'arranger, et dont l'ensemble offre à peu près les mêmes irrégularités, les mêmes imperfections que le système des racines dans d'autres idiomes. Parmi ces racines, on en trouve de fictives, certaines dont les dérivés pourraient plus naturellement se classer sous d'autres radicaux ; quelquefois il n'est pas aisé de décomposer un mot et d'y reconnaître la partie qui en constitue le radical : tout cela s'observe

pour les caractères chinois, comme pour les mots grecs et pour ceux des langues orientales, de sorte qu'un dictionnaire par clefs ne présente ni plus ni moins d'inconvéniens ou d'avantages que le Dictionnaire de Scapula, ou le *Lexicon heplaglotton* de Castel.

M. Morrison, continuant d'esquisser rapidement l'histoire de la langue, trace en peu de mots celle des ouvrages où elle est exposée, c'est-à-dire, qu'il nomme les principaux auteurs des dictionnaires : pour des grammairiens, on sait que les Chinois n'en ont aucun [1]. Il fait connaître aussi, par une simple mention, l'époque des principales inventions qui ont pu influer sur l'art d'écrire ; mais il n'entre à ce sujet dans aucune discussion, quoique plusieurs de ses assertions pussent en réclamer beaucoup. Suivant lui, le papier fut inventé vers la fin du 1^er^ siècle de notre ère, par une personne nommée *Thsaï-lun :* dans les tems anciens, on se servait pour écrire de planchettes de bois ou de bambou ; on avait ensuite employé des morceaux de soie ou d'autres tissus ; au lieu de pinceaux, on prenait d'abord un morceau de bois qu'on trempait dans l'encre : les pinceaux de poil furent imaginés trois cents ans avant Jésus-Christ ; et les bâtons d'encre, vers l'an 600 de notre ère. L'imprimerie fut introduite dans les affaires du gouvernement par un ministre d'état nommé *Foung-tao* [2], qui

[1] Voyez à ce sujet une lettre fort curieuse de Prémare, citée par Fourmont dans la préface de sa *Grammatica*, pag. xxiij.

[2] On trouvera quelques détails plus précis sur l'époque de cette invention dans la suite de ces Mélanges. On peut consulter aussi les *Mémoires sur les relations politiques des rois de France avec les empereur*

vivait au X^e^ siècle, et elle était généralement en usage dès le commencement de la dynastie des *Soung*. On prétend que le premier essai fut fait avec des tables de pierre où l'on gravait les caractères, de sorte que les épreuves offraient une écriture en blanc sur un fond noir. La plus grande partie de ces faits sont déjà connus par nos missionnaires, et l'on peut voir à ce sujet les *Lettres édifiantes*, la Compilation de *Duhalde*, les *Mémoires chinois*, etc.; mais c'est aux sources mêmes et non dans nos livres, que M. Morrison les a puisés : car cet estimable missionnaire, comme plusieurs de ses compatriotes, particulièrement de ceux qui habitent aux Indes ou à la Chine, ne s'attache guères à rechercher les travaux de ses prédécesseurs, surtout des auteurs qui ont écrit sur le continent; genre de recherche étranger à son objet principal, et qui, il faut l'avouer, doit offrir de grandes difficultés dans ces contrées éloignées. Les faits que ces savans publient, appris avec autant de peine, ont pour eux le même attrait que des découvertes nouvelles. C'est là sans doute un effet de cette trop longue division, qui a tenu l'Angleterre séparée, plus complétement que jamais, du reste de l'Europe, et dont l'influence se fait remarquer jusque sur la littérature.

Je me suis laissé entraîner à ces réflexions, parce qu'elles naissent d'elles-mêmes à la lecture de l'introduction de M. Morrison. On croit y voir un auteur persuadé qu'il aborde un sujet neuf, où jusqu'à lui personne n'a porté la lumière; on dirait qu'il entre un des pre-

mongols, pag. 159; et dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*, tom. VII, pag. 417.

miers dans un champ inculte, que lui et ses compatriotes sont appelés à défricher : « A l'avenir, dit-il, quand la » langue chinoise sera mieux et plus généralement con- » nue, son mérite et ses défauts seront plus justement » appréciés. Jusqu'à présent les admirateurs et les dé- » tracteurs qu'elle a trouvés parmi les Européens, ont » été, pour la plupart, également hors d'état de s'en » former une juste idée, *have commonly both of them* » *been very ignorant of it, and consequently not* » *qualified to form a correct estimate.* Toutefois, » quelques-uns des missionnaires de l'église de Rome » ont écrit d'une manière respectable sur ce sujet : leurs » dictionnaires manuscrits, leurs grammaires et leurs » lettres ont fourni les matériaux de *tout ce qui a été* » *imprimé en Europe.* Mais ces matériaux sont sou- » vent tombés entre les mains d'Européens, qui, faute » d'entendre le sujet, les ont plus ou moins défigu- » rés, etc. » Il nous paraît peu convenable de traiter avec une si grande sévérité les personnes qui ont émis, sur la littérature chinoise, une opinion peu approfon- die, sans rendre en même tems de justes hommages à ceux qui, par des travaux estimables et une connaissance solide de la langue, ont mérité une place à côté des Bouvet, des Prémare et des Gaubil; Fourmont, Bayer, Deguignes, Deshauterayes, ont sans doute dû beaucoup aux travaux des missionnaires qui les avaient précédés, mais ils n'ont point trouvé le fonds des ouvrages histo- riques qu'ils ont exécutés, et qui leur mériteront dans tous les tems la reconnaissance des savans. On songera qu'ils avaient bien plus de difficultés à surmonter que les

missionnaires, parce qu'ils n'avaient pas, comme ceux-ci, le secours des maîtres du pays, secours dont M. Morrison sent lui-même tout le prix, puisqu'il en a fait le sujet de son épigraphe [1]. Mais, comme il ne cite presque jamais les auteurs qui ont écrit avant lui sur ces matières, particulièrement en France, cette circonstance nous disposerait à penser qu'il n'a pas eu connaissance de leurs importans travaux, plutôt que d'imputer son silence à des sentimens de partialité qu'un homme aussi éclairé que lui ne peut être soupçonné de partager.

M. Morrison en vient à parler du dictionnaire imprimé à Paris, d'après les manuscrits des missionnaires catholiques, et il traite cet ouvrage avec beaucoup de sévérité : « Tant que l'éditeur est demeuré attaché à ses manuscrits, dit-il, on le trouvera généralement correct ; » quant à son savoir personnel, il n'en donne pas un » échantillon favorable par sa critique sur la manière » dont les Anglais épèlent les mots *Tchien loung ta* » *Hoang-ti*, etc. » Je ne prétends pas justifier l'éditeur français sur cet article, mais j'adresserai à mon tour une observation au lexicographe anglais : c'est que la phrase sur laquelle il discute n'est pas chinoise ; elle a été forgée par les rédacteurs du voyage de Macartney, qui ont pris les mots *Khian loung* (protection céleste), pour le nom d'un prince, tandis qu'ils ne sont que le nom d'un règne. On ne peut pas plus dire en chinois *le grand empereur Khian-loung*, qu'on ne pourrait dire en français *le*

[1] *The scholar who is well read, and a lover of antiquity, having authentic materials supplied him to refer to, and to investigate, even this is a very important assistance to the skilful student.* Wang wou-tao.

grand roi Restauration, ou *le prince salut de la France*, phrases qui pour être universellement entendues, n'en seraient pas grammaticalement plus régulières.

M. Morrison n'a pas voulu quitter l'introduction que M. Deguignes a mise à la tête du dictionnaire du P. Basile, sans relever les erreurs historiques qu'il a cru y apercevoir; et quoique, ainsi qu'il le dit lui-même, un déluge d'eaux n'ait pas un grand rapport avec un dictionnaire de mots (*a deluge of waters has little or no connexion with a dictionary of words*), il s'est arrêté à réfuter ce que M. Deguignes a avancé relativement au déluge de *Yao*. J'avoue que cette critique me paraît un peu superflue, d'autant qu'il ne s'agit au fond que d'établir ce principe incontestable, qu'un étranger ne doit pas, sans une extrême réserve et sans une nécessité évidente, déroger au sens d'un livre classique, et substituer sa propre manière de voir, à l'opinion universellement reçue chez le peuple qui regarde ce livre comme authentique. Au reste, tout ce qu'on peut dire sur le déluge de *Yao*, a été épuisé par les PP. Amiot, Cibot, Gaubil, et par Deguignes le père, et ceux qui voudront peser les raisons diverses qu'on peut faire valoir pour ou contre l'authenticité des traditions chinoises à cet égard, les trouveront toutes rassemblées et discutées dans les deux premiers volumes de la collection des Mémoires de nos missionnaires.

Si nous nous sommes permis de reprocher à M. Morrison le tort qu'il semble faire aux Européens qui l'ont précédé dans la carrière qu'il parcourt, par des critiques

hasardées et plus encore par son silence, c'est que nous pensons que l'excellence même de son travail exigeait de lui plus d'impartialité. Une vaine rivalité nationale devrait être bannie du domaine des lettres. Un bon ouvrage appartient à l'univers entier. Ainsi, quoique les écrivains de notre nation se fussent acquis, par des travaux estimables, une sorte de prééminence en fait de littérature chinoise, ceux qui essaient de marcher sur leurs traces, prévoyent sans jalousie le moment de la partager; et le sentiment d'une louable émulation est tout ce qu'ils éprouvent en lisant les savantes productions dont MM. G. Staunton, Morrison, Marshman et quelques autres Anglais ont commencé à enrichir cette branche de nos connaissances.

C'ÉTAIT encore, il y a peu d'années, une opinion assez généralement accréditée, que la langue chinoise était formée de mots tous monosyllabiques, et qu'on n'y trouvait point de composés. L'erreur provenait, ainsi qu'on l'a vu plus haut [1], de ce que chaque caractère répond, dans l'écriture, à une syllabe de la langue parlée, et de ce qu'on pensait que chaque signe écrit avait sa signification particulière, indépendamment de ceux avec lesquels on pouvait le joindre. Mais comme beaucoup de caractères sont par eux-mêmes insignifians, et n'acquièrent un sens que par leur groupement avec d'autres; comme il n'en est presque point dont la signification ne soit mo-

[1] Page 5..

difiée par l'addition d'autres signes ; comme on rencontre en chinois des expressions de deux ou trois syllabes, et des mots composés en aussi grand nombre que dans toute autre langue, il en résulte qu'un ouvrage où l'on ne trouverait que l'interprétation des caractères isolés, quand même on y en ferait entrer 80,000 ou davantage, ne serait jamais qu'un vocabulaire imparfait, où les mots les plus usités de la langue ne seraient pas compris, et qui par conséquent, serait insuffisant pour traduire le plus petit ouvrage chinois. Les missionnaires ont bien expliqué un certain nombre de ces mots polysyllabiques dans leurs dictionnaires manuscrits ; mais ils se sont presque tous bornés à les écrire en lettres latines, ce qui en diminue beaucoup l'utilité. M. Deguignes les a imités en cela dans l'édition qu'il a donnée du dictionnaire du P. Basile ; et cette imperfection, à laquelle, faute de types chinois, il lui eût été impossible de remédier, est encore une des principales défectuosités de l'estimable volume qu'il a publié.

M. Morrison a une trop grande expérience de ce qui est nécessaire à l'intelligence entière des auteurs chinois, pour n'avoir pas mis toute son attention à réunir ces sortes de mots. Le dictionnaire de *Khang-hi*, qui fait la base de son ouvrage pour la partie du vocabulaire, n'offrant pas à cet égard toute la richesse désirable, il a réuni toutes les phrases ou expressions complexes qu'il a trouvées dans les manuscrits des missionnaires catholiques, ou qu'il a recueillies, soit de la bouche des savans du pays, soit dans certains ouvrages qu'il a parcourus exprès. De cette manière, il a pu placer sous chaque mot

un bon nombre d'exemples, propres à jeter du jour sur son acception, ou de mots composés dont l'analyse ne ferait pas suffisamment connaître la signification. Et comme la Compagnie, sous les auspices de laquelle son dictionnaire est publié, n'est point arrêtée par la dépense, on a fait calquer dans le corps du dictionnaire de *Kang-hi*, et graver séparément tous les caractères nécessaires. Cette condition essentielle remplie, nous croyons qu'il n'eût pas été impossible à M. Morrison de tirer, de la place dont il pouvait disposer, un parti encore meilleur qu'il n'a fait, soit en choisissant des exemples plus utiles, soit en resserrant le style de ses explications et en remplaçant des définitions superflues, des détails étrangers à son sujet, ou même des moralités tout-à-fait déplacées dans un dictionnaire, par un plus grand nombre de phrases ou d'expressions composées. Les dictionnaires dont je fais habituellement usage, n'en contiennent, sous la première clef, pas moins de cent vingt-cinq (sans compter les noms propres d'hommes ou de lieux) qu'on chercherait vainement chez M. Morrison; d'où l'on peut conclure, par un calcul approximatif assez sûr, que si l'auteur continue son travail comme il l'a commencé, avec des matériaux insuffisans, il pourra bien négliger vingt ou trente mille phrases, expressions complexes, ou mots composés tout aussi nécessaires à expliquer que ceux qu'il a réunis. Et cela n'est pas surprenant, puisque ces sortes de mots, consacrés par l'usage, ne sont pas expliqués dans les dictionnaires classiques des Chinois. Ce n'est donc pas ceux-ci qu'il faut prendre pour guides dans cette circonstance; et il vaut mieux s'attacher aux

extraits que les plus habiles missionnaires ont faits des livres historiques ou autres, en les lisant la plume à la main. Nous possédons un grand nombre de ces sortes d'ouvrages en Europe, où leurs auteurs s'empressaient de les faire passer, et où l'on a su les conserver mieux que cela n'était possible à la Chine; de sorte que je n'hésiterai pas à avancer une chose qui paraîtra paradoxale à quelques lecteurs : c'est qu'on serait mieux placé à Paris, à Londres ou à Rome qu'à Canton ou à Peking, pour y rédiger un dictionnaire chinois complet, à moins qu'on ne se fût mis en état, par une lecture immense, de se passer de tous les travaux préparatoires, exécutés, pendant trois cents ans, par une foule de missionnaires également instruits et laborieux.

On sait que la prononciation de certains caractères est sujette à varier, et avec elle la signification qui y est attachée. Cette variation suit les caractères jusque dans les expressions composées, où il n'est pas indifférent de marquer tel mot de tel ou tel accent. Il est important, même pour nous, de conserver ces distinctions, non comme nuances de prononciation, mais comme moyen de classer les différentes acceptions, et de tracer au besoin l'histoire de chaque mot. C'est donc un tort grave chez M. Morrison, de ne tenir aucun compte de cette distinction de tons, et d'entasser pêle-mêle les acceptions variées des caractères, avec les phrases qui dépendent de ces diverses acceptions, sans suivre, à cet égard, d'autre ordre que celui du hasard qui les lui présentait successivement dans les ouvrages qu'il avait sous les yeux. Les Chinois observent, pour cet objet, un ordre très-philosophique; et

l'on sent combien d'intérêt offre, sous ce rapport, un bon dictionnaire qui se trouve être en même tems une histoire des hiéroglyphes et des symboles, et où se voit marqué à chaque page le passage du matériel à l'abstrait, du physique au métaphysique, du sens propre au sens figuré. Ainsi le mot *chang*, signifie *monter*, quand on le prononce *cháng* au ton aigu, et *supérieur*, si on le lit *chàng* avec l'accent grave. De même *hià*, signifie *dessous*, et le même caractère prononcé *hiá*, veut dire *descendre*. De là différentes expressions composées où l'on doit soigneusement distinguer les mots *chàng* et *cháng*, *hià*, et *hiá*. M. Morrison se contente d'indiquer, au commencement de ces deux articles, le changement de ton dont ils sont susceptibles, et dans toutes les phrases suivantes, il écrit *chang* et *hia* sans accent, par conséquent sans déterminer l'idée primitive de laquelle ces phrases sont dérivées. Il est aussi assez rare de le voir distinguer à quel style appartiennent les mots qu'il explique, et c'est là une omission d'autant plus grave, que certains mots prennent, dans la langue vulgaire, des sens fort différens de ceux qu'ils ont dans le style littéraire; de sorte que le sens qu'on doit choisir est déterminé par la nature du livre qu'on a sous les yeux.

L'écriture chinoise a beaucoup varié depuis trois mille ans, et il serait très-utile de connaître les formes successives par lesquelles un même caractère a passé pour devenir ce que nous le voyons aujourd'hui. C'est le seul moyen d'en avoir une notion exacte et complète; cela est encore nécessaire pour entendre les allusions perpétuelles aux coutumes et aux idées des anciens, que les lettrés

chinois accumulent dans leurs écrits. L'usage s'est conservé d'employer ces anciens caractères pour les sceaux et pour les inscriptions, aussi bien que dans la plupart des préfaces. La connaissance de l'écriture ordinaire n'est là d'aucun secours; et l'on a une nouvelle étude à faire, si l'on veut lire ces sortes de morceaux. M. Morrison a donc rendu un véritable service, en recherchant les anciens caractères, pour les ajouter presque partout à côté des nouveaux. Malheureusement il a rarement mis à chaque article plus d'un de ces caractères antiques qu'il nomme *seal characters* (caractères de sceaux), et qu'on nomme en chinois *tchouan*, ou de ceux qu'il désigne par les lettres A. V. (*anciens vases*), parce qu'on les trouve dans les inscriptions gravées sur des vases de bronze ou de marbre; les dictionnaires où les Chinois les ont rassemblés, en contiennent quelquefois vingt ou trente. Mais toute imparfaite qu'elle est, cette addition me paraît ajouter beaucoup de prix à son travail. Je ne porterai pas le même jugement sur les caractères *Thsao*, dont il joint presque toujours un échantillon sous le nom de *Running hand*. Cette espèce de tachygraphie est trop sujette au caprice, et les formes qu'elle fait prendre à chaque caractère sont trop variées, pour qu'un seul exemple pris au hasard puisse être d'une grande utilité.

Les fautes les plus graves dans un dictionnaire, sont les omissions : je ne ferai donc par une liste des erreurs et des fautes typographiques qui m'ont frappé dans cette livraison. Elles y sont en moins grande quantité qu'on n'aurait lieu de l'attendre, pour un livre imprimé dans des contrées où la typographie est encore un art étranger,

et par les soins d'un seul ouvrier, remplissant tout à la fois les fonctions de compositeur, de *pressier* et de correcteur, et assisté seulement par des Chinois qui n'entendaient pas l'anglais. L'ouvrage est même remarquable par une sorte d'élégance typographique que les Anglais recherchent en tout. Les caractères chinois, tant les gros, qui ont servi à imprimer le vocabulaire, que les petits, qui composent les phrases et les exemples, sont très-bien gravés et d'une élégance parfaite. On peut seulement regretter qu'on ait composé chaque article entier sans distinction et sans coupures. Placées les unes sous les autres en autant d'alinéas, les phrases eussent occupé plus de place, mais l'œil les eût parcourues plus rapidement, et c'est ici un avantage capital. Le papier, qui est de fabrique chinoise, est fort beau, et peut être mis à côté du meilleur vélin.

J'ai terminé l'analyse de la première livraison de l'utile travail de M. Morrison. Je n'ai pas cru devoir donner moins d'étendue à l'examen de l'ouvrage le plus important qui ait encore été publié sur la langue chinoise, et j'ai plutôt regret de ce qu'un extrait aussi court n'en puisse donner qu'une idée trop superficielle. L'auteur ne se dissimule pas qu'il a entrepris une tâche immense, au-dessus peut-être des forces d'un seul homme. Mais on peut espérer qu'il sera soutenu par la certitude d'exécuter un travail qui, il y a peu d'années encore, eût été regardé comme impossible. Les amis de la philologie souhaiteront ardemment que son dictionnaire soit continué, et que l'auteur ait toute la liberté nécessaire pour l'achever. Les nouvelles publiques ont appris que M. Mor-

rison avait été choisi pour accompagner lord Amherst à Peking. Cette interruption à ses travaux restera sans profit pour les lettres, comme pour la politique. Les personnes qui ont étudié l'histoire de l'empire chinois, avaient bien prévu le mauvais succès de cette nouvelle tentative, et les amis des sciences n'en avaient pas conçu de grandes espérances. Les ambassades de Titsingh et de lord Macartney nous ont appris ce qu'on pouvait attendre de voyageurs captifs, à qui la soupçonneuse défiance des naturels ne permet pas de rien voir, de rien examiner par eux-mêmes. Les différentes relations auxquelles ces ambassades ont donné lieu, n'ont offert, outre la description de leur route, qu'une vaine répétition de ce que les missionnaires nous avaient fait connaître; et l'on peut, sans sortir d'Europe, faire un voyage plus utile aux progrès des connaissances, en parcourant les ouvrages chinois qui sont dans nos bibliothèques, et dont on a lieu d'espérer que, chaque jour, l'intelligence deviendra plus répandue.

(1822.)

UNE nouvelle livraison du grand dictionnaire chinois-anglais, que le révérend Morrison publie à Macao, est arrivée cette année (1822) en Europe. Cette livraison, qui contient trois cent soixante-dix pages grand in-4°, complète le tome Ier de la première partie, c'est-à-dire, de celle où les caractères chinois sont arrangés suivant l'ordre des deux cent quatorze radicaux, vulgairement appelés clefs, et elle s'étend jusqu'au quarantième inclu-

sivement. On voit par là que cinq volumes suffiront pour contenir toute cette première partie ; mais l'auteur annonce l'intention de publier à l'avenir la suite de cet important ouvrage par volumes entiers, et non plus par cahiers. Il se propose aussi d'interrompre encore une fois l'impression de la première partie, et de donner la troisième qui se composera d'un dictionnaire anglais-chinois. Enfin il déclare qu'il est redevable à MM. Klaproth et Montucci, ainsi qu'à un autre homme de lettres, d'observations critiques auxquelles il a accordé l'attention qu'elles méritaient. Cette magnifique entreprise, le système d'après lequel elle est conçue et la manière dont elle est exécutée, ont déjà été l'objet d'une suite d'articles où nous avons tâché de consigner les remarques que nous suggéraient les différentes parties de ce travail. Nous ne reviendrons pas sur ce qui a été dit au sujet des trois premières livraisons du dictionnaire par clefs, et nous nous serions bornés, pour cette quatrième, à une simple annonce, si une légère extension que l'auteur a donnée à son plan primitif, ne nous avait paru exiger quelques observations qui auront pour but d'en faire connaître le mérite à nos lecteurs.

Ce n'est pas, comme on l'a cru long-tems, la nature particulière de la langue qui oppose les plus grands obstacles à ceux qui veulent lire et traduire les livres chinois. Les difficultés qui tiennent à l'écriture, à la grammaire, au style, peuvent désormais être considérées comme surmontées, ou pourront l'être du moins par tous ceux qui voudront se donner la peine de les attaquer de front. Mais il en est d'autres qui tiennent aux localités, aux

particularités de civilisation, d'usages, de mœurs ou de gouvernement, aux idées théoriques ou aux habitudes pratiques des Chinois, en fait d'arts et de sciences; et ce sont celles-là qui, soit par les expressions auxquelles tous ces objets ont donné naissance, soit par les allusions qui y sont faites, apportent le plus fréquemment obstacle à l'interprétation littérale des textes, dans les ouvrages de littérature. L'Européen le plus instruit dans la langue chinoise, peut être arrêté par une phrase qui paraîtrait simple au Chinois le moins éclairé, et il est difficile au premier de suppléer à ces notions familières, et pour ainsi dire triviales, que le second puise dans le commerce habituel de ses compatriotes. C'est surtout sous ce rapport que le séjour au milieu des Chinois est un avantage considérable pour celui qui veut apprendre leur langue, ou, pour mieux dire, étudier leurs habitudes. Tous les détails de ce genre que M. Morrison a recueillis et qu'il dépose dans son trésor de la langue chinoise, seront une acquisition précieuse pour le commençant qui voudra en faire usage, et qui se trouvera par là dispensé d'extraire les mêmes détails des livres chinois, par un travail long, pénible, et par fois insuffisant.

Mais après avoir reconnu l'extrême utilité des renseignemens de cette espèce, il peut être permis de remarquer que M. Morrison, en les recueillant, n'a pas toujours gardé la mesure nécessaire, de sorte qu'il semble quelquefois avoir oublié qu'il composait un dictionnaire, et qu'il a dépassé dans plusieurs articles les limites qu'il aurait dû leur assigner. Ainsi l'on trouve dans ce quatrième cahier, que nous avons sous les yeux, plusieurs

caractères dont l'explication occupe huit, dix et douze colonnes grand *in-4°*. Il en est qui renferment quarante, soixante et jusqu'à quatre-vingts colonnes, proportion effrayante dans un dictionnaire qui doit contenir quarante mille caractères. On pense bien aussi que les objets contenus dans des articles aussi étendus ne sauraient être tous d'une égale utilité. On y voit en effet des anecdotes et des traits d'histoire, des listes d'hommes célèbres, des catalogues de villes, un grand nombre de morceaux de poésie, qui n'ont pas toujours de rapport au caractère sous lequel ils sont cités. On trouve au mot *meng* (cl. XXXIX, 5 tr.), un abrégé de la vie du philosophe Mencius, avec un extrait de son ouvrage; au mot *hiao* (cl. XXX, 3 tr.), un petit traité de la piété filiale, selon les idées des Chinois; au mot *kouan* (cl. XL, 5 tr.), un tableau complet de l'administration de l'empire, avec les titres de tous les magistrats civils et militaires. Je suis bien loin de contester l'importance de cette dernière addition : elle doit être infiniment utile à tous ceux qui veulent lire des ouvrages historiques, et qui ne sont pas à portée de consulter le dictionnaire encyclopédique chinois-mandchou, ou les autres traités généraux du genre de celui que l'auteur a mis à contribution [1]. A bien dire même, la définition de ces noms de charges et d'emplois, et l'exposé des fonctions qui sont attribuées à chacun, pourraient être faits avec plus de facilité et de précision à la Chine qu'en Europe. Mais il me paraît que cette multitude de titres aurait dû être disséminée dans

[1] *Le Youan-kian-louï han*; voyez la notice de cette Encyclopédie dans les *Mémoires chinois*, tom. II pag. 470 et suivantes.

le corps du dictionnaire, aux divers mots qui entrent dans la composition de chacun, et que la réunion que l'auteur en a formée en un seul endroit, donne à son article une longueur démesurée et le rend peu commode à consulter.

Le plus curieux et le plus étendu de ces articles qui sont déplacés dans un dictionnaire, mais qui forment de petits traités qu'on serait charmé de trouver partout ailleurs, est celui que l'auteur a ajouté à l'explication du caractère *hio* (étude, cl. XXXIX, 13 tr.). C'est cet article qui occupe quarante pages ou quatre-vingts colonnes, parce que M. Morrison y a fait entrer tout ce qu'il a trouvé de plus curieux sur la manière dont les Chinois font leurs études, et sur le système de gouvernement fondé par les lettrés. Nous en extrairons quelques détails qui nous ont paru intéressans, en supprimant les phrases chinoises dont l'auteur entremêle son exposition, et qui ne serviraient ici qu'à embarrasser nos lecteurs.

L'opinion des philosophes chinois a toujours été que l'éducation devait commencer à la naissance; ils veulent même que la mère devance cette époque, autant qu'il est en elle, par les soins qui lui sont prescrits durant la grossesse. Dès que les enfans peuvent manger, il faut qu'ils fassent usage de leur main droite, c'est-à-dire, qu'ils apprenent à écrire, et à six ans on doit leur faire connaître les nombres. De bonne heure on leur inculque cet amour de l'étude et ce respect pour les maîtres qui distinguent un Chinois pendant toute sa vie; la place d'un maître est la place d'honneur, disent-ils. Il n'y a

pourtant pas d'établissemens publics d'instruction, car ce qu'on appelle collége dans les villes, n'est que le lieu où se fait l'examen public pour l'admission des bacheliers, et, le reste de l'année, on n'y trouve ni maîtres ni auditeurs. Les enfans des familles aisées sont instruits chez leurs parens par des précepteurs; les autres sont réunis dans des écoles dont le maître attend un paiement sans jamais le demander. Le prix pour entrer à l'école varie entre deux cents caches et un dollar. Il y a deux fêtes, l'une à la 5e lune et l'autre à la 8e, où l'on paye encore une petite rétribution. Au jour de l'an, les enfans ont des vacances d'un mois ou six semaines. Quelques magistrats établissent des écoles gratuites dans le ressort de leur charge. Du reste, il n'y-a point d'écoles de charité, fondées, soit par le gouvernement, ou par les particuliers. Dans les grandes villes, dont les habitans sont occupés toute la journée, on trouve des écoles de nuit, de sorte que le travail manuel auquel les enfans sont assujétis n'empêche pas les progrès que quelques-uns d'entre eux peuvent faire dans les lettres, et par suite dans la carrière des honneurs et de l'administration.

On peut croire que l'ordre des études et la conduite des étudians sont soumises à des règles précises et à des préceptes positifs. L'enfant est tenu de venir de bonne heure à l'école; en y entrant, il doit saluer, d'abord Confucius, puis le maître d'école. Le soir avant de quitter la classe, il faut réciter une ode, ou un morceau d'histoire, le plus aisé à entendre, ou le plus intéressant. Le bavardage, les expressions indécentes sont sévèrement interdits. En sortant de l'école, on doit une nouvelle ré-

vérence à Confucius et au maître : les élèves les plus âgés ne sont pas dispensés de cette cérémonie. En s'en allant, les écoliers doivent retourner directement à leur maison ; il ne leur est pas permis de s'arrêter dans les rues ou de s'y rassembler en troupes. En rentrant ils saluent les dieux domestiques, puis leurs ancêtres, puis leur père et leur mère, leurs oncles, tantes, etc.

Le soir, les écoliers doivent étudier à la clarté d'une lanterne. Ils ne sont dispensés de cet exercice que dans les mois d'été, quand la chaleur est excessive; mais ils doivent le reprendre en automne, dès que le tems est rafraîchi. La manière de se placer dans la classe, de saluer le maître lorsqu'il y entre, de se ranger à son passage, la posture qui convient pour lire, pour écrire, les soins qu'on doit prendre de son livre, de son écritoire, de ses pinceaux, tout cela est l'objet de recommandations particulières. Les enfans ne doivent ni chuchotter, ni se battre entre eux, ni se pencher l'un sur l'autre, ni se briser réciproquement leurs pinceaux et leurs pierres à broyer l'encre. Ils ne doivent apprendre aucune chose inutile, par conséquent se livrer à aucun jeu, tels que les cartes, les dés, le volant, le ballon, les échecs, le cerf-volant; ils ne doivent pas nourrir d'oiseaux, ou de quadrupèdes, ou de poissons, ou d'insectes, ni faire des vers, ou des chansons.

Si les écoliers n'apprennent pas, ou s'ils contreviennent à quelqu'une des règles ci-dessus; s'ils savent mal leurs leçons, ou tracent mal les caractères, on doit, par deux ou trois fois, les exhorter à faire mieux; s'ils ne se corrigent pas, on les obligera de se mettre à genoux à

leur place pour leur causer une honte salutaire. S'ils s'obstinent encore, on les fera mettre à genoux à la porte de la classe, ce qui est une grande humiliation pour eux, et le tems qu'ils y resteront sera déterminé par la combustion d'un bâton d'odeur, ou bougie d'aloès. Enfin, si tous ces moyens sont infructueux, on en viendra à les frapper, mais on prendra garde que ce ne soit pas après leur repas, ce qui pourrait leur être nuisible, et on ne le fera pas avec violence, de peur de leur causer un mal sérieux.

Aux règles pour les écoliers succèdent celles que l'auteur chinois propose aux maîtres. Nous nous dispenserons d'en indiquer le contenu; il suffira de dire qu'il leur recommande pardessus tout de se livrer exclusivement à l'enseignement, afin de pouvoir être tout entier à leurs devoirs. « Il s'est élevé dans ces derniers tems, » dit-il, une classe de maîtres d'école qui joignent à leur » profession la pratique de la médecine, ou qui tirent les » sorts et vendent des horoscopes, ou qui écrivent des » placets et des sommations, ou qui font l'office d'entre- » metteurs et de courtiers. Toutes ces occupations parta- » gent leur attention et les éloignent de leur plus im- » portante affaire. » De tels maîtres, suivant lui, sont méprisés de ceux qui les emploient, et font eux-mêmes le plus grand tort à leur caractère moral.

C'est au commencement de la dynastie des Thang (au VIII^e^ siècle), que s'établit le système d'examen, d'après lequel on choisit les lettrés pour occuper les places du gouvernement. Les réglemens pour ces examens sont exposés dans un ouvrage qui se réimprime tous les dix ans,

avec les changemens que la variation des usages oblige d'y apporter. Comme les examens et tout ce qui y est relatif sont la principale occupation d'une grande partie de la nation chinoise, qu'ils sont souvent la matière de la conversation, ou l'objet d'allusions dans les ouvrages de littérature et de poésie, M. Morrison a pensé, avec beaucoup de raison, qu'il serait utile d'entrer dans quelques détails à ce sujet. C'est aussi une institution fort curieuse à examiner, même indépendamment de l'étude des livres chinois, que ce système d'examens successifs et gradués, par lequel il est loisible à tout Chinois, de quelque naissance qu'il soit, quelque partie de l'empire qu'il habite, de se présenter, dans des concours publics, au choix des magistrats préposés à cet effet, de mériter l'un après l'autre trois degrés, dont les deux plus élevés lui donnent les droits avoués et rarement méconnus, aux fonctions publiques de toute espèce. Il y a souvent, dans ces concours, des injustices et des pssedroits; on achète avec de l'argent ce qu'on ne pourrait obtenir par son mérite. La faveur et la protection l'emportent quelquefois sur le talent. D'indignes candidats boivent et mangent sous les yeux d'inspecteurs corrompus, pendant qu'un lettré salarié rédige à leur place des compositions dont ils recueilleront le fruit. Tout cela est fort vraisemblable, mais tout cela n'est pas tellement particulier à la Chine qu'on doive en rien conclure contre le système considéré en lui-même. Ce n'est pas d'après les abus qu'on doit en juger l'institution, mais en tenant compte des abus; et peut-être ceux qui ont composé tant d'ouvrages sur les Chinois, sur l'esprit et les bases de leur

gouvernement, ne se sont-ils pas assez occupés de cette singulière institution qui a maintenant onze siècles de durée, et dont la force morale mérite au moins d'être appréciée. Ce n'est pas dans un extrait comme celui-ci qu'on peut essayer de la faire connaître. M. Morrison dit que les lettrés dans les mille premières années qui ont suivi l'époque de Confucius, étaient des philosophes entièrement étrangers à l'administration de l'état, et uniquement occupés de sciences morales. Selon lui, les anciennes dynasties ne connaissaient pas ces lettrés des douze derniers siècles, lesquels ont fait de la science un instrument de l'ambition. Nous croyons ce jugement un peu sévère à l'égard des lettrés modernes, et même un peu léger. Si M. Morrison revient avec plus d'attention sur ce sujet, il trouvera peut-être que les fondateurs du système des examens ont résolu, autant que le permettaient le génie et les habitudes de leur nation, plusieurs problèmes de politique que les Occidentaux paraissent encore considérer comme insolubles.

Je n'ai indiqué qu'un petit nombre de particularités curieuses parmi celles dont M. Morrison a rempli son article *étude*. J'aurais pu en puiser de non moins intéressantes dans les articles *ciel*, *femme*, *épouse*, *nom de famille*, *mariage*, *obéissance filiale*, *orphelin*, etc. Ce sont, je le répète, des détails assez déplacés dans un tel ouvrage, et fort étrangers au plan que l'auteur avait conçu; mais ils n'en sont pas moins utiles pour l'étude des institutions, des usages, et des idées morales des Chinois. Il n'est pas donné à tout le monde de faire de pareils écarts, et tel de ces fragmens qui forme

un assez mauvais article de dictionnaire, renferme plus de faits nouveaux et de notions utiles pour la connaissance des Chinois, que la collection des voyages publiés à l'occasion de l'ambassade du lord Amherst, si l'on en excepte la relation du capitaine Hall sur les îles Lieou-Khieou.

L'auteur a placé à la fin de ce quatrième cahier une table des mots anglais avec les renvois aux explications dont ils font partie. Cette table, qui ne se rapporte qu'au premier volume, par conséquent au quart ou à la cinquième partie du dictionnaire par clefs, ne sera pas d'une grande utilité quand l'ouvrage sera terminé, et même dès qu'on possédera le dictionnaire anglais-chinois qui doit, suivant la promesse de M. Morrison, paraître en une seule livraison. Du reste nous ne pouvons que répéter les éloges que nous avons déjà donnés à cette belle entreprise. Elle devient de plus en plus digne de la munificence de la Compagnie des Indes, et de la réputation de l'auteur, qui a fait, depuis plusieurs années, des progrès sensibles dans la connaissance de l'histoire et des antiquités de la Chine.

En rendant compte de la troisième partie du dictionnaire de M. Morrison [1], nous avons annoncé à nos lecteurs que l'intention de l'auteur était de hâter la publi-

[1] Dans un article, qu'on trouvera ci-dessous ; on a vu plus haut, pag. 159, les motifs qui ont engagé à intervertir l'ordre dans lequel ces articles avaient d'abord paru

cation de ce qui lui restait à donner de la première partie, et nous avons en même tems exprimé la crainte que trop d'empressement à terminer ce grand ouvrage ne fût préjudiciable à la profondeur et à la solidité des recherches nécessaires pour le compléter. Le nouveau volume, qui a été imprimé l'année dernière (1823), à Macao, confirme l'annonce que nous avions faite; mais malheureusement aussi, il justifie l'appréhension que nous avions manifestée.

Le premier volume de la première partie, contenant les quarante premières des deux cent quatorze clefs, avait paru en quatre livraisons, dans l'espace de plusieurs années. Le second volume, qui continue la suite des clefs depuis la quarante-unième jusque et y compris la cent dix-neuvième, est publié maintenant en une seule livraison. Cette dernière circonstance, dont M. Morrison prend à tâche de se justifier vis-à-vis du public, est en elle-même une chose assez indifférente. Il importe très-peu, sans doute, que les souscripteurs de ce grand ouvrage en reçoivent les différentes parties par cahiers ou par volumes, en une ou en plusieurs fois : mais ce qui importait beaucoup, c'est que la fin fût digne en tout du commencement, qu'une même méthode fût suivie d'un bout à l'autre, et un même plan exécuté partout. Les très-courts détails dans lesquels nous allons entrer, feront voir si l'attente du public est remplie à cet égard.

On se rappelle que, dans son dictionnaire par clefs, M. Morrison avait eu l'intention de donner un extrait du grand dictionnaire impérial, publié sous le nom de

Khang-hi; les quarante mille caractères environ que contient cet excellent ouvrage, devaient trouver place dans le dictionnaire chinois-anglais, avec l'indication de toutes leurs acceptions, des expressions composées qu'on en forme, et des principales autorités qu'on peut invoquer à l'appui des unes et des autres. Non content d'avoir ainsi pris pour base de son travail l'un des recueils les plus complets et les plus considérables que les Chinois aient rédigés sur leur propre littérature, le zélé traducteur voulait encore dépouiller un grand nombre d'autres lexiques originaux ou composés par nos missionnaires catholiques, et enrichir le vaste fonds d'expressions du style littéraire qu'il y aurait trouvés, d'une foule d'additions utiles pour la connaissance de la langue commune et du style vulgaire. C'est d'après ce système qu'a été rédigée l'explication des dérivés des quarante premières clefs; et bien qu'un fort grand nombre d'omissions s'y fissent remarquer, surtout en ce qui concernait la langue oratoire et poétique, le style familier, les expressions proverbiales et les nomenclatures techniques ou scientifiques, M. Morrison paraissait si peu disposé à restreindre son plan, qu'on l'aurait cru plutôt porté à l'étendre outre mesure. Effectivement, les dernières clefs de son premier volume offraient un si grand nombre d'articles d'une étendue considérable, tant de citations textuelles en vers et en prose, tant d'extraits curieux pour l'histoire et la connaissance des mœurs, mais étrangers à la littérature, qu'on était tenté de supposer qu'au lieu d'un simple dictionnaire de la langue, c'était un

trésor ou un magasin d'anecdotes biographiques, de morceaux de poésie et de traits d'histoire, que l'auteur avait l'intention de publier.

Cette surabondance, qui était, si l'on veut, un beau défaut, a disparu complétement dans le second volume, mais pour faire place à un excès tout contraire, et qu'on sera, je crois, moins tenté d'excuser. On voit du premier coup-d'œil que ce volume, à peu près composé du même nombre de feuilles que le précédent, contient deux fois autant de clefs, et, d'après la supputation approximative de leurs dérivés, quatre ou cinq fois autant de caractères. Mais pour les y faire entrer, il a fallu renoncer à suivre, dans les explications, le dictionnaire de *Khang-hi*, supprimer toute définition, toute citation textuelle, tout développement. Non-seulement on ne trouve plus ici ces digressions intéressantes, quoiqu'un peu déplacées, ces excursions dans le champ de la littérature ou de la poésie, trop multipliées dans les clefs précédentes; mais on y cherche en vain le strict nécessaire en ce genre; nulle explication d'usages, d'allusions, nul renseignement littéraire, scientifique, philosophique. Un mot ou deux, quelquefois une ligne, rarement quatre ou cinq d'explication anglaise, voilà ce qu'on lit à côté de la très-grande majorité des caractères. Sur douze ou quinze mille qui sont accumulés dans ce volume, il n'en est peut-être pas deux cents dont les explications approchent un peu, par leur étendue, des articles du même genre contenus dans le premier volume; et il faut remarquer que le second contient plusieurs clefs des plus importantes, comme des plus riches en dérivés, celle du

cœur, pour les affections de l'ame et les opérations de l'esprit; celle de la *main*, pour les actions manuelles et la plupart des mouvemens matériels; celle du *soleil*, de la *lune*, de l'*eau*, du *feu*, de l'*arbre*, des *quadrupèdes*, des *maladies*, de l'*œil* et de ses facultés, des *pierres*, des *céréales*, etc.

Tous les dérivés de ces différens radicaux sont donc réduits à une sèche et stérile nomenclature, privée de tout intérêt et presque entièrement dépourvue d'utilité : car il faut se rappeler que la difficulté de la langue chinoise consiste beaucoup moins dans ces milliers de caractères, la plupart synonymes les uns des autres, ou à peu près inusités, dont le moindre écolier peut trouver le sens isolé en s'aidant d'un dictionnaire tout chinois, que dans ses acceptions modifiées et ces sens de composition qu'un petit nombre de caractères peuvent prendre en s'unissant les uns avec les autres, et dont bien souvent on ne saurait deviner la valeur d'après celle des monosyllabes qui les constituent. C'est donc, comme on l'a déjà dit plusieurs fois, dans la multiplicité des expressions de cette nature qui y sont interprétées, que résident en réalité la richesse et la bonté d'un dictionnaire chinois, et non pas dans le nombre plus ou moins considérable des caractères qu'on y a rassemblés; de telle sorte qu'un recueil de deux mille termes usuels bien choisis et expliqués dans toutes les acceptions qu'ils peuvent prendre et dans toutes les combinaisons polysyllabiques où ils peuvent entrer, serait infiniment plus utile à ceux qui veulent entendre les auteurs, que ne le serait un vocabulaire de quarante, soixante ou même cent mille carac-

tères, si l'explication qu'on y joindrait, devait être réduite à une interprétation de quelques mots. C'est pourtant là tout ce que M. Morrison paraît avoir l'intention de donner dans la suite de son ouvrage; c'est de cette manière, je le répète, que sont expliqués douze ou quinze milliers de caractères, sur quarante que cet ouvrage doit contenir. Ce n'est pas là, à proprement parler, achever le dictionnaire qu'il avait commencé; c'est en donner un autre, d'après un plan infiniment moins judicieux. Le dictionnaire du P. Basile de Glémona se trouvera, en totalité, un livre beaucoup plus utile pour les étudians, parce que s'il contient moins de mots simples, il renferme bien plus d'expressions composées: car on peut appliquer au petit nombre de ces dernières qui a trouvé place dans les longues colonnes du dictionnaire chinois-anglais, ce que disait M. Montucci dans une occasion semblable, en parlant des explications du lexique du P. Diaz:

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Les missionnaires catholiques s'étaient attachés avec un grand soin à se procurer ces sortes d'explications, que souvent les dictionnaires classiques des Chinois ne donnent pas; ils en avaient rassemblé un grand nombre dans leurs lectures, dans les glossaires particuliers, dans les romans et les comédies qu'ils avaient extraits ou traduits: c'est ce qui ajoute un si grand prix à leurs lexiques manuscrits; et M. Morrison, qui en a plusieurs entre les mains, eût fait une chose fort utile, en les fondant, en tout ou en partie, dans son immense vocabulaire. M. Klaproth, qui a recueilli tout ce qu'il a pu trouver en ce

genre, et qui, dans la première partie de son supplément, a déjà donné un si grand nombre de termes composés, se hâtera sans doute de publier ce qui lui reste de ce travail utile; les secours qu'il doit contenir deviendront maintenant plus indispensables que jamais.

M. Morrison ne s'explique pas positivement sur les motifs qui l'obligent à précipiter ainsi la fin de son travail : *He has hurried this part to a close, and he must do the same with what yet remains unwritten of the first;* c'est ainsi qu'il s'exprimait en 1821, en donnant son dictionnaire anglais-chinois. Si des malheurs privés ont épuisé sa constance, ou si des dépenses trop prolongées ont lassé la munificence de la Compagnie des Indes, M. Morrison doit déplorer, comme nous, les circonstances indépendantes de sa volonté, qui le contraignent à laisser imparfait le magnifique monument qu'il avait entrepris d'élever à la littérature de la Chine; et, de quelque manière que ce soit, les amis de cette littérature auront à regretter de voir ainsi manquer une occasion qui peut ne se représenter jamais.

Le volume qui termine le dictionnaire par clefs a été reçu en Europe en 1824; il était imprimé dès 1823. Tout ce que nous avons dit du volume précédent, s'applique rigoureusement à celui-ci. Quatre-vingt-quinze radicaux, contenant plus de dix-huit mille dérivés, y sont resserrés dans l'espace de neuf cents pages. On sait déjà comment l'auteur s'y est pris pour enfermer tant de

matière en si peu d'espace : il a supprimé les explications et réduit les définitions de chaque caractère à n'occuper qu'une ligne ou deux. M. Morrison paraît enchanté d'avoir fini sa tâche, de quelque manière que ce soit. *Il était*, comme il l'écrivait lui-même, *fatigué d'écrire des dictionnaires*. Certaines parties de son travail se ressentiront de la précipitation qu'il a mise à les publier : lui-même n'en disconvient pas ; il aura pris peut-être en quelque endroit un *essieu* pour une *roue*, ou un *mulet* pour un *âne*. La faute, toute grave qu'elle paraît, lui semble excusable, et ce n'est pas effectivement sur des méprises de ce genre que doivent tomber les reproches qu'on est en droit de lui adresser. La grande faute est d'avoir commencé son livre d'une manière et de l'avoir fini d'une autre manière. *Johnson*, dit-il, a laissé le mot *sea* sans exemples, et donné le mot de *mandarin* pour un terme chinois. Mais si Johnson eût interrompu son excellent travail à la lettre F, et que pour le reste de l'alphabet il se fût borné à mettre les mots anglais les uns au-dessous des autres, sans explications et sans citations, son dictionnaire ne serait certainement pas demeuré classique. M. Morrison croit que l'ensemble de son ouvrage, exécuté par lui seul en sept années, est supérieur au dictionnaire de *Khang-hi*, qui occupa trente lettrés pendant cinq ans ; et cette supériorité qu'il regarde comme un fait, il la cite, dit-il, pour se rendre justice à lui-même. Notre intention n'est ni d'appuyer ni de combattre une pareille assertion. Nous ne voyons aucun moyen d'établir une comparaison sérieuse entre un ouvrage original où l'on a fait entrer les fruits du dépouillement

complet des monumens littéraires qu'une grande nation a accumulés pendant trente siècles, et le travail d'un étranger qui a mis ses soins à extraire, des dictionnaires rédigés par les naturels ou par ses devanciers, un vocabulaire plus ou moins utile, mais incomplet. L'auteur cite le dictionnaire de Johnson, mais il ne voudrait pas y comparer le mauvais glossaire de Boyer, et pourtant celui-ci a été fini comme il avait été commencé. Hâtons-nous d'adoucir ce que ces observations pourraient avoir de sévère, en faisant remarquer que l'immensité de l'œuvre entreprise par M. Morrison est ce qui l'a empêché de la porter à sa perfection. Il a été comme accablé sous le faix d'une masse qui n'était peut-être pas en proportion avec les forces d'un seul homme. Ce qu'il y a d'achevé dans son livre est très-bien, et peut se passer de l'indulgence que l'auteur affecte de ne pas réclamer. Les deux parties qui nous restent à examiner suffiraient pour fonder la réputation d'un lexicographe. Mais comme le dictionnaire par clefs est toujours celui auquel il faut en revenir, nous ne pouvons nous dispenser d'ajouter qu'en attendant qu'on ait exécuté le plan que nous avions esquissé, et que M. Morrison avait adopté d'abord, les étudians seront encore réduits à faire usage du vocabulaire du P. Basile, pour tous les articles qui en occupent les sept cent quatre-vingts dernières pages, et même pour quelques-uns de ceux qui sont dans les cent cinquante-deux premières.

La dépense considérable qu'a exigée l'impression du grand ouvrage de M. Morrison, n'a point rebuté la Compagnie des Indes qui en a fait les frais. On assure que

cette puissante et libérale association eût volontiers doublé la somme qu'elle a fournie, pour que le monument qu'elle voulait élever fût dignement achevé.

SECONDE PARTIE.

DICTIONNAIRE ALPHABÉTIQUE [1].

(Juillet 1821.)

En rendant compte de la première livraison du dictionnaire chinois de M. Morrison, nous avons fait connaître le plan que l'auteur s'est tracé, et l'ordre dans lequel il se proposait de livrer au public les diverses parties de son travail. Conformément à ce plan, M. Morrison a d'abord publié trois livraisons contenant les trente-deux premiers des deux cent quatorze radicaux, ou environ le septième de la première partie. Cette publication a exigé quatre années, d'où on avait conclu qu'en supposant que toutes les chances seraient favorables, et que M. Morrison se livrerait sans interruption aux soins qu'exigent la rédaction et l'impression d'un pareil ouvrage, il lui faudrait plus de trente ans pour le compléter [2].

Cette considération semble être entrée pour quelque chose dans la résolution que M. Morrison a prise en

[1] Macao, 1819 et 1820, xx–1090 et 488 pag. grand in-4°.

[2] *Allgem. Litter. zeitung.* 1818, n° 29, pag. 228. — *Asiat. Journal June* 1818, pag. 572.

avril 1818, et qu'il vient d'exécuter, d'intervertir l'ordre des publications, et de donner le dictionnaire alphabétique en entier, avant d'achever celui qu'il avait commencé. Il a jugé qu'il était possible de terminer en un an l'impression d'un volume de mille pages; et le désir de mettre à la disposition des souscripteurs une partie complète de son ouvrage, l'ayant décidé à interrompre l'impression de la première, il s'est livré à ce nouveau travail avec tant d'ardeur, qu'il a pu, dès l'année dernière, mettre au jour les deux volumes que nous annonçons, et qui forment ensemble plus de quinze cents pages grand in-4°.

Pour apprécier toute l'utilité de cet immense travail, il faut se rappeler que la nature particulière de la langue chinoise, rend, pour ainsi dire, indispensable l'usage d'un double dictionnaire. Il faut qu'on puisse trouver à volonté la prononciation et la signification qui sont attachées à un signe inconnu qu'on rencontre dans un livre, et pour cet objet les caractères doivent être disposés dans l'ordre des radicaux qu'ils renferment. Il faut aussi qu'on puisse retrouver, quand cela est nécessaire, le signe écrit qui correspond à tel mot chinois qu'on se rappelle, et c'est à quoi servent les dictionnaires où les caractères sont classés suivant les prononciations. On sent que cette dernière sorte de dictionnaire doit être surtout utile aux Chinois qui savent parler leur langue, et qui ont plus souvent besoin de chercher les signes des mots, que les mots qui sont l'expression des signes. Les mêmes dictionnaires sont accommodés aux besoins des missionnaires et des autres Européens qui ont commencé, dans le pays

même, à se familiariser avec la langue parlée. Mais une chose qu'on croirait difficilement, si l'expérience ne la mettait hors de doute, c'est que ces mêmes dictionnaires alphabétiques sont plus commodes à consulter, même en Europe. Cela tient à des causes qu'il serait trop long d'indiquer ici. Il suffira de dire que la prononciation est fréquemment indiquée dans les caractères; que beaucoup de ceux qui ont la même prononciation se prennent à chaque instant l'un pour l'autre, malgré la différence d'orthographe; qu'il y a par conséquent de l'avantage à les trouver réunis, et qu'enfin l'habitude l'emportant souvent chez nous, nous retenons plus facilement les mots que les signes, de sorte qu'il n'est pas de personne livrée à l'étude du chinois, qui ne sache la prononciation d'un grand nombre de caractères dont elle ignore, ou dont elle a oublié la signification.

Ces motifs étaient plus que suffisans pour engager M. Morrison à hâter la publication du dictionnaire alphabétique qu'il avait promis; mais pour être en état de l'achever dans un terme aussi court, il a dû adopter un système de rédaction plus concis que celui qu'il a suivi dans son dictionnaire analytique [1]. Effectivement, au lieu de prendre pour guides les rédacteurs du dictionnaire de *Khang-hi*, dans les nombreux emprunts qu'ils tirent des auteurs classiques, et de rassembler, comme il l'a fait à leur imitation, dans ses premières livraisons, de longs passages de prose et de vers pour indiquer le sens d'une expression, il se borne à réunir les diffé-

[1] Il n'est ici question que des premières livraisons de cette partie. Voyez ci-dessus, pag. 193.

rentes formes usuelles dont chaque caractère est susceptible, et les différentes acceptions qu'il peut prendre, soit quand on l'emploie isolément, soit quand on le fait entrer dans les expressions composées; c'est-à-dire qu'il donne ce que les auteurs qui ont traité de l'écriture chinoise appellent *variantes* [1], et les termes polysyllabiques formés par le rapprochement de deux ou trois caractères sans la connaissance desquels il serait absolument impossible d'entendre le moindre ouvrage chinois.

M. Morrison annonce qu'il a pris pour base de son travail un dictionnaire chinois intitulé *Ou-tchhe-yun-fou*, dont un écrivain nommé *Tchhin* avait passé toute sa vie à rassembler les matériaux. Tchhin en mourant laissa son manuscrit à un de ses élèves nommé *Han-yi-hou*, lequel voyagea dans tout l'empire pour le perfectionner et y faire les additions nécessaires. Un autre disciple de Tchhin, nommé *Phan-ying-pin*, fit connaître le travail de son maître à l'empereur Khang-hi, dans le tems où ce prince était occupé du projet de son *Tseu-tian*, ou Dictionnaire classique. On fit chercher le *Ou-tchhe-yun-fou*, et il fut mis au nombre des ouvrages qui devaient servir de base au Dictionnaire impérial. De là vient que dans celui-ci beaucoup d'articles sont une transcription verbale des articles correspondans du dictionnaire de Tchhin. Ce dernier ouvrage fut publié peu après par les soins de Phan-ying-pin, qui y mit une préface où il enseigne que le nombre des caractères chinois, en y

[1] Voyez ce que j'ai dit des *variantes* dans l'*Examen critique*, à la tête du Supplément de M. Klaproth, pag. 3, et dans mes *Élémens de la Grammaire chinoise*, pag. 7 et 18–24.

comprenant les synonymes et les différentes formes de chaque caractère, s'élève à cinquante mille. On sait que cette fixation est tout-à-fait arbitraire, et peut varier suivant la manière d'envisager les choses. Quoi qu'il en soit, si le dictionnaire de Tchhin contenait cinquante mille caractères, M. Morrison l'a considérablement abrégé, car il n'en a numéroté que douze mille six cent vingt-deux; et les *variantes* [1] à joindre à ce nombre l'augmenteraient à peine d'un tiers. Il a, du reste, très-bien fait dans l'objet qu'il s'était proposé; car, dans un dictionnaire usuel, cette multitude de caractères est moins avantageuse qu'embarrassante, et ce n'est pas, comme on sait, le grand nombre des termes expliqués, mais l'exactitude des explications et le bon choix des mots qu'on recueille, qui constituent le mérite d'un dictionnaire.

Une condition indispensable pour pouvoir faire usage d'un vocabulaire chinois alphabétique, c'est d'avoir une table des caractères qui y sont expliqués, arrangée suivant l'ordre des *clefs* ou radicaux; car c'est toujours à cet ordre qu'il faut revenir, quand on ignore, et le sens, et la prononciation d'un caractère. On l'y trouve à la place qui lui est assignée par le radical dont il dépend; et l'on est toujours en état, par le moyen de cet index, de recourir du signe à la langue parlée, comme on peut, en consultant le corps même du dictionnaire alphabétique, remonter du mot à l'écriture : double opération qui est souvent nécessaire et qui facilite beaucoup l'intelligence

[1] Voyez, sur le sens où ce mot est pris en cet endroit, l'explication rapportée ci-dessus, pag. 198.

des livres. L'index dont il est ici question, forme un complément très-utile au dictionnaire. Il est seulement à regretter que, pour le composer, M. Morrison ne se soit pas borné à distribuer et à classer analytiquement les caractères mêmes qu'il avait précédemment arrangés selon l'ordre alphabétique. Il a fait son index indépendamment du dictionnaire, d'où il est arrivé que plusieurs milliers de termes de ce dernier ne se trouvent pas dans l'index, et réciproquement. C'est là un défaut très-grave dans un travail destiné à faciliter des recherches tout-à-fait indispensables.

M. Morrison a mis à la suite de cet index trois autres tables qui achèvent de remplir le deuxième volume; la première est prise du dictionnaire de *Khang-hi*, dont il paraît qu'on a seulement donné les feuilles à un graveur chinois, pour les reproduire par une planche nouvelle. Elle contient, dans une cinquantaine de pages, ce que les Chinois appellent *Kian-tseu*, c'est-à-dire les caractères dont le radical est difficile à reconnaître, arrangés dans un ordre purement technique, où la recherche n'exige qu'une connaissance très-légère des premiers élémens de l'écriture.

La seconde table est un index des mots anglais destiné, selon l'auteur, à soulager la mémoire et à fournir des expressions à une personne qui a déjà quelque connaissance de la langue et qui veut composer en chinois. On ne doit pas s'attendre, dit M. Morrison, que cet index puisse mettre une personne qui ne saurait pas la langue en état de choisir des termes pour exprimer ses pensées en chi-

nois. Non-seulement la table anglaise ne pourrait servir à cet objet, mais quoiqu'elle contienne près de six mille articles, comme les mots chinois ne sont indiqués que par des renvois en chiffres arabes à la page du dictionnaire où ils se trouvent, l'usage n'en semble pas fort commode. Heureusement l'auteur ne croit pas, en rédigeant cet index, avoir rempli l'engagement qu'il a pris au commencement, et qui se trouve rappelé sur le frontispice même des deux volumes que nous annonçons. D'après son plan, le dictionnaire complet doit avoir une troisième partie anglaise et chinoise; mais il entend sans doute par ces expressions une réunion plus ou moins complète de locutions et de phrases ou d'exemples, et non pas une simple liste de mots comme celle-ci. Il serait à désirer qu'il pût avoir pour modèle, dans cette partie de son travail, quelques-uns des dictionnaires latins-chinois, comme nos missionnaires en avaient composé plusieurs, et notamment comme le dictionnaire latin-mandchou-chinois, en trois volumes in-folio, et que possède la Bibliothèque du Roi.

Enfin la dernière table qui termine le deuxième volume, est, intitulée : *Table synoptique des formes variées des caractères chinois.* L'auteur y a réuni, en trois cents pages imprimées à la manière chinoise, c'est-à-dire en planches stéréotypes, les formes communes, cursives et antiques des principaux caractères expliqués dans son dictionnaire. Cette table ne sera pas inutile à ceux qui voudront s'occuper de la paléographie chinoise, sans avoir à leur disposition les ouvrages originaux, comme le *Choue-wen* ou le *Tchhouan-tseu'wei;* mais

comme c'est l'arrangement même du dictionnaire, c'est-à-dire l'ordre alphabétique qui y a été suivi, elle n'offrirait qu'un secours insuffisant à ceux qui voudraient s'en aider pour déchiffrer d'anciennes inscriptions ou des préfaces écrites en caractères cursifs.

J'ai laissé de côté, pour en parler séparément, un catalogue des noms chinois des étoiles et des constellations, qui a été composé par M. Reeves, à la prière de M. Morrison, et que celui-ci a inséré à la fin de son premier volume. M. Reeves est un membre de la Société Royale de Londres, qui réside à Canton, qui s'y est occupé de travaux d'histoire naturelle, et auquel M. Morrison doit la communication de la plupart des noms des plantes et d'autres productions naturelles, qu'il a fait connaître dans son dictionnaire. Rien sans doute ne serait plus profitable aux sciences que des recherches de ce genre, entreprises sur les lieux mêmes, par une personne qui ne serait pas étrangère à la connaissance de la langue et à la lecture des livres. Relativement à l'histoire naturelle de la Chine, le moindre avantage qui puisse en résulter, serait d'avoir les moyens d'établir à volonté une synonymie exacte entre les dénominations usuelles des végétaux et des animaux, et celles qu'on rencontre dans les livres, et de tirer parti des renseignemens sur les sciences et l'économie rurale et domestique, qu'on peut extraire des traités généraux ou particuliers et des relations originales. Il y a d'autant plus à faire en ce genre, que nos missionnaires, peu versés en général dans les diverses branches des connaissances naturelles, se sont bornés, dans leurs vocabulaires, à remplacer les dénominations chi-

noises par des appellations communes, telles que *nom d'un arbre, nom d'une plante, d'un poisson* ou *d'un quadrupède*, ou, tout au plus, ont joint quelques traits vagues et insignifians pris des descriptions chinoises. On doit donc désirer que M. Reeves puisse bientôt faire jouir le public du fruit de ses travaux et du résultat de ses observations.

Dans le morceau que nous avons sous les yeux, l'auteur s'est efforcé de mettre en rapport les noms des étoiles dans les constellations chinoises et dans celles des Européens. « Cette opération, dit l'auteur lui-même, a été » fastidieuse, et le résultat n'en est pas entièrement sa» tisfaisant. Toutefois, il y aura assez pour contenter la » curiosité de quelques-uns, et prévenir le travail de » quelques autres qui seraient disposés à faire une sem» blable tentative. » Pour la base de son travail, il a pris un ouvrage composé en chinois par les missionnaires sous le titre de *Liu-li youan-youan*, en cent volumes, et où sont renfermés des traités sur la musique, les principes de la géométrie, le calcul des éclipses, les tables du mouvement du soleil et de la lune, et des nombres premiers, des logarithmes des nombres et de ceux des tangentes, etc. Dans le 31e volume de cet ouvrage, on donne une liste de quatre-vingt-douze étoiles, depuis la première jusqu'à la troisième grandeur, avec leur ascension droite et leur déclinaison; et une autre liste de deux cent dix-sept étoiles, depuis la troisième jusqu'à la cinquième grandeur, avec quelques nébuleuses. Outre ces deux listes, l'auteur avait encore un double planisphère du P. Verbiest, de quatre pieds de diamètre, avec une

division circulaire et une échelle graduée pour marquer la distance équatoriale; il a pu comparer la position des étoiles de ces deux planisphères avec celle d'un globe de Bardin de dix-huit pouces, et la vérifier sur l'atlas de Bode. Par ce moyen, M. Reeves a procuré une plus grande certitude aux synonymies des constellations chinoises; mais il n'a pas, comme il paraît disposé à le croire, fait une chose entièrement nouvelle et qui n'ait jamais été tentée; et la comparaison des deux systèmes uranographiques, telle qu'elle résulte du planisphère du P. Verbiest, n'a pas, ainsi qu'il l'imagine, été inconnue jusqu'ici en Europe. Le P. Noël avait donné la correspondance des constellations chinoises avec les nôtres [1]. Le P. Grimaldi, dans un ouvrage chinois dont plusieurs exemplaires sont venus en Occident, avait fait connaître le planisphère chinois gradué et partagé en six feuilles [2], d'après le planisphère du P. Pardies; et M. Deguignes fils, avait, avec l'aide de son père, donné une forme nouvelle au Catalogue du P. Noël, et fait graver deux planisphères qui ont été insérés dans le tome 6e des *Mémoires des savans étrangers*, publiés par l'Académie des Sciences. Ces différens travaux portaient tous sur une même base, la comparaison que les PP. Verbiest et Grimaldi, successivement chargés de la direction des opérations astronomiques à la Chine, avaient faite avec

[1] Dans ses *Observationes mathematicæ in Indiâ et Chinâ factæ*. Prague, 1710, in-4o.

[2] *Fang-sing thou kiaï*, ou Explication du Planisphère, par *Min-ming-'o* (le P. Grimaldi, successeur du P. Verbiest dans la charge de président du tribunal des mathématiques), imprimée en 1711.

le plus grand soin, pour appliquer les dénominations chinoises aux étoiles décrites par les PP. Riccioli et Pardies. On voit qu'il ne régnait pas dans cette matière autant d'incertitude que l'a supposé M. Reeves, et que, dans cette circonstance encore, les savans du continent ont eu sur l'écrivain anglais, du moins l'avantage de la priorité.

Cet avantage est presque le seul que leur laisse M. Morrison, car il a mis tant de zèle, tant d'activité dans la composition de ses dictionnaires, qu'il a égalé, sinon surpassé la plupart de ses devanciers. En achevant ce qu'il a commencé, il pourra se flatter d'avoir élevé à la littérature chinoise un monument qui eût pu manquer encore long-tems à cette littérature [1]. Un heureux concours de circonstances l'a favorisé : placé, par son séjour au milieu des Chinois, à la portée de tous les secours dont il peut avoir besoin ; pouvant à volonté se procurer des livres à consulter, des dictionnaires à extraire, réunir des interprètes, des copistes, des graveurs ; disposant de fonds considérables que la Compagnie des Indes a fournis généreusement, tous les genres de facilités se sont trouvés entre ses mains, et il en a dignement fait usage. Un seul obstacle l'a arrêté quelque tems pour cette dernière livraison. La politique chinoise a pris ombrage en voyant, à la solde des Anglais, des écrivains, des graveurs chinois, et elle s'est momentanément opposée à ce qu'ils continuassent leur ouvrage : « Apprenez » notre langue si vous pouvez, ont dit aux Anglais les

[1] Voyez les observations qui terminent le paragraphe précédent, ci-dessus, pag. 194.

» magistrats de Canton; mais nous ne vous fournirons » pas de secours, et nos ouvriers ne graveront pas de » caractères pour vous. » Le seul inconvénient qui soit résulté de cette mesure, c'est que les gros caractères, employés dans le Dictionnaire alphabétique, ont moins d'élégance que ceux dont on a fait usage dans les trois premiers cahiers du Dictionnaire analytique; l'exactitude et la correction n'y ont rien perdu; et, tels qu'ils sont, on peut assurer que rien de si beau n'a encore été exécuté en Europe. On a fait en ce genre tout ce que permet une munificence éclairée et inépuisable. Les mêmes séries de caractères, montant à quinze ou vingt mille signes, ont été gravés quatre ou cinq fois pour reparaître dans un ordre différent, suivant les besoins. On n'a été réduit à employer, ni le procédé pénible et toujours lent du clichage, ni les ressources encore imparfaites de la lithographie. On a gravé en métal tous les types qui étaient nécessaires, et peut-être plus qu'il n'en était besoin. On ne sera pas étonné de cette utile profusion quand on saura que la gravure ne coûte presque rien à la Chine, et que d'ailleurs les directeurs de la Compagnie ont pourvu à l'impression d'un dictionnaire chinois, en y affectant la somme de 12,000 liv. st. (environ 300,000 fr.) Ces honorables patrons savent apparemment qu'il n'y a pas de dépense dont on tire plus de profit que de celles que l'on consacre à la littérature; et qu'ouvrir à leurs concitoyens une nouvelle source de lumières, c'est leur procurer en même tems de nouveaux élémens de richesse et de prospérité.

TROISIÈME PARTIE.

DICTIONNAIRE CHINOIS-ANGLAIS [1].

En annonçant l'avant-dernière livraison du tome Ier du Dictionnaire chinois-anglais par clefs, que le docteur Morrison a publiée en 1820, nous avons fait part à nos lecteurs du projet qu'avait l'auteur de donner en une seule livraison un dictionnaire inverse, c'est-à-dire, dans lequel les mots anglais, arrangés dans l'ordre alphabétique, serviraient à trouver les mots et les phrases qui leur correspondent en chinois. C'est cette partie de son travail que M. Morrison vient de faire paraître, après un intervalle plus court qu'on n'aurait osé l'espérer, mais aussi sous une forme plus resserrée et avec une étendue moins considérable que ne semblaient l'annoncer et les expressions de l'auteur, et les développemens nombreux, et les digressions de toute espèce auxquels il s'est livré dans les premières parties de son ouvrage.

C'est sans doute une difficulté considérable que de rendre, dans un dictionnaire, les mots d'une langue étrangère de manière à en faire saisir les sens primitifs et secondaires, les acceptions propres et métaphoriques, les valeurs différentes et les nuances particulières. Toutefois on a pour ressource, dans ce cas, les définitions, la faculté de réunir des termes synonymes ou presque synonymes, dont l'accumulation tient lieu de l'expression exactement correspondante au mot qu'on veut expliquer, et par-dessus tout, de faire sentir la valeur

[1] Part. III, Macao 1822, un vol. in-4° de 480 pages.

exacte par des passages empruntés aux auteurs ou à la langue commune ; mais cette difficulté n'est rien auprès de celle qu'on éprouve en voulant donner dans cette langue étrangère des équivalens à tous les mots de sa langue maternelle. C'est une simple traduction qu'on a à faire dans le premier cas ; c'est véritablement dans l'autre un idiome étranger qu'il faut écrire ou parler. C'est alors qu'on sent dans toute leur étendue les différences qui existent chez les hommes dans la manière d'exprimer leurs pensées, de les grouper, de les combiner, de les revêtir de formes particulières. La difficulté va souvent jusqu'à l'impossibilité, et l'on est étonné, dans tout ouvrage de ce genre, en comptant le nombre des termes simples qui sont nécessairement rendus par des périphrases. Or, tout exemple d'une pareille substitution constate un défaut d'accord dans la pensée même, une sorte d'infériorité d'un côté ou de l'autre, et un esprit exempt de préjugés reconnaîtra facilement que cette infériorité est souvent réciproque, et qu'autant il manque d'expressions à un peuple pour rendre les mots de notre langue, autant il s'en faut que nous puissions, à notre tour, expliquer dans notre langue les termes de l'idiome de ce peuple. La conclusion qu'on pourrait tirer de ce fait, c'est que les notions morales ou métaphysiques, les tropes, les images, produits de l'imagination, doivent s'altérer plus ou moins en passant d'une langue dans une autre, et que chaque peuple a un fonds d'idées intraduisibles, et qu'il ne peut communiquer à un autre sans recourir aux périphrases, moyen embarrassant, insuffisant, et souvent impraticable.

Le défaut d'accord dont nous venons de parler est peu sensible dans les langues de peuples voisins, qui ont ensemble des rapports multipliés, et par conséquent beaucoup d'idées communes. On pourrait le croire nul, avec une attention médiocre, et si l'on se contentait d'approximations, en considérant, par exemple, un de ces dictionnaires où les mots anglais et français, ou français et allemands, sont successivement rapprochés et expliqués les uns par les autres; mais rien n'est plus frappant dans un dictionnaire anglais-chinois, tel que celui que nous annonçons, que cette multitude de mots simples en anglais, qu'il a fallu définir ou rendre en chinois par des expressions composées, faute de terme qui pût les représenter exactement. Si le dictionnaire était bien fait, on pourrait assurer, dans tous ces cas, que l'idée exprimée par le mot anglais n'est pas du nombre de celles qui se présentent naturellement à un Chinois. On serait ramené à la même opinion toutes les fois qu'on trouverait des expressions improprement nommées synonymes, rendues par un seul et même terme; toutes les fois encore qu'on verrait des familles de mots complètes dans la première langue, et réduites à une ou deux expressions dans la seconde, ici le verbe, le nom d'agent, le nom d'action, l'adjectif verbal, le nom abstrait, marquant toutes les phases ou tous les rapports d'une même idée; là un seul mot plié successivement à toutes ces fonctions, quoiqu'il n'en remplisse naturellement qu'une seule. C'est, je le répète, par la comparaison de deux idiomes aussi éloignés l'un de l'autre, que paraît

dans tout son jour la différence immense qui existe entre les deux peuples qui les parlent. Cette réflexion, qui se présente d'elle-même à la vue du nouveau volume de M. Morrison, doit surtout être présente à l'esprit de ceux qui le jugeront et qui seraient tentés de considérer comme des omissions de l'auteur les imperfections qui tiennent à la nature du travail qu'il a entrepris.

Le volume dont il s'agit contient quatre cent quatre-vingts pages, et, selon un calcul approximatif, entre six et sept mille mots anglais, sans compter les expressions composées qui se trouvent rangées dans les articles principaux. Sur ce nombre, il y a beaucoup de mots qui manquent d'équivalens directs, et qui ne sont rapportés que pour donner occasion de placer une phrase où l'idée qu'ils expriment est introduite; beaucoup d'autres qui sont étrangers à l'anglais comme au chinois, tels que *jonque*, *mandarin*, *bonze*, *kalpak*, *khan*, *koran*, *tael*, *mas*, *condorin*; d'autres qui expriment des idées tellement nouvelles ou particulières aux Européens, qu'on n'a pu faire autre chose que d'avertir que le terme correspondant manquait, ou de le remplacer par une phrase forgée à plaisir, tels que *compagnie* (marchande), *jury*, *kaleidoscope*, *abracadabra*; enfin une grande quantité de noms latins d'êtres naturels, comme plantes, oiseaux, poissons, etc. Ce qui appartient réellement au fonds de la langue anglaise se trouverait réduit de près d'un tiers, si l'on supprimait toutes ces classes de mots : c'est là pourtant tout ce que l'auteur a pu rendre de son idiome maternel, après tant d'années de résidence dans un pays dont il s'est attaché surtout à apprendre la langue, dans la vue

de remplir les fonctions d'interprète près le *comité choisi* de la Compagnie des Indes.

Suivant la remarque que nous avons déjà faite en annonçant d'autres livraisons du même ouvrage, M. Morrison ne s'est pas attaché à un système de rédaction fort régulier. Plusieurs de ses articles sont excessivement courts; d'autres, au contraire, allongés par des additions qu'on pourrait déclarer superflues, s'ils ne contenaient parfois des renseignemens utiles, quoique déplacés. Au mot *calendrier* (*kalendar*), se trouve l'extrait incomplet du calendrier de la première année *Tao-kouang*, qui a commencé le 3 février 1821. Au mot *fleur* (*flower*), on voit une liste de cent quarante-huit noms de plantes, distribuées d'après les mois de l'année où elles fleurissent; au mot *porcelaine*, un long détail sur la fabrication et le commerce de la porcelaine; et au mot *jésuite*, l'épitaphe de S. François Xavier.

C'est une véritable richesse dans ce dictionnaire que l'addition d'un si grand nombre de noms d'êtres naturels, animaux ou végétaux, et de productions minérales, mis en rapport avec les synonymies européennes. Quoiqu'on pût désirer de les trouver disposés dans un meilleur ordre, on ne saurait refuser beaucoup de reconnaissance aux auteurs qui, profitant de leur séjour dans les pays orientaux, et des études auxquelles ils se sont livrés en Europe, nous rapportent de l'Asie, non pas seulement des échantillons sans noms, comme font trop souvent les naturalistes, ou des noms sans échantillons, comme l'ont fait plus souvent encore des voyageurs peu instruits, mais les uns et les autres réunis, les oiseaux et les in-

sectes, les graines ou les plantes sèches, accompagnés des dénominations qui leur sont attribuées dans leur patrie, et à l'aide desquelles on peut rechercher dans les livres les détails de culture, de mœurs, d'usages de tout genre qui s'y rapportent. Pour la Chine, nos missionnaires avaient trop négligé ce genre de secours, parce que le hasard avait voulu qu'au milieu de tant d'hommes instruits ou profonds, de philologues, d'historiens, d'antiquaires, de mécaniciens, de géomètres et d'astronomes, il ne se rencontrât pas un seul naturaliste. Aussi tout ce qu'on trouvait dans leurs livres et jusque dans leurs meilleurs dictionnaires, c'était, ou des explications qui n'apprenaient rien, comme *nomen herbæ, nomen arboris, avis, piscis,* ou des descriptions qui ne valaient guère mieux, parce qu'elles étaient tronquées ou mal traduites, et séparées des figures qui, dans les livres chinois, en sont le complément indispensable. M. Morrison, dans ses dernières publications, s'est écarté de cette marche vicieuse : il a donné, autant qu'il lui a été possible, l'appellation linnéenne qui correspond à la dénomination chinoise, et il nous apprend que le travail qui a servi de base à ces rapprochemens a été fait par MM. J. Reeves, membre de la société royale de Londres, et J. Livingstone, docteur en médecine. C'est un véritable service que ces deux naturalistes auront rendu à tous ceux qui s'efforcent de tirer des livres chinois des notions exactes et précises sur les arts mécaniques, la géographie physique et la pharmacopée.

Un morceau assez curieux par son objet a été mis par M. Morrison à la tête de son volume : c'est une explica-

tion en chinois du système alphabétique des Européens, sous ce titre, *Ying-ki-li koue tseu-iu siao yin, Petite introduction à la connaissance des lettres du royaume d'Angleterre.* Il est dit dans cette petite dissertation que les genres d'écriture usités dans l'univers ne sont pas au nombre de moins de deux cents, mais qu'ils offrent beaucoup de différences, soit quant à la méthode de lecture, soit quant aux formes des lettres.... Au fond pourtant ils se réduisent à deux, l'un qui représente les sons des mots, et l'autre qui en exprime le sens. Parmi les premiers on cite les caractères *fan,* ou samskrits, ceux des Mandchous, ceux des *Ying,* ou Anglais, et ceux des autres royaumes occidentaux et de l'Europe. Quant à ceux qui expriment le sens des mots, ce sont les anciens caractères du royaume de *Yi-tchi-pi-to* (Égypte), et les caractères anciens et modernes de la Chine. On serait assez embarrassé de déterminer la préférence à accorder à l'un de ces systèmes, qui ont leurs avantages et leurs inconvéniens. Les caractères qui peignent le sens, n'expriment pas les sons, et cependant il faut que la mémoire retienne les uns et les autres. C'est un défaut incontestable. D'ailleurs cette faculté représentative du sens ne s'applique pas aux idées conçues par l'esprit, indépendamment de l'existence des choses. Ceux qui désignent les objets matériels ont, d'un autre côté, un grand avantage.... On donne ensuite les vingt-six lettres *Ying,* sous les deux formes, c'est-à-dire, les grandes et les petites lettres, avec une série de caractères chinois qui en représentent à peu près le son, *ya, pi, si, ti, yi, fou, tchi,* etc., et, comme l'on voit,

d'après la prononciation anglaise. Ces lettres, ajoute-t-on, ont été anciennement employées par les peuples du pays de *Lo-ma* (Rome), et servent aussi aux royaumes de *Fa-lan-si* (France), de *Mi-li-kian* (Amérique), de *Po-eul-tou-khi* (Portugal), quoique les langues de tous ces pays diffèrent beaucoup entr'elles. Ce petit morceau, dont l'auteur n'a pas donné la traduction, nous a paru assez bien écrit en chinois. C'est de cette manière, à ce qu'il nous semble, mais peut-être avec moins de brièveté, qu'il faut s'y prendre pour communiquer à un peuple, dans sa propre langue, des notions qui lui sont tout-à-fait étrangères. Il est fort difficile de définir les *lettres* en faisant usage des caractères chinois, et d'expliquer ce que c'est que l'alphabet dans une langue qui est en grande partie étrangère à la représentation des sons. Plusieurs auteurs chinois, qui ont traité de cette matière, à l'occasion des alphabets indiens ou tartares, et l'empereur Khang-hi lui-même en exposant les règles de la prononciation chinoise, se sont très-mal expliqués, et n'ont pu donner à leurs lecteurs que des idées confuses. Il ne faudrait pas se prévaloir de ce fait pour mettre l'alphabet au-dessus de l'écriture figurative : car ceux de nos écrivains qui ont parlé des caractères chinois, ne se sont en général exprimés ni plus clairement, ni avec plus d'exactitude.

Les imperfections du volume que nous examinons, et dont nous avons parlé précédemment, ne doivent pas être jugées à la rigueur; elles étaient comme inévitables dans la grande et importante entreprise de M. Morrison, et l'on peut plutôt s'étonner qu'il n'en ait pas laissé

glisser un plus grand nombre, au milieu d'une masse si volumineuse d'explications et de définitions, résultat de tant de recherches, de traductions et de comparaisons. Malheureusement, il paraît que l'auteur est comme accablé du poids de tant de travaux, et l'on ne saurait en être surpris quand on pense qu'en sept ans il a donné deux parties entières de son grand dictionnaire triple, et environ le cinquième de la troisième partie, formant en tout près de trois mille pages grand in-4°, sans parler de sa grammaire et de quelques autres ouvrages moins considérables. La prodigieuse patience qu'il lui a fallu pour un si grand ouvrage, pourrait bien être épuisée. « Son » dictionnaire, dit-il, n'a pu être achevé avant que plu» sieurs de ceux qui s'étaient d'abord intéressés à l'auteur » et à l'ouvrage ne fussent descendus dans la tombe, et » l'ardeur qui l'avait soutenu jusqu'ici dans l'exécution » d'une tâche fastidieuse, telle que la traduction et la » compilation des mots, n'anime plus son sein. Il s'est » pressé de finir cette partie, et il en usera de même à » l'égard de ce qui reste à composer de la première. » Il serait bien fâcheux que le découragement annoncé par cette phrase influât sur la manière dont M. Morrison terminera son dictionnaire par clefs, le plus important, sinon le plus usuel des trois qu'il a entrepris à la fois. Nous serions bien fâchés de voir se réaliser les prédictions qui ont été faites en Europe, lors de l'apparition des premières parties de ce beau travail [1], et d'après lesquelles il faudrait trente années à M. Morrison pour l'achever

[1] *Allgemeine Litteratur-zeitung*, febr. 1818, n. 29 et 30.

tel qu'il l'a commencé. Nous sommes persuadés que l'auteur même de ces prédictions partagerait notre regret, et qu'il ne souhaite rien tant que de les voir démentir par l'événement.

SUR LE SUPPLÉMENT

AU DICTIONNAIRE CHINOIS-LATIN DU P. BASILE,

RÉDIGÉ PAR M. KLAPROTH.

LORSQU'EN 1808, M. Deguignes fils fut chargé de faire imprimer le *Dictionnaire chinois-latin* du P. Basile de Glémona, il n'y avait personne en Europe qui eût acquis, par une étude pratique de la langue chinoise et des travaux approfondis et rendus publics, le droit de juger cet ouvrage, et d'indiquer à l'éditeur les améliorations dont il était susceptible. La copie qu'on en possédait alors, et qu'on destinait à l'impression, connue sous le nom de *Manuscrit du Vatican*, passait, par une sorte de tradition, pour un ouvrage accompli dans son genre, et l'on fit une loi à l'éditeur de la reproduire sans y rien changer. On lui permit seulement d'y faire quelques additions, en les distinguant par un signe particulier, et de remplacer l'ordre alphabétique des mots chinois, que les missionnaires avaient presque toujours suivi, par le système analytique des caractères ou l'ordre des clefs, plus commode pour les Européens, parce qu'il n'exige pas la connaissance de la langue parlée.

Mais, depuis cette époque, l'étude du chinois a pris en Europe un nouvel essor, et elle est même devenue l'objet

d'un enseignement public. Il ne s'est plus agi, comme autrefois, de resasser des notions élémentaires, ou de traiter, à l'aide de mémoires fournis par les missionnaires, quelques questions relatives à l'antiquité des Chinois, ou à la nature de leur écriture. C'est le savant auteur de l'Histoire des Huns qu'on a dû prendre pour modèle; ce sont des extraits et des traductions des livres chinois, qu'il a fallu faire, sans avoir, comme Fourmont et Fréret, des Prémare et des Gaubil pour correspondans à la Chine. Avec des moyens nouveaux qui manquaient à ces hommes habiles, mais privé de quelques autres genres de secours qui étaient à leur disposition, on a dû entreprendre une nouvelle série de recherches, approfondir la littérature, examiner la langue elle-même sous de nouveaux points de vue, étudier l'histoire et la géographie dans de nouveaux détails, et aborder enfin les livres qui traitent des sciences et des arts. Bientôt on a pu s'apercevoir de l'insuffisance des dictionnaires composés par les missionnaires pour tous ces objets, et on a reconnu que celui du P. Basile en particulier, excellent sans doute pour traduire à la Chine, et avec le secours des maîtres du pays, quelques sermons du latin en chinois, ou des fragmens d'ouvrages moraux du chinois en latin, n'était pourtant qu'un vocabulaire très-imparfait, désormais insuffisant pour les besoins des étudians.

C'est une vérité dont M. Klaproth a pu être plutôt et mieux convaincu qu'un autre, qui lui a fait entreprendre la composition d'un supplément, dont il publie en ce moment la première livraison. Appelés, en rendant compte de ce travail d'un savant étranger, à émettre en

même tems notre opinion sur celui d'un voyageur estimable, d'un compatriote dont le nom, si honorable et si cher pour tous les amis des lettres et de la saine érudition, a droit à des hommages plus particuliers de la part des membres de l'Académie des inscriptions, et des collaborateurs du Journal des Savans, nous nous reprocherions de commencer l'exposé des imperfections qu'on peut remarquer dans le Dictionnaire imprimé, et qui ont rendu la publication d'un supplément indispensable, sans avoir auparavant payé un juste tribut d'éloges au zèle, à la patience et même à l'exactitude dont l'éditeur a fait preuve dans cette publication importante. L'impression d'un volume grand in-folio de plus de 1,100 pages, avec un grand nombre de caractères chinois et de numéros de renvoi, était sans doute une entreprise pénible et laborieuse. En l'achevant, M. Deguignes s'est acquis un honneur qu'on ne saurait lui enlever, celui d'avoir le premier fait paraître un dictionnaire chinois imprimé, ouvrage attendu depuis cent cinquante ans, que notre nation devait à l'Europe, et qui, malgré les nombreux défauts et les lacunes qu'on peut y remarquer, n'en est pas moins un livre éminemment utile, qui assure à l'éditeur la reconnaissance des savans.

Nous aurions besoin de rappeler ces sentimens que nous consignons ici avec franchise, si nous voulions donner une analyse suivie d'un morceau que M. Klaproth a admis à la tête de son ouvrage, et qui a pour titre : *Examen critique de l'édition du Dictionnaire chinois du P. Basile de Glémona*. Ce morceau, qui occupe vingt-neuf pages in-folio, contient un relevé de

toutes les fautes et de toutes les omissions qu'on remarque dans le dictionnaire imprimé, exposées et commentées avec une sévérité que quelques-uns pourront trouver excessive. Cette raison, et d'autres encore, nous engageraient à passer entièrement sous silence l'*Examen critique* [1], s'il ne contenait quelques notions que nous croyons neuves et d'une utilité générale, et si nous ne devions en tirer les considérations propres à faire ressortir l'utilité des différentes additions que M. Klaproth a fait entrer dans son Supplément. Effectivement, il règne entre ces deux parties de l'ouvrage une correspondance exacte. Les erreurs ou les omissions indiquées dans l'une sont corrigées ou réparées dans l'autre. On voit qu'on ne pourrait que difficilement les séparer dans une analyse, et qu'il faut de toute nécessité connaître l'étendue du mal, si l'on veut apprécier l'utilité du remède.

Parmi ces notions, que nous nous permettons d'indiquer aux commençans dans l'*Examen critique*, et que nous n'avons puisées dans aucun autre ouvrage antérieur, nous citerons les règles relatives aux noms d'hommes; elles sont rappelées à l'occasion d'une table des noms de familles, que le P. Basile avait jointe à son Dictionnaire. On sait que le nombre des noms de cette espèce est dé-

[1] L'*Examen critique* dont il est ici question aurait pu trouver place dans ce recueil; indépendamment des motifs qu'on vient de rappeler, et qui peut-être faisaient à l'auteur une loi de ne plus en multiplier les exemplaires, la nature de plusieurs discussions qui y sont introduites, aurait réclamé l'emploi des caractères chinois, qu'on a désiré éviter dans ces *Mélanges*. D'ailleurs, la plupart des notions élémentaires qu'on y avait réunies, ont depuis été reprises par l'auteur lui-même, traitées avec plus de développement, et mises en un lieu plus convenable dans ses *Élémens de la Grammaire chinoise*.

terminé à la Chine par un usage presque invariable : mais, comme il y en a plusieurs qui sont significatifs, on pourrait, si l'on n'y prenait garde, les prendre en traduisant, pour des mots ordinaires, et se voir entraîné par là dans les méprises les plus graves. La table du P. Basile ne saurait faire entièrement éviter ce genre d'erreurs, parce que les noms des familles, les seuls qu'elle contienne, ne sont pas les seuls qui puissent causer de l'embarras, et que les noms individuels, les surnoms, les titres, presque toujours significatifs, n'y sont pas compris. M. Klaproth n'eût pu, sans entreprendre de rédiger un dictionnaire historique, songer à la compléter sous ce rapport; mais il a du moins rétabli les noms de deux syllabes, omis par le P. Basile et son éditeur, et parmi lesquels il s'en trouve de très-célèbres; tels que ceux de *Sse-ma* [1], *He-lian* [2], *Wei-si*, *Iu-wen*, *Eou-yang*, *Tso-khieou*, et plusieurs autres. On désigne les noms de deux syllabes par les mots de *Fou-sing* (noms doubles), ou disyllabiques.

Le nom de famille se place toujours le premier, et quelquefois même, quand il s'agit de philosophes du premier rang, ou d'écrivains supérieurs, on n'y ajoute que le mot *chi*, qui signifie famille, et l'on dit par antonomase, *Hiu-chi*, *la famille* Hiu, pour *Hiu-chin*, nom du premier et du plus illustre des lexicographes

[1] Nom de famille de plusieurs historiens célèbres, et notamment de Ssema-thsian et de Ssema-kouang. Voyez la vie de ces deux hommes illustres dans le quatrième volume.

[2] Famille tartare qui a fondé quelques principautés dans le nord de la Chine.

chinois; *Tso-chi*, pour *Tso-khieou-ming*, etc., cet usage a aussi lieu pour les femmes. Le *ming*, nom propre ou *petit nom*, est celui qu'on reçoit en naissant, qu'on se donne en parlant de soi, par lequel le fils se désigne lui-même en parlant à son père, le sujet en adressant la parole à son prince. La politesse ne permet pas d'employer le *ming* des personnes à qui l'on doit du respect, et les lois défendent de prononcer ou d'écrire celui des empereurs vivans. On cite à ce sujet un trait remarquable : l'empereur contemporain de Louis XIV, auquel l'usage européen a donné le nom de *Khang-hi*, avait reçu en naissant le petit nom ou sobriquet de *Hiouan-ye*, *étincelle bleue*. Dès le moment où ce prince monta sur le trône, les caractères *hiouan* (bleu) et *ye* (étincelle), durent être évités dans l'écriture; et, pour les tracer sans crime, il a fallu les tronquer dans tous les livres imprimés sous le règne de cet empereur, et postérieurement. C'est ce qu'on a fait en leur ôtant un trait, non-seulement dans le caractère simple, mais encore dans tous les groupes plus compliqués où ils entraient en composition. L'usage s'en est conservé jusqu'à présent, et à chaque mutation de règne, le nombre de ces caractères ainsi tronqués doit nécessairement augmenter [1]. La délicatesse et les scrupules des Chinois à cet égard se concevront mieux si l'on se rappelle que sous le règne de Khian-loung, un lettré fut condamné à être

[1] Cet usage a même une dénomination particulière : *Pi-ming*, *éviter le petit nom*. On dit : tel caractère a été abrégé; tel nom de peuple changé, telle locution modifiée; *pi-ming*, dans la vue d'*éviter le petit nom* de l'empereur régnant.

coupé en dix mille morceaux pour avoir osé, entre autres crimes, faire entrer dans un livre imprimé les petits noms des empereurs de la famille régnante. Il est vrai que ce lettré avait encore eu l'audace de faire des pronostics sur la dynastie, et de fixer la durée du règne actuel à cinquante-sept ans. L'empereur, par un acte de clémence, remit à ce criminel une partie de sa peine, et on se borna à lui trancher la tête sans aucun délai.

Le *tseu*, ou titre, remplace le *ming;* c'est un nom qu'on reçoit à vingt ans en prenant le bonnet viril. On le donne aux filles quand elles sont fiancées. Ce titre est ordinairement choisi pour les lettrés, d'après quelque circonstance remarquable de leurs études, ou relative à leurs examens. C'est le plus souvent un éloge de ce qu'ils ont offert de louable; il en est de même du *hoeï* ou titre posthume que l'on donne à un homme après sa mort, et qui sert à le désigner dans les cérémonies funèbres que sa famille continue long-tems encore de faire en son honneur. Pour les empereurs, ce titre posthume se nomme *miao-hao*, nom de temple. On le leur décerne quand ils ont cessé de vivre. Ce titre est destiné à exprimer l'opinion qu'on s'est faite du caractère d'un prince pendant son règne. Beaucoup sont, en effet, l'expression anticipée du jugement de la postérité; d'autres marquent seulement les dispositions où s'est trouvé le nouveau prince à l'égard de son prédécesseur.

Le système que M. Deguignes s'est formé sur l'antiquité chinoise, d'après ce qu'on pourrait appeler les divagations historiques du P. Cibot, le plus téméraire, et, s'il est permis de le dire, le moins éclairé des mission-

naires français à la Chine. Ce système, déjà exposé par l'auteur en différentes occasions, a été reproduit sans une nécessité absolue dans la préface du Dictionnaire chinois; on a fait dans l'*Examen critique* quelques remarques à ce sujet, sans entreprendre une réfutation suivie, qui n'eût pu être qu'une répétition de celle qu'a rédigée le P. Amiot [1]: on s'est principalement attaché aux endroits où les textes chinois, ou bien le sens de certains caractères, étaient invoqués comme des preuves à l'appui de l'opinion de l'auteur, et on fait voir, en citant ces textes mêmes, ou en analysant les caractères et rapprochant les interprétations qu'en donnent les meilleurs dictionnaires chinois, qu'il n'y a rien, dans les originaux, de ce que l'auteur a cru apercevoir dans certaines traductions. Ainsi, dans le dessein de prouver qu'au douzième siècle avant notre ère, la Chine était encore un pays peu habité, et où les villes étaient fort rares, M. Deguignes cite un passage du *Chou-king*, sur lequel les meilleurs interprètes n'ont jamais varié, il s'agit d'un établissement fondé par Tcheou-koung sur les bords de la rivière Lo. M. Deguignes traduit ce passage à sa manière, et prétend qu'il ne saurait être question d'une ville, mais d'un campement, parce que l'on ne mit que cinq jours à l'achever. « Est-il possible de se persuader, » dit-il, qu'une ville, quelque petite qu'elle soit, puisse » être construite avec tant de promptitude! » Mais le mot qu'il traduit par *camp*, signifie *dresser un plan, tracer une enceinte sur le terrain* (en mandchou *bodombi*); et c'est ce plan ou cette enceinte qui furent

[1] *Mémoires des Missionnaires*, tom. II.

terminés en cinq jours, ce qui n'a rien d'invraisemblable. Plus loin il se refuse à croire que les Chinois aient connu la sphère à une haute antiquité, et le nom de *kaï-thian*, qu'on applique à cet instrument dans les livres anciens, lui paraît signifier *traité d'astronomie*. A la rigueur, que le mot de *kaï-thian* ait le sens de *sphère* ou de *traité d'astronomie*, cela paraît assez indifférent pour l'état des connaissances des Chinois, et l'on ne voit pas quelle conclusion on pourrait tirer de cette différence; mais *kaï-thian* pour *traité d'astronomie*, ou, comme le veut M. Deguignes, pour *abrégé du ciel*, serait une expression contraire à toutes les règles de la langue, et l'acception d'*abrégé* qu'il attribue au mot *kaï* n'est fondée que sur une méprise du P. Basile. Plusieurs autres exemples du même genre, cités dans l'*Examen critique*, sont destinés à faire voir que si l'on veut, dans les questions d'antiquité, s'appuyer de la composition des caractères et raisonner d'après les élémens primitifs dont ils ont été formés, on doit les chercher dans les monumens qui se sont conservés, ou dans les livres où les Chinois eux-mêmes en ont recueilli les débris. Il n'y a que ce moyen d'éviter une foule d'erreurs plus ou moins graves, dans lesquelles on tombera nécessairement, toutes les fois qu'on voudra rechercher les traditions anciennes dans les formes, comparativement très-modernes, des caractères, ou discourir sur les acceptions des mots d'après les vocabulaires très-imparfaits des Européens, sans recourir aux traités et aux dictionnaires originaux, où toutes ces acceptions sont chronologiquement arrangées et discutées avec une méthode et

une régularité admirables. Il y a à cet égard une distinction fondamentale, que nous indiquerons en répétant les termes mêmes de l'*Examen critique*, et en ne supprimant que les développemens qu'il serait difficile d'analyser [1].

L'écriture chinoise a éprouvé, par l'effet du tems, deux sortes de modifications : la première n'a porté que sur l'extérieur et la forme des traits qui composent les caractères. Ces traits, d'abord figurés par des mains inhabiles, et irrégulièrement sillonnés, représentaient, suivant les Chinois, les traces des oiseaux sur le sable, ou la figure du têtard. Ils devinrent ensuite plus réguliers, et successivement arrondis ou brisés, ou épais et lourds, ou mêlés de pleins et de déliés. A travers tous ces travestissemens, la composition intime du caractère put rester, et resta effectivement sans altération, dans beaucoup de cas, et les mêmes combinaisons d'images et de symboles se perpétuèrent par des transcriptions successives. En effet, malgré ces changemens, on peut encore à présent reconnaître le même fond dans les quatre formes du même signe, aussi facilement qu'on reconnaîtrait un mot français écrit en lettres gothiques, capitales, romaines, italiques, etc.

L'autre genre d'altération a attaqué les caractères dans leur structure intime, et c'est, pour le dire en passant, celle qui a le plus contribué à en multiplier le nombre apparent. On a pris l'un pour l'autre des radicaux sy-

[1] Voyez pour plus de détails, et pour les exemples à l'appui de toutes ces distinctions, l'*Examen critique* et les *Élémens de la Grammaire chinoise*.

nonymes, ou des radicaux un peu différens, souvent même des radicaux entièrement étrangers les uns aux autres. On a remplacé l'image des *plantes* par celle des *roseaux*, ou par celle des *arbres*; la clef de la *bouche* par celle de la *parole*, ou *vice versâ*, ou bien, on a déplacé la clef, et mis en bas du caractère celle qui était à côté du caractère ou au-dessus. Tantôt on a retranché une clef, d'autrefois on en a ajouté une. Tous ces changemens ont eu lieu à différentes époques, et par des motifs divers: par nécessité, quand, en réunissant deux ou plusieurs groupes d'images déjà formés, le caractère nouveau eût été un groupe d'une complication excessive; par choix et par délicatesse, quand on a préféré une combinaison nouvelle de symboles, pour exprimer plus nettement et plus ingénieusement une idée complexe; par caprice enfin ou par ignorance, quand on a pris un groupe pour un autre, auquel l'usage avait assigné un sens ou un son à peu près semblable. C'est ainsi que s'est formée cette foule prodigieuse de caractères qui, si l'on n'a égard qu'au sens ou à la prononciation, se réduisent réellement à un nombre assez borné, mais qui sont multipliés d'une manière effrayante, si l'on a égard à leur forme extérieure, la seule chose qu'on puisse étudier pour les connaître et pour les chercher dans les dictionnaires.

La classification complète de tous ces caractères serait un travail immense qu'on ne peut attendre de celui qui entreprend seulement de rédiger un dictionnaire usuel. Mais ce qu'on est en droit d'exiger, c'est que tous les mots qu'on admet dans ce dictionnaire, s'y trouvent

sous les différentes formes que l'usage a consacrées, et qui sont employées concurremment dans les mêmes livres. A cet égard, le vocabulaire du P. Basile laissait beaucoup à désirer, et, loin de le perfectionner sous ce rapport, l'éditeur, par suite du système qu'il a embrassé, s'est vu conduit à faire des suppressions qui rendent plus sensibles et plus fâcheuses les imperfections de l'original. M. Klaproth a entrepris de remédier aux unes et aux autres, et son travail ne sera pas moins utile à ceux qui pourraient posséder des copies manuscrites plus ou moins parfaites du dictionnaire du P. Basile, qu'aux personnes qui n'ont que ce même dictionnaire, imprimé par les soins de M. Deguignes.

Le principal désavantage et l'infériorité la plus sensible qu'offre le dictionnaire imprimé, si on le compare aux manuscrits qu'on peut considérer comme en étant l'original, provient de la manière dont on a exécuté le nouvel arrangement des caractères. Comme on s'est attaché à suivre l'ordre des dictionnaires chinois imprimés, d'après lesquels Fourmont avait fait calquer et graver ses types de bois, il en est résulté qu'on s'est vu dans la nécessité d'omettre un grand nombre de *variantes*, c'est-à-dire, de manières différentes de représenter le même mot. On a bien souvent répété qu'un trait de plus ou de moins changeait le sens des caractères; qu'une requête où se trouvait un seul caractère ainsi altéré, ne saurait être mise sous les yeux de l'empereur, sans exposer son auteur à de sévères punitions. Cette assertion, prise dans sa généralité, n'est qu'une grave erreur. Il y a en chinois des incorrections qui ne sont pas admise

par les gens instruits, et qui seraient aussi choquantes pour un lettré, qu'une faute d'orthographe l'est en Europe aux yeux des personnes qui savent leur langue; mais il en est d'autres, et en grand nombre, qui sont du bel usage, qu'il est ordinaire d'employer au lieu du caractère exact, et qui sont, non des fautes, mais des licences calligraphiques que les plus grands lettrés et l'empereur lui-même emploient de préférence en écrivant. On ne peut, si l'on ne connaît ces abréviations, ces caractères vulgaires, ces *variantes*, lire un seul manuscrit, un seul acte public, un décret, une proclamation, une instruction, un passeport, une lettre, un contrat, un billet de visite; les romans, les poëmes, les préfaces, la plupart des livres imprimés sous la dernière dynastie, sont remplis de ces caractères non classiques, et présentent par conséquent des difficultés insurmontables à ceux qui n'auraient que le dictionnaire imprimé, ou même que les dictionnaires classiques des Chinois, où beaucoup des formes les plus vulgaires ne sont pas admises.

Les Chinois ont très-grand soin de distinguer ces diverses classes de caractères qu'on n'emploie pas indifféremment, mais qui trouvent place dans chaque sorte de composition, suivant le sujet ou la forme adoptée par l'auteur. Il y en a onze principales, qu'on distingue avec soin par des noms particuliers, et dont on trouve pour la première fois, dans l'examen critique, une énumération complète, puisée dans les dictionnaires originaux. Au premier rang sont les caractères *tching*, ou exacts, c'est-à-dire, tracés régulièrement avec tous les traits qui doivent les composer. On peut, à la place de ces carac-

tères *exacts*, substituer ceux qui sont à leur égard *thoûng*, c'est-à-dire, synonymes dans toutes leurs prononciations et acceptions, ou même ceux qui ne sont que *thoûng* [1], c'est-à-dire, partiellement synonymes, n'ayant de commun que certaines significations, et différant du reste, soit pour le son, soit pour le sens. Il y a des formes *anciennes*, *koù*, ou même *primitives*, *pèn*, qui sont encore employées à présent, concurremment avec les formes que l'usage a introduites dans les tems modernes, *kín*. Il y a en outre deux classes de caractères qui ont été usitées anciennement, dont quelques signes détachés se retrouvent aussi dans l'écriture moderne; mais ceux qui sont les plus nécessaires à connaître sont les caractères *sou*, ou vulgaires. L'usage permet de faire à certains mots des retranchemens ou des additions d'un ou de plusieurs traits : si, comme cela arrive souvent, l'altération va jusqu'à réduire à cinq ou six traits le caractère qui devrait en avoir dix-huit ou vingt, cette sorte d'abréviation se nomme *sèng*. Si l'altération n'est que tolérée dans l'usage ordinaire, et que les puristes la désapprouvent, on nomme le caractère *'ô*, fautif, corrompu. Enfin, si les bons auteurs ont réprouvé la forme nouvelle que quelques écrivains néologues auraient voulu donner à un caractère, on le nomme *féi*, mauvais, inexact. Les caractères qu'on désigne ainsi ne doivent pas entrer dans une composition soignée; ce qui n'empêche pas qu'on n'en admette beaucoup dans les livres mal ou médiocrement bien imprimés. Ce sont des fautes,

[1] Avec un caractère différent du précédent.

mais des fautes qu'il est essentiel de connaître, si l'on veut entendre les ouvrages chinois les plus répandus.

On jugera maintenant l'importance des retranchemens que l'éditeur a fait subir au texte du P. Basile de Glemona. De tous ces caractères vulgaires, abrégés, corrompus ou synonymes, connus sous le nom de *variantes*, et que les missionnaires plaçaient, dans leurs copies du *Han tseu si yi*, à côté du caractère principal, M. Deguignes n'a conservé que le très-petit nombre de ceux qui se trouvaient parmi les types dessinés par Fourmont; les autres, qu'il eût fallu faire graver, ont été supprimés. Il est aisé de sentir qu'il en doit résulter un grand embarras pour les commençans, et même pour les personnes déjà versées dans la connaissance des caractères; car les Chinois eux-mêmes, tout habitués qu'ils sont dès l'enfance à ces manières d'écrire vulgaires et non classiques, ont souvent besoin de recourir à des tables où elles sont expliquées, et qu'ils mettent à la tête de quelques-uns de leurs dictionnaires. C'est dans ces livres que M. Klaproth a cherché les moyens de réparer cette importante omission. Outre beaucoup de mots qu'il a fait entrer dans son supplément, en les caractérisant d'après les distinctions que je viens de rappeler, il nous donne dans cette première livraison la table des caractères vulgaires, qui en contient cent soixante-cinq; deux autres tables de formes anciennes, qui s'emploient, parmi les formes modernes, dans les livres écrits avec une sorte d'affectation d'archaïsme; elles en contiennent en tout deux cent quarante-deux; et deux autres encore, contenant,

l'une, des caractères qui se prennent habituellement les uns pour les autres, et la seconde, des caractères analogues dans leur forme, mais différant par leur prononciation et leur signification, et que, pour cette raison, il faut éviter avec grand soin de confondre les uns avec les autres, si l'on ne veut s'exposer aux plus graves contresens.

Le P. Basile avait rédigé une autre table intitulée : *Usus specialis particulæ* ta; l'éditeur du dictionnaire imprimé la désigne, dans son introduction, en disant : *J'ai mis..... les caractères que les Chinois joignent avec le mot* ta. Ces expressions ne font pas suffisamment entendre ce que c'est que le mot *ta*. Ce verbe, qui signifie littéralement *frapper*, est, dans l'usage ordinaire, une sorte de verbe auxiliaire, dont on se sert pour former des idiotismes, ou façons de parler irrégulières et difficiles à analyser. Comme il y a beaucoup d'autres verbes du même genre, aussi fréquemment ou plus usités que le mot *ta*, on ne sait trop pourquoi le P. Basile avait choisi ce verbe pour donner une liste des expressions avec lesquelles il constitue des expressions composées; mais enfin, puisqu'il a rédigé cette table, il est bon qu'elle soit complète. M. Klaproth ajoute à celle qu'on trouve dans le dictionnaire imprimé, soixante-un idiotismes formés avec le verbe *ta*; il serait à souhaiter qu'il complétât de même la table de ces particules, qu'on nomme *numérales*, parce qu'on les ajoute aux noms de nombre placés devant certains substantifs. Cette table, qui est du P. Basile, est très-improprement désignée, dans

le dictionnaire imprimé, par le titre de *caractères numériques* [1], et la note qui est jointe à ce titre en indique l'usage d'une manière bien imparfaite. Ce genre de particules, dont on trouve peu d'analogues dans les autres langues, réclamait une explication plus détaillée. On sait que les Chinois ne se contentent pas de mettre un nom de nombre avec un substantif, mais qu'ils y joignent une particule qui varie suivant la nature de la chose nombrée. Il y a des particules numérales différentes pour certaines classes d'objets; mais il est peu exact de dire que *chaque chose a la sienne.* La manière dont ces particules s'interposent dans les phrases, pourrait souvent embarrasser dans la lecture; il est donc essentiel de les connaître pour entendre les livres, et non pas seulement *pour parler avec élégance,* comme l'avance M. Deguignes. Enfin, il n'est pas vrai que les *numérales* précèdent presque toujours le substantif; car elles le suivent dans les phrases de l'espèce de celles que nous citons en note; et c'est même là une construction très-ordinaire [2].

L'éditeur a tout-à-fait supprimé une table que le P. Basile avait insérée dans son manuscrit, sous le titre de *Index oppositarum litterarum* [3]. M. Klaproth l'a rétablie, et avec grande raison; car ces mots opposés, qui font antithèse l'un par rapport à l'autre, sont très-

[1] Dictionnaire imprimé, pag. 933.

[2] *Ma liang phi*, deux chevaux; *Thoyi theou*, un chameau; *Yeou-ling thsi-chi jin*, soixante-dix chefs, etc.

[3] Voyez la *Notice des ouvrages élementaires sur la langue chinoise que possède la Bibliothèque nationale*, par M. Langlès, pag. 5.

nécessaires à connaître : il y a beaucoup de figures de rhétorique fondées sur l'emploi symétrique de ces sortes d'expressions, et de plus, un assez grand nombre de termes composés de la réunion de deux mots d'acception contraire. *Toung* signifie *orient; si* veut dire *occident; toung-si* signifie *quelque chose.* De *tso,* gauche, et *yeou,* droite, on forme *tso-yeou,* les assistans, les domestiques, les courtisans. *Tchhang,* long, et *touan,* court, forment *tchhang-touan,* les vices, les imperfections, les péchés (par excès ou par défaut). M. Klaproth a enrichi d'additions considérables cette table analogue aux *Differentiæ vocum* de Corneille Fronton, de Nonius Marcellus, etc.; et elle sera, comme il en avertit, d'une utilité toute particulière pour l'intelligence des livres écrits par les lettrés de l'école de Confucius.

Mais l'addition la plus importante qu'il ait faite au dictionnaire imprimé, c'est sans contredit la table des caractères qui sont réputés difficiles, parce que la clef, qui est le seul moyen de les retrouver dans le dictionnaire, n'est pas, dans ces caractères, aisée à reconnaître, soit que plusieurs radicaux s'y trouvent réunis, entre lesquels on serait embarrassé de choisir, soit que la clef se trouve altérée dans sa forme primitive, placée d'une manière insolite ou *enchevétrée,* pour ainsi dire, parmi des traits qui la rendent méconnaissable. On ne sait comment entendre ce que M. Deguignes avance au sujet de cette table, qu'il nomme *descriptive* [1]. « Cette description, » dit-il, *plutôt utile à celui qui sait le chinois qu'à*

[1] Préface, pag. xlviij.

» *celui qui l'ignore*, augmentant de beaucoup le dic-» tionnaire, j'ai cru devoir la supprimer..... » On ne peut concevoir qu'un secours utile à ceux qui savent, soit superflu pour ceux qui apprennent; aussi, la suppression de cette table ne saurait être approuvée de ceux qui n'ont pour tout moyen d'étude que le dictionnaire imprimé. C'est là, j'ose le dire, et j'en ai acquis la conviction, la difficulté qui met le plus d'obstacles aux premiers progrès des commençans; mais ils doivent d'autant moins en être rebutés, que les Chinois eux-mêmes n'en sont pas exempts, et n'ont, pour s'en garantir, que le secours de la table même que M. Deguignes a crue inutile, et que rétablit ici M. Klaproth. On trouve des tables de cette espèce à la tête des meilleurs dictionnaires par clefs, tels que le *Tseu-'weï*, le *Tching-tseu-thoung*, et le dictionnaire de *Khang-hi*. Les caractères difficiles y sont distribués en sections, selon le nombre de traits qui les composent, avec des renvois aux clefs auxquelles ils appartiennent. Celle que M. Klaproth en a tirée, renferme ainsi plus de deux mille caractères, et son supplément ne contînt-il que cette addition capitale, il n'en serait pas moins une appendice absolument indispensable du dictionnaire imprimé, dont l'usage, sans cette table, est presque entièrement impossible aux étudians.

Mais le corps même du supplément, qui commence à la page 85, et dont la livraison que nous avons sous les yeux contient déjà 21 feuilles, ou 84 pages imprimées, offre bien d'autres additions d'une aussi grande utilité, et l'on en doit d'autant plus de reconnaissance à M. Kla-

proth, qu'il a fallu un travail assidu et prolongé et une patience à toute épreuve pour les recueillir, et plus encore pour leur donner la forme sous laquelle il s'est vu contraint de les publier.

Les idiotismes et les mots composés de deux ou trois syllabes, qui forment comme on sait la partie vraiment usuelle de la langue chinoise [1], sont par la même raison ce qu'on a le plus besoin de trouver dans un dictionnaire. On en peut dire autant des exemples et des citations destinés à justifier les acceptions qu'on attribue à chaque mot. Le dictionnaire du P. Basile est très-incomplet sous ce rapport, et l'éditeur n'a rien fait pour le compléter; il ne paraît pas même avoir songé à collationner les différentes copies qu'on en possède, pour faire entrer dans son édition tous les mots composés que quelques-unes de ces copies présentent de plus que les autres. C'est le soin qu'a pris M. Klaproth; il a, de plus, compulsé tous les autres dictionnaires chinois-latins manuscrits qu'il a pu se procurer, et en particulier, celui qu'on nomme *Dictionnaire de la Mission française;* non content de ce travail, il a puisé aux sources mêmes, aux dictionnaires, aux glossaires originaux, à ceux qui sont expliqués en mandchou; il a dépouillé un grand nombre de traités spéciaux, de bibliothèques, de listes de termes techniques et autres; enfin, il a fait rentrer dans son supplément un nombre très-considérable de termes scientifiques, d'expressions de tout genre, de dénominations d'être naturels. A l'égard de cette dernière classe de mots, il ne s'est pas borné, comme

[1] Voyez ci-dessus, pag. 50 et 169.

presque tous les missionnaires, à des énoncés vagues, mais, aidé du traité d'histoire naturelle médicale, intitulé : *Pen-thsao kang mou*, et de quelques autres ouvrages médicinaux, il a donné une description abrégée, ou, quand cela a été possible, des synonymies européennes ; souvent ces dernières ont été vérifiées sur les objets eux-mêmes, dont l'auteur a possédé des collections étiquetées à la Chine et en chinois. L'authenticité de ces matériaux divers ne laisse rien à désirer : j'en dirai autant de l'exactitude avec laquelle le rédacteur les a mis en œuvre, et j'ajouterai que son supplément n'offre pas seulement d'utiles secours aux étudians pour la traduction des livres, mais que la lecture même peut en être profitable à ceux qui voudront y chercher des notions scientifiques et littéraires qui y sont répandues en beaucoup d'endroits.

Le dictionnaire imprimé offre encore un défaut grave, qui lui est au reste commun avec presque tous les manuscrits des missionnaires : c'est de ne donner qu'en lettres latines, et par conséquent d'une manière très-imparfaite, les expressions composées et les exemples ou citations rapportées dans l'explication de chaque caractère. Le docteur Morrison est jusqu'à présent le seul qui ait pu, grâce à la munificence de la Compagnie des Indes, faire graver un nombre suffisant de petits caractères, pour imprimer, dans la forme originale, cette partie essentielle de tout dictionnaire chinois. M. Klaproth, n'ayant pas les mêmes moyens à sa disposition, a imaginé, pour y suppléer, un expédient qui fait honneur à sa patience et à son zèle. Après avoir rapporté,

comme les missionnaires, en lettres communes, les phrases de deux, trois et quelquefois de dix ou de quinze mots, qu'il ajoute à un article du dictionnaire, il met, entre parenthèses, le renvoi en chiffres de chacun de ces mots aux caractères numérotés dans le dictionnaire imprimé, de sorte qu'un étudiant qui voudra s'en donner la peine (et certainement cette peine ne serait pas perdue pour ses progrès), pourra faire l'opération inverse, c'est-à-dire, chercher dans le dictionnaire et écrire en chinois toutes les phrases qui ont trouvé place dans le supplément. Comme ce secours manque encore pour ceux des mots qui sont dans le dictionnaire imprimé, on est tenté de regretter qu'un plus grand nombre de termes n'y ait pas été omis : le supplément en ce cas les eût offerts sous une forme plus favorable à l'exactitude et à la certitude de la traduction. Nous ne croyons pas qu'il y ait dans les pages de ce supplément, prises l'une dans l'autre, moins de quarante expressions ajoutées ainsi, avec les renvois à la série des treize mille trois cent seize caractères du dictionnaire imprimé. Si cette proportion s'observe dans la suite de l'ouvrage, on peut calculer qu'il n'y aura pas moins de dix mille expressions complexes, ou phrases traduites, ajoutées par l'auteur du supplément au *Han-tseu si yi*, sans compter les mots simples nouvellement recueillis, les explications corrigées, les *variantes* et les formes vulgaires rapportées, les synonymies et les nuances indiquées.

Nous ne pourrions, sans dépasser beaucoup les bornes qui nous sont prescrites, entrer dans les détails qui nous seraient nécessaires pour faire apprécier cet immense tra-

vail. Mais, avant de terminer, nous dirons un mot de l'orthographe, ou de la manière d'exprimer les sons chinois avec les lettres de notre alphabet, telle qu'elle a été adoptée dans les deux ouvrages. Le P. Basile avait, dans son original, suivi le système orthographique portugais, avec quelques modifications : c'était, au tems où il composa son dictionnaire, la méthode la plus habituelle, même en France et en Allemagne. M. Deguignes, en tentant d'accommoder son orthographe aux règles de la prononciation française, a été conduit par un motif louable; mais ce changement exigeait des précautions qui n'ont pas toujours été prises, et de l'oubli desquelles il est résulté beaucoup de confusion. M. Klaproth a rectifié bien des erreurs de ce genre qui se trouvent dans le dictionnaire imprimé; mais n'ayant pu s'écarter entièrement du système suivi par l'éditeur, il ne lui a pas été possible d'exprimer aussi exactement que cela eût été à désirer, les sons chinois d'après les principes de notre orthographe.

Nous pensons que l'auteur du supplément remédierait à cet inconvénient, en rédigeant une table comparative de toutes les prononciations chinoises (et le nombre, comme on sait, n'en est pas très-considérable), avec une triple transcription : celle des Mandchous, qui est une autorité incontestable pour la manière de prononcer le chinois; celle des Portugais, qui est en quelque sorte classique, puisqu'on l'a suivie dans tous les anciens ouvrages sur la Chine, et celle qui convient à la prononciation française, et qui n'est susceptible ni de moins de

précision, ni de moins d'exactitude qu'aucune autre [1].

Quoique l'ouvrage que nous avons examiné soit principalement destiné à compléter l'édition du dictionnaire du P. Basile, que M. Deguignes a donnée, il ne serait pas moins nécessaire quand on posséderait en entier le dictionnaire par clefs, que publie, à Canton, M. Morrison. On a vu [2] qu'un très-grand nombre de phrases et d'expressions composées paraissaient devoir être omises dans ce dernier ouvrage, comme elles le sont dans le dictionnaire de *Khang-hi*, que l'auteur anglais a pris pour base de son travail. D'ailleurs, quelque zèle que celui-ci mette à la rédaction de son livre, et quelque activité qu'il réussisse à donner à l'impression, il s'écoulera nécessairement plusieurs années avant que nous puissions jouir de son triple dictionnaire, et d'autres circonstances encore peuvent rendre plus désirable aux étudians le supplément de M. Klaproth, dont l'impression pourrait être terminée avant quelques mois.

L'élégance typographique, et la correction, bien plus précieuse dans un ouvrage de ce genre, sont des avantages qu'il est presque superflu de remarquer dans un livre sorti des presses de l'Imprimerie Royale. A la vérité, des vues d'économie ont fait employer concurremment, et quelquefois dans la même page, des types chinois de grosseur inégale. Le même motif, et le désir de renfermer plus de matière en moins de place, n'ont pas permis de

[1] J'ai moi-même donné une table de cette espèce dans mes *Élémens*, pag. 27 et suivantes.

[2] Ci-dessus, pag. 171.

conserver cette disposition typographique, qui ajoute encore plus à la masse qu'à la beauté du volume publié par M. Deguignes. L'auteur du supplément n'a pas cru non plus devoir donner de suite à la très-incomplète et très-inutile traduction française, que l'éditeur avait jointe au texte latin du P. Basile; mais ceux qui feront usage de l'ouvrage de M. Klaproth, ne se plaindront pas que l'espace ait été mieux mis à profit, et ces légères différences n'empêcheront pas les deux volumes d'être désormais inséparables; car on ne pourra considérer comme complets les exemplaires du dictionnaire du P. Basile ou de M. Deguignes, qu'autant qu'on y aura joint l'indispensable supplément que nous venons de faire connaître.

L'ouvrage dont on vient de voir l'analyse devait être complet en deux livraisons, et la seconde était annoncée pour le mois d'août 1820. L'impatience avec laquelle elle était attendue n'a pu que s'accroître depuis qu'on a vu la manière dont M. Morrison avait jugé à propos de terminer son dictionnaire [1]. Peut-être le retard que M. Klaproth a mis à remplir sa promesse, tournera-t-il au profit des étudians. Il reste maintenant à remplir une tâche plus vaste que celle qu'il avait entreprise, et les volumes publiés par MM. Deguignes et Morrison laissent à désirer quelque chose de plus qu'un *Supplément*.

[1] Ci-dessus, pages 189 et 193.

DE L'ÉTUDE

DES LANGUES ÉTRANGÈRES

CHEZ LES CHINOIS [1].

(1811.)

PARMI les connaissances qui occupent les veilles des lettrés de la Chine, on n'a pas coutume de placer l'étude des langues étrangères; il semble que cette branche importante de la philologie, peu en honneur dans l'Orient, devrait être encore moins cultivée à la Chine que partout ailleurs, à cause de la haute estime que le peuple de cet empire a pour sa propre langue, et du mépris qu'il porte à tout ce qui est étranger. Ce mépris, fondé sur l'orgueil national, est presque toujours chez les nations comme chez les individus, en raison inverse des lumières; et les détracteurs du peuple chinois n'ont pas manqué de le supposer chez lui encore plus opiniâtre et

[1] Cette dissertation, composée il y a long-tems, est le premier écrit où l'on ait fait mention de l'étude du samskrit à la Chine, sous le nom de langue *Fan*. C'était alors une chose entièrement nouvelle que de voir l'idiome des Brahmanes cultivé par les lettrés; car aucun missionnaire n'en avait jamais parlé. Cette petite découverte fit recevoir avec indulgence le morceau qui la contenait. En le reproduisant dans ce recueil, on y a ajouté tous les faits du même genre qu'on a pu découvrir dans l'espace de quatorze années.

plus aveugle qu'il ne l'est réellement. La vérité est pourtant que ce sentiment étroit et exclusif n'est pas moins, en Chine qu'en Europe, étranger aux véritables savans, et à tous ceux qui veulent connaître avant de juger. Je me bornerai pour le moment à démontrer cette assertion quant à l'étude des langues qui, ainsi que j'espère le faire voir, a été favorisée par le gouvernement, et cultivée par les lettrés; je trouverai la preuve de ces faits dans l'énumération des travaux qui sont venus à notre connaissance, et qui ne forment probablement qu'une petite partie de ceux que les Chinois ont exécutés.

Au nombre de ces travaux, qui peuvent faire honneur à l'érudition chinoise, je ne dois pas placer les différens ouvrages latins-chinois qu'on doit tous à des missionnaires, et qui n'ont guères servi d'ailleurs à répandre la connaissance de la langue latine, si ce n'est peut-être parmi un très-petit nombre de néophytes, chez lesquels encore elle doit se borner à l'intelligence des prières et de quelques parties du Catéchisme. Toutefois, il y a eu des Chinois qui avaient assez bien appris le latin et quelques autres langues d'Europe, pour lire les ouvrages d'Occident, et pour écrire eux-mêmes d'une manière intelligible. De ce nombre était Hoang [1], le maître de chinois de Fourmont. Les essais de traduction et l'ébauche d'un dictionnaire chinois-latin, qu'on a de sa main, prouvent qu'il savait assez le latin pour que ses explications pussent être utiles. On assure qu'il y avait, dans ces dernières années, à Batavia, un Chinois qui lisait et parlait le français, et qui avait même réuni, dans sa bi-

[1] Mort en 1716. Voyez le *Journal Asiatique*, tom. II, pag. 126.

bliothèque, les principaux monumens de notre littérature. Un Américain, qui avait fait quelque séjour à Canton, m'a dit qu'il avait connu dans cette ville un Chinois, nommé *Li-sian-seng*, ou le docteur *Li*, qui savait l'anglais et le portugais, et qui récitait par cœur les vers de Virgile, *At regina gravi*, etc. Un fait plus certain, c'est que quelques disciples de nos missionnaires ont entrepris de faire passer dans nos idiomes des morceaux plus ou moins étendus, écrits dans leur langue maternelle. J'ai sous les yeux la traduction latine d'un petit roman ou conte moral, écrit de la main d'un Chinois nommé Abel Yên, de Peking : le latin n'en est pas fort régulier [1]; mais, malgré les solécismes et les barbarismes dont il est rempli, on peut suivre le sens, et il serait d'autant plus facile de faire passer en français ce morceau, qu'il est extrait du vingt-sixième livre d'une collection de nouvelles dont on possède l'original à la Bibliothèque de l'Arsenal.

Le soin que les Mandchous, devenus maîtres de la Chine, ont eu de faire passer dans leur langue les bons ouvrages de leurs nouveaux sujets, les Mongols, placés dans les mêmes circonstances, l'avaient pris avant eux : dès le règne de *Khoubilaï khân*, *Hiu-heng* surnommé *Tchoung-ping* [2], célèbre lettré chinois, traduisit, en

[1] Voici quelques lignes de ce singulier manuscrit : *Nobilis filia* Ça siao kie *passa verecundiam ad vindicandum postea. — De vino cognoscitur homo quid vult intus corde, quid amat, movet passiones, potest solvere tristiam* (sic), *delere mestitiam, sed nocet ætati, facit hominem prudentem in stultum, mutat faciem mansuetam in tyrannam, uno verbo est medicina cogens hominum* (sic) *ad insaniam. Hæc verba hortantur ut homines cum temperantia bibant vinum.*

[2] *Kouang-iu-ki*, L. VI, à la fin ; pag. 29 de l'édition de 1610.

langue mongole, un abrégé d'histoire et de chronologie dont l'empereur recommanda la lecture à ses sujets mongols [1], jusqu'alors peu curieux d'une pareille occupation. Ce fondateur de la dynastie des *Youan*, sentant la supériorité que la culture des lettres donnait aux Chinois vaincus sur le peuple conquérant lui-même, chercha à répandre parmi ses sujets naturels le goût de l'étude et la connaissance des belles-lettres; il appela et encouragea les savans de tous les pays [2]; et fit traduire en mongol les meilleurs livres des nations qu'il avait soumises. Il avait lui-même assez bien appris le chinois pour étudier les *King*, et il avait donné à son fils *Tchinkin* une éducation tellement chinoise, que ce jeune prince engageait tous ses officiers à lire les *King* en chinois, et à laisser là les livres mongols qui, disait-il, étaient peu propres à les instruire [3]. Les princes mandchous n'ont pas eu la même candeur. Disciples timides et serviles imitateurs des Chinois, ils s'imaginent avoir surpassé leurs modèles. Je me propose d'examiner dans une autre occasion s'il y a quelque fondement dans leurs prétentions.

Il y a en chinois des dictionnaires et d'autres livres destinés à ceux qui veulent apprendre la langue mon-

[1] *Hist. génér. de la Chine*, tom. IX, pag. 320, note; *Traité de Chronologie du P. Gaubil*, part. II, pag. 165.

[2] *Biblioth. Orient.*, au mot *Coblai-càan*.

[3] *Hist. génér. de la Chine*, tom. IX, pag. 425. J'ai complété cet aperçu des travaux littéraires entrepris sous la dynastie des Mongols de la Chine, en donnant une revue bibliographique des ouvrages publiés par les ordres des successeurs de Khoubilaï. Voyez *Rech. sur les Langues tartares*, tom. I, pag. 197 à 218.

gole : de ce nombre est sans doute le *Meng-kou yun lio*, ou Abrégé de la prononciation mongole dont il est fait mention dans le *Tching-tseu-thoung* [1]. L'idée d'un dictionnaire bilingue, par ordre de matières, fut d'abord appliquée au mongol, et exécutée à la fin du XIV^e^ siècle [2], sous le premier empereur de la dynastie chinoise des *Ming*. Les relations que les Mongols ont conservées avec la Chine depuis leur expulsion de ce dernier pays, font même qu'on y imprime encore des livres à leur usage, soit qu'on les destine aux Mongols qui habitent au nord de la muraille, soit qu'ils servent à ceux qui sont répandus en assez grand nombre dans l'empire, enrôlés dans les bannières [3], ou exerçant différens emplois. C'est ainsi qu'on a traduit en mongol un recueil d'ouvrages d'astronomie, la plupart rédigés par nos missionnaires, et dont la réunion, composée de seize volumes d'un grand format, est un des plus beaux livres tartares que possède la Bibliothèque du Roi.

On a également fait passer en mongol les *Maximes de l'empereur Khang-hi*, avec le commentaire de son fils *Young-tching* [4]. On a aussi traduit en langue mongole le dictionnaire chinois-mandchou, sous le titre de *Khan-ni arakha Mandchou Mongou gisoun-ni boulekou bitkhe*, ou *Miroir des mots des langues man-*

[1] Tom. I, *Tching-tseu thoung yin teng chou mou.*

[2] *Rech. sur les Langues tartares*, tom. I, pag. 218.

[3] *Mandchou gisoun-ni boulekou bitkhe*, Class. des Charges, Ord. des Bannières, art. 1.

[4] Je dois à l'amitié de M. le baron Schilling une copie manuscrite, faite en 1806, de cette précieuse traduction.

dchoue et mongole, *fait par* (l'ordre de) *l'empereur*[1]. Par-là on n'a fait, pour ainsi dire, que recomposer l'ouvrage original, sur le modèle duquel avait été calqué le dictionnaire mandchou; puisque, ainsi qu'on l'a vu précédemment, la rédactio n du dictionnaire mongol-chinois remontait à une époque beaucoup plus ancienne que l'établissement de la dynastie des Mandchous. Il existe des éditions de ce même ouvrage où l'on a réuni le chinois, le mandchou, le mongol et le tibétain. Dans un autre recueil plus remarquable encore, mais exclusivement consacré à des notions d'histoire et de géographie, on a ajouté aux articles de ces quatre idiomes les équivalens dans les langues et les caractères des Olet (Calmuques), et des Hoeï-tseu (Persans de la Boukharie). M. le baron Schilling de Canstadt possède ces différens ouvrages, et il est bien à désirer qu'il puisse exécuter l'intention qu'il a conçue de s'en servir pour donner à l'Europe savante un dictionnaire polyglotte, chinois, mandchou, mongol et tibétain.

Mais les Mongols sont un peuple trop voisin de la Chine, et l'on doit avoir à Peking trop de moyens d'étudier leur langue, pour que les travaux dont elle est l'objet puissent être regardés comme des ouvrages d'érudition; les ouvrages vraiment singuliers, en ce qu'ils passent de beaucoup les bornes assignées par le préjugé européen à la critique orientale, sont ceux qu'il importe de faire connaître en ce moment.

Parmi ces derniers, le plus considérable dont nous

[1] Peking, 1718, suivant l'indication qu'en donne M. Klaproth. Voy. *Rech. tart.*, tom. I, pag. 221, note.

ayons connaissance est dû aux soins de *Tching-tsou*, vulgairement appelé *Young-lo*, troisième empereur de la dynastie des *Ming*. Ce prince, jaloux de connaître enfin les nations éloignées dont il recevait journellement les hommages, jugea à propos, en 1407, de fonder quatre bureaux où les élèves du collége impérial étaient admis pour s'exercer à la traduction. On y enseignait d'abord huit langues; savoir : le tatar ou mongol, le *jou-tchi* ou tartare oriental, le tibétain, le samskrit, le *hoeï-hoeï* ou persan de la Boukharie, l'ouïgour, le *mian-tian* ou langue d'Ava, et le siamois. En 1426, les docteurs de l'Académie impériale du *Han-lin* examinèrent les élèves qui s'adonnaient à l'étude des langues étrangères. Cet examen fut souvent répété depuis, et les élèves qui s'y distinguèrent obtinrent la préférence pour les places d'interprètes, d'envoyés, et autres, où la connaissance des langues étrangères pouvait être utile ou nécessaire. En 1770, le nombre des interprètes fut fixé pour chacun des pays avec lesquels l'empire entretenait des relations. Il y en eut sept pour les Tatars ou Mongols, et dix ans après on en nomma un huitième; on en établit sept, puis huit, pour les Turcs musulmans; sept et ensuite neuf, pour les *Jou-tchi;* deux, pour les Ouïgours; cinq, puis six, pour les Tibétains; un, pour les Mongols du Kokenoor, et ainsi pour les autres pays à proportion. Les Mandchous, après s'être rendus maîtres de la Chine, ne tardèrent pas à faire, des langues étrangères, l'objet d'une étude diplomatique. En 1644, ils rétablirent les *Sse yi kouan*, ou les quatre bureaux de traduction, en y formant dix sections; aux huit idiomes, dont on a parlé

plus haut, on ajouta le *Pa-pe* et le *Pe-yi*. On y mit pour président un *Han-lin* qui avait sous lui cinquante-six régens ou professeurs. L'année suivante, on nomma trente interprètes pour les langues des peuples tributaires. En 1659, on supprima les deux sections qui s'occupaient du mongol et du *jou-tchi*, vraisemblablement parce que ces deux idiomes étaient trop répandus pour qu'on eût besoin à l'avenir de former des interprètes; les Mongols étaient partout mêlés aux Mandchous, et le *jou-tchi* ou ancien dialecte des Kin, avait une analogie marquée avec le mandchou. Sous *Khang-hi*, le *Sse yi kouan* prit une extension qui a fait croire au P. Amiot que l'institution de ces bureaux datait du règne de ce prince [1]. Il fit choix d'un certain nombre de jeunes gens instruits qu'il envoya dans différentes contrées, avec ordre de s'y établir, d'en étudier soigneusement les mœurs, les langues, le gouvernement, d'examiner les productions naturelles et les objets d'industrie et de commerce. Ces émissaires remplirent parfaitement les vues de *Khang-hi*, et lui rapportèrent, au bout de plusieurs années, sur tous ces objets, des mémoires qui furent déposés au *Li-pou*, ou ministère des rites, et dont le résultat fut publié [2], par ordre de l'empereur, en seize volumes [3], dont

[1] L'exposé qui précède rectifiera les notions peu exactes que le père Amiot a données à ce sujet. Il a paru, pour la première fois, avec quelques détails que je supprime ici, dans mes *Rech. sur les Langues tartares*, tom. I, pag. 218.

[2] Vers l'année 1696.

[3] L'exemplaire manuscrit de la Bibliothèque royale contient dix-sept tomes, le *Vocabulaire Si-fan* ou tibétain étant divisé en deux parties. On possède à Pétersbourg d'autres copies du même ouvrage, également manuscrites, mais incomplètes.

huit sont des vocabulaires de différentes langues étrangères, en caractères originaux, avec l'interprétation de chaque mot et sa prononciation approximative en caractères chinois; les huit autres volumes sont des pièces ou adresses dans ces différentes langues, aussi accompagnées de leur traduction en chinois. Un exemplaire de ce manuscrit, ouvrage curieux, que le P. Amiot trouva moyen de se procurer, fut envoyé en France par ce missionnaire avec la traduction des vocabulaires qu'il fit en latin d'après le chinois, et qu'il écrivit de sa main à côté de chaque mot; les adresses, traduites en français par le même missionnaire, ont été l'objet d'un savant *Mémoire sur les peuples qui ont été ou qui sont actuellement tributaires de la Chine* [1]. Je ne répéterai pas le contenu de ce mémoire, et je me contenterai d'ajouter ici quelques particularités qui ont échappé à son respectable auteur.

Le premier des huit vocabulaires et le volume d'adresses qui y correspond, sont écrits en langue persane et en caractères arabes; ils sont intitulés *Hoeï-hoeï-chou*, ou Livre des Mahométans. Les noms de pays dont il est question dans les adresses n'ont été lus par le P. Amiot que d'après la prononciation chinoise où ils sont assez altérés, et c'est ce qui fait qu'il ne les a pas reconnus; l'original persan les présente dans leur pureté : les pièces sont sous le nom du *Malek* (*Mo-li-ko*) de *Misr* (*Misse-eul*) ou d'Égypte; des princes de Tourfan, de Kamil ou Hami, de Samarkand, de la Kaba (*Thian-fang*) ou

[1] Inséré dans le tom. XIV des *Mémoires concernant les Chinois*.

la Mecque, de Damischk (*Ti-mi-che*) ou Damas, et du pays de Basra (*Peï-sse-le.*)

Il ne faut pas prendre à la lettre ces pièces adressées à l'empereur en persan, sous le nom d'un malek d'Égypte, dans un tems où l'Égypte n'avait point de malek, et de pays où la langue persane n'est point en usage. Il peut y avoir là quelque petite supercherie de la part des envoyés de l'empereur, qui n'auront pas, je crois, pénétré plus loin que la Boukharie, et qui auront pris sur eux les hommages des pays plus éloignés. Il est pourtant assez curieux de voir des lettres en persan datées de Tourfan et de Kamil, et l'usage de cette langue répandu dans la Tartarie jusqu'aux frontières chinoises; la proximité de ces dernières, et la quantité d'officiers de l'empereur qui résident dans cette partie de l'Asie, ne laissent aucun doute sur l'authenticité de ce fait, dont on trouve l'explication dans le musulmanisme que les peuples y professent, et qu'ils ont, selon toute apparence, reçu des Persans [1].

Au reste, des personnes habiles dans la connaissance de la langue persane m'ont confirmé dans l'idée que je m'étais formée de l'exactitude du Vocabulaire *Hoeï-hoeï*, circonstance qui fait à la fois l'éloge de l'auteur chinois qui l'a rédigé, et celui du P. Amiot qui l'a traduit en latin d'après le chinois. Mais il n'en est pas de même des documens que ce respectable missionnaire a réunis sur le musulmanisme, d'après les auteurs chinois;

[1] Postérieurement à la publication de ce Mémoire, M. Klaproth a composé sur les Boukhares, ou Persans orientaux, une dissertation qui a été insérée dans le *Journal Asiatique*, tom. II, pag. 154.

ils sont bien loin d'approcher de l'exactitude de ceux que je trouve consignés dans le *Tching kiao tchin thsiouan* [1], ou *Vraie Collection sur la droite loi*, qui est un traité de la religion de Mahomet en chinois, et que je compte faire connaître par quelques extraits d'autant plus curieux que personne, je crois, n'a encore soupçonné l'existence de livres musulmans en langue chinoise [2].

Le second vocabulaire est *Si-fan*, ou tibétain; les relations entre la Chine et le Tibet sont si fréquentes, surtout depuis que l'empereur a su réduire les officiers du *Dalaï-lama*, et ce pontife lui-même, au rôle de simples vassaux de l'empire, qu'il n'est pas difficile à Peking d'acquérir une entière connaissance de la langue tibétaine. Le vocabulaire dont il s'agit ici est en caractères *dWoumin* ou cursifs, fort aisés à lire, et de plus ils sont accompagnés de la prononciation en caractères chinois.

Le troisième est en langue et en caractères turcs, dits *Ouïgours*, du nom de la tribu qui les a fait connaître aux autres, et de qui les Mongols les ont empruntés. On a tant écrit sur les Ouïgours, dans ces derniers tems (1825), qu'il serait bien superflu de rentrer ici dans les discussions dont ce peuple est devenu l'objet, notamment de la part de MM. Klaproth et Schmidt. Ce qui est certain, c'est que le vocabulaire dont nous parlons est intitulé *Recueil des mots de la langue de* Kao-tchhang;

[1] La première édition de ce livre est du mois de mars 1642; la seconde du 4 septembre 1657.

[2] Le livre dont il est ici question appartenait à M. l'abbé de Tersan. Il a cessé d'être à ma disposition à la mort de ce respectable ecclésiastique

que le nom chinois de *Kao-tchhang* est rendu dans le vocabulaire même, par celui de *Ouïgour*, et que les mots qu'on y lit, au nombre de neuf cent quatorze, sont, à bien peu d'exceptions près, du turc pur, appartenant à ce dialecte qu'on a nommé ouïgour, ou turc oriental [1].

Le quatrième est celui du pays de *Mian-tian*, ou de la partie orientale du Pégu; il existe une identité parfaite entre ce vocabulaire et l'un des dialectes des Birmans, dont on voit des échantillons dans les *Recherches Asiatiques* [2]. J'aurais peu de choses à ajouter sur les vocabulaires *Siouan-lo* ou siamois, *Pe-yi* et *Pa-pe thsi-fou*, ou des huit cents épouses; je remarquerai seulement que ces deux derniers sont des dialectes plus ou moins rapprochés de la langue parlée des Chinois [3], écrits avec des caractères particuliers qui ont de l'analogie avec les autres alphabets de l'Inde ultérieure. La situation des contrées où l'on parle ces deux langues est peu connue; elle répond, suivant les cartes chinoises [4], à la frontière S.-O. de la province de *Yun-nan*, et il y a dans cette province des officiers et des tribunaux chargés du soin des affaires de ces petits états et de plusieurs autres.

Les livres en langue *Si-thian*, faisant partie de la

[1] On peut s'en assurer en examinant le Vocabulaire que M. Klaproth a publié dans la 3e édition de son *Abhandlung über die Sprache und Schrift der Uiguren*, et à la suite de son *Verzeichniss*, etc. Paris, 1822, in-fol.

[2] *Asiat. Res.*, tom. V, pag. 219 et suiv.

[3] M. Klaproth a classé ces deux dialectes dans le voisinage de la langue siamoise, *Asia Polyglotta*, pag. 364.

[4] *Kouang-iu-ki*, L. 21, pag. 23; *Mém. Chin.*, tom. XIV, pag. 202.

collection que nous analysons, méritent une toute autre considération; le P. Amiot n'en ayant dit qu'un mot [1], et le peu qu'il en dit étant fort inexact. *Si-thian* ou *ciel occidental* est un des noms sous lesquels les Chinois comprennent les cinq royaumes *Yin-tou* ou de l'Hindoustan [2]. Les deux volumes sont effectivement en samskrit et en caractères dévanagaris, très-gros, mais assez altérés et difficiles à lire. Le plus considérable a pour titre : *Si-thian tchin chi ming king, Véritable Livre classique indien;* il est composé de quarante-quatre feuilles présentant chacune douze groupes samskrits exprimés par autant de caractères chinois ; c'est là ce que le P. Amiot a pris pour un vocabulaire [3] ; mais ces groupes sont des syllabes et non des mots, rangées perpendiculairement, et rendues chacune par un ou plusieurs caractères chinois d'une prononciation approchante, et sans interprétation. Ces syllabes réunies forment un fragment d'un *Pourana*, dont la fin manque, ainsi que le commencement. Cette circonstance fâcheuse nous empêche de connaître le nom de ce *Pourana;* le fragment dont il s'agit commence par une phrase incidente : *Alors*, etc. Le second volume n'est qu'une répétition incomplète de ce qu'on voit dans le premier; avec cette différence que les syllabes samskrites et les prononciations chinoises sont sur des pages distinctes.

Des renseignemens si positifs sur un fait aussi singulier demandent un autre garant que moi : je les dois,

[1] *Mém. Chin.*, tom. XIV, pag. 9.

[2] *Kouang-iu-ki*, L. 24, pag. 12.

[3] *Mém. Chin.*, tom. XIV, pag. 9.

ainsi que d'autres remarques non moins précieuses, dont j'aurai bientôt l'occasion d'enrichir cette dissertation, à la complaisance de l'ingénieux et élégant traducteur de *Medjnoun et Léïla.*

Ainsi donc, grâce aux soins de l'empereur *Khang-hi*, les savans chinois ont été mis en état de prendre une notion suffisante de langues sur la plupart desquelles nous n'avons en Europe que de bien faibles renseignemens. Les vocabulaires chinois, quoique courts, sont cependant assez étendus pour servir d'objets de comparaison entre les idiomes, et l'excellent choix des mots les rend même propres à donner une connaissance élémentaire des langues dont ils sont l'exemple.

Avant d'aller plus loin, il est bon de remarquer, à la louange de ces vocabulaires, que les caractères étrangers y sont assez exactement imprimés, à en juger au moins par le tibétain et le *turk-ouïgour.* Le persan seulement et le dévanagari, ont des formes un peu altérées, plus nombreuses et plus méconnaissables encore dans le dernier. L'exactitude des autres ne surprendra pas ceux qui savent que les graveurs chinois qui préparent les planches pour l'impression, sont fort indifférens à l'espèce de caractères qu'ils ont à exécuter; copistes scrupuleux et serviles, leur soin se borne à évider avec attention les blancs de la feuille manuscrite qu'ils collent sur le bois; aussi, qu'ils ayent à graver des caractères chinois, des lettres européennes ou asiatiques, comme ils ne savent pas lire les uns plus que les autres, leurs planches sont également le *fac-simile* le plus exact des manuscrits qu'on leur a livrés. C'est pourquoi l'on peut juger de la beauté

de l'écriture d'un auteur ou de son copiste, même sur l'imprimé. Les livres latins gravés en Chine sont une preuve de cette exactitude, et les signatures des jésuites qui terminent quelques-uns de ces livres sont une *chirographie* aussi parfaite qu'on la puisse désirer.

C'est à l'aide de matériaux rédigés, comme ceux que je viens de décrire, avec une scrupuleuse attention, que les Chinois sont en état d'établir, entre les différentes langues, des comparaisons qu'on serait assez porté à croire exclusivement réservées à l'érudition européenne; les exemples en sont même fréquens : ainsi l'empereur *Khian-loung*, parlant de la difficulté qu'on éprouve à rendre avec des caractères chinois le son des mots étrangers, cite celui de *ciel* dans les langues mandchou, mongole, tangutaine ou tibétaine, et musulmane ou persane [1]. Le dictionnaire *Tching-tseu-thoung* et même le *Tseu-tian* de l'empereur *Khang-hi* présentent beaucoup de comparaisons de ce genre, sur lesquelles je reviendrai dans un moment. Les livres chinois contiennent des vocabulaires des langues de nations actuellement détruites, et dont, sans ce secours, il serait impossible d'assigner exactement l'origine et les rapports. L'Histoire du Japon (*Ji-pen ki*), renferme un dictionnaire japonais assez étendu; la Description de Camboge, un petit vocabulaire cambogien; l'Encyclopédie japonaise, des vocabulaires mongols, coréens, indiens, du pays de *Yezo*, etc.; le *Tseu-hio-tian*, un glossaire de la langue des *Khi-tan*, et un autre de celle des *Jou-tchi*. Ce der-

[1] *Préface de l'Emp.*, morceau cité par *Langlès*, *Alph. Mandch.*, 3e édit., pag. 85.

nier, publié par Visdelou [1], et reproduit par Langlès [2], avec les mots mandchous correspondans, prouve jusqu'à l'évidence l'identité de langage, et par conséquent la communauté d'origine entre les Tartares qui sont actuellement maîtres de la Chine, et les *Kin* ou *Altun-khans*, subjugués au XIII^e^ siècle, par *Tchingkis-khan*. J'ai trouvé la citation d'une traduction du dictionnaire chinois intitulé *Eul-ya*, dans la langue des Tangutains, ou de la dynastie qui avait pris le nom de *Si-hia* (Chine occidentale.) Il est probable qu'avec plus de recherches, on trouverait un plus grand nombre de ces vocabulaires; et de quelle utilité ne serait pas la découverte d'une suite de mots *Jeou-jan* ou *Hioung-nou*, par exemple, pour la solution des questions historiques auxquelles ces nations ont donné lieu?

De toutes celles qui subsistent encore à présent en Asie, il n'y en a point qui ait eu de plus grandes relations littéraires avec la Chine que la nation indienne, dont les livres ont été portés dans cet empire avec la religion de Bouddha. Aussi n'est-il pas de langues étrangères qui ait été plus étudiée et mieux connue à la Chine que le samskrit. Je trouve la démonstration de ce fait curieux et entièrement inconnu jusqu'à présent (1811), dans les nombreuses citations de livres hindous qu'on rencontre à chaque instant chez les auteurs chinois, et dans l'existence d'ouvrages et spécialement de dictionnaires en langue samskrite imprimés en Chine et à la manière chi-

[1] *Suppl. à la Bibl. Orient.*, in-fol., pag. 257.

[2] Dans la troisième édition de l'*Alphabet* de cette dernière langue, pag. 38.

noise, c'est-à-dire avec planches de bois et sur papier d'écorces d'arbres, vulgairement appelé *papier de soie*. Je dois apporter les preuves de ces deux particularités.

Le dictionnaire *Tching-tseu thoung*, l'un des meilleurs que possèdent les Chinois, et celui de tous qui contient les recherches les plus profondes et l'érudition la plus variée, me fournira des exemples de la première, je veux parler des citations des livres hindous : au mot *Ho, feu* [1], je trouve un passage du *Po-lo-mi-to-king*, ou *Livre sacré du Paramita* [2]. Il n'y a nul doute que ce livre ne soit un livre de quelque autorité, et qu'il ne soit traduit du samskrit en chinois. On trouve à l'ouverture du même dictionnaire des passages extraits et cités d'ouvrages intitulés : *Lang-kia-king*, ou *Livre sacré de Lanka* ou *Ceylan* [3]; *Livre sacré des fleurs de Nymphæa* [4]; *Livre sacré des Diamans et des trois Rubis* [5]; *Explication de la Religion de Fo* [6]; *le Livre des Prières à réciter pour la peine de mort* [7], etc.; toutes dénominations étrangères au génie de la langue chinoise et au style ordinaire des livres, et énoncées comme faisant partie des livres ou de la doctrine *Fan*, c'est-à-dire *Indienne*. Que *Fan* doive être entendu par Indien, en voici les preuves : *fan*, dit le *Tching-tseu*

[1] Cl. 86.

[2] *Pâramitâ*, aller au-delà, passer de l'autre côté, terme mystique qui signifie *se dégager des liens de l'existence, sortir de l'individualité.*

[3] *Tch. ts. Tch.*, et *Wen-hian-thoung-khao*, *L.* 226, *passim.*

[4] *Lian-hoa-king*, au mot *ho, feu.* Cl. 86.

[5] *Kin-kang san tchou king*, au mot *Tan.* Ibid.

[6] Au mot *Tan.* Cl. 72, tr. 11.

[7] *Tching-fa nian tchou king*, au mot *Ko.* Cl. 95, tr. 5.

thoung est le titre de la postérité de *Feou-thou* dans le *Si-iu* [1] ou les pays occidentaux, et *Feou-thou* est la famille de *Chekia* ou Bouddha [2], ou suivant *Ma-touan-lin*, qui l'écrit un peu différemment, un des noms de Bouddha lui-même [3]. Un dictionnaire, dont je parlerai plus bas [4], rend les mots de *Maha-Brahma* par ceux de *Ta-fan thian*, le grand esprit *fan*. Le *Traité des Monnaies étrangères*, que j'ai entre les mains [5], présente une pièce de monnaie qui est marquée de caractères *fan*, et que pour cette raison l'auteur dit n'avoir pas pu lire; mais cette dernière particularité ne prouve que son peu d'érudition personnelle, car il avoue aussi n'avoir pu déchiffrer les inscriptions des monnaies *thou-fan* ou tibétaines [6]. *Tun-sou*, cité dans cet endroit même, en dit autant des monnaies des *Che-fi* et des *Sou-le* dont les inscriptions sont aussi en caractères *fan*. *Siu-chi* ajoute que toutes ces monnaies, c'est-à-dire celles des *Thou-fan*, des *Sou-le*, des *Che fi*, et celles qui sont en caractères *fan*, ont entre elles la plus grande analogie.

L'*Histoire des trois Royaumes* [7] rapporte que dans celui de *Tou-po* on fait de la monnaie avec des feuilles de cuivre, d'argent et d'étain, et qu'il en faut soixante-quatre pièces pour une once ou *liang*. Le rédacteur de l'Encyclopédie *Loui chou san tsaï thou hoeï* dit que

[1] Au mot *Fan*. Cl. 75, tr. 7.

[2] Au mot *Thou*. Cl. 31, tr. 11.

[3] *Wen-hian-thoung-khao*, *L.* 226, pag. 1.

[4] *Man, han, si-fan tsi yao*, t. 2.

[5] *Loui-chou san tsaï thou hoeï*, t. 41, L. 2, p. 33.

[6] *Ibid.*, p. 32.

[7] *San tchao koue sse*, citée la même.

les monnaies de ce royaume sont marquées de caractères *fan*. La situation du *Tou-po* est marquée par les géographes au milieu de la mer du S.-O., comme voisine du *Po-ni* [1]. Le tome V du *Fang-chi me ping*, recueil précieux d'objets d'antiquité [2], le *Fan-chi me youan*, le *Si-thsing kian*, autres recueils du même genre, présentent, au milieu d'une suite de miroirs avec des inscriptions, plusieurs monumens de ce genre avec des légendes en langue et en caractères samskrits très-reconnaissables, mais difficiles à lire. Au nombre de ces miroirs j'ai remarqué un sceau nommé *Seng-pao*, ou sceau des prêtres, qui est désigné comme étant en anciens caractères *fan : kou-fan tseu ;* à la vérité, ces caractères ne ressemblent à aucune espèce d'alphabet indien actuellement connu; mais, placés au milieu d'inscriptions indubitablement samskrites, il est impossible de les rapporter à un autre genre de caractères.

Tchin-chi, cité par *Ma-touan-lin*, dit qu'il y a, dans la langue *fan*, douze voyelles et trente consonnes avec cinq tons, le dental, celui des dents de devant, le lingual, le guttural et le labial. Si ces particularités ne sont pas de la dernière exactitude, celle au moins qui est relative au nombre des voyelles désigne assez clairement un des alphabets de l'Hindoustan.

Le dictionnaire *Tching-tseu thoung* ne se borne pas à citer ainsi des ouvrages hindous traduits en chinois : il joint assez souvent aux articles désignant des objets physiques ou de première nécessité, la synonymie en langue

[1] *Kouang-iu-ki*. L. 24, p. 11.

[2] En trente volumes grand format.

fan, ce qui suppose l'usage d'un dictionnaire de cette langue où la prononciation des mots serait exprimée en caractères chinois. Pour établir cette synonymie, il emploie ordinairement la formule suivante : *Yeou fan chou.... tseu yun.... item, linguæ* fan *Dictionario.... hoc significat....* ou d'autres analogues [1].

Après les raisons que j'ai rapportées, il me paraissait démontré que la langue *fan* n'était autre qu'un des idiomes de l'Hindoustan; mais il restait encore à déterminer quel était cet idiome; ce qui ne pouvait se faire qu'en comparant les mots *fan* avec ceux de la langue samskrite et des autres qui sont en usage dans l'Inde. Une telle comparaison exigeait une connaissance approfondie de la littérature indienne; je me suis donc adressé pour cet objet à la seule personne de France, que la connaissance du samskrit et l'étude des monumens écrits en cette langue aient mis en état de le remplir : M. Chézy a bien voulu examiner le vocabulaire de mots *fan* que j'avais extraits du *Tching-tseu-thoung*. Il y a reconnu les mots samskrits rendus d'une manière très-imparfaite quant au son, mais fort exacte quant au sens; et dans ce résultat, qui fixe incontestablement l'identité du samskrit et de la langue *fan*, et ajoute un intérêt considérable à la découverte de celle-ci, on ne sait lequel on doit le plus admirer, ou de l'érudition peu commune de l'auteur chinois, ou de la

[1] J'ai ajouté à tous ces faits un grand nombre de particularités du même genre, et qui toutes mettent hors de doute le point que j'ai voulu établir, dans mes *Recherches sur les Langues tartares*, tom. I, pag. 372. J'ai trouvé les renseignemens les plus positifs à ce sujet dans le Dictionnaire théologique samskrit-chinois, intitulé *San tsang fa sou*, dont on a vu des extraits, tom. I de ces *Mélanges*, pag. 147.

sagacité du philologue européen, qui a su rétablir dans leur véritable orthographe des mots aussi corrompus que ceux qu'on va voir par la nature de la prononciation chinoise.

FAN.	SAMSKRIT.
Ma-nou-che-nan, homme.	*Mânoucha.*
A-ma, mère.	*Ammâ* ou *ambâ.*
Sou-fou-ti-li, fille bonne, vertueuse.	*Sou-poutrî.*
Po-li-ya, femme, femelle.	*Bhâryâ.*
Wang, *ngo-lo-kia*, étoile.	*Bham*, *târakâ.*
Li-kiu, livre.	*Lékhâ*, écriture. (rac. *lik.*)
Kie-kia, rhinocéros.	*Khadga* (*Kharga.*)
Pi-cha-na, corne du rhinocéros.	*Vichânam*, corne en général.
Sing-kia, lion.	*Singha.*
A-chi-ma-ke-po, la substance appelée en chinois *Hou-pe.*	*Aschmagarbham.*
Kaï-ma-lo-kia, rubis ou *tchou* de couleur rouge.	*Kamalarâga* [1].
Ma-ni ou *moni*, pierre précieuse.	*Mani.*

C'est assez l'habitude des bons géographes chinois, en parlant des objets d'industrie des peuples étrangers, de rapporter les noms même sous lesquels ceux-ci les

[1] Ce mot est incontestablement synonyme de *padmarâga*, désignant une *pierre précieuse rouge*, dans l'Amarasingha; car *kamala* est lui-même un des nombreux synonymes du mot *padma*, nom le plus commun du nénuphar : et *ragâ* signifiant couleur, on peut, en annexant ce mot aux divers synonymes de *padma*, multiplier autant de fois les dénominations du *rubis.*

désignent. Ainsi l'auteur du Traité géographique, intitulé *Kouang-iu-ki*, décrivant brièvement le pays de *Pang-ka-la* (*Bengale*), un des royaumes des *Yin-tou* orientaux, dit qu'on en tire des étoffes de laine ou tissus rouges ou verts nommés *Sa-ha-la*, schals; il ajoute qu'on se sert dans ce royaume d'une monnaie d'argent nommée *Tang-kia*. Ce dernier mot, étranger à l'Hindoustan, est dérivé du turc ou du mongol *tamga*, *tamoga*, *marque distinctive*, *chose marquée*, comme la *monnaie*, les *sceaux*, etc. [1]. Les anciens traités des Turcs avec les peuples de l'Occident, portent qu'ils ont été marqués du *Tamga*, ou scellés; ce mot est la racine du mandchou *Temgetou* [2], qui a précisément la même signification. Ce sont les Turcs et les Mongols qui en ont porté l'usage en Perse et jusqu'au Bengale, où l'auteur chinois l'a retrouvé.

J'en viens à ma seconde assertion concernant l'existence de livres en langue samskrite imprimés à la Chine; je ferai observer d'abord que les mots *fan* ou samskrits rapportés plus haut n'ont pu être extraits, par l'auteur du *Tching-tseu thoung*, que d'un dictionnaire de cette langue accompagné de prononciations chinoises, et que c'est vraisemblablement un ouvrage de cette nature qu'il cite fréquemment sous le titre de *Fan-chou*, livre de la langue *fan*. Je rappellerai aussi que les deux volumes en langue de *Si-thian* de l'empereur *Khang-hi*, et même le cinquième tome du *Fang-chi-me-ping* dont j'ai parlé

[1] *Hist. généal. des Tatars*, p. 542. *Instituts de Timour*, p. 393.

[2] *Mandchou gisoun-ni boulekou bitkhe*; Classe des Décrets, Ord. I.

plus haut, offrent véritablement des textes samskrits imprimés en Chine; on en peut dire autant du syllabaire dévanagari, tibétain et mongol, que Bayer avait reçu du docteur Messerschmidt à son retour de Sibirie, et dont il a publié les deux parties, *chang* et *hia* [1], dans les Mémoires de l'Académie de Pétersbourg [2]; mais ce fragment, qui prouve que les caractères *dévanagaris* n'étaient pas inconnus à la Chine, ne démontre pas que la langue samskrite elle-même y put être cultivée; le *Man, han, si-fan tsi yao*, livre que j'ai cité plus haut, va mettre ce dernier fait en évidence.

Le titre chinois de cet ouvrage, qui a deux volumes, désigne un dictionnaire *mandchou, chinois* et *tibétain;* il ne présente en effet que les caractères particuliers de ces trois langues, et, d'après un examen superficiel, on pourrait croire qu'il n'en contient pas davantage. Cependant un des exemplaires de cet ouvrage porte en tête l'indication manuscrite suivante : *Vocabulaire tangut, traduit en mandchou, en mongou et en chinois.* Mais le P. Amiot, auteur de cette note, qui a bien su distinguer le mongol du mandchou, n'a pas fait attention à la division réelle du livre en cinq parties auxquelles répondent cinq lignes horizontales : les deux supérieures en lettres tibétaines *dWou-djan* ou carrées; les deux intermédiaires en lettres mandchou, et celles d'en bas en caractères chinois; le dictionnaire est véritablement pentaglotte, et contient les mots correspondans des lan-

[1] Première et seconde en chinois.

[2] Tomes III et IV.

gues samskrite et tibétaine, mandchou, mongole et chinoise [1].

La première ligne de ce dictionnaire polyglotte est bien incontestablement du pur samskrit; j'ajouterai que l'ordre même des sections et leurs titres souvent obscurs ou même énigmatiques sont entièrement étrangers à la Chine, et me paraissent empruntés de quelque dictionnaire indien; il est certain aussi, par le soin que l'auteur a pris de rapporter tout ce qui concerne la religion de Bouddha, qu'il devait être un des adorateurs de cette divinité, ou même une des personnes particulièrement consacrées à son culte.

Je crois avoir montré, par tout ce qui précède, que les Chinois ont, ou sont à portée d'avoir sur les langues étrangères des notions assez étendues; et que leurs savans ont mis dans les recherches relatives à cette étude une attention et une exactitude dont on aurait, en Europe, peine à les croire capables. En finissant, je remarquerai qu'il en est de même pour toutes les branches de connaissances qu'ils ont cultivées, et qu'il serait extrêmement aisé de les justifier, sur un grand nombre de points, de l'imputation d'ignorance qu'on a souvent répétée contre eux. Souvent on les a rendus victimes des préjugés qu'on avait conçus, et on leur a prêté des erreurs pour être en droit de les prendre en faute.

[1] Ce fait extrêmement singulier demandait, lorsque je le fis connaître pour la première fois, à être appuyé par des développemens multipliés. Il est aujourd'hui tout-à-fait superflu de les reproduire; on peut voir la notice détaillée que j'ai donnée sur le Vocabulaire pentaglotte, dans le tome Ier de ces *Mélanges*, pag. 153 et suivantes.

EXPLICATION

D'UNE ÉNIGME CHINOISE.

M. Morrison, dans son Dictionnaire anglais-chinois, donne, au mot *enigma* (part. III, pag. 142), la transcription d'une énigme chinoise dont le sens doit se tirer de la forme accidentellement donnée à certains caractères. Il n'y a joint aucune explication, parce que, dit-il, les personnes versées dans le chinois la comprendront aisément. Effectivement, cette énigme n'est pas très-difficile à deviner, mais il faut quelques détails pour la rendre généralement intelligible. On la trouvera sur la planche lithographiée ci-jointe. Elle consiste en douze caractères diversement altérés pour indiquer un sens différent de celui qu'ils auraient s'ils étaient écrits correctement. A côté de chaque caractère, j'ai mis, à gauche, le signe correct; et à droite, la valeur nouvelle qu'il acquiert en chinois par l'effet des changemens qu'on lui a fait subir.

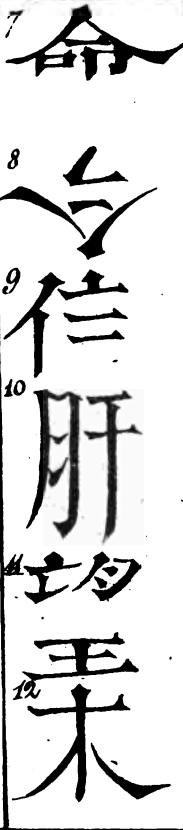
N° 1. *Ye*, nuit. Ce caractère est fort allongé; il faut entendre *ye tchhang*, une longue nuit.

N° 2. *Tching*, oreiller, traversin. Ce caractère est couché horizontalement, *houng tchin*, l'oreiller étant mis en travers.

N° 3. *Yi*, pensée. Ce signe composé renferme l'image

Enigmes Chinoises.

夜長橫枕意忽歪。斜月三更門半開。



夜枕意月更開

短命到今無口信。肝長望斷無人來。

命今信肝望來

de *cœur*, qui est ici déplacée et rejetée à gauche, *yi sin waï*, *le cœur de* yi *dérangé*, pour le cœur et les pensées troublées.

N° 4. *Youeï*, lune, écrit obliquement *sie youeï*, la lune inclinée (à l'horizon).

N° 5. *Keng*, veille, répété trois fois, *san keng*, trois veilles, pour à la troisième veille.

N° 6. *Khaï*, ouvrir. On n'a écrit que la moitié de ce caractère qui est formé de l'image de porte ; *men pan khaï*, pour *la porte à moitié ouverte*.

N° 7. *Ming*, vie, écrit en raccourci, *touan ming*, la vie courte.

N° 8. *Kin*, *maintenant*, renversé, *tao kin* ; mais le mot qui exprime le sens de *renversé*, *tao*, signifie aussi *jusque*, *jusque maintenant*, jusqu'à présent.

N° 9. *Sin*, croire. Dans ce caractère doit entrer l'image de *bouche* ; on l'a supprimée : c'est donc *sin* sans *bouche*, *wou kheou sin*, nulle nouvelle.

N° 10. *Kan*, foie, l'organe de l'ame, tracé d'une manière très-allongée, *kan tchhang*, sentimens prolongés, éternels.

N° 11. *Wang*, espoir, écrit en deux parties séparées, *wang touan*, espoir interrompu, détruit.

N° 12. *Laï*, venir. Ce caractère doit contenir deux fois l'image d'homme, mais on l'a omise, ce qui fait *un* laï *sans homme*, *wou jin laï*, c'est-à-dire, *personne ne vient*.

On voit qu'il y a à proprement parler douze énigmes ou logogryphes, et que chaque signe altéré est le sujet d'une petite phrase qui s'applique et au signe altéré, et

à un autre objet qu'il faut deviner. Il en résulte les quatre vers suivans, qui sont réguliers :

Ye tchhang, houng tchin, yi sin waï ;
Sie youeï, san keng, men pan khaï ;
Touan ming, tao kin wou kheou sin,
Kan tchhang, wang touan, wou jin laï.

« Dans une longue nuit, couché sur l'oreiller, mon cœur est trou-
» blé de pensées.
» La lune s'abaisse, on est à la troisième veille ; ma porte est à
» moitié entr'ouverte.
» La vie est courte ; jusqu'ici je n'ai pas de nouvelles.
» Mes sentimens sont durables, mais j'ai perdu l'espoir ; personne
» ne vient. »

Rien n'est plus commun que cette espèce de *griphe*, où l'on fait allusion à la forme des caractères, considérés avec ou sans altération. Puisque j'en suis venu à parler de ces bagatelles difficiles, *difficiles nugæ*, j'en donnerai quelques autres exemples. Dans le caractère *se* (Pl., n° 13), *volupté*, la partie supérieure ou la tête ressemble au caractère qui signifie *couteau* (n° 14) ; de là l'expression *tao-theou* (n°s 14 et 15), *tête en couteau*, qui signifie *voluptueux*.

On demande quelle est la chose que Thang (n° 16, l'empereur Yao) et Iu (n° 1, l'empereur Chun) avaient, et que cependant Yao (n° 18) et Chun (n° 19) n'avaient pas ; que les dynasties de Chang (n° 20) et de Tcheou (n° 21) avaient, et que leurs fondateurs Tang (n° 22) et Wou-wang n'avaient pas ; qui se trouve dans l'ancienne littérature (*Kou-wen*, n° 24), et qui n'existe pas

dans la nouvelle (Kin-wen); on répond : la *bouche*, (n° 26), qui se trouve dans les noms de *thang*, de *iu*, de *chang*, de *tcheou*, et dans le mot *kou*, et qui ne se trouve pas dans les mots *yao*, *chun*, *tching*, *wou*, *kin*.

Du haut en bas, de droite à gauche, deux debout, deux couchés, en tout, quatre croix et huit têtes : c'est le caractère Tsing (puits, n° 27), qui satisfait à ces conditions. Remarquez qu'il y a une double équivoque, parce que le caractère qui a la forme d'une croix signifiant dix, on peut lire *quarante-huit têtes*.

Quel est le caractère qui a quatre *bouches* et un *dix?* Quel est celui qui a quatre *dix* et une *bouche?* Le premier est *thou* (carte, n° 28), le second *pi* (fin, n° 29.)

Il y a un caractère qui est l'objet d'un jeu semblable : un trait de plus, il est *froid* (ping, glace, n° 31). Deux traits de moins, il est *petit* (siao, n° 32); changez un trait, c'est du *bois* (mou); redressez-le, c'est un *ruisseau* (tchhouan.) Ce caractère est *chouï* (eau, n° 30). Il y a un autre petit conte au sujet du même caractère : Deux bossus se tournaient le dos; un mauvais plaisant vint dresser une perche entr'eux, et dit : Voilà de l'*eau*. La raison de cette impertinence se voit dans la forme du caractère *choui* [1].

En voilà assez sur ces puérilités, dont je n'aurais jamais dit un mot s'il ne s'était présenté une occasion d'en parler une fois pour n'y revenir jamais. Ces allusions à la forme des caractères n'ont aucun sel pour nous, et il est même difficile de les faire bien comprendre; sans

[1] Dictionnaire du P. Basile, pag. 343.

cela j'aurais pu en offrir de moins insignifiantes. Les Chinois ont aussi des énigmes proprement dites, dans lesquelles il entre un peu plus d'invention. Ce sont des définitions qu'on laisse incomplètes à dessein, pour que le lecteur puisse suppléer ce qui y manque. Par exemple: Qu'est-ce qui distingue clairement la succession des affaires, et qui se souvient nettement des paroles des hommes? — L'histoire. — Qu'est-ce qui suit un homme à cent lieues, habite avec lui, n'a besoin ni de thé ni de riz, ni de fleurs, ne craint ni l'eau ni le feu, ni les armes, et disparaît quand le soleil est couché? — L'ombre. — Qu'est-ce qui est tourné vers le nord quand vous regardez vers le midi, qui s'afflige et se réjouit avec vous? — Un miroir, etc. Les plus difficiles parmi ces bagatelles sont celles où l'on fait entrer des allusions à des traditions ou à des anecdotes peu connues, ou des substitutions de mots homophones. Ce sont les turlupinades du dix-septième siècle, et les calembourgs du dix-neuvième. Les Chinois ont de ces recueils, comme ils en ont d'*ana*, de rébus, de quolibets, et de mille autres sortes de futilités. Sur ce point même, ils peuvent soutenir la comparaison avec les Européens.

Il y a à la Bibliothèque du Roi un petit volume chinois qui a appartenu au séminaire des missions étrangères. C'est un recueil d'énigmes, en chinois *Ya-mi*. Fourmont a traduit le titre : Histoire de *Ya-mi*, et a vu dans l'ouvrage un *roman dialogué, est enim ex eorum genere quæ nos* Romans *dicimus, sed per dialogos et personas, quo modo sunt comœdiæ*. C'est de la même manière qu'il a rendu *Phi-pa ki*, histoire de

laguitare, par histoire de Pi-pa; *Si-siang ki*, le pavillon occidental, par histoire de Si-siang; *Iu-kiao-li*, les belles Iu et Li, par histoire de Iu-kiao; *Hao kieou-tchouan*, l'union bien assortie, par histoire de Hao-kieou. Il faisait ainsi des noms propres imaginaires de tout ce qu'il n'entendait pas. Les titres des livres chinois étaient pour lui autant d'énigmes, et il ne lui est pas arrivé souvent d'être heureux à les deviner.

SUR L'INSCRIPTION

ATTRIBUÉE A L'EMPEREUR IU.

(1811.)

De toutes les recherches auxquelles peuvent se livrer les personnes qui ont acquis l'intelligence de la langue chinoise, il n'en est guères de plus intéressantes, il n'en est point d'aussi difficiles que celles qui ont rapport aux anciennes écritures autrefois en usage à la Chine. La discussion de ce qui regarde ces anciennes écritures, et le petit nombre d'inscriptions dans lesquelles on les retrouve, soit sur des rochers, soit sur des vases de cuivre ou d'autres matières, est si épineuse et demande une si grande connaissance de la langue et des antiquités chinoises, qu'il n'y a, même en Chine, qu'un très-petit nombre de lettrés du premier ordre qui puissent s'en occuper.

L'inscription de *Iu*, l'un des monumens les plus antiques de l'art d'écrire chez les Chinois, puisqu'elle remonte à près de quarante-un siècles; cette inscription, que M. Hager a, le premier, fait connaître en Europe [1],

[1] D'abord, et sans explication, dans son *Explanation of the elementary Characters of the Chinese;* London, 1801, in-fol.; et depuis dans son *Monument de Iu;* Paris, 1802, in-fol.

a paru à M. Klaproth pouvoir être l'objet d'un nouveau travail [1]. Persuadé de l'authenticité de cette inscription que M. Hager avait attaquée, il a pris pour l'établir le seul moyen que lui fournît la critique; mais un moyen qui exigeait une connaissance approfondie de la langue chinoise en général, et une étude particulière des anciens caractères.

L'auteur commence par un catalogue raisonné des ouvrages chinois dont il s'est servi pour ses recherches; les meilleurs livres historiques et géographiques, les dictionnaires les plus estimés ont été mis à contribution. La liste dont il s'agit comprend douze pages et les noms de quinze ouvrages chinois, avec une courte notice littéraire sur chacun d'eux. Elle est suivie de l'inscription elle-même en caractères antiques, accompagnée de la traduction en nouveaux caractères, telle que les Chinois la donnent et telle que l'auteur l'a extraite du *Hou-kouang toung tchi* ou de la description de la province *Hou-kouang*: cette traduction, en caractères modernes, diffère pour deux ou trois mots de celle que M. Hager a donnée d'après le P. Amiot; mais la version allemande de M. Klaproth s'éloigne beaucoup de celle qu'on trouve dans l'ouvrage de M. Hager; et nous devons convenir que la première, calquée fidèlement sur l'original, présente un sens clair et simple qui la rend préférable à l'autre.

L'auteur passe à l'histoire de l'inscription de *Iu*, et prend de là occasion de rappeler les passages des anciens livres chinois sur l'événement qui a donné lieu à poser cette

[1] *Chin Iu paï tching i.* — Inschrift des Yü, übersetzt und erklært von Julius von Klaproth. — Berlin, 1811; in-4° de 50 pages.

inscription, et de citer ceux des livres chinois modernes qui parlent du monument lui-même. La plupart de ces passages sont pour la première fois extraits et traduits des ouvrages chinois [1].

Le *Commentaire philologique* qui vient ensuite, est la partie la plus savante de l'ouvrage, et malheureusement celle qui est le moins susceptible d'analyse. Reprenant chacun des caractères de l'inscription en particulier, M. Klaproth fait voir, contre l'assertion de M. Hager et du P. Cibot, que les formes antiques ont un grand rapport avec les modernes; c'est-à-dire que, suivant à travers les différentes espèces de *tchouan* et d'autres écritures anciennes, la dégradation successive des caractères, depuis ceux de l'inscription qui remontent au vingt-troisième siècle avant notre ère, jusqu'à ceux qui sont en usage actuellement, il en prouve l'identité ou la conformité d'une manière qui, pour la très-grande majorité des caractères de l'inscription, paraît incontestable. Le résumé de cette comparaison est présenté d'une manière synoptique dans un tableau qui termine le volume; les *tchouan* ou caractères anciens de la dynastie des *Tcheou*, y servent de terme moyen ou d'anneau qui lie les caractères de la traduction moderne à ceux de l'inscription, lesquels n'ont pas à présent moins de 4089 ans d'antiquité.

Les amateurs de philologie orientale regretteront, dans

[1] On remarquait en 1811 cette circonstance comme un mérite singulier de la part d'un auteur qui n'avait pas entrepris le voyage de la Chine. La chose est maintenant devenue si commune, qu'on a, pour ainsi dire, cessé d'y faire attention; et rien ne prouve mieux les étonnans progrès qu'a faits, en si peu d'années, cette branche des études orientales.

ce savant ouvrage, que par suite d'un système dont les bases sont excellentes, mais dont les applications ne sont pas sans inconvénient, l'auteur ait adopté pour les mots chinois une orthographe nouvelle qui les défigure au premier coup-d'œil. Sans les caractères qui partout heureusement accompagnent les mots chinois cités, on aurait peine à reconnaître dans le *Schu-ginn*, le *Chouking*, et dans *Chia*, le nom de la première des vingt-deux dynasties, *Hia;* le *Chaï-bian* ne rappelle pas d'abord le *Haï-pien*, ni *Dshenn-dsu-tunn*, le *Tching-tseu-toung*.

Nous n'ignorons pas que cette orthographe a pour but de distinguer, comme font les Mandchous, les lettres simples de celles qui sont aspirées, par exemple le *p* doux qui se rapproche du *b*, du *p* aspiré, et le *th* du *t* qui ressemble au *d*. Mais nous croyons qu'il eût peut-être été convenable d'indiquer ces nuances de prononciation par des marques placées sur les lettres, comme l'a fait Fourmont. Il nous paraîtrait fâcheux que chaque nation adoptât, pour écrire les mots chinois, un mode particulier d'orthographe, et nous pensons qu'il vaudrait encore mieux que les écrivains de tous les pays s'accordassent à suivre un même système d'écriture pour les mots chinois, celui des Portugais, par exemple, quoique présentant d'ailleurs tant d'imperfection [1].

[1] Depuis ce tems, il est arrivé, comme j'en témoignais la crainte en cet endroit, que chaque nation d'Europe a voulu appliquer son système particulier de prononciation et d'orthographe à l'expression des mots chinois. Je dois avouer que les missionnaires français avaient les premiers donné l'exemple de s'éloigner de l'orthographe portugaise, et ce parti qu'ils avaient pris a du être suivi par ceux de leurs compatriotes qui

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Klaproth est sans contredit un des plus intéressans qui aient paru depuis long-tems en Europe sur la littérature chinoise; il justifie pleinement la réputation que déjà son auteur s'était faite par des ouvrages moins considérables, mais qui tous prouvaient une rare connaissance des langues chinoise et mandchoue; il montre enfin que le hasard ne pouvait mieux placer qu'entre les mains de M. Klaproth la collection si précieuse de livres des deux langues qu'il possède.

s'efforçaient de marcher sur leurs traces. L'orthographe allemande, introduite pour la première fois par M. Klaproth, dans son Commentaire sur l'Inscription de *Iu*, s'est reproduite avec quelques variations dans les ouvrages subséquens du même auteur. Les Russes, faisant usage d'un alphabet particulier, ont été naturellement conduits à adopter un système tout différent, et il en est résulté que ceux qui ont voulu traduire des morceaux empruntés à des voyageurs ou à des interprètes de cette nation, sans être à portée de recourir aux originaux chinois, ont été absolument hors d'état d'y reconnaître les mots ou les noms les plus familiers aux autres Européens. On en doit dire autant de la nouvelle orthographe de M. Morrison; cette dernière est peut-être même la plus irrégulière de toutes. Il sera maintenant beaucoup plus aisé de retrouver le son des termes chinois dans les dictionnaires du pays, que de les distinguer sous ces travestissemens européens qui les rendent absolument méconnaissables.

SUR

LA TRADUCTION DU LUN-IU,

PAR M. MARSHMAN.

(1814.)

C'EST vers la fin du XVI^e^ siècle et dans la première moitié du XVII^e^, qu'on a commencé à avoir en Europe des notions exactes sur l'histoire, les mœurs et la littérature des Chinois, et l'on en est principalement redevable aux missionnaires portugais, espagnols et italiens de cette époque, Gabriel Magaillans, Alvare Semedo, Prosper Intorcetta, Martin Martini et autres. D'abord rivaux de ces hommes estimables, les missionnaires français l'emportèrent bientôt sur eux par le nombre et l'utilité des ouvrages qu'ils publièrent sur la Chine. Les travaux des PP. Bouvet, Gerbillon, Lecomte, Prémare et Parrenin, inspirèrent en France un vif intérêt pour tout ce qui concernait cet empire. Cet intérêt s'entretint et s'accrut encore dans le cours du dernier siècle par les ouvrages des PP. Mailla, Duhalde, Amiot, Cibot, etc. Si l'engouement pour les Chinois qui s'empara alors des gens du monde, devint pour eux une source nouvelle de modes et de ridicules, il en résulta peut-être qu'on donna une plus grande attention aux recherches de Fourmont,

de Deguignes et de Deshauteraies; ces savans furent à peu près les seuls parmi les Européens en état de puiser dans les originaux, des documens historiques et littéraires sur la plus ancienne et la plus considérable de toutes les nations de l'Asie; et l'Allemagne, malgré les Essais d'André Muller, de Mentzel, de Spitzel et de quelques autres, n'eut à nous opposer que le seul Bayer, dont les meilleurs ouvrages encore ne sauraient soutenir la comparaison avec ceux des philologues français. *L'Histoire générale de la Chine*, la collection des *Mémoires des missionnaires français de Peking*, la traduction du *Chouking*, *l'Histoire des Huns*, *la Description de la Chine et de la Tartarie*, sont, de l'aveu même des étrangers, des ouvrages de premier ordre, qui nous assurent la gloire d'avoir ouvert la route aux savans des autres nations, et fait connaître la Chine à l'Europe.

Les savans anglais, auxquels les langues de l'Hindoustan offraient un vaste sujet d'études, et une moisson abondante de faits, d'une utilité directe pour le commerce de leurs compatriotes, n'avaient hasardé jusqu'à présent qu'un bien petit nombre d'excursions dans la littérature de la Chine. Depuis J. Webb qui, en 1669, chercha à établir que la langue chinoise était la langue originelle et primitive, je ne connais parmi les savans anglais que le seul Th. Hyde qui se soit livré à l'étude de cette langue avec quelque succès; encore ses travaux en ce genre demeurèrent-ils sans résultats importans.

Le célèbre W. Jones, qui avait, en fait de littérature orientale, encore plus d'ambition que de capacité, dut à regret laisser sans l'aborder une branche de littérature

si propre à faire briller son imagination; mais, par ce qu'il a dit en différentes occasions des Chinois et de leurs livres, on peut facilement juger à quel point il était resté étranger à ce qui les concernait. Enfin, au commencement de ce siècle, au moment où les savans français regrettaient en la personne de Deguignes un littérateur regnicole qui ne laissait pas de successeur, et dans celle d'Amiot, le dernier et le plus laborieux des missionnaires de Peking, on n'avait encore publié en Angleterre aucun livre sur la littérature chinoise qui fût l'ouvrage d'auteurs anglais, et tout ce qu'on y possédait en ce genre se réduisait à des traductions, des extraits ou des compilations dont la matière était empruntée le plus souvent des mémoires de nos missionnaires ou des *Lettres édifiantes*.

C'est donc depuis un petit nombre d'années seulement que le commerce anglais ayant prévalu à la Chine, et les missionnaires protestans ayant voulu tenter d'y succéder aux catholiques, on a commencé, à Londres et à Calcutta, à s'occuper sérieusement de la langue chinoise et à donner des traductions des ouvrages les plus importans. On doit à sir George Staunton, fils du secrétaire de l'ambassade de lord Macartney, une version anglaise du *Taï Thsing liu li*, ou *Code des lois des Mandchous*, ouvrage très-remarquable en lui-même, quoiqu'il ait déjà été en Europe l'occasion d'un assez grand nombre de conjectures hasardées sur la législation des Chinois et l'esprit de leur gouvernement. Un autre ouvrage d'une utilité moindre peut-être pour les Européens, mais qui aurait exigé une connaissance encore

plus profonde de la langue, est la traduction de l'Évangile Saint-Marc, en chinois [1], faite par les missionnaires du Bengale, à l'usage de ceux de leurs collègues qui cherchent à pénétrer dans la province de Canton. M. Morrison doit être occupé de travaux du même genre, comme on le voit dans l'avant-propos mis à la tête d'un petit recueil de ses opuscules, publié à Londres en 1812 [2], où il est désigné comme ayant *rédigé une version chinoise des actes des Apôtres d'après une version catholique* et postérieurement, *l'Évangile selon saint Luc, fruit de son travail particulier* [3]. Les opuscules dont je parle doivent aussi être ajoutés à la liste de ces ouvrages qui prouvent l'intérêt que les Anglais commencent à prendre à cette partie de la littérature orientale : on y trouve une traduction du *Livre des trois Caractères* (*San tseu king*), du *Taï-hio*, et quelques fragmens qui peuvent servir d'exercices pour les commençans. Mais le plus important, sans contredit, de tous les livres que les Anglais aient encore publiés sur cette matière, c'est l'édition des Œuvres de Confucius, avec une version et un commentaire en anglais, dont le premier volume, publié à Sirampour par M. Marshman, va devenir l'objet de quelques observations [4].

[1] Voyez le tom. I de ces *Mélanges*, pag. 1 et suiv.

[2] Sous le titre de *Horæ Sinicæ*, *Translations from the popular litterature of the Chinese*, in-8°. Ce petit volume, devenu d'une très-grande rareté, a été réimprimé par M. Montucci à la suite de son *Parallèle des deux Dictionnaires projetés*, etc. Londres, 1817, in-4°.

[3] Voyez des détails beaucoup plus exacts que ceux qu'on pouvait avoir à cette époque sur les travaux des missionnaires anglais, dans le tom. I, pag. 14; et dans ce volume même, pag. 132 et suiv.

[4] *The works of Confucius, containing the original text with a transla-*

Tout ce que j'ai dit précédemment se trouve si pleinement confirmé par M. Marshman, dans son épître dédicatoire, adressée à lord Minto, gouverneur général de l'Inde, que je ne puis m'empêcher de transcrire ici ses paroles :

« Le texte original de cet ancien et vertueux philo-
» sophe (Confucius), dit-il, est en ce moment présenté
» pour la première fois aux lecteurs anglais, sous une
» forme qui, à ce qu'on espère, non-seulement donnera
» une idée de la littérature chinoise, mais facilitera l'ac-
» quisition de cette langue si curieuse et si difficile, à
» laquelle les circonstances ajoutent chaque jour de l'im-
» portance et de l'intérêt. Il a été remarqué par feu sir
» William Jones, d'illustre mémoire, que c'est à nos
» voisins les Français que nous avons jusqu'à présent été
» redevables de presque toutes les tentatives faites pour
» éclaircir la langue et la littérature de la Chine. Néan-
» moins, les intérêts de la nation anglaise, aussi bien que
» son honneur littéraire, semblent demander que nous
» fassions aussi tous nos efforts pour cultiver cette bran-
» che de littérature. »

Le premier morceau qui s'offre aux lecteurs dans ce volume est une *Vie de Confucius, traduite du chinois et recueillie dans ses ouvrages.* Les détails biographiques qui s'y lisent sont effectivement tirés d'une vie de Confucius extraite du *Sse ki,* qu'on a coutume de placer dans les éditions chinoises des quatre *Livres mo-*

tion. Vol. I^st^ *to which is prefixed a dissertation on the chinese language and characters; by J. Marshman. Serampore, printed at the mission press.* 1809, grand in-4°. de xxxix—cxiij et 725 pages.

raux, à la tête du *Lun-iu* qui est le troisième de ces livres. M. Marshman y a seulement joint quelques notes et des renvois au *Lun-iu*, livre où, comme tout le monde sait, sont rapportés un grand nombre de traits relatifs à Confucius et à ses disciples. Mais ce petit morceau, dont le père Intorcetta nous avait déjà donné un fragment [1], et que le P. Noël a inséré tout entier dans les *six livres classiques* [2], ne contient rien qui ne soit bien connu, et ne saurait surtout entrer en comparaison avec l'excellente *Vie de Confucius*, composée par le père Amiot, et qui occupe la plus grande partie du tome XII des *Mémoires concernant les Chinois*.

De la *Vie de Confucius*, l'auteur passe à l'examen de ses ouvrages; il dit un mot des *King*, qui peuvent en un certain sens lui être attribués, et dont le cinquième même est tout entier de lui. Il expose ensuite en peu de mots le contenu des *Sse chou*, ou quatre livres classiques du second ordre. Mais tous ces objets sont rebattus pour ceux des lecteurs qui sont un peu familiarisés avec l'histoire littéraire de la Chine, et peu intéressans pour ceux à qui elle est étrangère; et comme M. Marshman n'ajoute aucun fait important aux détails qui se trouvent rapportés dans les mémoires de nos missionnaires, je crois inutile de faire une critique détaillée de cette partie de son travail, et je me bornerai à un petit nombre d'observations détachées.

La première partie du *Chou king*, suivant cet écri-

[1] *Vita Confucii*, dans la Collection de Thévenot, et dans le *Confucius Sinarum philosophus*.

[2] *Sinensis imperii libri classici sex*. pag. 76-83.

vain, a rapport à la dynastie *Iu*, qui renferme seulement deux empereurs, *Yao* et *Chun*. En premier lieu, M. Marshman eut dû ne faire commencer, conformément à l'usage général établi, les vingt-deux dynasties impériales de Chine qu'avec le règne de *Iu*, successeur de *Chun*, et considérer isolément les empereurs précédens, dont le règne ne peut être qu'improprement désigné par le terme de dynastie, puisqu'ils n'établirent pas leurs familles sur le trône, au moins suivant l'opinion commune. D'un autre côté, il a tort de ranger ensemble *Yao* et *Chun* sous la dénomination de dynastie *Iu*, puisque ce nom n'appartient qu'à la famille de *Chun*, et que celle de *Yao* est appelée *Thang* par les Chinois.

Le titre du *Lun-iu*, dont l'auteur explique le premier caractère par *converser* ou *parler*, et le second par *répliquer* ou *répondre*, ne signifie réellement que *discours*, ou entretiens, par une sorte de reduplication de synonymes assez commune en chinois. — M. Marshman dit du *Lun-iu* que c'est, avec le *Tchhun-thsieou*, le principal ouvrage de Confucius : il s'exprime à peu près de la même manière au sujet du *Meng-tseu*. Or, il y a de l'impropriété à parler ainsi du premier de ces livres, où l'on trouve beaucoup de détails sur la mort de Confucius et ses funérailles, et plus encore du dernier dont l'auteur, Meng-tseu, naquit plus de cent ans après ce philosophe.

M. Marshman présente une analyse détaillée du *Lun-iu*, le troisième des quatre livres moraux ou classiques du second ordre, qui est celui dont il publie la première partie dans le volume dont nous nous occupons, et dont

il promet la fin pour le volume suivant. Il entre ensuite dans une discussion chronologique destinée à fixer l'époque de Confucius, et par suite celle de *Yao* et des autres empereurs dont il est parlé dans les *King*. Les calculs dont il s'appuie et les résultats approximatifs auxquels il arrive paraîtront peut-être un peu singuliers à ceux qui savent que toutes ces époques, surtout celle de Confucius, sont aussi bien démontrées et déterminées aussi rigoureusement que celles des événemens les mieux connus de l'histoire ancienne, et que pour celles qui sont douteuses, on a des moyens de vérification beaucoup plus positifs que ne peuvent l'être des évaluations en nombres ronds de la durée des dynasties. Quant aux personnes qui n'ont pas été satisfaites par les discussions de Fréret, Mailla, Amiot, Cibot et autres, elles pourront trouver dans un ouvrage du P. Gaubil, resté inédit jusqu'à présent, mais qui est sur le point d'être publié [1], les questions sur la chronologie chinoise, traitées avec plus de profondeur que n'a pu y en mettre en passant M. Marshman.

Cet auteur rend compte des motifs qui l'ont dirigé dans son travail sur le *Lun-iu* de la manière suivante : « Pour le curieux admirateur de l'antiquité, dit-il, cet » ouvrage se recommande de lui-même, en ce qu'il lui » présente le célèbre sage chinois, exactement tel qu'il » parut aux yeux de ses disciples, tant en public que » dans sa vie privée. Il peut aussi servir à donner une » idée des coutumes chinoises, à peu près aussi invaria-

[1] *Traité de la Chronologie chinoise*, dans le tome XVI des *Mémoires concernant les Chinois*, actuellement sous presse. (Il a paru en 1814).

» bles par leur nature que celles des Hindous, et que » nous avons ici occasion de contempler dans leur ori- » gine. Néanmoins, le traducteur reconnaît franchement » que sa principale raison pour entreprendre cet ouvrage, » a été l'espoir de faire connaître à ses compatriotes la » nature de la langue chinoise. Il lui a paru si fort à dé- » sirer de leur rendre cette langue accessible (tant pour » ouvrir la route à une recherche approfondie de la litté- » rature et des écrits anciens des Chinois, que pour l'in- » troduction ultérieure parmi ces derniers de ces décou- » vertes dans les sciences qui distinguent si éminemment » le monde occidental, et surtout des saintes écritures » dans leur pureté et leur excellence), qu'il a regardé » comme un devoir sacré de marquer avec le dernier soin » chacun des pas qu'il avait faits lui-même, et d'en lais- » ser ainsi à découvert les traces à ses compatriotes, de » manière à ce que toute personne qui le désirerait, pût » suivre le même sentier sans fatigue, et recueillir en » peu de mois ce qui lui avait coûté des années de re- » cherches patientes et laborieuses. Au reste, comme au- » cun moyen ne semblait proportionné à cette fin, si ce » n'est celui de donner le *texte* de quelque ouvrage es- » timé, avec une traduction aussi littérale que possible, » et une explication des différens caractères, cet ou- » vrage (le *Lun iu*) se recommandait pour cet objet par » la double considération qu'il contenait un portrait en- » tier et fidèle du célèbre sage chinois, et qu'il était un » de ces ouvrages capitaux qui ont, pendant des siècles, » servi de modèle de style à tous ceux qui ont pré-

» tendu aux charges les plus élevées de l'empire chi-
» nois [1]. »

La description qu'il fait ensuite des renvois et des signes de concordance établis entre les différentes parties de son travail, ne pouvant être utile qu'à ceux qui auront le livre et qui voudront en faire usage, je la passe ici sous silence, et je dirai du matériel de l'édition ce qui me paraîtra nécessaire en examinant plus bas la version du *Lun-iu*. « Quant au style de la traduction, dit l'au-
» teur lui-même, il sera facile de juger que le plan de
» l'ouvrage excluait toute recherche de liberté ou d'élé-
» gance. C'eût été à la vérité une tâche beaucoup plus
» facile de donner une traduction libre, mais c'eût été
» s'éloigner entièrement du dessein d'un ouvrage élé-
» mentaire, dont l'objet est de donner, autant que cela
» est praticable, l'exacte signification de chaque carac-
» tère chinois. »

M. Marshman réclame l'indulgence des lecteurs pour les imperfections de son ouvrage, en leur rappelant qu'il avait à assurer le sens particulier de chaque mot, et cela sans avoir le secours d'aucune traduction précédente. On ne sent jamais mieux les difficultés de cette espèce que quand on a eu soi-même à lutter contre elles; et sous ce rapport, personne plus que moi ne devrait fermer les yeux sur les défauts de la nouvelle traduction. Mais la dernière partie de l'excuse de M. Marshman avait grand besoin d'une explication qu'il nous donne dans la note suivante : « Après que le traducteur eût considérablement

[1] *Life of Confucius*, pag. xxxiv.

» avancé ce volume, un ami lui fit présent de *Duhalde*,
» et il apprit dans le même tems qu'une partie ou la
» totalité de cet ouvrage avait été faite par quelques
» missionnaires catholiques. Comme une simple traduc-
» tion ne contrariait pas son plan, il continua l'ouvrage,
» et il se serait trouvé très-heureux de profiter de ce se-
» cours additionnel; mais tous ses efforts pour se le pro-
» curer demeurèrent sans effet. Il regarde néanmoins
» comme un acte de justice de reconnaître l'assistance
» qu'il a reçue, tant de M. Lassar, que de plusieurs Chi-
» nois instruits dans leur langue maternelle. La recon-
» naissance ne lui permet pas non plus de passer sous
» silence les bons offices qu'il a reçus du P. Rodriguez,
» de la mission catholique, arrivé dernièrement de la
» Chine, où il a résidé près de vingt ans, et dont les
» connaissances dans le chinois et les langues savantes
» paraissent également profondes. Entr'autres services
» dont le traducteur est redevable à sa politesse, il faut
» placer la communication d'un Dictionnaire chinois-
» latin manuscrit (où l'on donne aussi la prononciation
» mandarinique). Ce Dictionnaire est l'ouvrage de la
» mission catholique de Peking, et probablement le ré-
» sultat de plus de quatre-vingts ans de travail et d'ex-
» périence, puisqu'il a été commencé avant l'année 1724.
» Il a eu seulement le regret de n'avoir pas obtenu cet
» inestimable trésor assez tôt pour diminuer en rien le
» travail de la traduction de ce volume, dont plus de
» sept cents pages étaient déjà imprimées. Mais la satis-
» faction qu'il éprouva, en trouvant à l'examen que le
» sens dans la traduction s'accordait avec celui qui était

» assigné à chaque caractère par les missionnaires ca-» tholiques, est telle qu'elle peut plutôt se concevoir » que se décrire [1]. »

J'ai transcrit cette note qui nous apprend la méthode que cet auteur a suivie dans son travail, afin d'appuyer le jugement que j'aurai bientôt à porter sur sa traduction, de la considération du peu de secours dont il a pu disposer, et de l'espèce de ces secours. Il est peut-être assez remarquable qu'un ecclésiastique anglais, qui se destinait apparemment à la mission de la Chine, n'ait pas été mieux instruit de ce qu'on avait fait avant lui sur la langue de cet empire; qu'il n'ait eu connaissance des ouvrages de Fourmont et des missionnaires que par les citations de M. Hager, comme il le remarque lui-même [2]; qu'il n'ait vu qu'après avoir fait sa traduction l'ouvrage de Duhalde qui semble être devenu son oracle, puisqu'il le cite pour la chronologie, pour le contenu et le titre des livres classiques, et pour la prononciation des caractères; qu'enfin il n'ait appris que très-récemment que son travail sur les livres de Confucius avait déjà été exécuté en tout ou en partie par les missionnaires catholiques, tandis que le *Lun-iu* dont il s'est particulièrement occupé, a été publié une première fois en latin avec le texte dans l'*édition de Goa*, une autre fois dans le *Confucius sinarum philosophus*, et une troisième fois dans les *livres classiques* du P. Noël. Ce peu de connaissances bibliographiques, qui doit sans doute s'attribuer à l'éloignement où vit l'auteur, et à la difficulté des relations

[1] *Life of Confucius*, pag. xxxviij.

[2] *Dissertation on the Chinese*, etc., p. ij, et ailleurs.

qu'il aura conservées avec l'Europe, loin d'affaiblir le mérite de ses travaux, doit à mon avis y ajouter encore, puisqu'il a fait, sans le secours des livres, et avec autant de peine que les premiers traducteurs, une version très-estimable d'un ouvrage assez difficile. Nous verrons, en examinant cette version, qu'elle porte des caractères incontestables de la manière dont elle a été rédigée.

La vie de Confucius est suivie d'une *Dissertation sur les caractères et les sons de la langue chinoise, renfermant des tables des caractères élémentaires* (clefs), *et des monosyllabes chinois.* Une Dissertation grammaticale est par sa nature un objet fort peu susceptible d'analyse, et comme j'ai déjà indiqué le contenu de celle-ci dans un ouvrage où j'ai passé en revue les principaux travaux des Européens sur la langue chinoise [1], je ne répéterai pas le jugement que j'ai cru devoir en porter.

Les règles qu'il établit sont pour la plupart assez exactes, et un petit nombre seulement auraient besoin d'être rectifiées ou développées; mais la langue du *Lun-iu* n'est pas celle des livres modernes, encore moins celle de la conversation et des usages vulgaires, et pour ces objets, la nouvelle grammaire est tout-à-fait insuffisante. L'auteur la termine par une notice du *Dictionnaire impérial* ou *Khang-hi tseu tian*, et à l'occasion du nombre de caractères que contient cet ouvrage (environ 56,000), il prouve, par un calcul que je ne crois pas inexact, que les caractères chinois véritablement en usage excèdent à

[1] Plan d'un Dictionnaire chinois, chap. IV, p. 69 et suivantes: et ci-dessus, p. 122.

peine le nombre des mots grecs, latins ou anglais compris dans les Dictionnaires de Scapula, d'Ainsworth ou de Johnson. On peut ajouter que nous avons probablement perdu une grande quantité de mots des langues grecque et latine, techniques ou autres, avec les ouvrages des auteurs qui les avaient employés, et qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous; et qu'à l'égard des mots anglais, quoique le Dictionnaire de Johnson en offre environ 45,500, il est bien éloigné d'être complet, puisque M. Croft s'est engagé à en donner près de 68,000 dans le nouveau Dictionnaire qu'il a promis au public. En ôtant du *Iu-phian* lui-même, que l'on regarde comme un des dictionnaires chinois les plus riches, les caractères *obsolètes*, les noms historiques et géographiques, et les *variantes* purement orthographiques, je ne crois pas qu'il en restât plus de 30 à 40,000, et c'est aussi là ce que contiennent les dictionnaires classiques les plus estimés.

Venons à présent à la traduction du *Lun-iu*, qui est la partie essentielle et la plus considérable du volume, et à laquelle les objets précédens ne se rattachent qu'indirectement et à titre d'accessoires. Dans l'intention où était le traducteur de publier un livre qui fût utile à ceux qui voudraient étudier le chinois, il ne pouvait adopter un plan meilleur que celui qu'il a choisi : conservant telles qu'elles sont dans l'original les divisions du livre en chapitres ou *kiouan*, sections ou *tchang*, et *tsieï* ou paragraphes, il rapporte d'abord le texte de chacun de ces derniers, écrit en gros caractères *hing* ou cursifs. Chaque caractère est accompagné d'un chiffre ou nu-

méro, et de sa prononciation selon le dialecte de Canton, à laquelle M. Marshman joint quelquefois dans les commencemens la prononciation mandarinique, quand elle diffère beaucoup de la première. Vient ensuite la traduction littérale en anglais, sur les mots de laquelle sont placés des chiffres correspondans aux caractères. La construction anglaise, plus libre ou moins régulière que la nôtre, permet plus facilement de s'accommoder à l'ordre des mots et à la phraséologie chinoise. Une glose, dont la substance est ordinairement tirée des commentaires de *Tchu-hi* et de quelques autres, se trouve après la traduction, et éclaircit ce qu'elle peut avoir d'obscur, à la manière chinoise, c'est-à-dire, par des notes historiques mêlées de définitions et de paraphrases philosophiques. Dans une quatrième partie intitulée *Remarques sur les caractères*, l'auteur ajoute ses propres observations et de nouveaux éclaircissemens à l'analyse des caractères qu'il décompose en clefs, avec une attention qui va souvent jusqu'à la minutie. Telle est la méthode que M. Marshman a suivie pour chaque paragraphe. La version littérale et les explications qui en sont les développemens m'ont paru généralement assez exactes pour donner une idée juste de l'esprit de l'original; mais je crois que l'auteur a réussi moins heureusement à rendre la *lettre*, même dans la *métaphrase* : c'est ce dont quelques exemples pris à l'ouverture du livre pourront convaincre les lecteurs.

Au chapitre 1^er^, section 1^re^, § 3, on lit dans le texte ces paroles de Confucius : *Yeou pheng tseu youan fang laï, pou-yi lo-hou?* « Si un ami vient à vous d'un

» pays éloigné, n'est-ce pas pour vous une chose agréa-» ble? ». M. Marshman se conforme à ce sens dans sa traduction; mais dans ses *Remarques*, il ajoute que le mot *pheng, ami*, signifie peut-être ici *un admirateur* ou *un disciple*. Le plaisir dont parle Confucius en cet endroit consisterait donc, suivant le nouveau traducteur, à voir arriver des pays lointains un grand nombre de disciples et d'admirateurs. Or, c'est bien là le sens qu'a adopté le P. Noël [1]; mais ce sens est évidemment erroné. *Pheng* n'a jamais signifié que *compagnon, ami*, et Confucius est si loin d'argumenter en cette circonstance du plaisir que la vanité peut trouver dans le nombre des disciples venus de bien loin pour entendre un philosophe célèbre, que dans le paragraphe qui suit immédiatement, il donne au contraire de grandes louanges au sage qui sait apprécier l'opinion des autres hommes à sa juste valeur. La phrase dont il s'agit, est purement métaphorique. « Etudier, dit-il, à la phrase précédente, » et parvenir à la vertu par un long exercice, n'est-ce » pas une chose délicieuse? *De même*, voir arriver » près de soi un ami qu'on a long-tems attendu; n'est-ce » pas un grand bonheur? »

Le troisième paragraphe du même article offre un contresens plus grave: *Jin pou tchi*, continue Confucius, *eul pou wen, pou-yi kiun-tseu-hou?* mot à mot: *Homines nescire, et non indignari, nonne sapientis* (est)? M. Marshman traduit: *Un homme* sans connaissances, et (pourtant) sans envie, *n'est-il pas un homme honorable* (un sage)? Mais il aurait dû remarquer que

[1] *Libri classici sex*, p. 83.

Jin, dans les livres de Confucius, se prend ordinairement pour *les hommes* en général, et que ce mot est bien ici le sujet de *pou tchi, nescire*, mais non pas de *pou wen, non indignari*, dont il est séparé par la particule adversative *eul.* On ne dirait pas, d'ailleurs, *un ignorant, Jin pou tchi*, mais *pou tchi-tchi Jin*, ou mieux encore, *wou tchi-tchi Jin*, en écrivant le premier *tchi* avec un autre caractère que celui qui se trouve ici. Enfin le sens aurait pu préserver le traducteur de cette méprise; car il n'était pas naturel de croire que Confucius, qui venait de vanter les plaisirs de l'étude, pût chanter si tôt la palinodie, et faire l'éloge de l'ignorance. Joignez à cela, qu'en supposant que le mot de *wen* pût avoir ici l'acception d'*envie*, ce serait une louange singulière à donner à un homme peu instruit, que de dire qu'il est sans envie, puisque les hommes d'une instruction médiocre n'ont pas coutume de regarder le savoir comme un bien assez précieux pour être envié. La version est donc fautive en cet endroit; mais ce qui est plus étonnant, c'est que le commentaire exprime plus positivement encore ce sens erroné, et que M. Marshman y cite, d'un auteur qu'il nomme *Wun-see*, des paroles qui ne peuvent aucunement s'accorder avec le sens que j'ai donné ci-dessus. Ce sens est pourtant sûr: il a été adopté par le P. Noël, les auteurs de la Version mandchoue des Quatre livres l'ont suivi [1], et *T'eng-thoui-'an*, dont j'ai le commentaire en ce moment sous les yeux, l'explique de manière à ne laisser aucun doute: *Jin pou tchi*, dit-il,

[1] Voici les termes de cette version : *Niyalma sarakô seme korsakô otsi: inou ambasa saïsa wakô.*

Jin, fan tchi tchoung Jin, choue te kouang; pou tchi, chi pou tchi'ou tchi hio. « Dans cette phrase, » *Jin pou tchi, Jin* est une expression vague, pour les » hommes; *pou tchi, nescire*, c'est ne pas connaître » les progrès que nous avons faits dans l'étude [1]. » Le sens est donc : Vivre ignoré ou méconnu des autres hommes, et ne point s'en indigner, n'est-ce pas la marque d'un esprit supérieur, un caractère digne du sage ?

On lit au chapitre V une phrase que l'auteur anglais rend à peu près de la manière suivante : « En recevant » le sceau royal, le sage (Confucius) pliait le corps, » comme s'il eût été incapable de soutenir un pareil » fardeau ; il le tenait *aussi haut* que les mains sont » élevées dans le salut, et *aussi bas* que s'il l'eût remis » à un autre, exprimant de la crainte dans son maintien » et remuant ses pieds avec lenteur, comme s'il eût été » prêt à broncher. » Ce passage demande quelques corrections ; le texte ne porte pas *en recevant le sceau royal*, mais *tenant la tablette honorifique, tchi koueï*. Anciennement, à la Chine, les princes ou vassaux du premier, du second et du troisième ordre, qui avaient le titre de *Koung*, de *Heou* et de *Pe*, recevaient de l'empereur, pour marque de leur dignité, une tablette de forme oblongue sur laquelle était écrit le titre qu'ils obtenaient. C'est de cette tablette qu'on appelait *Koueï*, que Confucius était chargé par son maître, le roi de *Lou*, qui l'envoyait en ambassade. Par respect pour le prince, Confucius, dit le *Lun-iu*, *marchait le corps incliné, comme s'il n'eût pu vaincre la pesanteur du* Koueï,

[1] *Thseng pou sse chou kiang yi pi tchi*, tome II.

s'il avait à élever cette tablette, il le faisait en appliquant ses deux mains contre sa poitrine (ce qui est une manière de saluer); *s'il avait à l'abaisser, il semblait qu'il remettait quelque chose à quelqu'un; son teint était altéré comme celui d'hommes qui combattent; il traînait ses pieds à terre comme s'il se fût appuyé sur quelqu'un*, etc.

Il y a fort peu de phrases dans le volume de M. Marshman, qui ne présentent de semblables inexactitudes, légères à la vérité, mais trop nombreuses pour être l'effet de la seule inattention. Les bornes d'une analyse s'opposent à ce que je multiplie les exemples et les discussions de ce genre, qui d'ailleurs exigeraient, pour être de quelqu'utilité, l'emploi des caractères originaux. Il suffit qu'en général le sens soit assez bien rendu, et que les critiques ne puissent tomber que sur les détails. L'utilité du travail de M. Marshman n'en est pas diminuée, puisque que ceux qui voudront en faire usage seront, après l'avoir bien étudié, en état de le rectifier eux-mêmes.

Les caractères du texte sont écrits par une main habile, et je crois même chinoise; ils ont été gravés assez correctement, pour la plupart. Il est néanmoins échappé quelques incorrections qui sont, en chinois, de véritables fautes d'orthographe, et qui consistent dans l'omission ou dans l'addition de quelques traits. Plusieurs des premières doivent sans doute être attribuées à la rupture des *bois* sous la presse; mais cette excuse, dont quelques-uns des devanciers de M. Marshman ont déjà abusé, ne peut s'appliquer à la totalité de ces caractères défec-

tueux, dont plusieurs ont bien certainement été gravés tels qu'ils sont, non plus qu'à ceux qui ont un trait de trop. La grosseur du module adopté pour cette édition rend ces sortes de fautes plus frappantes; elles échapperaient dans des caractères plus petits.

M. Marshman annonce qu'il a fini la seconde partie du *Lun-iu*, et à la manière dont il en parle, on peut juger qu'il l'a déjà mise sous presse, et qu'à l'instant où j'écris, elle a déjà dû paraître à Sirampour [1]. Je ne doute point que ce travail n'ajoute beaucoup à sa réputation, si, comme on a tout lieu de le penser, les études auxquelles il a dû se livrer pour le terminer lui ont rendu plus familière la langue des *King*, et sur tout l'histoire et la géographie de la Chine auxquelles il avoue qu'il était resté presqu'étranger. Je ne puis, en terminant cette analyse, que le féliciter de ce qu'il se trouve dans un pays voisin de la Chine, à portée d'en tirer une foule d'éclaircissemens, et de se faire aider par les naturels. Quelle utilité n'ont pas tirée de leur commerce avec les *Pandits* et les *Brahmanes*, les W. Jones, les Wilkins, les Colebrooke, les Carey et tous ces illustres membres de la Société de Calcutta, qui, après être parvenus à entendre le samskrit, en ont facilité l'intelligence aux savans de l'Occident! S'ils étaient restés en Europe, avec le peu de secours qu'on y possède pour les langues orientales, leurs ouvrages auraient peut-être un mérite plus grand, sous le rapport de la difficulté vaincue; mais ils seraient

[1] Au lieu de continuer sa traduction de Confucius, M. Marshman a publié, en 1814, sa *Clavis sinica*, ouvrage sur lequel on a vu un jugement, ci-dessus, p. 132.

certainement moins parfaits et surtout moins authentiques, ou plutôt il est probable que le monde savant attendrait encore les traductions de l'Hitopadès, des Instituts de Menou, du Bhagavat-Gita, de l'Amara Kocha, et ces *Recherches asiatiques* qui assurent aux Anglais, par rapport à l'Hindoustan, le mérite que je revendiquais pour les Français, par rapport à la Chine, en commençant cette critique.

SUR

LA TRADUCTION DE MENCIUS,

PAR M. STANISLAS JULIEN.

Il est resté peu de traces de cet usage singulier, que les premiers missionnaires avaient introduit, en écrivant en latin sur l'histoire et la littérature des Chinois, d'ajouter des terminaisons latines aux noms des empereurs et des hommes célèbres, pour indiquer les rapports grammaticaux qui liaient ces noms aux autres parties des phrases où on les faisait entrer : une réforme presque complète a eu lieu à cet égard, et l'on s'est accoutumé à écrire les mots chinois à peu près comme on les prononce dans le pays. Deux noms seuls ont conservé la forme européenne qu'on leur avait donnée d'abord, ce sont ceux de deux philosophes anciens, *Confucius* et *Mencius ;* ce genre particulier de distinction qui leur a été accordé, est comme un signe de la célébrité plus grande qu'ils ont obtenue dans l'Occident, et peut même être considéré comme le sceau d'une sorte de popularité.

Confucius n'est pas seulement regardé à la Chine comme un grand philosophe et un excellent écrivain, on lui donne encore des épithètes qui expriment le plus haut degré de perfection morale, et qu'on ne peut guère

rendre convenablement, que par les mots de *saint* et de *divin*. Dans ce pays, où la philosophie et la politique sont inséparables, et où les honneurs de l'apothéose se réduisent à des formalités purement civiles, le patriarche de la littérature a été élevé à la dignité impériale, et le culte qu'on lui rend n'est autre chose, en réalité, que la continuation des cérémonies par lesquelles se manifeste habituellement le respect profond que les Chinois de toutes les conditions doivent à celui qui occupe le rang suprême.

Sous ces différens rapports, Mencius est mis, par les savans de la Chine, à la place qui suit immédiatement celle qu'ils ont assignée à Confucius : il a reçu le nom de *Ya ching*, qu'on peut traduire par *saint du second ordre*. Son style, moins sublime et moins majestueux que celui du prince des lettrés, est peut-être aussi pur, et bien certainement plus élégant et plus varié. Son livre a été joint aux trois autres ouvrages où l'on a recueilli les apophthegmes de Confucius, et forme avec eux ce *tetrabiblion*, si connu de tous ceux qui ont quelque teinture de la littérature chinoise. Enfin, on a voulu rendre hommage au sage, et tout à la fois au pays qui l'avait vu naître, en décernant à Mencius le titre de *saint prince de Thsou ;* et l'espèce de culte qu'il reçoit en cette qualité, ne le cède qu'à celui qui est dû, parmi les rois, aux ancêtres de la dynastie régnante, et parmi les philosophes, au seul Confucius.

On voit que, sous aucun point de vue, Mencius n'était indigne de l'honneur qu'il obtient en ce moment, de voir son texte reproduit en Europe, dans une édition

élégante et correcte, et ses pensées sur l'administration des états, rendues généralement accessibles, dans une traduction exacte et fidèle. Les livres de Confucius ont été plusieurs fois publiés en latin ; deux de ces livres, sur trois, ont été imprimés en chinois, avec des versions littérales, l'un à Sirampour et l'autre à Paris. Le livre de Mencius, traduit une seule fois par le P. Noël, était le plus difficile à publier des quatre, parce qu'il est à lui seul plus étendu que les trois autres réunis ; et quoique plus facile, moins obscur, plus agréable à lire, il continuait à être peu connu. L'ouvrage destiné à réparer cet oubli, ne doit donc pas seulement être utile aux personnes qui se livrent à l'étude du chinois, et dont le nombre va croissant chaque année ; il se recommande également à l'attention des hommes éclairés qui, pour prendre une idée juste et complète de l'ancienne philosophie chinoise, aimeraient à lire et à comparer les écrits des deux maîtres qui l'ont fondée [1].

La traduction latine du P. Noël n'était capable de satisfaire ni l'une ni l'autre de ces deux classes de lecteurs. Cette traduction obscure, verbeuse et prolixe, exige, de la part de ceux qui veulent la lire, une patience et une attention qui s'exerceraient avec plus de fruit, soit sur les formes du texte, soit sur le fond des idées philosophiques. De Pauw en compare le style au latin des mau-

[1] Meng-tseu vel Mencium inter sinenses philosophos ingenio, doctrina, nominisque claritate Confucio proximum, edidit, latina interpretatione, ad interpretationem tartaricam utramque recensita, et perpetuo commentario e sinicis deprompto illustravit Stanislaus Julien (*Societatis Asiaticæ et C^ie de Lasteyrie impensis*) ; *Lutetiæ Parisiorum, Dondey-Dupré*, 1824, *gr. in*-8°.

vais prédicateurs, et ce jugement n'est pas trop sévère; il ajoute qu'il n'y avait pas de son tems trois personnes en Europe qui eussent lu jusqu'au bout le P. Noël, et ce nombre ne s'est pas beaucoup accru depuis cinquante ans. Ainsi, comme on l'a dit ailleurs, l'auteur chinois qui peut-être était le plus fait pour plaire à des lecteurs européens, est un de ceux qui ont été le moins lus et le moins goûtés. L'élégance, la vivacité, la concision, l'énergie, sont les qualités les plus marquantes du style de Mencius, et l'on ne craint pas d'affirmer qu'elles ont complétement disparu dans le travail de son premier traducteur. Il est à la vérité très-difficile de les conserver dans une version latine ou française, sans déroger en quelque chose à cette fidélité qu'on exige en premier lieu des interprètes des livres chinois : il faut, pour ainsi dire, opter entre deux genres de mérite qui se repoussent et qui s'excluent mutuellement; car une traduction française de Mencius où l'on s'attacherait à représenter les mouvemens rapides et le langage animé de cet auteur, n'offrirait pas aux étudians tout ce qui leur est nécessaire pour résoudre les difficultés du texte.

C'est principalement ce dernier objet que M. Stanislas Julien a eu en vue. La version latine qu'il a rédigée ne ressemble en rien à celle du P. Noël, car elle est simple, précise et perpétuellement en rapport avec l'original. Si son plan lui eût permis d'y mettre de l'élégance, jamais contraste n'eût été mieux marqué ; mais il a préféré, avec beaucoup de raison, l'avantage des commençans à toute autre considération, et c'est aux savans à lui tenir compte de ce qu'il a fait pour que son travail

eût, sous ce rapport, le degré d'utilité dont il était susceptible.

En premier lieu, M. Julien s'est livré à une lecture assidue du texte de Mencius; il a étudié le style de cet auteur, et s'est pénétré de tout ce que son langage offre de particulier. Une comparaison répétée de tous les passages qui contiennent quelques difficultés dans un même écrivain, suffirait souvent pour donner la clef du plus grand nombre : c'est ce qui arrive en chinois comme dans les autres langues. En conséquence, M. Julien n'a commencé à écrire sa traduction qu'après avoir lu plusieurs fois attentivement, et pour ainsi dire, appris par cœur Mencius entier, depuis le commencement jusqu'à la fin; et ce soin préparatoire, dont il s'est acquitté avec le zèle le plus louable, était une avance considérable pour parvenir à une pleine et entière intelligence du texte.

Depuis que les Mandchous sont maîtres de la Chine, ils se sont montrés attentifs à tout ce qui peut faciliter l'étude des livres classiques, et les traductions qu'ils en ont fait faire, se distinguent par le mérite d'une exactitude qui va souvent jusqu'à la servilité. Une double version tartare de Mencius se trouvait à la Bibliothèque du Roi: M. Julien l'a soigneusement conférée avec le texte, et comme la grammaire mandchoue s'éloigne en plusieurs points essentiels de la grammaire chinoise, il n'a rencontré que rarement des passages qui offrissent une obscurité pareille dans l'original et dans les deux traductions. Ce secours, dont le P. Noël n'avait pas usé, donnerait seul à M. Julien, sur ce savant missionnaire, un avantage incontestable.

Comme tous les ouvrages qui jouissent d'une grande célébrité, les livres de l'école de Confucius ont été de bonne heure examinés et commentés : tous les points obscurs qu'on y remarque ont été fréquemment repris et soumis à une discussion approfondie; les gloses, les notes, les scholies sur le texte de ces livres, se sont multipliées presque à l'infini, et l'on n'y releverait peut-être pas une phrase qui n'ait donné naissance à plusieurs volumes. Il y a des commentaires où l'on s'attache à faire connaître, avec exactitude, la signification particulière, et jusqu'aux variations les plus minutieuses de la prononciation de chaque caractère; il y en a d'autres où l'on développe le sens moral ou philosophique des principaux passages, et d'autres encore où l'on expose en détail les allusions aux mœurs, aux opinions, aux usages de l'antiquité, ou aux traits de l'histoire publique ou particulière. On prendra une idée de l'immensité de ces travaux d'exégèse, en apprenant qu'un bibliographe chinois du XIII^e^ siècle [1], comptait déjà vingt et une éditions critiques du livre de Mencius, et qu'il ne comprenait dans ce nombre ni les réimpressions qu'on fait chaque jour dans les provinces, ni les publications successives d'une même édition, qui ont souvent lieu à la Chine, sans qu'on ait changé autre chose que le titre, la préface et le nom de l'éditeur. Une fois qu'on sait la langue, on n'est plus embarrassé que du choix pour puiser, à des sources authentiques, tous les éclaircissemens dont on peut avoir besoin. M. Julien, qui a trouvé dans la bibliothèque du Roi, et dans celle de *Monsieur*, les plus célèbres éditions

[1] *Wen hian thoung khao*, L. CLXXXIV, p. 17 et suivantes.

de Mencius, en a principalement distingué dix, qui représentaient, pour lui, le travail de quatorze interprètes des plus estimés, lesquels citent habituellement trente ou quarante auteurs plus anciens qu'eux. Il les a toutes lues et comparées, phrase par phrase, et, comme il arrive quelquefois aux commentateurs chinois de ne pas s'accorder sur le sens de passages intéressans, il s'est abstenu de prononcer entre de si graves autorités, et il a rapporté, en les désignant par les dix premières lettres de l'alphabet, les opinions diverses des plus doctes lettrés. A ces formes, empruntées des usages de la philologie classique, on reconnaît les résultats de recherche sactives et d'une laborieuse érudition. On y voit aussi, avec plaisir, un signe des progrès qu'a faits, dans peu d'années, une littérature où l'on peut dès à présent inviter, dans l'intérêt des étudians, les procédés des Heyne, des Wesseling et des Walckenaer.

Toujours occupé du soin de guider dans leurs premiers essais les personnes livrées à l'étude de la langue chinoise, M. Julien a voulu que sa version eût l'avantage d'une traduction interlinéaire; il eût même pu lui donner cette disposition, si les embarras d'une impression à la fois *typographique* et *lithographique* ne s'y fussent opposés. Mais l'interprétation n'a rien perdu de sa fidélité, pour être placée sur des pages séparées de celles du texte. Le jeune et savant traducteur a observé avec scrupule l'ordre de la construction chinoise, et, pour le dire en passant, une pareille entreprise n'était praticable qu'en adoptant la langue latine, dont les inversions et les désinences peuvent seules rendre intelligible une ver-

sion littérale. Les particules ont été indiquées par des signes spéciaux, et il y en a eu pareillement d'affectés au cas où des mots chinois polysyllabiques n'ont pu être rendus que par des termes latins univoques, ainsi qu'à celui où plusieurs mots latins ont été indispensables pour exprimer le sens d'un seul caractère chinois. Grâce à toutes ces précautions on peut, sans savoir le chinois, suivre pas à pas le texte original, reconnaître la valeur de chaque expression isolée, et prendre une notion précise de la construction de chaque phrase. Des notes qu'on n'accusera pas d'être trop ménagées, suppléent encore, à chaque instant, à ce qui peut rester à désirer dans l'exposition du sens.

Le texte a été calqué sur une bonne édition chinoise, et le perfectionnement des procédés lithographiques a permis de le reproduire d'une manière satisfaisante. Un frontispice chinois, encore plus soigné que le reste du livre, offre, à la manière du pays, les indications bibliographiques qui peuvent caractériser cette édition européenne d'un livre classique à la Chine; on pourrait le croire composé à Nanking, et tombé du pinceau de quelque lettré de la *Colline d'Or* [1]. Si le reste du livre eût pu être porté à ce point de perfection, on n'aurait rien à envier aux belles éditions du Taï-hio et du Tchoung-young que M. le baron de Schilling a fait exécuter à Pétersbourg.

Aux détails bibliographiques qui étaient nécessaires

[1] Bourgade célèbre par le grand nombre d'hommes savans auquel elle a donné naissance. Elle est maintenant renfermée dans les murs de Nanking.

pour qu'on pût apprécier son travail, M. Julien a voulu joindre quelques particularités sur la vie de Mencius et le caractère de ses ouvrages, et il a traduit en latin une vie de son auteur qui avait été précédemment écrite en français. Nous nous croyons d'autant plus dispensés d'analyser ce morceau, qu'il se trouve dans un ouvrage qui est entre les mains de tout le monde [1]. La seule chose que nous voudrions y prendre serait la citation d'un passage qui prouverait que quand M. Julien n'a pas été contenu par les entraves que lui imposait son désir de composer une version rigoureusement littérale, il a su s'élever, dans sa latinité, à un certain degré de correction et d'élégance. Ce fragment aurait encore l'avantage de donner une idée juste de la dialectique de Mencius, de ce ton d'ironie avec lequel il poursuivait les vices de son tems, jusque chez les personnages les plus élevés en dignité; de cette hardiesse de pensée et de cette liberté d'expression qui peuvent par fois sembler excessives, et que peu de personnes s'attendent à trouver dans un écrivain d'un pays qui passe pour être gouverné despotiquement. Mais, sans être obligé de répéter ce qui se trouve déjà ailleurs, il sera facile de prendre au hasard, dans le même Mencius, une autre citation qui fera juger son esprit et cette manière toute socratique d'argumenter dans ses entretiens philosophiques, et de contraindre ses adversaires à reconnaître d'eux-mêmes leurs erreurs.

Un des petits princes dont les prétentions ambitieuses et les querelles continuelles désolaient la Chine au tems

[1] La *Biographie Universelle*, tom. XXVIII, p. 322. — On trouvera la vie de Prémare dans le quatrième volume de ces *Mélanges*.

de Mencius, voulait, par des discours adroits, amener le philosophe à lui prêter l'appui de sa popularité. « Celui » qui saura véritablement aimer son peuple, avait dit » Mencius, pourra rétablir l'ordre et régner sur tout » l'empire. — Croyez-vous, demanda le roi, que j'aie en » moi ce qu'il faut pour aimer mon peuple? — Vous » l'avez, répondit Mencius. — Comment le savez-vous? » — J'ai appris d'un de vos ministres qu'étant un jour » assis dans votre palais, vous vîtes des hommes traînant » un bœuf déjà garroté, qui passaient presqu'au pied de » votre trône. Vous demandâtes où l'on conduisait cet » animal, et l'on vous répondit qu'on allait l'immoler, » pour enduire de son sang une cloche neuve. Lâchez-le, » reprîtes-vous; ses terreurs, ce tremblement pareil à » celui d'un innocent que l'on conduit au supplice, m'ont » ému et attendri, lâchez cet animal. — Mais, sire, dirent » ceux qui le conduisaient, nous manquerons donc à » l'usage d'enduire la cloche de sang? — Pourquoi y » manqueriez-vous (1)? dit V. M.: prenez une brebis à » la place du bœuf. La chose, sire, s'est-elle passée de » cette manière? — Précisément, dit le roi. — Le mou- » vement que vous avez éprouvé suffit pour montrer que » vous êtes digne de régner. Il est vrai que vos su- » jets ont supposé que vous aviez agi ainsi par avarice; » mais, moi, je suis persuadé que vous avez cédé à un » mouvement de sensibilité..... Ne vous étonnez pas,

[1] Il y a ici une légère inexactitude dans la traduction de M. Julien: il rend la phrase chinoise par ces mots: *Numquid hic ritus potest omitti?* Les Chinois, comme les Écossais, répondent presque toujours à une question par une autre question.

» toutefois, que le peuple vous ait soupçonné d'avarice, » car en vous voyant mettre un moindre animal à la place » d'un plus grand, comment pouvait-il deviner votre » motif? Si vous aviez été touché de l'innocence du bœuf, » quel crime avait fait la brebis pour la substituer à » l'animal qui allait périr?.... Mais c'est là une sorte de » subterfuge d'humanité : l'un des animaux était sous » vos yeux; vous n'aperceviez pas l'autre. Le sage ne peut » voir égorger les animaux qu'il a vus vivans; quand il » a entendu leurs cris lamentables, il ne peut se nourrir » de leurs chairs. C'est pour cela que le sage relègue les » cuisines en un lieu éloigné de sa demeure, »

Le roi, très-satisfait, s'écria : « Il y a, dans le livre » des vers, un passage qui dit : *Ce qu'un autre avait* » *dans la pensée, j'ai pu le deviner.* Maître, vous » venez d'exprimer une chose dont j'avais peine à me » rendre compte. Mais, dites-moi, cette sensibilité dont » j'ai ressenti l'influence, est-elle effectivement propre à » me faire régner? — Si, reprit Mencius, il existait un » homme qui vînt dire à V. M. : Je puis soutenir un » poids de trois milliers, et je ne puis soulever une plume; » mes yeux aperçoivent la pointe du duvet automnal, » et je ne puis distinguer un char rempli de bois à brû- » ler, ajouteriez-vous quelque foi à ses discours? — En » aucune façon, répliqua le roi. — Et cependant, dit le » philosophe, votre humanité s'étend aux animaux, et » elle ne s'arrête pas sur vos sujets. Comme cet homme » qui ne pouvait soutenir une plume légère, ou distin- » guer un char de bois à brûler, vous avez envous

» ce qu'il faut pour régner, mais vous n'en faites pas » usage..... »

Mencius poursuit avec véhémence cette argumentation, que j'ai considérablement abrégée et que j'aurais dû peut-être abréger davantage. Son livre, écrit le plus souvent sous la forme du dialogue, offre, en beaucoup d'endroits, un mélange piquant de finesse et de vigueur; des discussions animées, des apostrophes hardies, d'élégantes similitudes et des paraboles ingénieuses. Il n'y avait donc point d'auteur qu'il pût être plus convenable de choisir, pour le mettre entre les mains des amateurs de la langue chinoise, ni qui fût aussi propre à les récompenser de la peine qu'ils prendront pour l'entendre.

Nous nous reprocherions de passer sous silence les circonstances honorables pour M. Julien, qui ont préparé et rendu facile la publication de son édition de Mencius. Sa traduction n'était d'abord qu'un de ces essais que les personnes qui étudient les langues orientales doivent faire pour s'accoutumer au style des bons auteurs. Mais M. Julien avait à peine suivi six mois les leçons du Collége royal, qu'il s'était mis en état d'entendre les livres même qui n'avaient jamais été traduits; et, tout en avouant qu'un tel résultat tient surtout aux dispositions vraiment étonnantes que M. Julien avait apportées à l'étude du chinois, il doit être permis d'y voir aussi un éclatant démenti donné à ces idées autrefois si généralement répandues, et qui commencent seulement à se rectifier, sur les prétendues difficultés de la langue et de l'écriture des Chinois. Des personnes qui prennent un grand intérêt à ce genre de littérature, et qui avaient été

témoins des progrès rapides de l'auteur, l'ayant encouragé à entreprendre une traduction complète du livre du philosophe chinois, parlèrent de ce travail au conseil de la Société Asiatique, et cette compagnie, persuadée de l'utilité d'une version critique de Mencius, voulut publier celle-ci à ses frais. En outre, M. le comte de Lasteyrie, avec cet empressement qu'on lui connaît pour tout ce qui peut être avantageux aux lettres et aux sciences, s'est chargé, de son côté, de faire lithographier le texte, et c'est par cet heureux concours d'interventions bienveillantes, que M. Julien s'est trouvé en état de publier le fruit de ses veilles. Il y aura en tout quatre livraisons, dont la première, texte et traduction, est déjà entre les mains du public. Il faut remarquer que le *Mencius* chinois-latin est le premier ouvrage qui ait paru sous les auspices de la Société Asiatique. C'est le second livre chinois qui ait vu le jour en France, avec une traduction littérale; et si, comme on doit l'espérer, le jeune et laborieux éditeur met à achever son entreprise autant de zèle et de talent qu'il en a montré d'abord, son livre pourra, sans contestation, être mis à côté de tout ce que les différentes branches de la bibliothèque orientale ont produit jusqu'ici de plus solide et de plus estimable.

SUR

LES MAXIMES DE L'EMPEREUR KHANG-HI.

L'USAGE que les souverains chinois ont toujours observé, de publier de tems en tems des instructions sur la morale, l'agriculture ou l'industrie, remonte aux premiers tems de la monarchie. L'empereur de la Chine n'est pas seulement le chef suprême de l'état, le grand sacrificateur et le principal législateur de la nation; il est encore le prince des lettrés et le premier des docteurs de l'empire; il n'est pas moins chargé d'instruire que de gouverner ses peuples, ou, pour mieux dire, instruire et gouverner n'est, à la Chine, qu'une même chose. Les désordres, les crimes de toute espèce ne proviennent que de l'ignorance, et la plus sûre manière de rendre les hommes bons, suivant les Chinois, c'est de faire en sorte qu'ils soient éclairés. Tous les décrets sont des instructions; les ordres sont donnés sous la forme de leçons, et en portent même le nom. Les châtimens et les supplices en sont le complément. Le prince est rigoureusement, aux yeux des Chinois, un père qui instruit ses enfans, et qui est quelquefois contraint de les châtier. Il y a une manière patriarcale d'envisager toutes ces choses, qui est

généralement répandue à la Chine; elle tempère ce qui, dans l'exercice du pouvoir absolu, pourrait avoir l'apparence de l'arbitraire. On croirait voir une réunion d'étudians qu'un conseil de sages forme à la vertu pour les conduire au bonheur. Il faut convenir que ce sont là d'assez beaux dehors, et que, si c'est un déguisement, il n'a du moins rien qui ne soit honorable pour l'espèce humaine, et satisfaisant pour la véritable philosophie.

Parmi les pièces moitié politiques et moitié morales que cette coutume a produites dans les temps modernes, l'une des plus célèbres est celle qui porte le titre de *Sainte Instruction*. Elle se compose de seize maximes publiées par l'empereur Khang-hi, et commentées par son successeur Young-tching. Un surintendant des salines du *Chen-si*, nommé *Wang-yeou-po*, a fait, sur ce double thême, une paraphrase qui a eu cours dans l'empire, et que M. Milne, missionnaire protestant à Malacca, vient de traduire en anglais. C'est cette traduction que nous allons essayer de faire connaître par une courte analyse [1].

La préface du traducteur est peu étendue, mais elle offre un article intéressant sur la manière dont les maximes de Khang-hi sont lues et expliquées dans toute l'étendue de l'empire. Sous la dynastie des Tcheou, c'est-à-dire depuis le XII^e^ siècle jusqu'au III^e^ avant notre ère, le premier jour de chaque mois était le tems fixé pour la

[1] The sacred Edict, containing sixteen maxims of the emperor Kang-hi, amplified by his son, the emperor Yoong-ching, together with a paraphrase on the whole by a mandarin; translated from the chinese original, and illustrated with notes, by the rev. *William Milne*, protestant missionary at Malacca. *London*, 1817, in-8° *de* xv-299 *pag.*

publication des lois. C'est par une imitation de cet usage qu'on a choisi le premier et le quinzième jour de chaque mois pour les leçons à donner au peuple, sur le texte du *Saint Édit.* Dans chaque ville ou village, les autorités civiles ou militaires, revêtues du costume qui les distingue, se rassemblent dans une salle publique spacieuse. Le maître des cérémonies, personnage indispensable dans une réunion de Chinois, crie à haute voix à tous les assistans de défiler, ce qu'ils font, chacun à son rang. Il avertit ensuite d'exécuter, devant la tablette impériale, les trois génuflexions et les neuf battemens de tête. Cette cérémonie terminée, on passe dans une autre salle, où le peuple et les soldats sont debout, en silence. Le maître des cérémonies dit alors : *Commencez avec respect.* Le magistrat qui a l'office de lecteur s'avance vers un autel où sont placés les parfums, s'agenouille, prend, avec de grandes démonstrations de respect la tablette sur laquelle est écrite la maxime qui a été choisie pour l'explication du jour, et monte sur une estrade. Un vieillard reçoit la tablette et la pose sur l'estrade vis-à-vis du peuple; puis, faisant faire silence avec un instrument de bois en forme de clochette, qu'il tient à la main, il lit la sentence à haute voix. Ensuite, le maître des cérémonies crie : *Expliquez telle sentence du Saint Édit.* L'orateur se lève et explique le sens de la maxime. On en use de même pour toutes les parties de cet ouvrage.

Les seize maximes, formées chacune de sept caractères, et qu'on doit à l'empereur Khang-hi, n'ont en elles-mêmes rien qui justifie toutes ces cérémonies. Ce sont de ces lieux communs d'une morale usée que les

Chinois seuls peuvent se plaire à voir multiplier sous toutes les formes, ou, pour mieux dire, à voir reparaître en toute occasion. Elles sont fort sages, sans doute, dans les idées des Chinois, puisqu'elles prescrivent la piété filiale, l'attachement aux parens, la concorde entre les voisins, la culture de la terre, qui procure aux hommes leur nourriture, et les soins à donner aux mûriers, qui leur fournissent de quoi se vêtir; l'économie, les études littéraires, et l'éloignement pour les religions étrangères. Dans les suivantes, on recommande d'expliquer les lois, pour préserver de leur action les ignorans et les méchans; de jeter du jour sur les cérémonies qui sont le complément des bonnes mœurs; de remplir avec exactitude les fonctions de magistrat, pour diriger au bien les sentimens des peuples; d'instruire ses enfans et ses frères cadets, pour les empêcher de faire le mal; de garantir les bons des fausses accusations dirigées contre eux; d'avertir ceux qui cachent des déserteurs des dangers auxquels ils s'exposent; d'accomplir le paiement des taxes, soit en argent, soit en nature, pour ne pas donner lieu à des poursuites; de rendre, par des réglemens, les chefs de dix et de cent familles responsables les uns des autres, pour parvenir à exterminer les brigands et les voleurs, et enfin de calmer les querelles et les haines, pour conserver ce qu'il y a au monde de plus précieux, la vie des hommes. Les précautions qu'on prend pour mettre ces conseils en exécution, auraient plus d'intérêt pour nous que ces maximes générales dans lesquelles le mérite de l'expression relève à peine, en chinois, la simplicité par trop naïve du fond, et la tournure surannée des pensées.

Le commentaire de Young-tching, sur chacune des sentences de son père, et plus encore la paraphrase du surintendant des salines, ont un intérêt plus réel, parce qu'on y trouve un plus grand nombre de ces applications et de ces traits de détails qui font connaître les mœurs, l'esprit du gouvernement et le génie de la nation. Les ouvrages de morale nous apprennent ce qui devrait être, plutôt que ce qui est. Les anecdotes et les faits nous instruisent mieux de ce que nous désirons savoir. Ceux qui aiment à se former un jugement motivé sur un peuple célèbre, liront donc avec intérêt cette partie de la traduction de M. Milne.

L'un des points sur lesquels le prince commentateur insiste avec le plus de force, c'est l'éloignement pour les fausses sectes; et celle de Fo, qui est étrangère à la Chine, est surtout l'objet de son improbation. Il parle avec mépris des dogmes sur lesquels elle repose; il en tourne les pratiques en dérision. Les Bouddhistes, comme les autres partisans des sectes indiennes, attachent beaucoup d'importance à certains mots ou à certaines syllabes consacrées (au nom d'Amida Bouddhah, par exemple, ou de Bouddhah être éternel), qu'ils répètent perpétuellement, croyant se purifier de tous leurs péchés, par l'articulation seule de ces saintes syllabes, et faire leur salut par cette dévotion aisée. Le lettré raille assez plaisamment cet usage. « Supposez, dit-il, que vous ayez violé les lois » en quelque point, et que vous soyez conduit dans la » salle du jugement pour y être puni; si vous vous mettez » à crier à tue-tête, plusieurs milliers de fois : *Votre* » *excellence! votre excellence!* croyez-vous que,

» pour cela, le magistrat vous épargnera? » Ailleurs, la similitude ne tend à rien moins qu'à détruire toute idée d'un culte ou d'un hommage quelconque à rendre à la divinité. « Si vous ne brûlez pas du papier en l'honneur » de Fo, et si vous ne déposez pas des offrandes sur ses » autels, il sera mécontent de vous et fera tomber son » jugement sur vos têtes. Votre dieu Fo est donc un mi- » sérable (*a scoundrel*). Prenons pour exemple le ma- » gistrat de votre district: quand vous n'iriez jamais le » complimenter et lui faire la cour, si vous êtes hon- » nêtes gens et appliqués à votre devoir, il n'en fera pas » moins d'attention à vous; mais si vous transgressez la » loi, si vous commettez des violences, et si vous usur- » pez les droits des autres, vous aurez beau prendre mille » voies pour le flatter, il sera toujours mécontent de » vous. » La religion chrétienne n'est pas épargnée par le lettré, commentateur et fidèle disciple de cet empereur dont la conduite avec les missionnaires fut célébrée en Europe par tous ceux qui étaient peu touchés de leur disgrâce. « La secte du Seigneur du ciel elle-même, dit » *Wang-yeou-po*, en étendant les paroles de *Young-* » *tching*, cette secte qui parle sans cesse du ciel, de la » terre, et d'êtres sans ombre et sans substance, cette » religion est aussi corrompue et pervertie. Mais, parce » que les Européens qui l'enseignent savent l'astronomie » et sont versés dans les mathématiques, le gouvernement » les emploie pour corriger le calendrier; cela ne veut » pas dire que leur religion soit bonne, et vous ne devez » nullement croire à ce qu'ils vous disent. »

Il règne en général, dans toutes ces instructions, un

ton de naïveté, et, si j'ose ainsi parler, une bonhomie qui a quelque chose de piquant et de caractéristique. On jugera, par un exemple, qu'il n'y a rien d'apprêté dans les vérités que l'empereur prêche à ses peuples. Après s'être attaché à leur prouver que les lois, quoique compliquées et distribuées en paragraphes, se réduisent toutes à l'observation des règles que le ciel a gravées dans nos cœurs, il continue ainsi : « Quoique vous, peuples et soldats, » soyez naturellement stupides et ignorans, sans intelli- » gence, et méconnaissant la raison et la justice; cepen- » dant, par attachement pour vos familles et par amour » pour vous-mêmes, vous devez sentir qu'une fois pris » dans les filets de la loi, mille douleurs vous sont pré- » parées. Ne vaudrait-il pas mieux purifier votre cœur et » vous repentir de vos fautes dans le silence de la nuit, » que d'attendre le moment où vous serez placés sous le » bâton, pour pousser des cris lamentables? Au lieu de » vous ruiner et de consumer tout ce que vous possédez » pour tâcher d'échapper à des châtimens qui sont iné- » vitables, ne feriez-vous pas mieux de corriger vos » vices, de retourner à la vertu, de ne plus transgres- » ser les lois, et de mettre ainsi en sûreté votre per- » sonne et votre famille! »

L'empereur Young-tching, en parlant des soins donnés aux enfans par les parens, de ces soins qui doivent nous rendre éternellement reconnaissans, si nous ne voulons être horriblement ingrats, et qui placent la piété filiale au premier rang des vertus, en fait un tableau qui n'offre rien de neuf sans doute, mais qui, dans l'original, est plein de grâce et de sensibilité : « L'enfant qui n'a point

» encore été privé des tendres embrassemens de ses pa-
» rens, a faim : il ne peut lui-même trouver sa nourri-
» ture; il a froid, il ne saurait se vêtir; mais son père
» et sa mère sont là : ils sont attentifs à ses moindres
» cris; ils examinent le ton de sa voix; ils contemplent
» sa physionomie et observent son teint. S'il sourit, leur
» cœur est rempli de joie; s'il pleure, les voilà tout con-
» tristés. S'il s'essaie à marcher, ils suivent ses moindres
» mouvemens, sans en perdre un seul pas; s'il est ma-
» lade, le repos et l'appétit sont perdus pour eux. Ils le
» nourrissent, ils l'instruisent jusqu'à ce qu'ils en aient
» fait un homme : ils le marient alors, ils lui donnent
» une maison; ils se tourmentent en cent façons pour
» l'établir, pour assurer son existence : toutes les forces
» de leur cœur s'épuisent. Oh ! la vertu d'un père et
» d'une mère est vraiment infinie; elle est comme le ciel
» suprême. » J'ai cité d'autant plus volontiers ce mor-
ceau, que le traducteur anglais ne me paraît pas en avoir
rendu toutes les délicatesses. En général, pourtant, son
style est très-propre à donner une idée de l'original; il
est simple, clair, facile et naturel. Je crois la traduction
assez fidèle : j'en juge seulement par les seize maximes et
par la paraphrase de Young-tching, dont j'ai sous les
yeux le texte chinois, accompagné d'une version man-
dchoue. Je n'ai point vu, dans l'original, le commentaire
de *Wang-yeou-po*, lequel, ainsi que je l'ai déjà indiqué,
forme la partie la plus variée et la plus intéressante, pour
nous, de l'ouvrage de M. Milne; mais on peut croire
que son exactitude ne s'est point démentie : l'on ne sau-
rait lui refuser le mérite d'avoir ajouté un ouvrage inté-

ressant au trop petit nombre de ceux qui ont été jusqu'à présent traduits du chinois. Son livre peut contribuer à faire mieux juger la Chine, et servir, aux personnes qui en posséderaient l'original, à faire des progrès dans la langue de cet empire [1].

[1] Il existe une traduction mandchoue du *Saint Édit* à la Bibliothèque du Roi, et j'ai déjà eu occasion de dire que j'en possédais une version en langue mongole. Cette dernière, si elle était publiée, serait tout-à-fait propre à faciliter l'étude d'un des idiomes tartares les plus curieux, et jusqu'ici les moins connus.

SUR UNE COMÉDIE CHINOISE

INTITULÉE :

LE VIEILLARD QUI OBTIENT UN FILS.

Un écrivain célèbre du siècle dernier, admirateur passionné d'un art auquel il devait ses plus grands succès et la plus belle partie de sa gloire, cherchait à rehausser celle de la nation chinoise, en faisant remarquer qu'elle cultivait, depuis plus de trois mille ans, cet art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes, et d'établir des écoles de morale où l'on enseigne la vertu en actions et en dialogues. Quand l'invention du poëme dramatique à la Chine remonterait à une époque aussi reculée (ce qu'il serait difficile de démontrer), il ne faudrait pas se hâter d'en tirer un argument philosophique en faveur des Chinois. On a trouvé des spectacles à Java, à Sumatra, et dans toutes les îles du grand Océan, où la philosophie et même la civilisation n'ont pas fait de grands progrès. Si le théâtre a depuis long-tems été institué à la Chine, il n'y a jamais été en honneur; et, loin qu'on le considère comme une école de morale et de vertu, on n'y voit qu'un amusement frivole et dangereux, contraire à la gravité et

à la décence, et pernicieux aux bonnes mœurs. Les lettrés ont souvent déclamé contre les jeux des bateleurs et des comédiens; car la même expression les désigne indifféremment. Mais ces déclamations n'empêchent pas qu'il n'y ait partout des comédiens ambulans, qui vont chez ceux qui les appellent, jouer des farces ou représenter des tragédies; il est même du bel usage de les faire venir dans les repas de cérémonie, pour divertir les convives, et ils sont admis jusque dans le palais de l'empereur, où ils servent, concurremment avec les marionnettes, les ombres mécaniques et les danseurs de corde, à l'amusement de la cour et des ambassadeurs étrangers. C'est qu'à la Chine on ne se fait nulle difficulté de se montrer peu conséquent à ses principes, et qu'on y est, comme ailleurs, beaucoup plus sévère en théorie qu'en pratique.

Néanmoins, comme il n'y a jamais eu de théâtre public dans l'empire, et comme une telle institution est trop en opposition avec les lois, les usages et les préjugés nationaux, pour pouvoir jamais s'y introduire, on conçoit que l'art dramatique a dû souffrir du peu d'importance qu'on met à ses productions. Ce n'est pas une simple tolérance, ou l'accueil secret de quelques particuliers, qui peut faire naître des chefs-d'œuvre en ce genre: il faut aux auteurs et aux comédiens, des fêtes solennelles, le concours d'un grand nombre de spectateurs, des éloges publics, des applaudissemens universels. La police chinoise serait renversée de fond en comble, si des histrions obtenaient ces encouragemens. Les auteurs comiques se ressentent de la même influence; et si ceux qui jouent les pièces de théâtre sont assimilés aux bateleurs,

ceux qui les composent sont relégués, avec les romanciers et les auteurs de poésies légères, dans la dernière classe de la littérature. Quoi qu'en puisse dire un auteur anglais, dont nous allons faire connaître le travail, les ouvrages de pur agrément sont comptés pour peu de chose par les Chinois, dont l'estime avouée n'a d'autre règle qu'une utilité directe et immédiate. Le P. Cibot a bien peint leurs préjugés à cet égard, quand il a dit: « Les idées politiques de la Chine sur la poésie ne sont » pas les mêmes que celles de l'Europe..... Le mérite de » faire de beaux vers attire peu l'attention du gouverne- » ment. On dit ici qu'un homme de lettres fait bien des » vers, comme on dit en France qu'un capitaine d'infan- » terie joue bien du violon. »

C'est comme un prodige que l'art dramatique, au milieu de tant de causes qui devaient en arrêter les progrès, ou plutôt le retenir dans un éternel état d'enfance, ait pourtant fait quelques pas vers la perfection, et puisse même soutenir un instant de comparaison avec les idées que nous nous en formons. Jusqu'à présent, on n'avait eu, pour en juger, que l'*Orphelin de la maison de Tchao*, tragédie que le P. Prémare a extraite d'un recueil de cent pièces de théâtre, et mise en français. M. Davis vient de tirer du même recueil une comédie qu'il a traduite en anglais: ainsi l'on peut, par ces deux échantillons, prendre une idée du goût chinois dans les deux genres. Sur la première de ces deux pièces, des juges éclairés dans ces matières avaient pensé que le théâtre chinois pouvait être intéressant à étudier. Voltaire alla plus loin, et voulut prouver qu'il pouvait être bon à imiter;

dans ce dessein, il choisit pour sujet d'une de ses tragédies, la fable même de la pièce traduite par le père Prémare. A la vérité, il eut soin de préparer et d'embellir toutes les situations qu'il y avait prises, d'en faire disparaître toutes les irrégularités, d'en former enfin une pièce nouvelle, pour ainsi dire, qui n'a presque de commun que le titre avec son prétendu original. Il eût été difficile d'agir autrement; mais aussi, il s'en faut bien que l'*Orphelin de Tchao* soit la meilleure et la plus régulière du recueil où elle a été prise. Le drame nouveau [1] nous paraît bien supérieur dans son genre, et bien moins éloigné de l'idée que nous nous formons d'une bonne comédie, sous le rapport de la fable, de la conduite et du style, que ne l'est, à tous ces égards, du modèle d'une bonne tragédie, la pièce traduite par le P. Prémare.

Le traducteur, M. J. F. Davis, fils du directeur de la compagnie des Indes à Canton, est un jeune littérateur déjà connu par la traduction d'un petit roman intitulé *San-iu-Leou*, roman dont les journaux anglais ont parlé avec beaucoup d'éloges. Sa nouvelle traduction justifie ces éloges, et donne lieu d'espérer qu'elle sera suivie de quelques autres ouvrages du même genre. L'auteur paraît vouloir profiter des progrès qu'il a faits dans l'étude du chi-

[1] *Laou-seng-urh, or, « an heir in his old age » a chinese drama.* London, 1817, in-16 de xlix et 115 pages. Suivant l'orthographe dont les missionnaires de toutes les nations nous ont fourni les bases, et dont les transcriptions faites à la Chine par les Mandchous constatent l'exactitude, il faut lire *Lao seng eul.* La nouvelle orthographe adoptée par les auteurs anglais, ne peut convenir qu'aux lecteurs de cette nation, et rend pour tout autre les mots chinois entièrement méconnaissables. Ces trois mots signifient, *le vieillard qui obtient un fils*, sens que la phrase du titre anglais n'exprime pas avec assez de clarté.

nois, pour transmettre à ses compatriotes quelques-unes de ces productions légères des Chinois, que les missionnaires et les autres savans ont peut-être trop négligées. C'est là, sinon une des plus utiles, au moins une des plus agréables applications de la connaissance des langues. On voit avec plaisir les personnes qui se trouvent au milieu des naturels, entreprendre ces sortes de travaux; ils n'exigent pas ce genre de recherches auxquelles il serait impossible de se livrer dans les contrées lointaines, où l'on est privé du secours de nos bibliothèques; et ils demandent, au contraire, par rapport aux expressions populaires, aux proverbes, aux allusions, ces notions locales, auxquelles les connaissances les plus profondes, acquises dans les livres, ne peuvent souvent suppléer qu'imparfaitement.

La traduction de M. Davis est précédée d'un *Coup-d'œil sur le drame chinois, et sur les représentations théâtrales*. On y a réuni, sur l'état actuel de l'art théâtral à la Chine, quelques renseignemens dont les relations des voyageurs ont le plus souvent fourni la matière; j'en extrairai quelques faits qui m'ont paru moins connus. La construction des théâtres n'entraîne pas à de grands frais; c'est ordinairement la troupe elle-même qui en construit un : en moins de deux heures, on a planté des piliers de bambous, qui soutiennent, à six ou sept pieds de terre, un toit fait avec des nattes : des pièces de toile peinte ferment la scène de trois côtés, et les spectateurs se placent en face du quatrième, qui reste ouvert. Rien n'indique le changement de scène : un général reçoit l'ordre de se rendre dans un province éloignée; il monte sur

un bâton, fait claquer un fouet, ou prend à la main une bride, et saute en faisant trois ou quatre fois le tour du théâtre, au bruit des tambours et des trompettes; puis il s'arrête tout court, et apprend aux spectateurs le nom du lieu où il est arrivé. Pour représenter une ville prise d'assaut, trois ou quatre soldats se couchent l'un sur l'autre, et *figurent la muraille*. Ces puérilités ne préviendront pas les bons esprits contre le théâtre même. La pompe du spectacle n'a rien de commun avec les véritables secrets de l'art, et les bons ouvrages sont ceux qui peuvent le plus aisément s'en passer. L'auteur anglais avoue que la scénique n'était pas beaucoup plus perfectionnée en Angleterre, il y a deux siècles, et il remarque que la première invention des toiles peintes pour les changemens de scène, est attribuée à Inigo Jones, qui les imagina à Oxford en 1605.

On dit que, quand la cour réside à Peking, on compte dans cette capitale plusieurs centaines de troupes, qui vont, dans d'autres tems, parcourir les provinces. Chaque troupe est composée de huit ou dix personnes, qui sont, à proprement parler, les domestiques ou les esclaves du maître. Ils voyagent dans des barques couvertes, le long des canaux et des rivières, sur le bord desquels sont situées la plupart des grandes villes. Ces barques sont leur habitation, et c'est là que le maître les exerce à la déclamation, et leur apprend leurs rôles. Les personnages de femmes sont représentés par des hommes, depuis l'époque où le feu empereur Khian-loung prit pour seconde femme une actrice, en dépit du réglement qui défend aux hommes en place de fréquenter les actrices et

les femmes de mauvaise vie. Il est interdit aux auteurs de mettre sur la scène les empereurs, impératrices, princes, ministres et généraux des tems anciens. Ainsi, le drame historique serait proscrit précisément chez la nation qui devrait l'avoir le plus en honneur, et par un gouvernement dont toutes les démarches sont, si j'ose ainsi parler, une perpétuelle représentation des actions et des maximes anciennes. Mais, suivant l'auteur anglais, cette défense est perpétuellement enfreinte; ces sortes de représentations étant, en réalité, l'objet favori et habituel de l'art dramatique. Voilà ce que j'ai remarqué de plus digne d'attention dans les détails relatifs au régime théâtral des Chinois. Ce qu'on lit ensuite sur les représentations, le jeu des acteurs, le sujet ordinaire des pièces, est extrait, en grande partie, des relations publiées par les différens voyageurs qui ont visité l'empire chinois, et se trouve déjà dans plusieurs ouvrages fort répandus. Je finirai donc l'extrait de ce discours en remarquant, d'après l'auteur, que les représentations théâtrales sont, à la Chine, plus puériles et plus insignifiantes, à proportion du rang élevé des spectateurs. A la cour et devant les ambassadeurs, on donne la préférence aux jongleurs, aux danseurs de corde, et même aux marionnettes, sur les meilleurs acteurs. C'est ainsi que, sous la reine Anne, la bonne compagnie de Londres courait aux *puppetshows*, et laissait au vulgaire le soin d'applaudir aux tragédies de Shakespeare et d'Otway.

Dans un court avertissement, qui précède immédiatement sa traduction, M. Davis remarque que les pièces chinoises sont, en grande partie, composées de vers irré-

guliers, qui sont chantés en musique. « Le sens, dit-il, en » est souvent obscur ; et, suivant les Chinois eux-mêmes, » on s'attache principalement à flatter l'oreille, le sens » lui-même paraissant négligé ou sacrifié à l'harmonie. » Il avertit en même tems que, dans les endroits douteux, il a demandé l'avis de deux ou de plusieurs natifs, et qu'il a adopté ensuite le sens qui lui a paru plus conforme au génie de la langue et au but de l'ouvrage ; mais qu'un fort petit nombre de passages, d'une indécence grossière et d'un ennui insupportable, ont été, à dessein, supprimés dans sa traduction. Nous ne pouvons qu'applaudir à l'un de ces deux procédés, mais nous ne saurions approuver également l'autre. Quand on traduit un ouvrage d'une langue savante, on peut sans doute le purger de tout ce qui choquerait la décence et la pureté de nos langues d'Europe ; mais on n'est nullement tenu de le rendre plus intéressant qu'il ne l'est en lui-même. Ces sortes de traductions doivent avoir pour objet de faire connaître le goût et le génie d'un peuple aux lecteurs instruits, et non d'amuser les lecteurs frivoles, qui ne manquent point de sujets pour exercer leur curiosité, et qui, d'un autre côté, ne seraient jamais satisfaits des sacrifices qu'on ferait en leur faveur. M. Davis nous paraît d'ailleurs avoir usé un peu trop pleinement du privilége qu'il s'est donné ; et quoiqu'il prétende n'avoir supprimé qu'un très-petit nombre de passages, ses omissions sont réellement assez considérables, et formeraient presque un tiers de l'ouvrage. On ne peut croire que la difficulté de traduire ces passages l'ait arrêté, puisqu'il n'y a point de difficultés pour un traducteur aidé des naturels du pays. Par ces

suppressions, il a réellement rendu le drame plus rapide, et sa traduction plus conforme à notre manière de voir ; mais aussi il lui a fait perdre cette couleur naturelle et ce goût chinois qu'il était essentiel de conserver.

On ne peut nier que le genre d'utilité le plus incontestable des drames et des romans des nations lointaines, ne soit de faire juger les mœurs et les usages de ces nations, en les mettant en action, et en les présentant sous un jour plus naïf et plus vrai qu'on ne le peut faire dans une relation. Mais, d'un autre côté, la condition indispensable pour juger du degré d'intérêt de ces productions, même, jusqu'à un certain point, pour les entendre, ce serait la connaissance de ces mœurs et de ces usages dont on y cherche l'esprit. Par exemple, dans la comédie nouvellement traduite, tout l'intérêt se porte sur un vieillard qui se voit près de mourir sans enfans mâles ; et, quoique ce soit en tout pays un malheur que de ne pas laisser de postérité, on ne peut, à moins d'être bien imbu des idées chinoises à cet égard, apprécier convenablement l'importance que ce vieillard met à avoir un fils ; le désespoir qui l'accable, quand il se croit privé de cette consolation ; l'excès de sa joie, quand il apprend que le ciel la lui a enfin accordée. Pour ne rien trouver d'exagéré dans tous ces sentimens, il faut connaître et avoir bien présentes à l'esprit les relations que les lois, la morale, j'oserais dire la religion, ont établies entre les parens et les enfans, et qu'elles perpétuent après la mort des premiers, par les devoirs qu'elles imposent aux autres. Il faut savoir qu'un Chinois, près de mourir sans enfans mâles, envisage son sort du même œil qu'un Eu-

ropéen qui se verrait, ici, privé des honneurs funèbres : il est déshonoré, sa famille est éteinte, personne n'héritera de son nom, ses filles le perdront en passant dans la famille de leur mari ; on ne fera point en son honneur ces cérémonies journalières qui, suivant l'idée de Confucius, rendent les morts toujours présens au milieu des vivans ; on ne viendra point, matin et soir, se prosterner devant la tablette où son nom sera inscrit ; on ne brûlera point des parfums, on ne lui offrira pas des mets, on n'arrangera pas ses habits, on ne tiendra pas sa place vacante au milieu de sa famille, comme cela est recommandé dans le *Tchoung-young ;* on ne remuera pas la terre sur sa sépulture, on ne cultivera pas les arbres qui y seraient plantés ; au jour anniversaire de sa mort, on ne viendra pas pleurer et se lamenter sur son tombeau. Voilà les calamités que redoute celui qui ne laisse point de fils après lui ; voilà les préjugés que la philosophie chinoise a renforcés de tout son pouvoir, loin de chercher à les détruire. Il nous faut un commentaire pour nous mettre en état de les concevoir ; mais toutes ces idées se réveillent en Chine, au seul titre de la pièce que nous avons sous les yeux : *Lao seng eul, le Vieillard à qui il naît un fils* [1]. Ce ne serait chez nous qu'un bonheur ordinaire : c'est, à la Chine, un coup du ciel. Le principal personnage est sauvé d'un malheur accablant : les traverses qui vont lui faire craindre d'y retomber, exciteront au plus haut degré l'intérêt et la compassion des spectateurs.

[1] Le traducteur anglais a rendu ces mots par *an heir in his old age*. Par là il a conservé la tournure amphibologique de la phrase chinoise.

Un vieillard de *Toung-phing-fou*, nommé *Lieou-thsoung-chen*, a ramassé une grande fortune dans le commerce; sa conscience lui reproche les moyens dont il s'est servi poúr l'acquérir; le ciel l'en punit cruellement; il a soixante ans; sa femme, *Li*, en a cinquante-huit; il n'a qu'une fille qui est mariée, et un neveu, fils de son frère, qui porte le même nom de famille que lui; mais tout le monde dans sa maison est conjuré contre ce neveu : sa femme, sa fille et surtout son gendre. On craint que le vieillard ne veuille laisser son bien à cet héritier du nom de sa famille. La femme oblige son mari à le chasser de chez lui; le gendre, chargé de compter à son cousin une somme d'argent, lui en vole une partie; le pauvre neveu est renvoyé sans pitié. Le vieillard, à la sollicitation de sa femme, remet toutes ses clefs à son gendre, et lui abandonne la direction de son bien. Tout le monde est content, excepté le neveu, qui se trouve réduit à la misère. Le vieillard, prêt à partir pour la campagne, annonce à sa femme la grossesse de *Siao-meï*, sa seconde femme, lui recommande d'avoir beaucoup de ménagemens pour elle, et demande avec instance d'être informé tout de suite du sexe de l'enfant qu'elle lui donnera. Telle est la matière du *Sie-tseu* ou prologue : la marche en est rapide, le dialogue naïf et animé. La passion de la dame *Li* contre son neveu, le caractère intéressé et sordide du gendre, la joie de *Lieou-thsoung-chen* en parlant d'avance du fils qui doit lui naître, l'impatience de sa femme, qui ne partage point cette joie, tout cela est peint avec chaleur, et assaisonné de traits vifs et comiques.

Au premier acte, le gendre déplore son malheur de se

voir privé de l'héritage sur lequel il avait compté. « Ja-
» mais, dit-il à sa femme, je ne vous aurais épousée, si
» j'avais pu m'attendre à ce qui m'arrive. Si *Siao-meï*
» donne le jour à une fille, il faudra céder la moitié du
» bien de votre père, et si c'est un fils, il faudra le céder
» tout entier. » La jeune femme le console ; elle lui pro-
pose de feindre que *Siao-meï* a pris la fuite avec un
autre homme : cette feinte est adoptée ; on en fait part à
la dame *Li*, et tous trois vont à la campagne trouver
Lieou-thsoung-chen. Celui-ci refuse d'abord d'ajouter
foi à son malheur, il croit qu'on lui prépare une sur-
prise ; mais quand il est enfin persuadé, il se livre à son
désespoir, et prend la résolution de distribuer des au-
mônes pour apaiser le ciel, dont la colère le poursuit.
Ainsi finit le premier acte, que le traducteur a beaucoup
abrégé. On voit que la scène, d'abord dans la maison de
ville de *Lieou-tchsoung-chen*, est transportée en-
suite à la campagne. L'unité de lieu n'est pas une règle
qu'il faille s'attendre à trouver observée à la Chine.

Le second acte commence par la distribution des au-
mônes, que le gendre du vieillard est chargé de faire
dans le temple de *Khaï-youan*. Une scène de mendians
placée en cet endroit, est égayée par quelques tours de
fourberie dont ces sortes de gens ont coutume d'user. Le
neveu de *Lieou-thsoung-chen* vient ensuite pour avoir
sa part de la distribution ; il est repoussé durement par
le gendre, accueilli avec tendresse par son oncle, mais
chassé de nouveau sur les instances de sa tante. Le
vieillard le congédie, en lui recommandant d'être exact à
remplir ses devoirs sur les tombeaux de ses ancêtres.

Cette recommandation, prise dans le sentiment même qui anime *Lieou-thsoung-chen*, fonde assez adroitement la grande scène du troisième acte.

Dans celui-ci la scène est au milieu des tombeaux. La fille de *Lieou-thsoung-chen* voudrait aller pratiquer les cérémonies accoutumées sur ceux de sa famille; mais son mari l'en éloigne pour la conduire à la sépulture de la sienne. Cette manière de mettre en action les devoirs qui séparent une fille de ses parens, me semble assez ingénieuse. Le neveu vient ensuite, et, dans un monologue tout-à-fait touchant, il exprime ses sentimens aux ombres de ses ancêtres, et témoigne le regret de ne pouvoir, à cause de la pauvreté où il est réduit, orner leurs tombes suivant son désir. Quand il est éloigné, *Lieou-thsoung-chen* et sa femme arrivent à leur tour. Ils savent que leur fille et leur gendre sont partis avant eux, avec les gâteaux, les victimes et le vin chaud destinés aux offrandes : mais tout cela a été porté aux tombeaux de la famille de leur gendre. La faible offrande de leur neveu n'est point aperçue. *Lieou-thsoung-chen* déplore l'abandon où sont les sépultures, et cette image redouble sa douleur, en lui présageant le sort qui attend sa tombe et celle de sa femme. Celle-ci s'attendrit peu à peu, elle sent l'isolement où se trouve une famille qui n'a point de rejetons mâles pour lui rendre les honneurs funèbres, et le résultat de cette scène, qui est très-bien filée, fort intéressante, et écrite d'un style très-propre au sujet, est que la dame *Li* accueille avec joie son neveu qui revient pour achever les rites qu'il avait commencés. Cette réconciliation est amenée avec beaucoup d'adresse,

et accompagnée de circonstances qui font honneur à l'habileté du poète. Le gendre et la fille, qui viennent ensuite pour la cérémonie, sont très-mal reçus par la dame *Li*, qui les congédie à leur tour, et les force de rendre les clefs qui leur avaient été confiées. Ainsi finit le troisième acte.

Au quatrième, on célèbre le jour de la naissance de *Lieou-thsoung-chen*. Le neveu, devenu intendant de la maison, reçoit son cousin comme il en a été reçu, et lui rend dans les mêmes termes l'accueil qui lui a été fait. Le vieillard lui-même refuse long-tems de recevoir les félicitations de son gendre et de sa fille. Il ne veut admettre, dit-il, aucun parent qui ne le touche de plus près que son neveu. Dans son idée, cette réponse exclut son gendre et même sa fille, qui a passé dans une autre famille. Mais celle-ci a un moyen sûr de se réconcilier avec son père. Elle fait entrer *Siao-meï*, que depuis trois ans elle avait tenue cachée, ainsi que le fils auquel cette dernière avait donné le jour; elle rend elle-même un compte assez peu satisfaisant des motifs qui l'ont dirigée dans sa conduite. Mais le vieillard, transporté à la vue de son fils, passe aisément sur tout ce qu'il y a d'irrégulier et d'invraisemblable dans cette manière d'agir. Il exprime le bonheur qu'il éprouve de se voir au milieu de sa fille, de son neveu et de son fils, et partage en leur faveur son bien en trois parties égales : « Le ciel m'a su » gré des aumônes que j'ai distribuées, dit-il en finis» sant, et, pour me récompenser, il m'a donné *un fils* » *dans ma vieillesse*. »

On pense bien que, par cette analyse, nécessairement

aride et décharnée, je n'ai pas espéré faire partager l'intérêt que ce drame m'a inspiré à la lecture, mais il m'a semblé que c'était le moyen le plus court et le plus sûr de faire juger la conduite d'une pièce chinoise. La durée de celle-ci est, comme on voit, de trois années au moins : le lieu de la scène y change plusieurs fois. Mais des irrégularités si légères, qu'elles seraient à peine remarquées chez nos voisins, ne sauraient contrebalancer le mérite de cette pièce, qui se distingue par la simplicité du plan, le choix heureux des incidens, l'observation exacte des caractères, quelques situations comiques, et par un style naturel et simple dans la prose, noble et élevé dans la mélopée.

La traduction de M. Davis, quoique incomplète, est en général conforme au texte, et peut même en rendre l'intelligence facile aux commençans. En la publiant, on a donc rendu un véritable service aux amis de la littérature asiatique [1].

[1] Feu M. Bruguière de Sorsum, auquel on devait déjà une version française du beau drame indien de *Sacontala*, a fait passer en français la comédie chinoise traduite par M. Davis (Paris, chez Rey et Gravier, 1819, in-8°); et il avoue que la lecture de l'analyse qu'on vient de lire, insérée en 1818 dans le *Journal des Savans*, l'avait décidé à entreprendre ce travail en lui donnant une garantie pour l'exactitude de celui de M. Davis. Cet estimable littérateur qu'une mort prématurée a enlevé aux lettres et à ses amis, a laissé une traduction du drame samskrit allégorique, intitulé : *le Lever de la Lune de l'Intelligence.* Cette traduction sera publiée incessamment, et celui qu'on a chargé d'en surveiller la publication, s'acquittera de cette tâche honorable avec le soin et l'exactitude que lui imposent ses regrets et sa vénération pour la mémoire d'un ami.

SUR QUELQUES NOUVELLES

TRADUITES DU CHINOIS.

L'AUTEUR du petit volume intitulé *Nouvelles chinoises* [1], est le même auquel on est redevable de la traduction de la comédie chinoise dont il a été parlé dans l'article précédent. Après avoir appris le chinois à Canton, M. Davis a profité du loisir que lui laissent les fonctions qu'il remplit dans cette ville, pour mettre en anglais quelques-unes des productions de la littérature légère des Chinois. Ses premiers essais en ce genre ont été très-bien accueillis en Angleterre, et ils y ont reçu, dans quelques recueils périodiques, des encouragemens auxquels on ne pourrait qu'applaudir, si l'amour-propre national n'en eût quelquefois exagéré l'expression jusqu'au ridicule. La traduction d'opuscules de cette espèce demande la connaissance de la langue vulgaire, du style de la conversation, des proverbes, des allusions aux coutumes locales et aux opinions populaires. Elle peut être faite plus facilement et plus sûrement par un Européen qui vit au milieu des naturels, et qui peut s'aider

[1] Chinese Novels translated from the originals, to which are added proverbs and moral maxims, etc.; by J. F. Davis. *London*, 1822, in-8°.

de leurs secours : voilà pour le mérite de leur auteur. Les romans et le théâtre des Orientaux, particulièrement ceux des Chinois, sont propres à jeter du jour sur ces coutumes et ces opinions; ce sont des tableaux de mœurs qui ont un certain degré d'intérêt, même aux yeux des personnes graves. Telle est l'utilité de ces sortes de traductions, et c'est aussi le motif qui nous a engagé à nous occuper de compositions du même genre, et le point de vue qui nous dirigera, en consacrant quelques pages à l'analyse de celles qu'a choisies M. Davis.

Nous ne nous arrêterons pas aux *Observations sur la langue et la littérature de la Chine*, que M. Davis a mises, sous forme de préface, à la tête de son volume. Cette matière, si obscure autrefois, réputée si difficile encore il y a dix ans, commence aujourd'hui à être épuisée. On accueillait alors avec curiosité des remarques sur la forme extérieure des caractères chinois; on dissertait sur leur composition, et il y a eu des disputes très-vives sur le nombre de lignes dont ils étaient formés. Le progrès qu'a fait ce genre d'études depuis cette époque, a réduit ces discussions sur des objets purement élémentaires à leur juste valeur. J'aurais donc peu de choses à dire des *Observations* de M. Davis, et je voudrais moins encore entrer dans l'examen des reproches souvent un peu sévères, et quelquefois très-hasardés, qu'il adresse à l'auteur de la *Clavis Sinica*, M. Marshman, missionnaire anglais à Sirampour [1]. Celui-ci ayant dit que

[1] Voyez l'analyse qu'on a donnée de cet ouvrage, ci-dessus, p. 132. — M. Davis attaque principalement M. Marshman sur ce que celui-ci a dit des élémens primitifs, c'est-à-dire, des groupes de traits simples ou

Fourmont avait appuyé les règles de sa grammaire de phrases qu'il avait composées lui-même, M. Davis assure que Fourmont avait seulement compilé les matériaux envoyés par les missionnaires français : cette assertion n'est pas exacte. J'ai eu occasion de faire connaître en détail, dans un autre ouvrage [1], la manière dont Fourmont avait composé sa grammaire; qu'il me soit permis d'y renvoyer M. Davis et les lecteurs curieux d'être informés de cette particularité d'histoire littéraire.

Des trois nouvelles publiées en ce moment par M. Davis, il n'y en a que deux qui soient restées inédites jusqu'ici. La troisième, qui porte le titre de *San-iu-leou* (les trois étages consacrés), avait été imprimée à Canton en 1815, et c'est sur un exemplaire de cette première édition, venu par hasard en Europe, qu'a été faite la traduction française que M. de Sorsum a mise à la suite de la comédie chinoise de Lao-seng-eul [2]. Ainsi ce petit conte moral avait été connu en France avant de pouvoir être répandu en Angleterre ; mais le traducteur, qui se reprochait de s'être trop attaché, dans cette première

complexes qui, dans les trois quarts des caractères chinois, servent à indiquer la prononciation des composés. Sans entreprendre la défense de M. Marshman sur ce sujet, qu'il serait si difficile de rendre intelligible aux lecteurs, et qui exigerait absolument l'emploi des caractères chinois, je ferai observer que M. Davis se trompe dans une de ses critiques, relative au caractère *tou*, lire. Le *groupe* qui donne la finale n'est pas *maï*, comme il l'a cru, mais un autre qui lui ressemble et qui se prononce *you*. L'objection qu'il tire de la différence de prononciation tombe donc à faux.

[1] *Élémens de la Grammaire chinoise*, préface, p. xij.

[2] *Lao-seng-eul*, comédie chinoise, suivie de *San-iu-leou*, ou les trois étages consacrés, conte moral. *Paris*, Rey et Gravier, 1819, in-8.

traduction, à la lettre de l'original, a cherché à le rendre plus agréable aux lecteurs européens. Je ne sais si ce serait un reproche à faire à une version de cette espèce que de la déclarer trop littérale, pourvu qu'elle fût intelligible. On veut avant tout connaître les mœurs, la manière de voir et le tour d'esprit de la nation à laquelle ces sortes de récits sont empruntés. Il est à craindre que ces efforts pour les rendre agréables ne nuisent à la naïveté de la peinture et à l'exactitude de la ressemblance, qui seront toujours leur premier mérite.

Nous n'avons pas l'original des trois nouvelles traduites par M. Davis; il nous est donc impossible de prononcer sur la fidélité de sa version : mais nous n'avons aucune raison de la révoquer en doute. Seulement, si ces petites compositions ressemblent à toutes celles du même genre que nous avons lues, il faut que le traducteur ait élagué beaucoup de détails, et supprimé en particulier tous les entretiens, qui abondent ordinairement chez les romanciers chinois, et qui sont le moyen ordinaire dont ils se servent pour peindre les sentimens de leurs personnages, et mettre en action les caractères. C'est encore là, sans doute, un de ces sacrifices faits au désir d'être agréable à des lecteurs européens, et nous avouons que nous ne saurions en aucune manière l'approuver. Il s'agit de faire juger l'esprit de ses compositions : il faut donc les présenter sous la forme la plus rapprochée qu'il sera possible de leur forme originale, avec leurs longueurs, et leurs défauts de toute espèce. Ceux qui les trouveront ennuyeux ne les liront pas, et le traducteur doit être résigné d'avance à ce petit malheur. Les autres

connaîtront les romans chinois tels qu'ils sont, et préféreront sans doute cet avantage à celui de les voir embellis par les soins d'un traducteur, si tant est que ce soit un embellissement que la suppression de ces détails qui donnent de la vie à un récit, qui en fondent la vraisemblance, et qui concourent à l'illusion, en mettant les lecteurs en rapport perpétuel avec les interlocuteurs. Ces peintures de détail sont le secret des romanciers anglais; il est connu et pratiqué heureusement par les romanciers chinois : ce n'est pas à un auteur anglais à les en blâmer.

Si c'est, comme je l'imagine, par la suppression des détails que M. Davis a réduit ces trois nouvelles à l'étendue qu'elles ont dans sa traduction, il n'a pas ajouté peu à la difficulté d'en faire connaître le sujet, puisque ce sera, pour ainsi dire, faire l'analyse d'un extrait. Nous nous renfermerons donc, à son exemple, dans les limites les plus étroites que nous pourrons, et, réduisant ces petits récits aux aventures principales qui en sont le sujet, nous ne nous arrêterons qu'aux détails étrangers à nos mœurs qui pourront offrir quelques sujets de remarques.

La première des trois nouvelles est intitulée *l'Ombre dans l'eau.* Le sujet offre quelque analogie avec celui de Pyrame et Thisbé, comme M. Davis l'indique par une citation d'Ovide; mais il n'offre point de catastrophe funeste. L'idée primitive en est gracieuse, mais les développemens en sont un peu traînans. Deux hommes de caractères opposés ont épousé deux sœurs, et habitent en commun la même maison. Peu à peu, par suite de leur

différence d'humeur, leur amitié s'altère; ils s'éloignent l'un de l'autre, ils finissent par ne plus pouvoir vivre ensemble. La maison est vaste, on la partage en deux; le jardin est étendu, on le coupe par un mur très-élevé. Dans le milieu était une pièce d'eau, aux deux bords de laquelle on avait construit deux pavillons d'été. On ne peut pousser le mur à travers la pièce d'eau parce qu'elle est trop profonde, mais on y élève une arche de pont qui intercepte la vue directe d'un pavillon à l'autre. La séparation est complète, il n'y a plus aucune communication entre les deux familles. Mais l'un de ces hommes avait un fils, et l'autre une fille : ils étaient à peu près du même âge, et si ressemblans l'un à l'autre qu'on les eût pris pour deux empreintes d'un même cachet. Dans leur enfance, avant la brouillerie de leurs parens, ils étaient toujours ensemble, et quand ils étaient portés sur le dos de leurs nourrices, on n'eût pu distinguer quel était *le jaspe* et quelle était *la perle;* mais depuis ils n'avaient plus eu d'occasion de se voir. Le jeune homme avait été mal reçu dans la maison de sa tante quand il s'y était présenté ; la jeune fille ne pouvait même songer à rendre visite aux parens de son ancien compagnon d'enfance. Ils avaient pourtant conservé le souvenir de leurs premières années, et la curiosité de voir si leur ressemblance était aussi parfaite qu'on le disait. Un jour d'été, par un tems d'une chaleur excessive, tous deux prenaient le frais par hasard dans les deux pavillons, tous deux avaient en même tems les yeux sur la pièce d'eau. Ils aperçoivent tous deux au même instant une figure réfléchie à la surface de l'eau, et chacun d'eux la

prend pour la sienne propre. Cette erreur dure peu : elle est dissipée par une pièce de poésie que le jeune homme jette dans le bassin. Cette pièce est recueillie par la jeune fille qui y répond aussi par des vers. Une feuille de lotus sert d'intermédiaire à cette correspondance. La connaissance est faite, mais l'union des jeunes gens est retardée par les préventions et l'obstination des parens, que cependant un ami commun parvient à lever, mais par des moyens si compliqués et si peu naturels, que beaucoup de développemens seraient nécessaires pour les rendre supportables. Il y a des longueurs qui viennent de ce qu'on a voulu être trop court : je crois qu'il en est ainsi du dénouement de cette première nouvelle, et peut-être des deux autres, car les dénouemens sont ici la partie faible, et il s'en faut beaucoup qu'ils répondent à la manière assez ingénieuse dont le plan est du reste conçu et exécuté.

Dans les *deux Jumelles*, il y a moins de détails agréables, mais plus de traits caractéristiques, et de singularités morales. Un homme et une femme de mauvais caractère, vivant mal ensemble et toujours en opposition l'un avec l'autre, ne peuvent s'entendre sur le mariage de deux filles belles, douces, semblables à deux fleurs brillantes de rosée, ou aux herbes odorantes agitées par la brise. Le mari prétend disposer d'elles à son gré, et la femme soutient que c'est à une mère à marier ses filles. Chacun d'eux a fait choix de deux gendres, et l'effet suivant de près la menace, quatre charges de présens de noces, préliminaires indispensables d'un mariage chinois, sont apportées au même instant dans la maison.

Le père chasse les porteurs envoyés par les protégés de sa femme ; celle-ci jette au loin les présens reçus par son mari. Le débat paraît interminable ; il est porté devant le magistrat que la loi charge en pareil cas de prononcer sur les démêlés des parens.

Le magistrat est un homme intègre et éclairé : il s'arrête peu aux allégations du père et de la mère, et veut consulter les filles. Il les mande devant lui, et les ayant fait mettre à genoux aux pieds de son tribunal, il les dispense de s'expliquer de vive voix, et les engage, pour faire connaître les objets de leur préférence, à tourner la tête ou bien du côté droit, où sont les deux prétendus choisis par leur mère, ou du côté gauche, où l'on a fait placer les deux gendres recommandés par le père. Mais tous quatre sont également laids, dépourvus d'agrémens quelconques. Les deux jeunes filles se taisent, baissent les yeux, et s'obstinent à garder leur position sans se détourner ni d'un côté ni de l'autre.

Le magistrat entend ce langage ; il renvoie les quatre gendres, et ne pouvant accorder les parens des deux jeunes filles, il s'avise, pour les marier lui-même, d'un expédient qui partout ailleurs qu'à la Chine paraîtrait plus que bizarre, c'est de les mettre au concours. Il ouvre un examen extraordinaire, et annonce que les deux lettrés qui feront les meilleures compositions sur un sujet donné, obtiendront la main des deux jeunes filles. On sait que ce moyen de discerner les hommes de mérite est en usage à la Chine pour tout ce qui tient aux charges et aux promotions ; mais il ne doit pas être inouï de le voir employer pour les mariages, car il en est

aussi question dans d'autres romans. A l'issue de l'examen, un seul homme a traité convenablement le thême proposé, et cet homme refuse de se marier, sous prétexte que le ciel l'a condamné au célibat. Il a déjà, dit-il, été la cause innocente de la mort de six femmes. Chacune de celles qu'il a épousées est morte victime de cette espèce de sort, et les astrologues s'accordent à lui assurer qu'il portera toujours malheur à *une* femme. « Cela » peut être, répond le magistrat, mais ici vous ne por» terez pas malheur à *une* femme, car vous en aurez » *deux*. » Par cet argument irrésistible, il l'oblige à épouser les deux jumelles. Cette querelle de ménage, cette intervention du magistrat dans des affaires domestiques, ce mariage soumis aux chances d'un concours public, l'expédient bizarre du juge pour éviter l'effet funeste de l'ascendant des astres, tout cela compose un ensemble si étrange, si éloigné à tous égards de notre manière de voir, que je n'ai pu m'empêcher d'en donner une idée succincte. Je serai plus court sur la troisième nouvelle, moins agréable peut-être que les deux autres, mais mieux raisonnée et conduite avec beaucoup plus d'art. Le sujet consiste dans les efforts que deux hommes avides, un père et son fils, font pour dépouiller un pauvre homme de sa propriété, en profitant de ses besoins pour l'acquérir à vil prix. Ils y réussissent à force de ruse et de tenacité; mais il y a une loi à la Chine, d'après laquelle un propriétaire peut toujours rentrer dans son bien, en en restituant le prix à l'acquéreur, s'il s'est réservé par contrat la moindre partie de sa propriété. Celui dont il est ici question a pris cette précau-

tion, qui sert non à lui-même, mais à son fils, à racheter le bien de la famille. La conclusion de ce conte moral est amenée par des moyens surnaturels, et, sous ce rapport, il est peut-être encore inférieur aux deux premiers; mais il contient un excellent tableau de mœurs, des caractères parfaitement bien dessinés, et des détails remplis d'originalité, ainsi que nos lecteurs peuvent s'en convaincre dans la traduction française dont nous avons déjà parlé [1].

Les proverbes chinois et maximes morales tirées des livres classiques par lesquels M. Davis a terminé ce petit ouvrage, n'en sont pas la partie la plus intéressante. C'est maintenant une chose bien rebattue et bien difficile à rajeunir que les moralités, et celles-ci n'ont en général ni le caractère original, ni la forme piquante qui pourrait les faire lire avec intérêt. Quant aux expressions proverbiales proprement dites, il n'y en a qu'un petit nombre dans cette petite collection, et parmi celles qui s'y trouvent, il y en a peu qui fissent l'objet d'une difficulté si on les rencontrait dans un livre [2]. Il en est une infinité d'autres dont on ne peut deviner le sens par une traduction littérale, et ce sont celles de cette espèce qu'il serait le plus utile de recueillir et de publier avec les explications qu'on pourrait tirer de la bouche des

[1] Ci-dessus, p. 337.

[2] On en peut dire autant de celles que le même auteur a rassemblées dans un petit volume publié à Macao en 1823, sous ce titre : *Hien wun shoo, Chinese moral maxims, with a free and verbal translations, affording examples of the grammatical structure of the language*, in-8° de 199 pages.

naturels qui les emploient. On serait tenté d'inviter M. Davis à se charger de ce petit travail. Il ne rendrait pas un service médiocre à ceux qui veulent lire les nouvelles, les romans, les pièces de théâtre et les autres productions littéraires des Chinois [1].

[1] On doit à M. Thoms, imprimeur de la Compagnie des Indes à Macao, une très-bonne traduction anglaise d'une autre nouvelle qu'on a publiée avec le titre de *The affectionate Pair*. Le même auteur a encore fait imprimer le texte d'un roman en vers de sept syllabes, intitulé : *Hoa-tsian*, avec une traduction anglaise. Nous n'avons vu que des fragmens de ce dernier ouvrage; il avait déjà atteint la p. 192.

SUR LES ÉDITIONS CHINOISES

DE M. LE BARON SCHILLING DE CANSTADT.

La représentation exacte et fidèle des formes et de l'élégance particulière aux caractères chinois a toujours offert jusqu'ici de grandes difficultés; les premiers auteurs européens qui ont entrepris de faire graver de ces caractères, n'y ont réussi que très-imparfaitement; les planches de Hyde, et surtout celles de Bayer n'offrent que des traits confus et à peine reconnaissables. Fourmont avait pris un moyen plus sûr, en donnant pour modèles à ses graveurs des calques pris sur des livres chinois; toutefois ses caractères, grossièrement exécutés et souvent incorrects, ne peuvent entrer en comparaison avec les originaux d'où ils étaient tirés. L'art de graver les types chinois avait rétrogradé entre les mains de MM. Hager, Weston et Deguignes fils; on a donné plus de soin au dessin des types de cette espèce qui ont été gravés et polytypés pour servir à l'impression du *Tchoung-young* chinois-latin et de la grammaire chinoise; et le graveur qui les a exécutés avait fini par saisir le goût particulier de cette espèce d'écriture. Vers le

même tems, M. Klaproth faisait graver en Allemagne des caractères chinois cursifs d'une grande élégance, et M. Marshman employait, dans ses livres imprimés à Sirampour, des types gravés sous sa direction et dont les formes étaient tout-à-fait satisfaisantes. M. Morrison atteignait encore un plus haut degré de perfection en faisant travailler à Canton des ouvriers chinois, d'après les procédés mêmes auxquels ils sont accoutumés; rien ne saurait surpasser la beauté des caractères dont il a fait usage dans ses dictionnaires, si nous n'avions pas les éditions chinoises de M. le baron Schilling. Celles-ci peuvent soutenir le parallèle avec les livres les plus magnifiquement imprimés dans le palais impérial de Peking, et peut-être même en sortir avec avantage.

M. de Schilling a eu recours à un procédé qui, ainsi que nous l'avions remarqué dans les premiers tems où ce procédé fut introduit en France [1], semble plus approprié que tout autre à la nature de l'écriture chinoise: c'est celui de la lithographie; mais, indépendamment du soin extrême qu'il a fallu à l'éditeur pour obtenir une netteté parfaite et une pureté sans égale dans les traits, il y avait une autre difficulté qui ne tenait pas au procédé même, mais qui venait du peu d'habitude que l'on a en Europe de tracer les caractères d'après les règles de la calligraphie chinoise, en observant exactement et pourtant avec aisance et liberté, la place des pleins et des déliés, le degré d'inclinaison des lignes, la manière de les commencer et de les finir, de les lier et de les agencer entr'elles. L'usage seul du pinceau, tenu à la

[1] *Moniteur* du 7 avril 1817.

manière des maîtres d'écriture de la Chine, pouvait donner à la fois toutes ces délicatesses dont l'absence, sans rendre le chinois inintelligible, se fait désagréablement sentir dans les caractères mal dessinés. Il paraît que M. de Schilling a obtenu de ses graveurs qu'ils s'exerçassent à écrire au pinceau, et pour cela il n'a pas été obligé de leur apprendre à lire; ils ont su tracer à merveille les plus beaux caractères du monde, vraisemblablement sans en comprendre un seul. Ce résultat fait honneur à la patience du maître et à la dextérité des élèves, mais je doute que ce qu'on a pu faire à Pétersbourg en ce genre, soit possible à Londres ou à Paris, pour des raisons qu'il serait trop long d'expliquer.

Le premier essai de M. de Schilling, si ce mot convient pour désigner un travail qui était déjà d'une perfection remarquable, fut l'édition du *San-tseu-king* (livre en vers de trois syllabes), qu'il donna en 1819; quelques exemplaires qui en furent remis avec une sorte de mystère à plusieurs personnes de Paris, excitèrent leur admiration, et jusqu'à un certain point leur défiance, parce qu'on avait peine à croire que ce livre, s'il avait réellement été imprimé en Europe, offrît autre chose qu'un de ces calques communément nommés *fac simile*. M. de Schilling a confondu les incrédules en faisant mieux encore; car ses éditions du *Taï-hio* et du *Tchoung-young*, données en 1823, sont fort supérieures au *San-tseu-king* pour l'élégance et la pureté des formes. L'éditeur a poussé le soin jusqu'à faire imiter le papier chinois, et celui qu'on a fabriqué pour cet objet dans la manufacture impériale de Peterhoff, ajoute

beaucoup à l'illusion; il est rare qu'on fasse aussi bien à la Chine même, et très-certainement il est impossible qu'on y fasse mieux.

M. de Schilling a appliqué ses procédés à d'autres opuscules chinois, et il n'en est aucun qui ne soit la preuve d'une facilité vraiment extraordinaire pour imiter la forme des écritures orientales; il a fait exécuter ainsi en encre d'or sur un fond bleu, le texte d'une leçon publique donnée par l'empereur *Kia-khing*, sur la première phrase du *Taï-hio*, et aussi un volume contenant quinze pièces diplomatiques adressées par des princes tartares à la cour de Peking, en chinois et en ouïgour. Il est presque superflu de dire que le volume qui renferme ces pièces est une représentation aussi exacte qu'il soit possible de la faire, de celui qui en est l'original, et dont on possède une copie à la Bibliothèque du Roi. M. de Schilling a fait hommage d'un exemplaire de ces différentes publications à la bibliothèque de la Société Asiatique [1]. Il serait à désirer qu'elles pussent se répandre et devenir accessibles aux étudians, d'autant plus qu'elles ne paraissent pas, malgré leur perfection, devoir atteindre un prix exorbitant.

La Société Asiatique a, comme on sait, une obligation plus particulière à M. de Schilling: c'est à lui qu'on

[1] M. de Schilling y a joint un exemplaire d'un ouvrage chrétien, en chinois, dont il possède toute l'édition. Ce n'est pas, comme on l'a imprimé par erreur dans le bulletin de la Société Asiatique, un *Catéchisme jésuitique, traduit du chinois*, mais bien un Catéchisme de la religion grecque, composé d'après la collection du P. Fr. Brancati, et contenant, entr'autres choses, l'*explication de l'oraison dominicale* du père Jacques Rho.

devra l'addition des caractères mandchous au dictionnaire de cette langue que le conseil fait imprimer, et qui devait en offrir les mots transcrits en lettres latines. Dès 1817, M. de Schilling avait fait graver à Pétersbourg, par M. Fr. Gass, un gros caractère mandchou-mongol; deux ans après (en 1819), il en a fait exécuter un nouveau plus petit et plus commode, à Leipzick, par Schelter. Les mêmes modèles ont servi pour l'un et pour l'autre. C'est du dernier que M. de Schilling a offert généreusement une fonte au Conseil de la Société, et l'on n'a pu qu'accepter avec empressement et reconnaissance cette occasion d'enrichir notre typographie d'une aussi précieuse acquisition. Le même caractère, dont M. de Schilling avait aussi prêté les matrices à la Société Biblique, a servi en 1822 à l'impression de l'excellente traduction de l'Évangile de saint Mathieu, faite en mandchou par M. Lipowzoff. Quelques personnes ont cru, et nous avions nous-mêmes partagé cette erreur, que les caractères de ce dernier ouvrage étaient ceux que M. Tauchnitz avait fait graver à Leipzick d'après des dessins fournis par M. Klaproth. On ignore ce qu'est devenu ce *corps*, et même s'il a jamais été terminé.

M. de Schilling se propose de joindre incessamment à tous ces présens, dont il a déjà comblé la typographie orientale, celui d'un corps de tibétain, langue dont l'écriture et l'orthographe ont été pour lui l'objet d'une étude particulière; si, comme tout le fait présager, il exécute ce nouveau dessein avec la même supériorité qui distingue ses autres travaux en ce genre, on sera en

droit d'attendre de lui quelque chose de plus précieux encore. Au milieu d'une collection d'environ quinze cents volumes chinois et tartares qu'il a réunie à grands frais dans la capitale de la Russie, il se trouve plusieurs ouvrages du plus haut intérêt, et notamment des dictionnaires polyglottes, chinois, mandchous, mongols et tibétains ; la publication d'un de ces dictionnaires accompagné d'une traduction européenne, serait un bienfait inestimable pour la littérature de la Haute-Asie, et nous ne doutons pas que l'homme qui possède à un degré si éminent les qualités nécessaires pour une pareille entreprise, ne trouve, dans les ressources dont il est entouré à Pétersbourg, et surtout dans la munificence d'un monarque éclairé et protecteur des lettres, tous les secours nécessaires pour la conduire à sa fin.

SUR LES LIVRES CHINOIS

DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BERLIN [1].

La collection de livres chinois qui existe à la Bibliothèque royale de Berlin, se compose d'acquisitions faites à différentes époques. Le premier fonds d'ouvrages de cette espèce, formé d'environ trois cents volumes, fut acheté dans les établissemens de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, et particulièrement à Batavia, d'après les ordres de l'électeur Frédéric-Guillaume-le-Grand, et par l'entremise de G.-E. Rumpfius, et d'André Cleyer. A. Muller en a rédigé un petit catalogue, ou plutôt une simple liste, qui a été imprimée en une feuille, mais qui est devenue très-rare, et dont on ne possède pas d'exemplaires à la Bibliothèque de Berlin. Le même auteur donna, en 1683, une deuxième partie de ce catalogue. Mentzel qui, après Muller, donna des soins à la collection naissante, l'enrichit particulièrement d'ouvrages de médecine et de botanique. Ce fut aussi de son

[1] Verzeichniss der chinesischen und mandshuischen Bücher und Handschriften der kœniglichen Bibliothek zu Berlin, mit einer Abhandlung über die Sprache und Schrift der Uiguren; von Julius Klaproth. Paris, kœnigl. Druckerei, 1822. In-fol. de 188 et 68 pages.

tems qu'on fit l'acquisition du Dictionnaire chinois-espagnol du P. F. Diaz, ouvrage qui procura à Mentzel le mérite de quelques faibles progrès dans la connaissance du chinois. Depuis la mort de ce savant, survenue en 1702, le fonds dont nous parlons n'avait éprouvé aucune augmentation; mais, en 1810, M. Klaproth l'enrichit de plusieurs ouvrages mandchous, chinois et mongols, qu'il s'était procurés pendant son voyage à la frontière de la Chine, ou qui se trouvaient doubles dans sa collection particulière. Après avoir ainsi contribué à accroître les ressources qu'on possédait à Berlin pour l'étude du chinois, et rassemblé plus de livres mandchous qu'on n'en trouve dans aucune bibliothèque de l'Europe, celle de Paris exceptée, M. Klaproth a jugé de son devoir de faire connaître, par un catalogue raisonné, cette partie de la Bibliothèque royale qui a servi à ses premiers travaux dans le chinois, et facilité ses premiers progrès.

Il a partagé ce catalogue en sept sections : la première est consacrée aux livres historiques et géographiques. On y distingue plusieurs ouvrages importans : le *Tseu tchi thoung kian* de Sse-ma-kouang, en cent vingt cahiers; l'Histoire de la dynastie des *Kin*, écrite en mandchou, et formant neuf cahiers; la traduction mandchoue de l'ouvrage historique intitulé *Kang-kian;* l'Histoire de la dynastie des Ming en trente volumes petit in-folio, et quelques autres. En examinant toutes ces richesses historiques, M. Klaproth ne s'attache pas seulement à donner des notices bibliographiques exactes sur les livres, leurs auteurs, l'époque et les circonstances où ceux-ci ont écrit : il saisit une occasion qui s'offre assez

rarement, celle de pouvoir imprimer des textes ou des phrases en caractères originaux, pour faire connaître, par des extraits étendus, la nature et le mérite particulier de chaque ouvrage, quelquefois même pour en tirer des morceaux utiles par eux-mêmes, et qu'il aurait eu difficilement les moyens de publier ailleurs. C'est ainsi qu'à propos du grand ouvrage de Sse-ma-kouang, il donne une table chronologique des noms que les empereurs chinois ont coutume d'assigner à une ou plusieurs années de leur règne, et qui servent à dater les événemens, les actes publics et les transactions particulières. Fouquet [1] et Deshauterayes [2] avaient déjà donné des tables de ces noms d'années; mais l'une et l'autre dépourvues des caractères originaux, et conséquemment d'un usage assez peu commode. M. Morrison [3] en a fait imprimer une troisième en profitant de l'avantage qu'il avait de posséder à sa disposition des types chinois; mais cette dernière est peu correcte, et l'expression julienne des dates est presque toujours fausse, ainsi qu'on a eu occasion de le dire ailleurs [4]. Celle de M. Klaproth a tout à la fois le mérite de l'exactitude et de l'élégance. Les noms de chacune de ces petites périodes, dans lesquelles se subdivisent le règne de chaque empereur, sont imprimés en caractères chinois et en

[1] *Tabula chronologica Historiæ sinicæ;* Rome, 1729. — C'est une feuille qui offre la traduction d'un tableau du même genre, composé en chinois par un lettré dont le nom de famille était Kian. L'original et même la traduction sont assez rares en Europe.

[2] Dans le tom. XII de l'*Histoire générale de la Chine* du P. Mailla.

[3] Dans son *View of China.*

[4] *Journal des Savans*, 1818, cahier de novembre, p. 658.

lettres latines, et le commencement en est marqué par l'année du cycle sexagénaire, et l'année julienne correspondante. C'est une table qui formerait un ornement et une partie indispensable de l'Art de vérifier les dates, et elle occupe ici vingt-six pages in-folio.

En parlant de l'histoire des Kin, M. Klaproth entre dans quelques détails sur la fondation de cette dynastie, qui a été connue des Occidentaux sous le nom d'Altoun-khan, et dont les premiers princes appartenaient à la nation des Tchoutchi. M. Klaproth adopte la correction que nous avons proposée [1] pour le nom de cette nation de Tartares orientaux, communément désignés en chinois par deux caractères que Visdelou, Deguignes et Gaubil avaient lus *Niu-tchi*, et qui doivent être prononcés *Jou-tchi*, pour représenter plus exactement le nom original. L'auteur cite en mandchou un long morceau du commencement de cette histoire, avec la traduction en allemand. Il y a joint quelques notes explicatives dans lesquelles on reconnaît en général son exactitude accoutumée. Celle qui est relative à cette phrase : *Djafakha ourse gemou bourlakha manggi* (tous ceux qui avaient été pris s'étant enfuis), laisse quelque doute. Il y a lieu de croire que le mot du texte qui ne se trouve dans aucun dictionnaire, comme le remarque M. Klaproth, offre une faute d'impression (*bourlakha* au lieu de *bouroulakha*), comme on en rencontre souvent dans les livres mandchous.

[1] *Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lett.*, tom. VI, p. 398. — *Rech. sur les Lang. tart.*, tom. I, addit. et correct. pour la p. 10.

La notice sur l'histoire de la dynastie des Ming renferme, au sujet des grandes annales de la Chine, des détails plus exacts et plus clairs que ceux qu'on lit dans la préface de l'ouvrage du P. Mailla. On sait quelle erreur s'était accréditée en Europe, lors de la publication de ce dernier : les douze volumes in-4° dont il était composé donnèrent lieu de penser qu'on allait posséder en français ce grand corps d'histoire, si célèbre dans l'Asie orientale, et dont les missionnaires avaient si souvent parlé; et le titre *d'Histoire générale de la Chine* ou *Annales de cet Empire*, titre qui fut inscrit sur le frontispice, contribua sans doute à accréditer cette erreur. On n'imaginait pas que le P. Mailla n'avait fait autre chose que de rédiger un extrait d'un ouvrage qui n'est lui-même qu'un extrait des Annales des dynasties, composé dans le XII^e^ siècle par le célèbre Tchu-hi, en y ajoutant un supplément et quelques éclaircissemens puisés à d'autres sources. Les *grandes Annales*, ou, comme les Chinois les nomment, les *vingt-deux histoires*, sont bien autrement volumineuses, et on doit le dire, elles sont infiniment plus intéressantes. Elles forment au moins 480 volumes chinois [1], et la traduction remplirait bien 50 ou 60 volumes comme ceux du P. Mailla. Aussi ces *Histoires* contiennent-elles une foule de renseignemens curieux, dont les chroniques décharnées, qu'on a fait passer pour les Annales de la Chine, n'offrent pas le moindre vestige. On y trouve, indépendamment du récit des événe-

[1] L'exemplaire qu'on en possède à la Bibliothèque du Roi est défectueux en quelques endroits, et il aurait besoin d'être complété.

mens qui constituent la chronique de l'empire et l'histoire de chaque règne, les pièces officielles auxquelles ils ont donné lieu, la vie des hommes célèbres par le rang qu'ils ont occupé, les actions qui les ont illustrés ou les ouvrages qu'ils ont composés, les tables chronologiques et généalogiques, la description géographique et statistique des pays soumis à l'Empire, et l'histoire des peuples étrangers qui ont eu des relations avec la Chine. M. Klaproth fait connaître les noms des auteurs auxquels on doit les vingt-deux parties de cette magnifique collection, qui n'est nulle part tout-à-fait complète, pas même à la Bibliothèque du Roi à Paris. Il donne ensuite la notice particulière de l'histoire des Ming, laquelle contient 24 livres de chroniques impériales, 75 livres de description, 13 livres de tables, et 120 livres de biographie et d'histoires diverses, en tout 332 livres.

La seconde division du catalogue de M. Klaproth, comprend les ouvrages lexicographiques et grammaticaux; le *Miroir*, ou Dictionnaire universel des langues chinoise et mandchoue, la grammaire du dernier de ces idiomes composée dans le premier par un auteur nommé Wouke [1], et quelques dictionnaires chinois. Une notice très-étendue est consacrée au premier de tous ces ouvrages, au dictionnaire universel, ou pour parler plus exactement, à l'encyclopédie élémentaire que les Mandchous ont fait composer. M. Klaproth, après avoir reproduit ce qu'il avait dit ailleurs [2] de l'origine de la nation

[1] M. Klaproth renvoie, pour cet ouvrage, à la notice qui en a été donnée dans les *Rech. sur les Lang. tart.*, tom. I, p. 99.

[2] *Reise in den Kaukasus*, *u. s. w.*, tom. II, p. 547.

mandchoue, et de la dynastie qu'elle a donnée à la Chine, fait voir, par des vocabulaires comparatifs plus complets et plus nombreux que ceux de son *Asie polyglotte* [1], l'analogie marquée qui existe entre la langue des Mandchous et celle des peuples vulgairement nommés Tongouses, et qui habitent les bords de l'Eniseï, les pays de Mangaseya, de Nertchin, de Bargousin, de Yakout, les rivages de la mer d'Okhot, ainsi que de ceux qu'on nomme Lamouts; ce vocabulaire occupe dix-huit pages. L'auteur rapporte ensuite, d'après l'*Histoire des huit Bannières*, ouvrage publié à Peking en langue mandchoue [2], la suite des soins que se sont donnés les empereurs tartares, tant pour accroître et enrichir leur idiome maternel, que pour en faire rédiger un dictionnaire complet. Pour le premier point, l'un des procédés les plus singuliers dont ils se soient avisés est, comme nous en avons fait la remarque ailleurs [3], la transcription des monosyllabes chinois allongés par l'addition d'une ou de plusieurs syllabes choisies arbitrairement et au hasard, comme quand de *tou* (degré), ils ont fait *doulefoun;* de *khe* (minute), *khèmou;* et ainsi de suite. La plus grande partie des termes scientifiques qui manquaient à l'idiome pauvre et barbare des Mandchous, avant la conquête de la Chine, ont été composés, on pourrait dire forgés, de cette manière, et c'est une cir-

[1] Voyez l'*Asia polyglotta*, p. 286, et l'atlas.

[2] Il existe de cet ouvrage mandchou une traduction russe faite par l'interprète Leontiew, et publiée à Pétersbourg en 1784, 16 vol. in-8°. Ce livre assez rare se trouve pourtant à Bibliothèque du Roi, et dans celle de la Société Asiatique.

[3] *Recherch. tartar.*, tom. I, p. 134.

constance dont il est bon que les étymologistes tiennent compte dans les comparaisons qu'ils font entre les mots des différentes langues.

A l'égard de l'ordre encyclopédique suivi dans leur dictionnaire, j'ai fait voir qu'il était imité de celui que les empereurs mongols au XIII^e^ siècle, et peut-être d'autres nations tartares, à des époques plus anciennes, avaient adopté dans la rédaction des glossaires de leurs idiomes particuliers [1], M. Klaproth en donne le tableau complet avec les titres de chaque section, en mandchou et en allemand. La totalité des mots de la langue se trouve, d'après cet ordre, distribuée en trente-six *classes*, formant deux cent quatre-vingt-douze *sections*, dont plusieurs contiennent un assez grand nombre de sous-divisions. Après les avoir donnés dans l'ordre même des matières, l'auteur a rédigé deux tables alphabétiques des titres de toutes ces divisions, en mandchou et en allemand, dans la vue d'aider les Européens qui auraient ce dictionnaire, à y trouver les mots qui se rapportent à chaque genre d'objets. C'est un des grands inconvéniens de l'ordre des matières, tel qu'il est établi dans ces sortes d'ouvrages, qu'on ne peut entreprendre d'y chercher un mot, à moins qu'on n'ait d'avance une notion assez exacte de la signification qui y est attachée; et le besoin d'un index régulier par ordre alphabétique se fait sentir à chaque occasion qu'on a de les consulter.

Les notices consacrées aux autres ouvrages lexicographiques ou grammaticaux, relatifs aux langues mandchoue ou chinoise, contiennent toutes des renseigne-

[1] *Recherch. tart.*, tom. I, p. 218.

mens bibliographiques plus ou moins curieux et très-exacts. En attendant qu'on réunisse dans un traité général toutes les notions de ce genre qui sont indispensables aux étudians, rien n'est plus utile que de rectifier partiellement, et à mesure que l'occasion s'en présente, les erreurs graves et innombrables que Fourmont a accumulées dans son Catalogue des livres chinois de la Bibliothèque du Roi.

La troisième section du catalogue de M. Klaproth renferme les ouvrages de philosophie. Elle offre peu d'articles remarquables, et la bibliothèque de Berlin ne contient, en ce genre, rien de comparable aux immenses collections que les missionnaires ont déposées dans la Bibliothèque royale, à Paris. La quatrième section, qui est consacrée aux romans, n'offre que quatre articles, et ne me fournira matière qu'à une seule observation. Le *Chouï-hou-tchouan* est, dit l'auteur, un roman semi-historique de la même nature que le célèbre ouvrage intitulé *San-koue-tchi*, celui que Fourmont a pris pour une histoire de la Chine pendant le III^e^ siècle [1]; mais il doit être beaucoup plus divertissant, à en juger par un proverbe que rapporte M. Klaproth : *Les vieillards*, dit ce proverbe, *ne lisent pas le* Chouï-hou, *et les jeunes gens ne lisent pas le* San-koue. M. Klaproth a traduit exactement ce titre de *Chouï-hou-tchouan* par les mots d'*Histoire des Côtes ou des Rivages* (Geschichte der Küsten.) Toutefois il convient d'ajouter que ces mots *Chouï-hou* ne doivent pas être pris ici dans le sens général de *côtes* ou *rivages*, mais qu'ils font al-

[1] *Catal. ad calcem Grammat. Sinicæ*, p. 398.

lusion à un passage du *Livre des vers* [1], où le poète raconte qu'un ancien prince nommé *Tan-fou*, l'un des ancêtres du fondateur de la troisième dynastie, se voyant exposé, dans le petit état qu'il possédait, aux incursions des peuples occidentaux, quitta sa principauté avec une grande partie de ses sujets, suivit la *rive* occidentale des deux rivières de *Tsiu* et de *Thsi* [2], et vint s'établir au bas de la montagne Ki :

Koú koûng Tàn foù
Lâï tchâo tseoù moù;
Tsoû sî CHOUÌ-HOÙ,
Tchí iû Khì hoù, *etc.*

On vante les soins que Tan-fou prit de la princesse, sa femme, pendant ce voyage précipité, et Mencius cite cette anecdote [3] dans une occasion où il veut montrer à un roi de Thsi la différence entre les attachemens honnêtes que la vertu la plus sévère autorise, et les voluptés auxquelles ce prince avouait lui-même qu'il était trop livré. C'est dans cette phrase du Livre des vers qu'est pris le titre du roman dont nous parlons, et j'en fais la remarque parce qu'elle peut en amener une plus générale : c'est que par un effet de cette habitude où sont, à la Chine, les auteurs d'ouvrages d'imagination de faire de perpétuelles allusions et de fréquens emprunts aux principaux passages des livres classiques, qu'on suppose présens à la mémoire de tout homme instruit, une connaissance exacte de ces derniers est absolument néces-

[1] *Chi-king*, *Ta ya*, 3e ode, str. 2.
[2] Conférez le *Chou-king*, p. 50, de la traduction de Gaubil.
[3] *Liang-hoeï-wang*, 2e partie.

saire, si l'on veut sentir la finesse de ces sortes de compositions, et entendre même les titres énigmatiques qu'elles portent. M. Klaproth n'a pas commis ici de contresens; mais, dans des occasions semblables, il en est échappé beaucoup à Fourmont, qui prenait pour des noms propres ces petites phrases détachées du texte des King, qui sont citées isolément, d'une manière plus ou moins incomplète, et privées par-là du sens qu'elles ont dans leur place naturelle. J'en ai cité ailleurs un grand nombre d'exemples.

Les ouvrages relatifs à l'art de guérir sont réunis, par M. Klaproth, dans la cinquième section, composée de treize articles. Ceux qui traitent spécialement de la doctrine physiologique et pathologique des Chinois ne sauraient devenir intéressans qu'autant qu'on s'attacherait à en débrouiller le sujet, et c'est ce que M. Klaproth ne pouvait entreprendre dans un catalogue. Quoiqu'on ait vanté souvent les profondes connaissances des Chinois dans la semeïologie du pouls, Cleyer, Boym, le P. Hervieu, Kaempfer, Ten-Rhyne, Dujardin, Bordeu, M. Lepage, et plusieurs autres qui ont écrit sur la médecine de ces peuples, n'ont pas encore réussi à en donner une idée juste. Il est plus facile de tirer parti des traités d'histoire naturelle : ceux-ci sont loin de mériter l'oubli où on les a laissés jusqu'à présent, et ils se distinguent au milieu de tous les ouvrages du même genre composés en Asie, par des descriptions soignées, des figures d'une exactitude remarquable, et presque toujours faites d'après nature, et enfin par une méthode qui est elle-même un phénomène assez singulier, eu égard à

l'antiquité où elle remonte. On en pourra prendre une notion dans les extraits de M. Klaproth, qui donne la traduction des tables des matières de plusieurs traités généraux de botanique et d'histoire naturelle médicale. Une légère inexactitude se fait remarquer au sujet du *Traité du pouls*, que l'auteur place sous le n° 6. Cet ouvrage n'a pas été traduit par André Cleyer, qui l'a fait imprimer sous son nom avec d'autres opuscules du même genre; car ce médecin hessois n'a jamais su le chinois : c'est le jésuite polonais Michel Boym, l'auteur de la *Flore chinoise* [1], qui a rédigé toutes ces traductions, ainsi qu'on l'a fait voir dans la *Biographie universelle* [2].

Les sixième et septième sections, numérotées septième et huitième par l'effet d'une erreur typographique, contiennent, l'une, les ouvrages publiés en Chine par les jésuites; l'autre, les mélanges et les fragmens. Pour les premiers, M. Klaproth a eu l'attention de rechercher les noms européens des missionnaires qui les ont composés, noms souvent assez difficiles à reconnaître dans les transcriptions chinoises qu'on en a faites. Fourmont qui, dans le catalogue des livres chinois de la Bibliothèque du Roi avait un bien plus grand nombre d'ouvrages de ce genre à faire connaître, avait tout-à-fait négligé ce soin, quoiqu'il eût pu s'en acquitter plus facilement qu'un autre, ayant à sa disposition le *Catalogus patrum Societatis Jesu* [3] du P. Couplet, et l'original chinois de

[1] *Flora sinensis*; en latin; cet ouvrage, très-rare, a été traduit en français dans la collection de Thévenot.

[2] Article *Boym*, 2e vol., p. 437. — Voy. aussi Bayer, *Mus. sinic., præfat.*, p. 29; et la *Dissertatio de Glossosemeiotice.*

[3] Ad calcem *Astronomiæ Europeæ*, Dilingæ, 1687, in-4°.

ce livre, qu'il est très-facile de mettre en rapport avec la traduction. Quant à la dernière section, le seul ouvrage qui mérite d'y être distingué est la petite Encyclopédie intitulée *San thsaï thou hoeï*, dont on possède à la Bibliothèque du Roi deux éditions, l'une chinoise et l'autre japonaise [1].

M. Klaproth a placé à la suite de son catalogue, sous forme d'appendice, une dissertation sur l'écriture et la langue des Ouïgours [2]. Cette dissertation a été imprimée pour la première fois dans les Mines de l'Orient [3], et pour la seconde fois, à la suite de l'addition allemande du Voyage au Caucase et en Géorgie [4]. L'auteur l'a séparée de cet ouvrage avec le sujet duquel elle n'avait pas un rapport direct, et au lieu de la joindre à la traduction française de son Voyage, qu'on vient de publier à Paris, il la donne ici avec quelques changemens et d'importantes additions. Toutefois, le fonds du mémoire est resté le même, et comme on peut le supposer connu des personnes que ces discussions intéressent, il suffira d'en rappeler rapidement les principaux points, en insistant de préférence sur les parties qui paraissent pour la première fois dans cette nouvelle édition.

[1] On trouvera une notice très-détaillée de cette dernière édition dans le tom. XI des *Notices et Extraits des manuscrits* actuellement sous presse.

[2] Il a été tiré quelques exemplaires de cette dissertation séparément, avec ce titre : *Abhandlung über die Sprache und Schrift der Uiguren. Nebst einem Wœrterverzeichnisse und anderen Uigurischen Sprachproben, aus dem Kaiserlichen Uebersetzungshofe, zu Peking.* Paris, 1820. — Ces exemplaires n'ont paru qu'avec l'ouvrage entier.

[3] Tome II, pag. 167.

[4] *Reise in den Kaukasus und nach Georgia*, tom. II, p. 481.

Les Ouïgours sont une des nations de la Tartarie dont on a le plus parlé depuis un siècle, quoique ce n'ait pas été une des plus considérables. Visdelou [1], Gaubil [2] et Deguignes [3] ont fait connaître les traditions des Chinois relatives à ce peuple, et d'autres écrivains lui ont attribué une antiquité et une prépondérance qu'il n'eut jamais. M. Klaproth est le premier qui ait réduit ces idées exagérées à leur juste valeur. Il s'est d'abord attaché à faire distinguer les Ouïgours du centre de la Tartarie, des Ougors ou Yougors, des écrivains byzantins et des chroniques russes. Ces derniers vivaient dans les monts Oural, et le nom qu'on leur a donné vient vraisemblablement du mot Ostiak, *Ougor*, qui signifie *haut*, Ougorie, pays haut, contrée montagneuse. La ressemblance des dénominations a produit une confusion que fait cesser la comparaison des langues. L'ougorien était de la famille des langues finnoises, et les Ouïgours, suivant les voyageurs du moyen âge, parlaient un dialecte turk; leur idiome, selon Rubruquis, était la racine des langages turk et koman [4]. Les noms des heures, tels que les enseignaient les astronomes ouïgours, nous ont été conservés par Ouloug-beg [5], et ces noms sont entièrement turks. Le bureau des interprètes de Peking a fait

[1] *Hist. de la Tartarie*, dans le supplément à la Bibliothèque orient. de d'Herbelot.

[2] *Hist. de la grande dynastie des Tang*, dans les tom. XV et XVI des *Mémoires concernant les Chinois.*

[3] *Hist. des Huns*, passim.

[4] Voy. de Rubruquis. ch. 28, dans la collection de Bergeron, in-8°, pag. 110.

[5] *Epochæ celebriores*, Ed. Gravio, p. 87.

rédiger, entr'autres lexiques destinés à l'usage de ses agens [1], un ample vocabulaire ouïgour : ce vocabulaire existe manuscrit à la Bibliothèque du Roi, et les mots qu'il contient sont presque tous turks. M. Klaproth n'avait connu d'abord ce vocabulaire que par les notices que le P. Amiot en avait données ; mais depuis qu'il a pu le consulter, il en a mieux senti l'importance, et il a jugé que ce morceau méritait d'être publié en entier. Il le donne donc ici, en joignant aux mots ouïgours, non pas les équivalens chinois qui les accompagnent dans l'original, ou la traduction que le P. Amiot en avait faite en français d'après ces derniers, mais une traduction allemande toute nouvelle, à laquelle il a joint beaucoup d'observations étymologiques. Le résultat d'un grand nombre de comparaisons lui a fait retrouver tous les mots de ce vocabulaire dans divers dialectes turks de la Tartarie, ou dans celui de Constantinople. Pour échantillon de la langue, M. Klaproth a fait imprimer aussi trois des quinze suppliques qui sont jointes au vocabulaire dans l'exemplaire de la Bibliothèque du Roi; mais il entre en peu de détails à ce sujet, et l'on fera bien de compléter ce qui en a été dit dans un autre ouvrage relatif aux mêmes matières [3].

Divers passages d'Aboulghazi et de Raschideddin

[1] J'ai le premier fait connaître l'existence de ce bureau, les circonstances de son institution et ses travaux, dans mes *Recherches sur les Langues tartares*, tom. I, p. 218.

[2] *Mém. concernant les Chinois*, t. XIII. — Voyez aussi la dissertation sur l'étude des langues étrangères chez les Chinois, dans le *Magasin Encyclopédique*, et ci-dessus p. 248.

[3] *Rech. sur les Langues tartares*, tom. I, p. 257 et suivantes.

servent à établir les faits historiques qui ont rapport à l'origine et aux principaux établissemens des Ouïgours. M. Klaproth y ajoute des citations d'Aboulfaradje, de Plan-carpin, de Rubruquis, d'après lesquelles on peut se former une idée de la situation que ces peuples occupaient au XIII^e^ siècle, et il recherche ensuite dans les annales de la Chine, les mentions qu'on a faites d'eux, depuis le premier siècle avant notre ère, jusqu'à l'irruption des Mongols. Les extraits des auteurs chinois sont exactement traduits et présentés sans discussion. M. Klaproth propose seulement une conjecture au sujet des Hoeï-hou : il pense que ces peuples nomades des bords de la Selinga, sont les mêmes que les Ouïgours. Il est principalement guidé, dans ce rapprochement, comme il l'avoue lui-même, par l'analogie des noms, et c'était aussi ce qui avait conduit les PP. Gaubil et Visdelou a admettre l'identité de ces deux peuples, sans penser même qu'il fût nécessaire de s'expliquer à cet égard. Nous avons proposé nous-mêmes quelques vues sur cette question historique [1] qui nous paraît avoir encore besoin d'éclaircissement. L'auteur croit aussi que l'un des noms donnés aux Ouïgours par les Chinois, *Tchhe-sse* (conducteurs de chars), doit être lu *Kiu-sse*, ce qui est possible, et que ce pourrait être une transcription du nom des *Ous*, ou Uzes; mais ce dernier rapprochement ne nous semble pas admissible. Le nom de *Ous*, écrit par les Chinois *Ou-sse*, et par les Musulmans *Ghoz*, commence par une gutturale faible, ou voyelle articulée qu'on n'a jamais pu prendre pour un K. Il serait du

[1] Ouvrage cité, p. 323.

moins très-difficile de citer des exemples d'un pareil changement dans les langues des peuples dont nous parlons.

Une section particulière du mémoire traite de l'écriture des Ouïgours, d'après les histoires des Mongols écrites en chinois et en mandchou, et d'après Abdulrisak, Ahmed ibn arabschah, et nos voyageurs du moyen âge. Tout le monde sait à présent que l'alphabet des Ouïgours, dérivé de celui que les missionnaires syriens avaient porté dans la Tartarie, y a lui-même donné naissance aux alphabets qu'ont successivement adoptés les sujets de Tchingkis-khan, et les nouveaux conquérans de la Chine. Nous avons tant insisté nous-mêmes sur toutes ces particularités dans un ouvrage consacré à l'histoire littéraire de la Tartarie, que nous ne pourrions que nous répéter en analysant ce qu'en dit M. Klaproth, et nous aimons mieux renvoyer aux chapitres II et VI de cet ouvrage, le lecteur français curieux de connaître les principaux résultats de ces recherches.

Ces résultats n'avaient pas encore été contestés, quand M. I.-J. Schmidt, auteur de plusieurs traductions *œlet* et mongoles, de divers livres de la Bible, envoya aux Mines de l'Orient, sous le titre d'*Objections contre l'hypothèse de M. Klaproth*, une dissertation critique qui a paru dans le tome VI de cet estimable recueil. L'objet de M. Schmidt est de prouver, 1° que M. Klaproth n'a pas eu d'autorités suffisantes pour les assertions qu'il a émises, et qu'on peut révoquer en doute l'authenticité des échantillons qu'il a donnés de la langue et de l'écriture des Ouïgours; 2° que l'écriture

actuelle des Mongols n'a pas été empruntée par ceux-ci d'un peuple de race turke nommé Ouïgours, mais qu'elle est de l'invention des Mongols eux-mêmes; 3° que les noms d'*Ouïgour* et de *Tangut* désignent un même peuple et un même pays, et que les Ouïgours n'étaient pas Turks, mais Tibétains. M. Klaproth, attaqué ainsi dans les bases mêmes d'un travail important, ne tarda pas à répondre de plusieurs manières à son docte adversaire; mais la réplique qu'il joint ici sous la forme d'un *post-scriptum* à sa dissertation, doit être considérée comme contenant son opinion bien arrêtée sur ces questions. Les textes mêmes des écrivains persans, turks, chinois et européens qu'il avait déjà cités, sur l'adoption de l'écriture ouïgoure par les Mongols, lui paraissent propres à satisfaire aux deux premières difficultés, en écartant loin de lui l'idée de toute supposition ou *création* (Schœpfung) de caractères, pour employer l'expression de M. Schmidt. Les manuscrits turks où cette écriture ouïgoure est employée, et qu'on trouve dans un grand nombre de bibliothèques, montrent assez qu'elle n'a pas été inventée à plaisir par des Européens. Il manque encore, pour contenter le critique de Pétersbourg, un témoignage matériel, directement contraire à son assertion : ce serait un manuscrit en langue turke, antérieur à la dynastie de Tchingkis-khan. A défaut des monumens de ce genre, que le tems a pu détruire, ou qui ne sont pas encore venus en Europe, il reste la tradition qui a été conservée par Arabschah et plusieurs autres, et selon laquelle les Ouïgours ont été les premiers scribes employés par les empereurs mongols. Quant

à l'identité supposée des Ouïgours et des Tangutains, en faveur de laquelle M. Schmidt invoque un passage mongol où ces deux noms sont présentés comme synonymes, M. Klaproth en donne pour raison les événemens qui, avant le tems de Tchingkis-khan, avaient amené les Ouïgours dans le Tangut, de sorte qu'on pouvait indifféremment désigner les habitans de cette contrée, soit par le nom qu'ils avaient porté auparavant, soit par celui du pays qu'ils habitaient alors. L'attribution constante de la dénomination d'ouïgoure, à une tribu de la race turke, est du reste bien établie par cent autorités, toutes positives, quoique postérieures à l'invasion des Mongols. Il faut placer au premier rang un passage très-curieux de Raschid-eddin, cité par M. Saint-Martin [1], et suivant lequel Mangou-khan avait à sa cour des interprètes ou écrivains pour traduire ses ordres en persan, en chinois, en tibétain, en *tangutain* et en *ouïgour*. Abdallah Beïdhawi dit de même que la religion de Bouddha se répandit dans l'Inde, le Kaschemir, le Tibet, le Khatai, le *Tangut* et l'*Ouïgour* [2]. Si, comme le pense M. Schmidt, les Ouïgours étaient les mêmes que les Tangutains, il y aurait, tout à la fois, dans ces deux passages, un double emploi et une omission grave : car les Tangutains y seraient désignés deux fois, sous deux noms différens, et les Turks n'y seraient pas nommés du tout, quoiqu'ils formassent, suivant la remarque de M. Klaproth, une partie notable et très-importante des nations soumises à Mangou-khan.

[1] *Mém. sur l'Arménie*, tom. II, p. 275.

[2] *Historia Sinensis*, p. 40.

Le volume que nous venons d'analyser est imprimé avec beaucoup de soin, et il doit être permis de le faire observer avec plaisir, à l'égard du catalogue de la Bibliothèque royale de Berlin, sorti des presses de l'imprimerie royale de Paris. Les passages persans, turks, mandchous et mongols qu'on y trouve souvent cités, et dont quelques-uns sont assez considérables, ne sont pas moins remarquables sous le rapport de l'exécution typographique. Les types chinois qui s'y montrent à chaque page, offrent de bons modèles de cette espèce d'écriture qui tient le milieu entre les caractères carrés et les caractères cursifs; et ceux qui ont servi à l'impression de la table des *noms d'années*, quoique très-petits, sont en général aussi corrects qu'élégans. Enfin, pour qu'il n'y eût pas de place perdue, M. Klaproth a employé, au lieu de vignettes et de culs-de-lampes, des sceaux en caractères antiques, et d'autres signes gravés en bois, et qui donnent une bonne idée de la calligraphie chinoise appliquée aux objets de cette nature. Une circonstance qui n'ajoute rien au mérite de l'ouvrage, mais qui peut bien en augmenter la valeur, c'est qu'il n'a été tiré qu'à deux cents exemplaires, dont le plus grand nombre aura sans doute été porté dans la patrie de l'auteur.

SUR LES LIVRES CHINOIS

DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI.

Il y a quelque tems que S. Exc. le ministre de l'intérieur, averti qu'il existait à la Bibliothèque du Roi un assez grand nombre de livres chinois sur le contenu desquels on ne possédait aucun renseignement imprimé ou manuscrit, jugea à propos d'arrêter qu'il serait fait un catalogue de ces ouvrages, jusqu'alors ignorés du public, et voulut bien me charger de le rédiger [1]. J'acceptai avec reconnaissance cette commission où je vis la marque d'une confiance honorable, et qui, en me fournissant l'occasion de me livrer à un travail utile, me faisait un devoir de ce qui eût été pour moi un plaisir, et m'obligeait d'examiner avec plus de soin et d'attention une suite d'ouvrages variés, sur lesquels j'aurais pu glisser, entraîné par la direction particulière de mes travaux. Je commençai par assembler et mettre en ordre les livres chinois que la Bibliothèque royale avait acquis depuis 1742, époque de la publication du catalogue de Fourmont. MM. les conservateurs et administrateurs du ca-

[1] Cet arrêté est du 19 juin 1816.

binet des manuscrits voulurent bien m'accorder, avec leur bienveillance accoutumée, toutes les facilités nécessaires, et le résultat de cet examen préparatoire fut de reconnaître qu'indépendamment des trois cent quatre-vingt-neuf articles du catalogue de Fourmont, la Bibliothèque possédait encore cent soixante-quinze articles principaux, formant environ deux mille volumes, et dont le catalogue projeté devait, pour la première fois, faire connaître les titres et la matière aux amateurs de la littérature asiatique.

Au premier rang, parmi ces trésors trop négligés, qu'on peut presque regarder comme des acquisitions nouvelles, on doit distinguer des portions considérables d'une grande collection publiée sous l'un des derniers empereurs mandchous, et qu'on doit vivement regretter de ne pas posséder complète [1]. Une histoire de l'écriture et des caractères chinois, ou, pour mieux dire, de la littérature proprement dite, et de la paléographie, telle que ces peuples la conçoivent, en quatre-vingts volumes; une histoire de la musique en soixante-dix volumes; la description historique de tous les pays étrangers dont les Chinois ont eu connaissance sous leurs différentes dynasties, pareillement en soixante-dix volumes; soixante volumes sur les sectes religieuses de Bouddha et du *Logos*, voilà malheureusement tout ce qui s'est retrouvé de cette collection précieuse, et plusieurs de ces parties même sont défectueuses. Une impression magnifique n'est

[1] Suivant le P. Cibot (Mémoires des Missionnaires, tom. II, p. 477), le *Kou kin Thou-chou* est en six mille volumes. La Bibliothèque du Roi n'en possède que deux cent quatre-vingts.

que le moindre mérite de cet ouvrage, où sont accumulés les détails les plus intéressans sur l'histoire littéraire, les arts, la géographie et les systèmes mythologiques des Chinois.

Un recueil encore plus vaste est celui de toutes les géographies provinciales rédigées sous la dynastie des *Ming*. Deux cent soixante gros volumes, partagés en quinze séries, et accompagnés de beaucoup de cartes et de plans, offrent une description de la Chine, plus étendue et plus complète que celles qu'on possède sur les contrées les mieux connues de l'Europe. Il n'est pas inutile de remarquer que, suivant un système qui a été celui de quelques géographes modernes, la géographie chinoise embrasse tout : topographie, hydrographie, description des monumens, des antiquités, des curiosités naturelles, productions, statistique, industrie, commerce, méthodes locales pour l'agriculture et les arts mécaniques, gouvernement, population, histoire spéciale, biographie, bibliographie, il n'est rien qui n'y trouve place, suivant une méthode qui a bien des avantages, et qui n'a d'autre inconvénient que l'étendue excessive qu'elle donne aux ouvrages de ce genre. Les Européens peuvent y apprendre à connaître la Chine aussi à fond qu'ils pourraient étudier la France ou l'Allemagne; et l'on est seulement fâché qu'un système de description aussi complet n'ait pas été appliqué aux contrées voisines de l'empire, à la Tartarie, au Tibet, à l'Inde ultérieure, pays que les Chinois ont bien étudiés, et que nous connaissons encore si imparfaitement.

Parmi les ouvrages historiques, il y en a quelques-uns

de fort importans : tel est le *Li taï ki sse*, excellent tableau chronologique dans le goût de ceux de l'Abrégé du président Hénault, ou de l'Atlas de Lesage, mais bien plus savant et plus régulier. On y voit, en cent volumes, la succession des empereurs, des princes, des grands vassaux, des souverains étrangers; les événemens remarquables, comme les irruptions des Tartares, les guerres, les révoltes, etc. Chaque ordre d'événemens a sa colonne particulière, ce qui facilite les recherches en les abrégeant. L'Histoire du Japon, manuscrit, en soixante volumes; le tableau général des différens noms qui ont été donnés aux villes, bourgs et villages de l'empire, ouvrage indispensable pour la lecture des historiens et des géographes, à cause des variations perpétuelles auxquelles ces noms sont sujets, et qui renouvellent, tous les cinquante ans, la nomenclature géographique; la table harmonique des noms d'années ou dates des règnes des empereurs chinois et japonais; une autre table chronologique de l'empire chinois, sur laquelle Amiot a composé celle dont on a imprimé la première partie dans les Mémoires des Missionnaires; la liste de toutes les dignités et magistratures de l'empire des Mandchous; le code de la dynastie des Ming; plusieurs exemplaires complets du Thoung-kian-kang-mou, et notamment un exemplaire de la grande édition in-folio, qui a été imprimée sous les Ming, et qu'il est maintenant impossible de trouver à la Chine même; et beaucoup d'autres traités historiques, généraux ou particuliers, viennent s'ajouter au fonds, déjà si riche, que Fourmont nous a fait connaître.

Les belles-lettres ne reçoivent pas des accroissemens moins considérables; je citerai seulement l'éloge de Moukden, édition chinoise en trente-deux volumes, qui répondent aux trente-deux sortes d'écritures dont on s'est servi pour multiplier les formes de ce poëme bizarre; trente volumes de littérature et de poésie, dont on est redevable à l'empereur Khang-hi; plusieurs commentaires sur les livres classiques; une magnifique édition du texte même des cinq *King*, en caractères antiques, de l'espèce de ceux qui étaient en usage au siècle où ces livres furent rédigés; le livre de l'Obéissance filiale et le Chou-king, éditions japonaises, dont on sait que le texte offre des variantes qu'on croit très-anciennes, et qui le rendent fort intéressant à comparer avec celui des éditions chinoises [1]; le Recueil des monumens dont il est parlé dans les livres classiques, contenant la figure et la description des costumes, armes, édifices, instrumens de musique, vases, et monnaies des trois

[1] J'ai fait depuis long-tems cette collation sur un exemplaire de la même édition japonaise du livre de l'Obéissance filiale que je possède; mais je n'en ai obtenu aucun résultat bien important. On y remarque seulement quelques inversions, des expressions différentes, mais le plus souvent équivalentes, ainsi qu'un petit nombre de phrases et de mots de plus. Plusieurs chapitres sont coupés en deux dans l'édition japonaise et quelques autres sont déplacés, de sorte que le chap. XVIII de l'édition chinoise a ici le titre de chapitre XXII. Tout cela n'a d'intérêt qu'à cause de la haute réputation de pureté du texte chinois des livres classiques, réputation qui est telle, qu'à en croire quelques auteurs, il n'y a pas dans tous ces livres un seul caractère qui ait varié dans sa signification, dans sa position ou dans son orthographe.

J'apprends par une lettre de Deguignes, adressée à M. Titsingh au Japon, et datée du 10 février 1787, que le texte du *Siao-hio* offre aussi quelque variété dans les éditions japonaises. Ces faits, quoique minu-

premières dynasties [1], en seize volumes; le monument érigé en mémoire de la soumission volontaire des Tourgauts [2]; l'inscription de *Iu*, ectype prise sur l'original même; celle de *Si-'an-fou*, édition publiée à la Chine, avec un commentaire; divers exemples d'écriture ancienne, imprimés en blanc sur un fond noir, et qui offrent, suivant l'éditeur, la représentation fidèle de l'écriture de beaucoup d'hommes célèbres, et même des princes et des philosophes de la plus haute antiquité; deux recueils de monumens antiques, d'inscriptions, de vases, de miroirs, gravés avec beaucoup de soin, et au nombre desquels se trouvent quelques cachets avec des inscriptions indiennes; enfin, une collection de petits formats, analogues à ceux que nos libraires nomment communément *cazins :* collection qui forme environ cent volumes, et qui contient, entr'autres ouvrages estimés, les cinq *King*, les quatre livres moraux, l'histoire de *Sse-ma-thsian*, le *Kang-kian*, les poésies de l'empereur *Khang-hi*, etc.

Je passerai sous silence beaucoup d'articles d'une importance secondaire, divers extraits et commentaires relatifs aux livres classiques, plusieurs romans estimés, quelques livres appartenant à la mythologie des sectateurs du *Logos*, ou à celle des Bouddhistes, un Traité

tieux en eux-mêmes, mériteraient quelque attention s'ils provenaient, comme on pourrait l'imaginer, de la conservation d'un texte antérieur à l'incendie des livres, qui aurait été transporté au Japon, à l'insu des Chinois, avant l'époque de l'empereur de la dynastie des Thsin qui, communément, est nommé Chi Hoang-ti.

[1] Voyez le *Chou-king* de Gaubil, p. 319.

[2] Voyez *Mémoires sur les Chinois*, tom. I, p. 405.

de l'art du paysage, et de la manière de peindre les fleurs, les oiseaux, les insectes, ou, comme on dit à présent, de l'*Iconographie naturelle* ; les ouvrages des missionnaires sur les sciences, et particulièrement sur les mathématiques, l'astrononie et la médecine, ouvrages qui ne sauraient avoir pour nous le même intérêt que ceux des nationaux, mais qui sont utiles néanmoins pour donner une idée de la technologie, et faire juger l'état où les jésuites ont pris et porté les sciences exactes à la Chine. Mais je ne puis me dispenser de citer plus particulièrement l'Encyclopédie chinoise, ouvrage dont la Bibliothèque du Roi possède deux exemplaires, ou, pour parler plus exactement, deux exemplaires de deux éditions faites, l'une à la Chine, et l'autre au Japon. On y trouve une série de planches, représentant tous les objets qui peuvent être figurés, et accompagnées d'explications plus ou moins étendues. L'édition chinoise est divisée en cent seize livres, où sont successivement exposées les connaissances des Chinois, rapportées aux quatorze classes suivantes : 1° l'astronomie, qui comprend l'uranographie, la météorologie, l'astrologie ; 2° la géographie, dont on rapproche la topographie, l'hydrographie, la description des montagnes, des grottes, des singularités naturelles, des villes et des villages, des ponts, des temples et autres édifices publics ; 3° les *affaires des hommes*, c'est-à-dire l'histoire, avec les portraits des empereurs et des hommes célèbres, et la notice de tous les peuples étrangers connus des Chinois ; 4° la doctrine des tems et les divisions de l'année en saisons et en mois, l'intercalation, les cycles, les périodes,

les dates, etc.; 5° l'architecture, ou la description des palais anciens et modernes, des maisons particulières, des intérieurs, et tous les détails de la construction civile; 6° les instrumens et ustensiles domestiques; 7° l'anatomie et tout ce qui s'y rattache, comme la physiologie fantastique des Chinois, l'art d'appliquer le *moxa* et l'acupuncture; 8° les habillemens et costumes, tant anciens que modernes, avec la description des parties dont ils se composent, et des étoffes avec lesquelles on les fabrique; 9° les actions humaines, c'est-à-dire les arts mécaniques; les procédés dont ils se composent; les détails de la vie publique et domestique, les cérémonies, les jeux, les différens états de la société; 10° les poids et mesures; les instrumens nécessaires à l'étude de l'astronomie, des mathématiques et de la physique, et en général tout ce qui a rapport au calcul; 11° les choses précieuses, c'est-à-dire les monnaies, les métaux, les pierres gemmes, les perles, les substances minérales; 12° les caractères, l'art d'écrire, d'imprimer, de dessiner et de peindre; les formes anciennes de l'écriture, les pinceaux, l'encre, le papier, etc.; 13° les oiseaux et les animaux à quatre pieds; 14° enfin, les plantes et les arbres.

On peut juger, par l'exposé de ce plan, combien une suite de notices courtes, mais substantielles, sur des objets aussi variés, et embrassant véritablement la totalité des matières dont un Chinois peut s'occuper, doit servir à faire connaître la Chine, ses productions, ses habitans, leurs arts et leur manière de raisonner. L'édition japonaise a de plus un mérite particulier: outre le texte de l'édition chinoise qu'elle contient presqu'en entier, on y

a fait entrer, sous la forme d'annotations ou de supplémens, des notices très-détaillées sur tout ce que le Japon a de propre et de spécial en fait de productions et de procédés. L'histoire et la géographie, le commerce et l'industrie, les arts mécaniques et libéraux, la langue et l'écriture ont rendu nécessaires ces additions, qui ont l'avantage de faire voir en un instant en quoi le Japon ressemble à la Chine, et en quoi il diffère de cette contrée d'où les Japonais ont reçu leur littérature, leur régime et leur civilisation.

Tous ces ouvrages, et beaucoup d'autres que nous ne saurions indiquer sans nous laisser entraîner à des longueurs déplacées, forment un fonds presque aussi considérable que celui dont Fourmont a donné le catalogue; et ce fonds restait sans utilité pour les savans qui ne pouvaient le consulter, parce qu'ils en ignoraient, pour la plupart, la richesse, et peut-être même l'existence. C'était donc déjà un service à rendre au public que de rédiger la liste des livres qui le composent, et ce travail eût à peine demandé quelques semaines, ou même quelques jours, si l'on eût voulu se borner à joindre au titre de chaque ouvrage le nom de l'auteur et la date de l'édition; mais on a pensé que puisqu'enfin tant de volumes devaient être, la plupart pour la première fois, remués et parcourus, il était possible de saisir cette occasion pour placer la littérature chinoise en un plus grand jour, en rendre les monumens accessibles à un plus grand nombre de lecteurs, et, que sait-on, peut-être attirer de nouveaux ouvriers dans ce champ encore inculte, en leur montrant la richesse de la moisson qu'on est appelé à re-

cueillir. Pour cet objet, il fallait, au lieu d'une liste stérile de titres copiés sur les frontispices, et de numéros reportés sur des enveloppes, essayer de faire un ouvrage intéressant en lui-même, dont l'usage ne fût pas borné à l'enceinte du cabinet pour lequel il aurait été rédigé, et à la commodité du service intérieur de la bibliothèque, mais dont pussent profiter ceux-là même qui se trouvent éloignés de ce magnifique établissement, et hors d'état de puiser directement aux sources qu'il renferme. Quelques considérations sont venues à l'appui de cette idée, et ont contribué à la faire adopter.

La nation chinoise, plus nombreuse que toutes les nations de l'Europe réunies, livrée, depuis trois mille ans, à l'étude des belles-lettres, de l'histoire et de la philosophie; gouvernée, dans la réalité, par un peuple de lettrés qui sont voués par goût et par devoir à l'art ou au métier d'écrire; où le plus petit magistrat doit avoir, plusieurs fois en sa vie, produit quelques compositions dignes, aux yeux d'un tribunal sévère, de l'attention des gens de lettres, et où l'empereur lui-même pense s'honorer en laissant courir son pinceau sur des sujets graves, et en prenant sous son nom les travaux de ses académies; une telle nation, dis-je, doit posséder, et possède en effet une littérature immense. Qu'on songe à la masse des livres qui ont paru en Europe depuis l'invention de l'imprimerie; qu'on multiplie l'étendue et la population de la partie du monde que nous habitons, jusqu'au point d'égaler celles de la Chine; qu'on remplace nos communautés religieuses, nos académies, nos universités, par ce régime habituel et constant au-

quel la Chine est assujétie depuis des siècles, et suivant lequel tous les emplois, toutes les charges, toutes les dignités, depuis l'huissier d'un tribunal subalterne jusqu'au premier ministre, depuis le plus petit officier de milice jusqu'au général d'armée, doivent être données par voie de concours, non pas au plus riche ou au plus noble, ou au plus ancien en grade, mais au plus savant, au meilleur écrivain, à celui qui possède le mieux sa langue, qui entend le mieux les classiques, qui est le plus en état de les commenter, ou d'en éclaircir les passages difficiles; qu'on fasse attention à ce singulier système d'administration (sans l'approuver ou le condamner: car ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici) et l'on aura peut-être une idée de cette littérature dont rien ne saurait approcher en Occident. On ne sera plus surpris du moins en lisant dans les écrits de nos missionnaires que l'empereur prédécesseur de celui qui occupe le trône en ce moment (1817) ayant voulu réunir quelques-uns des ouvrages les plus estimés, ordonna la publication d'une collection choisie en 180,000 volumes. L'histoire parle à chaque instant de collections semblables; on est obligé de les renouveler souvent, et à chaque fois on fait, si j'ose ainsi parler, une levée de lettrés, d'écrivains, de graveurs et d'imprimeurs, et on en compose une sorte d'armée pacifique, distribuée comme les troupes réglées, par compagnies ou régimens qui ont leurs officiers, leur solde, leurs revues, leur discipline et leurs campemens.

Je sais qu'on pourrait faire une objection : ces sortes d'actes publics ou de compositions académiques, dont les lettrés chinois sont si prodigues, qu'ils font, en pre-

nant pour thèmes des passages de leurs livres classiques, et en arrangeant, le moins mal possible, quelques lieux communs de la philosophie la plus triviale et de la morale la plus rebattue, méritent-ils de notre part un seul moment d'attention? Quand des livres de cette espèce seraient mille fois plus nombreux, leur ensemble constituerait-il une littérature? et si on les avait en Europe, ne leur ferait-on pas trop d'honneur en les plaçant immédiatement au-dessous de ces scolastiques obscurs dont les volumes encombrent nos bibliothèques, et ne sont lus de personne, parce que la forme en est rebutante, et le fond absolument dénué d'intérêt?

Mon objet en ce moment n'est point de tracer un tableau de la littérature chinoise, et je me bornerai à faire observer que quand l'art d'écrire est généralement répandu chez une nation, la variété devient une condition indispensable du succès, et que l'horizon littéraire ne manque guère de s'étendre à mesure que le nombre des écrivains s'accroît et les oblige à porter leurs regards sur de plus vastes contrées. Mais c'est la prodigieuse immensité de la littérature que j'ai voulu mettre en fait, et je ne prétends pas nier que dans cette innombrable quantité d'ouvrages, la morale politique de l'école de Confucius ne domine, à peu près comme dominaient chez nous, il y a deux siècles, la morale religieuse et la théologie proprement dite. A la vérité, les extraits des missionnaires, par lesquels seulement on peut avoir quelque idée de ces compositions, nous montrent, dans cette partie même, une assez grande variété. Ceux qui font, à mon avis, injure aux lettrés chinois, en prêtant à leurs

productions un degré de monotonie et d'*insignifiance* qu'elles sont loin d'avoir, établiraient, sans s'en apercevoir, un fait d'un autre genre, et dont il serait curieux d'apprécier les circonstances et de rechercher les effets : celui d'une nation d'écrivains qu'on aurait su contenir pendant des siècles dans des bornes étroites, sans divagations funestes, sans écarts dangereux, au grand avantage de l'ordre public, dont le maintien vaut bien, aux yeux du philosophe, la gloire frivole et l'éclat passager d'une littérature perfectionnée.

Mais en étendant ainsi, à toutes les parties du système littéraire des Chinois, ce qui, tout au plus, pourrait s'appliquer à leur philosophie morale, on s'en formerait une idée fausse et incomplète; et je n'en voudrais pas d'autres preuves que ces bibliothèques mêmes et ces collections d'extraits qu'ils ont rédigées, et dont les divisions embrassent, ou peu s'en faut, toutes les parties des connaissances humaines. La vaste étendue de la plupart de ces collections a forcé d'y introduire l'ordre le plus rigoureux dans l'arrangement des matières; l'on sent bien que sans un classement méthodique, la confusion naîtrait de l'abondance même, et il n'y a pas de nation qui doive, plus que les Chinois, attacher du prix à la bibliographie; aussi, cette partie de l'histoire littéraire, ainsi que celle qui a rapport à la vie des lettrés et des écrivains célèbres, est-elle cultivée chez eux avec beaucoup de soin. Il n'y a pas d'histoire où l'on ne consacre plusieurs livres à la biographie des auteurs qui ont écrit dans l'espace de tems qu'elle embrasse, ni de traité de géographie où l'on ne trouve, après la description de

chaque ville, l'indication des écrivains auxquels elle a donné naissance, et des ouvrages par lesquels chacun d'eux s'est illustré.

Or, l'histoire littéraire de la Chine est un sujet qui n'a pas même été effleuré parmi nous. Si on excepte quelques notes d'Amiot sur les interprètes des *king* [1], du P. Mailla, sur les auteurs du *Thoung-kian kang-mou* [2], et des PP. Prémare et Gaubil sur les écrivains qui ont traité des antiquités chinoises [3], on ne possède aucun ouvrage traduit où l'on puisse prendre la moindre idée du nombre et de la succession des écrivains chinois, ni de l'autorité que l'on doit accorder à chacun d'eux. Et cependant, peut-on, dans des matières d'érudition, invoquer le témoignage d'un auteur, sans savoir avec précision dans quel tems il écrivait, quelles sont les sources où il a puisé, quelles étaient ses opinions personnelles ou même ses préjugés, et tant d'autres circonstances particulières qui déterminent le degré d'estime dont il jouit chez ses contemporains et ses compatriotes? Se passerait-on de ces connaissances préliminaires, presque aussi indispensables que celle de la langue, s'il s'agissait de nos écrivains occidentaux, et des matières

[1] *Mémoires concernant les Chinois*, tom. II. Voyez aussi dans les volumes suivans de la même collection plusieurs morceaux de biographie, sous le titre de *Portraits des célèbres Chinois*. Mais ces fragmens, qui ont été écrits d'après des compilations, doivent être lus avec beaucoup de défiance, à cause des détails peu exacts qui s'y rencontrent. On en verra un exemple marquant dans la vie de Sse-ma-thsian, au tom. IV^e^ de ces *Mélanges*.

[2] Préface du P. Mailla.

[3] *Chou-king* de Gaubil.

mieux connues sur lesquelles nous avons coutume de disserter? On a écrit sur la Chine; on a examiné des problèmes historiques et littéraires; on a cité des passages contradictoires; on a poussé la témérité jusqu'à combattre, non-seulement les missionnaires, mais les Chinois eux-mêmes; on a discuté leurs opinions en matière de littérature; on est revenu sur les jugemens qu'ils ont portés; on a tranché des questions qu'ils avaient laissées indécises, et tout cela sans posséder ces notions premières qui sont comme la base de la littérature, sans savoir même si elles existaient quelque part, et s'il était possible de les aller chercher. N'est-il pas évident qu'on a donné beaucoup au hasard, et qu'on a commencé par où il aurait fallu finir?

Ce n'est pas qu'on manque en Europe des matériaux qui pourraient servir à la rédaction d'un ouvrage élémentaire du genre de la Bibliothèque orientale de d'Herbelot; on serait plutôt embarrassé de leur multiplicité, et effrayé de la grandeur de la tâche qu'il faudrait s'imposer. Outre deux ouvrages généraux de biographie [1], et la Bibliothèque de *Ma-touan-lin*, qui contient, en cent volumes, une suite d'extraits sur toutes sortes de sujets, continués jusqu'à la fin du douzième siècle, nous avons, dans l'*Histoire de l'Écriture* [2], une table raisonnée des principaux auteurs qui ont écrit sur les belles-lettres,

[1] Le *Wan-sing-thoung-pou*, catalogue de Fourmont, n° 92, en quarante volumes, et le *Hio-thoung*, en vingt-quatre volumes, nouveau fonds.

[2] *Tseu-hio-tian*, en quatre-vingts volumes, faisant partie du *Kou-kin-thou-chou*, nouveau fonds.

et dans les différentes parties des Annales et des Géographies provinciales, de nombreuses notices biographiques sur les écrivains qui se sont distingués dans tous les genres; mais la composition d'un ouvrage complet sur ces matières serait un travail immense, et peut-être ingrat, qui demanderait qu'on s'y consacrât tout entier pendant plusieurs années, ou même qu'on fût aidé par plusieurs collaborateurs. Aussi, quoique chacun de ceux qui cultivent la philologie de l'Asie orientale, se voie contraint d'amasser sur sa route, pour les retrouver au besoin, des notices particulières relatives à l'objet de ses recherches, et quoique j'en aie moi-même recueilli un assez grand nombre, l'ouvrage qui les réunirait toutes est trop considérable pour ne pas se faire attendre longtems, et tout ce qu'on peut espérer, c'est de le voir précédé de quelques essais sur un plan moins vaste et d'une exécution plus facile. Ces travaux spéciaux jetteraient toujours quelques lumières sur les principales parties de ce champ si étendu; les ténèbres qui le couvrent pourraient ainsi se dissiper insensiblement, et les points les plus importans se trouveraient probablement éclaircis les premiers.

Il a semblé que le catalogue demandé par le ministre, offrait une occasion de remplir en partie l'objet dont on vient de parler. La collection des livres chinois du cabinet du roi, est la plus riche de toutes celles qui existent sur le continent; ce pourrait être, à la Chine même, sinon la bibliothèque d'une ville ou d'une académie, au moins celle d'un particulier instruit. Les livres qui la composent, rassemblés à différentes époques par d'ha-

biles missionnaires, sont pour la plupart bien choisis ; il y en a quelques-uns de fort rares. Des notices détaillées, qui les feraient connaître à fond, pourraient, par leur réunion, former un essai bibliographique assez utile, si elles étaient rédigées d'après un modèle uniforme et convenablement étendu. Au titre de chaque ouvrage qu'il faudrait rapporter, traduire et souvent commenter, on ajouterait tout ce qu'il serait possible d'apprendre sur l'auteur et les éditeurs, leurs différens noms (car tout Chinois en a trois au moins), l'époque où ils ont vécu, celle où ils ont composé ou mis au jour leurs livres, la date précise de l'édition, ainsi que toutes les particularités relatives à la rédaction et à la publication de chaque ouvrage, telles qu'on les trouve consignées dans les préfaces qui sont ordinairement placées en tête du premier volume. On marquerait soigneusement les divisions et subdivisions, particulièrement dans les grandes collections, et pour ces auteurs qu'on nomme polygraphes, en renvoyant directement aux différens volumes. On donnerait enfin une idée sommaire, mais exacte, du contenu de chaque partie, soit en s'attachant aux tables des chapitres, qui sont en général bien rédigées, soit, plutôt encore, en analysant le livre même, et en indiquant, le plus succinctement possible, les matières dont traite l'auteur, l'étendue qu'il leur accorde, et la manière dont il les envisage. Il paraîtrait superflu d'y joindre des textes ou des extraits, parce que ce mode d'analyse, excellent quand il s'agit d'une littérature bornée ou d'un fonds peu considérable, serait ici par trop insuffisant, si l'on en réduisait l'emploi à telle ou telle classe de livres, ou

bien jeterait dans des longueurs infinies, si on voulait l'appliquer indifféremment à la nombreuse collection que possède la Bibliothèque du Roi.

Quant au classement, il n'est pas besoin d'en chercher d'autre que l'ordre même que les Chinois ont adopté. Les *King*, ou livres classiques, doivent incontestablement être placés les premiers, et suivis de leurs interprètes, des philosophes du second ordre et des hétérodoxes, c'est-à-dire, des *sectateurs de la Raison* (Tao-sse) et des Bouddhistes. Les histoires générales et spéciales, les traités de géographie, les dictionnaires, les ouvrages de poésie et les romans réclament autant de sections particulières, dans lesquelles chaque genre de composition doit être distribué chronologiquement. Une classe, malheureusement peu nombreuse, renfermerait les auteurs qui ont écrit sur l'astronomie, la médecine et la botanique; une autre, les mélanges, les collections d'extraits et les bibliothèques; enfin, la dernière de toutes serait consacrée aux livres écrits en chinois par les missionnaires. Ces sortes d'ouvrages ne sont pas les plus importans; mais, outre qu'ils ne sont pas entièrement dénués d'utilité, la collection que la Bibliothèque en possède est si riche et si complète, qu'elle peut avoir sous ce rapport quelque intérêt pour les bibliographes [1].

Voilà le plan auquel on a cru devoir s'attacher, et qui,

[1] Plusieurs de ces ouvrages ont été envoyés en si grand nombre, qu'on pourrait croire que l'édition entière a passé en Europe. Il en est dont on possède cinquante ou soixante exemplaires. La Bibliothèque pourrait, sans s'apauvrir, en destiner une partie à des échanges, d'autant plus que presque tous ces ouvrages sont imprimés sur beau papier et en beaux caractères.

sans pouvoir donner naissance à un ouvrage d'une étendue excessive, demandera cependant beaucoup de recherches et un certain espace de tems pour être mis en exécution. Il différait trop, à plusieurs égards, de celui qu'a suivi Fourmont, pour qu'on pût les fondre ensemble. Il fallait, ou faire deux catalogues distincts, ou refaire celui du savant académicien. J'hésitais à prendre ce dernier parti, qui devait augmenter beaucoup le travail dont je m'étais chargé; mais j'ai été décidé par les avis de MM. les conservateurs des manuscrits, qui ont désiré que les deux catalogues n'en fissent qu'un. L'avantage de la Bibliothèque et l'intérêt même de l'ouvrage que j'avais projeté, m'ont fait prendre sur moi cette nouvelle tâche, au sujet de laquelle je dois entrer dans quelques éclaircissemens.

Le catalogue de Fourmont était un ouvrage fort estimable pour le tems où il a été composé; mais les progrès qu'on a faits depuis dans la littérature chinoise, et auxquels les ouvrages même de Fourmont ont contribué, permettent d'y découvrir un assez grand nombre d'erreurs et d'imperfections. Il avait été censuré très-amèrement dans le tems même où il parut, par les PP. Porquet et Foureau. La manière un peu indiscrète dont ce savant avait quelquefois parlé des missionnaires, semble avoir aigri contre lui ces deux religieux, dont le premier surtout mit dans ses observations, envoyées à l'académie des belles-lettres, une dureté et une rigueur qui dûrent paraître excessives. On ne peut nier pourtant que Fourmont n'ait souvent examiné bien légèrement les livres qu'il indique. A la simple lecture de son catalogue, j'y

avais aperçu un grand nombre de fautes, et quand je me suis décidé à en faire l'objet d'un examen spécial, en en comparant successivement tous les articles avec les livres auxquels ils répondent, j'ai reconnu qu'il n'y avait presque pas une notice qui fût exempte d'erreurs et d'incorrections. On me permettra de prouver ce que j'avance par quelques remarques qui auront pour objet, non de diminuer en rien l'estime qu'on doit à ce travail, mais de me justifier de m'être enfin déterminé à le regarder comme non-avenu.

Je ne reprocherai point à Fourmont le peu d'ordre qu'il a mis dans le classement des matières et l'arrangement des livres, quoiqu'il ait sans nécessité confondu des genres différens, et placé, par exemple, les romans parmi les dictionnaires; le code de la dynastie des Ming, au nombre des livres de géographie; un traité de la théologie des Tao-sse, au milieu des ouvrages historiques, etc. Ces déplacemens ne méritent d'être remarqués qu'autant qu'ils sont l'effet d'une méprise sur la nature des matières traitées; car si les notices de ces livres étaient d'ailleurs exactes, en quelque endroit du catalogue qu'elles fussent placées, on saurait bien les y trouver, et un *fonds* de moins de quatre cents articles, n'est pas encore assez considérable pour qu'un peu de désordre y puisse causer beaucoup d'embarras.

C'est un tort plus grave, à mon avis, que d'avoir presque partout négligé de marquer la date de l'impression et le nom des auteurs, de n'avoir presque jamais donné le moindre renseignement sur le tems où ils ont vécu, et surtout de s'en être, presqu'en toute circons-

tance, rapporté aux indications toujours insuffisantes et souvent trompeuses des titres, au lieu d'aller chercher la notice de l'ouvrage dans l'ouvrage même, ou du moins dans les préfaces qui l'accompagnent ordinairement, et qui sont remplies de faits bibliographiques très-curieux. Ce sont là des reproches généraux qui tombent sur le plan qu'avait adopté Fourmont; les observations de détail prouveront invinciblement qu'il a prononcé sur beaucoup de livres sans les avoir lus, quelquefois même sans les avoir ouverts.

Au n° II, il prend, dans le titre d'un dictionnaire très-connu, les mots *Hiouan-kin* pour le nom d'un éditeur, *ab* Yuen-kin *editum;* en quoi il commet deux fautes : l'une, d'avoir cru que *Hiouan*, qui n'est point un nom de famille à la Chine, pouvait être la première syllabe d'un nom d'homme; l'autre, d'avoir supposé que le nom d'un simple éditeur pouvait ainsi se placer devant le titre d'un livre. La première faute est la plus considérable : elle vient d'avoir ignoré un usage qui a force de loi à la Chine. Le nombre des caractères qui servent de noms de famille, y est invariablement fixé; chaque particulier en a un qui lui est commun avec tous les individus de sa famille, et qui se place toujours devant les noms personnels. C'est même en chinois un moyen de reconnaître les noms propres, et d'éviter les méprises qu'on pourrait commettre en les traduisant. Faute d'avoir connu cette coutume, Fourmont a laissé échapper beaucoup d'erreurs du même genre, et c'est ce qui lui a attiré de la part du P. Foureau ce reproche, jusqu'à un certain point mérité, « d'user d'un droit qu'il semble

s'être fait en expliquant le titre des livres, de trouver le nom de leurs auteurs dans les caractères qu'il n'entend pas. » *Hiouan-kin* (or suspendu) paraît être ici une épithète ajoutée au titre de ce dictionnaire, pour marquer l'estime qu'on en fait.

N° IV. En parlant d'un supplément au dictionnaire *Tseu-'weï*, il avance, en citant la préface même de ce supplément, qu'il contient quatre mille cinq cent quatre-vingt-quinze caractères ajoutés : on ne lit rien de semblable dans la préface; mais on voit dans la table que cet ouvrage contient la correction de deux cent soixante-neuf caractères fautifs sous le rapport de l'orthographe, et de cinq mille cinq cent vingt-six autres dont le son ou l'explication n'avaient pas été donnés correctement, outre l'addition de douze mille trois cent soixante et onze caractères entièrement nouveaux.

N° VII. Le titre *Hiu-chi choue-wen* est très-mal rendu par les mots *familiæ* Hu *orationes;* il fallait dire : Traité littéraire du docteur *Hiu*. Le mot de *chi*, que Fourmont rend ici par *familia*, n'a jamais cette signification, quand on le joint à un nom de famille; mais il sert alors à désigner par antonomase le personnage le plus illustre d'une maison. C'est un usage constant pour les lettrés de quelque distinction. Au reste, ces prétendues *oraisons* sont un dictionnaire dont Fourmont donne une analyse incomplète et fautive : c'est pourtant le plus célèbre et le plus estimé, comme le plus important et le plus ancien de tous les livres que les Chinois ont composés sur leur écriture. Il fut rédigé sous le règne de

l'empereur *Ho-ti*, de la dynastie des Han, l'an 89 de Jésus-Christ, et contenait, dans son état primitif, cent trente-trois mille quatre cent quarante-un caractères, distribués sous quinze livres [1]. Cette manière de compter le nombre des mots qui composent le Choue-wen, prouve assez le cas qu'on fait de cet ouvrage; c'est un usage qui s'observe à l'égard des livres les plus célèbres. Le Dictionnaire dont parle Fourmont en cet endroit n'est pas celui de *Hiu-chi* lui-même: c'est un abrégé qui en fut fait sous le règne de *Taï-tsoung*, de la dynastie des *Soung*, par trois lettrés dont Fourmont ne nomme que le premier. Le travail de ces lettrés consista moins à commenter le dictionnaire de *Hiu-chi*, qu'à en tirer les explications d'environ dix mille six cents caractères choisis parmi les plus usités et les plus réguliers [2]. Cependant, on ne voulut rien changer au titre de l'ouvrage, qui continua de s'appeler *le* Choue-wen *du docteur* Hiu. Ce livre, dans l'état où on venait de le mettre, fut imprimé pour la première fois en 984. Il y a un autre dictionnaire connu, dont le *Choue-wen* a pareillement fourni la matière, et qui porte le titre de *Choue-wen-tchang-tsian*, grand extrait du *Choue-wen*. Il a été rédigé par un lettré nommé *Tchao-hoang-kouang*, aidé de son fils *Tchao-kiun*, et il a paru la vingt-neuvième année *Wan-li* (1601) en vingt gros volumes. Nous possédons aussi cet ouvrage à la Bibliothèque du Roi; mais l'exemplaire

[1] Préface de l'ouvrage, pag. 11.

[2] Préface de l'ouvrage même, pag. 12.

a servi à un lettré qui l'a tellement surchargé de notes manuscrites, que le texte en est devenu, dans beaucoup d'endroits, très-difficile à lire.

N° IX. Fourmont attribue le dictionnaire *Tching-tseu-thoung* à *Liao-pe-tseu :* le véritable auteur se nommait *Tchang-eul-koung.* Sa pauvreté le contraignit de vendre son manuscrit à *Liao-pe-tseu,* qui publia l'ouvrage sous son nom. Au reste, Fourmont n'a pu connaître cette anecdote, qui n'est racontée que dans les préfaces qu'on a mises aux éditions publiées depuis la découverte de la fraude : je ne l'ai pas lue moi-même, et j'en dois la connaissance à une personne qui possède la nouvelle édition intitulée ; *Tching-tseu-thoung* du docteur *Tchang.*

N° XI. Fourmont prétend que le dictionnaire de *Khang-hi* fut composé par *toutes sortes de lettrés, a Doctoribus et Mandarinis quibusvis.* Cela n'est nullement exact : il y eut trente lettrés qui reçurent cette commission de l'empereur ; plusieurs étaient des personnages d'un rang distingué, et il y en avait deux nommés *Tchang-iu-chou* et *Tchhin-thing-king,* qui avaient le rang de *Ta-hio-sse,* ou de conseillers, et présidens de la cour du personnel (Li-pou). Les noms et les titres de ces trente lettrés sont placés à la suite de la préface de ce dictionnaire. Au reste, l'ouvrage fut commencé la 49ᵉ année Khang-hi, achevé six ans après, et publié la 55ᵉ année Khang-hi, à la 3ᵉ lune intercalaire ; ce que Fourmont n'aurait pas dû négliger d'indiquer.

N° XXIV. Le titre de cet ouvrage est partagé par Fourmont en deux parties, de cette manière : *Tchi-kou*

et *I-wen*. La conjonction qu'y ajoute l'auteur, ôte tout le sens de cette phrase qui signifie *Collection des caractères que nous a légués l'antiquité*. Il ne fait pas mieux connaître le plan de l'ouvrage, qui consiste à rassembler les caractères gravés sur les cloches, les trépieds et les autres monumens de la haute antiquité. L'auteur enfin ne se nommait pas, ainsi qu'il le prétend, *Chu-meu-guei*, mais *Li-jou-tchin*, comme on le voit sur le frontispice.

N° XXVIII. Les mots *Hao-khieou-tchouan* sont rendus par *Historia Fabulosa* του *Hao-kieu*. Premièrement, *Hao-khieou* ne saurait être un nom d'homme, car la première syllabe *hao* n'est pas du nombre des noms de famille à la Chine [1]. Il n'y a pas non plus, dans ce roman, de personnage ainsi nommé, et ce titre contient une allusion à un vers du *Chi-king*, où l'on célèbre *l'union bien assortie*, *Hao-khieou*, de *Wen-wang* avec la princesse *Siao-sing*. Il s'agit, dans le roman, du mariage d'un lettré distingué par ses talens et son esprit, avec une jeune personne accomplie, et c'est ce que signifie le titre : *Histoire du couple bien assorti*.

XXIX. *Iu-kiao-li*, suivant Fourmont, signifie *pera* του Yo-kiao, *authoris sic vocati*. Le nom de ce prétendu *Iu-kiao* ne se trouve ni sur le titre, ni dans la préface de ce roman, et de plus *li* signifie *poire*, et non *besace* [2]. Il ne s'agit, au reste, dans ce roman, ni de poire ni de besace. *Iu* et *li* sont les *petits noms* de deux

[1] Voyez plus haut la remarque sur le n° II.

[2] Peut-être *pera* est-il ici une faute d'impression pour *pira* ; mais, en admettant cette correction, la faute principale subsisterait toujours.

jeunes *lettrées* qui y jouent les principaux rôles. *Iu* (pierre précieuse) est un surnom qu'on donne souvent aux femmes; celle qui le porte ici a pour son nom entier les deux mots *Houng-iu* (*Jaspe rouge*). L'autre femme, nommée *Lou-men-li*, reçut, suivant l'histoire, le surnom de *Meng-li* (songer à des poires), parce que sa mère, la portant encore dans son sein, avait rêvé qu'elle voyait un poirier se charger de fleurs et de fruits. Cette circonstance n'est qu'un accessoire très-indépendant du sujet du roman, et je ne la rapporte que pour faire voir un exemple de ces surnoms que les Chinois ajoutent à leurs noms de famille, et qui souvent ont rapport à des événemens de cette importance. Ces surnoms servent, dans le cours d'une narration, à désigner les personnages dont on écrit l'histoire.

Quant à *kiao*, ce mot signifie *élégant, tendre, délicat;* et, placé ainsi entre les noms des héroïnes de ce roman, il s'applique également à toutes deux, et signifie *les deux aimables dames, Iu* et *Li*. Fourmont ajoute que ce roman, célèbre pour le style élégant dans lequel il est écrit, est aussi quelquefois intitulé *San thsaï-tseu, Poetæ tres*. Ces mots doivent plutôt être rendus par *les trois personnes de mérite*, et ils s'appliquent, non pas aux auteurs, comme il le donne à entendre, mais aux trois personnes dont les aventures font le sujet du roman, le lettré *Sou-yeou-pe*, et ses deux femmes *Houng-iu* et *Lou-meng-li* [1].

[1] On pourra bientôt prendre une idée complète de ce roman, l'un des meilleurs qu'on possède à la Chine, dans la traduction que j'en ai faite, et qui va paraître incessamment.

XXXI. *Phing-chan-ling-yan, sse thsaï-tseu,* selon Fourmont, *Pim, xam, lem, yen, seu quatuor poetæ sic nominati.* Il est encore ici question de gens de mérite plutôt que de poètes. Les quatre premiers caractères sont les noms abrégés des deux lettrés *Phing-jou-han* et *Yan-pe-han,* et de leurs femmes *Leng-kiang-hioueï* et *Chan-taï.* Les aventures qui amenèrent le mariage de ces quatre personnes sont racontées dans cet ouvrage, où il n'y a, comme dans les autres romans chinois, que quelques petits morceaux de poésie au commencement ou à la fin de chaque chapitre.

N° XXXII. Rien n'est plus fautif que la traduction du titre de ce numéro : *Ya-mi, id est,* του Ya-mi *historia fabulosa; est enim ex eorum genere quæ nos* romans *dicimus. Sed per dialogos et personas quo modo sunt comœdiæ. Ya-mi* n'est pas le nom d'un personnage, c'est le mot chinois qui signifie *énigme,* et la prétendue histoire de *Ya-mi* est en effet un recueil d'énigmes, séparées par *alinéas,* et suivies chacune de son mot ou de sa solution. Ce sont sans doute ces divisions qui auront trompé les yeux de Fourmont, et lui auront donné l'idée d'un dialogue ou d'une comédie.

N° XXXV. Nouvelle erreur non moins considérable, au sujet du dernier article de cette section. *Si-siang-ki, phi-pha-ki,* dit-il, *Historiola* του Si-siang, *Historiola seu historia comica* του pipa, SUNT AUTHORUM NOMINA. Rien ne prouve mieux que Fourmont a cherché à deviner le sujet des romans, sans prendre la peine de les lire. *Si-siang* et *phi-pha* ne sont pas et ne sauraient être des noms d'auteurs. *Si-siang* signifie *pavillon* ou *salle tour-*

née vers l'occident. Un lettré, nommé *Tchang-koung*, et surnommé *Kiun-tchouï*, vint loger dans une chapelle qu'un homme riche avait fait construire dans sa maison, et qui, suivant l'usage chinois, servait comme d'auberge pour les voyageurs. Il devint amoureux de la fille de cet homme, nommée *Tching-ying*, qu'il vit pour la première fois dans le *pavillon occidental.* Tel est le sujet de ce roman, ou plutôt de ce long drame, et tel est le motif du titre qu'on lui a donné.

Quant au second ouvrage, *Phi-pha*, que Fourmont prend encore pour un nom d'homme, signifie *guitare.* L'ouvrage a reçu ce titre, parce que la principale héroïne y déplore ses malheurs en s'accompagnant sur la guitare. C'est encore un drame très-triste, où il n'y a rien qui puisse justifier l'*Historia comica* de Fourmont.

Je ne m'arrêterai point à relever les erreurs assez nombreuses que ce savant a laissé échapper, en parlant des ouvrages géographiques et historiques; elles étaient presque inévitables à l'époque où il écrivait, avant la publication des Mémoires des Missionnaires, et de l'Histoire de la Chine du P. Mailla. D'ailleurs, les détails qui l'y ont entraîné sont étrangers à la bibliographie et à l'histoire littéraire, qui sont les seuls rapports sous lesquels j'envisage en ce moment son catalogue [1]. Ainsi, dans la

[1] Par exemple, au n° LXXIX, il prend les Han *postérieurs* (*Heou han*), pour l'une des cinq dynasties qui se sont succédées dans le dixième siècle, et il ajoute que l'auteur qui en a écrit florissait en l'an 420. Le fait est qu'il s'agit en cet endroit de la seconde branche de la dynastie des Han, dont le commencement sous *Kouang-Wou-ti*, est fixé à l'an 24 de Jésus-Christ. — Au n° XCIII il écrit en chinois, *Histoire des Fem-*

section relative à la géographie, je lui reprocherai seulement deux méprises qui l'ont engagé à y comprendre deux ouvrages qui n'y ont nul rapport. Le premier (N° XL) est un recueil de traits de vertu et d'héroïsme, classés sous quatre livres, à la manière de Valère Maxime; traits de fidélité, d'obéissance et de piété filiale, de modération ou de tempérance, et de justice. Suivant Fourmont, il contiendrait en de petits récits de peu d'étendue, et en figures, l'histoire chinoise presque entière. Le recueil des Édits et Instructions de la dynastie des *Ming* (N° XLIII) est présenté comme un état des villes de la Chine, avec la liste de tous les magistrats. Ce n'est pas là seulement un défaut d'arrangement: c'est une erreur qui provient d'avoir méconnu le sens du mot *Hoeï-tian*, qui signifie recueil d'ordonnances, actes du gouvernement, destinés à l'instruction des peuples.

N° XLV. Le livre qui porte ce numéro est peut-être un des plus beaux ouvrages qui soient à la Bibliothèque du Roi. Fourmont en vante, avec raison, les caractères qui sont d'une parfaite élégance, et il va jusqu'à dire « que les Vesten, et les plus célèbres de nos typogra» phes, seraient frappés d'admiration, et comme ravis » en extase à la vue de ce livre, qui est si magnifique,

mes rasées, pour *Histoire des Femmes célèbres*. Mais cette dernière faute tient à une méprise qu'il a commise en copiant les caractères du titre, et je me suis abstenu de marquer ces sortes d'erreurs qui sont en grand nombre dans son catalogue, ainsi que dans sa grammaire, mais qu'il m'eût été impossible de rendre sensibles, sans employer le secours des caractères originaux.

» qu'on n'a rien imprimé, et même qu'on ne saurait rien » imprimer de pareil en Europe. » Il n'y a pas beaucoup d'exagération dans cet éloge; mais, par malheur, le mérite extérieur du livre qui en est l'objet est la seule chose que Fourmont nous fasse exactement connaître. A commencer par le titre, *Kou wen youan kian*, il en donne une traduction erronée et inintelligible : *Antiquæ litteraturæ abyssi Speculum.* Pour entendre les mots *youan-kian*, qui signifient littéralement *miroir des sources*, il faut savoir que le prince appelé *Khang-hi* par les Européens, avait donné ce nom à une bibliothèque, où il avait rassemblé tout ce que l'antiquité avait produit de plus parfait en ouvrages de littérature et de philosophie. C'est l'usage parmi les lettrés chinois de désigner la salle où ils travaillent par un nom figuré ou pompeux, et *Khang-hi*, en s'y conformant, avait adopté les mots de *youan kian tchaï, cabinet des sources destinées à servir de miroir.* Fourmont eût pu ignorer cette circonstance, si ces trois mots chinois ne se trouvaient reproduits sur le frontispice d'un autre ouvrage qu'il a analysé (n° CCXC), et s'ils n'étaient écrits en caractères anciens sur un des cachets de ce prince; car, suivant un autre usage des lettrés, on trouve souvent à la fin des préfaces, outre l'empreinte du cachet qui contient leur nom et leur titre, celle d'un autre cachet où est inscrit le nom énigmatique qu'ils ont donné au lieu où ils ont coutume de travailler, comme on voyait autrefois nos savans dater leurs écrits de la bibliothèque publique ou particulière où ils les avaient composés. *Kou wen* désigne en général tous les ouvrages des an-

ciens; le titre dont il s'agit signifie donc : *Chefs-d'œuvre de littérature ancienne, tirés de la bibliothèque de l'empereur* Khang-hi.

Fourmont ne nous donne pas mieux l'époque où ce précieux recueil a été composé : *Scriptus est autem*, dit-il, *sæculo* 17°, *regnante* ꝛꝛꝛ *ta*-mim *familia, authore* su-kien-hio, *qui tunc doctor Sinæ fama celeberrimus.* Ce n'est pas là ce qu'on lit dans la préface que *Khang-hi* lui-même a écrite. Le premier auteur auquel on en soit redevable est *Liu-tsou-khian*, qui vivait, non pas sous les *Ming*, mais sous les *Soung*, plus de trois cents ans auparavant. Cet écrivain rédigea, sous le titre de *Wen-kian* ou de Miroir de littérature, un recueil de pièces choisies, où il fit entrer les remontrances adressées aux empereurs, avec les réponses qu'ils jugèrent à propos d'y faire : les éloges des hommes célèbres, les instructions que les empereurs publient en certaines occasions, et qui contiennent, ou des morceaux d'éloquence sur la politique, la morale ou l'agriculture, ou des sortes de comptes rendus sur les opérations du gouvernement. Il y admit encore des lettres familières, des descriptions de palais, de jardins, de maisons de plaisance, des dissertations sur toutes sortes de sujets, des chansons choisies, des inscriptions funèbres, telles que celles qu'on fait graver sur la pierre, pour célébrer la mémoire des officiers ou des magistrats qui ont rendu des services éclatans, ou des hommes privés, qui, même dans les classes inférieures, se sont distingués par leurs vertus domestiques. En un mot, il n'y eut pas un seul genre de composition oratoire dont cette collection n'offrît des

lors des exemples et des modèles, pris chez les meilleurs écrivains qui avaient précédé l'époque de la dynastie des *Soung*, c'est-à-dire le douzième siècle de notre ère.

L'empereur *Khang-hi*, qui estimait beaucoup le livre de *Liu-tsou-khian*, voulut qu'on le prît pour base de la collection d'extraits qu'il fit faire dans sa bibliothèque. On y ajouta, par ses ordres, beaucoup de pièces choisies dans les mêmes vues, et notamment des morceaux tirés des écrits mêmes du premier éditeur : ce qui suffirait seul pour faire voir la différence des deux éditions. Mais on n'y fit entrer aucun extrait des ouvrages qui ont paru depuis la dynastie des *Soung*. L'édition fut terminée à la douzième lune de la vingt-quatrième année *Khang-hi* (1686). Le principal rédacteur employé par *Khang-hi*, fut ce *Siu-khian-hio*, que Fourmont désigne comme l'*auteur* même, et qu'il fait vivre sous la dynastie des *Ming*. Les annotations marginales qu'on a jointes à chaque morceau, pour en marquer le sujet et l'occasion, ou pour en faire sentir le mérite et l'excellence, sont distinguées par la couleur de l'encre dont on s'est servi pour l'impression. Celles des auteurs qui étaient morts au tems de Khang-hi sont en bleu, parce que le bleu est la couleur du deuil. Celles de l'empereur sont en jaune, couleur consacrée à la dynastie impériale, et celles des lettrés qui étaient encore vivans au moment de la rédaction de l'ouvrage sont en rouge, comme les remarques que les maîtres écrivent dans les colléges sur les compositions de leurs élèves. On peut prendre une idée du contenu de ce livre, par les extraits que le P. Hervieu

en a faits, et que Duhalde a insérés dans le tome II de sa Description de la Chine.

N° XLVIII. En parlant du célèbre ouvrage de Confucius, intitulé : *Tchhun-thsieou*, c'est-à-dire, *le Printems et l'Automne*, Fourmont cherche à deviner la raison qui lui a fait donner ce titre : celle qu'il propose n'est point la véritable. « Peut-être, dit-il, est-ce parce qu'en Chine, comme dans les autres pays situés sous les zones chaudes, la guerre se fait plutôt au printems et à l'automne que dans les autres saisons, à cause de l'incommodité de la chaleur et du froid. » On sent combien une pareille raison est futile. Les mots *printems* et *automne*, par une sorte de synecdoche très-commune en chinois, désignent l'année entière. On dit même dans le style familier : *Tchhun thsieou ki-ho, combien avez-vous de printems et d'automnes*, pour *quel âge avez-vous ?* Le sens de ce titre est donc les *années*, ou, pour mieux dire, *les Annales*. Quant à ce que l'auteur ajoute, qu'il s'en faut peu que ce livre ne soit mis *au niveau* des livres classiques, et qu'il est presque aussi estimé que les quatre livres moraux [1], c'est une erreur plus grave, parce qu'elle concerne des livres dont le rang est rigoureusement fixé à la Chine. La Chronique de Confucius est réellement comptée au nombre des cinq livres classiques du premier ordre, et par conséquent placée au-dessus des quatre livres moraux, qui sont d'un rang inférieur. C'est par une suite de la même

[1] *Hic liber pretii apud Sinas summi..... inter sacros tantum non repositus*, pag. 380. — *Eodem ferè loco habetur* ꝛ᷑ chun-cieu, *ac* su-xu, pag. 381.

erreur que Fourmont a compris ensuite ces derniers dans l'énumération des cinq *King* [1].

LV. *Lun-yin the tian;* il y a ici plusieurs méprises : Fourmont, trompé par une simple analogie de sons, rend par *rota* la première syllabe d'un mot composé, qui veut dire *ordre de l'empereur;* il prend ensuite un caractère pour un autre qui a un trait de moins, et cette méprise en entraîne une seconde pour le son, et une troisième pour le sens qu'il lui attribue; de sorte qu'il lit *tchhi*, et traduit *capere*, le mot *the* qui signifie *unique, spécial, particulier.* Mêlant, enfin, à ces deux fautes quelques autres erreurs qu'il serait trop long de faire ressortir, il traduit les quatre mots de ce titre par ceux-ci : *collectio, seu codex ubi* sumitur *sensus* rotationis (*temporum*), tandis qu'ils signifient *grâces spéciales de l'empereur.* C'est ainsi qu'il est conduit à prendre pour un almanach un volume qui n'est que le recueil des placets présentés à *Khang-hi* par les missionnaires, avec les réponses de l'empereur; les éloges funèbres qu'il daigna composer en l'honneur des PP. Adam Schall et Ferdinand Verbiest, et le fameux édit de 1692, par lequel l'exercice de la religion chrétienne fut permis dans l'empire [2].

[1] Pag. 403, seq.

[2] Je soupçonne l'existence d'une erreur du même genre dans la notice du numéro suivant (LVI). La phrase chinoise *thai-chang, san-youan, san-phin, san-kouan fa-phao*, ne peut avoir le sens qu'on lui prête : *Magistratum superiorum, id est trium* yuen, *trium* pin, *trium* kuon *vocatorum, ordo pretiosus. Thai-chang* désigne la secte des *Tao-sse* à laquelle appartiennent aussi les divinités appelées *San-youan, San-phin, San-kouan. Fa-phao* signifie ce qu'il y a de précieux dans une

LXIII. Personne n'ignore que la dynastie qui a précédé celle qui est actuellement sur le trône de la Chine, portait le nom de *Ming*, qui signifie *lumière*. *Ming ki* signifie donc *Histoire de la dynastie* Ming. Fourmont rend ces mots par *elucidationes*. On a peine à concevoir une pareille méprise, qui semblerait indiquer plus que de l'inattention.

LXVII. Un des plus beaux monumens de la littérature chinoise, est la bibliothèque de *Ma-touan-lin;* mais il s'en faut beaucoup que Fourmont en donne une idée complète. Il se trompe d'abord sur le titre même qu'elle porte : *Wen-hian thoung khao*, dit-il, *id est, Examen generale litteratis oblatum.* Quoique *wen*, pris séparément, signifie *littérature*, et *hian, offrir,* ce n'est pas du tout le sens que ces deux mots ont quand ils sont réunis. *Wen-hian* est une expression composée, prise du *Lun-iu*, section troisième, *tchang* neuvième, où elle est employée dans le sens de *monumens écrits*, et rendue en mandchou par les mots *bitkhe fergingge* [1]. C'est aussi un titre qui a été donné à des lettrés et même

loi ou dans une religion. C'est un terme consacré chez les sectaires de la Chine. Je crois que ce doit être un livre *Tao-sse.* Fourmont y voit une procession de mandarins : la forme de rouleau qu'on lui a donnée, et qui est généralement d'usage pour les sujets mythologiques des Tao-sse, confirme encore ma conjecture au sujet de cet ouvrage que je n'ai pas encore pu examiner moi-même.

[1] Je rapporterai la phrase entière dans la langue mandchoue, que la transcription en lettres latines ne défigure pas aussi complétement que le chinois : *Foutse khendoume : Khiya gouroun-ni dorolon-be, bi gisouretsi ombi ; Ki gouroun, temgetou ome mouterakô. Yen gouroun-ni dorolon-be, bi gisouretsi ombi ; Soung gouroun temgetou ome mouterako okho.* Bitkhe Fergingge *akô i tourgoun kai. Bitsi, bi temgetou oboulsi*

à des impératrices après leur mort, pour marquer le respect qu'elles avaient témoigné toute leur vie à ce qui restait de la haute antiquité. Si Fourmont l'ignorait, il pouvait au moins trouver une définition précise de ces mots dans la préface même de l'ouvrage [1]; il y eût vu que *Wen hian thoung khao* signifie *recherche exacte des anciens monumens*, et cela eût pu l'engager à prendre une connaissance plus entière des matières qui y sont traitées. L'analyse qu'il en donne est trop inexacte pour que je puisse m'attacher à la rectifier; j'aime mieux placer ici la traduction de la table qui est dans le premier volume; on pourra la comparer avec les détails qu'il a insérés à la page 385 de son catalogue.

A la tête du premier volume, on ne trouve pas, comme il l'annonce, vingt-cinq préfaces écrites par autant d'auteurs différens, mais une seule préface, suivie de vingt-quatre dissertations, qui sont toutes de *Ma-touan-lin* lui-même, et qui répondent à autant de divisions ou de sections dans le corps même de l'ouvrage. Voici l'ordre et les titres de ces sections :

1re SECTION. Du partage des terres, et de leur produit sous les différentes dynasties, sept livres.

2e Des monnaies, soit métalliques, soit fictives; des papiers-monnaies, etc., deux livres.

ombikhe. « Je pourrais vous parler des rites de la dynastie des Hia; mais le royaume de Ki n'en conserve pas assez de traces : je pourrais vous entretenir de ceux de la dynastie des Yen; mais le royaume des Soung n'en offre que des restes insuffisans. La disette *des monumens écrits* en est la cause : si nous en avions, je pourrais vous les offrir en témoignage. » Version mandchoue, t. II, p. 11.

[1] Page 3.

3° De la population et de ses variations, deux livres.

4° De l'administration, deux livres.

5° Des péages et des douanes, et en général de tous les droits qu'on perçoit pour les lacs et étangs poissonneux, les plantations de thé, les salines, les mines et les usines, ainsi qu'aux barrières, aux foires, etc., six livres.

6° Du commerce et des échanges, deux livres.

7° Des impositions territoriales, ou tributs sur les terres, un livre.

8° Des dépenses de l'état, cinq livres.

9° De l'élévation aux charges, et du rang des magistrats, douze livres.

10° Des études et des examens des lettrés, sept livres.

11° Des fonctions des magistrats, vingt-un livres.

12° Des sacrifices, vingt-trois livres.

13° Des temples des ancêtres, quinze livres.

14° Du cérémonial de la cour, vingt-deux livres.

15° De la musique, quinze livres.

16° De la guerre, treize livres.

17° Des châtimens et des supplices, douze livres.

18° Des livres classiques et autres, soixante-seize livres. L'étendue de cette section vient de ce qu'on y a fait entrer l'analyse d'une foule de traités curieux sur toutes sortes de sujets, et d'ouvrages de toutes les sectes: c'est une véritable histoire littéraire.

19° De la chronologie des empereurs, et de la généalogie des familles qui ont possédé le trône, dix livres.

20° Des principautés tributaires et des fiefs érigés sous les différentes dynasties, dix-huit livres.

21° Des corps célestes et de leurs accidens, comme les éclipses, les conjonctions, etc., dix-sept livres.

22° Des prodiges et calamités, comme les inondations, les incendies, les tremblemens de terre, les aérolithes, les pluies de sauterelles, etc., vingt livres.

23° De la géographie de la Chine, et de toutes les divisions de l'empire, aux différentes époques de la monarchie, neuf livres.

24° *et dernière section.* De la géographie étrangère, et de tous les peuples qui ont été connus des Chinois, vingt-cinq livres. En tout, trois cent quarante-huit livres, distribués en cent volumes. Une pareille suite d'extraits pris dans les meilleures sources par un lettré habile, et continués jusqu'à l'an 1207 de notre ère, vaut à elle seule toute une bibliothèque, et mériterait qu'on apprît la langue dans laquelle elle est écrite. Elle offre les moyens d'approfondir la plupart des questions auxquelles la Chine peut donner lieu, et l'on a peine à concevoir qu'on puisse, sans l'avoir lue, se hasarder à émettre une opinion quelconque sur l'histoire et les antiquités de la haute Asie. Nos plus habiles missionnaires en ont fait de grands éloges, et s'en sont servis avec beaucoup d'avantage. Il nous manque malheureusement le supplément qui a été ajouté à cet ouvrage, sous le titre de *Siu Wen-hian-thoung-khao*, et où tous les mémoires dont il se compose sont continués depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours.

N° LXXXVIII. Parmi les livres historiques, et sous le titre de *San kaue tchi* (Histoire des trois royaumes), on a placé un ouvrage qui, s'il contenait en effet l'his-

toire du tems où la Chine fut partagée en trois empires séparés, serait, avec une dénomination différente, le même que le *San koue chou* du n° LXVIII. Il fallait avertir que le *San koue tchi* est un roman dont le sujet est bien pris dans l'histoire des trois royaumes, mais où sont mêlées beaucoup d'aventures fabuleuses, et dont le style fait, aux yeux des Chinois, le principal mérite. C'est ce que Fourmont eût reconnu, même sans le lire, s'il eût remarqué qu'il était partagé en *hoeï*, genre de division qui, suivant sa propre remarque, est particulier aux ouvrages d'imagination. Il ne fallait pas non plus oublier la différence des mots *tchi* et *chou*; ce dernier signifie *livre*, et se dit des différentes parties des grandes Annales, dont la réunion forme le *Nian-yi sse* ou les vingt-une histoires. On dit *Han chou*, *Thang chou*, pour l'histoire de la dynastie des *Han* ou de celle des *Thang*. *Tchi* s'applique aux ouvrages géographiques, et aussi aux romans historiques que les sectaires ont composés pour accommoder les récits de l'histoire à leurs intérêts particuliers.

Je passerai, sans en faire l'objet d'un examen suivi, deux sections entières du catalogue de Fourmont : celle où il a rangé les livres classiques avec leurs commentaires, et celle qui comprend les ouvrages théologiques composés par les missionnaires de la Chine; la première, parce qu'on a tant écrit sur les *king* que ce sujet semblant épuisé, les observations qui y auraient rapport pourraient devenir fastidieuses; la seconde, parce que les livres écrits en chinois par des Européens, ne pouvant offrir un grand intérêt, les erreurs que Fourmont a commises à ce sujet en

présenteraient moins encore. Je remarquerai seulement qu'il n'a pas pris la peine de rechercher et d'indiquer les véritables noms des Jésuites et des autres religieux qui avaient pour usage d'adopter et de placer à la tête de leurs livres des noms chinois. C'était pourtant un travail facile, avec l'aide de la table des PP. de la Société de Jésus, qui a été composée en chinois et traduite en latin. Cette section n'offre pas d'ailleurs moins d'erreurs que les précédentes, et ces erreurs sont plus difficiles à excuser, parce qu'il était plus aisé de les éviter. C'est à cette partie du catalogue de Fourmont que le Père Porquet a borné ses observations; et comme il y a joint des remarques curieuses sur les travaux de ses confrères, qu'il connaissait très-bien, nous en ferons usage dans le nouveau catalogue, où chaque article contiendra, outre les indications ordinaires, le nom européen de l'auteur, toutes les fois qu'il aura été possible de le retrouver.

Il est encore bon de remarquer qu'au nombre des livres classiques, Fourmont a eu tort de comprendre le n° CLII, qu'il a pris pour une édition du livre des poésies, et qui n'y a aucun rapport. C'est un Recueil de poésies, composées dans le VII^e^ siècle par un particulier nommé *Tou-fou*, et surnommé *Tseu-meï*, qui florissait sous la dynastie des *Thang*. Ses poésies sont estimées des lettrés, mais non pas à l'égal du *Chi king*, que sa nature classique fait placer sans difficulté hors de toute comparaison.

N° CXXXV. Les mots *King-yan tchi kiaï*, que Fourmont rend par : *In libros classicos expedita et vera expositio*, fournissent matière à une autre observation

que je ne veux pas non plus passer sous silence, parce qu'elle éclaircira un fait intéressant, dont le savant philologue paraît n'avoir pas eu connaissance. Depuis longtemps la dignité impériale, à la Chine, est regardée comme essentiellement unie à l'étude des belles-lettres, qui ne fait qu'en rehausser l'éclat. Le souverain n'est pas seulement le grand sacrificateur de la nation, il en est encore le premier précepteur, et de toutes les occasions où il exerce les fonctions magistrales, il n'y en a pas de plus solennelles que les assemblées nommées *king-yan*, littéralement *natte des livres classiques*. Ce sont comme des conciles littéraires, où les plus habiles lettrés de l'empire sont appelés, où les académies viennent remplir avec apparat leurs fonctions ordinaires, où les ministres et les grands dignitaires eux-mêmes sont chargés d'expliquer les livres classiques, sous la présidence et la direction de l'empereur, qui ouvre le premier la leçon par des explications préparées, et corrige ensuite celles des principaux lettrés. Les actes de ces sortes de conférences sont recueillis soigneusement, et imprimés, si le prince le permet, comme le précis des leçons données à l'univers par le maître suprême de l'empire. C'est un ouvrage de cette espèce que nous trouvons sous le n° CXXXV à la Bibliothèque du Roi. Une requête placée à la tête du premier volume, et dressée par un grand, nommé *Tchang-khiu-tching*, pour demander que l'ouvrage fût imprimé, avertit qu'on y a réuni les résumés des leçons auxquelles lui et ses collègues ont assisté, pendant les conférences tenues par l'empereur, la 6ᵉ lune de la 22ᵉ année *Khang-hi*. Les premières lignes de cette requête eus-

sent mis Fourmont sur la voie, pour expliquer plus convenablement le titre du livre qu'il avait à faire connaître.

Enfin, dans la section de théologie, on a placé très-mal à propos les numéros CCLXXXI, CCLXXXII, CCLXXXIII et CCLXXXIV. Ces quatre ouvrages sont des éditions différentes d'un même livre, composé par un philosophe nommé *Khiu-youan*, parent et ministre *de la gauche* de *Hoaï-wang*, dynaste de la principauté de *Thsou*, dans le *Kiang-nan*, prince qui régnait à la fin du IV^e^ siècle avant notre ère. C'est de là qu'est venu ce titre de *Thsou thseu* (pièces d'éloquence du royaume de *Thsou*), que Fourmont a pris pour le nom d'un homme, *authoris antiqui sic appellati.* Cet ouvrage contient des déclamations morales qui n'ont aucun rapport avecla théologie.

CCXCI. Les mots *Tchou-tseu* sont encore pris pour le nom d'un auteur que Fourmont même soupçonne d'avoir été favorable aux *Tao-sse*. Ces mots signifient *différens philosophes;* et s'il eût jeté les yeux sur la table des chapitres, il y eût vu les noms de ces philosophes, *Kiang-tseu*, *Lao-tseu*, *Kouan-yin-tseu*, *Hoaï-nan-tseu*, et beaucoup d'autres auteurs célèbres dont les écrits, de peu d'étendue, sont rassemblés dans cette collection.

CCCIV. Un ouvrage composé de cent soixante-trois volumes a paru à notre auteur un recueil de monumens relatifs à la cabale. Comme il est impossible d'entendre ici cette expression dans son sens naturel et primitif, il a sûrement voulu parler de cette science occulte dont le

principal objet est la recherche de la pierre philosophale. En Chine, ce n'est pas l'art de faire de l'or, c'est le remède universel, ou le breuvage d'immortalité, qui est le grand œuvre et le but des travaux de ces rêveurs, qui sont encore en doute sur les premières et les plus générales de toutes les lois de la nature. Mais ces extravagances n'ont pas assez de cours chez les gens instruits, pour donner naissance à des collections de cent soixante volumes. Celle dont il s'agit n'y a aucun rapport. Je ne saurais même la comparer qu'aux Mémoires de nos Académies. On y trouve une foule de dissertations sur le *Yi-king*, le *Chou-king*, le *Thoung-kian*, le *Tao-te-king*; des Mémoires sur les monnaies, sur les antiquités, sur la chronologie, la littérature, etc.

N° CCCV. Fourmont avait-il oublié la valeur de la particule *ti*, qui forme les ordinaux quand on l'ajoute aux noms de nombre? Il traduit par *Tractatus singularis de quinque elementis*, les mots *Ti ou thsaï-tseu chou*, qui signifient *le livre du cinquième poète* ou *romancier*. Tel est le titre qu'on donne à *Chi-naï-'an*, auteur célèbre du roman *Chouï hou tchouan*. C'est un ouvrage qui a seize volumes, et qui est du même genre que le *San koue tchi*, dont on a parlé plus haut. Ce dernier fait partie de la même collection, et son auteur est désigné sur le frontispice même de l'exemplaire que Fourmont a eu sous les yeux, par le titre de *Ti yi thsaï-tseu*, *le premier poète* ou *le premier romancier*.

N° CCCVII. L'ouvrage intitulé *Thaï-phing wan nian chou*, est le livre d'un Jésuite, et mériterait à peine qu'on en parlât si Fourmont n'y eût encore commis sa méprise

ordinaire, en prenant pour un nom d'homme les mots *Thaï phing*, qui veulent dire *profonde paix*.

N° CCCXVIII. L'expression chinoise *waï kho* est rendue par cette phrase : *Extraneorum, seu in locis extraneis colligi solitorum remediorum*, etc. Mais *waï kho* signifie médecine externe, ou chirurgie, par opposition à la médecine interne, qu'on appelle *neï kho*. Le titre du livre suivant a été tronqué : ce n'est pas simplement, comme l'a écrit Fourmont, *wan ping, omnes morbi*, mais *wan ping hoeï tchun*, le retour du printems (de la santé) après les maladies. Dans ces sortes d'ouvrages, l'indication des moyens curatifs suit immédiatement la description des symptômes, et la médecine des Chinois est encore trop peu avancée pour qu'on y sépare la thérapeutique de la nosographie.

N° CCCXXXI. Le titre de *Chang-han tchang thou* n'est pas aussi pompeux que l'imagine Fourmont, qui traduit : *Tabula seu index rerum ad compescendam vulnerum tyrannidem idonearum*. Il n'est question ni de *blessures* ni de *tyrannie*, et les mots où l'auteur a cru voir cette idée, signifient simplement *péripneumonie, fluxion de poitrine*. Au titre suivant, il a pris le mot *kieou*, qui veut dire *moxa*, pour *pustule*, de sorte qu'au lieu de traduire : *Ars pustulas acu chirurgica tollendi*, il aurait dû dire : *Art d'appliquer l'aiguille et le moxa*.

N° CCCXLV. *Opusculum quoddam ex almanachorum genere*, est la définition qu'on donne de l'ouvrage intitulé *Kouan-yin ling kouo*. Elle n'est pas trop inexacte, puisque ce volume est, sinon un almanach,

au moins une sorte de manuel pour *jeter les sorts* sous l'invocation du dieu *Kouan-yin* (*Awalokitè-chouara*) [1]. Mais l'erreur de Fourmont, en cet endroit, consiste à traduire le nom même de cette divinité bouddhique, dans lequel il n'est pas douteux qu'il a dû puiser cette explication tautologique : *Documentum quo res longè prospicere aut providere intelligens possit.*

N° CCCLI. Le catalogue imprimé offre une faute non moins grave dans la traduction des mots *ma-tiao phou*, qui sont rendus par του *ma-tiao universalia. Ma-tiao* n'est point un nom d'homme, mais une sorte de jeu de loto, dont les règles exposées dans ce livre, n'ont rien de commun avec les universaux, ni avec les principes d'arithmétique, ou les documens sur les poids et mesures, la musique et les tons. Cette méprise a été reparée dans l'étiquette qu'on a placée sur ce volume, et où on lit : *Tractatus de ludo.*

Enfin le titre du n° CCCLXII, que Fourmont rend par *novæ editionis, Pequimi novum registrum, ad Nankimi rectum consensum*, ne contient pas même les noms de ces deux villes ; il signifie : *Réglement de la douane de Pe-sin* (dans la province de *Tche-kiang*), *pour les marchandises du midi, nouvelle édition.* Ce livret peut offrir quelque intérêt : on y voit que les droits qu'il faut payer à cette douane célèbre s'élèvent à 0,0552 d'once d'argent, pour une pièce de soie de première qualité; à 0,0342, pour celle de seconde qualité; à 0,04268, par pièce de gaze fine; à 0,03416, par pièce de gaze plus commune, etc.

[1] Voyez sur ce dieu, le 1er vol. de ces *Mélanges*, p. 177.

Quelque place qu'occupent ces observations critiques, elles ne sont qu'une très-petite partie de celles qu'on pourrait faire sur le catalogue de Fourmont; mais elles suffisent, je pense, pour l'objet que je me suis proposé. Elles ne sauraient, je le répète, rien diminuer de l'estime qu'on doit aux travaux de ce savant; mais je me suis cru obligé de donner une idée de l'imperfection de son catalogue, pour qu'on ne me reprochât pas d'avoir, sans nécessité, doublé la tâche qui m'était imposée, et par conséquent retardé l'époque où elle pourra être achevée. Tel a été l'objet des réflexions qu'on vient de lire : j'ai voulu que les personnes qui prennent quelque intérêt à ces matières, pussent d'avance juger mon plan, et apprécier les raisons qui m'ont conduit à l'adopter; qu'elles eussent une idée exacte du travail que j'ai entrepris, de l'utilité qu'il peut avoir, et des difficultés qu'il doit présenter, pour qu'elles ne m'accusassent pas d'y donner trop d'étendue, ou d'employer trop de tems à l'exécuter. Comme l'avantage qu'il peut procurer aux amateurs de la littérature chinoise est l'unique motif qui m'ait engagé à m'en charger, on peut croire que j'y consacrerai tout le tems que me laisseront d'autres travaux précédemment commencés. Il pourrait arriver que l'attention et la curiosité de quelques personnes se trouvassent dirigées sur les nouveaux objets que je leur aurai indiqués; et l'on doit penser que je mettrai quelque empressement à jouir de la récompense flatteuse que j'obtiendrais, si, par l'effet des notices détaillées que j'en aurai données, les articles les plus intéressans de cette précieuse collection venaient enfin à trouver des lecteurs et des traducteurs.

(1825.)

Les recherches préparatoires, nécessaires pour la rédaction d'un catalogue tel que celui dont je viens de parler, m'ont occupé plusieurs années. Il faut penser qu'aucun travail de quelque étendue n'a encore été fait en ce genre Les missionnaires ne s'étaient presque jamais occupés de l'histoire littéraire de la Chine : les savans d'Europe avaient en cela suivi leur exemple, et la bibliographie chinoise était une science à créer. Les recueils originaux que nous possédons sur ces matières, offrent des difficultés de plus d'un genre : le plus savant et le plus judicieux, celui de Ma-touan-lin, nous laisse au dépourvu pour tout ce qui est postérieur au tems où il écrivait. Quand un ouvrage manque de frontispice, ce qui arrive souvent, on est fort embarrassé pour retrouver la date, ainsi que les noms des auteurs et des éditeurs. C'est un usage assez ordinaire, comme on l'a vu plus haut [1], que de faire allusion dans les titres à des particularités locales dont l'intelligence exige quelquefois de longues recherches. Les noms des musées et bibliothèques particulières, qu'on y inscrit assez souvent, sont habituellement empruntés au texte des livres classiques, et c'est là qu'il faut en chercher l'interprétation. Les noms d'auteurs et d'éditeurs sont la source de plusieurs autres difficultés : quand il s'agit de per-

[1] Ci-dessus, pag. 401.

sonnes très-connues à la Chine, on les désigne souvent par quelque appellation spéciale ou métaphorique, comme quand nous disons le *Cygne de Mantoue*, l'*Aigle de Meaux*, etc.; et rien n'est plus embarrassant que ces sortes de dénominations pour des étrangers. D'autres fois on abrège leurs noms, comme nous le faisons encore à l'égard de nos auteurs, en disant *Tullius*, *Flaccus*, etc., et cette espèce d'abréviation laisse beaucoup d'incertitude quand par malheur elle a fait disparaître le nom de famille, qui est la première partie de chaque nom d'homme, et la seule que l'on puisse chercher dans les dictionnaires. Le recours à ces derniers ouvrages entraîne encore beaucoup de longueurs. Les biographies qui font partie des grands ouvrages géographiques suivent l'ordre des divisions administratives de l'empire; de sorte que pour apprendre les circonstances de la vie d'un homme, il faut savoir d'avance dans quelle préfecture il est né, particularité qui tout justement est quelquefois celle que l'on ignore et que l'on désirerait connaître. Dans les dictionnaires historiques proprement dits, les noms de familles sont arrangés par consonnances, et distribués selon l'accent qui en règle la prononciation: de manière qu'avant d'en chercher un, on doit s'assurer du mot avec lequel il rime, et de la note musicale que les nationaux y attachent. Tout cela sans doute offre moins de difficultés à la Chine qu'en Europe; mais ce que je viens de dire suffit pour faire voir qu'un travail bibliographique de cette espèce, appliqué à une collection un peu considérable, exigeait plus de tems et de soins qu'on n'aurait été porté à le supposer.

Mais le nombre et l'étendue des extraits qu'il m'a fallu faire pour être en état de donner, sur chaque ouvrage important, les détails historiques et littéraires qu'on est en droit de demander, loin de m'engager à resserrer mon plan, sont au contraire ce qui m'a conduit à l'étendre et à l'agrandir. Puisque j'avais été conduit à lire et à traduire en très-grande partie les notices des bibliographes chinois, j'ai pensé qu'il était possible de tirer de ces matériaux plus d'utilité qu'on n'en avait attendu; et au lieu de me borner à en extraire les renseignemens relatifs aux livres que nous possédons, j'ai imaginé qu'il pourrait être au moins aussi intéressant d'y puiser des notions sur les livres que nous n'avons pas encore. Le hasard, ou d'autres circonstances particulières ont pu diriger les missionnaires dans le choix des ouvrages qu'ils ont envoyés en Europe, et ce qu'on pourrait dire de plus précis au sujet de ces ouvrages, ne saurait pourtant servir de base à des considérations générales, applicables à la totalité des monumens littéraires de la Chine. Le désir de donner un intérêt moins borné à l'ouvrage que j'avais entrepris, m'a donc fait encore une fois modifier le plan d'après lequel je compte disposer les nombreux matériaux que j'ai rassemblés. Les soixante-seize livres de l'histoire littéraire de Ma-touan-lin [1], seront comme le texte auquel je rapporterai, sous la forme d'annotations, toutes les observations bibliographiques que je pourrai me procurer. J'en traduirai tous les articles, en ayant soin d'y joindre tous les éclaircissemens que me fourniront d'autres ouvrages historiques. Comme les dé-

[1] Ci-dessus, pag. 408.

pouillemens du critique chinois embrassent la totalité des écrits de ses compatriotes, on aura, dans la simple reproduction de son travail, un tableau vaste et complet de la littérature chinoise de tous les âges; et les additions relatives à la biographie, qu'il sera indispensable d'y joindre, comprendront tout ce qu'on peut désirer de savoir sur les auteurs qui ont consacré leurs veilles à la philosophie, à l'histoire, aux sciences et à la poésie. En parcourant le cercle entier des livres composés à la Chine, on rencontrera nécessairement ceux qui ont été apportés chez nous; et comme ce sont tout à la fois ceux qu'il est le plus facile d'étudier, et le plus pressant de faire connaître, on leur accordera proportionnellement un espace plus étendu. Une disposition typographique particulière et des tables affectées spécialement à cette division du catalogue, en rendront l'usage facile à ceux qui voudront y chercher des connaissances pratiques et des secours pour la lecture des ouvrages conservés dans nos bibliothèques. Des *index* étendus pour les noms des auteurs et pour les titres des livres, une histoire sommaire des monumens littéraires, où il sera traité de leur origine, de leur forme, de leurs divisions, et de tout ce qui a rapport à la typographie et à la librairie de la Chine, seront le complément naturel de ce travail. J'estime qu'il pourra former en tout deux volumes in-folio, et qu'il sera terminé dans l'espace de deux années.

Mes idées étaient depuis long-tems arrêtées sur le plan que je viens d'exposer, et j'en avais déjà considérablement avancé l'exécution, quand la mort de M. Langlès, et l'honneur qu'on m'a fait en m'appelant à le

remplacer au cabinet des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du roi, sont venus aggrandir le cercle de mes devoirs, et m'imposer des soins plus variés et plus pressans. Il ne s'est plus agi des seuls livres chinois, mais de ceux de toutes les nations de l'Asie, parmi lesquels on devait se hâter de mettre ou de rétablir le classement si nécessaire au bien du service et à l'intérêt des recherches de littérature. Les derniers tems de la vie de mon prédécesseur laissaient beaucoup à désirer à cet égard : non-seulement les petites collections particulières introduites depuis le commencement de la révolution, les manuscrits isolés, acquis à des époques diverses, les hommages et les dons offerts en différentes circonstances et qui s'étaient considérablement multipliés en plusieurs années, n'avaient pas été mis à la place qu'ils devaient occuper : ils avaient été déposés au hasard, à mesure de leur arrivée, et formaient, pour ainsi dire, autant de supplémens sans rapport entre eux, sans distinction de langues, sans catalogues, souvent même sans notices et sans numéros ; mais le désordre et la confusion auraient fini par pénétrer même dans ces parties de la collection dont le catalogue est imprimé depuis quatre-vingt-six ans, et qui sont connues par les dénominations d'*ancien fonds* ou de *fonds du roi*, par un effet de cette disposition qui rend l'ordre plus difficile à maintenir qu'à établir, et de cette confiance aux habitudes de routine, aux connaissances locales et aux traditions individuelles qui devient quelquefois funeste aux grands établissemens littéraires et scientifiques. L'idée d'une refonte universelle et d'un catalogue général s'offrit dès l'abord à mon

esprit, et quoique feu M. Langlès n'eût laissé aucune ébauche de ce grand travail, et qu'il ne parût même pas qu'il eût jamais songé à l'entreprendre, j'en plaçai l'exécution au nombre des devoirs les plus impérieux qui me fussent échus en partage, et des services les plus importans que ma situation me permît de rendre aux lettres asiatiques. Mon premier soin fut donc de m'assurer du concours de personnes instruites dans les langues que je ne savais pas, afin d'étendre à toutes les branches de la littérature orientale ces recherches qu'un seul homme ne saurait porter à la fois sur des objets si variés, et qui sont toujours d'autant plus longues et plus épineuses qu'elles sont plus consciencieuses et plus approfondies. Le zèle de M. Reinaud, qui travaille sous ma direction à la rédaction du catalogue en ce qui concerne les manuscrits arabes, turcs et persans, offre un motif d'espérer que cette importante partie du travail sera promptement terminée. J'ai profité avec empressement et reconnaissance du concours bénévole de quelques autres savans, jaloux de faire tourner leurs connaissances personnelles à l'avantage commun des gens de lettres. MM. E. Burnouf et Lassen ont bien voulu consacrer un tems considérable à la révision, devenue nécessaire, du catalogue des manuscrits indiens, autrefois rédigé par Al. Hamilton, et les notes qu'ils y ont jointes, relativement à des manuscrits qui n'avaient pas été compris dans ce catalogue, et par-dessus tout, aux manuscrits en langue *pali*, qui n'avaient jamais été ouverts, sont pour la bibliothèque du roi, comme pour la littérature orientale, une véritable acquisition. Je suis encore

redevable de beaucoup d'observations particulières et d'utiles conseils à la complaisance de MM. Et. Quatremère, Saint-Martin, Amédée Jaubert, Schulz, et de plusieurs autres que l'amour de l'étude attire sans cesse dans le précieux dépôt dont le soin m'est confié. C'est ainsi que le travail appelle toujours le travail, et que d'utiles communications sont amenées par la disposition à les accueillir et la ferme volonté d'en profiter.

Au milieu de ces efforts, les livres chinois, objets jusqu'ici d'une négligence toute particulière, ne pouvaient être oubliés. Plusieurs réclamaient les précautions les plus urgentes, si l'on voulait les préserver d'une destruction totale. Tous exigeaient des dispositions nouvelles, pour qu'il fût possible de satisfaire aux demandes, chaque jour plus répétées, des amateurs de la littérature chinoise. Ces livres, distribués pour la plupart en petits cahiers nombreux, cousus avec de la soie, couverts avec du papier, sont plus exposés que tous les autres à être dérangés, confondus, dépareillés, altérés par la poussière et l'humidité. Pour les rassembler quand ils ont été dispersés, et les remettre à leur place après qu'on les a consultés, il faut être en état de lire les titres et les numéros placés sur les marges, ce qui exige quelque connaissance du chinois, du tems, et une attention particulière. Le plus sûr est de réunir tous ces cahiers en volumes, reliés à la manière européenne, de telle sorte, que, fixés pour toujours dans l'ordre convenable, ils ne puissent plus se séparer, se déchirer ou se perdre. Une telle disposition simplifie le service, assure la conservation, abrége les recherches, facilite les vérifications.

On s'est donc occupé de l'appliquer immédiatement aux plus précieux de ces ouvrages, en se promettant de l'étendre successivement à tous. Il eût été à désirer, pour le salut de plusieurs, qu'une telle précaution eût été prise un siècle plus tôt.

Le véritable et solide intérêt pour les monumens littéraires de la Chine, né en France depuis dix ans, ne permet pas non plus de laisser, comme autrefois, les recueils incomplets, les suites interrompues, les grands corps d'ouvrages tronqués ou dépareillés. Il y a, sous ce rapport, des pertes à réparer, des lacunes à remplir, des vides de plusieurs genres à combler; mais les livres imprimés à la Chine y sont à si bon marché, que de faibles sommes, appliquées à cet objet, satisferont à tous les besoins. D'ailleurs le cabinet du roi est déjà si riche en livres chinois, qu'il en coûtera fort peu pour en faire la collection la plus précieuse en ce genre qui existe sur le continent.

Le catalogue des livres chinois de la Bibliothèque du roi n'est donc plus une entreprise isolée, mais une portion d'une entreprise plus vaste, et par conséquent plus utile et plus digne de l'attention des savans. Il paraîtra vraisemblablement le premier, parce qu'il a été commencé avant les autres, et aussi parce que, malgré les obstacles dont il a été fait mention plus haut, la littérature chinoise est encore, de toutes celles des nations orientales, la plus régulière, la plus méthodique, celle où il est, par conséquent, plus aisé d'entreprendre et de mettre à fin des recherches de tout genre. Mais si l'activité de mes collaborateurs se soutient et peut s'accroître

encore, les autres parties du même ouvrage qui verront le jour successivement, contribueront puissamment à réveiller, en le dirigeant vers des objets vraiment utiles, le zèle des personnes qui se vouent à l'étude des langues asiatiques : car, malheureusement, des classes entières de manuscrits sont comme ces filons dont on connaît vaguement l'existence, et que personne ne s'occupe d'exploiter. On a bien plus songé jusqu'ici à accroître nos collections qu'à tirer parti de ce qu'elles contenaient. On a acheté beaucoup de manuscrits orientaux, et l'on n'a rien fait pour leur procurer des lecteurs, des traducteurs, des éditeurs. Il est bien tems qu'on adopte une marche différente. Il faut, sans doute, profiter de toutes les occasions pour augmenter ses richesses; mais il faut surtout faire un bon usage de celles que l'on possède déjà : car, que sont les plus vastes trésors sans l'ordre qui doit présider à leur arrangement, sans les descriptions méthodiques qui en font connaître la valeur, et sans l'activité qui seule peut les mettre en circulation?

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Pages.

AVERTISSEMENT.

I. Discours prononcé à l'ouverture du cours de langue et de littérature chinoises au Collége royal, le 16 janvier 1815, sur l'origine, les progrès, et l'utilité de l'étude du chinois en Europe..... 1

II. Lettre au rédacteur du Journal Asiatique sur l'état et les progrès de la littérature chinoise en Europe (1822)..... 19

III. Sur les caractères figuratifs qui ont servi de base à l'écriture chinoise..... 33

IV. Sur la nature monosyllabique attribuée communément à la langue chinoise..... 47

V. Plan d'un dictionnaire chinois, avec des notices de plusieurs dictionnaires chinois manuscrits, et des réflexions sur les travaux exécutés jusqu'à ce jour par les Européens, pour faciliter l'étude de la langue chinoise (1814).. 62

§. I. Dictionnaires chinois composés jusqu'à ce jour par les Européens..... 64

§. II. Notice de quelques dictionnaires chinois manuscrits..... 81

§. III. Plan d'un dictionnaire chinois..... 96

§. IV. Travaux des Européens sur la grammaire et les élémens de la langue chinoise; plan d'une introduction à l'étude de cette langue..... 107

Pages.

VI. Observations sur un ouvrage de M. Marshman intitulé : *Clavis sinica*..... 132
VII. Observations sur la grammaire chinoise de M. Morrison..... 152
VIII. Examen du dictionnaire chinois de M. Morrison.... 157
PREMIÈRE PARTIE : Dictionnaire par radicaux..... 159
Suite..... 169
Suite (1822)..... 176
Suite..... 186
Suite..... 192
SECONDE PARTIE : Dictionnaire alphabétique..... 195
TROISIÈME PARTIE : Dictionnaire anglais-chinois.... 207
IX. Sur le supplément au dictionnaire chinois-latin du P. Basile, rédigé par M. Klaproth..... 217
X. De l'étude des langues étrangères chez les Chinois..... 242
XI. Explication d'une énigme chinoise..... 266
XII. Sur l'inscription attribuée à l'empereur Iu (1811).... 272
XIII. Sur la traduction du Lun-iu, par M. Marshman (1814). 277
XIV. Sur la traduction de Mencius, par M. Stan. Julien... 298
XV. Sur les Maximes de l'empereur Khang-hi..... 311
XVI. Sur une comédie chinoise intitulée : *Le vieillard qui obtient un fils*..... 320
XVII. Sur quelques nouvelles traduites du chinois..... 335
XVIII. Sur les livres chinois de la bibliothèque de Berlin... 352
XIX. Sur les livres chinois de la bibliothèque du Roi..... 372
Addition à la Notice précédente..... 418

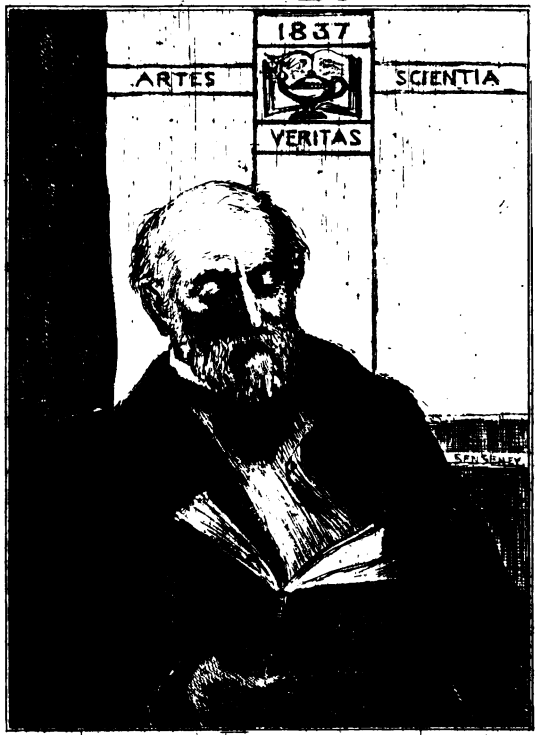
FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

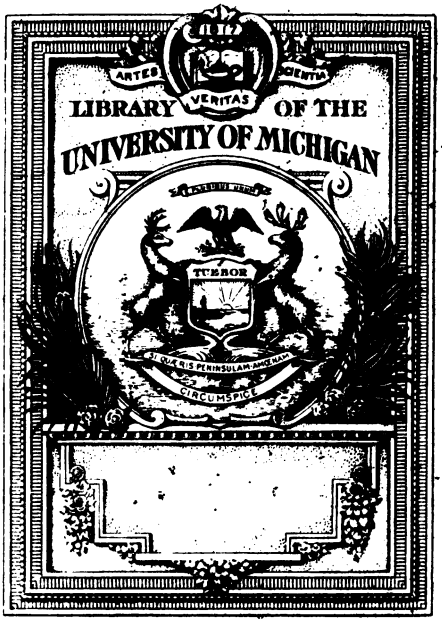
DATE DUE

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD

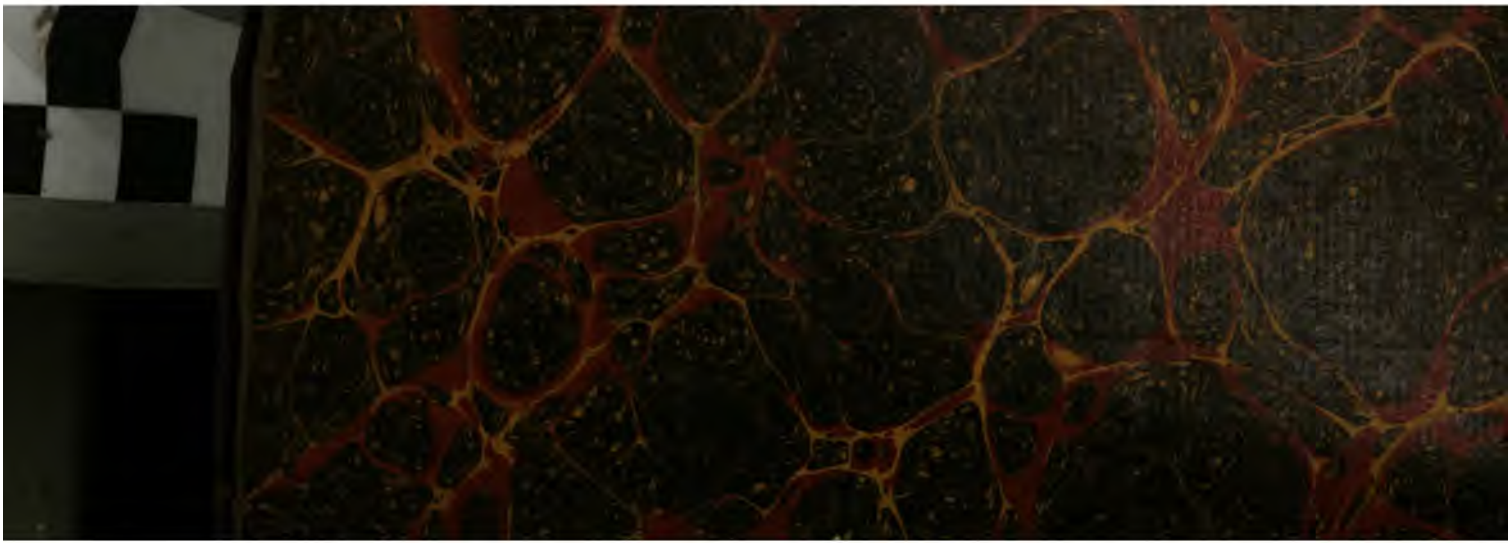
UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02423 50



UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY



THE GIFT OF
J.H.Russell



Gift of
James H. Russell

BX
21
.C5
18

Christkatholisches

Gesang- und Andachtsbuc

zum Gebrauche

bey der

öffentlichen Gottesverehrung

im

Bisthum Constanz.

Herausgegeben durch das bischöfliche Ordinari

Dritte Auflage.

Constanz. 1824.

Gedruckt bey J. M. Wannh

GH.
J.H. Reinell
6-1-33

Erste Abtheilung.

Morgenandachten zur Privat- und öffentlichen Erbauung.

I. Morgengebet für alle Zeiten.

Allmächtiger Gott! gütigster Vater! durch deine Gnade habe ich den heutigen Tag erlebt. Sey auch an diesem Tage mein Gott und Vater, wie du es die verflossene Nacht hindurch gewesen bist. Dir danke ich, daß du mich im Schlafe vor jedem Unfalle bewahret hast, und wieder gesund erwachen liessest. Deiner Güte verdanke ich die genossene Ruhe. Ich empfinde neue Kräfte, und erkenne, daß du mir dieselben zu deinem Dienste geschenkt hast. Deinen Willen zu erfüllen, sey heute und allezeit mein Hauptgeschäft. Dich zu erkennen und zu lieben, sey meine einzige Freude. Nie soll ein irdischer Vortheil, oder die Befriedigung einer Leidenschaft mich antreiben, das zu thun was deinem heiligsten Gesetze zuwider ist, oder das zu unterlassen, was Pflicht und Gewissen von mir fodern. — Aber wie kurzsichtig, wie unbedachtsam und wie schwach bin ich! Wie oft wähle ich das, was dein Gesetz verbietet, meine Wohlfahrt zerstöret, und meinen Mitmenschen schade bringt! So erleuchte denn meinen Verstand, o Gott! damit ich einsehe, was deinem heiligen Willen gemäß ist. Erwärme mein Herz, und unterstütze mich durch höhern Beystand, damit ich das erkannte Gute ausübe, und das thue, was meine Vollkommenheit und meiner Mitmenschen Heil befördert. Laß mich zur rechten Zeit die

die Stimme meines Gewiſſens vor dem Böſen warnen und zur Tugend ermuntern. Laß an dieſem Tage, der vielleicht der letzte meines Lebens iſt, alle meine Gedanken, Worte und Werke auf dich gerichtet und dir geheiliget ſeyn. Laß mich, in der Stunde der Verſuchung, auf dein heiliges Geſetz, auf deine erbarmende Liebe, und auf die herrliche Belohnung der Tugend jenſeits des Grabes blicken, und durch das Andenken an dich, den unſichtbaren Zeugen aller meiner Handlungen, über die Reitzung zur Sünde ſiegen und im Guten mich feſthalten. Vater! ſegne den Vorſatz, den ich in dieſer Morgenſtunde im Vertrauen auf deinen Beyſtand gefaßt habe, damit ich demſelben treu nachkommen, und, wenn der Tod mich heute überfallen ſollte, in die ewige Freude eingehen möge. Amen.

II. Erweckung des Glaubens, der Hoffnung, der Liebe und der guten Meynung.

1) Erweckung des Glaubens.

Ewiger, allwiſſender, untrüglicher Gott! ich glaube, daß du mich erſchaffen haſt, damit ich durch deine Verehrung und durch Rechtthun auf Erden heilig, und einſtens ewig ſelig werde. Ich glaube, daß dein Sohn, Jeſus Chriſtus, Menſch geworden ſey, um mich durch ſeinen Tod vom Sünden-Elende zu befreyen, und durch ſeine göttliche Lehre und mächtige Gnade tugendhaft und glückſelig zu machen. Ich glaube, daß ich von dem heiligen Geiſte zum Guten erleuchtet, geſtärket und geheiliget werde. Ich glaube und bekenne

endlich Alles, was du, o Gott! uns Menschen
durch Jesum deinen Sohn geoffenbaret hast; so
ie es deine heilige Kirche von jeher geglaubt,
elehret und bekennet hat. — O laß mich auch
cht lebhaft überzeugt seyn, daß dieser Glaube
ich nur alsdann selig machen werde, wenn ich
inen Sinn und Wandel nach den Vorschriften
elben einrichte. Zu diesem lebendigen, thätigen
uben hilf mir, o Gott! im Leben und Sterben.

Allmächtiger, gütigster, treuester Gott! auf dich
ich mein ganzes Vertrauen, meine ganze Hoff-
er. Von dir verspreche ich mir die Vergebung
gkeit. Von dir erwarte ich auch alle Gnaden-
l, die mir zu meinem Heile nothwendig und
ich sind. Wie du bisher väterlich für mich ge-
hast, so wirst du es auch fernerhin thun;
du bist wahrhaft gut, und ordnest Alles zu
im Besten. Mit kindlichem Vertrauen überlasse
lich deiner väterlichen Führung, und werde
Belegenheit, alle Gaben und Kräfte, die du
meiner Heiligung und Seligkeit darreichest,
anwenden, damit ich mich der gewissen
ung deiner Verheissungen zu erfreuen habe. —
h hoffe ich, o Gott! im Leben und im Sterben.

er, vollkommenster, liebenswürdigster Gott!
be ich von ganzem Herzen, aus ganzer Seele,
allen Kräften, als meinen ersten und größten
ter, als meinen zärtlichsten und gütigsten

Vater, als die Urquelle und den Inbegriff alles Guten. — Aus dankbarer Liebe zu dir will ich mich bestreben, deine heiligen Gebote immer genau zu beobachten; denn du hast es selbst gesagt, daß nur Der dich wahrhaft liebe, der deine Gebote hält. Aus Liebe zu dir und nach deinem heiligen Befehle liebe ich auch alle Menschen, Freunde und Feinde, und wünsche Ihnen nicht nur alles Gute, sondern bin auch bereit, ihnen mit Rath und That Hilfe zu leisten, und mit den Fehlenden Nachsicht und Barmherzigkeit zu haben; wie du es, o Herr! mit mir hast. In dieser Liebe, o Gott! will ich leben und sterben.

4) Erweckung der guten Meynung.

Anbetungswürdigster Gott! auf dich und auf deine Verherrlichung sollen alle meine Gedanken, Neigungen, Reden und Handlungen jederzeit gerichtet und so beschaffen seyn, daß du Wohlgefallen daran haben kannst. — Du siehst auf Alles, auf Willen und Werk, auf Gesinnung und That. Wenn ich Alles nicht nur gut meyne, sondern auch so gut mache, als ich kann; dann ist es dir angenehm und belohnenswerth. Du nimmst auch Alles, was ich in meinem Stande aus Pflicht und Liebe zu dir thue, so auf, als hätte ich es dir gethan. Nicht nur mein Gebet, selbst meine Arbeit, die ich nach meinem Berufe verrichte, ist dir ein angenehmer Dienst, eine wohlgefällige Verehrung. Selbst was ich mit Geduld leide, willst du zu meinem Besten leiten, und einst mit unvergänglichen Freuden lohnen. — Ich will daher in Allem auf dich

; dich mir immer
kindlichen Gehor-
ten, und nach dei-
bilde durch gemein-
zen Heile, und zum
en unverdroſſen das
dieſem Entſchluſſe, o
n Leben und Sterben.

ir die Sonntage.

Tag meines Herrn, ſey
— Du reiſſeſt mein Her
Geſchäfte, vom niederben
en nach vergänglichen Gü
, mein Geiſt, von Sorge
ger! empor ſchwingen! -
er Betrachtung himmliſch
des göttlichen Wortes,
Gebeten meinen Geiſt nähre
t der Sünde bewaffnen, z
d ausrüſten, und zur Uebu
s Guten mächtig ſtärken! —
nk ſey dir, Allgütiger! für
beſondern Tages zur Ruhe
Mit deinem Beyſtande werde ich
hienieden und zu meiner Selig
abes dankbar benützen. Ich w
ute vorzüglich deinen heilſamen
Fnen, und mich beſtreben, ein
örer und gewiſſenhafter Thäter d
yn! — Gebet und Geſang, jeder

genſtand, und jede Gelegenheit öffentlicher und häuslicher Gottesverehrung ſollen mir ein willkommenes Mittel ſeyn, meinen Glauben an dich, Vater ewiger Liebe! und an deinen eingebornen Sohn; und meine Hoffnung auf deine Verheiſſungen zu beleben, und mich zur ungeheuchelten und thätigen Gottes- und Nächſtenliebe anzutreiben. Alles, was ich heute thue oder beginne, geſchehe, weil du es willſt; du, mein Gott und Vater! du mein mächtiger Helfer und treuer Vergelter! — Vorzüglich will ich heute auch die Stunden der Ruhe auf eine meines Berufes würdige Weiſe genießen, und in meinen Erholungen und Vergnügungen Mäßigkeit, Zucht und Beſcheidenheit herrſchen laſſen. Ferne ſeyen von mir ſolche Zerſtreuungen, Geſellſchaften und Luſtbarkeiten, welche die Abſicht dieſes heiligen Tages vereiteln, die Tugend verletzen, zu Unordnungen und Ausgelaſſenheiten verleiten. Vielmehr will ich durch mein gutes Beyſpiel auf andere wirken, durch Belehrung und Troſt, durch Wohlthaten und Liebeswerke zu nützen ſuchen. Das wird wahrer Gottesdienſt, wahre Beförderung deiner Ehre ſeyn. So werde dieſer Tag von mir geheiliget! — So werde er mir und allen ein Tag des Segens. Amen.

Geſang.

1. Religion, von Gott gegeben, Sey ewig meinem Herzen werth! Ach! traurig iſt das Erdenleben Für den, der deinen Troſt entbehrt. Du gibſt uns Troſt in jeder Noth, Hilfſt uns beſiegen Grab und Tod.

2. Du biſt es, die uns Gott erkennen, Und ihn, als Schöpfer lieben lehrt; Du lehreſt uns ihn Vater nennen, Der ſeine Kinder mild erhört, Der Muth und Kraft zur Tugend ſchenkt, Und gütig unſer Schickſal lenkt.

3. Religion, des Lebens Wonne! Begleite mich

bis an das Grab; Erhelle mir, mild, wie die Sonne, Den Pfad ins Todesthal hinab! Getrost geh' ich an deiner Hand; Sie führt ins ew'ge Vaterland.

Mutter meines Heilands! Und ihr seine treuen Freunde und Nachfolger; ihr Heiligen und Engel Gottes im Himmel! Auch ihr fodert mich auf, und ladet mich ein, euerm Beyspiele zu folgen, Gottes Willen zu thun, wie ihr ihn gethan habt, und noch wirklich thut; damit ich auch eurer Seligkeit einst theilhaftig werde. Dies ist euer Wunsch und Gebet bey Gott! O daß es an mir erfüllt werde! Amen.

IV. Morgengebet an Werktagen

Zum Privatgebrauch.

Von ganzer Seele preis ich dich, Gott, der du mi so väterlich, In dieser Nacht erhalten, Laß für un für, Noch über mir, Dein göttlich Auge walten!

Gütigster Gott! ich danke dir von ganzem He zen, daß du mich in dieser Nacht so väterlich halten, und vor allem Unglücke bewahret hast. I weiß, daß meine ganze Wohlfahrt von dir komn daß ich sicher ruhe, wenn du mich beschirmest, daß ich vor dir wohlgefällig wandle, wenn du m leitest. Sieh' ich komme deßwegen voll kindlic Vertrauens zu dir in dieser Morgenstunde, flehe um Gewährung deines Schutzes, deiner Gn und deiner Hilfe. Ich habe mich ernstlich schlossen, vor dir, Allgegenwärtiger! zu wan und deinen Geboten zu folgen. Mache mich tüchtig, der du Anfänger und Vollender eines j guten Werkes bist. Strafe mich durch die St meines Gewissens, wenn verderbliche Lüste un

Gewohnheiten mich zu verführen drohen. Erinnere mich an meine Pflicht, so oft mich mein Leichtsinn zu unerlaubten Handlungen verleiten will; und gib mir Muth und Stärke, das Gute zu beginnen und zu vollenden. Kindliche Furcht vor dir leite alle meine Schritte. Sey mir allezeit gegenwärtig, ich mag allein oder in Gesellschaft seyn, ruhen oder arbeiten! — Gib mir auch, treuer Gott, deine Gnade, treu und fleißig in meinem Berufe zu seyn, Zeit und Kräfte zu meinem und der Meinigen Wohlergehen gewissenhaft zu verwenden, den Müssiggang und die Verschwendung zu fliehen. Bewahre mich vor jeder eigennützigen Handlung, vor Uebervortheilung und Betrügerey. Laß mich ehrlich und liebreich mit meinem Nächsten umgehen, jedermann nach Vermögen und Kräften dienen und helfen, und niemand zu einer gerechten Beschwerde gegen mich Anlaß geben. Segne dieses Vorhaben, und leite mich durch deinen Geist auf allen meinen Wegen, damit ich in deiner Furcht diesen Tag beginne und vollende. Ich bitte dich darum mit kindlicher Zuversicht, durch Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn. Amen.

Heilige Maria, Mutter des Herrn, ihr heiligen Engel, die ihr täglich das Angesicht unsers himmlischen Vaters sehet, vereiniget eure Bitte mit meinem demüthigen Flehen, damit Gott mich und meine Angehörigen segne, zum Guten stärke, und zur ewigen Seligkeit führe. Amen.

Des Morgens erste Stunde, Will ich, mein Gott! dir weyh'n. Mein Herz stimmt mit dem Munde Zu

meinem Lobe ein. Ja Herr! den ganzen Tag Laß so vor dir mich wandeln, Daß ich nicht blos gut handeln, Nein, auch gut denken mag.

Fromm laß mich, doch gesellig; Klug, doch von Falschheit rein; Freymüthig, doch gefällig, Und stark zur Tugend seyn; Auch standhaft in der Noth. Kein Zorn schwäch' je die Liebe; Kein Ernst der Sanftmuth Triebe, Kein Scherz die Furcht vor Gott.

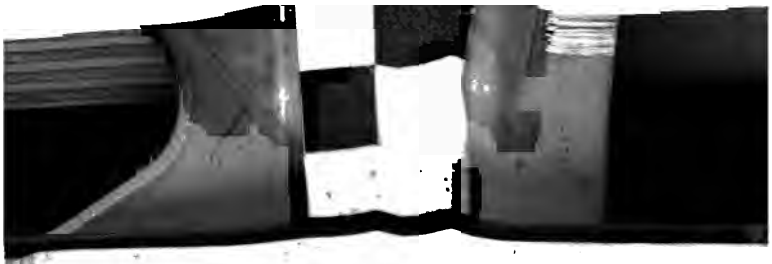
Des Nächsten Ehre schmälern, Entehrt mein Christenthum. Ein Ruhm aus fremden Fehlern Ist Schand und kein Ruhm. Laß mich das Richten flieh'n; Nie schlimm, was gut ist, deuten; Und seh' ich and're gleiten, Es jedem Aug' entziehn.

Bey Fleiß und Arbeit schleiche Kein Geiz sich mein Herz, Und fremde Noth erweiche Mich leicht edlem Schmerz. Kein Glück, das andern blüht, Empöre mich zum Neide; Und kein Genuß der freyen Zärtle mein Gemüth.

Gib, daß an diesem Tage Sich mir kein Unfall nah Und drückt mich eine Plage Nach deinem weisen Ra So gib, daß ich alsdann Mein Leiden nicht verschul Nicht murre, christlich dulde, Froh dir vertrauen k

Die offene Schuld.

Unendlicher, ewiger, heiliger Gott! Ich mer sündiger Mensch bekenne dir, vor Maria seligsten Jungfrau und preiswürdigsten Mu meines Erlösers, vor den heiligen Aposteln Pe und Paulus und allen deinen Heiligen, daß von meinen Kindesjahren an, bis auf die ge wärtige Stunde meines Lebens, oft und auf cherley Weise gesündiget habe, wider dich, wider meinen Nächsten, und wider das meiner Seele.



Alle dieſe meine Sünden und Vergehungen reuen mich aber im Innerſten meines Herzens; darum flehe ich demuthsvoll zu dir, o Allbarmherziger! Verleih' mir deine göttliche Gnade, und friſte mir mein Leben, damit ich meine Sünden wahrhaft büße, und durch ächte Beſſerung deiner Vaterhuld würdig, und dereinſt des ewigen Lebens theilhaftig werden möge; durch Jeſum Chriſtum, deinen eingebornen Sohn, unſern Herrn. Amen.

Allgemeines Gebet für der Seele u. des Leibes Wohlfahrt.

Ewiger, unendlich barmherziger Gott und Vater! ſieh herab auf uns mit Huld und Gnade, und erbarme dich über alle Menſchen, für welche dein Sohn Jeſus Chriſtus unſer Herr und Erlöſer am Kreuze geſtorben iſt. Durch denſelben Herrn Jeſum bitten wir dich: bewahre uns vor gegenwärtigen und zukünftigen Gefahren, vor Empörung, Krieg Theurung, Hungersnoth, Krankheiten und betrübten armſeligen Zeiten. — Erleuchte und ſtärke in allem Guten geiſtliche und weltliche Obern, damit ſie deine Ehre, unſer Seelenheil, den Frieden und die Wohlfahrt unter den Menſchen befördern. Verleih' uns Einigkeit des Glaubens und Nächſtenliebe, und behüte uns vor Spaltung und Zertrennung. Bekehre uns zur wahren Buße, zur wahren Beſſerung des Lebens. Erwecke in uns den Glauben, belebe in uns die Hoffnung, entzünde in uns die Liebe. Wir bitten dich auch, wie du willſt, o Gott! daß wir dich bitten ſollen,

für alle Menschen, für Freunde und Feinde, für Gesunde und Kranke, für Betrübte und Fröhliche, für Glückliche und Unglückliche, für Glaubige und Unglaubige, für Lebende und Abgestorbene. Du bist ja der Vater aller Menschen! Gewähre auch allen deinen Segen! —

Endlich empfehlen wir dir, o Herr! alle Verrichtungen unserer leiblichen und geistlichen Berufsarbeiten, unser ganzes Thun und Lassen, unsr Seele und unsern Leib, unser Leben und Sterben Laß uns hier auf Erden überall deine beseligend Gnade empfinden, und sie dort einst in volle Maaß' erlangen, durch Jesum Christum, dein Sohn, unsern Herrn. Amen.

Gebet für den Landesfürsten.

Allmächtiger Gott! Vater Himmels und der Er von dem alle irdische Macht und Oberherrschaft h kömmt, und durch dessen Anordnung die Kön und Fürsten der Erde regieren; wir bitten i inständig für die Wohlfahrt deines Gesalbten, sers theuersten Landesregenten N. N. und sei Königl. (Großherzogl. oder fürstl.) Hauses. Segne, o Herr! unsern König (unsern Groß zog oder Fürsten) mit deiner hilfreichen Gn daß er alles Gute zur Ausbreitung deines g chen Reiches auf Erde befördere, seines V Glück väterlich begründe, lange lebe, und w Wohl genieße; einst aber durch Vereinigun dir ewig selig werde; durch Jesum Christum, nen Sohn, unsern Herrn. Amen.

Zweyte Abtheilung.

Meßgesänge.

I. Das Amt der heil. Messe im Advent.

Psalm unter der Austheilung des Weihwassers.

1) Unter allen Frommen hier auf Erden *
Ist, o Herr! nicht einer rein vor dir!
2) Laß es mich durch deine Gnade werden, *
Tilge du der Sünde Spur an mir.
1) Reuevoll erkenn' ich mein Vergehen, *
Fühl' es, Herr! daß ich ein Sünder bin.
2) Ungeheuchelt ist mein kindlich Flehen: *
Gib mir einen festen Tugendsinn.
1) Dir, o Gott! gebühret Lob und Ehre, *
Dir, dem Vater, und dem Sohn und Geist:
2) Wie sie dir das Chor der Engelheere, *
Und hienieden deine Kirch' erweis't.

(Zum Staffelgebet.) Jesus Christus ist gekommen, Alles, Niemand ausgenommen, Ewig, ewig zu beseligen. O theures Wort! dring tief in meine Seele ein; Du sollst der Trost für reuerfüllte Sünder seyn; Sie vor dem Jammer der Verzweiflung schützen, Und auf dem Weg zur Tugend unterstützen; Getrost wend' ich zu ihr den Blick; Sie führet mich zum wahren Glück. rep. Jesus Christus ist gekommen ꝛc.

(Z. Collekte.) Erwecke, o Herr! deine Macht und komm, damit wir von den nahen Gefahren des Unterganges, in die uns unsere Sünden hineinstürzen, durch deine Errettung selig werden; der du mit dem Vater und dem heiligen Geiste als gleicher Gott lebst und regierst von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

(Nach der Epistel.) Kommt, reinigt eure Seelen, Seyd heilig, seyd bereit, Was Gott gefällt, zu wählen; Zu flieh'n, was er verbeut! Eilt willig in sein Reich! Verabscheut und verlasset, Was euer Heiland hasset; Vertraut *ihm*, bessert euch.

(Zur Predigt.) Auf Erden Wahrheit auszubreiten, Die Wahrheit, die vom Himmel stammt, Und uns zum ew'gen Glück zu leiten, Das Herz zu Gottes Lieb' entflammt; Dazu erscheinst du Jesu hier, Von Gott gesandt zum Heil auch mir.

(Nach der Predigt.) Der du dein Wort mir hast gegeben, Wie preis ich dich, o Gott dafür. Nie kann mein Dank dich ganz erheben Durch Christum schenkst du Weisheit mir. Kennt ich die Lehre Jesu nicht, Wie wenig hätt' ic Trost und Licht!

(Zum Credo.) Glauben, Jesus trockne all Thränen, Tilge aller Menschen Schuld; Unsre Väter langes Sehnen Ward erfüllt durch Gott Huld. Ihn, den sie in Hoffnung sahen, Habe wir schon längst empfahen; Werden ihn ei wieder seh'n, Wenn er von den Himmelshöh Uns zu richten kommen wird.

(Zur Opferung des Brods und Weins 1) Was soll ich dir, o Menschenfreund, F deine Treue geben? Du bist's, der mich mit G vereint, Du bringst mir Heil und Leben. He was ich hab', und was ich bin, Das geb' ich zum Opfer hin; Ich will dich ohn' Aufhören L Leib und Geist verehren.

2) Zwar sieht dich jetzt mein Auge nicht; Doch du wirst wieder kommen; Dann schauen dich von Angesicht, Herr! alle deine Frommen. Dann schau' auch ich, Herr Jesu Christ! Dich so verherrlicht, als du bist; Dann wirst du mich zum Leben, Das ewig ist, erheben.

(Zur Präfation.) Wir erheben nun unsre Herzen zu dir, heiligster Herr! allmächtiger Vater, ewiger Gott! dich dankbar zu loben und zu preisen durch Jesum Christum deinen Sohn, unsern Herrn, den du, Allbarmherziger und getreuer Gott! der im Sündenelende seufzenden Menschheit verheissen hattest, damit er durch seine Wahrheit die Unwissenden erleuchte, durch seine Heiligkeit die Sünder rechtfertige, und durch seine Gotteskraft die Schwachen unterstütze. Da sich nun die Tage nahen, an denen wir das Andenken seiner beseligenden Ankunft auf Erden begehen; so frohlocken wir in heiliger Freude voll des Glaubens deiner Verheissungen und rufen mit den Engeln und Erzengeln, und allen seligen Geistern und Bewohnern des Himmels: Heilig, heilig, heilig ist der Herr unser Gott! Himmel und Erde sind mit seiner Herrlichkeit erfüllt! gepriesen sey derjenige, der da kömmt im Namen des Herrn.

(Zum Sanktus.) 1) Hohe Lobgesänge schallen dir zum Preise, Herr! durch alle Himmelskreise, Daß du, von Erbarmen gegen uns geleitet, Uns ein ewig Heil bereitet. Sollten wir, Jesu dir, Nicht vor allen Dingen, Dank und Ehre bringen

1) Bringt ihm Preis, ihr alle, die ihr Chriſtum kennet, Und ihn euern Heiland nennet! Sein erfreu' ſich jeder, Der aufs ganze Leben Sich von Herzen Ihm ergeben. Ew'ges Heil, Iſt ſein Theil; Und einſt wird er droben, Ihn ohn' Ende loben.

(Nach der heiligen Wandlung.)

(Zum Opfer des Leibes und Blutes Jeſu.) Der du dein theures Blut und Leben, O Herr zum Heil und Troſt auch mir Zum hehren Opfer hingegeben, Mit Ehrfurcht beug' ich mich vor dir. Ich fühle Heiland! deine Liebe: Dein will ich ewig, ewig ſeyn Aus warmem, reinem Herzenstriebe! Du ſtarbſt für mich, drum bin ich dein.

(Nach dem Vaterunſer.) Um dir, o Heiland! nachzuahmen! Verleih' mir Stärke, Mut und Treu; Damit ich nicht blos nach dem Name Ein Chriſt; nein, auch durch Thaten ſey. Laß nie mich von der Tugend weichen Auf dieſer rauhen Lebensbahn; Laß mich dein hohes Bild erreichen, So weit ein ſchwacher Menſch es kann.

(Zum Genuſſe des Leibes und Blut Jeſu.) Du haſt uns, Herr! vor deinem Scheiden Beym Anbruch deiner letzten Nacht, Mit einem Denkmal deiner Leiden, Mit einem Bundesmahl bedacht. Da wir dies Mahl im Geiſt genieß Rührt inniglich uns deine Treu, Wir ſehen deine Wunden fließen, Und deine Liebe täglich neu.

(Zur Dank-Collecte.) Allmächtiger Gott, indem wir dankbar der Ankunft deines Sohnes

Erden, als unſers Erlöſers gedachten, ſo verleihe uns, daß wir uns auch auf ſeine Ankunft als Richter durch ächte Bußgeſinnungen und frommen Wandel vorbereiten, und das ewige Leben erlangen mögen; durch denſelben Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn. Amen.

(Schlußgeſang.) Nimm unſre Dankgefühle an, Die wir dir, Vater! weihen; Dein Sohn wies uns der Tugend Bahn, Den Himmel ſeinen Treuen. Ja ewig, ewig Dank ſey dir; Belehrt durch Jeſum könnten wir Uns unſrer Würde freuen.

II. Die heilige Roratemeſſe.

(Zum Staffelgebet.) 1) „Thauet, Himmel! den Gerechten, Wolken! regnet ihn herab!“ Rief das Volk in bangen Nächten, Dem Gott die Verheißung gab: Seinen Heiland bald zu ſehen, Auf dem Pfade ihm nachzugehen, Den er liebevoll ihm zeigt, In das Land der Seligkeit.

2) Seht, dort ſteht am Jordans-Fluſſe Eifervoll Johannes da; Sünder! ruft er, wirket Buße, Denn das Himmelreich iſt nah! Ebnet euerm Herrn die Pfade, Seinen Fußſteig macht gerade! Gleich nach mir kommt er, der Herr, Chriſtus, der Begnadiger!

(Zum Gloria.) Anbetung, Dank und Ehre! Sey unſerm Heiland hier! Ihm dienen Engelchöre, Ihm huldigen auch wir. Wir wollen unſer Leben, Hienieden ihm nur weihn: All unſer Thun und Streben Soll Pflichterfüllung ſeyn.

(Zur Collecte.) O Gott! dein Wille war es, daß die seligste Jungfrau Maria auf die Verkündigung des Engels deinen eingebornen Sohn empfieng. Wie wir sie nun als die Mutter deines Sohnes verehren; so flehen wir auch kindlich zu dir: laß uns durch ihre Fürbitte Hilfe erlangen zur Nachahmung ihres heiligen Wandels, und zur Erhaltung ihrer Seligkeit; durch Jesum Christum, unsern Herrn. Amen.

(Nach der Epistel.) Endlich kömmt er, das Verlangen, Und das Heil der ganzen Welt Ihn als Mutter zu empfangen, Ward Mari auserwählt. Einen Himmelsboten sandte, Volle Huld der Herr zu ihr! Der sie hoch begnadig nannte, Der sie grüßte: „Gott mit dir!“

(Zum Evangelium.) Zu der Menschhe höchsten Ehren, Jungfrau! will dich Gott e höh'n; Ihn, den Heiland zu gebären, Bist d Reinste! auserseh'n. Frage nicht, wie kanns schehen? Gottes Allmacht hat kein Ziel! Al Völker werdens sehen, Seinem Wort ist nic zu viel.

(Zum Credo oder Glaubensbeken niß.) Groß, Maria! war dein Glaube, F und unerschütterlich; Beugten auch bis zu Staube, Ungemach und Leiden dich. „Got Wille soll geschehen,“ Sprachst du, „ich be ihn gern; Seine Wege will ich gehen; ich doch die Magd des Herrn!“

(Zur Opferung des Brods und Wei Dein bin ich, Herr! dir will ich mich

Opfer ganz ergeben; Rechtschaffen, rein und fromm will ich, Wie einst Maria leben. Von ihrer Tage Anbeginn, Gab sie sich Gott zum Opfer hin.

2) Hilf du, o Herr! und Heiland mir, Den Vorsatz auszuüben; Dich so, wie deine Mutter hier, Zu ehren und zu lieben; Damit, wenn einst mein Auge bricht, Mir leuchte deiner Gnade Licht.

(Zur Präfation betet die Versammlung in der Stille.) Ich erhebe mein Herz zu dir, o Gott! dich dankbar zu preisen, der du dich an Maria so unendlich gütig und mächtig erzeigt hast! du hast diese reine, demuthsvolle Jungfrau über alle ihres Geschlechtes erhoben; du sie auserwählt, den verheissenen Weltheiland, Jesum Christum, deinen Sohn durch die Kraft des göttlichen Geistes zu empfangen und zu gebären. Deßwegen erschallen dir von deinen Engelchören heilige Lob- und Dankgesänge, und mit ihnen vereint rufen deine Auserwählten: Heilig, heilig, heilig bist du, Herr, Gott der Heerschaaren, Himmel und Erde sind mit deiner Herrlichkeit erfüllt. Gepriesen sey Jesus Christus, der da kommt in deinem Namen, uns sündige Menschen zu erlösen.

(Zum Sanktus oder Heilig.) Er kommt, er kommt vom Himmelsthron Des ew'gen Vaters ew'ger Sohn. Hosanna in der Höhe! Es schalle weit umher Sein Lob, auf Land und Meer; Was er befiehlt, geschehe!

(Nach der heiligen Wandlung.)

O du, an den ich glaube, Was war's, daß dich bewog, Was war's, daß dich zum Staube, Zu mir hernieder zog? — Dein göttliches Erbarmen! — Ja du, o Jesu, hast Mit mitleidsvollen Armen Die ganze Welt umfaßt.

(Nach dem Vater unser.) Damit du mich befreitest, Gabst du dich, Herr, für mich! Mich zu erretten, weihtest Du, Seligmacher! dich. Dein Name „Heil der Sünder" Ist meine Zuversicht; O Freund der Menschenkinder! Verwirf, verwirf mich nicht.

(Zur Communion.) Darf ich dich nicht empfangen, Du Heil der Sterblichen? O Freude und Verlangen Der Trostbedürftigen! — O komm du mir entgegen, Tief seufzt mein Herz nach dir; Mich führ' auf deinen Wegen Und wohne stets bey mir.

(Zur Postcommunion.) Wir bitten dich, o Gott! erfülle unsre Herzen mit deiner Gnade, damit wir, die wir auf die Botschaft des Engels die Menschwerdung deines Sohnes erkennet haben, auch an den Verdiensten seines Leidens und Sterbens und an seiner Herrlichkeit Theil nehmen; auf Fürbitte seiner heiligen Mutter, durch denselben Jesus Christus, der mit dir und dem heiligen Geiste als gleicher Gott lebt und regiert von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

(Zum Schluß der heiligen Messe.) Dir, der uns Jesum Christum gab, Gott sey Dank und Ehre! Du sandtest Licht und

herab Durch ihn und seine Lehre. Es sey mein Herz voll Dankbarkeit Im Tod und Leben dir geweiht.

III. Das heilige Amt am Feste der Geburt Christi.

1) Die Nacht des Irrthums und der Sünde Lag drückend auf der öden Welt; Das Leben gieng durch dunkle Gründe, Von keinem Hoffnungsstrahl erhellt. Der Seele reinen Himmelsfunken Erstickten Wahn und Sinnlichkeit; Tief war der Mensch hinabgesunken Im Abgrund der Verdorbenheit.

2) Doch, Heil uns! singt des Dankes Lieder! Des Irrthums finstre Nacht verschwand; Der Vater hat den Sohn hiernieder Und mit ihm Licht und Heil gesandt. Er kam, er kam herab auf Erden, Zu Himmels-Bürgern uns zu weih'n; Er kam, um unser Freund zu werden, Uns von der Sünde zu befrey'n.

3) Wenn nun der Sünde Last uns drücket, Doch reuevoll das Auge weint, Ist's Gottes Sohn, der Trost uns schicket, Und sühnend uns mit Gott vereint. Er bahnt den Weg zu Gottes Gnade, Zeigt uns das Glück der Ewigkeit, Und leitet uns auf sicherm Pfade Zur Quelle der Unsterblichkeit.

(Zum Gloria.) Anbetung, Lob und Preis und Ehre, Sey, Vater! in der Höhe dir; So sangen heut die Engelchöre; Mit ihnen singen dankbar wir: Gott! was uns bessert und bekehret, Was Frieden uns und Trost gewähret, Der Tugend und der Treue Lohn, Das gabst du uns durch deinen Sohn.

(Zur Collecte der ersten Messe.) O Gott! der du diese Nacht mit den Strahlen des wahren Lichtes erleuchtet hast; laß uns, die wir das Geheimniß dieses Lichtes auf Erden erkennet haben, auch einst seiner seligen Anschauung ewig theilhaftig werden; durch denselben Jesum Christum ꝛc.

(Zur Collecte der zweyten Messe.) O Gott! laß auf unser Bitten das Licht, welches die ganze Welt erleuchtet hat, auch unser Innerstes zur Erkenntniß der Wahrheit erleuchten, und unser Herz zur werkthätigen Liebe entflammen, durch denselben Jesum Christum ꝛc.

(Zur Collecte der dritten Messe.) Allmächtiger Gott! befreie uns durch die Menschwerdung deines Sohnes von dem drückenden Joch der Knechtschaft, unter welches uns die Sünd gebeugt hat; wir bitten dich darum, durch Jesu Christum, unsern Herrn, der mit dir und de heiligen Geiste als gleicher Gott lebt und regie von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

(Nach der Epistel der ersten und zwe ten heiligen Messe.) 1) Jesus ist gekom men, Danket ihm ihr Frommen! Danke daß er kam, Daß er hier auf Erden Unser H zu werden Seine Wohnung nahm. Welch' Heil, Ew'gen Theil, An des Heilands Himme gaben, An Gott selbst zu haben.

2) Eilet, eilet Sünder! Werdet Got Kinder! Wandelt göttlich schön! Die n Seinen Lehren Gläubig ihn verehren, Wi

er einſt erhöh'n. Menſch wie wir, Ward er hier, Um des Vaters heil'gen Willen An uns zu erfüllen.

(Nach der Epiſtel der dritten Meſſe.) 1) Für uns, für uns, O Gott! für uns Verlorne Verließ ſein Reich Dein Sohn, der Eingeborne, Und wurde Menſch für uns, für uns.

2) Er, der ſchon war, Eh' jene frühe Sonnen Durch ihn, o Gott! Aus deiner Hand geronnen! Er wird im Fleiſch uns offenbar.

3) Er, ohne den Nichts, nichts hat werden können, Den ehrfurchtsvoll Die Himmel König nennen, Er gibt ſich hier als Kind zu ſeh'n.

4) Der ew'ge Held Sucht Sünder hier auf Erden, Wird Menſch wie wir, Uns Armen gleich zu werden; Zu ſeyn das Licht und Heil der Welt.

(Zum Credo.) 1) Glaube, theu'rſte Gottesgabe! Dank ſey ihm, der dich uns gab! Hier im Leben, bis zum Grabe Sey du meiner Schritte Staab. Feſt will ich an dir mich halten. Einen Vater zeigſt du mir, Deſſen Vaterſorgen walten Ueber meine Tage hier.

2) Wenn uns Sünden ängſtlich quälen, Zeigſt du, Glaube! Jeſum Chriſt, Der als Retter unſrer Seelen In die Welt gekommen iſt; Der voll Liebe, voll Erbarmen Suchte, was verloren war, Der noch jetzt mit Freundesarmen Treu umfängt die Büſſerſchaar.

3) Glaube, theu'rſte Gottesgabe! O wie freu' ich deiner mich! Alles, was ich bin und

habe, Ist so schwankend ohne dich. Du nur kannst den Trost mir geben: Daß mein Geist nicht untergeht, Daß nach diesem Pilgerleben Selbst mein Leib einst aufersteht.

(Zur Opferung des Brodes und Weines.) 1) Zu preisen Gottes Güte, Bringt heut die Hirtenschaar Frohlockend im Gemüthe Ihr Herz zum Opfer dar. Das Beste, was wir haben, Ein Herz von Sünden rein, Empfang als unsre Gaben! Dir wollen wir uns weih'n

2) Nimm, Heiland! von uns allen, Die Opfer gnädig an; Laß es dir wohl gefallen; Führ uns auf deiner Bahn Zu jenen Himmelschören Wo selig unser Geist, Bestimmt dich zu verehren — Dich ewig, ewig preist.

(Zur Präfation.) Ich erhebe nun mein Herz zu dir, heiligster, allmächtiger Vater, ewiger Gott, dich dankbar zu loben und zu preisen; denn durch das Geheimniß deines Wortes, das die menschliche Natur annahm, und uns Fleisch' erschien, ist uns ein neues Licht mit göttlicher Klarheit aufgegangen, und die Gottheit anschaulich geworden; wodurch wir zur Liebe sichtbarer himmlischer Güter uns gleichsam hingerissen fühlen. Wir loben und preisen dich deswegen, Allbarmherziger! mit den Engeln und Erzengeln, mit den Thronen und Herrschaften und mit dem ganzen himmlischen Heere seliger Geister rufen wir einmüthig: Heilig — heilig — heilig bist du unser Gott und Herr! u. s. w.

(Zum Sanktus.) 1) Heilig! — heilig

heilig! Ist, der ewig war und währt; Welchen Erd' und Himmel ehrt, Unaussprechlich heilig!

2) Heilig! — heilig! — heilig! Ist das Wort, von ihm gesandt, Das die Nacht des Wahns verbannt, Unaussprechlich heilig!

(Nach der heiligen Wandlung.)

Voll Freude stieg der Sohn hernieder, Ein Mensch, gleich uns ein Mensch zu seyn; Der Sohn nennt Sünder seine Brüder, Und macht sie von der Sünde rein; Macht, daß wir wieder Gott gefallen, Vergießt für uns sein göttlich Blut, Erwirbt Unsterblichkeit uns allen, Und Liebe nur ist, was er thut.

(Nach dem Vater unser.) Das Elend, das du hier getragen, Das, Sohn, hast du vorhergeseh'n; Du sahst die ganze Last der Plagen, Die dir bestimmt war auszusteh'n, Und doch bist du herabgestiegen Vom Thron des Vaters — welche Huld! Du wähltest Jammer für Vergnügen Zu tilgen unsre Sündenschuld.

(Zur Communion.) 1) O hehre Liebe! deines gleichen, Ist in der Schöpfung Gottes nicht; Kein Lobgesang kann sie erreichen, Nicht Sprachen, die der Himmel spricht! Ach! daß auch wir in Liebe brennten, Zu dir, o Herr! in Brodsgestalt. — Ach! daß wir besser danken könnten; Die wärmsten Herzen sind zu kalt! —

2) Dies sey der Dank für deine Liebe: Dir unverbrüchlich treu zu seyn; Und uns aus reinem heil'gen Triebe, Wie du der Tugend ganz zu weih'n. Der Liebe Band soll uns verbinden,

Sohn Gottes und des Menschen Sohn; Und liebend werden wir uns finden, Erhöht zu dir, am ew'gen Thron.

(Zur Postcommunion der ersten heiligen-Messe.) Wir bitten dich, o Herr, unser Gott! verleihe uns die Gnade, durch einen heiligen Lebenswandel der Gemeinschaft unsers Herrn Jesu Christi würdig und theilhaftig zu werden, dessen heiligste Geburt wir mit dankbarer Freude feyerlichst begangen haben; der mit dir und dem heiligen Geiste als gleicher Gott lebt und regiert von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

(Zur zweyten heiligen Messe.) Wir erneuern, o Herr! am Tage deiner heiligen Geburt das Geheimniß deiner Menschwerdung; laß uns dir von nun an ganz geheiliget seyn, nachdem der alte Mensch durch deine Geburt in uns getilget und die Menschheit erneuert worden ist; durch denselben Jesum Christum u. s. w.

(Zur dritten heiligen Messe.) Vater! laß uns durch deinen Sohn zu Kindern Gottes geboren, und als Erben Gottes durch ihn zum ewigen Leben erweckt werden; der mit dir und dem heiligen Geiste als gleicher Gott lebt und regiert von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

(Am Feste der Beschneidung Christi.) Tilge, o Herr! durch die Kraft dieses heiligen Opfers alles Sündhafte in uns, und erfülle unsre Herzen mit jenem guten Geiste, der dir wohlgefällig dient; wir bitten dich darum, durch Jesum Christum u. s. w.

(Am Feste der Erscheinung unsers Herrn.) Wir bitten dich, allmächtiger Gott! laß uns durch die Erleuchtung des Verstandes jederzeit denjenigen erkennen und ehrfurchtsvoll verehren, dessen Erscheinung vor den Weisen wir heute feyerlich begangen haben; der du mit dem Sohne und dem heiligen Geiste als gleicher Gott lebst u. s. w.

(Zum Segen des Priesters.) Dir, Vater! will ich leben In Jesu meinem Herrn; O segne mein Bestreben, Damit ich froh und gern Auf deinen Willen schaue, Der Tugend stets getreu, Dir hoffnungsvoll vertraue, Und jenseits selig sey.

XV. Messe am Sonntag in der Oktav der Geburt Christi.

(Vormesse.) 1) Kommet Eltern! eilet Kinder! Jesus bringt uns Gottes Huld. Beuget euch zur Erde, Sünder! Und beweinet eure Schuld; Allen will er Heil gewähren, Die in ihm die Gottheit ehren.

2) Sey, Messias uns willkommen, Du der Völker Heil und Licht! Zeige uns mit deinen Frommen, Deines Vaters Angesicht. Laß an Tugend reich auf Erden, Dort dereinst uns selig werden.

(Zum Gloria.) Anbetung, Preis und Ehre, Durch Himmel, Erd' und Meere Sey dir, des Höchsten Sohn; Und Frieden strömt allen, Die deine Wege wallen Von deiner Gottheit Thron.

(Zur Collecte.) Allmächtiger, ewiger Gott!

leite unſere Handlungen ſo nach deinem Wohlgefallen, daß wir um deines vielgeliebten Sohnes willen reichliche Früchte der Gottſeligkeit und Tugend hervorbringen; durch denſelben Jeſum Chriſtum u. ſ. w.

Das Weitere iſt wie am Feſte der Geburt Chriſti nach der Epiſtel der dritten heil. Meſſe. S. 22 u. ſ. w.

V. Meſſe am Feſte der Beſchneidung unſers Herrn Jeſu Chriſti.

(Vormeſſe.) 1) O Beſter aller Väter! wie, Wie können wir dir danken? — O deine Huld! wie groß iſt ſie! Wie ohne Nam' und Schranken! O Liebe! von dem höchſten Thron Der Himmels-Thronen kam dein Sohn, Dein Eingeborner nieder.

2) In Finſterniſſen waren wir, Umſtrickt von tauſend Sünden! Den Weg zur Tugend und zu dir, Wie konnten wir ihn finden? Wir ſuchten, ſtrebten immerdar Nach Luſt, die uns Verderben war, Und hatten dich vergeſſen.

3) Doch du vergaſſeſt unſer nicht; Dich jammert das Verderben; Mit liebevollem Angeſicht Sprachſt du; ihr ſollt nicht ſterben! Der Sünder iſt noch Menſch, und mein, Soll beſſer werden, ſelig ſeyn — „Sey, Sohn! der Todten Leben.“

(Zum Gloria.) Ehre ſey Gott in den Höhen Und den Menſchen Friede hier, Welche, Vater! für und für Deines Sohnes Wege gehen.

(Zur Collecte.) Allmächtiger Gott! Wis

ſich dein eingeborner Sohn am heutigen Tage dem Geſetze gemäß der körperlichen Beſchneidung unterworfen hat, ſo unterwerfen wir unſere Herzen der geiſtlichen Beſchneidung, und bitten dich: Reinige ſie von allen ſündlichen Neigungen, und laß uns als neue Menſchen in der Tugend beharrlich wandeln; durch denſelben Jeſum Chriſtum u. ſ. w.

(Nach der Epiſtel.) Nur auf Gott, und nicht auf Lehren Schwacher Menſchen laßt uns ſeh'n! Gottes Stimme laßt uns hören, Laſſet ſie uns recht verſteh'n! — Mehr als Zeugniß aller Welten, Vater! ſoll dein Zeugniß gelten. Richte immer unſern Sinn, Nur auf dich und Jeſus hin.

(Zur Predigt.) 1) Herr! deines Namens Süßigkeit Iſt Honig, der das Herz erfreut, Und alles, was man herrlich nennt, Iſt nichts für den, der dich erkennt.

2) Du ſendeſt Licht in unſre Bruſt, Du ſchaffſt dem Herzen Gottes Luſt; Erfreuender als alle Freud', Iſt deines Wortes Lieblichkeit.

(Nach der Predigt.) 1) Dank dir für deines Wortes Licht! Für allen Troſt und Unterricht, der uns von deines Vaters Thron, Zuflos durch dich, den ew'gen Sohn.

2) Dies Wort mit Kindesernſt vollzieh'n, Sey unſer eifrigſtes Bemüh'n, Sey unſre Luſt und Freude hier, Und Seligkeit, o Gott! bey dir.

(Zum Credo.) Glauben, Gott! mußt du mir geben; Ohne Glauben hier zu leben, Wäre mir, wie Todesſchein. — Deiner Gnade, deinem

Segen, Dem nur ſtrebt mein Herz entgegen, Bis du durch den Glauben mein.

(Zum Opfer des Beodes und Weines.)

a) Du kamſt, o Heiland, Jeſu Chriſt! Mit göttlichem Erbarmen, Mit allem, was des Vaters iſt, Kamſt du zu uns, uns Armen. Du duldeſt der Beſchneidung Schmerz, Bringſt ſöhnend Gott dein liebend Herz, Für uns, für uns zum Opfer.

b) Um dieſes Söhnungsopfer hier, Herr! dankbar zu erneuen, Erſcheinen am Altare wir, Dir unſer Herz zu weihen; Wir legen es in deine Hand, Als treuer Liebe Unterpfand, Die wir dir, Herr! gelobten.

Die Präfation, und alles Uebrige iſt wie am Feſte der Geburt Jeſu Chriſti. S. 23 u. f. w.

VI. Meſſe am Feſte der Erſcheinung unſers Herrn Jeſu Chriſti; oder dem heil. Dreykönigsfeſte.

* Die Kirche erinnert ſich am heutigen Feſttage zugleich der Taufe Jeſu im Jordan. Deßwegen hat eine eigene feyerliche Waſſerweihe Statt, die, gröſſerer Erbauung wegen, in der Mutterſprache nach einer vom Biſchof vorgeſchriebenen Form verrichtet wird. Nach der Weihe wird folgendes Gebet zur Erneuerung des Taufverſprechens andachtsvoll gebetet.

Das Andenken der Taufe Jeſu erinnert uns, o Gott! an jene beſeligende Stunde, in welcher wir durch die Gnade der Taufe von den Makeln der Erbſünde gereiniget, Glieder der heiligen Kirche deines Sohnes, und Erben des himmliſchen Reiches geworden ſind. Indem wir nun dieſes Andenken mit gerührtem und dankbarem Herzen wiederholen,

erneuern wir jenen Bund, den unsre Pathen mit dir, anbetungswürdigster Heiland! eingegangen haben. — Oeffentlich und feyerlich entsagen wir daher allen bösen Gesinnungen und Handlungen, als Werken des Satans, allem Irrthume, Aberglauben und Unglauben; wir ergeben uns Gott, unserm himmlischen Vater, als dankbare und gehorsame Kinder, und geloben, seinen heiligen Willen treu zu vollziehen. Wir ergeben uns dir, o eingeborner Sohn Gottes, der du für uns Mensch geworden und gestorben bist, um uns von der Sünde und dem ewigen Untergange zu erlösen, und uns durch dein Blut zum Eigenthume erkaufet hast. In allem wollen wir auf deine göttliche Stimme hören, und deiner heiligen Lehre nachzukommen trachten. Wir bitten dich deßwegen heute aufs neue um deinen heiligen Geist, damit wir von den Sünden gereiniget, zu einem tugendhaften Leben erleuchtet und gestärkt, und dereinst Miterben deiner Seligkeit werden. — In diesem Glauben an dich, o Gott! als unsern Erschaffer und gütigsten Vater; in dem Glauben an Jesum, als den eingebornen Sohn Gottes, unsern Erlöser und Heiland; und in dem Glauben an den heiligen Geist, der von dir, o Vater! und dem Sohne ausgeht, uns heiliget, und zu Kindern Gottes macht; in diesem Glauben an den dreyeinigen Gott, auf dessen Namen wir getauft sind, wollen wir leben und sterben. Amen.

* Zur Austheilung des, zu diesem Andenken geweihten Wassers wird Folgendes gesungen:

Gesang.

1) Mein Vater! o wie dank ich dir! Von dir hab' ich mein Leben; Und durch die Taufe hast du mir Noch größres Glück gegeben. Noch eh' ich dieses Glück empfand, Mit zartem Dankes-Triebe Hat mich schon deine Vaterhand Geweiht aus lauter Liebe Zum Erben deines Reiches.

2) Du nahmst in Christi Reich mich auf, Kamst liebreich mir entgegen; Verhießest mir zum Tugendlauf Erleuchtung, Kraft und Segen; Versprachst mir deine Vaterhuld, Und einst das ew'ge Leben; Versprachst mir alle meine Schuld Durch Christum zu vergeben, Wenn sie mich herzlich reute.

3) Beschämt gesteh' ich meine Schuld, Und flehe dich um Gnade; Ich will, o habe noch Geduld! Forthin des Christen Pfade Mit einem größern Eifer geh'n, Und meine Pflicht erfüllen, Auf dich und deine Hilfe seh'n. Gib zu dem guten Willen Auch Kraft ihn zu vollbringen.

Das Amt der heiligen Messe.

Vormesse.

1) Wie groß ist, Vater! deine Huld! Uns ängstigte des Todes Schuld, Uns die gesündig't hatten; Und nun, Heil uns! wir sterben nicht, Es strahlet uns der Gottheit Licht In dieses Lebens Schatten.

2) Entwichen ist die Finsterniß; Wir seh'n den Weg und sind gewiß, Die Tugend wird nun siegen; Die heiligste Religion Ist mit dem Licht von Gottes Thron, Herab zu uns gestiegen.

3) Wer deſſen ſich nicht dankbar freut, Kennt nicht das Glück der Ewigkeit, Und taumelt ins Verderben. Erbarmer! Mittler! ſey mit uns! Sey du der Leitſtern unſers Thuns, Mach' uns zu Himmels Erben.

(Z. Gloria.) Lobet Gott! ihr Völker alle, Preiſet ihn, des Weltall's Herrn! Eu'res Dankes Stimm' erſchalle Freudenvoll für jeden Stern, Der des höh'ren Lichtes Fülle, Gottes Sohn in Menſchenhülle Aller Welt hat kund gethan.

(Z. Collecte.) O Gott! der du an dem heutigen Tage deinen Eingebornen unter der Leitung eines Sterns den Heiden geoffenbaret haſt; verleih' uns gnädig, daß, die wir dich ſchon aus dem Glauben erkannt haben, auch zur Anſchauung deiner ewigen Herrlichkeit gelangen; durch denſelben Jeſum Chriſtum u. ſ. w.

(Z. Evangel.) 1) Gott will ſich allen offenbaren, Die redlich ſuchen ſeine Bahn; Er nimmt von allen Völkerſchaaren Gebete, Lieder, Opfer an. Ja jeder, der ihn kindlich ehrt, Deß' Flehen wird von ihm erhört.

2) Dies ſind des Erdenſohnes Pflichten, Dem Lichte Gottes nachzugeh'n. Wirſt du nach Gottes Licht dich richten; So wirſt du dich dort ſelig ſeh'n, Wo er in ſeiner Herrlichkeit, Des Wohls der Kinder ſich erfreut.

(V. d. Predigt.) Herr! jeder Zeitpunkt, jeder Ort Iſt Offenbarung Deiner, Und dennoch fand dich ohne Wort Von dir, der Menſchen Keiner. Dein Wort iſt Licht in Finſterniß, Es macht dem Forſchenden gewiß, Was die Vernunft nur ahndet.

(N. d. Predigt.) Dank, Herr! für deines Wortes Licht, Dem Wahn und Sünde weichen; Es gibt uns Muth und Zuversicht, Die Tugend zu erreichen, Die uns durch diese Prüfungszeit, Zur seligen Unsterblichkeit, Wie deine Kinder leitet.

(Z. Credo.) 1) Hoch aus der Erde Nacht empor Schwingt sich zu dir der Glaube; Ist nur für dich, Herr! Aug' und Ohr; Für nichts im Erdenstaube. Nichts baut auf das der ächte Christ, Was sichtbar und vergänglich ist. Sein ist, was ewig währet.

2) O Glaube, Quell' des reinen Lichts! Quell göttlich edler Triebe! So herzentflammend gibt es nichts, Wie du für Tugendliebe! Wer Jesu Sendung kennt und glaubt, Was ist es, das den Muth ihm raubt, Stets tugendhaft zu wandeln?

Zur Opferung.) 1) Vor dir, o Heiland! liegen Weise, Anbetend dich, in Staub gebeugt; Und opfern dir zum Lob und Preise, Was ihre Heimath Edles, zeugt. Gold, Myrrhen, Weihrauch sind die Gaben, Die ehrfurchtsvoll ihr Herz dir weiht; Noch mehr, als diese Opfergaben, Ist's ihre Liebe, die dich freut.

2) O Herr! im Geiste jener Weisen Laß dir von reinem Brod und Wein, Dich dank- und liebevoll zu preisen, Dies Opfer hier gefällig seyn. — Dir wollen wir nun einzig leben; Nur thun, was, Herr! dein Wort gebeut: Nach Recht und Tugend immer streben, Sey Freude uns zur Seligkeit.

(Z. Präf.) Ich erhebe nun mein Herz zu dir, o Gott! dich zu loben und dankbar zu preisen. Denn

es ist billig und gerecht, pflichtmäßig und heilsam, daß wir zu allen Zeiten und an allen Orten dir Dank sagen, heiligster Herr! allmächtiger Vater, ewiger Gott! der du deinen Sohn zu unsrer Erlösung auf diese Erde gesendet hast, welcher uns, als er im Wesen unsrer Sterblichkeit erschien, durch das Licht seiner Unsterblichkeit, neu geboren und zu Erben seiner Seligkeit wieder hergestellet hat. Deßwegen vereinigen wir, durchdrungen von deiner Güte und Liebe, unsre Stimme mit Engeln und Erzengeln, mit allen seligen Geistern und Bewohnern des Himmels, und rufen einmüthig:

(Z. Sankt.) 1) Heilig, heilig, heilig Ist das Licht, das alle Welt Zur Beseligung erhellt; Unaussprechlich heilig.

2) Heilig, heilig, heilig Rufen Engel-Chöre dir, Jesus! Heiland! für und für; Unaussprechlich heilig.

Nach der heiligen Wandlung ist alles, wie am Feste der Geburt Christi S. 24.

VII. Das Amt der heiligen Messe vom ersten Sonntag nach heiligen Dreykönig, bis zum Aschermittwoch.

(Vormesse.) 1) Kommt Christen, theure Brüder! Im Geist vor Gott zu steh'n! Kommt, singet frohe Lieder, Den Heiland zu erhöh'n! Kommt, feyert voll Entzücken, Wie er uns einst befahl, Um ganz uns zu beglücken, Sein heil'ges Liebesmahl.

2) O Laßt uns jetzt empfinden, Wie freundlich Gott uns ist; Er, der auch unsre Sünden, Die

Mir bereu'n, vergißt; Er, der uns seine Kinder, Als treuer Vater liebt, Und selbst dem frechsten Sünder Noch Zeit zur Buße gibt.

(Z. Glor.) Schwingt, heilige Gedanken Euch von der Erde los! Gott! frey von allen Schranken, Ist unaussprechlich groß. Vor seinem Angesichte Lobsinget Gott, lobsingt! Er wohnt in einem Lichte, Wohin kein Auge dringt.

(Gebet.) Nimm, o Herr! unsre Wünsche und Gebete gnädig auf, und ertheile uns deinen himmlischen Segen, damit wir immer erkennen, was wir thun sollen, und das Erkannte wirklich zu vollziehen vermögen; wir bitten dich darum, durch denselben Jesum Christum u. s. w.

(N. d. Epist.) Dein Wort, o Herr! Laß immer mehr Verstand und Herz beleben: Dies wird gewiß In Finsterniß Den Geist zum Licht erheben.

(Z. Evang.) Wie glücklich ist Durch dich der Christ, Der dein Gesetz verehret, Und voll Begier, o Herr! von dir Die rechte Weisheit höret.

(Z. Pred.) Wo hätt' ich Licht, Wofern mich nicht Dein Wort die Wahrheit lehrte? Gott! ohne sie, Verstünd ich nie, Wie ich dich würdig ehrte.

(N. d. Pred.) Dank, Vater! dir, Dank für und für, Daß du dein Wort gegeben. Es sey uns Pflicht, Dem Unterricht Hier treulich nachzuleben.

(Z. Er.) Was hilft es mir ein Christ zu seyn, Wenn ich nicht christlich lebe? — Wenn ich, o Gott! nicht fromm und rein Zu wandeln mich be-

ſtrebe? Der Glaube, den dein Wort erzeugt, Muß ſich durch Thaten zeigen: Je höher die Erkenntniß ſteigt, Muß auch die Tugend ſteigen.

(Zur Opferung.) 1) Was ſollen wir für Gaben, Dir, Herr! zum Opfer weih'n? Iſt, was wir ſind und haben, Nicht Alles, Alles dein? — Ein Herz, dir ganz ergeben, Von allen Sünden rein, Ein liebevolles Leben Soll unſer Opfer ſeyn.

2) Soll unſer Dank dich ehren, So muß er uns zuerſt Lieb' und gehorſam lehren; Dieß iſt, was du begehrſt. Du liebeſt uns als Kinder; O Vater! wir ſind dein, Drum ſollen deine Kinder, Auch gut, wie du biſt, ſeyn.

(Z. Präf.) Wir erheben nun unſre Herzen zu dir, o Gott! dich zu loben und dankbar zu preiſen; denn es iſt unſre Pflicht, daß wir zu allen Zeiten und an allen Orten dir Dank ſagen, heiligſter Herr, allmächtiger Vater, ewiger Gott! der du deinen Sohn zu unſrer Erlöſung und Seligmachung auf dieſe Erde geſendet, und uns in ihm das erhabenſte Tugendbild zur Nachahmung gegeben haſt. Durchdrungen von der Größe deiner Güte und Liebe, vereinigen wir deßwegen unſre Stimme mit deinen Engeln und Erzengeln, mit allen ſeligen Geiſtern und Bewohnern des Himmels, und rufen einmüthig: Heilig, heilig, heilig biſt du unſer Gott und Herr! — Himmel und Erde ſind mit deiner Herrlichkeit erfüllt. Lob, Preis und Dank ſey dir, Jeſu, Sohn Gottes! der du gekommen biſt, uns ſündige Menſchen zu erlöſen.

(Z. Sankt.) O Heiligſter! wen nennſt du dein, Und wen willſt du belohnen? Wer wird ſich ewig deiner freu'n Und ewig bei dir wohnen? Der heilig vor dir lebt und thut, Was, Herr! dein Wort ihn lehret; Der, deſſen Herz iſt rein und gut, Und ſich vom Böſen kehret.

Der den Geringſten nicht verſchmäht, Abſichtlich nicht betrübet; Den g'raden Weg der Tugend geht, Und alle, wie ſich liebet. — Wer alſo wandelt, der iſt rein! Gott wird ihn einſt belohnen; Er wird in Gott ſich ewig freu'n, Und ewig bei ihm wohnen.

(Nach der heiligen Wandlung.)

Ein heil'ges Opfermahl der Liebe Haſt du geſtiftet, Jeſu Chriſt! Es läutert dem des Herzens Triebe, Der es mit frommem Sinn genießt, Dir ſeine Gegenliebe ſchenkt, Und dankbar deines Tods gedenkt.

(N. d. W. u.) Bewundernd denken wir der Liebe, Womit du unſer Heil bedacht; Wie ſtark ſind deines Mitleids Triebe, Die dich bis an das Kreuz gebracht! O laß uns deinen Todesſchmerz Jetzt tiefer dringen in das Herz.

(Z. hl. Commun.) 3) Laß mich mit Ernſt die Sünde ſcheuen, Für welche du, dich opfernd, ſtarbſt; Mit ſchnödem Mißbrauch nie entweihen, Was du ſo theuer mir erwarbſt! Nie führe mich zur Sicherheit Der Troſt, den mir dein Tod verleiht.

4) Ich übergebe mich aufs neue, O Jeſu, Gottes Sohn! an dich, Dir ſchwör' ich für mein Leben, Treue Vor deinem Tiſche feyerlich. Du

ſtarbſt für mich, drum bin ich dein; Und dein, dein will ich ewig ſeyn.

(Gebet.) O Gott! der du uns die Früchte der Erlöſung ſo reichlich zu Theil werden lieſſeſt; verleih' uns einen ſo feſten und thätigen Glauben an dieſe Erlöſung, daß wir verdienen, zu dem verheiſſenen Lohne der Herrlichkeit zu gelangen, in welcher dein Sohn mit dir und dem heiligen Geiſte als gleicher Gott lebt und regiert von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

(Z. Schl.) Voll Inbrunſt, Dank und Freude, Vollbrachten, Jeſu! wir Die Feyer deines Todes; Preis ſey dir, Herr! dafür. — Geſtärkt an dieſem Mahle Zu immerfeſter Treu, Empfinden wir, wie ſelig, Wer dir ſich opfert, ſey.

VIII. Der Aſchermittwoch.

Geſang zur Weihung und Austheilung der Aſche.

1) Weg vom Lärm, vom Tanz, vom Spiele! Blick', o Menſch, nach deinem Ziele! Sieh' das Bild des Todes hier! Kreuz und Aſche ſagen dir: Was geboren iſt auf Erden, Muß zu Erd' und Aſche werden.

2) Wie ſie ringen, ſorgen, ſuchen, Das Gefundne dann verfluchen! Wie, vom Schein bethört, der Geiſt, Raſtlos baut und niederreißt. Was ſo mühſam ſtrebt auf Erden, Muß zu Erd' und Aſche werden.

3) Sieh'! durch dieſe ſtillen Hallen Mann und Greis und Jüngling wallen, Und die Mutter, die entzückt, An das Herz die Kleinen drückt.

Was da blüht und reift auf Erden, Muß zu Erd' und Asche werden.

4) Staub sind Tausende, die kamen; Wer gedenkt noch ihrer Namen? — Ach! ihr modernd Gebein Deckt, uns warnend, längst ein Stein. Was geboren ist auf Erden, Muß zu Erd' und Asche werden.

5) Aber Gott wird All' erwecken. Tod! nur Böse magst du schrecken! — Wie das Korn ins Feld gesä't Reich an Aehren aufersteht, Werden wir uns wieder sehen. Glaube kann nicht untergehen!

6) Die dem Vater aller Seelen Kindlich ihren Geist empfehlen, Die, vom Fluch der Sünde rein, Sich dem Reiche Gottes weih'n; Sollten die, wie Staub verwehen? — Hoffnung kann nicht untergehen.

7) Menschenfreund dein frommes Sehnen Abzutrocknen alle Thränen; Was die Hand der Armuth füllt, Haß mit Wohlthun gern vergilt; Rechte Tugend wird bestehen; Liebe kann nicht untergehen.

8) Dort das Kreuz auf dem Altare, Hier die schwarz umhüllte Bahre Und das Grau der Asche spricht: Aller harrt das Weltgericht, Unser Reich ist nicht hienieden, Tugend nur gibt Seelenfrieden.

Das heilige Amt für den Aschermittwoch.

(Z. Eingang.) Vater, Vater! voll Gebrechen Stehen deine Kinder hier. Dürfen

Sünder mit dir sprechen? O so rufen flehend wir: „Laß uns bei dir Gnade finden; Gott! vergib uns unsere Sünden; Heiligster! erbarme dich Unser Aller väterlich.“

(Z. Col.) Verleih, o Gott! deinen Gläubigen, daß sie diese heilige Fastenzeit gottselig beginnen, im Geiste wahrer Andacht fortsetzen, und zu ihrem Heile beschließen; durch denselben Jesum Christum, deinen eingebornen Sohn, unsern Herrn. Amen.

(Nach der Epistel.) Ein Herz, von Eigenliebe, fern, Fern von des Stolzes eitlem Triebe, Geheilig't durch die Furcht des Herrn, Erneu't durch Glauben zu der Liebe; Dies ist's, was Gott von dir verlangt. Ein solches Herz mußt du besitzen; Denn nie wird dir ein Fasten nützen, Womit der Pharisäer prangt.

(Zur Opferung.) Laß, Vater! diese Gaben Von reinem Brod und Wein, Uns, die gesündigt haben, Zum Sühnungsopfer seyn. Dein Sohn trug alle Leiden, Und starb für unsre Schuld, Und gab uns vor dem Scheiden Dies Denkmal seiner Huld.

Der Frucht von Jesu Sterben Uns sicher zu erfreu'n, Läßt uns, als Gotteserben Ihm unser Leben weih'n. Vergebung kann nur finden, Der sich zu Gott bekehrt; Nur wer verharrt in Sünden Wird nicht von ihm erhört.

(Zur Präfation.) Ich erhebe nun mein Herz zu dir, heiligster Gott! allmächtiger Vater! meinen Dank dir darzubringen, daß du uns von der Sünde und dem ewigen Untergange errettet,

und den Weg des Heils kennen gelehret hast; durch Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn, dessen vierzigtägigen heiligen Fastens wir hier ehrfurchtsvoll gedenken, und dadurch ermuntert den Entschluß fassen, unsre sinnliche Begierden zu beherrschen, unsere bösen Neigungen zu bekämpfen, unsere Leidenschaften zu bezähmen und wahre heilbringende Buße zu wirken, welche uns, seine Erlösten, würdig mache, in seine Herrlichkeit aufgenommen zu werden, die er uns durch seine Leiden und seinen Opfertod erworben hat. Vereint mit allen Engeln und Erzengeln rufen wir deßwegen, gerührt von deiner Güte und Barmherzigkeit: Heilig, heilig, heilig bist du unser Herr und Gott! Himmel und Erde sind von deiner Herrlichkeit erfüllt. Lob, Preis und Dank sey dir, o Jesu, Sohn Gottes! der du gekommen bist, uns sündige Menschen zu erlösen.

(Zum Sankt.) Gott ist heilig! heilig leben
Soll auch ich nach seinem Ruf; Dazu will mir
Gnade geben, Der mich unvergänglich schuf,
Wenn ich hier nach seinem Willen Rastlos
strebe, zu erfüllen, Was sein heilig Wort gebeut
Für das Heil der Ewigkeit.

(Nach der heiligen Wandlung.)

Ach, sieh' ihn dulden, bluten, sterben!
O meine Seele sag' ihm frommen Dank! Sieh'
Gottes eignen Sohn und Erben, Wie mächtig
ihn die Menschenliebe drang! Wo ist ein Freund,
der je, was er gethan, Der so, wie er, für
Sünder sterben kann?

(N. d. V. U.) Wie dunkel waren jene Stunden, O Herr! und welche Laſten drückten dich? Wie quoll das Blut aus deinen Wunden? Und o, es floß zum Troſt und Heil für mich! Es ruft noch heute mir ermunternd zu, Daß du mich liebſt, o großer Dulder! du.

(Z. hl. Commun.) Herr! mir zum Troſt und dir zur Ehre Gereicht dein ganzer Kampf, dein Kreuzestod! Beſtätigt iſt nun deine Lehre; Ich baue feſt darauf in jeder Noth. Unſchuldig littеſt du; doch Preis und Ruhm Iſt auch im Kampf der Unſchuld Eigenthum.

Dies Beyſpiel, Jeſu! ſoll mich lehren: Des Lebens Unſchuld ſey mein Ehrenkleid. Gern will ich deine Stimme hören, Und willig thun, was mir dein Wort gebeut. Die Dankbarkeit dringt innigſt mich dazu. Wer hat es mehr um mich verdient, als du?

(Gebet am Aſchermittwoch.) Allmächtiger, ewiger Gott! du haſt den Niniviten um ihrer Buße willen Vergebung ihrer Sünden gnädig angedeihen laſſen; verleih auch uns, daß wir wahre Buße wirken und Verzeihung unſerer Sünden erlangen; durch Jeſum Chriſtum, unſern Herrn. Amen.

(Gebet in der Faſten.) Verleih' uns, o Gott! deine Gnade, daß wir unſere Herzen von allen unerlaubten Abſichten reinigen, unſre Liebe zu den irdiſchen Gütern mäßigen, den Reizen des Laſters widerſtehen, uns zu dem rühmlichen Kampfe der Tugend durch Enthaltſamkeit ſtärken, und der

beseligenden Früchte des Leidens und Sterbens unsers Herrn Jesu Christi würdig und theilhaftig werden mögen. Amen.

(Schlußgeb.) Für deine namenlosen Leiden Nimm an den Dank, den treue Liebe bringt; Einst dankt, entzückt von höhern Freuden Mein Geist, der sich der Erd' entschwingt. Dann stimmen alle Sel'gen fröhlich ein; Der ganze Himmel soll dann Zeuge seyn.

IX. Das hl. Amt für die Sonntage in der Fasten.

Gott! du willst des Sünders Leben; Seine Seele ist dir werth; Gnädig willst du ihm vergeben, Wenn er sich zu dir bekehrt. Mitten auf dem Sündenwege Machst du sein Gewissen rege; Nur Verächter deiner Huld Stürzet ihre eigne Schuld.

(Gebet.) Laß, o Jesu! unsre Seelen, zu deren Rettung du den Kreuzestod gestorben bist, nicht verloren gehen, sondern führe sie auf dem Wege deiner heiligen Gebote zum ewigen Leben. Amen.

(N. d. Ep.) Erwecke mich durch deine Gnade Zum stäten Ernst der Besserung; Und leite mich auf sicherm Pfade Des Glaubens und der Heiligung. Gott meines Heils! sey ewig mein, Und laß auch mich dein eigen seyn.

(Z. Pred.) Eröffne, Gott! mir den Verstand, Dein Wort recht zu verstehen, Dein Wort, zum Leitstern mir gesandt; Stets deinen Pfad zu gehen, Zu fühlen, wie du mein gedenk'st, Und väterlich mein Schicksal lenk'st, Wenn ich dir kindlich folge.

(N. d. Pred.) Dank, Vater! ewig Dank

sey dir Für diese heil'ge Lehre; Gib, daß durch sie auch für und für Sich meine Tugend mehre, Und ich in dieser Uebungszeit Zu meiner Seels Seligkeit Des Guten Vieles wirke.

(3. Credo.) Ich glaube, Gott! daß du es bist, Der Jesum uns gegeben; Ich glaube, daß es Jesus ist, Der für uns gab sein Leben; Daß Er Verzeihung uns erwarb, Vom Satan uns befreyte, Indem er an dem Kreuze starb, Und sich zum Opfer weihte.

Zur Opferung und alles Weitere siehe Seite 40 bis 43.

X. Der heilige Palmsonntag.

Zur Palmweihe.

1) Singt: heilig, heilig, heilig!
Ist unser Herr und Gott
Singt mit den Engeln: heilig
Bist du Gott Sabaoth!
Im Himmel und auf Erden
Soll deine Herrlichkeit
Gelobt, gepriesen werden
Jetzt und in Ewigkeit.

2) Der kömmt in Gottes Namen,
Der sey gebenedeyt!
Ruft, Kinder! mit uns: Amen!
Von Herzen hoch erfreut.

Kinder. { Hos'anna in den Höhen
Hos'anna Davids Sohn!

Alle. { Wenn Welten auch vergehen,
Besteht sein Königs-Thron.

Gebet vor der Prozession.

Wir ahmen, o Gott! in heiliger Freude den feyerlichen Einzug deines Sohnes in Jerusalem nach, und bitten dich, erfülle unsere Herzen mit Ehrfurcht und Liebe zu ihm, daß wir seines Se-

gens würdig, und der Früchte seiner Erlösung theilhaftig werden; der du lebst und regierst von Ewigkeit zu Ewigkeit. ℟. Amen.

Gesang zur Prozession.

1) Jesu König, unser Herr! * Du der Welt Begnadiger!
2) Dir bracht' einst der Juden-Schaar * Lobeshymnen freudig dar.
1) Hosianna Davids Sohn! * Sang sie dir im Jubelton,
2) Als du auf der Eselin * Reitend kamst nach Salem hin.
1) Jesu König, unser Herr! * Du der Welt Begnadiger!
2) Dir bringt auch der Christen-Schaar * Lob- und Dankeshymnen dar.
1) Fröhlich rühmet, wer ein Christ * Wer erkauft zum Leben ist
2) Dich, der groß von Rath und That * Uns vom Tod erlöset hat.
1) Du bist mehr, als Davids Sohn; * Unvergänglich ist dein Thron.
2) Durch dich ward ein ewig Heil, * Licht der Seele uns zu Theil.
1) Menschenfreund! wie dank' ich dir! * Schenke dieses Heil auch mir.
2) Mache mich, Gerechter! frey * Von der Sünden Tyranney!
1) Gütigster! verzeihe mir! * Was ich Böses that vor dir.
2) Sanftmuthsvoller! deine Huld * Trage mich stets mit Geduld.

1) Stehe mir, mein Helfer! bey, * Daß ich meiner Pflicht getreu;
2) Immerhin auf dieser Welt * Thue, was dir wohlgefällt.
1) Trifft mich Traurigkeit und Schmerz, * Tröste dann mein zagend Herz.
2) Hilf zum treuen Tugendlauf * Meiner Schwachheit mächtig auf,
1) Daß ich einst, o Lebensfürst! * Wenn du richtend kommen wirst,
2) Singen kann im Jubelton: * Hosianna Davids Sohn!

Alle. { Hosianna dir, o Herr! * Unserem Begnadiger!

(Oder statt des obigen Psalms, der Folgende.)

1) Singt dem König Lobes-Psalmen!
Strömt um ihn, ihr Völker her!
2) Christen! streuet freudig Palmen
Euerem Begnadiger!
1) Dieser ist von Davids Saamen
Gottes Sohn von Ewigkeit!
2) Dieser kömmt in Gottes Namen,
Dieser sey gebenedeyt.

Das ganze Chor. { Jesu, König, unser Herr!
Sey auch uns Begnadiger!

1) David sah im Geist entzücket
Den Messias Jesum Christ,
2) Sah, wie er das Volk beglücket,
Das ihm treu ergeben ist.
1) Tochter Sion! streu' ihm Palmen,
Breite deine Kleider hin,

2) Sing' ihm Lieder, ſing' ihm Pſalmen,
Der zum Heile dir erſchien.

Das ganze Chor. { Jeſu, König, unſer Herr!
Sey auch uns Begnadiger!

1) Sieh', Jeruſalem, dein König,
Wie ſanftmüthig kömmt er an!
2) Sey ihm dankbar, unterthänig!
Wandle freudig ſeine Bahn.
1) Den die Himmel hoch verehren,
Dem der Chor der Engel ſingt,
2) Deſſen Ruhm ſollſt du vermehren,
Da er dir den Frieden bringt.

Das ganze Chor. { Jeſu, König, unſer Herr!
Sey auch uns Begnadiger!

1) Geiſter, die im Himmel wohnen,
Preiſen unſern König heut,
2) Und die Völker aller Zonen
Singen, hoch das Herz erfreut:
1) Hoſianna in den Höhen!
Hoſianna Gottes Sohn!
2) Mögen Welten einſt vergehen,
Ewig feſt beſteht ſein Thron.

Das ganze Chor. { Jeſu, König, unſer Herr!
Sey auch uns Begnadiger!

1) Aus des Säuglings Mund erſchallet
Schon das Lob, das dir gefällt.
2) Auch der Jugend Loblied wallet
Heut zu dir, o Heil der Welt!
1) Hier in dieſes Tempels Halle
Preiſen wir dich hocherfreut.
2) Hoſianna! rufen alle
Chriſten dir in Ewigkeit.

Das ganze Chor. } Jesu, König, unser Herr!
Sey auch uns Begnadiger!

Das Amt der heiligen Messe.

(Z. Eingang.) Ich Sünder komm', o Gott! zu dir Gebeugt von Reueschmerz, Und flehe dich um Gnade hier Für mein bestürztes Herz. Schenk ihm nach deiner Vaterhuld Vergebung aller Sündenschuld! Erbarme meiner, Vater! dich, Und rette huldvoll, rette mich!

(Gebet.) Allbarmherziger! nach deinem heiligen Willen ist dein Sohn, unser Erlöser, im Fleisch erschienen, und starb den Tod des Kreuzes; damit das Menschengeschlecht das erhabendste Vorbild der Demuth und Geduld zur Nachahmung habe. Verleihe uns nun auch die Gnade, diesem heiligen Vorbilde in Allem nachzukommen; damit wir, die wir an seinem heiligen Leiden Theil nehmen, auch an seiner Auferstehung Antheil erhalten mögen. Wir bitten dich darum, durch denselben Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn. Amen.

(Nach der Epistel wird als Vorbereitung zur Anhörung der Leidensgeschichte Jesu Folgendes gesungen:)

Laß die Gschichte deiner Leiden
Mir, großer Dulder! heilig seyn!
Sie lehre mich die Sünde meiden,
Und dir mein ganzes Leben weih'n.
Dein Leiden, sey mein höchster Segen,
Dein Tod mein seligster Gewinn!
Dir walle sanft mein Herz entgegen,
Weil ich durch dich gerettet bin.

(Z. Credo.) Ich glaube, Gott! daß du es bist, Der Jesum uns gegeben; Ich glaube, daß es Jesus ist, Der für uns gab sein Leben; Daß Er Verzeihung uns erwarb, Vom Satan uns befreyte, Indem er an dem Kreuze starb, Und sich zum Opfer weihte.

Die Opferung und alles Uebrige ist wie am Aschermittwoch Seite 40.

XI. Messe am heiligen Gründonnerstag.

(Vormesse.) 1) Ich will den Bund mit meinem Herrn Bey seinem Mahl erneuen. Ich will von der Zerstreuung fern Mich seines Todes freuen. O Tag! wie heilig bist du mir! Es soll mein dankbar Herz zu dir, Erlöser! sich erheben!

2) Bekennen will ich's öffentlich: Dein Sterben sey mein Leben. Dir, mein Erlöser! will ich mich Zum Eigenthum ergeben. Laß mich mit gläubigem Vertrau'n Auf dich, mein treuer Mittler schau'n, Laß mich Erbarmung finden.

(Z. Gloria.) Rühmen will ich Jesu Güte, Bis mein letzter Hauch entflieht; Preisen soll ihn mein Gemüthe, Wenn es einst sein Antlitz sieht. Wer hat so, wie Er geliebt, Der für uns sein Leben gibt?

(Gebet.) O Gott! dessen eingeborner Sohn uns unter den Gestalten des Brodes und Weines seinen heiligen Leib und Blut als ein immerwährendes Denkmal seiner Liebe hinterlassen hat; verleih uns, daß wir das Andenken der Einsetzung dieses heiligen Geheimnisses heute so würdig be-

gehen, daß in uns das Verlangen nach dieser göttlichen Speise immer lebendiger werde, und wir durch den Genuß derselben an den beseligenden Früchten des heiligen Opfertodes Jesu Theil nehmen. Wir bitten dich darum durch denselben Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn. Amen.

(N. d. Epist.) Du weißt es, Gott! ich prüfte mich, Bekannte mein Vergehen, Und du erhörtest väterlich Mein reuevolles Flehen. Du schenktest mir nach deiner Huld Verzeihung meiner Sündenschuld, Und deine Gnade wieder.

(Z. Evangel.) Begnadiget, von Sünden rein, Nah' ich mich deinem Mahle; Will tief gerührt ein Zeuge seyn, Von dem, was in dem Saale, In jener finstern Leidensnacht, Dein liebend Herz, o Herr! vollbracht Zum Heil und Beyspiel Allen.

(Z. Credo.) Ich weiß, an wen ich glaube. Ich glaube fest, und zweifle nicht. Kein Witz des Spötters raube Mir jemals meines Glaubens Licht. Der Herr, der Retter dieser Welt, Der mir das Brod gegeben, Das nährend meinen Geist erhält Für jenes selig'e Leben; Der ist's, an den ich glaube.

(Zur Opferung.) 1) Der Herr beym letzten Mahl Das Herz erfüllt von Liebe, Nimmt Brod und dankt und spricht: „Dies ist mein Leib, nehmt hin, Genießt mein Fleisch und Blut, Zum Denkmal meiner Liebe; Folgt, Jünger, treu mir nach, Der ich der Meister bin.“

2) Deßgleichen nahm er auch Den Kelch

in seine Hände. „Dies ist mein Blut, spricht er, Ihr trinkt das Leben hier; Der neue Bund fängt an, Der alte hat ein Ende; Mein Kreuzestod ist nah; Steht auf, und folget mir.“

3) Heut ist uns dieser Tag, Das Fest von Gottes Liebe, Der Tag des neuen Bunds, Den Gott mit uns gemacht. Erhebe dich, mein Herz Zum Dank, zur Gegenliebe; Wie hat der Herr voll Huld An uns, sein Volk gedacht? —

(Z. Präfat.) Ich erhebe nun mein Herz zu dir, o heiligster Gott! barmherzigster Vater! dich dankbar zu preisen durch deinen Sohn, Jesum Christum, unsern Herrn, der noch in der Nacht, da er von seinem Jünger Judas treulos verrathen, und den Händen seiner Feinde übergeben ward, uns unter den Gestalten des Brods und Weins seinen Leib und Blut zur Speise und zum Trank hinterlassen hat; damit wir seines Opfertodes niemals vergessen, und durch den Genuß dieses göttlichen Mahles mit Muth und Kraft zur Tugend erfüllt, zur Gegenliebe entflammt, zur seligen Unsterblichkeit genährt, und mit ihm auf das Innigste vereint werden. Deßwegen rufe ich, durch seine Liebe gerührt: Heilig, heilig, heilig bist du unser Herr und Gott! Himmel und Erde sind von deiner Herrlichkeit erfüllt. Lob, Preis und Dank sey dir, o Jesu! der du gekommen bist, uns sündige Menschen zu erlösen.

(Z. Sankt.) 1) Dich preis't der Lobgesang der Himmelsheere! Auch unser Tempel schallt von deiner Ehre! Auch unser Dank und unser Fleh'n Soll dich, o Gottes Sohn! erhöh'n.

1) Es feyre dankbar dieſen Tag die Erde, Daß jedes Land voll deines Ruhmes werde, Dein Lob ſey, Heiland! jedes Wort hienieden ſchon, und ewig dort.

(Nach der heiligen Wandlung.)

Der du dein theures Blut und Leben, O Herr! zum Heil und Troſt auch mir, Als reines Opfer haſt gegeben, Anbetend beug' ich mich vor dir. Gott! wer ergründet deine Liebe? Dein möcht ich ewig, ewig ſeyn! O heilige des Herzens Triebe, Und weihe mich zum Opfer ein.

(Nach d. V. U.) 1) Jeſus iſt mein Troſt und Leben, Ganz iſt ihm mein Herz ergeben. Er iſt meines Glaubens Licht, Meiner Hoffnung Zuverſicht.

2) Er kann meine Wünſche ſtillen, Mein Verlangen mir erfüllen; Außer ihm gibt es kein Gut, Das mir je Genüge thut.

3) Durch Gehorſam, den ich übe, Halt ich mich in ſeiner Liebe; Traue dem, was er verſpricht, Laſſe meinen Jeſum nicht.

4) Dann wird Er mir Himmelsfreude, Lohnen dort, was ich hier leide — Und ich ſchau' ſein Angeſicht In des Himmls heiterm Licht.

Feyerliche Communion.

Die offene Schuld.

Ich bekenne mit demüthigem und reuevollem Herzen vor Gott dem Allmächtigen, der ſeligſten Jungfrau Maria, und allen lieben Heiligen; vor dir, ehrwürdiger Prieſter des Herrn, und vor euch, meine Brüder, daß ich gegen Gottes heiligſten

Willen durch Unterlassung des Guten und Vollbringung des Bösen in Gedanken, Worten und Werken vielmal gesündiget habe. Ich erkenne und bereue meine Schuld, meine Schuld, meine große Schuld. Darum bitte ich alle Freunde Gottes im Himmel und auf Erden, dich ehrwürdiger Priester des Herrn, und euch meine Brüder, ihr wollet für mich um Gnade und Barmherzigkeit beten bey Gott unserm Herrn.

Gesänge während der Ausspendung des heiligsten Opfers.

I.

1) Gedenk', o Christ!
An jene Nacht,
Wo unser Herr
Die Seinigen
Vor seinem Tod
Noch einmal sah.

2) Sieh, was er that,
Daß niemand ihn
Nach seinem Tod
Vergessen soll!
O bet' erstaunt
Das Wunder an!

(Chor.) Keine Liebe gleicht, o Jesu! Deiner Liebe. O liebten wir Dich, wie du uns Geliebet hast!

3) Er nahm ein Brod;
Er betete;
Er brachs und sprach:
Ihr Jünger! nehmt,
Nehmt hin und eßt;
Dies ist mein Leib,

4) Der jetzt für euch
Gegeben wird.
Das thut auch ihr
Nach meinem Tod!
Dies soll bey euch
Mein Denkmal seyn.

(Chor.) Keine Liebe u. s. w.

5) Da nahm er auch
Den Kelch mit Wein,
Sprach ein Gebet,
Gab ihn herum,
Und sagte: Trinkt
Ihr alle hier!

6) Das ist der Kelch
Des neuen Bund's;
Er reicht mein Blut,
Das euch zum Heil,
Zum Heil der Welt
Jetzt fließen wird.

(Chor.) Keine Liebe u. s. w.

7) Vollendet war
Das heil'ge Mahl,
Dann gieng er hin,
Und litt und ſtarb
Am Kreuz für uns!
O welche Lieb'!

8) Gedenk', o Chriſt!
Wie er für dich
Geſtorben iſt!
Gedenk daran,
Und lebe dem,
Der für dich ſtarb!

(Chor.) Keine Liebe u. ſ. w.

II.

1) Jeſus kam und lehrt' und übte, Was ſein Vater ihm gebot; Unausſprechlich, göttlich liebte Jeſus uns bis in den Tod.

(Chor.) Wir geloben nachzuwandeln Auf dem Weg. den er betrat; Heilig und gerecht zu handeln, Wie der Herr in Wort und That.

2) Ganz ſich weih'n der reinſten Tugend, Weit vor allem Unrecht flieh'n, — War die Freude ſeiner Jugend, War ſein dauerndes Bemüh'n.

(Chor.) Wir geloben nachzuwandeln ꝛc.

3) Heil — durch Wahrheit zu verbreiten, Zog er hin durch Stadt und Land, Allen, — ſie zu Gott zu leiten, Bot er liebreich ſeine Hand.

(Chor.) Wir geloben nachzuwandeln ꝛc.

4) Mit dem herzlichſten Erbarmen Hob er den Gefall'nen auf. Helfer, Retter ſeyn den Armen, — Liebe war ſein Lebenslauf.

(Chor.) Wir geloben nachzuwandeln ꝛc.

5) Arm, entbehrt er gern die Freuden, Die der Erde Reichthum gab, Nahm, an Liebe reich, die Leiden Dem Bedrängten freundlich ab.

(Chor.) Wir geloben nachzuwandeln ꝛc.

6) Um der heil'gen Wahrheit willen Litt er duldend jede Schmach. Pflicht der Liebe zu erfüllen, Gieng er dem Verirrten nach.

(Chor.) Wir geloben nachzuwandeln ꝛc.

7) Der Verfolgung preis gegeben, Trug er liebe-

voll ihr Joch; Gab der Liebe hin sein Leben, Liebt' im Tod die Feinde noch.

(Chor.) Wir geloben nachzuwandeln ꝛc.

8) Liebe war sein ganzes Leben, Liebe war sein Tod am Kreuz. Laßt uns so nach Liebe streben, — So auch tragen unser Kreuz! —

(Chor.) Wir geloben nachzuwandeln.

* Nach der Ausspendung des heiligsten Opfers spricht laut und andachtsvoll

Der Vorbeter: O heiliges Liebesmahl, in welchem wir an dem Leib und Blute Jesu Christi Theil genommen, und das Andenken seines Leidens und Todes feyerlich begangen haben. —

℣. Wer das Fleisch des Menschen Sohnes ißt, und sein Blut trinkt, hat das ewige Leben.

℟. Denn wer sein Fleisch ißt, und sein Blut trinkt, der bleibt ihn ihm.

Vorbeter. (Laßt uns beten.) Göttlicher Erlöser, wie viel hast du für uns gethan! Wir empfinden deine Liebe, und danken dir aus ganzer Fülle des Herzens. Du bist unser Führer; dir wollen wir nachfolgen, nach deinem Muster uns bilden! Dein Geist leite uns zur Wahrheit, deine Liebe uns zur Tugend. Mit Vertrauen blicken wir zum Himmel auf. Dann halten wir uns im Guten, standhaft ertragen wir alle Leiden, und mit Heiterkeit gehen wir dem Tod entgegen. Ein göttliches Gefühl zieht uns mit Sehnsucht zu dir. In deiner Liebe wollen wir hier wirken, um dich einst im verklärten Leben heilig und ewig anzubeten. Amen.

Dankpsalm.

Lobet Gott alle Völker, * Preiset ihn alle Nationen.
Er erbarmt sich Aller, * Die ihn aufrichtig verehren.
Er verzeiht dem Sünder, * Wenn er sich reuevoll bessert.
Er sieht auf den Gerechten * Mit Wohlgefallen und Gnade.
Er eröffnet seine Vaterhand, * Und füllt uns reichlich mit Segen.
Danket, danket dem Herrn; * Denn seine Güte dauert ewig.
Unwandelbar ist seine Treue, * Seine Liebe kennt keine Grenzen.
Preis sey dem Vater und dem Sohne, * Wie auch dem heiligen Geiste.
So wie von Anfang', so auch jetzt, * Und zu ewigen Zeiten. Amen.

* Statt des obigen Psalms kann auch folgendes Danklied gesungen werden.

1) Durch dich, du höchstes Gut, erfreut, Erhebet mein Gemüthe Die Größe dieser Seligkeit, Die Größe deiner Güte. Gestärkt, Herr! durch dein Abendmahl, Geh' ich getrost durch dieses Thal Des Kampfes und der Leiden.

2) Dir folg' ich nach, o Herr, mein Hort, Mit Freudenvoller Seele! Ich halte mich fest an dein Wort, Und wenn ich Schwacher fehle; So blickt mein Geist auf dich zurück, Und dann verleihst du mir das Glück, Daß ich dir würdig lebe.

(Zum Schluß.) Auf ewig sey, mein Heiland! dir Anbetung, Dank und Ehre! Gib, daß ich ewig dir dafür Zum Opfer angehöre. Bin ich im Leben, Herr! nur dein; So werd' ich's auch im Tode seyn, Und ewig mit dir leben.

Gesang zur Prozession, wenn das heiligste Altarssakrament auf einen Seiten-Altar getragen und beygesetzt wird.

1) Du, dessen Herz voll Liebe Sich bis zum Tod und Grab Aus mitleidsvollem Triebe, Zu unsrer Rettung gab. Wie leidend schloß dein Leben Den liebevollen Lauf! Mit einem heil'gen Beben Stiegst du zum Oelberg auf.

2) Hier sahst du schon das Toben Ergrimmter Hasser nah; Sahst schon das Kreuz erhoben Für dich auf Golgatha; Sahst deine Grabeshöhle, Und fühltest Todesnoth. Betrübt war deine Seele, Betrübt bis in den Tod.

3) Für unser Heil zu leiden Bliebst du dennoch bereit; Begabst dich aller Freuden, Und giengst mit Willigkeit Der frechen Schaar entgegen, Die blutbegierig kam, Dir Bande anzulegen, Und dich gefangen nahm.

4) Mit welcher Geistesstille Trugst du das Ungemach, Das aus der Bosheit Fülle Gehäuft nun auf dich brach; Du scheutest keine Schmerzen, Die dir ihr Grimm gedroht; Zu schwer war deinem Herzen Selbst nicht der Kreuzestod.

5) Wie viel sind wir dir schuldig, Daß du die schwere Last Des Kreuzes so geduldig Für uns getragen hast. Dich wollen wir erheben, So

viel die Schwachheit kann. Nimm unser ganzes Leben Als Dankesopfer an!

* Statt dieses Gesanges kann auch das pange lingua in der Muttersprache gesungen werden. Siehe die Segens-Gesänge: „Preiset Lippen das Geheimniß Eines Leibs voll Herrlichkeit" ꝛc.

XI. Die vormittägige Feyer des Todes unsers Herrn Jesu Christi am heil. Charfreytage.

* Die Trauerceremonien, welche die Kirche für diesen Tag angeordnet hat, sollen uns recht anschaulich darstellen, daß wir den Sterbe- und Begräbnißtag unsers liebevollsten Heilands feyern. Zu Anfang des Gottesdienstes sind am Altare die Kerzen nicht angezündet, zur sinnbildlichen Bedeutung: daß heute das Licht der Welt gleichsam erlosch. Der Priester geht im schwarzen Meßkleide zum Altare; legt sich gleich am Fuße des Altars auf sein Angesicht nieder, und erwägt in tiefster Demuth und Reue, daß der Heiland für unsre Sünden am Kreuze starb. Vom Chor, oder auch vom sämmtlichen Volke wird unterdessen Folgendes gesungen:

1) In tiefer ehrfurchtsvoller Stille, O mein Erlöser, denk ich dein; Der Wehmuth fromme Zähre quille, Und heilig soll der Tag mir seyn, Da du so willig Blut und Leben Auf Golgatha dahin gegeben, Daß ich, von Sünd' und Tode frey, Einst Erbe deines Reiches sey.

2) Hinweg von allem Eiteln lenke Die dir geweihte Seele sich; Der leiseste Gedanke denke, O mein Erlöser! nur an dich — An dich, den Qual und Jammer beugte, Bis sich dein Haupt am Kreuze neigte, Und bis der Felsenhöhle Schoos Den heil'gen Leichnam sanft umschloß.

* Das 53. Kapitel des Propheten Jesaias, welches jetzt in der Muttersprache verlesen wird, ist unser größ-

ten Aufmerksamkeit und Beherzigung werth. Es enthält die bestimmteste Weissagung vom Leiden und Tode Jesu. Dieser Prophet lebte schon 700 Jahre vor Christi Geburt. — Nach verlesener Prophezeihung wird von einem Vorbeter folgendes Gebet, als Einleitung zur Leidensgeschichte, gesprochen:

(Lasset uns beten.) An dein Kreuz treten wir heute hin, göttlicher Erlöser! sehen deine Leiden, deine Wunden, deine Schmerzen, deinen Todeskampf, und fragen mit Recht: für wen leidest du, da niemals in deinem Munde ein Betrug war, und in dir nur göttlicher Geist wirkte! Für die Rettung des sündigen Menschengeschlechtes übernahmst du alle diese Leiden, wie es der Mund deiner Propheten vorher verkündet, und dein Wort bestätiget hat. O möchte diese Feyer deiner Leiden und deines Kreuzestodes zur reinsten Gegenliebe uns entflammen, und uns der beseligenden Früchte würdig und theilhaftig machen. Amen.

(Z. Pred.) 1) Nach tausend Todesleiden, Am Kreuze dich verscheiden Für mich verscheiden seh'n, Was könnte mir zum Segen, Mich kräftiger bewegen, Herr! deine Bahn zu geh'n?

2) Ja hier, hier will ich lernen Von Sünden mich entfernen, Und sterben, wie du starbst; Will hier dir Treue schwören, Und ewig dich verehren, Weil du mir Heil erwarbst.

(N. d. Pred.) O Todestag voll Segen! Dich soll mein Herz erwägen, Du hast uns Heil gebracht! Dein wollen wir gedenken, Auf dich den Sinn hinlenken Im Gram'n der Todesnacht!

* Da Christus an dem heutigen Tage für Alle gelitten

hat, und gestorben ist; so fodert die heilige Kirche auch von uns, daß wir durch Jesum mit besonderer Liebe und Vertrauen für alle seine Erlösten beten.

I. Lasset uns beten für die heilige Kirche Gottes, daß sie in Friede und Eintracht auf der ganzen Erde erhalten werde.

Allmächtiger, ewiger Gott! der du deine Herrlichkeit durch Christum allen Völkern geoffenbaret hast, beschütze das Werk deiner Barmherzigkeit, deine auf dem ganzen Erdboden verbreitete Kirche, daß sie mit unerschütterlichem Glauben in dem Bekenntnisse deines heiligen Namens verharre; durch unsern Herrn Jesum Christum, der mit dir lebt und regiert in Einigkeit des heiligen Geistes, als gleicher Gott von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

II. Lasset uns beten für den heiligen Vater N. N.

Allmächtiger, ewiger Gott! nach dessen heiligem Rathschluß Alles fortbesteht, erhalte auf unser Flehen, unsern obersten Bischof N. N.; damit unter ihm, als einem so erhabenen Vorsteher, die christliche Gemeine von dir, o Herr! regiert, in den Verdiensten ihres Glaubens durch werkthätige Liebe zunehme; durch Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn. Amen

III. Lasset uns beten für die Bischöfe, Priester, für die übrigen Geistlichen und das Volk; damit sie Gott im Christenthume rechtschaffen dienen.

Allmächtiger, ewiger Gott! durch dessen Geist der ganze sittliche Leib, die Kirche geheiliget und regiert wird; erhöre unser demüthiges Flehen für alle Stände derselben; damit Dir unter deiner göttlichen Leitung von Allen treu gedient werde; durch

denſelben Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn. Amen.

IV. Laſſet uns beten für die höchſte Landes-Obrigkeit, daß ſie Gott mit ſeiner Weisheit erfülle; damit ſie das Volk nach heiliger Gerechtigkeit regiere.

Allmächtiger, ewiger Gott! der du mit unendlicher Macht alle Reiche der Welt beherrſcheſt; ſieh' mit Huld und Gnade auf unſer Vaterland, und verleihe, daß ſowohl unſer Landesfürſt (unſre Obrigkeit) durch gerechte und milde Regierung, als wir die Untergebnen durch unverbrüchlichen Gehorſam zur Ehre deines Namens die gemeinſame Landeswohlfahrt mit einſtimmiger Frömmigkeit möglichſt befördern; durch denſelben Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn. Amen.

V. Laſſet uns beten für die neuen Täuflinge, oder Katechumenen; daß, wie ſie durch die Taufe zu Chriſten angenommen, ſie in der Erkenntniß und dem Eifer der chriſtlichen Religion ſtets wachſen.

Allmächtiger, ewiger Gott! der du deine Kirche zu allen Zeiten mit neuen Gläubigen vermehrſt; verleih, daß Alle, welche durch die Taufe wieder geboren, in die heilige Gemeine der Chriſten aufgenommen worden, in den Wahrheiten des Heils wohl unterrichtet werden; in der Erkenntniß deiner beſeligenden Lehre täglich wachſen, und am Eifer, deine heiligen Vorſchriften treulich zu befolgen, immer mehr zunehmen; durch Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn. Amen.

VI. Laſſet uns beten für alle Unglückliche, in Irrthum, Krankheit, Elend, und Gefahr des Leibes und der Seele Schwebende.

Allmächtiger, ewiger Gott! befreye alle Kummer-

vollen von ihrer drückenden Last. Laß ſie in der Anbetung und Verehrung deines heiligſten Willens Troſt und Beruhigung, und in dem Beyſpiele deines bis in den Tod duldenden Sohnes Kraft und Ermunterung finden. Laß die Bitten aller Hilfsbedürftigen zu dir dringen! damit ſie, aus ihrer Noth errettet, ſich deiner unermeßlichen Barmherzigkeit dankbar freuen: durch unſern Herrn, Jeſum Chriſtum, der mit dir und dem heiligen Geiſte als gleicher Gott lebt und regiert von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

VII. Laſſet uns beten für unſre, außer der katholiſchen Kirche irrenden, Brüder, daß ſie Gott zur Erkenntniß der Wahrheit, und zu unſrer Mutter, der heil. Kirche leiten möge.

Allmächtiger, ewiger Gott! der du Alle zur Seligkeit erſchaffen und berufen haſt; erbarme dich derjenigen, die das reine Licht deiner beſeligenden Lehre nicht erkennen. Führe ſie zur völligen Erkenntniß der Wahrheit in deine heilige Kirche zurück, und laß ſie, durch das Band des Glaubens und der Liebe mit uns vereiniget, derſelben Seligkeit theilhaftig werden; durch unſern Herrn Jeſum Chriſtum, der mit dir und dem heiligen Geiſte als gleicher Gott lebt und regiert von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

VIII. Laſſet uns auch beten für die Juden, daß ſie Jeſum Chriſtum endlich für den wahren Meſſias erkennen.

Allmächtiger, ewiger Gott! der du auch die hartnäckigſten Juden von deinen Erbarmungen nicht ausſchlieſſeſt; erhöre unſer Gebet für dieſes noch nicht gläubige Volk. Laß daſſelbe das wahre Licht, welches Chriſtus iſt, erkennen; damit es, von

seinem Irrthume befreit, nach Jesu beseligender Lehre wandle.

IX. Lasset uns beten für die Heiden, daß sie sich von dem Götzendienste ab, zur Verehrung des einigen wahren Gottes hinwenden.

Allmächtiger, ewiger Gott! der du nicht den Tod der Sünder willst, sondern daß sie sich bekehren und leben; erhöre unser demüthiges Gebet, und befreye die in heidnischer Unwissenheit schmachtenden Völker von dem Joche des Götzendienstes und des Aberglaubens. Führe sie zur Erkenntniß der Wahrheit, und vereinige sie mit deiner heiligen Kirche zum Preis und zur Ehre deines heiligen Namens; durch unsern Herrn Jesus-Christus, der mit dir und dem heiligen Geiste als gleicher Gott lebt und regiert von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

* Nach diesen Gebeten folgt die Aufdeckung des Crucifixes, und die Anbetung des Gekreuzigten. Als Einleitung wird hier gesungen:

O Golgatha! zu deinen Höhen Erhebet dankend sich mein Herz. Ich will den Heil'gen Gottes sehen In seines Opfertodes Schmerz; Ich will für seine Lieb' und Pein Ihm meine ganze Seele weih'n.

* Indem der Priester mit erhabener Stimme spricht, oder singt: „Sehet Jesus Christus am Kreuze!" wird in wechselnden Chören geantwortet;

℣. Wir beten dich an, Jesu, Sohn Gottes!

℟. Und danken dir, daß du für uns gestorben bist.

* Wie der Priester obige Worte dreymal wiederholt; so werden auch die Worte der Anbetung wiederholt, und hierauf kann während der Adoration des Priesters eines der folgenden zwey Lieder gesungen werden:

I.

1) Anbeten kann ich nur, und weinen; Verſtummen muß ich hier: — Solch einen Unſchuld'gen ſah der Himmel nie! So viel auch aus den tiefſten Tiefen Beklemmte je zum Vater riefen, So ſchmachtete kein Sünder je.

2) O Wunder ohne Namen, Keiner, Nicht ein Erſchaffner, auch nicht Einer, Ergründet Jeſu Chriſti Tod. Nur dies vermag mein Geiſt zu denken: Ein Gott muß uns nun Alles ſchenken, Der ſeinen Sohn gab in den Tod.

* Wann der Prieſter in Prozeſſion zum Seitenaltar gegangen; und dann zurückkehrt, um den Kelch mit der konſekrierten Hoſtie auf den Hochaltar zu tragen, wird geſungen:

3) O Liebe, Liebe! Heilig, heilig, O Unausſprechlicher! wie heilig, Wie unausſprechlich iſt dein Rath! Durch dich wird eine Welt von Sündern, Jetzt wunderbar ein Kreis von Kindern; Verſöhnt iſt meine Miſſethat!

4) Mit welcher Zunge, welchem Herzen Dank ich dir, Herr! für deine Schmerzen; Für jede mir verborgene Laſt; Für jeden Kampf, den du geſtritten; Für jeden Tod, den du gelitten, Bekämpft, und überwunden haſt!

II.

1) Mein Volk! was hab ich dir zu Leid gethan? Sag' an, womit hab' ich dich je betrübet? Wie viele Schmach und Marter thuſt mir an? Schlägſt den an's Kreuz, der dich ſo zärtlich liebet.

2) Ich machte dich vom Sündenjoche frey, Beſchützte dich auf allen rauhen Wegen. Ich

nährte dich, und rief dein Heil herbey. Und du, du lohnst mit Undank meinen Segen.

3) Was sollte ich noch mehr dem Weinberg thun? Den ich gepflanzt, ihm meine Huld geschenket? Nun, da ich wollt' in seinem Schatten ruh'n; Hat er mit Gall und Essig mich getränket.

4) Die dich oft hart bedrückten, strafte ich; Dich aber schützte ich mit deinen Freunden; Und nun zerfleischest du mit Geisseln mich, Und übergibst zum Tod mich meinen Feinden.

5) Zur ew'gen Seligkeit verklärt ich dich; Ich segnte die Arbeit deiner Hände; Du krönst mit Dornen, schlägst mit Nägeln mich An's Kreuz; willst, daß ich da mein Leben ende.

6) Mein Volk! was hab' ich dir zu Leid gethan? Sag' an, womit hab' ich dich je betrübet? Wie viele Schmach und Marter thust mir an? Schlägst den an's Kreuz, der dich so zärtlich liebet.

Zum Opfer der vorgeweihten Gaben wird das Folgende als Fortsetzung der vorhergehenden Strophen des I. Liedes gesungen.

* Eigentliches Meßopfer hat heute nicht Statt. Es wird weder Brod noch Wein neu konsekrirt, sondern nur die Hostie von Gestern bey der heiligen Wandlung aufgehoben, und zur Communion genossen. Dadurch erinnert uns die heilige Kirche, daß Jesus Christus an diesem Tage allein zur Genugthuung für die Sünder der ganzen Welt sich blutiger Weise geopfert hat; und daß sein heiligster Leichnam nach vergossenem Blute in das Grab gelegt worden ist.

5) Auf Golgatha will ich mich schwingen, Wenn Nacht und Leiden mich umringen; In deiner Leidensnacht dich schau'n; Will da mit allen

Seelenkräften Mich an dein Kreuz im Geiste hefften, Und gleich dir lernen Gott vertrau'n.

6) Und wenn mich meine Sünden kränken, Herr! will ich deines Tods gedenken, Nur fließen seh'n dein göttlich Blut. Für mich auch ist dies Blut geflossen, Wer zu dir kömmt, wird nicht verstoßen; Du starbst auch mir, auch mir zu gut!

7) O Freude jener Ewigkeiten, Wo ich dich anschau'n, dich begleiten, Dich hören, dich umfangen kann! Für deine Liebe ohne Schranken, Lamm Gottes, wie will ich dir danken! Wie bet' ich, Liebe, dort dich an!

Schlußgebet.

Jesus Christus! Dank, ewiger Dank dir! der du dich für das Menschengeschlecht aufgeopfert, und uns auf dem Wege der tiefsten Erniedrigung, des schmerzlichsten Leidens, des schmählichsten Todes zur Seligkeit geführet hast. Nein, größere Liebe gibt es unter den Menschen nicht; als daß einer sein Leben für seine Freunde läßt. Und du gabst dein Leben hin für die, die dich mißkannten; die feindselig gegen Wahrheit und Tugend, feindselig gegen dich gesinnt waren; — starbst für Feinde Gottes und der Wahrheit. Nein, größere Liebe gibt es nicht! Dich müßen Himmel und Erde loben, als den, der beyde mit einander vereiniget hat. Dank, ewiger Dank dir! daß du dem Tode, und den Schreckniſſen des Todes die Macht genommen, und uns Troſt, Vertrauen auf die Vaterliebe deſſen, der dich gesandt hat, Gewiſſensruhe, Vergebung

der Sünden, Licht, Gnade und Unsterblichkeit so theuer erkauft, alle Feinde unsers Heils besiegt, und alle Quellen der Seligkeit geöffnet hast. Amen.

* Weil der Leichnam Jesu im Grabe verschlossen, versiegelt, und also nicht mehr sichtbar war; so wird auch nach der Vorschrift des römischen katholischen Meßbuchs und Rituals das Hochwürdigste nicht mehr ausgesetzt, sondern das Tabernakelthürchen steht offen, der Tabernakel leer, um anzuzeigen, daß Jesus hier nicht mehr in seinem Leibe zu sehen sey.

XII. Die vormittägige Feyer des heiligen Charsamstages.

Anmerkung. An Orten, wo ein Vorbeter aufgestellt ist, kann aus dem größern Gesangbuche erste Auflage S. 168 — 177 oder zweyte Auflage S. 153 — 160 die heilige Messe vorgebetet werden; wo keiner ist, bleibt alles der stillen Andacht überlassen.

XIII. Das Amt der Messe auf das hl. Osterfest.

Psalm, zur Austheilung des Osterwassers.

Ich sah, wie aus des Mittlers Seite
Auf eines Kriegers Lanzenstoß
Zum Zeugniß des erfolgten Todes
Und uns zum Heile, Wasser floß.

Laß nun als Sinnbild jenes Wassers
Auch dieses uns zum Segen seyn;
Und dankbar wollen wir uns heute
Herr! deiner Auferstehung freu'n.

Alleluja, Alleluja, Alleluja!

(Vormesse.) Jesus, die erlösten Sünder, Alle Christen danken heut, Dir, du Todesüberwinder! Dir, du Herr der Herrlichkeit! Der du todt warst, lebest wieder; Mit dir leben alle Glieder; Alle, die das Grab einst deckt, Hat Gott mit dir auferweckt.

Nieder kamst du auf die Erde, Gottes Sohn, von Gottes Thron! Trugest jegliche Beschwerde, Littest Schmerzen, Spott und Hohn. Menschen haßten dich, du Bester! Aller Armen Hilf' und Tröster! Dich, du Labsal jeder Noth, Drängten sie bis in den Tod!

Willig, Herr, trug deine Seele Mancher Leiden schwere Last, Und in dunkler Grabes-Höhle Lag dein müder Leib erblaßt. Endlich frey von aller Plage, Ruht er bis zum dritten Tage; Da kam in das stille Grab Gottes Herrlichkeit herab.

(Z. Glor.) Dir, großer Gott! sey Ehre Und Ehre dir, o Sohn! Durch Himmel, Erd' und Meere Im hehren Jubelton. Du hast den Sieg errungen, Du Held, auf Golgatha! Du hast den Tod bezwungen, Der uns zum Raub ersah!

Gesprengt sind Stein und Siegel, Beschämt der Feinde Wuth; Und auf dem Todeshügel Erstickt der Hölle Brut. Du lebst, der Helden Größter! Du lebst, und wir durch dich. Dich preis ich, dein Erlöster, Dich preis ich ewiglich.

(Z. Coll.) O Gott! der du uns durch die Auferstehung deines eingebornen Sohnes den Eingang zu deiner Herrlichkeit geöffnet hast; laß uns die Entschlüsse zu einem tugendhaften, des Himmels würdigen Leben durch die mächtige Hilfe deines Beystandes vollbringen. Wir bitten dich darum durch Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn u. s. w. Amen.

(N. d. Ep.) Seele! dein Heiland ist frey von den Banden, Glorreich und herrlich von

Todten erstanden, Freue dich Seele, die Hölle erbebt, Jesus, dein Heiland ist Sieger und lebt!

Freue dich Seele, die Höllenmacht lieget, Sünde und Satan und Tod sind besieget. Der im Triumphe vom Grabe sich hebt, Jesus, dein Heiland ist Sieger und lebt!

Manne dich Seele! sey tapfer im Streite, Jesus ist mit dir und kämpft dir zur Seite. Zage nicht, wenn auch der Tod dich umschwebt, Jesus, dein Heiland ist Sieger und lebt!

Hast du die Sünde, wie Jesus bestritten, Hast du den Tod, wie dein Heiland gelitten; Glaube, daß Jesus vom Grabe dich hebt, Jesus, dein Heiland ist Sieger und lebt.

(Z. Er.) O hoher, süßer Glaube! Vom Grabe zu ersteh'n; Erweckt vom Erdenstaube, Mein Heiland! dich zu seh'n, Der du nach tausend Leiden Zu Gottes Rechten thronst; Mit nie gefühlten Freuden Die Deinen ewig lohnst.

Was könnte diesen Glauben An hehres Leben mir Aus meiner Seele rauben? Leb' ich, mein Heiland, dir! — Du sprachst: „Reißt immer nieder Der Seele Tempel; — seht, Ob er nicht fester wieder Am dritten Tage steht!

Herr! was dein Mund gesprochen, Erfüllte deine Macht; Dein Tempel ward zerbrochen; Doch mit erhöhter Pracht Steht er jetzt fester wieder Zur Freude Aller da, Und jedes deiner Glieder Singt dir: Alleluja!

(Z. Opfer.) Dir, Auferstandner! opfern wir Mit reinem Brod und Wein Ein treues Herz,

voll Lieb' zu dir; Von schnöden Lüsten rein. Du starbst für unsre Sündenschuld; Hast uns mit unermeßner Huld Zur seligen Unsterblichkeit Durch Auferstehung eingeweiht.

Durch dich allein lebt unser Geist, Der du das Leben bist; Und Alles, was die Welt verheißt, Ist eitel, Trug und List. Nur du, der uns vom Tod erlöst, Bist in dem Grabe nicht verwes't. — Dir will ich mich zum Opfer weih'n; Dein, Auferstand'ner! ewig seyn.

(Z. Präf.) Ich erhebe nun mein Herz zu dir, allgütiger Gott und Vater! dich vorzüglich in diesen Tagen dankbar zu loben und zu preisen durch Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn, der sich als unser Osterlamm aufgeopfert, die Sünden der Welt hinweggenommen, durch seinen Tod unsern Tod zernichtet, und durch seine Auferstehung uns neues Leben gegeben hat. Durchdrungen von dieser Liebe und Güte rufen wir deßwegen mit deinen Engeln und Erzengeln, mit den Thronen und Heerschaaren, und mit allen himmlischen Geistern: Heilig u. s. w.

(Z. St.) Heilig, heilig, heilig! Ruft der sel'gen Geister Chor Hocherzückt zu Gott empor, Unaussprechlich heilig!

Heilig, heilig, heilig! Der des Todes Macht bezwang; Uns des Lebens Sieg errang, Unaussprechlich heilig!

(Nach der heiligen Wandlung.)

O Du, für uns dahin gegeben In Angst und Schmerz und Schmach und Tod! Du! Du bist

aller Todten Leben; Du Heilungstrank und Himmelbrod! Der Seele Nahrung, edle Werke, Kann, wer dir glaubt, mit Freude thun, Aus dir schöpfe jede Ohnmacht Stärke, Und jede Sorge lehrst du ruh'n.

Wer dein Verdienst um uns erkennet, Sich deiner Himmelsgüte freut, Mit Ehrfurcht deinen Namen nennet, Gedanken, Wort und That dir weih't! Sich dir mit allen Kräften nahet, Dich sucht, wenn er von dir entwich; Der ist dein Jünger, der empfahet Unsterblichkeit, o Herr! durch dich.

Der Glaube sieht im Nachtmahlsbrode, Herr! deinen Leib; im Bundeswein Dein Blut, und spricht: Der große Todte, Der ewig lebt, ist ewig mein! — Ja, deinen Leib soll ich genießen Als Unterpfand der Seligkeit, Die du mir ewig hast verhiessen, Wenn sich mein Herz dir dankbar weiht.

Dir ähnlich werden! deinem Willen Ergebe sich mein Wille gern! Vor allen Augen, wie im Stillen, Sey ganz mein Herz und Sinn des Herrn; Herr! lehr' im Großen, wie im Kleinen Mich freudig thun, was dir gefällt; Ein leuchtend Beyspiel seyn den Meinen, Ein leuchtend Beyspiel seyn der Welt.

(Gebet auf Ostern.) Befestige in unsern Herzen den Glauben an deine Auferstehung, o Herr! wie du denselben durch das Brodbrechen in den Herzen deiner Jünger befestiget hast, und laß denselben reichliche Früchte der Tugend bringen; damit wir einst würdig seyn mögen, durch dich vom

Grabe zum ewigen Leben auferweckt zu werden; der du mit dem Vater und dem heil. Geiste u. s. w.

(Gebet am Himmelfahrtsfeste.) Laß das Opfer, welches wir dir, o Herr! ehrfurchtsvoll dargebracht haben, an uns so gesegnet seyn, daß wir deinen heiligen Fußstapfen nachfolgen, und dorthin zu kommen verdienen, wohin du heute im Triumph deinen treuen Verehrern vorangegangen bist, und uns die Wohnstätte ewiger Seligkeit bereitet hast; der du zur Rechten deines Vaters sitzest, und mit ihm in Einigkeit des heiligen Geistes als gleicher Gott lebst und regierst von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

(Schlßgs.) Dank, Todesüberwinder! Für das, was du gethan; Nimm der erlösten Sünder Dich ferner gnädig an. Send' uns vom Heilgthume Zur Tugend Kraft und Muth; Damit nur dir zum Ruhme Wir leben, höchstes Gut!

Anmerkung. Das hl. Amt am weissen Sonntage ist wie am Ostersonntage.

Gesang nach der Ablegung des Taufgelübdes.

1) Mit dem Herzen, mit dem Munde
Schwören wir in dieser Stunde,
Jesu ewig treu zu seyn.
Nimmer werde je gebrochen,
Was wir Jesu heut versprochen,
Ewig treu uns ihm zu weih'n.

2) Ja, ihm wollen wir ganz leben,
Ihm, der auch für uns sein Leben
Willig hingegeben hat.
Gott, der Alles weiß und richtet;
Hört, wozu wir uns verpflichtet;
Liebt das Wort nicht ohne That.

Gebete und Gesänge zur feyerlichen Kinder-Communion.

Deiner und deines Opfertodes, o Jesu, Sohn Gottes! dankbar zu gedenken, erscheinen wir vor deinem heiligen Tische, und wünschen die Speise des ewigen Lebens zu genießen, die du uns in deinem Leibe und Blute noch am letzten Abendmahle vor deinem Leiden hinterlassen hast. — Unser Auge erblickt zwar hier nur Gestalten von Brod und Wein; aber unser Herz glaubt es deinem Worte, o Herr! daß du unter diesen Gestalten zugegen seyst, wie du es dort beym Abendmahle warst; wo du über Brod und Wein die Worte sprachst: „Dies ist mein Leib, dies ist mein Blut.“

Du bist, o Herr! mit Fleisch und Blut
In Brodsgestalt zugegen,
Und dein Genuß, o höchstes Gut!
Ist mir ein ew'ger Segen.
Gott! diese Wahrheit glaube ich,
In diesem Glauben stärke mich,
Daß ich dich ewig schaue.

Du bist vom Himmel herabgekommen, Sohn Gottes! und Mensch geworden, um uns zu erlösen und selig zu machen. Durch dich, mein Heiland! habe ich Gnade und Vergebung meiner Sünden bei Gott dem Vater gefunden und du hast mir die Verheissung gegeben: wenn ich dein Fleisch esse, und dein Blut trinke; so bleibest du in mir und ich in dir, und du werdest mich am jüngsten Tage erwecken, und ich mit dir leben in Ewigkeit. Deßwegen nah' ich mich voll des Vertrauens auf dein untrügliches Wort deinem Tische, und hoffe durch den Genuß deines Leibes

und Blutes zu allem Guten gestärkt zu werden und das ewige Leben zu erhalten.

Dein Fleisch und Blut nährt meinen Geist
Für jenes hehre Leben,
Und wird, wie es dein Wort verheißt,
Unsterblichkeit mir geben.
Dir, Gütigster! vertraue ich,
Und hoffe fest, ich werde dich
Einst ewig dort besitzen.

Jesus Christus! du durchzogst unermüdet Städte und Dörfer, um ihnen deine beseligende Lehre zu verkünden, und du ludest selbst uns Kinder ein, zu dir zu kommen. Ganz hast du dich dem Wohl der Menschen dahingegeben; dahingegeben auch für mich der Todesangst und Traurigkeit am Oelberge; dahingegeben in die Hände deiner Feinde, zu den empfindlichsten Verspottungen und grausamsten Mißhandlungen; — hingegeben dem ungerechten Todesurtheile und der schweren Kreuzeslast. Willig nahmst du das Kreuz auf deine Schultern, und giengst wie ein Lamm zur Schlachtbank, ohne Widerrede und Murren. — Dort bietest du die Hände zur Durchbohrung deinen Feinden dar, und stirbst für uns alle den schmählichsten und schmerzlichsten Tod am Kreuze, um uns Vergebung der Sünden bei Gott, deinem Vater zu verdienen, und uns die Erbschaft der Kinder Gottes, das ewige Leben wieder zu erwerben. — So groß, so unermeßlich groß war deine Liebe zu uns! und ich sollte dich nicht wieder lieben? mir sollte die Sünde noch angenehmer seyn, als dein Wohlgefallen und deine Gnade? Nein, mein Gott und Herr! dich will ich lieben von ganzem Herzen,

aus ganzer Seele, aus ganzem Gemüthe, aus allen meinen Kräften. Ernſtlich will ich die Sünde und jede Gelegenheit zur Sünde meiden, und einzig dir leben. Nichts ſoll mich von deiner Liebe zu trennen vermögen; dein will ich im Leben und im Tode ſeyn.

Für mich floß, Herr! dein theures Blut,
Für mich gabſt du dein Leben.
Du biſt der Seele höchſtes Gut,
Dir will ich mich ergeben.
Ich liebe dich, und möchte dein —
Ganz dein, o beſter Heiland! ſeyn,
Dir ewig angehören.

Mit dieſem Glauben, mit dieſer Liebe, und in dieſer Hoffnung treten wir nun in tiefſter Ehrfurcht und Demuth zu deinem Tiſche, o Jeſu! um deinen heiligen Leib und Blut in Brodsgeſtalt zu empfangen. Dein Zuſpruch und deine Einladung ermuntert uns zu dieſem heiligen Geheimniſſe. Du haſt geſprochen: „Laſſet die Kleinen zu mir kommen; denn ihnen iſt das Himmelreich.“

Aber indem wir uns an deinem Tiſche, o Jeſu! verſammeln; ſo errinnern wir uns deiner heiligen Lehre, deines heiligen Lebens und Sterbens, und fühlen es, daß wir nicht werth ſind, deine Gäſte zu ſeyn; denn wir ſind nicht mehr ſo unſchuldig, als wir es in unſerer erſten Kindheit waren; ſondern (Die Kinder.) Wir bekennen Gott dem Allmächtigen, und vor Maria, der ſeligſten Jungfrau, vor den heiligen Apoſteln Petrus und Paulus, vor allen deinen Heiligen; vor dir, ehrwürdiger Prieſter des Herrn, und vor allen hier Gegenwärtigen, daß wir öfters geſündiget haben; in Gedanken,

Worten und Werken; und durch Unterlassung des Guten. Wir bekennen und bereuen unsre Schuld, unsre Schuld, unsre große Schuld; und bitten deswegen Maria, die seligste Jungfrau, die heiligen Apostel Petrus und Paulus, alle Heiligen, dich ehrwürdiger Priester des Herrn, und euch unsre Brüder und Schwestern; daß ihr für uns zu Gott um Gnade und Verzeihung beten wollet. R. Amen.

„O Herr! ich bin nicht würdig, daß du eingehest in mein Herz; sondern sprich nur ein Wort, so wird meine Seele von Sünden rein und gesund.“

Gesänge unter der Communion der Kinder.

I.

Laßt die Kinder zu mir kommen, Sprachst du höchster Jugendfreund! Was du sprichst, das ist so traulich, Ist so herzlich gut gemeint. Sieh', dort kommen sie, die Kleinen, Liebend dich, von Sünde rein; Kommen zu dir, bester Heiland! Ihre Herzen dir zu weih'n.

Höre gnädig ihr Versprechen: Einzig nur auf dich zu seh'n, Und durch ihre Lebenstage Deine Wege treu zu geh'n. Hör' ihr unverstelltes Rufen: „Guter Jesus, wir sind dein! Möchten mit dir eins auf Erden, Eins in deinem Himmel seyn.“

Nicht um Schätze, nicht um Kronen Sey ihr Herz dem Laster feil; Du nur seyst und bleibest ihnen Höchstes Gut und Erbetheil. Dann beglückt sie schon hienieden Himmlische Zufriedenheit, Und nach diesem Pilgerleben Selige Unsterblichkeit.

(N. d. heil. Com.) Genossen haben wir, o Herr!

deinen heiligen Leib, und dein heiliges Blut; genossen das Brod des ewigen Lebens. Dank, herzlicher Dank sey dir für diese Gnade! Wie können wir dir, bester Heiland! deine Liebe vergelten? Alles, was wir haben, ist ohnehin schon dein. — Doch du verlangst keine vergänglichen Opfergaben; du verlangst ein Herz, das dich liebt und durch treue Erfüllung deiner Gebote diese Liebe beweist. Ein solches Herz bringen wir dir, o Gott zum Danke dar. Lieben, ja lieben wollen wir dich, und diese Liebe durch treue Nachfolge darthun. Wir haben dein heiliges Beyspiel vor Augen. Du warst das frömmste, beste Kind. So andächtig und eingezogen im Hause Gottes; so fleißig und gehorsam im Hause seiner Eltern; so gut und liebreich gegen alle Menschen! — Dies wollen wir auch seyn. Was uns immer bis daher daran abgieng, das wollen wir zu erreichen streben, unsre Fehler zu verbessern, und mit immer größerm Eifer alle unsre Pflichten zu vollziehen suchen; damit wir bis zu unserm Lebensende dir angehören, und dann ewig, mit dir vereiniget an der Herrlichkeit Theil nehmen, die du uns im Hause deines Vaters zubereitet hast. Amen.

Dank-psalm.

Meinen Jesum laß ich nicht, Er hat sich für mich gegeben. Soll't ich nicht aus Dank und Pflicht An ihm hangen, ihm nur leben? Er ist meines Lebens Licht; Meinen Jesum laß ich nicht.

Chor. Er ist meines Lebens Licht; Meinen Jesum laß ich nicht.

Durch ein Herz voll Dankbarkeit, Durch Ge-

horsam, den ich übe Gegen das, was er gebeut, Halt' ich fest an seiner Liebe; Traue dem, was er verspricht, Und so laß ich Jesum nicht.

Chor. Trauend dem, was er verspricht, Laß ich meinen Jesum nicht.

So ist er mein Theil und Ruhm Bis an meines Lebens Ende; Ihm geb' ich zum Eigenthum Ganz mich hin in seine Hände. Er ist meine Zuversicht; Meinen Jesum laß ich nicht.

Chor. Er ist meine Zuversicht; Meinen Jesum laß ich nicht.

Hier auf Erden kann nichts seyn, Was des Herzens Wünsche stillet; Du o Jesu! bist's allein, Der sie hier schon ganz erfüllet. Selig! wer in Wahrheit spricht: Meinen Jesum laß ich nicht.

Chor. Selig! wer in Wahrheit spricht: Meinen Jesum laß ich nicht.

XIV. Die heilige Messe in der Bittwoche bey Kreuzgängen und Betstunden.

(Vormesse.) Jeder Sünder, jeder Fromme Drängt sich deinem Throne zu, Jeder hofft, wenn er nur komme, Find' er bey dir Hilf' und Ruh. Unter diesen Sünderschaaren, Menschenvater! komm auch ich; Ich, der es so oft erfahren: Wer dich suchet, findet dich.

Alles hast du, Alles geben Willst du, was uns heilsam ist; Gib die Gnade, fromm zu leben Mir, o Gott! durch Jesum Christ. Du, die Stärke aller Schwachen, Schone aller Sünder du! Gut und selig kannst du machen; Hilf mein Gott auch mir dazu.

(Z. Glor.) Ehre sey Gott in der Höhe, Der mit unendlicher Weisheit und Macht Immer im Wohl und im Wehe Ueber die Menschen so väterlich wacht!

(Gebet am Bittsonntag.) O Gott! von dem uns alle gute Gaben zufließen, verleih auf unser demüthiges Flehen, daß wir durch deine Eingebung jederzeit nach dem trachten, was recht und gut ist, und dasselbe durch deine Leitung auch vollbringen. Wir bitten dich darum durch Jesum Christum u. s. w.

(Gebet in der Kreuzwoche und bey Betstunden.) O Gott und Vater! du kennest unsre Bedürfnisse, noch ehe wir sie dir vortragen, und du theilest deine Gaben aus, ehe wir darum flehen. Sieh, wir bitten dich heute um Gedeihen der Feldfrüchte, um fruchtbare Witterung und Abwendung alles Mangels, aller Theurung und Hungersnoth. Nimm das Rufen deiner Kinder als einen Beweis ihres vertrauensvollen Herzens an, und gib, daß das Gute, daß wir von deiner Vatergüte erfleht haben, durch keinen Mißbrauch von uns entweihet werde. Wir bitten dich darum durch denselben Jesum Christum u.

(Gebet um heiteres Wetter, oder Regen.) Zu dir, o Herr! rufen wir vertrauensvoll: Schenk uns milden Sonnenschein (fruchtbaren Regen), dessen deine Erde bedarf, um uns Nahrung zu geben. Laß uns deine Hilfe im Zeitlichen erfahren, damit wir dadurch im zuversichtlichen Verlangen nach dem Ewigen gestärkt werden. Wir bitten dich darum durch Jesum Christum u. s. w.

(Gebet in verſchiedenen Anliegen.) Verſchmähe nicht, allmächtiger Gott! unſer demüthiges Flehen um Rettung und Hilfe zu dir; ſondern befreye uns nach deiner unermeßlichen Vatergüte von dieſer Trübſal; oder gib uns Gnade, daß wir dieſe zeitlichen Leiden ſo geduldig und ſanftmüthig ertragen, daß ſie uns zur Quelle ewiger Freuden werden. Wir bitten dich darum durch Jeſum Chriſtum u. ſ. w.

(N. d. Ep. am Bittſonntag.) Des Heuchlers Flehen kannſt du nicht, O Heiligſter! erhören; Dich trügt kein frömmelnd Angeſicht, Dich täuſchen keine Zähren. Das Herz, von Sünden Makeln rein, Muß nur nach Tugend ſtreben; Voll Demuth, Reu' und Einfalt ſeyn, Und kindlich dir ergeben.

(N. d. Ep. in der Bittwoche und bei Betſtunden.) Gott gibt den Pflanzen Sonnenſchein, Er gibt der Saat den Regen; Und ohne Ihn iſt kein Gedeih'n, Und ohne Ihn kein Segen. Er iſt der Vater der Natur, Trägt ſie in ſeinen Händen; Will ihren Lauf auch einzig nur Zu unſerm Beſten wenden.

(N. d. Ep. bei Betſt. um Abwend. der Drangſ.) Wir dürfen troſtvoll in der Noth Zu Gottes Throne gehen; Denn Gott iſt es, der uns gebot, Um Hilf' ihn anzuflehen. Er iſt es, der die Macht beſitzt, Uns Rettung ſtets zu ſenden; Der liebevoll uns unterſtützt, Wenn wir uns zu ihm wenden.

(Z. Pred.) Gib, Vater! gib uns jenen

Geist, Den Jesus Betenden verheißt; Daß wir zu unserm Wohlergeh'n Die Lehre deines Sohns versteh'n.

Erwärm' uns allen Herz und Sinn, Daß früh des Guten Keim darin Hervor zur Knosp' und Blüthe dringt, Die hundertfält'ge Früchte bringt.

(N. d. Pred.) Gott! der du unser Vater bist! Wie trostvoll, wie ermunternd ist, Was er, dein Sohn, zu Menschen spricht: „Sucht, bittet, glaubt und zweifelt nicht!“

So wollen wir uns stets dir nahn' Um deinen Segen zu empfah'n; Du hörst auf unser frommes Fleh'n, Und lässest es uns wohlergeh'n.

(N. d. Pred. bey Abwendung eines Uebels.) Dank, Herr! für deines Wortes Licht, Für jeden Trost und Zuversicht; Die es durch seine Gotteskraft In unsern Herzen wirkt und schafft.

Laß uns nicht Hörer nur allein, Laß uns des Wort's Vollbringer seyn; Und gib uns dann durch Jesum Christ, Was uns zum Heile dienlich ist.

(Z. Er.) Wir glauben, daß mit Liebe Ein Gott die Welt regiert; Und uns und alle Menschen Zum Heil durch Jesum führt; Daß unser Glück und Leiden Auf seinen Rath besteht; Wie Sonnenschein und Regen Durch ihn kömmt und vergeht.

(Z. Opferung.) Gott! durch den die Geister denken, Herrscher in dem Schöpfungskreis, Ach, was kann der Mensch dir schenken? Nichts als Liebe, Dank und Preis. Willst du unser Gut und Leben? — Freudig sey es dir hinge-

geben! Deine Wohlthat iſt es nur, Vater der Natur.

Wenn wir, Vater! dir uns weihen, Wie uns Jeſus Chriſtus lehrt, Wirſt du uns gewiß verleihen, Was zum Unterhalt gehört. Der du uns bisher ernähret, Uns des Guten viel gewähret, Du, o Gott! biſt jederzeit Uns zur Hilf' bereit.

(Z. Präf. bis zur Auffahrt unſers Herrn.) Ich erhebe nun mein Herz zu dir, allgütiger Gott und Vater! dich vorzüglich in dieſer Zeit dankbar zu loben und zu preiſen durch Jeſum Chriſtum, deinen Sohn unſern Herrn, der ſich als unſer Oſterlamm aufgeopfert; die Sünden der Welt hinweggenommen; durch ſeinen Tod unſern Tod zernichtet, und durch ſeine Auferſtehung uns neues Leben gegeben hat. Durchdrungen von dieſer Liebe und Güte rufen wir deßwegen mit deinen Engeln und Erzengeln, mit den Thronen und Heerſchaaren, und mit allen himmliſchen Geiſtern: Heilig, heilig u. ſ. w.

(Z. Präf. an der Auffahrt.) Ich erhebe nun mein Herz zu dir, allgütiger Gott und Vater! dich in dieſer Zeit dankbar zu loben und zu preiſen durch Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn, der nach ſeiner Auferſtehung unter ſeinen Jüngern ſichtbar gewandelt, und vor ihren Augen in den Himmel erhoben worden iſt, um uns in dem Hauſe ſeines Vaters die Wohnſtätte ewiger Seligkeit zu bereiten, und uns ſeiner Gottheit theilhaftig zu machen. Durchdrungen von dieſer

Liebe und Güte rufen wir deßwegen mit deinen Engeln und Erzengeln, mit allen seligen Geistern und Bewohnern des Himmels: Heilig u. s. w.

(Z. Präf. bei Bittmessen.) Ich erhebe nun mein Herz zu dir, heiligster Vater! allmächtiger Gott! dich überall und allezeit zu loben und zu preisen; denn du hast uns erschaffen, sorgst für unsern Lebensunterhalt mit Vatertreue, und gibst uns täglich unzählbare Beweise deiner unermeßlichen Liebe. Du hast deinen eingebornen Sohn zu unsrer Erlösung gesandt, und uns durch ihn die Verheissung gegeben, daß du uns alles, um was wir in seinem Namen bitten, gewähren wollest. Du gibst uns durch deinen heiligen Geist Licht zur Erkenntniß des Guten, und Kraft zur Vollbringung desselben; damit wir der ewigen Seligkeit theilhaftig werden, die uns dein eingeborner Sohn Jesus Christus durch sein Leiden und Sterben verdient und erworben hat. Wir vereinigen deßwegen unsre dankbare Gesinnung mit allen deinen Heiligen im Himmel und auf Erden, und rufen einmüthig mit ihnen: Heilig u. s. w.

(Z. St.) Groß ist der Herr! von seiner Macht Erzählen Erd' und Meere, Die Himmel, und der Himmel Pracht Und aller Sonnen Heere.

Vom Aufgang bis zum Niedergang, Bis zu der fernsten Sphäre Schallt der Geschöpfe Lobgesang Zu unsers Schöpfers Ehre.

Groß ist der Herr! zu ihm empor Soll froh mein Herz sich schwingen; Mit aller sel'gen Geister Chor Soll ihm mein Lob erklingen.

(Nach der heiligen Wandlung.)

Christus! vor dir niedersinken, Fest umfassen will ich dich. Deiner Liebe Blicke winken Meiner Seele; treiben mich, Der ich todt und Sünder bin Zu dir, Quell des Lebens! hin.

Ausgegossen ist dein Leben, Nahe deines Geistes Kraft; Kannst du nicht mein Herz erheben, Du, der jedes Leben schafft? — Leben soll dein Geist in mir; Leben will ich nur in dir.

(Z. V. U.) O Vater! der im Himmel ist, Du, dessen Herz die Welt umschließt, Dein Name soll geheiligt seyn, So weit sich deine Menschen freu'n.

Erhelle des Verstandes Nacht, Dein Reich, das uns zu Brüdern macht; Die Liebe, Treu und Redlichkeit Vermehre sich zu jeder Zeit.

Dein Will' ist unser höchstes Gut; Wohl jedem, der ihn kindlich thut. O möchten wir voll Eifer glüh'n, Den Sel'gen gleich ihn zu vollziehn.

Gebrauch der Kraft ist dein Geheiß, Beleb' in uns den Trieb zum Fleiß, Laß unser Tageswerk gedeih'n, Laß Feld und Weinstock fruchtbar seyn.

Die Sonne scheinet als dein Bild, Den Bösen, wie den Guten mild. Wie wir vergeben fremde Schuld, Vergeb' uns deine Vaterhuld.

Der Seele Ruh, ihr wahres Heil Sey um kein zeitlich Gut uns feil. Im Streit der Sinne mit der Pflicht, Verlaß, o Gott! verlaß uns nicht.

Beglücke deine Kinder hier Und führ' uns Alle dort zu dir. Anbetung dir und Dank und Ruhm! Das Herz sey stets dein Eigenthum.

(Z. Dank-Collecte.) Laß uns, o Vater! im unerschütterlichen Vertrauen auf deine Güte die Tage unsers Leben dahin fließen, daß wir dich in Allem, und über Alles dankbar lieben, und durch ungeheuchelte Frömmigkeit deiner Wohlthaten hienieden, und jenseits der ewigen Seligkeit theilhaftig werden; durch Jesum Christum, deinen eingebornen Sohn, unsern Herrn u. s. w.

(Z. Dankcol. bey Betstunden wegen Drangsalen u. s. w.) O Gott und Vater unser Aller! Wir unterwerfen uns mit Demuth deinen unerforschlichen Anordnungen und Fügungen, voll des Vertrauens auf die Weisheit und Güte deiner väterlichen Regierung, und bitten dich: Stärke uns zur Uebertragung dieser Drangsale, damit wir durch sie von dem allzu irdischen Sinne geläutert, der hehren, unvergänglichen Güter würdig und theilhaftig werden; durch Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn u. s. w.

(Schlußges. am Bittsonntag und bey Betstunden.) Gott! dein ist alle Stärke, Und alle Hilfe dein! Gib, daß auch unsre Werke Durch deine Kraft gedeih'n. Gib uns bald sanften Regen, Bald warmen Sonnenschein, Und laß durch deinen Segen Die Felder (den Weinstock) fruchtbar seyn.

(Schlußges. bey Betst. um Abwend. d. Drangs.) Von Gott will ich nicht lassen; Denn er verläßt mich nicht. Im Kummer mich zu fassen, Gibt er mir Kraft und Licht. Ihm, ihm will ich vertrauen Auch in der schwersten Zeit; Einst werd' ich ihn dann schauen In seiner Herrlichkeit.

Bey Betstunden in allgemeinen, oder besondern Anliegen.

1) Vorb. Von Gott will ich nicht lassen, Denn er verläßt mich nicht.

Volk. Im Kummer mich zu fassen, Gibt er mir Kraft und Licht.

Vorb. Mit jedem neuen Morgen, Steht er mir hilfreich bey.

Volk. Er weiß mich zu versorgen Ich sey auch, wo ich sey.

2) Vorb. Der Menschen Gunst und Liebe, Wankt oft und ändert sich;

Volk. Doch Gottes Vatertriebe Sind unveränderlich.

Vorb. Eh' wir's vermuthet hätten, Weiß er aus jeder Noth,

Volk. Uns wunderbar zu retten, Und wär' es selbst der Tod.

3) Vorb. Ihm, ihm will ich vertrauen, Auch in der schwersten Zeit,

Volk. Auf seine Hilfe bauen; Er segnet selbst durch Leid.

Vorb. Leib, Seele, Gut und Leben, Sey dir, Herr! heimgestelt.

Volk. Wir sind dir treu ergeben, Mach es, wie's dir gefällt!

4) Vorb. Mag doch die Welt vergehen, Mit aller ihrer Pracht!

Volk. Das Glück bleibt ewig stehen, Das Gott mir zugedacht.

Vorb. Und wenn ich einst im Grabe Nach dem vollbrachten Lauf

Volk. Genug geruhet habe, Weckt er mich wieder auf.

5) Vorb. Das ist des Vaters Wille, Der mich erschaffen hat;

Volk. Aus seines Sohnes Fülle Empfahn wir Hilf und Rath.

Vorb. Mit Gott und seinen Frommen Soll ich mich ewig freu'n,

Volk. Werd' ich einst zu ihm kommen, Wie selig werd' ich seyn!

Gebet nach Pabst Urban VIII.

Vor deinen Augen, o Herr! bekennen wir die Sünden, die wir begangen, und vergleichen sie mit den Strafen, die wir damit verdienet haben. Ueberdenken wir das Uebel, das wir verüben, so sind die gegenwärtigen Leiden geringer, als unsere Missethaten. Wir empfinden die Strafen der alten Sünden, und noch lebt die Lust zur neuen Sünde in unseren Herzen. Deine Züchtigungen treffen unsere Vergehungen; aber unsre Bosheit überwältigen sie nicht. Traurigkeit überfällt unser Herz; aber den stolzen Sinn des Lasters demüthiget sie nicht. Bitterer Schmerz nagt an unserm Leben; aber unsern Wandel bessert er nicht. Wenn du langmüthig schonest, so achten wir nicht darauf; und wenn du züchtigest, so halten wir es nicht aus. Zur Zeit des Unglücks gestehen wir unsere Verbrechen; aber nach deiner Heimsuchung vergessen wir, was wir zuvor beweint haben. Hebst du deine Ruthe gegen uns auf, so thun wir Gelübde der Besserung; senkt sich dein Arm, so unter-

laſſen wir Alles, was wir verſprochen haben. Wenn du ſchlägſt, ſo ſchreien wir zu dir: verſchone uns! und wenn du uns verſchonſt, ſo ſind wir ſo fehlerhaft, wie zuvor. Herr! du haſt an uns Sünder, die es bekennen, daß ſie geſündiget haben. Wir wiſſen, daß wir, wenn uns deine Barmherzigkeit nicht in Gnaden aufnimmt, deiner Gerechtigkeit heimfallen. Allmächtiger Vater! gib uns ohne unſer Verdienſt das, um was wir zu dir flehen. Du, der uns aus nichts gemacht, daß wir zu dir beten können — durch Chriſtum unſern Herrn. Amen.

XV. Das heilige Amt auf das Feſt und die Oktav der Auffahrt Jeſu Chriſti.

(Vormeſſe). Uns deiner Auffahrt zu erfreu'n, Erlöſer! Gottes Sohn! Dir dankbar unſer Herz zu weih'n, Nah'n wir uns deinem Thron. Dein Werk auf Erden iſt vollbracht, Zerſtöret iſt der Hölle Macht; Wir ſind zu deines Namens Ruhm, Hienieden ſchon dein Eigenthum.

In deiner Hand iſt unſer Heil, Das du am Kreuz erwarbſt, Du, Sohn! biſt unſer Erbetheil, Der du für Sünder ſtarbſt. Hilf uns von unſrer Schwachheit auf, Und heil'ge unſern Lebenslauf; Dann ſchaut nach dieſer Prüfungszeit Dich unſer Geiſt in Herrlichkeit.

(Z. Glor.) Lobſinget dem Vater in Chören, Lobſinget! dem Sohne zu Ehren, Steigt! fröhliche Lieder empor! Der Heiland entſchwingt ſich der Erde; Damit er verherrlichet werde, Eröffne dich, himmliſches Thor.

Seht ihn, der die Weisheit gelehret, Die Schmach ist an ihm jetzt verkläret; Er herrscht auf dem ewigen Thron. O seht ihn den Frommen zueilen, Mit ihnen die Freuden zu theilen, Der Schmerzen, der Prüfungen Lohn.

(Gebet.) Allmächtiger Gott; wir glauben, daß dein eingeborner Sohn, unser Erlöser, heute in den Himmel aufgefahren ist; verleihe uns, daß wir hier auf Erden schon himmlisch gesinnt seyn mögen, und himmlisch wandeln, und dereinst auch in den Himmel aufgenommen zu werden, wo dein Sohn mit dir und dem heiligen Geiste als gleicher Gott lebt und regiert von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

(Gebet am Sonntag in der Oktav.) Allmächtiger, ewiger Gott! O verleih uns, daß wir jederzeit einen redlichen Willen gegen dich zeigen, und dir mit aufrichtigem Herzen dienen. Wir bitten dich darum durch denselben Jesum Christum, deinen Sohn, der mit dir u. s. w.

(Z. Evang.) Frohlock' mein Herz, weil Jesus Christ Zum Himmel aufgefahren ist, Der Todesüberwinder! Sing' Ihm, wie Ihm der Himmel sang, Da er sich auf die Wolke schwang: Preis dir, du Heil der Sünder!

Ihm neigt sich aller Engel Knie; Messias, Jesus, rufen sie: „Heißt Menschen Engel werden! Er hat das größte Werk vollbracht, Sein ist die Weisheit, sein die Macht Im Himmel und auf Erden.“

Entreisse, Herr! durch deine Kraft, Die al-

les allenthalben ſchafft, Mein Herz dem Tand der Erde, Daß ich mit Muth von deinem Thron, Sohn Gottes, und des Menſchen Sohn! Zum Kampf erfüllet werde.

Hab' ich vollendet meinen Lauf, So nimm mich in den Himmel auf, Daß ich dich, Jeſu, ſehe, Daß ich in deiner Herrlichkeit Von Ewigkeit zu Ewigkeit Vor deinem Throne ſtehe.

(Z. Er.) Gib, Heiland! meinem Glauben Leben, Sich über dieſe Welt und Zeit Vom Erdenſtaube zu erheben, Zu dir und deiner Herrlichkeit! O Du, der mich vom Tod befreyet, Der Licht in unſre Nacht geſtreuet, Durch den ſich Gott mit uns vereint, Du biſt mein Bruder, biſt mein Freund!

O welche Liebe! wie entzücket, Wie ſelig werd' ich, wenn mein Geiſt Nach jenen Herrlichkeiten blicket, Die mir dein hehres Wort verheißt! Ganz, ganz mögt' ich in Dank vergehen, In Sehnſucht, Jeſus, dich zu ſehen, Von Angeſicht zu Angeſicht! Umſtrahlt, o Herr! von deinem Licht.

Einſt wirſt du herrlich wieder kommen, Den hohen Richterſpruch zu thun: Geht hin gebenedeyte Frommen Von euerm Kampfe auszuruhn; Wie ich verlangt, habt ihr geſtritten, Nach meinem Beyſpiel hier gelitten; Empfangt, was meine Liebe heut, Die Krone der Unſterblichkeit!"

(Z. Opfer.) Heiland! deſſen wir uns tröſten, Der zur Rechten Gottes ſitzt, Und als Mittler der Erlöſten Sie ſo gern beglückt und ſchützt! Nimm des Prieſters Opfergaben Und das Beſte, was wir

haben, Redlichkeit und Tugendsinn Liebevoll zum Opfer hin.

Großer Mittler! dir zu leben, Deine Wege treu zu geh'n Standhaft himmelwärts zu ſtreben, Dich in Herrlichkeit zu ſehn; Sende Stärke unſerm Willen Dieſen Vorſatz zu erfüllen, Bis der ganz verklärte Geiſt Dich mit allen Himmeln preist.

Z. Präf. Ich erhebe nun mein Herz zu dir, allgütiger Gott und Vater! dich heute dankbar zu loben und zu preiſen, durch Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn, der nach ſeiner Auferſtehung unter ſeinen Jüngern ſichtbar gewandelt, und vor ihren Augen in den Himmel erhoben worden iſt, um uns in dem Hauſe ſeines Vaters die Wohnſtätte ewiger Seligkeit zu bereiten, und uns ſeiner Gottheit theilhaftig zu machen. Durchdrungen von dieſer Liebe und Güte, rufen wir deßwegen mit deinen Engeln und Erzengeln, mit allen ſeligen Geiſtern und Bewohnern des Himmels: Heilig u. ſ. w.

(Z. Sanct.) Gott iſt heilig! heilig leben Sey auch unſer ganz Beſtreben: Schwing dich, Seele, Himmelan. Sieh dort Jeſum auf dem Throne, Daß er deine Tugend lohne: Folg' im nach auf ſeiner Bahn.

Wie die Engel Gottes Willen Freudig eilen zu erfüllen, Soll dies auch von uns geſcheh'n: So wird Gott von uns auf Erden Würdig angebetet werden, Wie von ſeinen Heiligen.

Anmerk. Alles übrige iſt wie in der Oſtermeſſe nach der Wandlung S. 70. O du, für uns dahin gegeben u. ſ. w.

XVI. Das heilige Amt für das Pfingstfest und dessen Oktav.

Psalm, zur Austheilung des Pfingstwassers.

1) Auf euch soll reines Wasser strömen,
Von mir auf euch, und ihr seyd rein.
2) Auf euch soll sich mein Geist ergießen,
Und euch zu meinen Tempeln weih'n;
3) So spricht der Herr und wir empfinden
In unsrer tief beklemten Brust
4) Die Kraft die Sünde zu besiegen
Und reine, hehre Himmelslust.
5) Dir, unserm Gott sey Lob und Ehre
Dir Vater! Sohn und heiliger Geist,
6) Sey wie vom Chor der Engelheere,
Von deiner Kirche hier gepreist!

(Vormesse). Jenen Festtag zu erneuen, Da aus deiner Liebe Schooß, Vater! über deine Treuen Sich dein heil'ger Geist ergoß, Singen wir dir Lobeslieder, Werfen uns voll Ehrfurcht nieder, Fleh'n zu dir, in Staub gebeugt, Um den Geist der Heiligkeit.

Deinen Geist, der unsre Triebe, Reinigt, und zum Guten lenkt, Und die reinste Tugendliebe, In der Frommen Busen senkt, Diesen Geist, des Lebens Sonne, Aller Guten Freund und Wonne, Sende Vater! sende du, Uns durch Jesum Christum zu!

Ew'ge Quelle wahrer Güter! Hochgepries'ner Gottes Geist! Der du menschliche Gemüther Besserst, und mit Trost erfreust; Reiß die Wurzel unsrer Schmerzen, Reiß die Sünde aus dem Herzen; Pflanze hohen Tugendsinn, An die öde Stätte hin.

(Z. Glor.) Lob, Ruhm, und Preis erſchalle, Von jeder Zunge hier; Der Kinder Dank gefalle, O beſter Vater! dir; Du haſt den Geiſt gegeben, Durch ihn, uns Sündern Leben; Sein iſt die Macht und Kraft, Die neue Herzen ſchafft.

Der Seele Ruh, den Frieden, Den Gottes Geiſt gewährt, Iſt Seligkeit hienieden, Dem Herzen, das Gott ehrt. O Geiſt! der Lieb' und Güte! Mit dankendem Gemüthe, Erhebe für und für, Sich unſer Mund zu dir.

(Gebet) O Gott! der du deine Gläubigen mit dem heiligen Geiſt erfüllet und erleuchtet haſt; verleihe uns die Gnade, daß wir durch eben dieſen Geiſt verſtehen, was Recht iſt, und zur Vollbringung deſſelben uns ſeines Beyſtandes zu erfreuen haben. Wir bitten dich darum durch Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn, der mit dir u. ſ. w.

(Z. Evang.) Geiſt der Wahrheit, Geiſt der Liebe! Den der Herr den Jüngern gab, Läut're jeden unſrer Triebe; Geiſt der Liebe, Geiſt der Wahrheit komm zu uns herab.

Geiſt der Liebe, Geiſt der Wahrheit! Nebel hüllt des Menſchen Pfad. Führ ihn du zur Sonnenklarheit! Geiſt der Wahrheit, Geiſt der Liebe, ſey uns Licht uns Rath.

Unſers Herzens Tugendquelle, Trüben Sinnen, Luſt und Schmerz! Leidenſchaft treibt Well' auf Welle; O, erhelle, Geiſt der Lieb' und Wahrheit unſer Herz.

Laß in Sturm und Ungewittern, Uns nicht zagen guter Geiſt! Auch alsdann laß uns nicht zit-

tern, Wenn den bittern Kelch, dein Friedensbot, uns lehren heißt.

(Z. Cred.) An dich, mein Gott! zu glauben, Welch' eine süsse Pflicht ist dies! Wer könnte sie mir rauben? Bin ich nicht deines Sohns gewiß, Der uns im Fleisch erschienen, Und deine Vaterhuld erwarb, Mit dir uns zu versühnen, Der Sünder Tod am Kreuze starb?

So wie ich Gott bekenne, Und Jesum Christum seinen Sohn, Mit Dank den Heiland nenne, Schau ich empor zur Gottheit Thron; Erblicke jenen Tröster, Den deines Sohnes Wort verheißt, Und fleh', der Väter Beßer! Zu dir um den verheißnen Geist.

Nach diesem Glauben leben, Ist, Vater! deiner Kinder Pflicht! Ist, Vater! mein Bestreben, Und meiner Hoffnung Zuversicht; Der Hoffnung ihn zu sehen, Den Sohn, der dir zur Rechten thront, Und, strafend das Vergehen, Die Tugend ewig einst belohnt.

(Z. Opferung.) Nimm, großer Gott! der Gaben Weihe, Zum Lob- und Dankesopfer an, Zum Pfande unsrer Lieb' und Treue, Für das, was du für uns gethan. Dein Geist der Wahrheit und der Liebe, O Vater! heil'ge unsre Triebe, Laß uns mit diesem Brod und Wein, Ein angenehmes Opfer seyn.

Gieb uns zum Heiligungsgeschäfte, In Demuth, Vater! flehen wir, Durch deinen heil'gen Geist die Kräfte, Und Herr, wir leben einzig dir. Dir sey des Leibs, der Seele Leben, Zum

Opfer freudig hingegeben; Sie wurden durch die Taufe dein, Und ſollen es auf ewig ſeyn.

(Z. Präf.) Ich erhebe nun mein Herz zu dir, o Gott! dich dankbar zu loben und zu preiſen durch Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn, der ſich über alle Himmel erſchwungen, zu deiner Rechten geſetzt, und den verheiſſenen heiligen Geiſt über alle, die er an Kindesſtatt angenommen, ergoſſen hat. Dieſer unausſprechlichen Gnade freut ſich heute die auf der ganzen Erde ausgebreitete Chriſtenheit, und vereiniget ihren Lobgeſang mit allen Engeln, Erzengeln, und allen ſeligen Geiſtern, die im Gefühle deiner Gottheit und Majeſtät, und gerührt von deiner unermeßlichen Güte unaufhörlich rufen: Heilig u. ſ. w.

(Z. Sank.) Heilig, heilig, heilig, Unausſprechlich heilig, Iſt des Ew'gen höchſter Geiſt, Welchen Erd' und Himmel preist; Unausſprechlich heilig!

Voll von deiner Ehre, Singen tauſend Chöre, Hoch von dir entzückt, wie wir: Heilig, heilig, heilig! dir, Unausſprechlich heilig!

(Nach der heiligen Wandlung.)

Jeſus! der du uns erwählet, Uns den Erben beygezählet, Die dein Vater auserſah; Der du uns der Ewigkeiten Höchſte Wonne zu bereiten, Wandelteſt nach Golgatha.

Der du in der Gottheit Fülle Unter Brod und Weineshülle Segnend hier zugegen biſt; Dankbar ſey von uns geprieſen, Liebe dir, um Lieb erwieſen, Liebe! die nicht irdiſch iſt.

Unter namenloſen Schmerzen Trugſt du, Herr! aus edelm Herzen Eines Kreuzes ſchweren Stamm; Beteteſt für deine Freunde, Flehteſt ſelbſt für deine Feinde, Bluteteſt als Gotteslamm.

Liebe, Chriſti! lehr' uns lieben, Liebreich uns im Guten üben, Wohlthun, dulden und verzeihn. Lehre uns die Sünde meiden, Für die Tugend kämpfen, leiden, Deiner Liebe würdig ſeyn.

Liebe! die wir liebend ehren! Du nur kannſt die Seele nähren, Du nur ſtillen unſern Durſt. Ohne dich ſind Erdengüter Schnöde Lüſte der Gemüther; Ohne dich ſind ſie Verlurſt.

Stille, Jeſus! das Verlangen Dich im Geiſte zu empfangen, Dein, auf ewig, dein zu ſeyn. Heil'ge unſre Herzenstriebe, Flöße deine Gottesliebe, Deine Menſchenlieb' uns ein.

(Gebet auf Pfingſten.) Allmächtiger Gott und Vater! der du den Apoſteln und Jüngern deines eingebornen Sohnes den heiligen Geiſt ſo reichlich mitgetheilt haſt, laß dieſen heiligen Geiſt noch immer in deiner Kirche herrſchen, damit auch wir ſeine heiligende und ſeligmachende Kraft empfinden und im Sinn und Wandel täglich beſſer und des ewigen Lebens würdig werden. Wir bitten dich darum durch denſelben Jeſum Chriſtum, deinen geliebten Sohn, unſern Herrn, der mit dir u. ſ. w.

(Gebet am Dreyeinigkeitsſonntag.) Laß, o Gott der Liebe! deine Gläubigen durch den Beyſtand deines heiligen Geiſtes in der Einigkeit des Glaubens, der Liebe und des chriſtlichen Wandels täglich wachſen und deines himmliſchen

Reiches würdig und dereinst theilhaftig werden; durch denselben Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn, der mit dir u. s. w.

(Schlußgeſ.) Nimm hin den Dank der Liebe! O Vater! Sohn und Geist! Den dir aus reinstem Triebe Dein treues Volk erweist. Dein ist das Licht, die Stärke, Und alle Hilfe dein; Laß jedes unsrer Werke Zur Ehre dir gedeih'n.

Anmerk. Am Pfingstmontag wird nach der Predigt folgendes Gebet entrichtet:

Gott, unser Vater! ewiger Urquell der Wahrheit! deiner unendlichen Güte verdanken wir es, daß die beseligende Lehre deines Sohnes Jesus Christus seit Jahrhunderten auch unserm Vaterland leuchtet. Deine erbarmungsvolle Liebe war es, die mitten in den nächtlichen Finsternissen des Heidenthums, wodurch unsern Vätern das Licht der Wahrheit verhüllt war, heilige Männer erweckte, und mit himmlischer Kraft ausrüstete, um die Götzen zu stürzen, und über ihren Trümmern das Zeichen des Kreuzes zu errichten, an welchem Christus für die Sünden der Welt zum ewigen Heil aller derjenigen sich geopfert hat, die von Herzen an Ihn glauben, und seine Vorschriften erfüllen. Denn selig sind, die dein Wort hören, und es beobachten!

Der heilige Geist, den du einst am Pfingsttage, der Verheissung deines Sohnes gemäß, auf seine versammelten Jünger herabgesandt hast, ergoß sich auch über die apostolischen Männer, die zuerst

unſere Väter für das Chriſtenthum empfänglich gemacht, ſie aus rohen, ſinnlichen Götzendienern zu Anbetern Gottes im Geiſt und in der Wahrheit umgeſchaffen, und die kirchlichen Anſtalten geſtiftet haben, wodurch die göttliche Wohlthat des öffentlichen chriſtlichen Unterrichts bis auf uns fortgepflanzt wurde. Siehe! o Allgütiger! wir ſind heute in deinem Tempel verſammelt, um Dir für die größte deiner Wohlthaten gemeinſam unſere Empfindungen auszudrücken. Wir ſind aber, o Herr! ganz von der Ueberzeugung durchdrungen, daß Dir nur jene Dankbarkeit wohlgefällig ſeyn könne, die ſich durch kindlichtreue Benutzung deiner Wohlthat an den Tag legt. Gib demnach, o Vater des Lichtes! daß der Geiſt der Wahrheit und Liebe, der die Apoſtel und ihre Nachfolger zu heldenmüthigen Bekennern und Vollziehern der Lehre Chriſti machte, auch unſere Herzen entflamme und ſtärke, damit wir die Erkenntniß unſrer göttlichen Religion und die Ausübung ihrer Vorſchriften allen andern Gütern ſtandhaft vorziehen, und auf ſolche Art ihres erhabenen Troſtes und ihrer Früchte des ewigen Heils würdig und theilhaft werden mögen. Belebe in uns, o Gott! die Begierde nach deinem Wort, zu deſſen Verkündigung dein Sohn, unſer Herr und Heiland, ſeine Kirche und ihre Diener bevollmächtiget hat! Entferne von unſerm Verſtand das Blendwerk des Aberglaubens und des Irrthums, und beſchirme unſer Herz vor den täuſchenden Verſuchungen der Sinnlichkeit, der Eigenliebe und verkehrter Neigungen, damit wir ſtets mit

Demuth und Einfalt wie gute Kinder der unverfälschten Lehre Jesu Gehör verleihen, und sie gewissenhaft befolgen mögen. Bewahre uns, o Herr! vor den Eingebungen eines thörichten Stolzes, damit wir nicht, entblößt von christlichen Tugenden, uns mit dem leeren Christennamen begnügen, oder durch den Wahn: die Lehre und Anordnungen Christi besser zu verstehen, als deine heilige Kirche, die die Säule und Grundfeste der Wahrheit ist, auf Abwege verleitet werden, und uns, gleich dem Schilfrohr von jedem Winde menschlicher Meynungen hin und her getrieben, von deiner ewigen Wahrheit entfernen. Erleuchte und stärke besonders unsere obersten Seelenhirten, den Pabst und den Bischof, denen Jesus Christus die Gewalt gegeben hat, deine Kirche zu regieren, damit durch ihre wachsame Sorgfalt dein Reich — das Reich der Wahrheit und Tugend stets zunehme; hingegen in deiner Kirche keine Pflanze, die du, o Vater im Himmel! nicht gepflanzt hast, gedeihe. Erhalte und befestige, o Gott! die Bande brüderlicher Vereinigung in der christkatholischen Kirche, damit alle ihre Mitglieder, auf dieser Erde, gleich Zweigen Einer Rebe in Christo vereinigt, sich gegenseitig zu allem Guten aufmuntern, und nach diesem irdischen Leben reich an Früchten christlicher Tugend vor dem Richterstuhle deines Sohnes erscheinen mögen, wo Er einem jeden vergilt nach seinen Werken. Von inniger Bruderliebe getrieben, bitten wir dich endlich, Allgütiger! verbreite unter allen

Menſchen immer mehr die Herrſchaft der chriſtlichen Lehre; zerſtreue die Nacht des Unglaubens und des Aberglaubens; erhelle das Gemüth des Irrenden mit dem Strahl deiner Gnade; wecke die hartnäckigen Sünder aus ihrem tödlichen Schlafe, und erfülle alle Herzen mit dem lebendigen Feuer deiner himmliſchen Liebe, damit auf Erde, wie im Himmel nur Ein Hirt ſeyn möge und Eine Heerde, die dich preiſe in Ewigkeit. Amen

XVII. Meßgeſang zum heil. Dreyeinigkeitsfeſt.

Pſalm zur Austheilung des Weihwaſſers.

Läutre, Vater! uns von Sünden,
Weihe uns zur Andacht ein;
Laß uns vor dir Gnade finden,
Deines Segens uns erfreu'n.
Preis dem Vater! Preis dem Sohne!
Ehre auch dem heil'gen Geiſt,
Wie ſie Gott im Jubeltone
Seiner Kirche ſtets erweist. Amen.

(Vormeſſe.) Dir, beſter Vater! nahen wir Mit reuevollem Herzen. Wir flehen demuthsvoll zu dir: Sieh der Zerknirſchung Schmerzen. Schenk uns nach deiner großen Huld Verzeihung unſrer Sündenſchuld; Erbarmung ſchenk uns allen.

Herr Jeſu Chriſt, des Höchſten Sohn, Dich, ſeinen Eingebornen, Dich ſandte Gott vom Himmelsthron Zur Rettung der Verlornen. Du biſt des Glaubens Quell und Licht, Und unſrer Hoffnung Zuverſicht. Erbarmung ſchenk uns allen.

O Geiſt der reinſten Liebe Born, Erleuchte, beß're, tröſte, Die Chriſtus, trotz der Hölle

Zorn, Durch seinen Tod erlöste. Auf deinen Beystand hoffen wir; Es flehen Herz und Mund zu dir: Erbarmung schenk uns allen.

(Zum Gloria.) Dreyein'ger! dir sey Ehre In deinem Heiligthum'! Stets singen tausend Chöre Der Engel deinen Ruhm. Laß uns vereint mit ihnen Dir Wort und Thaten weihn; Dir stets mit Freude dienen, Dein ew'ges Loblied seyn.

(Zur Collecte.) Allmächtiger, ewiger Gott! du hast deinen Dienern die Gnade ertheilt, daß wir im Lichte des wahren Glaubens die Herrlichkeit der ewigen Dreyeinigkeit erkennen, und in der machtvollen Majestät die Einheit anbeten: Verleih uns auch, daß wir durch die Festigkeit des Glaubens selbst in den widrigsten Schicksalen der Tugend treu verbleiben, und uns nichts von deiner Liebe zu trennen vermöge; durch Jesum Christum u. s. w.

(Z. Evang.) Der Mensch erforscht das fernste Land, Des Meeres Grund, der Sonne Licht; Und doch ergründet sein Verstand Den Plan und Weg der Gottheit nicht. Anbetend, Vater! kann er nur, Entdeckt er deiner Weisheit Spur, Sich beugen in der Erde Staub.

(Z. Cred.) Dreyeinig, ewig Wesen! Gott aller Dinge Grund! Dein Sohn, uns zu erlösen Ward Mensch, starb und erstund, Und wird als Richter kommen, Wenn wir vom Tod ersteh'n. Der Geist lehrt alle Frommen Durch Kampf zum Heile geh'n.

(Z. Opferung.) Laß dankbar dir, Drey-

einiger! Von reinem Brod und Wein Zu deines Namens Ruhm und Ehr' Der Liebe Denkmal weih'n; So wie es uns dein Sohn befahl, Da er beym letzten Abendmal Im Jüngerkreis es selbst gethan, Aus Liebe gegen uns gethan, Für deren Schuld Er sich geopfert hat voll Huld.

(Z. Präf.) Ich erhebe nun mein Herz zu dir, o Herr! dich dankbar zu preisen; denn es ist pflichtmäßig und heilsam, daß wir allezeit und überall dankbar preisen, dich heiligster, allmächtiger Vater! ewiger Gott, der du mit deinem eingebornen Sohne und dem heiligen Geiste ein einziger Gott bist, ein einziger Herr, nicht Eins in den Personen, nur Eins in der Wesenheit; denn was wir von deiner Herrlichkeit nach dem Lichte deiner Offenbarung glauben, alles das glauben wir auch von deinem Sohn und dem heilgen Geist, ohne einen Unterschied der göttlichen Natur anzunehmen. Unser Bekenntniß der ewigen wahren Gottheit ist so beschaffen, daß wir in den Personen die Verschiedenheit, in dem Wesen die Einheit, und in der Majestät die vollkommenste Gleichheit anbeten. Eben diese Majestät preisen auch alle Engel und Erzengel, alle Cherubim und Seraphim. Unaufhörlich und einstimmig ist ihr Lobgesang: Heilig, heilig u. s. w.

(Z. Sanct.) Wer ist, wie du so heilig? Herr, Schöpfer, Vater, Gott! Wer ist, wie du so heilig, Du, Sohn, gesandt von Gott! Wer ist, wie du so heilig, Du Geist der Kraft aus Gott! Singt: heilig, heilig, heilig Ist ewig unser Gott!

Und heilig dir zu leben, In deiner Wahrheit Licht, Sey unser ganz Bestreben, Sey unsre liebste Pflicht. Dann wird es uns gelingen, Zu deinem Bild erneut, Dich würdig zu besingen Dereinst in Ewigkeit.

(Nach der Wandlung ist alles wie am Pfingstsonntage S. 95.)

XVIII. Das Amt der heiligen Messe auf das Fronleichnamsfest und dessen Oktav.

(Vormesse.) Der bis zum Tod die Menschen liebte, Und was sein Mund zu thun befahl, Zuerst als unser Vorbild übte, Der stiftete ein heil'ges Mahl; Daß wir voll Liebe sein gedächten, Der Tugend jedes Opfer brächten, Getreu dem Schöpfer der Natur, Ein Herz und eine Seele nur.

Dies Mahl der Liebe zu erneuern; Der Liebe Segen zu empfahn, Den Sieg des Glaubens fromm zu feyern, Laßt uns dem Throne Jesus nah'n. Wenn wir ihm nahen mit Vertrauen, Wird Heil auf uns hernieder thauen; Er ist die Weisheit, ist die Kraft, Die Gutes will, die Gutes schafft.

Du starbst, Sohn Gottes! für die Sünder Auf Golgatha den Kreuzestod. Du zeigst erbarmend dich nicht minder In deines Nachtmahls heil'gem Brod. Laß uns Verzeihung unsrer Sünden Beym Mahle deiner Liebe finden; Treu wollen wir die Pfade geh'n, Die du zum Heile uns ersch'n.

(Z. Glor.) Dir, Liebe! in des Vaters Schoos, Die kein Verstand ermißt; Die einst im Staube göttlich groß Der Welt erschienen ist. Dir, Liebe! unter Brodsgestalt, Der in den Himmeln Lob erschallt, Sey von uns jederzeit, Preis, Ehr' und Ruhm geweiht.!

(Gebet.) Du haſt uns, o Jeſu! in dieſem heiligen Sakrament ein ewiges Denkmahl deiner Liebe, deines Leidens und Todes hinterlaſſen. Hilf, daß wir die Geheimniſſe deines Leibes und Blutes mit ſo wahrer Andacht verehren, daß wir den ganzen Segen und Nutzen deiner Erlöſung ſtets an uns erfahren mögen; der du lebſt und regierſt mit dem Vater u. ſ. w.

(N. d. Epiſt.) Wie könnten, beſter Heiland! wir Wohl deiner je vergeſſen, Wenn unſre Herzen, dankbar dir, Die Huld und Lieb' ermeſſen, Womit du alle Welt umfaßt, Da du am Kreuz geblutet haſt, Uns Sünder zu erlöſen?

Was einſt die fromme Vorwelt ſah Im Schatten heil'ger Zeichen, Das iſt in Chriſtus wahrhaft da; Die Bilder müßen weichen. Er blutete als Gottes Lamm Für unſer Heil am Kreuzesſtamm, Er iſt das Brod des Lebens.

(Z. Ered.) Glauben, wie wenn ich dich ſähe, Flöße mir mein Heiland ein! Im Gefühl von deiner Nähe Laß mein Herz ſich täglich freu'n. Nur im Glauben und Vertrauen Kann ich dich hienieden ſeh'n; Einſt wird dort mein Geiſt dich ſchauen, Selig in dir fort beſteh'n.

(Z. Opferung.) Bey des Abendmahles Schluſſe Nahm der Herr ein Brod und Wein, Weihte beydes zum Genuſſe, Und zum Liebes-Denkmal ein. Nehmet, ſprach er, Tiſchgenoſſen! Meinen Leib zur Speiſe hin; Nehmt von meinem Blut umfloſſen Dieſen Kelch und trinket ihn. Dieſen Leib, den ihr genießet, Opfre ich

zum Heil der Welt; Dieſes Blut, das für euch fließet, Zahlt der Sünde Löſegeld. Zum Gedächtniß meines Leidens, Führet aus, was ich begann, Ehrt den Abend meines Scheidens, Ewig, ewig denkt daran!

Liebe herrſch' an dieſem Mahle, Liebe iſt auch mein Gebot; In der Liebe heil'gem Strahle Wandelt Brüder bis in Tod. Chriſten! rührt euch Jeſu Liebe, Iſt euch werth, was er gethan? Kommt und opfert eure Triebe, Folget ihm auf ſeiner Bahn.

(Z. Präfat.) Ich erhebe nun mein Herz, heiligſter Gott! dich dankbar zu preiſen durch Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn, der ſeinen Leib und ſein Blut zu einem Verſöhnungsopfer für uns dargegeben hat, das auch heute auf dieſem Altare in Brod- und Weingeſtalten geheimnißvoll erneuert wird; damit wir ſeines Opfertodes und ſeiner unendlichen Liebe niemals vergeſſen; ſondern durch den Genuß dieſer göttlichen Speiſe mit Muth und Kraft zur Tugend erfüllt, zur Gegenliebe entflammt, und mit ihm vereiniget der ſeligen Unſterblichkeit theilhaftig werden. Von dieſer unendlichen Güte und Liebe gerührt, rufen wir deßwegen mit allen Chören der Engeln und allen Seligen im Himmel: Heilig u. ſ. w.

(Z. Sanct.) Dich preiſ't der Lobgeſang der Himmelsheere! Auch unſer Tempel ſchallt von deiner Ehre! Auch unſer Dank und unſer Fleh'n Soll dich, o Gottes Sohn! erhöh'n.

Es feyre dankbar dieſen Tag die Erde, Daß

jedes Land voll deines Ruhmes werde! Dein Lob sey, Heiland! jedes Wort Hienieden schon, und ewig dort.

(Nach der heiligen Wandlung.)

Der du dein theures Blut und Leben, O Herr! zum Heil und Trost auch mir, Als reines Opfer hast gegeben, Anbetend beug' ich mich vor dir. Gott! wer ergründet deine Liebe? Dein möcht ich ewig, ewig seyn! O heilige des Herzens Triebe, Und weihe mich zum Opfer ein.

(N. d. Vat. Unſ.) Oft muß ich bitter weinen, Daß du gestorben bist, Und mancher von den Deinen Dich lebenslang vergißt. Von Liebe nur durchdrungen Hast du so viel gethan; Bist vielen doch verklungen, Und keiner denkt daran.

Du stehst voll treuer Liebe Noch immer jedem bey; Und wenn dir keiner bliebe, So bleibst du dennoch treu. Die treuste Liebe sieget; Am Ende fühlt man sie, Weint bitterlich und schmieget Sich kindlich an dein Knie.

Wenn Alle untreu werden, So bleib ich dir doch treu, Daß Dankbarkeit auf Erden Nicht ausgestorben sey. Für mich umfieng dich Leiden, Vergiengst für mich in Schmerz, Drum geb' ich dir mit Freuden Auf ewig dieses Herz.

Ich habe dich empfunden; O lasse nicht von mir, Laß innig mich verbunden Auf ewig seyn mit dir. Einst schauen meine Brüder Auch wieder himmelwärts, Und sinken liebend nieder, Und fallen dir ans' Herz!

(Gebet.) Verleihe uns, o Herr! daß wir

dich aus ganzer Fülle des Herzens und über Alles lieben, durch Haltung deiner Gebote in dieser Liebe mit dir vereiniget bleiben, bis wir dereinst des Genusses der Gottheit im Himmel theilhaftig werden, wie wir deiner durch den Genuß deines heiligen Leibes und Blutes auf Erden theilhaftig geworden sind; der du mit dem Vater und in Einigkeit des heiligen Geistes als gleicher Gott lebst und regierst von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

(Schlußges.) Gott! dieser Tag sey mir Ein Denkmal deiner Güte; Sein denk' ich für und für Mit dankbarem Gemüthe; Ich preise deinen Sohn, Der uns zum Heil gestorben, Der uns vor Gottesthron Die Seligkeit erworben.

Gesang zur hl. Fronleichnamsprozession.

1) Deinem Heiland, deinem Lehrer, Deinem Hirten und Ernährer, Christenvolk, stimm Lieder an. Preise herzlich seine Würde, Die kein Lobspruch, keine Zierde Je genug erheben kann.

2) Dort beym letzten Abendmahle Aß zuerst im Speisesaale Er das Lamm nach Moses Sinn, Gab sodann mit eignen Händen Liebevoll sich zu verpfänden Seinen Leib zur Speise hin.

3) „Nehmet hin, sprach er, und esset Dieses Brod!“ — und o vergesset Ewig meiner Liebe nicht! Uns zum Heil hat er sein Leben Dann als Opfer hingegeben Vor des Vaters Angesicht.

4) Heilig sey an diesem Tage Uns der Kirche treue Sage Von des Meisters Abendmahl. Durch

werden; der du mit dem Vater und dem heiligen Geiste als gleicher Gott lebst und regierst von Ewigkeit zu Ewigkeit. ℟. Amen.

Priest. Gepriesen sey der Name des Herrn.

Volk. Der Name unsers Erlösers Jesu Christi.

Priest. Unsre Hilf kömmt von dem Herrn.

Volk. Der unser Mittler und Begnadiger ist.

(Nach dem heiligen Segen.)

Volk. Gott erbarme sich unser, Gott segne uns, Gott erbarme sich unser!

Priest. Es geschehe!

(Gesang zur zweyten Station.)

1) O Engel Gottes, eilt hernieder, Und stimmet ein in unsre Lieder! Der Tag ist festlich uns und euch. Das Himmelbrod, das wir verehren, Mit dem sich unsre Seelen nähren, Dies Brod macht Mensch und Engel gleich.

2) O kommt, so wie ihr einst im Saale Bey Jesus letztem Abendmahle Erstaunungsvoll zugegen war't! Ihr sahet dort das Brod ihn brechen, Ihr hörtet ihn mit Liebe sprechen: „Dies nehmt vor meiner Himmelfahrt!“

3) „Dies ist mein Leib, den will ich schenken; „Nehmt ihn zu meinem Angedenken! So oft ihr, „Freunde! dieses thut, So oft ihr dies Geheim„niß handelt, Wird Brod und Wein, wie jetzt, „verwandlet, In euers Meisters Fleisch und Blut.“

4) O Abgrund unbegriffner Gnade! Wars nicht genug auf Erdenpfade Zu kommen von des Himmels Höh'n; Die Zeit von mehr als dreyßig

Jahren Verachtet, arm und in Gefahren Mit Undankbaren umzugeh'n?

5) War's nicht genug, die Kranken heilen, Gesunden Trost und Rath ertheilen, Uns höchster Weisheit Lehrer seyn; Für uns in frechen Henkershänden Des Lebenslauf in Qualen enden, Uns vor dem Untergang befrey'n?

6) O nein! es wallen neue Triebe Der ewig uns verheißnen Liebe In unsers Heilands treuer Brust. Die lehren ihn das Mittel finden, Sich uns noch enger zu verbinden; Bey Menschenkindern sucht er Lust.

7) Er läßt bis an das End der Zeiten Bey uns sich einen Sitz bereiten, Uns seine Neigung darzuthun. Der Gottheit Schimmer einzuhalten, Verhüllt er sich in Brodsgestalten, Und will in unsern Herzen ruh'n.

(Nach dem Evangelium.)

Prieſt. Wer das Fleisch des Menschen Sohnes ißt, und sein Blut trinkt, hat das ewige Leben.

Volk. Denn wer sein Fleisch ißt und sein Blut trinkt, der bleibt in ihm.

Prieſt. Wer zu ihm kömmt, wird nicht mehr hungrig werden.

Volk. Und wer an ihn glaubt, wird nicht mehr Durst leiden.

Prieſt. Herr! erhöre mein Gebet.

Volk. Laß unsre Bitte dir gefällig seyn.

(Gebete.) 1) Unser Vater! der du im Himmel bist, gib uns täglich jenes übernatürliche Brod, das

von den Himmeln kam; damit wir, indem wir dieſes Brod eſſen, ewig leben mögen. Um dieſes bitten wir dich durch Jeſum Chriſtum, deinen eingebornen Sohn, unſern Herrn. Bx. Amen.

2) O Jeſu! der du uns deinen heiligen Leib und Blut zur Seelenſpeiſe hinterlaſſen haſt; gib uns die Gnade, jederzeit an dieſem heiligen Geheimniſſe mit ſo wahrer Andacht Theil zu nehmen, daß unſer Glaube immer herzlicher und tugendreicher werde, und wir durch ihn das ewige Leben erhalten; der du mit dem Vater und dem heiligen Geiſte als gleicher Gott lebſt und regierſt in Ewigkeit. Bx. Amen.

(Geſang zur dritten Station.)

1) Anbetung, Ehre, Preis und Dank, O großer Freund, ſey dir! Dich ehrt der Engel Lobgeſang. Nimm auch dies Lied von mir.

2) Aus Liebe gab der Vater dich Für ſeine Kinder hin, Und du gabſt ſelbſt aus Liebe dich Für deine Brüder hin.

3) Und dieſe Liebe, o wie groß, Wie edel war ſie doch! Mein wahres Glück, mein beſ'res Loos, Dank ich dir heute noch.

4) Auch dank' ich dir für deinen Tod, Du litteſt ihn für mich. Als Retter in der größten Noth, Verehr' ich Jeſu dich.

5) Preis ſey dir, großer Menſchenfreund! Auch mein haſt du gedacht; So lange mir die Sonne ſcheint, Sey dir mein Dank gebracht.

6) Auch jetzt erſchallt dir mein Geſang Mit Brüdern feyerlich; Es preiſet unſer froher Dank In Brodsgeſtalten dich.

(Nach dem Evangelium.)

Prieſt. So oft ihr von dieſem Brode eſſet, und aus dieſem Kelche trinket,

Volk. Wollen wir den Tod des Herrn verkündigen.

Prieſt. Wer unwürdig von dieſem Brode ißt, und von dieſem Kelche trinkt,

Volk. Der iſt ſchuldig an dem Leibe und Blute des Herrn.

Prieſt. Herr! erhöre mein Gebet.

Volk. Laß unſre Bitte dir gefällig ſeyn.

(Gebete.) 1) Herr Jeſus Chriſtus, der du das Geheimniß deines Leibes und Blutes zum Unterpfand deiner göttlichen Liebe, zur Nahrung und zum Troſte deiner Kirche hinterlaſſen haſt; verleihe uns, daß wir gewürdiget werden mögen, dich, den wir in dieſem heiligen Geheimniſſe verborgen verehren, in deiner himmliſchen Herrlichkeit anſchauen; der du mit dem Vater und dem heiligen Geiſte als gleicher Gott lebſt und regierſt von Ewigkeit zu Ewigkeit. R. Amen.

2) Gib uns, o Herr! deine Gnade, daß wir jederzeit deinen heiligen Leib und dein Blut mit redlichem Herzen, mit vollkommenem Glauben und mit ſündenfreyem Gewiſſen empfangen; damit wir uns nicht an dir verſündigen, und des Gerichtes ſchuldig machen; ſondern uns der Genuß dieſes heiligen Geheimniſſes zum ewigen Leben gedeihe, der du mit dem Vater und dem heiligen Geiſte als gleicher Gott lebſt und regierſt von Ewigkeit zu Ewigkeit. R. Amen.

(Geſang zur vierten Station.)

1) Jeſum innig zu verehren Iſt mir eine

heil'ge Pflicht; Seine weisheitsvollen Lehr
Geben meinem Geiſte Licht; Und zu jedem gut
Werke Gibt ſein Beyſpiel Kraft und Stärke.

2) Sollt' ich ihn nicht dankbar preiſen, D
zum Heil der Menſchen kam? Nennt den Edel
nennt den Weiſen, Der bis an des Kreuzes Stam
Reine Tugend, die er lehrte, So wie Je
uns bewährte?

3) Der mit liebevollem Herzen Göttli
hohen Muth verband, Der noch in den Tod
ſchmerzen Mitleid gegen die empfand, Die m
Grauſamkeit ihm fluchten, Seine Qual zu me
ren ſuchten.

4) Der auf Erden hat gewandelt, Wie d
Gottheit tadellos, Immer edel hat gehand
Göttlich edel, göttlich groß; Willig, freud
ſelbſt das Leben Für die Menſchheit hat gegeb

5) Gern weil' ich vor deinem Bilde, O e
habner Menſchenfreund! Wo mit ſo viel ſanft
Milde Tugendwürde ſich vereint, Und zu
jedem guten Werke Schöpfe ich hier Muth und
Stärke.

6) Durch mein Leben dich zu preiſen Iſt
mir ſüß, und heil'ge Pflicht, Dich den liebe
vollſten Weiſen, Dich der Menſchheit Heil und
Licht. Aehnlich, Jeſu, dir zu werden Iſt mein
höchſtes Ziel auf Erden.

(Nach dem heiligen Evangelium.)

Prieſt. Dies iſt ſein Gebot, daß wir an ihn
glauben.

Volk. Und einander nach ſeiner Vorſchrift lieben.

Priest. Wer seine Gebote hält, der bleibt in Vereinigung mit ihm.

Volk. Und seine Liebe ist in uns vollkommen.

Priest. Herr! erhöre mein Gebet.

Volk. Laß unsre Bitte dir gefällig seyn.

(Gebete.) 1) Du, die Liebe selbst, Jesus Christus, den wir hier unter den Gestalten des Todes gläubig anbeten; o sende deine Gnade in unsre Herzen, daß wir keine größere Freude kennen, als mit dir durch den Genuß deines heiligen Leibes und Blutes hier auf das Innigste vereiniget zu werden; und in dieser Vereinigung ewig zu verharren; der du mit dem Vater und in Einigkeit des heiligen Geistes als gleicher Gott lebst und regierst von Ewigkeit zu Ewigkeit. R. Amen.

2) Jesus Christus! laß uns deine Gnade zu Hilfe kommen, das jederzeit zu suchen und zu verlangen, was dir das Angenehmste und Liebste ist; damit wir durch Befolgung deiner heiligen Gebote bis an unser Lebensende vereiniget bleiben, und durch diese Vereinigung in dir, als der Quelle des Lebens ewig selig seyn mögen; der du mit dem Vater und in Einigkeit des heiligen Geistes als gleicher Gott lebst und regierst von Ewigkeit zu Ewigkeit. R. Amen.

(Gesang auf dem Rückwege zur Kirche.)

1) Ewig seyst du angebetet! Jesus du hast uns errettet; Danket, danket fromme Herzen Ewig ihm für seine Schmerzen.

2) Ganz sey dir mein Herz geweihet Und

mein Vorsatz jetzt erneuet: Wie du hier ge
zu leben, Opfernd mich dir hinzugeben.

3) Was du hassest, will ich hassen, G
von dir mich leiten lassen; Alles, was du lieb
lieben, Nie mit Vorsatz dich betrüben.

4) Welt und Tand und alle Güter Eit
sinnlicher Gemüther, Sollen nie mein Herz
thören, Nie der Seele Ruhe stören.

5) Durch Gehorsam, den ich übe, Halt' i
fest an seiner Liebe, Traue dem, was er ve
spricht, Und so laß ich Jesum nicht.

6) Jesus ist mein Trost, mein Leben, Ga
ist ihm mein Herz ergeben; Er ist meine Zuve
sicht; Meinen Jesum laß ich nicht.

7) Er nur kann die Wünsche stillen, Me
Verlangen mir erfüllen; Er verläßt die Sein
nicht; Und ich lasse Jesum nicht.

8) Dann wird er mir Himmelsfreude; Do
belohnt er, was ich leide, Dort schau ich se
Angesicht, In des Himmels heiterm Licht.

℣. Lasset uns preisen den Vater und den Soh
sammt dem heiligen Geiste.

℟. Dankbar sey ihnen unser Lob geweiht.

Gebet.

Allmächtiger, ewiger Gott! dessen heilige Kirch
das ehrwürdigste Geheimniß des Leibes und Blute
deines Sohnes heute mit wahrer Festlichkeit ver
ehrt; laß uns dir für dieses wahrhaft göttlich
Geschenk unsern ehrfurchtsvollen Dank so herzlic
darbringen, daß wir der beseligenden Früchte seine
siegreichen Todes würdig und theilhaftig werden

rch denſelben Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, ſern Herrn, der mit dir und dem heiligen Geiſte gleicher Gott lebt und regiert in Ewigkeit. Amen.

XIX. Das heil. Amt auf die Sonntage nach Pfingſten.

ie offene Schuld und der Pſalm zur Austheilung des Weihwaſſers iſt wie am Dreyeinigkeits-Sonntage Seite 100.

(Vormeſſe.) Hier ſoll, vom Weltgeräuſche ſich Sich unſer Herz gen Himmel ſchwingen; Erfüll' uns ganz, o Geiſt des Herrn! Daß wir dir Lob voll Ehrfurcht ſingen.

Zum Kampfe mit der Leidenſchaft Umgürt' uns mit des Glaubens Waffen! Rüſt' uns mit Jeſus hoher Kraft, Daß wir durch ſie nur Gutes ſchaffen.

Dein iſt des Feyertags Beginn; Damit er komm mit dir ſich ende, Befehlen wir mit Kinderſinn Die Seele, Gott! in deine Hände.

(Z. Glor.) Die ganze Natur voll Ordnung und Pracht Verkündet des Ewigen Ehre. Vor ihm iſt das Licht der Sonne, wie Nacht; Ihm jubeln der Seligen Chöre; Ihm ſingen auch wir zum ewigen Lob; Ihm, der uns aus Nichts zum Daſeyn erhob.

(Gebet.) Wir bitten dich, o Gott! laß unſre Lebenstage unter dem Schutze deiner unendlichen weiſen Vorſehung zu unſrer Beſeligung dahin fließen; und verleihe deiner heiligen Kirche den ungeſtörten Genuß, dich im Geiſt und der Wahrheit bis

an das Ende der Zeiten anzubeten. Wir bitten
darum durch denselben Jesum Christum u. s. w.

(Z. Evangel.) Mit Nacht umzog das Heid
thum Der Menschheit Kleinod, Recht und Pflic
Doch sieh, Gott sprach: „Es werde Licht!“
ward das Evangelium.

Es ist ein Strahl von Gottes Glanz; Es
den Geist und wärmt das Herz; In Wonne wa
delt es den Schmerz, Uns zeigend einen ew'g
Kranz.

Seyd ihm in Wort und Thaten treu; Tra
nicht in seinen Sonnenschein Des Truges Irrwis
licht hinein; Liebt Gott und steht den Brüdern b

(Z. Pred.) O Geist des Herrn! entzünd'
uns Den Wunsch, das Wort zu hören! Es
der Leitstern unsers Thuns; Voll Kraft, den Ge
zu nähren. Regiere deines Priesters Mund, E
würdig zu verkünden. Er mache uns die We
kund, Das hehre Ziel zu finden.

(N. d. Pred.) Dank, ewig Gütiger! sey di
Für deines Sohnes Lehren; Laß ihre Kraft si
für und für An Wort und That bewähren. Wi
guter Saame Früchte trägt, Laßt uns auch Früch
bringen, Bis die gewünschte Stunde schlägt, Di
ewig Dank zu singen.

(Z. Cred.) Laßt uns mit Herz und Mun
bekennen: „Wir glauben einen Gott und Herrn.
Laßt uns ihn dankbar Vater nennen, Er schützt un
nah, er schützt uns fern. Er sandte seinen Soh
hernieder Zur Tilgung unsrer Sündenschuld. Wi
wurden seines Leibes Glieder, Durch seines Geiste
Kraft und Huld.

(3. Opferung.) O Gott! unendlich reich, wer ist an Lieb' und Macht dir gleich? Du spen- Leben, Wohl und Freude Durch's ganze Weltgebäude.

Wie arm, wie klein sind wir? Wie können Erdgeschöpfe dir Für jedes Glück, das sie em- pfangen, Ein würdig Opfer bringen? —

O schau voll Huld herab! Wie Jesus dir ganz ergab; So sey dir aus des Herzens Grund Geheiligt unser Wille.

Dein Segen schaff ihn rein, Und weih ihn die Tugend ein; Daß wir nicht blos durch Wort und Mienen, Daß wir im Geist dir dienen.

Du weißt, was uns gebricht, Um Erdenschätze bitten wir nicht. Wir bau'n mit kindlichem Ge- müthe Auf deine Vatergüte.

(3. Präf.) Ich erhebe mein Herz und mei- nen Mund zu dir, ewiger, allgütiger Gott! dich dankbar zu loben und zu preisen; denn du hast mich aus Nichts zum Daseyn gerufen, schufst mei- nen Geist nach deinem Ebenbilde, fähig der seli- gen Unsterblichkeit, und sandtest deinen eingebor- nen Sohn, uns von der Knechtschaft der Sünde zu erretten, und das Erbtheil des ewigen Lebens wieder zu erwerben; unterstützest uns durch die Kraft deines heiligen Geistes, damit wir das, durch deines Sohnes Lehre erkannte Gute zu voll- bringen vermögen, und der ursprünglichen Be- stimmung der seligen Unsterblichkeit theilhaftig werden. Gerührt durch diese unermeßliche Liebe und Güte vereinige ich meine Stimme mit dem

Lobgesange deiner Engel und aller Heiligen
Himmel und auf Erden, und rufe einmüthig
ihnen: Heilig, heilig u. s. w.

(Z. Sanct.) Heilig, heilig, heilig, D
der seyn wird, ist, und war, Unsre Herzen
dein Weihaltar.

Heilig, heilig, heilig! Ruft das ga
Schöpfungschor, Hocherzückt zu dir, o Go
empor.

Heilig, Menschen, heilig Werdet, euer
Vater gleich! Denn des Ew'gen Odem ist in eu

(Nach der heiligen Wandlung.)

Ich seh' am Kreuz dich hangen, Geliebte
Gottessohn! Mit todesbleichen Wangen, Mi
einer Dornenkron. — O Sieh! hier knie i
Armer! Mein Heil und Trost bist du! O wend
Allerbarmer! Mir deine Gnade zu!

(N. d. V. U.) Ehrt Jesus, ehret ihn, De
uns erhob zu Gottes Kindern! Er brachte Tro
verirrten Sündern, Hieß Heil auf Gräbern blüh'n.

Sein Herz war göttlich mild, Sein Lebens-
lauf der Tugend Spiegel, Sein Opfertod der
Wahrheit Siegel; Er ganz des Vaters Bild.

Bedeckt mit Hohn und Schmach, Verrathen
von dem falschen Freunde, Bat er noch segnend
für die Feinde, Bevor sein Auge brach.

Hinweg mit Neid und Groll! O seyn wir
alle rein von Lüsten; Durch gute Thaten wahre
Christen, Von Jesu Liebe voll.

Dann schreckt der Tod uns nicht. Er nahet
gleich dem Abendrothe, Und führt uns, wie ein
Himmelsbote Vor Gottes Angesicht.

Was noch kein Ohr gehört, Kein Blick geſ'n, kein Herz empfunden, Wird dann dem Geiſt, der überwunden, In Ewigkeit gewährt.

(Gebet.) Du haſt uns, Allgütiger! durch deinen eingebornen Sohn zur Erkenntniß der Wahrheit, und zur wahren beſeligenden Weisheit geführt; erhalte nun durch deine Güte dieſe Erkenntniß in uns, und laß uns nie auf den verderblichen Weg des Un- und Aberglaubens gerathen, ſondern gib uns, daß wir dich immer in Geiſt und Wahrheit anbeten, und dir mit ungetheiltem Herzen dienen durch Jeſum Chriſtum, deinen eingebornen Sohn, unſern Herrn. Amen.

(Schlußgeſ.) Laß dir das Opfer der Andacht gefallen, Das wir, o Gott! dir gebracht; Mehre die Liebe zum Guten in allen, Weil ſie dir ähnlicher macht. Führ' uns, o Herr! den Vollendeten gleich, Einſt in dein Reich.

XI. Das heilige Amt am Kirchweih-Sonntag.

(Vormeſſe.) Wir freu'n uns dieſer heiligen Stätte, Sie iſt, Allvater! dir geweiht; Wir ſeh'n an ihr die Morgenröthe Von deiner ewigen Herrlichkeit. Du wohneſt hier in unſrer Mitte; Der Frommen Herzen ſind dein Thron; Erhöre hier der Kinder Bitte Durch Jeſum Chriſtum deinen Sohn! Der Tempel iſt des Himmels Pforte; Dem Beter wird ſie aufgethan. An dieſem hier geweihten Orte Fleh'n wir dich drum voll Sehnſucht an. Da die Erbauung uns beyſammen Dich ſtärker hier empfinden läßt, Bege'h'n wir mit den reinſten Flammen Der Andacht heut das Kirchweihfeſt.

(Z. Glor.) Dich preiſen laut der Engel Chöre, Die Kinder Gottes jauchzen drein; Dir jubeln alle Sternenheere, Das ganze Weltall ſtimmt mit ein.

Natur iſt deiner Schönheit Spiegel, Dein Tempel, deines Kleides Saum; Auf ihr ſtrahlt deiner Liebe Siegel; Du füllſt der ganzen Schöpfung Raum.

Dir, Vater! ſingen Engel-Chöre! Auch hier ſey dir Geſang geweiht! Wie ſchändlich, wenn der Chriſt nicht wäre Ein Herold deiner Herrlichkeit!

(Gebet.) O Gott! der du uns alle Jahre den Einweihungstag dieſes, deines Tempels erneuerſt, und uns die Feyer deiner heiligen Geheimniſſe zu begehen würdigeſt; erhöre die Bitten deines Volkes, und gib, daß alle, welche zur Erflehung deiner Wohlthaten in dieſes Haus kommen, dieſe erlangt zu haben, ſich freuen dürfen; durch unſern Herrn Jeſum Chriſtum u. ſ. w.

(A. d. E.) Dem Herrn gefiel der Juden Tempel, Bis er den Sohn geoffenbaret Als Hohenprieſter in dem Tempel, Von dem er ſelbſt der Eckſtein ward.

Laßt bauen uns auf dieſem Grunde, Bis das Jeruſalem erſcheint, Wo Gott uns heilet jede Wunde, Wo alle Gott mit ſich vereint.

Da reicht den Guten Er die Kronen; Verkläret, und von Leiden frey, Macht alle Er, die mit ihm wohnen, Und Erd' und Himmel werden neu.

(Z. Pred.) Laß uns, o Herr! mit Ehrfurcht hören, Was deiner Kirche Diener ſpricht; Laß uns ergreifen deine Lehren Mit kindlich frommer Zuverſicht.

(N. d. Pred.) Dank, Herr! für dieſes Wort des Lebens, Das rein der Kirche Mund entquillt; Es ſey die Richtſchnur meines Strebens, Auf Pfaden, welche Nacht umhüllt.

(Z. Cred.) Gott, Schöpfer Himmels und der Erde, Der mich erſchuf, ernährt, erhält; Damit ich gut und ſelig werde, Kam ſelbſt dein Sohn in dieſe Welt. Gib, daß ich dich ſtets mehr erkenne, Mich deiner Macht und Güte freu', Dich kindlich meinen Vater nenne, Ein Tempel deines Geiſtes ſey.

(Z. Opferung.) Für uns umfiengſt du Kreuz und Leiden, Für uns vergieng dein Geiſt in Schmerz; Drum opfern wir dir, Herr! mit Freuden Ein kindlich dankerfülltes Herz.

Dir baute hier aus reinſtem Triebe Dein Volk, o Herr! dies Heiligthum; Da glüh' in uns die reinſte Liebe, O Heiligſter! zu deinem Ruhm.

(Z. Präf.) Mit dem lebhafteſten Gefühl der Liebe und Freude erheb' ich mein Herz zu dir, o Gott! dich am Gedächtnißtage der Einweihung dieſes Tempels dankbar zu loben und zu preiſen durch Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn. Ich freue mich herzlich dieſes Tempels; denn hier vernehmen wir deine Anbetungswürdigkeit, deine Allmacht, Weisheit und Güte. Hier werden wir zur Tugend und Frömmigkeit ermuntert, im Glauben geſtärkt, im Leiden getröſtet und mit Muth gegen die Schrecknisse des Todes erfüllt. Hier wird uns Vergebung der Sünde durch Taufe und Buße, und die Nahrung ſeliger Unſterblichkeit im Leibe des Herrn gereicht. Noch ſingen wir in dieſem Tempel von

deiner Liebe gerührt Lob- und Dankes-Lieder. Noch ergieſſen wir unſre frommen Gefühle in vereinigten Gebete, und nehmen an den Lobgeſängen der Engel und aller Heiligen Antheil. Vereint mit ihnen rufen wir ſchon jetzt; Heilig, u. ſ. w.

(Z. Sanct.) Heilig, heilig, heilig! Der du in den Himmeln thronſt, Und in dieſem Tempel wohnſt; Unausſprechlich heilig!

Heilig, heilig, heilig! Preiſen wir dich hier, o Herr! Dich, der Welt Begnadiger! Unausſprechlich heilig.

(Nach der heiligen Wandlung.)

Daß wir nach dir verwandelt würden! Dies iſt's, worauf dein Lehramt drang! Dann drückten uns der Sünde Bürden Nicht mehr auf dieſem Pilgergang.

Der ganz mit dir ſich hat vereinet, Den lockt nicht mehr der Reitz der Welt. Er trägt mit Muth dein Kreuz, und weinet Nur dann, wenn er aus Schwachheit fällt.

(N. d. V. U.) Du ſtarbſt für uns am Kreuzesſtamm, Du tilgeſt unſre Sünden. O Jeſus! wahres Gottes Lamm! Laß uns Erbarmung finden! Vergebend öffne ſich dein Herz! Vollende deine Liebe! O läutre durch der Reue Schmerz Der Sinne dunkle Triebe.

(Z. Commun.) Dem ſchwachen Kämpfer hier auf Erden, Willſt du zum Siege Stärkung werden, Und gibſt dich ſelbſt zur Speiſe hin. Durch heiſſes, innigſtes Verlangen, Das Brod des Lebens zu empfangen Entflamm', o Jeſu unſern Sinn.

In frommer Eintracht wahrer Brüder Soll uns, als eines Leibes Glieder Vereinigt durch dein Liebesmahl, Das Himmelbrod zur Tugend stärken; Damit wir reich an guten Werken Einst mehren deiner Sel'gen Zahl.

(Gebet.) Laß uns nie aus diesem Tempel zurückkehren, Allgütiger! ohne den frommen Entschluß gefaßt zu haben, durch treue Erfüllung unsrer Bewußtpflichten täglich würdigere Glieder deiner heiligen Kirche zu werden. Wir bitten dich darum, durch Jesum Christum u. s. w.

(Schlußges.) Stets will ich, Vater! mit den Brüdern In deinen Tempel freudig geh'n! Und keine Lieb' in heil'gen Liedern Dankbar und demuthsvoll erhöh'n, Bis die gewünschte Stund erscheint, Die ewig mich mit dir vereint.

XXI. Das hl. Amt an den Festtagen der seligsten Jungfrau Mariä, Mutter unsers Hrn. J. Chr.

(Vormesse.) Mariam würdig zu verehren, Von Liebe zu dem Sohn beseelt, Den sie als Jungfrau zu gebären Von dir, o Gott! ward auserwählt; Versammeln wir uns vor den Stufen Des Thrones deiner Majestät; Erhöre deiner Kinder Rufen, Für die zu dir Maria fleht.

Schenk' uns Vergebung unsrer Sünden Nach deiner Lieb' und Vatertreu; Damit das Lob, das wir verkünden, Dir, Heiligster! gefällig sey. Gib uns ein Vorgefühl der Freuden, Die einst dein Himmel dem gewährt, Der hier dich stets im Glück und Leiden, So kindlich wie Maria ehrt.

(Z. Glor.) Lieblich aus Mariens Munde,

Tönte, Gott! dein hohes Lob, Wenn sich in d Andachtsstunde Ihr Gemüth zu dir erhob. La dir heut ein Lied gefallen, Das Mariam sel preist, Die uns, auserwählt vor allen, Mutte deines Sohnes heißt.

(Gebet für alle Festtage Mariä.) Al mächtiger, barmherziger Gott! verleihe, daß wi als wahre Verehrer der seligsten Jungfrau un Mutter Gottes Maria durch Nachahmung ihre tugendhaften Lebenswandels deiner Gnade und ihre Fürbitte würdig seyn mögen, und dereinst mit ih an deiner Herrlichkeit Theil nehmen; durch Jesun Christum, deinen eingebornen Sohn, unsern Herrn der mit dir und dem heiligen Geiste u. s. w.

(Nach der Epistel.)

(1. An den Festtagen Mariä überhaupt.) Wer wollte sie nicht herzlich lieben, Die Jesus selbst so zärtlich liebt? Sich nicht im Guten standhaft üben, Wie sich Maria hier geübt? Mit Ehrfurcht neigt sich unser Sinn Zu dir, der Tugend Königin.

(2. An Mariä Empfäng. und Opferung.) Wir rufen aus des Herzens Fülle: Wie reich an Tugenden warst du, Ein Engel in der Menschenhülle, Voll Unschuld und voll Seelenruh' Mit Rührung neigt sich unser Sinn Zu dir, o Makellose! hin.

(3. An Mariä Geburt.) Du, Heiligste! beginnst das Leben In frommer Eingezogenheit; Ein mildes Herz ward dir gegeben, Und himmlische Zufriedenheit. Voll Liebe neigt sich unser Sinn Zu dir, o Gottes Lieblingin!

(4. An Mariä Verkünd. und Heimſuch.) Wer wollte dich nicht herzlich ehren, Die du empfiengſt den Heiligſten; Die Ihn, als Jungfrau zu gebären, Von Gottes Huld warſt auserſeh'n. Mit Ehrfurcht neigt ſich unſer Sinn Zu dir, der Jungfrau'n Zierde hin.

(5. An Mariä Lichtmeß.) Nach des Propheten heil'ger Sage Wird jenes Opfer heut geſeh'n, Das ſich im Anbeginn der Tage, Der Herr zur Sühnung auserſeh'n. Maria gibt mit frommen Sinn Ihr Kind zu dieſem Opfer hin.

(6. Am Gedächtnißtag der Schmerzen Mariä.) Voll Glauben ſiehſt du ohne Zagen Auf deines Lebens Dornenbahn. Du ſprachſt in deinen Schmerzenstagen: „Was Gott thut, das iſt wohlgethan.“ Mit Ehrfurcht neigt ſich unſer Sinn Zu dir, erhabne Dulderin!

(7. An Mariä Himmelfahrt.) Hellglänzend, wie des Himmels Sonne, Stehſt du, umringt von Seligkeit, Und blickſt herab mit Mutterwonne Auf jedes Herz voll Frömmigkeit. Hochpreiſend ſchwingt ſich unſer Sinn Zu dir, du hehre Siegerin!

(Z. Cred.) Ich glaub an Gott, An Gott den Schöpfer aller Weſen; An Jeſum Chriſtum ſeinen Sohn. Er kam herab uns zu erlöſen Von ſeines Vaters ew'gem Thron.

Die Reineſte, die ihn empfangen und geboren, Ihm ihre Tage treu geweiht, Hat er zur Herrlichſten erkoren Im Reiche ſeiner Herrlichkeit. Auch unſer Geiſt Schaut hin in jenes ſel'ge

Leben, Aus dem uns deine Mutter winkt. Du wirst ihn, Herr! zu dir erheben, Wenn er der Hülle sich entschwingt.

(Z. Opferung.) Dein bin ich, Herr! du will ich mich Zum Opfer ganz ergeben. Wie einst Maria will auch ich Zu dir mich fromm erheben. Von ihrer Tage Anbeginn Gab sie sich Gott zum Opfer hin.

Hilf du, o Herr! und Heiland mir Den Vorsatz auszuüben: Dich treu, wie deine Mutter hier Zu ehren und zu lieben; Damit, wenn einst mein Auge bricht, Mir leuchte deiner Gnade Licht.

(Z. Präf.) Ich erhebe nun mein Herz zu dir, heiligster Gott, allmächtiger Vater! dich dankbar zu loben und zu preisen an dem Gedächtnißtage der Empfängniß (Geburt, Verkündigung u. s. w.), Mariens, der seligsten Jungfrau und treuen Mutter deines Sohnes, welche durch ihr tugendvolles, heiliges Leben uns zum Vorbilde der Nachahmung geworden ist; und nun im Besitze ewiger Seligkeit, geschmückt mit der Krone der Tugend die Zahl der Auserwählten als Königin verherrlichet. Deßwegen singen wir mit allen Engeln und Heiligen, mit allen Chören der seligen Geister: Heilig u. s. w.

(Z. Sanct.) Heilig, heilig, heilig! Unaussprechlich heilig Bist du unser Gott und Herr! Ewig Unerforschlicher! Unaussprechlich heilig!

Heilig, heilig, heilig! Unaussprechlich heilig Du, der seyn wird, ist und war, Den Maria uns gebar, Unaussprechlich heilig!

Heilig, heilig, heilig! Unaussprechlich heilig! Bist du Geist, des Höchsten Kraft! Die uns Menschen Heil verschafft, Unaussprechlich heilig!

(Nach der heiligen Wandlung.)

Jesus ist uns hier zugegen, Der für uns am Kreuze starb; Er, der Völker Heil und Segen, Der uns Seligkeit erwarb. Laßt ihm unsre Kniee beugen, Unser Haupt zur Erde neigen, Unsre Herzen dankbar weih'n, Seiner ewig uns erfreu'n!

(N. d. W. U.) Des höchsten Sohn in unsrer Mitte, — O welche unermeßne Huld! Er höret seiner Mutter Bitte, Vergibt uns unsre Sündenschuld. Wenn wir nach ihrem Beyspiel handeln, In unserm Thun auf ihn nur seh'n, Für an nur seine Wege wandeln, Wird uns auch Himmelsluft einst weh'n.

(Z. Commun.) Wenn ich ihn nur habe, Wenn er mein nur ist; Wenn mein Herz bis hin zum Grabe Seine Treue nie vergißt; Weiß ich nichts vom Leide, Fühle nichts, als Andacht, Lieb' und Freude.

Wenn ich ihn nur habe, Laß ich alles gern, Folg' an meinem Wanderstabe, Wie Maria treu dem Herrn; Gehe seine Wege, Bis ich mich zur Grabes-Ruhe lege.

Wenn ich ihn nur habe, Hab' ich auch die Welt; Seligkeit ist seine Gabe, Selig, wer an ihn sich hält, Tief versenkt im Schauen Wird mir vor dem Tode niemals grauen.

(Gebet für alle Festtage Mariä.) Laß,

o Gott! dir unsere Verehrung in der seligsten Jungfrau Maria, Mutter deines eingebornen Sohnes gefallen, und verleihe uns die Gnade, ihrem heiligen Vorbilde immer ähnlicher zu werden, damit wir ihrer Fürbitte würdig seyen, und jederzeit dasjenige erlangen, was uns zum Heile der Seele und des Leibes gedeihlich ist; durch denselben Jesum Christum u. s. w.

(Schlußges.) Zum Dank nimm unser Angedenken An deines Lebens Heiligkeit! Wie du, das Herz zu Gott zu lenken Sind wir, o Mutter! stets bereit. Erfleh' uns deines Sohnes Segen, Daß wir, wie du auf seinen Wegen Einst geh'n in seine Herrlichkeit.

Anhang. Zur Prozession an Mariä Lichtmeß.

Zur Weihung der Kerzen.

Reinste Jungfrau! Gottes Willen Treu der Vorschrift zu erfüllen, Stellst du dich den Priestern dar, Opferst Jesum am Altar.

Demuthsvoll, gleich andern Frauen Opferst du, und dein Vertrauen Lohnet Gott im Tempel schon Durch den frommen Simeon.

(Zur Prozession.) Gott erfüllt, was er verspricht; Länger säumt die Hilfe nicht. Freudig, wie beym Sieg ein Held Wird der Sohn das Lösegeld.

Sohn, der uns verheissen war, Den die Jungfrau uns gebar; Sey willkommen deiner Welt, Welche Heil durch dich erhält.

O wie herrlich! glänzte nicht, Dort im

Tempel heut dein Licht! Wen erleuchtest du nicht gern, Ebenbild, und Glanz des Herrn!

Ach! du hast uns, Herr! so lieb; So erleucht' uns dann, und gib Jedem Kraft, daß er dir treu, Gläubig, fromm und heilig sey!

Fröhlich rühme, wer ein Christ, Wer erkauft zum Leben ist; Den, der groß von Rath und That, Uns vom Tod erlöset hat.

Lob sey dir, du kommst herab, Lob dem Vater, der dich gab! Lob dem Geist, der dich verklärt, Uns dein Licht, o Herr gewährt.

℣. Unsre Augen haben den Heiland gesehen!

℟. Das Licht, zur Erleuchtung aller Völker!

Lasset uns beten.

O Gott! von deinem heiligen Geiste erleuchtet, nahm heute Simeon deinen Eingebornen auf seine Arme, und pries ihn als das Licht aller Völker. Verleih auch uns, daß wir seine heilbringende Lehre immer für das wahre Licht erkennen, das unsern Verstand erhellet, und unser Herz zur Tugend erwärmt, und gib uns die Gnade, in diesem Lichte zu wandeln, bis wir zum Wohnsitze der Herrlichkeit gelangen; durch denselben Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn. ℟. Amen.

XXII. Das heil. Amt am Festtage eines Heiligen, oder einer Heiligin.

(Vormesse.) Ueber Gräbern wohnet Friede, Ueber Sternen findest du, Von der Last des Tages müde, Frommer Pilger (Fromme Pilg'rin) ew'ge Ruh. Sieger! (Sieg'rin!) dort vor Gottes Thron, Erndtest du der Tugend

Lohn! Alle Thränen, alle Leiden Wandel sich in Himmelsfreuden.

Wer für Gott in Weisheit lebte, O! d stirbt im Grabe nicht; Wer nach Recht und Tuge strebte, Steigt empor von Licht zu Licht; Sch und Erdentand vergeht, Aber ewig fest beste Was wir Gutes fühlten, dachten, Und für je Welt vollbrachten.

Blicke von des Himmelshöhen, Selige (Selige!) auf uns herab, Hilf uns, Go um Gnade flehen, Die er dir so reichlich ga Nur durch sie vermögen wir, So wie du, o Heil'ger! (Heil'ge!) hier Welt und Hölle zu bezwingen, Siegespalmen zu erringen.

(Z. Glor.) Dir jubeln der Heiligen Chöre, Dir singen hienieden zur Ehre; Wir deine Erlösten, o Gott! Dein, Herr! ist die Macht und die Stärke! Du heiligest unsere Werke, Wir wandeln nach deinem Gebot.

(Gebet.) Wir bitten dich, o Gott! Laß das Andenken des heiligen N. so wirksam in unsern Herzen seyn, daß wir uns bestreben, seinem (ihrem) schönen Tugendbeyspiele nachzukommen, und ebenderselben Seligkeit würdig und theilhaftig zu werden, die er (sie) an dem Wohnorte deiner Auserwählten in unermeßlicher Fülle zum Lohne seiner (ihrer) Glaubenstreue und heiligen Wandels ewig bey dir genießt. Der du mit dem Sohn u. s. w.

(Am Feste des heil. Erzm. Stephan.) Wir bitten dich, o Herr! Verleihe uns, dem nachzuahmen, den wir verehren; damit wir auch unsere

Feinde lieben lernen, da wir das Andenken desjenigen feyern, der auch für seine Verfolger flehte zu Jesu Christo, deinem Sohne, der mit dir lebt und regiert von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

(Am Feste des heil. Josephs.) O Herr! Nimm und erhalte uns unter deiner steten Obhut, der du deinem eingebornen Sohne, den seligen Joseph, zum Nährvater und ebendiesen zum Beschützer seiner jungfräulichen Mutter gegeben hast; der du lebst und regierst von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

(Nach der Epistel.)

(1. Am Gedächtnißtage eines oder mehrerer heil. Martyrer.) Unter der Verfolger Keinen Bebten Christi Zeugen nie, Seine Lehre zu verneinen Zwang nicht Drohn, nicht Folter sie. Mit des Glaubens Heldenmuth, Haben sie ihr edles Blut, Freudig für sie hingegeben, Ewig, Christus! dir zu leben!

Herr! du hast mit Kraft von oben Sie (Ihn) zum Kampfe stark gemacht, Sie (Ihn) zu deinem Thron erhoben, Wo kein Feind mehr ihrer (seiner) lacht. Hilf uns, Christus, hilf uns hier; Gläubig fleht das Herz zu dir: „Hilf auch uns den Kampf bestehen, Gib uns Sieg von deinen Höhen!“

(2. Am Feste eines heil. Kirchenpatrons oder mehrer Heiligen überhaupt.) 1) Selig ist, wer seine Sünde Wehmuthsvoll vor Gott bereut, Und, damit er Gnade finde, Sich vor neuen Sünden scheut. Gott

will ihm die Schuld verzeih'n, Und zum Guten Kraft verleih'n; Ja, er soll schon hier auf Erden Und auch dort getröstet werden!

2) Selig, wer in Demuth lebet, Seiner Schwachheit nie vergißt; Nie sich selbst mit Stolz erhebet, Wenn er groß und glücklich ist. Gottes Huld wird ihn erfreu'n, Und das Himmelreich ist sein. Selig sind, die Demuth üben, Gott wird sie als Kinder lieben.

3) Selig ist, wer Sanftmuth übet, Seinem Feinde niemals flucht; Alle Menschen herzlich liebet, Nie sich selbst zu rächen sucht; Ruhig seine Pflicht vollbringt, Und sein eigen Herz bezwingt; Denn Gott segnet seine Freunde; Schande trifft einst seine Feinde!

4) Selig, die mit Ernst verlangen, Gut gesinnt und fromm zu seyn; Treu und fest am Guten hangen, Und sich ganz der Tugend weih'n; Deren Herz nichts mehr begehrt, Als was Gottes Reich vermehrt; Gott wird ihren Wunsch erfüllen, Ihre fromme Sehnsucht stillen.

5) Selig, wer der Noth des Armen Niemals fühllos sich entzieht, Ihm ans zärtlichem Erbarmen Wohl zu thun sich froh bemüht; Und wenn er um Hilfe weint, Ihm mit Hilf' und Trost erscheint. Hilfe wird auch er empfangen, Und Barmherzigkeit erlangen.

6) Selig sind, die sich bemühen, Züchtig, keusch und rein zu seyn, Die der Wohllust Netze fliehen Und der Heiligkeit sich weih'n! Die der Lockung dieser Welt, Dem, was nur dem Fleisch

gefällt, Treu und standhaft widerstehen, Werden Gottes Antlitz sehen!

7) Selig, wer im Frieden lebet, Wer die Ruh' und Einigkeit Zu erhalten sich bestrebet, Und wenn Feindschaft, Haß und Streit Seiner Brüder Glück zerstört, Sie die Pflicht der Eintracht lehrt; Die des Friedens sich befleißen Werden Kinder Gottes heißen!

8) Selig, die mit gutem Willen Leiden, und sich dessen freu'n; Standhaft ihre Pflicht erfüllen, Und der Tugend Müh' nicht scheu'n; Gott steht ihnen mächtig bey, Und will sie für ihre Treu, Einst mit Wonn' und Siegeskronen Auf das Herrlichste belohnen.

9) Glücklich, wer zu Gottes Frieden Selig eingegangen ist; Wo der Labekelch dem Müden Alle Lebensnoth versüßt! Fromme Dulder, hoch und hehr, Dort fließt keine Thräne mehr! Laßt uns dulden, laßt uns leiden! Denn bei Gott blüh'n reine Freuden!

(Z. Cred.) In der Heiligen Gemüthe Wurzelte des Glaubens Macht, Trieb der Tugend schönste Blüthe, Welche Fried' und Heil gebracht. Also werd' auch unser Leben Aechten Glaubens Widerschein; Thaten sollen Zeugniß geben, Früchte unsers Glaubens seyn.

(Z. Opferung.) 1) Die schönste Opfergabe Weiht dir der Heil'gen Schaar. Sich selbst mit aller Habe Bracht ihr Gemüth dir dar. Der Strahl von ew'gen Freuden Entflammte ihren Muth, Für dich, o Herr! zu leiden; Für dich floß selbst ihr Blut.

Berufen sind mit allen Zur Heiligkeit auch wir. O möchten wir gefallen, Wie deine Heil'gen dir! Ihr Beyspiel soll uns Spiegel Im Kampf des Lebens seyn; Zu dir leih' es uns Flügel, In dem sie jetzt sich freu'n.

(Z. Präf. an den Festtagen der Heiligen überhaupt.) Ich erhebe nun mein Herz zu dir, Allheiliger! dich an dem Gedächtnißtage des (der) heiligen N. N. dankbar zu loben und zu preisen. Groß ist deine Herrlichkeit in den Versammlungen deiner Heiligen. Du krönst ihre Verdienste mit göttlicher Liebe, mit nie versiegbarer Seligkeit. Du gibst uns an ihrem Wandel ein Vorbild, an ihrer Gemeinschaft einen beseligenden Umgang, und auf ihre Fürsprache deinen Gnadenbeystand. Du forderst uns durch deine heiligen Bekenner (Blutzeugen) auf, den bevorstehenden Kampf gegen Sünde und Welt standhaft zu kämpfen, und mit ihnen die unverwelkliche Krone der ewigen Herrlichkeit zu erringen. Gerührt von dieser unermeßlichen Güte vereinige ich meine Stimme mit deinen Heiligen, und allen Bewohnern des Himmels. Ich rufe mit ihnen: Heilig u. s. w.

(Z. Präf. am Gedächtnißtage eines Apost., Evangelisten oder Kirchenvorstehers.) Ich erhebe nun mein Herz zu dir, Allmächtiger, ewig gütiger Gott! dich dankbar zu loben und zu preisen durch Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn, den du uns zum Hirten und Oberhaupte mit aller Fülle des göttlichen Segens vorgesetzt hast; der die Apostel zur Fortpflanzung seiner

heilbringenden Lehre in alle Welt gesendet, und sie bevollmächtiget hat, Hirten und Lehrer zu setzen, die noch jetzt die beseligende Anstalt seines Erlösungs-Werkes fortpflanzen, und alle, die ihre Stimme gläubig hören, zum Wohnsitze deiner ewigen Seligkeit führen. Gerührt durch diese unendliche Güte und Liebe rufen wir mit allen Engeln, und allen Heiligen im Himmel und auf Erden: heilig u. s. w.

(Z. Sanct.) Heilig, heilig, heilig! Unaussprechlich heilig Bist du, Vater, Sohn und Geist, Du, den Erd' und Himmel preist, Unaussprechlich heilig!

(Z. Canon.) In Geist und Wahrheit Gott verehren, Sich ganz der Tugend weih'n; Das Wohl der Menschen freudig mehren, Nur dies heißt heilig seyn.

Mehr ist des Geistes inn're Zierde, Als Ehre, Macht und Geld; Es bleibt der Tugend schönste Würde, Zerfiel auch rings die Welt!

(Nach der heiligen Wandlung.)

Uns zum Himmel zu erheben, Stiegst du, Herr! zum Staub herab; Gabst für uns dein theures Leben, Sankst für unser Heil ins Grab.

Ach kein Mensch, kein Engel, Keiner Kann dir gleich an Liebe seyn! Dankbar freut mein Herz sich deiner; Wärest du doch ewig mein!

(N. d. V. U.) Ich soll nicht blos für diese Erde leben, Zu den Verklärten soll ich mich erheben, Und ew'ge Güter sind mein Loos.

Drum laß mich nicht nach eiteln Dingen

trachten, Laß weislich mich die Sinnenlust verachten, Die meiner Wohlfahrt widerspricht.

Gib, Herr! den Heil'gen nachzuleben Mit deine Kraft! laß eifrig mich bestreben Zu dämpfen jede Leidenschaft!

Der Tugend Werth laß immer mich empfinden Und jede Lust zur Sünde überwinden, Und alles, was sie reizt und nährt.

(Z. Commun.) Mein Herz erinnert dieses Brod des Lebens An deine Leiden, deine Todespein. Die Heiligen, die dir ihr Leben weih'n, Sind mir ein leuchtend Vorbild meines Strebens Nach Heiligkeit, wie es dein Wille ist, Der du in Brodsgestalt zugegen bist.

Dir, Gottmensch! will ich mich zum Dienste weihen, Stets thun, was dir, Erlöser! wohlgefällt, Nicht achten auf die eitle Lust der Welt, Nicht auf der Sünde süße Schmeicheleyen. Herr! stärke du mit deinem Beystand mich! Denn nichts vermag ich Schwacher ohne dich!

Im Streite hilf mir siegreich überwinden, Verlaß mich Gott! in der Versuchung nicht. O stärke mich zur Uebung jeder Pflicht; Bewahre mich vor Rückfall in die Sünden, Damit dereinst dich mein verklärter Geist Mit deinen Heil'gen ewig, ewig preist.

(Gebet an Festtagen der heil. Märtyrer.) Du verwandelst, o Herr! die Leiden deiner Frommen jenseits des Grabes in den Genuß ewiger Freuden. Laß uns daher in dem Leiden ausharren und gereiniget werden, damit auch

wir einst würdig seyen, an deiner Herrlichkeit Theil zu nehmen; der du lebst und regierst von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

(Gebet an den Festtagen eines oder mehrerer Heiligen.) Du, o Gott! bist die Krone und der große Lohn der Heiligen, die hier auf Erden voll des lebendigen Glaubens waren, und nun dich von Angesicht zu Angesicht schauen. Du lässest sie die Früchte ihrer Liebe und Treue in unaussprechlicher Seligkeit genießen. Auch wir verlangen nach den Wohnungen deiner Herrlichkeit. Verhilf uns zu denselben durch Jesum Christum, deinen Sohn u. s. w.

(Gebet an den Festtagen der heiligen Apostel, Evangelisten, Päbste und Kirchenlehrer.) Verleih, o Gott! wir bitten dich, daß wir in den Lehren und Arbeiten der heiligen Apostel (Vorsteher deiner heiligen Kirche) jederzeit das geheimnißreiche Werk deines heiligen Geistes erkennen und anbeten, uns die Erwägung derselben zu Nutzen machen, und dadurch der Herrlichkeit theilhaftig werden, die uns du bereitet hast durch Jesum Christum u. s. w.

(Gebet am Festtage aller Heiligen.) Deine Heiligen, o Herr! haben dich hier in Worten und Werken bekannt, und für ihre Leiden ewige Freuden erworben. Verleih, wir bitten dich, o Gott! daß wir nach ihrem Beyspiele in aller Demuth und Liebe, in Gerechtigkeit und Heiligkeit dir dienen und so mit ihnen des ewigen Lebens theilhaftig werden mögen durch Jesum Christum u. s. w.

(Gebet am Feste des heiligen Erzm. Stephans.) Allmächtiger Gott! durch die Geburt deines eingebornen Sohnes haben wir die Kind- und Erbschaft des ewigen Lebens erlangt; verleih uns nun auf die Fürbitte des heiligen Erzmartyrers Stephanus, daß wir derselben, gleich ihm, theilhaftig werden; durch Jesum Christum u. s. w.

(Gebet am Festtage des heil. Evangelisten Johannes.) O Gott! dein ist die Kraft! von dir kommt alles, was wahrhaft gut ist. So laß denn die Liebe zu dir in uns so lebendig werden, wie sie es in dem Herzen deines geliebten Jüngers Johannes war; damit wir auch gleich ihm würdig seyen, an deiner Herrlichkeit Theil zu nehmen u. s. w.

(Gebet am Feste des heil. Josephs.) Laß, o Gott! das tugendreiche Leben des heiligen Josephs immerdar wie ein helles Licht uns voran leuchten, damit wir gleich ihm ein gottesfürchtiges Leben führen, und ein sanftes seliges Ende nehmen; durch Jesum Christum u. s. w.

(Schlußges.) Stärk' uns, o Herr! im Streben Nach deinem ew'gen Reich! Es werde unser Leben Dem, deiner Heil'gen gleich: Daß wir am Urtheilstage Vor deinem Spruch besteh'n, Und frey von Schmerz und Klage Dein heil'ges Antlitz seh'n.

XXIII. Das heilige Amt an Apostelfesten.

(Vormesse.) Lob euch von uns im Erdenthal', Ihr Erben hehrer Freuden, Ihr treuen Freunde un-

ſers Herrn, Gefährten ſeiner Leiden! Wir ſehen euch verherrlichet, An eures Jeſu Seite; Erflehet, edle Sieger! uns Auch euern Muth zum Streite Für Tugend und für Gott!

Ihr wandeltet die Tugendbahn Mit echtem Heldenmuthe; Ihr trugt die Palmen himmelan Beſprengt mit eurem Blute. Dies ſoll uns heil'ger Antrieb ſeyn, Stets würdig euch zu preiſen; Durch Wort und That vor aller Welt Den Glauben zu beweiſen, Den ihr verkündigtet.

(Z. Glor.) Dir erſchallt vom Erdenrunde, heiligſter! aus Herz und Munde Aller Chriſten Dank und Ruhm; Der Apoſtel heil'ge Lehre Gründete zu deiner Ehre Uns zum Heil das Chriſtenthum.

(Gebet am Feſte der heil. Apoſtel Petrus u. Paulus.) O Gott! der du den heutigen Tag durch den Martertod deiner Apoſtel, Petrus und Paulus, geheiliget haſt; verleihe deiner Kirche die Gnade und Stärke, daß ſie in allen Stücken die Lehren treu befolge, durch welche deine heilige Religion ihren geſegneten Anfang genommen hat; durch Jeſum Chriſtum u. ſ. w.

(Gebet Am Feſte des heil. Evangeliſten Johannes.) Laß, o Herr! durch das Licht der reinen Lehre, welche dein geliebter Jünger Johannes verkündigte, unſre Herzen zu derjenigen Liebe entflammt werden, womit er dir bis zum Tode ſo treu ergeben war; damit wir einſt mit ihm im Genuſſe deiner Liebe ewig leben mögen; der du lebſt und regierſt von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

(Gebet am Feste des heil. Evangelisten Markus.) O Gott! der du den heiligen Evangelisten Markus durch die Gnade des evangelischen Predigtamtes verherrlichet hast; verleihe auf unser Flehen, daß wir nicht nur allezeit an christlicher Vollkommenheit durch seinen Unterricht zunehmen, sondern auch die Kraft seiner Fürbitte an uns empfinden mögen; durch Jesum Christum u. s. w.

(Gebet an einem Apostoltage überhaupt.) O Gott! der du uns mit dem Andenken des heiligen Apostels N. erfreust, wir bitten dich, verleihe, daß wir jederzeit an seiner Lehre uns erbauen, und nach seinem Beyspiele wandeln; und derselben Seligkeit theilhaftig zu werden, die er sich durch Lehre und That erworben, und durch das Verdienst deines Sohnes von dir, Allgütiger! erhalten: der du lebst u. s. w.

(N. d. Epistel.) Ihr theuern Freunde unsers Herrn! Von seinem Geist entzündet, Habt ihr den Völkern nah und fern, Sein theures Wort verkündet! Es schwand des alten Irthums Nacht, Zerstöret war des Lasters Macht, Und Heil und Segen blühten.

Noch dauert dieser Segen fort, Noch hat der Herr Verehrer, Noch jetzt erschallt an uns sein Wort, Noch jetzt schickt er uns Lehrer Die uns an der Apostel Statt Mit Kraft und Macht, mit Wort und That Den Pfad des Heiles führen.

(Z. Cred.) Im Glauben Gott zu schauen Nach der Apostel Unterricht, Ihm kindlich zu vertrauen Sey unsers Herzens erste Pflicht. Er hat den Sohn

gegeben Voll Huld zu aller Menschen Heil. Durch ihn wird ew'ges Leben Dem treuen Kämpfer einst zu Theil.

(Z. Opferung.) Wer den Apostеln nachzuahmen Des Kreuzes Bürd' in Sanftmuth trägt, Wer dann sein Herz in Jesu Namen Auf den Altar als Opfer legt: Auf jede Freude gern verzichtet, Wenn Gottes Wille sie verbeut, Das Aug' zum Himmel stets gerichtet, Der bringt das schönste Opfer heut.

Erbarmer! segne unser Streben, Ein solches Opfer dir zu weih'n, Wie die Apostel dir zu leben, Wie sie uns deiner zu erfreu'n! Laß uns mit kindlichem Vertrauen Auf dich, o Dulder! ohne Schuld In allen unsern Nöthen schauen, Wie sie, ausharrend in Geduld.

(Z. Präf.) Ich erhebe nun mein Herz zu dir, Allmächtiger, ewig gütiger Gott! dich dankbar zu loben und preisen durch Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn, den du uns zum Hirten und Oberhaupte mit aller Fülle des göttlichen Segens vorgesetzt hast; der die Apostel zur Fortpflanzung seiner heilbringenden Lehre in alle Welt gesendet, und sie bevollmächtiget hat, Hirten und Lehrer zu setzen, die noch jetzt die beseligende Anstalt seines Erlösungswerkes fortpflanzen, und alle, die ihre Stimme gläubig hören, zum Wohnsitze deiner ewigen Seligkeit führen. Gerührt durch diese unendliche Güte und Liebe rufen wir mit allen Engeln, und allen Heiligen im Himmel und auf Erden: Heilig u. s. w.

(Das Sanctus nebst den übrigen Gesängen und Gebeten werden aus der vorhergehenden heiligen Messe, Seite 137, genommen.

XXIV. Das heilige Amt der Meſſe am Feſte Allerheiligen.

(Vormeſſe.) Auf, Chriſten! mit heiligem hohem Entzücken, Laßt uns in den offenen Himmel heut blicken; O ſchauet der Heiligen glänzende Schaar, Die ſterblich, wie Menſchen auf Erden einſt war.

In himmliſcher Schönheit, viel heller als Sonnen, Auf ewig dem Jammer des Erdthals entronnen, Umgeben ſie jubelnd des Ewigen Thron, Genieſſen der Heiligkeit ſeligen Lohn.

Genieſſet in Frieden, nach Trübſal und Leiden Ihr Heiligen Gottes! die himmliſchen Freuden! Doch denket bey eurem ſo herzlichen Glück An eure noch ſtreitenden Brüder zurück.

(Z. Glor.) Dir jubeln der Heiligen Chöre, Dir ſingen hienieden zur Ehre Wir deine Erlöſten, o Gott! Dein, Herr! iſt die Macht und die Stärke. Du heiligeſt unſere Werke, Wir wandeln nach deinem Gebot.

(Gebet.) Allmächtiger, ewiger Gott! du läſſeſt uns die Verdienſte aller deiner Heiligen an einem Tage feyerlich verehren, wir bitten dich, ſieh auf die Fürbitte der großen Schaar deiner Auserwählten, und verleih' uns, daß wir an Tugend und Gnade bey dir immermehr zunehmen; durch Jeſum Chriſtum u. ſ. w.

Nach der Epiſtel und alles Uebrige iſt wie in der Heiligen-Feſt-Meſſe, Seite 133.

XXV. Das heilige Amt zur Verehrung der heiligen Engel.

(Vormeſſe.) Unausſprechlich ſel'ge Gei-

ter, Ewiger! von dir gesandt, Schweben unsichtbar um die Seelen, Welche dir sind zugewandt. Engel nennt sie unsre Sprache, Lieblich mahlt sie unser Geist, Stellt sie vor der Gottheit Throne, Wo ihr Lied den Schöpfer preist.

Reine Wesen, Himmelskinder, Boten hoher Freudigkeit! Ach, der Glaube ist so selig, Daß Ihr unsre Freunde seyd; Daß euch unser Schicksal rührt, Daß ihr uns zur Seite steht, Unsre stille Tugend segnet, Unsre fromme Thräne seht.

Auf mein Geist zu diesen Geistern, Wenn die Erde dich umstrickt! Auf zu jenen Freygebornen, Wenn dich deine Knechtschaft drückt! Strebe muthig zu dem Ziele Aus der Finsterniß zum Licht, Gottes Engel sind dir nahe; Kämpfe, ringe, weiche nicht!

(Z. Glor.) Ehre sey dir in den Höhen, Dessen Antlitz Engel sehen, Die auf deinen Wink bereit, Uns in den Gefahren schützen, Uns im Kampfe unterstützen; Ehre dir in Ewigkeit.

(Gebet.) Gott, unaussprechlich liebevoll ist deine Vorsehung! Du würdigest dich, deine heiligen Engel zu unserm Schutze als dienstbare Geister auszusenden. Erhöre unser Flehen; laß uns allezeit die Macht ihres Schutzes erfahren, und einst der Freude ihrer Gesellschaft ewig geniessen; durch Jesum Christum u. s. w.

(N. d. Epist.) Wer zählt der Engel Heere, Die du zu deiner Ehre, Herr aller Welten! schufst. Sie freu'n sich, deinen Willen Gehorsam zu erfüllen, Wenn du zu deinem Dienst sie rufst?

Sie eilen vor Gefahren, Den Frommen zu bewahren In ſeiner Pilgerzeit. Sie freu'n an deinem Throne Sich einſt auch ſeiner Krone, Wie ihrer eignen Seligkeit.

(Z. Cred.) Des Vaters Wort, das uns erſchuf, Schuf auch die Engelheere, Die unermüdlich ihm zur Ehre Verkünden ſeiner Allmacht Ruf Im Himmel und auf Erden.

Wir ſehen ſie voll Seligkeit Des Vaters Thron umgeben, Und tröſtend niederſchweben, Wohin der milde Wink gebeut des liebevollen Vaters.

Die Wonne ſtets um Gott zu ſeyn, Die ſie jetzt dort genieſſen, Wird uns dereinſt auch flieſſen, Wenn wir uns Treu der Tugend weih'n, Bis wir von hinnen ſcheiden.

(Z. Opferung.) Uns immer treu der Tugend weih'n, Und willig Gottes Willen, Wie Engel zu erfüllen, Geloben wir beym Brod und Wein, Die dir der Prieſter opfert.

Nimm dieſes Opfer gnädig auf, O du! dem wir vertrauen, Laß uns dein Antlitz ſchauen Nach treu vollbrachtem Lebenslauf, Wie es die Engel ſehen.

(Z. Präf.) Ich erhebe nun mein Herz zu dir, allgütiger Gott und Vater! dich dankbar zu loben und zu preiſen durch Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn, weil du aus erbarmender Liebe deinen Engeln befohlen haſt, uns auf deinen Wegen zu ſchützen und zu leiten. Du kannſt uns zwar auch ohne deine Engel vor allem Böſen bewahren; denn du biſt der Allmächtige, und Himmel und Erde, und

Engel und Menschen sind deiner Hände Werke; aber es gefiel deiner weisen Liebe, den Menschen auch die Engel zu senden, und sie dadurch deiner Vaterhuld und Fürsorge noch mehr zu versichern. Gerührt durch diese unermeßliche Güte und Liebe rufen wir deßwegen einmüthig mit allen deinen Engeln und Erzengeln: Heilig u. s. w.

(Z. Sanct.) Mit dem Chor der Seraphinen Preisen wir dich, großer Gott! Rufen hochentzückt mit ihnen: Heilig bist du unser Gott! Heilig, der in deinem Namen Zu uns kömmt, Hosanna! Amen! Ihm sey Lob und Herrlichkeit, Preis und Dank in Ewigkeit.

(Z. Canon.) Mit deinen Engel-Chören Dich, Ewiger! verehren, Welch' eine Seligkeit! Wer wird sie einst empfinden? Nur der, der rein von Sünden Dir seine Lebenstage weiht.

Drum laß mich schon auf Erden Den Engeln ähnlich werden, So weit ich Schwacher kann! Dann bet' ich mit den Engeln Einst rein von Sünd' und Mängeln Dich würdiger im Himmel an.

Anmerkung. Von der heiligen Wandlung an bis zum Dankgebet werden die Gesänge aus einem der vorhergehenden Sonntage genommen.

(Dankgebet.) Ich danke dir mein Gott aus der Fülle meiner Seele, für alle deine Sorge und Treue, die du mir durch deinen heiligen Engel bis auf diese Stunde erwiesen hast. Wache, sorge, leite, tröste auch künftig mich durch einen heiligen Engel, und verleih, daß ich durch das Andenken an die unsichtbare Gegenwart der Engel in dem Ab-

schen wider alles, was Sünde ist, gestärkt, nu
zur Vollbringung deines heiligen Willens, so wi
zum Lobe in Anbetung deiner unerforschlichen Vor
sehung, immer mehr ermuntert und zur innigste
Liebe gegen dich entflammt werde, der du leb
und regierst von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

(Schlußgef.) Gott! laß mich deinen Engel
gleich Mit reinen frommen Trieben, An Unschuld
und an Güte reich, Dich und die Brüder lieben
Dann werd' ich einst ganz engelrein Mich deiner
Vater! ewig freu'n!

XXVI. Das heilige Amt an Dankfesten.

Für allgemeine und besondere Wohlthaten, für gesegnete
Erndte, am Schlusse des Jahres, an Geburts- und
Namensfesten des Landesherrn ꝛc.

(Vormesse.) Lobsinget Gott, und betet
an! Preist ihn mit heil'gen Liedern! Lobsing' ihm Seele! Denn wer kann Sein Wohlthun ihm erwiedern? Gott ist die Liebe! rühmt
es laut, Ihr Frommen, die ihr ihm vertraut,
Rühmt es, daß seine Gütigkeit, Mit jedem Morgen sich erneu't Und ewig, ewig währet.

Du wolltest, daß vor dir nichts leer Von
Freud' und Leben bliebe! Drum schufst du Gott!
der Geister Heer, Schufst unsre Welt aus Liebe.
Du selbst bedurftest ihrer nie; Zu ihrem Heile
schufst du sie. Ihr Glück ist deine Freude nun,
Dein Wille allen wohl zu thun Im Himmel und
auf Erden.

Kein Mensch, kein Engel selbst ermißt
O Schöpfer deinen Segen! Wie gütig deine Weis-

heit iſt In allen ihren Wegen. Gott! deine Liebe reicht ſo weit, Als deines Reichs Unendlichkeit, Was hat dein Himmel, daß du nicht, Dem, der dich liebt, mit Zuverſicht Zu ſeinem Heil gewähreſt.

(Z. Glor.) Schwing dich Herz zu Gott empor! Sonn und Mond, die Welten alle, Sterne, Blitz und Donnerſchalle, Und der Geiſter zahllos Chor Preiſen Gottes Hoheit, Pracht; Gottes Weisheit, Lieb' und Macht!

Tugend will der Herr von dir, Will, daß ihn dein Leben ehre, Und als Vorbild andre lehre! Dies ſey deines Dankes Zier. Gold, Gewalt und Ruhm vergeht, Tugend nur allein beſteht.

(Gebet für allgemeine Wohlthaten.) Gott! deine Erbarmungen ſind ohne Zahl und die Schätze deiner Güte ohne Maß! du gibſt den Flehenden, um was ſie bitten und biſt nahe bey denen, die dich anrufen! Wir danken dir, Unendlicher! der du die Liebe ſelbſt biſt, für alle deine Gaben, und flehen ohne Unterlaß zu deiner Milde, die ganz Weisheit iſt, daß du uns zu der Belohnung des kommenden Lebens weiſe vorbereiteſt, und gnädig hinüber leiteſt; durch Jeſum Chriſtum u. ſ. w.

(Gebet für geſegnete Fruchterndte und Weinleſe.) Wir danken dir, Allmächtiger! für den reichen Erndte-Segen (für Fruchtbarkeit des Weinſtockes und aller fruchttragenden Gewächſe), mit welchen uns deine väterliche Güte in dieſem

Jahre beſchenkt hat. Verleihe, daß wir ihn (ſie) nach deiner heiligen Abſicht zu unſerm und unſers Nächſten Beſten verwenden, und deiner Wohlthat ferner würdig und theilhaftig werden; durch Jeſum Chriſtum u. ſ. w.

(Gebet bey geringer Fruchtbarkeit.) Allmächtiger! nicht ſo reichlich als du es ſchon oft gethan, haſt du uns in dieſem Jahre mit Fruchtbarkeit geſegnet! aber auch das Wenigere, was wir von deiner Vaterhand empfiengen, iſt unverdiente Güte von dir und wird uns genügen, um uns und die Unſrigen zu erhalten, gibſt du nur deinen Segen dazu. Wir danken dir deßwegen von Herzen für dieſe wenigern Gaben, und bitten dich: laß uns dieſe unter deinem Schutze in Zufriedenheit genießen, und mit Treue in denſelben haushalten, damit wir einſt verdienen, über mehreres geſetzt zu werden und an den unvergänglichen Gütern des ewigen Lebens Theil zu nehmen; durch denſelben Jeſum Chriſtum u. ſ. w.

(Gebet am Geburts- oder Namensfeſt des Landesfürſten.) Allmächtiger, ewiger Gott! du haſt nach deiner unergründlichen Weisheit deinen Diener N. uns zum Könige (Großherzog, Fürſten) gegeben. Da wir heute das Andenken ſeines Geburtstages (Namenstages) aus Dankbarkeit feyerlich begehen, ſo flehen wir zu dir: Ergieße die Fülle deines göttlichen Segens über ihn, damit er viele Jahre hindurch über uns, dein Volk, mit Gerechtigkeit und Vatermilde herrſche, unſere Seelen- und Leibeswohlfahrt nach deinem heiligen

Willen befördere, und dereinst der Krone seliger Unsterblichkeit theilhaftig werde; durch Jesum Christum u. s. w.

(Gebet am Dankfeste des Jahresschlusses.) Du hast uns, o Gott! dieses Jahr hindurch unzählbare Wohlthaten an Seele und Leib zufließen lassen. Wir bitten dich, laß uns durch das Andenken an dieselben zur kindlichsten Dankbarkeit und herzlichsten Liebe gegen dich als unsern größten Wohlthäter entflammt werden, damit wir auch in dem kommenden Jahre deiner Liebe und Güte würdig erscheinen; wir bitten dich darum durch Jesum Christum u. s. w.

(N. d. Ep. bey allgemeinen Dankf.) Allmächtiger! wir danken dir, Und preisen deine Stärke, Unendlich ist sie für und für, Und groß in jedem Werke, Was nie ein Mensch begreifen kann, Hast du durch deine Macht gethan, Und herrlich ausgeführet.

Wohl denen, die im Herzen rein Auf deine Wunder schauen! Wohl denen, die auf dich allein, Und nicht auf Menschen bauen! Dir, Gütigster! ist niemand gleich; Dein ist die Macht, Dein ist das Reich Im Himmel und auf Erden.

(N. d. Ep. bey Erndte-Dankfesten.) Ich sehe, Schöpfer! deine Macht Mit kindlichem Gemüthe, Die Liebe, die für alle wacht, Den Reichthum deiner Güte, Und weiß nicht, von Bewundrung voll, Wie ich dir würdig danken soll Für diesen Erndte-Segen.

Ruft, Völker ruft: Gelobt sey Gott! Ruft

es mit ihnen, Brüder! Ruft, Berge, nach Gelobt sey Gott! Ihr Thäler! hallt es wieder Und alle Welt fürcht' ihren Herrn Und hoff' auf ihn und dien ihm gern, Der, wie ein Vater sorget

(N. d. Ep. bey geringern Erndten und Mißwachs.) Nie bist du, Höchster! von uns ferne, Du wirkst an allen Enden. Wo wir auch sind, Herr aller Herrn! Sind wir in deinen Händen. Durch dich nur leben, athmen wir. Du gibst uns Nahrung für und für; Dir wollen wir vertrauen.

Du bist die Liebe! Dank sey dir, Daß ich dich so erkenne, Und dir zum Ruhm', zum Troste mir Dich meinen Vater nenne! Ich liebe dich, und traue dir, Du bleibst mein Freund, du hilfst auch mir; Du kannst mich nicht verlassen.

(N. d. Ep. am Geburts- und Namensfeste des Landesfürsten.) Nimm unsern Dank, Allgütiger! Für unsers Fürsten Leben, Du hast es ihm, o Weiseſter! Zu unserm Wohl gegeben, Setz' seinen Tagen Jahre zu, Die er in ungetrübter Ruh', In Wonne stets genieße!

O mög' ihn deine Vaterhand In allem stets begleiten! Mög' er durch Weisheit in sein Land Stets deinen Segen leiten! Laß ihn der Unschuld Schützer seyn, Den Redlichen im Land erfreu'n, Dem Unrecht kräftig steuren!

(Z. Cred.) Es ist ein Gott, o fühl' es Herz! Erhebt euch ihr Gedanken! Im höchsten Glück, im tiefsten Schmerz Soll nie mein Glaube wanken. Wenn sich mein Herz der Tugend weiht,

Knüpft Gott an sie die Seligkeit, Reicht mir die Siegeskrone.

Es ist ein Gott; er ist und lebt! Gleich Felsen steht mein Glaube; Er lohnt die Tugend, und erhebt Sie mächtig aus dem Staube. Er ist und lebt, ich seh' es ja An seinen Werken fern und nah; Er schuf und lenkt sie alle.

(Z. Opferung.) Was sollen wir dir bringen Zum Opfer unsrer Dankbarkeit? Du liebst vor allen Dingen Ein Herz, das sich dir kindlich weiht. Ein Herz, das deine Winke Durch willige Befolgung ehrt; Gibt, ohne daß die Linke, Was seine Rechte thut, erfährt.

Ein solches Herz, Gott! legen Wir dankbar hier auf den Altar! Für diesen Jahressegen, Der Ausfluß deiner Güte war, Die kein Verstand ergründet, Die nie ein Sterblicher ermißt, Die jeder strömend findet, Wenn er dir treu ergeben ist.

(Bey Mißjahren wird gesungen:)

Gott läßt es Keinem fehlen An dem, was wahrhaft glücklich macht; Nie wird das Heil der Seelen Durch Ueberfluß hervorgebracht. Auf! laßt uns ihm vertrauen, Mit Kindessinn auf ihn nur seh'n; Einst werden wir ihn schauen Verherrlicht auf des Himmels Höh'n!

(Am Feste des Geburts- und Namenstages des Landesregenten:)

Und solche Herzen geben Wir, Gütigster! zum Opfer dir Für unsers Fürsten Leben! — Erhalt' es gnädig für und für; Laß ihn als Vater glühen Für Bürger Wohl und hehres Heil,

O kröne sein Bemühen Dereinst mit Christi Erbetheil.

(3. Präf. bey allgemeinen Dankfesten.) Ich erhebe mein Herz zu dir empor, ewiger, allmächtiger Gott! dich dankbar zu loben und zu preisen durch Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn; denn du bist der höchste Herr Himmels und der Erde, du unser gütigster Vater! du hast uns aus Nichts zum Daseyn gerufen, und deine Liebe hat uns unzählbare Freuden hienieden und jenseits bereitet. Alles Gute, das wir haben, kömmt von dir; und ohne dich haben wir nichts. Du sorgst mit unveränderlicher Vatertreue für unser zeitliches und ewiges Wohl. Wo wir nur hinblicken, sehen wir neue Wunder deiner unerschöpflichen Güte, und hören unzählbare Wesen dein Lob verkünden. Auch unser Lob erschalle dir, Anbetungswürdigster! und unser Dank steige zu dir empor, Allgütiger! für Alles, was du uns zum Heil der Seele und des Leibes angedeihen ließest. Vereint mit den Chören deiner Engel und Erzengel und allen deinen Heiligen im Himmel und auf Erden rufen wir deßwegen: Heilig u. s. w.

(Präf. der Dankfagung für gesegnete Erndte oder Weinlese.) Ich erhebe mein Herz zu dir, ewig Gütiger! mit dem freudigsten Gefühle des Dankes. Unvergleichlich ist der Reichthum deiner Güte, den du uns wieder in der gesegneten Erndte (Weinlese und Fruchtbarkeit anderer Gewächse) zeigtest. Wie herrlich kröneſt du das Jahr mit deinem Gut, und bestätigest die

Wahrheit deiner Verheissung: „So lange die Erde steht, soll Saat und Erndte nicht aufhören.“ Ausgesäet hatte der Landmann auf Hoffnung deiner Fürsorge, o gütigster Vater! Er übergab dir die mit Mühe bebauten Felder, Gärten und Weinberge, und du gewährtest Sonnenschein und Regen; du schenktest ihm Gedeihen zu seiner Arbeit, und lohntest sie mit reichlicher Erndte. Gerührt von deiner unermeßlichen Vatergüte vereinigen wir unsere Stimme mit dem Lobgesange deiner Engel und Erzengel, und aller Heiligen im Himmel und auf Erden. Einmüthig rufen wir mit ihnen: Heilig u. s. w.

(Präf. bey Mißjahren.) Ich erhebe mein Herz zu dir, Anbetungswürdigster! mit Ehrfurcht und Dank. Du bist Schöpfer, Erhalter und Regierer des Weltalls! Du bist unser Vater und weißt es am besten, was deine Kinder auf Erden bedürfen. Du sorgtest für uns, ehe wir waren, und begegnetest unsern Bedürfnissen, ehe wir sie kannten, und zu dir um Nahrung flehten. Nach deiner unergründlichen Weisheit theilest du die Gaben aus, und nährst deine Geschöpfe. Unter deiner Segenshand gedeiht auch das Wenigere zur Sättigung für viele. Wir danken dir deßwegen, o Gott! von Herzen für die Gaben, die wir empfangen haben, und rufen vereiniget mit den Engeln und Erzengeln, und allen Heiligen im Himmel und auf Erden: Heilig u. s. w.

(Z. Sankt.) Dich dankbar, Herr! zu ehren, Erheben unsre Herzen sich. Mit deinen Engel-

Chören Besingen wir lobpreisend dich. W
singen: heilig, heilig Ist unser Gott und Herr
Gott, unser Gott ist heilig, Und keiner ist wie E

Im Himmel und auf Erden, Wie schön tö
eine Stimme nur: Gott soll gepriesen werden
Sein Lobgesang ist die Natur. Und alle We
singt: heilig Ist unser Gott und Herr, Gott,
unser Gott ist heilig, Und keiner ist wie Er.

(Anmerk. Bey der Thronbesteigung des Landesfürsten oder an seinem Geburts- und Namenstage wird Folgendes gesungen:)

Für unsern Fürsten (König) beten wir, Er sey dein Bild auf Erden! O möcht' er, und sein Volk von dir, O Herr! beglücket werden! Verleih' ihm Weisheit, Muth und Kraft, Was wahres Wohl dem Lande schafft, Mit Sorgfalt wahrzunehmen.

Laß ihn mit uns beflissen seyn, In deiner Furcht zu leben, Uns deiner Oberherrschaft freu'n, Mit ihm dein Lob erheben; Daß so vor deiner Majestät, Die über alle Hoheit geht, Regent und Volk sich beuge.

(Nach der heiligen Wandlung.)

Anbetung, Jesus Christus! dir; Aus warmem Herzen singen wir Dir Lobgesänge, Gottes Sohn! Dir, Herrscher auf des Vaters Thron; Dir, der du Alles sichtbar bist, Was unsichtbar im Vater ist; Die höchste Lieb', und Allmachtskraft, Das Wort, wodurch er Welten schafft. Anbetung, Jesus Christus dir!

(N. d. V. U.) O du, durch welchen alles ist,

Der du der Herr der Welten bist! Dein ist der Sterne Majestät, Dein, was dich ehret und verschmäht; Der Felder Brod, der Hügel Wein, Das Leben und der Tod ist dein. Des Wurmes Tag, der Menschen Jahr, Was ist, was seyn wird, und was war, Fühlt deine Kraft, o Jesu Christ!

(Z. Commun.) Geheimnißvolles Opferlamm Am blutbesprengten Kreuzesstamm, Sohn Gottes und des Menschen Sohn! Erhöht auf deines Vaters Thron Sey dir voll Lieb' und Dankbarkeit Stets unser Herz zum Dienst geweiht, Das Nichts begehrt, als dein zu seyn, Sich ewig deiner, Herr! zu freu'n; Der du voll Huld und Liebe bist.

(Z. Dank-Collecte.) Allmächtiger, ewiger Gott! dessen Barmherzigkeit ohne Grenzen, und dessen Güte unerschöpflich ist! wir danken dir für alle Wohlthaten, die du uns erzeigt hast, und flehen zu dir, daß du uns, deine Diener, die auf deine Vaterhuld vertrauen, durch deine Hilfe ferner erfreuen, vor allem Uebel bewahren, und durch deine Gnade zur ewigen Seligkeit leiten wollest; durch Jesum Christum u. s. w.

(Bey Fehljahren oder Fehlerndten.) Allmächtiger, unerforschlicher Gott! wer ergründet deinen Rathschluß? Du entziehest oft zeitliche Güter, und theilest ewige mit. Nie wollen wir, mit den Führungen deiner Fürsicht unzufrieden, in Klagen oder Murren ausbrechen; wenn uns deine Hand weniger reicht, als unsre Sinne begehrten. Du bist und bleibest dennoch unser Vater, und

unſer unvergängliches Wohl war deine Abſicht bey unſrer Schöpfung. Dafür ſoll dir auch immer der kindlichſte Dank dargebracht werden; durch Jeſum Chriſtum u. ſ. w.

(Am Geburts- und Namensfeſte des Landesfürſten.) Laß, o Gott! das Opfer des Dankes, welches wir dir heute ehrfurchtsvoll dargebracht haben, an unſerm Landesregenten, ſeinem (Fürſtl., Großherzogl., Königl.) Hauſe und uns geſegnet ſeyn; verleih' auch, daß wir unter ſeiner gerechten und milden Regierung friedliche und glückliche Tage durchleben, und durch Gehorſam und Treue des verheiſſenen Lohnes der ewigen Seligkeit theilhaftig werden; durch denſelben Jeſum Chriſtum u. ſ. w.

(Schlußgeſ.) Nicht nur des Dankfeſt's heil'ge Stunde Laßt uns dem Lobe Gottes weih'n; Sein Lob ſoll ſtets in unſerm Munde, Und ſtets in unſern Herzen ſeyn.

XXVII. Das heil. Amt an den Feſten der Bruderſchaft der Liebe Gottes und des Nächſten.

(Vormeſſe.) Dir, Vater! aller deiner Kinder, Der du der Liebe Quelle biſt Und deſſen Wohlthun gegen Sünder Groß und bewundrungswürdig iſt; Dir ſey von ganzem Herzen heut Aus Liebe unſer Lob geweih't.

Gieb, daß wir dich als Kinder lieben, Da du auch uns als Vater liebſt; Und ſo geſinnt zu ſeyn uns üben Wie du uns ſelbſt die Vorſchrift gibſt. Dann werden wir durch Liebe dein, Und du durch Liebe unſer ſeyn.

(Z. Glor.) Mit freudigem Gemüthe Erheben wir, o Schöpfer! dich; Wie groß ist deine Güte, Wie liebst du uns so väterlich! Stets unermüdlich schauet Dein allumfassend Aug' umher; Und wer auf dich vertrauet, Dem gibst du auch des Guten mehr.

(Z. Coll.) O Gott, der du uns das Gebot gegeben hast, dich über alles und den Nächsten wie uns selbst zu lieben; verleih' uns, daß wir dieses Gebot stets genau erfüllen, und an unsrer Liebe jedermann erkenne, daß wir würdige Schüler deines Sohnes, und ächte Glieder seiner Brüderschaft sind, die er hier auf Erden gestiftet hat, damit wir mit ihm und allen Heiligen durch das Band der Liebe vereiniget des ewigen Lebens würdig und theilhaftig werden; der du lebst und regierst von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

(N. d. Epist.) Der du, o Gott! die Liebe bist, Und Menschen gerne segnest, Ja dem, der selbst dein Feind noch ist, Mit Wohlthun stets begegnest; O bilde unsern Sinn nach dir, Und laß uns, Vater! alle hier, In deiner Liebe wandeln!

So jemand sagt: er liebe Gott, Und haßt doch seine Brüder, Der treibt mit Gottes Wort nur Spott, Er handelt ihm zuwider. Gott, der zu lieben ihn gebeut, Befiehlt uns auch zu gleicher Zeit Die Brüder stets zu lieben.

Wer dieser Erde Güter hat, Und sieht den Nächsten leiden; Und macht den Hungrigen nicht satt, Läßt Nackende nicht kleiden; Der kennt und liebt den Höchsten nicht, Der zu uns so vernehmlich spricht: Liebt mich in euern Brüdern!

Du ſchenkſt uns täglich ſo viel Schuld, Du Herr von unſern Tagen; Wir aber ſollten nicht Geduld, Mit unſern Brüdern tragen? Dem nicht verzeih'n, dem du vergibſt, Und den nicht lieben, den du lieb'ſt, Du unſer Gott und Vater?

Wahr iſt's, empfindlich iſt der Schmerz, Von Brüdern Unrecht leiden. Doch kann und ſoll das Bruder-Herz, Haß, Zorn, und Rachſucht meiden. Verzeihen iſt des Chriſten Pflicht: Wir ſind des Heiland's Freunde nicht, Wenn wir die Feinde haſſen.

(Z. Pred.) Du gabſt uns, beſter Lehrer! hier Die Lieb' als Bruderzeichen; Und willſt, daß wir in Liebe dir, Und deinem Vater gleichen. O Herr! laß deiner Liebe Wort In unſre Herzen dringen, Daß wir durch dieſes immerfort Der Liebe Früchte bringen.

(N. d. Pred.) Dich lieben wie dein Wort gebeut Sey, Vater! unſer Streben! In Bruderliebe jederzeit Auf dieſer Erde leben. Der bleibt in Gott, und Gott in ihm, Wer in der Liebe bleibet; Die Liebe iſt's, die Seraphim Dir zu gehorchen treibet.

(Z. Cred.) Gott lehrt, daß er die Liebe iſt. Er hat den Sohn gegeben; Und gleiche Lieb' iſt Jeſus Chriſt; Er gab für uns ſein Leben; Und Liebe iſt der heil'ge Geiſt, Den uns, o Gott! dein Sohn verheißt Dich ewig treu zu lieben.

(Z. Opferung.) Weih', Heiligſter! hier Brod und Wein Zum Denkmal deiner Liebe, Zum Opfer der Verſöhnung ein; Nimm unſre Kraft und Triebe

Zum Opfer an, und unser Thun! Aus Liebe wollen wir nicht ruh'n, Bis wir den Lauf vollenden.

Mit Schonung soll auch unser Herz Beleidigern begegnen, Und selbst bey der Verfolgung Schmerz Verzeihen nur, und segnen: Soll in der Tugend leisem Ruf Deß Stimme hören, der es schuf Zur Heiligkeit und Liebe.

(Z. Präf.) Mein Geist schwingt sich empor, Allgütiger! liebevollster Vater aller Menschen! dich dankbar zu loben und zu preisen! Du erschufst mich nach deinem Bilde, hauchtest den Trieb der Liebe meinem Herzen ein, damit ich dich über alles, und den Nächsten gleich dir zu lieben vermöchte, und durch diese Liebe in heiliger Verbindung mit dir bleibe, bis ich dereinst ewig mit dir vereiniget der seligen Unsterblichkeit genieſſe. Gerührt durch eine unermeßliche Liebe, die sich an mir und allen Menschen so reichlich offenbaret, vereinige ich aus Gegenliebe und Dankbarkeit meine Stimme mit deinen Engeln, und allen Bewohnern des Himmels, und rufe mit ihnen: Heilig u. s. w.

(Z. Sanct.) Dich preisen Engelheere In deiner Herrlichkeit, Dir singen wir zur Ehre Auf Erden jederzeit: Du unser Gott bist heilig, Und heilig dein Gebot: „Wie ich, seyd Menschen heilig, Liebt euch in Glück und Noth!“

(Nach der heiligen Wandlung.)

Liebe, welche Blut und Leben Opfernd für uns hingegeben, Weihe unsre Herzen ein! Lehr uns alle Menschen lieben, Durch dein Vorbild angetrieben Wohlthun, dulden und verzeih'n.

(N. d. V. U.) Du kennſt unſrer Liebe Schwäch
Auf des Herzens Oberfläche Schwebet ſie nur
zuoft. Treue Liebe iſt dein Wille Gieſſe ſie
deiner Fülle In das Herz, das auf dich hofft!

(Z. Commun.) Liebe iſt des Glaubens Leb
Liebe kann allein uns geben Die erſehnte Würd
keit, Eins mit dir, o Herr! auf Erden, Und ei
dort in dir zu werden Ewig durch die Lieb' erfre

Laß uns deines Vaters Willen Kindlich tre
wie du erfüllen; Dir in allem ähnlich ſeyn. D
gabſt uns des Wohlthuns Triebe, Du erſchufſt d
Herz zur Liebe; Dir, Herr! wollen wir uns weih

(Dankgebet.) O Gott! der du denen, di
dich lieben, unſichtbare Güter zubereitet haſt, erhal
uns in der Liebe zu dir, und verleih, daß wir unſer
Liebe durch einen heiligen Wandel und thätige Hil
an unſern Nächſten beweiſen, und dadurch deine
Verheiſſungen würdig und dereinſt des ewigen Le
bens theilhaftig werden; durch denſelben Jeſum
Chriſtum u. ſ. w.

(Dankgebet zur Sommerszeit.) O Gott
der du uns allezeit vom Himmel herab ſo viel Gute
erweiſeſt, Regen und fruchtbare Zeiten ertheileſt
und unſer Herz mit Freuden erfülleſt! deine men
ſchenfreundliche Gütigkeit rühre unſre Herzen zu
dankbaren Liebe nicht nur gegen dich, ſondern auch
gegen deine Kinder, unſre Brüder in Jeſus Chri
ſtus, deinem Sohne, unſerm Herrn, der mit dir und
dem heiligen Geiſte als gleicher Gott lebt und regier
von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

(Schlußgeſ.) In deiner Liebe laß mich

freuen; So iſt ſelbſt Sterben mein Gewinn; Ich werde deinen Himmel erben, Wo ich dir ewig nahe bin; Da lieb' ich in Vollkommenheit Dich, Vater der Barmherzigkeit!

XXVIII. Das heil. Amt bey feyerlichen, ehelichen Einſegnungen, oder die Hochzeitmeſſe.

(Vormeſſe.) Sey mit uns, Gott! in dieſer Stunde! Um deinen Segen flehen wir. Es reichen ſich zum Ehebunde Verlobte froh die Hände hier. Von dir, o Gott! von dir allein, Kömmt ihrer Segen und Gedeih'n.

Gib, Vater! daß ſie treulich halten Was laut ihr Herz und Mund verſpricht; Laß ihre Liebe nie erkalten! Sey du ihr Führer, ſey ihr Licht! Nie ſtör' ein Ungemach der Zeit Die ehliche Zufriedenheit.

(Z. Glor.) Preis dem Vater in der Höhe, Seinem Sohne gleicher Ruhm! Gottes Geiſt hob die Ehe Uns zum hehren Heiligthum; Zum Geheimniß treuer Liebe, Die ſich ihres Bandes freut, Nie durch unerlaubte Triebe Ihr gegebnes Wort entweiht. Ehre ſey Gott in der Höhe!

(Gebet.) O Gott! der du den Eheſtand zu einem ſo großen Geheimniß erhoben haſt, daß er die Verbindung Jeſu mit ſeiner Kirche bedeutet; verleihe uns, daß dasjenige, was wir heute unternehmen, durch deinen Segen begnadiget werde, durch ebendenſelben Jeſum Chriſtum u. ſ. w.

(N. d. Ep.) Wohl dem, der Gottes Wege geht, Der kindlich ihn verehrt! Die ehliche Zu-

friedenheit Wird ihm von Gott gewährt. De
Liebe Freuden reicht ihm Gott, Auch in der Hüt
dar; Des Oelbaums jungen Zweigen gleich, Blüh
seiner Kinder Schaar.

Der Rebe, die voll süßer Frucht Des Baume
Stamm umschlingt, Gleicht eine Gattin, dere
Treu Dem Manne Segen bringt. Am Lebens
abend wird er noch Der Enkel Spiele seh'n
Und dann bey ihrem Dankgebet Ins Haus de
Vaters geh'n.

(Anmerk. Bey Brautpersonen von hohem Alter wir
statt den vorhergehenden Strophen folgende g
fungen :)

Wohl dem, der Gottes Wege geht, Der kind
lich ihn verehr't, Das Glück der stillen Häuslich
keit Wird ihm von Gott gewährt. Sanft fließe
seine Tage hin, Und endet sich sein Lauf; S
lohnt ihm Gott die Gattentreu Und nimmt ih
zu sich auf.

(Z. Cred.) Daß Gott schon in dem Paradie
Der Ehe seine Huld verhieß, Der Glaub' ist fe
begründet. Wir glauben, daß in Jesu Chri
Die Eh' ein groß Geheimniß ist, Wie Paulu
uns verkündet.

Du gibst, o Gottes heil'ger Geist, Den Jesu
Betenden verheißt, Den Ehgenossen Gnade, Ju
frommer Herzen-Einigkeit Zu wandeln, Vater
jederzeit Auf deines Wortes Pfade.

(Z. Opferung.) Laß, Vater! diese Gaben
Von reinem Brod und Wein, Die wir geopfert
haben, Ein Pfand der Treue seyn! Dir haben

sie geschworen, Das Auge himmelwärts Die hier sich auserkoren Mit Mund und Hand und Herz.

O führ' auf deinen Wegen, Zum Glücke sie hinan! Laß stets nur deinen Segen Sich ihrer Wohnung nah'n! Ihr Herz soll sich erheben, So oft der Tag erwacht, Um dir den Dank zu geben, Für deiner Güte Macht.

(Z. Präf.) Ich erhebe mein Herz zu dir, allmächtiger Vater, ewiger Gott und Herr! dich dankbar zu loben und zu preisen, der du die Ehe als ein unauflösliches Band herzlicher Vereinigung für das ganze Leben gestiftet hast. Deine unermeßliche Güte wußte zugleich die ehliche Verbindung so zu heiligen, daß sie die Vermehrung der Glieder deines Reichs, und in wechselseitiger Verbindung durch Liebe, die Zufriedenheit und das Wohl der Familien begründet. Deßwegen preisen wir deine gütige Vorsehung, welche vom Anbeginn der Schöpfung bis auf diese Zeiten für die Erhaltung des Menschengeschlechtes so weislich gesorgt hat, und rufen innigst gerührt mit allen Gliedern deines Reiches: Heilig u. s. w.

(Z. Sankt.) Dir, Schöpfer aller Stände! Bringt Lob und Ruhm ohn' Ende Der sel'gen Geister Chor. Auch unser Lob erklinge, Und unser Herz erschwinge Sich, Herr! zu dir empor!

Du gibst der Ehe Freuden, Und auch der Ehe Leiden, O Gott! nach weisem Rath! O laß dein Heil uns schauen, Und einzig dir vertrauen, Auf diesem Pilgerpfad!

(Nach der heiligen Wandlung.)

Jesus! du bist hier zugegen; Gläubig be
ten wir dich an! Noch gewährt uns Heil un
Segen, Was du littest und gethan. Dankba
denken unsre Herzen Deiner Wunden, deine
Schmerzen, Deines Tods auf Golgatha.

(N. d. W. U.) Gott segne das geschloßne Ban
Am heiligen Altar, Und leite durch dies Pilger
land Dich! neues Ehepaar! Er laß dir fromm
Kinder blüh'n, Die dich noch spät erfreu'n
Dich laß er christlich sie erziehn, Sie fromm wi
Engel seyn.

*) Wenn das Brautpaar schon etwas hohen Alters ist
wird gesungen:

Gott segne das geschloßne Band Am heiliger
Altar, Und leite durch dies Pilgerland Dic
liebes Ehepaar; So bitten alle, alle wir, Got
höre unser Fleh'n, Und laß es dir auf Erde
hier Nach Herzenswunsch ergeh'n.

Auf euch wird Gottes Segen ruh'n; Er ha
ihn euch gewährt. Geht hin, und macht durch
frommes Thun Euch dieses Segens werth. De
Herr erfüllt, was er versprach; Sein Heil soll
ihr empfah'n, Kommt ihr nur dem Gelübde nach
Das ihr dem Herrn gethan.

Ihm weiht euch nun im Ehestand, Ihm hei
ligt euer Herz, Und folgt der Leitung seiner Hand
Durch Freuden und durch Schmerz; Bis ihr der
Lauf der Pilgerzeit Nach Gottes Willen schließt,
Und euch von seiner Herrlichkeit Der reine Glan
umfließt.

(Dankgebet.) Wir bitten dich, allgütiger Gott! verleihe deinen Dienern, diesen Brautleuten, daß, weil sie sich in deinem Namen verbunden haben, sie auch allezeit in friedlich heiliger Liebe vereiniget bleiben, durch Jesum Christum u. s. w.

(Schlußges.) Was Gott der Herr zusammen fügt, Das soll der Mensch nicht scheiden. Die Eintracht mach' euch stets vergnügt, Und gib' euch Trost im Leiden. Und trennt der Tod auch euer Band; So tröst' euch dies, daß Gottes Hand, Die, welche sich hier treu geliebt, Einander ewig wieder gibt.

XXIX. Allgemeiner Meßgesang für alle Zeiten.

(Vormesse.) Vom Staub, o Gott! zu dir empor Erhebt sich unser Herz; Eröffne unserm Fleh'n dein Ohr, Sieh unsrer Reue Schmerz. Vergib uns unsre Sündenschuld Nach deiner unbegrenzten Huld! Nur du bist unsre Zuversicht; Verwirf uns, bester Vater! nicht; Verwirf uns nicht, Uns deine Kinder nicht.

Für alle Menschen beten wir; Gib ihnen wahres Glück. Verirrte führe mild zu dir Durch deinen Sohn zurück! Nimm Aller väterlich dich an, Leit' uns auf deiner Weisheit Bahn; Gib uns ein Herz, das Tugend liebt, Und sich im Guten standhaft übt, Im Guten übt; Im Guten standhaft übt.

(Z. Glor.) Gott in der Höh' sey Ehre! Sein Preis durchtönt die Welt. Ihn loben Himmels-Chöre, Und was die Sonn' erhellt. Nie

kann sein Arm ermüden Zu segnen, was da lebt: Er lohnet den mit Frieden, Der stets nach Tugend strebt.

(Gebet.) 1) Allbarmherziger! gib uns, um was wir dich ehrfurchtsvoll bitten, und damit wir gewiß erhalten, um was wir beten; so leite du selbst unser Flehen, damit wir einzig nur das verlangen, was dir wohlgefällt; durch Jesum Christum u. s. w.

2) Allgütiger! neige dein Ohr herab zu unserm Flehen, und gib uns auf die Fürbitte der seligsten Jungfrau Maria, des heiligen N., und aller deiner Heiligen, was zum Heile unsrer Seele und des Leibes gedeihlich ist; und wende von uns al jede Gefahr, welche die Wohlfahrt unsrer Seele, oder unsers Leibes bedroht; durch Jesum Christum u. s. w.

(N. d. Ep.) Wie kräftig sind die Lehren, Die du uns kund gethan. Damit wir Tugend ehren, Und flieh'n die Sündenbahn. Herr! Stärke unsern Willen, Daß wir zu jeder Zeit, Was du befiehlst, erfüllen, Mit Lust und Freudigkeit.

(Z. Pred.) Flehend, Vater! werfen wir Uns zu deinen Füßen; Laß des Lebens Worte hier Reichlich in uns fließen. Nur bey deines Wortes Licht, Lernen wir dich kennen, Den mit Glaubens-Zuversicht Wir Dreyeinig nennen.

(N. d. Pred.) Dank dir, Vater! für das Wort, Durch den Sohn gegeben! Mächtig wirk' es immer fort Zu der Seele Leben! Es verbreite Jesu Reich täglich mehr auf Erden, Daß, vor deinen Augen gleich Alle selig werden.

(Z. Cred.) Allmächtiger! vor dir im Staube, Bekennt dich deine Kreatur! O Gott und Vater! ja, ich glaube An dich, den Schöpfer der Natur! Auch an den Sohn, der ausgegangen, Von dir erzeuget, ewig war; Den, von dem heil'gen Geist empfangen, Die reinste Jungfrau uns gebar.

Ich glaube: Christus ist gekommen, Um zu versöhnen uns mit Gott; Er hat die Schuld auf sich genommen, Und litt am Kreuze Qual und Spott. Erstanden aus der Grabes Höhle, Fuhr er zum Thron des Vaters auf, Und wird als Richter jeder Seele Einst prüfen unsern Lebenslauf.

Ich glaube: Gottes Geist regiere Die Kirche und die Christenheit; Ich hoffe, daß er mich auch führe Zur Tugend und zur Seligkeit. Am jüngsten Tag werd' ich erstehen, Mit deinen Heiligen, o Herr! In deiner Herrlichkeit dich sehen, Mein Gott und mein Begnadiger!

(Z. Opferung.) Hier wird von Wein und Brode Das Opfer dargebracht, Das uns vor seinem Tode Der Herr zur Pflicht gemacht. Wir feyern sein Gedächtniß Bey diesem Opfermahl, Das er, wie sein Vermächtniß Beym Abschied uns empfahl.

Dir gab für unsre Sünden Dein Sohn sich opfernd dar; Er thut es hier nicht minder, Als dort am Kreuzaltar. Nimm uns, und was wir haben, Mit ihm zum Opfer hin! O segne diese Gaben, Und heil'ge unsern Sinn.

(Z. Präf.) Ich erhebe mein Herz zu dir,

o Gott! dich zu loben und zu preiſen; denn es iſt billig, pflichtmäßig und heilſam, daß wir dir, heiligſter, allmächtiger Vater! allezeit und überall Dank ſagen, durch Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn, durch welchen dich deine Engel loben, die Herrſchaften anbeten, die Gewaltigen zittern, Die Himmel mit vereinigter Stimme preiſen; und mit welchen auch ich ehrfurchtsvoll rufe: Heilig u. ſ. w.

(Z. Sanct.) Singt: heilig, heilig, heilig Iſt unſer Herr und Gott! Singt mit den Engeln: heilig Biſt du Gott Sabaoth Im Himmel und auf Erden Soll deine Herrlichkeit, Gelobt, geprieſen werden, Jetzt und in Ewigkeit.

Der kam in Gottes Namen, Der ſey gebenedeyt! Wer Jeſus liebt, ruft: Amen! Von Herzen hoch erfreut. Hoſanna in den Höhen! Hoſanna Gottes Sohn! Wenn Welten auch vergehen, Beſteht der Gottheit Thron.

(Nach der heiligen Wandlung.)

Sieh, Vater! von des Lichtes Höhen Herab auf uns, und den Altar, Wo wir den Sohn als Opfer ſehen, Wie er's für uns am Kreuze war. Er ſtarb aus Liebe für uns Sünder, Erwarb uns die verlorne Huld; Durch ihn ſind wir nun deine Kinder; Getilgt hat er der Sünde Schuld.

(N. d. V. U.) Du Herr biſt Allbeleber, Beſiegeſt jeden Tod, Biſt alles Guten Geber, Und unſer Lebensbrod. Aus deinen milden Händen Strömt Freude, Fried' und Ruh, Und Segen allen Enden Der weiten Schöpfung zu.

(Z. Commun.) O Herr! wir ſind nicht würdig, Zu deinem Tiſch zu geh'n; Du aber mach uns würdig! Dies, Herr! iſt unſer Fleh'n. Leit' uns auf deinem Pfade, Hilf unſrer Schwachheit auf! Stärk' uns mit deiner Gnade In unſerm Lebenslauf!

Wir wollen redlich ſtreben, O Herr! nach deinem Reich; Es werde unſer Leben Stets mehr dem deinen gleich, Daß wir am Urtheilstage Vor deinem Spruch beſteh'n, Und frey von jeder Klage In's Reich des Lichtes geh'n.

(Dankgebet.) 1) Allmächtiger, ewiger Gott! du haſt uns den Glauben an deine Ewigkeit gegeben, um uns in allen Fällen dieſes zeitlichen Lebens mit der Ausſicht auf ein unvergängliches zu erfreuen. Laß dieſen Glauben in uns ſo wirkſam werden, daß er uns in Freuden mäßiget, in Trübſalen aufrichtet; zu allem ermuntert und ſtärkt, was wir in dem andern Leben uns entweder wünſchen oder freuen werden, gethan und unterlaſſen zu haben. Wir bitten dich darum durch Jeſum Chriſtum u. ſ. w.

2) Laß uns o Gott! auf die Fürbitte der ſeligſten Jungfrau Maria, des (der) heiligen N. und aller deiner Heiligen ſtets an Andacht und Heiligkeit zunehmen, damit wir dir immer wohlgefälliger, und deiner Liebe und Güte würdiger werden; durch denſelben Jeſum Chriſtum u. ſ. w.

(Schlußgeſ.) Das Opfer iſt vollendet! Wir geh'n zur Tagespflicht; Wer ſich von dieſer wendet, Iſt Chriſti Schüler nicht. Nur den, der alle Pflichten Aus Liebe treu erfüllt, Wird Jeſus gnädig richten, Der Aller Thun enthüllt.

XXX. Das Amt der heiligen Messe für Kinder.

(Vormesse.) Sieh', Vater! huldvoll nieder
Auf deine Kinder hier; Wir singen Dankeslieder
Mit frohem Herzen dir. Du hast den Sohn gegeben
Zu aller Menschen Heil; Durch ihn wird ew'ges Leben
Uns Kindern einst zu Theil.

O Sohn! du starbst für Sünder, Für ihre große Schuld.
Auch wir, wir deine Kinder Bedürfen deiner Huld. Herr! laß uns Gnade finden
Vor deinem Angesicht. Verzeih' uns unsre Sünden,
Verwirf uns, Vater! nicht.

(Z. Glor.) Dir, Vater! in der Höhe Sey
Ehr' und Lob geweiht! Was du befiehlst, geschehe
Auf Erden jederzeit! Du liebst die Menschen alle,
Willst ihre Wohlfahrt nur; Laß, daß ich dir gefalle,
Mich folgen deiner Spur.

(Gebet.) Gütigster Gott! erhöre das Gebet deines Priesters. Gib uns dasjenige, um was er dich für Alle bittet. Gib uns ein Herz, das dich kindlich liebt, und gern deinen heiligen Willen thut. Wir bitten dich durch Jesum Christum u. s. w.

(N. d. Epist.) Wohl uns, wenn wir Jesu
Lehren Gern mit Ernst und Einfalt hören, Uns
von ihm erzählen lassen, Tief sein Wort zu Herzen
fassen. Täglich werden wir dann besser, An Verstand und Tugend größer, Seinem Vater wohlgefallen Und zu ihm in Himmel wallen.

(Z. Cred.) Daß du, Gott! unser Vater bist,
Wie wir dich gläubig nennen, Dies wissen wir
durch Jesum Christ, Von dem wir hier bekennen

Er iſt dein Sohn als Gott dir gleich, Barmherzig auch den Sündern; Iſt hier, wie dort in ſeinem Reich, Ein Freund von guten Kindern.

(Z. Opferung.) Was ſollen wir für Gaben Dir, Herr! zum Opfer weih'n? Iſt was wir ſind und haben, Nicht Alles, Alles dein? Ein Herz, dir ganz ergeben, Von jeder Sünde rein, Ein unſchuldsvolles Leben Soll unſer Opfer ſeyn.

Als Vorbild unſrer Jugend Nahmſt früh, o Jeſus! du An Weisheit und an Tugend Von Tag zu Tage zu. Auch wir, wir wollen ſtreben, Nach Tugend und Verſtand; Leit' uns durch dieſes Leben Zum ew'gen Vaterland.

(Z. Präf.) Vorb. Erheben wir unſere Herzen

Kinder. Gott unſern Herrn zu preiſen.

Vorbet. Danken wir ihm nach frommer Chriſten Weiſe.

Kinder. Es iſt dies Pflicht für uns.

Vorbet. Ja, es iſt Pflicht für uns, daß wir dich überall und allezeit preiſen, heiligſter Gott! denn du biſt unſer gütigſter Vater, du, der höchſte Herr im Himmel und auf Erden. Alles Gute kommt von dir, und ohne dich haben wir nichts. Du ſorgſt mit unendlicher Liebe für unſer Wohl, für unſer ewiges Wohl. Du biſt wahrhaftig das liebenswürdigſte, höchſte Gut. In tiefſter Ehrfurcht beten wir dich an, und rufen mit den Engeln:

Kinder. Heilig, heilig, heilig biſt du Herr, unſer Gott! Himmel und Erde ſind mit deiner Herrlichkeit erfüllt. Lob, Preis und Dank ſey dir, o Jeſu, Sohn Gottes! der du gekommen biſt, uns ſündige Menſchen zu erlöſen.

(Z. Sanct.) Heilig! ſingen Engelchöre Großer Gott im Himmel dir! Heilig! ſingen dir zur Ehre, Vater! deine Kinder hier. Dir gefällt des Säuglings Lallen, Wirſt du unſer Lob verſchmäh'n, Wenn wir, Gott! dir zu gefallen Deine Wege redlich geh'n?

(Zur heiligen Wandlung.)

(Wenn der Prieſter die Hoſtie empor hält.)

1. Knaben. Wir beten dich an, gekreuzigter Jeſu Chriſte! Sohn des lebendigen Gottes!

2. Mädchen. Und danken dir, daß du uns durch deinen Tod Gnade und Seligkeit erworben haſt.

1. Knaben. Wir beten dich an, der du das Blut vergoſſen haſt,

2. Mädchen. Das am Kreuze zur Vergebung unſerer Sünden gefloſſen iſt.

1. Knaben. Das Andenken an dein Leiden und Sterben, o Jeſu! halte uns von Sünden ab,

2. Mädchen. Und erfülle unſere Herzen mit der Liebe zu dir, und allem Guten.

1. Knaben. Amen.

(Nach der heiligen Wandlung.

Jeſus! du biſt hier zugegen; Gib uns Gnade, gib uns Segen, Unſre Herzen dir zu weih'n. Laß uns, wanken wir im Guten, Sehen dich am Kreuze bluten, Und den Reiz der Sünde ſcheu'n.

(N. d. V. U.) Du biſt in die Welt gekommen,

haſt die Sünd' auf dich genommen, Starbſt für uns den Kreuzestod; Und wir ſollten dich betrüben, Sünde mehr, als Tugend lieben, Mehr als dich, Herr, unſer Gott!

(3. Commun.) Jeſus, Vorbild unſrer Jugend! Schönſtes Muſter reiner Tugend, Bilde unſern Sinn nach dir! Was du liebeſt, wollen lieben, Sich im Guten ſtandhaft üben Deine treuen Kinder hier.

Jeſus, unſer Troſt und Leben! Innigſt ſind wir dir ergeben; Dein ſind wir, von Herzen dein. Nichts ſoll unſre Liebe ſchwächen, Nichts das Wort der Treue brechen, Dein, o Herr! ganz dein zu ſeyn.

(Dankgebet.) Wir gehen nun von dieſem heiligen Orte, voll des Vertrauens, daß du uns überall mit deiner Hilfe zugegen ſeyn werdeſt, wo wir dich gläubig ſuchen; daß du unſer Thun und Laſſen genau beobachteſt; daß du uns durch deine heiligen Engel vor Gefahren der Seele und des Leibes ſchützeſt, und zur Vollbringung des Guten mächtig ſtärkeſt; durch Jeſum Chriſtum, deinen eingebornen Sohn, unſern Herrn. Amen.

(Schlußgeſang.) Segne, Vater! unſern Willen, Dies Verſprechen zu erfüllen; Gib uns Kraft zu Wort und That! Leite unſre Lebenstage, Wende von uns jede Plage, Wenn es iſt dein weiſer Rath.

XXXI. Gemeinſchaftliche Meßandacht für Kinder.

Vorbereitungs-Gebet.

Heiligſter Gott und Vater! das unblutige Opfer,

welches dir dein Priester darbringt, ist die Feyer desjenigen Opfers, welches Jesus für uns am Kreuze darbrachte. Ich will deßwegen dieser heiligen Handlung mit größter Ehrfurcht und Andacht beywohnen. Unterstütze mein Vorhaben mit deiner Gnade, daß ich der Früchte dieses heiligsten Opfers theilhaftig werde; durch Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn. Amen.

Zum Staffel-Gebet.

Mit deinem Priester, o Gott! werfe ich mich vor deinem heiligen Altare nieder, und bekenne vor Maria der seligsten Jungfrau und Mutter unsers Herrn Jesu Christi; vor den heiligen Aposteln Petrus und Paulus, und allen deinen Heiligen, daß ich gesündiget habe.

℟. Ich bekenne meine Schuld.

Daß ich gesündiget habe wider dich, o Gott, als unsern besten Vater!

Daß ich gesündiget habe wider meinen Nächsten!

Daß ich gesündiget habe wider das Heil meiner eigenen Seele!

Daß dies geschehen ist, in Gedanken und Worten!

Daß dies geschehen ist, in Werken und durch Unterlassung vieles Guten.

Ja, liebevoller, barmherziger Vater! ich bekenne und bereue meine Schuld; und bitte dich, verzeih' mir die Fehler und Sünden, die ich begangen habe!

℣. Erbarme dich meiner!

Jesus Christus, Sohn Gottes! unser Erlöser und Seligmacher!

℣. Erbarme dich meiner!

heiliger Geiſt, der die Kraft verleiht, das Böſe zu beſiegen, und das Gute zu vollbringen!

℟. Erbarme dich meiner!

(Z. Glor.) Lob, Preis und Dank ſey dir, unendlich gütiger Vater im Himmel! von deinen Kindern auf Erden geſagt!

℟. Lob, Preis und Dank ſey dir, Gott! in Ewigkeit.

Du haſt deinen Sohn geſandt, daß er uns von der Sünde erlöſe, und zu dir in den Himmel führe! ℟. Lob, Preis und Dank ꝛc.

Dir, Heiligſter! ſey mit deinem Sohne und dem heiligen Geiſte durch alle Zeiten unſer Dank gebracht! ℟. Lob, Preis und Dank ꝛc.

(Zum Kirchengebet.) Gütigſter Gott! ſey mit mir. Gib mir auf die Fürbitte der ſeligſten Jungfrau Maria, und aller deiner heiligen Freunde, was mir an Seele und Leib heilſam und nützlich iſt. Ich bitte dich darum, durch Jeſum Chriſtum, deinen eingebornen Sohn, unſern Herrn. Amen.

(Z. Epiſt.) Die heiligen Schriften, o Gott! enthalten dein heiliges Wort. Durch ſie wird mir kund gethan, was ich thun und laſſen muß, um gut und dir wohlgefällig zu werden, und dereinſt zu dir in den Himmel zu kommen. Erleuchte durch deinen heiligen Geiſt meinen Verſtand, damit ich dein heiliges Wort immer beſſer verſtehen lerne.

℟. Erhöre meine Bitte!

Stärke meinen Willen, daſſelbe immer treuer zu vollziehen. ℟. Erhöre ꝛc.

Gib, daß ich durch daſſelbe, wie an Jahren, ſo auch an Verſtand und Tugend wachſe. ℟. Erhöre ꝛc.

(Zum Evangelium.

Welch erbauliches Exempel
Gabſt du, Jeſus! mir im Tempel
Durch die Luſt an Gottes Wort.

Gib, daß ich wie du, es gerne
Höre, leſe, forſche, lerne,
Mir zum Nutzen hier und dort.

Frommes Kind! des Vaters Willen
Warſt du eifrig zu erfüllen,
Warſt den Eltern unterthan.

Deinen Vater hilf mir ehren,
Und der Eltern treue Lehren
Mit Gehorſam nehmen an.

Auf der Weisheit hellem Pfade
Gingſt du ſtets und Gottes Gnade
Und der Menſchen Huld mit dir.

Laß auch mich, dein Kind auf Erden,
Gut, und immer beſſer werden;
Dann ſtrahlt auch der Himmel mir.

(Z. Opferung.) Nimm von uns, Vater! dieſes reine Brod und dieſen Wein aus deines Prieſters Hand zum Opfer an.

℟. Nimm dieſes Opfer gnädig an.

Ich bringe dir zugleich das Beſte, was ich habe, ich bringe dir mein Herz zum Opfer dar.
Nur dir, o Vater! will ich von nun an leben, dir alle meine Tage weihen!

Mit Luſt und Freude will ich treu vollziehen, was du mir väterlich befiehlſt!
Dein Sohn iſt das Vorbild meines Thuns und Laſſens; ſeine Wege will ich immer gehen.
Gehorſam war er dir bis zum Kreuzes Tod; gehorſam will ich dir auch ſeyn.
Von Tag zu Tage will ich gleich Jeſus wachſen an Frömmigkeit und an Verſtand.
Wie Jeſus alle Menſchen zärtlich liebte, will ich auch lieben jedermann.
Wie Jeſus duldete, will ich auch dulden, und den Beleidigern verzeihen.
Das Böſe will ich mit Gutem vergelten, und den, der mir flucht, ſegnen.
Was Sünde iſt, das will ich ernſtlich meiden, und das nur thun, was dir, o Herr! gefällt.
Dein Wohlgefallen iſt mir mehr, als Gold und Silber, als alle Schätze dieſer Welt.
Dir will ich, beſter Vater! leben; dir dankbar meine Tage weih'n!

Segne, Allgütiger! dieſe Entſchlüſſe — und laß dieſes Opfer mir und allen Menſchen zum Heile gedeihen; durch Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn und Erlöſer. Amen.

(Z. Präf.) Ich erhebe mein Herz zum Himmel empor, um dich, meinen Schöpfer und Herrn anzubeten, denn es iſt der Chriſten heilige Pflicht, daß ſie dich überall und allezeit (und heute am Gedächtnißtage des (der) heiligen N. N.) preiſen, heiligſter Gott! denn du biſt unſer gütigſter Vater! und der höchſte Herr im Himmel und auf Erden. Alles

Gute kommt von dir, und ohne dich haben wir nichts. Du sorgst mit unendlicher Liebe für unser Wohl, für unser ewiges Wohl; du bist wahrhaftig das liebenswürdigste, höchste Gut. In tiefster Ehrfurcht bete ich dich an, und rufe mit deinen Engeln:

Heilig, heilig, heilig bist du Herr, unser Gott! Himmel und Erde sind mit deiner Herrlichkeit erfüllt. Lob, Preis und Dank sey dir, o Jesu, Sohn Gottes! der du gekommen bist, uns sündige Menschen zu erlösen.

(Z. Stillmesse.) Indem wir, gütigster Vater! den Opfertod deines Sohnes unblutiger Weise erneuern, den er zu unserm Heile starb, bitte ich dich: Y. Erhöre unsre Bitte!

Erhalte deine heilige katholische Kirche in Fried' und Einigkeit.

Erleuchte den Pabst, die Bischöfe und Seelenhirten, daß sie uns auf dem Wege deiner heiligen Gebote zum ewigen Leben führen. Y. Erhöre ꝛc.

Schenke unserm Landesfürsten langes Leben, den Geist der Weisheit und Güte, daß er stets die Wohlfahrt des Landes befördere. Y. Erhöre ꝛc.

Vergilt meinen Eltern, Vorgesetzten und Lehrern, nach deiner unendlichen Güte ihre Mühe und Sorgfalt. Y. Erhöre ꝛc.

Laß mich immer mehr erkennen, was mir heilsam ist, und dasselbe immer freudiger üben. Y. Erhöre ꝛc.

Gib mir Gnade, gleich den Heiligen im Himmel, jederzeit nur das zu wollen, was wahrhaft gut und dir wohlgefällig ist. Y. Erhöre ꝛc.

Laß mich, wie sie, das Beyspiel deines Sohnes stets vor Augen haben, und ihm aus reiner Liebe folgen. Z. Erhöre ꝛc.

Um dieses Alles bitte ich dich, o großer Gott! durch Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn und Heiland, welcher bey dem letzten Abendmahle, am Tage vor seinem Tode, das Brod in seine heilige Hände nahm, gegen Himmel sah, es segnete und sprach: Nehmet hin und esset, das ist mein Leib.

(Bey Aufhebung der heiligen Hostie.)

K. Wir beten dich an, gekreuzigter Jesu Christe! Sohn des lebendigen Gottes! M. Und danken dir, daß du uns durch deinen Tod, Gnade und Seligkeit erworben hast!

Deßgleichen nahm Jesus auch den mit Wein gefüllten Kelch, segnete ihn, gab ihn seinen Jüngern, und sprach: Nehmet und trinket alle dargus, dies ist der Kelch meines Blutes.

(Bey Aufhebung des heiligen Kelches.)

K. Wir beten dich an, der du das Blut vergossen hast. M. Das am Kreuze zur Vergebung unsrer Sünden geflossen ist. K. Das Andenken an dein Leiden und Sterben, o Jesu! halte uns von Sünden ab. M. Und erfülle unsere Herzen mit der Liebe zu dir und allem Guten. Z. Amen.

(Nach der heiligen Wandlung.)

(Zum Opfer des Leibes und Blutes Jesu.)

Wie du es befohlen hast, göttlicher Erlöser! so gedenke ich hier deiner, und rufe in dankbarer Gesinnung: Jesus, Sohn Gottes!

Z. Ich preise deine Liebe und Güte!

Du verlieſſeſt die Fülle deiner göttlichen Herrlichkeit, und wurdeſt Menſch, uns von der Sünde zu erlöſen. ℣. Ich preiſe deine Liebe ꝛc.

Du lehrteſt uns Gott als unſern Vater kennen und verehren, und uns als Brüder lieben. ℣. Ich preiſe deine Liebe ꝛc

Wer immer mit Vertrauen bey dir Hilfe ſuchte, der fand ſie reichlich. ℣. Ich preiſe deine Liebe ꝛc.

Die Hungrigen ſpeiſteſt du, den Blinden gabſt du das Geſicht, den Tauben das Gehör, und den Stummen ihre Sprache wieder. ℣. Ich preiſe deine Liebe ꝛc.

Die Kranken fanden einen Arzt an dir, die reuevollen Sünder einen Heiland, die Irrenden den Retter. ℣. Ich preiſe deine Liebe ꝛc.

Selbſt Todte weckteſt du durch deine Wunderkraft zum neuen Leben. ℣. Ich preiſe deine Liebe ꝛc.

Zu unſerm Heile gabſt du dich den Banden deiner Feinde hin. ℣. Ich preiſe deine Liebe ꝛc.

Du boteſt deinen Rücken den Geiſelſtreichen deiner Peiniger ſtill duldend dar. ℣. Ich preiſe deine Liebe ꝛc.

Du nahmſt die Laſt des Kreuzes auf die Schultern; und giengſt, gleich einem Lamm, ohne Murren der Todesſtätte zu. ℣. Ich preiſe deine Liebe ꝛc.

Am Kreuze hangend beteteſt du für deine Feinde und Beleidiger um Nachſicht und Verzeihung. ℣. Ich preiſe deine Liebe ꝛc.

Du ſtarbſt den Tod des Kreuzes, ſöhnteſt uns

mit deinem Vater aus. ℟. Ich preise deine Liebe ꝛc.

Du erkaufteſt uns des Himmels Erbſchaft wieder. ℟. Ich preise deine Liebe ꝛc.

Noch biſt du unſer Mittler und Begnadiger, — erhöreſt alle, die mit glaubigem Gemüthe zu dir beten! ℟. Ich preiſe deine Liebe und Güte!

(Z. Vater unſer.) Nach der heiligen Vorſchrift deines eingebornen Sohnes, und nach ſeinem göttlichen Unterrichte beten wir: „Vater unſer, der du biſt in dem Himmel u. ſ. w.“

Jeſus! Lamm Gottes, du trägſt die Sünden der Welt! ℟. Erbarme dich unſer!

(Wird dreymal geſprochen.)

(Z. Kommun.) Jeſus Chriſtus! Sohn Gottes! unſer Heiland und Erlöſer! Ich ſehe jetzt, wie der Prieſter mit frommem Sinne das unblutige Opfer des neuen Bundes genießt, welches du zu deinem immerwährenden Denkmahle eingeſetzt haſt, und wünſche mit ihm an dieſer göttlichen Speiſe Theil zu nehmen; aber noch bin ich deſſen nicht ganz fähig und würdig.

℟. Erhöre meine Bitte!

Gib mir ein reines Herz, und einen feſten Tugendſinn, der mich deines heiligen Leibes und Blutes würdig macht. ℟. Erhöre ꝛc.

Unterſtütze mein Vorhaben deinem heiligen Beyſpiele nachzukommen mit deiner Gnade, daß ich immer mehr dir ähnlich und der Vereinigung mit dir würdig werde. ℟. Erhöre ꝛc.

Laß mich durch die Feyer deines Opfertodes mit immer größerer Liebe zu dir und allem Guten entflammt, und zum Abscheu gegen die Sünde bewogen werden. ℟. Erhöre ꝛc.

Laß dir wohlgefallen die Verehrung und Anbetung, die ich zum Beweise der Ehrfurcht, Liebe und Dankbarkeit dargebracht habe. ℟. Erhöre ꝛc.

Laß dies heilige Opfer mir nützlich und allen heilbringend seyn, die demselben andachtsvoll beygewohnt haben. ℟. Erhöre ꝛc.

Führe mich auf dem Weg deiner heiligen Gebote zur Tugend und Seligkeit. ℟. Erhöre ꝛc.

Wende von mir jede Gefahr der Versuchung, die der Seele den Untergang droht. ℟. Erhöre ꝛc.

Gib mir Kraft und Stärke das Böse zu besiegen, und dir zu leben und zu sterben! ℟. Erhöre ꝛc.

Segne mein Bemühen, und alles, was ich thue, daß es zu deiner Ehre, und meinem Heile gedeihe! ℟. Erhöre ꝛc.

Segne auch meine Eltern, Lehrer, Wohlthäter und Freunde! ℟. Erhöre ꝛc.

Laß ihnen wohlgelingen, was sie zu deiner Ehre, und meinem Besten unternehmen! ℟. Erhöre ꝛc.

Erhöre, o Gott! diese Bitte, durch Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn. ℟. Amen.

(Schluß-Gebet.) Ich gehe nun von diesem heiligen Orte, voll des Vertrauens, daß du überall mit deiner Hilfe zugegen seyn werdest, wo ich dich gläubig suche; daß du mein Thun und Lassen genau beobachtest, daß du mich durch deine heiligen Engel vor Gefahren der Seele und des

Leibes schützest, und zur Vollbringung des Guten mächtig stärkest; durch Jesum Christum, deinen eingebornen Sohn, unsern Herrn. Amen.

XXXII. Erstes Amt für die Abgestorbenen.

(Nach der Choral-Melodie.)

(Zum Eingang.)

1) Friede den Entschlafenen! Segne du sie, Ewiger! Und Heil der bessern Welt sende du ihnen.

2) Dich preiset das Lied sterblicher Sünder, und dein Lob erschallet von Chören der Seligen. Erhöre gnädig, Herr! die Deinen. Zu dir beten deine Gläubigen:

3) Heiliger, erbarme dich! Heiliger, erbarme dich! Mittler, erhöre uns! Mittler, erhöre uns! Heiliger, erbarme dich!

(1. Zur Collecte für Abgestorbene überhaupt.) O Gott! Schöpfer und Erlöser aller Gläubigen! verleihe den Seelen deiner Diener und Dienerinnen Verzeihung ihrer Sünden, damit sie durch unser demüthiges Gebet, die Nachlassung derselben, welche sie allezeit gewünscht, erhalten mögen, und in die Wohnung der Seligen aufgenommen zu werden verdienen; wo du lebst und regierst mit Gott dem Vater in Einigkeit des heiligen Geistes von Ewigkeit zu Ewigkeit. R. Amen.

(2. Bey den Opfern des Ablebungstages.) Wir bitten dich, o Herr! für die Seele deines Dieners (deiner Dienerin) N., welche von dieser Erde geschieden ist. Befreye sie nach deiner unermeßlichen Barmherzigkeit von den ihr noch

anklebenden Sünden, damit sie würdig seyn möge, an deiner Herrlichkeit Theil zu nehmen; durch Jesum Christum, deinen eingebornen Sohn, unsern Herrn. R. Amen.

(3. Bey Ablebungs- oder Stiftungs-Jahrtagen.) Verleihe, o Herr! der Seele deines Dieners (deiner Dienerin), dessen (derer) jährliches Ablebungs-Gedächtniß wir heute begehen, Verzeihung ihrer Sünden, und den Wohnsitz der ewigen Freude und Seligkeit; durch Jesum Christum, deinen eingebornen Sohn, unsern Herrn. R. Amen.

(N. d. Epistel.) 1) Welche bange Trauerstunde, Wenn nach des Propheten Munde Glüht die Erd' im Feuerschlunde!

2) Der Posaune Schall wird klingen, Durch der Erde Gräber dringen, Alle zum Gerichte zwingen.

3) Tod! Natur! ihr werdet beben, Da, erweckt zum neuen Leben, Rechenschaft der Mensch wird geben.

4) Gottes Buch wird aufgeschlagen! Treu enthält es eingetragen Jede That aus diesen Tagen.

5) Röthe färbt des Schuld'gen Wangen, Das Gewissen quält mich Bangen; Laß, ach! laß mich Gnad' erlangen.

6) Eh ich noch von hinnen scheide, Füllt die Sünde mich mit Leide; Schmerz durchwühlt mein Eingeweide.

(Z. Opfer.) Heiliger Herr und Mittler, erhöre uns! Rette die Seelen der Scheidenden, die

Seelen entſchlafener Frommen vom ewigen Tode, und aus der Nacht des Grabes. Schütze ſie gnädig, o Herr! vor Verderben. Wende du ab die Qual der Ewigkeit, dem Sünder dort beſchieden, und führe ſie einſt zu deinem Heil. Leite ſie, Erbarmer! zu jener Wonne, die du den Gläubigen hier verheiſſen, uns, deinen Erlösten.

O vernimm das Flehen frommer Betenden! Stärke die Scheidenden, und leite auch uns einſt auf dunkelm Pfade. Hilf uns, Ewiger! wenn Todesgraun ſich uns naht. Uns alle führe dann durch Nächte des Grabes zum Leben, das du uns Gläubigen hier verheiſſen, uns, deinen Erlösten.

(Z. Präf.) Ich erhebe nun mein Herz, dich dankbar zu loben und zu preiſen, heiliger Gott, barmherziger Vater! der du deinen eingebornen Sohn geſandt haſt, daß wir durch ihn das ewige Leben erhalten; und, überzeugt von der Wahrheit der Auferſtehung, ohne Furcht und Zittern unſre Leiber dem Grabe vertrauen; bis einſtens ſeine mächtige Stimme dieſe wieder in verklärter Geſtalt aus dem Staube erweckt, und unſre Seelen, von ihnen umgeben, eine ununterbrochene Seligkeit genieſſen. Deßwegen danken wir dir durch Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, und rufen mit allen Engeln und ſeligen Geiſtern: Heilig u. ſ. w.

(Z. Sanct.) Heilig, heilig, heilig! Herr unſer Gott in Ewigkeit! Himmel und Erde verkünden immerdar dein Lob. Preis ſey dir in der Höhe! Benedeyet den Hohen, den Heiligen Iſraels! Preis ſey ihm in der Höhe!

(Nach der heiligen Wandlung.)

Jesus! du, für uns gestorben, Hast uns ew'ges Heil erworben. O nach deiner großen Huld, Tilge der Verstorb'nen Schuld.

Sie sind deiner Kirche Glieder, Als Gerechte deine Brüder; Lieben dich, und wollen dein, Bester Heiland! ewig seyn.

(Zum Agnus Dei.) Großer Mittler! verleihe den Entschlafenen sel'ge Ruhe; rep. 2 Mal.

(Z. Commun.) Erlöser und Begnadiger! Dich hier in Brodsgestalt zu sehen, Und deinen Leib beim heil'gen Mahl' Der Liebe würdig zu genießen War der Entschlafnen höchste Lust. Verklär' sie nun; laß sie dich schauen Von Angesicht zu Angesicht; Sich unaussprechlich selig fühlen, Vereint, o Herr! mit dir zu seyn.

(Dankgebet.) Nimm, o Gott und Vater! dieses Opfer, welches wir dir dargebracht haben, gnädig auf, und verleih der Seele deines Dieners N. (deiner Dienerin N.), und unsrer entschlafenen Freunde, Bekannten (Eltern, Brüdern, Schwestern) und Anverwandten Verzeihung ihrer Sünden. Schenk' ihnen Nachlassung der verdienten Strafen, und laß sie, von allen Makeln gereiniget, des ewigen Reichs würdig und theilhaftig werden. Uns aber, Allgütiger! verleih deine Gnade, daß wir unsere irdische Wanderschaft im kindlichen Gehorsame gegen dich fortsetzen und vollenden, damit auch wir einst die verheissene Erbschaft erlangen, welche du allen Frommen und Guten bereitet hast, durch Jesum Christum, unsern Herrn, &c. Amen.

(Schlußgeſ.) Himmliſches Licht leuchte den Entſchlafenen, den Gerechten in Ewigkeit, Allbarmherziger!

XXXIII. Zweites Amt der heil. Meſſe für die Abgeſtorbenen.

(Vormeſſe.) Bey des (der) Entſchlafnen Trauerbahre Verſammeln wir uns am Altare; Sieh' mitleidsvoll, o Herr! auf uns herab! Voll des Vertrau'ns zu deiner Güte, Erheben wir uns im Gemüthe Zu dir, der in den Tod für uns ſich gab.

Erhöre, Heiland! unſer Flehen, Gib dem (der) Entſchlafnen dich zu ſehen; Mach' ihn (ſie) von jeder Sündenmakel rein! Wenn wir uns gläubig hier beſtreben, Nach deinem Wort, o Herr! zu leben; So hoffen wir einſt ewig dein zu ſeyn.

(Gebet.) 1) O Gott! dir iſt es eigen, ſich zu erbarmen und zu verſchonen. Wir bitten dich demuthsvoll für die Seele deines Dieners N. (deiner Dienerin N.), die du aus dieſer Welt abgerufen haſt; laß ſie von deinen heiligen Engeln in das Vaterland der ewigen Liebe führen, weil ſie auf dich gehofft, und an dich geglaubt hat. Wir bitten dich darum durch denſelben Jeſum Chriſtum u. ſ. w.

2) Herr! laß deine Erbarmungen der Seele deines gläubigen Dieners N. (deiner gläubigen Dienerin N.) angedeihen! verzeih ihr alles, was ſie in ihrem Wandel auf Erden geſündiget hat, und nimm ſie in deine Wohnungen auf, in denen ſich deine Erlöſten ewig erfreuen! Wir bitten dich darum durch Jeſum Chriſtum u. ſ. w.

(Gebet an einem Jahrtag.) Barmherziger

Gott und Vater! befreye die Seele des Verſtorbenen (die Seelen der Verſtorbenen) von den ihr (ihnen) noch anklebenden Folgen ihrer Vergehungen. Läutre ſie, damit ſie würdig werde der verheiſſenen Seligkeit. Das Andenken an ſie ermuntere uns, immer mehr nach Sündenreinheit zu ſtreben, und durch einen tugendhaften Lebenswandel der ſeligen Unſterblichkeit würdig und theilhaftig zu werden; durch Jeſum Chriſtum u. ſ. w.

(N. d. Epiſt.) Wie tröſtlich iſt, was Jeſus lehrt: „Wer an mich glaubt, und mich verehrt, Der lebt, kömmt nicht in das Gericht, Und ſieht den Tod auf ewig nicht.“

Wir glauben freudig an dein Wort; Ja, Herr! wir leben ewig fort — Wie kann der Tod uns ſchrecklich ſeyn? Er führt uns ja ins Leben ein.

Dort ſehen wir dein Angeſicht; Um uns ſtrahlt dort ein himmliſch Licht! Wir ſind von aller Noth befreyt, Dort Erben deiner Herrlichkeit!

(Z. Opferung.) Dir, Vater! weihen wir hier Gaben, Von reinem Brod und reinem Wein. Du biſt's, von dem wir Alles haben; Laß ſie dir wohlgefällig ſeyn! Mit ihnen ſteige unſer Flehen, Für die Entſchlafenen empor: Laß ſie in Herrlichkeit dich ſehen, Umgeben von der Engel Chor.

Dein Sohn, o Gott! ſtarb für uns Sünder, Er tilgte unſrer Sünden Schuld; Durch ihn ſind wir nun deine Kinder, Vertrauen deiner Vaterhuld. Mag unſern Leib die Erde decken, Uns grauet vor dem Grabe nicht; Du wirſt ihn wieder auferwecken, Du, unſers Glaubens Zuverſicht!

(Z. Präf.) Ich erhebe nun mein Herz zu dir, heiliger Gott! barmherziger Vater! dich dankbar zu preisen, der du deinen eingebornen Sohn gesandt hast, daß wir durch ihn das ewige Leben erhalten; und wir, überzeugt von der Wahrheit der Auferstehung ohne Furcht und Zittern, unsere Leiber dem Grabe vertrauen; bis einstens seine mächtige Stimme diese wieder aus dem Staube erweckt, und unsere Seelen, mit ihnen umgeben, eine ununterbrochene Seligkeit genießen; weßwegen wir dir danken durch Jesum Christum, deinen Sohn, und, von deiner Liebe gerührt mit allen Engeln und seligen Geistern rufen: Heilig u. s. w.

(Z. Sanct.) Droben nur ist wahres Leben! Millionen stehen schon Ihren Retter zu erheben, Selig da vor seinem Thron. Engel und Verklärte singen, Lob und Dank ihm darzubringen: Heilig! heilig! heilig ist Der Erbarmer, Jesus Christ!

Vaterland verklärter Frommen, Wohnsitz ungestörter Ruh! Was kein Sterblicher vernommen, Gottes Heil gewährest du. Freuden-Erndten schenkt Gott denen, Die zuvor gesä't in Thränen! Jesus! führ' uns auch dorthin! Dann ist Sterben uns Gewinn.

(Nach der heiligen Wandlung.)

Jesu! dir leb' ich! Jesu! dir sterb' ich; Jesu! dein bin ich im Leben und Tod!

(Z. Memento für die Abgestorbenen.) Der Frommen abgeschiedne Seelen, Gott! deiner Vaterlieb' empfehlen, Dies ist der Hinterlaßnen

Troſt und Pflicht; Drum hoffen wir, du wirſt das Flehen Der Bruderliebe nicht verſchmähen, Die hoffnungsvoll für theure Seelen ſpricht.

(Zum Agnus Dei.) Lamm Gottes! Gnade, Heil und Leben Haſt du erbarmend mir gegeben Du ſtarbſt, um mich vom Tode zu befrey'n. Ermattet giengſt du mich zu ſuchen; Du ließeſt dir am Kreuze fluchen; Herr! ſoll dein Blut an mir verloren ſeyn?

(Z. Commun.) O hohes Glück, vor dir zu ſteh'n, O Freude, Jeſus! dich zu ſeh'n, Dich, herrlich Haupt der Glieder! Zu ſehen dich in deinem Licht Von Angeſicht zu Angeſicht! Dich, Erſter aller Brüder!

Wie dann mir wird zu Muthe ſeyn, Wenn alle Todten Groß und Klein, O Jeſu! vor dir ſtehen! Wenn du mich dann beym Namen nennſt, Vor Gott und Engeln mich bekennſt, Ich ewig dich ſoll ſehen!

Der Seligkeiten, Gott! wie viel! O Freuden ohne Maß und Ziel, Hoch über alles Sehnen! O Ewigkeit, o Ewigkeit! Was iſt das Leiden dieſer Zeit? Wie nichts ſind alle Thränen!

(Dankgebet.) Laß, o Gott! dieſes hier dargebrachte Opfer der Seele unſers Verſtorbenen N. (der Verſtorbenen N.) und allen abgeſtorbenen Chriſtgläubigen zur Vollendung ihrer Reinigung gedeihen. Nimm ſie in jene Wohnung auf, die Ihr (die Ihnen) dein Sohn Jeſus Chriſtus bey dir zubereitet hat; uns aber laß die Vergänglichkeit dieſes irdiſchen Vaterlandes erkennen, damit wir nach

dem himmliſchen verlangen, und ſo leben, daß wir deſſelben würdig, und dereinſt theilhaftig werden; durch Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn. Amen.

(3. Schlußgeſ.) Euch, die von uns geſchieden, Verleih Gott ſeinen Frieden, Bis wir nach dieſer Pilgerzeit Mit euch in Gottes Herrlichkeit Vereinigt ewig leben.

LXXIV. Das Amt der heiligen Meſſe am Allerſeelen-Tage.

(Vormeſſe.) 1) Erbarmer! hör' uns voll Vertrauen Mit einer Stimme zu dir fleh'n! Gib den Verſtorbnen dich zu ſchauen, Die nahe dir, dich noch nicht ſeh'n. Auch ſie ſind deiner Kirche Glieder, Auch ſie haſt du erlöst, o Herr! Sie hoffen nun als deine Brüder, Ihr Heil von dir, Barmherziger!

2) O läutre ſie von jedem Flecken! Dein Blut floß auch für ihre Schuld. Zerſtreue ihre bangen Schrecken Durch einen Strahl von deiner Huld! Du ſprachſt am Kreuze zu dem Sünder: „Heut noch biſt du im Paradies!“ Ach! ſprich zu ihnen, Herr! nicht minder: „Ihr kommt noch heut zu mir gewiß!“

3) Erfüll', erfüll' ihr heiſſes Sehnen Nach deiner Seligkeit, Genuß, Und mildere die Glut der Thränen Durch einen ſanften Friedensguß! Mit Liebe ſieh' auf ihre Leiden! O ende ihre Prüfungszeit. Laß eingeh'n ſie in deine Freuden, Du Fülle der Barmherzigkeit;

(Gebet.) O Gott! Schöpfer und Erlöſer aller

Gläubigen! verleihe den Seelen deiner Diener und Dienerinen Verzeihung ihrer Sünden, damit sie durch unser demüthiges Gebet, die Nachlassung derselben, welche sie allezeit gewünscht, erhalten mögen, und in die Wohnung der Seligen aufgenommen zu werden verdienen; wo du lebst und regierst mit Gott dem Vater in Einigkeit des heiligen Geistes von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

(N. d. Epist.) 1) Selig, die im Herrn versterben; Denn sie sind des Himmels Erben, Erben der Unsterblichkeit! Ihren letzten Augenblicken Folget himmlisches Entzücken, Folgt des Himmels Seligkeit.

2) Mild und sanft seh'n wir den Frommen, Allem Erdenleid entronnen, Seinem letzten Ziele nah'n. Wo sich alle Lebensfreuden Von dem frechen Sünder scheiden, Fängt des Christen Freude an.

3) Sein beruhigtes Gewissen Bebt nicht vor den Finsternissen Jener dunkeln Todesnacht. Auf dem schreckenvollen Pfade Leuchtet hell ihm Gottes Gnade, Hält ihn des Erlösers Macht.

4) Mag den Leib die Erde decken, Ihn auch wird der Herr einst wecken, Wenn er kömmt zum Weltgericht. Alles Leid ist dann geendet, Die Erlösung ganz vollendet, Und wir seh'n sein Angesicht!

(Z. Pred.) Ein Herz, das Gottes Stimme hört, Ihr folgt, und sich vom Bösen kehrt; Ein büßend Herz, von Lieb' erfüllt, Dies ist es, was bey Christo gilt. Mit Ehrfurcht hören wir es an, Was Gott zu Aller Heil gethan, Und sind, o Heiland! ganz bereit, Zu thun, was uns dein Wort gebeut.

(N. d. Pred.) Dank, Herr, für deines Wortes Licht! Es ist der Seele Zuversicht, Daß, wenn vom Grabe wir erstehn, Wir unsre Brüder selig sehn. Voll Dornen ist der Prüfung Zeit, Und ach! umhüllt von Dunkelheit, O denk' erbarmend im Gericht An unsre Missethaten nicht!

*) Die Opferung und alles Uebrige ist wie S. 190.

Das Libera oder Gesänge bey Besuchung der Trauerbahre und des Grabes, nach dem Amte der heiligen Messe.

(Das deutsche Libera nach der lateinischen Choral-Melodie.)

I.

℟. Rette mich, o Ewiger! befreye von Strafe mich an jenem Tage voller Angst, wann der Erde Grund erbebt und wanket; wann, aller Welt Gebieter, du erscheinest zum Gericht.

℣. Wie werd' ich dann erbeben, wie mich fürchten, wann kommen wird der Schreckenstag, und des Allmächtigen Strafgericht.

℟. Wann Gottes mächtige Stimme die Uebertreter schreckt; dann, großer Tag, sey mir kein Tag des Schreckens und der Furcht! Friede dem (den) Entschlafenen! Segne du ihn (sie), Ewiger! und Heil der bessern Welt sende du diesem (ihnen)!

II.

1) Hier, Mensch, hier lerne was du bist! Lern' hier, was unser Leben ist! Ein Sarg nur, und ein Leichenkleid Bleibt dir von aller Herrlichkeit.

2) Jetzt ist der arm, der andre reich; Im Grabe sind wir alle gleich. Sey gleich entfernt

von Stolz und Neid In Hoheit und in Niedrigkeit!

3) Wer weiß, wie bald auch dich zur Gruft Der Herr des Tods und Lebens ruft! Drum halte dich zu jeder Zeit Auf Tod und Ewigkeit bereit.

4) Herr! sey barmherzig, wenn du einst Als Richter aller Welt erscheinst! Dein wollen wir, auf ewig dein Im Leben und im Tode seyn.

III.

1) Gerechter Gott, vor dein Gericht Muß alle Welt sich stellen; Du wirst in ihrem Angesicht Auch mir mein Urtheil fällen. Du siehst von deinem hohen Thron Auf alle Menschenkinder; Bestimmest jedem seinen Lohn, Dem Frommen und dem Sünder.

2) Herr! lehre mich die große Kunst, Bey Gräbern klug zu werden. Was ist des Menschen Leben? Dunst Und Eitelkeit auf Erden! Viel hängt vom frommen Tode ab, Noch mehr vom frommen Leben! Dies soll mein Herz an diesem Grab Mit Macht zu Gott erheben.

Beym Grabe oder der Tumba wird gebetet:

(Antiphon.) Laß dir gefallen, Herr! sie zu erretten.

Nach dem Psalm 50.

Sey ihnen gnädig, Gott! den Abgestorbenen;
Tilge ihre Sündenschuld, Barmherziger!
Läutre ihren Geist von allen Flecken,
Die an ihnen jetzt dein Auge noch entdeckt.
Unter allen Heiligen auf Erden
Ist, o Herr! nicht Einer rein vor dir.

Doch haſt du zur Tugend ſie geleitet,
Die du liebſt; ſie lernten kennen deinen Rath.
So entſündige ſie nun vollkommen,
Mach ſie rein und heilig, würdig dich zu ſehn;
Damit ihre Seelen bald gelangen
Hin zur höhern Stufe der Vollkommenheit.
Wende dein Geſicht von unſern Sünden;
Jede werde gänzlich von dir ausgetilgt!
Unſer Herz ſchaff' um zu einem reinen,
Bring zur Feſtigkeit den neuen Tugendſinn.
Ach! verſtoß uns nicht vor deinen Augen,
Und entzieh uns deine Vaterliebe nicht.
Bis zum Tode laß uns Hilfe finden,
Und erhalt uns immer auf der Tugend Bahn.

Nach dem 129. Pſalm.

1) Tief gebeugt rufen dir, o Herr! * Abgeſtorbne, die du reinig'ſt, zu.
2) Neige mild dein Ohr, o Herr! * Zu dem Flehen ihres Geiſtes.
1) Wenn du Sünden willſt zurechnen, Herr! * Wer wird dann vor dir beſteh'n?
2) Nur bey dir ſteht's, zu vergeben; * Retten kannſt nur du, nur du befrey'n.
1) Herr! ſie ſehen deiner Hilf' entgegen; * Du verheiſſeſt ſie; ſie trauen auf dein Wort.
2) Sehnlicher, als Wächter auf den Morgen * Warten ſie auf deine Hilfe.
1) Gott! laß ſie umſonſt nicht hoffen, * Gütig biſt du ja, und retteſt gern.
2) Von der Sündenſtraf' und Pein! * Wirſt du ſie befrey'n, o Herr!

(Antiphon.) Laß dir gefallen, die Abgestorbenen zu erretten.

℣. Aus dem Orte der Reinigung.

℟. Erlöse die Seele der Abgestorbenen!

℣. Laß sie ruhen im Frieden. ℟. Amen.

℣. Herr! erhöre mein Gebet!

℟. Laß unser Rufen zu dir kommen.

Das Gebet suche Seite

℣. Herr erbarme dich unser!

℟. Christus erbarme dich unser!

Herr erbarme dich unser! „Vater unser u. s. w.“

℟. Herr erhöre unser Gebet.

℟. Laß es dir wohlgefällig seyn.

Gebet.

(Hier wird eines aus den vorhergehenden Messen für Verstorbene genommen. Darauf:)

℣. Gib der Seele (den Seelen) des (der) Abgestorbenen die ewige Ruhe.

℟. Ewiges Licht leuchte ihnen.

℣. Laß sie dich schauen in ewiger Herrlichkeit.

℟. Amen.

XXXV. Meßandacht zum Privatgebrauch, oder zur stillen Messe.

(Vormesse.) Ich will jetzt mit lebendigem Glauben und tiefster Ehrfurcht mein ganzes Gemüth auf dich, o mein Gott! und auf das große Opfer der Liebe richten, welches einst dein Sohn, unser Erlöser, Jesus Christus, am Kreuze vollbracht hat, und der Priester auf dem Altare unblutiger Weise erneuert. Das Andenken an das Leiden Jesu soll auch meine Liebe zu dir, o Herr! erwecken,

daß ich meine Sünden bereue, mich ernstlich bessere, und durch ein frommes, tugendhaftes Leben mich der Verdienste Jesu und seines heiligsten Opfers theilhaftig mache.

(Zum Kyrie.) Vater! erbarme dich meiner nach deiner großen Barmherzigkeit! Erbarme dich meiner, und gib mir Kraft und Stärke zu meinem Vorhaben, immer besser, und dir wohlgefälliger zu werden. Jesus, der du auf die Welt kamst, die Sünder selig zu machen, erbarme dich meiner!

(Zum Gloria.) (Wenn eines statt hat.) Ehre sey Gott im Himmel! Friede und Heil den Menschen auf Erden, die eines guten Willens sind! Lobet den Herrn, denn er ist gütig, und seine Barmherzigkeit währet ewig. Gelobt seyst du, Jesus Christus, Sohn Gottes, unser Heiland und Herr! der du nun sitzest im Himmel zur rechten Hand Gottes. Amen.

(Zur Collecte.) Verleihe uns, o Gott! nach deiner weisen Güte, was der Priester für unser Heil bittet. Wir wollen zuerst nach deinem Reich und nach solchen Dingen trachten, die uns wahrhaft gut, und dir gefällig sind; dann wirst du es uns auch nicht an dem Uebrigen, was wir an Seele und Leib bedürfen, fehlen lassen; nach der Verheissung Jesu Christi, deines Sohnes, unsers Herrn und Heilandes. Amen.

(Zur Epistel.) 1) Wenn ich alle Sprachen der Menschen und Engel reden könnte, hätte aber die Liebe nicht, so wäre ich, wie ein tönendes Erz und eine klingende Schelle.

2) Beſäß' ich auch die Gabe der Weiſſagung, wüßte ich alle Geheimniſſe, hätte ich alle Wiſſenſchaft, und wäre mein Glaube ſo groß, daß ich Berge verſetzen könnte, und hätte dabey die Liebe nicht, ſo wäre ich nichts.

3) Würde ich mein ganzes Vermögen unter die Armen austheilen, und meinen Leib zum Verbrennen dargeben, es fehlte mir aber die Liebe, ſo würde mir alles nichts nützen.

4) Die Liebe erträgt alles, glaubt alles, hofft alles, erduldet alles. Jetzt bleiben nur dieſe drey: der Glaube, die Hoffnung, die Liebe. Aber die größte darunter iſt die Liebe. Sie hört auch niemals auf. I. Korinth 13.

(Zum Evangelium.) 1) Ich bin das Licht der Welt, wer mir nachfolgt, wird nicht im Finſtern herumirren, ſondern, vom Lichte der Wahrheit erleuchtet und geführt, ſichern Weges zur Tugend und Glückſeligkeit fortgehen.

2) Willſt du zum Leben eingehen, ſo halte die Gebote: du ſollſt den Herrn deinen Gott, von ganzem deinem Herzen, aus ganzer Seele, und mit deinem ganzen Gemüthe lieben; dies iſt das erſte und größte Gebot. Das andere aber iſt dieſem gleich: du ſollſt deinen Nächſten lieben, wie dich ſelbſt.

3) Wenn du deine Opfergabe bereits zum Altare gebracht haſt, und dir dort einfällt, daß dein Bruder etwas wider dich habe, ſo laß deine Gabe vor dem Altare ſtehen, und gehe hin, und verſöhne dich zuvor mit deinem Bruder; alsdann komm wieder, und entrichte dein Opfer.

4) Sammelt euch nicht Ueberfluß und Schätze für diese Erde, wo sie Motten und Rost verzehren, wo Diebe einbrechen und sie stehlen; sondern sammelt euch Schätze für den Himmel, wo sie weder Motten noch Rost verzehren, noch Diebe einbrechen und sie stehlen.

(Zum Credo.) Ich glaube an Gott den Vater, der Alles erschaffen hat, Alles erhält, und mit unendlicher Weisheit und Güte ordnet.

Ich glaube an seinen Sohn Jesum Christum, der vom Himmel kam, uns von der Sünde zu erlösen, und selig zu machen.

Ich glaube an den heiligen Geist, der uns in dem erleuchtet, was uns zu guten Kindern macht, und uns durch das Gewissen zum Guten treibt und stärkt.

Ich glaube alles, und halte fürwahr, was uns Gott geoffenbaret hat, und durch seine heilige Kirche zu glauben vorstellt.

Nach diesem heiligen Glauben will ich mein Leben einrichten, und in diesem Glauben will ich sterben, damit ich auferstehe zum ewigen Leben.

(Zur Opferung des Brodes und Weines.)

(Der heilige Paulus sagt: „Euch selbst, ein Gott geheiligtes Leben bringet zum Opfer dar!“)

Himmlischer Vater! du siehst gnädig herab auf die Gaben, welche der Priester nach dem Gebote und Vorbilde Jesu über dem Altare aufhebt, und dir als ein Opfer darbringt. Ich hebe mit ihm die Hände auf, und opfere dir — mich selbst. Gold und Silber verlangst du nicht von mir. Aber einen reinen, guten Willen, und einen heiligen Wandel.

verlangst du von mir; und ein reiner, guter Wille, und ein heiliger Wandel ist es, was ich dir heute, und alle Tage meines Lebens zum Opfer darbringen will. Aus Liebe zu dir will ich alle Sünden meiden, aus Liebe zu dir will ich das Gute üben. Ich will meinen Mitmenschen wohlthun an Seele und Leib; — nicht aus Hochmuth und Eitelkeit, nicht wegen meinem zeitlichen Vortheile, nicht um den Beyfall der Menschen damit zu verdienen, oder Dank dafür einzuerndten; sondern weil du es so haben willst. Ich bin bereit, alles, was mir so lieb ist, wie mein rechtes Auge, was mir so nützlich ist, wie meine rechte Hand, zu verlassen und hinzugeben, wenn du dieses Opfer von mir forderst.

(Z. Präf.) Mein Herr! mein Schöpfer und Vater! du schenkest mir alles, was mir wahrhaft gut und nützlich ist. Es ist also billig und pflichtmäßig, daß ich mein Herz kindlich zu dir erhebe, dich lobe und preise, und dir danke für Alles, was du mir thust. Ich will dich aber nicht allein mit meinem Munde rühmen, sondern auch durch dankbaren Gehorsam ehren; denn du bist höchst heilig, o Gott! und willst, daß ich durch Befolgung deines heiligsten Willens dir ähnlich, und deiner Seligkeit würdig werde, die mir dein eingeborner Sohn, Jesus Christus, durch sein Leiden und Sterben verdient und erworben hat. Ich vereinige deßwegen auch meine Stimme mit dem Lobgesange deiner Engel und mit allen Heiligen im Himmel und auf Erden, und rufe unermüdlich mit ihnen:

(Z. Sanct.) Heilig, heilig, heilig bist du unser Herr und Gott. Himmel und Erde sind mit deiner Herrlichkeit erfüllt. Lob, Preis und Dank sey dir, o Jesu, Sohn Gottes, der du gekommen bist, uns sündige Menschen zu erlösen.

(Zum Kanon.)

(Der Priester betet für alle Menschen. Ich will es auch thun.)

Gott! mein Vater! ich bete zu dir für die Wohlfahrt Aller. Erhalte und beschütze die allgemeine Kirche, die du auf Erden durch deinen Sohn gestiftet hast. Erleuchte die Hirten und Vorsteher derselben, daß sie ihre Heerden mit Weisheit und Sanftmuth leiten und zur Tugend führen. Regiere alle christlichen Gemeinden, daß sie die Stimme ihrer Hirten hören, befolgen und selig werden.

Verleih' allen Obrigkeiten Wachsamkeit und Einsicht, die Gerechtigkeit zu handhaben, und das Wohl aller ihrer Untergebenen zu befördern. Lenke die Herzen aller Unterthanen, daß sie im Gehorsam, und in der Treue gegen ihre Vorgesetzten ihre Freude finden.

Stärke alle Eltern, daß sie ihre Kinder zu weisen, guten und glücklichen Menschen erziehen, und gib, daß alle Kinder zur Freude ihrer Eltern, und zum Segen ihres Vaterlandes für den Himmel aufblühen.

Tröste und erquicke die Nothleidenden, unterstütze mit deinem Beystand die Schwachen; erleichtere die drückende Last der Armen, und lindere die Schmerzen der Kranken.

Segne meine Freunde, daß sie mit Freude fortfahren, an mir Gutes zu thun, und segne meine Feinde, daß sie Verzeihung ihrer Fehler finden, und alles erhalten, was ich mir selbst wünsche.

Behüte uns auch, o Gott! vor allem, was uns an Leib und Seele schaden kann, und gib uns allen, was uns nützlich und heilsam ist. Vorzüglich, o gütigster Vater! empfehle ich dir mein geheimes Anliegen; du allein kennst und weißt es; und du wirst es zu meinem Besten lenken und leiten; denn du bist ja unendlich gütig und barmherzig. Amen.

(Zur heiligen Wandlung.)

O Gott! dein geliebter Sohn wollte das Andenken an seinen Opfertod unter uns erhalten, und in seinem heiligen Leibe und Blute ein immerwährendes Denkmal seiner Liebe, und ein Unterpfand ewiger Seligkeit hinterlassen; deßwegen versammelte er am Abend vor seinem Leiden seine Jünger noch einmal um sich her, ermahnte sie zur Standhaftigkeit im Guten, versicherte sie seiner unzertrennlichen Liebe, foderte sie zur Gegenliebe auf, und nahm alsdann Brod in seine Hände, verrichtete ein Dankgebet, brach das Brod in Stücke, und gab es seinen Jüngern mit den ewig denkwürdigen Worten: „Nehmet hin, und genieſſet Alle davon; denn dies ist mein Leib, der für euch hingegeben wird.“

Auf gleiche Weise nahm er auch den Kelch, verrichtete ein Dankgebet, segnete ihn und sprach: „Dies ist der Kelch meines Blutes, das für euch

und für viele vergossen wird, zur Nachlassung der Sünden.“

(Nach der heiligen Wandlung.)

Thut das, so oft ihr es thun werdet, zu meinem Andenken, sprachst du, o Herr! zu deinen geliebten Jüngern. — und sie thaten es, deinem heiligen Worte gemäß. Auch ich erinnere mich hier dankbar Deiner; erinnere mich deines Abschieds von den betrübten Jüngern; erinnere mich deiner heiligen Lehren und Ermahnungen, deines heiligen Lebens, Leidens und Todes, den du aus Liebe für uns starbst; und fasse den Entschluß, der Absicht deines heiligen Opfertodes nachzukommen. Ich will sorgfältig meiden, was du verabscheuest: ich will mich bestreben, alle bösen Neigungen zu unterdrücken, die bösen Begierden zu besiegen, und die bösen Gewohnheiten abzulegen. Ich will meinen Sinn nach deinem Sinne bilden, und sanftmüthig und demüthig seyn, wie du es gewesen bist. Die Beschwernisse und Mühseligkeiten dieses Lebens will ich mit unerschütterlicher Geduld, und kindlicher Ergebung tragen, und mich durch nichts von deiner Nachfolge trennen lassen. Ich vertraue auf deinen mächtigen Beystand, o Jesu! unser Mittler, Fürsprecher und Begnadiger! Amen.

(Zum Gedächtniß für die Verstorbenen.)

(Der Priester empfiehlt die verstorbenen Christgläubigen Gottes unermeßlicher Vaterliebe.)

Gerechter, gütiger Vater! ich empfehle dir jetzt mit dem Priester die Seelen der abgestorbenen Christgläubigen, besonders die Seele NN. und NN.

meiner Eltern, Wohlthäter, und aller, wel mir durch die Bande der Verwandschaft und Freu schaft näher angehörten. Weil ich ihnen nicht m etwas Beſſeres erzeigen kann, als für ſie zu bet ſo flehe ich zu dir: Gib ihnen, was ich ihnen ni zu geben vermag; gib ihnen ewige Ruhe, und l ihnen das ewige Licht leuchten. Nimm ſie zu i in deinen Himmel auf, daß ſie ewig ſelig ſeyn m gen. Amen.

(Zum Gebet des Herrn.) Möchten do alle Menſchen dich, o Gott! erkennen, und vereh ren. Möchten alle deinen heiligen Willen erfüllen, und das Gute immer mehr verbreitet werden. Du gibſt uns ja täglich mehr, als wir bedürfen und verdienen, und dennoch erkennen wir deine Güte nicht genugſam; fahren noch immer fort, durch Sünden dich zu beleidigen. Verzeih' uns, Vater! wir wollen nicht mehr ſündigen. Verzeih' uns, ſo wie wir auch allen denen herzlich verzeihen, die uns beleidiget haben. Bewahre uns auch vor Allem, was uns am Leibe, und mehr noch, was uns an der Seele ſchaden könnte. Amen.

(Zur heil. Kommunion.) Gütigſter Vater! wenn ich bete und arbeite, ſo gibſt du mir für das Leben meines Leibes das tägliche Brod. Dieſes Brod iſt aber vergänglich, und kann meine Seele nicht nähren fürs unvergängliche, ewige Leben. Meine Seele hungert deßwegen nach einer unvergänglichen Speiſe, und dieſen Hunger muß ich bey dem zu ſtillen ſuchen, der allein ihn ſtillen kann und ſtillen will. Dieſer biſt du, o Vater! denn du

heißt das ewige Leben, und kannst dem Hunger meines Geistes ein unvergängliches Brod darreichen. Du reichst es auch wirklich dar in deinem geliebten Sohn, Jesus Christus; denn er ist das Brod des Lebens, und wer von diesem Brode ißt, der wird ewig leben. (Joh. VI.)

Ich sehe auch, wie der Priester mit frommem Sinne diese göttliche Speise genießt; aber, wenn ich meine Gedanken, Worte und Werke genau prüfe, so fühle ich mich unwürdig, an dem Leibe und Blute deines Sohnes Theil zu nehmen; denn ich bin noch nicht, was ich als sein Schüler und Nachfolger seyn sollte. Je mehr ich aber diese Unwürdigkeit erkenne, desto ernstlicher fasse ich auch den Entschluß, das Böse sorgfältig zu meiden, die Sünde zu hassen, und einzig nach dem zu streben, was mich deiner Liebe und deines Wohlgefallens, und der innigsten Vereinigung mit deinem Sohne würdig und theilhaftig macht. Leite du meinen Verstand, und stärke meinen Willen, daß ich in dieser Gesinnung bis an mein Lebensende verharre, und dereinst des ewigen Lebens theilhaftig werde; durch denselben Jesum Christum, deinen eingebornen Sohn, unsern Herrn. Amen.

(Zum Segen des Priesters und Schluß der heil. Messe.) Himmlischer Vater! wie mich der Priester segnet, so strecke auch du deine segnende Hand über mich aus. Segne meine Vorsätze und Gelübde, damit ich sie treu zu erfüllen vermöge. Segne meine Arbeiten und Berufsgeschäfte, damit sie mir gelingen. Segne die Mei-

nigen, segne alle Menschen an Seele und Leib und laß deinen Segen auf uns heute und jederzeit ruhen. Amen.

XXXVI. Gebet um Segen und Gedeihen der Feldfrüchte und des Weinstockes bey der Wettersegnung am Ende der heil. Messe.

1) O gütigster Gott und Vater! dir haben wir unser Leben, dir unser Brod, ja alles zu verdanken. Auf dir ruht unsre ganze Hoffnung; denn was kein Mensch geben kann, das kannst du, Allmächtiger! Gib uns daher, wir bitten dich im kindlichsten Vertrauen, gib uns milden Thau und Regen, und erwärmenden Sonnenschein; und was wir alle zusammen nicht abzuwenden vermögen, davor bewahre uns du, Allgütiger! Entferne nach deiner liebreichen Weisheit jede Gefahr von unsern Feldern und Weinbergen, damit sie zum Lohn unsrer Arbeitsamkeit reichliche Früchte bringen. Wir wollen auch alles, was du uns bescheeren wirst, als deine Gabe zufrieden und mit Mäßigkeit genießen, barmherzig davon unsern armen Brüdern mittheilen, und uns durch ein frommes Leben dir dankbar erzeigen; durch Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn. Amen.

2) Wir bitten dich, allmächtiger, gütiger Gott! wegen der Verdienste deines eingebornen Sohnes, unsers Herrn und Heilandes Jesu Christi, der seligsten Jungfrau Maria, und aller Heiligen; wende von uns ab alle schädlichen Ungewitter, bewahre uns vor Mißwachs und Hagel, gib der Erde Wachsthum und Gedeihen, segne unsre Felder und

Weinberge, beschütze unsere Wohnungen, und alles, was wir durch deine Güte besitzen; damit wir unsere Nahrung und Fortkommen immer finden mögen, und es uns dadurch erleichtert werde, unsere Berufspflichten treulich zu erfüllen, und in allem deinem heiligen Willen nachzukommen, bis wir nach diesem sterblichen Leben zu dir gelangen, und uns der ewigen Seligkeit erfreuen, welche du uns versprochen hast durch Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn. Amen.

XXXVII. Gebet an den Freytagen, wenn die Scheidung Christi geläutet wird.

Da Jesus gekreuziget wurde, entstund um die sechste bis zur neunten Stunde eine große Finsterniß über der ganzen Erde. Um die neunte Stunde schrie Jesus laut: Mein Gott! mein Gott! warum hast du mich verlassen? und gab bald darauf mit geneigtem Haupt seinen Geist auf; und sieh', der Vorhang des Tempels zerriß von oben bis unten, die Erde bebte, die Felsen barsten, und die Gräber vieler Heiligen thaten sich auf. Der Hauptmann aber, und die bey ihm waren, Jesum zu bewachen, da sie das Erdbeben, und was geschah, sahen, sprachen: „Wahrlich, dieser ist Gottes Sohn gewesen."

℣. Wir beten dich an, Jesu, Sohn Gottes!

℟. Und danken dir, daß du für uns gestorben bist!

Psalm.

1. Mein Geist kann nicht den hohen Rath,
Von Jesu Tod ergründen;
2. Allein das Göttliche der That,
Das kann mein Herz empfinden.

1. So lang ich Jesu Willen gern,
Mit reinem Herzen thue,
2. So fühl' ich eine Kraft des Herrn,
Und schmecke Fried' und Ruhe;
1. Und wenn mich meine Sünde kränkt,
Und ich zum Kreuz hintrete;
2. So weiß ich, daß er mein gedenkt,
Und merkt auf mein Gebete.
1. Kann Liebe wohl für jenen hier,
Der uns geliebt, erkalten?
2. Und sollten nicht aus Liebe wir
Sein Wort von Herzen halten?
1. Mein Herz erfülle Dankbarkeit,
Wenn ich dich Heiland nenne!
2. O gib, daß ich dich allezeit
Treu vor der Welt bekenne.
1. Soll ich dereinst noch würdig seyn,
Für dich, Herr! Schmach zu leiden,
2. So laß mich weder Hohn noch Pein
Von deiner Liebe scheiden.

Vater unser u. s. w.

℣. Herr erhöre mein Gebet!

℟. Laß unser Rufen zu dir kommen!

Lasset uns beten.

Wir bitten dich, o Gott! sieh deine gläubige Gemeinde mit gnädigen Augen an, für welche sich dein Sohn Jesus Christus den Händen der schuldigen Sünder auslieferte, und den schmerzlichen Kreuzestod starb. Verleihe uns, daß wir seinen Fußstapfen nachfolgen, der Verdienste seines Leidens und Sterbens würdig, und des ewigen Lebens theilhaftig werden. Wir bitten dich darum durch denselben Jesum Christum, deinen eingebornen Sohn, unsern Herrn, der mit dir und dem

heiligen Geiste als gleicher Gott lebt und regiert von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

Beichtandacht.

Vor der Beichte.

Gütiger, erbarmungsvoller Vater, allwissender Gott! ich suche Trost und Beruhigung für mein durch Sünden beängstigtes Herz. Du selbst, o Gott! hast das reumüthige Herz aufgemuntert, als du sagtest: „Reiniget euch, schafft euer böses Wesen weg von euch, und ich will wieder euer Gott seyn.“ Ich komme zu dir, allgütiger, milder Gott! wie der verlorne Sohn zu seinem Vater, da er in sich gieng, und sprach: „Ich habe gesündiget gegen den Himmel und vor Dir!“ Auch ich will meine Sünden dem Priester bekennen, der die Vollmacht hat, mir in deinem Namen sie zu vergeben; aber ehe ich mich anklage, will ich mich zuvor selbst prüfen. Sende mir deinen heiligen Geist, daß er mich erleuchte, damit ich mich nicht selbst betrüge. Zeige mir die geheimen Falten meines Herzens, gib nicht zu, daß ich vor mir selbst meine Sünden und Missethaten beschönige, oder daß ich heuchle, als wollte ich von den Banden meiner Sünden befreyt werden, während ich doch ins Geheim die Neigung zu ihnen unterhielte.

Gewissens-Erforschung.

Pflichten gegen Gott.

Wie habe ich mich verhalten gegen Gott? War mein Vertrauen auf ihn herzlich? War er

mein erster und mein liebster Gedanke? Ist mir sein Gebot wichtiger, als Menschengunst, Wichtiger, als zeitliche Ehre, Reichthum, Bequemlichkeit, Gesundheit und Leben? Hab ich seinen Willen auch dann erfüllt, wenn er mit meinen Wünschen und Neigungen stritt, und mir beschwerlich und lästig vorkam? Habe ich ihm für die empfangenen Wohlthaten gedankt, und dieselben gut angewandt? Habe ich in Leiden ihm fest vertraut, mich seinem heiligen Willen geduldig ergeben, nicht gegen ihn gemurrt, und an seiner Hilfe nicht gezweifelt? Habe ich mich durch Leiden bessern lassen, Gottes Winke beherziget, seine Absichten befördert? Habe ich sein Wort in Ehren gehalten, seinen Namen nie entheiliget, und seine Ehre auch unter meinen Nebenmenschen auszubreiten gesucht? Habe ich ihn jederzeit mit wahrer Andacht, mit innigster Erhebung des Herzens verehrt, oder nur mit dem Munde mit blos äußerlicher Demuth zu ihm gebetet? Habe ich denjenigen, denen er mir zu gehorsamen, und die er mir zu ehren gebot, den schuldigen Gehorsam und die gebührende Ehre erwiesen; oder wurde ihnen von mir das Leben durch Härte, Ungeduld, Trotz, Beschimpfung und Lästerung verbittert?

Pflichten gegen sich selbst.

Habe ich nie unerlaubte Begierden in mir genährt? Habe ich ungestümme Aufwallungen meines Herzens unterdrückt, oder mich den Neigungen und Leidenschaften vorzüglich des Zornes und der Traurigkeit überlassen? Habe ich nicht durch

ordnung oder Ausschweifungen im Vergnügen, ch Berauschung, durch üppige Vorstellungen er Thaten, die mein Blut in Wallung brachten, ine Herzensruhe gestört und meiner Gesundheit nd Tüchtigkeit zur Arbeit geschadet? War mir e Wahrheit immer theuer, bin ich nie aus Ueber- lung oder mit Ueberlegung von ihr abgewichen, er habe ich meinen Mund mit Lügen entweiht?

Wie habe ich die Pflichten meines Standes er- llt? Habe ich nach meinem Berufe soviel Gutes istet, als mir möglich war? Habe ich das ute stets auf die beste Art, mit allem Fleiße, it Willigkeit und ohne Murren gethan?

Pflichten gegen den Nächsten.

Ist Niemand unter meinen Brüdern, den ich mit Worten, Gebärden oder Thaten gekränkt und ohne Noth betrübt habe? Ist keine Seele, die ich ärgert, die ich verführt, und zur Theilnahme an meinen Sünden gereitzt oder überredet habe? Niemand, mit dem ich in Feindschaft und Unversöhnlichkeit lebe? Niemand, den ich verächtlich, stolz und unbescheiden behandelte? Sind meine Hände und mein Gewissen rein von fremdem Gute? Habe ich stets ungerechten Gewinn verabscheut? Habe ich keinen meiner Mitmenschen betrogen, übervortheilt und beschädiget? Habe ich nie den Glücklichen beneidet, mir keinen Wunsch nach fremden Gütern erlaubt? Ist mein Mund und meine Zunge rein? Habe ich keines Menschen Ehre befleckt, Niemand lieblos gerichtet, gelästert, verurtheilt oder verläumdet? Habe ich Niemand Uebels gewünscht,

Niemand durch Meineid und Falschheit in Kumm
und Unglück gestürzt?

Welches sind die Vergehungen, deren ich mi
am meisten schuldig machte?

Welche Sünden habe ich mit Leichtsinn, u
welche mit Ueberlegung begangen?

Sind mir nicht einige Sünden schon zur Ge
wohnheit geworden, und welche?

Welche würden mich auch am meisten kränken,
wenn ich jetzt sterben müßte?

Habe ich das begangene Unrecht seit meiner
letzten Beichte vergütet, den zugefügten Schaden
ersetzt, die geraubte Ehre wieder erstattet?

Bin ich seit meiner letzten Beichte besser oder
schlimmer geworden?

Reue-Gebet.

Himmlischer Vater, allwissender Gott! der du
den geheimsten Gedanken meines Herzens weißt,
Dir bekenne ich: „Ich habe gesündiget, öfters
gesündiget wider dich, meinen besten Wohlthäter,
meinen gütigsten Vater, mein höchstes Gut! Es
reuet mich von ganzem Herzen, daß ich gegen dich
so undankbar, gegen mich selbst so blind und thö-
richt, und gegen meinen Nebenmenschen so lieblos
und unbillig gehandelt habe. Du siehst den Schmerz,
der mich kränkt, die Scham, die mich erfüllt!
Nicht etwa nur aus Furcht der Strafe, sondern
nur aus Liebe zu dir und dem Guten verabscheue
ich die Sünde, als das größte Uebel; und entsage
ihr vor deinem heiligen Angesichte. Ich nehme
mir auch ernstlich vor, meine Fehler zu verbessern,

nicht wieder zu sündigen. Vater! barmherziger Vater! der du meinen aufrichtigen Willen und meinen Entschluß meines Herzens siehst, erbarme dich meiner, wie du dich des reumüthigen Zöllners erbarmtest; laß mich, gleich ihm gerechtfertiget von hinnen gehen! Erbarme dich meiner, wie der Vater sich seines Sohnes erbarmte. Nimm mich wieder an Kindesstatt an. Laß mir das verlorne Erbtheil des Himmels wieder zukommen. Ich bitte dich darum durch Jesum Christum, deinen Sohn, der zur Vergebung unsrer Sünden für uns am Kreuze starb, und nun bey dir unser Mittler, Fürsprecher und Begnadiger ist. Amen.

Nach der Beichte.

Wohl mir! meine Sünden sind vergeben. Ich will nun mein gegebenes Wort halten. Ich will unermüdlich an meiner Selbstbesserung arbeiten. Ich will so viel es mich auch Mühe und Ueberwindung kostet, meine böse Gewohnheit und Neigung zu bekämpfen beflissen seyn. Ich will mir öfters etwas Erlaubtes versagen, damit mein Geist, Herr über mein Fleisch, über meine Sinnlichkeit werde. Ich will mit Sorgfalt meiden die Gelegenheit, und alles, was mir Anlaß zur Sünde war. Ich will die unzähligen Winke, die du mir durch dein Wort, durch mein Gewissen, durch Freunde und Feinde, durch Schicksale und Beyspiele anderer Menschen, zur Warnung vor dem Verderben der Sünde gibst, dankbar zu meinem Heile benutzen. Ich will als ein Freyer in Christus stark und muthvoll diese Freyheit bewahren, und mich durch keine

Versuchung zum Sklaven der Sünde und der Hölle machen lassen.

Gott, mein Gott und Vater! so wie ich dir für deine unermeßliche Güte, Langmuth und Barmherzigkeit danke, so bitte ich dich auch: Erhalte, unterstütze und stärke meinen Entschluß der Besserung. Gib brennenden Eifer meinem Herzen, dem Guten unermüdlich nachzustreben, und die Sünde auf ewig zu verlassen. Dein heiliger Geist leite mich auf dem Wege der Tugend und Frömmigkeit, auf dem geraden Pfade deiner heiligen Gebote. Laß mich, Heiligster! dich suchen und finden in ewiger Seligkeit. Amen.

XXXVIII. Die heil. Communionandacht.

(* Es ist der Ordnung gemäß, daß die Communion des Volkes gleich nach der Communion des Priesters folge. Die heil. Communion ausser der heil. Messe empfangen, ist ein Gebrauch, der wenig nach dem Geiste der Kirche ist. Nur im Falle der Krankheit, und in allen solchen Fällen, wo die Nothwendigkeit in die Augen leuchtet, soll dies Statt finden. (Mesangui, Auslegung der christlichen Lehre, VI. Theil.

Vater! nun will ich mich nahen zu dem Tische meines Freundes und Wohlthäters, Jesus Christus. Er will jetzt das unvergängliche Brod für das ewige Leben meiner Seele seyn, und mich durch seine unsichtbare Gegenwart zur Tugend und Glückseligkeit leiten. Er ist unter dem erhabenen Geheimnisse seines Leibes und Blutes der Gegenstand meines Glaubens, meiner Hoffnung und meiner Liebe. O möchte jetzt der Glaube an ihn, die Hoffnung auf ihn, und die Liebe zu ihm in

mir so lebendig werden, daß ihr Leben, welches das wahre Leben meiner Seele ist, mit dem zeitlichen Leben meines Leibes nicht aufhörte, sondern nach dem Tode des Leibes fortdauerte, und im Himmel ewig währte. Amen.

1) Vater! ich glaube an deinen Sohn, Jesus Christus. Ich glaube: Er ist mit Seele und Leib, wie er bey dir in deinem ewigen Reiche lebt, hier unter den Brodsgestalten wahrhaft und wesentlich zugegen. Er hat es ja bey seinem Abschiedsmahle klar, bestimmt und deutlich gesagt: „Nehmet hin, und genießet alle davon; denn dies ist mein Leib.“ Die Worte deines Sohnes sind Wahrheit und Leben; ich glaube sie, und thue darnach, und so finde ich das ewige Leben meiner Seele. Dieser Glaube stirbt nicht mit meinem Leibe, sondern gehet mit meiner Seele lebendig in die Ewigkeit über, wo ich Den finden und sehen werde, welchen ich hier ungesehen als meinen Freund und Wohlthäter verehrt habe.

Du bist, o Herr! mit Fleisch und Blut
In Brodsgestalt zugegen,
Und dein Genuß, o höchstes Gut!
Ist mir ein ew'ger Segen.
Gott! diese Wahrheit glaube ich;
In diesem Glauben stärke mich,
Daß ich dich ewig schaue.

2) Vater! ich hoffe auf deinen Sohn, Jesus Christus. Ich hoffe, er wird den Hunger meiner Seele nach dem ewigen Leben stillen. Du hast ihn auf die Erde gesandt, damit ich durch ihn tugendhaft und glücklich werden sollte; du wirst also

mein Verlangen nach Tugend und Glückseligkeit nicht unerfüllt lassen. Du reichest mir seinen Leib als Speise und geistige Nahrung des ewigen Lebens dar; du wirst also auch das ewige Leben selbst in mir erhalten und bewahren. Das, was du mir durch deinen Sohn bereits gethan hast, und noch thust, ist mir ein Unterpfand dessen, was du mir durch ihn noch zu thun bereit bist. Voll Zuversicht hoffe ich deßwegen durch ihn das ewige Leben, und die Mittel, dasselbe zu erlangen, Vergebung meiner Sünden, Gnade und Beystand in allen Versuchungen, Trost und Erquickung in allen Leiden, die Auferweckung aus dem Grabe, und die endliche Vereinigung mit dir in dem Himmel. Ich denke jetzt an die letzten Worte, welche dein Sohn bey seinem Abschiedsmahle zu seinen betrübten Jüngern sprach: „Ich verlasse euch nicht, ich will noch im Himmel für euch sorgen, und euch im Hause meines Vaters eine Wohnung bereiten. Da werdet ihr mich wieder sehen, und euch erfreuen, und diese Freude wird Niemand von euch nehmen!“ Vater! auf diese Worte setze ich mein Vertrauen, ich gründe darauf meine Hoffnung, und du, Allmächtiger und Allgütiger! wirst sie nicht zu Schanden werden lassen.

Dein Fleisch und Blut nährt meinen Geist
Für jenes heh're Leben.
Und wird, wie es dein Wort verheißt,
Unsterblichkeit mir geben.
Dir, Gütigster! vertraue ich,
Und hoffe fest, ich werde dich
Einst ewig dort besitzen.

3) Vater! ich liebe deinen Sohn; er ist derjenige, in dem du geehrt und geliebt seyn willst. Er sagte bey seinem letzten Abendmahle: „Vergesset meiner nicht, bleibt in meiner Liebe.“ Vater! wer könnte Seiner je vergessen! Er ward Mensch, um sich für mein ewiges Heil zu opfern. Er erkaufte mich zu seinem Eigenthum, nicht um Silber und Gold, sondern mit seinem kostbarsten Blute. Er läßt sich unter den Brodsgestalten zu mir hernieder, damit er mich ernähren könne zum ewigen Leben. Hier an seinem Tische lebt meine Seele von seiner Liebe, und diese Liebe ist ewig, stirbt nicht mit meinem Leibe, sondern geht mit meiner Seele in die bessere Welt hinüber, und verwandelt sich da in Freude und Seligkeit.

Für mich floß, Herr! dein theures Blut,
Für mich gabst du dein Leben.
Du bist der Seele höchstes Gut,
Dir will ich mich ergeben.
Ich liebe dich, und möchte dein —
Ganz dein, o bester Heiland! seyn,
Dir ewig angehören.

4) Vater! ich liebe auch alle meine Mitmenschen, als deine Kinder. Dein Sohn hat bey seinem Scheiden von der Erde seinen Schülern nichts nachdrücklicher empfohlen, als diese Liebe. Er sprach: „Dies ist das Gebot, welches ich euch mehr, als alles andere einschärfe: liebet euch untereinander; daran wird jedermann erkennen, daß ihr meine Schüler seyd, wenn ihr euch untereinander liebet.“ Dieses Gebot ist das Vermächtniß, der letzte Wille deines Sohnes. Ich muß mir also besonders an-

gelegen seyn lassen, es zu erfüllen. Ich verzeihe deßwegen allen meinen Beleidigern von Herzen, wie ich wünsche, daß du mir verzeihen mögest. Ich verspreche, nicht allein allen groben Haß, alle wilde Rache abzulegen, sondern auch jede verborgene Abneigung, jeden geheimen Groll, jede Erbitterung gegen meine Mitmenschen aus meiner Seele zu verbannen; und ich will ihnen so viel Gutes thun, als mir in meiner Lage nur immer möglich ist. Jesus Christus soll in meinen Gedanken, Worten und Werken herrschen, damit ich einst am Tage, wenn er wieder kömmt, unter diejenigen gezählt werde, welche seine liebevolle Stimme hören: „Kommt, meine Auserwählten! meine getreuen Schüler und Nachfolger! kommt, besitzet das Reich, welches euch von ewigen Zeiten bereitet ist.“ Amen.

Die offene Schuld.

Ich bekenne mit demüthigem und reuevollem Herzen vor Gott dem Allmächtigen, der seligsten Jungfrau Maria, und allen seinen lieben Heiligen; vor dir, ehrwürdiger Priester des Herrn, und vor euch, meine Brüder, daß ich gegen Gottes heiligsten Willen durch Unterlassung des Guten, und Vollbringung des Bösen, in Gedanken, Worten und Werken vielmal gesündiget habe. Ich erkenne und bereue meine Schuld, meine Schuld, meine große Schuld. Darum bitte ich alle Freunde Gottes im Himmel und auf Erden, dich ehrwürdiger Priester des Herrn, und euch meine Brüder, ihr wollet für mich um Gnade und Barmherzigkeit bitten bey Gott unserm Herrn.

Gesang.

Sieh die VI. Abtheilung: Gesänge unter der heil. Communion 1, 2, 3.

Nach der heiligen Communion.

O heiliges Liebesmahl, in welchem wir an dem Leib und Blute Jesu Christi Theil nehmen, und das Andenken an sein Leiden und seinen Tod feyerlich begehen.

℣. Du hast uns, o Herr! das Brod der Engel ertheilt!

℟. Das Brod des ewigen Lebens.

Dank sey dir, Gott, himmlischer Vater! für deine Liebe und große Güte, die du uns durch deinen Sohn Jesum Christum erwiesen hast. Wie herrlich hast du dich an uns durch so viele Liebe geoffenbaret! Wir fühlen uns daher aufs heiligste verpflichtet, dich durch Gehorsam wieder zu lieben und zu ehren, und sind entschlossen, im Glauben an deinen Sohn, in dem Vertrauen auf ihn, und in der Liebe gegen ihn zu beharren, und durch Thaten der Liebe zu beweisen, daß wir seine Schüler sind. Denn wir wissen es: Gehorsam, Treue und Liebe ist Alles, was du von uns verlangst, damit du den Hunger unsrer Seele nach dem bessern ewigen Leben, nach Ruhe, Frieden, Freude und Seligkeit stillen mögest. Amen.

Hierauf der Dankpsalm, wie Seite 77.

Dritte Abtheilung.

Vespern und Nachmittagandachten.

I. Vesper für die heilige Adventzeit.

Eingang.

Priester. Mein Gott! hilf mir beten!
Volk. Hilf uns deinen heiligen Namen loben und preisen.
℣. Ehre sey dem Vater dem Sohne, und dem heiligen Geiste * Von allen Menschen, zu allen Zeiten. Amen.

I. Psalm (nach dem der 1. Vulg.)

Antiphon. Der Herr wird zum Gerichte kommen.

1) Heil dem, der nicht den Rath der Sünder hört, * Und ihre krummen Pfade nicht betritt;
2) Der seine Freude hat an Gottes Wort, * Und es bey seinem Thun zur Richtschnur nimmt.
1) Er gleicht dem Baum, der, an den Bach gepflanzt * Stets grünt und Früchte trägt zur rechten Zeit;
2) Der täglich mehr an Nahrungssaft gewinnt * Zur neuen und erhöhten Fruchtbarkeit.
1) Wenn einst der Herr den Richterstuhl besteigt, * So bebt und zaget seine Seele nicht.
2) Er weiß: Gott ist gerecht, und krönet den, * Der treu hienieden seine Wege geht.
1) So ist der Sünder nicht; er gleicht der Spreu, * Dem Straßenstaub, den schnell der Wind verweht.
2) Unsicher ist sein Tritt, und nah sein Sturz * Von steiler Höh' des Abgrunds Schlund hinab.
1) Vergeblich seufzt er dort nach jener Hand, * Die ihm so oft zur Rettung sich erbot.
2) Sein selbst gewähltes Loos ist Finsterniß, * Wo ew'ger Schrecken sein Gebein durchbebt.

1) Gerecht ist Gott in seinem Urtheilsspruch, * Gerecht, der einst in seinem Namen kömmt;
2) Und diese Welt der Sünde überzeugt, * Gerechten den verheißnen Lohn ertheilt.

* * *

1) Dem Vater und dem Sohn, und heil. Geist * Sey von uns allen Ehr' und Lob geweiht.
2) Gott ist allein von Anbeginn der Herr, * Sein Ruhm allein besteht in Ewigkeit. Amen.

II. Psalm, (nach dem 118.)

Antiphon. Lehre mich, Herr! deine Rechte, daß ich vor dir bestehe.

1) Nie werde ich vor dir bestehen; * Halt' ich, o Herr! nicht dein Gebot.
2) So lehre mich nach deiner Güte, * Was mir zum Heil dein Wort gebeut.
1) Ich bin ein Pilgrim dieser Erde, * Wie du mich leitest, will ich geh'n.
2) Ich wähle mir den Weg der Wahrheit, * Erleuchte mich durch deinen Rath.
1) Die Stolzen lästern dich, und lügen, * Mich aber, Herr! entzückt dein Wort.
2) Ich rede gern von deinen Rechten, * Und zürne, wenn dich Spötter schmäh'n.
1) Dein Wort gibt Trost in trüben Tagen, * Bewahrt im Glücke uns vor Stolz.
2) Dein Wort ist meines Fußes Leuchte; * Bey seinem Schein verirr' ich nicht.
1) Der Sünder Glück wird nie bestehen; * Dein Recht allein steht ewig fest.
2) Du bist getreu, wer dir vertraut, * Wird ewig nicht zu Grunde geh'n.

1) Es sey mein höchstes Gut hienieden, * Daß ich stets halte dein Gebot.
2) Dann werde ich, mein Gott! dich schauen * In Fülle deiner Herrlichkeit.

* * *

1) Dir, Vater! und dem Sohn sey Ehre, * Und Ehre dir, o heil'ger Geist!
2) So wie von Anbeginn der Zeiten, * In Zukunft und in Ewigkeit. Amen.

III. Psalm, aus dem 118. und Evang. Joh.

Antiphon. Der Herr kömmt selbst uns zu belehren u. zu retten.

1) Das Wort, das schon bey Gott im Anfang war, * Dies Wort wird uns im Fleische offenbar.
2) Es ist das wahre Licht, das uns erhellt, * Auf dunkeln Wegen ist es Leitstern uns.
1) Es kömmt in diese Welt; sie kennt es nicht, * Verwirft es; liebet fort die Finsterniß.
2) Nicht so, der Gottes Wahrheit sucht, nicht so; * Er nimmt das Licht mit Freude bey sich auf.
1) Denn wandeln möcht' er nur der Wahrheit Bahn, * Die zu des Lichtes und des Lebens Quelle führt;
2) Zu Gott, der uns nach seinem Bilde schuf, * Unsterblichkeit durch seinen Odem gab.
1) Seht! wenn der Mensch von Gottes Wort sich trennt, * Wird ew'ge Finsterniß sein Erbetheil.
2) Erlöschen wird in ihm der Gottheit Bild, * Er wird des Todes und der Sünde Knecht.
1) Wer rettet ihn aus dieser Sklaverey? * Wer führet ihn ins Paradies zurück?
2) Des Höchsten Wort, das Licht und Leben ist; * Das uns zum ew'gen Heil im Fleisch erscheint.

* * *

1) Dem Vater und dem Sohn, und heil. Geiſt, *
Sey von uns allen Ehr' und Lob geweiht.
2) Nur Gott gebühret Ruhm von Anbeginn * Von
allen Völkern, und in Ewigkeit. Amen.

(Kapitel, oder Leſung aus der heil. Schrift.)

Brüder! die Gnade Gottes unſers Heilandes hat ſich für alle Menſchen geoffenbaret, und nimmt uns in Zucht, daß wir dem gottloſen Weſen und allen weltlichen Begierlichkeiten entſagen, und auf dieſer Welt eingezogen, gerecht und gottſelig leben, und ſo den ſeligen Hoffnung und der herrlichen Wiederkunft des großen Gottes und unſers Heilandes Jeſu Chriſti entgegen harren ſollen. Tit. XI. 13.

R. Dir, o Gott! ſey Dank für dieſe heilige Lehre.

1) Welch himmliſch Frühroth glüht herauf! Kein Tag noch dämmerte ſo ſchön, Seit du, o Gott! dein Ebenbild Den Menſchen ſchufſt im Paradies.

2) Vom Wahn bethört, nicht mehr dein Bild, Verſank in tiefe Nacht der Menſch. Ein Knecht der Sünde ſchmachtete, Sich ſelbſt ein Räthſel, Er nach Licht!

3) Durchs Nachtgewölk fiel mancher Stral. Doch ſtilltest du die Sehnſucht nicht! Jetzt flieh'n die Schatten; herrlich ſtralt Der Rettung lang erſehnter Tag.

4) Mit Jubelton entgegen Ihm, Der Licht und Heil vom Himmel bringt! Entbrannt

1) Der Sohn kommt nach des Vaters Rath, Mit Heil uns zu erfreu'n; Und auf dem ſchmalen Lebenspfad Der Welt ein Licht zu ſeyn!

2) Bey ſeinem Eintritt in die Welt Umgibt Ihn keine Pracht, Die glänzend in die Augen fällt, Und groß vor Menſchen macht.

3) Er kommt, durch ſeiner Wahrheit Macht Zu Gott uns hinzuzieh'n! Vor ſeinem Lichte muß die Nacht Des Aberglaubens flieh'n.

4) Er lehret uns die Sünde ſcheu'n; Er gibt auch Kraft dazu, Und ſchafft uns, wenn wir ſie bereu'n, Begnadigung und Ruh!

5 Er bringt den Troſt der beſſern Welt Vom Himmel!

gegen Ihm im Festgewand Nicht reich an Schmuck, durch Unschuld schön.

5) Der eiteln Lust entsagend, laßt Uns Ihm mit reinem Herzen nah'n! Auf Gold und Silber sieht er nicht, Doch liebreich auf ein reines Herz.

uns herab! Nun schreckt, wenn unsre Hütte fällt, Uns weder Tod noch Grab!

6) Als Führer gieng er uns voran, Voran in Gottes Reich! O Christen! wandelt seine Bahn! Dankt Gott, und freuet euch!

℣. Thauet ihr Himmel den Gerechten! Wolken regnet ihn herab!

℟. Die Erde öffne sich, und bringe den Heiland hervor.

Antiphon. Maria! sieh', du wirst empfangen, und einen Sohn gebären.

Magnifikat.

1) Meine Seele preiset hoch den Herrn, * Und mein Herz ist voll Freude in Gott, meinem Helfer.

2) Herunter sah er auf seine geringe Magd; * Selig werden mich von jetzt an alle Geschlechter preisen.

1) Denn große Dinge that an mir der Mächtige, * Heilig ist sein Name.

2) Seine Barmherzigkeit gegen jene, die ihn verehren, * Geht von einem Geschlechte auf das andere fort.

1) Mächtig wirkt sein Arm; Hochmüthige weißt er ab; * Fürsten stößt er vom Throne, und erhebt die Geringen.

2) Gutes gibt er den Hungrigen zur Genüge; * Reiche schickt er leer fort.

1) Israels nahm er sich an, seines Knechtes, * Eingedenk der Gnaden, die er den Vätern versprochen hat.

2) Eingedenk der Gnaden, die er dem Abraham versprochen hat, * Und seinen Kindern immer und ewig. * * *

℣. Ehre sey dem Vater, dem Sohne, und dem heil. Geiste! * Von allen Menschen, zu allen Zeiten! Amen.

Priest. Der Herr sey mit euch.
Volk. Und mit seinem Priester.

Lasset uns beten!

Allmächtiger Gott! wir bitten dich, laß uns das Geheimniß der heiligen Ankunft deines Sohnes auf Erden jederzeit so betrachten, daß wir, von deiner Weisheit und Liebe gerührt, dich dankbar preisen, und durch bußfertige Gesinnungen unsre Herzen zu einer würdigen Wohnung für Ihn zubereiten; der du lebst und regierst von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

℣. Der Herr sey mit euch!
℟. Und mit seinem Priester.
℣. Laßt uns den Herrn preisen.
℟. Gott sey ewiger Dank gesagt!
℣. Laß auch, Allbarmherziger! die Seelen der abgestorbenen Christgläubigen im Frieden ruhen.
℟. Amen.

(Die Marianische Schlußantiphon, nebst den Gebeten dazu, suche in der vierten Abtheilung unter der Aufschrift: „Erste Schlußantiphon vom ersten Adventsonntage bis Weihnachten.")

II. Vesper für die heil. Weihnachtzeit, d. h., am Feste der Geburt, Beschneidung, oder Neujahr, und Erscheinung Christi, oder heil. Dreykönig und dessen Oktav.

Eingang. Wie Seite 222.

Antiphon. Die Himmel verkünden Gottes Herrlichkeit.

I. Psalm, (nach dem 18. der Vulg.)

1) Die Himmel rühmen Gottes Größe; * Das blaue Sternengewölb macht sie uns kund.
2) Ein Tag erzählet sie dem andern, * Und eine Nacht ruft sie der andern zu.
1) Der Herr spricht sich in seinen Werken * Für alle Völker sehr vernehmlich aus.
2) So weit des Himmels Blau sich wölbet, * So weit reicht seiner Werke Stimme hin.
1) Voll Pracht zeigt er sich in der Sonne; * Ihr Auf- und Niedergang verkündet ihn.
2) Von seinem Antlitz strömet Milde, * Dem Bräutigame gleich am Hochzeittag,
1) Sein ist der Himmel, sein die Erde; * Er ist's, der Mitternacht und Mittag schuf.
2) Er ist es, der dem Meer gebietet. * Stark ist sein Arm, und kraftvoll seine Hand.
1) Von ihm kömmt her das Wort des Lebens, * Dem nie ein Erdengut am Werthe gleicht,
2) Das mehr als Gold und Edelsteine, * Das lieblicher dem Mund, als Honig ist.
1) Wer ist an Weisheit und an Größe, * Wer Gott an Güte und Erbarmen gleich?
2) Zur Seligkeit schuf er den Menschen; * Vom Himmel bringt sein Sohn den Völkern Heil.
1) Dem Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleiche Ehre Gott dem heil'gen Geist.
2) So wie sie war im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und einst in Ewigkeit.

Antiphon. Des Höchsten Sohn wohnt unter uns.

II. Psalm, (nach dem 44. der Vulg.)

1) Mein Geist ergiesset sich in Liedern, * Dem neuen Weltbeherrscher weih' ich sie.

2) Dem Edelsten der Menschenkinder, * Des Ew'gen Sohn in menschlicher Gestalt.
1) Von seinem Angesicht straht Würde, * Um seine Lippen fließt Holdseligkeit.
2) Er ist des Höchsten Wohlgefallen, * Und wird der Segen seines Volkes seyn.
1) Besiegen wird er Tod und Hölle, * Befreien von der Sünde Knechtschaft uns.
2) Er wird ein neues Reich begründen. * Sein Thron steht unerschütterlich durch Gott.
1) Auffodern wird er alle Völker. * Wer Wahrheit liebt, der wird sein Unterthan.
2) Er liebet Tugend, hasset Frevel. * Gerechtigkeit ist Szepter seines Reichs.
1) Durch ihn wird Fried' und Heil den Menschen, * Die eines reinen, guten Willens sind.
2) Drum werden ihm die Völker danken, * Sein Namen ihnen unvergeßlich seyn.
1) Dem Vater, Sohn, und heil. Geiste * Sey von uns allen Ehr' und Lob geweiht.
2) So wie von Anbeginn der Zeiten * Von allen Völkern, und in Ewigkeit.

III. Psalm, (nach dem 71. der Vulg.)

Antiphon. Der Sohn bringt Völkern Heil und Segen.

1) Des Höchsten Güte preis ich ewig, * Gedenke seiner Treue für und für.
2) Der Heiligste ist unser König. * Wir freuen seines Namens ewig uns.
1) Die Fürsten fallen vor ihm nieder, * Und alle Völker sind ihm unterthan.

2) Er ſchaffet Recht den Unterdrückten; * Nimmt huldvoll ſich verarmter Waiſen an.

1) Er rettet der Verlaßnen Leben; * Erbarmt der Dürftigen und Schwachen ſich.

2) Wer ihm mit Kindesſinn vertrauet, * Dem iſt er Schirm und Schutz in jeder Noth.

1) So lange Sonn- und Mondlicht ſcheinen, * Ehrt man ihn von Geſchlechte zu Geſchlecht.

2) Gerechtigkeit wird durch ihn blühen. * Er wohnet unter uns mit Gnad' und Huld.

1) Vom Heiligthum bringt er das Gute. * Wir wandeln in des Segens Ueberfluß.

2) Die Berge tragen Glück dem Volke; * Auf ihren hohen Gipfeln ſteht Getreid.

1) Durch ihn ſtrömt Segen öden Ländern, * Wie Regen auf die abgemähte Flur.

2) Durch ihn blüht Treu' im Lande wieder, * Und Alles preiſet und erhebet ihn.

1) Dem Vater und dem Sohn ſey Ehre, * Und gleiche Ehre Gott dem heil'gen Geiſt.

2) So wie ſie war in Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt, und einſt in Ewigkeit.

I. Leſung aus der heil. Schrift

am heil. Weihnachtsfeſte, und am Sonntag in der Oktav.

Darin hat ſich Gottes Liebe gegen uns gezeigt, daß er ſeinen Sohn, den Eingebornen in die Welt geſandt, damit wir durch ihn zum Leben kommen ſollen.

℟. Dir, o Gott! ſey Dank für dieſe heilige Lehre.

1) Geboren iſt das Heil der Welt, Des ew'gen Vaters ew'ger Sohn! O Nacht, | 1) Liebe, reine Lieb' iſt Gott! Liebe kommt die Welt zu retten! Liebe

in der dies Licht entstand, Du leuchtest heller, als der Tag!

2) „Den Guten Gottes Friede!" tönt Vom Sterngewölb der Engel Lied. Zum Neugebornen eile hin, Wer Gott mit reinem Herzen sucht.

3) Erhabne Demuth zeigt sich hier, Ihr seht im Stall ein armes Kind! Der Glaub' erblickt in dir, o Kind! Durch diese Hülle Gottes Sohn.

4) Auch schweigend aus der Krippe schon Verkünd'st du der erstaunten Welt: Nur die, so werden, wie ein Kind, Seh'n ein in meines Vaters Reich.

5) O heil'ges Kind! voll Lieb' und Huld, Füll unser Herz mit deinem Geist! Nach unsern Wandel sanft und rein Nach deiner Kindheit Ebenbild.

bricht der Sünde Ketten, Trotz der Hölle Grimm und Spott!

2) Seh't, als Kind kommt Gottes Sohn! Diesem größten Himmels-Gäste Dient ein Stall jetzt zum Pallaste, Dient die Krippe hier zum Thron!

3 Welche Milde strahlt dies Kind Auf uns schwache Menschen nieder! Freundlich grüßt es uns als Brüder, Wenn wir reines Herzens sind.

4) Einst am großen Weltgericht Bebt vor diesem Kind der Sünder. Die nicht werden, wie die Kinder, Seh'n nicht Gottes Angesicht.

5) Demuth macht die Seele rein! Hoffahrt führt zum Sündenfalle. Kindeseinfalt weih' uns alle Heut zu Jesu Brüdern ein!

℣. Das Wort ward Fleisch, und wohnt unter uns, Alleluja!

℟. Wir sehen seine Herrlichkeit, Alleluja!

Antiphon. Christus ist uns geboren. Kommet! laßt uns ihn mit den Hirten anbeten.

(Das Magnifikat suche nach der Lesung und dem Hymnus oder Lied auf das heil. Dreykönigfest. ꝛc.)

II. Lesung aus der heil. Schrift am Neujahrstag oder am Feste der Beschneidung Christi.

Brüder! wie ihr nun Jesum Christum den Herrn angenommen habt, so wandelt auch in ihm. Lebet gewurzelt in ihm, und gebaut auf ihn, und befestiget im Glauben; da in ihm die ganze Fülle der Gottheit wohnet. Durch ihn habt ihr auch die Beschneidung erhalten; nicht jene, die ein Werk der

Menschenhand ist, durch Hinwegnehmung des Fleisches; sondern die Beschneidung Christi. Kolos. II 6. 11.

R. Dir, o Gott! sey Dank für diese heilige Lehre.

Hymnus, oder Lied.

1) Heiland! kaum erblickt dein Aug das Taglicht, Von der Thränen Erstling benetzt, da riefst du, Tief bewegt zum Vater: „nach deinem Willen Werd' ich zum Opfer.

2) Dir gefallen Thiere nicht mehr zur Sühnung. Ich, aus deinem Urlicht geflossen, bringe Selbst, mit Blut besprenget, für aller Menschen Schulden die Sühne."

3) Tag, an dem der Heiland begann dies Opfer, Sey dem Knaben Jesu von uns geheiligt! Statt des Leib's Beschneidung verlangt er liebreich Jene des Herzens.

4) Da der erste Morgen des Jahres sich röthet, Laßt uns heut den Götzen der Welt entsagen, Durch dein Blut, o Jesu! zu Kindern Gottes Wiedergeboren.

1) Er, der uns ward zum Heil gesandt, Ist uns ein göttlich Unterpfand; Wie innig Gottes Vatertreu, Wie werth ihm unsre Wohlfahrt sey.

2) Durch ihn hat er die sichre Bahn Zur Seligkeit uns kund gethan; Durch ihn hat er uns Muth und Kraft, Auf dieser Bahn zu geh'n verschafft.

3) Aus Gegenlieb' und Dankbarkeit Sey unser Herz ihm ganz geweiht, Ihm, der so väterlich uns liebt, daß er den liebsten Sohn uns gibt.

4) Ihm, den uns Gott zum Heiland gab, Ihm folget redlich bis ins Grab; Seyd treu, und wendet dankbar an, Was er zu unserm Heil gethan.

V. Voll innigster Erbarmung hast du uns Gott geweiht, Alleluja!

R. Du Sohn des Vaters, Gott von Gott, Alleluja!

Antiphon. Er nimmt auf sich die Sünde, und macht uns zu Erben seiner Herrlichkeit.

(Magnifikat sieh unten.)

III. Lesung aus der heil. Schrift am Dreykönigsfest, oder dem Gedächtnistage der Erscheinung unsers Herrn Jesu Christi.

Auf, Jerusalem! über dir ist ein Licht aufge-

gangen, und die Herrlichkeit Gottes zeigt sich. Die Heiden werden in deinem Lichte wandeln, und Könige zum Glanze, der aufgeht über dir. Sie werden aus Saba kommen, Gold und Weihrauch zum Geschenke bringen, und des Herrn Lob verkünden. Isaias K. 60.

R. Dir, o Gott! sey Dank für diese heil. Offenbarung.

Hymnus, oder Lied.

1) Welch heitrer Stern glänzt dort so schön? Er thut den neuen König kund, Deß' Reich ist nicht von dieser Welt! Zu seiner Wiege führt der Stern.

2) Die alten Seher täuschten nicht! Der Stern hebt sich aus Jakobs Stamm. Ins Auge stralet hell sein Licht, Noch heller in der Weisen Brust.

3) Die Lieb' ist aller Zögrung Feind, Nicht hemmt sie Mühe, nicht Gefahr. In unbekannte Ferne zieh'n Die Weisen froh dem Sterne nach.

4) So freundlich wink' uns nicht umsonst, O Heiland! deiner Gnade Licht. Wir folgen freudig dem Gestirn, Das Gott den Völkern leuchten hieß.

1) Die Welt, die ganz im Dunkel lag, Erleuchtet nun ein heller Tag. Es sehen Völker nah' und fern Das Licht, die Herrlichkeit des Herrn.

2) Was nie der Weisesten Verstand Erforschen konnte, noch erfand, Ward offenbar durch Jesum Christ, Der, heute uns erschienen ist.

3) Gestürzt ist nun der Götzen Thron, Durch Jesum Christum, Gottes Sohn. Er ist die Weisheit, er die Kraft, Die in uns Gutes wirkt und schafft.

4) Die ganze Erde weit und breit Ist Zeuge seiner Herrlichkeit. Wir beten ihn voll Ehrfurcht an, Und wandeln seiner Wahrheit Bahn.

V. Bringet dem Herrn Gaben und Opfer! Alleluja!

R. Mit Heiligkeit geschmückt, betet ihn an, Alleluja!

Antiphon. Er kam von seines Vaters Thron; mit ihm kam Licht und Seligkeit.

Magnifikat.

1) Dich, Ewiger! preist meine Seele; * Mein Herz, es freuet deines Sohnes sich.

2) Du sah'st herab vom Heiligthume, * Sa
schmachten in der Sünde Knechtschaft uns.
1) Du willst nach deiner Huld uns retten, * W
du es unsern Vätern zugesagt.
2) Damit wir ohne Furcht dir dienen, * M
Kindessinn dir unsre Tage weih'n.
1) Nun hast du uns den Sohn gesendet, * De
du, o Gott! von Ewigkeit gezeugt.
2) Der alles, was da ist, erschaffen, * Und Ab
glanz deiner Macht und Liebe ist.
1) Ein Licht, uns Menschen zu erleuchten, * Wenn
Finsterniß uns deckt, wie Todesnacht.
2) Ein Licht zu leiten unsere Tritte * Auf sicherm
Pfad, der uns zum Leben führt.
1) Uns von der Sünde zu erlösen, * Verließ er
seine ew'ge Herrlichkeit;
2) Erniedrigte sich zu uns Sündern, * Ward
Mensch und starb für uns der Sünder Tod.
1) Dir, Vater! und dem Sohn sey Ehre, * Und
gleiche Ehre Gott dem heil'gen Geist.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun
auch jetzt, und einst in Ewigkeit. Amen.

℣. Der Herr sey mit euch.
℟. Und mit seinem Priester.

1) Gebet auf das Fest der Geburt Christi.

Lasset uns beten.

Allmächtiger Gott! Verleihe uns, daß wir durch den Heiland der Welt, dessen Geburtstag wir feyern, zu Kindern Gottes neugeboren, und einst zum ewigen Leben erwecket werden. Wir bitten dich darum durch denselben Jesum Christum, dei-

nen eingebornen Sohn, unſern Herrn, der mit dir und dem heiligen Geiſte als gleicher Gott lebt und regiert von Ewigkeit zu Ewigkeit. R. Amen.

2) Gebet am Sonntage in der Oktav der Geburt Chriſti, Seite 26, 27.

3) Gebet auf das Feſt der Beſchneidung Chriſti, Seite 27, 28.

4) Gebet am Sonntag nach dem Neujahr S. 27, 28.

5) Gebet auf das heil. Dreykönigsfeſt S. 32.

(Die Marianiſche Schlußantiphon ſiehe die zweite von Weihnachten bis heil. Dreykönig.")

III. Veſper und Nachmittagsandacht für die jährliche Dankſagung am Schluſſe des Jahres.

Eingang. Wie Seite

I. Pſalm, (nach dem 103. der Vulg.)

Antiphon.) Groß und wunderbar iſt Gott.

1) Den Ewigen lobt meine Seele; * Jn allem iſt er groß und wunderbar.

2) Sein Kleid iſt Majeſtät und Schöne; * Sein Mantel Licht, das glänzend ihn umfließt.

1) Die Wolken dienen ihm zum Wagen, * Die Winde tragen ihn, wohin er will.

2) Er hieng den Erdball feſt in Angeln; * Bey ſeiner Aufſicht wankt er ewig nicht.

1) Er gab ihm Waſſer zum Gewande, * Hoch über Bergen ſtrömte es dahin.

2) Er ſprach; es floh vor ſeinem Drohen, * Vor ſeiner Donnerſtimme bebte es.

1) Jetzt floß von Höhen es in Tiefen, * Dem Orte zu, den Gott zum Bett' ihm gab.

2) Jn Quellen hat es ſich ergoſſen; * Jn Bächen rieſelt es durch Thäler hin.

1) Aus ihnen trinkt das Wild im Felde, * An ihnen ſtillen Vögel ihren Durſt.
2) Von ſeinen Höhen tränkt er Berge, * Und Früchte tragen ſie im Ueberfluß.
1) Er läßt das Gras dem Viehe wachſen, * Und Pflanzen jeder Art durch unſern Fleiß.
2) An Halmen wächst uns Brod zur Nahrung*, Am Rebſtock Wein, der unſer Herz erfreut.
1) Die Zeiten weislich einzutheilen * Hat er den Mond ans Firmament geſetzt.
2) Die Sonne läuft nach ſeinem Winke * Getreu die Bahn, die ihr ſein Finger wies'.
1) Er führt herauf die Finſterniſſe, * Und es verbreitet ſich die Nacht um uns.
2) Dann regen ſich der Wildniß Thiere, * Der junge Löwe brüllt nach Raub.
1) Die Sonne kömmt, und ſie entfliehen * Geſättiget in ihre Felſenkluft.
2) Dann geht der Menſch zu ſeiner Arbeit, * Zum Ackerbau bis an den Abend hin.
1) Wie groß, wie viel ſind deine Werke; * Die Erde, Herr! iſt deines Reichthums voll.
2) Von dir erwarten Alle Speiſe. * Du öffneſt deine Hand; — Sie werden ſatt.
1) Dem Vater und dem Sohn ſey Ehre, * Und gleiche Ehre, Gott dem heil'gen Geiſt.
2) So wie ſie war im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt, und einſt in Ewigkeit.

II. Pſalm, (nach dem 32. der Vulg.)

Antiphon. Wer Gott vertraut, wird nicht zu Schanden.

1) Frohlocket in dem Herrn, Gerechte! * Singt neue Lob- und Dankgesänge ihm.
2) Denn Gott ist treu in seinen Worten; * Von seiner Güte ist die Erde voll.
1) Sein ew'ges Wort erschuf die Himmel, * Und seines Mundes Hauch das Sternenheer.
2) Wie Mauern thürmt er Meereswogen, * Schließt Schätze in des Abgrunds Tiefen ein.
1) Sein ist die Macht; er kann gebieten, * Wenn er gebeut, gehorcht das Weltall ihm.
2) Er schützt mit seiner Allmacht Flügeln * Wer durch Gehorsam ihn, als Herrscher ehrt.
1) Voll Huld lenkt er der Fürsten Herzen * Nach seiner Weisheit uns zum Wohlergeh'n.
2) Er macht der Völker Plane scheitern, * Wenn seinem Rathschluß sie zuwider sind.
1) Dem Volke Heil, das ihn zum Herrscher, * Das er zum Eigenthum erkiesen hat.
2) Denn ewig währet seine Treue, * Wie seine Güte und Gerechtigkeit.
1) Er schaut von seinen Himmelshöhen * Von seinem Heiligthum auf uns herab.
2) Er hat die Herzen selbst gebildet, * Sieht unsrer Handlungen geheimen Grund.
1) Sein Segen wird auf jene strömen, * Die immer redlich seine Wege geh'n.
2) Er rettet sie in Todsgefahren, * Er nähret sie zur Zeit der Hungersnoth.
1) Laßt uns auf seine Güte bauen, * Mit den Gerechten uns in ihm erfreu'n
2) Wer ihm vertraut, wird nie zu Schanden, * Denn er schützt Recht und Wahrheit jederzeit.

1) Dem Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleiche Ehre Gott dem heil'gen Geist.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt, und einst in Ewigkeit. Amen.

III. Psalm, (nach dem 148. Vulg.)

Antiphon. Des Höchsten Lob soll stets in meinem Munde seyn.

1) Lobt vom Himmel her den Ew'gen, * Lobt ihn dort in jenen Höhen.
2) Lobt ihn, alle seine Engel, * Lobt ihn, alle seine Heere.
1) Lobe ihn, du Mond und Sonne, * Lobt ihn, alle Lichtgestirne.
2) Lobt ihn, aller Himmel Himmel! * Ihr Gewässer in den Lüften!
1) Alles lobe seinen Namen; * Denn was er gebot, das wurde.
2) Ewiglich erhält er alles; * Unverletzbar ist sein Wille.
1) Lobt den Herrn, ihr von der Erde! * Meeres-Wunder, Fluthen alle.
2) Blitze, Hagel, Schnee und Nebel, * Stürme, die sein Wort vollstrecken.
1) Alle Berge und die Hügel, * Fruchtbeladne Bäum' und Zedern.
2) Was im Feld und Walde lebet, * Würm' im Staub, und hoch die Adler;
1) Alle Völker und Regenten, * Fürsten und Beherrscher alle,
2) Jünglinge zugleich mit Mädchen, * Und ihr Greise mit den Kindern.

1) Alle lobt des ewigen Namen, * Denn sein Nam' ist hoch erhaben.
2) Ueber Erd' und über Himmel * Breitet aus sich seine Güte.
1) Gott gebühret Ruhm und Ehre, * Ihm, dem Vater und dem Sohne.
2) Gleiches Lob dem heil'gen Geiste, * So wie jetzt, zu allen Zeiten. Amen.

Lesung aus der heil. Schrift. I. Thessal. 5, 18.

Brüder! danket Gott für Alles, denn das ist sein Wille, der euch allen durch Jesum Christum bekannt gemacht worden ist.

℣. Dir, o Gott sey Dank für diese heil. Lehre.

(Gesang.) 1) O Gott! du bist der Herr der Zeit, Und Herr der Ewigkeiten! Laß mich auch jetzt mit Freudigkeit Dein hohes Lob verbreiten! Ein Jahr ist abermal dahin! Wem dank' ich's, Gott! daß ich's noch bin, Als deiner Macht und Güte.

Die Danksagungs-Predigt und nach derselben.

2) Dich, Ewiger! dich bet' ich an! Dir will ich mich ergeben! Dir, den kein Wechsel treffen kann, Vertrau' ich froh mein Leben. Wir blühen und vergeh'n durch dich! Nur du bist unveränderlich! Du warst, und bist, und bleibest.

3) Herr! ewig währet deine Treu', Mit Huld uns zu begegnen; Mit jedem Morgen wird sie neu, Mit Wohlthun uns zu segnen! Ich kenne keinen Augenblick, Da nicht von ihr stets neues Glück Mir zugeflossen wäre.

4) Du hast mich auch in diesem Jahr Mit

Vaterhuld geleitet; Und wenn mein Herz voll Sorgen war, Mir Hilf' und Troſt bereitet. Von ganzer Seele preis' ich dich! Aufs neue, Herr! ergeb ich mich Ganz deiner weiſen Führung.

5) Vergib mir die gehäufte Schuld Von den verſtoßnen Tagen, Und laß, Herr! deine Vaterhuld Mich Schwachen ferner tragen! Laß deinen Segen auf mir ruh'n, Und lehre lebenlang mich thun Nach deinem Wohlgefallen!

6) Laß mich, o Vater! meine Zeit Zum Guten weislich kaufen! Laß mich die Bahn zur Ewigkeit Mit frommer Vorſicht laufen! Des Lebens Laſt erleicht're mir, Bis meine Ruhe dort bey dir Kein weitrer Wechſel ſtöret.

(Zum Segen.) Heilig, heilig, heilig, Biſt du unſer Herr und Gott! Deiner Macht und Herrlichkeit Iſt der ganze Weltkreis voll. — Dir, Jeſus Chriſt! Der du zugegen biſt! Dir ſey aus Dankbarkeit Hier unſer Herz geweiht. Nimm es zum Opfer hin, Und heil'ge unſern Sinn. Heilig, heilig ꝛc.

(Lytaney.) Gerührt durch die Menge der Wohlthaten, die uns, o Gott! auch in dieſem Jahre von deiner Vaterhand zufloßen, werfen wir uns vor deinem heiligen Altare nieder, und rufen mit kindlich dankbaren Herzen: Für alles, was wir von Anbeginn unſrer Tage bis auf dieſen Augenblick empfangen haben; „Sey jetzt und ewig dir gedankt.“

Für deine Liebe, die uns erschuf.
Für die Glieder unseres Leibes, und die Kräfte unserer Seele.
Für die Sonne, die alle Tage über uns auf- und untergieng.
Für die Luft, die uns, und Thiere, und Pflanzen belebte.
Für die Quellen und Getränke, die uns erquickten.
Für die Kleider, die uns bedeckten.
Für die Wohnungen, die uns beherbergten.
Für die Menschen, die uns im Guten unterrichteten.
Für deine Gnade, die uns in Berufsgeschäften leitete.
Für die Kraft, die uns zur Vollendung der Arbeit stärkte.
Für deinen Schutz, der uns vor Unglücksfällen bewahrte.
Für deine Hilfe, die uns aus Gefahren errettete.
Für deine Vorsorge, die uns beym Leben erhielt.
Für deine Barmherzigkeit, die uns zur Erkenntniß deiner heiligen Lehre berufen.
Für die Liebe, aus welcher du deinen Sohn zu unsrer Erlösung dahin gegeben.
Für seinen Opfertod, den er zu unsrer Beseligung gestorben.
Für die Langmuth, mit welcher du uns Zeit zur Buße verliehen.
Für die Barmherzigkeit, aus welcher du uns Vergebung der Sünden geschenkt.

R. Sey jetzt und ewig dir gedankt!

℟. Gen Hebt und emig dir ꝛc.

Für jeden Fortschritt auf dem Wege der Besserung und Tugend.
Für deine Heimsuchungen, wodurch unsere Herzen gedemüthiget wurden.
Für deine Züchtigungen, wodurch wir zur Buße bewegt werden.
Für Trost im Leiden, und Stärke in Widerwärtigkeiten.
Für alle Gnaden und Wohlthaten, die uns und allen Geschöpfen zugeflossen sind.

Nimm, Allgütiger! diesen unsern Dank gnädig auf, und sey auch in dem kommenden Jahre unser Wohlthäter und Begnadiger.

℣. Wir bitten dich, erhöre uns!

℟. Wir bitten dich, erhöre uns!

Regiere uns nach deiner Weisheit.
Behüte uns nach deiner Barmherzigkeit.
Leite uns nach deiner Heiligkeit.
Beschütze die heilige Kirche, die Jesus mit seinem Blute gestiftet hat.
Erleuchte und stärke den obersten Hirten der Kirche, den Papst N. N.
Erfülle unsern Bischof N. N. mit Weisheit und apostolischem Eifer.
Gib deiner Heerde treue Hirten, und laß ihr Wort zu deiner Ehre gedeihen.
Gib allen Christgläubigen den Geist der Eintracht und brüderlichen Liebe.
Segne die Fürsten der Erde, und lenke ihre Herzen zur Wohlfahrt ihrer Untergebenen.
Erhalte deinen Gesalbten, unsern Landesregenten N. N., zum allgemeinen Glücke seiner Unterthanen.

Unterstütze alle Obern und Vorsteher mit deiner hilfreichen Gnade.
Steh' den Eltern bey, daß sie ihre Kinder christlich auferziehen.
Nimm dich der Unschuld an, und rette die gefahrlaufende Jugend.
Leite die Verirrten auf den Weg der Wahrheit und Tugend zurück.
Erhalte unter Eheleuten Liebe und Eintracht; und Zufriedenheit in den Familien.
Gib uns allen das tägliche Brod, und Kraft und Freude zur Arbeit.
Nimm dich der Hilflosen an; und sey Vater der Witwen und Waisen.
Tröste die Betrübten; und eile, den Bedrängten zu helfen.
Erquicke die Kranken, und leite die Sterbenden zum ewigen Leben.
Vergilt unsern Wohlthätern das Gute mit himmlischen Gaben.
Thue wohl denen, die uns haßten, und segne jene, die uns verfolgten.
Bewahre uns vor Krieg, Theurung, und Mißwachs, und Hungersnoth.
Bewahre uns vor ansteckenden Krankheiten und Seuchen.
Wende alles Unglück ab von uns, und unsern Wohnungen.
Führe uns alle nach diesem Leben zur seligen Unsterblichkeit.
Jesus, du Sohn Gottes!
O du Lamm Gottes, welches du hinnimmst die Sünden der Welt!

R. Wir bitten dich, erhöre uns!

℣. 1. Verſchone uns! ℟. 2. Erhöre uns!
℟. 3. Erbarme dich unſer!
℣. Herr, erbarme dich unſer!
℟. Chriſtus, erbarme dich unſer! Vater unſer u. ſ. w.

Te Deum Laudamus.

1) Herr, unſer Gott! wir loben dich, Wir danken dir, wir preiſen dich! Im Staube liegt die Chriſtenheit Voll Liebe, Troſt und Freudigkeit! Die Thräne fließt, die Dank dir bringt, Und heilig, heilig, heilig! ſingt. Du, Vater! wirſt uns gnädig ſeyn, Sieh', unſer ganzes Herz iſt dein! Ja, deine Kinder fühlen heut Ihr Glück, und deine Freundlichkeit!

2) Wir danken dir mit frohem Sinn: Ein volles Jahr iſt wieder hin, Iſt zwiſchen Luſt und Traurigkeit Hin in den Strom der Ewigkeit! Gott! deine Huld iſt täglich neu! Die trübe Wolke zieht vorbey! Du legſt auf keinen Lebenstag Mehr, als das Herz ertragen mag! Die Sonne blickt hervor, und lacht Nach ſchauriger Gewitternacht!

3) Wir wollen ganz dein eigen ſeyn! Nimm unſer Leben, wir ſind dein! Nimm unſer Glück, nimm unſern Stab, Und leg uns in das finſtre Grab! Gib uns Vergnügen oder Schmerz, — Dir, Vater! bleibt doch unſer Herz! Dein bleibt es, Herr! und murret nicht, Bis es dereinſt im Tode bricht! Dann führſt du uns zu Jeſu Chriſt, Der uns zum Heil geſtorben iſt.

℣. Laßt uns preiſen den Vater und den Sohn, ſammt dem heiligen Geiſt.
℟. Dankbar ſey ihnen unſer Lob geweiht.

Laſſet uns beten.

O Gott! deine Erbarmungen ſind ohne Zahl,

und die Schätze deiner Güte ohne Maaß. Du gibst den Flehenden, um was sie bitten, und bist nahe bey denen, die dich anrufen! wir danken deiner göttlichen Majestät, die ganz Liebe ist, für alle Gaben, die du uns angedeihen ließest; und flehen ohne Unterlaß zu deiner Milde, die ganz Weisheit ist, daß du uns auch in dem kommenden Jahre als deine Kinder mit allem segnest, was zu unsrer Wohlfahrt gedeihlich ist, und uns dereinst gnädig hinüber leitest in jenes bessere ewige Leben; durch Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn. ℣. Amen.

(Zum Segen.) Heilig, heilig, heilig, Bist du unser Herr und Gott! Deiner Macht und Herrlichkeit Ist der ganze Erdkreis voll. Du bist uns nah, Den noch kein Auge sah. Sey, wo wir sind, mit uns! Sey Leiter unsers Thuns. Führ' uns nach dieser Zeit In deine Herrlichkeit. Heilig, heilig ꝛc.

IV. Vesper für die Sonntage nach heil. Dreykönig bis Sonntag Septuagesima.

Eingang. S.

I. Psalm, (nach dem 8. der Vulg.)

Antiphon. Danket dem Herrn und lobet ihn. Redet von allen seinen Wundern.

1) Wie wunderbar ist nicht dein Name, * Gott unser Herr an allen Orten!
2) Hoch über allen Himmeln tönet * Der Ruhm von deiner Macht und Größe.
3) Du hast dir Lob im Mund der Kinder, * Im Mund der Säuglinge bereitet.

2) Verſtummen müſſen, die dich ſchmähen; * Mit Scham bedeckt ſind deine Feinde

1) Betracht' ich deiner Finger Werke, * Den über mir gewölbten Himmel.

2) Die unzählbaren Sternenheere, * Den Mond im blaſſen Lichtgewande;

1) So muß ich voll Bewund'rung ſprechen: * Was iſt der Menſch, deß' du gedenkeſt?

2) Des Menſchen Sohn, für den du ſorgeſt, * Dem ew'ge Güter du bereiteſt?

1) Geringer zwar, als deine Engel, * Iſt er im Reiche deiner Schöpfung;

2) Doch krönſt du ihn mit Ruhm und Ehre; * Du unterwirfſt ihm alle Dinge,

1) Den Stier, das Lamm, des Waldes Thiere, * Die Vögel, die in Lüften ſchweben;

2) Die Fiſche, die in Meeren wandeln, * Beſtimmteſt du zu ſeinem Dienſte.

1) Dir, Vater! und dem Sohn ſey Ehre, Und Ehre Gott dem heil'gen Geiſte!

2) So wie in Anbeginn der Zeiten, * So jetzt von uns und allen Menſchen. Amen.

II. Pſalm, (nach dem 110. der Vulg.)

Antiphon. Des Herrn Barmherzigkeit und Treue iſt groß.

1) Bekennen will ich Gott von Herzen, * Ihm Dank und Ruhm mit Freude bringen.

2) Höchſt weis' ſind alle ſeine Werke, * Ganz ihren Zwecken angemeſſen.

1) Ein jedes zeugt von ſeiner Größe, * Iſt uns ein Denkmal ſeiner Güte.

2) Ein ew'ges Denkmal der Erbarmung, * Die Frommen unverſiegbar ſtrömet.
1) Er ſpeiſet alle, die ihm dienen; * Er hält ſein heiliges Verſprechen:
2) Macht uns zu Erben ſeiner Güter, * Wenn wir auf ſeine Winke achten.
1) Wenn wir als Diener ſeines Willens * Auf ſeines Mundes Worte horchen,
2) Mit Luſt und Freude das vollziehen, * Was er als Vater uns gebietet.
1) Er hat uns von der Sünde Ketten * Durch Jeſum ſeinen Sohn erlöſet;
2) Hat mit uns einen Bund geſchloſſen, * Daß wir ihm unſer Leben weihen.
1) Sein Name iſt uns allen heilig; * Mit Ehrfurcht nennt ihn unſre Zunge.
2) Gott! wir erkennen es: dich fürchten * Gibt Weisheit und beglückt auf immer.
1) Dem Vater und dem Sohn ſey Ehre, * Und Ehre Gott dem heil'gen Geiſte.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So jetzt von uns und allen Menſchen.

III. Pſalm, (nach dem 95. der Vulg.)

Antiphon. Dir, Herr! iſt Niemand gleich; du biſt groß und dein Name iſt groß.

1) Dem Höchſten ſinget neue Lieder, * Ihm weihe Lobgeſang die ganze Welt.
2) Beſinget ſeine Huld und Gnade, * Beſinget was er uns gethan zum Heil.
1) Verkünden Völkern ſeine Wunder, * Die Größe ſeiner Macht und Herrlichkeit.

2) Die Götter, die noch Völker ehren, * Sind nur Geschöpfe leerer Träumerey.

1) Der aber, dem wir Ehre bringen, * Der ist des Weltalls Schöpfer, wahrer Gott.

2) Ist voll der Weisheit, Macht und Stärke, * Erfüllt sein Heiligthum mit Majestät.

1) Drum kommet Völker, kommt und werfet * Euch demuthsvoll zu seinen Füßen hin,

2) Bringt eure Herzen ihm zum Opfer * Und seyd ihm unverbrüchlich zugethan.

1) Die Himmel rühmen seine Ehre; * Die ganze Erde beuge sich vor ihm.

2) Er ist der Herr, und unser König; * Begründet hat er hier sein Gottesreich.

1) Ihn preisen Himmel ohne Ende; * Mit ihnen stimme froh der Erdkreis ein.

2) Es freuen seiner sich die Berge, * Vor Freude widerhalle Feld und Wald.

1) Dem Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleiche Ehre Gott dem heil. Geist.

2) So wie sie war im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt, und einst in Ewigkeit. Amen.

Lesung aus der heiligen Schrift.

Am ersten Sonntag nach heil. Dreykönig.

Der da gekommen ist, ist des unsichtbaren Gottes Ebenbild, und Erstgeborner vor allem Erschaffenem; denn in ihm ist alles erschaffen im Himmel und auf Erden, Sichtbares und Unsichtbares, Thronen und Herrschaften, Fürsten und Mächte, alles ist durch ihn und für ihn erschaffen; Er aber ist vor Allem, und Alles besteht ihn ihm. II. Kolossi. I. 15. — 17.

Am zweyten Sonntage nach heil. Dreykönig.

Gott hat seinem Sohn einen Namen über alle Namen geschenket, damit jedes Knie im Himmel, auf Erden und unter der Erde sich beuge vor dem Namen Jesu, und alle Zungen bekennen, daß Jesus Christus der Herr sey, zur Verherrlichung Gottes des Vaters. Philipp. II. 9 — 11.

Am dritten und an den übrigen Sonntagen nach heiligen Dreykönig bis Septuagesima.

Gott hat von den ältesten Zeiten her vielfältig und auf mancherley Weise in den Propheten zu unsern Vätern geredet. In dieser unserer Zeit aber, hat er in seinem Sohne zu uns geredet, den er zum Erbherrn aller Dinge eingesetzt, durch den er auch die Zeitläufe bestimmet hat. Hebr. I. 1. — 3.

℣. Dir, o Gott! sey Dank für diese heilige Lehre.

Hymnus oder Lied.

1. O du, in dessen Lichtgemach Nicht dringt der Blick des Erdensohns, Vor dem die Heil'gen zitternd stehn, Sein Antlitz scheu der Seraph hüllt;

2. In tiefen Nächten schmachten wir Nach Licht, nach deinem Licht, o Gott! Urquell des Lichts! du kannst allein Um uns zerstreu'n des Wahnes Nacht!

3. Die Sonn' ist schwaches Sinnbild nur Des Tags, den einst herauf du führst. Doch warum säumt so lang der Tag? Erst sinken muß das Erdgewand!

4. Wenn, seiner Bande ledig, einst Der Geist zu dir sich schwingt, o Gott! Dann wird in ew'gem Licht dich schau'n, Dich preisen, lieben dich der Geist!

1. Der du uns, Herr! erschienen bist, Du Licht der Völker Jesus Christ! Dein Name sey gebenedeyt Von nun an bis in Ewigkeit.

2. Schau gnadenvoll auf uns herab! Du, der Unsterblichkeit uns gab. Dich preise Jüngling, Mann und Greis, Und wer von deiner Größe weiß.

3. Dein Reich ist, Christus! alle Welt, Dein ist die Macht, die sie erhält, Dein jeder Berg und jedes Laub, Und jede Sonn' und jeder Staub.

4. Was auf der höchsten Berge Höh'n, Die Augen sehen und nicht seh'n; Die ganze Erde weit und breit Verkündet deine Herrlichkeit.

℟. Gepriesen sey der Name des Herrn. Alleluja!
℣. Von nun an, bis in Ewigkeit. Alleluja!

Antiphon. In seinen Tagen wird Gerechtigkeit aufgehen, und Ueberfluß des Friedens.

Der Lobgesang oder Magnifikat wie Seite 233.

Gebet. Erhöre, o Gott! das Flehen deines Volkes; laß deine himmlische Gnade an uns wirksam seyn, damit wir deine Größe und Güte erkennen, und es immer besser einsehen, was wir zur Ehre deines Namens thun sollen, um deines Wohlgefallens würdig, und deiner Seligkeit theilhaftig zu werden; durch Jesum Christum, ꝛc. ℣. Amen.

(Die Marianische Schlußantiphon suche in der vierten Abtheilung nach heil. Dreykönig bis Sonntag Septuagesima.)

V. Vesper vom Sonntage Septuagesima bis zum ersten Fasten-Sonntag.

Eingang. Seite 222.

I. Psalm, (nach dem 111. der Vulg.)

Antiphon. Dein Lebenlang habe Gott vor Augen.

1) Heil dem Menschen, der den Höchsten fürchtet,* Freude am Gesetze Gottes hat.
2) Sein Geschlecht wird mächtig schon auf Erden,* Und geehrt von allen Frommen seyn.
1) Ueberfluß und Reichthum werden wohnen,* In dem Hause dieses Redlichen.
2) Aber niemals wird er es vergessen,* Daß der Dürftige sein Bruder ist.
1) Wird sich über keinen stolz erheben,* Der nicht reich, wie er an Gütern ist;
2) Wird sich selig fühlen, dem zu geben,* Der vor seiner Thür um Hilfe seufzt.

1) Mögen Bothen des Verderbens kommen, * Seine Seele zagt und zittert nicht.
2) Er vertraut dem Höchsten in Gefahren, * Schmiegt sich kindlich an sein Vaterherz.
1) Mitten in den gröſsten Finſternissen * Wandelt er dem Licht des Wortes nach.
2) Nie leiht er sein Ohr der Läſterzunge, * Achtet der Verläumdung Pfeile nicht.
1) Unter Arme theilt er seine Güter, * Uebt Gerechtigkeit bis ans Grab.
2) Segensvoll wird auch sein Andenken * Bey den Freunden Gottes fortbestehn.
1) Ehre sey dem Vater, und dem Sohn, * Gleiche Ehre Gott dem heil'gen Geiſt.
2) Wie sie war im Anbeginn der Zeiten, * So auch jetzt und einſt in Ewigkeit. Amen.

(II. Pſalm, nach dem 36. der Vulg.)

Antiphon. Hüte dich, daß du in keine Sünde willigſt.

1) Auf Frevler sey nicht eiferſüchtig, * Beneide ja die Uebelthäter nie;
2) Denn plötzlich gehen sie zu Grunde, * Sie welken hin, wie abgemähtes Gras.
1) Vertraue Gott, und wirke Gutes, * Was nur dein Herz verlangt, das gibt er dir.
2) Befiehl dem Höchſten deine Wege, * Vertraue ihm, und er wird alles thun.
1) Laß Sünder drohen dem Gerechten, * Und knirſchen mit den Zähnen über ihn;
2) Du aber zürne nicht des Sünders, * Sey ſanftmuthsvoll ſelbſt gegen deinen Feind.
1) Die Sanftmuthsvollen haben Frieden, * Unendlich groß iſt ihre Seelenruh'.

2) Mehr nützt das Wenige dem Frommen, * Als Ueberfluß dem reichen Bösewicht.

1) Gott segnet der Gerechten Tage, * Sie werden nicht zu Schanden in der Noth.

2) Laß ab vom Bösen, und thu' Gutes, * So haben deine Kinder Ueberfluß.

1) Ich sah den Frevler mächtig werden; * Er wuchs empor dem Zederbaume gleich.

2) Ich gieng vorbey, sah ihn nicht wieder, * Mein Fragen und mein Forschen war umsonst.

1) Bemerke ich der Frommen Ende, * So ist es selige Unsterblichkeit.

2) Der Herr ist der Gerechten Hilfe; * Vertraue ihm, und halte sein Gesetz.

1) Dem Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleiche Ehre Gott dem heiligen Geist.

2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt, und einst in Ewigkeit.

III. Psalm, (nach dem 72. der Vulg.)

Antiphon. Mein Herz bleibe rechtschaffen.

1) Gott ist höchst gütig gegen alle, * Die eines guten, reinen Herzens sind.

2) Doch hätte bald mein Fuß gestrauchelt, * Wär' abgegleitet von der Tugendbahn.

1) Ich sah die Missethäter glücklich, * Und fieng die Frevler zu beneiden an.

2) Sie wissen nichts, dacht' ich, von Plagen * Von Leid und Elend nicht, das andre trifft.

1) Sie brüsten sich mit Gräuelthaten, * Und leben stets gesunde Tage fort.

2) Ihr frecher Mund spricht Hohn dem Himmel, * Und auf der Erde gilt ihr prahlend Wort.

1) Ich sah die Sünder sich bereichern, * Sah' sie in stetem Glück und Ueberfluß.
2) Soll ich mein Herz dem Guten weihen; * Soll ich in Unschuld wandeln lebenslang?
1) Ein jeder Tag bringt neue Plage, * Ein jeder Morgen bringt mir neue Noth.
2) Soll ich der Sünder Sprache führen? Aufhören, Heiligster! dein Kind zu seyn?
1) Das will ich thun: dir treu verbleiben, * Wenn Unglück auch mein Innerstes durchwühlt.
2) Droh'n Leib und Seele zu verschmachten, * Du bleibst mein Trost, mein Theil in Ewigkeit.
1) Was könnt' ich mir im Himmel wünschen, * Was hier auf Erden neben dir zur Lust?
2) Auf dich, mein Gott! will ich vertrauen; * Der Sünder scheinbar Glück bethört mich nicht.
1) Dem Vater und dem Sohne sey Ehre, * Und gleiche Ehre Gott dem heil'gen Geist.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und einst in Ewigkeit.

Lesung aus der heil. Schrift.

Brüder! richtet euch nicht nach der Sitte dieser Welt, sondern nehmet durch Erneuerung eueres Sinnes eine ganz andere Gestalt an, damit ihr anerkennen möget, was Gottes guter, vollkommener Wille, was Gottes Wohlgefallen sey. Röm. XII. 2.

℣. Dir, o Gott! sey Dank für diese heil. Lehre.

Hymnus oder Lied.

1. Dein Aug', o Vater! wachet mild Ob dem, der lebt nach deinem Geist. Er gleicht dem Baum, der, reich an Frucht Sich malt im Bach, der ihn erquickt.

1. Vater! heilig möcht' ich leben, Rechtthun wäre meine Lust, Aber Laste widerstreben Dem Gesetz in meiner Brust.
2. Lockende Begierden

2. Dein Donner rollt, es tobt der Sturm; Der Fromme zagt und zittert nicht. Dein Friede, Gott! umstrahlt sein Herz, Indeß' umher Gewitter zieh'n.

3. Den Frevler sieht er ohne Neid, Wenn er gleich Federn schwingt sein Haupt. Des Gleißners Mark durchfrißt ein Wurm. Du winkst, vertilgt ist seine Spur.

4. Im Goldpallast, beym Prachtfest wehn Den Frevler Gottes Schrecken an. Der Fromme blickt mit heit'rer Ruh Durchs Nachtgewölk der Noth zu Gott.

5. Der Tugend Kraft gib uns, o Gott! Laß trachten uns nach deinem Reich! Die Herrlichkeit der Welt vergeht. Dein Reich währt ewiglich, wie du!

treten Zwischen mich und meine Pflicht; Hör' mich Schwachen zu dir beten, Vater! gib mir Kraft und Licht.

3. Reiß die Sünde, reiß die Schmerzen, Tief im Staube, bitt' ich dich, Reiß die Lust aus meinem Herzen; Heilige du selber mich.

4. Sieh mich dürsten nach dem Guten, Früh und spät ruf' ich zu dir, Laß mein Herz nicht länger bluten, Schenke höh're Kräfte mir.

5. Tausendmal hab' ich geweinet, Schmerzlich meinen Fall bereu't, Gläubig mich mit dir vereinet, Und mich deiner Huld erfreut.

℣. Wandelt würdig dem Herrn zu gefallen.

℟. Seyd fruchtbar in allen guten Werken.

Antiphon. Ich freue mich, und bin fröhlich in dir, und lobe deinen Namen, du Allerhöchster!

Das Magnifikat wie Seite 233.

Gebet Seite 35.

(Die Marianische Schlußantiphon, die dritte von heiligen Dreykönig bis zur Fasten.)

VI. Vesper für die heilige Fastenzeit bis Palmsonntag.

I. Psalm.

Antiphon. Vom Himmel blickt der Herr auf Erden.

1) Im Herzen spricht der freche Sünder: * Ich leb' in Lüsten fort; es ist kein Gott.

2) Wo ist wohl unter Menschenkindern * Nur einer auch, der ernstlich Gutes wirkt?

1) Gott hört's und sieht von seinen Höhen * Herab auf das noch übrige Geschlecht.
2) Wo sind, spricht er, die mir gehorchen, * Die noch im Herzen fühlen, daß ich bin?
1) Vereint sieht er sie alle wandeln * Auf Lasterpfaden dem Verderben zu.
2) Falsch reden sie mit ihrem Nächsten * Mit glatten Lippen und mit Doppelsinn.
1) Aus ihrem Munde strömen Flüche; * Ihr Herz kocht Rache nur, und Bitterkeit.
2) Von Blutschuld triefen ihre Tritte; * Von geilen Lüsten düftet ihr Gewand.
1) Bosheit bezeichnet ihre Wege; * Die Gottesfurcht ist ihnen unbekannt.
2) Nie denken sie Gott anzurufen; * Sie wälzen unbesorgt in Lastern sich.
1) Doch wird Entsetzen sie ergreifen, * Wenn die Posaune zum Gerichte ruft.
2) Sie werden dann vor Furcht erstarren, * Wenn des Gerichtes sich der Fromme freut.
1) Dem Vater und dem Sohne sey Ehre, * Und gleiche Ehre Gott dem heil'gen Geist.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * Sey sie auch jetzt, und einst in Ewigkeit. Amen.

II. Psalm.

Antiphon. Klein ist die Zahl unsrer Tage.

1) Vernehmet mich ihr Völker alle, * Bewohner dieses Weltalls höret mich.
2) Ihr Edle, so wie ihr Gemeinen, * Ihr Reichen und ihr Armen hört mich an.
1) Wo ist der Bruder, der den Bruder * Durch Macht und Gold vom Tod befreyen kann?

2) Sein eigenes Leben zu erhalten * Hat noch kein Menſch ein Löſegeld erdacht.

1) Voll Sorg und Müh' ſind unſre Tage; * Es ſcheint: Nur um zu ſterben leben wir.

2) Wenn Weiſe ſelbſt ein Raub des Todes werden, * Wie kann der Thor noch ſagen: Ich bin frey.

1) Mit Sorgfalt ſammeln wir uns Schätze, * Und unſrer Erben Hand verſchwendet ſie.

2) Wird auch der Niedrige erhoben, * Bald blendet ihn der Schein der Herrlichkeit.

1) Er wird den Thieren gleich an Lüſten, * Und ſtürzt, mit Schande ganz bedeckt, ins Grab.

2) Im tiefſten Abgrund heult der Sünder; * Ich höre ihn, und will die Sünde flieh'n.

1) Dem Vater und dem Sohn ſey Ehre, * Und gleiche Ehre Gott dem heil'gen Geiſt.

2) So wie ſie war' im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und einſt in Ewigkeit. Amen.

III. Pſalm.

Antiphon. Nur um zu ſterben leben wir.

1) Mein Vorſatz iſt: ich will mich hüten, * Daß ich nicht ſündige mit meinem Mund;

2) Daß ich nichts Böſes unternehme, * Und niemals übertrete dein Geſetz.

1) Laß mich, o Herr! mein Ziel bemerken, * Und meiner Tage Maaß, wie klein es ſey.

2) Daß ich erkenne, wie vergänglich, * Wie nichts vor dir das höchſte Alter iſt.

1) Wer kann von uns ſich bleibend dünken? * Ein jeder iſt, wie lauter Nichtigkeit.

2) Der Menſch vergeht, wie Schattenbilder, * Sein ganzes Streben iſt Geräuſch und Nichts.

1) Womit soll ich mich Armen trösten? * Der Sünde Schmerz durchwühlt mein Eingeweid.
2) Auf dich, o Herr! geht all mein Hoffen, * Auf dir allein beruht mein Glück und Heil.
1) Erhör', o Ewiger! mein Rufen, * Zu meinen Thränen schweige nicht!
2) Laß mich nach deiner Huld Vergebung finden, * Der Sünden Schuld Verzeihung schenke mir.
1) Ich bin ein Pilgrim dieser Erde, * Ich sehne nach der ew'gen Heimath mich.
2) Willst du die Sünden mir zurechnen, * Dann werd' o Gott! ich nie dein Antlitz seh'n.
1) Dir, Vater! und dem Sohne sey Ehre, * Und gleiche Ehre Gott dem heil'gen Geist.
2) So wie sie war im Anbeginn der Zeiten, * Sey sie auch jetzt und einst in Ewigkeit. Amen.

Lesung aus der heil. Schrift. I. 1. J. 1 — 8.

Wenn wir sagen: daß wir keine Sünde haben; so verführen wir uns selbst, und die Wahrheit ist nicht in uns. Wenn wir aber unsre Sünden bekennen, so ist Gott treu und gerecht, daß er uns unsre Sünden nachläßt, und uns von aller Ungerechtigkeit reiniget. Denn wir haben einen Fürsprecher beym Vater, Jesum Christum, den Gerechten; dieser ist das Versöhnopfer für unsre Sünden; nicht allein aber für unsre, sondern auch für die Sünden der ganzen Welt.

℣. Dir, o Gott! sey Dank für diese heil. Lehre.

Hymnus, oder Lied.

1. Mit ungeschmückter Demuth laßt Uns kindlich seh'n, zu unserm Gott, Daß er mit seiner Weisheit

1. Nach deinem Beyspiel widmen wir, Herr! diese vierzig Tage dir. Erbarmer! höre das Gebet Der

Stral Den Pfad uns helle, den wir geh'n!

2. Kein Glied beleidige den Herrn! Nichts Eitles denke der Verstand! Den Mund beherrsche Wahrheit nur, Nur reine Liebe das Gemüth.

3. Von dir allein kömmt Licht und Kraft! Stärk' uns, o Herr! mit deinem Geist! Dann zwingt des Herzens schwache Burg Der list'ge Feind der Tugend nicht.

4. Der Wandel jedes Tages sey Ein unbefleckter Gottesdienst. Was wir mit dir beginnen, Herr Laß uns vollbringen auch mit dir.

5. In des Bedrängten Trauerkelch Gieß' unsre Liebe sanften Trost. Des Armen Thräne trockne mild Des Reichen segenvolle Hand.

6. Der Sinne frechen Uebermuth Bezähme Zucht und Mäßigkeit! Nicht unterjochen mög' in uns Den ew'gen Geist — was sterblich ist.

Kirche, die mit Thränen fleh't!

2. Du, den mein Herr stets dankbar preist. Du, Jesus, Gottes Sohn! du weißt, Wie schwach die Kraft des Menschen sey! Verzeih' uns Büssenden, verzeih'!

3. Beschämt bekennen wir die Schuld, Ach! wir mißbrauchten deine Huld. Gott! nimm der Sünde Last von uns! Und sey die Richtschnur unsers Thuns.

4. Das Fleisch bezähmen, sey die Zucht Der Fasten und der Busse Frucht; Damit das Herz, von Knechtschaft frey, Und unser Wandel heilig sey.

5. Du, Herr! bist unsre Zuversicht. Verlaß, o Gott! verlaß uns nicht! Hilf uns der Sünde widersteh'n, Und treu den Weg der Tugend geh'n.

6. Dir, heiligste Dreyeinigkeit! Sey von uns allen jederzeit Für deine große Huld und Macht Anbetung, Lob und Dank gebracht!

℣. Wachet und betet!

℟. Damit ihr nicht in Versuchung fallet!

Magnificat.

Antiphon. Gott will nicht den Tod des Sünders! sondern, daß er sich bekehre und lebe.

1) Dich, Ewiger! preist meine Seele, * Mein Geist rühmt deine Huld und Gnade.

2) Du sahst herab auf uns Verlorne, * Sahst uns im Sündenelend' schmachten.

1) Erbarmtest väterlich dich unser, * Und sandtest deinen Eingebornen,
2) Daß er von Sünden uns erlöse, * Und tilge unsre Missethaten.
1) Wir sahen ihn als den Geringsten, * Als einen, von dir selbst Verworfenen.
2) Du hattest ihm all' unsre Sünden, * All unsre Laster aufgebürdet.
1) Er hat sich selbst zum Sühnungsopfer * Für uns am Kreuz dahin gegeben;
2) Für uns starb er den Tod der Sünder, * Ward den Verbrechern beygezählet.
1) Nie hat er seinen Mund eröffnet, * Dem Lamme gleich, vor seinem Scheerer.
2) Er wollte uns zum Heile bluten, * Vollbringen Gottes heil'gen Willen.
1) Dir, Vater! und dem Sohn sey Ehre, * Und gleiche Ehr' dem heil'gen Geiste.
2) So wie in Anbeginn der Zeiten * Von uns auch jetzt, und dereinst ewig. Amen.

℟. Der Herr sey mit euch.
℣. Und mit seinem Priester.

(Gebet.) O Gott! erwecke in uns durch deine Gnade den wahren Geist der Buße, daß wir Vergebung unsrer Sünden erhalten, und der beseligenden Früchte des Leidens und Sterbens deines eingebornen Sohnes würdig und theilhaftig werden mögen. Wir bitten dich darum durch denselben Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn. ℟. Amen.

(Die Vierte Schlußantiphon von der heil. Fasten bis Ostern.")

VI. Nachmittägige Gottesverehrung auf den Palmsonntag und die übrigen Tage der heiligen Charwoche.

Das Leiden und Sterben unsers Herrn Jesu Christi in XV Stationen.

Gesang.

Laß die Geschichte deiner Leiden
Mir, großer Dulder! heilig seyn,
Sie lehre mich die Sünde meiden,
Und dir mein ganzes Leben weih'n.
Dein Leiden sey mein höchster Segen,
Dein Tod mein seligster Gewinn!
Dir walle sanft mein Herz entgegen,
Weil ich durch dich gerettet bin.

℣. Christus hat für uns gelitten, und sein Beispiel hinterlassen,
℟. Daß wir ihm nachfolgen.

Wir wollen, o Jesu! dein heiliges Leiden und Sterben mit Aufmerksamkeit und Andacht betrachten. Segne diese Betrachtung, daß wir, durch sie gerührt, den frommen Entschluß fassen, der Sünde zu entsagen, deinem heiligen Beyspiele nachzufolgen, im Leiden geduldiger, in Erfüllung unserer Berufspflichten starkmüthiger, und in allem deinem göttlichen Willen ergebener zu werden; damit wir zu jener Seligkeit gelangen, welche du uns durch dein Leiden und Sterben verdient und erworben hast. ℟. Amen.

Vater unser u. s. w.

I. Station.

(Jesus an dem Oelberg.)

Auf dich, der Menschen Bester!
Drang Angst auf Angst herzu,
Und doch hieng niemand fester
An seinem Gott, als du.

O ſtärk' auch unſre Zuverſicht,
Wenn Menſchenhilfe uns gebricht!
(Aus der heiligen Schrift. Luk. 22.)

Nach dem letzten Abendmahle gieng Jeſus mit ſeinen Jüngern auf den Oelberg. Daſelbſt entfernte er ſich etwas von ihnen, kniete nieder, und betete: „Vater! willſt du, ſo nimm dieſen Kelch von mir; doch nicht mein, ſondern dein Wille geſchehe!“ Bald darauf gerieth er in eine Todesangſt, betete länger, und ſein Schweiß fiel wie Blutstropfen auf die Erde. Nun erſchien ein Engel, und ſtärkte ihn.

℣. Wir beten Dich an, o Jeſu, Sohn Gottes!
℟. Und danken dir, der du für uns ſo viel gelitten haſt.

Betrachtung.

Da Jeſus auf dem Oelberge angekommen war, ſchwebte ihm ſein Leiden, ſein ſchmerzhafter und ſchmachvoller Tod, und der Undank derer vor Augen, die er glücklich machen wollte; und da er zugleich ſah, wie viele die Wohlthat ſeiner Erlöſung zu ihrem Untergange mißbrauchen, wie viele ſeine beſeligende Lehre zwar mit dem Munde bekennen, aber durch ihr ſündhaftes Leben verläugnen würden, ſo wurde er darüber bis in den Tod betrübt. Dies war der Kelch des Leidens, der unſerm Erlöſer ſo bange machte.

℣. Chriſtus hat für uns gelitten, und ſein Beyſpiel hinterlaſſen,
℟. Daß wir ihm nachfolgen.

In dieſer bangen Leidensſtunde nahm Jeſus ſeine Zuflucht zum Gebet. Sein Gebet war eine kindliche Bitte um Errettung, aber auch zugleich

die vollkommenſte Ergebung in den Willen Gottes. Wenn uns daher etwas widerfährt, das unſer Herz mit Bangigkeit und Kleinmuth erfüllt, ſo wollen wir, wie Jeſus beten, und unſer Anliegen gänzlich dem Willen des weiſeſten und gütigſten Vaters anheimſtellen, der ſeine Kinder nie verläßt.

℣. Göttlicher Heiland und Erlöſer!

℟. Erbarme dich unſer!

O Jeſu! ſo oft unſer Herz betrübt, geängſtiget, oder kleinmüthig wird, laß uns deine Bangigkeit und Todesangſt am Oelberge lebhaft vor Augen ſchweben, damit wir uns, wie du, in den Willen deines Vaters ergeben, und durch das Gebet in unſern Widerwärtigkeiten geſtärkt werden. ℟. Amen.

II. Station.

(Jeſus wird verrathen.)

Verführt durch Goldes-Schimmer,
Verſtockt an Herz und Sinn,
Gibt Judas Kuß auf immer
Den Freund und Lehrer hin.
Wehmüthig redt ihn Jeſus an:
O Freund! wie haſt du dies gethan?

(Aus der göttlichen Schrift. Lukas 22. K. 45. V.)

Da Jeſus vom Gebete aufſtand, fand er ſeine Jünger vor Traurigkeit ſchlafen. Da ſprach er zu ihnen: „Was ſchlafet ihr? Stehet auf und betet, damit ihr nicht in Verſuchung fallet.“ Da er aber noch redete, ſo war die Schaar da, und einer von den Zwölfen, mit Namen Judas, nahete ſich Jeſu, um ihn zu küſſen. Jeſus aber ſprach zu ihm: „Judas! verräthſt du des Menſchen Sohn mit einem Kuſſe?

℣. Wir beten dich an, o Jesu, Sohn Gottes!
℟. Und danken dir, der du für uns so viel gelitten hast.

Betrachtung.

Was mag wohl Judas veranlaßt haben, diese Treulosigkeit an Jesus zu begehen? Wohl nichts anders, als die Habsucht, die allzugroße Begierde nach Geld. Judas hatte schon früher Maria, die Büsserin, getadelt, daß sie mit einem so theuern Nardenöle die Füße Jesu salbte; und jetzt verräth er für 30 Silberlinge seinen göttlichen Lehrmeister.

℣. Christus hat für uns gelitten, und sein Beyspiel hinterlassen,
℟. Daß wir ihm nachfolgen.

Die Habsucht und Begierde nach Geld macht die Herzen treulos gegen Gott und den Nächsten, wie wir an Judas sehen. Laßt uns daher nur nach Tugend und Rechtschaffenheit trachten. Dies sind Güter, welche die Motten nicht verzehren, und der Rost nicht verderben kann; Güter, die ewig dauern.

℣. Göttlicher Heiland und Erlöser!
℟. Erbarme dich unser!

Bewahre, o Herr unsere Herzen vor unmäßiger Begierde nach zeitlichen Gütern, und lehre uns vor allem nach deinem Reiche und der Gerechtigkeit trachten, damit wir jener ewig dauernden Güter würdig und theilhaftig werden, die du denen bereitet hast, die dich als ihr höchstes Gut von ganzem Herzen lieben, und dir bis an ihr Lebensende treu verbleiben. ℟. Amen.

III. Station.
(Jesus wird gefangen.)

Auch unter seinen Leiden
Sucht Jesus wohl zu thun;
Er heißt die Rache meiden;
Befiehlt dem Zorn zu ruh'n;
Und gibt sich dann mit sanftem Sinn
Den Banden seiner Feinde hin.
(Aus der göttlichen Schrift. Lukas 22. K.)

Als die Jünger Jesu diese Verrätherey sahen, so fragten sie: Herr! sollen wir mit dem Schwerdte drein schlagen? Wirklich schlug auch einer nach des hohen Priesters Bedienten, und hieb ihm das rechte Ohr ab. Jesus hieß sie davon abstehen, rührte sein Ohr an, und heilte es. Nun sprach er zu den hohen Priestern, Tempelwächtern und Aeltesten: „Wie gegen einen Mörder seyd ihr mit Schwerdtern und Stangen ausgezogen. Da ich täglich bey euch im Tempel war, habt ihr die Hände nicht an mich gelegt; aber diese Stunde der Finsterniß ist euch günstiger.“ Jetzt ergriffen sie ihn, und führten ihn gebunden fort.

℣. Wir beten dich an, Jesus, Sohn Gottes!
℟. Und danken dir, der du für uns so viel gelitten hast.

Betrachtung.

Jesus heilt den verwundeten Knecht des Hohenpriesters. Einst hatte er seinen Jüngern die Lehre gegeben: „Böses nicht mit Bösem, sondern mit Gutem zu vergelten;“ und nun bringt er selbst diese Lehre in Erfüllung.

℣. Christus hat für uns gelitten, und sein Beyspiel hinterlassen.
℟. Daß wir ihm nachfolgen.

So oft wir nun von unsern Mitmenschen beleidiget werden, wollen wir uns an das Beyspiel Jesu erinnern, und unsern Beleidigern nicht nur herzlich verzeihen, sondern ihnen auch wie Jesus das Böse mit Gutem zu vergelten suchen.

℣. Göttlicher Heiland und Erlöser!
℟. Erbarme dich unser.

Sanftmüthigster Jesu! flöße deine sanftmüthige und großmüthige Liebe unsern Herzen ein, damit wir nichts Süßeres kennen, als Böses mit Gutem zu vergelten, unsern Feinden wohl zu thun, und sie in dir und wegen deiner zu lieben. ℟. Amen.

IV. Station.

(Jesus steht vor Kaiphas.)

Der Herr steht vor Gerichte
Von Feinden angeklagt;
Beschimpft im Angesichte
Des Priesters, der ihn fragt:
„Bist du des wahren Gottes Sohn?“
„Ich bins, versetzt er auf den Hohn.“
(Aus der göttlichen Schrift. Markus 14. K.)

Sie führten Jesum zu dem Hohenpriester, bey welchem sich alle Priester, Aeltesten und Schriftgelehrten versammelten. Inzwischen suchte der Hohepriester und die ganze Rathsversammlung Zeugniß gegen Jesum, ihn umzubringen. Nun stand der Hohepriester auf, trat mitten unter sie, und fragte Jesum, und sprach: „Antwortest du nichts über das, was sie über dich sagen?“ Jesus antwortete nichts. Da fragte der Hohepriester abermal: „Bist du Christus, der Sohn des hochgelobten Gottes?“ Jesus sprach: Ich bins; und

ihr werdet des Menschen Sohn zur rechten Hand Gottes sitzen, und auf den Wolken des Himmels kommen sehen.

℣. Wir beten dich an, o Jesu, Sohn Gottes!

℟. Und danken dir, der du für uns so viel gelitten hast.

Betrachtung.

Jesus wird falsch angeklagt, und er schweigt; falsche Zeugen bestätigen diese Verläumdung und er schweigt. Durch dieses Schweigen wollte er uns die schöne Lehre geben: „Wer sich im Schweigen übt, der rüstet sich zur Geduld.“ Jesus wird im Namen Gottes angefragt, wer er sey, und nun öffnet er seinen Mund, und bekennet laut, daß er der Sohn des Allerhöchsten sey, ob er gleich voraus sieht, daß ihm dieses Bekenntniß als eine Gotteslästerung werde angerechnet, und er zum Tode verurtheilt werden.

℣. Christus hat für uns gelitten, und sein Beyspiel hinterlassen,

℟. Daß wir ihm nachfolgen.

Das Schweigen, welches Jesus bey den boshaften Anschuldigungen seiner Feinde beobachtete, ermahnet uns, daß auch wir dulden und schweigen und die Verläumdungen durch einen guten Lebenswandel widerlegen sollen; das Reden Jesu aber fodert uns auf, laut, und ohne Scheu dort zu reden, wo es Gottes Ehre und des Nächsten Wohlfahrt erheischt: ob wir gleich einsehen, daß wir der Wahrheit wegen gehaßt und verfolgt werden.

℣. Göttlicher Heiland und Erlöser!

℟. Erbarme dich unser!

Bewahre uns, o Herr! vor jeder Verletzung der

Ehre und des guten Namens unſers Nebenmenſchen. Flöße unſerm Herzen den Muth ein, zu deiner Ehre und des Nächſten Wohlfahrt unerſchrocken die Wahrheit zu reden, und dich, und deine heilige Lehre mit Wort und That bis an unſer Lebensende zu bekennen. ℟. Amen.

V. Station.

(Jeſus wird mißhandelt.)

Gefangen und gebunden
Trägt Jeſus allen Spott,
Er leidet Schläg' und Wunden,
Denkt nur an uns und Gott.
Der Sanftmuth Muſter, ſchweigt er ſtill,
Und leidet gern, weil Gott es will.
(Aus der göttlichen Schrift. Lukas 22. K.)

Die Männer, welche Jeſum die Nacht hindurch bewachten, verſpotteten und mißhandelten ihn; ſie verhüllten ihm das Angeſicht, ſchlugen ihn darein, fragten und ſprachen: „Weiſſage uns, wer iſt's, der dich ſchlug?“ Und viele andere Läſterungen ſtießen ſie wider ihn aus.

℣. Wir beten dich an, o Jeſu, Sohn Gottes!
℟. Und danken dir, der du für uns ſo viel gelitten haſt.

Betrachtung.

Sobald im Hauſe des Kaiphas das Urtheil über Jeſum geſprochen war, giengen die Rathsglieder auseinander, und übergaben Jeſum den Gerichtsdienern, die Nacht hindurch zur Bewachung. Hier ward er vom verworfenſten Geſinde auf's peinlichſte mißhandelt; und jeder Aufblick zu ſeinem himmliſchen Vater wurde ihm mit neuen Läſterungen vergolten.

℣. Christus hat für uns gelitten, und sein Beyspiel hinterlassen,
℟. Daß wir ihm nachfolgen.

Wie leicht werden wir zornig, wenn uns auch nur die geringste Beleidigung widerfährt, und Jesus trägt mit unerschütterlicher Geduld die größten Beleidigungen aller Art. Laßt uns sein Beyspiel nachahmen, und alle Mißhandlungen mit Stillschweigen und Geduld ertragen; denn, warum sollten wir nicht Weniges aus Liebe zu ihm leiden, der für uns so viel gelitten hat?

V. Göttlicher Heiland und Erlöser!
R. Erbarme dich unser!

O Jesu! verleih uns die Gnade, dir in heiliger Geduld immer ähnlicher zu werden, und Spott, Schimpf und Verachtung mit Sanftmuth zu ertragen; damit wir, die wir aus Liebe zu dir leiden, auch verdienen mit dir uns ewig zu erfreuen. ℟. Amen.

VI. Station.

(Jesus wird verläugnet.)

Von Furcht dahingerissen,
Verläugnet Petrus dich;
Bald straft ihn sein Gewissen,
Schon weint er bitterlich.
Dein Blick, o Jesu! rührt sein Herz,
Weck' auch in uns der Reue Schmerz!

(Aus der göttlichen Schrift. Markus 26. K.)

Petrus saß im Vorhofe, und es trat eine Magd zu ihm, und sagte: „Auch du warst bey Jesu aus Galiläa.“ Und er läugnete es. Als er aber zur Thür hinausgehen wollte, sah' ihn eine andere Magd und sprach: „Dieser war auch mit Jesu von Nazareth.“ Und er läugnete es abermahl. Ueber eine kleine Weile traten die Uebrigen hinzu, und sprachen zu Petrus: „Wahrlich du bist auch einer

von denen, denn deine Sprache verräth dich.“ Da fieng er an, sich zu verfluchen, und zu schwören, daß er den Menschen nicht kenne. Und alsbald krähte der Hahn. Nun erinnerte sich Petrus an die Worte Jesu: „Ehe der Hahn zweymal krähen wird, wirst du mich dreymal verläugnen.“ Und er gieng hinaus, und weinte bitterlich.

℣. Wir beten dich an, o Jesu, Sohn Gottes!

℟. Und danken dir, der du für uns so viel gelitten hast!

Betrachtung.

Voll des Muthes und Vertrauens auf seine eignen Kräfte erbot sich Petrus kurze Zeit zuvor, für seinen göttlichen Lehrmeister zu sterben. Nun läugnete er nicht nur, dreymal ein Jünger Jesu zu seyn, sondern er betheuerte diese Verläugnung noch mit einem Schwure. Jesus wendet sich gegen den meineidigen Jünger, und wirft ihm einen Blick voll Mitleids zu. Der Hahn krähet, und sein Herz zerschmilzt in Wehmuth und Reue. Er geht eilends aus dem Vorhofe, und weint bitterlich.

℣. Christus hat für uns gelitten, und sein Beyspiel hinterlassen,

℟. Daß wir ihm nachfolgen.

Der Jünger Petrus kann uns zu einem warnenden Beyspiele dienen: Wir sehen an ihm, wie schwach der Mensch ist, der auf seine eignen Kräfte baut. Wir wollen daher auf unsre Tugend nicht zu viel trauen, sondern stets wachen, beten, und jede Gefahr zur Sünde sorgfältigst meiden. Sind wir aber wirklich gefallen, so wollen wir den büssenden Petrus zum Muster nehmen, und mit allem Ernst nach Besserung ringen. Was wir dabey nicht

aus eigenen Kräften vermögen, das wird uns möglich durch die Gnade Gottes.

℣. Göttlicher und Erlöser!
℟. Erbarme dich unser!

Verleih' uns, o Jesu! deine stärkende Gnade, um jeder Versuchung zur Sünde zu widerstehen, unsre Fehltritte und Vergehungen, wie Petrus, zu bereuen, und würdige Früchte der Buße zu bringen. ℟. Amen.

VII. Station.

(Jesus vor Pilatus.)

Man klagt als Ruhestörer
Den Heiland heftig an,
Und doch hat dieser Lehrer
Nur Gutes hier gethan.
Sein Reich ist nicht von dieser Welt,
Die fern von Gottes Geist sich hält.

(Aus der göttlichen Schrift. Matthäus 27. K. Markus 15. K. Lukas 23. K. Joh. 18. K.)

Am Freytage Morgens führten sie Jesum zu Pilatus, und verklagten ihn, daß er das Volk aufwiegle, dem Kaiser den Zins zu geben verbiete, und sich für den gesalbten König ausgebe. Pilatus fragte ihn: „Bist du der König der Juden?“ Jesus antwortete ihm: „Ich bin ein König, aber mein Reich ist nicht von dieser Welt.“ Pilatus sagte hierauf zu den Oberpriestern und dem versammelten Volke: „Ich finde an diesem Menschen kein Verbrechen.“ Sie aber beharrten auf ihrer Klage.

℣. Wir beten dich an, o Jesu, Sohn Gottes!
℟. Der du für uns so viel gelitten hast!

Betrachtung.

Jesus hatte öffentlich gelehrt: Gebet Gott, was Gottes, und dem Kaiser, was des Kaisers ist; und er hatte sowohl für sich als Petrus den Zoll und die Tempelsteuer entrichtet. Dennoch klagen ihn seine Feinde bey des Kaisers Landpfleger als einen Uebertreter der Landgesetze und Aufwiegler des Volkes an. So ungerecht und hart diese Anklage war, so sprach Jesus dennoch kein Wort zu seiner Vertheidigung; denn er wußte wohl, daß es seinen Feinden nicht um Wahrheit, sondern um sein Blut zu thun war.

℣. Christus hat für uns gelitten und sein Beyspiel hinterlassen,

℟. Daß wir ihm nachfolgen.

Wir sehen hier an Jesu, wie wir uns zu betragen haben, wenn wir bey unsern Obern angeschwärzt, verläumdet oder fälschlich angeklagt werden; nämlich: wir sollen dulden und schweigen, oder uns bey unsern Obern mit Achtung und Ehrerbietung rechtfertigen, und ihrem Urtheilsspruche unterwerfen. Dadurch ehren wir Jesum, der selbst einem heidnischen Richter mit Achtung begegnete, und in dessen Person die obrigkeitliche Gewalt ehrte.

℣. Göttlicher Heiland und Erlöser!

℟. Erbarme dich meiner!

Verleih' uns, o Jesu! deine Gnade, daß wir nach deinem heiligen Beyspiele allen unsern Obrigkeiten mit Ehrfurcht und Gehorsam begegnen, und uns niemals durch Schmähen und Lästern an ihnen als Stellvertretern Gottes versündigen mögen.

℟. Amen.

VIII. Station.
(Jesus vor Herodes.)

Hier wünscht zu seh'n ein König
Des Heilands Wundermacht;
Doch Gottes Sohn hat wenig
Des stolzen Sünders Acht.
Er duldet lieber Hohn und Spott,
Als zu versuchen seinen Gott.

(Aus der göttlichen Schrift. Lukas 23. K. 7 — 14 V.)

Da Pilatus vernahm, daß Jesus aus Galiläa, und folglich aus dem Gebiete des Herodes sey, schickte er ihn dem Herodes zu, der dazumal auch in Jerusalem war. Herodes freute sich, Jesum kennen zu lernen, und hoffte von ihm ein Wunder zu sehen. Er legte ihm daher mancherley Fragen vor, auf die aber Jesu keine Antwort gab. Herodes verspottete nun Jesum, ließ ihm ein weißes Kleid anziehen, und schickte ihn wieder zu Pilatus zurück.

℣. Wir beten dich an, o Jesu, Sohn Gottes!
℟. Und danken dir, der du für uns so viel gelitten hast.

Betrachtung.

Jesus, der so viele Wunder gewirkt hatte, that dem König Herodes kein solches Zeichen; denn er wußte wohl, daß es diesem wohllüstigen König nicht um Ueberzeugung seiner göttlichen Sendung und der Wahrheit seiner Lehre zu thun war, sondern nur um Befriedigung der Neugierde, und dazu wollte Jesus seine Wunderkraft nicht mißbrauchen.

℣. Christus hat für uns gelitten, und sein Beyspiel hinterlassen,
℟. Daß wir ihm nachfolgen.

Dein Beyspiel, Jesu! sey uns heilig. Auch

wir wollen die Würde und das Ansehen, gute Christen zu seyn, behaupten, und weder schmeichelhafte Versprechen, noch Drohungen und Mißhandlungen sollen uns verleiten, etwas zu reden oder zu thun, das dieser Würde zuwider wäre.

℣. Göttlicher Heiland und Erlöser!

℟. Erbarme dich unser!

Entferne, o Jesu! aus unsern Herzen alle Eitelkeit, damit wir bey all' unserm Thun und Lassen nicht auf Lob und Tadel der Welt, sondern einzig auf dein Wohlgefallen, und jene Seligkeit hinblicken, die du durch dein Leiden und Sterben verdient, und den guten Christen zur Belohnung bestimmt und vorbehalten hast. ℟. Amen.

IX. Station.

(Jesus und Barrabas.)

Des Tigers Herz bezwänge
Ein Blick von Gottes Sohn.
Doch, diese Menschen-Menge
Spricht seiner Unschuld Hohn.
Unmenschlich tobt das Volksgeschrey:
„Gib Barrabas den Mörder frey!"
(Aus der Göttlichen Schrift. Lukas 23. K.)

Da Herodes Jesum an Pilatus zurückgeschickt hatte, rief er die Hohenpriester, die Obrigkeiten und das Volk zusammen, und sprach zu ihnen, „Ihr habt diesen Menschen zu mir gebracht, als wäre er ein Aufwiegler des Volkes. Ich habe ihn vor euch gehört, aber ich finde an ihm nichts von demjenigen, weßwegen ihr ihn verklagt habet. Eben so wenig findet ihn Herodes schuldig. Ich will ihn also züchtigen, und loslassen." Nun schrie das ganze Volk mit gleichem Ungestümm: „Hinweg

mit dieſem; den Barrabas gib los.“ Barrabas aber war ein Aufrührer und Mörder.

℣. Wir beten dich an, o Jeſu, Sohn Gottes!
℟. Und danken dir, der du für uns ſo viel gelitten haſt.

Betrachtung.

Das Volk, das noch vor wenigen Tagen laut ausgerufen hatte: „Hoſanna, gebenedeyt ſey, der da kömmt im Namen des Herrn!“ Dieſes Volk ruft jetzt mit wildem Geſchrey: „Nicht Jeſum, ſondern Barrabas gib los.“ Jeſus von Nazareth gieng voll Gnade und Wahrheit, voll Liebe, Weisheit und Güte unter ihnen umher. Deſſen ungeachtet ſoll er doch zum Tode verurtheilt, und der Aufwiegler und Mörder Barrabas frey gelaſſen werden. Wie unbeſtändig und ungerecht iſt doch die Geſinnung leidenſchaftlicher Menſchen.

℣. Chriſtus hat für uns gelitten, und ſein Beyſpiel hinterlaſſen,
℟. Daß wir ihm nachfolgen.

Welch ein trauriges Schickſal hat oftmals der Fromme auf Erden! Wie ſehr wird er nicht bey dem Guten, das er zu verbreiten ſucht, mißkannt, verdächtiget, geläſtert, mißhandelt, und nicht ſelten bis zum Tode verfolgt; indeſſen das Laſter triumphirt, und auf Ehrenſtellen glänzt. Dies ſoll uns aber im Glauben an die Gerechtigkeit Gottes nicht irre machen; denn es kommt eine Zeit, wo dem unterdrückten Gerechten die Leiden mit unvergänglichen Freuden vergolten werden; der Böſewicht aber die verdiente Strafe des ewigen Todes erhält.

℣. Göttlicher Heiland und Erlöſer!
℟. Erbarme dich unſer!

Laß, o Jesu! dein heiliges Beyspiel einen solchen Eindruck auf unser Herz machen, daß, wenn unsre guten Absichten mißkannt, unsre Wohlthaten mit Undank belohnt, und uns nichtswürdige Menschen vorgezogen werden, wir alle diese Mißhandlungen mit Geduld ertragen, und ohne Widerrede und Murren uns deinen heiligen Führungen unterwerfen. ℣. Amen.

X. Station.

(Jesus wird gegeiselt und mit Dornern gekrönt.)

In einem Purpurkleide
Wird Jesus ausgehöhnt,
Mit roher wilder Freude
Gegeiselt und gekrönt.
Mein Heiland! ach wie leidest du
Zu meiner Seele Heil und Ruh!

(Aus der göttlichen Schrift. Lukas 23. K. Joh. 19. K. Matthäus 27. K.)

Pilatus wünschte die Loslassung Jesu. Allein die Priester und das Volk riefen ihm wiederholt entgegen: „Ans Kreuz, ans Kreuz mit ihm!“ Er sprach nun zum drittenmal zu ihnen: „Ich finde an ihm keine Ursache des Todes, will ihn also geiseln und los lassen.“ Hierauf ward Jesus gegeiselt. Die Soldaten riefen dazu die ganze Rotte zusammen, und da sie ihn ausgezogen und gegeiselt hatten, legten sie ihm einen Purpurmantel um, setzten eine Krone von Dornen auf sein Haupt, fielen vor ihm auf die Kniee nieder, spotteten und sagten: „Sey gegrüßt, du König der Juden!“ spieen ihn an, nahmen das Rohr, und schlugen ihn damit auf sein Haupt.

℣. Wir beten dich an, o Jesu, Sohn Gottes!
℟. Und danken dir, der du für uns so viel gelitten hast.

Betrachtung.

So viel litt Jesus unsrer Sünden wegen; und dennoch hängen wir sündhaften Gedanken nach, überlassen uns unerlaubten Begierden, befriedigen unsre bösen Neigungen und Leidenschaften, und helfen dadurch der Sünde wieder auf. Warum ersticken wir nicht jede böse Lust sogleich in uns? Warum bieten wir nicht alle Kräfte auf, um gegen die Sünde zu kämpfen, und unsere bösen Neigungen, Begierden und Leidenschaften zu besiegen?

℣. Christus hat für uns gelitten, und sein Beyspiel hinterlassen,
℟. Daß wir ihm nachfolgen.

Erinnern wir uns zur Zeit der Versuchung an den mit Wunden und Blut bedeckten Jesus; sehen wir sein mit Dornen umwundenes und durchstochenes Haupt, und führen wir es zu Gemüthe, daß Jesus alles dies leiden wollte, um uns von der Sünde zu erlösen; dies wird uns vom Bösen abhalten, wird uns im Kampfe gegen das Böse mächtig stärken, und den Sieg der Tugend erleichtern.

℣. Göttlicher Heiland und Erlöser!
℟. Erbarme dich unser!

Laß uns, o Jesu! so oft sich in unserm Innern sündhafte Lüste und böse Begierden regen, deine schmerzhafte Geislung und Krönung lebhaft vor Augen schweben, damit wir, durch den Anblick deiner Leiden gerührt, uns stark genug fühlen mögen, der Versuchung zu widerstehen, und der Tugend treu zu bleiben. ℟. Amen.

XI. Station.

(Jesu Todesurtheil.)

Gegeiselt und zerschlagen,
Wird Jesus vorgestellt;
Den Richter hört man fragen:
„Worin hat er gefehlt?
Das Volk stürmt auf den Richter ein;
Und schreyt: „Er muß gekreuzigt seyn!“

(Aus der göttlichen Schrift. Matth. 27. Markus 15. Lukas 23. Joh. 19.)

Pilatus führte (den gegeiselten und mit Dörnern gekrönten) Jesum heraus, und setzte sich auf den Richterstuhl, und sprach zu den Juden: „Sehet da euern König.“ Sie riefen ihm entgegen: „Hinweg, ans Kreuz mit ihm; wir wissen von keinem König, als dem Kaiser; gibst du diesem die Freyheit, so bist du kein Freund des Kaisers.“ Da nun Pilatus sah, daß seine Mühe vergeblich war, nahm er Wasser, wusch sich die Hände vor allem Volke, und sprach: „Ich bin unschuldig an dem Blute dieses Gerechten; ihr möget es verantworten.“ Das ganze Volk antwortete: „Sein Blut komme über uns, und unsere Kinder.“

℣. Wir beten dich an, o Jesu, Sohn Gottes!
℟. Und danken dir, der du für uns so viel gelitten hast.

Betrachtung.

Jesus, der unschuldigste der Menschen, wird zum Tode verurtheilt. Was hat er denn Uebels gethan? fragt selbst sein Richter, und dennoch übergibt er ihn den Händen seiner Feinde zur Kreuzigung. Er wäscht zwar die Hände, und ruft laut vor dem Volke: „Ich will keine Schuld haben am Tode dieses Gerechten.“ Aber diese Zeremonie

rechtfertiget ihn nicht. Er hat dadurch nur ſein Verbrechen vergrößert; indem er das Ungerechte ſeiner Nachgiebigkeit beſtätigte.

℣. Chriſtus hat für uns gelitten, und ſein Beyſpiel hinterlaſſen,

℟. Daß wir ihm nachfolgen.

Die Feinde Jeſu fordern ſeinen Tod, und der ſchwache Richter erfüllt wegen der Drohung des Volkes, und aus Furcht vor der Ungnade des Kaiſers ihr Begehren. Wie viel Böſes wird doch gethan, wie viel Gutes unterlaſſen, weil man ſich mehr fürchtet, den Menſchen, als Gott zu gefallen! Laſſet uns daher, ſo oft wir eine Pflicht zu erfüllen haben, nicht nach dem Lob oder Tadel der Menſchen fragen, ſondern einzig auf den Willen Gottes ſchauen, und dieſen, wie Jeſus vollbringen.

℣. Göttlicher Heiland und Erlöſer!

℟. Erbarme dich unſer!

Verleih uns, o Jeſu! die Gabe, die ungerechten Urtheile der Menſchen mit Sanftmuth zu ertragen; und laß uns bey all unſerm Thun und Laſſen einzig auf dich und deinen heiligen Willen hinſehen, damit wir uns niemals durch Lob und Tadel der Menſchen von Erfüllung unſrer Pflichten abhalten laſſen, oder aus Menſchenfurcht Böſes thun. ℟. Amen.

XII. Station.

(Jeſus geht zum Tode.)

Der Herr nimmt auf den Rücken
Des Kreuzes ſchweren Pfahl!
Er droht ihn zu erdrücken,
O welche große Qual! —

Doch geht er still den Todespfad
Zu tilgen unsre Missethat.

(Aus der göttlichen Schrift. Matth. 27. Markus 15. Lukas 25. Joh. 19.)

Die Soldaten des Landpflegers zogen Jesum den Purpurmantel aus, legten ihm seine eigenen Kleider an, und führten ihn zur Kreuzigung. Im Hinausgehen trafen sie Simon von Cyrene an, und nöthigten ihn, Jesu das Kreuz nachzutragen. Es folgte ihm eine große Menge Volkes samt vielen Weibern nach, die ihn beklagten. Jesus wandte sich gegen sie um, und sprach: „Ihr Töchter von Jerusalem! weinet nicht über mich; über euch selbst, und über euere Kinder weinet; denn wenn dem grünen Holze das widerfährt, was wird an dem dürren geschehen?“ Zwey andere Missethäter wurden noch mit ihm zur Hinrichtung hinausgeführt.

℣. Wir beten dich an, o Jesu, Sohn Gottes!
℟. Und danken dir, der du für uns so viel gelitten hast!

Betrachtung.

Jesus ward durch das viele Blutvergießen bey der Geißlung und durch die mannigfaltigen Peinigungen, die er zu dulden hatte, an Kräften ganz erschöpft, und dennoch nimmt er die Kreuzeslast ohne Widerrede auf seine Schultern und trägt sie, bis ihm solche abgenommen wird, und zeigt Mitleiden gegen die ihn beweinenden Frauen von Jerusalem.

℣. Christus hat für uns gelitten, und sein Beyspiel hinterlassen,
℟. Daß wir ihm nachfolgen.

So oft uns unsre Standespflichten lästig werden, so oft wir den Druck der Leiden empfinden, so oft Drangsale uns heimsuchen, wollen wir auf Jesum hinblicken, und unsere Leiden mit seinen Leiden, unsere Last mit der Last seines Kreuzes vergleichen; damit wir es recht lebhaft fühlen, wie gering unsere Leiden und Beschwerden gegen die seinigen seyen. Dies wird uns vor Kleinmüthigkeit und Verzweiflung bewahren, und uns die Kraft einflößen, so lange auszuharren, als Gott die Last auf uns liegen läßt, und wir durch Leiden genugsam geprüft und gereiniget sind, um mit Jesu an den ewigen Freuden Theil zu nehmen.

℣. Göttlicher Heiland und Erlöser!

℟. Erbarme dich unser!

Herr Jesus Christus! du sagtest einst selbst: „Wer mir nachfolgen will, der nehme sein Kreuz auf sich.“ Wir sind bereit, alle Mühseligkeiten, Beschwerden und Lasten dieses Erdenlebens mit kindlicher Ergebung auf uns zu nehmen. Verleihe uns deine Gnade zu diesem Vorhaben, damit wir muthvoll und getrost den Weg des Kreuzes wandeln, den du uns vorangegangen bist. ℟. Amen.

XIII. Station.

(Jesus hängt am Kreuze.)

Ans Kreuz wird hier geschlagen,
Von Kleidern ganz entblößt,
Der unsre Schuld getragen,
Von Sünden uns erlöst. —
Du, Jesus! wahres Gotteslamm
Du blutest hier am Kreuzesstamm.

(Aus der göttlichen Schrift. Math. 27. K. Markus 15. K. Lukas 23. K. Joh. 18. K.)

Als die Juden mit Jesu auf der Schädelstätte angekommen waren, boten sie ihm essigten Wein mit Myrrhen vermischt zum trinken dar; da er ihn verkostete, wollte er nicht davon trinken. Nun nagelten sie ihn ans Kreuz, und neben ihm zween Strassenräuber, so, daß Jesus in die Mitte kam. Jesus aber sprach: „Vater! verzeih ihnen, denn sie wissen nicht, was sie thun.“ Das Volk, welches umher stand, und zuschaute, verlachte ihn mit den Vornehmsten. Einer der Mitgekreuzigten lästerte ihn auch; der andere hingegen sprach; „Herr! gedenke meiner, wenn du in dein Reich kömmst.“ Jesus antwortete ihm: „Ich versichere dich, heute noch wirst du bey mir im Paradiese seyn.“

℣. Wir beten dich an, o Jesu, Sohn Gottes!

℟. Und danken dir, der du für uns so viel gelitten hast.

Betrachtung.

Da Jesus auf dem Richtplatze angekommen war, wurde ihm saurer mit Myrrhen gemischter Wein zum trinken dargereicht, damit er die schrecklichen Schmerzen des Kreuzestodes weniger empfinden möchte; aber Jesus trinkt nicht davon; er verlangt für die größten Schmerzen keine Linderung; denn er will uns allen zeigen, daß auch die größte Qual nicht vermögend sey, seinen Gehorsam gegen Gott und seine Liebe zu uns Menschen zu ersticken.

℣. Christus hat für uns gelitten, und sein Beyspiel hinterlassen,

℟. Daß wir ihm nachfolgen.

Jesus läßt sich ohne Widerrede an das Kreuz nageln, und betet zu Gott für seine Mörder, und für kochen Rache, wünschen und suchen den Unter-

gang unsrer Feinde. Jesus schweigt, wenn er am Kreuze verspottet wird; und wir gerathen in Zorn, brechen in Scheltworte aus, wenn man unsrer Ehre zu nahe tritt. Jesus im höchsten Grad des Elendes erbarmt sich liebevoll des Mitgekreuzigten, der zu seiner Rechten hängt, und spricht ihm durch sein mächtiges Gnadenwort beseligenden Trost ein; und wir lassen nicht selten unser widriges Schicksal andere Unglückliche hart empfinden, oder versagen ihnen mitten im Ueberflusse unsre Hilfe.

℣. Göttlicher Heiland und Erlöser!
℟. Erbarme dich unser!

Erfülle, o Jesu! unsere Herzen mit jener Liebe, mit der du selbst für deine Mörder um Gnade barst, damit wir deines Namens würdig, und deines himmlischen Reiches theilhaftig werden. ℟. Amen.

XIV. Station.

(Jesus stirbt am Kreuze.)

Nun sind sie überwunden,
O Jesu, Gottes Sohn!
Die martervollen Stunden,
Der Feinde Spott und Hohn.
Sie ist jetzt da, die Todesnacht,
Und du, o Herr! hast es vollbracht.

(Aus der göttlichen Schrift. Matthäus 27. K. Markus 15. K. Lukas 23. K. Joh. 19. K.)

Bey dem Kreuze Jesu stand seine Mutter. Als Jesus seine Mutter, und den Jünger, den er lieb hatte, hier stehen sah, sprach er zu seiner Mutter: „Weib! sieh' da deinen Sohn!“ Dann sagte er zum Jünger: „Sieh' da deine Mutter! — Gegen Mittag kam eine Sonnenfinsterniß über das ganze Land, die bis 3 Uhr anhielt. Um 3 Uhr rief Jesus mit lauter

Stimme: „Mein Gott! mein Gott! warum haſt du mich verlaſſen?“ Einer der Umſtehenden nahm einen Schwamm mit Eſſig, und reichte ihn auf einem Hyſopſtengel Jeſu zum trinken dar, und ſagte: „Laßt ſehen, ob Elias kommt?“ — Als Jeſus den Eſſig genommen hatte, rief er mit lauter Stimme; „Es iſt vollbracht: Vater! in deine Hände empfehl' ich meinen Geiſt.“ Nach dieſen Worten ließ er das Haupt ſinken, und gab den Geiſt auf.

℣. Wir beten dich an, Jeſus, Sohn Gottes!
℟. Und danken dir, der du für uns ſo viel gelitten haſt.

Betrachtung.

Mit wehmüthigem Blicke ſah Jeſus ſeine Mutter an, die jetzt, wie Simeon es ihr voraus geſagt hatte, von dem Schwerte des Schmerzens ganz durchdrungen ward. Er empfiehlt ſie ſeinem geliebten Jünger Johannes, der ſie auch von dieſer Zeit an zu ſich nahm. So vergißt Jeſus im höchſten Schmerz die Seinigen nicht. Er wird auch uns nicht vergeſſen, wenn wir nur durch treue Befolgung ſeiner heiligen Lehre uns als ſeine Jünger beweiſen. Um uns die Größe ſeiner Qual fühlbar zu machen, ruft Jeſus mit lauter Stimme: „Mein Gott! mein Gott! warum haſt du mich verlaſſen?“ Er gibt uns dadurch die Lehre, daß wir uns immer feſt an Gott halten ſollen, der uns nie verläßt, ob er uns gleich zu verlaſſen ſcheint. Nun ſpricht der große Dulder: „Es iſt vollbracht! Vater! in deine Hände empfehl' ich meinen Geiſt.“

℣. Chriſtus iſt für uns geſtorben,
℟. Um uns zu erlöſen.

Es iſt vollbracht das große Werk der menſchlichen

Erlösung. Jesus starb, damit wir Vergebung unsrer Sünden erhielten, und Erben des Himmels würden. Lasset uns also die Sünde, um deren willen Jesus gestorben ist, ernstlich meiden und durch redliche Erfüllung unserer Berufspflichten der beseligenden Früchte des Opfertodes Jesu theilhaftig werden.

℣. Göttlicher Heiland und Erlöser!

℟. Erbarme dich unser!

(Gebet.) Göttlicher Heiland, wir danken dir für deine unaussprechliche Liebe, aus welcher du dich zum Versöhnungsopfer für uns dahin gegeben hast, und sind bereit, mit Aufopferung aller irdischen Vortheile deiner heiligen Lehre bis an unser Lebensende treu zu verbleiben. ℟. Amen.

XV. Station.

(Jesus wird begraben.)

Hier bringen Jesus Freunde
Den Leichnam in die Ruh;
Es schließen seine Feinde
Die Grabeshöhle zu;
Doch wird am dritten Tag der Stein
Durch Gottes Kraft zersplittert seyn.

(Aus der göttlichen Schrift. Matth. 27. Markus 15. Lukas 23. Joh. 19.)

Als es Abend wurde, und weil es Vor-Sabbath war, kam Joseph von Arimathea, ein angesehener Rathsherr, der auf das Reich Gottes wartete, und bat sich von Pilatus den Leichnam Jesu aus. Pilatus wunderte sich, daß er schon gestorben sey. Da er vom Hauptmann es vernommen hatte, schenkte er dem Joseph den Leichnam.

Dieser gieng also hin, und kaufte Leinwand, und nahm den Leichnam ab. Zu ihm gesellte sich auch Nikodemus und brachte bey hundert Pfund gemischte Myrrhen und Aloe. Sie übernahmen den Leichnam und wanden ihn sammt dem Gewürzwerk in reine Leinwand ein, und legten ihn in das neue Grab, das sich Joseph in einen Felsen hatte hauen lassen. Joseph wälzte einen großen Stein vor die Oeffnung des Grabes, und gieng weg.

℣. Wir beten dich an, o Jesu, Sohn Gottes!
℣. Und danken dir, der du für uns so viel gelitten hast.

Betrachtung.

Die Feinde Jesu haben ihre boshafte Absicht erreicht; sie sahen Jesu am Kreuze erblassen. Allein gleich nach seinem Tode ereigneten sich Dinge, die für seine Unschuld laut genug sprachen: der Vorhang des Tempels riß mitten entzwey, die Erde bebte, Felsen zerbarsten, und die Gräber öffneten sich. Der Hauptmann, und die, so mit ihm Jesum bewachten, sprachen: „Ja, wahrhaftig dieser Mensch war unschuldig; er war Gottes Sohn.“ Auch alles Volk schlug an seine Brust. Die frommen Rathsherren, Joseph und Nikodemus, veranstalteten ihm ein ehrenvolles Begräbniß. Die erbitterten Juden versiegelten das Grab, und besetzten es mit einer Wache, damit nicht der Verstorbene, seiner Versicherung gemäß, am dritten Tage von den Todten auferstehen möge. Allein was vermögen alle Anschläge der Menschen gegen Gott, der die Gerechten beschützt, und mit Ehre krönet?

℣. Christus hat für uns gelitten, und sein Beyspiel hinterlassen,
℟. Daß wir ihm nachfolgen.

Der Leichnam Jesu ruht nun im Grabe von seinen Schmerzen und Mißhandlungen aus, und harret der nahen Auferstehung, die ihn verherrlichen wird. Wenn auch uns dereinst die Ruhe des Grabes tröstlich seyn soll, so müßen wir Jesu im Leben, Leiden und Tode getreu nachfolgen. Wir müßen mit dem Stande, in welchen uns die göttliche Vorsehung setzte, zufrieden seyn, darin so viel Gutes verbreiten, als uns möglich ist, und die Lasten, Leiden und Widerwärtigkeiten desselben mit kindlicher Ergebung ertragen, und in Ausübung des Guten bis an unser Lebensende verharren.

℣. Göttlicher Heiland und Erlöser!
℟. Erbarme dich unser.

(Gebet.) Wir bitten dich, o Herr! um deine Gnade, damit wir es vermögen, deinen heiligen Fußstäpfen nachzufolgen, und bey treuer Erfüllung unserer Pflichten gegenwärtiges Leben so zu endigen, daß uns der Tod und das Grab nicht schrecklich, sondern als Uebergang zu einem bessern Leben erwünschlich werden. ℟. Amen.

(Schlußgesang.)

Dank dir und Preis in Ewigkeit,
Der du für uns gestorben,
Und Heil und Licht, und Ruhm und Trost
Durch deinen Tod erworben!
Du hast gesiegt!
Es ist vollbracht!
Dein, dein ist nun am Throne
Der Unschuld Ehrenkrone.

VII. Vesper auf das heilige Osterfest und dessen Oktav.

I. Psalm.

Antiphon. Ich war todt, und lebe nun von Ewigkeit zu Ewigkeit. Alleluja!

1) Die mich bis in den Tod verfolgten, * Verschloßen auch die Grabesstätte.
2) Der Wahrheit und der Tugend Feinde, * Die wollten mich zum Lügner machen.
1) Verwesen sollte ich in Felsen, * Nie meine Treuen wiedersehen.
2) Nicht meinen Tempel wieder bauen, * Den sie aus Neid zertrümmert hatten.
1) Ich stieg hinab ins Reich der Todten, * Vollendet waren meine Leiden.
2) Die Vorwelt eilte mir entgegen; * Sie hoffte immer mich zu sehen.
1) Mein Leib genoß der Grabesruhe, * Gesellt war ich zu Gruftbewohnern.
2) Die Frevler sagten meinen Freunden: * Weckt ihn nicht auf mit euern Klagen.
1) Ich sprach zu Gott: rufst du nicht wieder * Mich aus der Todtengruft zum Leben?
2) Was nützt mein Blut, was mein Verwesen? * Wird Staub wohl deine Treue preisen?
1) Lobsingt dem Herrn! ihr seine Freunde! * Und preiset seinen heil'gen Namen.
2) Vom Todtenreich kehrt er zurücke, * Den sie aus Haß getödtet hatten.
1) Dem Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.

2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt, und dereinst ewig. Amen.

II. Psalm.

Antiphon. Du, Herr! bist groß. Du hast es mit der That bewiesen. Alleluja!

1) Ich preise dich, o Gott! von Herzen, * Erzähle deine Wunderthaten;
2) Voll Freude sing' ich deinem Namen, * Und rühme deine Macht und Treue.
1) Du hast den Heiligsten von Feinden, * Von Uebelthätern ihn errettet.
2) Sie dürsteten nach seinem Blute, * Und stellten ihm nach seinem Leben.
1) Er hatte keine That begangen, * Die ihn des Todes schuldig machte.
2) Nie war Betrug in seinem Munde, * In seinem Wandel kein Vergehen.
1) Getreu vollzog er deinen Willen, * Verbreitete dein Reich auf Erden.
2) That immer unermüdlich Gutes, * Und segnete, die ihn verfolgten.
1) Sie aber haben ihn gemordet, * Den Missethätern gleich behandelt.
2) Doch ließest du kein Bein ihm brechen, * Sein Grab nicht unter Mördern finden.
1) Zu Schanden machtest du sie alle; * Die ihm am Kreuze Hohn gesprochen.
2) Du hast ihn auferweckt vom Grabe; * Er wandelt unter seinen Jüngern.
1) Bewährt ist seines Wortes Lehre, * Besiegt durch ihn sind Tod und Hölle.

2) Wie groß iſt deine Macht und Treue! * Ich preiſe dich von ganzem Herzen.

1) Dem Vater und dem Sohn ſey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiſte.

2) So wie vom Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt, und dereinſt ewig. Amen.

III. Pſalm.

Antiphon. Dein Lob ſoll ſtets in unſerm Munde ſeyn. Alleluja!

1) Dein Lob, Herr! wollen wir beſingen, * Verkünden deine Macht und Größe.

2) Nur du biſt unſer Ruhm und Helfer, * Du haſt Unſterblichkeit begründet.

1) Du biſt der Gott, den wir anbeten, * Der Gott, dem unſre Väter ſangen.

2) Allmächtiger! dies iſt dein Name. * Wen kann man dir, o Herr! vergleichen?

1) Beſiegt haſt du der Wahrheit Feinde, * Der Tugend Seligkeit bereitet.

2) Wer iſt, wie du, o Herr! ſo heilig? * Wer thut die Werke deiner Wunder?

1) Wir ſind dein Eigenthum geworden; * Von nun an biſt du unſer Führer.

2) Für uns haſt du dein Blut vergoſſen, * Damit wir ewig mit dir leben.

1) Du wirſt zum Heiligthum uns leiten, * Das deine Macht uns hat bereitet.

2) Als König wirſt du uns beherrſchen, * Dein Reich in Ewigkeit beſtehen.

1) Dir Vater und dem Sohn ſey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiſte.

2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt, und dereinst ewig. Amen.

(Kapitel, oder Lesung aus der heil. Schrift. I. Korinth. K. 15. V. 3. — 7.)

Brüder! Christus ist für unsre Sünden gestorben. Er ist begraben worden, und am dritten Tage nach der Schrift auferstanden. Er ist dem Käphas erschienen, und hernach den Eilfen. Darauf hat er sich mehr als fünfhundert Brüdern zugleich miteinander gezeigt. Viele davon sind noch jetzt beym Leben; einige aber entschlafen. Hernach erschien er noch dem Jakob; alsdann noch allen Aposteln miteinander.

℣. Gott sey Dank für diese heilige Botschaft!

1. Ihr Himmelstöhne' strömt herbey, Und singet freudigen Gesang! Dem Grab entschwingt sich wunbar Der Herr von Todesbanden frey.

2. Umsonst bewacht die heil'ge Gruft Des Wahnsinns Furcht mit Krieger-Schaar. Kein Siegel hemmt des Sohns Erstehn, Wenn ihn zu sich der Vater ruft.

3. O Volk! an Glauben so gering! Der Herr bedarf des Truges nicht. Zum Leben kehrt aus eigner Kraft, Der wie ein Gott zum Tode gieng!

4. Am Kreuze rief ihm: steig herab! Die Judenrotte höhnisch zu. Herab vom Kreuze stieg er nicht; Doch steigt er siegreich aus dem Grab.

5. Laß, Christus! sterben uns mit dir, Mit dir laß

1. Wir singen jubelnd, daß er lebt, Und auferstanden ist; Daß er in unsrer Mitte schwebt, Und ewig bey uns ist.

2. Hinunter in das tiefe Meer Versank des Todes Graun! Und jeder kann nun leicht und hehr In seine Zukunft schau'n.

3. Der dunkle Weg, den er betrat, Geht in den Himmel aus; Und wer nur hört auf seinen Rath, Kommt auch in's Vaters Haus.

4. Es kann zu jeder guten That Ein jeder frischer glüh'n; Denn herrlich wird ihm diese Saat In schönern Fluren blüh'n.

5. Er lebt, und wird auch bey uns seyn, Wenn alles uns verläßt, Und

uns zugleich erſteh'n. Der Erd' entſaget unſer Herz; Das Himmliſche nur lieben wir!

ſo ſoll dieſer Tag uns ſeyn Ein Weltverjüngungsfeſt.

℣. Chriſtus iſt die Auferſtehung und das Leben. Alleluja!

℟. Wer an ihn glaubt wird in Ewigkeit nicht ſterben. Alleluja!

Antiphon. Ich, der Lebendige, der auch todt war, lebe von Ewigkeit zu Ewigkeit, und habe die Schlüſſel des Todes und der Hölle.

Magnifikat.

1) Dich, Ewiger! preist meine Seele, * Rühmt ewig deine Huld und Treue.
2) Wir ſchmachteten in Sünden-Ketten, * In der Gefahr des Unterganges.
1) Erbarmend ſahſt du auf uns nieder, * Verſprachſt uns gnädig zu erretten.
2) Du ſandteſt deinen Eingebornen, * Wie du's den Vätern einſt verheiſſen.
1) Er ward das Opfer der Verſöhnung; * Er ſtarb für uns den Tod der Sünder.
2) Du haſt ihn auferweckt vom Grabe; * Er lebt und herrſcht mit dir nun ewig.
2) Sein iſt Unſterblichkeit und Leben; * Er iſt des Todes und der Hölle Sieger.
2) Er wird vom Grabe auferwecken, * Die ihn als Heiland gläubig ehren,
1) Die nach des Glaubens Vorſchrift wandeln, * Wie er hienieden ſelbſt gewandelt.
2) Wie er der Sünder Spott nicht achten, * Und muthig ſeine Pfade gehen.
1) Dem Vater und dem Sohn ſey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiſte.

2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinst ewig. Amen.

Gebet wie Seite 68.

(Fünfte Schlußantiphon von Ostern bis Pfingsten.)

IX. Vesper auf den zweyten, dritten und vierten Sonntag nach Ostern.

I. Psalm.

Antiphon. Mein Gott und mein Erretter! dir singe ich.

1) Den sie aus Haß getödtet hatten, * Der wandelt unter seinen Jüngern.

2) Seht doch die Mahle seiner Wunden; * Nie strahlten je Rubinen schöner.

1) Nie sah der Erdkreis einen Sieger, * Der ihm an Größe zu vergleichen.

2) So mußte der Messias leiden, * Die Welt von Sünden zu erlösen.

1) Er mußt' am Kreuze schmählich sterben, * Um Tod und Hölle zu besiegen.

2) Laßt uns ihm Lobeslieder singen, * Die Größe seines Sieges rühmen;

1) Die Größe seiner Treue preisen. * Wir sind sein Eigenthum geworden.

2) Wir sind sein Volk, das er erkaufte; * Für uns gab er sein theures Leben.

1) Ihm wollen wir mit Freude folgen * Dem treuen Hirten unsrer Seele;

2) Stets seine milde Stimme hören, * Nachwandeln ihm auf seinem Pfade.

1) Dir, Vater! und dem Sohn sey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.

2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinst ewig. Amen.

II. Pſalm.

Antiphon. Du biſt mein Hirt und Helfer. Auf dich vertraue ich.

1) Der von den Todten auferſtanden, * Der iſt mein Hirt und mein Ernährer.
2) Er weidet mich auf reichen Fluren, * Er leitet mich an lautern Bächen.
1) Bey ſeiner Hut wird mir nichts mangeln, * Mir ſtrömet Ueberfluß an allem.
2) Und wall' ich auch im Todesthale, * Ich walle freudig, ohne Beben.
1) Denn du, mein Hirt! gehſt mir zur Seite, * Du biſt mein Stab und meine Stütze.
2) An deiner Hand kann ich nicht irren; * Du biſt der wahre Weg zum Leben.
1) Ich baue feſt auf deine Hilfe. * Kein Unfall trübet meine Seele.
2) Dein Troſt wird ſich auf mich ergießen, * Wenn Leiden meiner Wohnung nahen.
1) Ich freue mich, Herr! deiner Güte, * Und denk' an dich, ſo lang' ich athme.
2) Einſt werd' ich bey dir ewig wohnen, * Und ewig deinen Namen preiſen.
1) Dem Vater und dem Sohn ſey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiſte.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinſt ewig. Amen.

III. Pſalm.

Antiphon. Ich will ohn' Unterlaß, Herr! deine Gnade rühmen.

1) Erretter! dir will ich jetzt danken * Für deinen Tod und deine Leiden.

2) Groß iſt das Werk, das du vollbrachteſt; * Wer iſt, der es ermeſſen könnte?

1) Es rühmt dies ein Geſchlecht dem andern; * Auch ich erhebe deinen Namen.

2) Und alles ſoll mit mir einſtimmen; * Die Erde ſoll es wiederhallen.

1) Barmherzig und von großer Güte * Biſt du mein Heiland und Erlöſer!

2) Zu dir blickt der Gerechten Auge, * Und du erfüllſt ihr frommes Flehen.

1) Du eilſt voll Liebe aufzuſuchen, die ſich von deinem Pfad verirrten;

2) Trägſt ſie zurück auf deinen Schultern, * Und heileſt ſie von ihren Wunden.

1) Du ſchützeſt alle, die dich lieben, * Machſt ſie zu Erben deines Reiches.

2) Dein Reich wird ewig fortbeſtehen, * Die Welt mag auch in Staub zerfallen.

1) Dem Vater und dem Sohn ſey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiſte.

2) So wie im Anbeginn der Zeiten; * So nun auch jetzt und dereinſt ewig. Amen.

(Leſung aus der Geſchichte der Apoſtel 1. K. 3. 4. V.

Den Apoſteln hat ſich Jeſus nach ſeinem Leiden lebendig gezeiget mit vielen Beweiſen, da er ſich vor ihnen vierzig Tage lang ſehen ließ, und mit ihnen vom Reiche Gottes redete. Er aß mit ihnen, und befahl ihnen, ſie ſollten nicht von Jeruſalem weggehen, ſondern die Verheiſſung des

Vaters erwarten, die ihr, sprach er, aus meinem Munde gehöret habt.

℟. Dir, o Gott! sey Dank für diese heilige Lehre.

1. Des Staubs Bewohner sind wir. Doch lebt ein Geist Von hoher Abkunft in den Verwesungen. Und denkt Gedanken, daß Entzückung Durch die erschütterte Nerve schauert.

2. Auch du wirst einmal mehr wie Verwesung seyn, Der Seele Schatten, Hütte, von Erd' erbaut, Und heil'ge niegefühlte Schauer Werden dich dort, wo du schlummerst, wecken.

3. O Herr und Meister! zeig' uns die Wege, die Du wandeltest, auf welche, wie Morgenroth Von deinen Strahlenhöhen milder Glanz von Unsterblichkeit niederfließet.

1. Jesus lebt, mit ihm auch ich, Tod! womit willst du mich schrecken? Jesus lebt, und wird auch mich Aus dem Grab' ins Leben wecken!

2. Jesus lebt, ihm ist das Reich Ueber alle Welt gegeben! Mit ihm werde ich zugleich Ewig herrschen, ewig leben.

3. Jesus lebt, sein Heil ist mein! Sein sey auch mein ganzes Leben. Dankbar will ich es ihm weih'n, Und den Lüsten widerstreben.

4. Jesus lebt, ich bins gewiß! Nichts soll je von ihm mich scheiden, Keine Macht der Finsterniß, Keine Herrlichkeit, kein Leiden.

℣. Nach deiner Barmherzigkeit bist du der Führer deines Volkes. Alleluja!

℟. Das du nicht mit Gold und Silber, sondern mit deinem Blute erkaufet hast. Alleluja!

Antiphon. Ich bin der gute Hirt. Ein guter Hirt gibt seine Seele für seine Schafe.

(Magnifikat wie Seite .

(Gebet.) Wir bitten dich, o Gott! laß durch das Andenken der Auferstehung deines eingebornen Sohnes in uns den Entschluß erregt werden, der Sünde ganz abzusterben, und einzig dir nach seinem heiligen Vorbilde zu leben; damit wir dereinst verdienen vom Grabe auferweckt zu werden; durch denselben Jesum Christum u. s. w.

(Fünfte Schlußantiphon von Ostern bis Pfingsten.)

X. Vesper auf den Bittsonntag, oder den fünften Sonntag nach Ostern.

I. Psalm.

Antiphon. Deine Güte, Herr! sey über uns.

1) Allmächtiger! ich schau zu dir empor, * Der du den Himmel und die Erde schufst.
2) Du deckst das Sterngewölb' mit Wolken zu, * Und giessest Regen auf die Erde aus.
1) Du kleidest, Herr! den hohen Berg mit Gras, * Das grüne Thal erfrischst mit Quellen du.
2) Auf Feldern keimt Getreid' im Ueberfluß; * Am Rebstock Wein, der unser Herz erfreut.
1) In deinen Händen ist der Wittrung Lauf, * Du ordnest sie nach deiner Weisheit an.
2) Du, Ewiger! du bist des Weltalls Herr; * Was da ist, lebt und athmet nur durch dich.
1) Du nimmst das Schrey'n der jungen Raben wahr, * Und deine Hand streut ihnen Futter aus.
2) Du bist's, der allen Thieren Nahrung gibt, * Und uns nach Wohlgefallen sättiget.
1) Herr! Aller Augen schauen nur auf dich; * Von dir allein kömmt Leben und Gedeih'n.
2) Erhöre unser demuthvolles Fleh'n, * Und kröne dieses Jahr mit Fruchtbarkeit.
1) Dem Vater, und dem Sohn, und heil'gen Geist * Sey von uns allen Ehr' und Lob geweiht.
2) Gott ist allein von Anbeginn der Herr, * Sein Ruhm besteht allein in Ewigkeit. Amen.

II. Psalm.

Antiphon. Es segne uns Gott, unser Gott.

1) Vergeblich ist des Künstlers Mühe, * Wenn nicht der Herr mit ihm das Haus erbaut.

2) Vergeblich ist der Wächter Sorge, * Wenn Gott mit ihnen nicht die Stadt bewacht.

1) Vergeblich steht ihr auf vor Tage, * Arbeitet fort bis in die spate Nacht;

2) Ihr esset euer Brod in Kummer, * Gibt euch der Herr nicht Segen und Gedeih'n.

1) Der Landmann pflügt im Schweiß den Acker, * Streut Saamen in des Feldes Furchen aus.

2) Doch ist sein Tagewerk vergeblich, * Wärmt deine Sonne nicht die junge Saat.

1) Tränkst du das Ackerfeld mit Regen nicht, * Erquickst du nicht mit Thau den zarten Halm.

2) Der Mensch mag schlafen oder wachen, * So wächst die Saat, und wird zur Erndte reif.

1) Oft drohen ihr Gewitterwolken, * Des Landmanns Herz steht demuthsvoll zu dir.

2) Du neigst dein Ohr dem frommen Beter, * Und zeigest weise dich in deinem Thun.

1) Dem Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleiche Ehre Gott dem heil'gen Geist.

2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt, und einst in Ewigkeit. Amen.

III. Psalm.

Antiphon. Gott ist mein Schirm; auf ihn vertraue ich.

1) Heil dem, der in des Höchsten Schutze, * Im Schatten seiner Allmacht wandelt.

2) Er kann zu sich mit Wahrheit sprechen: * Ich darf auf Gottes Hilfe bauen;

1) Flieh' ich zu ihm in Angst und Nöthen; * Ist er mir eine Burg auf Felsen.

2) Mich werden seine Flügel decken, * Sein starker Arm wird mich beschützen.

1) Ein Schirm und Schild iſt ſeine Treue. * Ich darf beym Grau'n der Nacht nicht zittern;
2) Beym Tage darf ich furchtlos wandeln, * Wenn Seuchen meinem Leben drohen.
1) Kein Unfall naht ſich meiner Hütte, * Wenn ich dem Ewigen vertraue.
2) Er hat den Engeln anbefohlen, * Auf allen Wegen mich zu tragen.
1) Und wenn ich ſeinen Namen ehre, * Nach ſeinem Reich vor allem trachte;
2) So wird er mein Gebet erhören, * Aus jeder Lebensnoth mich retten.
1) Nach ſeiner Huld mich täglich ſpeiſen, * Geſunde Tage mir verleihen;
2) Er wird, bin ich des Pilgerns müde, * Das Heil der Ewigkeit mir zeigen.
1) Dir, Vater! und dem Sohn ſey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiſte.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt, und dereinſt ewig. Amen.

Leſung aus der heiligen Schrift Matth. 6. 29.

Wenn ihr betet, ſo ſollet ihr nicht viel reden, wie die Heiden, die meynen, daß ſie erhöret werden, wenn ſie viele Worte machen. Seyd alſo nicht wie ſie; denn euer Vater weiß ſchon vorher, was ihr brauchet, ehe ihr ihn darum bittet. Ihr ſollet daher alſo beten: Du unſer Vater! der du in dem Himmel biſt, geheiliget werde dein Name.

℣. Dir, o Gott! ſey Dank für dieſe heilige Lehre.

1. Du biſt, o Unerforſchlicher! weil du biſt. Nur weil du biſt, ſind wir, und iſt alle Welt. Dich preist

1. O Vater! der im Himmel iſt, Du, deſſen Herz die Welt umſchließt, Dein Name ſoll geheiligt ſeyn,

der Glühwurm und der Fixstern; Juniger betet der Mensch; „O Vater!“

2. Der höchste Seraph, will er dich nennen, schweigt, Und hüllt das Antlitz. O Unaussprechlicher! Wie nennte dich der Staubbewohner Hinter der Sterblichkeit trübem Schleyer?

3. Doch uns verbürgt im Dunkel der Erdenbahn Der Funk', in unsre Seele gehaucht von dir, Erst Dämmerung, dann Mittag. Heller Stralt es, und heller. „Dein Reich erscheinʼ uns!“

4. Dein Wille thut sich Engeln und Menschen kund. Die Erde wie, der Himmel verkündige des Willens Achtung, nicht in leerem Lippengeklingel, in Herz und Wandel!

5. Nicht unser Wille, deiner geschehʼ! Wir sind Die Kinder, du der Vater! Dem Endlichen Entrollt sich nur der Schöpfung Bruchstück; Du nur, Unendlicher! schaust die Ganze.

6. Der du den Raben sättigst, und auch den Wurm. O laß die Aehr' uns reifen, die Traube glühʼn. Nicht schmachtʼ umsonst nach Licht die Seele! Spende den Kindern dein Brod, o Vater!

7. Was würden wir, entflammte der Sünder dich Zur Rache, wie den Menschen der Mensch? doch nein! Dein Sonnenlicht scheint auch dem Sünder; Warnend erschüttert sein Herz dein Donner.

8. Und mild verklärt die So weit sich deine Menschen freuʼn.

2. Erhelle des Verstandes Nacht, Dein Reich, das uns zu Brüdern macht; Die Liebe, Treu' und Redlichkeit Vermehre sich zu jeder Zeit.

3. Dein Willʼ ist unser höchstes Gut; Wohl jedem, der ihn kindlich thut. Omöchten wir voll Eifer glühʼn, Den Selʼgen gleich ihn zu vollzieh'n.

4. Gebrauch der Kraft ist dein Geheiß, Belebʼ in uns den Trieb zum Fleiß; Laß unser Tagewerk gedeihʼn, Laß Feld und Weinstock fruchtbar seyn.

5. Die Sonne scheinet als dein Bild, Den Bösen, wie den Guten mild. Wie wir vergeben fremde Schuld, Vergebʼ uns deine Vaterhuld.

6. Der Seele Ruh, ihr wahres Heil Sey um kein zeitlich Gut uns feil. Im Streit der Sinne mit der Pflicht, Verlaß, o Gott! verlaß uns nicht.

7. Machʼ uns von allen Uebeln frey, Daß unser Heil vollkommen sey. Vollende selig unsern Lauf, Und nimm uns in den Himmel auf.

8. Ein freudig: Amen, sprechen wir. O Vater! auf

Zähre des Büssenden Dein Bogen, der an segnender Wolke glänzt. Jetzt leis' im West, jetzt durch Orkane Führst du die Menschheit zum höhern Ziele.

9. Kein seelenlos Gebild, das den Werth nicht fühlt Dir nachzuahmen, sollte der Mensch dir seyn. Du gabst ihm Freyheit, die zur Tugend Adelt die That, in der Hand die Wage.

10. Die Dornen, Vater! heft' an den Rosenstrauch Am Pilgerpfad, daß Sehnsucht erglüh' in uns Nach jenem Land, wo jede Klage Schweigt, nur die Thräne der Wonne zittert!

das Wort von dir. Unendlich mehr, als wir verstehn, Gibst du den Deinen, wenn sie flehn.

9. Dein ist das Reich, dein ist die Kraft; Du bist, der alles kann und schafft! Dein ist die Macht und Herrlichkeit Von Ewigkeit zu Ewigkeit.

℣. Bittet, und ihr werdet empfangen. Alleluja!

℟. Daß euere Freude vollkommen sey. Alleluja!

Antiphon. Wenn ihr den Vater um etwas in meinem Namen bitten werdet, so wird er es euch geben.

Magnifikat.

1) Dich, Ewiger! preist meine Seele, * Sie preiset deine Huld und Treue.
2) Sieh! ein Geschlecht erzählt dem andern * Die Thaten deiner Macht und Größe.
1) Herr! du bist gnädig und barmherzig; * Dir singen, die dich gläubig ehren.
2) Du zeigest dich gerecht in Allem, * Und liebevoll in deinen Werken.
1) Bist allen nah, die zu dir beten, * In Kindeseinfalt zu dir flehen.
2) Erfüllst die Wünsche deiner Freunde, * Und schützest alle, die dich lieben.
1) Herr! alle Augen harren Deiner, * Der du der Raben Hunger stillest.

2) Du öffnest deine Hand aus Gnade, * Und sättigest, die zu dir flehen.
1) Du, Ewiger! bist Allbeglücker! * Und deine Herrschaft nimmt kein Ende.
2) Es soll mein Mund dich ewig preisen, * Verkünden deine Wundergüte.
1) Dir Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinst ewig. Amen.

(Gebet.) O Gott! von dem uns alle gute Gaben zufließen, verleih auf unser demüthiges Flehen, daß wir jederzeit das erlangen, was heilsam und gut ist, und dasselbe deiner heiligen Absicht gemäß verwenden. Wir bitten dich darum durch Jesum Christum. ℟. Amen.

(Fünfte Schlußantiphon von Ostern bis Pfingsten)

XI. Vesper auf das Fest der Auffahrt unsers Herrn Jesu Christi, und den Sonntag in der Oktav.

Eingang wie Seite 222.

I. Psalm.

Antiphon. Dich lobe ich, mein Gott und mein Erlöser!

1) Dein Lob, Herr! wollen wir besingen, * Verkünden deine Macht und Größe.
2) Nur du bist unser Ruhm und Helfer, * Du hast Unsterblichkeit begründet.
1) Du bist der Gott, den wir anbeten, * Der Gott, dem unsre Väter sangen.
2) Allmächtiger! dies ist dein Name. * Wen kann man dir, o Herr! vergleichen?

1) Beſiegt haſt du der Wahrheit Feinde, * Der Tugend Seligkeit bereitet.
2) Wer iſt wie du, o Herr! ſo heilig? * Wer thut die Werke deiner Wunder?
1) Wir ſind dein Eigenthum geworden; * Von nun an biſt du unſer Führer.
2) Für uns haſt du dein Blut vergoſſen, * Damit wir einſt wie du erſtehen.
1) Du wirſt zum Heiligthum uns leiten, * Das deine Macht uns hat bereitet.
2) Als König wirſt du uns beherrſchen, * Dein Reich wird ewig feſt beſtehen.
1) Dem Vater und dem Sohn ſey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiſte.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinſt ewig. Amen.

II. Pſalm.

Antiphon. Auf Wolken fährt er in die Höhe. Eröffnet euch Pforten des Himmels.

1) Frohlocket nun ihr Völker alle, * Klatſcht freudenvoll in euere Hände.
2) Singt Jubellieder dem Erlöſer; * Denn Ihm gebührt Lob, Dank und Ehre.
1) Er hat uns auserwählt zu Erben, * Zu Mitgenoſſen ſeines Reiches.
2) Das ihm mittheilen will ſein Vater, * Um zu belohnen den Gerechten.
1) Er hatte keine That begangen, * Die ihn des Todes ſchuldig machte.
2) Nie war Betrug in ſeinem Munde, * In ſeinem Wandel kein Vergehen.

1) Er übte unermüdlich Gutes, * Und segnete, die ihn verfolgten.
2) Sie aber haben ihn gemordet, * Den Missethätern gleich behandelt.
1) Nun setzt ihn Gott, sein Gott zu Ehren, * Er unterwirft ihm alle Völker.
2) An seiner Seite soll er herrschen, * In Majestät die Welt einst richten.
1) Triumph, Triumph dem großen Sieger! * Ihm öffnen sich des Himmels Pforten.
2) Der Sel'gen Schaar eilt ihm entgegen, * Auf Wolken fährt er in die Höhe.
1) Dem Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinst ewig. Amen.

III. Psalm.

Antiphon. Er setzet sich zur Rechten seines Vaters.

1) Zu dir sprach, Herr! dein Gott und Vater: * Sohn! setze dich zu meiner Rechten.
2) Du sollst von nun an mir zur Seite, * Auf meinem Throne herrschen ewig.
1) Dir unterwerf ich alle Völker; * Regiere sie nach deiner Milde.
2) Wenn Fremde dich nicht König nennen; * Mein Volk schwört dir den Eid der Treue.
1) Ich zeugte dich im Anbeginne * Im Glanze meines Heiligthumes.
2) Du bist mein Sohn, der Herr und König, * Der Hoheprieſter meines Volkes.
1) Du brachtest mir in deinem Blute * Am Kreuz das Opfer der Versöhnung.

2) Für deine Schmach und deine Leiden * Geb' ich dir meines Reiches Krone.

1) Dein sey die Macht von meinem Szepter; * Du bist und bleist des Weltalls Herrscher.

2) Vor dir soll jedes Knie sich beugen, * Als Herr dich jeder Mund bekennen.

1) Dir Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.

2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinst ewig. Amen.

Lesung aus der heil. Schrift. Apostelg. I. 11. 12.

Ihr Männer von Galiläa! was stehet ihr da! und sehet gegen den Himmel? Eben dieser Jesus, der vor euch in den Himmel aufgenommen worden ist, wird eben so wiederkommen, wie ihr ihn habt gegen den Himmel fahren gesehen.

℣. Dir, o Gott! sey Dank für diese heilige Lehre.

1. Dein göttlich Werk ist nun vollbracht! Dich, o des Tod's Besieger! ruft Des Himmels ew'ge Herrlichkeit, Die du verließest, jetzt zurück.

2. Schon blickst du hoch vom Glanzgewölk Auf unsre Erde mild herab! Dir strömt mit Dankesliedern nach Ein Heer Erlöster im Triumph.

3. Schnell öffnet sich des Himmels Thor. Die Engelchöre seh'n erstaunt, Wie zu des Vaters Rechten jetzt Der Gottmensch auf den Lichtthron steigt.

4. Dort strahlt verklärt das blut'ge Kreuz, Woran du für die Menschheit starbst! Wer mit Vertrauen zum Kreuze blickt, Den rufst du in des Vaters Reich.

1. Du giengst zum höchsten Lohne Ins Haus des Vaters ein; Nun ist des Sieges Krone, Die Herrlichkeit ist dein.

2. Empor, empor vom Staube Zum Himmel schwingst du dich! Fest stand der Jünger Glaube, Und unerschütterlich.

3. Der Gott, der dich gesendet, Erlöser! nahm dich auf. Nun war das Werk vollendet, Vollbracht der Prüfung Lauf.

4. Wir blicken mit Verlangen, Vollendeter! dir nach; Du bist vorangegangen, Wie es dein Wort versprach.

5. Wir wandeln hier im

5. Der Rebe gleich, blüht deine Braut, Die Kirche, deines Segens froh. Wie Lebensodem wirkt dein Geist In jedem Zweig mit Gotteskraft.

6. Mit wüthenden Orkanen kämpft Der Kirche Schiff; es sinket nicht. Gib du dem Kämpfenden den Sieg; Die Palme winkt in deiner Hand!

7. Wo du vorangiengst, Heeres-Haupt! Berufst du alle Glieder hin! Uns alle laß den Lichtpfad geh'n, Den deines Wandels Spur erhellt!

℣. In meines Vaters Haus sind viele Wohnungen. Alleluja!

℟. Ich gehe hin, um einen Ort euch zu bereiten. Alleluja!

Antiphon. Ich bin der Weg, die Wahrheit und das Leben. Niemand kömmt zum Vater als durch mich.

Magnificat.

1) Dich, Ewiger! preist meine Seele, * Rühmt ewig deine Huld und Treue.

2) Wir schmachteten in Sünden Ketten, * In der Gefahr des Unterganges.

1) Erbarmend sahst du auf uns nieder, * Versprachst uns gnädig zu erretten.

2) Du sandtest deinen Eingebornen, * Wie du den Vätern einst verheissen.

1) Er ward das Opfer der Versöhnung; * Er starb für uns den Tod der Sünder.

2) Du hast ihn auferweckt vom Grabe, * Gabst ihm Unsterblichkeit und Leben.

1) Hast ihn in Himmel aufgenommen, * Erhöht, zum Herrscher deines Volkes.

2) Noch ist er bey dir unser Mittler; * Einst aber kömmt er uns zu richten;

Glauben; Jenseits des Grabs im Schau'n! Nichts kann den Trost uns rauben, Selbst nicht des Todes Grau'n.

6. Auch deine Pfade waren In dunkle Nacht gehüllt; Doch bald hast du erfahren, Wie Gott sein Wort erfüllt.

7. Vereint mit dir zu werden, Soll unser Streben seyn; Dann seh'n wir schon auf Erden Ins Himmelreich hinein.

1) Und Leben denen mitzutheilen, * Die wandeln, so wie er gewandelt.
2) Die nicht den Spott der Sünder achten, * Die standhaft geh'n der Tugend Pfade.
1) Dem Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinst ewig. Amen.

(Gebet am Auffahrts-Feste und am Sonntag in der Oktav Seite 89.)

(Fünfte Schlußantiphon von Ostern bis Pfingsten.)

XII. Vesper auf den heiligen Pfingstsonntag, Pfingstmontag und Dreyeinigkeitssonntag.

I. Psalm.

Antiphon. Herr! wie erhaben ist dein Name der ganzen Welt.

1) Du, Herr! bist groß, bist hocherhaben, * Du bist in aller Welt der Höchste.
2) Dein Allmachtswort erschallt am Himmel, * Vom Aufgang bis zum Niedergange.
1) Vor deinem Antlitz wallet Feuer, * Die Welt erleuchten deine Blitze.
2) Hoch über Bergen rollt dein Donner, * Schreckt auf der Wildniß scheue Thiere.
1) Die Wasser sehen dich und beben, * Erschüttert werden Meerestiefen.
2) Das Erdreich wandelst du in Seen, * Das dürre Land in Wasserquellen.
1) Giebst, du Herr! deinen Geist der Erde, * Wird sich ihr Antlitz ganz erneuen.
2) Weissagen werden unsre Söhne, * Und deine heitre Zukunft sehen.

1) Ein neuer Sinn wird uns beleben, * Und wir auf deinen Wegen wandeln.
2) Groß bist du, Herr! und groß dein Name. * Dich sollen alle Völker preisen.
1) Dem Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinst ewig. Amen.

II. Psalm.

Antiphon. Ich will, Herr! deine Huld und Treue stets verkünden.

1) Mein Gott! dich will ich immer rühmen; * Dein Lob soll stets in meinem Munde seyn.
2) Denn du bist treu in deinen Worten. * Was je dein Mund versprach erfüllest du.
1) Du schützest den mit Allmachts-Flügeln, * Der durch Gehorsam dich als Herrscher ehrt.
2) Es leitet uns auf sicherm Pfade * Dein Geist zur seligen Unsterblichkeit.
1) Du hast die Herzen selbst gebildet, * Siehst unsrer Handlungen geheimen Grund.
2) Du gibst das Wollen und Vollbringen; * Dein ist des Guten Saat und ihr Gedeih'n.
1) Dem Volke Heil, das dich zum Herrscher, * Das du zum Eigenthum erkiesen hast.
2) Herr! deine Treue währet ewig, * Wie deine Güte und Gerechtigkeit.
1) Dem Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinst ewig. Amen.

III. Psalm.

Antiphon. Wer Opfer des Dankes bringt, der ehret mich, und heiliget sich.

1) Lobt vom Himmel her den Ew'gen, * Lobt ihn dort in jenen Höhen.
2) Lobt ihn alle seine Engel, * Lobt ihn, alle seine Heere.
1) Lobe ihn, du Mond und Sonne, * Lobt ihn, alle Lichtgestirne.
2) Lobt ihn alle Himmelskreise, * Ihr, Gewässer in den Lüften.
1) Alles lobe seinen Namen; * Denn was er gebot, das wurde.
2) Ewiglich erhält er Alles; * Unverletzbar ist sein Wille.
1) Lobt den Herrn, ihr von der Erde; * Meereswunder, Fluthen alle;
2) Blitze, Hagel, Schnee und Nebel, * Stürme, die sein Wort vollstrecken;
1) Alle Berge und die Hügel, * Fruchtbeladne Bäum' und Zedern.
2) Was im Feld und Walde lebet, * Würm' im Staub, und hoch die Adler;
1) Alle Völker und Regenten, * Fürsten und Beherrscher alle,
2) Jünglinge zugleich mit Töchtern, * Und ihr Greise mit den Kindern.
1) Alle lobt des Ew'gen Namen, * Denn sein Nam' ist hocherhaben.
2) Ueber Erd' und über Himmel * Breitet aus sich seine Güte.

1) Gott gebühret Ruhm und Ehre, * Ihm, dem Vater und dem Sohne.
2) Gleiches Lob dem heil'gen Geiste, * So wie jetzt, zu allen Zeiten. Amen.

(Zum Kapitel am heiligen Pfingstsonntag und Montag.)

(Lesung aus der Geschichte der Apostel 2. K. 1 — 4. V.)

Als der Pfingstag angekommen war, waren alle miteinander am nämlichen Orte. Und es entstand plötzlich vom Himmel herab ein Wehen, wie das Wehen eines kommenden Sturmwindes, und es erfüllte das ganze Haus, wo sie saßen; zugleich sahen sie zerstreute Zungen wie Feuer, und über jedem von ihnen schwebte ein solches. Und alle wurden mit dem heiligen Geiste erfüllet, und fiengen an in verschiedenen Sprachen zu reden, wie der Geist sie unter ihnen vertheilte.

℟. Dir, o Gott! sey Dank für diese heilige Botschaft.

1. Schweigt ehrfurchtsvoll ihr Brüder! Seht! Der Himmel öffnet sich ob euch. In feurigen Gestalten schwebt Der Liebe Geist auf euch herab.

2. Ihr Neugeborenen für Gott! Entsagt unheil'gen Sitten heut; Weiht ganz dem Ew'gen euer Herz, Ihm, der der Liebe Urquell ist!

3. Was laut von Erd' und Himmel tönt, Was Allen schrieb Natur ins Herz, Was weht im West, im Donner hallt, Das sagt der Geist euch: „Liebet Gott."

4. Der allgemeine Vater sprach Am hehren Schöpfungstage schon: Wie Brüder, Menschen, liebet euch!"

1. Nicht um ein flüchtig Gut der Zeit, Fleh' ich, mein Gott! zu dir, Den Geist, den uns zur Seligkeit Dein Sohn versprach, gib mir.

2. Die Weisheit, die vom Himmel stammt, O Vater! lehr' Er mich! Die Weisheit, die das Herz entflammt Zur Liebe gegen dich!

3. Dich lieben, Gott! ist Seligkeit; Und thun, was dir gefällt, Schafft süßere Zufriedenheit, Als Alles Glück der Welt.

4. Dein Geist verleih mir Wahrheitssinn; Zur Tugend stärk er mich, Und zeige,

Euch lieben, lehrt auch heut sein Geist.

5. O du, der Liebe guter Geist! Auf Pfaden, die dein Licht erhellt, Laß meiden uns, was Gott verbeut, Und üben, was sein Wort empfiehlt.

wenn ich traurig bin, Auch mir als Tröster sich!

5. Er schaff' in mir ein reines Herz, Versiegle deine Huld; Er waffne mich in Leid und Schmerz Mit Muth und mit Geduld!

℣. Ich werde euch ein neues Herz geben. Alleluja!

℟. Und einen neuen Geist in euch pflanzen. Alleluja!

(Das Magnifikat siehe weiter unten.)

(Lesung am heiligen Dreyeinigkeitssonntag ist aus dem Briefe des heiligen Apostels Paulus an die Römer XI. 33 — 36.)

O! wie tief geht der unermeßliche Schatz der Weisheit und Erkenntniß Gottes! Wie ganz unbegreiflich sind seine Urtheile, wie ganz unerforschlich seine Wege? Wer kann seinen Sinn durchschauen? oder, wer kann sich als seinen Rath ansehen? oder, wer hat ihm zuerst gegeben, daß er ihm Ersatz schuldig wäre? Es ist ja alles nur aus Ihm, und durch Ihn, und in Ihm! — Ihm sey Ehre in Ewigkeit. Amen.

℟. Dir, o Gott! sey Dank für diese heilige Botschaft.

1. Noch blühte nicht der Erde Pracht, Noch leuchteten die Sterne nicht; Dein liebreich Wort, o Gott! erklang, Und Erd' und Himmel preisen dich.

2. Doch schwang sich keine Seele noch Vom Staub', Unendlicher! zu dir. Da blies ins Erdgebild dein Hauch; Im Menschen strahlte jetzt dein Bild.

3. In deinen Werken sah der Mensch Nur Spuren deiner Vaterhuld. Doch ach! von eitlem Wahn getäuscht, Verlor sein Blick der Unschuld Pfad.

1. Wo tönt der Psalm, der dich erreicht, Dich, Herr! und deine Stärke, Die Macht, der ausser dir nichts gleicht, Die Größe deiner Werke?

2. Unübersehbar, grenzenlos Ist deiner Wunder Menge! Ein hoher Inhalt, allzu groß Für endliche Gesänge.

3. O könnt' ich, Schöpfer! dich erhöh'n, Wie meine hehern Brüder, Wie Engel, die dein Antlitz seh'n! Verstünd' ich ihre Lieder!

4. In Nacht, in tiefer Nacht verſank Des Menſchen Geiſt, nicht mehr dein Bild; Sein ſtilles Schmachten drang zu dir; Die Hoffnung glänzte mild herauf.

5. Der Retter kömmt! Kein König iſt's, Kein Engel. Gott! dein eigner Sohn! Er bringt ſich ſelbſt zur Sühnung dar Für jeden, der dich herzlich liebt.

6. Vom Himmelsglanz ſandt' uns der Sohn Der Lieb' und Weisheit heil'gen Geiſt. Durch alle Welt wirkt Gottes Geiſt: Der Trug verſinkt, die Wahrheit ſiegt!

7. Zum Guten, Vater! gib uns Kraft! Heil' uns, o Sohn! der Wahrheit Pfad! Zum Streben nach der Tugend Kranz Entzünde unſer Herz, o Geiſt!

4. Wie ſtrahlt zum Preiſe deiner Macht, In nie durchſchauten Fernen, Dein Himmel mir in jeder Nacht Von Sternen über Sternen.

5. Wer zählt, wer leitet ihre Schaar? Wer nennet ſie beym Namen? O Herr! als noch die Welt nicht war, Da riefſt du: Kommt! — Sie kamen.

6. O Stärke Gottes! Macht des Herrn! Du meines Gottes Rechte, O Gott der Liebe, dem ich gern Ein würdig Opfer brächte! —

7. Ergreife, ſtärk', entflamme mich, Daß ich dich rühmen könne; Daß ich, von dir begeiſtert, dich Stets zu verehren brenne!

℣. Laſſet uns preiſen den Vater und den Sohn ſammt dem heiligen Geiſte. Alleluja!

℟. Dankbar ſey ihnen unſer Lob geweiht. Alleluja!

Magnifikat.

(Antiphon für Pfingſten.) Ich werde den Vater bitten, daß er euch den Tröſter ſende, nämlich den Geiſt der Wahrheit; und der wird bey euch bleiben in Ewigkeit. Alleluja.

(Antiphon der heiligen Dreyeinigkeit.) In dem Namen des Vaters, des Sohnes und des heiligen Geiſtes ſind wir zum Leben geboren, und haben die Gnade, daß wir Kinder Gottes genennt werden, und ſind.

1) Dich, Ewiger! preist meine Seele, * Mein Herz, es freut ſich deiner Liebe.

2) Die ſich im Anbeginn der Tage * Noch eh' wir waren, offenbarte.

1) Du hast mit Reichthum diesen Erdkreis, * Mit Güterüberfluß gesegnet.
2) Daß alles deiner sich erfreue, * Und dich als Vater dankbar ehre.
1) Noch mehr hat sich uns deine Liebe * In deinem Sohne kund gegeben.
2) Du sandtest deinen Eingebornen, * Wie du's den Vätern einst verheissen.
1) Er ward das Opfer der Versühnung, * Er starb für uns den Tod der Sünder;
2) Erkaufte uns mit seinem Blute * Die Erbschaft deines ewigen Reiches.
1) Nach der Verheissung deines Sohnes * Hast du auch deinen Geist ergossen.
2) Daß er uns reinige von Sünden, * Uns neuen Tugendsinn verleihe;
1) Zu Tempeln deiner Gnad' uns weihe, * Uns Muth und Kraft fürs Gute gebe;
2) Und auf dem Wege der Gebote * Zu deiner Herrlichkeit uns leite.
1) Dir Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinst ewig. Amen.

(Gebet am Pfingstsonn- und Montag S. 93.)
(Gebet am heil. Dreyeinigkeitssonntag S. 101.)

(Sechste Schlußantiphon.)

XIII. Vesper auf das heilige Fronleichnamsfest und dessen Oktav.

I. Psalm.

Antiphon. Dieser ist mein Gott, und ich will ihn ehren.

1) Zu dir sprach, Herr! dein Gott und Vater: * Sohn, setze dich zu meiner Rechten.

2) Du sollst von nun an mir zur Seite * Auf meinem Throne herrschen ewig.

1) Dir unterwerf' ich alle Völker; * Regiere sie nach deiner Milde.

2) Wenn Fremde dich nicht König nennen; * Mein Volk schwört dir den Eid der Treue.

1) Ich zeugte dich im Anbeginne * Im Glanze meines Heiligthumes.

2) Du bist mein Sohn, der Herr und König, * Der Hohepriester meines Volkes.

1) Du brächtest mir in deinem Blute * Am Kreuz das Opfer der Versöhnung.

2) Für deine Schmach und deine Leiden * Geb' ich dir meines Reiches Krone.

1) Dein ist die Allmacht meines Szepters; * Du bist und bleibst des Weltalls Herrscher.

2) Vor dir soll jedes Knie sich beugen, * Als Herr dich jeder Mund bekennen.

1) Dir, Vater! und dem Sohn sey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.

2) So wie im Anbeginn der Zeiten * So nun auch jetzt, und dereinst ewig. Amen.

II. Psalm.

Antiphon. Dieser ist mein Gott, und ich will ihn ehren.

1) Herr! deine Güte preis' ich ewig, * Gedenke deiner Treue für und für.

2) Du, Heiligster! bist unser König, * Voll Gnade wohnst du mitten unter uns.

1) Werft, Fürsten! euch anbetend nieder, * Und opfert ihm des Weihrauchs Wohlgeruch.

2) Er ist's, durch den wir sind und leben, * In seiner Hand liegt eurer Völker Wohl.

1) Werft, Völker! euch zu seinen Füßen, * Seyd ihm mit frohem Herzen unterthan!
2) Er schaffet Recht dem Unterdrückten, * Nimmt huldvoll sich verarmter Waisen an.
1) Er rettet der Verlaßnen Leben, * Erbarmt der Dürftigen und Schwachen sich.
2) Wer ihm mit Kindessinn vertrauet, * Dem ist er Schirm und Schutz in jeder Noth.
1) Durch ihn blüht Redlichkeit und Treue; * Er spendet Regen, Sonnenschein und Thau.
2) Durch ihn strömt Segen auf die Länder, * Wie Regen auf die abgemähte Flur.
1) Er heißt den Mond und seine Sterne * Des Wandrers Pfad erleuchten in der Nacht.
2) Rühmt, Völker! seine große Milde, * Bestreut und kränzt mit Blumen den Altar.
1) Dem Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleiche Ehre Gott dem heil'gen Geiste.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und einst in Ewigkeit. Amen.

III. Psalm.

Antiphon. Der gnädige und barmherzige Herr hat ein Denkmal seiner Wunder errichtet.

1) Von Herzen, Gott! will ich dir singen * In der Gemeinde deiner Frommen.
2) Groß, Ewiger! sind deine Werke, * Ganz deinem hohen Zwecke dienend.
1) Von deinem Thun strahlt Kraft und Schönheit; * Endlose Güte strömt von deinem Antlitz.
2) Du hast ein Denkmal deiner Wunder * Für ew'ge Zeiten uns gestiftet.

1) Haſt hier zu deinem Angedenken * Ein Mahl den Frommen zubereitet;
2) Für hehres Leben ſie zu nähren, * Zu ſtillen ihrer Seele Hunger.
1) Haſt mit uns einen Bund geſchloſſen, * Daß wir dir unſer Leben weihen.
2) Dein Name iſt uns allen heilig, * Mit Ehrfurcht nennt ihn unſre Zunge.
1) Lobſinget ihm ihr Völker alle! * Unwandelbar iſt ſeine Treue.
2) Lobpreiſet ihm ihr Erdbewohner; * Denn ſeine Lieb' hat keine Grenzen.
1) Dem Vater und dem Sohn ſey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiſte.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinſt ewig. Amen.

(Leſung aus der heiligen Schrift. I. Korinth. 11. K. 23. 24. V.)

I. Der Herr Jeſus nahm in der Nacht, da er verrathen wurde, Brod, ſagte Dank, brach es, und ſprach: Nehmet hin, und eſſet, das iſt mein Leib, der für euch wird dahin gegeben werden. Thut das zum Andenken an mich.

II. Gnade und Friede erfülle euch ganz durch die Erkenntniß Gottes und Chriſti Jeſu unſers Herrn! So wie uns alle ſeine göttliche Kraft zum Leben und zur Gottſeligkeit geſchenkt worden iſt, indem wir den kennen lernten, welcher uns durch ſeine eigene Herrlichkeit und Macht berufen hat.

III. Wir haben es geſehen, und geben Zeugniß davon, daß der Vater ſeinen Sohn als Heiland der Welt geſandt hat. Wer immer bekennt, daß

Jesus Gottes Sohn ist, in dem wohnet Gott, und er wohnt in Gott.

IV. Jeder, der glaubt, daß Jesus der Gesalbte ist, der ist aus Gott geboren. Und jeder, der den Erzeuger liebt, der liebt auch den, der aus ihm geboren ist.

℟. Gott sey Dank für diese heilige Lehre.

1. Vater! aus des Lichtes Fülle Kam der Sohn zu uns herab; Heller strahlte nun dein Wille; Denn die Hülle Sank, und von uns schwanden Nacht und Grab.

2. Aber ach! die Brut der Hölle Schwur den Untergang dem Licht, Das an bunter Wolken Stelle Goß die Helle, Die des Wahnes Zauberfesseln bricht.

3. Arglist mit der Wuth Geberden Lauerte voll Heuchelschein. Gott! dem Hirten deiner Heerden Blieb auf Erden Zu des müden Hauptes Ruh kein Stein.

4. Um den Herrn die Jünger sassen Tief betrübt am Abschiedsmahl, Als ein Wunder ohne Maßen Ihren nassen Blick erheiterte mit Gottes Strahl.

5. Brod und Wein den Jüngern gebend, Sprach der Herr: „Eßt meinen Leib! Trinkt mein Blut!“ Wie seelerhebend, Wie belebend Jedem, den gebar ein sterblich Weib!

1. O Engel Gottes, eilt herunieder, Und stimmet ein in unsre Lieder! Der Tag ist festlich uns und euch. Das Himmelbrod, das wir verehren, Mit dem sich unsre Seelen nähren, Dies Brod macht Mensch und Engel gleich.

2. O kommt, so wie ihr einst im Saale Bey Jesu letztem Abendmahle Erstaunungsvoll zugegen war't! Ihr sahet dort das Brod ihn brechen, Ihr hörtet ihn mit Liebe sprechen: Dies nehmt vor meiner Himmelfahrt.

3. Dies ist mein Leib, den willich schenken; Nehmt ihn zu meinem Angedenken! So oft ihr, Freunde! dieses thut, So oft ihr dies Geheimniß handelt, Wird Brod und Wein, wie jetzt verwandelt In eures Meisters Fleisch und Blut.

4. O Abgrund unbegriffner Gnade! Wars nicht genug auf Erdenpfade Zu kommen von des Himmels Höhn; Die Zeit von mehr als dreyßig Jahren Verachtet, arm und in Gefahren, Mit Undankbaren umzugehn?

5. Wars nicht genug, die Kranken heilen, Gerührten Trost und Rath ertheilen, Uns höchster Weis-

6. Dieſes hehre Pfand der Liebe Feyre heute Jubelton! Dankbar opfern unſre Triebe Wir der Liebe, Die herab ſich läßt vom ew'gen Thron.

7. Feſtlich triumphirt der Glaube, Der verhüllt die Gottheit ſieht, Dem in ſtiller Friedenslaube Hier im Staube Ewiger Vergeltung Dämmrung glüht.

8. Seufzer ſchweiget, trocknet Thränen! Hoffend blickt auf euern Freund, Der einſt ſtillt des Herzens Sehnen Allen denen, Die die Liebe, hier mit ihm vereint.

heit Lehrer ſeyn; Für uns in frechen Henkers-Händen Des Lebens Lauf in Qualen enden, Uns von dem Untergang befrey'n?

6. O nein! es walten neue Triebe Der ewig uns verheißnen Liebe, In unſers Heilands treuer Bruſt; Die lehren ihn das Mittel finden, Sich uns noch enger zu verbinden; Bey Menſchenkindern ſucht er Luſt.

7. Er läßt bis an den Schluß der Zeiten Bey uns ſich einen Sitz bereiten, Uns ſeine Neigung darzuthun. Der Gottheit Schimmer einzuhalten, Verhüllt er ſich in Brodsgeſtalten, Und will in unſern Herzen ruh'n.

℣. Dieſes iſt das Brod, welches vom Himmel gekommen iſt. Alleluja!

℟. Das Brod, welches der Welt das Leben mittheilt. Alleluja!

Antiphon. Wir ſind zur Erkenntniß gekommen, und haben geglaubt an die Liebe, die Gott uns gab.

Magnifikat.

1) Dich, Ewiger! preist meine Seele; * Mein Herz, es freuet deines Sohnes ſich.
2) Du ſahſt herab vom Heiligthume, * Sahſt ſchmachten in der Sünde Knechtſchaft uns;
1) Haſt uns nach deiner Huld errettet, * Wie du es unſern Vätern zugeſagt.
2) Damit wir ohne Furcht dir dienen, * Mit Kindesſinn dir unſre Tage weih'n.
1) Nun haſt du uns den Sohn geſendet, * Den du, o Gott! von Ewigkeit gezeugt.

2) Der alles, was da ist, erschaffen, * Und Abglanz deiner Macht und Liebe ist.
1) Ein Licht, uns Menschen zu erleuchten, * Wenn Finsterniß uns deckt und Todesnacht.
2) Ein Licht zu leiten unsre Tritte * Auf sicherm Pfad, der uns zum Leben führt.
1) Uns von der Sünde zu erlösen, * Verließ er seine ew'ge Herrlichkeit;
2) Erniedrigte sich zu uns Sündern; * Ward Mensch, und starb für uns der Sünder Tod.
1) Dir Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleiche Ehre Gott dem heil'gen Geist;
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und einst in Ewigkeit. Amen.

(Gebet wie Seite 104.)

(Sechste Schlußantiphon von Pfingsten bis Mariä Himmelfahrt.)

XIV. Vesper auf die Sonntage nach Pfingsten.

I. Psalm.

Antiphon. Gottes Auge beobachtet uns.

1) Du Herr! erforschest, und du kennest mich, * Ich mag nun ruhen oder wandeln.
2) Das Lager meiner Ruh' ist dir bewußt, * Dir ist bewußt, wohin ich wandle.
1) Mein ganzes Thun und Lassen schauest du, * Dir ist bekannt auch was ich denke.
2) Bevor mein Wort den Lippen noch entschwebt * Hast du's, Allwissender! vernommen.
1) Verborgen ist dir nie, was ich gethan, * Und was ich noch vollbringen möchte.
2) Ich bin ja ganz nur deiner Hände Werk; * Was wär' an mir, das du nicht wüßtest?

1) Groß, unerforschlich groß ist dein Verstand, *
Und unerforschlich deine Weisheit.
2) Nicht Geister, die an deinem Throne steh'n, *
Vermögen es, dich zu ergründen.
1) Dir Vater und dem Sohn und heil'gen Geist *
Sey Ehr' und Lob geweiht, von allen!
2) Gott ist allein von Anbeginn der Herr; * Sein
Ruhm allein besteht ewig. Amen.

II. Psalm, 138.

Antiphon. Er ist jedem von uns ganz nahe.

1) Wohin könnt' ich vor Gott entfliehen? * Wo
wäre Gott nicht gegenwärtig?
2) Steig ich hinauf bis in die Himmel, * So
find' ich ihn in allen Himmeln.
1) Steig' in den Abgrund ich der Erde, * So
werd' ich ihn dort wieder treffen.
2) Und würd' ich mit der Morgenröthe * Bis an
des Meeres Grenzen fliehen;
1) Ich wär' auch dort ihm nicht verborgen; *
Mich würde seine Hand erreichen.
2) Hüllt' ich mich ein in Finsternisse, * Mich sei-
nem Auge zu entziehen.
1) Umsonst! auch Finsternisse würden * Durch
seine Gegenwart zum Tage.
2) Ihm sind so hell die Finsterniſſe, * Wie uns
der Schein der Mittagssonne.
1) Die Nacht kann unsre Lasterthaten * Dem Auge
Gottes nicht entziehen.
2) Er hat des Leibes Eingeweide * In meiner
Mutter Schoos gebildet.
1) Dir Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und
gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.

2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinst ewig. Amen.

III. Psalm, 138.

Antiphon. Durch ihn haben wir Leben, Bewegung und Seyn.

1) Allmächtiger! dich will ich preisen, * Du hast mich wunderbar geschaffen;
2) Und wunderbar sind deine Werke; * Ich forsche nach, sie zu erkennen.
1) Ein Keim war ich, noch ungestaltet, * Da sahen mich schon deine Augen.
2) Du hattest alle meine Glieder * Im Buch des Lebens aufgezeichnet;
1) Hast mir die Zahl der künft'gen Tage * Nach deiner Weisheit abgemessen.
2) Ich ward noch nicht zur Welt geboren, * Da du so zärtlich für mich sorgtest!
1) Wer wollte die Gedanken zählen, * Die deine Sorgfalt uns beweisen?
2) Die weit an Zahl die Sandeskörner * Am Strand des Meeres übertreffen.
1) Erstaunend kann ich nur dich preisen, * Mich deiner Tag und Nacht erinnern;
2) Mich deiner Sorgfalt überlassen, * Dir Herz und Leben dankbar weihen.
1) Durchforsche, prüfe meine Seele; * Sieh', ob ich's redlich mit dir meine;
2) Und führe mich auf deinem Pfade * Zu dem Genuß der ew'gen Freuden!
1) Dem Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.

2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinst ewig. Amen.

1) Aus dem Buche Ekklesiastikus, oder Jesus des Sohnes Syrachs. 42. Kap. 18 — 20. V.

Der Herr ergründet die Meerestiefen, und das Herz des Menschen. Er kennt alle listigen Anschläge. Er weiß alles, was man wissen kann. Er sieht alle Zeitpunkte ein. Er kündigt das Vergangene und Zukünftige an, und entdeckt die geheimsten Spuren. Kein Gedanken entgeht ihm, Keine Rede bleibt ihm unverborgen.

2) Aus dem Buche der Weisheit. 1. Kap. 6 — 7. V.

Gott ist der Zeuge dessen, was in unserm Innersten vorgeht. Er ist der wahre Herzensforscher. Er hört, was unsre Zunge sagt. Der Geist des Herrn erfüllet den Umkreis des Erdbodens. Er enthält alles in sich und weiß alle Worte.

3) Aus dem Buche Ekklesiastikus. 39 K. 24 — 26. V.

Die Werke aller Menschen liegen vor Gott da. Vor seinen Augen ist nichts verborgen. Er sieht von Ewigkeit zu Ewigkeit. Vor ihm ist nichts wunderbar. Man darf nicht fragen: Was ist das, wozu jenes? denn alles wird zu seiner Zeit erforscht werden.

℟. Gott sey Dank für diese heilige Lehre.

2. Herr! du bedarfst nicht unsers Lobs! Doch weil du väterlich uns liebst, Gefällt der Kinder Loblied dir, Das rein aus frommem Herzen wallt.

2. Wie freudig hebt sich unser Herz, Wenn es, Unendlicher! dich denkt! Wie sinkt's beym Niederschau'n auf sich, Umringt von Finsterniß und Tod!

1. Der Herr ist in den Höhen; Auch in den Tiefen ist der Herr, Wo Menschen zu ihm flehen; Wo ihn die Engel schau'n, ist Er!

2. Er zündet jede Sonne, Flammt jedes Sternes Fackel an; Strömt Leben, Lust und Wonne Durch alles, was empfinden kann.

3. Er gibt von seinem Throne Nach seiner Weis-

3. Vom Würmchen steigt der Geist zu dir; Im Tröpfchen Thau erblickt er dich. Ihm spiegelt sich dein Bild, o Gott! In allem, was sein Aug entdeckt.

4. Von deiner Weisheit Tiefen zeugt Der Nacht erhabnes Schweigen uns. Der Glanz des Tags verkündet froh, Wie deine Huld so herrlich sey.

5. Zu blöd für solche Wunder, staunt Des Menschen Geist; die Sprach' erarmt. Doch schweigen kann die Liebe nicht, Die ihm das Innerste durchglüht.

6. Ergießen muß sie sich in Preis Von dir, o Vater! der so mild Der Erdeleiden Kelch versüßt, Und über'm Grab die Wolke hellt.

7. Dahin, dahin sehnt sich das Herz, Doch seinen Aufschwung hemmt der Staub. Den schmalen Pfad zu dir, o Herr! Zu wandeln, gib uns Licht und Kraft!

heit Lust und Schmerz. Gibt Fürsten ihre Krone, Und lenkt, wie Wasserbäch' ihr Herz.

4. Allgegenwärtig schauet Sein allumfassend Aug' umher; Und wer nur ihm vertrauet, Den schützet und versorget er.

5. Wie könnt ihr dann, Verbrecher, Dem, der so nah euch ist, entgeh'n? Könnt wähnen: Er, der Rächer, Werd' euer finstres Werk nicht seh'n?

6. Er wird, er wird euch finden; Denn in den Höhen herrscht der Herr! Herrscht in den tiefsten Schlünden, An allen Enden herrschet Er.

7. Er ist stets nahe denen, Die willig thun, was er gebot, Hört sie, zählt ihre Thränen, Und rettet sie aus ihrer Noth.

℣. Befiehl dem Herrn deine Wege, und hoffe auf ihn.

℟. Denn seine Barmherzigkeit und Treue ist groß.

Antiphon. So hoch der Himmel über der Erde ist, läßt er seine Gnade walten über die, so ihn fürchten.

Magnifikat.

1) Meine Seele preiset hoch den Höchsten, * Und es freut mein Herz sich Seiner ewig.

2) Von dem Anbeginn der Schöpfungstage * Sorget er für uns mit weiser Güte.

1) Väterlich ernährt er jedes Wesen; * Auch des Wurms vergißt er nicht im Staube.

2) Jede Gabe, die ich hier genieße, * Danke ich dir, milder Freudengeber!

1) Unermeßlich, Gott! ist deine Güte; * Endlos, wie du selbst, ist deine Treue.

2) Angebetet sey dein großer Name, * Ewiger! wer sollte dich nicht ehren?

1) Deine Güte strahlet ohne Hülle; * Es ist gut, dir, Vater! zu vertrauen.

2) Sicher leitest du den Lebenspilger! * Mag auch Dunkel seinen Pfad umhüllen.

1) Halten will ich mich an deine Treue. * Hilf mir freudig deine Wege wandeln.

2) Meine Hoffnung ist das bessre Leben; * Ueber Sternen wohnest du im Lichte.

1) Ehre, Vater! dir und deinem Sohne, * Und auch Ehre Gott dem heil'gen Geiste.

2) Wie im Anbeginne dieser Zeiten, * So auch jetzt von uns und dereinst ewig. Amen.

Lasset uns beten!

1) O Gott! dessen Verstand alles umfasset, und dessen Forscherblicken nichts entgehen kann! Laß uns deine Allwissenheit bey unserm Thun und Lassen stets vor Augen haben, und mache diese Vorstellung so wirksam auf unsre Gemüther, daß wir dadurch von allem, was dir mißfällig ist, abgeschreckt, und zu allem, was dir wohlgefällt, mächtig angetrieben werden; durch denselben Jesum Christum u. s. w.

2) O Gott! in dem wir leben, uns bewegen, und sind; wir bitten dich: belebe unsern Glauben an deine Allgegenwart, daß wir überall vor

deinem Angesichte wandeln, und dir in Rechtschaffenheit dienen; durch Jesum Christum u. s. w.

(Siebente Schlußantiphon von Mariä Himmelfahrt bis Advent.)

XVI. Vesper auf den Kirchweihsonntag, und dessen Oktav.

I. Psalm.

Antiphon. Das Haus, in dem du betest, ist ein heiliger Ort.

1) Wer darf, o Herr! dein Haus betreten, * Dem Throne deiner Gnade nahen?
2) Wer darf in deinem Heiligthume * Dir Dank- und Lobgesänge weihen?
1) Und wer an deines Altars Stufen * Vertrauend dir sein Herz ergiessen,
2) Dich seinen Gott und Vater nennen, * Und der Erhörung sich getrösten?
1) Nur der, der immer redlich wandelt, * Der treu erfüllt die heil'gen Pflichten;
2) Der stets von Herzen Wahrheit redet, * Deß Mund nie von Verläumdung trieset;
1) Der sich nicht freut beym Sturz des Nächsten, * Nicht Beyfall lächelt böser Rede;
2) Den nicht verlockt der Sünder Stimme, * Der des Gerechten Wort nur achtet;
1) Der treulich hält, was er versprochen, * Aus Wucher niemals Gelder leihet;
2) Der sich die Unschuld zu bedrücken * Nie durch Geschenke läßt bestechen;
1) Wer so gerecht hienieden wandelt, * Der darf das Heiligthum betreten.

2) Sein Lobgesang wird Gott gefallen, * Und sein Gebet ihm Heil erflehen.
1) Dem Vater und dem Sohn sey Ehr', * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt, und dereinst ewig, Amen.

II. Psalm.

Antiphon. Die Augen des Herrn werden offen seyn, und seine Ohren werden auf das Gebet desjenigen merken, der an diesem Orte beten wird.

1) Wie lieblich ist's in deinem Hause * Dir, Höchster! Ruhm und Dank zu bringen.
2) Wie süß ist es dem frommen Herzen * Zu preisen deine Huld und Treue.
1) Wie, wenn die Taube ihre Wohnung; * Ihr Nest die Schwalb' im Sturme findet;
2) So freut mein Herz sich deines Hauses, * Besuch ich es nach Leidenstagen.
1) Mir ist es eine Zufluchtsstätte, * Der Ort, wo ich Vergebung finde,
2) Wenn ich, o Herr! von deinem Pfade * Mich auf der Sünder Weg verirre.
1) Hier fließt des Wortes Segensquelle, * Wird mir zum Strom des ew'gen Lebens,
2) Hier schöpft der Geist des Siegers Stärke * Im Kampf mit Finsterniß und Sünde.
1) Ein Tag in deinem Heiligthume * Ist besser mir als tausend Tage,
2) Die ich im Kreise meiner Freunde * Nach eitler Sinneslust durchlebe.
1) Dein Haus sey mir die liebste Stätte, * Der Zufluchtsort in meinen Nöthen.

2) Mir ſey es Luſt hier, Gott zu ſingen, * Bis ich dereinſt ihn ewig ſchaue.

1) Dir, Vater! und dem Sohn ſey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiſte.

2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt, und dereinſt ewig. Amen.

III. Pſalm.

Antippon. Gott hat dieſen Ort geheiliget, daß ſein Name verehrt werde.

1) Herr! uns iſt's Pflicht und hohe Freude * In deinem Hauſe dich zu preiſen.

2) Du biſt die Zuverſicht der Erde, * Die Zuverſicht der fernſten Meere.

1) Gelegt haſt du den Grund der Berge, * Haſt ſie mit deiner Macht umgürtet;

2) Du ſtillſt der Meere wildes Brauſen, * So wie den Ungeſtümm der Völker.

1) Ob deinen Wundern ſtaunet Alles. * Groß, Ewiger! ſind deine Werke.

2) Du neigſt dein Ohr dem frommen Beter, * Erhörſt ſein demuthsvolles Rufen.

1) Du tränkſt das dürre Land mit Regen, * Erwärmſt mit Sonnenſchein die Saaten.

2) Mit Fruchtbarkeit krönſt du die Jahre, * Und deine Güte nimmt kein Ende.

1) Dir, Gott! gebühren Lobgeſänge. * Von Dank erſchall', o Herr! dein Tempel.

2) Dein Thun iſt Majeſtät und Milde, * Und Liebe ohne Maaß und Grenzen.

1) Dem Vater und dem Sohn ſey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiſte.

2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt, und dereinſt ewig. Amen.

(Leſung aus der heil. Schrift. Joh. Offenb. 21.)

Ich hörte eine ſtarke Stimme, die vom Throne

herab sagte: Sieh' da! die Hütte Gottes unter Menschen; denn bey ihnen wird er wohnen, und sie werden sein Volk, und er bey ihnen wird ihr Gott seyn.

℟. Dir, o Gott! sey Dank für diese heilige Botschaft.

1. Ew'gem Frieden eingeweihet, Selig ist die Gottes-Stadt, Die die Tugend in den Himmeln Aus lebend'gen Steinen baut. Heilig, heil'g, heilig! singt Stets dort aller Engel Chor.

2. Eine Braut, schön wie die Sonne, Wenn sie früh dem Meer' entsteigt. (Liebe mildert ihre Hoheit,) Wird dem Heiland zugeführt. Des Triumphszugs Straßen glüh'n Von des reinsten Goldes Pracht.

3. Perlen schimmern an den Pforten Zu dem innern Heiligthum; Und der Tugend Seraph leitet Jene in dies heil'ge Zelt, Die um Christi willen hier Drückt der Thorheit blinder Haß.

4. Gottes ew'ges Lob ertöne Auch in diesem Tempel hier, Den zum Gottesdienst der Christen Jener Geist hat eingeweiht, Dessen Kraft des Menschen Brust Zum lebend'gen Tempel macht.

1. Gott öffentlich und treu verehren, Mit Ehrfurcht in die Kirche geh'n, Das Wort des Herrn begierig hören, Mit frommer Sehnsucht zu ihm steh'n — Wie billig ist nicht diese Pflicht, Und welchen Segen bringt sie nicht?

2. Dazu ward dieses Tempels Halle Erbaut von milder Frömmigkeit, Und unter frohem Jubelschalle Dem Herrn des Weltalls eingeweiht. Vergiß es' nie, o Christenschaar! Was dieser Weihe Absicht war!

3. Wie billig ist's, das höchste Wesen, Durch das der Mensch und Alles ist, Und den, der vor der Welt gewesen, Den großen Mittler, Jesus Christ — In heil'gen Tempeln zu erhöhn, Zu loben, und zu Ihm zu steh'n?

4. Drum kommt, o Christen, theure Brüder! Vereint mit uns vor Gott zu steh'n! Kommt! wir sind eines Leibes Glieder; Laßt unsern Schöpfer uns erhöh'n! Kommt! preiset freudig Jesum Christ, Der hier stets gegenwärtig ist!

℣. Freuet euch und Frohlocket! Alleluja!

℟. Denn der Herr wohnt in unsrer Mitte. Alleluja!

Antiphon. Der Herr erhöret uns; vergibt uns unsre Sünden, und verschafft dem Lande Heil.

Magnifikat.

1) Dich, Ewiger! preist meine Seele, * Mein Herz, es freut sich deiner Liebe.
2) Die sich im Anbeginn der Tage, * Noch eh' wir waren, offenbarte.
1) Du hast nach deiner Huld die Erde * Mit Gütern jeder Art gesegnet.
2) Daß alles deiner sich erfreue, * Und dich als Vater dankbar ehre.
1) Noch mehr hat sich uns deine Liebe * In deinem Sohne kund gegeben.
2) Du sandtest deinen Eingebornen, * Wie du's den Vätern einst verheissen.
1) Er ward das Opfer der Versühnung, * Er starb für uns den Tod der Sünder;
2) Erkaufte uns mit seinem Blute * Das Erbetheil des ew'gen Lebens.
1) Nach der Verheissung deines Sohnes * Hast du auch deinen Geist ergossen,
2) Daß er uns reinige von Sünden, * Uns neuen Tugendsinn verleihe;
1) Zu Tempeln deiner Gnad' uns weihe, * Uns Muth und Kraft fürs Gute gebe;
2) Und auf dem Wege der Gebote * Zu deiner Herrlichkeit uns leite.
1) Dem Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinst ewig. Amen.

Gebet wie Seite 122.
(Siebente Schlußantiphon von Mariä Himmelfahrt bis Advent.)

XVI. Vesper auf die Feste der seligsten Jungfrau Mariä.

I. Psalm.

Antiphon. Der Glaube der Auserwählten ist Erkenntniß der Wahrheit zur Gottseligkeit auf Hoffnung des ewigen Lebens.

1) Dein ist, Allmächtiger! die Erde, * Die Welt, und alle Weltbewohner.
2) Du leitest unerforschlich alles * Nach deiner Weisheit uns zum Heile.
1) Was dunkel ist im Erdenthale * Klärt uns sich auf einst ob den Sternen;
2) Wo wir in Herrlichkeit dich schauen, * Von Chören Seliger umgeben.
1) Wen hast du, Ewiger! berufen, * Wen auserwählt bey dir zu wohnen?
2) Nur die bey ihrem Thun und Lassen * Die Augen stets zu dir erheben.
1) Auf dich, als ihren Vater schauen, * Um deine Winke zu vernehmen;
2) Die unverrückt auf deinem Pfade * Nach des Gesetzes Vorschrift wandeln.
1) Die rein von Weltsinn ihre Seele, * Und unbefleckt ihr Herz erhalten;
2) Nur diesen öffnest du mit Milde * Die Pforten deiner ew'gen Wohnung.
1) Dir Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinst ewig. Amen.

II. Pſalm.

Antiphon. Ich will wandeln vor dem Herrn im Lande der Lebendigen.

1) Heil euch, die treu der Lehre Gottes * Vor ſeinen Augen heilig wandeln;
2) Die Gott von ganzem Herzen ſuchen, * Getreu, was er befiehlt, vollziehen.
1) Der Herr hat ſeiner Frommen Namen * Im Buch des Lebens aufgezeichnet;
2) Für ſie iſt hinterlegt die Krone, * Die treuen Dienern er bereitet.
1) Gelänge mir doch mein Beſtreben, * Stets die Gebote zu vollziehen;
2) Dann würd' ich nie, o Gott! erröthen, * Wenn dein Geſetz mir ſtrahlt in's Auge.
1) Herr! deine Rechte will ich halten; * Gib meinem Wollen das Vollbringen.
2) Dann preiſ' ich ewig deine Güte, * Daß ſie dies Herz in mir gebildet.
1) Ich halte mich allein zu denen, * Die dich von ganzer Seele lieben.
2) Denn ich vertraue deinem Worte, * Und wähle mir den Weg der Wahrheit.
1) Mit Sehnſucht blick' ich nach dem Erbe, * Das du aus Gnade uns verheiſſen.
2) Möcht' ich doch bald dazu gelangen, * Und ewig ſelig bey dir wohnen.
1) Dem Vater und dem Sohn ſey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiſte.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinſt ewig. Amen.

III. Psalm.

Antiphon. Die Gnade des Herrn wachet von Ewigkeit zu Ewigkeit über die, so ihn fürchten.

1) Gott unser Herr! des Weltalls Schöpfer, * Wie groß und mächtig ist dein Name.
2) Der Erdkreis und der Himmel tönet * Von deines Namens Ruhm und Ehre.
2) Du hast, die Bösen zu beschämen, * Im Mund des Kinds dein Lob bereitet.
2) Des Säuglings unschuldvolles Lallen * Preist unwillkührlich deine Wunder.
1) Du schufst nach deinem Bild den Menschen, * Zwar niedriger als deine Engel;
2) Doch hast du ihn, der Schöpfung Zierde, * Zu der Unsterblichkeit berufen.
1) Mit Beyfall siehst du die Gerechten, * Und schützest sie auf ihren Wegen.
2) Hast sie zum Eigenthum erkohren, * Zu Erben deines ew'gen Reiches.
1) Gepriesen sey dein großer Name * Vom Aufgang bis zum Niedergange!
2) Erhaben preisen ihn die Völker, * Erhaben über alle Himmel.
1) Dir Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinst ewig. Amen.

I. Am Gedächtnißtage der Empfängniß Mariä.

(Lesung aus der heil. Schrift. Röm. I. 19 — 21. V.)

Durch den Ungehorsam eines einzigen Menschen sind viele Menschen Sünder geworden; aber eben

so werden viele durch den Gehorsam eines Einzigen wieder als Gerechte hergestellt werden. Wie also die Sünde herrschte, um zu tödten; so soll die Gnade herrschen, um gerecht zu machen, und auf ewig zu beleben; durch Jesum Christum, unsern Herrn.

℣. Gott sey Dank für diese heilige Botschaft!

1. Hebt, Brüder! froh die Häupter zum Himmel auf! Das Grau'n der Nacht verliert sich, der Tag ist nah. Schon glüh'n vom Purpurglanz die Berge; Strahlend vom Urlicht hebt sich die Sonne!

2. Der Flur gesenkte Blumen erquickt der Thau; Doch glänzt vor allen dort eine Lilie; Die Knosp' entfaltet sich, o Wunder! Engel entzücket die Himmelsblume.

3. Um ihren Thron versammeln sich huldigend Gerechtigkeit und Glaub', und die holde Scham; Die Wahrheit schwebt um ihre Lippen, Denen der Odem der Lieb' enthauchet.

4. Gegrüßet seyst du, Mutter des Herrn! du bist Gesegneter als Seraph und Cherubim! So singen alle Himmelschöre: „Jungfrau! der Ew'ge hat dich begnadigt."

1. Reinste Jungfrau! können Sünder, Können schwache Menschenkinder Dir ein würdig Loblied weih'n? Deiner Liebe sich erfreu'n?

2. O du Heilige, du Reine! Fromme, wie der Frommen Keine, Wer ist dir im Himmelreich, Wer ist dir auf Erden gleich?

3. Alle gläubigen Geschlechter, Heiligste der Erden Töchter! Neunen wegen reinem Sinn Dich der Engel Königin.

4. Gottes reinste Seraphs-Chöre Nennen dich der Menschheit Ehre; Rühmen heute hoch erfreut Deines Herzens Reinigkeit.

℣. Selig sind, die eines reinen Herzens sind;

℟. Denn sie werden Gott schauen.

Antiphon. Maria! dich hat Gott vor allen deines Geschlechtes gesegnet.

(Das Magnifikat Seite 226.)

II. An Mariä Lichtmeß.

(Lesung aus der heil. Schrift. Hebr. X. 8 — 10. V.)

Opfer und Gaben, und Brandopfer für die Sünde willst du nicht, und es ist dir nicht angenehm, was nach dem Gesetze geopfert wird. Da aber ich sprach: Sieh! ich komme, o Gott! ich will deinen Willen thun; so hob er das erstere auf, um dafür das andere an seine Stelle zu setzen. Nach diesem Willen sind wir nun durch das für ein und allemal dargebrachte Opfer des Leibes Jesu Christi geheiliget.

℣. Dir, o Gott! sey Dank für diese heilige Lehre.

1. Welch heil'ges Opfer stellt sich im Tempel dar? Zugleich ist Christus Priester und Opfer heut! Der Schleyer fällt! der ew'gen Wahrheit Weiche verblichener Bilder Schatten!

1. Reinste Jungfrau! Gottes Willen Nach der Vorschrift zu erfüllen, Stellst du dich den Priestern dar, Jesum opfernd am Altar.

2. Nicht Opferheerden schlachte der Priester mehr! Nicht ferner färb' ihr Blut den Altar! Er selbst — Der Hoheprieſter weihet sühnend Vor dem Altare sich Gott dem Vater.

2. Unbefleckte! Reich an Gaben, Ueber Engel selbst erhaben, Gibst du Gott die Ehr' allein; Seine Magd nur willst du seyn.

3. Die Jungfrau, fromm die Augen gesenket, hält Das Kind, sich seiner Gottheit bewußt, im Arm; Voll Demuth zarte Turteltauben Opfernd, der Armen bescheidne Gabe.

3. Nach Mariens heil'gem Bilde Laßt uns hier im Staubgefilde Gott das Herz in Demuth weih'n, Ganz des Höchsten Diener seyn.

4. „Nun laß uns, Herr! so rufen mit Simeon Wir alle, laß uns sterben mit heiterer Ruh, Da unserm Blicke das Heil sich zeigte, Das du bereitet hast allen Völkern!

4. Wie Maria dich zu lieben Ist uns Pflicht; von unsern Trieben Nimm das Opfer, Herr der Welt! Weil dies Opfer dir gefällt.

℣. Wer Dankopfer bringt, der verehret mich;

℟. Und ich zeige ihm den Weg des Heils.

Antiphon. Dich will ich loben von ganzem Herzen, und dich preisen wegen deiner Barmherzigkeit.

(Das Magnifikat siehe Seite 226.)

III. An Mariä Verkündigung.

(Lesung aus der heil. Schrift. Is. VII. 14.)

Der Herr wird euch selbst ein Zeichen geben Sehet! eine Jungfrau wird empfangen, und einen Sohn gebären. Sein Name wird sein Emanuel.

℣. Dir, o Gott! sey Dank für diese heilige Botschaft.

1. Wie heißt die Tugend, die, o Maria! dir Erwarb die Würde: Mutter des Sohn's zu seyn Vom ew'gen Vater, als der Armuth Schatten dich barg, wie der Strauch die Rose.

2. Durch Körperreiz verdunkelte dich vielleicht Manch' eitle Tochter, dir nicht beneidenswerth! Vom Himmel floß der Glanz, mit welchem Andacht und Sittsamkeit dich verklärten.

3. Doch was dich mehr noch schmückte mit Engelreiz, Bescheidne Anmuth war's, mit dem Blick zu Gott, Die, nie sich selbst gefallend, reines Streben der Seele — zur Tugend adelt.

4. Die Demuth weihte dich vor des Ew'gen Thron Zur hohen Würde: Mutter des Sohns zu seyn; Die Demuth, die zum Engel Gottes Sagte; hier bin ich, die Magd des Herren!

1. Zu der Menschheit höchsten Ehren, Jungfrau! will dich Gott erhöh'n: Ihn, den Heiland zu gebären, Bist du, Reinste! ausersehn.

2. Frage nicht: wie kanns geschehen? Gottes Allmacht hat kein Ziel! Alle Völker werden's sehen, Seinem Wort ist nichts zu viel.

3. Seht! das hohe Wort erfüllet; Er, der Höchste! — Sie empfängt Ihn, der Alle Sehnsucht stillet, Der uns Heil und Leben schenkt.

4. Ihres Namens denkt mit Ruhme Stets die ganze Christenheit. Denn sie steht im Heiligthume Gottes voll der Herrlichkeit.

℣. Sey gegrüßet, du Gnadenvolle! der Herr ist mit dir.

℟. Du bist die seligste unter den Weibern.

Antiphon. Der heilige Geist wird über dich kommen, und die Kraft des Allerhöchsten wird dich überschatten.

(Das Magnifikat Seite 226.)

IV. Am Feste Mariä Himmelfahrt.

(Lesung aus der heil. Schrift. Judith XIII. 23 — 25.)

Tochter! du bist von dem Herrn, dem großen Gott, vor allen Weibern auf Erden gesegnet. Heute hat er deinen Namen so sehr verherrlichet, daß dein Lob immer im Munde derjenigen seyn wird, die der Allmacht des Herrn gedenken.

℣. Gott sey Lob und Dank für alle Gnaden, die er Maria erwiesen hat.

1. Jauchzet mit Siegesgetön, Brüder des Himmels! Heut an ihres Triumphs festlichem Tage Ward die Mutter des Herrn, friedlich entschlummert In dem Arme des Tod's, himmlisch verkläret.

2. Wonneschauer durchbebt bey dem Glanz dich, Deren Leben so still floß, wie der Wiesbach! Die ins irdische Kleid hüllte den Ew'gen, Wird vom Ew'gen geschmückt jetzt mit dem Urlicht.

3. Hehren Trostes Gestirn leuchtet zur Erde Von der Höhe, wo du, Heilige! straleſt. Du, die erste im Chor aller Erlösten, Stehst dem Sohne zunächst, hell wie die Sonne.

4. Bitt', o bitte für uns, Mutter des Heilands! Daß vom Irdischen uns

1. Aller Anmuth, aller Güte, Aller Huld verehrtes Vorbild! Du Beschei-dene! du Keusche! Reinen Sinns, und rein im Herzen! Heilige und milde Jungfrau! Nimm von deines Sohnes Kindern Heut ein schwaches Loblied an!

2. Hochbegnadigte vor allen Deines Volkes und Geschlechtes; Demuthsvolle, die die Gottheit Wählte, sich zu offenbaren! Du des Ew'gen reinster Tempel, Schönstes Bild der Mutterwürde! Muster aller Lieblichkeit!

3. Engel reichen dir den Szepter; Patriarchen und Propheten Grüßen jubelnd dich, Maria! Jungfrau'n weih'n dir ihre Kronen; Märtyrer dir ihre Palmen, Und in einem Lobgesange Preiset dich der Himmelschor.

4. Himmlische! nimm an das Loblied, Das dir deine Treuen bringen. Bitt', o bitt für uns, Maria! O dein reines Leben leucht'

läutre die Tugend Auf dem dornigten Pfad zu der Verklärung! Uns! die Brüder des Sohns liebe wie Kinder!

uns Durch der Zeit und Welt Getümmel. Dankbar wollen wir dir folgen, Wie durch Freude, so durch Leid.

℣. Viele Töchtern sammelten sich Reichthümer.

℟. Du hast sie alle an Tugend übertroffen.

Antiphon. Maria! dich ehren alle Völker, preisen dich selig.

(Das Magnifikat Seite 226.)

V. Am Feste der Geburt Mariä.

(Lesung aus der hl. Schrift. I. Genes. III. K. 13 — 15. V.)

Der Herr sagte zur Eva: Warum hast du von der verbotnen Frucht gegessen, und deinem Manne davon gereicht? Sie antwortete: Die Schlange hat mich dazu verführt. Gott der Herr sprach also zur Schlange: Weil du das gethan hast, so will ich Feindschaft zwischen dir und dem Weibe erregen; zwischen deiner Nachkommenschaft und einem aus ihrer Nachkommenschaft. Sie wird dir den Kopf zertreten, und du wirst seinen Fersen nachstellen.

℟. Dir, o Gott! sey Dank für diese heilige Botschaft.

1. Ein Geschlecht, dem Tode geweiht, war jenes, Dessen Mutter Eva belog die Sünde. Doch erbebe, Lügnerin! vor der neuen Eva Bestimmung.

2. Jene, blind durch gleißenden Trug der Schlange, Sog ihr Gift vererbend auf alle Nachwelt, Diese kömmt voll Heilkraft, des Drachen stolzen Giftkamm zertretend.

1. O du mit lauterm Gottessinn Der reinen Geister Königin! Begnadigte, die sich der Herr Zur Mutter seines Sohns erkohr; Sie heiligend von Anbeginn; Sey unsere Fürsprecherin!

2. O Heilige! die rein und groß Das Heil'ge trug im heil'gen Schoos! O du, die ihren Gott und Herrn, Das Heil, die Hoffnung aller Welt, Mit zartem Mutterarm umschlang! Dir tönt der Christen Preisgesang!

3. Froh verbreitet sich
auf der Engel Harfen Bey
der neuen Eva Geburt der
Jubel. Aus der Wolken
Dunkel erglänzt des Friedens
Farbiger Bogen.

3. Die voll der Liebe im
Verein Mit ihrem Schö-
pfer, engelrein Von schnöder
Lust, von Sünde fern, In
sel'ger Wonne Gott empfand!
O laß uns deine Kinder seyn!
So fromm, wie du, so himm-
lisch rein!

℣. Du bist, Tochter! von Gott dem Allerhöchsten gesegnet.

℟. Du wirst nie von seinem Pfade abweichen.

Antiphon. Dich hat der Herr, der Allerhöchste erwählet, um große Dinge an dir zu thun.

(Das Magnifikat Seite 226.)

VI. An den Gedächtnißtagen Mariä überhaupt.

(Lesung aus der heil. Schrift. Judith. XIII. 23 — 25.)

Tochter! du bist von dem Herrn, dem großen Gott, vor allen Weibern auf Erden gesegnet. Heute hat er deinen Namen so sehr verherrlichet, daß dein Lob immer im Munde derjenigen seyn wird, die der Allmacht des Herrn gedenken.

℣. Gott sey Lob und Dank für alle Gnaden, die er Maria erwiesen hat.

1. Die du in der Entzo-
genheit dunkelm Schoos Den
Erdpfad still durchwalltest,
die Magd des Herrn; Nur
seine Magd, als schon des
Sohnes Gottheit so mild
sich der Welt verklärte.

2. Wie strahlt aus deinem
Leben der Vorsicht Hand
Seit dich der Engel: „Mut-
ter des Herrn" begrüßt,
Bis bey Triumphgesang die
Mutter Krönte der Sohn
vor des Vaters Lichtthron.

3. Daß deine hehre Würde
kein Erdenglanz Entweihe,

1. Laßt uns die Tugen-
den besingen, Die Zierden
an Mariä Bild; Laßt uns
mit ihr nach Gnade ringen,
Nach Ehre, die im Himmel
gilt. Es muntere ihr Le-
benslauf Uns alle auch zur
Tugend auf.

2. Als Kind schon war sie
sanft, bescheiden, War lern-
begierig, hörte gern Die
guten Lehren, that mit Freu-
den Der Eltern Willen,
hielt sich fern Von Eitelkeit
und Eigensinn; Schon früh
war Tugend ihr Gewinn.

3. Als Jungfrau war sie
keusch und Züchtig In Mie-

stellet Gott dein Bescheidnes Loos Den Frauen dar zum Vorbild. Kämpfend Zeigt er mit Schmerz dein Gemüth voll Sanftmuth.

4. Wie prüft er nicht, Erkohrne! dein Mutterherz. Ein Stall empfängt dich zu der Geburt des Herrn; Dich treibt Tyrannenwuth, aus theurer Heimath zu flüchten das Pfand des Himmels.

5. Dann seh'n wir tief bekümmert im Tempel dich Den Knaben suchen, als er vom Vater sprach, Wie noch kein Mensch. Mit welcher Wehmuth Folgst bis zum Kreuz du dem großen Dulder!

6. Du sahst ihn sterbend; aber erstanden auch! Und wonneschauernd blickst du der Wolke nach Die glänzend Ihn entschwingt der Erde. Jauchzend eröffnet sich dir der Himmel.

nen, Reden, Thun und Blick; Ihr Herz blieb rein, ihr Fußtritt richtig; Sie strebte nach dem höchsten Glück, Nach Seelenruh und Frömmigkeit, Der Tugend schönstem Ehrenkleid.

4. Als Gattin lebte sie zufrieden; Ihr Herz und ihres Mannes Herz War eins; was ihr der Herr beschieden, Das theilte sie mit Freud und Schmerz, Und zog an ihres Mannes Hand Geduldig nach Egyptenland.

5. Auch lernen Mütter von Marien, Was manche kaum zur Hälfte weiß, Die Kinder tugendhaft erziehen, In holder Muttertreue Kreis. Drum Mütter! folgt dem schönen Pfad, Den sie als Mutter einst betrat.

6. Nun stimmt sie dort in jenen Höhen Mit allen Himmelsbürgern ein; Was sie geglaubt, das wird sie sehen, Und erndten volle Garben ein. Wer selig werden will, wie sie, Vergesse ja ihr Beyspiel nie.

℣. Maria! dich hat Gott gesegnet. Alleluja!

℟. Vor allen deines Geschlechtes! Alleluja!

Antiphon. Alle Völker werden Gott wegen deiner preisen, und ihm Lobgesänge darbringen.

(Magnifikat wie Seite 226.)

(Das Gebet ist Seite 126.)

(Die Marianische Schlußantiphon suche in der vierten Abtheilung nach der Zeit, in welcher der Gedächtnißtag der seligsten Jungfrau Maria begangen wird.)

VII. Vesper auf die Gedächtnißtage eines oder mehrerer Heiligen.

I. Psalm.

Antiphon. Das ist die Verheissung, die er gegeben hat, das ewige Leben.

1) Wer sind, die aus dem Pilgerthale * Zu Gottes Wohnungen gelangen?
2) Die sind es, welche treu und freudig * Auf seines Wortes Pfaden wandeln;
1) Die offen mit dem Nächsten reden, * Vor Doppelzüngigkeit sich hüten;
2) Die rein bewahren Sinn und Wandel, * Die Hand durch Unrecht nie beflecken;
1) Die nie von Hochmuth aufgeblasen, * Die Armen drücken, ihrer spottend;
2) Die mild der Wittwen und der Waisen, * Und der Verlassnen sich erbarmen;
1) Die an den Feinden Sanftmuth üben, * Gott um Verzeihung für sie flehen;
2) Die für die Tugend nicht Verfolgung, * Nicht Fesseln für die Wahrheit scheuen!
1) Die Jesum, den Gesalbten Gottes * Der Welt durch Wort und That bekennen;
2) Das Merkmal tragen sie der Liebe, * Bereit für Brüder sich zu opfern.
1) Die sind es, die der Herr erwählet * In seine Wohnung einzugehen,
2) An ew'gen Freuden Theil zu nehmen, * Die er den Frommen zubereitet.
1) Dir Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinst ewig. Amen.

II. Psalm.

Antiphon. Die den Herrn suchen, haben keinen Mangel an irgend einem Gute der Seele.

1) Der Herr ist gütig gegen alle, * Die seine Pfade redlich wandeln.
2) Mit Liebe sieht sein Aug' auf jene, * Die Ihn von ganzem Herzen lieben.
2) Sein Licht scheint immer seinen Frommen, * Damit sie nicht vom Pfade gleiten.
2) Die Dunkelheit der Leidensnächte * Verwandelt Er in Wonnetage.
1) Er sendet ihrem Herzen Frieden, * Gibt ihnen Seligkeit zu kosten;
2) Geußt Muth in ihren Geist, und Stärke * Die Siegeskrone zu erkämpfen.
1) Für ihre Seele hat er Speise * Im Ueberflusse zubereitet.
2) Er führet sie an klare Ströme * Sich hier zu schöpfen ew'ges Leben.
1) So wie ein guter Hirt der Heerde, * So wandelt er voran den Frommen.
2) Sie folgten ihm auf seinen Steigen * Zu seinen ew'gen Lichtgefilden.
1) Von ihrer Arbeit auszuruhen, * Des Sieges Früchte zu genießen.
2) Des Siegs, den sie gestärkt vom Glauben, * Im Kampf mit dieser Welt erfochten.
1) Dem Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleiche Ehre Gott dem heil'gen Geist.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und einst in Ewigkeit, Amen.

III. Psalm.

Antiphon. Das sey meine Freude, daß ich mich zu Gott halte.

1) Ich will, Gott! deine Gnade preisen, * Will deine Huld und Weisheit rühmen.
2) Du leitest mich auf sichern Pfaden, * Zerstreust vor mir die Finsternisse.
1) Bereit bin ich, auf deinen Wegen, * So lang ich lebe, fortzuwandeln.
2) Gib deinen Segen meinem Willen, * Und heilige du meine Werke.
1) Nie will ich Böses thun vor Andern, * Auch nicht im Innern meines Herzens;
2) Will nichts vor meinen Augen dulden, * Was dir, mein Gott! zuwider wäre.
1) Der Bosheit will ich niemals Beyfall, * Der Arglist mein Gehör nicht schenken.
2) Wer Fromme lästert und verläumdet, * Der ist zum Abscheu meiner Seele.
1) Nie finde Hochmuth eine Stätte * In meiner Brust, die Einfalt schmücket.
2) Ich liebe nur die Demuthsvollen; * In ihrer Mitte will ich wohnen.
1) Mit ihnen deinen Ruhm verkünden, * In dir nur meine Freude suchen.
2) Daß ich dereinst mit den Gerechten * In Herrlichkeit dich ewig schaue.
1) Dir Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinst ewig. Amen.

(Lesungen aus der heiligen Schrift.)

I. Am Gedächtnißtage aller Heiligen Gottes.

(Aus der Offenb. Joh. 7. K. 9 — 13. V.)

Ich sah ein ganz unzählbar großes Heer aus allen Völkerschaften, Stämmen, Nationen und Sprachen. Diese alle stunden vor dem Throne und Angesichte des Lammes, angethan mit weißen Kleidern und mit Palmzweigen in ihren Händen. Sie sprachen mit lauter Stimme die Worte aus: Unser Heil ist von Gott, der auf dem Throne sitzt, und von dem Lamme. Und alle Engel stunden rings um den Thron, um die Aeltesten, und um die vier lebendigen Wesen umher, fielen vor dem Throne auf ihr Angesicht, und beteten Gott an; und sangen: Amen! Lob und Verherrlichung, Weisheit und Dank, Ehre, Macht und Stärke sey unserm Gott von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen!

℟. Gott sey Dank für diese heilige Offenbarung!

1. Laut von Jubel ertönt, Himmel! dein Sterngewölb! Aller Heiligen Preis singen die Engel Gott. Wir, vom Vaterland fern, stimmen dem Jubel bey Mit der Sehnsucht gedämpftem Ton.

2. Wann erscheint uns der Tag, welcher die Bande löst, Die den Aufschwung zu Gott hemmen dem Sterblichen? Wann verschwindet des Trugs wechselndes Dunstgewölk, Das den Himmel uns Armen bringt?

3. Ihr, Verklärte des Herrn! schauet die Wahrheit rein; Wir durch Schleyer.

1. Heiligster! nach deinem Bilde Schufest du des Menschen Geist! Hauchtest Kraft in ihn und Milde, Und die Aussicht in Gefilde, Wo kein Trug des Irrthums gleißt, Wo der Weisheit keine wilde Leidenschaft den Stab entreißt.

2. Kinder nenneſt du uns Alle, Weil dein Wesen Liebe ist. Liebe hebt vom Sündenfalle, Liebe schwingt zur ew'gen Halle, Die dein heil'ger Glanz umfließt. Heilig, Vater! sollen alle Werden, wie du heilig bist.

3. Heilig preisen wir die Guten, Deren Geist für Wahrheit rang; Die unheil'ger Lüste Gluten, Sieg-

Euch fließt ewiger Liebe Born, Nicht von Wehmuth, getrübt; wie nach dem Quell der Hirsch, Nach Unsterblichkeit schmachten wir.

4. Seyd, ihr Heiligen! uns Spiegel der Tugenden! Mit der Palme des Siegs winket uns mild herab, Daß der kämpfende Geist muthiger streb' ans Ziel, Welches ewig vereint mit Gott:

reich kämpften; die nicht ruhten, Wenn der Ruf der Pflicht erklang, Die für's Heiligthum zu bluten Giengen mit Triumphgesang.

4. Laß, o Gott! ihr Vorbild — Spiegel Uns im Kampf des Lebens seyn; Der Begierde werd' es Zügel! Unsrer Tugend leih' es Flügel! In der Hoffnung Dämmerschein Weih' es unsern Todtenhügel Zu des Himmels Vorhof ein.

℣. Lasset uns Gutes thun, und nicht müde werden!

℟. Zu seiner Zeit werden wir auch ärndten, ohne Aufhören.

Antiphon. Wer Gott getreu ist bis in den Tod, dem wird er die Krone des Lebens geben.

(Das Magnifikat suche weiter unten nach den Hymnen und Liedern.)

II. Am Gedächtnißtage des heiligen Erzmärtyrers Stephan.

(Apostelgesch. 7. Kap. 35 — 60. V.)

Stephanus, ein Mann voll der Weisheit, des Glaubens und der Gnade, blickte zum Himmel empor, und sprach: Ich sehe den Himmel offen, und den Sohn des Menschen zur Rechten Gottes stehen. Da dies die Juden hörten, erhuben sie ein lautes Geschrey, hielten die Ohren zu, stürzten sämmtlich auf ihn los, stiessen ihn zur Stadt hinaus und steinigten ihn. Während der Steinigung betete er, und sprach: Herr Jesus! nimm meinen Geist auf! Dann beugte er seine Knie, und rief mit lauter Stimme: Herr! rechne ihnen diese Sünde nicht zu! Mit diesen Worten entschlief er.

℟. Gott sey Dank für die Gnade, die er seinen Heiligen erwies.

℣. Lasset uns nicht nur mit Worten und mit der Zunge lieben.

℟. Sondern in der That und in der Wahrheit.

Antiphon. Sehet doch, welch eine Liebe uns der Vater erwiesen hat, daß wir sogar Kinder Gottes heissen und sind.

(Das Magnifikat suche unten.)

IV. Am Gedächtnißtage des heiligen Josephs, Nährvaters unsers Herrn Jesu Christi.

(Lesung aus dem Buche Eccles. 45.)

Er war Gott und den Menschen lieb. Sein Andenken ist ihm Segen. Wegen seiner Treue und Sanftmuth heiligte er ihn, und wählte ihn aus allen Menschen.

℟. Gott sey Dank für die Gnade, die er Joseph erwiesen hat.

1. Als der Vater des Lichts dich zum Gespons erkohr Für die Mutter des Sohns, weihte dein lautrer Sinn Dich zum zärtlichen Freund heiliger Unschuld ein, Zum Vertrauten des Himmels dich.

2. Du entzogest das Kind liebreich, besorgt dem Zorn Eines Wüthrichs durch Flucht, pflegtest des zarten still, Seiner Gottheit bedacht in der verschwiegenen Brust, Guten Vätern das schönste Bild!

3. Welche Schule für uns wird noch dein Sterbebett! Da Marien der Schmerz glühend vom Auge bebt, Strahlt der göttliche Sohn Trost in der Mutter Herz, Himmelsdämmerung in Josephs Blick.

1. Joseph! dir im Herzen blühte Liebevolle reine Güte; Dir vertraute, treuer Mann! Seinen Sohn der Höchste an.

2. Schönes Bild des Ehegatten! In verborgner Tugend Schatten Brachtest mit Marien du Deine Tag' in Eintracht zu.

3. Immer strebtest du den Willen Deines Gottes zu erfüllen, Warst auf jeden Wink bereit, Stets zu thun, was er gebeut.

4. Möchten wir, wie du, auch streben, Unsern Pflichten treu im Leben, Rastlos zu dem Ziel empor, Welchem uns der Herr erkohr.

℣. Die Wege des Herrn sind Güte und Wahrheit.

℟. Denen, die seinen Bund und seine Gebote halten.

Antiphon. Gott! du bist groß von Rath, mächtig von That! Deine Augen beobachten alle Wege der Menschen, um jedem zu vergelten nach seinen Werken.

(Das Magnifikat suche unten.)

V. Am Gedächtnißtage des heiligen Johannes des Täufers.

(Lesung aus der heiligen Schrift. Lukas I. 13.)

Fürchte dich nicht, Zacharias! Dein Gebet ist erhört. Elisabeth, deine Frau, wird dir einen Sohn gebären, den du Johannes nennen sollst. Er wird vor dem Herrn groß seyn, und schon vom Mutterleibe an mit dem heiligen Geiste erfüllet werden; er wird mit dem Geist und in der Kraft des Elias vor ihm hergehen, um in den Nachkommen die Gesinnungen der Väter herzustellen, und die Ungläubigen zur Gerechtigkeit zu bekehren, und so dem Herrn ein vollkommenes Volk zubereiten.

℣. Gott sey Dank für diese heilige Botschaft.

1. Wer ist der Jüngling, kommend aus rauhem Forst? Bezaubert strömt die Menge des Volks um ihn. Ihr Auge hängt an seinen Lippen. Jüngling! was fesselt an dich die Schaaren?

2. Nicht reichst du doch den Becher der Wollust dar In stolzer Feyer glänzender Fürstenmacht. Nicht schwankt dein Sinn nach leichter Volksgunst; Schwach, wie das Schilfrohr, der Lüfte Spielzeug.

3. Schon dreyzeh'n Jahre lenkte sich nie dein Fuß Aus öder Wildniß, wo von Elias Muth Begeistert, du den Sündern rufest: „Büssend bereitet des Heilands Wege!“

1. Seht, Brüder! auf Johannes hin, Bewundert seinen hohen Sinn, Erwäget, seine Werke; Prüft seines Muthes Stärke.

2. Zum Predigtamt von Gott geweiht, Lehrt er, ein Feind der Weichlichkeit Im härnen Bußgewande An Jordans ödem Strande.

3. Bekehret, ruft er, Sünder euch, Es nahet sich das Himmelreich; Ich tauf' im Jordanflusse, Kehrt euer Herz zur Busse!

4. „Seht Jesus Christus, Gottes Lamm! Er blutet einst am Kreuzesstamm, Euch Gnade zu verdienen,

4. Den Tod nicht scheuend, hältst du dem Frevelsinn Des Mächtigen den Spiegel der Wahrheit vor; Weckst das Gewissen zum Gefühle Dessen, der über den Sternen richtet.

5. Dein Haupt, als schon der Henker es blutend trug Zum Gastgelag, der tanzenden Dirne Preis, Sprach aus erloschnem Aug' entsetzlich Noch dem Tyrannen ins Herz: du sündigst!

Mit Gott euch auszusöhnen.

5. Der Menschen Ansehn schreckt ihn nicht! In des Herodes Angesicht Hört man voll Muth ihn sprechen: Du sollst nicht Ehebrechen!" —

6. Für Wahrheit floß sein edles Blut: Auch uns sey Wahrheit höchstes Gut. Nach ihr nur laßt uns streben: Wie Er der Tugend leben!

℣. Höret die Stimme des Rufenden in der Wüste!

℟. Bereitet dem Herrn die Wege.

Antiphon. Gepriesen sey der Herr, der Gott Israels, denn er hat sein Volk heimgesucht, und von Sünden erlöset.

(Das Magnifikat suche unten.)

VI. Am Gedächtnißtage der heiligen Apostel Petrus und Paulus, und aller heiligen Apostel.

(Lesung aus der heil. Schrift. 1. Korinth 27 — 30. V.)

Was vor der Welt thöricht ist, das hat Gott erwählt, damit er die Weisen zu Schanden mache. Und was schwach ist vor der Welt, das hat Gott erwählt, damit er, was mächtig ist, zu Schanden mache; und was vor der Welt unansehnlich, verachtet, und für nichts gehalten ist, das hat Gott erwählt, damit er das, was Etwas ist, zu Nichts mache; damit sich kein Mensch vor Gott rühme.

℟. Gott sey Dank für die Gnade, die er uns an seinen heiligen Aposteln geoffenbaret hat.

1. Des Himmels erste Zierden ihr, Die ihr vor allen Heil'gen glänzt, Zwölf

1. Euer Lob soll heut erschallen, Boten Jesu, unsers Herrn! Von euch sollen

Lichter dieser irdischen Welt, Zwölf Richter am Gerichtstag einst.

2. Den tief gesunk'nen Brüdern führt Ihr einen schönern Tag herauf! Die eitler Wahn mit Trug umzog, Erleuchtet mild der Wahrheit Licht.

3. Nicht mit Gewalt, mit Waffen nicht, Nicht mit beredter Zunge Kunst. Mit des verhöhnten Kreuzes Wort Besiegt für Christus ihr die Welt.

4. Die Fesseln sprengt ein hehrer Geist, In deren Zwang die Welt geseufzt. Des Jochs entledigt, freut sie sich Der Freyheit unter Gottes Hut.

5. Durch euch wird allen Völkern kund, Was lang von Gott verhüllet blieb. Was ihr Erhabenes vollbracht, Dies sagt ein Pol dem andern Pol.

6. Dem einzigen, dreyein'gen Gott Sey höchster Dank, sey höchster Preis! Ihm, der aus finstrer Nacht uns rief zum Lichtglanz seiner Herrlichkeit.

wiederhallen Alle Tempel nah und fern.

2. Eingeweiht durch Gottes Flamme, Voll von seines Geistes Licht, Zeuget ihr vom ew'gen Lamme, Von Versöhnung und Gericht.

3. Freude war's euch, zu bezeugen: „Christus nur sey unser Heil;" Keine Drohung macht' euch schweigen, Keine Schmach, kein Henker-Beil.

4. Wahrheit, Liebe, Gottes Rechte Lehrtet ihr zum Völker-Glück. Und des Aberglaubens Nächte Floh'n vor euerm Wort zurück.

5. Götzentempel stürzten nieder; Wo ihr lehrtet fiel der Trug, Und die Wunde heilte wieder, Die der Wahn der Menschheit schlug.

6. Preis euch! eure Lehre führte Uns auf sichre Lebensbahn; Und den Pilger, der verirrte, Täuscht nicht mehr der Sünde Wahn.

℣. Bis an der Erde Grenzen ist ihre Stimme gedrungen.

℟. Und alle Völker werden bekannt mit der Lehre des Heils.

Antiphon. Wir waren verirrten Schafen gleich. Durch sie sind wir bekehret worden zum Hirten unsrer Seele; darum lasset uns Gott preisen.

(Das Magnifikat suche unten.)

VII. Am Gedächtnißtage der heiligen Märtyrer, und auch nur eines Märtyrers, oder einer Märtyrinn.

(Lesung aus dem Buche der Weisheit. 3. K. 1 — 5 V.)

Die Seelen der Gerechten stehen in Gottes Hand,

4. Den Tod nicht scheuend, hältst du dem Frevelsinn Des Mächtigen den Spiegel der Wahrheit vor; Weckst das Gewissen zum Gefühle Des-fen, der über den Sternen richtet.

5. Dein Haupt, als schon der Henker es blutend trug Zum Gastgelag, der tanzenden Dirne Preis, Sprach aus erloschnem Aug' entsetzlich Noch dem Tyrannen ins Herz: du sündigst!

Mit Gott euch auszusöhnen.

5. Der Menschen Ansehn schreckt ihn nicht! In des Herodes Angesicht Hört man voll Muth ihn sprechen: Du sollst nicht Ehebrechen!" —

6. Für Wahrheit floß sein edles Blut: Auch uns sey Wahrheit höchstes Gut. Nach ihr nur laßt uns streben: Wie Er der Tugend leben!

℣. Höret die Stimme des Rufenden in der Wüste!

℟. Bereitet dem Herrn die Wege.

Antiphon. Gepriesen sey der Herr, der Gott Israels, denn er hat sein Volk heimgesucht, und von Sünden erlöset.

(Das Magnifikat suche unten.)

VI. Am Gedächtnißtage der heiligen Apostel Petrus und Paulus, und aller heiligen Apostel.

(Lesung aus der heil. Schrift. 1. Korinth 27 — 30. V.)

Was vor der Welt thöricht ist, das hat Gott erwählt, damit er die Weisen zu Schanden mache. Und was schwach ist vor der Welt, das hat Gott erwählt, damit er, was mächtig ist, zu Schanden mache; und was vor der Welt unansehnlich, verachtet, und für nichts gehalten ist, das hat Gott erwählt, damit er das, was Etwas ist, zu Nichts mache; damit sich kein Mensch vor Gott rühme.

℟. Gott sey Dank für die Gnade, die er uns an seinen heiligen Aposteln geoffenbaret hat.

1. Des Himmels erste Zierden ihr, Die ihr vor allen Heil'gen glänzt, Zwölf

1. Euer Lob soll heut erschallen, Boten Jesu, unsers Herrn! Von euch sollen

Lichter dieser irdischen Welt, Zwölf Richter am Gerichtstag einst.

2. Den tief gesunk'nen Brüdern führt Ihr einen schönern Tag herauf! Die eitler Wahn mit Trug umzog, Erleuchtet mild der Wahrheit Licht.

3. Nicht mit Gewalt, mit Waffen nicht, Nicht mit beredter Zunge Kunst. Mit des verhöhnten Kreuzes Wort Besiegt für Christus ihr die Welt.

4. Die Fesseln sprengt ein hehrer Geist, In deren Zwang die Welt geseufzt. Des Jochs entledigt, freut sie sich Der Freyheit unter Gottes Hut.

5. Durch euch wird allen Völkern kund, Was lang von Gott verhüllet blieb. Was ihr Erhabenes vollbracht, Dies sagt ein Pol dem andern Pol.

6. Dem einzigen, dreyein'gen Gott Sey höchster Dank, sey höchster Preis! Ihm, der aus finstrer Nacht uns rief zum Lichtglanz seiner Herrlichkeit.

wiederhallen Alle Tempel nah und fern.

2. Eingeweiht durch Gottes Flamme, Voll von seines Geistes Licht, Zeuget ihr vom ew'gen Lamme, Von Versöhnung und Gericht.

3. Freude war's euch, zu bezeugen: „Christus nur sey unser Heil;" Keine Drohung macht' euch schweigen, Keine Schmach, kein Henker-Beil.

4. Wahrheit, Liebe, Gottes Rechte Lehrtet ihr zum Völker-Glück, Und des Aberglaubens Nächte Floh'n vor euerm Wort zurück.

5. Götzentempel stürzten nieder; Wo ihr lehrtet fiel der Trug, Und die Wunde heilte wieder, Die der Wahn der Menschheit schlug.

6. Preis euch! eure Lehre führte Uns auf sichre Lebensbahn; Und den Pilger, der verirrte, Täuscht nicht mehr der Sünde Wahn.

℣. Bis an der Erde Grenzen ist ihre Stimme gedrungen.

℟. Und alle Völker werden bekannt mit der Lehre des Heils.

Antiphon. Wir waren verirrten Schafen gleich. Durch sie sind wir bekehret worden zum Hirten unsrer Seele; darum lasset uns Gott preisen.

(Das Magnifikat suche unten.)

VII. Am Gedächtnißtage der heiligen Märtyrer, und auch nur eines Märtyrers, oder einer Märtyrinn.

(Lesung aus dem Buche der Weisheit. 3. K. 1 — 5 V.)

Die Seelen der Gerechten stehen in Gottes Hand,

und keine Qual berührt sie. In den Augen der Thoren schienen sie zu sterben; ihr Hintritt ward für ein Unglück gehalten, und ihre Entfernung von uns für eine Vernichtung; aber sie ruhen im Frieden. Wenn sie von den Menschen zu leiden hatten, so tröstete sie die volle Hoffnung der Unsterblichkeit. Sie wurden ein wenig gezüchtiget, und erhielten dann den ewigen Freudengenuß; denn Gott prüfte sie, und fand sie seiner würdig.

℟. Gott sey Dank für diesen heiligen Unterricht.

1. Euch, Märtyrer des Herrn! gebührt Von uns der Tugend Preisgesang. Umsonst zog euch die arge Welt Jetzt schmeichelnd, drohend jetzt an's Joch.

2. Voll Sehnsucht nach dem Vaterland, Verhöhntet ihr die Erdenlust. Für Gottes Sache selbst ward euch Des Lebens Opfer süß und leicht.

3. Euch schreckte nicht der Henker Wuth, Des Drängers Trutz, der Folter Pein. Hoch schwang euch über Qual und Tod Des Glaubens Heldensinn empor.

4. So stieg zu dir, o Herr! die Schaar Mit ewig grünem Palmenzweig, Mit Siegeslorbeer, dessen Blut Als Edelsteine heller glänzt.

5. Preis sey dem Vater, Preis dem Sohn, Auch gleicher Preis dem heil'gen Geist, Durch den gestärkt, die Märtyrer, Den Tod nicht scheuend, obgesiegt!

1. Unter der Verfolger Peinen Bebten Christi Zeugen nie. Seine Lehre zu verneinen, Zwang nicht Droh'n, nicht Folter sie. Mit des Glaubens Heldenmuth Haben sie ihr edles Blut Freudig für sie hingegeben, Ewig, Christus! dir zu leben.

2. Nicht nur streiten, überwinden, Muß, wer nach der Krone strebt. Siegeskraft läßt Gott empfinden Den, der sich zu Ihm erhebt. Bleibe bis ans Ende treu! Jesus Christus steht dir bey; Kampf und Muth sind nicht vergebens, Zeichnen dich ins Buch des Lebens.

3. Herr! du hast mit Kraft von oben Sie (Ihn) zum Kampfe stark gemacht, Sie (Ihn) zu deinem Thron erhoben, Wo kein Feind mehr ihrer (seiner) lacht. Hilf uns, Christus! hilf uns hier; Gläubig sieht das Herz zu dir: Hilf auch uns den Kampf bestehen; Gib uns Sieg von deinen Höhen!

℣. Christus hat gelitten, und uns sein Vorbild hinterlassen,

℟. Daß wir seinen Fußstapfen nachfolgen.

Antiphon. Wenn euch die Menschen wegen des Menschensohns hassen und verfolgen, so freut euch und frohlocket; denn euer Lohn ist groß in dem Himmel.

(Das Magnifikat suche unten.)

VIII. Am Gedächtnißtage eines heiligen Bischofs, wenn er kein Märtyrer ist.

(Lesung aus dem Sendschreiben des heiligen Apostels Paulus an die Hebräer 13.)

Brüder! erinnert euch eurer Vorgesetzten, die euch Gottes Wort vorgetragen haben. Sehet auf den herrlichen Ausgang ihres tugendhaften Wandels, und folget ihnen im Glauben und den Sitten nach.

℟. Gott sey Dank für diese heilige Lehre!

1. Christus, Haupt und Vater der Seelenhirten! Ehrfurchtsvoll versammeln sich heut die Deinen Zum Gedächtniß eines erhabenen Hirten Festlich im Tempel.

2. Auf dem hehren Stuhle saß Er voll Demuth, Fern von eitelm Geiste, nicht eigenmächtig; Ihn beriefst du, Herr! wie den Petrus, sprechend: Weide die Schaafe.

3. Seiner Heerde Vater und hohes Vorbild, Gab er freudig alles ihr hin, sich selbst auch. Aller Diener, strebte sein Eifer, Allen Alles zu werden.

4. Für die Sünder bat

1. Willst du den Sel'gen würdig ehren, Deß Angedenken wir begeh'n; Muß dein Gemüth auf seine Lehren, Und seines Wandels Beyspiel seh'n. Du mußt, wie er beflissen seyn, Dein ganzes Leben Gott zu weih'n.

2. Betracht' ihn im Besitz der Güter, Der Ehr' und Hoheit dieser Welt! Das Christenthum ist sein Behüter, Daß er durch sie nicht wankt und fällt. Kein irdisch Gut ist ihm ein Reitz Zur Ueppigkeit, zum Stolz und Geitz.

3. Gerührt durch Mitleid und Erbarmen Beym Anblick von der Brüder Noth, Zeigt er sich hilfreich an den Armen, Und bricht den Hungrigen sein Brod. Er schmeckt die hohe Seligkeit, Womit das Wohlthun uns erfreut.

er mit tiefer Rührung; Die Gefallnen richtet auf sein Troſtwort; Seine Lehre warnte vor Liſt die Unſchuld, Bannte den Irrwahn.

5. Höre gütig, Herr! des Verklärten Bitten, Das wir einſt, vereinet mit ihm, den Vater, Sohn und Geiſt mit Liedern des Danks durch alle Ewigkeit preiſen.

4. Wirf einen Blick auf ihn, wenn Leiden, Und Trübſal ihn zu Boden drückt. „Mein Vater, ſpricht er, hat durch Freuden In guten Tagen mich erquickt.“ Ich kenn' in Leiden Gottes Huld, Und trage Prüfung mit Geduld.

5. Sieh' ihn im Kreiſe der Geſchäfte, Wie liebreich zeigt er ſich da nicht? Gewiſſenhaft braucht er die Kräfte, Zur Uebung jeder heil'gen Pflicht. Sein Fleiß, dem Menſchenwohl geweiht Erfüllt ihn ſtets mit Heiterkeit.

6. Schau hin, wenn an des Lebens Ende Dem Tagwerk ihn der Tod entreißt. „Mein Gott! ſpricht er, in deine Hände Befehl' ich ſterbend meinen Geiſt. Du biſt mein Troſt in Todesnacht, Gelobt ſeyſt du, es iſt vollbracht!“

℣. Das iſt meine Freude, daß ich mich zu Gott halte.
℟. Und immer auf ſeinen Wegen wandle.

Antiphon. Wenn der Fürſt aller Hirten erſcheinen wird, werdet ihr die unverwelkliche Krone der Herrlichkeit erhalten.

(Das Magnifikat ſuche unten.)

IX. An dem Gedächtnißtage eines heiligen Bekenners oder Beichtigers.

(Leſung aus dem Buche Jeſus Sirach 31. K. 8—11. V.)

Wohl demjenigen, der unbefleckt befunden wird, und der dem Golde nicht nachläuft. Wer iſt es? glücklich wollen wir ihn preiſen; denn Wunder that er unter ſeinem Volke. Wer ward darin geprüft, und wer bewährt gefunden? Ihm werde Ruhm

dafür! Wer konnte sich vergehen, und doch vergieng er sich nicht? Wer Böses thun, und that es nicht? Seine Güter sind in dem Herrn befestiget, und die ganze Gemeinde der Heiligen wird seine Werke (und Gutthaten) rühmen.

℟. Gott sey Dank für diesen heiligen Unterricht!

1. Gott! du Licht und Kraft der Schwachen! Erb' und Krone deiner Treuen! Rette uns von Nacht und Sünde, Von den Banden schnöder Knechtschaft!

2. Frey und heilig gieng der Fromme, Dessen Lob wir heut besingen, Auf dem Pfade deines Lichtes; Tief verachtend Trug und Sünde.

3. Sehnend hieng sein Blick am Himmel. Heiß entflammt von deiner Liebe, Trug er muthig jede Bürde; Und errang den Lohn des Sieges.

4. O du ewiger Erbarmer! Laß bey unserm Festgepränge Auch dein treues Volk Vergebung, Gnade, Licht und Leben finden.

5. Preis und Ehre sey dem Vater! Preis und Ehre sey dem Sohne! Preis und Ehre sey dem Geiste! Gott sey Lob zu allen Zeiten! — Amen.

1. Glückselig ist, wer hier auf Erden Mit allen seinen Kräften strebt, An guten Werken reich zu werden, Und einzig nur der Tugend lebt.

2. Nie bebet er vor Hindernissen! Durch Ueberlegung stärkt er sich, Und bleibt in heiligen Entschlüssen, Gleich Felsen, unerschütterlich.

3. Mit Selbstverläugnung ausgerüstet, Preist er auch leidend Gottes Huld. Was seiner Sinnlichkeit gelüstet, Entbehrt er gern, und mit Geduld.

4. Er widersetzt mit festem Muthe Dem Laster sich, und hofft auf Gott; Ihn treff' im Kampfe für das Gute Der Welt Verfolgung oder Spott.

5. O lehre, Gott! mich standhaft kämpfen, Und stehe mir im Kampfe bey! Hilf mir den Drang der Lüste dämpfen! Gib, daß ich dir nur folgsam sey.

℣. Wer mich vor den Menschen bekennen wird,

℟. Den werd' ich auch vor meinem himmlischen Vater bekennen.

Antiphon. Der Herr hat seinen treuen Bekennern eine Stätte im Hause seines Vaters bereitet.

(Das Magnifikat suche weiter unten.)

X. Am Gedächtnißtag einer heiligen Jungfrau, die keine Märtyrin ist.

Lesung aus dem Briefe des heiligen Apostels Paulus an die Gallater 6. K. 7. — 8. V.)

Was der Mensch säet, das wird er auch erndten. Wer für seine Lüste säet, der wird von seinen Lüsten Verderben erndten; wer aber für den Geist säet, der wird vom Geiste ewiges Leben erndten.

℣. Dir, o Gott! sey Dank für diese heilige Lehre!

1. Des Himmels Pforte schließt sich auf. Der Bräut'gam kommt! Eilt alle froh Entgegen ihm, Jungfrau'n des Herrn, In engelreinem Glanzgewand!

2. Erschienen ist der Hochzeittag, Der eure lange Sehnsucht stillt. Der hehren Wonne dieses Tags Weicht unsrer Erde höchste Lust.

3. Was konnt' euch geben diese Welt, Euch, deren Herz für Gott nur schlug? Süß lohnt euch jetzt ein himmlisch Band, Das euern Geist mit Gott vereint.

4. Nie hat euch niedre Sinnenlust Der Unschuld reines Licht verweht. Drum schließt euch jetzt der Bräutigam Sein Lichtgemach mit Freuden auf.

5. Auch unser Herz entweihe nie, O Christus! ein unheil'ger Trieb. Der

1. Dornicht ist der Pfad und steil, Welcher zur Vollendung leitet. Der gelangt auf ihm zum Heil, Der als Kämpfer Jesu streitet, Muthvoll seinen Kampf vollbringt, Und der Tugend Sieg erringt.

2. Ueberschwenglich ist der Lohn, Der bis in den Tod Getreuen, Die, der Last der Welt entfloh'n, Willig ihrem Gott sich weihen; Deren Hoffnung unverrückt Nach der Siegeskrone blickt.

3. Den wir lieben, und nicht seh'n, Er hat uns den Lohn errungen; Von dem Kreuz zu Gottes Höh'n Hat er sich hinaufgeschwungen. Sieger in der Todesnacht, Sprach der Herr: Es ist vollbracht!

4. Herrlicher Vollender! dir Folget nach die Schaar der Streiter! Sturm und Nacht umfängt uns hier; Jenseits ist es still und heiter, Hoffnung sieht das Morgenroth Schimmern hinter Grab und Tod.

5. Auf dann, Mitgenossen! geht Hin zum Streite wider Lüste! Seht auf Je-

Reinen ist das Himmelreich! Sie werden Gottes Antlitz schau'n.

sum! wachet, steht, Daß Gott selbst zum Kampf euch rüste. Der in Schwachen mächtig ist, Gibt uns Sieg durch Jesum Christ!

℣. Der Herr bewahrt die Seelen seiner Heiligen!

℟. Er beschützt alle, die ihm aufrichtig dienen.

Antiphon. Die den Herrn lieb haben, werden wie die Sonne glänzen, wenn sie aufgeht in ihrer Pracht.

(Das Magnifikat suche unten.)

IX. Am Gedächtnißtage einer Heiligen, die eine Ehefrau oder Wittwe war.

1. Wenn sie eine Ehefrau war.

(Lesung aus dem Sprichwort Salom. 31. Kap. 10. V.)

Ein tugendhaftes Weib, wer wird es finden? Sie hat einen weit höhern Werth als Perlen. Sie erweist ihrem Manne Gutes, und nicht Böses so lange er lebt. Sie steht auf, indem es noch Nacht ist, gibt ihren Knechten Arbeit, und ihren Mägden ihr Tagewerk. Ihre Hände streckt sie nach den Armen aus, und reicht den Dürftigen Hilfe. Sie spricht mit Weisheit, und spricht nur was nützlich ist. Aufmerksam beobachtet sie alles, was in ihrem Hause vorgeht. Viele Frauen übten Tugend; du aber hast sie übertroffen.

Oder:

(Lesung aus dem Briefe des heiligen Apostels Petrus 3. K. 3. V.)

Des Weibes Schmuck und Zierde sey nicht äußerliche Pracht, nicht künstliches Haargeflechte, goldenes Geschmeide, prächtige Kleidung; sondern der im Herzen verborgene, sich immer gleiche, sanfte, im Auge lesbare stille Sinn. Dieser hat hohen Werth vor Gott. So schmückten sich einst jene ehr-

würdige Frauen, sie hofften auf Gott, und folgten ihren Männern.

℣. Dir, o Gott! sey Dank für diese heilige Lehre!

2. Wenn sie eine Wittwe war.

(Lesung aus dem Briefe des heiligen Apostels Paulus an Timotheus 5. Kap. 5 — 6. V.)

Ehre die Wittwen, die wahre Wittwen sind. Eine wahre Wittwe, die niemand mehr hat, der sich ihrer annimmt, setzt ihr Vertrauen auf Gott, und läßt nicht nach mit dem Beten und Flehen. Die aber ein üppiges Leben führt, ist lebend schon todt.

℣. Dir, o Gott! sey Dank für diese heilige Lehre.

1. Dein Leben, fromme Magd des Herrn! Das wie ein Bach im Schatten floß, Schien ohne Reiz dem Aug der Welt. Doch mit Gefallen sah es Gott.

2. Nur ein Gesetz, die Liebe nur War tief geprägt in dein Gemüth. Für jedermann der Nachsicht voll Sah man dich streng nur gegen dich.

3. Du linderteſt mit milder Hand Verschämter Armuth stille Noth. Was deine Rechte gab, davon Ward deiner Linken nichts bekannt.

4. Wenn deine heitre Seele sich In glühendem Gebet ergoß, Wie hold verklärte dein Gesicht Der Friede, den die Welt nicht gibt!

5. Das Herz zum Gött-

1. Wie sanft fließt mir das Leben hin, Und jeder meiner Tage, Wenn ich Gott ganz ergeben bin, Der Sündenluſt entsage, Von allen niedern Trieben frey, Der Lehre Jesu Christi treu, Rechtschaffen denk' und handle.

2. Erhab'ne Ruhe fühlt mein Herz, Und mich beherrscht kein Laster; Mich quält nicht des Gewissens Schmerz, Stets fühl ich mich gefaßter Zum Kampf mit jeder Leidenschaft, Und Gott verleihet mir die Kraft Sie christlich zu besiegen.

3. Mich führet seine Vaterstreu' Auf dieses Lebens Wegen; Sie wird mit jedem Morgen neu Im Wohlthun und im Segen. Er, dessen Allmacht mich beschützt, Gewährt mir alles, was mir nützt, Lenkt Uebel selbst zum Guten.

4. Es freut mich jede gute That, Die ich durch

lichen gewandt, Schienst du, dem Tand der Erde fremd, Hienieden schon zu wandeln dort, Wo jetzt mit Engeln strahlt dein Geist.

Gott vollbringe! Es freut mich, wenn ich auf dem Pfad Der Tugend weiter dringe! Den Ernst in meiner Besserung, Den Eifer in der Heiligung Belohnt einst ew'ge Wonne.

℣. Kämpfet den guten Kampf des Glaubens!

℟. Ergreifet das ewige Leben!

Antiphon. Wer standhaft nach seinem Berufe wandelt, dem wird der Eingang in das ewige Reich unsers Herrn Jesu Christi eröffnet werden.

Magnifikat.

1) Dich, Ewiger! preist meine Seele, * Mein Mund rühmt ewig deine Gnade.

2) Du hast im Anbeginn der Tage * Uns schon zur Seligkeit berufen.

1) Von dir ward unserm Geist gegeben, * Was gut und bös ist, zu erkennen,

2) Und dir in Heiligkeit zu dienen, * Durch alle Tage unsers Lebens.

1) Du hast nach deinem Wort uns Pilgern * Auf Erden deinen Sohn gesendet;

2) Daß er der Wahrheit Macht uns zeige, * Den Weg der Tugend kennen lerne;

1) Daß er aufsuche die Verirrten, * Zurück auf deinen Pfad sie führe:

2) Dem müden Wandrer Labung reiche, * Den Schwachen auf den Schultern trage.

1) Dies hat dein Sohn nach deinem Willen * Treu wie ein guter Hirt vollzogen;

2) Hat sich als Opfer hingegeben, * Uns von den Sünden zu erlösen.

1) Durch ihn sind wir nun deine Kinder, * Sind Erben deines ew'gen Reiches,

2) Und ſollen mit den Auserwälten * Einſt deiner Seligkeit uns freuen.

1) Wie mächtig hat ſich deine Gnade * An deinen Frommen ſtets erwieſen!

2) O laß auch uns mit Vatermilde * Zum Heil gedeihen deine Gnade.

1) Dir Vater und dem Sohn ſey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiſte.

2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinſt ewig. Amen.

Die Gebete auf die Feſttäge der Heiligen ſuche:

	Seite
Am Gedächtnißtage hl. Märtyrer oder Märtyrinnen	138
Am Gedachtnißtage eines Heiligen oder einer Heiligin	139
Am Gedächtnißtage des heiligen Erzmartyrers Stephan	140
Am Gedächtnißtage des heiligen Joſephs	140
Am Gedächtnißtage des heiligen Apoſtels Petrus und Paulus	141
Am Gedächtnißtage des hl. Evangeliſten Johannes	141
Am Gedächtnißtage des hl. Evangeliſten Markus	142
Am Gedächtnißtage eines Apoſtels überhaupt	142
Am Gedächtnißtage aller Heiligen Gottes	144

Die Marianiſche Schlußantiphon richtet ſich nach der Zeit, in welcher das Feſt begangen wird.

XVIII. Veſper auf die Gedächtnißtage eines oder mehrerer heiligen Engel.

I. Pſalm.

Antiphon. Du liebſt Aufrichtigkeit und Unſchuld.

1) Ich will, mein Gott und Herr! dich preiſen! * Durch alle Tage meines Lebens.

2) Mein Mund soll stets dein Lob verkünden, * Soll deine Huld und Gnade rühmen.
1) Du hast die Engel angewiesen, * Der Menschen Pfade zu bewachen.
2) Daß sie vor dir in Unschuld wandeln, * Nicht auf der Sünder Weg gerathen.
1) Du liebst Aufrichtigkeit und Unschuld, * Siehst Kindersinn mit Wohlgefallen.
2) Vor deinen Augen sind Verstellung, * Schalkheit, Betrug und Lüge Gräuel.
1) Nur jene, die gleich deinen Engeln, * Was du befiehlst, mit Lust vollbringen;
2) Die dich in Wort und That verehren, * In Wahrheit und im Geist anbeten;
1) Nur diesen sendest du vom Himmel, * Sie zu beschützen, deine Engel,
2) Sie mild zu warnen vor Gefahren, * Die sie umgeben gleich Gewittern.
1) Die Reichen werden öfters darben, * Beym Ueberfluß nicht selten hungern.
2) Doch jene, die den Herrn verehren, * Die werden keinen Mangel haben.
1) Dir Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt, und dereinst ewig. Amen.

II. Psalm.

Antiphon. Du hast Wohlgefallen am Lobe der Unmündigen.

1) Mein Mund soll, Herr! dein Lob verkünden, Die Größe deines Namens rühmen,

2) Soll dich mit deinen Engel-Chören, * Mit den Verklärten ewig preisen.

1) Dein Name ist sehr groß auf Erden; * Am Tag' verkündet ihn die Sonne,

2) Des Nachts die unzählbaren Sterne, * Der Mond im blassen Lichtgewande.

1) Dich preisen Völker aller Zonen, * Des Säuglings und der Kinder Lallen.

2) Die Vögel, die in Lüften schweben, * Des Waldes und des Feldes Thiere;

1) Was Odem hat, im Schöpfungskreise * Verkündet deine Macht und Größe.

2) Auch wir, Herr! wollen Lob dir bringen * Im Angesichte deiner Engel;

1) Dir unser Herz zum Opfer weihen, * Und heute das Gelübd erneuern,

2) Durch alle Tage unsers Lebens * Auf deinen Wegen treu zu wandeln;

1) Nie deiner Kleinen Eins zu ärgern, * Die selbst dein Sohn so zärtlich liebte;

2) Und deren Engel in dem Himmel, * O Ewiger! dein Antlitz schauen!

1) Dir Vater und dem Sohn sey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiste.

2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinst ewig. Amen.

III. Psalm.

Antiphon. Ich rühme deine Huld und Treue.

1) Ich danke dir von ganzem Herzen, * O Gott! für deine Vatertreue.

2) Als Keim im dunkeln Mutterschooße * Beschütztest du mich vor Gefahren.

1) Noch wußte ich dir nicht zu ſagen, * Was meines Lebens Wohlfahrt fordre.
2) Doch hörteſt du mein kindlich Lallen, * Vernahmſt das Rufen meines Mundes;
1) Gabſt mir, was ich, o Herr! bedurfte * Zu friſten meine Lebenstage;
2) Und ſandteſt mir mit Vatermilde * Vom Heiligthume deinen Engel;
1) Damit ich auf der Pilgerreiſe * Nicht gleite von dem Pfad der Tugend;
2) Nicht auf des Laſters Weg' gerathe, * In des Verderbens Abgrund ſtürze.
1) Zum Manne ſelbſt herangewachſen; * Wie oft bedurft' ich deines Rathes,
2) Wie oft erfuhr ich deine Hilfe, * Wie oft Errettung aus Gefahren.
1) Wie groß iſt, Vater! deine Güte, * Wie unausſprechlich deine Treue.
2) Lobpreiſet ihn, ihr ſeine Engel, * Lobpreiſet ihn, ihr ſel'gen Geiſter!
1) Dem Vater und dem Sohn ſey Ehre, * Und gleicher Ruhm dem heil'gen Geiſte.
2) So wie im Anbeginn der Zeiten, * So nun auch jetzt und dereinſt ewig. Amen.

(Leſung aus der heil. Schrift. Exod. 23. K. 20—21. V.)

Ich werde meinen Engel vor dir her ſenden, der dich auf dem Wege behüten, und an den Ort hinführen ſoll, den ich dir zubereitet habe. Verehre ihn, und gehorche ſeiner Stimme. Er würde deine Uebertretungen nicht ungeſtraft laſſen; denn er vertritt meine Stelle.

℟. Dir, o Gott! ſey Dank für dieſe heil. Offenbarung!

1. Vater des Lichtes! überstrahlt vom Glanze Deines Angesichts, schwebt um dich der Engel Lichtchor, gleich den Sternen, die um die Sonne Schimmern unsichtbar.

2. Da, von dem Urlicht hell, die Engel jubelnd Dich als ewige Liebe preisen, weihte Segnend sie, o Schöpfer! dein Blick zu hehren Freuden der Menschen!

3. Deinen Erwählten brachten sie vom Himmel Botschaft von dir. Ein Engel grüßt', o reinste Jungfrau! dich als Mutter des Herrn; dir dienten Engel, o Heilaud!

4. Engel! o wacht am Pfad der Unschuld! warnt sie Sanft erröthend beym Reitz des Lasters! trocknet Dem Gedrückten leis' vom Gesicht die Thräne. — Traget vor Gott sie!

5. Eilt, wo des Dulders Seele ringt, mit Hoffnung Ihr zu laben den Blick, bevor sie hinsinkt! Mit dem Morgenschein des Vergeltungstages Hellet die Grabnacht.

1. Wer zählt der Engel Heere, die du zu deiner Ehre, Herr aller Welten! schufst. Sie freu'n sich deinen Willen Gehorsam zu erfüllen, Wenn du zu deinem Dienst sie rufst.

2. Sie eilen, vor Gefahren Den Frommen zu bewahren In seiner Pilgerzeit. Sie freu'n an deinem Throne Sich einst auch seiner Krone, Wie ihrer eignen Seligkeit.

3. Bekehret sich ein Sünder Zum Kreise deiner Kinder! Wie jauchzt der Engel Lied! Sie freuen sich wie Brüder, Daß der Verirrte wieder Zurück ins Haus des Vaters zieht.

4. In solcher Geister Chören Dich ewig zu verehren, Welch' eine Seligkeit! Wer wird sie einst empfinden? Nur der, der rein von Sünden, Der Tugend sich, und Gottes freut.

5. Drum laß mich, Herr! auf Erden Den Engeln ähnlich werden, So weit ich Schwacher kann! Dann bet' ich, rein von Mängeln, Mit deinen heil'gen Engeln Dich, Ew'ger! einst im Himmel an.

℣. Gott hat seinen Engeln befohlen, dich zu beschützen;

℟. Damit du nicht deinen Fuß an einem Steine verletzest.

Antiphon. Ich will dem Herrn der Heerschaaren mit seinen Engeln Lob singen.

(Magnifikat, wie Seite 322 — 323.

Das Gebet am Schutzengelfest, suche Seite 143.

XIX. Vesper für die abgestorbenen Christgläubigen.

Eingang.

℣. Erhöre, Ewiger! unser Flehen.
℟. Laß unser Rufen für Verstorbene dir, Heiligster! gefallen.

I. Psalm.

Antiphon. Der Herr behüte meine Seele!

1) Dir, Ewiger! will ich vertrauen, * Du hörst mein demuthvolles Flehen.
2) Du neigst dein Ohr zu meiner Bitte, * Dich ruf' ich an, so lang ich athme;
1) Umfangen mich des Todes Bande, * Ergreifen mich der Zukunft Schrecken;
2) So schau' ich auf zu deinen Höhen, * Zum Throne deiner Huld und Gnade.
1) Du sendest Hilfe mir in Nöthen, * Erretest mich aus Heilsgefahren,
2) Siehst du mein redliches Bemühen * Auf deinen Pfad zurückzukehren.
1) Denn du bist höchst gerecht und gütig, * Erbarmst dich liebevoll der Schwachen.
2) Hilfst ihnen auf vom Sündenfalle, * Dem Untergange sie entreissend.
1) Bewahre, Herr! auch meine Seele, * Daß sie der Sünder Tod nicht sterbe.
2) Erhalte sie in deiner Gnade, * Daß sie mit dir einst ewig lebe.

* * *

Gib den Entschlafnen ew'ge Ruhe! * Dein ewig's Licht, Herr! leuchte ihnen.

II. Psalm.

Antiphon. Wenn du Sünden willst zurechnen, Herr! wer kann vor dir bestehen?

1) Herr! straf' mich nicht nach meinen Sünden; * Nicht nach den vielen Missethaten,

2) Die ich von meinen Jugendtagen * Bis diesen Augenblick verübte.

1) Laß mich um meiner Reue willen * Nach deiner Huld Vergebung finden.

2) Dir ist mein Kummer nicht verborgen; * Du hörst das Seufzen meiner Seele.

1) Ich weiß: nur eines reinen Herzens * Kann ich in Herrlichkeit dich schauen.

2) Ich aber wich von deinem Pfade; * Ich wandelte der Sünder Straße.

1) Wer reiniget nun meine Seele? * Wer läutert sie von Sündenmakeln?

2) Dein ist die Macht, mir zu vergeben; * Du kannst von Sünden mich befreyen.

1) Du läuterst jenseits die Gerechten; * Sie werden rein wie Gold durch's Feuer.

2) Laß mir auch dieser Erde Leiden * Zur Sinnes Reinigung gedeihen.

1) Nur Tugend führt zur Seelen-Würde, * Nur reiner Sinn zum wahren Frieden.

2) Herr! stärke mich, ihn zu erringen, * Erfülle mich mit Kraft zum Guten!

* * *

Gib den Entschlafnen ew'ge Ruhe! * Dein ew'ges Licht, Herr! leuchte ihnen.

III. Pſalm.

Antiphon. Du biſt barmherzig; auf deine Gnade ver-
vertraue ich.

1) Heil dem, dem Gott die Miſſethaten * Ins
Buch der Ewigkeit nicht ſchreibet;
2) Dem er vergeben hat die Sünden, * Weil er
ſie reuevoll bekannte.
1) Ich hatte Sünden Gott verſchwiegen, * Als
ob ſie ihm verborgen wären.
2) Wahnſinn'ger Stolz band mir die Zunge, *
Um beſſer, als ich war, zu ſcheinen;
1) Gott aber hat mich preis gegeben * Den brennendſten Gewiſſensbiſſen.
2) In meiner Bruſt rief ſtets die Stimme: * Geſteh es nur: du biſt ein Sünder!
1) Wohin ich mich zu flüchten ſuchte, * Fand nirgend meine Seele Ruhe.
2) Ich ſah' des Grabes finſtre Höhle, * Und mich ergriffen Todesſchrecken.
1) Mir liefen Thränen von den Wangen, * Benetzend meine Lagerſtätte.
2) Ich ſchrie: Erbarme dich, Herr! meiner * Nach deiner großen Huld und Gnade.
1) Ich ſündigte vor deinen Augen. * Sieh! ich bekenn' es voll der Reue.
2) Und, o um meines Schmerzens willen * Haſt du die Sünde mir erlaſſen;
1) Damit wir dankbar es erkennten: * Vergebung ſey bey dir zu finden;
2) Und liebevoll dir fleh'n für Jene, * Die ihrer Sünden wegen leiden.

* * *

Gib den Entschlafnen ew'ge Ruhe! * Dein ew'ges Licht, Herr! leuchte ihnen.

℣. Eine Stimme höre ich, die mir vom Himmel zuruft:

℟. Selig sind die Todten, die im Herrn sterben.

Antiphon. Alle die leben, werden dich, Ewiger! preisen.

Magnificat.

1) Den Ewigen preist meine Seele; * Mein Herz freut seiner Huld und Gnade sich.
2) Er sandte seinen Eingebornen, * Wie er es unsern Vätern zugesagt;
1) Ein Licht, uns Sterblichen zu leuchten, * Wenn Finsterniß uns deckt, wie Todesnacht.
2) Ein Licht zu leiten unsre Tritte * Auf sicherm Pfad, der uns zum Leben führt.
1) Uns von der Sünde zu erlösen, * Verließ er seine ew'ge Herrlichkeit;
2) Erniedrigte sich zu uns Sündern, * Ward Mensch, und starb für uns der Sünder Tod.
1) Er stand aus eigner Kraft vom Grabe, * Fuhr zu des Vaters Rechten sichtbar auf.
2) Sein ist Unsterblichkeit und Leben; * Durch seine Macht ward Höll' und Tod besiegt.
1) Wer an ihn glaubt, wird wieder leben, * Wenn gleich sein Leib im Grab vermodert ist.
2) Er wird vom Grabe ihn erwecken, * Zu krönen ihn mit ew'ger Seligkeit.

* * *

Gib den Entschlafnen ew'ge Ruhe! * Es leuchte ihnen, Herr! dein ew'ges Licht.

Vater unser ꝛc., ꝛc.

℣. Führe uns nicht in Versuchung;
℟. Sondern erlöse uns von dem Uebel.
℣. Erlöse, o Herr! die Seelen deiner Gläubigen!
℟. Nimm sie auf in deine ewigen Wohnungen!

1) Gebet für Abgestorbene überhaupt Seite 185.
2) Bey den Ablebungsopfern Seite 185.
3) Bey Jahrtägen Seite 186.

(Das Libera nach der Choral-Melodie suche Seite 195.)

XX. Die Metten für die Abgestorbene.

Eingang.

℣. Herr! öffne unsre Lippen,
℟. Zu loben deinen heiligen Namen,
℣. Zu preisen deine Huld und Gnade,
℟. Die sich an uns, und den Entschlafnen offenbaret.

Psalm 89.

Antiphon. Motten werden dein Lager seyn, und Würmer deine Decke.

1) Gott, unser Schöpfer, Herr des Lebens * Du unser Vater und Erretter!
2) Du bist durch alle Menschenalter * Uns eine Burg und Zufluchtsstätte.
1) Du warst schon, eh' die Berge waren, * Eh' diese Welt geschaffen wurde;
2) Bist über alle Zeit erhaben, * Ohn' Anfang, und auch sonder Ende.
1) In Staub verwandelst du die Menschen; * Sprichst: Adams Söhne! werdet Erde!
2) Jahrtausende, vor deinen Augen * Sind, wie ein Tag, der kaum vergangen.
1) Kurz wie ein Schlaf ist unser Leben, * Schnell fließt es hin, wie Regenbäche.
2) Wir sind den Blumen gleich auf Wiesen, * Die lieblich blüh'n im Morgenglanze;

1) Die Mittags-Hitze macht sie welkey, * Der Abendschein zeigt ihre Leiche.
2) Nicht siebenzig erreichen viele, * Und noch weit seltner achtzig Jahre;
1) Sind ihrer mehr, so sind sie Kummer, * Und neue Last für jeden Morgen.
2) Herr! lehr' uns unsre Tage zählen, * Daß unsre Herzen Weisheit lernen.
1) Ergieß in uns der Gnaden Fülle, * Und leit' uns stets auf deinen Wegen.
2) Sey unser Schild, und unsre Stärke, * Wenn Todesschrecken sich uns nahen.

Gib den Entschlafnen ew'ge Ruhe! * Dein ew'ges Licht, Herr! leuchte ihnen.

Lesung.

(1. Aus dem Buche Hiob. Kap. 14.)

Der Mensch, vom Weibe geboren, lebt nur kurze Zeit; und ist mit vielem Elende belastet. Wie eine Blume sproßt er hervor, und wird zertreten. Wie ein Schatten verschwindet er. Die Zahl seiner Monate hängt von dir ab; du hast ihm seine Grenzen bestimmt, die er nicht überschreiten kann.

℟. Schnell wird es mit dir hienieden geschehen seyn; darum sey nicht mit dir zufrieden, bis du ein anderer Mensch geworden seyn wirst.
℣. Sieh'! heute noch ist der Mensch, und Morgen ist er nicht mehr.
℟. Darum sey nicht mit dir zufrieden, bis du ein anderer Mensch geworden seyn wirst.

(2. Aus dem Buche Hiob. Kap. 7.)

Herr! schone meiner, denn meine Tage sind

wie Dunst. Was ist der Mensch, daß du ihn so hoch achtest, und auf ihn merkst? Du untersuchst mit jedem Morgen sein Verhalten, und prüfst ihn jeden Augenblick. Hab' ich gesündiget, was that ich dir, du Menschenhüter? Warum vergibst du meine Sünde nicht? und lässest meine Schuld nicht nach? Denn bald werd' ich im Staube liegen. An einem Morgen suchst du mich. Ich bin nicht mehr!

℟. Was nützt es dir, lange leben, wenn dein Eifer besser zu werden von kurzer Dauer ist. Ein langes Leben macht den Menschen nicht immer besser; oft vergrößert es nur die Zahl unsrer Schulden.

℣. So sey denn immer bereit, und lebe so, daß dich der Tod nie unbereitet finde.

℟. Denn was nützt es dir, lange leben, wenn dein Eifer besser zu werden, von kurzer Dauer ist.

(3. Aus dem Buche der Nachfolgung Christi. 23. Hauptstück.)

Wie selig und klug ist doch der Mensch, der keine andere Sorge kennt, als so zu leben, wie er im Tode wünschen wird, gelebt zu haben! Die Lüste der Welt standhaft verschmähen, in allen Tugenden mit Eifer vorwärts dringen, Zucht und Ordnung lieb haben, in strenger Busse und schnellem Gehorsam, in Verläugnung seiner Selbst, und in Erduldung alles Widrigen, aus Liebe zu Jesu ausharren — das gibt Muth und Zuversicht, selig zu sterben.

℟. Verlasse dich nicht auf deine Freunde und Verwandte, und schieb die große Angelegenheit deines Heils nicht auf die Zukunft hinaus.

℣. Es ist ungleich besser, sein Geschäft in Ordnung;

bringen, und gute Werke vorausschicken, als auf fremde Hilfe zählen.

℣. Schieb die große Angelegenheit deines Heils nicht auf die Zukunft hinaus.

II. Nocturn.

Nach dem 149. Psalm.

Antiphon. Ich werde kommen, spricht der Herr, um die Gerechtigkeit der Menschen zu untersuchen; und ihnen vergelten nach ihren Werken.

1) Einst wird des Welten-Richters Stimme * Ergehen an die Erdbewohner.
2) Vom Aufgang bis zum Niedergang * Wird er sie einberufen alle.
1) Kömmt Er, von Majestät umgeben, * Dann wallt vor ihm verzehrend Feuer.
2) Von Winden und der Meere Brausen * Wird seine Ankunft uns verkündet.
1) Die Engel werden ihn umstrahlen, * Die Frommen ihm zur Rechten stehen.
2) Hat er den Richterstuhl bestiegen, * Wird er der Völker Urtheil sprechen;
1) Wird unsere geheimsten Werke, * Und was wir dachten, offenbaren;
2) Wird die verfolgte Unschuld krönen, * Das Laster in den Abgrund stürzen.
1) Ihr brachtet mir, wird er beginnen, * Des Morgens und des Abends Opfer;
2) Von Weihrauch dufteten Altäre, * Von euern Liedern schallten Tempel.
1) Ich aber wollte Liebesopfer, * Und einen reinen Sinn und Wandel.
2) Ihr preiset mich mit euern Lippen, * Doch ferne waren eure Herzen.

1) Was schwatzet ihr von meiner Lehre? * Und führet meinen Bund im Munde?
2) Ihr haßtet mich, und die Gesetze; * Ihr wandeltet nach euern Lüsten;
1) Ihr wähltet Menschen euch zu Freunden, * Die tief im Herzen Raubsucht nährten;
2) Lieb war euch Umgang mit den Frevlern; * In Lüsten seyd ihr hingetaumelt.
1) Ich hab' auf euern glatten Zungen * Betrug und Lüge wahrgenommen;
2) Euch hört' ich oft von euern Brüdern * Mit Hohn und Lästerworten reden.
1) Ich schwieg zu euern Frevelthaten. * Meint ihr darum, daß ich nicht sehe?
2) Daß ich an Sünden und an Lastern * Wie ihr ein Wohlgefallen habe?
1) Ihr sprecht, wie Feinde meiner Ehre, * Wie Feinde ihres eignen Heiles.
2) Ich rief euch wiederholt zur Buße; * Verachtet habt ihr meine Stimme.
1) Unfähig seyd ihr, mit Gerechten, * In meine Wohnung einzugehen.
2) In Finsternissen sollt ihr schmachten, * Von des Gewissens Wurm gepeinigt.
1) O Pilger dieses Erden-Thales! * Vergesset niemals des Gerichtes.
2) Bemühet euch, vor Gottes Augen * Mit reinem Herzen stets zu wandeln.
1) Dann werdet ihr am Urtheilstage, * Nicht vor der Hölle Abgrund beben.
2) Gott wird die Seinigen euch nennen, * Und euch in seinen Himmel führen.

Antiphon. Ich werde kommen, spricht der Herr, um die Gerechtigkeit der Menschen zu untersuchen, und ihnen vergelten nach ihren Werken.

Vater unser u. s. w. (wird still gebetet.)

Lesung.

(1. Aus dem 2. Sendschreiben des heiligen Apostels Petrus. Kap. 3.)

Der Herr zögert nicht mit dem, was er ankündigt, wie es einige für Zögern halten. Er ist nur langmüthig gegen uns; denn er will nicht, daß Jemand verloren gehe, sondern daß sich Jedermann zur Buße kehre. Aber kommen wird der Tag des Herrn, wie ein Dieb, und krachend werden die Himmel vergehen, die Elemente werden im Brande sich auflösen, und die Erde wird mit allen ihren Werken verbrennen. Da also allem eine Zerstörung bevorsteht, wie sollet ihr euch dann verhalten? Mit heiligem Wandel, und frommen Sinne müsset ihr erwarten und entgegensehen der Ankunft des Tages, wo die Himmel in Feuer zergehen, und die Elemente in Brand zerschmelzen werden.

℣. In allem, was du thust, schau' auf das Ende, und frage dich: wie werde ich vor dem strengen Richter bestehen, dem nichts verborgen ist, den keine Geschenke bestechen können, und der keine Ausflüchte gelten läßt.

℟. Du wirst vielleicht bald um Verlängerung deines Lebens bitten. Aber wozu? Du bist ein Fremdling und Gast auf Erden; für dich ist keine bleibende Stätte hienieden.

℣. Deßwegen schaue in allem, was du thust, auf das Ende, und frage dich: wie werde ich vor Gott, meinem allwissenden, unbestechlichen Richter bestehen?

(2. Aus dem Buche der Weisheit. 1. K. 7. — 11. V.)

Der Geist des Herrn erfüllt die Welt, und ihm ist kein Laut verborgen; darum bleibt nicht verborgen, der Böses redet. Die strafende Gerechtigkeit wird ihn gewiß finden. Die Gedanken des Gottlosen werden untersucht werden, und seine Reden werden vor Gottes Gericht kommen, damit seine Sünden die Strafe treffe. Denn das Ohr des Allmächtigen hört Alles. Ihm kann Nichts verborgen bleiben. Suchet also nicht geflissentlich den Tod durch eure Vergehungen; und reisset das Verderben durch euere Thaten nicht mit Gewalt herbey.

℟. Wo soll ich mich verbergen, wenn du kommen wirst, die Erde zu richten? Sieh', meine Mutter empfieng mich in Sünden, und mein Leben ist mit Sünden befleckt.

℣. Ich schäme mich vieler meiner Thaten, und erröthe vor dir. Ach! verdamme mich nicht: sondern erbarme dich meiner!

℟. Denn ich weiß nicht, wohin ich mich verbergen soll, wenn du kommen wirst, die Erde zu richten.

(3. Aus dem Buche der Nachfolgung Christi. 21. Hauptstück.)

Wer die Sinnlichkeit der Herrschaft des Geistes vollkommen zu unterjochen strebt, der hat schon in diesem Leben in sich sein Reinigungs-Feuer, das nicht geringe ist, und großen Segen schafft. Es ist doch besser, schon in diesem Leben die Bande des Lasters lösen, und von der Sünde rein werden, als die Reinigung in die Ewigkeit hinüber aufschieben. Was wird auch jenes verzehrende Feuer anders zu verzehren haben, als unsre Sün-

den. Je mehr wir jetzt unsrer schonen, je mehr wir unsrer Sinnlichkeit nachgeben, desto mehr Stoff werden wir für jenes verzehrende Feuer mit hinüber bringen, und desto empfindlicher und länger zu leiden haben.

℟. Die vollkommene Freyheit des Geistes kann nur der erobern, der sich zur vollkommenen Verläugnung seiner Selbst durcharbeitet.

℣. Verlaß alles, dann findest du alles. Gib Abschied der Begierde, besiege die Lüsternheit; dann kömmt die Ruhe entgegen.

℟. Denn die vollkommene Freyheit des Geistes kann nur der erobern, der sich zur vollkommenen Verläugnung seiner Selbst hindurcharbeitet.

III. Nocturn.

Nach dem 41. Psalm der Vulg.

Antiphon. Meine Seele sehnt sich nach dir, o Herr und deinen Wohnungen.

1) So wie der Hirsch in heißen Tagen * Nach einer frischen Quelle lechzet;
2) So, Heiligster! ist mein Verlangen * Nach dir, und deiner ew'gen Wohnung.
1) Ich sehne mich nach deinen Himmeln, * Mit Seligen dir Lob zu singen,
2) An deinen Freuden Theil zu nehmen, * Die treuen Dienern du verheissen.
1) Hienieden seufze ich in Leiden, * Mein täglich Brod sind Reuethränen.
2) Es grämen, Vater! mich die Sünden, * Die ich begieng vor deinen Augen.
1) Ihr Schmerz durchwühlt mein Eingeweide; * Wirst du denn mir nicht Nachlaß schenken?

2) Soll mich die Sünde ganz aufzehren, * Da viele doch Verzeihung finden?
1) Wie oft sang ich in deinem Tempel * Voll Wonne Lob- und Dankeslieder?
2) Sie waren Vorgeschmack von Freuden, * Den Seligen bey dir beschieden.
1) Werd' ich denn nimmermehr verkosten * Die Wonne, Ew'ger! dich zu loben?
2) Nicht ewig mit den Engelchören * Die Größe deiner Huld verkünden?
1) Bedenk ich, daß allein die Reinen * In deiner Herrlichkeit dich schauen,
2) Fällt Bangigkeit auf meine Seele, * Mit Macht umfängt sie tiefe Trauer.
1) Ich war dem steilen Abgrund nahe, * Zu dem die Bahn der Sünder führet.
2) Doch durch dein Lebenswort gewarnet, * Stand ich auf breiter Straße stille;
1) Und kehre nun zu dir, Erretter! * Und wandle deines Wortes Pfade;
2) Will auch mein Lebenlang dir dienen, * Und fern vom Weg der Sünder wandeln.
1) Dann öffnet sich mir deine Wohnung, * Nach der sich meine Seele sehnet,
2) Wo du am Mahle deiner Freuden * Mir einen Sitz hast zubereitet.

Antiphon. Meine Seele sehnt sich nach dir, und deinen Wohnungen.

Vater unser u. s. w. (wird still gebetet.)

Lesung.

(1. Aus dem Evangelium des hl. Johannes. 14. K. 1. V.)

In der Zeit sprach Jesus zu seinen Jüngern:

Euer Herz verzage nicht. Wenn ihr auf Gott Vertrauen setzet; so setzt es auch auf mich! In meines Vaters Hause sind viele Wohnungen. Wenn denn nicht so wäre, so würde ich es euch schon gesagt haben. Ich gehe hin, um euch eine Stätte zu bereiten. Und wenn ich hingehe, und euch einen Platz bereiten werde, will ich wieder kommen, und euch zu mir nehmen, damit auch ihr da seyd, wo ich bin. Wohin ich gehe, wisset ihr, und den Weg dahin, wisset ihr auch.

℟. Du bist der Weg, die Wahrheit und das Leben. Niemand kommt zum Vater, als nur durch dich.

℣. Bleibet mit mir verbunden; so werde ich es auch mit euch bleiben. Ohne mich vermöget ihr nichts.

℟. Nur du bist der Weg, die Wahrheit und das Leben. Niemand kommt zum Vater, als nur durch dich.

(2. Aus dem zweyten Briefe des heiligen Apostels Paulus an die Korinth. 5 Kap. 1. V.)

Ich weiß ja, wenn diese hinfällige, irdische Hütte, die ich bewohne, zerstöret wird, so erhalte ich ein Haus von Gott; eine Wohnung, nicht von Menschen-Händen gebaut, sondern die ewig ist, im Himmel. In der jetzigen Hütte seufze ich noch, und sehnlich verlange ich darnach, mit einer himmlischen Wohnung überkleidet zu werden. Denn so bekleidet werde ich doch nicht ohne Körper seyn. Ja, so lang ich noch in dieser Hütte wohne, seufze ich unter ihrer Last; wiewohl ich sie nicht gern ablege, sondern mit einer andern überkleidet werden möchte; so, daß dies sterbliche Leben von dem unsterblichen verschlungen würde.

℟. Ich glaube, daß mein Erlöser lebt, und ich am

jüngsten Tage vom Grabe auferstehen, und in diesem meinem Fleische Gott meinen Heiland schauen werde.

℣. Wenn dieses Verwesliche wird unverweslich, und dieses Sterbliche wird unsterblich geworden seyn; dann wird in Erfüllung gehen, was geschrieben steht: Auf ewig besiegt ist der Tod.

℟. Ich glaub' es, daß mein Erlöser lebt, und ich am jüngsten Tage vom Grabe auferstehen, und mit verklärtem Leibe Gott meinen Heiland schauen werde.

(3. Aus dem Buche der Nachfolgung Christi. 25. und 48. Hauptstück.).

Sey wachsam und eifrig im Dienste Gottes. Laß dir angelegen seyn, immer besser zu werden; denn sieh', bald wird dir der Lohn deiner Arbeit ausbezahlt werden. Wirst du im Gutesthun eifrig und treu bleiben, so wird gewiß Gott auch treu und eifrig im Belohnen seyn. Nur die Bürger des Himmels wissen es, was der Tag der Ewigkeit für den Guten für ein Freudentag sey. Unsre Pilgertage hienieden sind voll Angst und Schmerz. Menieden werden wir von vielen Sünden befleckt, von vielen Leidenschaften gefangen, von Furchten gefesselt, von Sorgen umhergetrieben, von Begierden zerstreut, von Irrthümern umlagert, und von vielen Versuchungen gefoltert. Der Tag der Ewigkeit aber, den wir auf Erden nur von ferne, wie im Spiegel sehen, kennt keinen Wechsel mehr. Er ist ewig ein und derselbe Tag; keine Nacht verdunkelt ihn; er leuchtet mit ewiger Klarheit.

℣. Vater des Lichtes und der ewigen Klarheit! Laß auch uns diesen Tag bald sehen, und mit deinen Heiligen an deiner Herrlichkeit Theil nehmen.

℣. Erbarme dich unser, und aller entschlafenen Christgläubigen. Gib ihnen die ewige Ruhe; dein ewiges Licht leuchte ihnen.

℟. Vater des Lichtes und der ewigen Klarheit! Laß auch uns diesen Tag bald sehen, und mit den entschlafenen Christgläubigen an deiner Herrlichkeit Theil nehmen.

Die Laudes.

Nach dem 102. Psalm.

Antiphon. Gott! deine Güte ist groß; meine Lippen preisen dich.

1) Du Hauch von Gott in meinem Busen! * Lob' ihn und preise seinen Namen!

2) Dank' ihm, dem du wie Licht entflossen, * Dem Quell der Weisheit, Lieb und Stärke!

1) Vergiß niemals des vielen Guten, * Das Er dir liebreich hat beschieden.

2) Er hat dir deine Schuld vergeben, * Gießt heilend Oel in deine Wunden;

1) Den Leib entreißt er der Verwesung, * Dem ew'gen Tode dich, o Seele!

2) Er ist es, der durch deine Gnade * Des Guten Sinn in dir erneuert.

1) Er hat Gesetze dir gegeben, * Hat kund gethan dir seinen Willen,

2) Daß du nicht auf des Lasters Wege * In des Verderbens Abgrund stürzest.

1) Der Herr ist gütig und barmherzig, * Langmüthig, und von großer Milde;

2) Vergilt uns nicht nach unsern Sünden, * Erblickt er Reu' in unserm Herzen;

1) Denn er weiß es, wir sind gebrechlich, * Sind gleich dem Staube dieser Erde;

2) Ein Lüftchen nur, wir sind verwehet; * Niemand erkennt mehr unsre Stätte.

1) Nur Gottes Güte währet ewig * Für alle, die ihn treu verehren;

2) In ihrem Wandel auf ihn schauen, * Und nie von seinen Wegen weichen.

1) Sie ist wie Wolken an dem Himmel * Weit über unser Aug erhaben.

2) Kein Sterblicher kann sie ermessen, * Erforschen nicht kann sie ein Engel.

1) Verklärte preisen sie im Himmel, * So wie auf Erden Gottes Werke.

2) Auch meine Seele soll sie rühmen * Durch alle Tage meines Lebens.

Gib den Entschlafnen ew'ge Ruhe! * Dein ew'ges Licht, Herr! leuchte ihnen.

Antiphon. Gott! deine Güte ist groß; meine Lippen preisen dich.

II. Psalm.

Antiphon. Opfert Gerechtigkeit und hoffet auf den Herrn.

1) Dir, Herr! gebühren Lobgesänge, * Und dir entrichtet man Gelübde.

2) Dein Ohr vernimmt das fromme Flehen * Der Gläubigen, die dir sich nähern.

1) Hienieden seufzen wir in Sünden, * Sind oft der Leidenschaften Sklaven.

2) Du aber, Herr! kannst uns erretten, * Kannst uns von ihrem Joch befreyen.

1) Die du zu Lieblingen erkohren, * Die wandeln freudig deine Wege.

2) Sie haben Ueberfluß an Gnade; * Du gießest Troſt in ihre Leiden.

1) Erbarmer! laß auch unſre Bitte * Vom Staub zu deinem Throne dringen!

2) Send' uns von deinem Heiligthume * Errettung in den Heilsgefahren.

1) Hilf uns mit deinem Arme kämpfen, * Daß wir in der Verſuchung ſiegen.

2) Hilf uns! du biſt die Hoffnung aller, * Biſt unſer Heiland und Erretter!

1) Mit Allmachtskraft ſchufſt du die Berge, * Umgürteteſt das Meer mit Ufern.

2) Erſchütterſt es in ſeinen Tiefen, * Und ſtilleſt ſeiner Wogen Brauſen.

1) Erſchrecklich, Herr! ſind die Gerichte, * Die du den Sündern angedrohet.

2) In deiner Hand ſind Tod und Leben; * Laß uns bey dir Erbarmung finden.

Gib den Entſchlafnen ew'ge Ruhe! * Dein ew'ges Licht, Herr! leuchte ihnen.

Antiphon. Opfert Gerechtigkeit und hoffet auf den Herrn.

III. Pſalm.

(Lobgeſang des Ezechias nach dem Iſaias.)

Antiphon. Herr! deine Rechte erhält mich.

1) Mir iſt noch nicht der Tage Hälfte * Verfloſſen, und ich ſollte ſcheiden?

2) Ich bat den Schöpfer meines Lebens, * Des Scheidens Stunde zu entfernen.

1) Mich ſehnte, länger unter Menſchen * In Ruh' des Lebens zu genieſſen.

2) Er drohte, wie der Hirtenwahnung * Ein Felssturz, meiner Lebenshütte.

1) Zerreissen wollt' er mir das Leben, * Wie Faden an dem Weberstuhle.

2) Noch eh' der Tag vorüber wäre, * Am Abend noch sollt' ich erblassen.

1) Der Schmerz ergeiff' mir die Gebeine, * Als ob ein Löwe mich zerreisse.

2) Es nahte mir der Tod sich Morgens; Gieng er, so kam er Abends wieder.

1) Es glich mein Klagen und mein Seufzen * Dem Girren einer Turteltaube.

2) Es glich dem Angstruf junger Schwalben, * Vernimmt ihr Ohr des Sperbers Rauschen.

1) Die Augen sind vor Weinen blöde. * Wirst du nicht Linderung mir senden?

2) Herr! darf ich zu dir hoffend blicken? * Sind meine Leiden nicht dein Wille?

1) Ich will durchforschen meine Jahre, * Will prüfen meines Herzens Tiefen.

2) Hinfällig ist des Leibes Leben, * Mein Geist allein soll fortbestehen.

1) Willst du durch Züchtigung mich retten, * So schone meiner nicht hienieden.

2) Nur laß bey dir mich Stärke finden, * Daß ich vor Schmerz nicht unterliege.

1) Schenkst du Gesundheit meinen Gliedern; * So will ich das Gelübd' dir weihen;

2) Durch alle Tage meines Lebens * In Heiligkeit vor dir zu wandeln;

1) In deinem Tempel dich zu preisen, * Mit Kindessinn dir Dank zu bringen.
2) Bis ich dereinst mit den Verklärten * Für deine Huld dir ewig danke.

* * *

Gib den Entschlafnen ew'ge Ruhe! * Dein ew'ges Licht, Herr! leuchte ihnen.

Antiphon. Herr! deine Rechte erhält mich.

IV. Psalm.

Antiphon. Was Odem hat, lobe den Herrn.

1) Ihr, Diener Gottes! lobt den Höchsten, * Hochpreiset seinen großen Namen!
2) Gepriesen sey von uns dein Name * Hienieden jetzt, und dereinst ewig.
1) Wo auf- und niedergeht die Sonne, * Erschallen Lieder dir zum Lobe.
2) Du wirst von Völkern aller Zonen, * Und von den Himmeln stets gepriesen.
1) Wer kann an Majestät und Größe * Mit dir jemals verglichen werden?
2) Doch schaust du von des Himmels Höhen * Herab auf uns im Erdenstaube.
1) Du hebst die Niedrigen zu Ehren, * Machst sie zu Führern deines Volkes.
2) Reichst müden Kämpfern neue Stärke, * Die Siegespalme zu erringen.
1) Verwandelst der Gerechten Leiden * In Freuden ohne Zahl und Ende.
2) Ihr Diener Gottes! lobt den Höchsten, * Verkündet seine Huld und Gnade!

* * *

Gib den Entschlafnen ew'ge Ruhe! * Dein ew'ges Licht, Herr! leuchte ihnen.

Antiphon. Was Odem hat, lobe den Herrn.

℣. Ich rief zu dem Herrn, und sprach: du bist meine Hoffnung.

℟. Mein Erbetheil im Lande der Lebendigen.

Antiphon. Ich bin die Auferstehung und das Leben; wer an mich glaubt, wird auch nach dem Tode leben; und ein jeder, der lebt, und an mich glaubt, wird nicht sterben in Ewigkeit.

Der Lobgesang, oder das Benediktus nach Luk. I. K. 68. V.

1) Gepriesen seyst du, Herr des Lebens, * Der seinem Volke Rettung sandte!

2) Du hattest es schon unsern Vätern * Durch der Propheten Mund verheissen:

1) „Du werdest von der Sünde Ketten, * Von Todesbanden uns erlösen;"

2) „Damit wir ohne Furcht dir dienten, * Gerecht in unsern Tagen lebten." —

1) Wir saßen hier in Todesschatten, * Wir wandelten in Finsternissen.

2) Du hast nach ewiger Erbarmung * Vom Sturz ins Elend uns errettet;

1) Hast uns den Eingebornen selber * Herab vom Heiligthum gesendet,

2) Daß er die Finsterniß erleuchte, * Und auf den Pfad des Heils uns leite.

1) Besiegt hat er des Todes Schrecken, * Zerstört hat er die Macht der Hölle.

1) Wer an ihn glaubt, wird ewig leben, * Wird von dem Grab' dereinst erstehen.

1) In Herrlichkeit den Retter schauen, * Der uns in Knechtsgestalt erschienen.
2) Der uns vom Sündentod befreyet, * Und ew'ges Heil bey Gott erworben.

Antiphon. Ich bin die Auferstehung und das Leben; wer an mich glaubt, wird auch nach dem Tode leben; und ein jeder, der lebt, und an mich glaubt, wird nicht sterben in Ewigkeit.

Vater unser u. s. w. (wird still gebetet.)

℣. Führe uns nicht in Versuchung;
℟. Sondern erlöse uns vom Uebel.

Nach dem 129. Psalm, oder das De Profundis.

1) Tief gebeugt rufen dir, o Herr! * Abgestorbne, die du reinigst, zu.
2) Neige mild dein Ohr, o Herr! * Zu dem Flehen ihres Geistes.
1) Wenn du Sünden willst zurechnen, Herr! * Wer wird dann vor dir bestehn?
2) Nur bey dir steht's, zu vergeben, * Retten kannst nur du, nur du befreyn.
1) Herr! sie sehen deiner Hilf' entgegen; * Du verheissest sie; sie trauen auf dein Wort.
2) Sehnlicher, als Wächter auf den Morgen, * Warten sie auf deine Hilfe.
1) Gott! laß sie umsonst nicht hoffen, * Gütig bist du ja, und rettest gern.
2) Von der Sündenstraf und Pein! * Wirst du sie befreyn, o Herr!

℣. Aus dem Orte der Reinigung
℟. Erlöse die Seele des (der) Abgestorbenen!
℣. Laß sie ruhen im Frieden. ℟. Amen.

℣. Herr! erhöre mein Gebet!
℟. Laß unser Rufen zu dir kommen.

Das Gebet suche Seite 185 — 186. Am Allerseelentage Seite 193.

Das Libera, oder Gesang zur Bahre oder zum Grab.

1) Bewahr' an jenem Tag, der die Natur erschüttert, An dem der Himmel selbst und dieser Erdkreis zittert, Mich, o mein Herr und Gott! An jenem Schreckenstag, wo du auf lichter Wolke Als Richter sprechen wirst, das Urtheil deinem Volke, Hilf mir aus Angst und Noth!

2) O bebe Sünder! du schon hier! denn Gott ergründet, Was du hier denkst und thust, und was sein Auge findet, Zieht er vor das Gericht! Doch, Fromme! die ihr nur Gott und der Tugend lebet, Euch über Welt und Zeit auf Erden schon erhebet, Verzagt und zittert nicht.

3) Entschlafne Christen! was wird euer Herz empfinden, Wenn ihr, gereiniget von allen euern Sünden, Gott mehr als jemals gleicht! Wenn ihr wie Gold bewährt, vom Ewigen gerufen, Vor seinen hohen Thron auf der Vollendung Stufen, Das schöne Ziel erreicht.

XXI. Die Besuchung der Gräber am Gedächtnißtage aller abgestorbenen Christgläubigen.

Psalm,
das Miserere für die Abgestorbenen.

1) Sey gnädig Gott den Abgestorbenen! * Barmherziger! tilg' ihre Schulden!
2) Von Flecken, die dein Aug entdecket, * O Heil'ger! läutre ihre Seelen!

1) Gezeugt sind wir von sünd'gen Vätern, * Von sünd'gen Müttern hier empfangen.
2) Vor deinen Augen sind Gerechte, * Sind Heilige nicht ohne Sünden.
1) Du hast zur Tugend sie geleitet; * Sie wandelten auf deinem Pfade.
2) Du läuterst sie, wie Gold im Feuer, * Willst prüfen ihre Tugendstärke;
1) Nur rein, wie Schnee von jeder Mackel, * Sind würdig sie, dich, Herr! zu schauen.
2) Du hast hienieden Missethaten * Schon oft uns Sündern nachgelassen;
1) Wirst du denn jetzt die Reuethränen * Der Hingeschiedenen verschmähen?
2) Du hörst ihr wehmuthsvolles Seufzen, * Kennst ihre Sehnsucht, dich zu schauen:
1) Erbarmer! lindre ihre Leiden, * Erfülle mild ihr frommes Sehnen;
2) Hilf ihrem Geiste, sich zu nähern * Der hehren Stufe der Vollendung.
1) Erhöre deiner Kirche Flehen! * Laß unsre Bitte zu dir dringen!
2) Schenk' ihren Seelen ew'ge Ruhe; * Dein ew'ges Licht laß ihnen leuchten.

Zur ersten Station.

(An der Grabstätte der Herrschaften, Stifter, und vorzüglichen Gutthäter der Kirche.)

(Gesang.)

Vater! dessen Huld das Leben Uns zum Wohlthun hat gegeben; Flehend steigt von Gräbern hier Unser Blick hinauf zu dir, Um der

frommen Stifter Seelen Deiner Milde zu empfehlen.

(Chor.) Herr! erbarme dich der Seelen, Die wir deiner Huld empfehlen.

℣. Lasset uns beten für unsere abgeschiedene Herrschaft, (Obern), für alle Stifter und Gutthäter unsrer Kirche.

℟. Gib ihnen die ewige Ruhe, und das ewige Licht leuchte ihnen.

℣. Laß sie ruhen im Frieden.

℟. Amen.

Vater unser u. s. w. (wird still gebetet.)

℣. Führe uns nicht in Versuchung;

℟. Sondern erlöse uns von dem Uebel. Amen.

℣. Aus dem Orte der Reinigung und Läuterung

℟. Erlöse ihre Seelen!

℣. Herr! erhöre mein Gebet.

℟. Laß unser Rufen für sie zu dir kommen!

(Gebet.)

O Gott! du einziger Geber des Heils und der Seligkeit; dankbar erinnern wir uns unsrer ehemaligen Herrschaften (Obern), Stifter, Erbauer und Gutthäter dieser Kirche. Wir empfehlen sie deiner erbarmenden Gnade. Laß sie als deine würdigen Verehrer nach der Fürbitte deiner Heiligen zum seligen Genuß der ewigen Freuden gelangen. Wir bitten dich darum durch Jesum Christum, deinen eingebornen Sohn, unsern Herrn. ℟. Amen.

Zur zweyten Station.

(An der Grabstätte der geistlichen Vorsteher, Pfarrer und Kapläne.

(Gesang.)

Ewig selig sind die Hirten, Die ihr Volk zur Tugend führten! Ihnen reicht des Höchsten

Sohn Reichlich den verheißnen Lohn. Ihr Gebein mag Erde decken, Christus wird es auferwecken.

(Chor.) Ihr Gebein mag Erde decken, Christus wird es auferwecken.

℣. Lasset uns beten für die Seelen unsrer hingeschiedenen Seelsorger!

℟. Gib ihnen die ewige Ruhe, und das ewige Licht leuchte ihnen.

℣. Laß sie ruhen im Frieden!

℟. Amen.

Vater unser u. s. w., wie zur ersten Station S. 387.

(Gebet.)

O Gott! der du durch deinen Sohn Jesum Christum, unsern Herrn, deiner gläubigen Gemeinde Hirten und Lehrer vorzusetzen angeordnet hast; wir bitten dich: Erbarme dich der Seelen unsrer hingeschiednen Seelsorger und Priester; laß sie um des guten Saamens willen, den sie mit unermüdlichem Eifer ausstreuten, zum Wohnsitz ewiger Ruhe gelangen. Nimm sie ihres erbaulichen, segensreichen Wandels wegen in die Gemeinschaft der schon verklärten Hirten und Priester im Himmel auf. Wir bitten dich darum, durch den obersten Hirten Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn. ℟. Amen.

Zur dritten Station.

(An der Grabstätte von Wohlthätern der Schulen und der Armen.)

(Gesang.)

Gleich dir, Vater! an Erbarmen Waren sie der Trost der Armen, Liebten Kinder innig-lich, Freuten ihrer Liebe sich. Wohlzuthun

war ſtets ihr Streben; Laß ſie, Vater! ewig leben!

(Chor.) Wohlzuthun war ſtets ihr Streben; Laß ſie, Vater! ewig leben!

℣. Laſſet uns beten für die Seelen der hingeſchiednen Wohlthäter der Schulen und der Armen!

℟. Gib ihnen die ewige Ruhe, und das ewige Licht leuchte ihnen.

℣. Laß ſie ruhen im Frieden.

℟. Amen.

Vater unſer u. ſ. w., wie zur erſten Station S. 387.

(Gebet.)

O Gott! der du dich uns durch deinen Sohn als den zärtlichſten Freund der Kinder, und den liebreichſten Vater der Armen geoffenbaret haſt; deiner Liebe empfehlen wir die Seelen derjenigen Abgeſtorbenen, deren Angedenken durch milde Stiftungen für Schulen und Arme unter uns ſegensvoll fortdauert. Vergilt ihnen ihre irdiſchen Gaben mit unvergänglichen himmliſchen Gütern; laß ſie an deiner ewigen Herrlichkeit Theil nehmen, durch Jeſum Chriſtum, deinen eingebornen Sohn, unſern Herrn. ℟. Amen.

Zur vierten Station.

(Für die Seelen aller Chriſtgläubigen, deren Gebeine auf dem Gottesacker ruhen.)

(Geſang.)

Jeſus Chriſtus! nicht vergebens Gabſt du uns das Wort des Lebens! Auf der Gräber Saatenfeld Reift die Erndte jener Welt. Ewig deines Reiches Glieder, Seh'n ſich Gottes Freunde wieder.

(Chor.) Gottes Freunde ſeh'n ſich wieder, Ewig deines Reiches Glieder!

℣. Lasset uns beten für unsre hingeschiednen Eltern, Geschwistrige, Anverwandte, und alle, deren Gebeine hier auf diesem Gottesacker ruhen.

℟. Gib ihnen die ewige Ruhe, und das ewige Licht leuchte ihnen.

℣. Herr! erbarme dich Ihrer!

℟. Christus! erbarme dich Ihrer!

Gott, himmlischer Vater! der du sie erschaffen hast: „Erbarme dich Ihrer!“

Gott Sohn, der du sie erlöset hast!
Gott heiliger Geist, der du sie geheiliget hast!
Heiligste Dreyeinigkeit, die sie geglaubt und bekennet haben!
Barmherzigster Gott! auf den sie gehofft haben!
Gütigster Gott! den sie von ganzem Herzen geliebt haben!
Heiligster Gott, den sie angebetet, und dem sie gedient haben!

℟. Erbarme dich Ihrer!

Heilige Maria, Mutter Gottes: „Bitt für sie!“

Alle heiligen Engel und Erzengel!
Alle heiligen Patriachen und Propheten!
Alle heiligen Apostel und Evangelisten!
Alle heiligen Jünger des Herrn!
Alle heiligen Märtyrer und Beichtiger!
Alle heiligen Jungfrauen und Wittfrauen!
Alle heiligen Büsser und Büsserinnen!
Alle Heilige, Auserwählte Gottes!

℟. Bitt für sie!

℣. Sey ihnen gnädig!

℟. Verschone sie, o Herr!

℣. Sey ihnen gnädig!

℟. Erlöse sie, o Herr!

℣. Von ihren noch anklebenden Sünden!
℟. Erlöse sie, o Herr!
℣. Von allen ihren Peinen!
℟. Erlöse sie, o Herr!

℣. Wir sündige Menschen! „Wir bitten dich, erhöre uns!“

Verleihe den leidenden Seelen Reinigung von ihren Makeln.
Laß ihre Sündenschuld durch das kostbare Blut deines Sohnes getilget werden.
Erfülle sie in ihren Leiden mit himmlischem Troste.
Erhöre ihr frommes Seufzen und Flehen nach deiner Hilfe.
Stille ihr Verlangen, dich in deiner Herrlichkeit zu schauen.
Vollende die Zeit der Läuterung ihrer Seelen.
Verwandle ihre Leiden in unvergängliche, himmlische Freuden.
Gib ihnen nach dem Gebet aller Heiligen dein himmlisches Reich.
Krône sie als deine Auserwählten mit ewiger Herrlichkeit.
Laß auch uns das Andenken an ihre Leiden nützlich und heilsam werden.
Gib, daß auch wir geringere Sünden meiden, um nicht durch größere ewig verloren zu gehen.
Jesus, Sohn Gottes!

℟. Wir bitten dich, erhöre uns!

O du Lamm Gottes! welches du hinwegnimmst die Sünden der Welt! ℟. Erbarme dich ihrer!

(Dies wird dreymal gesprochen.)

Vater unser u. s. w.

(Gebet.)

O Gott! der du das demuthsvolle Gebet deiner Kinder nicht verschmähest; wir flehen zu dir für unsre Eltern, Brüder und Schwestern, Verwandte und Wohlthäter, für unsre Freunde und Feinde, für alle Pfarrgenossen. Verleihe den Seelen dieser Verstorbenen Vergebung und Nachlassung ihrer Sünden und Strafen, damit sie, rein vor deinem heiligen Angesichte erscheinen, und der Seligkeit aller Verklärten im Himmel würdig und theilhaftig seyn mögen. Wir bitten dich darum durch Jesum Christum, deinen eingebornen Sohn, unsern Herrn.

℟. Amen.

℣. O laß die Seelen aller abgestorbenen Christgläubigen nach deiner Barmherzigkeit im Frieden ruhen.!

℟. Amen.

Lied.

Laßt hier uns das Gelübd' erneuen An der verklärten Brüder Grab, Das Leben ganz nur Dem zu weihen, Der zur Unsterblichkeit es gab.

Lied auf dem Rückwege zur Kirche.

1) Wir gleichen ganz der Feldessaat, Die reif und glänzend wehet; Sie weiß nicht, wann der Schnitter naht, Wann sie die Sense mähet. Wer ist es, sag: Wer kennt den Tag, An dem wir aus dem Leben Empor zum Himmel schweben.

2) Zum Himmel führt des Lebens Lauf; Drum segnen wir sein Ende; Entzückt schwingt unser Geist sich auf; Wir falten froh die Hände. Unsterblichkeit Folgt dieser Zeit. Das Grab mag einst uns decken; Das Grab soll uns nicht schrecken.

3) Wohlan! von Herzen wollen wir Die Bahn der Tugend gehen. Wer weiß, ob wir uns alle hier Einander nochmal sehen. Wir seh'n uns doch Im Himmel noch. Das Grab mag einst uns decken; Das Grab kann uns nicht schrecken.

In der Kirche.

(Das De Profundis zum Singen oder Beten.)

1) Herr! ich rufe tief gebeugt zu dir: Mein Begehren Zu erhören, Neige dich herab zu mir!

2) Meine Seele seufzt zu dir empor. Ihren Thränen, Ihrem Sehnen Oeffne, Herr! dein Vater Ohr!

3) Will dein Aug' auf unsre Sünden sehn; Willst du rächen Die Verbrechen! Herr! wer wird vor dir besteh'n?

4) Nein, du bist ein bald versöhnter Gott! Darum traue Ich und baue Auf dein Wort und dein Gebot!

5) Dein Versprechen, Vater! täuschet nie. Mein Gemüthe Kennt die Güte Seines Gottes, hofft auf sie.

6) Israel! vertraue seiner Macht Deine Sorgen Von dem Morgen Bis zur stillen Mitternacht!

7) Denn der Herr ist lauter Gütigkeit; Sich der Armen Zu erbarmen. Sie zu retten stets bereit.

8) Israel wird seine Vaterhand Gnädig retten Aus den Ketten, Die um ihn die Sünde wand.

9) O du Gott der Liebe und Geduld! Wir

empfehlen Auch die Seelen Der Verſtorbnen deiner Huld!

10) Führe ſie, Gott der Barmherzigkeit! Aus den Leiden In die Freuden Deiner Ruh' und Seligkeit.

℣. Herr! erhöre mein Gebet!
℟. Laß unſer Rufen zu dir kommen!

(Gebet.)

O Gott! Schöpfer und Erlöser aller Gläubigen! verleihe den Seelen deiner Diener (Dienerinnen) Verzeihung ihrer Sünden, damit ſie durch unſer demüthiges Gebet die Nachlaſſung derſelben, welche ſie allezeit gewünſcht, erhalten mögen, und in die Wohnung der Seligen aufgenommen zu werden verdienen; wo du lebſt und regierſt mit Gott dem Vater in Einigkeit des heiligen Geiſtes von Ewigkeit zu Ewigkeit. ℟. Amen.

Zur Privat-Andacht.

(1. Für die verſtorbenen Eltern.)

O Gott! du haſt uns geboten, unſre Eltern zu ehren. Im Gefühle kindlicher Dankbarkeit erinnere ich mich an die meinigen, die du zu dir berufen haſt. Ich empfehle ihre Seelen deiner Erbarmung. Vergib ihnen alle Sünden, und erlaſſe ihnen alle Strafen. Nimm ſie, wie ſie es immer gewünſcht und gehofft haben, in den Wohnſitz der ewigen Freude und Seligkeit auf, und laß mich ſie dereinſt verklärt wieder ſehen. Ich bitte dich darum, durch Jeſum Chriſtum, deinen eingebornen Sohn, unſern Herrn. Amen.

(2. Ein ähnliches Gebet für die Eltern.)

Allbarmherziger! zu dir falte ich meine Hände

an der Grabstätte meiner Eltern empor, und dank dir für alles Gute, das ich von deiner Hand durch ihre Sorgfalt und Liebe genossen habe. Vergilt ihnen mit ewigen Freuden, was sie an mir gethan haben. Laß ihnen die Vergehungen ihres Lebens nach, und laß sie bald die Freude dich von Angesicht zu Angesicht zu schauen nach der Fülle deiner Erbarmung genießen. Gib auch, daß ich sie in den Wohnungen der ewigen Seligkeit wieder sehe. Ich bitte dich darum durch Jesum Christum, deinen eingebornen Sohn, unsern Herrn. Amen.

(3. Für Geschwistrige, Tauf- und Firmungspathen, Wohlthäter und Freunde.)

O Gott! du ewige Liebe! laß den Seelen unsrer Brüder, Schwestern, Tauf- und Firmungspathen, Wohlthäter und Freunde vollkommenen Nachlaß ihrer Sünden angedeihen. Gedenke nicht ihrer Vergehungen, deren sie sich aus menschlicher Gebrechlichkeit schuldig machten, sondern belohne ihr kindliches Vertrauen auf dich und deinen eingebornen Sohn. Kröne ihr Bemühen, nach deinem Worte zu wandeln mit unvergänglicher Seligkeit. Erhöre unser demüthiges Flehen nach der Fürbitte der seligsten Jungfrau Maria, der heiligen N. N. und aller deiner Heiligen. Wir bitten dich darum durch Jesum Christum, deinen eingebornen Sohn, unsern Herrn. Amen.

XXII. Monatliche Nachmittags-Andacht der Bruderschaft der Liebe Gottes und des Nächsten.

Vorbereitungsgebet.

Jesus Christus! du hast selbst die Bruderschaft

der Liebe Gottes und des Nächsten eingesetzt. In deinem Namen sind wir hier brüderlich versammelt, um unsere Liebe zu deinem und unserm Vater, und zu unserm Nächsten durch Gesang und Gebet zu beleben und zu stärken, damit wir mit dir in Liebe vereinigt, des ewigen Lebens mögen würdig und dereinst theilhaftig werden. Sende uns hiezu deinen heiligen Geist; wir bitten dich darum, der du mit dem Vater und dem heiligen Geiste als gleicher Gott lebst und regierst von Ewigkeit zu Ewigkeit. ℣. Amen.

(Erstes Lied. Die Liebe Gottes.)

1) O Vater deiner Menschenkinder, Der du die Liebe selber bist! Und dessen Herz auch gegen Sünder Noch gütig und voll Mitleid ist! Laß mich von ganzem Herzen dein, Laß mich's mit allen Kräften seyn.

2) Gib, daß ich als dein Kind dich liebe, Der du mich als ein Vater liebst, Und so gesinnt zu seyn mich übe, Wie du dazu mir Vorschrift gibst. Was dir gefällt, gefall' auch mir; Nichts scheide mich, o Gott! von dir.

3) Vertilg' in mir durch deine Liebe Den Hang zur Liebe dieser Welt! Und gib, daß ich Verläugnung übe, Wenn mir die Eitelkeit gefällt. Wie sollte ich die Kreatur, Dir vorzieh'n, Schöpfer der Natur!

4) Laß mich um deines Namens willen Gern thun, was mir dein Wort gebeut. Kann ich's nicht, wie ich soll, erfüllen, So sieh auf meine Willigkeit; Und rechne mir nach deiner Huld Die Schwachheit, Vater! nicht zur Schuld.

5) Der liebt dich nicht, der noch mit Freuden, Das thut, was dir, o Gott! mißfällt! Drum laß es mich mit Ernst vermeiden, Gefiel es auch der ganzen Welt. Die kleinste Sünde selbst zu scheu'n Laß, Vater! mich bemühet seyn.

6) Aus Liebe laß mich alles leiden, Was mir dein weiser Rath bestimmt; Auch Trübsal führt zu ew'gen Freuden! Wer ihre Last gern übernimmt, Geduldig trägt und weislich nützt, Wird mächtig von dir unterstützt.

7) In deiner Liebe laß mich sterben! Dann wird der Tod selbst mein Gewinn, Dann werd' ich deinen Himmel erben, Wo ich dir ewig nahe bin. Da lieb' ich in Vollkommenheit Dich, Vater der Barmherzigkeit!

(Zweytes Lied. Die Liebe des Nächsten.)

1) So jemand sagt: er liebe Gott, Und haßt doch seine Brüder, Der treibt mit Gottes Wort nur Spott; Er handelt ihm zuwider. Gott, der zu lieben ihn gebeut Befiehlt uns auch zu gleicher Zeit Die Brüder stets zu lieben.

2) Wer dieser Erde Güter hat, Und sieht den Nächsten leiden, Und macht den Hungrigen nicht satt, Läßt Nackende nicht kleiden, Der kennt und liebt den Höchsten nicht, Der zu uns so vernehmlich spricht: Liebt mich in euern Brüdern!

3) Wer seines Nächsten Ehre schmäht, Und gerne schmähen höret; Sich freut, wenn sich sein Feind vergeht, Nicht schonend ihn belehret, Nicht dem Verläumder widerspricht, Der liebet seinen Bruder nicht, Wie es ihm Gott gebietet.

4) Wer zwar mit Rath, mit Trost und Schutz Den Nächsten unterstützet; Doch nur aus Stolz, aus Eigennutz, Aus Weichlichkeit ihm nützet, Nicht Gottes wegen, nicht aus Pflicht; Auch der liebt seinen Nächsten nicht, Wie er ihn lieben sollte.

5) Wer harret, bis ihn anzuflehn Ein Dürftiger erscheinet; Nicht eilt, dem Bruder beyzustehn, Der im Verborgnen weinet; Nicht gütig forscht, ob's ihm gebricht; Auch der liebt seinen Nächsten nicht, Wie Gott uns alle liebet.

6) Wer Niedre, wenn er sie beschirmt, Mit Härt' und Vorwurf quälet, Und ohne Nachsicht straft und

stürmt, So bald sein Nächster fehlet; Beleidigungen nicht verzeiht, Wie Christus that, und uns gebeut, In dem wohnt nicht die Liebe.

7) Wahr ist's, empfindlich ist der Schmerz, Von Brüdern unrecht leiden; Doch kann und soll das Bruderherz Haß, Zorn und Rachsucht meiden. Verzeihen ist des Christen Pflicht; Wir sind des Heilands Freunde nicht, Wenn wir die Feinde hassen.

8) Der du, o Gott! die Liebe bist, Und Menschen gerne segnest, Ja dem, der selbst dein Feind noch ist, Mit Wohlthun stets begegnest; O bilde unsern Sinn nach dir, Und laß uns, Vater! alle hier In deiner Liebe wandeln!

Lytaney
von der Liebe Gottes und des Nächsten.

℣. Herr! erbarme dich unser!

℟. Christus! erbarme dich unser!

Gott Vater, Sohn, und heiliger Geist, Dreyeiniger Gott! Erbarme dich unser!

Dich, ewiger, allmächtiger, allwissender, gütiger und barmherziger Gott, dessen Wesen und Thun Liebe ist! ℣. Dich lieben wir von ganzem Herzen!

Du hast uns nach deinem Bilde erschaffen, und zur Seligkeit berufen.
Du hast uns, um dich zu erkennen und zu lieben, einen vernünftigen und unsterblichen Geist gegeben.
Du bist unser Vater, und sorgest für uns mit endloser Treue.
Du ordnest und lenkst jenen, die dich lieben, alles zum Heil ihrer Seele.
Du hast uns deinen Sohn gesendet, daß er uns auf den Weg der Wahrheit und Seligkeit führe.

℟. Dich lieben wir von ꝛc.

Du haſt uns durch ihn das Gebot gegeben, dich über alles, und den Nächſten wie uns ſelbſt zu lieben.
Auch dich, Jeſus, Sohn Gottes! lieben wir ſo, wie deinen himmliſchen Vater.
Wie groß warſt du, und wurdeſt ſo geringe, damit du uns erheben könnteſt.
Wie reich warſt du, und wurdeſt doch ſo arm, damit du uns bereichern könnteſt.
Du kamſt und ſuchteſt die Verirrten auf, ſie auf den Pfad des Heils zurückzuführen.
Du zogſt durch Städte und durch Dörfer, um Hilfsbedürftigen zu helfen.
Du ſtarbſt der Sünder Tod, uns von der Sünde zu erlöſen.

℟. Dich lieben wir von ganzem Herzen!

Erhabenes Vorbild reiner Liebe zu Gott und dem Nächſten! ℣. Wir ſind bereit, dir nachzufolgen!

Du liebteſt Gott als deinen Vater, und wandelteſt vor ihm in unbefleckter Tugend.
Bey allen Freuden blickteſt du zu ihm empor, und dankteſt ihm als Geber alles Guten.
In Leiden ſahſt du vertrauend auf zu ihm, und unterwarfſt dich ſeinem heiligen Willen.
Auf Erden warſt du Gott gehorſam, und bliebſt ihm treu bis zum Tod am Kreuze.
Du gabſt uns das Gebot: liebt euch, ſo wie auch ich euch liebe.
Du giengſt umher, that'ſt allen Gutes, die dich um Hilfe flehten.
Du ſegneteſt ſelbſt deine Feinde, thateſt denen wohl, die dich verfolgten.
Mit unausſprechlich großer Liebe nahmſt du dich an der Armen.

℟. Wir ſind bereit, dir nachzufolgen!

Du warst die Zufluchtsstätte der Verlaßnen, der Trost der Wittwen und der Waisen.

℣. Wir sind bereit, dir nachzufolgen.

Sey auch uns gnädig; hilf uns, dir täglich mehr an Liebe ähnlich werden. ℣. Wir bitten dich, erhöre uns!

Bilde unsern Sinn nach deinem Sinne, und unser Herz nach deinem Herzen.
Laß uns als höchstes Gut dich über alles, und wie uns selbst den Nächsten lieben.
Hilf uns, daß wir dich täglich mehr im Geiste und der Wahrheit würdig ehren.
Es sey dem Herzen Freude, sich zu dir im Gebet zu erheben.
Hilf, deine heiligen Gebote uns immer treu vollziehen.
Dein heil'ger Wille sey in Freud' und Leiden die Richtschnur unsers Lebens.
Laß alle Menschen uns als deine Kinder, wie unsre Brüder lieben.
Laß Freude uns bey ihrem Glück, bey ihrem Unglück aber Schmerz empfinden.
Gib uns Gelegenheit und Kraft zu ihrem Wohlergehen mitzuwirken.
Nach deiner Milde segne unsre Feinde; thu denen wohl, die uns verfolgen.
Nie möge unser Herz unredlich gegen Andere handeln.
Was wir von Andern wünschen, das wollen wir an ihnen auch ausüben.
Unaufgefordert wollen wir Unglücklichen beyspringen.

℣. Wir bitten dich! erhöre uns!

℣. Wir bitten dich.

Wir wollen in den Armen durch milde Gaben dich verehren.
Stärk' uns mit deiner Gnade, getreu dies alles zu erfüllen.
In deiner Liebe möchten wir hienieden leben.
Um ewig dein zu seyn, möchten wir in deiner Liebe sterben.

O Jesu! du Lamm Gottes! welches du hinwegnimmst die Sünden der Welt! u. s. w.

℣. Er hat uns ein neues Gebot gegeben,
℟. Daß wir einander lieben, wie er uns geliebt hat.

O Gott! der du uns das Gebot gegeben hast, dich über alles, und den Nächsten wie uns selbst zu lieben; verleih uns, daß wir dieses Gebot stets genau erfüllen, und an unsrer Liebe jedermann erkenne, daß wir würdige Schüler deines Sohnes, und ächte Glieder seiner Bruderschaft sind, die er hier auf Erden gestiftet hat, damit wir mit ihm und allen Heiligen durch das Band der Liebe vereiniget des ewigen Lebens würdig und theilhaftig werden; der du lebst und regierst von Ewigkeit zu Ewigkeit. ℟. Amen.

O Gott! der du den ganzen Inhalt deiner Gebote durch die Liebe gegen dich und den Nächsten zu erfüllen gelehret hast! Gib uns die Gnade, daß wir, deine Familie auf Erden nicht nur mit ungetheilten Herzen dir ergeben bleiben, sondern auch durch Gerechtigkeit und Güte uns einander wie Kinder Eines Vaters, und Erlöste Eines Heilandes lieben, und durch diese Liebe mit dir und deinen Auserwählten vereiniget würdig seyn mögen,

an deiner Herrlichkeit und Seligkeit Theil zu nehmen. Wir bitten dich darum durch Jesum Christum u. s. w.

(Gebet für die Verstorbenen.)

Priest. O Herr des Lebens und des Todes! wie uns dein Sohn lehrte, rufen wir zu dir:

Volk. Vater unser! der du bist in dem Himmel!

Priest. Du bist nicht nur Vater unser Aller auf Erden, sondern auch aller im Himmel und vorzüglich der Hingeschiedenen am Reinigungsorte. Aus Liebe läuterst du sie, damit sie, rein von Sünden, würdig werden, an deiner Seligkeit Theil zu nehmen. Von ganzem Herzen rufen wir deßwegen:

Volk. Geheiliget werde dein Name!

Priest. Der Himmel ist unser wahres Vaterland; dort allein haben wir eine bleibende Stätte. Laß auch uns, und den (die) Verstorbenen dahin gelangen. Sehnsuchtsvoll rufen wir:

Volk. Zukomme uns dein Reich!

Priest. Dir leben und dir sterben wir, und wenn du uns von dieser Welt abrufst, so wollen wir noch mit gebrochener Stimme sprechen:

Volk. Dein Wille geschehe, wie im Himmel, also auch auf Erden!

Priest. Der Erde Güter sind vergänglich und ohne Werth vor dir, o Gott! deßwegen sehnen wir uns nicht nach Ueberfluß, und beten kindlich zu dir:

Volk. Gib uns heut unser tägliches Brod!

Priest. Vor dir, o Gott! ist hier auf Erden

auch nicht ein Heiliger ganz von Sünden rein. Wie sollten wir bey deinem Richterspruch bestehen? Ach, reuevoll flehen wir zu dir:

Volk. Vergib uns unsre Schulden, wie auch wir vergeben unsern Schuldigern!

Priest. Keine Sünde soll uns mehr von deiner Liebe trennen. Standhaft wollen wir die Bahn der Tugend wandeln. Doch, was vermag der Mensch, Herr! ohne deine Gnade? Darum flehen wir:

Volk. Führe uns nicht in Versuchung!

Priest. Vater! nochmals rufen wir: Erbarme dich des (der) abgestorbenen Gläubigen. Doch läutre nicht nur ihn (sie) von allen Makeln der Sünde;

Volk. Sondern erlöse auch uns von allem Uebel. Amen.

Lasset uns beten!

O Herr, unser Gott und Vater! Im Gefühle der Liebe, mit welcher du alle Menschen zu lieben befohlen hast, empfehlen wir dir unsere verstorbenen Mitbrüder und Mitschwestern zur Nachsicht und Erbarmung, und bitten dich: laß sie deines ewigen Reiches würdig und theilhaftig werden. Uns aber, Allgütiger! verleihe deine Gnade, unsre irdische Wanderschaft in kindlichem Gehorsam gegen dich fortzusetzen und zu vollenden, daß wir einst das verheißne Erbe erlangen, welches du den Frommen bereitet hast, durch Jesum Christum u. s. w.

XXIII. Nachmittagsandacht für die vier Hauptfeste der Bruderschaft der Liebe Gottes und des Nächsten.

(Am Feste der christlichen Erziehung.)

Vorbereitungsgebet.

O Gott! der du den Menschen mit so vielen und herrlichen Anlagen begnadiget hast! Wir versammeln uns vor deinem heiligen Altare, um über die Pflichten und Mittel nachzudenken, diese Anlagen zu entwickeln, und dich um die Gnade zu bitten, die heranwachsende Jugend so zu erziehen, daß sie, von der Liebe zu dir, und allen Menschen beseelt deines himmlischen Reiches würdig, und dereinst theilhaftig werden; durch denselben Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn. Amen.

(Zur Predigt oder Exhortation wird eines der Predigtlieder gesungen, welche in der Sechsten Abtheilung zu finden sind.)

(Gebet-Lied christlicher Eltern für ihre Kinder.)

1) Du aller Väter Vater! treuer Erbarmer! Segner und Erfreuer! Der du der Vater Jesu Christ, Und unser aller Vater bist! Schau gnadenvoll auf die herab, Die deine Vaterhand uns gab.

2) Dir sey des Leibs, der Seele Leben, Dir, bester Vater! übergeben! Dein, der sie schuf, erlöst, erhält, Dein sind sie ewig — nie der Welt. Sie waren in der Taufe schon Geweihet Dir und deinem Sohn.

3) Geweiht dir, Jesus! Von dem Bösen, Kamst du, auch Kinder zu erlösen. Sie zu erheben in dein Reich, Warst du einst einem Kinde gleich. Man führte dir die Kinder zu, Sie segnetest, sie herztest du.

4) O Kinderfreund! auf deinen Armen Trag deine Kinder voll Erbarmen! Laß sanft sie dir im Schooße ruh'n, Dir folgen, deinen Willen thun! Dein Tempel sey ihr Leib; es sey Ihr Herz von jedem Laster frey.

5) O lehr' uns ſelbſt in allen Pflichten Mit Munterkeit ſie unterrichten! Nie fehl' uns Ernſt und Zärtlichkeit, Die liebreich warnt, und weislich dräut, Zur rechten Zeit vergibt und ſchont, Zur rechten ſtrafet und belohnt.

6) Nur dein Gebot, nur weiſe Lehren Laß ſie aus unſerm Munde hören! Kein böſes Wort, kein arger Scherz Verderbe ihr zu ſchwaches Herz! Flöß' ihnen den Gehorſam ein! Und uns, uns lehr' ihr Beyſpiel ſeyn.

7) Laß, Vater! laß ihr kindlich Lallen Um Chriſti willen dir gefallen! Gib dem Verſtande Licht, und gib Dem Herzen zum Gebete Trieb! Mit Einem Herzen bitten wir, Wir Eltern, zieh ſie ganz zu dir!

8) Die ſanften, himmliſch'-ſchönen Triebe Des Mitleids und der Menſchenliebe, Des Wohlthuns edle, ſüße Luſt Erweck' in ihrer zarten Bruſt! Stets müß' es ihre Freude ſeyn, Das Elend liebreich zu erfreu'n!

9) Und ſinkt einſt ihre Hütte nieder; Im Himmel finden wir ſie wieder. Dann wird uns keines mehr entflieh'n, Wenn wir dem Himmel ſie erzieh'n. Aus Einer Seele jauchzen wir Dann ewig Alleluja! dir.

Lytaney.

℣. Herr! erbarme dich unſer!
℟. Chriſtus! erbarme dich unſer!
Gott Vater, Sohn und heiliger Geiſt! ℣. Erbarme dich unſer!

O Gott! der du uns aus Liebe erſchaffen haſt!
O Gott! der du uns eine unſterbliche Seele gegeben haſt!
O Gott! der du uns zur ewigen Seligkeit berufen haſt!
O Gott! der du uns Verſtand gegeben haſt, das Gute zu erkennen!
O Gott! der du uns ein Herz gegeben haſt, das Gute zu wollen!

} ℟. Erbarme dich unſer!!

O Gott! der du uns Kräfte verliehen haſt, das Gute zu vollbringen!

℟. Erbarme dich unſer!

O Gott! der du willſt, daß wir zu würdigen Gliedern deines Reiches erzogen werden!

℟. Erbarme dich unſer!

O Gott! der du auch uns berufen haſt, die Nachkommenſchaft würdig zu erziehen! ℣. Wir bitten dich, erhöre uns!

Gib uns Weisheit, die Jugend zu leiten.
Gib uns Geduld, ſie zu unterrichten.
Gib uns Wachſamkeit, ſie vor dem Böſen zu bewahren.
Gib uns Sorgfalt, ſie zum Guten zu gewöhnen.
Gib uns Liebe, ſie zu züchtigen und zu ſtrafen.
Gib uns Kraft, ſie zu beſſern und auf dem Pfad der Tugend zu erhalten.
Verleih' ihnen, daß ſie, wie an Jahren, ſo auch an Verſtand und Tugend wachſen.
Gib, daß ſie die Freude der Eltern, und die Stütze ihres Alters werden.
Laß ſie mit uns einſt deiner Seligkeit theilhaftig werden.
Jeſus, Sohn Gottes!

℟. Wir bitten dich, erhöre uns!

O du Lamm Gottes! welches du hinwegnimmſt die Sünden der Welt!

1) Verſchone uns, o Herr! 2) Erhöre uns, o Herr! 3) Erbarme dich unſer, o Herr!

Vater unſer u. ſ. w.

(Gebet.)

Deiner unermeßlichen Vaterliebe empfehlen wir unſre Kinder, o Herr! Dein ſind ſie, weil du ihr Schöpfer biſt; dein, weil du ihr Erlöſer biſt; und

dein, weil du sie in der Taufe geheiliget hast. Laß uns an ihnen treue Mitarbeiter deiner Gnade seyn, und sie zu nützlichen Bürgern des Staates, zu heiligen Gliedern deiner Kirche, und würdigen Erben des Himmelreiches erziehen. Laß auf ihnen ruhen den Geist der Weisheit, damit sie jederzeit das suchen und wählen, was ihnen zur Heiligung und Beseligung dient. Gib ihnen ein Herz, das dich über alles, und den Nächsten wie sich selbst liebt. Bewahre sie vor Aergernissen und Verführung. Sende ihnen deine heiligen Engel zur Führung und Leitung in diesem Pilgerthale, damit ihr Tritt nicht ausgleite, nnd sie auf dem Wege deiner Gebote ins ewige Leben eingehen mögen. Wir bitten dich darum durch Jesum Christum, deinen eingebornen Sohn, unsern Herrn, der mit dir und dem heiligen Geiste als gleicher Gott lebt und regiert von Ewigkeit zu Ewigkeit. ℟. Amen.

(Am Feste des christlichen Unterrichts.)

Vorbereitungsgebet. O Gott! du hast durch deinen Sohn in deiner Kirche Lehrer aufgestellt, daß sie deinem Volke die Heilswahrheiten verkünden, und in allem unterrichten, was seine Wohlfahrt befördert. Gemeinschaftlich haben wir uns hier versammelt, um für diese Gnade dir unsern Dank darzubringen. Segne unsre Andacht, damit wir durch sie in der Erkenntniß deiner beseligenden Lehre wachsen, und zu immer größern Liebe zu dir und dem Nächsten entflammt werden. Gib uns deinen heiligen Geist dazu; durch Jesum Christum, deinen eingebornen Sohn, unsern Herrn, ℟. Amen.

(Zur Predigt.) 1) Kein Lehrer iſt dir, Jeſu! gleich, An Weisheit und an Liebe reich, Kamſt du herab von Gott geſandt, Und machteſt uns den Weg bekannt Zur Seligkeit, die du erwarbſt, Als du für uns aus Liebe ſtarbſt.

2) Erhellet von der Gottheit Licht Sahſt du in göttlichem Geſicht, Was nach des Höchſten weiſen Rath, Die Menſchheit zu erwarten hat; Auch machteſt du durch deinen Mund Die Zukunft ſelbſt den Menſchen kund.

3) Dies, und die Wunder deiner Hand Sind uns ein göttlich Unterpfand: Was man aus deinem Mund gehört, Sey Wahrheit, die uns Gott gelehrt. Nie ſchwäche uns der Frevler Spott Den Glauben an dies Wort von Gott.

4) Du lehrteſt uns durch Wort und That Den Weg zu Gott, der Tugend Pfad. Du biſt das Haupt, du giengſt voran. Gib, Herr! daß ich auf gleicher Bahn, Geſtärkt von dir mit ſteter Treu Dir nachzufolgen willig ſey.

5) Du biſt es, Herr! von dem das Amt, Das die Verſöhnung predigt, ſtammt. Du machſt durch treuer Lehrer Mund Noch jetzt das Heil den Menſchen kund. Begleite ſtets mit deiner Kraft Ihr Amt, damit es Nutzen ſchafft!

6) Noch immer hilfſt du deinem Wort In ſeinen Siegen mächtig fort. Du ſendeſt, wie dein Mund verheißt, Noch immer deinen guten Geiſt, Der dem, der Wahrheit ſucht und liebt, Zum Glauben Licht und Kräfte gibt.

7) Mein Heiland! ſend' ihn auch zu mir! Durch Wahrheit leit' er mich zu dir, Damit, von Eigendünkel frey, Ich deinem Wort gehorſam ſey; Bis mich dereinſt in Ewigkeit Ein hell'res Licht bey dir erfreut!

Vater unſer u. ſ. w.

℣. Selig ſind, die Gottes Wort hören!
℟. Und es in ihrem Herzen bewahren.

(Gebet.) Gott, unser Vater! ewiger Urquell der Wahrheit! deiner unendlichen Güte verdanken wir es, daß die beseligende Lehre deines Sohnes Jesus Christus seit Jahrhunderten auch unserm Vaterlande leuchtet. Wir sind aber, o Herr! ganz von der Ueberzeugung durchdrungen, daß Dir nur jene Dankbarkeit wohlgefällig seyn könne, die sich durch kindlichtreue Benutzung deiner Wohlthat an den Tag legt. Gib demnach, o Vater des Lichtes! daß der Geist der Wahrheit und Liebe, der die Apostel und ihre Nachfolger zu heldenmüthigen Bekennern und Vollziehern der Lehre Christi machte, auch unsere Herzen entflamme und stärke, damit wir die Erkenntniß unsrer göttlichen Religion und die Ausübung ihrer Vorschriften allen andern Gütern standhaft vorziehen, und auf solche Art ihres erhabenen Trostes und ihrer Früchte des ewigen Heils würdig und theilhaftig werden mögen. Verbreite auch deine göttliche Lehre immer mehr unter allen Menschen; zerstreue die Nacht des Unglaubens; erhelle das Gemüth des Irrenden mit dem Strahl deiner Gnade; wecke die hartnäckigen Sünder aus ihrem tödtlichen Schlafe, und erfülle alle Herzen mit dem lebendigen Feuer deiner himmlischen Liebe, damit auf Erden, wie im Himmel nur ein Hirt seyn möge, und eine Heerde, die dich preise in Ewigkeit. Amen.

(Am Feste der christlichen Mildthätigkeit.)

Vorbereitungsgebet. O Gott! du willst, daß wir unsere Bruderliebe werkthätig zeigen. Wir bitten dich deßwegen: sende uns deinen heiligen

deinem Namen ſind wir hier verſammelt, um uns durch Anhörung deines beſeligenden Wortes, und durch Gebet dieſe Liebe zum Eigenthum zu machen Sende uns deinen heiligen Geiſt. Wir bitten dich darum, der du mit dem Vater und dem heiligen Geiſte als gleicher Gott lebſt und regierſt von Ewigkeit zu Ewigkeit. K. Amen.

1) Nie will ich dem zu ſchaden ſuchen, Der mir zu ſchaden ſucht. Nie will ich meinem Feinde fluchen, Wenn er aus Haß mir flucht.

2) Mit Güte will ich ihm begegnen, Nicht drohen, wenn er droht. Wenn er mich ſchilt, will ich ihn ſegnen; Dies iſt des Herrn Gebot.

3) Er, der von keiner Sünde wußte, Vergalt die Schmach mit Huld, Und litt, ſo viel er leiden mußte, Mit Sanftmuth und Geduld.

4) Will ich, ſein Jünger, wieder ſchelten, Da er nicht wieder ſchalt? Mit Liebe nicht den Haß vergelten, Wie er den Haß vergalt?

5) Wahr iſt's, Verläumdung dulden müßen, Iſt eine ſchwere Pflicht. Doch ſelig, wenn ein gut Gewiſſen Zu unſrer Ehre ſpricht!

6) Dies will ich deſto mehr bewahren; So beſſert mich mein Feind, Und lehrt mich weiſer nur verfahren, Indem er's böſe meint.

7) Ich will mich vor den Fehlern hüten, Die er von mir erſann; Und auch die Fehler mir verbieten, Die er nicht wiſſen kann.

8) So will ich mich durch Sanftmuth rächen, An ihm das Gute ſehn, Und nur dies Gute von ihm ſprechen; Wie könnt' er länger ſchmäh'n?

9) In ſeinem Haß ihn zu ermüden, Will ich ihm gern verzeih'n; Und als ein Chriſt bereit zum Frieden, Bereit zu Dienſten ſeyn.

10) Und wird er mich zu untertreten, Durch Güte

mehr erhitzt: Will ich im Stillen für ihn beten, und Gott vertrau'n, der schützt.

Vater unser u. s. w.

℣. Ich sage euch: liebet eure Feinde;

℟. Thut wohl denen, die euch hassen, und betet für die, die euch verfolgen.

(Gebet.) Allmächtiger, barmherziger Gott! der du uns in deinem Sohne das erhabenste Vorbild der Feindesliebe gegeben hast; wir bitten dich, gib uns deine Gnade, daß wir demselben, wie dein heiliger Blutzeuge Stephanus, nachfolgen, und unsre Feinde von ganzem Herzen lieben. Mit unverstellter Gesinnung flehen wir deßwegen auch zu dir: Verzeih Allen, die uns je beleidigt haben. Vergilt ihnen das Böse mit Gutem, und verwandle ihre Feindschaft in zärtliche Liebe. Gib uns Gelegenheit, ihnen werkthätig zu zeigen, daß wir ihre Beleidigungen vergessen haben, und mit Freude ihre Wohlfahrt befördern. Sollte unser Herz je sich sträuben, diese Gesinnungen zu erfüllen, so wollen wir zum Kreuze deines geliebten Sohnes blicken, und uns Stärke zur Ausübung dieser Pflicht erflehen. Wir wollen uns des Versprechens erinnern, das wir so oft erneuern, als wir die Worte derjenigen Bitte sprechen, die uns sagt: „daß wir von dir nur dann Verzeihung hoffen dürfen, wenn auch wir unsern Beleidigern verzeihen.“ Heiligster Vater! segne diesen Entschluß, damit jeder Keim der Feindschaft in uns erstickt werde, und wir als deine Kinder in brüderlicher Liebe hienieden wandeln, um nach diesem Leben, durch diese Liebe mit dir vereiniget

ewig selig zu seyn, durch denselben Jesum Christum, deinen eingebornen Sohn, unsern Herrn, der mit dir und dem heiligen Geiste als gleicher Gott lebt und regiert von Ewigkeit zu Ewigkeit. ℟. Amen.

℣. Die Gnade unsers Herrn Jesu Christi sey und bleibe jederzeit mit uns allen. Amen.

Vierte Abtheilung.

Marianische Schlußantiphonen, Lieder und Gebete zu den Vespern oder Lytaneyen.

I. Vom Advent bis Weihnachten.

Schlußantiphon oder Schlußlied.

Mild, wie der Morgenstern an des Himmels dunkelm Gewölbe, Strahlet dein Bildniß auf uns, o Gebärerin des Messias! Tief versunken in Nacht war die Menschheit: nach Dämm'rung sich sehnend; Als dir ein Engel des Herrn, o Jungfrau! erschien mit dem Gruße: „Unter den Weibern hat Gott dich begnadig't!" Sein Geist wird Ueber dich kommen. Des Sohns, o Erkohrne vom ewigen Vater! Wirst die Mutter du seyn. Doch du versetztest voll Demuth: „'Siehe des Herrn Magd bin ich, an mir geschehe sein Wille!"

1. Des höchsten Engel kam zu ihr, Der Heiligsten in Menschenhülle: Der Herr, so sprach er, ist mit dir Mit seiner ganzen Gnadenfülle; Empfangen sollst du seinen Sohn! Durch dich sproßt er von Davids Thron.

2. Gott sah dich seine Wege geh'n, Sah dich ihn kindlichtreu verehren; Er hat darum dich auserseh'n Den Welterlöser zu gebären: Sein heil'ger Geist ergiesset sich, O reinste Jungfrau! über dich.

℣. Der Engel des Herrn brachte Maria die Botschaft.
℟. Und sie empfieng vom heiligen Geiste.

Lasset uns beten!

O Gott! dein Wille war es, daß die seligste Jungfrau Maria auf die Verkündigung des Engels deinen eingebornen Sohn empfangen sollte. Wie wir nun dies durch deine Gnade erkennen, so verleihe uns auch, daß wir durch sein Leiden und Kreuz zur herrlichen Auferstehung gelangen; durch denselben Jesum Christum, u. s. w.

℣. Deine Gnade, o Herr! sey und bleibe allezeit mit uns. ℟. Amen.

II. Von Weihnachten bis heilig. Dreykönig.

Schlußantiphon oder Schlußlied.

„Preis in den Höhen dem Herrn, und Friede den Guten auf Erden!" Engel sangen dir so in das Mutterherz, o Maria! Einen Himmel, als du zu dem Knaben dich neigtest, deß' Auge Göttlich zu dir aufl'ächelte. Hirten eilten vom Felde An die Krippe, zu seh'n, was ihnen die Engel verkündet, Fielen auf's Antlitz, entzückt nachstammelnd die Psalmen der Engel Von dem Erlöser der Welt in Kindesgestalt jetzt erschienen. Jegliches Wort in der Brust erwog'st du mit Sorgfalt, o Mutter!

1. Wie sehr hast du, Maria, dich erfreut, Als du gebarst den Herrn der Herrlichkeit! Wie hast du ihn, so hochentzückt, So mütterlich, ans Herz gedrückt!

2. Wir freuen, liebe Mutter! uns mit dir: Gelob'n dankbar deinem Sohne hier: Stets so, wie Deiner wir uns freu'n, Ihm auch mit dir uns ganz zu weih'n.

℣. Bitt für uns, o heilige Gottesgebärerin!

℟. Damit wir würdig werden der Verheissung Christi.

O Gott! der du die seligste Jungfrau Maria ihrer Unbefleckheit wegen gewürdiget hast, deinen Sohn zu gebären! Wir bitten dich: laß uns durch Heiligung des Sinnes und Wandels ihrer Für-

bitte würdig, und dereinst der verheissenen Seligkeit theilhaftig werden; durch denselben Jesum Christum, u. s. w.

℣. Die Gnade unsers Heilandes sey mit uns allen.
℟. Amen.

III. Von heil. Dreykönig und dem Sonntag Septuagesima bis zum ersten Fastensonntag.

(Nro. 1. An heil. Dreykönigsfest und dessen Oktav.)

Schlußantiphon	oder Schlußlied.
Als, o Maria! du sahst den freundlichen Stern, der den Weisen Morgenlands hellte den Pfad, still steh'n ob dem göttlichen Knaben; Und entzückt von dem Glanz, der dem Knaben entstrahlte, sie Mirrhen Opferten, Weihrauch und Gold, wie empfandst du die Würde: Mutter des Sohnes zu seyn, den allen Geschlechtern der Menschen Hat als Retter vom Tode gesandt, der ewige Vater!	1. Groß war die Freude, die dein Herz empfand, Da Weise kamen aus dem Morgenland, Auf Pfaden hell von Gottes Stern; Im Kinde sahen sie den Herrn. 2. Noch nimmst du, Mutter! an der Menschen Heil, Beym Sohn verklärt, wie einst auf Erden Theil. Du bittest ihn für uns um Licht, Um Kraft zur Uebung jeder Pflicht.

℣. O heilige Jungfrau und Mutter Maria!
℟. Bitt für uns deinen Sohn Jesum Christum!

Verleihe uns, o Gott! auf die Fürbitte der Mutter deines eingebornen Sohnes, daß wir gleich den Weisen aus Morgenland, unermüdlich nach der Erkenntniß der Wahrheit streben, und sie in der Lehre deines Sohnes finden; auch nach dem Beyspiele der Gebärerin desselben die gefundene in unsern Herzen bewahren, und nach ihr wandeln; damit wir ihrer Fürbitte würdig, und ihrer Seligkeit theilhaftig werden; durch denselben Jesum Christum, u. s. w.

℣. Die Gnade unsers Heilandes sey und bleibe jederzeit mit uns. ℟. Amen.

(Nro. 2. Am ersten Sonntag nach heil. Dreykönig.)

Schlußantiphon

Da vom Tempel Salems kehrend, Du den Sohn vergebens suchtest, O von welcher tiefen Trauer Ward dein Mutterherz umfangen! Doch als du den Knaben fandest In dem Kreis der Schriftgelehrten Mit der Macht der Gottheitsfülle, Sprechend von dem ew'gen Vater, — Welch' ein staunendes Entzücken Strömte durch dein Herz, o Mutter!

oder Schlußlied.

1. Zwey Tage suchest du Maria schon Bey Anverwandten den geliebten Sohn; Mit jedem Schritte fühlt dein Herz Der Ungewißheit größern Schmerz.

2. Du eilest nach Jerusalem zurück! Und dort erscheint der sel'ge Augenblick, Der deinen Sohn dir wieder schenkt, An dem dein Herz so innig hängt.

3. Der Knabe, der im Tempel Weisheit lehrt, Wie sie noch nie ein menschlich Ohr gehört, Der ist, o beste Mutter! dein; Wie mußte dich der Anblick freu'n!

℣. Bitt für uns deinen Sohn Jesum Christum!

℟. Den du, o Jungfrau! im Tempel gefunden hast.

O Gott! der du den Kummer der seligsten Jungfrau Maria durch Auffindung ihres geliebten Sohnes in Freude verwandelt hast; verleih uns auf ihre Fürbitte: daß, so oft wir in einem Anliegen vor deinem heiligen Altare erscheinen, wir auch, wie sie, mit freudigem Gemüthe aus deinem Tempel zurückkehren. Wir bitten dich darum durch Jesum Christum u. s. w.

(Nro. 3. An den noch übrigen Sonntagen nach heilig. Dreykönig bis Septuagesima.)

Schlußantiphon

Wenn entzückt der Jünger Seele, Wie am Blumenkelch die Biene Hieng an ihres Meisters Lippen, Glühte doch kein Herz, wie deines, O Maria! Keines fühlte So der Hehre

oder Schlußlied.

1. Dein Sohn, Maria! wuchs der Zeder gleich, Ward Mann, im Worte stark, an Tugend reich! An seiner Seite wandelst du, Und hörest seinem Worte zu.

2. Um was, o Herr! dich

ren Weisheit Stärke, Soden Vorgeschmack des Himmels, Wie dein Herz, Gebenedeyte!

deine Mutter bat, Gewährteſt du nach deinem weiſen Rath. Erhöre deiner Mutter Fleh'n, Auch jetzt für unſer Wohlergeh'n.

℣. Selig ſind, die wie Maria Gottes Wort hören!

℟. Und es, wie ſie, in ihrem Herzen bewahren!

O Gott! der du das fromme Flehen der Mutter deines eingebornen Sohnes erhöret haſt; wir bitten dich: laß uns auf ihre Bitte an der Erkenntniß deines heiligen Wortes täglich reicher, und durch ſeine Befolgung ihr immer ähnlicher, und dereinſt auch ihrer Seligkeit theilhaftig werden; durch denſelben Jeſum Chriſtum u. ſ. w.

(Nro. 4. An Maria Lichtmeß.)

Schlußantiphon oder Schlußlied.

Du, die über alle Mütter Weit erhaben biſt an Würde, Wollteſt ihnen ſeyn das Vorbild Jeder Tugend, auch der Demuth. Drum erſcheinſt du in dem Tempel Gleich den Niedrigſten des Volkes, Zwey Turteltauben opfernd; Mehr gefiel dem Herrn dein Opfer, Als das Opfer aller Reichen, O Maria! die der Seraph Mit der Ehrfurcht leiſem Schauer Mutter nennt, des Sohns vom Vater.

1. Maria ſtellt ihr Kind im Tempel dar, Wie es in dem Geſetz befohlen war. In ihm erkennet Simeon Der Völker Licht, des Höchſten Sohn.

2. Dein heil'ges Beyſpiel Mutter! lehrt uns heut Gehorſam, Demuth und Beſcheidenheit; Lehrt uns getreu die Wege geh'n, Die Gottes Weisheit uns erſeh'n.

℣. Bitt für uns deinen Sohn Jeſum Chriſtum!

℟. Den du, o Jungfrau! im Tempel aufgeopfert haſt.

O Gott! der du uns Gehorſam und Demuth des Herzens als den einzigen Weg zur wahren Seelengröße gezeigt haſt, wir bitten dich: verleih, daß wir dieſe Tugenden allezeit nach dem Beyſpiel der ſeligſten Jungfrau und Mutter deines

eingebornen Sohnes ausüben, um wie sie, deines Wohlgefallens und deiner Gnade würdig, und dereinst deiner Herrlichkeit theilhaftig zu werden; durch denselben Jesum Christum.

(Nro. 5. An den Sonntagen Septuagesima, Sexagesima und Quinquagesima bis ersten Fastensonntag.)

Schlußantiphon

Die der Vater zu des Sohnes Mutter auserkohr, Maria! Deines Sohnes heil'ge Lehre Spiegelt sich in deinem Wandel, Wie das Aetherblau des Himmels Auf der Quelle Silberfläche. Weil du thatst des Vaters Willen Liebte dich der Sohn vor Andern.

oder Schlußlied.

1. Wer wollte sie nicht herzlich lieben, Die Jesus selbst so zärlich liebt? Sich nicht im Guten standhaft üben, Wie sich Maria hier geübt? Mit Ehrfurcht neigt sich unser Sinn Zu dir, der Tugend Königin!

2. In deiner Hütte wohnte Liebe, Und häusliche Zufriedenheit; Es machten dich die frommen Triebe Zu jeder Tugend stets bereit. Mit Liebe neigt sich unser Sinn Zu dir, o gute Mutter! hin.

℣. O seligste Jungfrau und Mutter Maria!

℟. Bitt für uns deinen Sohn Jesum Christum!

Verleih uns, o Herr! nach der Fürbitte deiner heiligen Mutter, die Gnade, unsre Tage mit beständigem Hinblick auf ihr heiliges Beyspiel in Zufriedenheit und Gottseligkeit zu durchleben; damit wir würdig seyn mögen, an den hehren Freuden des ewigen Lebens Theil zu nehmen; der du lebst und regierst mit Gott dem Vater u. s. w.

IV. Vom ersten Fastensonntage bis Ostern.

Schlußantiphon

1. Bey des Mittlers Kreuze standen Bang Maria und Johannes; Seine Mutter und sein Freund.

oder Schlußlied

1. Schaut die Mutter voller Schmerzen, Wie sie mit zerrißnem Herzen, Bey dem Kreuz des Sohnes steht.

2. Sprechend neiget er sein Antlitz: „Du bist dieses Sohnes Mutter! Und du dieser Mutter Sohn!“

3. Engel freuten sich des Trostes, Den der Mittler seiner Mutter, Seinem Freunde sterbend gab.

4. Wer wird Zähren sanften Mitleids Nicht mit diesen Frommen weinen, Die dich, Herr! im Tode sah'n?

5. Aber leiden, Sohn des Vaters! Leiden müssen deine Brüder, Eh' sie Erben sind mit dir.

6. Auf dem finstern Todeshügel, Auf umwölkter Schädelstätte, Mittler! lernen wir's von dir.

2. Wessen Auge kann der Zähren Bey dem Jammer sich erwehren, Der die Mutter Christi drückt?

3. Jesum sieht sie fest gebunden, Blutend seine vielen Wunden, Für der Menschen Missethat.

4. Sieht den Sohn verschmäht, verlassen: Dürstend an dem Kreuz erblassen, Den sie einst gesäuget hat!

5. Wer erwäget ohne Schauer, Der verwaisten Mutter Trauer? O wer fühlt nicht ihre Noth? —

6. Laß mich, Mutter! mit dir weinen, Mich durchs Kreuz mit ihm vereinen, Leiden, sterben ganz nur ihm.

℣. O schmerzhafte Mutter Maria!

℟. Bitt für uns deinen Sohn Jesum Christum!

Wir bitten dich, o Herr! laß uns bey dem Andenken der Leiden deiner heiligsten Mutter den Entschluß fassen und vollbringen: alle Leiden und Widerwärtigkeiten dieses Lebens mit kindlicher Ergebung und Unterwerfung nach ihrem heiligen Beyspiele zu ertragen; damit wir einst auch derselben Freuden theilhaftig werden, die sie jetzt bey dir im Himmel verklärt ewig genießt; der du mit dem Vater, u. s. w.

V. Von Ostern bis Pfingsten.

Schlußantiphon

O Maria! welch' ein Jubel, Halleluja!
Mußte himmelan sich schwingen, Halleluja!
Als du sahst erfüllt dein Hoffen, Halleluja!

oder Schlußlied.

1. O Mutter Jesu! freue dich, Frey von des Todes Banden Ist Er, der an dem Kreuze starb, — Der Heiland, auferstanden. Halleluja!

Durch des Sohnes Auferstehung, Halleluja!
Und er lebend dir erschienen, Halleluja!
Bis er segnend ward erhoben, Halleluja!
Durch ein Glanzgewölk zum Vater! Halleluja!

2. O bitt für uns, daß wir den Weg — Der Tugend muthig gehen, — Damit auch wir vom Grab erweckt, — Zur Herrlichkeit erstehen. Halleluja!

℣. Freue dich, Jungfrau und Mutter Maria! Halleluja!
℟. Dein Sohn ist wahrhaft auferstanden, Halleluja!

O Gott! der du durch die Auferstehung deines Sohnes, unsers Herrn, Jesus Christus die Welt erfreuet hast; verleihe: daß wir durch die Fürbitte seiner jungfräulichen Mutter zu den Freuden des ewigen Lebens gelangen. Wir bitten dich darum, durch Jesum Christum, u. s. w.

(Am Auffahrtstage und am Sonntage in der Oktav desselben.)

Schlußantiphon oder Schlußlied.

O du Mutter des Erlösers, Halleluja!
Deren Glaub' an ihn nicht wankte, Halleluja!
Als sein Haupt am Kreuz sich neigte, Halleluja!
Offen strahlte dir der Himmel, Halleluja!
Da du sahst den Sohn des Vaters, Halleluja!
Vor dem Aug erstaunter Jünger, Halleluja!
Auf dem Glanzgewölk verschwinden, Halleluja!
Von dem Erdkreis in den Himmel. Halleluja!

1. Dein Sohn, Maria! fuhr hinauf Zu seines Vaters Rechten, Umgeben von der Engel Chor, Begleitet von Gerechten. Halleluja!

2. Erfleh' uns, Jungfrau! Licht und Kraft Zu wandeln mit den Frommen, Daß wir dereinst mit ihnen auch Zu deinem Sohne kommen. Halleluja!

℣. Bitt für uns, o seligste Jungfrau und Mutter Maria!
℟. Daß wir würdig werden, der Verheissung Christi!

Allmächtiger, ewiger Gott, der du durch Einwirkung des heiligen Geistes den Leib und die Seele

der seligsten Jungfrau Maria zur würdigen Wohnung deines eingebornen Sohnes gebildet hast, verleih: daß wir auf ihre Fürbitte von demselben Geiste erfüllt werden, damit wir jederzeit erkennen, was dir wohlgefällig ist, und durch Vollbringung desselben unsre Herzen zu einer würdigen Wohnung deiner göttlichen Gnade zubereiten. Wir bitten dich darum durch Jesum Christum u. s. w.

(Vom Dreyeinigkeitssonntag bis am Sonntag vor Mariä Himmelfahrt.)

Schlußantiphon oder — Schlußlied.

1. O Mutter des Barmherzigen! Maria sey gegrüßet! Wenn wir dich Gott vertrauen seh'n, Wird jedes Leid versüßet. Sieh! gleich Verbannten seufzen wir Im dunkeln Thal der Thränen hier:

2. O wende du dein Angesicht Auf uns vom Lichtgefilde! Den Tugendpfad hell' uns ein Licht Aus deinem Aug, o Milde! Vom Abgrund warn' uns sanft dein Blick, Wenn die Verführung lockt, zurück.

3. In aller Trübsal, Angst und Noth Zeig uns das Bild des Sohnes, Verklärt im hehren Morgenroth Vom Land des Tugendlohnes. Strahl uns noch Trost im Tode zu, O süße, milde Mutter du!

1. O Mutter! mit dem Himmelskinde, Das jedes Leiden uns versüßt, Und uns erlöst von Tod und Sünde; Sey milde Jungfrau! uns gegrüßt!

2. Sieh' aus dem Himmel deiner Freuden Auf uns herab mit Mutterblick, Die wir im Thal der Zähr' und Leiden Uns sehnen nach des Himmels Glück.

3. Bitt', daß nach deinem schönen Bilde Stets heilig unser Wandel sey, Voll Unschuld, Demuth, Sanftmuth, Milde, In allem Gottes Willen treu.

4. Dann zeigest freundlich du einst droben, Im Vaterland uns deinen Sohn. Und Er, der dich so hoch erhoben, Reicht dann den Kranz auch uns zum Lohn.

℣. Heilige Maria, Mutter Gottes!
℟. Bitt für uns, deine Verehrer!

Allmächtiger, barmherziger Gott! verleih, daß wir als wahre Verehrer der seligsten Jungfrau und Mutter deines göttlichen Sohnes durch Nachahmung ihres tugendhaften Wandels auf ihre Für-

Bitte deiner Gnade würdig, und des ewigen Lebens theilhaftig werden. Wir bitten dich darum durch Jesum Christum u. s. w.

℣. Die Gnade unsers Herrn Jesu Christi sey und bleibe jederzeit mit uns allen. ℟. Amen.

VI. Von Mariä Himmelfahrt bis Advent.

Schlußantiphon oder Schlußlied.

(Nach der gewöhnlichen Choralmelodie des Salve Regina.)

Sey uns Maria! Mutter des Barmherzigen, Freude der frommen Erdenpilger, sey uns gegrüßt! Zu dir, o Mutter! wenden wir unsere Augen. Sey du ein Vorbild uns; wir möchten so, wie du, in diesem Erdenthale wandeln, damit wir des Allerhöchsten Huld und Gnade würdig, und deiner ewigen Seligkeit theilhaftig werden. — O, daß wir alle auf dein Flehen nach diesem Leben deines Sohnes Angesicht schauen! O milde, o reinste, o heil'ge Jungfrau, Mutter Maria!

1. Du gi'engst, Maria! durch das Leben In stiller Eingezogenheit; Ein mildes Herz, ward dir gegeben, Und himmlische Zufriedenheit. Mit Liebe neigt sich unser Sinn Zu dir, erhabne Pilgerin!

2. Heilglänzend, wie des Himmels Sonne, Stehst du umringt von Seligkeit, Und blickst herab mit Mutterwonne Auf jedes Herz voll Frömmigkeit. Hochpreisend Schwingt sich unser Sinn Zu dir, du hehre Siegerin!

℣. Heilige Maria, Mutter unsers Heilandes!
℟. Bitt für uns, deine Verehrer!

Laß, o Gott! dir unsre Verehrung in der seligsten Jungfrau, Mutter deines eingebornen Sohnes gefallen, und verleihe uns deine Gnade, ihrem heiligen Vorbilde immer ähnlicher zu werden, damit wir ihrer Fürbitte würdig seyen, und jederzeit dasjenige erlangen, was uns zum Heil der Seele und des Leibes gedeihlich ist, durch denselben Jesum Christum u. s. w.

℣. Die Gnade unsers Herrn Jesu Christi sey und bleibe jederzeit mit uns allen. ℟. Amen.

Fünfte Abtheilung.

Abendandachten auf verschiedene Zeiten.

1. Gemeinschaftliche Andacht für alle Zeiten.

(Vorbeter.) O Gott und Vater! mit dankbarem Herzen erscheinen wir vor dir am Schlusse dieses Tages. Du hörst nicht auf, unser Vater zu seyn, und hast uns heute wieder so viele und mannigfaltige Wohlthaten angedeihen lassen.

℣. Für alle diese Wohlthaten „danken wir dir, o Gott!“

Für das Leben und die Gesundheit,
Für Speise und Trank,
Für Kleidung und Wohnung,
Für allen Trost und Stärke,
Für alles Gute, das wir heute gehört und gelernt haben,
Für alles Gute, daß wir mit deiner Gnade gethan,
Für deine Gnade, um der Sünde zu widerstehen,
Für deine wohlmeinenden Warnungen und Strafen,
Für alle Wohlthaten der Seele und des Leibes.

℟. Danken wir dir, o Gott!

(Vorbeter.) Aber, wie haben wir diese Wohlthaten angewendet? Bald ist dieser Tag vorüber, und wir sind mit ihm dem Tode und jener Stunde näher gekommen, in welcher wir vor dem Richterstuhle des Allwissenden erscheinen müßen, um über unser ganzes Thun und Lassen, über jede That, jedes Wort, und jeden unsrer Gedanken genaue

Rechenschaft zu geben. Wie werden wir vor diesem unbestechlichen Richter bestehen? —

Es ist keine Ruhe und kein Friede des Herzens außer dir, o unser Herr und Gott! deßwegen wollen wir mit Aufmerksamkeit unser Gewissen durchforschen, und den Zustand unsers Herzens kennen lernen, damit wir nichts an uns dulden, was uns deiner Liebe unwerth machen, und des ewigen Lebens berauben könnte. Sende uns, o Herr! den Beystand deines heiligen Geistes,

℣. Auf den wir vertrauen!

Anmerkung. Die Selbstprüfung oder Gewissenserforschung, ist Seite 211 zu finden.

(Vorbeter.) Ach Gott und Vater, welch' eine Menge der Sünden, womit wir dich beleidiget haben! Wir erkennen unsre Thorheit, und fühlen, daß wir nicht werth sind, deine Kinder zu heissen. ℣. „Wir bereuen es, o Gott!“

Dich, das höchste, über alles liebenswürdige Gut haben wir beleidiget.
Deiner Vaterliebe haben wir uns unwürdig gemacht.
Noch liegt uns zeitlicher Gewinn mehr am Herzen, als dein heiliger Wille.
Noch wird deine Liebe mißkannt, und über deine heiligen Fügungen gemurret.
Noch suchen wir mehr unser Vergnügen, als deinen väterlichen Beyfall.
Noch immer verspottet man die Tugend, und ergibt sich dem Laster.
Noch öfters wird das große Gebot der Nächstenliebe gröblich verletzet.

℣. Wir bereuen es, o Gott!

Noch hört man öfters nicht auf die Stimme des Gewissens, und begeht die alte Sünde wieder.

℟. Wir bereuen es, o Gott!

Allbarmherziger! sieh mit versöhnter Huld auf uns gebrechliche Menschen; vergilt uns nicht nach unsern Sünden und Missethaten, sondern vergib uns nach deiner unermeßlichen Barmherzigkeit! Von nun an soll uns keine Sünde mehr von deiner Liebe trennen. Dies mit allem Ernst zu thun:

℣. „Nehmen wir uns vor, o Gott!“

Unsre bösen Neigungen und Begierden nach deinem heiligen Gesetze zu bezähmen.
Alle unsre Reden und Gespräche nach Vernunft und Gewissen abzuwägen.
Jeder Gefahr und Gelegenheit der Sünde sorgfältig auszuweichen.
Das versäumte Gute nach allen Kräften wieder einzubringen.
Den verursachten und veranlaßten Schaden bald möglichst zu ersetzen,
Das gegebene Aergerniß durch einen christlichen frommen Wandel wieder zu tilgen.
Zu wachen und zu beten, daß wir nicht wieder in die alten Sünden fallen.
Alle heilsamen und vorgeschriebenen Mittel der Besserung fleißig zu gebrauchen.

℟. Nehmen wir uns vor, o Gott!

(Nach der priesterlichen Bitte um Sündenvergebung spricht der)

(Vorbeter.) O Jesu, ewiger Wohlthäter und Begnadiger! wir nehmen zu dir unsre Zuflucht, hoffen und vertrauen, du werdest dich deiner Erlösten annehmen, und ihren Willen zur Besserung mit deiner Gnadenhilfe unterstützen.

℣. „Wir bitten dich, erhöre uns!“

Wende alles Uebel von uns ab, das durch unsre Sünden könnte veranlaßt worden seyn.
Vermehre in uns den Abscheu vor der Sünde, und bekehre uns von unsern bösen Wegen.
Lehre uns das Gute immer mehr erkennen, und immer getreuer und freudiger üben.
Laß dir auch unsre Fürbitte für alle Menschen wohlgefällig seyn.
Segne alle geistliche und weltliche Obern, und ihre Untergebenen.
Segne alle Eltern, Kinder, Geschwistrige, Freunde und Wohlthäter.
Segne alle Meisterschaften, Dienstboten, Taglöhner und arbeitsame Leute.
Thue Gutes unsern Feinden, und laß uns nicht eher schlafen, bis wir mit ihnen ausgesöhnt sind.
Tröste alle Arme und Kranke, lindre ihre Schmerzen, und gib Stärke und Geduld ihrer Seele.
Nimm alle jene im Frieden auf, die in dieser Nacht sterben.
Wende jedes Unglück ab von uns, unsern Wohnungen und allen Menschen.

℣. Wir flehen dich, erhöre uns!

Laßt uns nach der Anordnung Jesu beten:

Vater unser u. s. w. (ohne: Gegrüßt seyst du Maria ꝛc.)

℣. In deine Hände, o Herr! empfehl' ich meinen Geist!

℟. Du wirst ihn selig machen, mein Gott und mein Erlöser!

Unter deinem Schutz, o Gott: wollen wir uns diese kommende Nacht zur Ruhe begeben. Wache du über uns und die Unsrigen, und gib, daß wir

beym Erwachen am Morgen unſern erſten Gedanken zu dir wenden, dich für deine Gnade preiſen, mit neuen Kräften geſtärkt dir eifrig dienen, unſre Standesarbeiten munter und treu verrichten, und durch ein frommes Leben nach einem ſeligen Tode zur ewigen Ruhe gelangen; durch Jeſum Chriſtum, unſern Herrn. Amen.

(Geſang.)

1) Du lieber Gott, du biſt bey mir, Wenn ich dich ſchon nicht ſehe; Du ſiehſt und hörſt mich dort und hier, Ich liege oder ſtehe. Wer deine Gegenwart nicht ſcheut, Wird bald ſein Glück verlieren; Ein kleiner Fehler kann ihn heut Zu größern Laſtern führen.

2) Drum will ich ſtets mit frohem Muth Nach deinem Willen handeln; Ja bis mein Leib im Grabe ruht, Den Pfad der Tugend wandeln; Du wirſt dann einſt, o Gott! bey dir In jenem beſſern Leben Der reinſten Freuden Fülle mir Im reichſten Maße geben.

* * *

Nun wenden wir uns noch am Abend dieſes Tages, o Gott! zur Mutter deines eingebornen Sohnes, und rufen im Vertrauen auf ihre Fürbitte:

Lytaney
zur Verehrung der ſeligſten Jungfrau Maria, Mutter des Herrn.

℣. Herr! Erbarme dich unſer!
℟. Chriſtus! erbarme dich unſer!
℣. Gott Vater vom Himmel! } ℟. Erbarme.
℣. Gott Sohn, Erlöſer der Welt! } ℟. Erbarme.
℣. Gott heiliger Geiſt! } ℟. Erbarme.
℣. Heiligſte Dreyeinigkeit! } ℟. Erbarme.

Heilige Maria!
℟. Bitt für uns!

Heilige Gottesgebärerin!
Heiligſte der Jungfrauen!
Du keuſcheſte Jungfrau!
Du ſittſamſte Jungfrau!
Du demüthigſte Jungfrau!
Du tugendreichſte Jungfrau!
Mutter unſers göttlichen Erlöſers!
Mutter unſers Heilandes und Seligmachers!
Du reinſte Mutter!
Du unbefleckte Mutter!
Du treueſte Mutter!
Du liebenswürdigſte Mutter!
Du Beyſpiel der Andacht und Gottſeligkeit!
Du Vorbild der Sanftmuth und Geduld!
Du Fürbitterin um die Gnade des Heils!
Daß wir dir nachfolgen in deiner Frömmigkeit!
Daß wir dir nachfolgen in Unſchuld und Reinigkeit!
Daß wir dir nachfolgen in Dienſtfertigkeit und Gehorſam!
Daß wir dir nachfolgen in treuer Erfüllung unſrer Berufspflichten!
Daß mir dir nachfolgen in Demuth und feſtem Vertrauen auf Gott!
Daß wir dir nachfolgen in der Zufriedenheit bey Armuth und Niedrigkeit!
Daß wir dir nachfolgen in Geduld und Standhaftigkeit bey Leiden und Widerwärtigkeiten.
Daß wir dir nachfolgen im Leben und im Sterben!

O Jeſu, du Lamm Gottes! welches du hinwegnimmſt die Sünden der Welt! (Dreymal mit den gewöhnlichen Z.)

Gegrüßet seyst du, Maria u. s. w. Heilige Maria u. s. w.

Seligste Jungfrau, Mutter unsers Heilandes! vereinige deine Bitte mit unserm Flehen, daß uns dein geliebter Sohn in allen Nöthen und Gefahren dieses Lebens seinen allmächtigen Schutz und Hilfe angedeihen lasse. Sey auch unsre Mutter durch deine liebreiche Fürbitte, damit wir würdig befunden werden, als Brüder deines Sohnes an dem Reiche des himmlischen Vaters Theil zu nehmen.

℣. Bitt für uns, o heilige Gottesgebärerin!

℟. Damit wir würdig werden der Verheissung Christi!

Wir bitten dich, o Gott! du wollest unsre Herzen mit deiner Gnade erfüllen, daß wir das Heil unserer Seele erkennen, dem Beyspiel der seligsten Jungfrau in der Tugend und Frömmigkeit nachfolgen, und dadurch der ewigen Seligkeit theilhaftig werden; durch Jesum Christum, unsern Herrn. Amen.

℣. Bitt für uns, o heiliger Joseph!

℟. Auf das wir würdig werden der Verheissung Christi.

Wir bitten dich, o Herr! daß du uns beystehest und helfest, auf die Fürbitte Josephs, des Bräutigams deiner seligsten Mutter, damit, was unser Gebet nicht erlangen kann, uns durch seine Fürbitte geschenket werde; der du lebst und regierst mit Gott dem Vater in Einigkeit des heiligen Geistes, Gott von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

(Verehrung der heiligen Engel.)

Ihr, unsre heiligen Schutzengel und alle Heiligen! preiset Gott für uns, die wir uns sehnen,

einst in ihm zu ruhen. Preiset ihn für alle Gnaden und Guthaten, die er uns auf euere Fürbitte erwiesen hat, bis wir ihn mit euch unaufhörlich loben, indessen wir jetzt schon dankbar rufen:

(Vorb. und Volk.) Ehre sey Gott dem Vater und dem Sohne, und heiligen Geiste, wie sie war im Anfang, jetzt und zu ewigen Zeiten. Amen.

℣. Laß auch, Allbarmherziger! die Seelen der abgestorbenen Christgläubigen im Frieden ruhen. ℟. Amen.

II. Gemeinschaftliche Abendandacht für die heilige Fastenzeit.

Miserere.

Gedenk' an deine Huld, o Herr! die sich an uns von Anbeginn bewiesen!

Sey unser eingedenk nach deiner Gnade, um deiner Güte willen, Ewiger!

Ach, Herr! verzeih' mir meine Missethat, um deines Namens willen.

Sieh' meine Leiden, meinen Kummer, und vergib mir alle Sünden.

Erbarme dich meiner, o Gott! nach deiner Gnade, nach deiner großen Güte tilge meine Schuld.

Läutre mich von meiner Missethat, und reinige von meinen Sünden mich.

Denn ich erkenne mein Verbrechen, und meine Sünde schwebet stets vor mir.

Dir, dir allein hab' ich gesündiget; was bös in deinen Augen ist, gethan.

Verwirf mich nicht vor deinem Angesicht, und deinen heiligen Geist entzieh' mir nicht.

Schenk mir deine Huld und Gnade wieder; denn deine Huld ist köstlicher, als Leben.

Du willst nicht Opfer, die vergänglich sind; das Opfer, das dir wohlgefällt, ist ein reuevoller Sinn. Ein zerknirschtes, ein wehmuthvolles Herz, o Gott! verschmähst du nicht.

Gott! prüfe mich; sieh' in mein Herz; durchforsche, schaue mein Bestreben.

Erschaff', o Gott! in mir ein reines Herz, und gib mir einen neuen Tugendsinn.

(Auch mag folgendes Bußlied gesungen werden:)

1) Deiner Kinder, ach! erbarme, Gott! erbarme dich! Täuschend zog die Sünd' uns Arme, Zog uns, ach! an sich.

2) Nimmer sind wir deine Kinder, Deinem Bilde gleich! Trostlos irren wir, als Sünder, Fern von deinem Reich.

3) Ach! wir fühlen tief im Herzen Keine Ruhe mehr. Keine Thräne stillt die Schmerzen; Nacht liegt um uns her.

4) Gleich verlaßnen Waisen flehen, Seufzen wir zu dir! Wieder deine Pfade gehen, — Vater! wollen wir.

5) Dir empfahl dein Sohn die Sünder Einst am Kreuze noch; Drum befrey' uns arme Kinder Von der Sünde Joch!

6) Nicht umsonst steig' unser Flehen Reuevoll zu dir! Künftig deine Pfade gehen, — Vater! wollen wir.

℣. Seyd wachsam und betet!

℟. Daß ihr nicht in Versuchung fallet.

(Gebet.) O Gott! der du das demüthige Gebet der Büssenden erhöret, verleihe uns deine Gnade, daß wir unsre Herzen von allen unreinen Absichten läutern, unsre Liebe zu den irdischen Gütern mäßigen, den Reizen der Sünde ernstlich widerstehen, und uns zu dem Kampf für die Tugend

durch Enthaltſamkeit im erlaubten Genuſſe des Sinnlichen ſtärken. Wir bitten dich darum durch Jeſum Chriſtum, deinen eingebornen Sohn, unſern Herrn. ℟. Amen.

Lytaney.

℣. Herr! erbarme dich unſer!
℟. Chriſtus! erbarme dich unſer!
Gott Vater im Himmel!
Gott Sohn, Erlöſer der Welt!
Gott heiliger Geiſt!
Heiligſte Dreyeinigkeit, einiger Gott!
Jeſus! der du am Oelberge Angſt des Todes empfunden, und Blut geſchwitzt haſt.
Jeſus! der du in der Todesangſt beteteſt, und vom Engel des Himmels geſtärkt wurdeſt.
Jeſus! der du von Judas, deinem Jünger verrathen wurdeſt.
Jeſus! der du dich gelaſſen den Händen der Feinde übergeben, und dich gebunden zu Pilatus führen lieſſeſt.
Jeſus! der du unſchuldig zum ſchmählichen Tode des Kreuzes verurtheilet wurdeſt.
Jeſus! der du von deinen Freunden und Jüngern verlaſſen, und von Petrus verläugnet wurdeſt.
Jeſus! der du geſchlagen, und mit einer Dornenkrone gekrönt wurdeſt.
Jeſus! der du ſanftmüthig Verſpottung, Schmach und Unrecht aller Art erduldet haſt.
Jeſus! der du ſelbſt dein Kreuz zur Richtſtätte tragen mußteſt.
Jeſus! der du deine Kleider beraubet wurdeſt.

℟. Erbarme dich unſer!

℟. Erhöre uns, o Herr!

Jesus! der du ans Kreuz geheftet, drey Stunden lang zwischen Mördern hiengst.
Jesus! der du deine Mutter und deinen Freund getröstet hast.
Jesus! der du sterbend für deine Feinde gebetet hast.
Jesus! der du dem bußfertigen Sünder das Paradies versprochen hast.
Jesus! der du in deinem Durste mit Eßig und Galle gekränkt wurdest.
Jesus! der du sterbend deinen Geist in die Hände deines Vaters übergeben hast.
Jesus! durch dessen Blut wir sind geheiliget worden.

Sey uns gnädig und bewahre uns, o Herr!

℣. Bewahre uns, o Herr!

℟. Bewahre uns, o Herr!

Vor allem Uebel und aller Sünde.
Vor Kleinmuth und Ungeduld in Kreuz und Leiden.
Vor Murren und Klagen wider Gott und Menschen.
Vor Haß und allen Feindseligkeiten.
Vor unchristlicher Furcht des Leidens und des Todes.
Vor einem gefahrvollen und unversehenen Tode.

℣. Wir sündige Menschen! „Wir bitten dich erhöre uns!“

℟. Wir bitten ꝛc.

Das du uns verschonest.
Daß du uns verzeihest.
Daß dein Leiden und Sterben uns vom Sündigen zurückhalte.
Daß dein Leiden und Sterben uns in allen guten Vorsätzen stärke.

Daß dein Leiden und Sterben uns zur Geduld und Ergebung in den Willen Gottes ermuntere.
Daß dein Leiden und Sterben an uns nicht verloren gehe.
} Mit Andacht.

O Jesu, du Lamm Gottes! welches du hinwegnimmst die Sünden der Welt; u. s. w.

℣. Christus hat für uns gelitten, und sein Beyspiel hinterlassen!

℟. Daß wir ihm nachfolgen.

(Gebet.) O Jesu! der du durch dein Leiden und Sterben die ganze Welt erlöset, und uns ein Beyspiel hinterlassen hast, wie wir uns im Leben und Tode verhalten sollen. Gib uns Gnade, daß wir deine Lehre und dein Beyspiel immer vor Augen haben, denselben bey jeder Gelegenheit treulich nachfolgen, und dadurch die glorreichen Früchte deiner Erlösung in vollem Maße erlangen mögen. Amen.

III. Am Donnerstag Abend zum Andenken des Leidens und Sterbens Jesu auf dem Oelberge.

Jesus gieng nach dem letzten Abendmahle mit seinen Jüngern auf den Oelberg. Da sprach er zu ihnen; „Meine Seele ist betrübt bis in den Tod.“ Dann fiel er auf die Kniee nieder, und betete: „Vater! willst du, so nimm den Leidenskelch von mir. Doch nicht mein, sondern dein Wille geschehe!“ Und da er mit dem Tode rang, und heftiger betete, war sein Schweiß wie Blutstropfen, die zur Erde fielen. Da erschien ein Engel vom Himmel und stärkte ihn.

℣. Jesus! das Andenken an dein Leiden

℟. Halte uns vom Bösen ab, und stärke uns zum Guten!

Christ, alles, was dich kränket,
Empfiehl getrost dem Herrn.
Er, der die Himmel lenket,
Ist auch von dir nicht fern.

Warum willst du verzagen?
Zu Gott erhebe dich,
Er höret deine Klagen,
Und liebt dich väterlich.

Laß deinen Vater sorgen,
Er nimmt sich deiner an;
Denn ihm ist nichts verborgen,
Was dich bekümmern kann.

Der Gott, auf dessen Segen
Dein ganzes Wohl beruht,
Ist stets in seinen Wegen
Gerecht, und weis' und gut.

Will auch dein Herz oft wanken,
Als dächt' er deiner nicht,
Wirst du ihm einst noch danken.
Er hält, was er verspricht.

Ergieb dich ihm mit Freuden,
Der Wonn' aus Trübsal schafft!
Sey stark zur Zeit der Leiden
Durch des Erlösers Kraft!

℣. Herr! erhöre mein Gebet!
℟. Laß unser Rufen zu dir kommen!

(Gebet.) Laß uns, o Herr! deine Bangigkeit und Todesangst, jedesmal vor Augen seyn, so oft unser Herz betrübt, oder geängstiget wird, und kleinmüthig zu werden beginnt. Gib uns den Geist deines Gebetes, damit wir uns, wie du, in den Willen deines Vaters ergeben, durch das Gebet in unsern Leiden und Widerwärtigkeiten ge-

tröſtet, und in unſerer Todesangſt durch deine heiligen Engel geſtärkt werden.

℣. Göttlicher Heiland und Erlöſer!
℟. Erbarme dich unſer. Amen.

IV. Abendandacht auf den Mittwoch in der heiligen Charwoche; oder die Trauermetten.

Antiphon. Die Sünde iſt durch einen Menſchen in die Welt gekommen, und hat ſich auf alle Geſchlechter der Erde verbreitet.

I. Pſalm.

1) Im Anfang ſchuf Gott Himmel und Erde, Sonne, Mond und Sterne; * Er ſchuf Pflanzen und Thiere, jedes nach ſeiner Art, und ſegnete ſie.

2) Da er nun ſah, daß alles, was er gemacht hatte, ſehr gut ſey, * Sagte er: Laſſet uns auch den Menſchen erſchaffen, nach unſerm Ebenbilde.

1) Und Gott erſchuf den Menſchen nach ſeinem Ebenbilde, ihm ganz ähnlich. * Nach dem Bilde Gottes erſchuf er den Mann und das Weib.

2) Er ſegnete ſie, ſich zu vermehren, und unterwarf ihnen alle Thiere der Erde. * Er ſetzte ſie in das Paradies, und gab ihnen die Vollmacht über alles auf Erden.

1) Er geſtattete ihnen, von allen Früchten des Paradieſes zu eſſen, * Aber vom Baume der Erkenntniß des Guten und Böſen verbot er es ihnen.

2) Das Weib ließ ſich bald darauf von der Schlange verführen, * Und beredete auch den Mann von der verbotenen Frucht zu genieſſen.

1) Und ihre Augen erkannten plötzlich das Gute, das sie verloren, * Und sahen das Böse, das sie sich durch Uebertretung des Gebotes zugezogen.

2) Sie wurden ihre Nacktheit und Blöße gewahr, und errötheten. * Sie flohen, des Ungehorsams sich bewußt, das Angesicht Gottes.

1) Der Schlange kündigte der Herr ewige Feindschaft mit dem Weibe an — * Zwischen der Schlange Nachkommenschaft, und Einem aus des Weibes Nachkommen.

2) Dieser werde ihr den Kopf im Staube zertreten, * Und sie seinen Ferse nachstellen, ihn zu verwunden.

1) Aber auch dem Weibe sprach der Allgerechte das Urtheil: In Schmerzen sollst du gebären, und unter des Mannes Botmäßigkeit stehen.

2) Adam mit ihr und seinen Nachkommen sollen, aus dem Paradiese verstossen, * Der Sünde Elend fühlen, und den angedrohten Tod sterben.

1) So ist durch einen Menschen die Sünde in die Welt gekommen, * Und hat sich über alle Geschlechter auf Erden verbreitet.

2) Die Sündfluth hatte sie bis auf Noe und seine Söhne begraben. * Aber bald wurde auch wieder die Zahl der Gerechten von der Menge der Bösen verdunkelt.

Antiphon. u. s. w. wie oben.

Klaglied
über das sittliche Verderben des Menschen.

(Aleph.) Wie sank der Mensch, den Gott nach seinem Bilde schuf — So schnell und tief

in Abgrund der Verdorbenheit; — Seit dem das Weib, verführet durch der Schlange List, — Vom Baume aß, der in des Paradieses Mitte stund, zur Prüfung ihm!

(Beth.) Er sah die Wahrheit klar, die gut und selig macht; Von Gott nunmehr getrennt ist er des Irrthums Sklav'. Die Finsterniß umhüllt den Geist, der forscht und denkt. — Wie Wetterleuchten nur, nimmt er in dunkler Ferne noch den Lichtstrahl wahr.

(Gimel.) Im Paradiese war Gott seine größte Lust; Er war mit ihm ein Herz und eine Seele nur. Jetzt flieht er seinen Blick, haßt seines Mundes Hauch; Empört sich wider ihn und sein Gebot, verlacht sein Drohen und Gericht.

(Dalet.) „Es ist kein Gott!“ spricht er; wozu noch ein Altar? Laßt uns zertrümmern ihn, daß nicht ein Denkmal sey Uns zur Erinnerung an des Gesetzes Joch, An das der Wahn, als wär' ein Gott, die Freygebornen noch gebunden hält.

(He.) Wo der Altar gestanden, baut er einen Thron, Setzt Eigenlieb' als seine Königin darauf; Schmückt' sie mit Ehr' und Macht, beugt selbst vor ihr das Knie; Ruft hochentzückt: die ganze Welt ist mein, seit dem ich los von Gott mich riß!

Bekehre dich, bekehre dich, o Mensch! zu deinem Schöpfer, zu deinem Gott und Herrn!

℣. Der Stolz ist der Anfang der Sünde, und wer ihm ergeben ist, der richtet viel Greuel an. Der Anfang des Stolzes ist, daß der Mensch von Gott abweicht.

℣. Was erhebt ſich doch der Staub und die Aſche? Der Stolz iſt Gott und Menſchen verhaßt, und vor beyden thut er Unrecht.

℟. Er iſt der Anfang der Sünde, und wer ihm ergeben iſt, der richtet viel Greuel an. (Eccleſiaſtic. X. 7. 12. 13.)

* * *

(Van.) Mit des Gerechten Blut befleckt er nun die Hand, — Und ſeine Finger mit der Waiſen Eigenthum, — Zu ſtillen ſeiner Seele heiſſen Durſt nach Gold, — Nach Schätzen dieſer Erde, die der Motte und des Roſtes Zahn verzehrt.

(Sain.) Von ſeinen Lippen triefen Lüge und Betrug, — Des Nächſten Wohlfahrt iſt in ſeinem Aug' ein Dorn — Unglücklich ihn zu ſeh'n iſt ſeines Herzens Wunſch — In ſtiller Mitternacht, wenn alles ſchläft, reift er der Bosheit ſchwarzen Plan.

(Chet.) Mit Sonnenaufgang fängt er dann zu morden an, — Und feyert ihren Niedergang in Völlerey. — Entflammt in geiler Luſt übt er Schandthaten aus, — Nennt ſie ein Opfer, das er Göttern bringt, die er von Holz und Thon ſich ſchuf.

(Thet.) Vom Herzen ſteigt durch ſeinen Mund ein Aasgeruch, — Wie aus dem Pfuhl zur Sommerszeit Verweſungsdunſt. — Verpeſtet wird durch ſeinen Hauch, wer ſich ihm naht. — Durch ihn verbreitet von Geſchlechtern zu Geſchlechtern ſich der Sünde Gift.

Bekehre dich, bekehre dich, o Menſch! zu deinem Schöpfer, zu deinem Gott und Herrn!

℟. Wie dieſer Eine iſt, ſo ſind noch Viele. Sie ha-

den ein ungläubiges und rohes Herz. Ach! vom Kleinſten bis zum Größten fröhnen ſie dem Geiz, und beflecken ſich mit Schandthaten aller Art.

℣. Niemand thut über ſeine Sünden Buße, und ſagt: was hab' ich gethan? Alle laufen ihren Lauf, und rennen fort, wie ein wildes Pferd bey einem Treffen in den Tod.

℟. Ach! vom Kleinſten bis zum Größten fröhnen ſie dem Geiz, und beflecken ſich mit Schandthaten aller Art.

* * *

(Job.) Es ſind die Frommen alle aus dem Lande weg, — Nicht einen ſehe ich noch, der ſich der Tugend weiht. — Der beſte unter ihnen gleicht dem Dorn am Zaun. — Sie üben Böſes ohne Maaß und Zahl, und nennen, was ſie thun, noch gut.

(Caphf.) Niemand ſpricht für Gerechtigkeit, Niemand für Recht; — Sie ſchwatzen nur von eiteln Dingen unter ſich, — Von dem, was reicher macht, was Aug und Ohr ergötzt, — Weisſagen Lügen, deuten Träume, brüten Baſilisken-Eyer aus.

(Lamed.) Sie haſſen den geraden Pfad des Friedens ſehr, — Der Zankſucht krumme Wege ſuchen ſie nur auf, — Erregen Eiferſucht, und blaſen Zwietracht an. — Der Gatte treunt von ſeiner Gattin ſich, der Bruder wird des Bruders Feind.

(Mem.) Mit Füßen ſtößt der Sohn des Vaters Rath von ſich; — Die Tochter lehnt ſich gegen ihre Mütter auf; — Empörung iſt des Unterthanen Loſungswort; — Der Erdkreis iſt von Un-

zucht, Blut und Mord, von Diebstahl und Meineid befleckt.

(Nun.) Wie schrecklich zeigt die Sünd' in ihren Folgen sich; — Zum Ungeheuer umstaltete den Menschen sie; — Der, wie der Tiger nun, vom Raub und Morde lebt! — Die Erde machte sie zur Mördergrub', umschwebt von Grau'n und Finsterniß.

Bekehre dich, bekehre dich, o Mensch! zu deinem Schöpfer, zu deinem Gott und Herrn!

℣. Jetzt ist der Sold der Sünde ausbezahlt. Wie sich des Menschen Geist gegen Gott empört hatte; so empört sich das Fleisch gegen den Geist, und der Mensch sinkt herab zum Thiere, wird ein Unterthan des Todes und ein Knecht der Hölle.

℣. Unser Verstand ist finster, unlauter und böse unser Wille, ohnmächtig unsre Freyheit; das Vollbringen des Guten liegt nicht mehr in uns.

℣. Sieh', wie bitter es sey, den Herrn verlassen, wie unglücklich, wie elend die Sünde uns macht. Wer wird uns erlösen von all diesem Jammer?

II. Psalm.

Antiphon. Der Herr wird sich unserer erbarmen, er wird sich zu uns wenden.

1) Herr! sey unsrer eingedenk nach deiner Gnade! * Erfreue uns nach deiner Huld, mit deiner Hilfe.

2) Die Sünde hat Jammer und Elend über die Menschen ergossen. * Wirst du uns nicht erretten, so gehen wir ewig verloren.

1) Du hast Sodom und Gomorrha in Asche verwandelt, * Daß wir erkennen, du hassest und bestrafest das Böse;

2) Daß wir von unsern Missethaten abstehen, * Von Sünden uns reinigen, und dir Gehör geben.

1) Wir haben gesündiget, wie unsre Väter, * Wir haben unrecht gehandelt und Böses gethan.
2) Unsere Väter achteten in Egypten auf deine Wunder nicht, * Sie dachten an die Größe deiner Barmherzigkeit nicht.
1) Sie empörten sich gegen dich am rothen Meere, * Und doch hast du sie deines Namens und deiner Allmacht wegen errettet.
2) Bald aber vergassen sie wieder, was du ihnen Gutes gethan, * Und vertrauten nicht mehr auf deine Verheissung.
1) Sie wurden wieder lästern in der Wüste, * Und versuchten dich in der Einöde.
2) Sie empörten sich im Lager wider Moses, * Und wider Aron, die Geheiligten des Herrn.
1) Die Erde öffnete sich, und verschlang Dathan, * Und begrub die Rotte Abyrons.
2) Feuer warfst du in ihre Versammlung, * Und die Flamme verzehrte die Ruchlosen.
1) Doch goßen die Uebergebliebenen wieder ein Kalb, und beteten geschnitzte Bilder an.
2) Undankbar vergassen sie deiner, * Der du so große Dinge in Egypten gethan.
1) Du beschlossest sie zu vertilgen, * Aber wegen Moses hast du ihrer verschont.
2) Hast sie fremden Völkern in die Hand gegeben * Zur Züchtigung, daß sie zu dir sich bekehrten.
1) Denn du willst nicht den Tod des Sünders, * Sondern daß er sich bekehre und lebe.
2) Du hast ihnen einen Erretter verheissen, * Sie zu befreyen von den Banden des Todes und der Sünde.

1) Du haſt zu ihnen geſprochen: gebt mir Gehör, * So werdet ihr wieder mein Volk, und ich euer Gott ſeyn!
2) Wären eure Sünden auch ſo roth, wie Scharlach und Purpur, * Ihr ſollet doch weiß werden, wie Wolle und Schnee.
1) Ich werde reines Waſſer über euch ausgießen, * Und ein neues Herz werd' ich euch geben.
2) Ich werde euch meinen Geiſt einflößen, * Daß ihr nach meinen Geboten wandelt.

Antiphon. Siehe wie oben.

(Leſung aus dem Prophet Iſaias. 11. K.)

1.

Ein neuer Sproſſe ſchießt aus Iſaias Stamm; es grünt ein fruchtbarer Zweig aus ſeinen Wurzeln auf. Auf ihm ruht der Geiſt des Herrn, der Geiſt der Weisheit und des Verſtandes, des Raths und der Stärke, der Geiſt der Erkenntniß und Gottesfurcht. Er hat ſein Wohlgefallen an der Furcht des Herrn; er urtheilt nicht nach dem äußern Schein; er richtet nicht nach dem, was er von Andern hört. Er ſchaffet den Armen Recht, und ſpricht ein gerades Urtheil den Elenden im Lande. Er ſchlägt die Erde mit ſeines Mundes Stab, und tödtet den Böſen mit ſeiner Lippen Hauch. Gerechtigkeit iſt die Gurt ſeiner Lenden, mit Wahrheit umſchürzt er ſich.

℟. Sagt den Muthloſen: Seyd getroſt und fürchtet euch nicht. Sehet! Gott wird ſelbſt kommen, und euch retten.

℣. Dann werden die Augen der Blinden und die Ohren der Tauben geöffnet werden. Der Lahme wird

springen, wie ein Hirsch, und die Zunge des Stummen wird reden.

℣. Sagt den Muthlosen u. s. w.

2.

Wer glaubt unsre Reden? Derjenige, den Gott zu unsrer Errettung sendet, schießt unter uns auf, wie ein kleines Reis, wie der Sprosse einer Wurzel im dürren Erdreich. Schöne Gestalt und herrliches Ansehen hat er nicht. Verachtet ist er, verschmäht unter den Menschen, ein Mann der Schmerzen, durch seine Leiden entstellt, so, daß man das Angesicht vor ihm verbirgt. Er trägt unsre Schwachheiten; und unsre Schmerzen ladet er auf sich. Wir halten ihn für einen Aussätzigen, für einen von Gott gestraften, geschlagenen und gemarterten; und demnoch ist er nur um unsrer Missethaten, und um unsrer Sünden willen zerschlagen, damit wir durch seine Wunden geheilt werden. Isai. 50., 53.

℣. Obschon sein Ansehen gegen Andre sehr niedrig, und seine Gestalt geringer, als der übrigen Menschen ist, so wird er doch viele Völker entsündigen.

℣. Könige werden vor ihm die Hand auf den Mund legen, und erkennen, was sie vorhin nie vernommen, verstehen, was sie vorhin noch nie gehört hatten.

℣. Den obschon sein Ansehen u. s. w.

3.

Wir waren alle wie irrende Schafe. Jeder lief auf seinem Wege dem Verderben zu. Gott aber warf unsre Sündenschuld auf ihn, damit wir errettet werden. Unsertwegen wird er aufgeopfert und gepeinigt, und öffnet demnoch seinen Mund

nicht, einem Schafe gleich, das man zur Schlachtbank führt, dem Lamme gleich, das in des Scheerers Hand verstummt, und seinen Mund nicht aufthut. Er wird in dem Gerichte unterdrückt, und aus dem Wege geräumt werden. Unter Missethätern hat man ihm sein Grab zugedacht: Er wird es aber bey einem Reichen finden, weil er keine Missethat begangen, und nie ein Betrug in seinem Munde gewesen ist. Dem Herrn war es gefällig, ihn in seiner Schwachheit aufzureiben. Hat er aber sein Leben als ein Sühnopfer dahingegeben, so wird er an seiner Nachkommenschaft unvergängliche Freuden erleben. Der gnädige Rathschluß Gottes wird durch ihn glücklich ausgeführt, und wir erlöset werden.

℣. So spricht Gott der Herr, der den Himmel erschaffen und ausgespannt, der die Erde mit Gewächsen bekleidet hat; der den Menschen, die darauf wohnen und wandeln, Leben und Athem gibt; so spricht er:

℣. Ich rufe dich, ich der Herr, um der Wahrheit und Gerechtigkeit willen. Du sollst die Augen der Blinden eröffnen, die Gefangenen aus dem Gefängnisse führen, und die in der Finsterniß sitzen, an das Licht bringen; denn ich habe dich bestimmt, der Bund und das Licht der Völker zu seyn.

℣. So spricht Gott, u. s. w.

III. Psalm.

Antiphon. Ich bin nicht in die Welt gekommen, zu verdammen, sondern zu beseligen.

1) Den uns der Höchste durch der Propheten Mund verheissen, * Der ist vom Heiligthum zu uns herabgestiegen.

2) Er ist das Wort, das schon bey Gott im

Anfang war, * Durch welches alles, was da ist, erschaffen wurde.

1) Als ihn Johannes in dem Flusse Jordan taufte, * Sah er den Geist wie eine Taube auf ihn herab vom Himmel schweben.

2) Und hörte Gottes Stimme vom offnen Himmel sagen: * Es ist dies mein geliebter Sohn, an ihm hab' ich mein Wohlgefallen.

1) Er ist es auch, auf den Johannes wies, indem er sagte: * Seht Gottes Lamm, dies tilgt die Sünden der Welt;

2) Ich bin nicht werth, ihm seine Schuhe nachzutragen. * Ich taufe nur mit Wasser, er tauft mit Gottes Geist und Feuer.

1) Er ist des Lebens Quell, wer davon trinkt, lebt ewig; * Wer aber ihn nicht hört, der wird das Leben auch nicht sehen.

2) Wer seine Lehre hier getreu befolgt, der wird erkennen, * Daß, was er lehrt, die Lehre Gottes sey, der ihn gesendet hat.

1) Nach seines Vaters Willen reist er durch Städte und durch Dörfer, * Thut allen Gutes, und prediget das Evangelium vom Reiche Gottes.

2) Die Blinden macht er sehend, und Tauben gibt er das Gehör; * Er spricht ein Wort, und Stumme reden, und Lahme gehen wieder.

1) Den reuevollen Sündern vergibt er ihre Schuld, * Ertheilt auch seinen Jüngern die Vollmacht, Sünden zu vergeben.

2) Ich bin auf diese Welt gekommen, spricht er, zu suchen, was verloren war. * Wer immer meiner Stimme folgt, den werde ich beseligen.

1) Ich bin der gute Hirt, und gebe mein Leben für die Schafe, * Und darum liebt der Vater mich, weil ich für sie mein Leben gebe.

2) Sie werden ewig nicht verloren gehen, * Und Niemand wird sie meiner Hand entreissen.

1) Bedrängten und Unglücklichen ruft er voll Mitleid zu: * Die ihr mühselig und beladen seyd, kommt her! ich bin bereit, euch zu erquicken.

2) Die Kranken heilet er, und Todten gibt er neues Leben. * Wie wir an Jairus Tochter, an Lazarus und der Wittwe Sohn von Nain sehen.

1) Er lehret sie in Geist und Wahrheit Gott anbeten, * Verwirft das Lippenwerk und heuchlerisches Flehen.

2) So wie er lehrte, so wandelt er auch unter ihnen; * Sein ganzes Thun ist voll der Gnad' und Wahrheit, ist reine Liebe Gottes und des Nächsten.

1) Mit seinem Vater Eins, thut er auch seines Vaters Werke; * Beweist durch Wunderthaten die Wahrheit seiner Lehre.

2) Es glauben an ihn viele, und halten ihn für Gottes Sohn; * Doch vieler Augen sind verblendet, daß sie das Licht nicht sehen.

1) Sie wandeln lieber in der Finsterniß auf krummen Wegen, * Und sinnen nach, wie sie mit List ihn fangen und ermorden könnten.

2) Inzwischen fährt der Satan in Judas, seines Jüngers Herz, * Und der erbietet sich für dreißig Silberling in ihre Hände ihn zu liefern.

1) Da der Erretter wußte, daß seine Leidensstunde

nahe sey, da sehnte er sich noch mit seinen Jüngern das letzte Ostermahl zu halten.

2) Deßwegen spricht er auch zu zwey von ihnen: geht zu Jemand in die Stadt und saget: * „Es läßt dir unser Lehrer sagen: meine Zeit ist nah', bey dir halt' ich das Ostermahl."

1) „Dann wird er einen großen Speisesaal euch zeigen. * Ich esse dort mit euch das Osterlamm, bevor ich mich von euch noch scheide."

2) Genau vollziehen die bestürzten Jünger den Auftrag ihres Meisters. * Ein Lamm, sein und des Opfers Vorbild, wird nach dem Gesetze zubereitet.

Antiphon. Ich bin nicht in die Welt gekommen, zu verdammen, sondern zu beseligen.

4.

(Lesung aus der heiligen Schrift.)

℣. Aus dem Evangelium des heiligen Lukas.
℟. Mit Ehrfurcht hören wir es an.
℣. Es sind Worte des ewigen Lebens.
℟. Wir stehen bereit, sie zu erfüllen.

Da nach dem Auftrage Jesus das Ostermahl bereitet, und es nun Essenszeit war, setzte er sich zu Tische nieder, und die zwölf Apostel mit ihm, und er sprach zu ihnen: Sehnlichst habe ich darnach verlangt, dieses Osterlamm noch vor meinem Leiden mit euch zu essen; denn ich versichere euch, weiter werde ich keines mehr genießen, bis es im göttlichen Reiche erfüllet seyn wird. Dann nahm er Brod, dankte, brach und gab es ihnen, und sagte: Dies ist mein Leib, der für euch hingegeben wird. Dieses thut zu meinem Angedenken.

Auf gleiche Weise nahm er nach dem Essen den Kelch, und sagte: Dieser Kelch ist der neue Bund in meinem Blute, welches für euch vergossen wird.

℣. So oft ihr dieses Brod esset, und aus diesem Kelche trinket, so verkündiget ihr den Tod des Herrn, bis er wieder kömmt. Wer demnach auf eine unwürdige Weise von diesem Brod ißt, oder aus dem Kelche des Herrn trinkt, der versündiget sich an dem Leibe und Blute des Herrn.

℣. So prüfe sich denn erst jeder, dann esse er von diesem Brode, und trinke aus diesem Kelche.

℣. Denn wer auf eine unwürdige Weise ißt und trinkt, der ißt und trinkt sich selbst zur Strafe; weil er keine Achtung für den Leib des Herrn zeigt. (I. Korinth.)

5.

Nach diesen Reden erhob Jesus seine Augen zum Himmel, und sprach: Vater! sie ist da die Stunde; verherrliche deinen Sohn, damit dein Sohn auch dich verherrliche. Hast du ihm doch Vollmacht über alle Sterbliche gegeben, daß er allen, die du ihm übergabst, das ewige Leben ertheile! Das ist das ewige Leben, daß sie erkennen dich, den einzig wahren Gott, und den, welchen du gesandt hast, Jesus Christus. Ich habe auf Erden dich verherrlicht; vollendet habe ich das Geschäft, das du mir aufgetragen hast. Nun, Vater! verherrliche auch du mich bey dir mit der Herrlichkeit, die ich, schon ehe die Welt war, bey dir hatte! Geoffenbaret habe ich deinen Namen den Menschen, die du aus der Welt mir übergeben hast. Dein waren sie, du hast mir sie übergeben, und sie haben deine Lehre wohl bewahrt. Joh. XVII.

℟. Sie haben sie angenommen und wahrhaft erkannt, daß ich von dir ausgegangen bin, und geglaubt, daß du mich gesandt hast.

℣. Heiliger Vater! erhalte sie, die du mir übergabst, in deiner Erkenntniß, damit sie Eins seyen, wie wir.

℟. Für sie bitte ich, nicht für die Welt; nur für sie, die du mir übergeben hast, weil sie dein sind. Alles, was mein ist, ist dein, und alles Deinige ist mein, und ich werde durch sie verherrlicht werden.

6.

Deine Lehre habe ich ihnen mitgetheilt; aber die Welt hasset sie, denn sie halten es nicht mit ihr, wie auch ich es nicht mit ihr halte. Heilige sie in deiner Wahrheit; deine Lehre ist Wahrheit! Wie du mich in die Welt gesandt hast, so habe ich auch sie in die Welt gesandt, und für sie opfere ich mich selbst auf, damit auch sie in der Wahrheit geheiligt werden. Doch nicht für sie allein bitte ich, sondern auch für die, welche durch ihre Lehre an mich glauben werden damit alle Eins seyn, wie du, Vater! mit mir, und ich mit dir Eins bin; daß so auch sie mit uns Eins seyn mögen, damit die Welt glaube, daß du mich gesandt hast. Joh. XVII.

℟. Vater! das ist mein Verlangen, daß auch sie da, wo ich bin, bey mir seyn, auf daß sie sehen, welche Herrlichkeit du mir gegeben hast, und daß du mich liebtest, ehe die Welt war.

℣. Gerechter Vater! die Welt kennt dich nicht; ich aber kenne dich; und nun haben es auch diese erkannt; daß du mich gesandt hast.

℟. Ich habe ihnen dich bekannt gemacht, und werde es noch ferner thun; damit die Liebe, womit du mich geliebt hast, in ihnen, und so auch ich in ihnen, bleibe.

(Die Laudes.)

I. Psalm.

Antiphon. Der Herr hat sich ein Denkmal seiner Wunder, und Speise seinen Frommen bereitet.

1) Von ganzem Herzen will ich dich, mein Retter! preisen, * Lobsingen dir in der Versammlung deiner Frommen.

2) Du wandeltest voll Huld und Gnad' hier unter Menschen; * Du suchtest die Verirrten auf, sie zu erretten.

1) Aus deinem Thun strahlt Gottes und des Nächsten Liebe, * Noch nie gekannte Güte schwebt um deine Lippen.

2) Du hast ein Denkmal deiner unbegrenzten Liebe, * Den Deinigen vor deinen Leiden noch gestiftet.

1) Den Deinen hast du hier zum ew'gen Angedenken * In deinem Leib und Blut das Himmelsbrod gegeben;

2) Ein Mahl, zu stillen ihrer Seele Durst und Hunger, * Zu nähren ihren Geist für heh'res, sel'ges Leben.

1) Du hast mit den Erlösten einen Bund geschlossen, * Daß sie aus Dankbarkeit auf deinen Pfaden wandely;

2) Daß sie, gleich Zweigen einer Rebe, durch die Liebe, * Wie mit dem Vater du, mit dir vereinigt bleiben.

1) Es ist dein Name uns, o Heiland! unvergeßlich. * Mit Ehrfurcht nennen ihn der Himmel und die Erde.

2) Lobsinget unserm Gott! ihr Völker alle. * Unwandelbar ist seine Liebe, Huld und Treue.

II. Psalm.

Antiphon. Lobe den Herrn, meine Seele, und vergiß nicht, was er dir Gutes gethan hat.

1) Du meine Seele! lobe deinen Gott und Herrn, *
Es lobe in mir Alles seinen Namen.
2) Ja, lob' ihn, Seele! er ist deines Lobes werth. *
Denn Niemand ist ihm gleich an Huld und Gnade.
1) Vergiß des Guten nicht, das er dir schon gethan; * Und täglich noch uns strömt aus seiner Gnade. —
2) Er schenkt uns Nachsicht, und verzeiht die Sündenschuld, Er heilet unsere Wunden und Gebrechen.
1) Vom ewigen Verderben rettet er den Geist, *
Und krönet dich sein Kind voll des Erbarmens.
2) Der Güter Ueberfluß ergießet er auf dich, *
Und gibt dir neue Lust und Kraft zum Guten.
1) Er stellt in dir der Unschuld Schönheit wieder her, * Erwirbt uns das verlorne Erbtheil wieder.
2) Er hat den Pfad des ew'gen Heils uns kund gethan, * Hat Gottes Willen uns geoffenbaret.
1) Unendlich gütig und barmherzig ist der Herr, *
Langmüthig und geduldig gegen alle.
2) Weit ist der Sonne Aufgang von dem Niedergang * Zur Sommerszeit beym längsten Tag entfernt.
1) Doch weiter noch entfernt der Allbarmherzige *
Von uns die Sündern angedrohte Strafe.
2) So wie ein Vater seiner Kinder sich erbarmt, *
Erbarmt er unser sich nach seiner Milde.

1) Lobt den Herrn, ihr von der Erde; * Meereswunder, Fluthen alle.
2) Blitze, Hagel, Schnee und Nebel, * Stürme, die sein Wort vollstrecken.
1) Alle Berge und die Hügel, * Fruchtbelade Bäum' und Zedern.
2) Was im Feld' und Walde lebet, * Würm' im Staub und hoch die Adler;
1) Alle Völker und Regenten, * Fürsten und Beherrscher alle,
2) Jünglinge zugleich mit Töchtern, * Und ihr Greise mit den Kindern.
1) Alle lobt des Ew'gen Namen, * Denn sein Nam' ist hoch erhaben.
2) Ueber Erd' und über Himmel * Breitet aus sich seine Güte.

℣. Darin hat sich Gottes Liebe gegen uns bewiesen;
℟. Daß Gott seinen eingebornen Sohn in die Welt sandte, uns zu beseligen.

(Zum Benediktus, die Antiphon.)

Er ist das Versöhnopfer nicht nur für unsere, sondern für die Sünden der ganzen Welt. (I. Joh. II. 2.)

(Benediktus.)

1) Gepriesen seyst du, Herr des Lebens, * Der seinem Volke Rettung sandte!
2) Du hattest es schon unsern Vätern * Durch der Propheten Mund verheissen.
1) „Du werdest von der Sünde Ketten, * Von Todesbanden uns erlösen;“
2) „Damit wir ohne Furcht dir dienten, * Gerecht in unsern Tagen lebten.“

1) Wir saſſen hier im Todes-Schatten, * Wir wandelten in Finſterniſſen.
2) Du haſt nach ewiger Erbarmung * Vom Sturz ins Elend uns errettet;
1) Haſt uns den Eingebornen ſelber * Herab vom Heiligthum geſendet,
2) Daß er die Finſterniß erleuchte, * Und auf dem Pfad des Heils uns leite.
1) Den Tod durch ſeinen Tod beſiege, * Zernichte die Gewalt der Hölle.
2) Das Opfer der Verſöhnung bringe, * Und tilge unſre Miſſethaten.
1) Wer an ihn glaubt, wird ewig leben, * Wenn er auch gleich geſtorben wäre.
2) Er wird vom Grab' ihn auferwecken, * Und ew'ge Seligkeit ihm geben.

℣. Der Herr ſey mit euch.
℟. Und mit ſeinem Prieſter.

Laſſet uns beten.

Göttlicher Heiland! der du noch am Abend vor deinem Leiden mit deinen Jüngern in liebevollſter Vereinigung das Oſterlamm genoſſen, und zum immerwährenden Denkmal deines Opfertodes den Genuß deines heiligſten Leibes und Blutes unter den Geſtalten des Brodes und Weins eingeſetzt und angeordnet haſt; wir bitten dich, laß uns dieſe heilige Handlung jedesmal mit ſolcher Ehrfurcht begehen, daß wir mit immer größerer Liebe zu dir erfüllt, und dadurch der Früchte deines beſeligenden Opfertodes würdig und theilhaftig werden; der du mit dem Vater und dem heiligen Geiſte

als gleicher Gott lebst und regierst von Ewigkeit zu Ewigkeit. ℟. Amen.

℣. Göttlicher Heiland und Erlöser!
℟. Erbarme dich unser.

V. Abendandacht für den grünen Donnerstag, oder die Trauer-Metten.

(Eingang.)

Nachdem das Abendmahl vorüber war, und sie den Lobgesang gesungen hatten, giengen sie an den Oelberg. Da sprach Jesus zu ihnen: Ihr alle werdet noch diese Nacht Anstoß an mir nehmen; denn es steht geschrieben: Ich werde den Hirten schlagen und die Schaafe der Heerde werden zerstreuet werden. Nachdem ich aber werde auferstanden seyn; werde ich vor euch wieder hergehen in Galiläa. Petrus aber erwiederte ihm: Wenn auch alle an dir Anstoß nehmen, so werde ich es nie thun. Ich versichere dich, versetzte Jesus, noch in dieser Nacht, ehe der Hahn kräht, wirst du mich dreymal verläugnet haben. Petrus aber betheuerte noch stärker: wenn ich auch mit dir sterben müßte; so werde ich dich doch nicht verläugnen. Eben das versicherten auch alle Jünger. — Darnach kam Jesus mit ihnen zu einem Landhause, Gethsemane genannt, und sprach zu seinen Jüngern: Setzet euch hier, ich will erst dort hingehen und beten; denn die Stunde ist gekommen, da der Verräther des Menschensohn den Händen seiner Feinde überliefern wird. Hierauf nahm er Petrus und die beyden Söhne des Zebedäus und gieng mit ihnen auf den Oelberg. Math. XXVI. Mark. XIV.

I. Nocturn.

Psalm.

Antiphon. Sie versammeln sich wider mich, und sinnen darauf, mich zu tödten.

1) Erbarme dich meiner, o Gott! erbarme dich meiner; * Denn ich vertraue auf dich, und suche Schutz bey dir.

2) Ich fliehe und verberge mich unter dem Schatten deiner Flügel, * Bis die Zeit des Schreckens und der Verfolgung vorüber ist.

1) Ich rufe dich, Allerhöchster! um Hilfe und Beystand an. * Denn du weißt dein Werk, das du mir auftrugst, hinauszuführen.

2) Du sendest mir Hilfe von deinem Heiligthume herab, * Und du wirst sie alle beschämen, die wider mich wüthen.

1) Du wirst mir Barmherzigkeit und Hilfe angedeihen lassen; * Denn sie umzingeln mich, und dürsten, wie hungrige Löwen nach meinem Blute.

2) Mit ihren vergifteten Zähnen zerreissen sie meinen guten Namen; * Und ihre Zungen schneiden wie ein Schwerdt, das frisch geschliffen ist.

1) Sie legen Schlingen mir und Netze, mich zu fangen, * Und höhlen Gruben auf den Wegen, auf denen ich zu wandeln pflege.

2) Doch diese Gruben sind zu ihrem eignen Untergange; * Sie werden in dieselbe zur Strafe ihrer Bosheit fallen.

2) Du aber wirst aus ihren Händen mich nach deiner Huld befreyen; * Wirst mich nicht unterliegen lassen in meinen Leiden.

2) Denn dir vertraue ich, mein Gott und Herr! von ganzer Seele, * Und rühme deine Treue und Barmherzigkeit vor allen Völkern.

Antiphon. Siehe wie oben. S. 459.

(Die Leiden des Erlösers am Oelberge.)

(Aleph.) Warum liegst du, Erlöser! zu Gethsemane, — Gleich einem Sünder, tief in Erdenstaub gebeugt? — Nie trof von deiner Zunge Lüge, nie Betrug; — Dein Wandel war, wie deines Mundes Hauch, von keiner Missethat befleckt.

(Beth.) Warum entflieht, Sohn Gottes und des Menschen Sohn! — Von deinem milden Angesicht das holde Roth? — Warum entfärbt die so beredte Lippe sich? — Warum erstarrt dein helles Aug', und einer Leiche gleich, erblassest du?

(Gimmel.) Du warst wie von der Sonne goldnem Strahl verklärt, — Nun sinkt dein Haupt in Finsterniß, die dich umgibt; — Auf deiner Stirne steht des Todes kalter Schweiß. Ein Quell von Blut strömt über deinen Leib; du ringest, wie kein Mensch noch rang.

Barmherziger, Barmherziger! schenk uns nach deiner Gnade Verzeihung unsrer Schuld.

℣. Da ihn die Angst überfiel, sprach er zu denen, die er mit sich auf den Oelberg genommen hatte: Meine Seele ist bis zum Tode betrübt; wartet hier, und wachet mit mir.

℣. Darauf betete er also: Mein Vater! wenn es möglich ist, laß diesen Kelch mir vorübergehen; doch nicht wie ich will, sondern wie du willst.

℣. Meine Seele ist bis zum Tode betrübt; wartet hier, und wachet mit mir.

* * *

(Dalet.) Du siehst verkaufen dich um schnöden Geldgewinn; — Siehst Judas, der das Bundesmahl mit dir genoß, — An deiner Feinde Spitze nah'n, zu binden dich; — Siehst ihn an dir, du Göttlicher! den Friedens- und den Freundschaftskuß entweih'n.

(He.) Du siehst, wie nun das Volk, den Meereswogen gleich, — Zu Tausenden sich gegen dich erhebt und tobt, — Des schwachen Richters Herz mit Drohungen bestürmt, — Bis er dich ihnen übergibt, zu stillen ihren Durst nach deinem Blut.

(Van.) Dies siehst du auf Gethsemane, o Gottes Sohn! — Und deine Seele wird zum zweytenmal betrübt; — Zum zweytenmal kämpfst du den bittern Todeskampf, — Um uns von seinen Schrecken, und des Grabes Finsternissen zu befrey'n.

Barmherziger, Barmherziger! schenk uns nach deiner Gnade Verzeihung unsrer Schuld.

℟. Als er nun wieder zu ihnen kam, fand er sie schlafend. Er redete Petrus an: Simon, du schläfst, und konntest nicht einmal eine Stunde wachen?

℣. Wachet und betet, daß ihr nicht in Versuchung gerathet. Der Geist ist zwar willig, das Fleisch aber ist schwach.

℟. Darauf gieng er abermals hin, und wiederholte dasselbige Gebet, und sprach: Vater! dir ist alles möglich, nimm diesen Kelch doch von mir! Doch nicht was ich will, sondern was du willst.

* * *

(Sain.) Nur Liebe ist's, die dich, des Höchsten Sohn! bewog, — Daß du vom Heiligthum zur Erde niederstiegst, — Kein Leiden in dem

Kampf für Gottes Wahrheit flohst, — Und wie ein Lamm zur Schlachtbank giengst, zu tilgen unsrer Missethaten Schuld.

(Chet.) Und diese Liebe wird mißkannt, sie wird verschmäht; — Das Kreuz ist vielen Aergerniß und Thorheit nur. — Hohnlächelnd wandeln sie auf ihren Wegen fort, — Und stürzen triumphirend an des Lasters Hand in der Verdammniß Pfuhl.

(Thet.) Auch Viele, die auf deinen Kreuzestod getauft, — Und deren Zunge schon so oft bekennet hat: — Du seyst ihr Heiland, seyst ihr Aller Herr und Gott, — Die spotten deiner Leiden jetzt, und fröhnen ihren Lastern bis ins Grab.

(Jod.) Dies alles siehst, Erlöser! du in dieser Nacht, — Und fühlst zum drittenmal des Todes bittre Angst. — Du schwitzest Blut, das tropfenweis zur Erde rinnt; — Und doch trinkst du den Leidenskelch zum Heile jedem, der dich gläubig sucht.

Barmherziger, Barmherziger! schenk uns nach deiner Gnade Verzeihung unsrer Schuld.

℣. Nachdem Jesus zum drittenmal gebetet hatte, kam er wieder zu seinen Jüngern und fand sie abermal schlafend, so, daß sie ihre Augen nicht mehr offen halten konnten, und nicht mehr wußten, was sie ihm antworteten.

℣. Da sagte er: So schlafet denn, und ruhet! bald ist sie da die Stunde, die des Menschen Sohn in die Hände seiner Feinde überliefert.

℣. Lasset uns gehen; sehet, mein Verräther ist nah.

II. Nocturn.

Pſalm, (nach dem 54. der Vulg.)

Antiphon. Ich ſuche Gott in meiner Noth; meine Hand iſt ausgeſtreckt.

1) Erhöre mein Gebet, o Gott! verſchmäh' mein Flehen nicht. * Neig' dich zu mir, und höre meine Stimme.

2) Mein Herz nimmt Dinge wahr, die es beſtürzen; * Ich ſehe meine Feinde nah'n, und höre ihr Geſchrey.

1) Die Sünder, die ſich wider mich verbunden haben, * Sie drängen ſich in Rotten mit Gewalt heran.

2) Sie wollen alle Schuld und alles Unheil auf mich wälzen; * Obgleich ſie wiſſen, daß mich keine Miſſethat befleckt.

1) Ihr Grimm heißt alles ſie erdenken, was mir ſchaden kann; * Und darum iſt mein Herz beſtürzt; und mich befallen Todesſchrecken.

2) Furcht und Zittern haben mich ergriffen, * Und Finſterniſſe die gebeugte Seel' umgeben.

1) In dieſem Zuſtand ſagte ich: Wer gibt mir Taubenflügel, * Daß ich entfliehen kann, von meinen Leiden auszuruh'n?

2) Ich würde weit von hier in eine Wüſte fliehen; * In Felſenklüften würd' ich übernachten gern.

1) Und würde dort in Ruhe Dem entgegenharren, * Der mich von dem Gewitter, das mir droht, befreyen kann.

2) Zerſtöre, Herr! das Werk, das ſie beginnen,

durch ihre eigene Zwietracht; * Ach! sieh' ihre Stadt ist voll von Unrecht, Hader, Lüge und Betrug.

1) Wär' es mein Feind nur, der so schmähet gegen mich, * So würde ich es gern mit Sanftmuth noch ertragen.

2) Der aber hat an meiner Feinde Spitze sich gestellt, * Den ich wie meinen Busenfreund behandelt habe.

1) Er hatte Theil an allem, was ich Gutes hatte, * Und wandelte mit mir oft in das Haus des Herrn.

2) Jetzt aber hat er sich den Frevlern beygesellt, * Die wider dich und den Gesalbten sich zusammen rotten.

1) Ich rufe wiederholt zu dir empor: * Errette mich aus deiner Widersacher Hände!

2) Ich weiß es, mein Gebet wird durch die Himmel dringen, * Und du wirst meiner Seele Ruh' und Frieden schenken.

1) Erbarmer! dir empfehl' ich die gerechte Sache; * Du kannst und wirst nach deiner Weisheit sie durchführen.

2) Prüfst du auch des Gerechten Herz durch Leiden; * So lohnst du ihn mit himmlischer Zufriedenheit.

(Lesung aus der Abhandlung des heil. Bischofs Augustinus über die Psalmen.)

1.

„Erhöre mein Gebet, o Gott! verschmäh' mein Flehen nicht. Neig' dich zu mir, und höre meine

Stimme.“ — Dies sind Worte eines mühsam Rin-
enden, durch Sorgen und Kummer tief gebeugten
Mannes. Der Leidende betet, und sehnt sich nach
Rettung vom Bösen. Nun müssen wir sehen, wel-
hes Uebel ihn drückt: und wenn wir seine Noth
ennen, so erkennen wir auch die Pflicht, unser
Gebet mit ihm, dem Gefährten unsrer Leiden, zu
ereinigen. Ich bin betrübt, sagt er, und verwirrt
n meiner Bedrängniß geworden. — Worin be-
rübt? Worin verwirrt? — In meiner Bedräng-
niß, antwortet er. Er erzählt von bösen Menschen,
on denen er viel zu leiden habe; und diese Ver-
folgung böser Menschen nennt er sein Bedräng-
niß und seine Prüfung.

ℵ. Judas verräth mich mit einem Kusse. „Den ich
küssen werde, sagt er, der ist's, haltet ihn fest.“
ℶ. Boshaft gibt er dieses Zeichen, und vollbringt durch
seinen Kuß die Mordthat.
ℷ. Der Unglückliche verräth das Blut des Unschuldi-
gen um schlechten Sold. Besser wäre es für ihn,
wenn er nicht geboren wäre.

2.

Glaubet nicht, daß die bösen Menschen ohne
Ursache in der Welt seyen, und daß Gott nichts
Gutes durch sie wirke. Jeder Böse lebt, entwe-
der, daß er gebessert, oder daß der Fromme durch
ihn geprüft werde. Möchten doch jene, die uns
jetzt prüfen, sich bekehren, und mit uns geprüft
werden! — Doch, so lange sie uns prüfen, wollen
wir sie nicht hassen; weil wir nicht wissen, ob
sie in ihrer Bosheit bis ans Ende verharren wer-
den. Gewöhnlich, wenn man glaubt, man hasse
einen Feind, hasset man unwissend einen Bruder.

℣. Um wenige Silberlinge lieferte Judas Christus, seinen Lehrer und Freund den Händen seiner Feinde und Mörder aus.

℟. Der Herr nahm den Kuß des Judas an, wie ein unschuldiges Lamm, und sprach: „Mein Freund, in welcher Absicht bist du hieher gekommen?„

℣. Alsbald kamen sie herbey, bemächtigten sich seiner, und nahmen ihn gefangen.

3.

Ich sagte: „Gewöhnlich, wenn man glaubt, man hasse einen Feind, hasset man unwissend einen Bruder.“ Darum vernimm mich, und führe wohl zu Gemüthe, was ich jetzt sage. „Wenn du gut bist, so wirst du keinen andern Feind haben, als den Bösen; und dann lasse dir die Güte deines himmlischen Vaters zur Richtschnur dienen, der seine Sonne über Gute und Böse aufgehen läßt, und über Gerechte und Ungerechte Regen sendet.“ Meinst du etwa, du nur habest einen Feind, Gott nicht? — Ja du hast einen zum Feinde, der mit dir erschaffen wurde; Gott aber hat denjenigen selbst zum Feinde, den er erschuf, und dem er bis diesen Augenblick so viel Gutes erweiset. Hast du aber wohl mehr, als Gott dem Feinde Gutes erwiesen, daß du ihn jetzt so unerträglich findest? — So liebe also deinen Feind, damit du deinem himmlischen Vater, und demjenigen, den er gesendet hat, ähnlich seyst. Wie könntest du auch das Gebot: „Liebet euere Feinde, segnet die euch fluchen, thut wohl denen, die euch hassen und verfolgen,“ wie könntest du dieses Gebot der Liebe erfüllen, wenn du keinen Feind hättest? — Sag'

lso nicht mehr: es nützt mir nicht Feinde haben, nd es ist nicht gut, daß Gott den Bösen verscho- et. Sieh' es nützt dir, denn es gibt dir Gele- enheit Barmherzigkeit zu üben, und dich im Gu- en zu stärken.

℣. Da die Jünger Jesum gefangen nehmen und binden sahen, fragten sie ihn: Herr! sollen wir drein schlagen? — Und einer von ihnen hieb nach dem Knechte des Hohenpriesters, und schlug ihm das rechte Ohr ab.

℣. Sogleich sprach Jesus zu ihm: stecke dein Schwert ein; denn alle, die das Schwert so ergreifen, werden durch das Schwert umkommen. Hierauf berührte er das Ohr, und heilte es ihm.

℣. Alsdann sprach er zu denen, die von den Oberpriestern, Schriftgelehrten und Aeltesten ihn zu fangen abgeschickt waren: „Wie zu einem Mörder seyd ihr mit Schwertern und Knitteln ausgegangen! Täglich war ich bey euch, und lehrte im Tempel, aber da habt ihr mich nicht ergriffen. Allein dies ist eben euere Stunde, und die Macht der Finsterniß."

III. Nocturn.

Psalm (nach dem 30. der Vulg.)

Antiphon. Beschirme mich, mein Gott! wider den unbilligen Haß meiner Feinde.

1) Dir hab' ich jederzeit, o Herr! vertraut, * Du wirst mich ewig nicht zu Schanden werden lassen.
2) Erfülle, was du mir verheissen hast; * Errette mich aus deiner Widersacher Händen!
1) Neig', Allbarmherziger! dein Ohr zu meinem Flehen, * Und eile mir nach deiner Huld zu helfen.
2) Groß ist jetzt die Gefahr, in der mein Leben schwebt; * Es haben selbst die Mächtigen sich wider mich erhoben.

1) Sey also du, mein Gott! auch mein Beschützer, * Sey du ein mächtiger Erretter mir aus den Gefahren;

2) Denn du allein bist meine Stärk' und meine Zufluchtsstätte; * Um deines Namens willen wirst du meine Tritte leiten.

1) Du wirst mich aus den Schlingen deiner Feinde lösen, * Und wirst dem Elend steuern, daß sie mir bereitet haben.

2) In deine Hände, Herr! befehl' ich meinen Geist; * Denn du bist die Wahrhaftigkeit und Treue.

1) Auf alles, was vergänglich heißt, setz' ich nicht mein Vertrauen; * Nur 'deiner freu' ich mich, um deiner Güte willen.

2) Du kennst mein Leiden, siehst, wie tief ich bin erniedriget, * Du wirst dich meiner auch erbarmen, auch erlösen mich.

1) Sieh meiner Seele Angst, den Gram in meiner Brust; * Es schwindet meine Kraft, und es verschmachten meine Glieder.

2) In dieser Drangsal spottet mein der Feind; * Selbst jene fliehen mich aus Furcht, die vordem Freunde schienen.

1) Ich bin, wie ein zertrümmertes Gefäß, das nichts mehr taugt, * Dies sagen sie mir höhnisch ins Gesicht.

2) Die mich umgeben, lästern unaufhörlich, * Und mich zu morden, hielten die Vornehmsten Rath.

1) Und allem dem entgegen setzen kann ich nichts, *

Als meine Zuversicht: Mein Schicksal steh' in deinen Händen.

2) Erbarmst du meiner dich, so mögen sie mich nur verfolgen; * Denn groß ist die Glückseligkeit, die du Gerechten aufbehältst.

1) Du hast noch allen, die vor dir ihr Elend klagten, * Im Angesicht der Welt den Trost, den sie versagt, verlieh'n.

2) Vor Uebermacht hat sie dein Aug' beschirmt im Stillen, * Und der Verläumdung Pfeile glitschten ab von deinem Schild.

(Lesung aus der heiligen Schrift. Matth. XXVI.)

1.

Die Gerichtsdiener und alle, welche abgeschickt waren, Jesum gefangen zu nehmen, führten ihn nun gebunden zu dem Hohenpriester Kaiphas, wo sich die Gesetzlehrer und Aeltesten des Volkes versammelt hatten. Die Oberpriester und der ganze Rath suchten jetzt falsches Zeugniß wider Jesum, um ihn zum Tode verurtheilen zu können, fanden aber nichts, ohngeachtet viele falsche Zeugen auftraten. Endlich traten noch zwey falsche Zeugen auf, und sagten aus: „Dieser hat gesprochen: Ich kann Gottes Tempel zerstören und ihn innerhalb drey Tagen wieder aufbauen.“ Da stand der Hohepriester auf, und sprach zu ihm: „Antwortest du nichts auf das, was diese wider dich zeugen?“ — Jesus schwieg aber. Darauf fuhr der Hohepriester zu ihm fort: „Ich beschwöre dich bey dem lebendigen Gott, daß du uns sagest: ob du Christus der Sohn Gottes bist? — Jesus ant-

wortete ihm: „Du hast es gesagt; und ich versichere euch: von nun an werdet ihr den Sohn des Menschen zur Rechten der Allmacht Gottes sitzen, und auf den Wolken des Himmels kommen sehen. Da zerriß der Hohepriester seine Kleider, und sprach: „Er hat Gott gelästert, was brauchen wir weitere Zeugen! Ihr habt die Gotteslästerung selbst gehört. Was ist nun euere Meinung?“ — Sie antworteten: „Er ist des Todes schuldig.“ — Hierauf spien sie ihm ins Angesicht, schlugen ihn mit Fäusten, gaben ihm Backenstreiche und sagten: „Weissage uns Messias! Wer ist's, der dich geschlagen hat?“ Sie stießen auch noch viele andere Lästerungen wider ihn aus.

℟. Als Judas, der ihn ausgeliefert hatte, sah, daß Jesus verurtheilt war, reute es ihn sehr. Er brachte die 30 Silberlinge den Oberhäuptern der Priester und den Aeltesten wieder zurück, und sprach:

℣. „Ich habe mich versündiget; einen Unschuldigen habe ich dem Tode überliefert.“ Sie aber sagten: „Was geht das uns an, sieh du zu.“

℟. Hierauf warf er die Silberlinge in den Tempel, machte sich davon, und erhieng sich mit einem Stricke. Die Oberpriester nahmen die Silberlinge, und sagten: „Dieses Geld darf man nicht in den Gotteskasten legen, denn es ist Blutgeld.“

(Aus der Abhandlung des heiligen Augustinus über die Psalmen.)

2.

Es ist euch bekannt, wie boshaft die Rathschläge der Juden, und wie groß die Menge der Missethäter unter ihnen war. Aber welche Missethat verübten sie? Sie wollten den Herrn Jesus

Christus ermorden! — Ich habe vor euch, sprach Er, so viel Gutes gethan; und ihr wollet mich für diese Wohlthaten tödten? — Er machte ihre Kranken gesund, heilte ihre Presthaften, predigte ihnen das Himmelreich, verschwieg ihnen ihre Laster nicht; — diese sollten ihnen mißfallen, nicht der Arzt, der sie heilte! Aber undankbar vergessen sie der Heilkraft; wie Fieberkranke toben sie wahnsinnig gegen den Arzt, der sie zu heilen gekommen war, und ersinnen Rathschläge, ihn zu verderben! — als wollten sie versuchen, ob Er ein wahrer Mensch, und des Todes fähig, oder ein über die Menschen erhabenes Wesen sey, das nicht sterben kann! — Ihre Gesinnungen sind in dem Buche der Weisheit deutlicher ausgedrückt: „Zum schimpflichsten Tode, sprechen sie, wollen wir ihn verurtheilen; dann fragen wir ihn, und aus seinen Antworten wird es sich erklären. Denn wenn er wahrhaft der Sohn Gottes ist, so mag Gott ihn retten!“

℣. Meine geliebte Seele habe ich den Händen der Frevler überlassen; Sie, mein Erbtheil, sind in wilde Löwen ausgeartet; und mein Widersacher brüllt wider mich und spricht: Versammelt euch und eilet herbey, ihn zu verschlingen.

℣. Meine Lieben hast du von mir weit entfernt. Ich bin eingekerkert, und finde keinen Ausweg.

℟. Männer ohne Erbarmung stehen wider ihn auf, und schonen seines Lebens nicht; weil Niemand ihn erkennt, und Gutes thut.

3.

Viele Märtyrer erduldeten solche Leiden; aber unter allen strahlt das Haupt der Märtyrer weit hervor. Hier sehen wir deutlicher, was jene er-

fahren mußten. Er war geschützt gegen die Menge der Missethäter, geschützt von Gott, geschützt durch sich selbst, der Sohn Gottes, der in unserm Fleische als Mensch erschien, weil er Gottes und des Menschen Sohn war; Gottes Sohn, wegen seiner göttlichen Hoheit, des Menschen Sohn, weil Er die Gestalt eines Knechtes angenommen. Es stand also in seiner Macht, sein Leben zu lassen, und es wieder anzunehmen. Was konnten ihm die Feinde schaden? Sie tödteten den Leib, die Seele konnten sie nicht tödten. Dieß verdient unsere ganze Aufmerksamkeit, daß es dem Herrn zu wenig war, die Märtyrer mit Worten zu ermuntern. Er stärkte sie auch durch sein Beyspiel.

℣. Das macht Gott gefällig, wenn man Widriges erduldet und unverdient leidet, denn auch Christus hat für uns gelitten.

℣. Er, der keine Sünde begieng, und in dessen Munde sich kein Betrug fand; Er, der nicht lästerte, auch wenn er gelästert wurde; der nicht drohte, ob man ihn gleich mißhandelte, hat für uns gelitten, und sein Beyspiel hinterlassen;

℟. Daß wir der Sünde absterben, der Gerechtigkeit leben, und im Leiden und Tode in seine Fußstapfen treten, um Vergebung der Sünden zu erhalten.

(Die Laudes.)

Antiphon. Bekennen wir unsere Sünden, so ist Er der Getreue und Gerechte, der sie nachläßt und uns von allem Bösen reiniget. I. Joh. 9.

I. Psalm, Miserere.

(Nach dem 50. der Vulg.)

1) Erbarme meiner dich nach deiner Güte, * Nach deiner unermeßlichen Barmherzigkeit.

2) Und tilge nach der Fülle deiner Gnaden * Die Uebertretungen, die ich vor dir begieng.
1) Befreye mich von meinen Missethaten, * Laß mir Verzeihung meiner Sünden angedeih'n.
2) Denn ich erkenn' und fühle mein Vergehen, * Und alle meine Sünden schweben stets vor mir.
1) Dir, dir allein, o Gott! habe ich gesündig't * Was bös in deinen Augen ist, hab' ich gethan.
2) Wirst du nach deiner Drohung mich bestrafen, * So handelst du an mir nur nach Gerechtigkeit.
1) Doch weißt du, daß wir alle schon in Sünden * Im Mutterleib empfangen und geboren sind.
2) Und du hast auch mein Streben wahrgenommen, * Zu wandeln auf der Wahrheit und der Tugend Bahn.
1) Mir ward durch deines Wortes Licht vergönnet, * Zu werfen in der Weisheit Abgrund einen Blick.
2) Herr! reinige du mich, daß ich rein werde, * Und weisser bin ich dann, als neu gefall'ner Schnee.
1) Laß in mein Herz die Freude wiederkehren, * Laß wieder Munterkeit beleben mein Gebein.
2) Verbirg dein Angesicht vor meinen Sünden, * Und lösche alle meine Missethaten aus.
1) Erschaff' in mir ein reines Herz, o Schöpfer! * Und gib mir einen neuen, festen Tugendsinn.
2) Verwirf mich nicht vor deinem Angesichte, * Und nimm von mir nicht deinen heil'gen Geist hinweg.
1) Erfreue mich durch deine Hilfe wieder, * Und unterstütze mich durch deines Geistes Kraft.

2) Dann lehr' ich den Verirrten deine Wege, *
Und führe Sünder wieder auf den rechten Pfad.
1) Und sieh! verkünden werden meine Lippen, *
Zum Lobe dir, die Größe der Barmherzigkeit.
2) Brandopfer sind dir, Herr! nicht wohlgefällig; *
Das Opfer, das du liebst, ist ein zerknirschter Sinn.
1) Ein Herz, das seine Missethat und jeden Fehler * Aufrichtig dir bekennt und reuevoll beweint.
2) Ein Herz, das eifrig nach der Tugend trachtet, * Und sie getreu in seinen Lebenstagen übt.

Antiphon. Bekennen wir unsere Sünden, u. s. w.

II. Psalm, (nach dem 31. der Vulg.)

Antiphon. Viele Plagen hat der Sünder; Wer aber auf den Herrn vertraut, wird Gnade finden.

1) Heil, dem die Missethat vergeben, * Und dessen Sünde hier schon ward getilgt.
2) Ja, selig ist, dem Gott die Sünden, * Der Reue willen nachgelassen hat.
1) Der nicht Betrug verbirgt im Herzen, * Und dessen Geist nach Beß'rung redlich strebt.
2) Verschweigen wollt' ich mein Vergehen: * Doch Schmerz durchwühlte unaufhörlich mich.
1) Ich fieng an, Tag und Nacht zu schreyen, * Denn Gottes Hand lag äußerst schwer auf mir.
2) Es schwanden meine Lebenssäfte, * Wie in der Sonne Brand zur Sommerszeit.
1) Ich nahm mir vor, das zu bekennen, * Was ich im Stillen wider Gott gethan.
2) Ich sprach: Bekenn' ich mein Vergehen, * Vergibt er mir die Strafe meiner Schuld.

1) Es werden dann, durch mich ermuntert, * Noch mehrere zu ihm um Gnade fleh'n.
2) Er wird sie dann in Nöthen schützen, * Daß sie in keiner Fluth zu Grunde geh'n.
1) Ein Schirm bist du mir in Gefahren, * Befreyst mich aus der Angst, die mich umgibt.
2) Ich will, sprichst du, dich unterweisen, * Den Weg dir zeigen, den du wandeln sollst.
1) Ich will mit Rath dich unterstützen, * Mit meinen Augen wachen über dir.
2) Viel Plagen warten des Verruchten; * Die Frommen aber lohnest du mit Huld.
1) Erfreuet euch in Gott ihr Frommen, * Frohlocket ihr Gerechten euers Herrn!
2) Die ihr aufrichtig vor ihm wandelt, * Ihn lob' und rühme euer lautres Herz.

Antiphon. Viele Plage u. s. w.

III. Psalm, (nach dem 102. der Vulg.)

Antiphon. Unser Herz erfreut sich in Gott, und wir vertrauen seinem heiligen Namen.

1) Du, meine Seele! lobe deinen Gott und Herrn, * Es lobe in mir alles seinen Namen.
2) Ja lob' ihn, Seele! er ist deines Lobes werth. * Denn Niemand ist ihm gleich an Huld und Gnade.
1) Vergiß des Guten nicht, das er dir schon gethan, * Das täglich noch uns strömt von seiner Gnade.
2) Er schenkt uns Nachsicht und verzeiht die Sündenschuld, * Er heilet unsre Wunden und Gebrechen.
1) Vom ewigen Verderben rettet er den Geist, * Und krönet dich, sein Kind, voll des Erbarmens.

2) Der Güter Ueberfluß ergießet er auf dich, * Und gibt dir neue Lust und Kraft zum Guten.

1) Er stellt in dir der Unschuld Schönheit wieder her, * Erwirbt uns das verlorne Erbtheil wieder.

2) Er hat den Pfad des ew'gen Heils uns kund gethan, * Hat Gottes Willen uns geoffenbaret.

1) Unendlich gütig und barmherzig ist der Herr, * Langmüthig und geduldig gegen Alle.

2) Weit ist der Sonne Aufgang von dem Niedergang * Zur Sommerszeit beym längsten Tag entfernet.

1) Doch weiter noch entfernt der Allbarmherzige * Von uns die Sündern angedrohte Strafe.

2) So wie ein Vater seiner Kinder sich erbarmt, * Erbarmt er unser sich nach seiner Milde.

1) Er straft uns nicht nach unsrer Missethaten Zahl, * Vergilt uns nicht nach unsrer Sünden Menge.

2) Denn hoch, wie Wolken über uns erhaben sind, * So ist erhaben seine Huld und Gnade.

1) Er weiß es: Wir sind Staub, wir sind den Blumen gleich; * Kaum blühen sie, beginnen sie zu welken.

2) Nur Er veraltert nicht; Er ist von Ewigkeit, * Erbarmungsvoll und gnädig gegen Alle.

1) Er ist des reuevollen Sünders Zufluchtsort, * Der Schwachen Stab und seiner Frommen Stütze.

2) Dir, Sohn! des Vaters Ebenbild, sey Lob und Preis * Von allen Zungen jetzt und dereinst ewig.

Antiphon. Unser Herz u. s. w.

℣. Seines eignen Sohnes hat Gott nicht geſchont;
℟. Sondern ihn für uns alle hingegeben.

Antiphon z. Benediktus. Derſelbe iſt das Sühnopfer für unſre Sünden; nicht allein aber für die unſrigen, ſondern auch für die Sünden der ganzen Welt.

(Das Benediktus wie Seite 456.)

℣. Göttlicher Heiland und Erlöſer!
℟. Erbarme dich unſer!

(Gebet.) Herr Jeſus Chriſtus! du ſagteſt einſtens ſelbſt: „Wer mir nachfolgen will, der nehme ſein Kreuz auf ſich.“ Wir ſind bereit, alle Mühſeligkeiten, Beſchwerden und Laſten dieſes Erdenlebens mit kindlicher Ergebung auf uns zu nehmen; verleihe uns deine Gnade zu dieſem Vorhaben, damit wir muthvoll und getroſt den Weg des Kreuzes wandeln, den du uns vorangegangen biſt, und der Verdienſte deines heiligen Leidens theilhaftig werden. ℟. Amen.

(Zur dritten Mette wird ſtatt des obigen Folgendes gebetet:)

℣. Chriſtus ward gehorſam für uns bis in den Tod;
℟. Bis in den Tod des Kreuzes.

Laſſet uns beten!

Wir bitten dich, o Gott! ſieh deine gläubige Gemeinde mit gnädigen Augen an, für welche ſich dein Sohn Jeſus Chriſtus den Händen der ſchuldigen Sünder auslieferte, und den ſchmerzlichen Kreuzestod ſtarb. Verleih uns, daß wir ſeinen Fußſtapfen nachfolgen, der Verdienſte ſeines Leidens und Sterbens würdig, und des ewigen Lebens theilhaftig werden. Wir bitten dich darum durch denſelben Jeſum Chriſtum, deinen eingebornen Sohn, unſern Herrn, der mit dir und dem

heiligen Geiste als gleicher Gott lebt und regiert von Ewigkeit zu Ewigkeit. ℣. Amen.

VI. Abendandacht auf den heiligen Charfreytag, oder die Trauermetten.

(Eingang.)

Sobald es Tag geworden war, faßten die Oberprieſter und Aelteſten des Volks wider Jeſum den Beſchluß, das Todesurtheil an ihm zu vollziehen. Sie übergaben ihn deßwegen dem Statthalter Pontius Pilatus. Jeſus ſtand jetzt vor dem Statthalter, der ihn fragte: „Biſt du der Juden König?“ „Du ſagſt es,“ antwortete ihm Jeſus. Die Oberprieſter klagten ihn nun über Vieles an; er erwiederte aber nichts hierauf, ſo, daß ſich der Statthalter ſehr wunderte. Am Feſte pflegte der Statthalter dem Volke einen Gefangenen loszugeben, und weil er gerade damals einen berüchtigten Gefangenen hatte, der Barrabas hieß, ſo fragte Pilatus: „Welchen wollet ihr, daß ich euch losgeben ſoll: Barrabas oder Jeſum, den man Chriſtus nennt? — Die Oberprieſter und Aelteſten überredeten das Volk, Barrabas loszubitten, und Jeſum umzubringen. Da alſo der Statthalter noch einmal fragte; ſo antwortete das Volk: „Barrabas wollen wir.“ Pilatus rief ihnen noch einmal zu: „Was ſoll ich aber mit Jeſus machen, den man Chriſtus nennt?“ — Sie riefen alle: „Ans Kreuz mit ihm!“ — „Was hat er denn aber Böſes gethan?“ Darauf rief das Volk noch ungeſtümmer: „Ans Kreuz mit ihm!“ Pilatus wuſch ſich hierauf in Gegenwart des Volkes, die

Hände, und sagte: „Ich bin unschuldig an dem Blute des Gerechten. Ihr möget es verantworten!“ Der ganze Volkshaufe schrie: „Sein Blut komme über uns und unsre Kinder!“ Hierauf gab er ihnen den Barrabas los; Jesum aber ließ er geisseln, und lieferte ihn zum Kreuzigen aus.

I. Nocturn.

I. Psalm, (nach dem 21. der Vulg.)

Antiphon. Sie nahmen Jesum und führten ihn fort. Er nahm sein Kreuz und gieng zum Platze hinaus, der die Schädelstätte, und hebräisch Golgatha heißt. Joh. XIX. 16. 17.

1) Mein Gott! mein Gott! sieh jetzt herab auf mich, * Wirf einen Blick auf mich Verlaßnen, Vater!

2) Warum gabst du mich in die Hände meiner Feinde hin? * Warum ist deine Hilfe fern, da ich so kläglich rufe?

1) Sind fremde Sünden, deren Bürd' ich auf mich lud, * Sind diese Schuld, daß du mit deiner Hilfe zögerst?

2) Ich rufe Tag und Nacht zu dir um Hilfe, * Und doch scheint es, du hörst mein Flehen nicht.

1) Du thron'st im Heiligthum, und hörst den Lobgesang, * Den dir dein Volk für die Errettung bringet.

2) Auf dich vertrauten unsre Väter in des Jammers Tagen, * Und du befreyetest sie von Elend und von Noth.

1) Kaum riefen sie zu dir, so kam die Hilfe schon; * Nie blieb die Hoffnung unerfüllt; nie wurde sie zu Schanden.

2) Ich aber bin nur wie ein Wurm; man hält mich nicht für einen Menschen. * Ich bin den Leuten zum Gespött'; ein Abscheu bin ich jetzt dem Volk.

1) Die mich in meinem Leiden schau'n, verhöhnen mich, * Sie lästern mich, und Arges denkend schütteln sie die Häupter.

2) „Er klag' es, sagen sie, nur Gott; der wird ihn retten, * Er wird ihn schon befrey'n, wenn er sein Liebling ist."

1) Mein Gott! du warst mein Schirmer schon im Mutterleibe, * An Mutterbrüsten warst du meine Zuversicht.

2) Da ich geboren ward, warst du mein Helfer, * Warst du mein Gott und Herr; darum verlaß' auch jetzt mich nicht!

1) Sieh auf die Größe meiner Noth, und sende mir Errettung; * Denn, wenn du mir nicht hilfst, ist Niemand, der mir helfen kann.

2) Es haben meine Feinde mich umringt gleich wilden Stieren; * Den Rachen gegen mich, wie Löwen aufgethan.

1) Sie haben mich, wie Tiger angefallen, * Aus denen Hunger brüllt, aus deren Blicken blitzt der Mord.

2) Sie haben mich, wie Wasser ausgegossen, * Und die Gebeine von einander mir getrennt.

1) Wie schmelzend Wachs zergeht mein Herz im Leibe mir, * Und meine Lebenskräfte sind mir aufgetrocknet.

2) Ich bin wie Thon in eines Hafners Hand so mürbe, * Und meine Zunge klebt am Gaumen mir.

) Du läſſeſt mich verſinken in den Todesſtaub; * Der Sünder Rotte hat, zu morden, mich umzingelt.

1) Sie haben Hände mir, und Füße durchgebohret, * An meinem Leibe zählt das Auge Bein für Bein.

1) An meiner Mutter weiden ihre Blicke ſich mit Luſt; * Sie werfen über mein Gewand das Loos, es unter ſich zu theilen.

2) Du aber, o mein Gott! errette mich aus ihren Händen, Entreiſſe mich den Klauen dieſer wilden Thiere.

1) Dann werd' ich in der Mitte deiner Brüder dir * In heiliger Verſammlung Lobgeſänge bringen.

2) Es müſſen ſich zu dir bekehren alle Heiden, * Anbeten müſſen tief der Erde Fürſten dich.

1) Nur ihm, der mir Barmherzigkeit erwies, ſoll meine Seele leben, * Es ſoll die Nachwelt ihn verehren ſo, wie ich.

2) Man wird ihm dienen von Geſchlechte zu Geſchlecht, * Ihn preiſen, der ſein Werk zum Heil der Völker ausgeführet.

Antiphon. Sie nahmen Jeſum, u. ſ. w.

(Die Leiden des Erlöſers auf Golgatha.)

(Aleph.) Erheb' dein Aug', o Menſch! Blick hin auf Golgatha! — Und ſieh den Edelſten, den je die Erde trug, Wie er mit dornumwundnem blutbeſprengtem Haupt — Als Opferlamm der Schlachtbank naht, zu tilgen unſrer Sünden große Schuld.

(Beth.) Verworfen ſieht des neuen Tempels Bauſtein ſich; — Des Weinbergs Erbe trifft auch ſeiner Knechte Loos; — Es reiſſen die gedungnen Mörder ihm mit Wuth — Die Kleider von dem Leib, der durch die Geiſelſtreiche war mit Blut bedeckt.

(Gimel.) Er, dem der Himmel ſonſt nur Saum des Kleides iſt, — Steht nun zum Schauſpiel aller Welt hier nackt und bloß; — Der Henker Schaar tritt ihn, dem Wurme gleich in Staub; — Durchbohrt die Hände und die Füße ihm, und ſchlägt ihn an des Kreuzes Pfahl.

(Dalet.) An's Kreuz geheftet, wird der Menſchenſohn erhöht, — Wie Moſes ehrne Schlange, vorbedeutend einſt, — Daß, wer ſein Auge glaubensvoll zu ihm erhebt, — Den Tod nicht ſterbe, den des erſten Menſchen Sünde in die Welt gebracht.

Erbarme dich, erbarme dich, o Herr! Nach deiner Gnade tilg' unſre Sündenſchuld.

℟. Nachdem ſie ihn gekreuziget hatten, ſetzten ſie ſich nieder, und bewachten ihn.

℣. Als Urſache ſeines Todes ward über ſeinem Haupte die Aufſchrift angeheftet: „Jeſus von Nazareth, König der Juden."

℟. Die Oberprieſter der Juden ſagten zu Pilatus: „Schreib nicht: König der Juden; ſondern: der ſich für den König der Juden ausgegeben hat." Pilatus aber ſprach: „Was geſchrieben iſt, bleibt geſchrieben." —

Und mit ihm wurden zur gleichen Zeit zwey Mörder gekreuziget, einer zur Rechten, der andere zur Linken.

* * *

(He.) Der Heilige, vor dem die Himmel selbst nicht rein, — Gerechte, im Vergleich mit ihm, nur Sünder sind; — Er, dessen Speise nur des Vaters Willen war, — Hängt zwischen Missethätern, an dem Pfahl, als wär' auch ein Verbrecher Er.

(Vau.) Durch Würfel theilen die Soldaten sein Gewand, — Und rufen unter Spott und Hohngelächter ihm: — „Du Helfer aller Leidenden! hilf dir nun selbst!“ — „Erbau' den Tempel in drey Tagen, steig' vom Kreuz, und du bist unser Gott!“

(Sain.) Die Lästerung zerriß sein liebevolles Herz; — Doch schwand die Liebe nicht, die er gepredigt hat; — Denn sterbend übt er gegen seine Feinde sie. — „Vergib, ruft er, o Vater! ihnen, denn sie wissen nicht, was sie mir thun!“

(Chet.) Durch diese Huld bewogen, fleht vertrauensvoll — Der Mitgekreuzigte zur rechten Seite ihm: — „O Herr! gedenke meiner, kömmst du in dein Reich!“ — Und der Erbarmer spricht: „Noch heut' sollst du mit mir im Paradiese seyn!“

(Thet.) Auch Freund und Sohn ist er in selber Todesnacht. — Er sorgt für die Verlassene, die ihn gebar. — Da sie des Leidens Schwert durchdringet, spricht der Herr: — „Sieh deine Mutter!“ zu Johannes, und zu ihr: „Frau! sieh' hier deinen Sohn!“

Erbarme dich, erbarme dich, o Herr! Nach deiner Gnade tilg' unsre Sündenschuld.

℣. Wir sehen ihn, wie Isaias es uns vorher gesagt, verachtet, verschmäht unter den Menschen, einen

Mann der Schmerzen, durch seine Leiden entstellt; so, daß man das Angesicht vor ihm verbirgt.

℣. O ihr alle, die ihr auf dem Wege vorüber geht! seyd aufmerksam, und sehet: ob ein Schmerz seinem Schmerze gleiche.

℟. Die Zuschauer halten ihn für einen von Gott gestraften, geschlagenen und gemarterten; und dennoch ist er nur um unsrer Missethaten, und um unsrer Sünden Willen zerschlagen, damit wir durch seine Wunden geheilet werden.

* * *

(Jod.) Mit Finsterniß verhüllt die Sonn' ihr Angesicht, — Und Nacht bedeckt drey Stunden lang das ganze Land. — Zur neunten Stunde ruft der Herr in Todesangst — Hinauf durch seine Himmel: „Vater! warum hast du denn verlassen mich?“

(Caph.) Geleeret bis zur Hefe ist des Leidens Kelch; — Der ewigen Gerechtigkeit genug gethan; — Im Hochgefühle der Vollendung spricht er laut: — „In deine Händ' befehl' ich, Vater! meinen Geist;“ und neigt das Haupt und stirbt.

(Lamed.) Die Erde bebt, des Tempels Vorhang reißt entzwey, — Die Felsen bersten, und die Gräber öffnen sich; — Erschrocken kehrt das Volk von Golgatha zurück, — Es schlägt an seine Brust und ruft: „Der an dem Kreuze starb, ist Gottes Sohn!“

(Mem.) So litt und starb, zu retten uns, des Höchsten Sohn! — Erkenne seine Lieb', und sag' ihm frommen Dank; — Und meid' und flieh' die Sünde, die ans Kreuz ihn schlug, — Daß nicht, o Christ! an dir verloren geh' sein Leiden, und sein bitt'rer Tod.

Erbarme dich, erbarme dich, o Herr! Nach deiner Gnade tilg' unsre Sündenschuld.

℣. Sehet, wie der Gerechte stirbt, und Niemand nimmt es zu Herzen! Die gerechten Männer werden ermordert, und Niemand bedenkt es.

℣. Wie ein Lamm ward er zur Schlachtbank geführt, und öffnete seinen Mund nicht, da man ihn übel behandelte.

℣. Er gab sein Leben hin in den Tod, um seinem Volke Heil und Leben zu erwerben, und ward wie ein Missethäter behandelt.

II. Nocturn.

Psalm, (nach dem 87. und 15. der Vulg.)

Antiphon. Die Soldaten zerschlugen den zwey Mitgekreuzigten die Beine; Jesu aber nicht, weil sie sahen, daß er schon todt war.

1) Du, Ewiger! mein Gott und mein Erretter! * Des Tages und des Nachts schrie ich zu dir.

2) Du liessest mein Gebet zu dir gelangen, * Und hast dein Ohr geneigt zu meinem Wehklagen.

1) Du sahst mit Leiden überhäufet meine Seele; * Nun hat mein Leben sich dem Todtenreich genaht.

2) Schon rechnet man mich zu den Abgestorbnen, * Zu denen, die im Grab verwesen.

1) Ich bin in ihren Augen deiner Hand entrissen! * Gleich denen, deren du nicht mehr gedenkst.

2) Wie einer, den in finstre Gruft du tief versenkt, * In öde Finsterniß, in Abgrund hingelegt.

1) Sie sind im Wahn, es drücke mich dein Zorn, gleich einem Frevler; * Zur Strafe sey auf mich der Leiden Fluth ergossen.

2) Von mir entfernten meine Freunde und Bekannte sich. * Ich ward durch meiner Leiden Zahl zum Greuel ihnen.

1) Du läſſeſt mich vor ihnen, als wie eingekerkert, ſchmachten, * Als gäb' es ewig keinen Ausweg mehr für mich.
2) Vor ihnen iſt mein Auge, wie erſtarrt; * Vergeblich ſtreck' ich meine Hände aus zu dir.
1) Willſt du an mir Verſtorbnem Wunder wirken; * Willſt du mich auferwecken, Ewiger! dich zu preiſen?
2) Wird man im Grabe deine Güte rühmen? * Und deine Treue am Verweſungsort verkünden?
1) Wird man in Finſterniß erkennen deine Wunder? * Und deine Huld im Reiche der Vergeſſenheit?
2) So rief ich, Herr! zu dir empor, getrennt von meinen Freunden. * Wirſt du dein Angeſicht noch länger mir verbergen?
1) Wirſt du nicht aus dem Todtenreich mich rufen? * Wirſt du nicht den Verlaſſenen mich wieder geben?
2) Bewahre mich, mein Gott! ich ſuche Schutz bey dir; * Du läſſeſt deine Frommen nicht Verweſung ſchauen.
1) Auch ſelbſt mein Fleiſch wird ſicher ruhen; * Du gibſt der Gruft nicht meine Seele Preis.
2) Vor deinem Antlitz iſt der Freuden Fülle, * In deiner Rechten Seligkeit auf ewig.

Antiphon. Die Soldaten zerſchlugen den zwey Mitgekreuzigten die Beine, Jeſu aber nicht, weil ſie ſahen, daß er ſchon todt war.

(Leſung aus der Abhandlung des hl. Biſchofs Auguſtinus.)

1.

„Der Menſch hat ſeine Abſichten im Herzen

tief versteckt, aber auch da trifft Gott!“ Jene sprachen: „Wer bemerkt uns dort?“ Vermummt waren ihre Bubenstücke, verschlagen ihre Ränke; allein die bösen Anschläge wurden zu Schanden. Der Gottmensch überließ sich ihren boshaften Absichten; Er ließ sich als Mensch behandeln. Nur als Mensch konnte Er angehalten, geschlagen und gekreuziget werden. Nur als Mensch konnte Er sterben. — Als Mensch also überließ Er sich allen jenen Mißhandlungen, die gegen Ihn nichts würden vermocht haben, wenn er nicht Mensch gewesen wäre. Allein, wenn Er die Menschheit nicht angenommen hätte, so wäre der Mensch nicht erlöset worden. Er verbarg also seine Absichten tief, und verbarg sein Herz. Den Menschen zeigte Er sich als Mensch, und verbarg ihnen seine Gottheit. Er verbarg die göttliche Natur, die mit dem Vater von gleicher Wesenheit ist, und zeigte sich in der Gestalt eines Knechts, dem Vater unterthan!

℣. Er war von göttlicher Natur; und ob es gleich kein Raub war, wenn Er sich Gott gleich geachtet, so erniedrigte Er sich doch selbst.

℣. Er nahm die Gestalt eines Knechtes an, und ward uns Menschen gleich.

℟. Er demüthigte sich, und war seinem Vater gehorsam bis zum Tod; ja bis zum Tode des Kreuzes. Philipp. II. 6. — 8.

2.

Wohin führten diese ihre Ränke, die mit ihnen zu Schanden wurden, da sie nach dem Tode

und Begräbniſſe des Herrn noch eine Wache zum Grabe hinſtellten? Denn ſie ſagten zum Pilatus: „Der Verführer!“ — Dieſen Namen erhielt der Herr Jeſus Chriſtus zum Troſte ſeiner Diener, wenn man ſie Verführer nennt. — Sie ſprachen alſo zum Pilatus: „Dieſer Verführer hat, da Er noch lebte, geſagt: Ich werde am dritten Tage wieder auferſtehen. Darum gib Befehl, daß ſein Grab bis an den dritten Tag bewacht werde, damit nicht etwa ſeine Jünger kommen, und ihn ſtehlen, und dann unter dem Volke verbreiten, Er ſey von den Todten auferſtanden, und ſo der letzte Betrug ärger werde, als der erſte!“ Pilatus antwortete ihnen! „Da habt ihr Wache! gehet hin, und verwahret das Grab, wie ihr nur immer wollt!“ Sie giengen alſo hin, ſtellten an das Grab eine Wache, und verſiegelten den Stein, der vor dem Eingang deſſelben lag.

℟. In tiefe Gruft haben ſie mich eingeſenkt, in öde Finſterniß und die Nacht des Todes.

℣. Ich bin in ihren Augen, wie eines Mannes Geſtalt ohne Kraft, die verlaſſen unter den Todten wandelt.

℟. In tiefe Gruft haben ſie mich eingeſenkt, in öde Finſterniß und in die Nacht des Todes.

(Aus dem zweyten Buche des heil. Epiphanius gegen die Irrlehrer.)

3.

Die Gottheit des Herrn beſchloß Alles, was zum Geheimniß des Leidens gehörte, zu vollführen, und in die Hölle, den Verſammlungsort der Väter, niederzuſteigen, um die ſchon längſt Verſtorbenen, d. h. die heiligen Patriarchen in ſein Lichtreich zu

Übersetzen. Dies mußte deßhalb geschehen, daß die Ausſprüche der göttlichen Schrift erfüllt würden, welche durch ſeine Propheten von ihm geweiſſagt wurden. Deßwegen ſtieg er in Menſchengeſtalt zur Hölle, um das auszuführen, was durch ihn vollendet werden ſollte; und damit der Fürſt der Hölle und der Tod, die den gefangenen Menſchen nicht entlaſſen, und ſeine mit der Seele verbundene Gottheit nicht erkennen wollten, ſelbſt gefangen genommen und ihre Herrſchaft zernichtet werde. Dadurch wurde dann die Schrift erfüllt, welche von ihm ſagt: „Du wirſt meine Seele nicht in der Hölle, noch den Heiligen die Verweſung ſchauen laſſen.“

℟. Die Frauen ſaßen bey dem Grabe, trauerten und weinten um den Herrn.

℣. Ich werde dich beſiegen, o Tod! dein Zerſtörer werde ich ſeyn, o Grab!

℟. Du laſſeſt deinen Heiligen nicht die Verweſung ſchauen. Mein Fleiſch ruht in der Hoffnung der Auferſtehung.

III. Nocturn.

Pſalm, (nach dem 48. der Vulg.)

Antiphon. Er hat uns alle durch ſeinen Tod erlöſet, und die Erbſchaft des Lebens wieder erworben.

1) Du warſt gnädig, o Herr! deinem Lande, * Du haſt uns wieder befreyt von der Knechtſchaft der Hölle.

2) Du haſt deinem Volke die Sünden vergeben, * Du haſt ſeine Miſſethaten bedeckt und vergeſſen.

1) So kehre denn wieder zu uns zurück, du, unſer Heiland! * Tröſte uns wieder, du, unſer Gott und Retter!

2) Du haſt dich für uns zum Sühnopfer in den

Tod hingegeben; * Sollte denn Gott fortfahren zu zürnen über uns und die Nachkommen?

1) Willst du denn uns nicht mit neuem Leben beglücken, * Daß wir, dein Volk, sich über dich freuen?

2) Zeig' uns, o Herr! nach deiner unbegrenzten Gnade jetzt schon dein Heil, das du uns durch Leiden verdientest.

1) Glückseligkeit hast du verheissen deinem Volke, * Deinen Geliebten, wenn sie nicht zurückkehren zur Sünde.

2) Denn du hast wahrhaftig gezeigt, daß du alle erlösest, * Die dich gläubig durch Wort und That verehren.

1) Du wirst dich auch verherrlichet uns wieder zeigen, * Wirst Segen und Heil über unser Land ergießen.

2) Barmherzigkeit und Wahrheit werden sich begegnen, * Gerechtigkeit und Friede werden sich umarmen.

1) Auf Erden wird die Wahrheit und die Tugend sich ausbreiten, * Und die versöhnte Gerechtigkeit huldvoll auf uns hernieder schauen.

2) Die Tugend wird nicht nur in unsrer Mitte neu aufblühen, * Sie wird durch Gottes Segen auch reichlich Früchte tragen.

Antiphon. Er hat uns alle durch seinen Tod erlöset, und die Erbschaft des Lebens wieder erworben.

(Lesung aus der siebenten Rede des heiligen Pabsts Leo über das Leiden unsers Herrn.

1.

Wenn wir, Geliebteste! die Leiden und den

Tod unsers Herrn betrachten, so sehen wir, daß es durch den göttlichen Rathschluß beschlossen war, daß die Vornehmsten der Juden und die gottlosen Priester, welche öfters Gelegenheit suchten, gegen Christum zu wüthen, erst an dem Osterfeste Macht erhalten sollten, ihre Wuth auszulassen. Es mußte nämlich offenbar in der That erfüllt werden, was lange schon durch ein geheimnißvolles Vorbild verheissen war, daß das wahre Lamm, das Vorbedeutende entfernen, und daß ein einziges Opfer alle übrigen Opferdienste aufheben sollte. Damit also die Schatten dem Körper, die Vorbilder der Gegenwart der Wahrheit weichen, wird der alte Gottesdienst durch ein neues Geheimniß vernichtet; wird das Opfer in ein anderes Opfer verwandelt; das Blut durch ein anderes Blut weggeschafft, und die gesetzliche Feyer durch ihre Verwandlung erfüllt.

℣. Der Vorhang des Tempels riß von oben bis unten mitten entzwey, um anzudeuten, daß das alte Gesetz seine Endschaft erreicht habe, und ein neues an seine Stelle trete. „Denn, sprichst du, blutige und unblutige Opfer gefallen mir nicht; Brand- und Sündopfer verlang' ich nicht."

℟. Da sprach ich: „Sieh! ich komme zu erfüllen, was von mir im Buche geschrieben steht; nämlich deinen Willen zu vollziehen: denn dein Gesetz trag' ich mitten im Herzen."

℣. Das ganze Gesetz ward also als unkräftig und unnütz aufgehoben; es führte nicht zur Vollkommenheit. Dafür ist die bessere Hoffnung durch Jesum Christum eingeführt; wodurch wir uns Gott nahen.

(Lesung aus dem Briefe des heiligen Apostels Paulus an die Hebräer IX.)

2.

Christus, der Hoheprieſter, dem wir die erwarteten Güter verdanken, iſt durch ein gröſseres und vollkommeneres Zelt, das nicht von Menſchenhänden verfertigt, oder von irdiſcher Bauart iſt; und zwar nicht mit dem Blute der Böcke und Rinder, ſondern mit ſeinem eigenen Blute ein für allemal ins Allerheiligſte gegangen, und hat uns auf ewig Erlöſung verſchafft. Denn kann das Sprengen des Bluts von Böcken und Rindern, und der Aſche der verbrannten Kuh die Unreinen in Abſicht auf das Aeuſserliche reinigen; wie viel mehr wird das Blut Chriſti, der aus Antrieb des heiligen Geiſtes ſich ſelbſt als ein vollkommenes Opfer Gott dargebracht hat, unſer Gewiſſen von Sünden reinigen, daſs wir uns wieder dem lebendigen Gott nähern, und Ihm dienen dürfen.

℟. Ihm ward das Prieſterthum von demjenigen zu Theil, der zu ihm ſprach: Du biſt Prieſter auf ewig.

℣. Darum kann er auch ewig diejenigen retten, die ſich durch ihn Gott nähen; denn er lebt ewig, für uns ewig zu bitten.

℟. Einen ſolchen Hohenprieſter müſsen wir haben, der heilig, unſchuldig, unbefleckt, von Sünden frey und über alle Himmel erhaben iſt, um für uns ewig zu bitten. Hebr. Kap. VII.

3.

Da wir alſo an Jeſu, dem Sohne Gottes, einen groſsen Hohenprieſter haben, der in das Innerſte des himmliſchen Heiligthums eingegangen iſt, ſo wollen wir bey dieſem Bekenntniſs feſt verharren.

Denn wir haben keinen Hohenprieſter, der bey unſern Trübſalen nicht Mitleid haben könnte Er wurde vielmehr, wie wir, die Sünde ausgenommen, mit allen menſchlichen Verſuchungen durch Erfahrungen bekannt. Laſſet uns alſo voll Vertrauen zum Throne der Gnade treten, um Erbarmung und Gnade, und Hilfe in jeder Noth zu erlangen.

℣. Jeſus gieng nicht in ein von Menſchenhänden gebautes Heiligthum ein, das nur ein Vorbild des wahren Heiligthums war; ſondern er gieng in den Himmel ſelbſt hinein, ſich vor Gottes Angeſicht für uns zu ſtellen.

℣. Nicht aber, daß er ſich öfters opfere; wie der Hoheprieſter jährlich mit fremdem Blute ins Allerheiligſte hineingieng;

℣. Sondern er iſt nur einmal in der Welt erſchienen, die Sünde durch ſein eigenes Blut zu tilgen.

Die Landes ſind wie in den vorhergehenden Metten Seite 472, und das Gebet Seite 477.

VII. Abendandacht für den heil. Charſamſtag.

(Zur Auferſtehungsfeyerlichkeit unſers Herrn Jeſu Chriſti)

(Eingang.)

(Leſung aus der göttlichen Schrift. Matth. 27.; Mark. 15.; Luk. 23.; Joh. 19.

Nachdem Jeſus geſtorben war, und es Abend wurde, kam Joſeph von Arimathea, ein angeſehener Rathsherr, der auf das Reich Gottes wartete, und wagte es, von Pilatus den Leichnam Jeſu ſich auszubitten. Pilatus wunderte ſich, daß er ſchon geſtorben ſey, ließ den Hauptmann rufen, und fragte: „ob er ſchon lange tod wäre?“ Da er vom Hauptmann es vernommen hatte,

ſchenkte er dem Joſeph den Leichnam. Dieſer gieng alſo hin, und kaufte Leinwand, und nahm den Leichnam ab. Zu ihm geſellte ſich auch Nikodemus, der vormals bey Nacht zu Jeſu gekommen war, und brachte bey hundert Pfund gemiſchte Myrrhen und Aloe. Sie übernahmen den Leichnam Jeſu, und wanden ihn, ſammt den Spezereyen, in reine Leinwand ein, wie es bey den Juden Gewohnheit iſt. Nächſt am Orte, wo Jeſus gekreuziget ward, lag ein Garten, und darin ein neues Grab, das ſich Joſeph in einen Felſen hatte hauen laſſen, und worin noch niemand war beygeſetzt worden. In dieſes brachten ſie Nähe halber, und weil es Vorſabath der Juden war, und der Sabath ſich nahete, den Leichnam Jeſu. Joſeph wälzte einen großen Stein vor die Oeffnug des Grabes, und gieng weg.

(Geſang.)

1) Das Grab iſt zu; Nun ruheſt du Befreyt von jeder Plage In der Felſenhöhle aus, Bis zum dritten Tage.

2) Vorbey, vorbey iſt das Geſchrey, Das Toben deiner Feinde. Deinem Grabe nahen ſich Tief beſtürzt die Freunde.

3) Um's Grab herum Iſt alles ſtumm; Nur Thränen ſieht man fließen, In Gebärden ihren Schmerz Still die Frau'n ergießen.

4) Du haſt geliebt, Sanftmuth geübt, Wie noch hienieden Keiner. Doch gekreuzigt wurdeſt du, Wie der Mörder Einer.

5) Ich weiß, du wirſt, O Lebensfürſt!

Vom Grabe auferstehen; Und verkläret werd' ich dich Heute wieder sehen.

(Lesung aus der hl. Schrift. Matth. XXVII. 62 — 66.)

Den Tag darauf, der auf den Vorbereitungstag folgte, kamen die Oberpriester und Pharisäer zu Pilatus, und sagten: „Herr! wir erinnern uns, daß dieser Verführer noch bey Lebzeiten gesagt hatte: Nach drey Tagen werde ich wieder auferstehen. Laß also das Grab bis auf den dritten Tag bewachen, daß nicht etwa seine Jünger kommen, ihn stehlen, und zum Volke sagen: Er ist von den Todten auferstanden. Denn so würde der letzte Betrug ärger, als der erste seyn." Pilatus sprach zu ihnen: „Da habet ihr die Wache! Gehet hin, und bewachet ihn, wie ihr es für gut haltet." Sie giengen nun hin, besetzten das Grab mit Wächtern, und versiegelten den Grabstein.

Psalm, (nach dem 15. der Vulg.)

Antiphon. Gott ist mein Helfer, der Herr ist mein Leben.

1) Erhalte mich, o Herr! denn du bist meine Hoffnung, * Du bist mein Gott, du bist mein höchstes Gut.

2) Ich hab' an denen nur ein Wohlgefallen, * Die heilig, die gerecht auf dieser Erde wandeln.

1) Sah ich von Gebrechlichkeiten die Menschen schwer gedrückt; * So eilte ich sie zu erquicken und zu trösten.

2) Nur Sünder, die zum Blutvergiessen sich versammelten, * Die waren mir ein Abscheu; ich nannte ihre Namen nie.

1) Du, Herr! allein, du bist mein Erbetheil und Freudenkelch; * Du räumst mir meine Erbschaft wieder ein.

2) Durch dich ward mir ein gutes Loos zu Theil. * Mein Erbegut ist lieblich, herrlich und erhaben schön.

1) Ich preise dich, daß diese Einsicht du mir hast gegeben. * Sie war in Leidens-Nächten mir Ermunterung zu deinem Lobe.

2) Ich habe immerdar dich, Ewiger! vor Augen. * Du bist zur Rechten mir, damit ich niemals wanke.

1) Dies ist es auch, was meinem Herzen Freude macht, * Und meinen Geist entzückt, daß dir mein Mund lobsinget.

2) Mein Leib ruht selbst auf Hoffnung in dem Grabe: * Es werde deine Macht ihn wieder auferwecken.

1) Du wirst im Grab' auch meine Seele nicht verlassen; * Gestatten nicht, daß in der Gruft dein Heiliger verwese.

2) Vor deinem Antlitz ist der Freuden Fülle, * In deiner Rechten Seligkeit auf ewig.

Antiphon. Gott ist mein Helfer, der Herr ist mein Leben.

℣. Aus dem Evangelium des heiligen Matth. XXVIII. Kap.

℟. Mit Ehrfurcht, u. s. w.

Spät am Sabathe, da schon der erste Wochen-Tag anbrach, kam Maria von Magdala und die andere Maria, um die Grabhöhle zu besuchen. Und siehe! ein starker Erdstoß war daselbst ge-

schehen; denn ein Engel des Herrn war vom Himmel gekommen, hatte den Stein von der Oeffnung gewälzt, und sich darauf gesetzt. Sein Anblick war wie ein Blitz, sein Kleid glänzend weiß, wie der Schnee. Die Wachhaltenden geriethen darüber vor Furcht außer sich, und waren wie todt. Zu den Frauen aber sprach der Engel: „Fürchtet euch nicht! ich weiß wohl, daß ihr Jesum suchet, der gekreuzigt ist. Er ist nicht mehr hier; sondern auferstanden wie er gesagt hatte; kommt nur und sehet den Platz, wo der Herr gelegen hat; und gehet dann eilends hin, und meldet es seinen Schülern, er sey von Todten auferstanden. Er wird, so sagt ihnen, euch nach Galiläa vorangehen, dort werdet ihr ihn sehen; sehet! ich habe es euch vorhergesagt.“

℣. Diese heiligen Worte, u. s. w.

(Gesang.)

1) Christus ist erstanden! — Von des Todes Banden Schwebt Er frey, und auf sein Grab Schaut Er mit Triumph herab! — Freut euch, Menschenkinder! Singt dem Ueberwinder: Alleluja, Alleluja!

2) Christus lebt! den Glauben, Soll uns Niemand rauben; Ewig lebe Jesus Christ! Der des Menschen Heiland ist. Laßt uns ihn bekennen, Herr und Gott ihn nennen! Alleluja! Alleluja!

3) Er sey unsre Ehre, Theu'r uns seine Lehre, Wort des Lebens offenbar, Weil ein Gott der Lehrer war! Laßt uns sie erfüllen, Nach des Vaters Willen! Alleluja! Alleluja!

4) Erſt noch, wie verlaſſen; — (O wer mocht' es faſſen!) — Von den Menſchen und von Gott, Hieng Er, ſeiner Feinde Spott! Seht Ihn itzt mit Wonne Leuchtend wie die Sonne! Alleluja, Alleluja!

5) So entflieh'n die Sorgen, Wenn den goldnen Morgen Sendet nach der finſtern Nacht Gott, der über Fromme wacht! Aus dem Kelch der Leiden Schöpft der Dulder Freuden. Alleluja, Alleluja!

6) Tod! Du biſt gebunden, Kannſt nicht mehr verwunden; Heiter wird die dunkle Gruft, Weil Gott neu ins Leben ruft. Ha! des Todes Erben, Werden nimmer ſterben. Alleluja, Alleluja!

7) Auf des Himmels Throne, Vater! mit dem Sohne In des Geiſtes Einigkeit, Sey gelobt in Ewigkeit! Hoch von allen Zungen, Sey Gott Preis geſungen! Alleluja, Alleluja!

℣. Chriſtus iſt von Todten auferſtanden. Alleluja!
℟. Damit auch wir vom Grabe auferſtehen, Alleluja!
℣. Triumph dir Held, der uns vom Tod befreyt!
℟. Triumph dem Retter unſrer Seligkeit!

Laſſet uns beten.

O Gott! der du in dieſer Nacht durch die herrliche Auferſtehung deines Sohnes uns den Weg zur ſeligen Unſterblichkeit eröffnet haſt; verleih' uns deine Gnade, daß wir vom Grabe der Sünde auferſtehen, und durch einen heiligen Lebenswandel deines himmliſchen Reiches würdig und theilhaftig werden mögen; durch denſelben Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn,

der mit dir und dem heiligen Geiste als gleicher Gott lebt und regiert von Ewigkeit zu Ewigkeit ℟. Amen.

℣. Die Gnade unsers von den Todten auferstandenen Heilandes sey und bleibe mit uns allen. ℟. Amen.

(Zum heiligen Segen mit dem Hochwürdigsten.)

1) Seht, Christus, unser Osterlamm, Durch den uns Heil und Leben kam! Besiegt hat er der Hölle Macht, Des Irrthums und des Grabes Nacht!

2) Gelobet seyst du Jesus Christ, Der du vom Tod' erstanden bist! Dem Vater der Barmherzigkeit, Dem Geist sey Lob in Ewigkeit! Amen.

VIII. Abendandacht auf die heilige Fronleichnams-Oktav.

(Den Segensgesang suche in der sechsten Abtheilung.)

(Vorbereitungsgebet.) Wir versammeln uns an deinem heiligen Altare, o Herr! um dich unter der Gestalt des Brodes anzubeten. Segne unsre Andacht, daß unser Glaube lebendiger, unsre Hoffnung und unser Vertrauen immer kindlicher und unsre Liebe zu dir tugendreicher, und wir der beseligenden Früchte deines heiligen Opfertodes theilhaftig werden; der du lebst und regierst mit Gott dem Vater in Einigkeit des heiligen Geistes, als gleicher Gott von Ewigkeit zu Ewigkeit. ℟. Amen.

(I. Jesus Christus, unser Glauben.)

(Vorbeter.) 1) Jesus Christus! du der Anfang und das Leben, das Wort, welches Fleisch

geworden ist, und unter uns gewohnt hat; du der Erstgeborne, der alles, den Himmel und die Erde, erschaffen hat, das Sichtbare und Unsichtbare, die Thronen, Herrschaften und Fürstenthümer; du, dem alle Gewalt im Himmel und auf Erden gegeben ist; dich glauben wir gegenwärtig unter der Gestalt des Brodes, und beten dich an.

℟. Wir glauben an dich, und beten dich an als unsern Gott und Herrn!

(Vorbeter.) 2) Jesus Christus, eingeborner Sohn Gottes! du bist eins mit dem Vater, und erweckst, wie Er, Todte, und gibst ihnen das Leben. — Du bist die Auferstehung und das Leben; wer an dich glaubt, ob er schon stirbt, wird dennoch leben; denn du bist gestorben, und wieder auferstanden, um uns zu zeigen, daß du ewig der Herr bist über Tod und Leben.

℟. Wir glauben an dich, u. s. w,

(Vorbeter.) 3) Jesus Christus! du bist das Brod, welches vom Himmel gekommen ist, — nicht das Manna, das die Väter gegessen haben, welche gestorben sind, — sondern das Brod des Lebens; damit derjenige nicht sterbe, der davon ißt, sondern das ewige Leben in sich habe, und du ihn am jüngsten Tage auferweckest.

℟. Wir glauben an dich, u. s. w.

(Vorbeter und Volk.) Heilig, heilig, heilig bist du unser Herr und Gott! — Himmel und Erde sind mit deiner Herrlichkeit erfüllt. — Lob, Preis und Dank sey dir, o Jesu, Sohn Gottes! — der du gekommen bist, uns sündige Menschen zu erlösen.

Vater unser u. s. w.

℣. Das ist sein Gebot, daß wir an ihn glauben,
℟. Und unsern Glauben mit Herz und Munde bekennen.

Lasset uns beten.

Jesus Christus, unser Heiland! der du selbst gesagt hast: „Wer dich sehe, und an dich glaube, habe das ewige Leben;“ o verleihe uns, daß der Glaube an deine heilige Gegenwart unser ganzes Leben begleite, uns vom Bösen abhalte, und zum Guten ermuntere; damit wir würdig seyn mögen, von dir zum ewigen Leben auferweckt zu werden; der du mit dem Vater und dem heiligen Geiste als gleicher Gott lebst und regierst in Ewigkeit. ℟. Amen.

(II. Jesus Christus, unsre Hoffnung.)

(Vorbeter.) 1) Jesus Christus ist in die Welt gekommen, zu suchen, was verloren war, und das Gefundene zu beseligen. Er hat sich für uns dargegeben, um uns von aller Lasterhaftigkeit zu befreyen, um sich ein Volk zu reinigen, das durch gute Werke der Heiligung befliſſen, und der Seligkeit würdig wäre. Wir hoffen von ihm Vergebung der Sünden, und die Gnade zu einem tugendhaften, heiligen Leben.

℟. Wir hoffen auf ihn, und beten ihn an als unsern Gott und Herrn!

(Vorbeter.) 2) Der Allmächtige hat Jesum Christum zu unserm Richter und Begnadiger erwählt, und er ist durch seinen Tod bey ihm unser Mittler und Fürsprecher geworden; damit alle, die an ihn glauben, und Buße wirken, Vergebung der Sünden erhalten. Er ruft uns allen zu:

„Kommt zu mir, die ihr mühselig und beladen seyd, ich will euch erquicken. Ihr werdet Ruhe finden für eure Seele.

℟. Wir hoffen auf ihn, u. s. w.

(Vorbeter.) 3) Jesus Christus ist der Bürge des verheißnen ewigen Lebens. Er ist das Lamm Gottes, welches die Sünden der Welt auf sich genommen hat, — und er ist treu in seinen Verheissungen. Er ist gestern und heute Derselbe, und ist es in Ewigkeit. Auch ist er mächtig genug, zu Stande zu bringen, was er versprochen hat.

℟. Wir hoffen auf ihn, u. s. w.

(Vorbeter und Volk.) Heilig, heilig u. s. w. wie Seite 500.

Vater unser u. s. w.

℣. In Jesu allein ist wahres Heil!

℟. Niemand kömmt zum Vater, als durch ihn.

Lasset uns beten!

Jesus Christus, unser Mittler, Fürsprecher und Begnadiger! auf dich hoffen und vertrauen wir; du bist unsre Zuversicht und unser Trost. Schenk uns Verzeihung unsrer Sünden, und hilf uns, die bösen Neigungen besiegen, und nach deinem heiligen Beyspiele wandeln, damit wir des ewigen Lebens würdig und theilhaftig werden, das du uns verheissen, und durch deinen Tod verdient hast; der du mit dem Vater und dem heiligen Geiste als gleicher Gott lebst und regierst von Ewigkeit zu Ewigkeit. ℟. Amen.

(III. Jesus Christus, unsre Liebe.)

(Vorbeter.) 1) Jesus Christus! du bist die

ewige Liebe, die vom Himmel herab kam zu uns auf Erden. Jedes deiner Worte ist Ausguß heiliger Liebe. „Ich gebe euch, sprichst du, ein neues Gebot: Liebet einander, wie ich euch liebe.“ „Ich sage euch: nicht etwa nur siebenmal sollt ihr verzeihen, sondern siebenzig und siebenmal; ja, ihr sollet sogar euere Feinde lieben; jene segnen, die euch fluchen; wohlthun denen, die euch hassen und verfolgen; denn nur daran wird man erkennen, daß ihr meine Jünger seyd, wenn ihr einander liebet.“

℣. Wir lieben dich von ganzem Herzen, und beten dich an, als unsern Gott und Herrn!

(Vorbeter.) 2) Jesus Christus! du bist die ewige Liebe. Jedes deiner Werke ist Ausfluß und Denkmal deiner Liebe. Du verließest die Fülle deiner Herrlichkeit und Seligkeit, nahmst unsre menschliche Natur an, giengst umher und thatest Gutes. Du erduldetest namenlose Leiden, und den schmählichen und schmerzlichen Tod des Kreuzes, um uns die Erbschaft des ewigen Lebens wieder zu erwerben. Wo ist ein Freund, der für seinen Freund das Leben dargibt? Und dennoch hast du dies für uns Sünder gethan! —

℣. Wir lieben dich aus ganzem Herzen, u. s. w.

(Vorbeter.) 3) Jesus Christus ist die Liebe. Er wollte uns nicht verwaisen lassen. Wie er in Menschengestalt unter uns wohnte, wollte er in Brodsgestalt unter uns bleiben; und er will, daß, wo er ist, wir auch seyen, und wir mit ihm seine Herrlichkeit theilen. Zum Unterpfand dessen hinter-

ließ er uns seinen Leib und Blut in diesem heiligen Sakramente. Jesus Christus! du bist wahrhaftig die ewige Liebe, die vom Himmel zu uns herab gekommen ist.

℣. Wir lieben dich von ganzem Herzen, und beten dich an, als unsern Gott und Herrn!

(Vorbeter und Volk.) Heilig, heilig u. s. w. wie Seite 500.

Vater unser u. s. w.

℣. Wer seine Gebote hält, der bleibt in Vereinigung mit Ihm.

℟. Und seine Liebe ist vollkommen.

Lasset uns beten!

Jesus Christus, du die Liebe selbst! Lehre uns lieben, wie du geliebt hast, und laß uns durch diese Liebe mit dir vereinigt bleiben, damit wir würdig seyn mögen, an deiner Herrlichkeit Theil zu nehmen, der du lebst und regierst mit Gott dem Vater und dem heiligen Geiste als gleicher Gott von Ewigkeit zu Ewigkeit. ℟. Amen.

Lobgesang.

1) Deinem Heiland, deinem Lehrer u. s. w., wie Seite 107 — 108.

Lytaney

zur Verehrung des heiligsten Altarssakramentes.

℣. Herr! erbarme dich unser! ℟. Christus! erhöre uns! u. s. w.

Gott Vater vom Himmel!
Gott Sohn Erlöser der Welt!
Gott heiliger Geist!
Heiligste Dreyeinigkeit!
Jesu, du Sohn des lebendigen Gottes!
Jesu, du Sohn der Jungfrau Maria!

} ℟. Erbarme dich.

Jesu, du Vorbild aller Tugenden!
Jesu, du Retter der Seelen!
Jesu, du Freund der Armen!
Jesu, du Tröster der Betrübten!
Jesu, du Hoffnung der Gläubigen!
Jesu, du guter Hirt!
Jesu, du unser Mittler zwischen Gott und den Menschen!
Jesu, unser Weg, die Wahrheit und das Leben!
Jesu, du Zuflucht der Bußfertigen!
Jesu, du Versöhnung der Sünder!
Jesu, du wahres Licht der Welt!
Jesu, du ewige Weisheit!
Jesu, du unendliche Güte!
Jesu, du Trost der Leidenden!
Jesu, du Heil der Sterbenden!
Jesu, du Richter der Lebendigen und Todten!
Jesu, unser Anführer und Vollender!
Jesu, du Freude der Engel!
Jesu, du Wunsch der Patriarchen!
Jesu, du Erleuchter der Propheten!
Jesu, du Meister der Apostel!
Jesu, du Stärke der Märtyrer!
Jesu, du Stifter der christlichen Kirche!
Jesu, du Quell aller Heiligkeit!
Jesu, du König des ewigen Reiches!

Erbarme dich unser!

℣. Sey uns gnädig!
℟. Verschone uns, o Herr!
℣. Sey uns gnädig!
℟. Erhöre uns, o Herr!

Vor allem Uebel!

℟. Bewahre uns, o Herr!

Vor Uebertretung deiner heiligen Gebote!
Vor aller Unreinigkeit des Herzens!
Vor aller Unehrerbietigkeit gegen das heiligste Altarssakrament!
Vor unwürdigem Genusse deines heiligen Leibes und Blutes.
Vor der Gefahr des ewigen Todes!

℟. Bewahre ꝛc.

℣. Wir arme Sünder! ℟. Wir bitten dich, erhöre uns!

Daß du uns verschonest!
Daß du uns verzeihest!
Daß du uns im Glauben an dich erhalten wollest!
Daß du uns in der Hoffnung auf dich bestärkest!
Daß du die Liebe zu dir in uns vermehren wollest!
Daß du alle christlichen Herzen in Liebe und Eintracht vereinigen wollest!
Daß du alle Menschen auf dem Wege der Tugend zu dir führen wollest!
Daß du deine heilige Kirche regieren und erhalten mögest!
Daß du die Anzahl deiner würdigen Verehrer vermehrest!
Daß du uns die Gnade verleihest, dir in deinem heiligen Gehorsame nachzufolgen!
Daß wir immermehr deine heilige Geduld und Sanftmuth uns eigen machen!
Daß wir in deiner Gott- und Nächstenliebe dir immer ähnlicher werden!
Daß wir mit dir bis an unser Lebensende Eines Sinnes und Herzens verbleiben!
Daß uns kein Ungemach und Drangsal, ja selbst nicht der Tod von deiner Liebe trenne!
Daß wir vor unserm Tode deinen Leib und Blut zu empfangen würdig seyn mögen!

℟. Wir bitten dich, erhöre uns!

Daß du bey unserm Lebensende uns beystehest, und in die ewige Seligkeit aufnehmest!

℟. Wir bitten dich, erhöre uns!

O Jesu, du Lamm Gottes! welches du hinwegnimmst die Sünden der Welt!

1) Verschone uns, o Herr! 2) Erhöre uns, o Herr! 3) Erbarme dich unser, o Herr!

(Gebet.) Du hast uns, o Jesu! im heiligen Sakramente des Altars ein ewiges Denkmal deines Leidens und Todes hinterlassen. Gib, daß wir dies heilige Geheimniß jederzeit mit so wahrer Andacht verehren, daß wir durch Nachahmung deines heiligen Beyspiels auch des Segens deiner Erlösung würdig und theilhaftig werden; der du lebst und regierst mit Gott dem Vater in Einigkeit des heiligen Geistes als gleicher Gott von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

(Zum Segen wird aus der nachfolgenden sechsten Abtheilung ein Gesang genommen.)

XI. Abendgebet für Privatandacht.

Die Nacht ist da, ich will zur Ruh' mich legen;
Dank dir, o Gott! für dieses Tages Segen!
Die Nacht ist da: o Vater! segne mich,
Und sicher schließt mein mattes Auge sich.

Mein Gott und Vater! So ist denn abermal ein Tag dahin, und mit ihm ein Theil meines Lebens! — Wie die Zahl meiner Tage wächst, so nimmt mein Leben ab, denn ich nahe mich mit jeder Stunde dem Grabe. Daß ich doch diesen Tag ohne unreinen Gedanken, ohne Verletzung meiner Pflicht, ohne Sünde zugebracht hätte! — Vater, bester Vater! wenn ich etwas gethan, das

deinem heiligen Willen zuwider war, wenn ich eine meiner Berufs-Pflichten unerfüllt ließ, wenn ich Jemand beleidigt habe, so bitte ich dich reumüthig um Verzeihung. — Lasset du mich den kommenden Tag wieder erleben, so will ich alle Mühe anwenden, den begangenen Fehler zu verbessern, das Unrecht zu vergüten, und den zugefügten Schaden nach Kräften zu ersetzen. Hab' ich aber heute etwas Gutes vollbracht, hab' ich den einen oder andern Menschen durch Rath und That unterstützt, oder zu meiner eigenen Vervollkommnung etwas gethan, so betrachte ich es als Ausfluß deiner Milde und Gnade. — Mit dankbarem Gemüthe bekenne ich, daß, was mir heute Angenehmes, Glückliches und Heilsames zu Theil geworden ist, mir von dir, der Quelle alles Guten zufloß. Deßwegen sage ich dir von Herzen Dank für alle unzählbare Wohlthaten, die du mir heute und mein ganzes Leben hindurch hast angedeihen lassen. Ich bitte dich auch, beschütze mich diese Nacht hindurch nach der Fürbitte deiner Engel und aller Heiligen. Entferne von mir jeden Gedanken, der meine Seele beflecken, und ihr Heil gefährden kann.

Unter deiner Obhut lege ich mich nun zur Ruhe, o Vater! laß sie mir zur gedeihlichen Stärkung werden, und mich Morgen, wenn es deinem weisesten Rathschlusse nicht entgegen ist, wieder gesund und munter, und mit neuem Muth und Eifer belebt, erwachen, damit ich es vermöge meinen Mitmenschen nach Kräften zu dienen. Vater! in deine Hände empfehle ich meinen Geist; —

Ich empfehle dir auch die Meinigen, alle meine Nebenmenschen, vorzüglich die Nothleidenden, Unglücklichen und Kranken.

Laß auch, Allbarmherziger! den Seelen meiner Abgestorbenen (Eltern, Verwandten, Geschwistrige, Freunde, und Wohlthäter) N. N., und aller Christgläubigen ewige Ruhe angedeihen; durch Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn, Amen.

1) Der Tag ist wieder hin, Und diesen Theil des Lebens, Wie hab' ich ihn vollbracht? Verstrich er mir vergebens? Hab' ich mit allem Ernst Dem Guten nachgestrebt? Hab' ich vielleicht nur mir, Nicht meiner Pflicht gelebt?

2) Hab' in der Furcht des Herrn Ich ihn auch angefangen? Mit Dank und mit Gebet, Mit eifrigem Verlangen, Als ein Geschöpf von Gott Der Tugend mich zu weih'n, Und züchtig und gerecht, Und Gottes Freund zu seyn?

3) Hab' ich in meinem Stand Auch ihm mich treu bewiesen? Durch Eifer und durch Fleiß Ihn, meinen Gott gepriesen? Mir und der Welt genützt, Und jedem wohlgethan, Weil es der Herr gebot, Nicht, weil mich Menschen sah'n?

4) Wie hab' ich diesen Tag Mein eigen Herz regieret? Hat mich im Stillen oft Ein Blick auf Gott gerühret? Erfreut' ich mich des Herrn, Der unser Fleh'n bemerkt? Und hab' ich, im Vertrau'n Auf ihn, mein Herz gestärkt?

5) Dacht' ich bey dem Genuß Der Güter hier auf Erden, An den Allmächtigen, Durch den sie

ſind, und werden? Verehrt' ich ihn allein? Empfand ich ſeine Huld? Trug ich das Glück mit Dank, Den Unfall mit Geduld?

6) Und wie genoß mein Herz Des Umgangs ſüſſe Stunden? Fühlt' ich der Freundſchaft Glück? Hab' ichs mit Dank empfunden? War ſtets mein Ernſt auch ſanft, Mein Scherz auch unſchuldsvoll? Und hab' ich nichts geredt, Das mich gereuen ſoll?

7) Hab' ich die Meinigen Durch Sorgfalt mir verpflichtet? Sie durch mein Beyſpiel ſtill Zum Guten unterrichtet? War zu des Mitleids Pflicht Mein Herz nicht zu bequem? Ein Glück, das Andre traf, War dies mir angenehm?

8) War mir mein Fehltritt leid, So bald ich ihn begangen? Beſtritt auch ich in mir Ein unerlaubt Verlangen? Und wenn in dieſer Nacht Gott über mich gebeut, Bin ich vor ihn zu ſteh'n, Auch willig und bereit?

9) Gott! du verzeiheſt dem, Den ſeine Sünden kränken; Du liebſt Barmherzigkeit, Und wirſt auch ſie mir ſchenken! Auch dieſe Nacht biſt du Der Wächter über mir; Leb' ich, ſo leb' ich dir; Sterb' ich, ſo ſterb' ich dir.

Sechste Abtheilung.

Predigt-, Christenlehr-, Segens-, Prozessions-, Communion-, Sonn-, Festtags- und Gelegenheits-Gesänge und Gebete.

I. Predigt-Lieder.

A. Für die Sonntage.

(1. Vor der Predigt.) 1) Geist der Wahrheit, Geist der Liebe! Den der Herr den Jüngern gab, Läutre jeden unsrer Triebe; Geist der Liebe, Geist der Wahrheit, Komm zu uns herab!

2) Geist der Liebe, Geist der Wahrheit! Nebel hüllt des Menschen Pfad. Führ' ihn Du zur Sonnenklarheit! Geist der Wahrheit, Geist der Liebe, Sey uns Licht und Rath.

3) Unsers Herzens Tugendquelle Trüben Sinnenlust und Schmerz! Leidenschaft treibt Well' auf Welle; O erhelle, Geist der Lieb' und Wahrheit, unser Herz!

(1. Nach der Predigt.) Dank, Herr! für deiner Wahrheit Licht, Für deines Wortes Unterricht. Wie glücklich ist der Mensch als Christ, Wenn er dir treu ergeben ist; Ihm wird durch deines Geistes Kraft, Der alles Gute wirkt und schafft, Ein hehres unvergänglich Heil Zum Tugendlohn und Erbtheil.

(2. Vor der Predigt.) 1) Komm, heiliger Geist! auf uns herab! Dein Trost erhellt uns Leiden und Grab; Von dir kömmt Weisheit, Licht

und Rath, Kämmt Luſt und Kraft zur guten That. Komm heiliger Geiſt zu uns herab!

2) Komm, heiliger Geiſt! mit Gottes Kraft, Die in uns neue Herzen ſchafft; Erfülle uns mit heil'gem Sinn, Führ' uns zur Quell' des Lebens hin. Komm, heiliger Geiſt! zu uns herab!

3) Komm, heiliger Geiſt! des Wortes Licht! Entflamme uns für Wahrheit und Pflicht. Mach' uns durch deines Prieſters Mund Den Rathſchluß deiner Weisheit kund. Komm, heiliger Geiſt! auf uns herab!

(2. Nach der Predigt.) Dich, heiliger Geiſt! dich preiſen wir, Aus Dankbarkeit, aus Liebe zu dir. Noch wirkeſt du durch Jeſu Wort Zu unſerm Heile mächtig fort. Dich, heiliger Geiſt! dich preiſen wir.

B. Predigtlieder für die Feſttage.

I. Am Feſte der Geburt Chriſti und am Sonntage in der Oktav.

(Vor der Predigt.) Dein Wort, o Gott! Das uns im Fleiſch erſchienen, Regiere deines Prieſters Geiſt, Da er dein Volk dir treu zu dienen, Nach deiner Lehre unterweiſt.

(Nach der Predigt.) Dank dir, o Gott! Dein Wort ermuntert unſere Seelen, Treu deinem Sohne nachzugeh'n, Und dankbar jenes Heil zu wählen, Das ſeine Lieb' uns auserſeh'n.

II. An den Oſterfeſttagen.

(Zur Predigt.) O Auferſtand'ner! deine Lehre Hat ſich als Gottes Wort bewährt; Steht einem Felſen gleich im Meere, Den keiner Woge

Macht zerstört. Ich höre sie mit hehrer Wonne, Sie ist auf diesem dunkeln Pfad' Mir eines schönern Lebens Sonne; Wo herrlich reift der Tugend Saat.

(Nach der Predigt.) Mein Gott! wie kann ich dich erheben Für deines Wortes Trost und Licht! — Das will ich thun: Ich will dir leben; Dir, meiner Seele Zuversicht! — Mag immerhin der Frevler spotten, Dein Wort bürgt mir, Herr! daß du lebst, Und mich dereinst vom Reich der Todten Zu deiner Herrlichkeit erhebst.

III. Am Auffahrtsfeste unsers Herrn Jesu Christi.

(3. Predigt.) Herr, Herr! dein Evangelium Ist für uns Licht und Leben. Du hast es, dir sey Dank und Ruhm! Zum Segen uns gegeben. Wir wollen uns auf seiner Bahn Dem Ziele unsers Heiles nah'n, Durch deinen Geist geleitet.

(Nach d. Predigt.) Dank dir, mein Gott, mein Heil, mein Licht! Dich will ich ewig lieben, Und still und freudig meine Pflicht Nach deinem Worte üben. Du bist's, der alles Gute schafft. Erbarmer! deine Huld und Kraft Werd' in uns Schwachen mächtig.

IV. An den Pfingstfesttagen.

(3. Predigt.) Kein Lehrer ist dir, Jesu gleich, Nicht einer so an Weisheit reich, Wie du, des Höchsten Sohn es bist, In dem des Geistes Fülle ist. Mit Ehrfurcht hören wir dir zu, Machst uns, o bester Lehrer! du Durch deines treuen Priesters Mund Das Wort des Heiles kund.

(N. der Predigt.) Dank, Herr! für deiner Wahrheit Licht, Für deines Wortes Unterricht; Wie glücklich iſt der Menſch als Chriſt, Wenn er dir treu ergeben iſt! Ihm wird durch deines Geiſtes Kraft, Der alles Gute wirkt und ſchafft, Ein unvergänglich, hehres Heil Zum Lohn und Erbetheil.

V. Am Dreyeinigkeitsfeſte.

(Z. Predigt.) Flehend, Vater! werfen wir Uns zu deinen Füßen; Laß des Lebens Worte hier Reichlich in uns fließen. Nur bey deines Wortes Licht Lernen wir dich kennen, Den mit Glaubenszuverſicht Wir dreyeinig nennen.

(N. der Predigt.) Dank dir, Vater! für das Wort Durch den Sohn gegeben! Mächtig wirk' es immer fort Zu der Seele Leben; Es verbreite Jeſu Reich Täglich mehr auf Erden, Bis wir einſtens alle gleich Ewig ſelig werden.

VI. An den Feſttagen der ſeligſten Jungfrau Maria.

(Z. Predigt.) Das Wort des Höchſten war ihr theuer, War ihre Luſt auf dieſer Welt; Sie hielt es inniger und treuer, Als je ein Sterblicher es hält. Um deiner Mutter nachzukommen Send' uns, o Herr! des Geiſtes Kraft, Die in den Herzen aller Frommen Das Wollen und Vollbringen ſchafft.

(N. d. Predigt.) Wir wollen, wie Maria lehrn, Nach deines Wortes reinem Licht; Dies ſey der Dank, den wir dir geben, O Gott! für deinen Unterricht. O laß dein Wort auf dunkeln

Wegen Der Leitstern unsers Wandels seyn, Daß wir, gestärkt durch seinen Segen, Uns, wie Maria dir nur weih'n!

VII. An den Festtagen der Heiligen überhaupt.

(Z. Predigt.) Laß dein Wort, Allmächtiger! Tief in unsre Herzen dringen; Segne uns, Begnadiger! Reichlich gute Frucht zu bringen, Daß wir uns mit deinen Treuen Ewig deiner Güte freuen.

(A. der Predigt.) Dir sey Preis und Dank gebracht Für dein Wort, das wir vernommen; Groß bewies sich seine Macht Stets, o Herr! an deinen Frommen. Laß an uns, die wir's bewahren, Seine Kraft auch offenbaren.

VIII. An den Festtagen der heiligen Apostel und Blutzeugen.

(Z. Predigt.) O Herr! von dem das Predigtamt, Von dem das Licht der Wahrheit stammt; Mach' uns durch deines Dieners Mund Die Wege deiner Weisheit kund; Und wirke, wie dein Wort verheißt In uns das Heil durch deinen Geist.

(N. d. Predigt.) Dir, Stifter! unsrer Seligkeit Sey unser Lob und Dank geweiht; Du bist des Frommen höchstes Gut, Für dich kämpft er mit Heldenmuth, Dir lebt, dir leidet er allein, Um, Christus! ewig dein zu seyn.

IX. An Festtagen der heiligen Engel.

(Z. Predigt.) Dein heil'ges Wort Aus deines Priesters Mund zu hören, Verleih' uns, Gott! den Kindersinn; Dann wird es unsern Geist ernähren, Und deinen Engeln gleich durchglüh'n.

(N. d. Predigt.) Dir wollen wir, o Gott! aus Dankbarkeit auf Erden In allem treue Diener seyn; Bis wir gleich deinen Engeln werden, Die ewig deinem Dienst sich weih'n.

X. An Dankfesten der Erndte.

(Zur Predigt.) Allmächtiger! gleich deiner Sonne Erhellt dein göttlich Wort die Welt, Bringt Jedem Segen, Heil und Wonne, Der's gläubig hört, bewahrt und hält. Der Vortrag dieses Wortes dringe Heut tief in unsre Herzen ein, Die wir dir, Schöpfer aller Dinge! Aus dankbarem Gemüthe weih'n.

(Nach der Predigt an Dankfesten überhaupt, und bey gesegneter Erndte, Weinlese ꝛc. insbesondere.) Wie groß ist des Allmächt'gen Güte! Ist der ein Mensch, den sie nicht rührt, Der mit verhärtetem Gemüthe Den Dank erstickt, der ihm gebührt? Nein, seine Liebe zu ermessen Sey ewig unsre größte Pflicht. Der Herr hat unser nicht vergessen; Vergessen wir auch seiner nicht!

(Nach der Predigt in minder gesegneten, oder sogenannten Mißjahren.) Nie schenken dieser Erde Güter Dem Menschen die Zufriedenheit; Die wahre Ruhe der Gemüther Ist Tugend und Genügsamkeit. Gott ist der Herr, und seinen Segen Vertheilt er stets mit weiser Hand; Nicht so, wie wir's zu wünschen pflegen, Doch so, wie er's uns heilsam fand.

II. Christenlehr-Lieder.

1. Vor der christlichen Lehre.

Du Quell der Weisheit, Freund der Frommen,

Du dessen Freude Segnen ist; Du läd'st uns ein, zu dir zu kommen: Hier sind wir, Heiland, Jesu Christ! Erhöre unser kindlich Flehen; Send' uns, wie es dein Wort verheißt, Um deine Lehren zu verstehen, Vom Himmel deinen heil'gen Geist.

1. Nach der christlichen Lehre.

Herr Jesus Christus! deine Lehren Sind ewig wahr, sind himmlisch schön; Voll Kraft die Seele zu ernähren, Um in das Leben einzugeh'n. So oft wir, Herr! dich hören nennen, So fühlen wir in unsrer Brust Die größte Freude dich zu kennen, An deinem Wort' stets größre Lust.

2. Vor der christlichen Lehre.

1) Wir kommen vor dein Angesicht, Du Schöpfer unsrer Jugend! Verwirf jetzt unsre Bitte nicht Um Weisheit und um Tugend. Laß unser Lernen, Fleiß und Müh' Umsonst nicht seyn, Herr! segne sie.

2) Gib, daß sich unsre Lehrer freu'n, Uns aufmerksam zu sehen: Laß ihren Unterricht gedeih'n Zu unserm Wohlergehen! O Vater! segne ihr Bemüh'n, Daß sie zu Christen uns erzieh'n.

2. Nach der christlichen Lehre.

Jesus, Herr! uns lehrest du, Was wir thun und glauben sollen! Schenk' uns deine Kraft dazu! Gib zum Wissen auch das Wollen, Und zum Wollen das Vollbringen! Dann wird alles wohl gelingen!

3. Vor der christlichen Lehre.

1) Herr! präge alle Lehren, Die wir mit Andacht hören, Tief unsern Herzen ein; Laß uns

in früher Jugend, Verehrer wahrer Tugend, Nach deinem Beyspiel seyn!

2) Vermehr' in uns die Triebe Zur Andacht und zur Liebe, Zur wahren Frömmigkeit, Laß deinen heil'gen Willen Uns immer treu erfüllen, Wie es dein Wort gebeut.

3. Nach der christlichen Lehre.

1) Religion, von Gott gegeben! Sey ewig meinem Herzen werth, Du bist, die mich ein hehres Leben, Und einen Schöpfer kennen lehrt. Du rufst mir zu: dein Gott ist gut; Wohl dem, der seinen Willen thut.

2) Du leitest mich auf allen Wegen, Du schärfest meines Geistes Blick, Du machst mir jedes Glück zum Segen, Und schreckst vom Bösen mich zurück. Nur du veredelst Herz und Sinn, Und führst zu meinem Gott mich hin.

III. Segensgesänge.

1.

1) Wir beten an, Herr! deinen Leib und Blut In Brodsgestalt als unser höchstes Gut! — Heilig, heilig, heilig! Unaussprechlich heilig. Preis und Dank sey dir geweiht, Heiligster! in Ewigkeit!

2) Wir beten an, Dich! wahres Gottes Lamm, Du bluteteſt für uns am Kreuzesstamm. — Heilig, u. s. w.

3) O guter Hirt! der für uns Sünder starb, Durch seinen Tod Verzeihung uns erwarb. — Heilig, u. s. w.

4) O Lebens-Brod! das die Gerechten

nährt, Zur Tugend stärkt, und Seligkeit gewährt. — Heilig, u. s. w.

5) Du bist der Weg, die Wahrheit und das Licht! Bist unser Trost und unsre Zuversicht! — Heilig, u. s. w.

6) Erbarmungsquell! dem ew'ges Heil entfließt; Erquick' uns auch, wenn einst das Aug' sich schließt. — Heilig, u. s. w.

2.

(Chor.) 1) Heilig, heilig, heilig! Bist du, unser Herr und Gott! Deiner Macht und Herrlichkeit Ist der ganze Weltkreis voll.

(Nur Einige.) Dir Jesus Christ! Der du zugegen bist; Dir sey aus Dankbarkeit, Hier unser Herz geweiht. Nimm es zum Opfer hin, Und heil'ge unsern Sinn.

(Chor.) 2) Heilig, heilig, heilig! Bist du, unser Herr und Gott! Deiner Macht und Herrlichkeit Ist der ganze Weltkreis voll.

(Nur Einige.) Du bist uns nah', Den noch kein Auge sah! — Sey, wo wir sind, mit uns! Sey Leiter unsers Thuns! Führ' uns nach dieser Zeit In deine Herrlichkeit!

3.

1) Uns zum Himmel zu erheben, Stiegst du, Herr! zum Staub herab; Gabst für uns, dein theures Leben! Sankst zu unserm Heil ins Grab! — Heilig, unaussprechlich heilig! Bist du, unser Gott und Herr!

2) Ach! kein Mensch, der Engel Keiner, Kann dir gleich an Liebe seyn; Ewig soll mein Herz sich deiner, O du ew'ge Liebe! freu'n. — Heilig u. s. w.

3) Vater! dir sey ewig Ehre! Ehre dir, Herr Jesu Christ! Dir, o Geist! sey ewig Ehre! Gott! der du die Liebe bist! — Heilig u. s. w.

4.

1) Christen! betet an im Staube Unsern Gott, den Ewigen! Sey gesegnet, Christenglaube An den Unaussprechlichen! Schwinge dich zu ihm empor; Singe mit dem Engelchor: Heilig, heilig, heilig ist Unser Heiland, Jesus Christ!

2) Ihm, den göttliches Erbarmen, Heisse Menschenliebe drang, Daß er Retter ward uns Armen, Bringt ihm Lob- und Preisgesang! Er lehrt auf der Tugend Bahn, Gott, dem Heiligsten uns nah'n. — Heilig u. s. w.

5.

1) In der Gestalt des Brodes bist Du, Herr! uns hier zugegen. Du Quell des Lebens, Jesus Christ! Von dir strömt Heil und Segen. Heiland, Herr der Herrlichkeit! Dir sey Lob und Dank geweiht! Heilig u. s. w.

2) Am Kreuze floß dein theures Blut, Zur Tilgung unsrer Sünden; Du ewiges, du höchstes Gut! Laß uns Erbarmung finden; Zeig' uns dein mildes Angesicht, Umstrahlt von deiner Gottheit Licht. Heilig u. s. w.

6.

1) Jesus, du der Frommen Segen! Bist den Betenden zugegen. Unser Herz und unser Sinn Richten sich auf dich nur hin.

2) Jesus, unser Heil und Leben, Dir sind wir stets treu ergeben; Gehen wir auch gleich von hier, Unser Herz bleibt doch bey dir.

7.

1) Preiset Lippen das Geheimniß Eines Leibs voll Herrlichkeit; Eines Bluts, dem Schätze weichen, Das zum Lösegeld der Welt, Er, der Holden Mutter Sprosse, Er, der Völker Heil, vergoß.

2) Uns geschenket, uns geboren Aus der reinsten Jungfrau Schoos; Wandelt Er voll Huld auf Erden, Streut des Wortes Saamen aus; Krönt mit wundervoller Stiftung Seiner schönen Tage Schluß.

3) In der Nacht des letzten Mahles Saß von Brüdern Er umringt; Aß mit ihnen von dem Lamme Nach dem heiligen Gesetz; Reichte dann des neuen Bundes Höh're Speis den Zwölfen dar.

4) Er nahm Brod, und sprach mit Segen: Esset, denn dies ist mein Leib; Nahm den Kelch und sprach mit Segen: Trinkt mein Blut in meinem Bunde! Und gedenket mein, ihr Freunde Stets bey euerm Liebesmahl!

5) Lasset uns voll Ehrfurcht feyern Dies erhabne Sakrament! Hier sind keine alten Bilder; Neu ist unser Liebesmahl, Und der Glaube muß enthüllen, Was dem schwachen Sinn entgeht.

6) Dir, o Vater! in den Himmeln, Dir, o eingeborner Sohn! Schallen unsre Dankes-Lieder; Kraft und Segen strömt von Euch. Geist des Vaters, Geist des Sohnes, Dir gebührt der gleiche Ruhm.

IV. Prozessions-Gesänge.

1. Zu Prozessionen mit dem hochwürdigsten Gute.

(Erster Gesang.)

1) Christen! singt mit frohem Herzen, Preiset Gott, das höchste Gut; Das Geheimniß seiner Liebe, Wahrhaft seinen Leib, sein Blut; Diesen Leib, der angeheftet An dem Kreuze für uns starb; Dieses Blut, das dort geflossen, Und uns ew'ges Heil erwarb!

2) Uns von Nacht und Tod zu retten, Nahm er unsre Schwachheit an; Und er wandelte auf Erden Uns als Lehrer treu voran. Seine Wunder gaben Zeugniß Von der Lehre Göttlichkeit. Durch das größte aller Wunder Ward sein Scheiden noch geweiht.

3) Als der Herr mit seinen Jüngern Bey dem Abendmahle saß, Und nach Vorschrift des Gesetzes Von dem Osterlamme aß, Macht Er eine Liebesstiftung. Da das Mahl geendigt war, Gab er sich vor seinem Leiden Ihnen selbst zur Speise dar.

4) Christen! betet dies Geheimniß In dem Geist der Demuth an! Nur der Glaube kann enthüllen, Was kein Mensch ergründen kann. Dieses Denkmal seiner Liebe, In dem heil'gen Sakrament, Fordert unsre Gegenliebe, — Liebe ist sein Testament!

5) Guter Hirt! der seiner Heerde Selbst sein Fleisch und Blut gewährt; Der uns arme, schwache Pilger Mit dem Brod des Lebens nährt! Laß uns zu dem Gastmahl kommen, Wo wir dich

einſt unverhüllt Ewig ſehen, ewig lieben! Dann iſt unſer Wunſch erfüllt.

6) Gott dem Vater, Gott dem Sohne, Sey Lob, Preis und Herrlichkeit! Lob und Preis dem heil'gen Geiſte! Heiligſte Dreyeinigkeit! Vater! Schöpfer! Mittler! Tröſter! Herr! ich glaub', ich hoff' auf dich! Ich bereue meine Sünden; Gott! mein Gott! ich liebe dich.

(Zweyter Geſang.)

1) Laßt uns dem Heiland ſingen, Von Herzen ihn erhöh'n — Ihm Dank und Ehre bringen Dem Liebenswürdigſten!

(Chor.) Erkennet es, wie er geliebt, Und fühlt, was ſeine Liebe gibt.

2) Denn gütiger iſt keiner, Als Jeſus, unſer Herr, Und heiliger und reiner, Und mächtiger, als Er.

(Chor.) Erkennet u. ſ. w.

3) Zwar können wir nicht ſchauen Sein holdes Angeſicht; Doch dürfen wir ihm trauen, Und glauben, was er ſpricht.

(Chor.) Erkennet u. ſ. w.

4) O wie iſt ſeine Lehre So göttlich wahr und gut; Sieh't nur auf Gottes Ehre, Gibt uns ſo heitern Muth.

(Chor.) Erkennet u. ſ. w.

5) Er ſtarb, um uns von Banden Des Todes zu befrey'n! Für uns iſt Er erſtanden; Laßt uns Ihm dankbar ſeyn!

(Chor.) Erkennet u. ſ. w.

6) Geduld hat er mit Sündern, Und ladet

ſie zu ſich; Macht ſie zu Gottes Kindern, Und liebt ſie brüderlich!

(Chor.) Erkennet u. ſ. w.

7) So haben wir denn wieder Der Kinder Recht und Gut; Sind Jeſu theure Brüder, Erkauft mit ſeinem Blut.

(Chor.) Erkennet u. ſ. w.

8) Daß Sünder ewig leben, Die ew'ge Nacht bedroht, Hat er ſich hingegeben Für uns in Todesnoth.

(Chor.) Erkennet u. ſ. w.

9) Wir werden ewig leben; Für uns ſtarb unſer Herr! Wir werden ewig leben, Und ſelig ſeyn, wie Er!

(Chor.) Erkennet u. ſ. w.

10) Und bis wir ſelig werden, Macht er uns fromm und rein; Sein Geiſt führt uns auf Erden, Und läßt uns nie allein.

(Chor.) Erkennet u. ſ. w.

11) Er mildert unſre Plagen, Er ſchenkt dem Müden Raſt; Er hilft uns muthig tragen Des Kreuzes ſchwere Laſt.

(Chor.) Erkennet u. ſ. w.

12) Wenn Freund' und Feind' uns haſſen, Die letzte Stütze bricht; Wenn alle uns verlaſſen, Verläßt uns Jeſus nicht.

(Chor.) Erkennet u. ſ. w.

13) Nach ſeinem Teſtamente Iſt hier ſein Fleiſch und Blut Im heil'gen Sakramente; Der Seele höchſtes Gut.

(Chor.) Erkennet u. ſ. w.

14) Wir werden ewig leben! Für uns ſtarb unſer Herr! Wir werden ewig leben, Und ſelig ſeyn, wie Er.

(Chor.) Erkennet u. ſ. w.

2. Zur Prozeſſion an den Feſttagen Mariä, oder zu ihrer Verehrung überhaupt.

Herr, erbarme dich! Herr, erbarme dich! Herr, erbarme dich unſer! Chriſtus, erhöre uns! Chriſtus, erhöre uns! ℣. Erbarme dich unſer, o Herr!

1) Allmächtiger und Allwiſſender, Unſer Schöpfer und Vater! Höre unſer Rufen, Sieh auf unſer Flehen! ℣. Erbarme dich unſer! o Gott!

2) O du Gottes Sohn, Und Begnadiger! Jeſus, Heiland und Mittler! Höre unſer Rufen! Sieh auf unſer Flehen! ℣. Erbarme u. ſ. w.

3) O Gott, heil'ger Geiſt! Der du Kraft verleihſt, Das Gute zu vollbringen! Höre unſer Rufen! Sieh auf unſer Flehen! ℣. Erbarme dich, u. ſ. w.

4) O du Heilige, Hochgeſegnete, Süſſe Mutter der Liebe! Tröſterin im Leiden! Reinſter Quell der Freuden! ℟. O bitt für uns, Maria!

5) O du Frömmeſte, Gott vertrauendſte, Schönſte Tochter des Himmels! Daß wir hier auf Erden Fromm, wie du auch werden! ℣. O bitt u. ſ. w.

6) O du Reineſte, Auserwähltеſte, Heller Spiegel der Unſchuld! Rein wie Lilienblüthe Sey unſer Gemüthe! ℣. O bitt u. ſ. w.

7) O Sittſammeſte, Eingezogenſte, Zierde

deines Geſchlechtes! Daß wir treu im Stillen Gottes Wort erfüllen. ℟. O bitt u. ſ. w.

8) O Sanftmüthigſte, Allerfreundlichſte, Zarte Jungfrau voll Anmuth! Daß wir friedlich leben, Keinen Anſtoß geben! ℟. O bitt u. ſ. w.

9) O Demüthige, Sanftbeſcheidene, Wie das Veilchen im Thale! Daß wir Gott nur ehren, Aller Hoffart wehren. ℟. O bitt u. ſ. w.

10) O Geduldige, Gottergebene, Auf dem Nachtpfad des Lebens! Daß wir ohne Klagen, Still die Leiden tragen. ℟. O bitt u. ſ. w.

11) O du Himmliſche, Liebenswürdigſte, Leuchtend Vorbild der Tugend! Daß wir dir auch gleichen, Dir, der Tugendreichen! ℟. O bitt u. ſ. w.

12) O du Seligſte, Hochverherrlichte, Nächſt zur Rechten des Sohnes! Daß uns werd' zum Lohne, Einſt des Himmels Krone! ℟. O bitt u. ſ. w.

13) O Barmherzige, O Mitleidige, Mutter unſers Erlöſers! Tröſtend uns begleite In dem letzten Streite! ℟. O bitt u. ſ. w.

14) Gottes Lieblinginn! Sey Fürſprecherinn! Daß wir einſt im Gerichte Wegen unſern Sünden Gnade mögen finden. ℟. O bitt u. ſ. w.

15) O du Gottes Lamm! Daß am Kreuzesſtamm Für uns Sünder geblutet, Laß uns Gnade finden, Nachlaß unſrer Sünden!

℟. Verſchone, verſchone uns, o Herr!

16) O du Gottes Lamm! Das am Kreuze-

stamm Für uns Sünder geblutet, Laß uns Gnade finden, — Nachlaß unsrer Sünden!

℟. Erlöse, erlöse uns, o Herr!

17) O du Gottes Lamm! Das am Kreuzesstamm Für uns Sünder geblutet, Laß uns Gnade finden, — Nachlaß unsrer Sünden!

℟. Erbarme dich unser, o Herr!

3. Zur Prozession am Markustag, und in der Bittwoche.

Lytaney aller Heiligen nach der römischen Choral-Melodie.

℣. Kyrie eleyson! ℟. Christe eleyson!
℣. Kyrie eleyson! Christus erhöre uns!
℟. Christus erhöre uns!

℣. Gott Vater vom Himmel! } ℟. Erbarme.
℣. Gott Sohn, Erlöser der Welt! }
℣. Gott, heiliger Geist! }
℣. Heiligster, Dreyeiniger Gott! }

Heilige Maria! }
Heilige Gottesgebärerin! }
Heilige Jungfrau aller Jungfrauen! }
Heiliger Michael! }
Heiliger Gabriel! }
Heiliger Raphael! }
Alle heiligen Engel und Erzengel! }
Alle heiligen Chöre der seligen Geister! } ℟. Bitt für uns Sünder!
Heiliger Johannes der Täufer! }
Heiliger Joseph! }
Alle heilige Patriarchen und Propheten! }
Heiliger Petrus! }
Heiliger Paulus! }
Heiliger Andreas! }
Heiliger Jakobus! }

Heiliger Johannes!
Heiliger Thomas!
Heiliger Jakobus!
Heiliger Philippus!
Heiliger Bartholomäus!
Heiliger Matthäus!
Heiliger Simon!
Heiliger Thaddäus!
Heiliger Mathias!
Heiliger Barnabas!
Heiliger Lukas!
Heiliger Markus!
Alle heiligen Apoſtel und Evangeliſten!
Alle heiligen Jünger des Herrn!
Alle heiligen unſchuldige Kinder!
Heiliger Stephanus!
Heiliger Laurentius!
Heiliger Vinzentius!
Heiliger Fabian und Sebaſtian!
Heliger Johannes und Paulus!
Heiliger Cosmas und Damian!
Heiliger Gervaſius und Protaſius!
Alle heiligen Märtyrer!
Heiliger Silveſter!
Heiliger Gregorius!
Heiliger Ambroſius!
Heiliger Auguſtinus!
Heiliger Hieronimus!
Heiliger Martinus!
Heiliger Nikolaus!
Alle heiligen Biſchöfe und Beichtiger!
Alle heiligen Kirchenlehrer!
Heiliger Antonius!

Bitt für uns Sünder!

Heiliger Benediktus!
Heiliger Bernardus!
Heiliger Dominikus!
Heiliger Franziskus!
Alle heilige Priester und Leviten!
Alle heilige Mönche und Einsiedler!
Heilige Maria Magdalena!
Heilige Agatha!
Heilige Luzia!
Heilige Agnes!
Heilige Cäzilia!
Heilige Katharina!
Heilige Anastasia!

℟. Bitt für uns Sünder!

Alle heiligen Jungfrauen und Wittwen! ℟. Bittet ꝛc.
Alle Heiligen Gottes! ℟. Bittet ꝛc.
Herr, sey uns gnädig! ℟. Verschone uns, Herr und Gott!
Herr, sey uns gnädig! Erhöre uns, Herr und Gott!

Von allem Uebel!
Von aller Sünde!
Von deinem Zorne!
Vom unvorhergesehenen Tode!
Von den Nachstellungen des Teufels!
Vom Zorne, Haß und allem bösen Willen!
Vom Geiste der Unlauterkeit!
Von Blitz und Ungewitter!
Von dem ewigen Tode!
Durch das Geheimniß deiner heiligen Menschwerdung!
Durch deine Ankunft!
Durch deine Geburt!
Durch deine Taufe und dein heiliges Fasten!

℟. Erlöse uns, Herr und Gott!

Durch dein Kreuz und Leiden!
Durch deinen Tod und Begräbniß!
Durch deine heilige Auferstehung!
Durch deine wunderbare Himmelfahrt!
Durch die Ankunft des heiligen Geistes, des Tröſters!
Am Tage des Gerichtes!

℟. Erlöse uns ꝛc.

Wir arme Sünder! ℟. Wir bitten dich, erhöre uns!

Daß du uns verschonest!
Daß du uns verzeihest!
Daß du uns zur wahren Buße führen wollest!
Daß du deine heilige Kirche regieren und erhalten wollest!
Daß du die apostolischen Hirten, und alle geistlichen Stände in deiner heiligen Religion erhalten wollest!
Daß du die Feinde deiner heiligen Kirche beschämen wollest!
Daß du den christlichen Königen und Fürsten Frieden und wahre Einigkeit geben wollest!
Daß du allen christlichen Völkern Frieden und Eintracht verleihen wollest!
Daß du uns selbst in deinem heiligen Dienste stärken und erhalten wollest!
Daß du unsere Herzen zu himmlischen Begierden erheben wollest!
Daß du alle unsere Wohlthäter mit ewigen Gütern belohnen wollest!
Daß du unsere Seelen und die unsrer Brüder, Verwandten und Wohlthäter von dem ewigen Verderben erretten wollest!

℟. Wir bitten dich, erhöre uns!

Daß du die Früchte der Erde geben und bewahren wollest!
Daß du allen verstorbenen Christgläubigen die ewige Ruhe verleihen wollest!
Daß du uns erhören wollest!
Du Sohn Gottes!
} ℟. Wir bitten dich.

O du Lamm Gottes! welches du hinwegnimmst die Sünden der Welt!
℟. Verschone uns, o Herr!
O du Lamm Gottes! welches du hinwegnimmst die Sünden der Welt!
℟. Erhöre uns, o Herr!
O du Lamm Gottes! welches du hinwegnimmst die Sünden der Welt!
℟. Erbarme dich unser, o Herr!

℣. Christus höre uns! ℟. Christus erhöre uns!
℣. Kyrie eleyson! ℟. Christe eleyson! Kyrie eleyson!
Vater unser u. s. w.
℣. Führe uns nicht in Versuchung;
℟. Sondern erlöse uns vom Uebel!

(Nach dem 69. Psalm der Vulg.)

1) Mein Gott! laß mir Hilfe angedeihen; * Säume nicht, mir beyzustehen.
2) Laß sie zu Schanden werden, * Die meiner Seele Wohlfahrt untergraben.
1) Beschämt laß sie zurücke weichen, * Die Böses wünschen, und meiner in dem Unglück spotten.
2) Diejenigen hingegen, die dich aufrichtig suchen, * Laß deines Segens sich erfreuen.
1) Sie werden dankbar Lob und Preis dir bringen; * Sie werden deine Huld und Gnade rühmen.
2) Ich geize nicht nach Ueberfluß von Gütern. *

Bin ich auch arm, so leb' ich doch zufrieden und vergnügt.

1) Wirst du nach deiner Huld von Sünden mich befreyen, * Wirst du mir nur Verzeihung meiner Sünden schenken.

2) Du bist mein Helfer und Erretter; * Herr, säume nicht, vom Heiligthum mir Hilfe zuzusenden!

℣. Herr, hilf deinen treuen Dienern;
℟. Denn wir vertrauen deiner Güte!
℣. Sey uns, wie ein starker Thurm,
℟. Zum Schutze in allen Gefahren;
℣. Damit unsre Feinde nichts wider uns vermögen,
℟. Und der Boshafte uns nicht schaden könne.
℣. Herr! handle nicht mit uns nach der Menge unsrer Sünden.
℟. Und vergilt uns nicht nach unsern Missethaten.

Lasset uns beten!

O Gott! dem es so ganz eigen ist, allezeit sich zu erbarmen und zu verschonen! Nimm auf unser Gebet, damit uns und alle deine Diener, welche die Sünden gleichsam gefesselt hatten, deine Erbarmniß davon befreye.

Wir bitten dich, o Herr! erhöre das Gebet der Demüthigen, und schone denen, welche ihre Sünden reumüthig bekennen, damit uns mit ihrer Nachlassung auch dein Friede ertheilt werde.

Erzeige uns, o Herr! deine unaussprechliche Barmherzigkeit, daß du uns nach der Erledigung von den Sünden auch die dafür verdienten Strafen erlassest.

O Gott! der du durch die Sünde beleidigt, durch aufrichtige Buße aber wieder versöhnt wirst; erhöre das Gebet deines demüthigen Volkes, und

wende von uns die Geiſſeln deines Strafgerichtes, welche wir für unſre Sünden verdient haben; wir bitten dich darum durch Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn. ℟. Amen.

℣. Laſſet uns beten für unſern oberſten Kirchenhirten N.

℟. Der Herr erhalte und ſegne ihn auf Erden, und beſchütze ihn wider ſeine Feinde.

Allmächtiger, ewiger Gott! erbarme dich deines Dieners, unſers oberſten Hirten N., und leite ihn nach deiner Güte auf dem Wege des ewigen Heils; damit er nach allem, was dir gefällt, trachte, und daſſelbe vollbringe; durch Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn. ℟. Amen.

℣. Laſſet uns beten für unſern Landesfürſten (für die höchſte Landesobrigkeit.)

℟. Gott! erfülle ihn (ſie mit ſeiner Weisheit, damit er (ſie) das Volk nach heiliger Gerechtigkeit regiere.

Allmächtiger, ewiger Gott! der du mit unendlicher Macht alle Reiche der Welt beherrſcheſt; ſieh mit Huld und Gnade auf unſer Vaterland, und verleihe, daß ſowohl unſer Landesfürſt (unſre Obrigkeit) durch gerechte und milde Regierung, als wir, die Untergebenen durch unverbrüchlichen Gehorſam zur Ehre deines Namens die gemeinſame Landeswohlfahrt mit einſtimmiger Frömmigkeit nach Kräften befördern! durch denſelben Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn. ℟. Amen.

℣. Laſſet uns beten für unſern Oberhirten N. N.

℟. Der Herr verleihe ihm ſeinen Geiſt, daß er uns zum ewigen Heile führe.

O Gott! du Hirt und Regierer aller Gläubigen! ſieh gnädig auf deinen Diener, unſern Bi-

schof N., und verleihe ihm auf unser Flehen, daß er durch Lehre und Beyspiel uns, die ihm anvertraute Heerde zum ewigen Leben führe, und dereinst selbst der verheissenen Krone der seligen Unsterblichkeit theilhaftig werde; durch Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn. ℟. Amen.

℣. Lasset uns beten für alle Gerechte.

℟. Daß sie von Tugend zu Tugend empor steigen, bis sie das hohe Ziel ihrer Seligkeit erlangen.

O Gott! dessen Augen allezeit mit Wohlgefallen auf die Gerechten herabschauen; verleihe, daß sie in vereinigter Liebe durch ihren tugendhaften Wandel viele zur Nachahmung aneifern, und die Zahl der würdigen Bekenner der Lehre deines eingebornen Sohnes sich täglich vermehre. Wir bitten dich darum durch denselben Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn. ℟. Amen.

℣. Lasset uns beten für alle Unglückliche, Kranke, und in Gefahren des Leibes und der Seele schwebende,

℟. Daß sie Gott nach seiner Vatermilde von ihren Leiden befreye, und ihre Seelen errette.

Allmächtiger Gott! laß die Bitten aller Hilfsbedürftigen zu dir dringen, damit sie, aus ihrer Noth errettet, sich deiner unermeßlichen Barmherzigkeit dankbar freuen. Wir bitten dich darum durch Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn. ℟. Amen.

℣. Lasset uns beten für unsre Wohlthäter,

℟. Daß ihnen Gott für vergängliche Güter ewigdauernde verleihe.

O Gott! der du auch das geringste Gute, das

wir unſern Mitmenſchen erweiſen, zu belohnen verheiſſen haſt, wir bitten dich, vergilt unſern Freunden und Wohlthätern die uns erwieſenen Gutthaten nach deiner unermeßlichen Huld mit himmliſchen Gaben, und laß ſie dereinſt zum Genuſſe deiner ewigen Seligkeit gelangen; durch Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn. ℟. Amen.

℣. Laſſet uns beten für unſre abweſenden Brüder und alle Chriſtgläubigen.

℟. Mache ſelig, o Gott! deine Diener und Dienerinnen, die auf dich hoffen.

Allmächtiger, ewiger Gott! von dem alle heilige Begierden, gute Anſchläge und gerechte Werke entſpringen; der du zugleich über Lebendige und Todte herrſcheſt, und dich aller erbarmeſt, die durch Glauben und Werke die Deinigen ſind; wir bitten dich demüthig: verleihe denjenigen, für die wir beten, den Frieden, den ihnen die Welt nicht geben kann; und, ſie mögen noch am Leben oder davon abgeſchieden ſeyn, auf die Fürbitte deiner Heiligen, Verzeihung ihrer Sünden und das ewige Leben; durch Jeſum Chriſtum, deinen Sohn, unſern Herrn. ℟. Amen.

℣. Laſſet uns beten für die abgeſtorbenen Chriſtgläubigen,

℟. Daß ihnen der Herr die ewige Ruhe verleihe,

O Gott, Schöpfer und Erlöſer aller Gläubigen! verleihe den Seelen deiner Diener und Dienerinnen Verzeihung ihrer Sünden, damit ſie durch unſer demüthiges Gebet die Nachlaſſung derſelben, welche ſie allzeit gewünſcht, erhalten mögen, und in die Wohnung der Seligkeit aufgenom-

men zu werden verdienen; wo du lebst und regierst mit Gott dem Vater in Einigkeit des heiligen Geistes von Ewigkeit zu Ewigkeit. ℟. Amen.

℣. Die Gnade unsers Herrn Jesu Christi sey und bleibe auf die Fürbitte seiner seligsten Mutter jederzeit mit uns. ℟. Amen.

Lytaney
von der Auferstehung unsers Herrn Jesus Christus.

℣. Herr, erbarme dich unser!
℟. Christus, erbarme dich unser!

Gott Vater im Himmel!
Gott Sohn, Erlöser der Welt!
Gott, heiliger Geist!
Heiligste Dreyeinigkeit!
Jesus Christus, du wahres Osterlamm!
Der du den Tempel deines Leibes in drey Tagen wieder erbauet hast!
Der du nach deinem Worte am dritten Tage vom Grabe erstanden bist!
Du, dessen Auferstehung Engel den Frauen am Grabe bezeugt haben!
Der du dich deinen Jüngern nach der Auferstehung wiederholt gezeigt hast!
Der du deine Auferstehung mit unzählbaren Zeugnissen bewiesen hast!
Du, dessen Auferstehung die Apostel gepredigt, und mit ihrem Blute bestätiget haben!
Der du dich durch deine Auferstehung als Herr des Lebens und des Todes bewiesen hast!
Der du durch deine Auferstehung uns von den Banden der Sünde befreyt hast!

℣. Erbarme dich unser!

Der du durch deine Auferstehung den Tod und die Macht der Hölle besiegt hast!

℟. Erbarme dich unser!

Du, dem alle Gewalt im Himmel und auf Erden gegeben ist!

℟. Erbarme dich unser!

Wir arme Sünder! ℟. Wir bitten dich, erhöre uns!

Daß wir vom Grabe unsrer Sünden wahrhaft auferstehen!
Hilf uns unsre bösen Neigungen besiegen, und der Sünde ganz absterben!
Laß uns deine heilige Lehre immer mehr erkennen und freudiger üben!
Gib, daß wir alle Tage unsers Lebens in Tugend und Heiligkeit dienen!
Verleihe, daß sich unsre Leiden, wie die deinigen dereinst in ewige Freude verwandeln!
Laß uns nicht nach dem, was auf Erden, sondern was im Himmel ist, trachten!
Erwecke uns dereinst vom Grabe zur Auferstehung ins ewige Leben!
Laß uns bey der allgemeinen Auferstehung an deiner Herrlichkeit Theil nehmen.
Jesus, Sohn Gottes!

℟. Wir bitten dich, erhöre uns!

O du Lamm Gottes! welches du hinwegnimmst die Sünden der Welt!

1) ℟. Verschone uns, o Herr! 2) Erhöre uns, o Herr! 3) Erbarme dich unser, o Herr!

(Gebet.) Anbetungswürdigster Erlöser und Herr! mit innigster Freude gedenken wir deiner siegreichen Auferstehung! Du bist nun als Sohn

des ewigen Vaters der Welt dargestellt; deine Versöhnung für unsre Sünden ist für angenommen erklärt; die Göttlichkeit deiner Lehre ist bestätigt, und die selige Unsterblichkeit, wie die künftige Auferstehung unsers Leibes, hat ein sicheres Unterpfand erhalten. Sey ewig gepriesen, göttlicher Mittler! für alle diese Wohlthaten. Unser ganzes Leben sey ein thätiger Dank für all das Gute, welches wir durch dich hier und in Ewigkeit genießen werden. Unterstütze uns nur mit deiner mächtigen Hilfe, damit wir ganz der Sünde absterben, und einzig der Tugend leben. So werden wir uns zu den höhern Freuden der seligen Unsterblichkeit vorbereiten, welche wir dereinst mit verklärtem Leibe in dem Reiche deines Vaters zu genießen hoffen. ℣. Amen.

V. Gesänge und Gebete zur Prozession um die Felder und Weinberge.

(Gesang.)

(Einige.) 1) Blick, o Gott! mit Wohlgefallen Auf die Flur, die wir durchwallen; Unser Herz erweitert sich; Denn es fühlt als Vater dich. Deine milde Hand gibt Segen, Gibt den Sonnenschein und Regen.

(Chor.) Vater! gib uns deinen Segen, Gib uns Sonnenschein und Regen.

(Einige) 2) Freudig streuten wir den Saamen; Denn wir streuten ihn im Namen Dessen, der mit einem Ruf, Erde, Saat und Pflanzen schuf. Dein, o Vater! ist der Segen, Dein ist Sonnenschein und Regen.

(Chor.) Dein, o Vater! ist der Segen, Dein ist Sonnenschein und Regen.

(Einige.) 3) Sä'n und pflanzen hilft noch wenig! Das Gedeihen gibt kein König. Keiner hat mit aller Macht Nur ein Blatt hervorgebracht. Seh't! von oben kommt der Segen, Kommt uns Sonnenschein und Regen.

(Chor.) Seh't! von oben kommt der Segen, Kommt uns Sonnenschein und Regen.

(Einige) 4) Der so schön die Blumen kleidet, Der so mild die Vögel weidet, Alles nährt in Feld und Hain, Wird für uns auch Vater seyn. Ja, dem Frommen gibst du Segen, Gibst ihm Sonnenschein und Regen.

(Chor.) Ja, dem Frommen gibst du Segen, Gibst ihm Sonnenschein und Regen.

(Einige.) 5) Laß mit Frucht den Baum sich schmücken, Reich an Korn den Halm sich bücken, An der Rebe Trauben glüh'n, Wiesen für die Heerde blüh'n! Ueberall auf unsern Wegen Walte väterlich dein Segen!

(Chor) Ueberall auf unsern Wegen Walte väterlich dein Segen.

(Einige) 6) Schone, Vater! in Gewittern, Schone, wenn wir flehend zittern! Ruf' in der Gewitternacht Mit der Stimme deiner Macht Uns zurück von bösen Wegen! Auch dein Donner bringe Segen.

(Chor.) Schreck uns ab von bösen Wegen! Auch dein Donner bringe Segen.

(Einige.) 7) Ruhen lassen wir den Saamen In des Allbelebers Namen Der den Leib in Gräber sä't, Bis er glorreich aufersteht. Alle

Frommen führt sein Segen Einst dem Erndtetag entgegen.

(Chor.) Alle Frommen führt sein Segen Einst dem Erndtetag entgegen!

Lytaney.

℣. Herr! erbarme dich unser!

℟. Christus! erbarme dich unser!

℣. Herr! erbarme dich unser! Christus! erhöre uns!

℟. Christus! erhöre uns!

℣. Gott Vater vom Himmel!
℣. Gott Sohn, Erlöser der Welt!
℣. Gott Heiliger Geist!
℣. Heiligste Dreyeinigkeit!

℟. Erbarme dich.

O Gott! dessen Macht sich über alles erstreckt!

℟. Auf dich vertrauen wir!

O Gott! dessen Fürsorge sich über alle Geschöpfe verbreitet.
O Gott! der du die Vögel der Luft ernährst, und die Blumen des Feldes bekleidest.
O Gott! der du von jeher für die Menschen liebreich gesorgt, und sie mit Nahrung versehen hast.
O Gott! der du uns durch deinen Sohn um das tägliche Brod zu beten gelehret hast.
O Gott! auf dessen Wink die erwärmende Sonne auf- und niedergeht.
O Gott! der du die Erde mit Thau und Regen befeuchtest.

℟. Auf dich vertrauen wir!

O Gott! der du alle Elemente mit Allmacht und Weisheit beherrschest! ℣. Wir bitten dich, erhöre uns!

Laß unsre Felder (Weinberge) und Fluren fruchtbar seyn.
Segne die Mühe des Landmannes, und gib allen seinen Arbeiten Gedeihen.
Laß die Gewitter den Früchten des Feldes fruchtbar vorüber ziehen.
Laß durch den Donner die frechen Sünder an das Gericht erinnert, und zur Buße aufgeschreckt werden.
Gib, daß die Arbeiter auf dem Felde sich jederzeit deiner Allgegenwart erinnern, und von allem Bösen enthalten mögen.
Verleihe, daß wir bey dem Anblicke aller Gewächse an deine Güte erinnert, und zur dankbaren Freude ermuntert werden.
Verleihe, daß wir beym Anblicke der Blüthen und Früchte den Entschluß fassen, Früchte der Tugend zu bringen.
Verleihe, daß wir bey dem Anblicke des Unkrautes uns an die Sünde erinnern, und sie gleich dem Unkraute ausrotten mögen.
Gib, daß wir uns jederzeit mehr um die unvergängliche, als vergängliche Nahrung bewerben.
Laß deine Gnade an uns wirksam seyn zum ewigen Leben.
Gib, daß wir treu mit den irdischen Gütern umgehen, damit uns einst die himmlischen anvertraut werden.
Laß uns fröhlich in der Hoffnung, geduldig in der Trübsal, und unermüdet im Gebete seyn.
Bewahre uns nicht nur vor dem zeitlichen, sondern noch vielmehr von dem ewigen Verderben.

K. Wir bitten dich, erhöre uns!

O du Lamm Gottes! welches du hinwegnimmst die Sünden der Welt!

(Dies wird dreymal gesprochen.)

1) Verschone uns, o Herr! 2) Erhöre uns, o Herr! 3) Erbarme dich unser, o Herr!

(Gebet.) O Herr unser Gott! wir glauben fest, daß du allmächtig, und unendlich heilig und weise bist. Uns geschehe demnach, wie du willst! Denn dir ist bekannt, was für uns an Leib und Seele in diesem und dem kommenden Leben heilsam ist. Deiner Vorsicht überlassen wir Alles; deiner Liebe empfehlen wir Alles; von deiner Erbarmung hoffen wir Alles. So unwürdig wir auch deiner Barmherzigkeit waren; so hast du uns bisher dennoch so viel Gutes gethan, daß wir mit Zuversicht hoffen, du werdest unser Schicksal auch künftig mit Vatergüte leiten. Vergib uns alle unsere Sünden, und tilge alles Böse in uns, damit wir alle Tage unsers Lebens dir mit reinem Herzen dienen. Nach diesem Leben laß uns bey dir Freude und Seligkeit finden, durch Jesum Christum, deinen eingebornen Sohn, unsern Herrn. ℟. Amen.

Erste Station.

Nach dem heil. Evangelium.

℣. Herr, aller Augen hoffen auf dich!
℟. Und du gibst ihnen Speise zu rechter Zeit.
℣. Du öffnest deine Hand,
℟. Und erfüllest alles mit Segen!
℣. Herr, erhöre mein Gebet!
℟. Laß unsre Bitte dir gefällig seyn.

Lasset uns beten!

O Gott! der du es dem Menschen auferlegtest, sein Brod im Schweiße seines Angesichts zu verdienen; wir bitten dich, daß du dich nach deiner großen Barmherzigkeit, die über alle deine Werke sich ergießt, dieses deines Volkes erbarmest, und ihm, welches im Schweiße seines Angesichtes sich nährt, das tägliche Brod so gebest auf Erden, daß auch jener gute Saame, dein heiliges Wort in ihm aufwachse, und es einst als Frucht erfunden werden möge, die würdig ist, in dein ewiges Reich gesammelt zu werden. Um dies bitten wir dich, durch Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn. ℟. Amen.

℣. Gepriesen sey der Name des Herrn.
℟. Von nun an, und in Ewigkeit.
℣. Unsere Hilfe kömmt von dem Herrn,
℟. Der unser Schöpfer und Vater ist.

Nach dem Segen.

Gott, erbarme sich unser! Gott, segne uns! Gott, erbarme sich unser.

1) Es baute, Herr! auf dein Geheiß * Des Landmanns Hand die Erde; Voll Hoffnung, daß nun auch sein Fleiß * Von dir gesegnet werde.

2) Umsonst ist aber ihre Müh' * Im Pflanzen und Begießen, Läßt du vom Himmel nicht auf sie * Des Segens Ströme fließen.

3) So kröne denn mit Fruchtbarkeit * Das Feld nach deiner Güte, Und wenn die Aussaat nun gedeiht, * Schön steht in ihrer Blüthe;

4) So gib, daß Reif und Hagelschlag * Und

Näſſe oder Dörre — Sie nicht zerſtörend treffen mag, * Nie Saat und Frucht verheere.

5) Wir trau'n auf dich, allgüt'ger Gott! * Du wirſt zum beſten walten; — Du kennſt am beſten unſre Noth, * Haſt lang ſchon hausgehalten.

6) O ſegne uns auf dieſer Welt, * Laß unſern Fleiß gelingen; Und gib daß wir wie gutes Feld * Dir gute Früchte bringen.

Zweyte Station.

Nach dem heiligen Evangelium.

℣. Mächtig und gütig iſt der Herr in allen ſeinen Werken.
℟. Und liebevoll in all ſeinem Thun.
℣. Der Herr iſt allen denen nahe, die ihn anrufen.
℟. Und erfüllt die Wünſche derer, die ihn fürchten.
℣. Herr, erhöre mein Gebet!
℟. Laß unſre Bitte dir gefällig ſeyn!

Laſſet uns beten!

Wenn du ſegneſt, barmherziger Gott! ſo bringt die Erde unzählbare Tauſende der Pflanzen und Kräuter zur Nahrung der Menſchen hervor; ſegne nun den ausgeſtreuten Saamen, daß er reichliche Früchte bringe. Wir wollen, dankbar gegen deine unendliche Güte, dieſe Gaben nicht zur Weichlichkeit oder ſündhaften Wolluſt mißbrauchen, ſondern nach deinem heiligen Willen zu unſrer und unſers Nächſten Wohlfahrt verwenden, und bey ihrem Gebrauche unſre Herzen nach den ewigen Gütern erheben; um dies bitten wir dich durch Jeſum Chriſtum, deinen eingebornen Sohn, unſern Herrn. ℟. Amen.

℣. Geprieſen ſey ꝛc. wie in der erſten Station S. 543.

1) O milder Geber aller Gaben, * Herr! dir gebühret Ruhm und Dank. Du hörst das Schrey'n der jungen Raben, * So wie der Lerche Lobgesang. O neige jetzt dein Ohr zu mir! * Du forderst Dank; ich danke dir.

2) Die Kleinste deiner Kreaturen * Macht deine Weisheit offenbar. Ich sehe deiner Güte Spuren * Und deine Macht von Jahr zu Jahr. Ein jedes Gräschen lehret mich: * Wie groß ist Gott, wie klein bin ich!

3) Das Saamkorn ward in deinem Namen * Voll Hoffnung in das Feld gestreut. O gib, Allgütiger! dem Saamen * Den Segen jetzt zur Fruchtbarkeit. Zur Aussaat gabst auch du allein * Uns Kraft und Zeit, und das Gedeih'n.

4) Was dürr ist, feuchtest du mit Regen, * Was kalt ist, wärmt dein Sonnenschein; Du theilst zu deiner Kinder Segen, * Die Witterung so weislich ein. Bey Wärm' und Kälte, Hitz' und Frost * Keimt, wächst und reift des Menschen Kost.

5) Der Erdkreis ist von deiner Güte, * Von deiner Weisheit ist er voll. Herr! unterweise mein Gemüthe, * Wie ich dich würdig loben soll. Gib, daß mein Herz dich freudig liebt! * Dich, der mir so viel Gutes gibt.

Dritte Station.

Nach dem heiligen Evangelium.

℣. Der Gerechte braucht seines Gutes zum Leben.
℟. Der Gottlose braucht seines Einkommens zur Sünde.
℣. Was hilft's dem Menschen, wenn er die ganze Welt gewänne.
℟. Und nähme doch Schaden an seiner Seele.

℣. Herr, erhöre mein Gebet;
℟. Laß meine Bitte dir gefällig seyn!

Lasset uns beten!

O Gott! dein eingeborner Sohn, unser Herr und Heiland Jesus Christus, hat uns den wahren Werth der zeitlichen Güter kennen gelehrt; o so verleihe dann uns, daß wir vor allem nach dem Reiche Gottes und seiner Gerechtigkeit trachten, und dann mit kindlicher Ergebung von dir erwarten, was wir zu unserm Lebensunterhalt bedürfen, der du es nach deiner unendlichen Güte uns verheissen hast, durch denselben Jesum Christum, deinen eingebornen Sohn, unsern Herrn. ℟. Amen.

℣. Gepriesen sey ꝛc. wie in der ersten Station S. 543.

1) In dir ruht, Herr! mein ganz Gemüthe; * Kein banger Kummer quälet mich. — Ich traue fest auf deine Güte; * Du sorgst für mich ja väterlich. — Du bist's, der stets das Beste wählt, * Dem nie zum Zweck das Mittel fehlt. Du weißt es, was uns nützlich ist * Und gibst es, weil du gütig bist.

2) Wie könnt' ich doch den Argwohn fassen, * Der manche schwache Seele quält: Daß du mich würdest ganz verlassen, * Ein Gott, der meine Haare zählt! — Ein Vater, der mich zärtlich liebt, * Der auch den Vögeln Speise gibt! — Du weißt es, was uns nützlich ist, * Und gibst es, weil du gütig bist.

3) Gibst du nicht gleich, was ich verlange, * So harr' und wart' ich mit Geduld; Und wenn ich nichts von dir empfange; * So geb' ich mir

allein die Schuld. — Ich weiß, wie eitel und wie blind * Oft menschliche Begierden sind. — Du weißt es, was uns nützlich ist, * Und gibst es, weil du gütig bist.

4) Ich will mich gänzlich dir ergeben; * Soll ich geehret, soll ich reich, — Verachtet oder dürftig leben; * So klag' ich nicht; es gilt mir gleich. — Herr! richte du mein Schicksal ein, * Ich will damit zufrieden seyn. — Du weißt es, was uns nützlich ist, * Und gibst es, weil du gütig bist.

Vierte Station.

Nach dem heiligen Evangelium.

℣. Der Herr, unser Gott, erzeigt sich Allen wohlthätig.
℟. Er ist barmherzig gegen alle seine Geschöpfe.
℣. Wer dich kennt, o Herr! der hoffet auf dich;
℟. Denn du verlässest diejenigen nicht, die dich suchen.

Lasset uns beten!

Deine Güte, barmherziger Gott und Vater! rufen wir vertrauensvoll an, und bitten dich, gib uns das tägliche Brod, und verleihe, daß wir solches so genießen mögen, daß in uns der Hunger nach der unvergänglichen Speise deines göttlichen Wortes erregt werde, und wir durch Befolgung desselben jener Seligkeit würdig und theilhaftig werden, die dein eingeborner Sohn, Jesus Christus allen denjenigen verheißen hat, die das Wort Gottes anhören, und im Herzen bewahren. Wir bitten dich darum, durch ebendenselben Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn, ℟. Amen.

℣. Gepriesen, u. s. w., wie in der ersten Station. S. 543.

(Gesang.)

1) Von allen Himmeln tönt dir, Herr! * Ein frober Lobgesang. Zu dir, Anbetungswürdigster! * Steig' auf der Menschen Dank.

2) Du brauchst zwar unsers Preises nicht, * Bist selig ohne ihn; Doch bleibt dein Lob stets unsre Pflicht. * Wer darf sich ihr entziehn?

3) Dich preisen, ist uns Seligkeit, * Dir danken, hohe Lust; Schon hier fühlt, wer sich deiner freut, Den Himmel in der Brust.

4) Und du, der uns Empfindung gab * Für deine Herrlichkeit — Sieh huldreich auf das Lob herab, * Das unser Herz dir weiht.

5) Wir stammeln's zwar in Schwachheit nur; * So heiß das Herz auch glüht; — Denn deinen Ruhm, Herr der Natur, * Erreicht kein sterblich Lied.

6) Doch du verschmähst das Opfer nicht, * Das dir die Andacht bringt, Die sich mit Kindeszuversicht * Zu dir, Erhabner! schwingt.

7) Es sey auch noch so schwach und klein, * So gut sie's bringen kann; Ist nur dabey das Herz auch rein, * So nimmst du's liebreich an.

8) So soll dein Lob denn allezeit * In unserm Munde seyn; — Und dankvoll deiner Gütigkeit * Stets unser Herz sich freu'n.

(Dankgesang.)

1) Wenn ich, o Schöpfer! deine Macht, Die Weisheit deiner Wege, Die Liebe, die für Alle wacht, Anbetend überlege; So weiß ich, von Bewundrung voll, Nicht, wie ich dich recht prei-

en, Nicht wie ich dir, o Bester! soll Des Herzens Dank erweisen.

2) O Vater! welchem keiner gleicht An Liebe, wie an Stärke, Kein Dank, kein Lobgesang erreicht Die Wunder deiner Werke. Erheb' ihn ewig, o mein Geist! Erhebe seinen Namen! Preis sey dem Vater, Sohn und Geist, Und alle Welt sag': Amen.

℣. Gepriesen sey der Name des Herrn!
℟. Von nun an und in Ewigkeit,
℣. Unsre Hilfe kömmt von dem Herrn,
℟. Der unser Schöpfer und Vater ist.

Lasset uns beten!

O Herr, unser Gott! wir glauben fest, daß du allmächtig und unendlich gütig und weise bist. Mach es denn, wie du willst, und weißt, daß es für uns an Leib und Seele in diesem und dem kommenden Leben heilsam ist. Deiner Vorsicht überlassen wir Alles; deiner Liebe empfehlen wir Alles; von deiner Erbarmung hoffen wir Alles. So unwürdig wir auch deiner Barmherzigkeit waren, so hast du uns bisher dennoch so viel Gutes gethan, daß wir mit Zuversicht hoffen, du werdest es auch künftig gut mit uns machen. — Vergib uns alle unsre Sünden, und tilge alles Böse in uns, daß wir alle Tage unsers Lebens dir mit reinem Herzen dienen. Nach diesem Leben laß uns bey dir Freude und Seligkeit finden, durch Jesum Christum, deinen eingebornen Sohn, unsern Herrn. ℟. Amen.

VI. Lytaney-Gesang zu Prozessionen überhaupt.

1) Erbarme dich, Herr, unser Gott! Er-

barme dich, Jesus Christus! O heil'ger Geist, erbarme dich! Du heiligste Dreyeinigkeit! Erbarme dich, unser Gott! ℟. Erbarme dich, unser Gott!

2) Wenn ich, Gott, im Gebet vor dir Der Seele innigste Begier Erklären, und dich preisen kann, Wie wohl ist meinem Herzen dann! ℟. O Gott, erhöre uns!

3) Dann fühl' ich, welch' ein Glück es ist, Daß du, o Gott! mein Vater bist, Und bin des Glaubens voll, du gibst, Was nützlich ist dem, den du liebst! ℟. O Gott, erhöre uns!

4) Ach, großer Gott! hier liege ich; Zuerst bitt' ich voll Reue dich: Vergib mir alle meine Schuld, Du Gott, der Gnade und Geduld! ℟. O Gott, erhöre uns!

5) Herr! auch von deiner milden Hand, Hab' ich empfangen den Verstand. Erhalt' ihn mir, und durch dein Wort Erleucht' ihn, leit' ihn immer fort. ℟. O Gott, erhöre uns!

6) Auch ist's mein Glück, was du mich lehrst; So gib denn, daß ich auch zuerst Nach deinem Reiche tracht', und treu Zu allen meinen Pflichten sey. ℟. O Gott, erhöre uns!

7) Ich bin zu schwach aus eigner Kraft Zur Dämpfung meiner Leidenschaft; So ziehe dann mit Kraft mich an, Daß ich den Sieg erlangen kann. ℟. O Gott, erhöre uns!

8) Gib von den Gütern dieser Welt So viel mir nützt und dir gefällt; Bey Wenigem Zufriedenheit, Zu meinem Fleiße Heiterkeit. ℟. O Gott, erhöre uns!

9) Schenkst du mir aber Ueberfluß; So laß mich mäßig im Genuß, Und dürft'ge Brüder zu

erfreu'n, Mich einen frohen Geber seyn. ℟. O Gott, erhöre uns!

10) Gib mir Gesundheit, und verleih', Daß ich sie nütz' und dankbar sey, Doch nie aus feier Sorg' um sie, Mich zaghaft meiner Pflicht entzieh'. ℟. O Gott, erhöre uns!

11) Erwecke mir stets einen Freund, Der's treu mit meiner Wohlfahrt meint; Mit mir in seiner Furcht sich übt, Mir Rath und Trost, und Beyspiel gibt. ℟. O Gott, erhöre uns!

12) Bestimmst du mir ein läng'res Ziel, Und werden meiner Tage viel; So sey, Herr! meine Zuversicht; Verlaß mich auch im Alter nicht. ℟. O Gott! erhöre uns!

13) Und wenn sich wird mein Ende nah'n; So nimm dich meiner herzlich an, Und sey durch Christum deinen Sohn Mein Schirm und Schild, und großer Lohn. ℟. O Gott, erhöre uns!

14) O Gottes Lamm, das auf sich nimmt, Und tilgt der Sünden große Schuld — Verschone uns, verschone uns — Tilg' unsrer Sünden große Schuld. ℟. Erbarme dich unser!

VII. Kommunion-Gesänge.

1) Vor der heiligen Kommunion.

1) Jesus Christus, komm zu mir! O wie sehn' ich mich nach dir! Meiner Seele bester Freund! Wann werd' ich mit dir vereint?

2) Tausendmal begehr' ich dein! Leben ohne dich ist Pein. Tausendmal seufz' ich zu dir: Jesus Christus, komm zu mir!

3) Keine Lust ist in der Welt, Die mein Herz zufrieden stellt! Deine Liebe, Herr! allein Kann mein ganzes Herz erfreu'n.

4) O du allerhöchstes Gut! Herr! du gibst dein Fleisch und Blut Mir zur Speise, mir zum Trank! Dir sey ewig Lob und Dank!

5) Ach! du littst und starbst für mich! O wie innig lieb' ich dich! Welche Freude, welch ein Ruhm, Dein zu seyn, dein Eigenthum!

6) Darum seh'n ich mich nach dir! Kehr', o Jesus! ein bey mir! Flöß' in Traurigkeit und Schmerz Deinen süssen Trost in's Herz!

7) Hoffend harr' ich in Geduld! Du wirst noch nach deiner Huld Auch in meiner Todes-Pein Einst, o Jesu! bey mir seyn.

2) Vor der heiligen Communion.

1) Jesus! tief gebeugt im Staube Bete ich dich an: ich glaube: Wahrhaft bist du hier zugegen. Herr! ich eile dir entgegen, Und mein Herz wallt vor Verlangen, Dich, mein Heiland! zu empfangen! Herr! ich hoffe! Herr! ich liebe. Jesu! du bist meine Liebe!

2) Sohn des Vaters! Licht vom Lichte! Lamm, dem wilden Blutgerichte Hingegeben! Heil der Sünder! Retter! Todes-Ueberwinder! Heiligster! es ist dein Wille, Und ich schöpfe aus der Fülle Deiner Liebe, deiner Gnaden! Herr! du hast mich eingeladen.

3) Ach! nicht würdig bin ich, Armer! Deinem Tisch zu nah'n, Erbarmer! Sprich ein Wort, und meine Seele Wird genesen! Meine Seele Wird entlastet ihrer Sünden! Und der Fesseln, die mich binden! Ach! nicht würdig bin ich Armer! Würdige du mich, Erbarmer!

4) Gott! auf wunderbare Weise Gibst du dich mir hier zur Speise; Daß ich mich zu dir

erhebe, Daß ich ewig, ewig lebe! Sieh' mein Herz in Dank zerfliessen! Herr! laß würdig mich genieſſen Dieſer deiner Himmelſpeiſe, Mir zum Heil und dir zum Preiſe.

5). Zum Gedächtniß deiner Leiden, Und zum Vorſchmack jener Freuden, Die du, Gottmenſch! mir erſtritteſt, Als du unausſprechlich litteſt; Als dich Angſt und Schweiß bedeckten, Dich die Schrecken Gottes ſchreckten; Als du blutete ſt verlaſſen, Ach! vom Vater ſelbſt verlaſſen.

6) Alle Wandrer, ſchwer beladen Haſt du freundlich eingeladen! Ach! wie pflegt' ich oft mit Thränen Mich nach deinem Mahl zu ſehnen! Ach! wie oft hat mich gedürſtet! Gott, nach dir! mein Gott, gedürſtet! Jeſu! ſtille mein Verlangen; Laß mich würdig dich empfangen!

7) Deiner Huld will ich mich freuen, Ganz mich deinem Dienſte weihen, Stets nach deinem Willen leben, Und dich dankbar froh erheben! Deine Huld iſt unermeßlich; Herr! ſie ſey mir unvergeßlich, Daß ich dich auf alle Weiſe Herzlich liebe, thätig preiſe!

8) Du, dem die verklärten Schaaren, Die, wie ich, auch ſterblich waren, Ewig Dank und Jubel ſingen, Daß ſie hier dein Heil empfiengen; Laß auch mich dahin einſt kommen, Wo ich mich mit allen Frommen Ewig deiner Huld erfreue, Und dir meinen Jubel weihe!

3) Vor der heiligen Kommunion.

1) Jeſu, Gottes Sohn! im Staube Bete ich dich an; ich glaube: Du biſt wahrhaft hier zugegen, Kömmſt voll Gnade uns entgegen, Gibſt auf wunderbare Weiſe Uns dein Fleiſch und Blut

zur Speiſe; Herr! du wohnſt in unſrer Mitte, Heiligſt unſre niedre Hütte!

2) Deiner Huld will ich mich freuen, Und mein ganzes Herz dir weihen! Wie du hier gelebt, zu leben, Will ich täglich mich beſtreben. Dir gelob' ich: deine Glieder, Alle Menſchen, meine Brüder Immer mit den reinſten Trieben, Immer, wie mich ſelbſt, zu lieben.

3) Ich gelobe dir von Herzen: Meiner Brüder Noth und Schmerzen Täglich brüderlich zu lindern, Elend, wo ich kann, zu mindern. Ich gelobe dir mit Freuden, Auch das Unrecht ſtill zu leiden; Ungeduldig nie zu klagen, An dir niemals zu verzagen!

4) Was du haſſeſt, will ich haſſen; Ganz von dir mich leiten laſſen; Nie mit Vorſatz dich betrüben; Alles, was du liebeſt, lieben! Doch ich kenne meine Schwäche, — Jeſu! da ich dir verſpreche! Morgen iſt vielleicht gebrochen, Was ich heute dir verſprochen!

5) Gottmenſch! hilf du mir, und ſtärke Mich zu jedem guten Werke! Komm, und eile, mich vom Böſen, Von der Knechtſchaft zu erlöſen! Hilf den erſten Reitz der Sünden, Hilf mir, Herr! ihn überwinden! Laß mich, weich' ich ab vom Guten, Sehen dich am Kreuze bluten!

6) Laß mich deine Treu' ermeſſen, Deiner Liebe nie vergeſſen! Brod des Lebens! gib mir Stärke, Daß ich übe deine Werke! Deine Liebe, Herr! durchdringe Mich, damit ich ſtandhaft ringe, Bis vor deinem Thron ich ſtehe, Jubelnd dort dein Antlitz ſehe.

4) Vor der heiligen Communion.

1) Hier bin ich, Jesu! zu erfüllen, Was du in deiner Leidensnacht Nach deinem gnadenvollen Willen Zur Pflicht und Wohlthat mir gemacht. Verleih' zur Uebung dieser Pflicht Mir eines Geistes Kraft und Licht.

2) Mit dir mich näher zu verbinden Sehnt ich mein dir ergebnes Herz. In dir mein ganzes Glück zu finden, Seh' ich auf dich in Freud' und Schmerz. Es lebe stets dein Geist in mir; Nichts scheide mich, o Herr! von dir.

3) Mit großer, unerhörter Liebe Warst du auf unser Heil bedacht; Groß waren deines Mitleids Triebe; Sie haben dich an's Kreuz gebracht. Du starbst für mich, drum bin ich dein, Und dein, dein will ich ewig seyn.

4) Nie will ich mich der Tugend schämen, Durch welche man dich thätig preist; Nie mich zu einem Schritt bequemen, Den mein Gewissen sündlich heißt. O flöße mir den Eifer ein, Wie du, o Herr! gesinnt zu seyn.

5) Ich will den Nächsten herzlich lieben, Und, wenn er fehlt, und sich versieht, Versöhnlichkeit und Sanftmuth üben; Nie komm' es mir aus dem Gemüth': Welch' eine schwere Sündenlast Du mir aus Huld erlassen hast.

6) Es stärke sich in mir der Glaube, Daß ewig meine Seele lebt; Und daß einst aus des Grabes Staube Dein Ruf auch meinen Leib erhebt. Bist du vereiniget mit mir, So trennet mich kein Tod von dir.

7) Ich übergebe mich aufs neue, O du mein Herr und Gott! an dich, Gelobe dir beständig

Treue Vor deinem Tiſche feyerlich. Dein Abendmahl, mein Heiland! ſey, Ein Stärkungsmittel dieſer Treu'.

8) Und euch, o der Gemeinde Glieder! Umarmt mein freundlich Herz zugleich; Euch nannte Jeſus ſeine Brüder; Um ſeinetwillen lieb' ich euch. O laßt uns Eine Seele ſeyn, Uns völlig ſeiner Liebe weih'n.

1) Unter der heiligen Communion.)

1) Herr! deines Lebens letzte Nacht, Die Nacht voll Angſt und Schmerzen, Die du ſo göttlich zugebracht, Sey heilig unſern Herzen! An deine Leiden ohne Zahl Erinnert das Gedächtnißmahl Vor deinem Mittlertode.

2) Um dich, der ganz voll Liebe war, Saß dort im Speiſeſaale Der trauervollen Jünger Schaar Beym letzten Abendmahle. Du ſprachſt von deinem Tode nur, O Lebensfürſt! und jede Spur Der Hoheit ſchien verſchwunden.

3) Im Geiſte ſahſt du ſchon voll Blut Dich an das Kreuz geheftet; Sahſt dich durch deiner Feinde Wuth Verſchmachtend und entkräftet; Sahſt ſchon dein liebevolles Herz Vor unausſprechlich großem Schmerz, O Herr! im Tode brechen.

4) Dies ſahſt du; doch der Deinen Wohl Lag dir noch mehr am Herzen; Du tröſteteſt ſie liebevoll Bey allen eignen Schmerzen. Du nahmeſt betend Brod und Wein, Und ſetzteſt, Herr! das Denkmal ein Von deinem Tod und Leiden!

5) O du, der du für alle ſtarbſt! Auch uns gibſt du dieß Siegel, Daß du das Leben uns erwarbſt Auf deinem Todeshügel. Du läd'ſt zu dei-

em Tiſch uns ein, Uns deines heiligen Tods u freu'n, Und Deiner zu gedenken.

6) So laß aus Dankbarkeit uns nun Mit Ernſt die Sünde meiden, Mit Freuden Gottes Willen thun, Und ſtandhaft ſeyn im Leiden. Du, Herr! und deine große Huld, Und deine Sanftmuth und Geduld — Soll ewig in uns leben!

2) Unter der heiligen Communion.

1) Bey des Abendmahles Schluſſe Nahm der Heiland Brod und Wein, Weihte beydes zum Genuſſe, Und zum Liebesdenkmal ein. „Nehmet, ſprach er, Tiſchgenoſſen! Meinen Leib zur Speiſe hin; Nehmt, von meinem Blut umfloſſen, Dieſen Kelch und trinket ihn.“

2) „Dieſen Leib, den ihr genießet, Opfre ich zum Heil der Welt; Dieſes Blut, das für euch fließet, Zahlt der Sünde Löſegeld. Zum Gedächtniß meines Leidens Führet aus, was ich begann; Ehrt den Abend meines Scheidens; Ewig, ewig denkt daran.

3) „Liebe herrſch' an dieſem Mahle; Liebe iſt auch mein Gebot; In der Liebe heil'gem Strale Wandelt Brüder bis in Tod.“ Chriſten! rührt euch Jeſu Liebe; Iſt euch werth, was er gethan? Kommt und opfert eure Triebe; Folget ihm auf ſeiner Bahn!

4) Jeſus iſt in unſrer Mitte, Jeſus bricht uns heut das Brod, Bringet in des Todes Hütte Uns des Lebens Morgenroth. Gnad' und Stärke, Troſt und Frieden Schenkt er uns zum Tugendlauf; Und ein Himmel ſchließt hienieden Sich der frommen Seele auf.

5) Komm, o komm! in unſre Herzen, Göttlicher! in Brodgeſtalt! Stille du der Sehnſucht Schmerzen Durch den ſüßen Aufenthalt. Liebe herrſcht bey unſerm Mahle; Liebe iſt ja dein Gebot; In der Liebe heil'gem Strahle Wandeln wir bis in den Tod.

3) Unter der heiligen Communion.

1) Verſöhnt mit Gott, empfinden wir Des Lebens reinſte Luſt, Und ſingen, o Verſöhner! dir Mit dankerfüllter Bruſt. Gott liebet uns! rep. Er ſandte dich hernieder.

2) Du lehrteſt uns, was ihm gefällt, Warſt immer ſanft und gut, Und ach! zum Heil der Sünderwelt Verſtrömteſt du dein Blut. O welche Huld! rep. Wer kann ſie ganz ermeſſen?

3) Du ſprachſt, von Freunden ſtill umringt, Einſt mit gerührtem Sinn: „Nehmt hin, und eßt! nehmt hin, und trinkt! Ich gebe mich euch hin. Denkt ſtets an mich, rep. Wenn ihr dies Mahl genießet!“

4) So ſprachſt du, Herr! dem Tode nah, Und giengſt dann hin, und ſtarbſt, Und jeder der Erlösten ſah, Wie viel du ihm erwarbſt. O Menſchenfreund! rep. Dein Herz war voll von Liebe.

5) Wer dich erkennt, und doch nicht gern Dich denkt und dich verehrt, Der iſt von deinem Reiche fern, Und keiner Freude werth. Wir kennen dich! rep. O ſey von uns geprieſen!

6) Wir wollen in der Deinen Zahl Auch öffentlich uns freu'n, Und gern bey deinem Liebesmahl Den Bund mit dir erneu'n. Du leiteſt uns rep. Zur Wahrheit und zur Tugend.

7) Als deine Freunde fühlen wir Von Stolz und Neid uns frey. Vereinigt lernen wir von ihr, Wie schön die Liebe sey. Nur Gutes thun rep. Macht dir, o Herr! uns ähnlich.

8) Vergeben ist der Sünden Schuld, Die Seligkeit beginnt; Uns überströmet Gottes Huld, Wenn wir dir folgsam sind. Wir schwörens dir! rep. Wir wollen treu dir folgen.

9) O was ist deiner Freundschaft gleich? Sie bleibt, wenn alles flieht. Nur der ist groß, nur der ist reich, Der nie sich dir entzieht. Die Welt vergeht! rep. Du, Herr! beglückst uns ewig.

Nach der heiligen Communion.

1.

1) Wenn ich ihn nur habe, Wenn er mein nur ist, Wenn mein Herz bis hin zum Grabe Seine Treue nie vergißt: Weiß ich nichts vom Leide, Fühle nichts als Andacht, Lieb' und Freude.

2) Wenn ich ihn nur habe, Hab' ich auch die Welt; Seligkeit ist seine Gabe, Selig, wer stets fest ihn hält! Hingesenkt im Schauen, Kann ihm vor dem Irdischen nur grauen.

3) Wo ich ihn nur habe, Ist mein Vaterland; Und es fällt mir jede Gabe, Wie ein Erbtheil in die Hand; Längst vermißte Brüder finde ich in seinen Jüngern wieder.

2.

1) Was kann ich, Jesus! dir Für deine Liebe geben? Geweiht sey dir mein Herz, Geweiht sey dir mein Leben! Dir folgen will ich stets, Und jedes Unrecht scheu'n, So bleib ich ewig dein.

2) Was wär' ich ohne dich, Umringt mit

Finſterniſſen; Auf meines Lebens Bahn Würd' ich ſtets zagen müßen. Du haſt den Geiſt erhellt Durch deines Lichtes Schein; Dir will ich dankbar ſeyn.

3) Durch dich nur lernte ich Den Gott der Liebe kennen, Und kann vertrauensvoll Ihn meinen Vater nennen. Ein Vater iſt mir Gott! Was könnt' ich ängſtlich ſcheu'n? Wie könnt' ich troſtlos ſeyn?

4) Kommt ſelbſt der Tod, Er wird Als Engel Gottes kommen. Das Schrecken, das ihn ſonſt Umgab, iſt ihm genommen. Wie ſollt' ich, Jeſu! dir Nicht herzlich dankbar ſeyn? Ich bin auf ewig dein.

3.

1) Meines Herzens reinſte Freude, Dies iſt ſie, Daß ich nie Mich von Jeſu ſcheide; Daß ich ihn durch Glauben ehre, Jederzeit Hocherfreut Seine Stimme höre.

2) Freundlich ruft er alle Müden, Und erfüllt Sanft und mild Ihren Geiſt mit Frieden. Seine Laſt iſt leicht zu tragen; Er macht Bahn, Geht voran, Tröſtet, wenn wir zagen.

3) Denn er kennt die Leidensſtunden; Größern Schmerz Als ſein Herz, Hat kein Herz empfunden. Darum blickt, wenn ſeiner Brüder Einer weint, Unſer Freund Mitleidsvoll hernieder.

4) Will das Herz für Jammer brechen, O dann pflegt Er und trägt Uns in unſern Schwächen. Selig, wer in böſen Zeiten, In Gefahr, Immerdar Sich von ihm läßt leiten.

5) Jeſu! treuſter Freund von Allen, Mit dir will, Froh und ſtill Ich durch's Leben wallen!

uch der Tod kann mich nicht ſchrecken; Denn
i wirſt, Lebensfürſt! Mich einſt auferwecken.

4.

(Chor.) 1) O freut euch allzuſammen, Brü-
:r! Vereint ſingt euerm Heiland Lieder! Der
:err ſieht unſers Herzens Drang, Hört ſeiner
inder Lobgeſang, Hört jeden Seufzer, jede Bitte,
nd iſt in ſeiner Kinder Mitte. Nie iſt Er fern,
ie iſt Er fern! Und er, der väterlich uns liebt,
ins immer neue Gnaden gibt, Stets ſegnend
uf uns niederſah! Wie iſt er heute uns ſo nah!
) ſingt Ihm, unſerm Gott und Herrn!

(Die Gemeine.) Ja, vereint durch dich
ie Brüder, Singen hocherfreuet wir, Glau-
end, liebend Jubellieder, Mittler, Jeſus
Chriſtus! dir. Für uns litt Er Todesſchmerzen,
Für uns wollt' Er alles thun, Und an ſeiner
Kinder Herzen Wollte der Erbarmer ruhn! Ja,
Er iſt in unſrer Mitte, Und wir alle um Ihn
)er! Und in unſre Seelen Hütte Kam herab vom
Himmel Er! Und mit vollem Vaterſegen Kam
Er, unſer Gaſt zu ſeyn; Kam uns liebevoll ent-
gegen, Kehrte huldreich bey uns ein! Speiſte
uns mit ſeinem Leibe, Tränkte uns mit ſeinem
Blut! O daß jeder treu Ihm bleibe, Ihm, der
alles für uns thut! Chriſti Leib war unſre
Speiſe, Chriſti Blut war unſer Trank. Unſer ganz-
zes Leben preiſe Künftig Ihn, und ſag' Ihm Dank!

(Chor.) So ſteige deines Volkes Flehen,
Und Preis und Dank zu deinen Höhen Dir,
Jeſus Chriſtus! lieblich auf! Wie Abels Rauch-
werk ſey es dir; Und deine Kinder bleiben wir,

Wir, zu vollenden unſern Lauf Mit Treu' im Leben und im Tod Nun neugeſtärkt vom Engelbrod.

(Die Gemeine.) Ja, nun ſind wir deine Kinder, Kinder Gottes für und für! Ach, wir waren alle — Sünder! Nun ſind wir geheiligt dir. Wende von uns Sünd' und Plage, Daß wir uns in dir erfreu'n! Gib! daß wir mit jedem Tage Näher, ähnlicher dir ſeyn; Daß wir wachſen in der Liebe, Inniger ſtets gegen dich; Daß wir wachſen in der Liebe, Gegen Brüder brüderlich. Bis dereinſt, von dir berufen, Eine Heerde, ſelig wir, Uns um deines Thrones Stufen Sammeln, ewig Eins mit Dir!

VIII. Ambroſianiſche Lobgeſänge, oder Te deum laudamus.

1.

1) Herr, großer Gott! dich loben wir, Bekennen dich, und danken dir; Die ganze Schöpfung preiſet dich Durch Himmel, Erd' und Meere; Zu deinem Throne neigen ſich Der Engel ſel'ge Chöre! Anbetend beugen' ſich vor Ihm Die Seraphim und Cherubim. Herr, großer Gott! dich loben wir, Bekennen dich, und danken dir.

2) Laut tönen alle Himmel weit Vom Lobe deiner Herrlichkeit. Propheten, Jünger, Märtyrer Mit Seligkeit umgeben, Verkünden deinen Ruhm umher Mit Sonnen, die dort ſchweben. Der Welten Bau, der Blumen Pracht Sind Zeugen deiner Kraft und Macht. Herr, großer Gott! u. ſ. w.

3) Die Kirche durch die ganze Welt Bekennet Gott, der ſie erhält; Und preiſet ihn jetzt und allezeit, Als Vater ew'ger Liebe, Als Sohn von gleicher Weſenheit, Als Geiſt der heil'gen Triebe,

ls Geiſt, der unſre Kirche lehrt, Und uns ein
vig Heil gewährt. Herr, großer Gott! u. ſ. w.

4) Es ſtieg des ew'gen Vaters Sohn Zu uns
erab von ſeinem Thron; Und ward uns Men-
henkindern gleich Den Tod zu überwinden! Da-
it wir einſt in ſeinem Reich Das ew'ge Leben
nden. Er, der zur Rechten Gottes thront, Iſt's,
er als Richter ſtraft und lohnt. Herr, Großer
ott! u. ſ. w.

5) Vernimm der Deinen Fleh'n, o Gott!
für die dein Sohn durch Kreuz und Tod Ver-
ihung und das Heil gewann; Gib deinem Volk
en Segen! O nimm's zum Himmelserben an,
eit' es auf Tugendwegen Zur Krone der Un-
erblichkeit! Dann ſey dir Lob und Dank ge-
eiht. Herr, großer Gott! u. ſ. w.

2.

Herr, Gott! dich loben wir!
Herr, Gott! wir danken dir!
Die ganze, weite Schöpfung preist
Gott Vater, dich! dich Sohn und Geiſt;
Der Cherubim und Seraphim,
Der Himmel ſingt mit Ungeſtümm:
Heilig, heilig, heilig!
Iſt unſer Gott!
Der Herr Gott Sabaoth!
Weit, über alle Himmel weit
Geht Gottes Macht und Herrlichkeit.
Sie, die den Erdkreis wunderbar
Bekehrten, deiner Boten Schaar,
Des Mittler-Todes Märtyrer,
Sie preiſen ewig dich, o Herr!

Am Grab, am Rand der Ewigkeit,
Preist dich die ganze Christenheit.
Ach! was sind wir, die deine Macht
Aus todtem Staub an's Licht gebracht?
Dir jauchze jede Kreatur!
Du bist der Schöpfer der Natur.
Es freut mein Geist im Glauben sich,
Herr Jesu! dein — und lobet dich,
Dich, der für uns geblutet hat.
Du starbst für unsre Missethat.
Dem Tode nahmst den Stachel du,
Und führtest uns dem Himmel zu!
Du, Geist des Höchsten! steh mir bey,
Daß ich dir ganz geheiligt sey!
O nimm mein Herz zur Wohnung ein!
Wer dich nicht hat, der ist nicht dein.
Dein Licht zerstreut des Irrthums Wahn,
Und führt mich auf der Tugend Bahn.
Gott, deine Huld ist täglich neu!
Du liebst uns väterlich und treu;
Gibst allen uns das täglich Brod!
Erleichterst jede Lebensnoth.
Führst manche Freude still herbey,
Ziehst uns zu dir mit Lieb' und Treu'.
Wir wollen ganz dein eigen seyn.
Nimm unser Leben, wir sind dein.
Sey immer bey uns, lieber Gott!
Verlaß uns nicht in unsrer Noth,
Und leite uns durch Welt und Zeit
Hinüber in die Ewigkeit.

3.

1) Großer Gott! wir loben dich, Preisen deine Macht und Stärke; Deiner freut die Erde

ſich Voll der Wunder deiner Werke; Ehre, Lob und Dank ſey dir, Vater! von uns allen hier.

2) Dich beſingt der Engel Schaar, Cherubim und Seraphs-Chöre Bringen Lobesjubel dar; Unermüdet dir zur Ehre, Rufen Himmel Himmeln zu: Heilig, heilig, Herr! biſt du:

3) Heilig, Herr Gott Sabaoth! Preiſen dich der Geiſter Heere! Heilig dich, den Einen Gott! Himmel, Erde, Luft und Meere Preiſen deiner Allmacht Ruhm, Nennen ſich dein Eigenthum.

4) Der Apoſtel glänzend Chor, Der Propheten lichte Menge, Schickt zu deinem Thron empor Hohe Lob- und Dankgeſänge; Dir frohlockt ſiegreich das Heer Der verklärten Märtyrer.

5) Vater! dich voll Herrlichkeit, Deinen Sohn, der Heil uns brachte, Und den Geiſt, der Troſt verleiht, Daß nicht einer hilflos ſchmachte. Gott! auf dunkler Erdenbahn, Beten wir dich kindlich an.

6) Sohn des Vaters, Herr der Welt! Jeſus Chriſt! du biſt gekommen, Haſt, zu ſeyn das Löſegeld Unſrer Sünden angenommen Knechtsgeſtalt! Zum Tode hin Gabſt du Dich — beſiegteſt ihn.

7) Offen ſteht des Himmels-Thor; Die dich glaubend, Herr! bekennen, Stelleſt du dem Vater vor; Willſt dich unſern Bruder nennen. Kommen wirſt du zum Gericht; Richtend, Herr! verwirf uns nicht!

8) Deines Blutes Werth ſind wir; Hei-

land, hilf du den Erlösten! Nimm uns alle auf zu dir, Zu des Himmels Freudenfesten! Laß uns deines Segens freu'n, Uns dein Volk, dein Erbe seyn.

9) Zeit und Ewigkeit, sie sey Deinem Lob, o Gott! geweihet; Dein Erbarmen täglich neu, Schont uns Sündern und verzeihet. Gott, du unsre Zuversicht, O verlaß, verlaß uns nicht.

IX. Sonntags-Lieder vermischten Inhalts.

1) Vom Glauben.

1) Was hilft es mir ein Christ zu seyn, Wenn ich nicht christlich lebe, Und heilig, fromm, gerecht und rein Zu wandeln mich bestrebe? Wenn ich im seligen Beruf, Zu welchem mich mein Gott erschuf, Nicht würdig mich beweise; Und den, der mich erlöset hat, In Worten blos, nicht durch die That, Und güte Werke preise?

2) Was hilft der Glaub' an Jesum Christ, Den ich im Munde führe, Wenn nicht mein Herz rechtschaffen ist, Und ich die Frucht verliere; Wenn mich die Eitelkeit der Welt Mit ihrer Lust gefangen hält, Ich ihre Fesseln liebe; Und fühlbar für der Sünde Reitz, Zorn, Fleischeslüste, Stolz und Geitz In Werk und Thaten übe.

3) Weit strafenswürd'ger bin ich dann, Ich, der ich Christum kenne, Weiß, was er einst für mich gethan, Ihn Herrn und Meister nenne; Als der, der in der Finsterniß Des Irrthums

tappt, noch ungewiß, Ob er auch richtig wandle. Was nützt mir seines Wortes Licht? Was hilft mir aller Unterricht, Wenn ich darnach nicht handle?

4) Woher nehm' ich wohl Trost und Ruh', Wenn Leiden mich umgeben, Und meine Sünden noch dazu Mir dann vor Augen schweben? Was hilft mir in der letzten Noth, Wenn sich der schauervolle Tod Mir zeigt mit seinen Schrecken, Und mein Gewissen wachet auf, Von meinem ganzen Lebenslauf Die Schuld mir aufzudecken?

5) Weh mir! was hilft es mir einst dort Erweckt aus meinem Grabe, Daß ich an Christum und sein Wort Zum Schein geglaubet habe? Wenn keine fromme, gute That Mein Leben hier bezeichnet hat, Den Glauben zu bestärken? Des Christen ganze Seligkeit Wirkt Glaube und Rechtschaffenheit, — Der Glaub' in guten Werken.

6) Gott! dieser Hoffnung werth zu seyn, Hilf, daß ich christlich lebe, Und vor dir heilig, fromm und rein Zu wandeln mich bestrebe! Gib mir Erkenntniß, Muth und Kraft, Damit ich Sünd' und Leidenschaft Im Glauben überwinde, Und dann nach wohl durchlebter Zeit, Den Lohn in jener Ewigkeit Für meine Werke finde.

2) Von der Hoffnung.

1) Auf Gott, und nicht auf meinen Rath, Will ich mein Glück stets bauen, Und dem, der mich erschaffen hat, Mit ganzer Seele trauen. Er, der die Welt Allmächtig hält, Wird mich in meinen Tagen, Als Gott und Vater tragen.

2) Er ſah von aller Ewigkeit, Wie viel mir nützen würde; Beſtimmte meine Lebenszeit, Mein Glück und meine Bürde. Was zagt mein Herz? Kann auch ein Schmerz, Bey dieſem feſten Glauben, Mir Muth und Ruhe rauben?

3) Gott kennet, was mein Herz begehrt, Und hätte, was ich bitte, Mir gnädig, eh' ichs bat, gewährt! Wenn's ſeine Weisheit litte. Er ſorgt für mich Stets väterlich. Nicht, was ich mir erſehe, Sein Wille, der geſchehe!

4) Iſt nicht ein ungeſtörtes Glück Weit ſchwerer oft zu tragen, Als ſelbſt das widrigſte Geſchick, Bey deſſen Laſt wir klagen? Die größte Noth Hebt doch der Tod, Und Ehre, Glück und Haabe Verläßt mich doch im Grabe.

5) An dem, was ewig glücklich macht, Läßt Gott es Keinem fehlen; Geſundheit, Ehre, Glück und Pracht Sind nicht das Glück der Seelen. Wer Gottes Rath Vor Augen hat, Dem wird ein gut Gewiſſen Die Trübſal auch verſüſſen.

6) Was iſt des Lebens Herrlichkeit? Wie bald iſt ſie verſchwunden? Was iſt das Leiden dieſer Zeit? Wie bald iſt's überwunden! Hofft auf den Herrn, Er hilft uns gern; Seyd fröhlich, ihr Gerechten! Der Herr hilft ſeinen Knechten.

3) Von der Liebe.

1) Quelle der Vollkommenheiten, Gott, mein Gott, ich liebe dich! Und mit welchen Seligkeiten Sättigt deine Liebe mich! Jeder Blick auf deine Werke, Deine Güte, deine Stärke Zeigt mir deine Freundlichkeit, Gibt mir neue Seligkeit.

2) Floſſen mir aus deiner Fülle, Gott! cht tauſend Gnaden zu? Daß ich ward, das ar dein Wille, Daß ich noch bin, ſchaffeſt du. aß ich denke, daß ich wähle, Dafür preist ch meine Seele, Dankt dir, daß ſie dich er- nnt, Und dich ihren Vater nennt.

3) Du befreyteſt vom Verderben Mich durch einen Sohn, o Gott! Lieſſeſt den Gerechten erben; Mir zum Leben ward ſein Tod. Mir ward auch das Heil gegeben, Ewig dort mit Ihm zu leben, Ewig deiner mich zu freu'n Und von ir geliebt zu ſeyn.

4) Ach! von freyer Huld getrieben, Haſt du mich zuerſt geliebt! Sollt' ich dich nicht wieder lieben, Vater! der mich ewig liebt? Könnt' ich ruhig hier auf Erden Ohne deine Liebe wer- den? Ohne ſie nach dieſer Zeit Würdig ſeyn der Seligkeit?

5) Heil mir, wenn ich es empfinde, Wie ſo liebenswerth du biſt; Wenn mein Herz vom Haß der Sünde Innigſich durchdrungen iſt; Wenn ich deinen Willen achte, Und ihn zu erfüllen trachte. Heil mir, dann verbirgſt du nicht Eins vor mir dein Angeſicht.

6) Fern iſt noch von jener reinen Liebe, Vater! mein Gemüth, Die im Vaterland der Deinen Ewig ihre Bruſt durchglüht. Dort erſt werd' ich deinen Willen Recht erkennen und er- füllen. Dort an deiner Liebe Thron, Dort em- pfang' ich deinen Lohn.

4) Reue-Gesang.

1) Höchster! denk' ich an die Güte, Die du mir bisher erzeigt; O so wird mein ganz Gemüthe Zu der tiefsten Scham gebeugt: Daß ich dich gering geschätzt, Häufig dein Gebot verletzt; Und dich, der du mich geliebet, Doch so oft und schwer betrübet.

2) Alle meine Seelenkräfte, Meine Glieder sind ja dein; Und sie sollen zum Geschäfte Deines Dienstes fertig seyn. O wie hab' ich mich entweiht! Ach! zur Ungerechtigkeit, Und zum schnöden Dienst der Sünden Ließ ich mich oft willig finden.

3) Deine Huld ward jeden Morgen Ueber mir, o Vater! neu; Von wie manchen schweren Sorgen Machtest du mein Herz dann frey! Was mir nützet, gabst du mir; Aber ach! wie dank' ich dir? O wie hab' ich so vermessen Deines Wohlthuns Zweck vergessen!

4) Ach! an dir hab' ich gesündigt; Gott, mein Vater, strafe nicht! Oft mit Leichtsinn aufgekündigt Hab' ich dir des Kindes Pflicht. Ach! vergib, was ich gethan, Nimm mich noch erbarmend an, Führe mich vom Sündenpfade Schnell zurück zu deiner Gnade.

5) Dir ergeb' ich mich aufs neue; Gib, daß mein gebeugtes Herz Deiner Vaterhuld sich freue, Die dein tröstend Wort verheißt. Was dein Sohn auch mir erwarb, Da er für die Sünde starb, Fried' und Freude im Gewissen Werd', o Gott! mir nicht entrissen!

5) Die Sonntags = Feyer.

1) O Gott! du bist mein Preis und Ruhm! Mein Herz sey ganz dein Eigenthum! Laß mir den Sonntag heilig seyn, Und gern mich deinem Dienste weih'n.

2) Gib, daß mein Herz von Andacht glüh', Den Weltgedanken sich entzieh', Wenn ich in deinen Tempel geh'; Daß ich mit Ehrfurcht vor dir steh'.

3) Erinn're, Vater! meinen Geist, Daß du mir gegenwärtig seyst! Steh' mir mit deiner Gnade bey, Daß ich dein treuer Diener sey!

4) Hilf, daß ich deinen Ruhetag Zu meinem Segen feyern mag! Bewahr' mich vor dem Sinn der Welt, Die deinen Tag verächtlich hält!

5) Doch laß mich, Herr! dabey nicht steh'n, Dich nur am Sabbath zu erhöh'n, Herr! meine ganze Lebenszeit Sey deinem Dienst und Ruhm geweiht!

6) Lob sey dem Vater, Lob dem Sohn! Und Lob dem Geist im Jubelton! Der heiligsten Dreyeinigkeit Sey Preis und Ruhm in Ewigkeit!

6) Das Vater unser.

1) O unser Vater! der du bist Im Himmel und auf Erden. Dein Name, der so liebvoll ist, Soll stets geheiligt werden. Zu's Reich, von Anbeginn der Welt Bereitet allen Frommen, Laß auch, wenn dieser Leib zerfällt, Uns einstens alle kommen.

2) So wie auf jeden Wink von dir Die Himmelsgeister sehen; So mög' auch unter Menschen

hier Dein Wille stets geschehen! Das Brod, das unsre Seele nährt, Gib uns, um dir zu leben! Auch werd' uns, was der Leib begehrt, Von dir dazu gegeben!

3) Vergib uns, Vater! unsre Schuld, Die wir vor dir bereuen; So wie wir alle mit Geduld, Den Schuldigern verzeihen. Ersticke, wenn Verführung droht, In uns des Bösen Saamen; Erlös' uns jetzt, und einst, o Gott! Von allem Uebel. Amen.

X. Einige Festtags-Lieder.

1) Advent-Lied.

1) „Thauet, Himmel! den Gerechten, Wolken! regnet ihn herab!" Rief das Volk in bangen Nächten, Dem Gott die Verheissung gab: Seinen Heiland bald zu sehen, Auf dem Pfad ihm nachzugehen, Den er liebevoll ihm zeigt, In das Land, wo Klage schweigt.

2) Und er kam; mit ihm kam Segen, Wie vom frischen Morgenthau; So wie sanfter Frühlings-Regen Mild erquicket Feld und Au. Er ward uns zum Heil gegeben; Durch ihn kam uns Licht und Leben; So hält Gott, was er verspricht, Seine Worte täuschen nicht.

3) Kommt denn, reinigt eure Seelen, Werdet heilig, seyd bereit, Das, was ihm gefällt, zu wählen, Das zu flieh'n, was er verbeut. Fried' und Ruhe, Licht und Leben Will er jedem Herzen geben, Das sein Wort mit Freude hört, Und zu ihm sich ganz bekehrt.

4) Nur, wer Tugend herzlich liebet, Nieder

Erdenlust verschmäht, Sich in guten Werken übet, Gern auf Gottes Wegen geht, Der nur wird schon hier auf Erden — Seines Gottes inne werden; Ihm nur wird von Gott das Heil, Fried' und Seligkeit zu Theil.

5) Deines Heiles mich zu freuen, Laß mein Herz dein eigen seyn. Heiland! dir will ich es weihen; Ewig, ewig sey es dein; Daß ich, wirst du wieder kommen, Dir, o Herr! mit deinen Frommen Freudig mög' entgegen seh'n, Und gerecht vor dir besteh'n.

2) Weihnacht-Lied.

1) Es kam die gnadenvolle Nacht, Die uns den hellsten Tag gebracht! Wie freute sich der Engel Schaar, Da Gottes Sohn geboren war!

2) Froh jubelte der Engel Heer: „Gott in den Himmeln, Gott sey Ehr', Und Friede, Freud' und Seligkeit Herrsch' auf der Erde weit und breit.

3) Aus goldnen Wolken sangen so Die Boten Gottes himmlisch froh! Und himmlisch froh und hochentzückt Hat sie die Hirtenschaar erblickt.

4) Die hocherfreuten Hirten geh'n, In Windeln Gottes Sohn zu seh'n; Erblicken in der Krippe ihn; Und sinken auf die Kniee hin.

5) Und jeder, der dort Jesum sah, War froh, und sprach: der Herr ist da! Es kömmt sein gnadenvolles Reich! Welch Kind ist diesem Kinde gleich?

6) O wie viel Trost und Gnade gab Mit Ihm, Gott in die Welt herab! O wie uns unser Vater liebt, Daß er den liebsten Sohn uns gibt!

7) Ja, Gottes Lieb' iſt unumſchränkt! Ein Gott, der ſeinen Sohn uns ſchenkt, Schenkt alles uns, was heilſam iſt; Er ſchenkt es uns durch Jeſum Chriſt!

3) Weihnacht-Lied.

1) Dies iſt der Tag, den Gott gemacht. Sein werd' in aller Welt gedacht! Ihn preiſe, was durch Jeſum Chriſt Im Himmel und auf Erden iſt.

2) Du warſt geboren uns zum Heil; Du nimmſt an unſerm Schickſal Theil, Wirſt unſer Freund und Lehrer hier, Und Gottes Kinder werden wir.

3) Gedanke hoher Majeſtät, Du biſt es, der das Herz erhöht! Gedanke voller Seligkeit, Du biſt es, der das Herz erfreut!

4) Jauchzt Himmel, die ihr ihn erfuhrt, Den Tag der heiligen Geburt! Und Erde, die ihn heute ſieht, Sing' ihm, dem Herrn, ein neues Lied.

5) Herr! der du uns den Tag gemacht, Der uns ſolch großes Heil gebracht, Dich preiſe, was durch Jeſum Chriſt Im Himmel und auf Erden iſt.

4) Lytaney auf die heilige Weihnachtzeit.

℣. Herr! erbarme dich unſer! ℟. Chriſtus! erbarme dich unſer!

℣. Gott Vater, Sohn und heiliger Geiſt, dreyeiniger Gott! ℟. Erbarme dich unſer!

Jeſus! du ewiges Wort des Vaters, das die menſchliche Natur angenommen hat! ℟. Wir beten dich an!

Jeſus, du Erwartung und Troſt aller Völker!

℟. Wir beten dich an!

Jesus, in dem alle Geschlechter der Erde gesegnet wurden!
Jesus, der du aus Maria, der reinsten Jungfrau geboren worden!
Jesus, den als Kind in der Krippe die Hirten gesehen und angebetet haben!
Jesus, dem die Weisen aus Morgenland die Schätze ihres Landes dargebracht haben!
Jesus, der du alle Menschen zur Erkenntniß der Wahrheit berufen hast!
Jesus, der du allen Völkern als ein Licht sie zu erleuchten auf Erden erschienen bist!
Jesus, der du gekommen bist, die Verirrten aufzusuchen, und die Gefundenen zu beseligen.
Jesus, unser liebevoller Heiland und einst unser gerechter Richter!

R. Wir beten dich an!

Wir arme Sünder! Wir bitten dich, erhöre uns!

Daß allen Menschen auf Erden Friede, Heil und Segen zu Theil werde.
Daß wir nach dem Beyspiele der Hirten dich mit redlichem Herzen aufsuchen und finden!
Daß wir durch Reinigkeit der Sitten dir wohlgefallen!
Daß wir die Beschwerden unsers Lebens nach deinem heiligen Beyspiele geduldig ertragen.
Daß sich alle Kinder dir in Tugend und Frömmigkeit nachzufolgen bestreben.
Daß auch wir Erwachsene dich immer mehr vor Augen haben, und täglich dir ähnlicher werden.
Daß wir unsre Herzen zu einer würdigen Wohnung für dich bereiten.

R. Wir bitten dich, erhöre uns!

Daß wir der Sünde entsagen und einen tugendhaften Lebenswandel führen.
Daß wir von unsern Herzen Hochmuth und Stolz entfernen, und demüthig gesinnt seyn.
Daß wir nicht nach den Reichthümern der Erde, sondern nach den unvergänglichen Gütern deines Reiches trachten.
Daß wir der Früchte deiner Menschwerdung würdig, und deiner Seligkeit theilhaftig werden.

℟. Wir bitten dich, ꝛc.

Jesus, du Sohn Gottes!

O du Lamm Gottes! welches du hinwegnimmst die Sünden der Welt!

1) ℟. Verschone uns, o Herr! 2) Erhöre uns, o Herr! 3) Erbarme dich unser, o Herr!

Lasset uns beten!

Wir bitten dich, o Gott! heilige uns durch die Geburt deines Sohnes, damit wir, von der Knechtschaft der Sünde befreyt, des Segens der Menschwerdung würdig seyn mögen, und dereinst seiner Herrlichkeit theilhaftig werden. Wir bitten dich darum durch denselben Jesum Christum, deinen Sohn, unsern Herrn, der mit dir und dem heiligen Geiste als gleicher Gott lebt und regiert von Ewigkeit zu Ewigkeit. ℟. Amen.

5) Auf das Neujahr.

1) Gott rief der Sonn', und schuf den Mond, Das Jahr darnach zu theilen; Auf Erden, die der Mensch bewohnt, Darf ewig nichts verweilen. Gott ordnet Jahre, Tag und Nacht. Auf, Brüder! laßt uns seiner Macht, Ruhm, Preis und Dank ertheilen.

2) Herr! der da iſt, und der da war! Von Dank erfüllten Zungen Sey dir, für das verfloßne Jahr Ein heilig Lied geſungen; Für Leben, Wohlfahrt, Troſt und Rath, Für Fried' und Ruh, und jede That, Die uns durch dich gelungen.

3) Laß auch dies Jahr geſegnet ſeyn, Das du uns neu gegeben! Verleih' uns Kraft, die Kraft iſt dein, Nach deinem Wort zu leben! Du ſchützeſt uns, und du vermehrſt Der Menſchen Glück, wenn ſie zuerſt Nach wahrer Weisheit ſtreben.

4) Gib mir, wofern es dir gefällt, Des Lebens Ruh und Freuden; Doch ſchadet mir das Glück der Welt, So gib mir Kreuz und Leiden. Nur ſtärke mit Geduld mein Herz, Und laß mich nicht in Noth und Schmerz Die Glücklichen beneiden.

5) Hilf deinem Volke väterlich In dieſem Jahre wieder! Erbarme der Verlaßnen dich, Und der bedrängten Brüder! Gib Glück zu jeder guten That, Und laß dich, Gott, mit Heil und Rath Auf unſern Fürſten nieder.

6) Daß Weisheit und Gerechtigkeit Auf ſeinem Stuhle throne, Daß Tugend und Zufriedenheit In unſerm Lande wohne, Daß Treu' und Liebe bey uns ſey; Dies, lieber Vater, dies verleih' In Chriſto, deinem Sohne!

6) Der Name Jeſu.

1) O ſüßeſter der Namen all', Den Menſchen-Zungen nennen! O du, der Himmel Wiederhall, Dem tauſend Herzen brennen! O Jeſus, Jeſus Chriſtus! ganz Neigt unſer Herz ſich vor dem Glanz, Vor dem die Engel knieen.

2) Gottmensch! der ewig uns befreyt Von Sünde, Tod und Schmerzen! Wer, aller Menschen Heiland! freut Sich deiner nicht von Herzen? Dein Nam' ist Hilfe, Heil und Huld; Vor dir verschwindet Tod und Schuld: Wo ist, wie du, ein Name?

7) Am Feste der Erscheinung, oder der heil. Dreykönige.

1) Der du uns heut erschienen bist, Du Licht der Völker, Jesus Christ! Wir beten dich in Ehrfurcht an, Der Alles hat, und Alles kann!

2) Dich preise Jüngling, Mann und Greis, Und wer von deiner Größe weiß, Der stimm' in unser Loblied ein, Und zeug' und ruf': auch ich bin dein!

3) Tief aus dem Staube rufen wir, Erbarmer! Heiland! Herr! zu dir; Und Huld und Segen sendest du Der Sängerschaar im Staube zu!

4) Dein Reich ist, Christus! alle Welt; Die Sterne, die kein Engel zählt, Die Zeder und das kleinste Laub, Und jede Sonne, jeder Staub!

5) Was auf der höchsten Berge Höh'n Die Augen sehen, und nicht seh'n, Die ganze Erde weit und breit Ist Zeuge deiner Herrlichkeit!

8) An den Festtagen des Herrn überhaupt.

1) Von ganzem Herzen lieb' ich dich! Dein Geist, o Jesu, leite mich! Dein Leben, thatenvoll und still, Sey Vorbild, dem ich folgen will!

2) Dein Dulden unter Feindeswuth Flöß in mein Herz der Tugend Muth! Dein Gottvertrau'n, wenn alles droht, Verleih mir Treu in jeder Noth!

3) Dein Tod, das Denkmal deiner Huld, Tilg' aller meiner Sünden Schuld; Es nehme dein verlaßnes Grab Dem Meinigen die Schrecken ab!

4) Durch deiner Auferstehung Macht Erhelle meines Grabes Nacht! Durch deine Auffahrt zeige mir: Mein Vaterland sey dort bey dir.

5) Dein Herrschen mit dem Vater sey Mir Siegel deiner Macht und Treu'! Einst kömmst du wieder, Gottes Sohn, Den Frommen ew'ger Trost und Lohn.

6) Gib Glauben, Hoffnung, Liebe mir! Erhalte deine Gnade mir! Dann fürcht' ich Grab und Hölle nicht; Denn du bist meine Zuversicht!

9) Buslied in der Fasten.

1) Ich Armer kehre mich zu dir Mit reuevollem Herzen. Beweise Gnade, Gott! an mir, Und sieh auf meine Schmerzen! Ich übertrat Durch Wort und That, Obgleich mir Strafe drohte, Doch ungerührt Und leicht verführt Die heiligsten Gebote.

2) Ach das, des ich mich schuldig weiß, Liegt schwer auf meinem Herzen. Was ist des Lasters Lohn und Preis? Schaam, Reue, Furcht und Schmerzen. Ich könnte dein, Und glücklich seyn, Wenn ich dir folgen wollte; Gewiß, daß ich Auch einst durch dich Mich ewig freuen sollte.

3) Gott! wie viel Gutes thatst du mir! Es ist nicht zu ermessen. Wie dankte dir mein Herz dafür? Schnell hat es dich vergessen. Du giengst mir nach, Mein Gott! und ach! Ich hab' es nicht geachtet; Selbst die Geduld Der Vaterhuld Aus Leichtsinn oft verachtet!

4) Und doch haſt du ſo väterlich Dich meiner angenommen; Du riefſt zu deinem Reiche mich, Zum Heile deiner Frommen! Du ſuchteſt, Gott! Durch Glück und Noth Zur Beſ'rung mich zu führen, Doch ſucht' ich nicht Dein Angeſicht, Und ließ mein Herz nicht rühren!

5) Wenn alles dies mein Geiſt bedenkt, Vor Schaam möcht' ich vergehen! O wie es mich nun ſchmerzt und kränkt! Kaum wag' ich, aufzuſehen. Ich, ſo verkehrt, Ich wär' es werth, Daß du nicht länger ſchonteſt; Daß du mir nun Nach meinem Thun Und meinem Undank lohnteſt!

6) Doch, Vater! öffne mir dein Herz! Vollende deine Liebe! Hilf, daß, gewarnt durch meinen Schmerz Ich mich im Guten übe! Dies laß mich thun, Und eifrig nun, Was dir verhaßt iſt, meiden! Bis du mich einſt, Wenn du erſcheinſt, Führſt zu des Himmels Freuden.

10) Jeſus am Oelberg.

1) Als dort im Angſtgebete, Herr! deine Seele rang, Und immer heiſſer flehte, Ward dunkel dir und bang; Du fandeſt keinen Troſt, kein Licht. Nur Tod und Marter ſchwebten Vor deinem Angeſicht.

2) Die ſchauervollen Stunden Des Leidens ſind jetzt da! Du ſiehſt das Blut, die Wunden, Das Kreuz auf Golgatha; Jedoch vertrauensvoll und ſtill Flehſt du nur: „Es geſchehe, Was Gott, mein Vater, will!“

3) Herr! Heilig ſey dein Wille Auch mir in Leid und Schmerz! O gib mir Muth und Stille,

Ergebenheit in's Herz! Laß mich, wenn Angst und Trübsal droht, Wie du, mein Heiland, leiden, Dir treu bis in den Tod.

4) Die Jünger, die entschlossen, Und männlich dich bekannt, Sind muthlos, sind verdrossen, Vom Schlummer übermannt. Sie schauen deiner Seele Schmerz, Und keiner deiner Brüder Spricht Labsal in dein Herz.

5) Doch trägt die schwachen Seelen Voll Liebe deine Huld, Auch wenn sie sich verfehlen, Mit schonender Geduld. Erbarmend sprichst du: „Betet, wacht! Nur also überwindet Ihr der Versuchung Macht!“

6) Du Tröster schwacher Brüder! Herr! nimm dich meiner an! Wie leicht fall' ich darnieder, Verführt durch stolzen Wahn! Ach! öfters schlaf ich sorglos ein, Bin ruhig bey Gefahren; Ich falle, und vergesse dein.

7) Herr! rette du mich Schwachen, Wenn Stolz und Sicherheit Den Geist verdrossen machen. Gib Kraft und Muth zum Streit! Der Seele flöße Tröstung ein; Sprich zu ihr: Kämpfe! bete! Bald ist die Krone dein!

11) Jesus am Kreuze.

1) Ach! sieh Ihn dulden, bluten, sterben! O meine Seele, sag' Ihm frommen Dank! Sieh' Gottes eignen Sohn und Erben, Wie mächtig Ihn die Menschenliebe drang! Wo ist ein Freund, der je, was er gethan? Der so, wie Er, für Sünder sterben kann?

2) Wie dunkel waren jene Stunden, O Herr!

und welche Laſten drückten dich! Wie ſtrömte Blut aus deinen Wunden! Und ach, es floß zum Heil und Troſt für mich! Es ruft auch heut mir noch ermunternd zu, Daß du mich liebſt, du fromme Dulder du!

3) Ja, mir zum Troſt und dir zur Ehre gereicht dein heiſſer Kampf, dein Kreuz, dein Tod! Beſtätigt iſt nun deine Lehre; Ich baue feſt darauf in jeder Noth. Unſchuldig littest du; doch Preis und Ruhm Iſt auch im Kampf der Unſchuld Eigenthum.

4) Herr! dies dein Beyſpiel ſoll mich lehren: Des Lebens Unſchuld ſey mein Ehrenkleid. Gern will ich deine Stimme hören, Und willig thun, was mir dein Wort gebeut. Die Dankbarkeit verbindet mich dazu; Wer hat es mehr um mich verdient, als du?

5) Nie will ich mich am Feinde rächen; Auch dies lern' ich, mein Heiland! hier von dir; Nie Gottes Schickung widerſprechen, Scheint gleich ihr Pfad jetzt noch ſo dunkel mir. Auf Dornen giengſt du ſelbſt zum Ziele hin! Ich folge dir, weil ich dein Jünger bin.

6) Was fürcht' ich noch des Todes Schrecken? Du ſchliefſt auch einſt im Grab, du Seelenfreund! Mag ſie doch meinen Staub bedecken — Die Erde, wenn des Todes Nacht erſcheint! Der Gott, der dir das Leben wieder gab, Gott wälzt auch einſt den Stein von meinem Grab.

7) Nimm hin den Dank für deine Leiden, Den dir, mein Retter! treue Liebe bringt! Auf-

Jubeln ſoll mein Herz vor Freuden, Wenn es den Dank im Chor der Engel ſingt. Dann ſtimmen alle Seligen mit ein; Der ganze Himmel ſoll mein Zeuge ſeyn.

12) Dankbares Andenken an das Leiden und den Tod Jeſu.

1) Laß deinen Geiſt mich ſtets, mein Heiland! lehren! Dein göttlich Kreuz im Glauben zu verehren, Daß ich getreu in dem Beruf der Liebe Mich chriſtlich übe!

2) Das Gute thun, das Böſe flieh'n und meiden, Herr! dieſe Pflicht lehrt mich dein heilig Leiden. Wer könnte wohl das Böſe ſich erlauben, Und an dich glauben?

3) Und ſollt' ich nicht, wenn Leiden hier auf Erden, Wenn Kreuz und Noth mich trifft, gelaſſen werden, Da du ſo viel für uns, die wir's verſchulden, Liebreich erduldet?

4) Wie könnte ich wohl meine Brüder haſſen, Für welche du dein Leben ſelbſt gelaſſen? Wie du, will ich auch meine Feinde lieben, Die mich betrüben.

5) Ich will nicht Haß mit bitterm Haß vergelten, Wenn man mich ſchilt, nicht rächend wieder ſchelten. Du Heiliger, du Herr und Haupt der Glieder, Schaltſt auch nicht wieder!

6) Ein reines Herz, gleich deinem edeln Herzen, Dies iſt der Dank für deines Kreuzes Schmerzen, Und Gott gibt uns die Kraft, in deinem Namen, Dir nachzuahmen.

7) Ich bin verſöhnt, o Herr! in deinem Blute!

Erkauft haſt du mich dir mit deinem Blute! Du haſt mir Heil, da du für mich geſtorben, Am Kreuz erworben!

8) Ja nun bin ich ſchon ſelig hier im Glauben; Nun wird mir nichts, nichts meine Krone rauben; Nun werd' ich dort, von Herrlichkeit umgeben, Einſt ewig leben.

9) Herr! gib, daß deinen Pfad ich ſtets betrete, Im Glauben kämpfe, ringe, wache, bete; Wie du, mein Kreuz geduldig auf mich nehme, Nie dein mich ſchäme.

10) Lockt böſe Luſt mein Herz mit ihrem Reize, So ſchrecke mich zurück dein Wort vom Kreuze; Und werd' ich matt im Laufe guter Werke, So ſey mir's Stärke!

11) Seh' ich dein Kreuz den Klugen hier auf Erden Ein Aergerniß und eine Thorheit werden! So ſey mir's doch, trotz alles frechen Spottes, Die Weisheit Gottes!

12) Wenn endlich, Herr! mich meine Sünden kränken; So laß dein Kreuz mir wieder Frieden ſchenken! Dein Kreuz ſey, wenn ich ſterbe, wenn ich leide, Mir Troſt und Freude!

13) Auferſtehung Jeſu.

1) Chriſtus iſt erſtanden! O freut euch Chriſten! Er erhebt Aus ſeinem Grabe ſich und lebt! Lebet ewig, ſtirbt nicht mehr! Preis Ihm, Dank, Lob, Ruhm und Ehr! Alleluja!

2) Chriſtus iſt erſtanden! Voll Glauben beten Wir ihn an! Ihn, der auch uns erwecken kann! Ihn, der einſtens aus der Gruft! Uns zum neuen Leben ruft! Alleluja!

3) Christus ist erstanden! Gelobt seyst du, s Gottes Sohn! Ach! gib, daß wir an deinem Thron, Einst nach unserm Auferstehn, Ewig, wig dich erhöhn! Alleluja!

14) Lied in der Osterwoche.

1) Er ist erstanden, Die Welt ist neu. Er ist rstanden! Und ewig treu!

2) Die Erde feyert Im Morgenlicht; Die Sonn' entschleyert Ihr Angesicht.

3) Wir ziehn entgegen Dem hellen Schein, Und Alle prägen Sein Bild sich ein.

4) Aus den Gewanden Der Leichnam los, Der Erd' abhanden, In Licht zerfloß.

5) Er ist uns wieder In Gott geschenkt; In eine Glieder Steh'n wir versenkt.

6) Wir sind entbunden Von aller Noth; Aus einen Wunden Fließt Morgenroth.

7) Auch wir erstehen Aus seiner Gruft, Auch wir vergehen Im Morgenduft.

8) Zum Licht hinüber Der Vater ruft! Leid geht vorüber, Und sprengt die Kluft.

9) Er ist entschwunden Zur Herrlichkeit, hält seine Wunden Der Welt bereit.

10) Fasst seine Hände! Liebt sein Gebot! Des Kampfes Ende Ist Morgenroth.

15) Auf die Himmelfahrt Christi.

1) Wie herrlich hat dein Lebenslauf, Dein Leiden sich geendet! Du fährst verklärt zum Vater auf, Der dich zu uns gesendet; Von nun an strömt uns Heil und Licht, Trost, Freude, Kraft und Zuversicht Von deinem Throne nieder.

2) Herr! flöß' uns Muth und Eifer ein, Das Eitle zu verachten, Vor allen Dingen nur allein Nach deinem Reich zu trachten! Zieh' unſre Herzen ganz zu dir, Und hilf uns, daß auch wir mit dir Zur Seligkeit gelangen!

3) Den deine Liebe uns verheißt, Damit wir nicht ermüden! O ſende Ihn, den heil'gen Geiſt, Und gib uns deinen Frieden! Erhöre, Jeſu! unſer Fleh'n! Wenn wir dich einſt als Richter ſeh'n, Erbarme dich der Sünder!

16) Auf das heilige Pfingſtfeſt.

1) Ein heiliges Feuer belebte, beſeelte Die Frommen, die Jeſus zu Schülern ſich wählte, Um Lehrer des göttlichen Wortes auf Erden, Zum Heil und zum Segen der Menſchheit zu werden.

2) Ein heiliger Lichtſtrahl umfloß ſie mit Klarheit; Nun ſahen ſie heller die himmliſche Wahrheit; Nun ſahen ſie Jeſum, von Glanz umfloſſen; Es hatte der Geiſt in ihr Herz ſich ergoſſen.

3) Mit Feuer getaufet, belebet, erfreuet, Mit Muthe beſeelet, zu Lehrern geweihet, Verkündigten laut die Geweihten, die Frommen: „Der Herr iſt erſchienen! ſein Reich iſt gekommen!“

4) Nun winkten vergebens vergängliche Freuden, Nun ſchreckten vergebens vergängliche Leiden; Es drohten vergebens Verſpottung und Schande, Und Todesgefahren, und Marter und Bande.

5) Denn Gottes Geiſt ſtärkte zum Kampfe die Herzen. Sie predigten Jeſum in Freuden und Schmerzen, Getreu bis zum Tode mit himmliſchem

Muthe, Versiegelnd ihr Wort mit dem eigenen Blute.

6) Auch uns sey die Wahrheit so heilig und heuer! Beseel' uns, Geist Gottes! mit himmlischem Feuer, Mit himmlischem Muthe, des Ewigen Lehren Im Leben, im Leiden, im Sterben zu ehren.

17) Auf die heilige Pfingstzeit.

1) Komm, heiliger Geist! mein Trost, mein Licht! Mein Lehrer, meine Zuversicht! Gott hat dich uns zum Heil gesandt; Du bist der frommen Liebe Pfand! Komm, heiliger Geist! verlaß uns nicht.

2) Komm, heiliger Geist! belebe uns Mit deiner Kraft, und führe uns Den wahren Weg zur Heiligkeit! Zur Weisheit und Gerechtigkeit! Komm, heiliger Geist! erhöre uns!

3) Komm, heiliger Geist! zu uns herab! Die Wahrheit, die uns Jesus gab, Kann ohne dich nicht fruchtbar seyn! Komm, mache uns von Sünden rein! Komm, heiliger Geist! zu uns herab!

4) Komm, heiliger Geist! mit deiner Kraft, Die alles Gute wirkt und schafft. Gib dem Bemühen das Gedeih'n Der Tugend unser Herz zu weih'n; Und wenn wir sinken, o verleih' Uns Gottes Kraft, und steh' uns bey! Komm, heiliger Geist! Füll unser Herz!

18) Auf die heilige Pfingstzeit.

1) Den Frieden, den die Welt nicht gibt, Gib uns, o Geist! von oben! Den Frieden, den kein Wölkchen trübt, Wenn rings Gewitter

toben; Den Frieden, der mit Licht erfüllt, Durch den mit Himmelsklarheit Verscheucht wird jedes Truggebild Vom Reich der Lieb' und Wahrheit.

2) Das Reich des Herrn erscheinet nicht Mit gleissender Gebärde. Wie von der Finsterniß das Licht Ist's fern von dem der Erde. Kein Ohr vernimmt's, kein Auge sieht's, die Welt kann's nicht begreifen. O Geist! im Innern des Gemüths Laß blüh'n dies Reich, und reifen.

3) Den Kindern mach', o Geist! uns gleich; Einfältig laß uns werden! Den Kindern gibt das Himmelreich Die Einfalt schon auf Erden. Die du erleuchtest, suchen nicht Was Staub ist und vergehet; Sie fühlen, wenn ihr Auge bricht Zum Ew'gen sich erhöhet.

19) Am Feste der heiligen Dreyeinigkeit, und zu deren Verehrung und Anbetung überhaupt.

1) Gelobet sey der Herr, Mein Gott, mein Licht und Leben, Mein Schöpfer, dessen Hand Mir, was ich bin, gegeben, Mein Vater, der mich schützt Von meiner Kindheit an! Der jeden Augenblick An mir viel Gut's gethan!

2) Gelobet sey der Herr, Mein Gott, mein Heil, mein Leben, Des Vaters ew'ger Sohn, Der sich für mich gegeben! Der mich erlöset hat Mit seinem theuern Blut, Auf dessen Kreuz und Tod Mein ganzes Hoffen ruht.

3) Gelobet sey der Herr, Mein Gott, mein Licht, mein Leben! Des Vaters ew'ger Geist, Den mir der Sohn gegeben, Der mir in jeder Noth Das Herz mit Trost erquickt, Und neue Kraft mir gibt, Wenn mich mein Elend drückt!

4) Gelobet sey der Herr, Mein Gott, der ewig lebet! Den alles lobt und preist, Was Odem hat und lebet! Gelobet sey der Herr, Deß' Name heilig heißt, Gott, der Dreyeinige — Gott Vater, Sohn und Geist!

5) Dem wir, mit Dank erfüllt, Gebet und Opfer bringen, Und mit der Engel Schaar Das Heilig! Heilig! singen. Ihn preise tief gerührt Die ganze Christenheit! Gelobt sey unser Gott In alle Ewigkeit!

20) Auf das heilige Fronleichnamsfest.
Das Sacris Solemniis.

1) Lasset uns fröhlich seyn Bey dieser Todesfeyer! Laßt uns mit Mund und Herz Singen ein heilig Lied! Was alt ist, sey verbannt! Alles sey neu und rein, Herz und Handlung und Lobgesang!

2) Der Heiland stiftete Zu seiner Jünger Trost Des neuen Bundes Mahl In seinem Leib und Blut; Er sprach mit Zärtlichkeit: Freunde! das thut hinfort Zur Erinn'rung an meinen Tod!

3) Also ward eingesetzt Jenes erhabene Mahl, Welches die Christenschaar Jetzt durch des Priesters Hand Mit Christus eng vereint, Oefters noch froh genießt, Sich erinnernd an Jesu Tod!

4) O wahrlich wunderbar! Bey diesem Liebesmahl Herrschet nur Bruderſinn! Bettler und Könige, Ohne des Ranges Stolz Speisen an einem Tisch, Sind in Jesu einander gleich!

21) Für die Fronleichnams-Oktav.

Das Ecce panis Angelorum.

1) Christen! seht die Engelspeise, Die uns wunderbarer Weise Jesus für die Pilgerreise Dieses Lebens hat geschenkt!

2) Laßt im Staub uns niederbeugen, Dank und Ehrfurcht dem erzeigen, Dem sich alle Himmel neigen, Gott, dem Herrn der Herrlichkeit.

3) Jesu! unser Trost und Leben! Laß uns gänzlich dir ergeben, Stets nach reiner Tugend streben, Die du liebreich uns gelehrt.

4) O Lamm Gottes! Christe Jesu! Segne uns, liebreichster Jesu! Heilig, heilig, heilig bist du! Dir sey Lob in Ewigkeit!

5) Treuer Hirt, laß unsre Seelen Einst zu deinen Lämmern zählen, Die du dir wirst auserwählen Dort in deines Vaters Reich!

22) Auf die Fronleichnams-Feyer.

Das Lauda Sion.

1) Deinem Heiland, deinem Lehrer, Deinem Hirten und Ernährer, Sion, stimm' ein Loblied an! * Preis' aus Kräften seine Würde, Da kein Lobspruch, keine Zierde Seinen Werth erreichen kann!

2) Laut soll unser Lob erschallen, Und das Herz in Freude wallen! Denn wir feyern heut den Tag, * Da der Herr zum Tisch der Gnaden Uns zum erstenmal geladen, Und dies Brod geopfert hat.

3) Heut erlischt das Bild des alten Osterlammes, — wir erhalten Heut mit Gott den neuen Bund. * Und der Wahrheit muß das Zeichen

Und die Nacht dem Lichte weichen; — Neue Lehren werden kund!

4) Was von Jesu dort geschehen, Was wir so, wie Er, begehen, Mahnet uns an seinen Tod, * Um Ihn würdig zu verehren, Nach der Vorschrift seiner Lehren Opfern wir Ihm Wein und Brod.

5) Doch nach unsern Glaubenslehren Ist das Brod, das wir verehren, Christi Fleisch, der Wein sein Blut. * Was dem Auge sich verhüllet, Und was kein Verstand enthüllet, Ist dem frommen Glauben klar.

6) Hier ist unter zwey Gestalten Hohe Wunderkraft enthalten, Die sich tief in Zeichen hüllt! * Trank und Speise gibt uns Christus Durch sein Blut und Fleisch; doch Christus Ist in beyden ungetheilt.

7) Alle hat der Herr aus Gnaden Zu dem Liebesmahl geladen; Doch verschieden wirkt dies Mahl. * Allen wird hier Brod gegeben; Fromme finden Heil und Leben, Doch die Bösen ew'gen Tod.

8) Bilder sprachen längst vom Tode Jesu! und von diesem Brode; Isak war sein Vorbild schon. * In des Osterlammes Tode, Und im alten Mannabrode ward es sinnlich vorgestellt.

9) Guter Hirt! du wahre Speise! Jesu, stärke uns zur Reise In das Land der Seligkeit! * Herr! du nährst uns hier auf Erden! Laß einst ewig selig werden Uns mit deinen Heiligen! Amen! Alleluja!

23) Am Kirchweihfeste.

1) Des Tempels hehre Halle Ist Gott dem Herrn geweiht. Laßt, Brüder! sie uns alle Einweih'n durch Frömmigkeit! Hier schwing' in Geist und Wahrheit Sich das Gemüth zum Herrn! Hier leucht' in reinster Klarheit Uns der Erlösung Stern!

2) Was nützte uns der Tempel, Entheiligten wir ihn Durch heidnisches Exempel, Und durch unlautern Sinn? Drum nah' ihm keine Seele, Getüncht mit Heuchelschein! Denn keine Räuberhöhle, Ein Bethaus soll er seyn!

3) Nicht Opfer, aber Liebe, Verlangt der Herr von uns, Den göttlichsten der Triebe Als Seele unsers Thuns. Die Liebe kam hernieder Zum Opfer sich zu weih'n, Und wir, o Christenbrüder! Wir könnten lieblos seyn?

4) Einfältiglich wie Kinder Fleh'n wir, o Herr! zu dir. Du rufst hier selbst zum Sünder So liebreich: Komm zu mir! O du umfängst mit Freude Das Schaaf, das sich verirrt, Und führst auf gute Weide Uns hier, ein treuer Hirt.

5) Schon glänzt mit Morgenschimmer Uns hier der Sabbath an, Wo über Erden-Trümmer Uns Jesus wird empfah'n. Dann straht in voller Klarheit Vor uns des Tempels Pracht, Von dem die ew'ge Wahrheit Zum Eckstein sich gemacht.

30) Zur Verehrung der seligsten Jungfrau Maria.

1) Jeder Schickung uns zu fügen, Uns des Guten still zu freu'n, Ohne Murren mit Vergnügen Folgsam Gottes-Wort zu seyn; Nie mit Gaben stolz zu prangen, Menschen-Ruhm

nicht zu verlangen; Dieſe Weisheit lernen wir, Mutter Jeſu! ſtets von dir.

2) Unbekannte Wege wandeln, Welche Gott allein nur kennt, Stille dulden, ſchweigen, handeln, Wenn die Welt uns gleich verkennt; Handeln, nur um Gott zu lieben, Nicht vom Eigennutz getrieben; Dieſe Demuth zeigte hier, Mutter Jeſu! ſich an dir.

3) O dein Beyſpiel zeigt uns allen Einen ſichern Weg zu dir. Dieſen Weg der Tugend wallen, Dieſes, dieſes wollen wir. Hilf uns Gottes Gnad' erflehen, Stets der Tugend Pfad zu gehen. Bitte deinen Sohn, daß wir Ihn einſt preiſen für und für!

24) Am Gedächtnißtage der heil. Apoſtel Petrus und Paulus, und aller heil. Apoſtel.

1) Ihr theuern Freunde unſers Herrn! Von ſeinem Geiſte entzündet, Habt ihr den Völkern nah' und fern Sein heilig Wort verkündet! Von Ihm geſandt, that euer Mund Die Wunder ſeiner Liebe kund Dem menſchlichen Geſchlechte.

2) Wie wurdet ihr ſo ſtark durch Gott! Ihr achtetet nicht Schande. Vergebens warf man euch mit Spott In Ketten und in Bande. Ihr ſtarbet ſelbſt mit frohem Muth, Beſiegeltet mit euerm Blut Die Wahrheit eurer Botſchaft.

3) Erleucht' uns, Herr! damit wir gern Der Wahrheit Worte hören, Und in der Wahrheit dich, den Herrn, Und deine Boten ehren! Fern ſey von uns der Frevel, Gott! Mit Leichtſinn dir dein Wort durch Spott Und Laſter zu vergelten!

4) O ſtärk' uns du, damit dir treu In Glauben, Hoffnung, Liebe, O ew'ger Hirt! die Herde ſey, Stets deinen Willen übe. Dann führſt du liebvoll uns zugleich Mit den Apoſteln in dein Reich, Das ſie der Welt verkündet!

26) Am Patrocinium des heil. Petrus.

1) Von Furcht dahingeriſſen, Verläugnet Petrus dich! Bald ſtraft ihn ſein Gewiſſen; Da weint er bitterlich. Dein Blick, o Jeſu! rührt ſein Herz; Er fleht zu dir um Gnade, Und du ſtillſt ſeinen Schmerz.

2) Wie wuchs nun deinem Zeugen Beſtändigkeit und Muth! Furcht konnt' ihn nie mehr beugen; Auch floß für dich ſein Blut. Dich ſeinen Herrn und ſeinen Gott Verherrlichte ſein Leben, Verherrlichte ſein Tod.

3) Auch ich ſeh' und empfinde Die Größe meiner Schuld. Vergib mir meine Sünde Nach deiner treuen Huld! Erbarmend ſahſt du Petrum an! — Blick auch auf mich erbarmend, Wank' ich auf ſteiler Bahn!

4) Von dir ſoll nichts mich trennen! Wie Petrus will ich gern Vor aller Welt bekennen Dich meinen Gott und Herrn! Denn vor dem Vater im Gericht Verläugneſt du, o Richter! Mich, wenn ich treu bin, nicht.

27) Am Patrocinium des heil. Paulus.

1) Mann voll Gottes Licht und Stärke! Deines Glaubens Wunderwerke Hellen uns, Geſtirnen gleich Dieſes Lebens dunkle Pfade, Daß wir, ſtark durch Gottes Gnade Zieh'n mit Jubel in ſein Reich.

2) Wider den Messias glühte Dir ein Eifer im Gemüthe, Der dir gottgefällig schien, Als ein Stral der Seele Tiefen Traf, und Himmelstöne riefen: „Saul! wo reißt dein Geist dich hin?“

3) Da verschwand vor deinen Blicken Rings die Welt. Doch voll Entzücken Schautest du in jenes Reich, Das, den Weisen zwar verhüllet, Doch mit Licht uns alle füllet, Macht uns Einfalt Kindern gleich.

4) Mochten nun der Juden Rotten Lästern, Griechen lächelnd spotten, Jesu Geist entflammte dich, Und vor deinen Worten schmolzen Die Idole, und der stolzen Pharisäer Schein Verblich.

5) Wie erstaunte nicht der Pöbel Von Athen, wie sank der Nebel Falscher Weisheit; und ihr Spott, Als, umringt von Götzenbildern, Du begannst mit Kraft zu schildern Den noch unbekannten Gott.

6) Daß vor Gott der Geist nur gelte, Nicht die Hülle, wie erhellte Deine Feuerrede dies, Da du gleich dem Schilfe schwanken Sah'st des Christenvolks Gedanken, Das mit Müh' den Wahn verließ.

7) Göttlich groß ist dein Beginnen: Alle Christo zu gewinnen. Gottes Segen war der Lohn! Dich, der in Gefahr und Banden, Wie ein Held den Kampf bestanden Rief zu sich des Vaters Sohn.

28) Am Patrocinium des heil. Johannes des Evangelisten.

1) Den der Herr vor andern liebte, Weil,

von Liebe ganz durchglüht Dein jungfräuliches Gemüth Liebe stets vor andern übte; Liebevoller Jünger! dir Weih'n das Fest der Liebe wir.

2) „Gott ist Liebe! Seine Sonne Strahlt euch, Brüder! allen gleich; Liebe gibt das Himmelreich, Löst Betrübniß auf in Wonne.“ Also thatest du den Bund Zwischen Gott und Menschen kund.

3) Ganz ergoß in deine Seele Gottes Sohn sein liebend Herz, Daß im Kampf mit Hohn und Schmerz Muth und Stärke nie dir fehle; Und du wardst, von Lieb' erfüllt, Aller Christen Musterbild.

4) Da beym Abschied von der Erde Jesu Seele ward betrübt, Weil von denen, die er liebt, Einer ihn verrathen werde, Lagst du an der Brust des Herrn, Wie am Himmelblau ein Stern.

5) Als dein Herz beym Kreuz des Lehrers, Wo mit dir Maria stand, Unaussprechliches empfand, Neigte sich des Weltverklärers Haupt, und liebreich sagt' er dir: „Sohn! sieh deine Mutter hier!“

6) Zu Marien dann sich wendend, Sprach er liebevoll zu ihr: „Deinen Sohn sieh, Mutter! hier!“ Da, der Liebe Werk vollendend Er in's Auge dir geblickt, O wie ward dein Geist entzückt!

7) Liebe war dein ganzes Leben, Wie des Meisters Leben war; Bächen gleich, die sanft und klar, Wo sie ziehen, Segen geben. „Liebt

uch, Brüder! immerfort, Liebt euch!“ war ein letztes Wort.

28) Zum Patrocinium der Heiligen überhaupt.

1) Auserwählte Gotteskinder! Heilige, im Gnadenthron! Dulder, Kämpfer, Ueberwinder! Selig in des Kampfes Lohn! O zu euern lichten Höhen Steigt der Sehnsucht stilles Flehen, Wallen Seufzer heut empor.

2) Hier in unsern Pilgerhütten, Hier im niedern Gräberthal Habt auch ihr gewohnt, gelitten Bittern Kummer, heisse Qual. Jesu Joch habt ihr getragen Standhaft bis in's Grab getragen. Schwer, doch süß war euch das Joch.

3) Rein von Trug und Missethaten, Nicht verführt von eitelm Wahn, Groß und reich an edeln Thaten, Gieugt ihr fest der Tugend Bahn, Ranget muthig bis an's Ende, Rein bewahrtet ihr die Hände; Gott war eurer Laufbahn Ziel!

4) Und nun habt ihr ausgerungen, Und vergessen eure Qual; Seyd dem Schattenthal entschwungen, Jauchzt an Gottes Gnadenmahl. Wonne jenes ew'gen Lebens, Eures Leidens, eures Sterbens Sel'ger Lohn entzückt euch nun.

5) Die ihr, mit des Lichtes Krone Strahlend, sel'ge Chöre fügt; Unser Opfer zu dem Throne Gott in reiner Andacht bringt! Opfert Ihm der Reue Thränen! Opfert Ihm der Kinder Sehnen! Freunde Gottes! fleht für uns!

29) Am Patrocinium des heil. Stephanus.

1) Voll Licht war Stephanus, voll Kraft,

Von Gottes Geist berathen. Er leuchtete durch Wissenschaft, Und hohe Wunderthaten. Doch seines Glaubens Wunderkraft, Und seine Himmels-Wissenschaft Verdroß die Schulgelehrten, Die Erdenweisheit ehrten.

2) Und die Gelehrten stritten scharf, Und waren ihm zuwider; Allein die Himmelsweisheit warf Die irdische darnieder. Und ihr beschämter Hochmuth sann Auf Rache an dem Gottesmann. Ihn zu verläumden, dungen Sie falscher Zeugen Zungen.

3) Und gegen ihn in Aufruhr trat Die jüdische Gemeinde. Bald riß ihn vor den hohen Rath Die Rachgier seiner Feinde; Die falschen Zeugen traten auf, Und logen: dieser hört nicht auf Zu sträflichem Exempel, Zu lästern Gott im Tempel.

4) Ein dumpfer, wilder Lärm erscholl, Es tobte das Getümmel. Er aber war des Geists voll, Blickt' heiter auf zum Himmel; Und offen sah er weit und breit. Den Himmel voll der Herrlichkeit, Und Jesum in den Höhen Zur Rechten Gottes stehen.

5) Nun rief er aus im Jubelton: „Ich seh' im offnen Himmel Zu Gottes Rechten, Gottes Sohn!“ Da stürmte das Getümmel, Und brauste wie ein wildes Meer, Und übertäubte das Gehör: Und wie von Sturm und Wogen, Ward er hinweg gezogen.

6) Hinaus zum nächsten Thore brach Der Strom der tollen Menge, Und schleifte den Mann

Gottes nach, Zerstossen im Gedränge; Und tausend Mörderstimmen schrie'n, Und Steine hageln auf ihn Aus tausend Mörderhänden, Die Rache zu vollenden.

7) Als er den letzten Odem zog, Erdrückt von ihrem Grimme, Da faltet' er die Hände hoch, Und bat mit lauter Stimme: „Behalt', o Herr! für dein Gericht Dem Volke diese Sünde nicht! — Nimm meinen Geist, Herr Jesu!" Nimm ihn zu dir, Herr Jesu!

31 Am Patrocinium des heil. Josephs.

1) Es soll, o Joseph! heut dein Ruhm Empor zum Himmel schallen, Und in der Christen Heiligthum Ermunternd wiederhallen! Denn du, Mann Gottes, fromm und mild, Im ärmlichen Gewande, Warst doch das schönste Tugendbild Sogar im niedern Stande.

2) Im Schweiß von deinem Angesicht Hast du dein Brod gegessen; Du murrtest bey der Arbeit nicht, Die Gott dir zugemessen. Die liebste Angelegenheit War dir stets die Erziehung Des theuren Kindes. Ihm geweiht War jegliche Bemühung.

3) Du hörtest freudig immerhin Der hohen Wahrheit Worte, Trugst Gott im Herzen und im Sinn Allzeit an jedem Orte. Im Hause Gottes warst du gern Mit frommen Geist zugegen; Drum ward dir auch von Gott dem Herrn Viel Freude, Trost und Segen.

4) Dich ließ zuerst, o Himmelslust! Gott seinen Sohn erblicken! Du drücktest ihn oft an

die Bruſt Mit heiligem Entzücken. Du ſahſt ihn engelſchön erblüh'n In deiner niedern Hütte, Und fandeſt voll Erſtaunen ihn Einſt in der Lehrer Mitte.

5) Wohl hart war oft dein Lebenslauf, Doch ſanft und ſüß dein Ende! Den müden Geiſt gabſt du hier auf In deines Jeſu Hände! Er ſchloß dir ſanft die Augen zu; Es kam von Gottes Throne Ein Engel, das Geſicht voll Ruh, Gab dir die Siegeskrone.

6) Drum wollen wir geſinnet ſeyn, Wie du, und Gottes Willen In Wohlergeh'n, in Angſt und Pein, Wie du, mit Luſt erfüllen. Dann werden wir, kommt einſt der Tod, Wie du auch ſelig ſterben, wie du beym liebevollen Gott Die Himmelskron' erwerben.

30) Am Patrocinium des heil. Johannes des Täufers.

1) Von allen heiligen Propheten, Die den Meſſias und ſein Reich In Sagen und Gebet erflehten, Iſt keiner dir, Johannes! gleich Sie zeigten nur im dunkeln Bild, Was du dem Volke klar enthüllt.

2) „Was ſoll aus dieſem Kinde werden? Seht, ſichtbar iſt mit ihm der Herr!“ So fragten ſtaunend die Gefährten Der frommen Mutter, die ſeither Unfruchtbar und verachtet war; Bis Sie den größten Sohn gebar.

3) Gelöſet war in dieſer Stunde Des ſtummen Vaters Zunge. — Dank, Und Lob entſtrömen ſeinem Munde; Laut tönt der frohſte Lobgeſang! Denn Gottes Gnade und ſein Heil Ward allen Menſchen nun zu Theil.

4) Johannes predigt Buße, Liebe, Und Wahrheit und Gerechtigkeit; Mit ſtrengem Ernſt ſtraft er die Triebe Des Laſters wenn es lockt, und dräut; Er leuchtet, wie der Morgenſtern, Und bahnt die Wege ſeines Herrn.

5) „Seht Gottes Lamm hier, das die Sünden Am Kreuze blutend tilgen wird! Verſöhnung iſt bei Ihm zu finden! Bringt ihm den Dank, der Ihm gebührt!“ So rief er allen Sündern zu, Wer ihm geglaubt, fand Troſt und Ruh'.

6) Mit hohem Muthe ſtarb Johannes Für Wahrheit und Gerechtigkeit. Drum ehrt den Namen dieſes Mannes Voll Freude heut die Chriſtenheit. Es fodert uns ſein Lebenslauf Zur Wahrheit und zur Tugend auf.

7) Ja, laßt uns heut ſein Beyſpiel ehren, Dem Reiche Gottes ganz geweiht! Laßt uns nach Vorſchrift ſeiner Lehren Stets wandeln in Gerechtigkeit! Von Wolluſt und von Sünde fern Bereiten wir den Weg des Herrn.

8) Laßt uns mit ihm das Lamm verehren, Das blutend für die Menſchheit ſtarb, Damit wir einſt in frohen Chören Den Retter, der uns Heil erwarb, Beſingen ewig hocherfreut Im Glanze ſeiner Herrlichkeit.

33) Am Patrocinium der heil. Magdalena.

1) Entflohen war aus deinem Herzen Der Unſchuld heitre Ruh', Und zwiſchen Sinnenluſt und Reueſchmerzen Ein Schilfrohr, ſchwankteſt du.

2) Da ſtralt vom Lehrer ohne Gleichen Ein Blick in dein Gemüth; Nun tagt's in dir; die Erdgedanken weichen, Und deine Seele glüht.

3) Nicht mehr der Welt glüht deine Seele; Der Himmel iſt in ihr. Sie zagt und zweifelt nimmer, was ſie wähle. Was Gott, gefällt auch ihr.

4) Du hörſt entzückt zu Jeſu Füßen Sein Wort von Gottes Reich, Und ganz in Thränen ſieht er dich zerfließen, Der Roſ' im Thaue gleich.

5) Voll Liebe ſalbſt mit Nardenöle Des Meiſters Füße du; Deckſt trocknend ſie dem Freunde deiner Seele Mit deinen Locken zu.

6) Die du dem Himmel ſchienſt verloren, Den du ſo ſehr betrübt, Biſt jetzt von ihm zur Lieblingin erkohren, Weil du ſo viel geliebt.

34) Am Patrocinium der heiligen Schutzengel, oder auch des heiligen Engels Michaels, Gabriels u. ſ. w.

1) Die Engel, deren Geiſtesblick Kein ſchwaches Licht begrenzet, Und denen hohes Himmelsglück In reicher Fülle glänzet, Schufſt du, o Gott! Unendlicher! Der Weſen Vater und ihr Herr!

2) Fern von dem Hang zur Sinnlichkeit, Der uns ſo oft entehret, Vom Blendwerk, und vom Wahn befreyt, Der die Vernunft bethöret, Voll Kraft zu jeder guten That Betreten ſie der Tugend Pfad.

3) Voll Eifer und voll Thätigkeit, Sucht jeder deinen Willen Und was dein hehrer Wink gebeut Gehorſam zu erfüllen, Und preist in Lobgeſängen gern, Dich, ſeinen Vater, ſeinen Herrn.

4) Auch Menſchenglück und Menſchenheil vermehret ihre Freuden; Froh nimmt an Menſchen

Jeder Theil, Er wird ſie nicht beneiden; Wird, wenn der Sünder Reue weint Und Tugend liebt, des Schwachen Freund.

5) Gott! laß mich, deinen Engeln gleich mit reinen, frommen Trieben, Wie ſie, an Tugendfrüchten reich, Dich und die Brüder lieben! Dann werd' ich einſt ganz engelrein Mich deiner, o mein Vater! freu'n.

35) Am Dankfeſte für den Frieden.

1) Der du väterlich uns Allen Bruderlieb' in's Herz geprägt! Sieh vor dir uns niederfallen, Inniglich, zum Dank bewegt! Denn ein Engel, von den Höhen Deines Lichts herabgeſandt, kam, von harten Kriegeswehen Zu erlöſen Volk und Land.

2) Vater! nicht nach unſern Sünden Wogeſt du die Straf' uns zu. Nur um Reue zu entzünden, Um zu beſſern, ſchlugeſt du. Schonend willſt du jetzt uns lehren, Daß dein Geiſt die Liebe iſt, Welche nicht nur, die dich ehren, Auch die Frevler mild umſchließt!

3) Eintracht pflanze nun der Friede, Wo ſich Menſchenhaß bekriegt! Bey des Frohſinn's heiterm Liede Blüh' empor, was öde liegt! Friede komm' in jede Seele, Durch der Leiden Sturm erkrankt! Friede, Gottes Friede ſtähle Jeden, der im Kampfe wankt!

4) Eine Thrän' im Auge, falle An des Feindes Bruſt der Feind! Eine Seele ſeyen Alle, Liebender! in dir vereint! Unſern Erdpfad ſchon erhelle Deines Friedens Morgenroth, Den

kein Wölkchen, keine Welle, Kein Gewitterſturm bedroht!

36) Zur Einweihung einer Kirche.

1) Von heiligem Gefühl Der Andacht tief durchdrungen, Sey, Gott, dir heut von uns Lob, Preis und Dank geſungen! Hier wollen wir vereint Uns deiner Liebe freu'n; Drum weihen wir dies Haus Zu deinem Tempel ein.

2) Anbetend dir ſich nah'n, Dich ehrfurchtsvoll erheben, Wie ſüß iſt dieſe Pflicht, Wie wichtig für das Leben! Oft ſchwinge zum Gebet, Zum Dank, zu deinem Ruhm Sich unſer Herz vor dir In dieſem Heiligthum.

3) Hier ſollen wir den Sinn Von Chriſti Lehren faſſen Und zur Befolgung uns Zur Treu' ermuntern laſſen; Hier ſtralt dem Geiſte Licht, Hier ſtrömt dem Herzen Ruh, Hier ſpricht dein Wort, o Gott! Geduld und Troſt uns zu!

4) Hier ſollen am Altar Sich dir, du Gott der Liebe, Die Neuverbundnen nah'n, Dir heil'gen ihre Triebe; Vor deinem Angeſicht Sich ſchwören Lieb' und Treu, Damit ihr Leben dir Stets wohlgefällig ſey.

5) Hier wird mit Dankgefühl Das Kind in früher Jugend Geweiht dem Kinderfreund, Dem Vorbild jeder Tugend. Hier tritt er in den Bund Der Kirche Gottes ein! Hier ſtärkt die Firmung ihn, Gott ewig treu zu ſeyn.

6) Hier ſollen wir vereint, Das Mahl der Liebe feyern, Und ernſtlich den Entſchluß Der Beſſerung erneuern; Hier wohnt der Mittler ſelbſt,

Der auf der Liebe Bahn, Durch Leben und durch Tod, Uns muthvoll gieng voran.

7) Laß dieser Wohlthat Werth Uns, Vater! stets erwägen, Und dieses Hauses Zweck Mit Nutzen überlegen. Dann wird der Weihetag Ein Tag des Segens seyn; Und seiner wird sich noch Die späte Nachwelt freu'n.

37) Bey der Investitur, oder Vorstellung eines Pfarrers.

1) Wohl uns, wohl uns! daß Gott uns liebt, Uns immer gute Hirten gibt, Die uns zum Himmel führen; Die, aufgeklärt durch Wissenschaft, Voll Tugendliebe, Geist und Kraft, Der Sünder Herzen rühren!

2) Wir reichen segnend ihm die Hand, Den Gott zum Lehrer uns gesandt. Heil ihm zum Lehrgeschäfte! Zu bilden uns hier in der Zeit Zum Leben in die Ewigkeit Gib, Herr! ihm Licht und Kräfte!

3) Laß deinen Geist stets auf ihm ruh'n, Laß ihn sein Amt mit Freuden thun! Nichts sey, das ihn betrübe! Gib für die Wahrheit, die er lehrt, Ein Herz uns, das ihn willig hört, Ein Herz voll reiner Liebe!

4) Wenn einst dein großer Tag erscheint, Laß ihn, den Hirten, unsern Freund, Uns dir entgegen führen! Die Seelen sind ihm zugezählt; O gib, daß dort ihm keine fehlt! Laß keine sich verlieren!

5) So sey gesegnet, Knecht des Herrn! Nie sey dein Herz nun von uns fern! Du kömmst in Gottes Namen! Wir reichen freudig dir die Hand;

Wir zieh'n mit dir ins Vaterland, Zum großen Hirten, Amen.

38) Bey einer Hochzeit vor der Einsegnung der Brautleute.

1) Von dir, du Gott der Einigkeit! Ward einst der Ehebund geweiht! O weih' auch sie zum Segen, Die hier vor deinem Angesicht Bereit steh'n, dir den Schwur der Pflicht Und Eintracht abzulegen!

(Chor.) Laß sie, Vater! dir ergeben, Einig leben, Treu sich lieben, Treu die Pflicht der Christen üben!

2) Gott, der du sie verbunden hast, Gib, mildernd ihres Lebens Last, Daß keine Tugend fehle! Ihr Bündniß laß sie nie entweih'n; Keusch laß sie, fromm und friedlich seyn, Ein Herz und eine Seele!

(Chor.) Immer laß sie dir ergeben, Einig handeln, Fromm und heilig vor dir wandeln!

3) O segne sie, der gern beglückt, Und Segen uns von oben schickt, Auf allen ihren Wegen! Laß ihr Geschlecht sich deiner freu'n! Gib auch zu ihrem Fleiß Gedeih'n, Und ihr Beruf sey Segen!

(Chor.) Laß sie, Vater! dir ergeben, Glücklich leben; Selig sterben! Denn sie sind des Himmels Erben!

39) Nach der Einsegnung der Brautleute.

1) Es schlossen, Herr! mit Herz und Mund Die neuen Gatten ihren Bund, Und sie bestätigten die Pflicht Jetzt hier vor deinem Angesicht.

2) Mit Gnade schau auf sie herab, Daß sie

zuſammen bis in's Grab Verträglich, freundlich, gleichgeſinnt, Vor allem gottesfürchtig ſind.

3) Laß ſie ſich lieben inniglich; Doch über alles, Vater! dich! Laß ſie in ihrem Stande rein! Und keuſch in Wort und Werken ſeyn.

4) Willſt du mit Kindern ſie erfreu'n, So gib zu ihrer Zucht Gedeih'n, Daß ſie als Chriſten ſich bemüh'n, Dem Himmel Bürger zu erzieh'n!

5) Und drückt ſie dieſes Lebens Müh, So tröſte, ſo regiere ſie, Daß jedes gern am Prüfungstag Des Andern Bürde tragen mag.

6) Wenn einſt der Tod ſie trennt, o dann Sieh ihre Thränen gnädig an, Und bringe ſie nach dieſer Zeit Zuſammen dort in Seligkeit.

40) Nach der Einſegnung der Brautleute.

1) Gott ſegne das geſchloßne Band — Am heiligen Altar, Und leite durch das Pilgerland, Dich, neues Ehepaar!

2) So bitten alle, alle wir; Gott höre unſer Fleh'n, Und laß es euch auf Erden hier — Nach Herzenswunſch ergeh'n.

3) O Braut ſey ſanft, als wie ein Lamm, Unſchuld in Wort und That! Mit Liebe führ', o Bräutigam! Sie auf dem Lebenspfad.

4) Dann geb' euch Gott voll Vaterhuld Stets Segen in der Eh', Stärk' euch mit Troſt und mit Geduld, Drückt euch ſo manches Weh.

5) Gott laß euch fromme Kinder blüh'n, Die euch noch ſpät erfreu'n, Laß euch ſie chriſtlich auferzieh'n, Sie fromm, wie Engel ſeyn.

6) Mit ſeiner Gnade krön' er euch, Und

ſchenk' euch manches Jahr, Und ruf' euch ſanft in's Himmelreich, Euch, liebes Ehepaar!

41) Vor der Taufe eines Kindes.

1) Wir erſcheinen, Herr! vor dir; Sieh das Kind auf unſern Armen! Dich, o Vater! bitten wir, Dich auch ſeiner zu erbarmen, Daß es Gottes Kind auf Erden, Und einſt ſelig möge werden!

2) Heiland Jeſu! es iſt dein. Laß es unbefleckt von Sünden, Einen Tempel Gottes ſeyn, Und des Geiſtes Kraft empfinden, Die der böſen Neigung ſteuert, Gottes Ebenbild erneuert.

3) Mach' uns Alle in der Welt Dir von Herzensgrund ergeben; Daß wir, wie es dir gefällt, Eingedenk des Taufbunds leben; Daß wir einſt voll Hoffnung ſterben, Das verſprochne Reich zu erben!

42) Nach der Taufe eines Kindes.

1) Geweiht zum Chriſtenthume Iſt dieſes Kind, iſt Gott geweiht. Erzieh' es dir zum Ruhme, O Vater der Barmherzigkeit! Verlängert deine Liebe Sein Leben, ſo verleih' Durch deines Geiſtes Triebe, Daß es, dir immer treu, Den hohen Werth der Tugend Empfinden mög', und gern Die Tage ſeiner Jugend Schon weihe dir, dem Herrn.

2) Auch wir ſind Gottgeweihte, Durch unſre Taufe Gott geweiht! Dies Glück entflamm' uns heute Zu lebenslanger Dankbarkeit; Es weck' uns, voll Vertrauen Mit kindlich frohem Sinn Gen Himmel aufzuſchauen, Zu unſerm Vater hin!

's drängt uns, zu ermeſſen, Was uns ſein Wort erſpricht, Und nimmer zu vergeſſen Der Ihm elobten Pflicht!

3) Gott, Vater von uns Allen! O lehre n uns ſelber thun, Nach deinem Wohlgefallen! aß deinen Segen auf uns ruh'n! Dem Alter nd der Jugend, Gib deiner Wahrheit Licht! Gib llen Luſt zur Tugend, Und Muth zur ſchwerſten flicht! Gib deines Geiſtes Gaben, Daß wir urch Jeſum Chriſt Theil an dem Erbe haben, Das unvergänglich iſt!

43) Vor der heiligen Firmung.

1) Herr! dir gelob' ich neue Treue Und neuen Fleiß im Chriſtenthum. Dir, Jeſu! weih' ch heut aufs neue Mich ganz zu deinem hehren Ruhm. Durch deinen heil'gen Geiſt allein Will ch hinfort geleitet ſeyn.

2) O Vater! nimm von deinem Kinde Den heuren Eid der Treue hin! Verſucht in Zukunft nich die Sünde, So will ich ihre Reize flieh'n, Will immer mich der Tugend weih'n! Herr! ieſer Tag ſoll Zeuge ſeyn.

3) Nein, niemals will ich treulos werden, Nie deine guten Wege flieh'n; Kein Scheingut, keine Luſt auf Erden, Kein Leiden ſoll mich dir ntzieh'n. Weich' Eitelkeit! o Sünde weich! Gott hört es, jetzt entſag' ich euch.

4) O ja! Gott höret mein Verſprechen; Tief ſieht er in mein Herz hinein. Sollt' ich den Eid aufs neue brechen, So wird er einſt mein Richter ſeyn. Gewiſſens-Angſt, und ew'ge Pein Wird dann des Meineids Strafe ſeyn.

5) O Gott! regiere du mein Leben, Und mache selbst mein Herz dir treu, Daß dir mein Wandel ganz ergeben, Und deinem Bilde ähnlich sey! Denn ohne dich bleibt immerdar Mein Herz verkehrt und wandelbar.

6) Einst werd' ich, Herr! vor deinem Throne Den Tag des Bundes benedei'n; Geschmückt mit einer Siegeskrone, Werd' ich dann ewig selig seyn! O welch ein Heil! wie freu' ich mich! Herr! nimm mich hin, ganz dein bin ich!

44) Bey der heil. Firmung.

1) Gott! vor dem wir betend stehen, Vater! höre unser Flehen! Sieh zu dir die Sünder wallen, Laß ihr Stammeln dir gefallen! Deiner guten Kinder Schmachten Wirst du, kannst du nicht verachten! Stärke, Vater! jetzt aufs neue Ihren Glauben, ihre Treue!

2) Laß, Erlöser! deine Lehren Sie durch That und Wandel ehren; Laß den schwachen Fuß nicht gleiten; Laß, Herr! deinen Geist sie leiten! Geist vom Vater und vom Sohne! Leite sie bis hin zum Throne, Wo, entfernt von Erdgedanken, Gottes Kinder nicht mehr wanken.

3) Künftig sey ihr ganzes Leben, Jesu! deinem Dienst ergeben! Lockt das Glück geehrter Sünder, Und ihr Beyspiel diese Kinder, Keimt in ihren edlen Herzen, Deinen Himmel zu verscherzen, Böse Lust: — dann, Gott der Liebe! Stärke sie durch fromme Triebe!

4) Ach! verloren gehe Keiner! Strauchelt unter ihnen Einer, Laß ihn reuvoll wiederkehren; Laß sie, deinen Tod zu ehren, Oft an deinen

:iſches Freuden Dankbar ihre Seele weiden, ınd zu chriſtlich guten Werken Ihren frommen Glauben ſtärken!

5) Ach, bewahre ſie im Glauben! Nichts, ichts müſſe ſie dir rauben! Bis zur ſeligſten der Stunden, Bis ſie glücklich überwunden, Bis ſie ichts mehr dir kann rauben, Halte, ſtärke ſie m Glauben! Dann nimm ihren Geiſt am Ende, Vater! auf in deine Hände!

45) Nach der heil. Firmung.

1) Liebe, die du mich zum Bilde Deiner Gottheit haſt gemacht; Liebe, die mit Heil und Milde Nach dem Falle mich bedacht! Liebe, dir ergeb' ich mich; Ewig, ewig lieb' ich dich.

2) Liebe, die du mich erkohren, Und geliebt von Ewigkeit; Liebe, die du Menſch geboren Wardſt für meine Seligkeit! Liebe, dir ergeb' ich mich; Ewig, ewig lieb' ich dich.

3) Liebe, die für mich gelitten, Und geſtorben in der Zeit; Liebe, die du mir erſtritten Ewige Gerechtigkeit; Liebe, dir ergeb' ich mich; Ewig, ewig lieb' ich dich.

4) Liebe, die du Licht und Leben, Und der Weg zum Himmel biſt; Liebe, die du mir gegeben, Was zum Heile nöthig iſt! Liebe, dir ergeb' ich mich; Ewig, ewig lieb' ich dich.

5) Liebe, die du überwunden! Ach! du liebſt mit treuem Sinn! Sterbend haſt du mich verbunden, Stets der Sünde Dienſt zu flieh'n! Liebe, dir ergeb' ich mich; Ewig, ewig lieb' ich dich.

6) Liebe, die mich ewig liebet, Die beim Vater für mich fleht, Die mich bis zum Tode

liebet, Meinen Geiſt zu ſich erhöht! Liebe, dir ergeb' ich mich; Ewig, ewig lieb' ich dich.

7) Liebe, die mich einſt erwecket Aus des Grabes finſtrer Nacht; Mich mit Himmelsglanz bedecket, Und mich ewig ſelig macht! Liebe, dir ergeb' ich mich; Ewig, ewig lieb' ich dich.

46) Zur Verſehung der Kranken.

1) O heil'ge Seelenſpeiſe Auf dieſer Pilgerreiſe, O Manna, Himmelbrod! Du labeſt ſanft die Müden Mit Gottes ſtillem Frieden, Und ſtärkeſt uns zum Tod!

2) Du haſt für uns dein Leben, O Jeſu! hingegeben. Und gibſt dein Fleiſch, dein Blut Zur Speiſe uns, zum Tranke; Wer preist mit würd'gem Danke dies unſchätzbare Gut!

3) Wir nah'n mit heil'gem Beben, Und koſten hier das Leben Der ſel'gen Ewigkeit! Einſt wirſt du uns erwecken, Und ganz uns laſſen ſchmecken Die Ruh' der Seligkeit!

4) O ſüßes Mahl der Liebe, Erſtick' in uns die Triebe Verbot'ner Sinnlichkeit! Und laß in deinem Frieden, O Gott! uns ſchon hienieden Uns freu'n der Ewigkeit!

47) Erinnerung an den Tod.

1) Wenn einſt des Leibes Hülle In Staub zuſammen ſinkt, Wenn meines Gottes Wille Mir auf zum Himmel winkt, Dann trüben keine Sorgen Den neuen ſchönern Lauf, Dann geht für mich der Morgen Des ew'gen Tages auf.

2) Und ich, ich ſollte beben Vor dir, o dunkle Gruft! Nein! der ruft mich zum Leben, Der

mich zum Grabe ruft. Mein Jesus ist erstanden; Auch ich werd' auferstehn, Frey von der Erde Banden Zum Himmel einzugehn.

3) Umringt von Gram und Leiden Ist hier der Mensch von Staub. Was sind all' seine Freuden? Ein bald verwelkend Laub! Doch, nach des Todes Schlummer Fließt keine Thräne mehr. Aus jedem Tropfen Kummer Quillt dort ein Freudenmeer.

4) Dort seh' ich euch, ihr Freunde, Erstanden aus dem Grab. Die Thränen, die ich weinte, Die trocknet Gott mir ab. Dort knüpfen wir aufs neue Der Liebe festes Band, Und unsers Gottes Treue Hält es mit starker Hand.

5) Gott! Schöpfer meiner Tage! O richte meinen Blick Bey dieses Lebens Plage Auf jenes höh're Glück. Dir will ich mich ergeben, Dir trauen in der Noth, Dein will ich seyn im Leben, Dein will ich seyn im Tod.

6) Wenn meine Augen brechen, So wache du für mich. Wenn ich nicht mehr kann sprechen, Dann, Herr! erbarme dich! Laß, Jesu, nicht vergebens Dein Blut vergossen seyn; Und schreib' ins Buch des Lebens Auch meinen Namen ein!

47) Zur Beerdigung erwachsener Personen.

1) So gib denn, fromme Christenschaar! Der Erde das, was Erde war. Der Müde find' im Grabgewand Die Ruhe, die er sonst nicht fand.

2) O Ruhe, Wunsch des Leidenden! Du letzter Trost des Weinenden, Wo aller Gram vergessen ist, Und keine Thräne weiter fließt.

3) Hier endigt sich der Feinde Trutz, Hier findet der Bedrängte Schutz, Hier wird im sanften Schlaf erquickt, Der, den einst manche Last gedrückt.

4) Hier hört der Kampf des Christen auf. Vollendet hat er seinen Lauf; Der Geist eilt in sein Vaterland, Und wird erquickt von Gottes Hand.

5) Nimm den entseelten Leib, o Gruft! Bis ihn der Heiland wieder ruft; Und ihn, den nun der Tod zerstört, Auf's neu belebet und verklärt.

6) Hier aber lerne, was du bist, O Mensch! und was dein Leben ist! Nach Sorg' und Furcht, nach mancher Noth Und Arbeit kommt zuletzt der Tod.

7) Und wär' auch groß dein irdisch Glück, So weicht es an dem Grab zurück: Ein Sarg nur und ein Leichenkleid Bleibt dir von aller Herrlichkeit.

8) Schnell schwindet deine Lebenszeit, Schnell kömmt heran die Ewigkeit; Wie wir die Zeit hier angewandt, So folgt der Lohn aus Gottes Hand.

9) Drum, sichrer Mensch! besinne dich, Tod, Grab und Richter nahen sich. In allem, was du denkst und thust, Bedenke, daß du sterben mußt.

10 Hier, wo wir bei den Gräbern steh'n, Soll jeder zu dem Vater fleh'n: Laß im Vertrau'n auf Christi Blut Mich einst vollenden sanft und gut!

48) Zur Beerdigung erwachsener Personen.

1) Wir gleichen wohl der Feldessaat, Vom

Sommerwind umwehet, Sie weiß nicht, wann der Erndter naht, Und wann die Senſe mähet. Ach, ſinnet nach! Wer kennt den Tag, Der uns zur Erndte bringet, Und aus dem Staube ſchwinget?

2) Zum Himmel führt des Lebens Lauf, Drum ſegnen wir ſein Ende; Zum Vater ſchauen wir hinauf, Und falten ihm die Hände, Der Leben gibt, Und ewig liebt. Das Grab mag einſt uns decken, Das Grab ſoll uns nicht ſchrecken.

3) Wohlan! mit Eifer wollen wir Die Wege Gottes gehen, Wer weiß, ob wir uns alle hier Noch einmal wieder ſehen, Wir ſeh'n uns doch Im Himmel noch! Das Grab mag einſt uns decken, Das Grab ſoll uns nicht ſchrecken.

49) Am Grabe.

1) Hier Menſch! hier lerne, was du biſt: Lern' hier, was unſer Leben iſt! Ein Sarg nur und ein Leichenkleid Bleibt dir von aller Herrlichkeit.

2) Der iſt jetzt arm, Der Andre reich; Im Grabe ſind wir alle gleich. Sey gleich entfernt von Stolz und Neid In Hoheit und in Niedrigkeit.

3) Wer weiß, wie bald auch dich zur Gruft Der Herr des Tods und Lebens ruft? Drum halte dich zu jeder Zeit Auf einen guten Tod bereit!

50) Das Gericht.

1) Wenn einſt die ganze große Welt In Staub, in Aſch', in Nichts zerfällt; Wenn Sterne ihre Bahnen fliehen, In Flammen die Planeten glühen.

2) Wenn dort, wo jetzt die Sonne ſchwebt,

Des Richters Thron sich hoch erhebt; Wenn die Posaunen laut erschallen, Anbetend Engel niederfallen;

3) Wenn dann die Welten in den Höh'n Im Glanz den Richter Jesu seh'n; Gefesselt unter sich die Zeiten, Gerechtigkeit um sich verbreiten;

4) Wenn auf die Rechte Fromme geh'n, Zur Linken die Verworfnen steh'n; Wenn aus den Wolken Blitze brechen, Und um ihn her die Donner sprechen;

5) Wenn Gräber lebendes Gebein, Und Meere Leichen von sich spey'n; Wenn Berg' und Felsen berstend krachen, Und Völker aus dem Schutt erwachen;

6) Wenn Tausende das Haupt erhöh'n, Im Richter ihren Freund zu seh'n; Wenn Millionen sich verfluchen, Verzweifelnd nur Zernichtung suchen;

7) Wenn dann auch mich aus meiner Gruft Die weckende Posaune ruft; Mit welchem Muth wirst du mich sehen, O Richter! dir entgegen gehen?

8) Laß meine Sünden mich bereu'n, O Gott; und dort einst selig seyn! Und bey den auserwählten Chören Die Stimme deiner Gnade hören!

51) Bey Begräbniß eines Kindes.

1) Wenn kleine Himmelserben In ihrer Unschuld sterben, So büßt man sie nicht ein. Sie werden nur dort oben Vom Vater aufgehoben, Damit sie unverloren seyn.

2) Sie sind ja in der Taufe Zu ihrem Chri-

Beulaufe Für Jeſum eingeweiht, Und noch bey Gott in Gnaden: Was ſoll es ihnen ſchaden, Daß ſie die Krone ſchon erfreut.

3) Der Unſchuld Glück verſcherzen, Stets kämpfen, mit den Schmerzen, Mit ſoviel Seelennoth; Im Angſtgefühl der Sünden Das Sterben ſchwer empfinden, Dafür bewahrt ein früher Tod.

4) Iſt einer alt an Jahren, So hat er viel erfahren, Das ihn noch heute kränkt, Und unter ſoviel Stunden Nur wenige gefunden, Daran er mit Vergnügen denkt.

5) Zwar wer in ſeiner Jugend Den Weg zur wahren Tugend Durch Jeſum Chriſtum findt, Und ſich den erſten Glauben Hat niemals laſſen rauben, Der lebt und ſtirbt auch wie ein Kind.

6) Allein, wo ſind die Reinen, Die ſterbend noch erſcheinen, Wie ſie im Waſſerbad Der Herr zu Kindern wählte? Wo iſt, der niemals fehlte, Den nie bethört die Sünde hat?

7) O wohl dann dieſem Kinde! Es ſtarb nicht zu geſchwinde. Zeuch hin, du liebes Kind! Du giengeſt ja nur ſchlafen, Und bleibeſt bey den Schaafen, Die ewig unſers Herren ſind.

52) Begräbniß-Lied überhaupt.

1) Trocknet eures Jammers Thränen, Heitert eure Blicke auf. Denn es hemmt kein banges Sehnen Unſers Schickſals ſchweren Lauf.

2) Wie des Feldes Blume ſchwindet, Sinken Menſchen um uns her. Traurend ſucht

der Freund, und findet Den geliebten Freund nicht mehr.

3) Vor dem welken Greis am Stabe Sinkt der Jüngling und der Knabe, Vor der Mutter sinkt ins Grab Ein geliebtes Kind hinab.

4) O des Wonnetags, der wieder Eltern, Kinder, Schwestern, Brüder, Mann und Gattin, Freund und Feind, Ewig Alle froh vereint.

5) Wo nicht Trennung mehr, noch Tod Liebenden Geliebten droht, Wo man nicht mehr Thränen weint, Wo wir ewig sind vereint.

6) O laßt Gottes Weg uns wandeln, Immer gut und redlich handeln, Daß uns, wenn der Vater ruft, Niemals bange vor der Gruft!

53) Die acht Seligkeiten.

1) Selig, die in Einfalt wandeln, Gut mit stillem Sinne handeln; Was sie werth sind, Gott verdanken, Nie mit seiner Weisheit zanken, Hier auf Erden Kindern gleich. Ihrer ist das Himmelreich.

2) Selig, deren Seraphsmilde Zähmt das Rohe, dämpft das Wilde; Deren sanftem Blick als Sieger Schmeichelnd huldiget der Tiger. Wo sie auf der Erde zieh'n Seh'n wir Paradiese blüh'n!

3) Selig, die bey Festen trauern, Wo der Argliſt Schlangen lauern; Deren Aug' kein Sternlein heitert, Deren Brust kein Trost erweitert. Der die Welt zu trösten kam, Kehrt' in Wonn' einst ihren Gram.

4) Selig, die, gerührt vom Strale Ew'gen Lichts, im Erdenthale, Wie der Aar nach Son-

nenklarheit, Dürſten nach dem Quell der Wahrheit. Wo kein Schäfchen mehr verirrt, Sammelt ſie am Quell der Hirt.

5) Selig, die des Kummers Zähren, Durch ihr Mitgefühl verklären; Daß kein Bruder darf verzweifeln, Oel in jede Wunde träufeln. Ein Erbarmen, gränzenlos Ruht für ſie in Vaters Schoos.

6) Selig, denen, wie die Quelle Strahlt das Herz von Aetherhelle, Erdenluſt für wenig achtend, Stets nach Himmelswonne ſchmachtend. Unverhüllt, von Angeſicht Schau'n ſie Gott in ſeinem Licht.

7) Selig, die den Frieden lieben, Nie der Unſchuld Freude trüben. Ihres Herzens ſtilles Sehnen Lächelt durch der Wehmuth Thränen. Frieden fühlet, wer dem Pfad Dieſer Kinder Gottes naht.

8) Selig, die da ſchuldlos leiden, Stolz verſchmäh'n des Laſters Freuden, Und bey hartem Druck gelaſſen Jene ſegnen, die ſie haſſen. Goldne Thronen, Sternen gleich Steh'n für ſie im Himmelreich.

Inhalts-Anzeige.

Erste Abtheilung.

Seite

Morgengebet für alle Zeiten 1
Glaube, Hoffnung und Liebe 2
Morgengebet für die Sonntage 5
Morgengebet für die Werktage 7
Die offene Schuld 9
Allgemeines Gebet für der Seele und des Leibes Wohlfahrt 10
Gebet für den Landesfürsten 11

Zweyte Abtheilung.

Das heilige Amt an den Adventsonntagen . . 12
Die Rorat-Messe im Advent 16
Das heilige Amt am hohen Feste der Geburt Jesu Christi 20
Das heil. Amt am Sonntage nach Weihnachten . 26
Das hl. Amt am Feste der Beschneidung oder Neujahr 27
Das Taufgelübd für Erwachsene am Feste der Erscheinung unsers Herrn oder heiligen Dreykönig 29
Das Amt der heil. Messe am heil. Dreykönigsfeste 31
Das Amt der heil. Messe vom ersten bis sechsten Sonntag nach heil. Dreykönig 34
Am Aschermittwoch. Gesang zur Austheilung der geweihten Asche 38
Das Amt der heil. Messe am Aschermittwoch . 39
Das Amt für die heilige Fastenzeit 43
Palmsonntag. Gesänge zur Palmweihe und Palmprozession 44
Das Amt am heiligen Palmsonntag 48
Das Amt am heil. grünen Donnerstag 49
Die offene Schuld zur feyerlichen Communion . 52
Gesänge unter der Austheilung der hl. Communion 53
Prozessionsgesang, wenn das heiligste Altarssakrament auf einen Seitenaltar oder in die Sakristey beygesetzt wird 57

Seite
Der vormittägige Gottesdienst am hl. Charfreytag . 58
Die vormittägige Feyer des heiligen Charsamstages . 67
Das Amt am heiligen Osterſonntag 67
Das hl. Amt am Bittſonntag und in der Kreuzwoche . 78
Das Amt auf das hohe Fest der Auffahrt unſers Herrn Jesu Christi 88
Das Amt am heil. Pfingst-, Sonn- und Montag . 92
Das Amt am heiligen Dreyeinigkeitssonntag . . 100
Das Amt der heil. Messe am Fronleichnamsfeste . 103
Gesänge zur Fronleichnams-Prozession . . . 107
Das Amt auf die Sonntage nach Pfingsten . . 117
Das Amt an der Kirchweihe 124
Das Amt auf die Festtage der seligsten Jungfrau Maria 125
Gesang zur Prozession an Mariä-Lichtmeß . . 130
Das Amt am Festtage eines Heiligen oder einer Heiligen 131
Das Amt an den Apostelntagen 140
Das Amt am Feste aller Heiligen 144
Das Amt an Engel-Festen 144
Das Amt am Dankfeste bey dem Schlusse des Jahres sowohl, als bey Dankfesten überhaupt . . 148
Das Amt an den Festtagen und Monatsonntagen von der Bruderschaft der Liebe Gottes und des Nächsten 158
Das Amt zu Hochzeiten oder zur ehlichen Einsegnung 163
Das Amt für die Werktage oder allgemeiner Meßgesang für alle Zeiten 167
Das heilige Amt für Kinder, oder die Kindermesse 172
Gemeinschaftliche Meßandacht für Kinder . . . 175
Erstes Seelenamt nach der Choral-Melodie . . 185
Zweites Seelen- oder Traueramt 189
Drittes Seelenamt. Am Gedächtnißtag aller abgestorbenen Christgläubigen 193
Das Libera oder Gesang zur Bahre 195
Zweytes Libera oder Gesang zur Bahre . . . 195
Drittes Libera oder Gesang zur Bahre . . . 195
Das Miserere für die Abgestorbenen . . . 196
Meßandacht überhaupt, zur stillen oder Privatandacht 198

Seite
Gebet um Segen und Gedeihen der Feldfrüchte . 208
Gebet an Freytagen, wenn die Scheidung Christi geläutet wird 209
Beichtandacht, oder Gebete vor und nach der Beicht, nebst Gewissenserforschung 211
Die heil. Communion, wenn solche außer der heil. Messe empfangen wird 216

Dritte Abtheilung.

Vesper für die heilige Adventzeit 222
Vesper für die heil. Weihnachtzeit bis hl. Dreykönig 227
Jährliche Danksagungs-Vesper und Andacht . . 235
Vesper auf die Sonntage nach heiligen Dreykönig . 245
Vesper vom Sonntag Septuagesima bis Fastensonntag 250
Vesper für die heilige Fastenzeit 254
Der Palmsonntag, oder die Stationen nach der heil. Schrift 260
Vesper auf das heilige Osterfest und dessen Oktav . 287
Vesper für den zweyten bis vierten Sonntag nach Ostern 292
Vesper auf den Bittsonntag 296
Vesper auf die Himmelfahrt Jesu Christi . . . 301
Vesper auf das heil. Pfingst- und Dreyeinigkeitsfest 306
Vesper auf das heil. Fronleichnamsfest und dessen Oktav 312
Vesper auf die Sonntage nach Pfingsten . . . 318
Vesper auf den Kirchweih-Sonntag 328
Vesper auf die Festtage der seligsten Jungfrau Maria 332
Vesper auf den Gedächtnißtag eines oder mehrerer Heiligen 338
Vesper auf die Festtage der heiligen Engel . . 338
Vesper für die abgestorbenen Christgläubigen oder die Seelenvesper 346
Die Metten für die Abgestorbenen 348
Der 129. Psalm 358
Die Besuchung der Gräber an aller Seelentag . . 358
Litaney für die Abgestorbenen 360

Seite
Monatliche nachmittägige Andacht der Bruderschaft der Liebe Gottes und des Nächsten . . . 395
Gebet für die aus der Bruderschaft Verstorbenen . 402
Nachmittagsandacht für die vier Hauptfeste der Bruderschaft, als: 404
Auf das Fest der christlichen Erziehung . . . 404
Auf das Fest des christlichen Unterrichts . . . 407
Auf das Fest der christlichen Mildthätigkeit . . 409
Auf das Fest der Feindesliebe 411

Vierte Abtheilung.

Marianische Schlußantiphonen, Lieder und Gebete zur Verehrung Mariä nach den Vespern und zu den Lytaneyen, und zwar in der heiligen Adventzeit 413
Vom Advent bis Weihnachten 414
Von Weihnachten bis heiligen Dreykönig . . . 415
Von heil. Dreykönig, dem Sonntage Septuagesima, und Mariä-Lichtmeß bis zum ersten Fastensonntag 416
Vom ersten Fastensonntag bis Ostern . . . 419
Von Ostern, Christi Himmelfahrt, bis heil. Pfingst-, Sonn- und Montag, und Dreyeinigkeitssonntag 420
Von Mariä Himmelfahrt bis Advent . . . 423

Fünfte Abtheilung.

(Abendandachten.)

Gemeinschaftliche Abendandacht für alle Zeiten . . 424
Lytaney zur Verehrung der seligsten Jungfrau Maria 428
Abendandacht für die heilige Fastenzeit nebst einem Bußliede 431
Lytaney vom Leiden und Sterben Jesu Christi . . 433
Am Donnerstag Abend zur Verehrung Jesu am Oelberge 435
Die Trauer- oder Klagmetten am Mittwoche in der Charwoche 437
Die Trauer- oder Klagmetten am grünen Donnerstage 458
Die Trauermetten am heil. Charfreytag . . . 478
Am Abend vom Charsamstag; die Auferstehungs-Feyerlichkeit 493

Seite
Abendandacht auf die Fronleichnams-Oktav . . . 499
Lytaney zur Verehrung des heiligsten Altarssakraments 504
Abendgebet zur Privatandacht 527

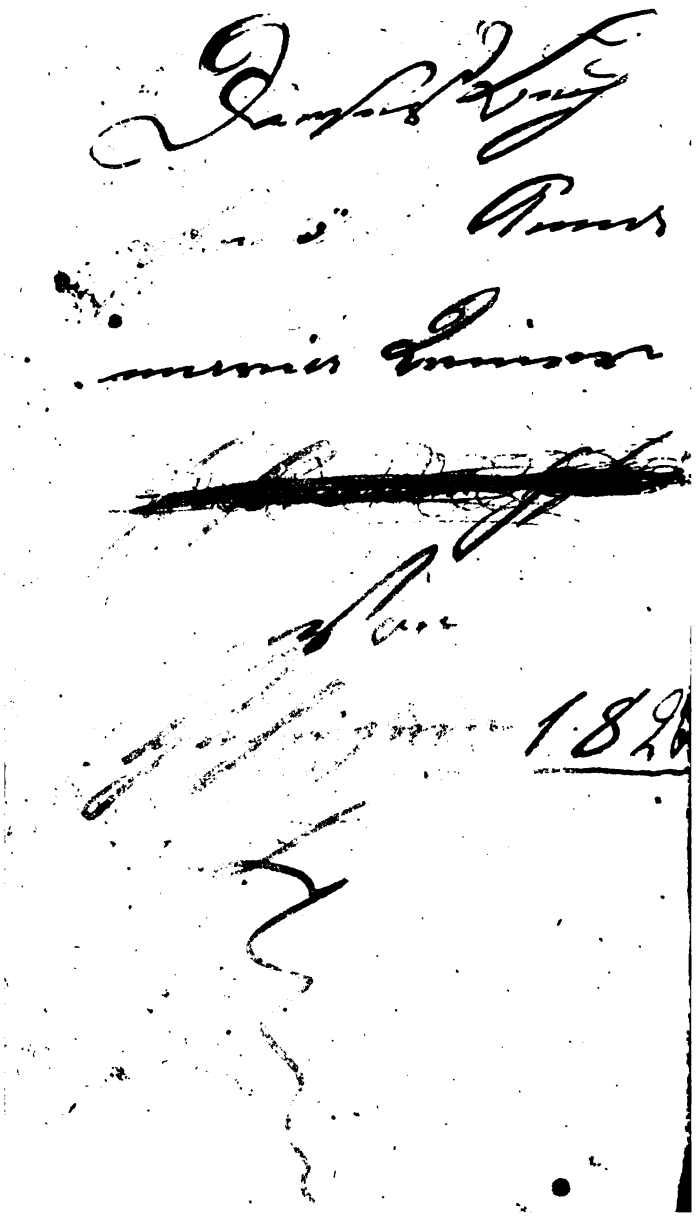
Sechste Abtheilung.

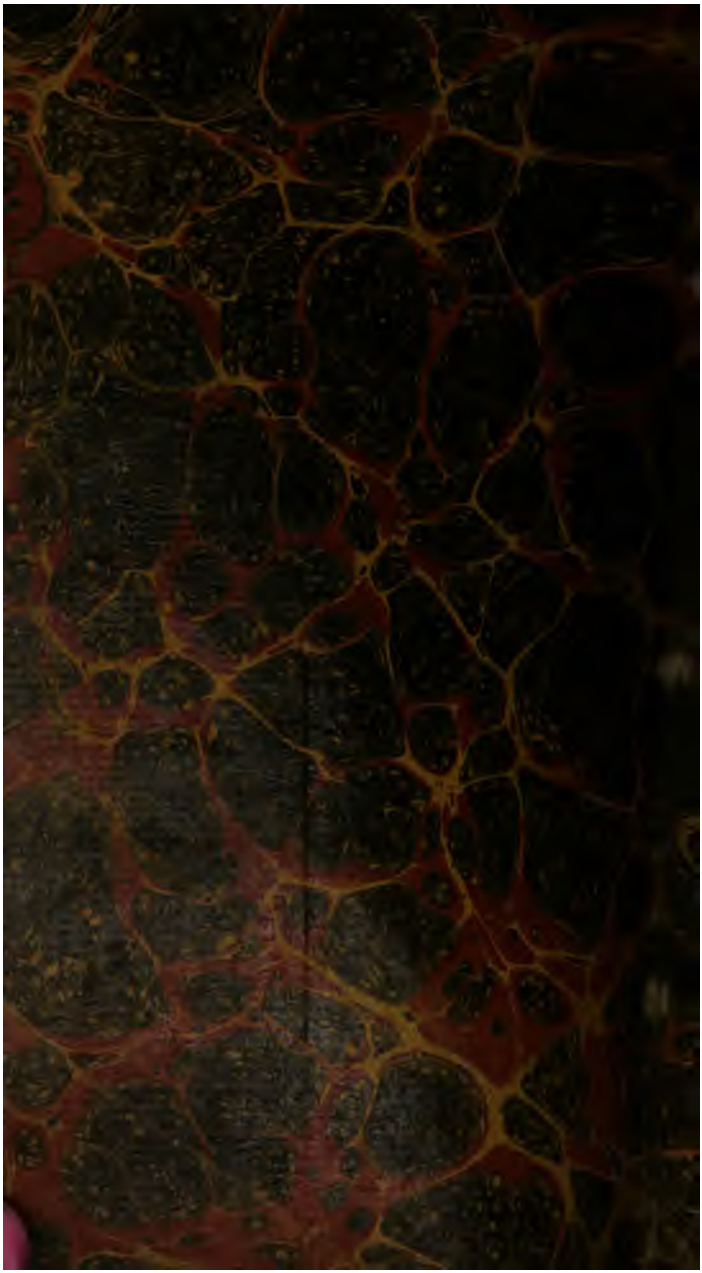
Predigt-, Christenlehr-, Segens-, Prozessions-, Communion-, Sonn-, Festtags- und Gelegenheits-Gesänge und Gebete.

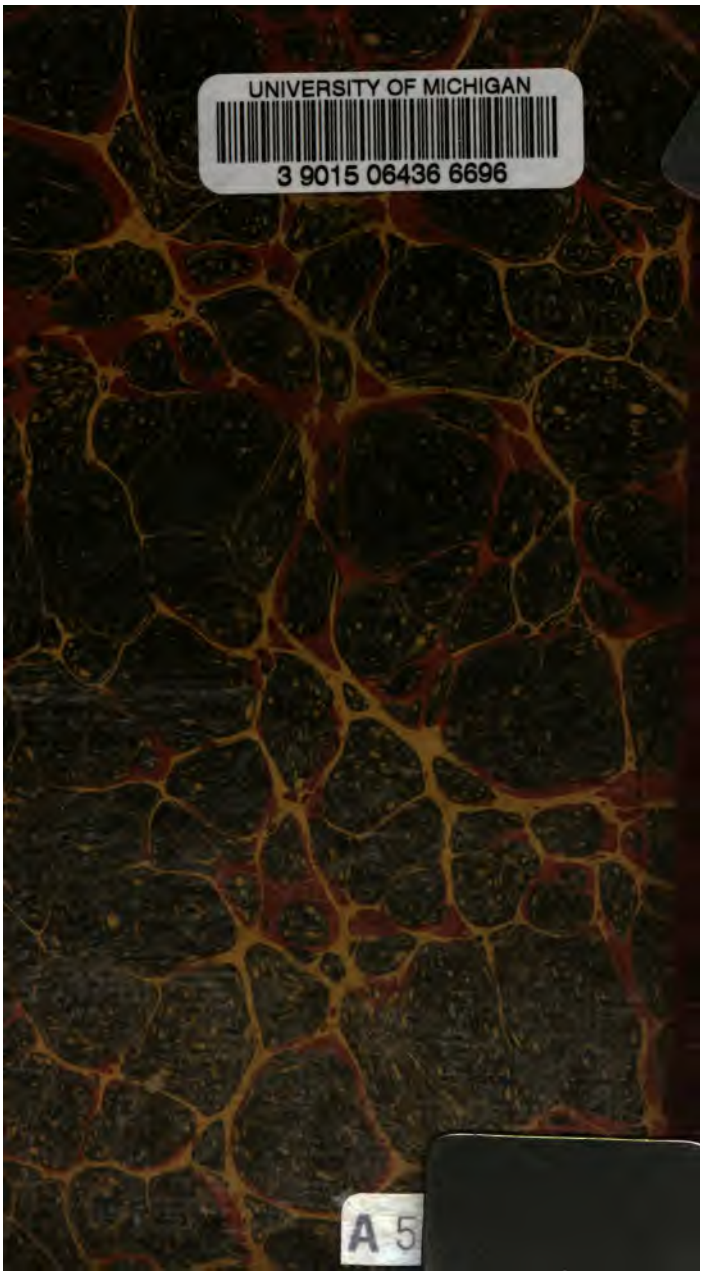
Lieder vor und nach der Predigt 511
Christenlehr-Lieder 516
Segens-Gesänge 518
Lytaney aller Heiligen 527
Lytaney von der Auferstehung unsers Herrn Jesus Christus 536
Gesänge und Gebete zur Oesch-Benediction, oder zur Prozession um die Felder und Weinberge . . 588
Lytaney-Gesang zu Prozessionen überhaupt . . 549
Communion-Gesänge 551
Ambrosianische Lobgesänge oder Te deum laudamus . 562
Sonntagslieder. Vom Glauben . . . 565
Von der Hoffnung 567
Von der Liebe 568
Neuegesang 570
Die Sonntagsfeyer 571
Das Vater unser ꝛc. 571
Festtagslieder. Adventlieder 572
Weihnachtslieder 573
Lytaney auf die heilige Weihnachtzeit . . . 574
Lied auf das Neujahr 576
Der Name Jesu 577
Lied am Feste der Erscheinung oder heil. Dreykönig . 578
Lied an den Festtagen des Herrn überhaupt . . 578
Bußlied in der Fasten 579
Jesus am Oelberge 580

Seite
Jesus am Kreuz 581
Dankbares Andenken an das Leiden und den Tod Jesu 583
Auferstehung Jesu 584
Lied in der Osterwoche 585
Auf die Himmelfahrt Christi 585
Lieder auf das heilige Pfingstfest und Pfingstzeit . 586
Lied am Feste der heiligen Dreyeinigkeit . . . 588
Auf das heilige Fronleichnamsfest. Sacris solemniis . 589
Das Ecce panis Angelorum 590
Das Lauda Sion 590
Lieder auf das Kirchweihfest 592
Lied zur Verehrung der seligsten Jungfrau Maria . 592
Lied am Gedächtnißtag der heil. Apostel Petrus und Paulus, und aller heiligen Apostel 593
Lied am Patrocinium des heil. Petrus . . . 594
— — des heil. Paulus 594
— — des heil. Johannes des Evangelisten . 595
— — der Heiligen überhaupt . . . 597
— — des heil. Stephanus 597
— — des heil. Josephs 599
— — des heil. Johannes des Täufers . . 600
— — der heil. Maria Magdalena . . . 601
— — der heil. Schutzengel 602
Lied am Dankfeste für den Frieden 603
Lied zur Einweihung einer Kirche 604
Lied bey der Investitur oder Vorstellung eines Pfarrers 605
Hochzeit-Lieder. Vor der Einsegnung . . . 606
Lied nach der Einsegnung der Brautleute . . . 606
Zweytes Lied nach der Einsegnung 607
Lied vor der Taufe eines Kindes 608
Nach der Taufe eines Kindes 608
Lied vor der heil. Firmung 609
Bey der heil. Firmung 610
Nach der heil. Firmung 611

Seite
Lied zur Versehung der Kranken 612
Erinnerung an den Tod 612
Lied zur Beerdigung erwachsener Personen . 613
Zweytes Lied 614
Lied am Grabe 615
Das letzte Gericht 615
Lied bey der Begräbniß eines Kindes . . 616
Begräbnißlied überhaupt 617
Die acht Seligkeiten 618






UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06436 6696
A 5